



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

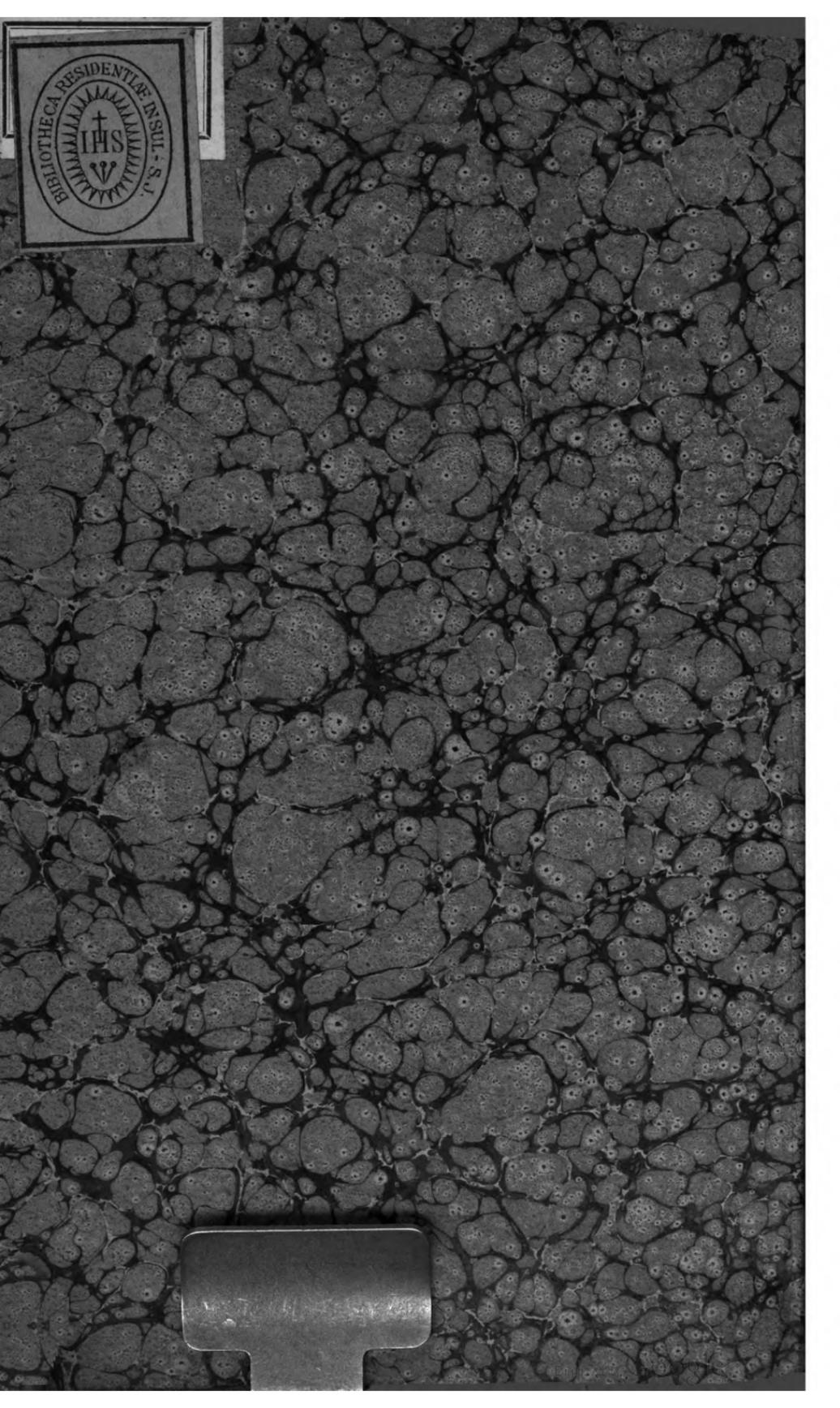
Nous vous demandons également de:

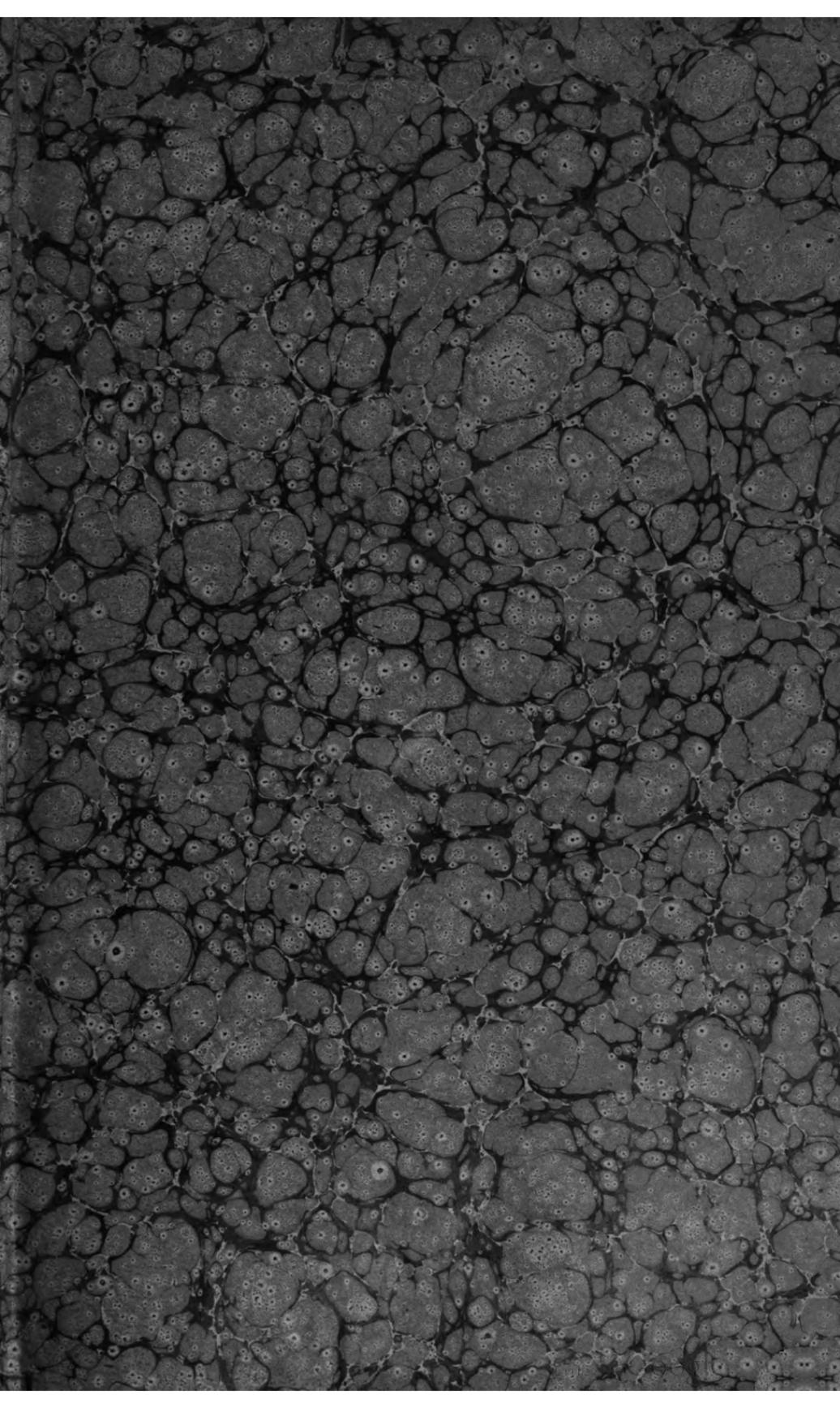
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









D 138 / 56



LES  
PÈRES DE L'ÉGLISE.

---

TOME CINQUIÈME BIS.

PARIS. — IMPRIMERIE DE SAPIA, RUE DU DOYENNÉ, 12.

LES  
PÈRES DE L'ÉGLISE

TRADUITS EN FRANÇAIS,

OUVRAGE PUBLIÉ

PAR M. DE GENOUDE .

ET DÉDIÉ

A MONSIEUR DE QUÉLEN.

—•••—  
TOME CINQUIÈME BIS.  
—•••—

PARIS

LIBRAIRIE D'ADRIEN LE CLÈRE ET C<sup>o</sup>,  
RUE CASSETTE, 29, PRÈS SAINT-SULPICE.

LIBRAIRIE DE SAPIA,  
RUES DU DOYENNÉ, 12, ET DE SÈVRES, 16

—  
1842  
!

BIBLIOTHÈQUE  
Les Fontaines  
60 - CHANTILLY



## TABLEAU HISTORIQUE

### DU TROISIÈME SIÈCLE DE L'ÉGLISE.

---

Le troisième siècle commence par les persécutions de Sévère contre les Chrétiens, persécutions pendant lesquelles Léonide, le père d'Origène, reçut la couronne du martyre.

Sévère, sur le trône du monde, s'écriait : « J'ai été tout, et tout n'est rien: *Omnia fui et nihil expedit.* » La divination, la magie, les songes, les présages, l'astrologie judiciaire, étaient la passion de ce prince. Il épousa Julie Domna parce qu'elle avait pris naissance sous une constellation heureuse.

Les deux fils de Sévère et de Julie avaient conçu l'un pour l'autre, dès leur enfance, une haine implacable, et le théâtre, le cirque et la cour se partagèrent en deux factions à cause des deux frères.

Sévère put donc voir, avant sa mort, l'édifice élevé par lui avec tant de périls et de travaux prêt à s'écrouler à cause de la division de ses enfants. Il leur avait donné les noms d'Auguste et d'Antonin. Un des écrivains de l'histoire d'Auguste, Hérodien, dans la vie de Caracalla et de Géta, rapporte que Sévère prédit que le plus faible de ses enfants tomberait un jour sous les coups du plus fort, qui serait à son tour victime de ses propres fureurs.

Les Calédoniens dont la soumission avait coûté à Sévère cinquante mille hommes, secouèrent le joug. L'Empereur voulut non plus les réduire, mais les exterminer. Nous continuons à retracer tous les actes de barbarie de cette époque, pour montrer combien Montesquieu a eu raison de dire que le Christianisme a introduit parmi les nations un droit des gens inconnu avant lui.

Caracalla, au rapport de Dion et d'Aurélius Victor, eut l'idée d'abrèger les jours d'un père expirant, et il essaya d'exciter une rébellion parmi les troupes. Sévère eut le temps de se convaincre des trames de son fils. Aussi désirait-il ardemment la mort!

## TABLEAU HISTORIQUE

Les deux fils de Sévère, proclamés empereurs par l'armée, donnèrent au monde le spectacle de leur haine. Craignant le poison ou l'épée, ils parcoururent la Gaule et l'Italie, ne mangeant jamais à la même table, ne dormant jamais sous le même toit. Arrivés à Rome, ils se partagèrent le palais impérial. Il faut lire dans Hérodien les détails des précautions qu'ils prenaient l'un contre l'autre. Géta demeurait sur le Janicule, Caracalla sur le mont Esquilin, tous deux séparés ainsi par plusieurs milles. Les communications étaient fermées, les portes, les passages étaient fortifiés, des sentinelles se relevaient comme dans une ville assiégée, et les deux frères ne paraissaient en public qu'avec une troupe nombreuse et toujours armée. Ils songèrent d'abord à partager l'empire; mais Caracalla avait d'autres projets. Il sembla vouloir se réconcilier avec son frère dans une entrevue chez sa mère, et il fit cacher des centurions qui tuèrent Géta dans les bras de l'impératrice, blessée elle-même à la main et couverte du sang de son fils. Après ce crime, Caracalla courut se prosterner aux pieds des statues des dieux tutélaires, et plus tard il consacra dans le temple de Sérapis l'épée avec laquelle il se vantait d'avoir tué son frère. Ce monstre fit distribuer aux soldats dont Géta était le favori les immenses trésors de son père. Le sénat, qui depuis longtemps suivait toujours la fortune, embrassa le parti de l'armée, et Caracalla plaça Géta au rang des dieux en disant : *Sit divus dum non sit vivus*. Pour s'étourdir, parce que son père et Géta se présentaient sans cesse à son imagination troublée, il fit tuer vingt mille personnes de l'un et de l'autre sexe, toutes dévouées à Géta. Dans ce nombre se trouvèrent Helvius Pertinax, Thraséas Priscus, et le fameux jurisconsulte Papinien, qui n'avait pas voulu faire l'apologie du meurtre de Géta et qui avait refusé d'obéir en disant : « Il est plus aisé de commettre un fratricide que de le justifier. »

Caracalla, dit un historien, déclara la guerre à l'univers entier. Une année environ après la mort de Géta, il quitta Rome, et jamais il n'y rentra depuis. Il passa le reste de son règne dans les différentes provinces de l'empire, principalement en Orient. Chaque contrée devint tour-à-tour le théâtre de ses dilapidations et de ses cruautés. Les Sénateurs que la crainte en-

traînait à sa suite étaient obligés de dépenser des sommes immenses pour lui procurer tous les jours de nouveaux divertissements qu'il abandonnait avec mépris à ses gardes. Ils élevaient dans chaque ville des théâtres, des palais magnifiques, que l'Empereur ne daignait pas visiter ou qu'il faisait aussitôt démolir. Les personnages les plus opulents furent ruinés par des confiscations et par des amendes, tandis que toute la nation gémissait sous le poids des impôts. Au milieu de la paix, Caracalla, pour une offense très-légère, porta une sentence de mort contre tous les habitants de la ville d'Alexandrie. Placé dans un lieu sûr du temple de Sérapis, il ordonnait et contemplait avec un plaisir barbare le massacre de plusieurs milliers d'hommes, citoyens et étrangers, sans considérer le nombre de ces infortunés ni la nature de leur faute, car, comme il l'écrivait froidement au sénat, tous les habitants de cette grande ville, ceux qui avaient péri et ceux qui s'étaient échappés, méritaient également la mort.

Ce prince répétait sans cesse qu'un souverain devait s'assurer de l'affection de ses soldats et compter pour rien le reste de ses sujets. Dion appelle Caracalla la bête féroce d'Ausonie. Ce nom, donné par l'oracle, plaisait beaucoup au prince.

Il distribua des sommes immenses aux soldats, soixante-dix millions de drachmes, et cependant ce fut au milieu de l'armée que la Providence suscita contre lui Macrin, préfet du prétoire. Macrin croyant sa vie menacée, fit tuer l'empereur par Martial, soldat qui n'avait pu obtenir le grade de centurion.

Pour couronner dignement tant d'extravagance et tant de crimes, l'armée força le sénat à mettre ce monstre au rang des dieux. Après Tibère, Caligula, Néron, Domitien, on aurait pu croire que le crime était épuisé! mais Caracalla devait encore exciter l'effroi du monde, et Héliogabale va bientôt ajouter de nouveaux traits à ce tableau de férocité par laquelle la nature humaine semble participer à la nature infernale.

Caracalla mort, les troupes n'eurent plus recours à l'autorité du sénat, elles donnèrent un chef à l'empire, un maître à l'univers. Les prétoriens, ignorant que Macrin avait ordonné la mort de leur empereur, se déclarèrent pour lui. Mais Ma-

crin fit une grande faute, il laissa dans la Syrie l'armée assemblée par son prédécesseur. Le petit-fils de la sœur de l'impératrice Julie, mère de Caracalla, Héliogabale, grand-prêtre du soleil, en Syrie, excita le mécontentement des soldats. Macrin marcha contre lui; et au milieu du combat il prit la fuite. Héliogabale partit de la Syrie pour se rendre à Rome. Avant son arrivée, il y envoya son portrait qui fut placé sur l'autel de la Victoire, dans le lieu des séances du Sénat. On voyait Héliogabale avec ses habits pontificaux, une robe d'or et de soie flottante, une tiare sur sa tête, couvert de colliers et de bracelets du plus grand prix. Son nom d'Héliogabale était le nom sous lequel il adorait le soleil dans la ville d'Émèse, et il voulut que ce fût là désormais le principal culte de toutes les contrées de la terre.

On trouve dans Hérodien le récit d'une procession singulière qui traversa toutes les rues de Rome. Le chemin fut parsemé de poussière d'or. Un temple était élevé sur le mont Palatin en l'honneur du Dieu Élagabale. Sur un char tiré par six chevaux, et conduit par l'empereur, était une pierre noire tombée, disait-on, du ciel à Émèse, et enchâssée dans des pierreries de la plus grande valeur. Autour de l'autel, de jeunes Syriennes figuraient des danses lascives, et les premiers personnages de l'État, revêtus de leurs longues tuniques phéniciennes, exerçaient les fonctions inférieures du sacerdoce. On célébra ensuite l'alliance de ce Dieu avec la Lune, que les Africains adoraient sous le nom d'Astarté.

Héliogabale, devenu empereur, se livra aux excès les plus honteux. Il épousa une vestale arrachée par force au sanctuaire. Non content de la foule de courtisanes dont il était entouré, il prit le costume et affecta les manières des femmes. Toutes les places furent livrées à ses amis; l'un d'eux fut appelé le mari de l'empereur, ou plutôt de l'impératrice, nom qu'Héliogabale se donnait à lui-même. Héliogabale adopta son cousin Alexandre, fils de Mammée, et le revêtit du titre de César. Bientôt après, jaloux de lui, il voulut le faire périr; mais les prétoriens, indignés, le massacrèrent. Son corps, après avoir été traîné dans toutes les rues de Rome, et déchiré par le peuple, fut jeté dans le Tibre.

Il avait régné trois ans, neuf mois et quatre jours, et fut tué le 10 mars 222.

Le Sénat voulut conférer à Alexandre, qui prit le nom de Sévère, tous les titres et tous les pouvoirs de la dignité impériale. Il avait dix-sept ans. Sa mère Mammée resta seule chargée de l'éducation de son fils et de l'administration de l'empire.

Il est presque certain qu'Alexandre fut instruit par sa mère dans la morale du Christianisme. Mammée était chrétienne. Elle forma un conseil composé de seize des plus vertueux d'entre les sénateurs. Le fameux jurisconsulte Ulpien était du nombre. Les emplois civils furent alors le prix des vertus. L'amour de la justice, la connaissance des lois, la valeur et l'attachement à la discipline, devinrent les seules recommandations pour les emplois militaires.

Alexandre se levait de grand matin ; il se rendait aussitôt à sa chapelle, où il avait les images de Jésus-Christ, d'Abraham, d'Orphée, d'Apollonius de Thyane ; il paraissait ensuite dans son conseil, où il discutait toutes les affaires. La frugalité régnait à sa table. Il était simple dans ses vêtements, affable et poli dans ses manières. Pendant treize ans l'empire, qui avait été, depuis Commode, livré près d'un demi-siècle à d'infâmes tyrans, commençait à respirer ; mais les prétoriens, habitués à la licence la plus effrénée, ne purent supporter les vertus d'Alexandre, et attribuant sa conduite à Ulpin, leur préfet, ils massacrèrent celui-ci aux pieds de l'empereur s'efforçant, mais en vain, de le couvrir de la pourpre.

Peu de temps après Alexandre périt lui-même, et Maximin, qui trente-deux ans auparavant, simple paysan de la Thrace, avait lutté dans des jeux ordonnés par l'empereur Sévère, et depuis était parvenu au grade de centurion, de tribun, et à tous les grades militaires, devint le chef de la conspiration. La mère d'Alexandre fut tuée avec lui, et Maximin proclamé Empereur.

Maximin renouvela toutes les cruautés de Caligula, de Néron, de Commode et de Caracalla, et il n'avait pas comme eux l'excuse de l'âge. Caligula était monté sur le trône à vingt-cinq ans, Caracalla à vingt-trois, Commode à dix-neuf, et Néron à dix-sept. Maximin voulut venger l'obscurité de sa première condi

tion, et fit mourir ceux qui en avaient été les témoins. Par ses ordres une foule d'espions et de délateurs remplit l'Italie et les provinces. Il fit enfermer dans des peaux de bêtes nouvellement égorgées plusieurs des malheureux qu'il destinait à la mort; d'autres furent livrés à des animaux féroces, d'autres assommés. Son camp était le siège de son empire. La haine générale qu'il inspirait amena une révolte en Afrique, et les révoltés proclamèrent Gordien empereur. Gordien descendait des Gracques par son père, de Trajan par sa mère, et le palais de Pompée appartenait à sa famille. Il était âgé de quatre-vingts ans. Son fils fut proclamé empereur avec lui. Carthage et Rome les reconnurent. Mais le jeune Gordien ayant péri dans un combat, et son père s'étant donné la mort, le Sénat nomma deux autres empereurs, Maxime et Balbin, l'un pour rester à Rome, l'autre pour marcher contre Maximin. Le peuple demanda un troisième empereur de la famille des Gordiens, et un enfant de treize ans, petit-fils du vieux Gordien, fut montré au peuple avec les ornements et le titre de César.

Maximin vint mettre le siège devant Aquilée, où il trouva une grande résistance, il fut assassiné dans sa tente avec son fils et les principaux ministres de sa tyrannie. Tel fut le sort bien mérité de ce sauvage féroce, qui avait huit pieds, mangeait trente ou quarante livres de viande, buvait vingt-cinq pintes de vin, traînait une charrette chargée, écrasait des pierres dans sa main, cassait d'un coup de poing la jambe d'un cheval, et déracinait de petits arbres. Les prétoriens conservèrent un profond ressentiment de tout ce qui s'était passé. Les empereurs choisis par l'armée avaient péri honteusement. De simples particuliers, revêtus de la pourpre par le sénat, étaient assis sur le trône. La puissance civile triomphait de la puissance militaire. Les prétoriens assassinèrent Maxime et Balbin. Ainsi, en peu de mois six princes avaient péri par l'épée. Le jeune Gordien resta seul empereur. A la vue de ce hideux spectacle de crimes et d'horreurs, qui ne reconnaît la nécessité de l'apparition des Chrétiens, et si l'on n'apercevait déjà les Barbares vengeurs de tant de férocité et le triomphe du Christianisme, on ne comprendrait rien à cette époque!

Philippe, Arabe de naissance, devenu préfet du prétoire, forma le projet de monter sur le trône, et fit massacrer le jeune Gordien par les soldats. Il fut élevé à l'empire.

A son retour de l'Orient, Philippe célébra les jeux séculaires. Mille ans s'étaient écoulés depuis la fondation de Rome, les tribus du peuple romain avaient disparu, et une république militaire avait succédé à une république populaire qui n'avait vécu que par la guerre. Le monde était vengé ainsi des Romains; tout se préparait pour la conquête des Barbares et la fin de l'empire.

Depuis le règne d'Auguste jusqu'au temps d'Alexandre-Sévère, dit Gibbon, Rome n'avait eu à redouter que les tyrans et les soldats, ennemis cruels qui déchiraient son sein. Sa prospérité n'était que faiblement intéressée dans les révolutions qui se passaient au-delà du Rhin et de l'Euphrate; mais lorsque l'anarchie eut confondu tous les ordres de l'état, lorsque la puissance militaire eût anéanti l'autorité du prince, les lois du Sénat et même la discipline des camps, les Barbares de l'Orient et du Nord, qui avaient menacé si longtemps les frontières, at-

« Il faut lire dans Ammien Marcellin et dans Jornandès la description de ces Barbares; « C'est là vraiment l'homme barbare. Ses membres trapus, son cou épais et court, je ne sais quoi de hideux qu'il a dans tout le corps, le font ressembler à un monstre à deux pieds ou à ces balustres taillés grossièrement en figure humaine qui soutiennent les rampes des escaliers. Il est tout-à-fait sauvage. Il se passe de feu quand il le faut, même pour préparer sa nourriture. Il mange des racines et des viandes cuites, ou plutôt pourries sous la selle de son cheval. Il n'entre sous un toit que lorsqu'il ne peut faire autrement. Il a horreur des maisons comme si c'étaient des tombeaux. Il va par vaux et par monts, il court devant lui, il sait depuis l'enfance supporter la faim, la soif et le froid. Il porte un gros bonnet de poil sur la tête, un jupon de laine sur le ventre, deux peaux de bouc sur les cuisses, sur le dos un manteau de peaux de rats cousues ensemble. Il ne saurait combattre à pied. Ses jambes, allourdies par de grandes bottes, ne peuvent marcher et le clouent à sa selle, de sorte qu'il ne fait qu'un avec son cheval, lequel est agile et vigoureux, mais petit et laid. Il vit à cheval, il traite à cheval, il achète et vend à cheval, il boit et mange à cheval, il dort et rêve à cheval.

« Il ne laboure point la terre, il ne cultive pas les champs, il ne sait ce

taquèrent ouvertement les provinces d'une monarchie qui s'éroulait. Leurs incursions, d'abord incommodes, devinrent bientôt des invasions formidables ; enfin , après une longue suite de calamités réciproques, les conquérants s'établirent dans le centre de l'empire. Rien n'est plus curieux que l'histoire de ce temps. Les Romains servent à la grandeur des Chrétiens en les faisant mourir pour leur foi, et Dieu prépare dans les Barbares des vengeurs à ceux qui meurent pour la divinité de son Fils. Le monde s'ébranle et prépare le grand triomphe du Christianisme. Encore un peu de temps, le Christianisme sortira des Catacombes et montera sur le trône impérial.

Philippe fit une paix honteuse avec Sapor. Bossuet remarque que le premier parmi les Romains il abandonna par un traité quelques terres de l'empire. On a cru que Philippe s'était fait Chrétien. Déce le tua, et monta sur le trône. C'est sous le règne de ce dernier que s'alluma contre l'Eglise la plus terrible des persécutions qu'elle eût subies jusque-là.

L'histoire romaine n'est plus qu'une suite de revers et de succès, d'élévations à l'empire et de renversements de trônes. C'est la confusion qui précède les catastrophes. Nous empruntons ici au *Discours sur l'Histoire universelle* quelques traits sur cette succession d'empereurs qui se succèdent si rapidement sur la scène du monde.

« Gallus et Volusien passèrent bien vite ; Emilien ne fit que paraître ; la souveraine puissance fut donnée à Valérien , et ce vénérable vieillard y monta par toutes les dignités. Il ne fut cruel qu'aux Chrétiens. Les Perses défirent Valérien , qu'ils prirent ensuite par une infidélité ; et, après lui avoir laissé achever sa vie dans un pénible esclavage, ils l'écorchèrent, pour faire servir

que c'est qu'une charrue. Il erre toujours, comme s'il cherchait une patrie et un foyer. Si vous lui demandez d'où il est, il ne saura que répondre. Il est ici aujourd'hui, mais hier il était là ; il a été élevé là-bas, mais il est né plus loin.

« Quand la bataille commence, il pousse un hurlement terrible, arrive, frappe, disparaît et revient comme l'éclair. En un instant il emporte et pille le camp assailli. Il combat de près avec le sabre, et de loin avec une longue lance dont la pointe est artistement emmanchée. »

sa peau déchirée de monument à leur victoire. Gallien, son fils et son collègue, acheva de tout perdre par sa mollesse. Trente tyrans partagèrent l'empire; Claudius II, et Aurélien après lui, rétablirent les affaires. Les Francs commençaient alors à se faire craindre. C'était une ligue des peuples germains, qui habitaient le long du Rhin. Leur nom montre qu'ils étaient unis par l'amour de la liberté. Aurélien les avait battus, étant particulier, et les tint en crainte, étant empereur.

« Un tel prince se fit haïr par ses actions sanguinaires. Sa colère trop redoutée lui causa la mort. Ceux qui se croyaient en péril les prévinrent, et son secrétaire menacé se mit à la tête de la conjuration. L'armée, qui le vit périr par la conspiration de tant de chefs, refusa d'élire un empereur, de peur de mettre sur le trône des assassins d'Aurélien, et le sénat, rétabli dans son ancien droit, élut Tacite. Ce nouveau prince était vénérable par son âge et par sa vertu; mais il devint odieux par les violences d'un parent à qui il donna le commandement de l'armée, et périt avec lui, dans une sédition, le sixième mois de son règne. Ainsi son élévation ne fit que précipiter le cours de sa vie. Son frère Flavien prétendit à l'empire par droit de succession, comme le plus proche héritier. Ce droit ne fut pas reconnu; Flavien fut tué, et Probus forcé par les soldats à recevoir l'empire, encore qu'il les menaçât de les faire vivre dans l'ordre. Tout fléchit sous un si grand capitaine. Les Germains et les Francs, qui voulaient entrer dans les Gaules, furent repoussés; et, en Orient aussi bien qu'en Occident, tous les barbares respectèrent les armes romaines. Un guerrier si redoutable aspirait à la paix, et fit espérer à l'empire de n'avoir plus besoin des gens de guerre. L'armée se vengea de cette parole, et de la règle sévère que son empereur lui faisait garder. Un moment après, étonnée de la violence qu'elle exerça sur un si grand prince, elle honora sa mémoire, et lui donna pour successeur Carus, qui n'était pas moins zélé que lui pour la discipline. Ce vaillant prince vengea son prédécesseur, et réprima les barbares, à qui la mort de Probus avait rendu le courage. Il alla en Orient combattre les Perses avec Numérien, son second fils, et opposa aux ennemis, du côté du nord, son fils aîné Carinus, qu'il fit César. C'était la seconde

dignité, et le plus proche degré pour parvenir à l'empire. Tout l'Orient trembla devant Carus : la Mésopotamie se soumit ; les Perses divisés ne purent lui résister. Pendant que tout lui céda, le ciel l'arrêta par un coup de foudre. A force de le pleurer, Numérien fut prêt à perdre les yeux. Que ne fait dans les cœurs l'envie de régner ? Loin d'être touché de ses maux, son beau-père Aper le tua ; mais Dioclétien vengea sa mort, et parvint enfin à l'empire, qu'il avait désiré avec tant d'ardeur. Carinus se réveilla, malgré sa mollesse, et battit Dioclétien ; mais, en poursuivant les fuyards, il fut tué par un des siens, dont il avait corrompu la femme. Ainsi l'empire fut défait du plus violent et du plus perdu de tous les hommes.

« Dioclétien gouverna avec vigueur, mais avec une insupportable vanité. Pour résister à tant d'ennemis qui s'élevaient de tous côtés, au-dedans et au-dehors, il nomma Maximien empereur avec lui, et sut néanmoins se conserver l'autorité principale. Chaque empereur fit un César. Constantius Chlorus et Galérius furent élevés à ce haut rang. Les quatre princes soutinrent à peine le fardeau de tant de guerres. Dioclétien quitta Rome, qu'il trouvait trop libre, et s'établit à Nicomédie, où il se fit adorer, à la mode des Orientaux. Cependant les Perses, vaincus par Galérius, abandonnèrent aux Romains de grandes provinces et des royaumes entiers. Après de si grands succès, Galérius ne veut plus être sujet, et dédaigne le nom de César. Il commence par intimider Maximien. Une longue maladie avait fait baisser l'esprit de Dioclétien, et Galérius, quoique son gendre, le força de quitter l'empire.

« Il fallut que Maximien suivit son exemple. Ainsi l'empire vint entre les mains de Constantius Chlorus et de Galérius ; et deux nouveaux Césars, Sévère et Maximin, furent créés en leur place par les empereurs qui se déposaient. Les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne furent heureuses, mais trop peu de temps, sous Constantius Chlorus. Ennemi des exactions, et accusé par là de ruiner le fisc, il montra qu'il avait des trésors immenses dans la bonne volonté de ses sujets. Le reste de l'empire souffrait beaucoup sous tant d'empereurs et tant de Césars ; les officiers se multipliaient avec les princes ; les dépenses et les exactions

étaient infinies. Le jeune Constantin, fils de Constantius Chlorus, se rendait illustre ; mais il se trouvait entre les mains de Galérius. Tous les jours, cet empereur, jaloux de sa gloire, l'exposait à de nouveaux périls. Il lui fallait combattre les bêtes feroches par une espèce de jeu ; mais Galérius n'était pas moins à craindre qu'elles. Constantin, échappé de ses mains, trouva son père expirant. En ce temps, Maxime, fils de Maximien et gendre de Galérius, se fit empereur à Rome, malgré son beau-père, et les divisions intestines se joignirent aux autres maux de l'état. L'image de Constantin, qui venait de succéder à son père, portée à Rome, selon la coutume, y fut rejetée par les ordres de Maxime. La réception des images était la forme ordinaire de reconnaître les nouveaux princes. On se prépare à la guerre de tous côtés. Le César Sévère, que Galérius envoya contre Maxime, le fit trembler dans Rome. Pour se donner de l'appui dans sa frayeur, il rappela son père Maximien. Le vieillard ambitieux quitta sa retraite, où il n'était qu'à regret, et tâcha en vain de retirer Dioclétien, son collègue, du jardin qu'il cultivait à Salone.

« Au nom de Maximien, empereur pour la seconde fois, les soldats de Sévère le quittent. Le vieil empereur le fait tuer ; et en même temps, pour s'appuyer contre Galérius, il donne à Constantin sa fille Fauste. Il fallait de l'appui à Galérius après la mort de Sévère ; c'est ce qui le fit résoudre à nommer Licinius empereur ; mais ce choix piqua Maximin, qui, en qualité de César, se croyait plus proche du suprême honneur. Rien ne put lui persuader de se soumettre à Licinius ; et il se rendit indépendant dans l'Orient. Il ne restait presque à Galérius que l'Illyrie, où il s'était retiré après avoir été chassé de l'Italie. Le reste de l'Occident obéissait à Maximien, à son fils Maxime, et à son gendre Constantin. Mais il ne voulait pas plus, pour compagnons de l'empire, ses enfants que les étrangers. Il tâche de chasser de Rome son fils Maxime, qui le chasse lui-même. Constantin, qui le reçut dans les Gaules, ne le trouva pas moins perfide.

« Après divers attentats, Maximien fit un dernier complot, où il crut avoir engagé sa fille Fauste contre son mari. Elle le trom-

paît ; et Maximien , qui pensait avoir tué Constantin en tuant l'eunuque qu'on avait mis dans son lit , fut contraint de se donner la mort à lui-même. Une nouvelle guerre s'allume ; et Maxime , sous prétexte de venger son père , se déclare contre Constantin , qui marche à Rome avec ses troupes. En même temps , il fait renverser les statues de Maximien ; celles de Dioclétien , qui y étaient jointes , eurent le même sort. Le repos de Dioclétien fut troublé de ce mépris ; et il mourut quelque temps après , autant de chagrin que de vieillesse. En ces temps , Rome , toujours ennemie du Christianisme , fit un dernier effort pour l'éteindre , et acheva de l'établir. Galérius , marqué par les historiens comme l'auteur de la dernière persécution , deux ans devant qu'il eût obligé Dioclétien à quitter l'empire , le contraignit à faire ce sanglant édit , qui ordonnait de persécuter les Chrétiens plus violemment que jamais.

« Maximien , qui les haïssait , et n'avait jamais cessé de les tourmenter , animait les magistrats et les bourreaux ; mais sa violence , quelque extrême qu'elle fût , n'égalait point celle de Maximin et de Galérius. On inventait tous les jours de nouveaux supplices. La pudeur des vierges chrétiennes n'était pas moins attaquée que leur foi. On recherchait les livres sacrés avec des soins extraordinaires , pour en abolir la mémoire ; et les Chrétiens n'osaient les avoir dans leurs maisons , ni presque les lire. Ainsi , après trois cents ans de persécution , la haine des persécuteurs devenait plus âpre. Les Chrétiens les lassèrent par leur patience. Les peuples , touchés de leur sainte vie , se convertissaient en foule ; Galérius désespéra de les pouvoir vaincre. Frappé d'une maladie extraordinaire , il révoqua ses édits , et mourut de la mort d'Antiochus , avec une aussi fausse pénitence. Maximin continua la persécution ; mais Constantin-le-Grand , prince sage et victorieux , embrassa publiquement le Christianisme. »

On vient de voir la suite des empereurs , et par conséquent le tableau de Rome impériale et du gouvernement du monde à cette époque. Voici maintenant ce qui se passait dans les temples païens.

« Quand j'étais jeune , dit un Père voisin de cette époque , j'al-

lais quelquefois au théâtre, j'assistais à ces spectacles et à ces divertissements sacrilèges, je contemplais les prêtres furieux, j'écoutais les musiciens, et je voyais ces jeux infâmes en l'honneur des dieux et des déesses.

« Le jour où on lavait solennellement dans un fleuve Cybèle, cette vierge mère de tous les dieux, des comédiens chantaient devant son char des vers si obscènes qu'il n'eut pas été décent, je ne dirai pas à la mère des dieux, mais à aucune mère, de les entendre. Ces baladins auraient eu honte de reproduire chez eux et en présence leurs mères toutes les paroles et les postures qu'ils se permettaient devant la mère des dieux et à la vue d'une multitude de personnes de l'un et de l'autre sexe.

« Lorsque nous étions tous assemblés, dit encore saint Augustin, devant le temple où l'on avait dressé la statue de la déesse Flora, nous regardions les jeux avec une grande attention, considérant d'un côté une troupe de courtisanes parées et de l'autre cette déesse vierge devant qui l'on représentait des actions qui faisaient sortir du temple les femmes honnêtes plus instruites dans le mal qu'elles n'y étaient venues. Les plus sages détournaient la vue des postures lascives des comédiens; elles rougissaient du spectacle qui enseignait le crime, mais elles ne laissaient pas de l'apprendre à la dérobée. Elles avaient honte de regarder librement devant les hommes des gestes impudiques; mais elles n'étaient pas en même temps assez chastes pour condamner des jeux consacrés aux déesses qu'elles adoraient. Après cela, ne serait-ce pas une merveille que la pudeur eût détourné les païens des crimes qui faisaient partie de la religion et qu'ils ne pouvaient négliger sans encourir la disgrâce de leurs dieux? Tels étaient les moyens qu'on employait pour honorer les dieux. »

Aussi, comme on l'a dit, des peuples entiers plongés dans la plus grossière ignorance, étaient trop stupides pour se défier d'aucune fable; les autres s'accommodaient d'un culte sans devoirs et d'une vie toute de passions et de jouissances.

Et cependant la domination de Rome était encore un bienfait pour le monde; car l'Asie et le nord de l'Europe étaient plongés dans la plus grande mollesse ou en proie à des religions atroces. On peut juger de l'état du monde quand on songe que Rome, l'es-

clave des tyrans , était encore la législatrice des barbares. Les sacrifices humains des druides , les fétiches du nord disparaissaient devant les armes Romaines. Les Druides faisaient couler le sang humain devant leur Dieu Teutatès , les Quades sacrifiaient des hommes à Mercure , et les Suèves immolaient une victime humaine au commencement de leurs assemblées. Dans l'Asie on voyait les impurs mystères d'Adonis. En Égypte , on adorait des oignons et des chats. La magie régnait en Perse et dans tout l'Orient.

L'Empire s'affaiblissait. Les Romains qui s'expatriaient portaient chez les peuples voisins , les arts , et surtout celui de la guerre , avec la haine contre l'empire et la connaissance de sa faiblesse. Pendant que l'Empire était en proie aux ennemis qu'il nourrissait dans son sein , il fut attaqué sans interruption par les Scythes , par les Parthes , par les Perses , par les Goths , par les Hérules , par les Allemands et par les Francs. Tous les peuples pénétrèrent de toutes parts sur son territoire. On vit plus de vingt empereurs dans ce siècle , et presque tous furent élevés sur le trône par la sédition ou par le meurtre de leurs prédécesseurs. A peine un empereur était massacré que quatre ou cinq conquérants , chacun à la tête d'une armée , lui disputaient le trône. Souvent , tandis que tout était tranquille , le feu de la sédition s'allumait tout à coup dans quatre ou cinq provinces.

Tel était l'état du paganisme. Transportons-nous maintenant parmi les Chrétiens , et voyons les premiers fidèles rassemblés dans les cimetières , osant à peine élever la voix , de peur de réveiller la fureur de leurs ennemis qui les environnaient de tous côtés , livrés à la douleur la plus vive , songeant à leurs frères que la crainte avait ébranlés ou que les caresses avaient séduits , séparés souvent de leurs premiers parents dont le sang fumait encore dans les places publiques ou aux portes des villes , exposés au sortir du lieu saint , à être cités aux pieds des tribunaux pour y rendre à Jésus-Christ le plus grand , le plus noble , mais le plus dangereux de tous les témoignages , menacés d'éprouver bientôt eux-mêmes tout ce que la barbarie peut suggérer de plus cruel.

C'est sous ces voûtes souterraines qu'après la récitation de l'Oraison dominicale, lorsque l'évêque disait : « La paix soit avec vous, » les chrétiens se donnaient le baiser mutuel. C'était par conséquent après ces mots : « Pardonnez comme je pardonne. » Les fidèles, prosternés en présence de l'autel, se levaient en ce moment et se tournaient les uns vers les autres pour répéter ces mots : « La paix soit avec vous. » Tous les Chrétiens s'aimaient réciproquement et rendaient les plus grands services à leurs persécuteurs. Pendant la grande peste d'Alexandrie, qui dura dix ans, on vit éclater toute leur charité. Au commencement de toutes leurs actions, les Chrétiens faisaient le signe de la croix. Ils commençaient leurs prières par le *Pater*, et célébraient tous les ans la fête des martyrs. Pendant le Carême ils jeûnaient jusqu'au soir. Leur mort était digne de leur vie, et le courage des victimes suffisait pour lasser la férocité des bourreaux. Que la Rome souterraine méritait bien d'apparaître à la clarté du jour, et la Rome païenne de disparaître à jamais de tous les regards !

Pendant la persécution de Sévère, qui commença en Egypte et s'étendit aux autres provinces, il y eut un grand nombre de martyrs à Alexandrie. Nous avons déjà parlé de Léonide, père d'Origène, qui répandit un des premiers son sang pour la foi. En Afrique, la persécution fut violente, et commença la première année du troisième siècle. Douze Chrétiens furent présentés au proconsul Saturnin. Spérat était le principal : « Nous n'avons fait aucun mal, dit-il, on ne peut nous convaincre d'injustice. Bien loin d'avoir fait tort à personne, nous avons souffert les mauvais traitements sans nous plaindre, nous contentant de rendre grâce à Dieu. Nous avons prié pour ceux qui nous persécutent injustement, en quoi nous obéissons à Jésus-Christ, qui nous en a fait un précepte. Je suis Chrétien, ainsi que tous ceux qui sont avec moi, et nous n'abandonnerons pas la foi de notre Seigneur Jésus-Christ ; faites ce qu'il vous plaira. » — « Ne suivez pas la folie de ce furieux, dit le proconsul aux autres, mais plutôt craignez notre prince et confessez ses ordres. » Tous confessèrent qu'ils étaient Chrétiens, et qu'ils mourraient avec joie pour Jésus-Christ. Ils furent tous conduits au supplice. Sainte

Perpétue, sainte Félicité, et d'autres saints martyrs périrent à Carthage. Les Chrétiens parlaient au peuple avec intrépidité, le menaçant du jugement dernier, et célébrant le prix de leurs souffrances. Lorsque le jour du combat contre les lions fut venu, ils allèrent à l'amphithéâtre, comme si on les conduisait au ciel. La persécution recommença, vingt-quatre ans après, sous Maximin. Après la mort de Maxime, l'Eglise fut encore assez tranquille pendant près de dix ans ; mais Déce publia un édit terrible contre les Chrétiens, et les magistrats ne furent occupés qu'à les poursuivre, à s'emparer de leurs biens et à les faire mourir.

Ainsi, d'un côté se trouvent les martyrs, de l'autre, les tyrans, ainsi toujours parallèlement, pour ainsi dire, s'élevaient les deux cités. D'un côté l'héroïsme chrétien soutenu par la grâce divine, de l'autre la férocité de la nature humaine laissée à elle-même.

C'est le temps des merveilles de la vie de saint Paul l'Ermite et de saint Antoine, du martyr du pape saint Fabien, qui ne put être remplacé de quelques années à cause de la violence de la persécution ; des souffrances d'Origène, le plus célèbre docteur des Chrétiens, de celles de saint Félix de Nole, de la confession de saint Laurent et du pape saint Sixte. C'est aussi le temps de la mort des braves qui composaient la légion thébéenne, et qui aimèrent mieux mourir que de passer dans les Gaules pour aller détruire leurs frères. C'est à cette époque que saint Denys et ses compagnons entrèrent dans les Gaules et arrosèrent de leur sang ce sol si fécond en Chrétiens.

Pendant ce siècle, saint Cyprien, Tertullien, Origène, saint Hyppolite, firent paraître leurs ouvrages, si précieux pour nous. L'Eglise combattait alors avec autant de force les hérétiques que les empereurs. Nous pourrions citer ici les pages admirables de ces grands docteurs du Christianisme, et les opposer aux livres des païens qui paraissaient alors. On verrait ce qu'était à cette époque la religion chrétienne ; mais ces ouvrages se trouveront à la suite de ce tableau. Quelle force ! quelle élévation ! quelle sublime doctrine ! quelle éloquence ! On ne peut pas lire ces livres sans éprouver le désir d'être Chrétien. Ouvrez les ouvrages de Tertullien contre les hérésies de son temps, et vous

ne comprendrez pas qu'il pût en subsister une seule, après l'admirable Traité des prescriptions.

Novat et Novatien se séparèrent de saint Cyprien. Novatien plus tard se fit imposer les mains par trois évêques d'un esprit très-borné, et se déclara évêque de Rome, malgré l'élection régulière du pape saint Corneille. L'hérésie, connue sous le nom de sabellianisme, qui confondait les trois personnes divines, et ne reconnaissait aucune distinction entre elles, avait eu pour auteur Noëtius, dont Sabellius fut le disciple le plus fameux. Saint Denis d'Alexandrie écrivit contre cette hérésie. Les erreurs de Paul de Samosate tenaient au sabellianisme et préparaient les voies à l'arianisme. Paul de Samosate soutenait que Jésus-Christ était un pur homme. Il fut déposé dans un concile. Paul ne voulut point souscrire à cette décision, et il refusa de quitter à Antioche la maison qui appartenait à l'Eglise. L'empereur voulut qu'on rendit la maison à ceux qui étaient en union avec l'évêque de Rome, tant il était reconnu même par les païens que l'union avec l'Eglise de Rome était la marque des vrais Chrétiens!

L'hérésie des Manichéens était alors répandue dans tout l'empire. Ces sophistes regardaient le mal comme une substance réelle, et ils établissaient un dieu du mal et un dieu du bien. Ils étaient panthéistes, et ils croyaient toutes les âmes de substance divine. Cette hérésie a subsisté plus de huit cents ans.

Ce siècle a vu la fin des persécutions, et le miracle de l'établissement du Christianisme; car Constantin, en plaçant la religion sur le trône, a vraiment proclamé un fait accompli.

La philosophie essaya d'opposer la vertu des stoïciens à la charité de la primitive Église. « Les vertus primitives de cette religion, dit M. Villemain, agissaient dans le monde. Renouvelées chaque jour par les sacrifices et les souffrances, elles se mêlaient comme un levain salubre à la masse des préjugés inhumains et des habitudes cruelles qui formaient le fond de la société païenne. Une cause secrète et continue répandait la pitié dans l'univers, le monde ne voyait pas la source de ce changement; elle se cachait dans les retraites obscures du Christianisme naissant; elle était entretenue grâce aux soins et à

la charité de ces hommes nouveaux qui recueillaient les esclaves infirmes rejetés par leurs maîtres, les enfants exposés par les parents, les pauvres mourant de faim à la porte des Trimalcions de Rome. Ces bienfaits, ces secours que les chrétiens répandaient furtivement sur les idolâtres, cet amour immense de leurs frères malheureux, ces spectacles qu'ils donnaient sans cesse au monde, ne pouvaient être perdus dans le travail que faisait alors l'intelligence humaine. De là s'élevait un sentiment de compassion mutuelle et d'égalité sociale qui dissipait les préjugés féroces de la conquête et de l'esclavage, montait par degrés jusqu'à la philosophie la plus altière, et désarmait à la fois l'orgueil du maître et celui du juge. Ainsi la morale de l'évangile était réfléchie dans le monde païen par les vertus et les souffrances de ses premiers apôtres. »

De l'aveu d'écrivains qui ne sont pas suspects d'attachement au christianisme, l'esclavage du monde et le règne des empereurs sortirent de la profonde dépravation des mœurs de Rome, de l'insouciance pour les anciennes divinités, de la philosophie sceptique et de la sensualité brutale qui caractérisaient les Romains de ce siècle.

Le troisième siècle a vu le renversement des statues des faux dieux, l'abolition de leurs autels, la destruction des bois sacrés, la démolition de leurs temples, la cessation de leurs sacrifices, tous ces événements prédits par les prophètes, comme le premier et le second siècle, avaient été témoins de l'accomplissement de la prédication des apôtres, de la vocation des gentils, de la dispersion des Juifs et des persécutions qui devaient être le partage des disciples de Jésus-Christ.

Remarquez déjà à la fin du troisième siècle la propagation de la religion chrétienne dans tout l'empire romain, et même au-delà. On trouvait des Chrétiens de tout âge et de toute condition depuis la Grande-Bretagne jusqu'à la Perse. Tertullien disait que si les Chrétiens se retiraient de l'empire romain ils ne laisseraient que d'affreuses solitudes. Quand on considère le grand spectacle offert par le monde devenu chrétien, on ne peut assez admirer ce changement prodigieux. D'où venaient tant d'hommes étonnants par leurs vertus ? L'univers n'était-i

pas, quelques années avant, plongé dans la débauche et dans l'idolâtrie? Qu'avaient donc vu Rome, la Grèce; la Germanie, les Gaules, l'Espagne, l'Orient, l'Égypte et la Lybie, pour quitter des religions favorables à toutes les passions, et embrasser un culte qui promettait des biens invisibles et des périls certains? C'est bien ici que l'on peut s'écrier avec saint Augustin : « Le monde converti sans miracles serait plus étonnant que le monde converti par des miracles. » Trois siècles s'étaient écoulés, et les Chrétiens n'avaient obtenu la faveur d'aucun prince. Ils regardaient leur lutte contre le monde comme un état naturel. Dieu voulait montrer ainsi que la religion chrétienne s'était établie sans secours humain et par la force du ciel, afin que cet établissement devînt à jamais le plus grand des miracles.

Quel langage que celui des apologistes de la religion, langage tenu devant leurs bourreaux : « Vous pouvez nous tuer, disaient-ils, mais vous ne pouvez pas nous nuire. Jésus-Christ ne change pas seulement ses disciples en des hommes nouveaux, mais il les consacre en quelque sorte et les divinise. » La vertu des Chrétiens était la merveille de la force divine répandue sur les hommes. Leur patience au milieu des plus cruels supplices confondait les païens. Des femmes, des enfants souffraient le martyre avec des dispositions sublimes. Quand les Barbares, dans leurs irruptions, emmenaient prisonniers des fidèles ou des évêques, ces captifs les instruisaient, les ravissaient, et la plupart de ces Barbares demandaient le baptême.

Origène nous apprend que sous Maximin il y eut des églises brûlées. Avant le règne d'Alexandre, les Chrétiens n'avaient point de temples. Ils s'assemblaient dans les cimetières où ils enterraient leurs morts. C'est d'un tombeau qu'est sorti le Christ pour manifester sa gloire. C'est des Catacombes qu'est sortie la splendeur de l'Église romaine, aujourd'hui le flambeau allumé sur la montagne à la vue des nations.

Pendant ce siècle trois grands événements furent préparés de la main de Dieu même : l'empire de Constantin, la destruction de la puissance romaine par les barbares, la royauté temporelle des papes, qui devait sortir de la résolution prise par Constantin de s'établir à Byzance, et l'arrivée des Francs dans

la Germanie et les Gaules. La succession des empereurs contestée, l'état en proie à l'anarchie, les barbares qui se répandaient dans tout l'empire, et qui séparaient Rome de Constantinople, tout préparait le royaume de France et cette royauté des papes, la plus grande manifestation de la parole de Jésus-Christ à Pierre : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » C'est ainsi que le royaume chrétien, prédit par Daniel, remplaçait peu à peu l'empire romain. On pouvait déjà dire avec Corneille :

Un grand destin commence, un grand destin s'achève,  
L'empire est près de choir, et la France s'élève.

Les trois premiers siècles sont vraiment des siècles admirables pour le Christianisme. Ferveur, sainteté, lumières, on y trouve tout réuni. C'est l'âge d'or de la religion. Presque tous les fidèles étaient des saints. La paix donnée à l'Église amena dans son sein la multitude des peuples. L'Église ne fut plus une armée rangée en bataille contre ses persécuteurs, elle eut à craindre ses propres enfants. Les hérésies furent la plaie de cette époque. Mais Dieu suscita les Pères du quatrième et du cinquième siècles, et leurs livres, qui ont été l'admiration de tous les âges, ont été un flambeau pour leur siècle et sont encore un flambeau pour nous.

Le troisième siècle peut être appelé le siècle de transition du paganisme au triomphe de la religion de Jésus-Christ. Au quatrième siècle, tout change. Le Christianisme devient la religion de l'État, il sort des Catacombes, la croix est arborée de tous côtés, des temples s'élèvent de toutes parts, la religion n'a plus à craindre que les hérétiques et les sophistes dont elle saura triompher comme elle a triomphé des empereurs. Jésus-Christ est établi Roi sur la montagne. Rome lui est donnée, et Jérusalem est renversée sur la poussière. Les prédictions sont accomplies. Le monde entre dans une ère nouvelle.

## TABLE CHRONOLOGIQUE

### DU TROISIÈME SIÈCLE DE L'ÉGLISE.

---

- 201 — Tertullien écrit son Apologie pour les Chrétiens, et son livre des Prescriptions contre les hérétiques.
- 202 — Mort du pape saint Victor. Zéphirin lui succède.  
L'empereur Sévère publie des édits contre les Chrétiens.  
Persécution. Martyre de saint Léonide, père d'Origène, et de beaucoup d'autres, à Alexandrie.  
Martyre de saint Irénée et d'un grand nombre de Chrétiens de Lyon.
- 203 — Origène, âgé de dix-huit ans, gouverne l'école d'Alexandrie.
- 204 — Sainte Potamienne, vierge, souffre le martyre à Alexandrie.  
Chute de Tertullien, qui devient Montaniste vers ce temps-ci.
- 205 — Martyre de sainte Perpétue, de sainte Félicité et de leurs saints compagnons, à Carthage.
- 207 — Tertullien écrit ses Livres contre Marcion.
- 211 — Sévère meurt à Yorck, en Angleterre. Caracalla, son fils, lui succède.
- 212 — Saint Narcisse reparait à Jérusalem.
- 216 — Caracalla fait un grand carnage à Alexandrie.
- 217 — Mort de Caracalla. Macrin empereur.
- 218 — Mort du pape Zéphirin. Saint Calliste lui succède.  
Macrin est tué. Héliogabale est déclaré empereur.
- 221 — Jules Africain achève sa Chronologie.
- 222 — Mort d'Héliogabale. Alexandre empereur. Saint Hippolyte, évêque et martyr, fait son cycle pascal.
- 223 — Martyre du pape saint Calliste. Il a pour successeur saint Urbain.
- 226 — Artaxercès rétablit la monarchie des Perses.
- 228 — Ordination d'Origène.
- 229 — Dion achève son histoire.
- 230 — Saint Pontien succède au pape saint Urbain.  
Démétrius, évêque d'Alexandrie, fait condamner Origène dans deux conciles, et l'excommunie.

- Des conciles d'Afrique ordonnent la rebaptisation des hérétiques.  
 Saint Firmilien évêque de Césarée.
- 231 — Saint Denis gouverne l'école d'Alexandrie.  
 Saint Grégoire Thaumaturge et saint Athénodore convertis par  
 Origène, dont ils se rendent les disciples.  
 Origène compose ses Hexaples.
234. — Les Germains ravagent les Gaules.
- 235 — L'empereur Alexandre est tué à Mayence par ordre de Maximin I<sup>er</sup>,  
 qui s'empare de l'empire.  
 Persécution de Maximin contre le clergé.  
 Les églises brûlées.  
 Le pape saint Pautien meurt en exil, dans la Sardaigne. Saint Au-  
 tère lui succède, et meurt en prison au bout de quarante jours.
- 236 — Saint Fabien élu pape.  
 Origène écrit son livre du Martyre. Il demeure deux ans caché.
- 237 — L'empereur Maximin est tué. Gordien est reconnu empereur avec  
 son fils. Révolte contre eux. Le fils est tué. Le père s'étrangle.  
 Maxime et Balbin sont nommés empereurs par le Sénat.  
 Saint Babylas évêque d'Antioche.
- 238 — Maxime et Balbin sont tués. Le jeune Gordien est fait empereur.
- 241 — Les Français, inconnus jusqu'alors, pillent les Gaules, et sont dé-  
 faits par Aurélien, depuis empereur.
- 242 — Ammone, philosophe chrétien, fleurissait en ce temps-ci.
- 244 — Philippe fait tuer le jeune empereur Gordien, et il est élu en sa  
 place.  
 Grande action de saint Babylas à l'égard de cet empereur.  
 Le philosophe Plotin vient à Rome, où il forme beaucoup de dis-  
 ciples.  
 Saint Grégoire Thaumaturge est fait évêque de Néocésarée.  
 Conversion de saint Cyprien à Carthage, où il était né.
- 245 — Saint Fabien envoie dans les Gaules saint Denis de Paris et d'autres  
 évêques qui en sont les apôtres.  
 Mort de Tertullien vers ce temps-ci.
- 248 — L'an 1000 de Rome est célébré par de grandes solennités.  
 Saint Cyprien est élu évêque de Carthage.  
 Saint Denis est fait évêque d'Alexandrie.  
 Saint Alexandre-le-Charbonnier est établi évêque de Comane.
- 249 — Origène écrit contre le philosophe Celse.  
 Les païens se soulèvent à Alexandrie contre les Chrétiens.

- Martyre de sainte Apolline et de plusieurs autres.  
Philippe est tué. Dèce est reconnu empereur.
- 250 — Persécution très-violente de Dèce contre l'Eglise.  
Martyre du pape saint Fabien et de saint Babylas d'Antioche.  
Saint Cyprien, saint Denis d'Alexandrie, saint Grégoire Thaumaturge se cachent par ordre de Dieu.  
Saint Paul, premier ermite, se retire dans les déserts à l'âge de vingt ou vingt-deux ans.  
Saint Félix de Nole est fait prisonnier et est délivré par miracle.  
Travaux de saint Cyprien pour maintenir la discipline.  
Grande peste à Alexandrie, qui dure dix ans. Les Chrétiens y signalent leur charité.
- 251 — Schisme de Félicissime et de Novat à Carthage.  
Martyre de saint Alexandre de Jérusalem.  
Martyre de sainte Agathe.  
Concile de Carthage auquel préside saint Cyprien, pour régler l'affaire des tombés.  
Concile de Rome qui approuve les réglemens de celui de Carthage.  
Saint Corneille élu évêque de Rome.  
Schisme de Novatien.  
Concile d'Afrique sur l'affaire des tombés.  
Des députés de Novatien sont rejetés.  
Traité de l'unité de l'Eglise de saint Cyprien.  
Autres ouvrages du même Père. Ecrits de saint Denis d'Alexandrie.  
L'empereur Dèce périt dans un marais. Gallus lui succède.  
Naissance de saint Antoine en Égypte.
- 252 — Concile de saint Cyprien où l'on approuve le baptême des enfants.  
Concile d'Antioche, où Novatien est condamné.  
Persécution de Gallus.  
Le pape saint Corneille meurt en exil. Saint Luce est élu en sa place.
- 253 — Martyre du pape saint Luce. Saint Etienne lui succède.  
L'empire est ravagé par la peste et la famine.  
Charité des Chrétiens qui soulagent leurs persécuteurs.  
Saint Grégoire Thaumaturge fait de grands miracles; il convertit la ville de Néocésarée. Gallus est tué. Émilien empereur. Valérien le défait, et se rend maître de l'empire.  
Mort d'Origène à Tyr.

- 255 — Dispute sur le baptême des hérétiques.  
L'hérésie des Sabelliens commence à se répandre dans la Lybie.
- 257 — Persécution de Valérien. Dieu punit l'empire par toutes sortes de calamités.  
Mort du pape saint Etienne. Saint Sixte lui succède.  
Il envoie dans les Gaules saint Pérégrin, premier évêque d'Auxerre.  
Exil de saint Cyprien. Il écrit aux confesseurs condamnés aux mines.  
Exil de saint Denis d'Alexandrie.
- 258 — Épître canonique de saint Grégoire Thaumaturge.  
Martyre de saint Sixte et de saint Laurent son diacre.  
Martyre de saint Saturnin, premier évêque de Toulouse.  
Martyre de saint Cyprien.
- 259 — Histoire de Nicéphore et de Saprice.  
Martyre de saint Fructueux, évêque de Tarragone.  
Saint Denis est élu pape.
- 260 — L'empereur Valérien pris par Sapor, roi de Perse, qui le fait mourir cruellement. Trente tyrans se disent empereurs. Gallien, fils de Valérien, est reconnu empereur. Il fait cesser la persécution.  
Diverses calamités de l'empire.  
Paul de Samosate évêque d'Antioche.  
Il enseigne l'hérésie de Sabellius.
- 261 — Ecrits de saint Denis d'Alexandrie.
- 262 — Dieu se sert des captifs que les Barbares emmènent pour les convertir.
- 264 — Concile d'Antioche où Paul évite la condamnation par ses artifices. Saint Denis d'Alexandrie écrit au concile contre les erreurs de Paul.  
Mort de saint Denis d'Alexandrie.
- 267 — Porphyre, disciple de Plotin, écrit contre les Chrétiens.
- 268 — Gallien est tué devant Milan avec son fils et son frère. Claude II lui succède.
- 269 — Second concile d'Antioche, où Paul de Samosate est déposé.  
Mort du pape saint Denis, Saint Félix lui succède.  
Mort de saint Firmilien, évêque de Césarée.
- 270 — Saint Antoine se retire dans le désert.  
Manès ou Manichée répand ses erreurs.  
Mort de saint Grégoire Thaumaturge.  
L'empereur Claude II meurt de la peste.

Aurélien se rend maître de l'empire. Il prend le premier le diadème.

- 274 — Naissance de Constantin.
- 275 — Mort du pape saint Félix. Eutychien lui succède.  
Aurélien publie des édits contre les Chrétiens. Il est tué.  
Tacite empereur, puis Probus.
- 276 — Saint Anatole écrit son livre de la Pâque.
- 277 — Manichée séduit beaucoup de monde. Il est pris en Perse et écorché vif.
- 282 — Probus est tué. Carus est élu empereur.
- 283 — Mort du pape Eutychien. Caius lui succède.  
Saint Félix de Nole meurt vers ce temps-ci.  
Mort de l'empereur Carus. Ses deux fils Carin et Numésien sont faits Augustes,
- 284 — Carin et Numésien sont tués. Dioclès est élu empereur pour l'Orient : peu après, Maximien Hercule règne en Occident.
- 286 — Martyre de la légion thébéenne.
- 287 — Martyrs dans les Gaules sous le gouverneur Rictiovaré : saint Denis à Paris, saint Quentin, saint Firmin et beaucoup d'autres.
- 288 — Martyre de saint Sébastien à Rome.  
Martyre de saint Victor.
- 290 — Hiérax répand son hérésie.
- 292 — Constance Chlore et Maximien Galère sont faits Césars.  
L'empire est partagé en quatre.
- 296 — Mort du pape saint Caius. Marcellin lui succède.  
Constance Chlore se rend maître de l'Angleterre.
- 298 — Persécution de Galère.
- 300 — Saint Pierre succède à saint Théonas dans le siège d'Alexandrie.  
Mort de saint Gatien, premier évêque de Tours. Son siège vaque trente-sept ans.



# VIE DE SAINT CYPRIEN

ÉVÊQUE DE CARTHAGE, DOCTEUR  
ET MARTYR.

---

Carthage, plusieurs fois rebâtie depuis la guerre terrible qu'elle avait soutenue contre les deux Scipions, avait repris une grande splendeur sous la conquête romaine, et continuait de commander au vaste territoire sur lequel elle dominait lorsqu'elle formait un empire distinct. Un proconsul la gouvernait, mais en respectant ses libertés municipales et son sénat, qui était vénéré de toute l'Afrique. Florissante jadis par le commerce, le commerce alimentait encore sa magnificence. Il n'était bruit que de la beauté de ses édifices; ses quais, son port, ses rues excitaient l'admiration des étrangers. La multitude se pressait dans des temples de marbre, d'où l'on avait banni les sacrifices humains et la dévorante statue de Saturne, il est vrai; mais, pour dédommager la colonie de cette perte, la métropole lui avait bâti des cirques et des amphithéâtres, elle lui formait des gladiateurs, et lui envoyait des édits de mort contre les Chrétiens. La langue et les institutions étaient devenues romaines; le sang et l'idiome puniques avaient fui aux extrémités de l'empire, reculant, autant qu'ils l'avaient pu, devant la conquête politique et morale. L'amour des lettres, à peu près étranger à l'antique Carthage, s'implanta profondément dans la Nouvelle. Grâce au mélange des deux races, ces vives imaginations de l'Afrique se passionnèrent pour les arts de la Grèce avec un enthousiasme ardent,

quoique avec un goût peu délicat. Les représentations dramatiques avaient traversé les mers. La ville d'Annibal battait des mains aux chefs-d'œuvre de Térence, d'autant plus fière qu'elle applaudissait à une gloire nationale. La honte de l'esclavage disparaissait devant l'auréole littéraire. Les philosophes avaient dans cette cité des écoles nombreuses où ils se disputaient basement les élèves. Des rhéteurs fameux, des sophistes habiles à manier la parole, attiraient le peuple sur les places publiques. L'ingénieux Apulée payait en éloges les éloges qu'il recevait de cette ville studieuse, surnommée, au second siècle, la muse d'Afrique.

Cette civilisation, brillante à sa surface, cachait une grande corruption, qu'accrurent encore les voluptés de Rome, une fois que celles-ci eurent pénétré, parmi les loisirs de la paix et sous un ciel brûlant, dans des imaginations plus brûlantes encore. A côté d'elle grandissait le Christianisme, qui avait jeté de profondes racines sur ce littoral. Là les conciles provinciaux étaient aussi nombreux, qu'ailleurs les conciles œcuméniques. De toutes parts s'élevaient des églises que gouvernaient deux cents évêques. Tertullien et Minucius Félix avaient paru; Arnobe et Lactance florissaient déjà; Augustin allait briller. Là, autant et peut-être plus qu'ailleurs, le sang des martyrs fut une semence de Chrétiens. Le second siècle s'achève à peine, que l'apologiste de la foi nouvelle peut déjà invoquer les intérêts politiques pour arrêter le bras qui frappait ses frères, en déclarant à la Rome impériale qui se baignait dans le sang, qu'anéantir les Chrétiens, ce serait décimer Carthage. Disons-le cependant; parmi ceux que l'Évangile avait conquis à ses dogmes et à sa morale, se perpétuaient encore des coutumes grossières; les festins dégénéraient souvent en dissolutions, jusque sur le tombeau des martyrs; une férocité toujours prête à s'échapper, un penchant naturel à la rébellion, quelque chose d'impatient et de mobile; une secrète affection pour les dogmes obscurs des Gnostiques et des Manichéens, suscitaient

de grands embarras aux évêques de ces contrées, et entretenaient l'activité de leur zèle. Le sang numide n'était pas encore vaincu ; il fallait que le bois mystérieux de la croix reposât quelque temps dans les eaux de Marrha , pour en adoucir la brûlante âcreté.

Tel est le double peuple au milieu duquel naquit, au commencement du troisième siècle, Thascius-Cécilius-Cyprianus. Prudence et Suidas veulent qu'il ait reçu le jour à Carthage même. Ponce, son biographe, ne le dit pas. Le saint évêque lui-même a gardé le silence là-dessus, ou, pour mieux dire, il a laissé le fait douteux par la manière dont il s'est exprimé. Il est certain, du moins, que sa famille tenait dans la province un rang considérable. Les soins donnés à son éducation, les heureuses dispositions qui ne tardèrent point à se développer en lui, des espérances de fortune et de gloire, dirigèrent ses premiers pas vers le barreau. Dans la décadence de l'Empire, comme aux jours de ses prospérités, l'éloquence conduisait aux honneurs et aux charges publiques. Ses talents ne tardèrent point à attirer sur lui les regards de ses concitoyens. Ils voulurent l'avoir pour professeur de rhétorique, fonction qui était alors une dignité autant qu'un emploi.

Nous ne savons rien de cette première partie de la vie de Cyprien. Après leur vocation à la foi, ces hommes primitifs n'avaient plus qu'une pensée, qu'un intérêt, qu'une patrie, et rien de tout cela n'appartenait à la terre. Ce qu'ils avaient fait jusque là, ils le condamnaient à l'oubli ou aux larmes, parce que, selon le panégyriste et l'ami de l'illustre docteur, la vie réelle ne commence pour l'homme qu'au moment où il est enfanté à Dieu.

Avec des maximes et des exemples tels qu'en donnait le paganisme, les vertus ne pouvaient être que des vices déguisés, et les vices que des actes de religion. Cyprien était né au sein de l'idolâtrie ; il en adopta bientôt les mœurs ; il but donc largement, comme les autres, à la coupe empoisonnée, ainsi que le témoignent les aveux de son humilité. Livré à des méditations savantes

et à l'orgueil qui trop souvent accompagne le savoir, il paraît qu'il lui en coûta beaucoup pour abaisser une raison hautaine devant la folie de la croix. Cette philosophie vaniteuse, qui s'imaginait pouvoir embrasser le monde moral dans ses spéculations et posséder le mot d'une énigme, insoluble pour elle, était déconcertée quand on lui parlait d'une dégradation primitive et d'une renaissance spirituelle au baptême. A l'intelligence humiliée se joignaient les passions en révolte. La religion nouvelle immolait dans le cœur de l'homme les affections dérégées; pas un désir coupable, pas une espérance mauvaise qu'elle ne réprimât. La vieille morale païenne, au contraire, tout en fermant la porte au vice lorsqu'elle était le plus sévère, lui ménageait toujours une avenue secrète par laquelle il pût s'introduire dans l'âme, ou du moins y entretenir des intelligences. Cyprien, après avoir écarté le double obstacle qui l'arrêtait, obstacle du côté du cœur, obstacle du côté de la raison, proclame éloquemment, dans sa lettre à Donat, la misère de ses irrésolutions et le triomphe de la miséricorde. Ces deux naufragés du paganisme pouvaient se comprendre : ils venaient d'aborder l'un et l'autre aux rivages hospitaliers du Christianisme.

Il y avait alors à Carthage un prêtre vénérable par son âge et sa dignité : il se nommait Cécilius. Peut-être est-il le même que ce Cécilius, qui, après avoir combattu la vérité dans le dialogue apologétique de Minucius Félix, la reconnaît et l'embrasse à la fin. Toujours est-il que Cécilius fut l'instrument dont Dieu se servit pour conduire Cyprien dans la barque du pêcheur. Le néophyte conserva toujours pour le vieillard le respect le plus profond, la tendresse la plus affectueuse, la docilité la plus soumise. Il le regardait, non pas seulement comme un ami, non pas seulement comme un autre lui-même, mais comme un père bien-aimé qui l'avait engendré à une seconde vie, mille fois plus précieuse que la première. Dans la ferveur de sa reconnaissance, il joignit à son nom le nom de son bienfaiteur, et se fit appeler dé-

sormais Thascius-Cecilus-Cyprianus. Touché de ses soins et de son affection toute filiale, Cecilus lui donna une haute marque d'estime. A son lit de mort, il lui confia sa femme et ses enfants ; car il avait été engagé dans les liens du mariage avant de recevoir la prêtrise.

Cyprien n'était encore inscrit que parmi les catéchumènes. Le zèle qu'il avait apporté autrefois à l'étude des lettres profanes, il l'apportait aujourd'hui à l'étude des livres saints. Il les méditait avec une religieuse attention. Pour mieux se pénétrer de leur esprit, il les gravait dans sa mémoire. Il parvint dans la suite à les posséder si pleinement, qu'il en nourrissait toutes ses paroles comme d'une substance vigoureuse qu'il s'était assimilée. Lorsqu'en parcourant ces pages divines il rencontrait quelque vertueux personnage qui avait mérité les louanges de l'Esprit saint, il conseillait, et c'était son habitude, d'examiner par quelle vertu il s'était attiré cet auguste suffrage, afin que les mêmes œuvres méritassent les mêmes éloges.

A la lecture des textes inspirés, il joignait celle des plus habiles commentateurs et des plus célèbres apologistes qui l'avaient précédé : Aristide, Athénagore, Justin, Origène, Minucius-Félix. Mais son auteur favori était Tertullien, son compatriote. « Apportez le maître, *da magistrum*, » disait-il toutes les fois qu'il demandait les ouvrages de l'illustre Africain. Toutefois en admirant l'étendue de ses connaissances, la profondeur de ses pensées, la mâle énergie de ses expressions et l'enchaînement si serré de son argumentation, il savait se tenir en garde contre des erreurs dont ne préservent pas toujours l'habileté ni la science.

Cyprien n'eut pas plus tôt connu la foi, que, frappé des éloges donnés par l'Esprit saint à la continence, il se consacra entièrement à cette vertu, persuadé que, pour se créer un cœur pur et une intelligence capables de saisir pleinement la vérité, il fallait fouler aux pieds les convoitises de la chair. Enfin, quand cet homme de réputation et de savoir eut accompli le temps des épreu-

ves, confondu avec la foule obscure des catéchumènes, il fut admis au baptême, vers l'an 245 ou 246. Il le reçut de la main de Cecilius. Dès ce moment, courant à grands pas dans la carrière de la perfection, il vendit tous ses biens, et jusqu'à des jardins qu'il possédait aux portes de Carthage, afin d'en distribuer le prix aux pauvres et de se faire pauvre lui-même sur les traces de celui qui avait ennobli et sanctifié l'indigence.

Le néophyte avait irrité le paganisme en désertant l'ombre pour la réalité. Il venait d'offrir à sa haine un nouvel aliment dans quelques pages brillantes, *la Vanité des Idoles*, et sa *Lettre à Donat*, sorte d'expiation religieuse où, d'une part, il démontrait le néant de ces divinités mensongères dont les passions de l'homme avaient peuplé le ciel, et où, de l'autre, il mettait à nu toutes les misères et toutes les corruptions du siècle. Il avait dit au polythéisme son dernier mot. Le polythéisme se souleva contre celui qui, non content de répudier ses chimères, démasquait ses vices d'une main si ferme. Alors, par une de ces contradictions trop communes à l'esprit humain, il insulta au talent qu'il applaudissait tout-à-l'heure. Empruntant à la langue grecque une misérable équivoque, il n'appela désormais Cyprien que d'un mot grossier<sup>1</sup>, comme si, dans le Christianisme, le professeur de rhétorique et l'orateur dont il était fier n'eût plus été qu'un génie en démente, éteignant dans la fange les rayons de ses lumières.

Mais, qu'importaient à Cyprien la diffamation et la violence? Le bruit de ces injures expirait au pied de la solitude pénitente où il expiait les erreurs de sa vie passée. Il avait beau se cacher, le parfum de ses vertus le trahit promptement. Les fidèles, secrètement inspirés par la Providence, demandèrent instamment que Cyprien fût promu au sacerdoce. Les vœux de l'assemblée chrétienne furent écoutés. Il n'y avait pas encore un an qu'il avait

<sup>1</sup> *Kopros*, ordure, fumier.

été ordonné prêtre et attaché à l'église de Carthage, lorsque la mort enleva Donat, évêque de cette ville. Les lumières de Cyprien, la maturité de son âge, son mérite extraordinaire, les grandes choses qu'il avait accomplies en si peu de temps, ses beaux exemples de continence et de charité, tout l'appelaient à ce dangereux honneur. L'apôtre, il est vrai, excluait de l'épiscopat les néophytes. Il craignait qu'un vieux levain d'idolâtrie ne fermentât encore dans leurs âmes, et que leur inexpérience ou leur faiblesse n'allât heurter contre plus d'un écueil. Cette règle judicieuse ne pouvait s'appliquer à Cyprien. A la nouvelle que l'on songeait à le revêtir de cette dignité, il s'effraya et prit la fuite. L'assemblée chrétienne jugea que sa modestie était un droit de plus. Elle alla investir la maison où il se tenait caché; elle en occupa toutes les issues extérieures, de peur que ses pieuses violences ne fussent mises en défaut. Cyprien délibéra un moment s'il ne se ferait point descendre par la fenêtre pour se dérober à cet empressement. Mais saint Paul avait employé ce moyen d'évasion dans une circonstance différente; l'humilité du disciple redouta cette glorieuse ressemblance avec le maître. Il fallut donc céder à la volonté divine, qui se manifestait par des témoignages si peu équivoques. Des cris d'allégresse l'accueillirent aussitôt qu'il se montra; on s'embrassait, on se félicitait mutuellement. Tous les évêques de la province ratifièrent l'élection de l'homme de bien; il fut consacré pontife du Seigneur dans le mois de mai 248, pendant que Philippe occupait le trône impérial, et Fabien la chaire de celui auquel Jésus-Christ avait dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église. »

Avec le titre d'évêque de Carthage, Cyprien devenait le chef spirituel de la province surnommée la petite Afrique ou l'Afrique proconsulaire, de la Bizacène et de la Tripolitaine, qui toutes obéissaient au même gouverneur. Son autorité et ses soins s'étendaient encore sur la Numidie et les deux Mauritanies, la Césarienne et la Tangitane : immense juridiction, qui demandait

la plénitude du zèle et du dévouement que lui apportait Cyprien.

Le peuple, réuni au clergé, avait arraché l'humble prêtre à sa solitude pour le porter malgré lui sur un théâtre plus vaste et plus relevé. Toutefois des hommes cupides, auxquels il semblait que les honneurs accordés à la vertu étaient une proie enlevée à leur convoitise, résistèrent opiniâtrément à cette ordination, sous le prétexte que la conversion de Cyprien était encore trop récente, et que les statuts défendaient de confier à des mains novices de si graves intérêts; c'est ainsi qu'ils couvraient leur ambition personnelle d'un zèle hypocrite pour le maintien de la discipline. Ils ne se bornèrent point à des murmures; ils firent un appel à la haine, et se liguèrent avec toutes les passions ardentes. Mais cette opposition, que rien ne justifiait, prépara au pontife un nouveau triomphe. Il ne se vengea que par le silence et par l'oubli des injures. Quand le peuple lui demanda instamment de châtier cette minorité si faible, mais si turbulente, il refusa de sévir, calma l'irritation de ses défenseurs, et admit au nombre de ses amis quelques-uns de ceux qui avaient conspiré contre lui. Plus tard ces hommes de discorde et de violence renouèrent leurs intrigues et s'armeront du bienfait pour essayer de perdre le bienfaiteur.

Une fois que Cyprien eut accepté le fardeau des géants, comme l'appelle saint Grégoire, il voulut répondre à la haute dignité dont il était investi. Etre évêque dans ces jours d'orage, c'était, non pas seulement contracter l'obligation d'être humble, charitable, désintéressé, et assidu à des devoirs pénibles; c'était s'engager à descendre dans les cachots pour encourager les confesseurs, et dans l'arène, pour vaincre avec les martyrs; c'était, d'une part, s'exposer aux fureurs des païens; de l'autre, aux déchaînements du schisme et de l'hérésie; c'était enfin s'offrir comme un holocauste perpétuel sur l'autel de la miséricorde pour les nécessités du troupeau et la gloire du maître. Jusqu'à la

dernière heure qui consommera le sacrifice, la vie du nouveau pontife ne sera plus qu'une lente et glorieuse immolation.

Il montra toujours une sollicitude inépuisable pour les pauvres. Catéchumène, il les aima jusqu'à se dépouiller en leur faveur de tout ce qu'il possédait; que dut-il faire évêque, lorsque le principe des vertus chrétiennes se fut développé dans cette âme généreuse, avec toute la fécondité de ses conséquences? Sa modestie ne l'abandonna pas plus que sa charité. Dès son début dans l'épiscopat, il prit la résolution de ne jamais agir dans l'exercice de son ministère sans le consentement du peuple et l'avis de ses collègues dans le sacerdoce, afin d'éviter les surprises. S'il destinait un laïque au service des autels, il ne précipitait rien, il interrogeait longtemps les mœurs du candidat, et recueillait auprès des personnages les plus graves tous les renseignements nécessaires, afin de n'introduire dans le collège de ses prêtres que des hommes recommandables par la pureté des doctrines et la gravité des mœurs. Le pontife qui consultait si volontiers ses frères, ne manquait pas de consulter le dispensateur des grâces et des lumières. Homme de prières, de méditations et de lectures, comme il le recommandait lui-même à Donat, tantôt il s'entretenait avec Dieu dans le silence de son cœur, tantôt il le laissait parler lui-même. Il dit quelque part : « Je prendrai conseil de mon Dieu pour savoir si je puis vous admettre à la communion. » Ailleurs il invoque les avertissements qu'il a reçus. Plus d'une fois il est honoré d'importantes révélations qui intéressaient le salut du troupeau.

A la paix profonde dont jouissait alors l'Eglise, allaient succéder le bruit des chaînes et les imprécations des bourreaux. Cyprien profita de ces derniers moments de calme pour rétablir dans son Eglise la discipline qui s'était énervée à la suite d'un long repos; car l'épreuve de la prospérité est la plus périlleuse de toutes pour les vertus humaines. Nous le voyons rappeler les vierges de l'Eglise à la sainteté de leur vocation, en répri-

mant les abus qui s'étaient répandus parmi elles ; menacer celles qui resteraient sur la pente du désordre de les retrancher de la communion de l'Eglise, ou imposer une pénitence canonique à celles qui avaient flétri les palmes de la pudeur. Rien n'échappait à son zèle vraiment apostolique. Ici, il ordonne à un histrion qui, tout Chrétien qu'il était, continuait d'exercer une profession honteuse, de descendre d'un théâtre où il donnait des leçons publiques de corruption. S'il n'a pas d'autre ressource, il veut qu'on l'inscrive parmi les pauvres que l'Eglise entretient de ses aumônes, et il lui offre une nourriture, frugale sans doute, mais qui du moins ne lui coûtera point son innocence. Là, il défend qu'on présente à l'autel la mémoire d'un homme qui, à son lit de mort, avait institué un prêtre curateur, parce qu'un concile avait déjà défendu aux prêtres d'accepter ces sortes de soins, afin que le lévite, étranger aux intérêts de la terre, demeurât exclusivement consacré au ministère de la parole et du sacrifice. Ailleurs enfin, il condamne un diacre rebelle à donner satisfaction à son évêque et à respecter sa vieillesse. Partout Cyprien se montrait l'homme du devoir ; quoiqu'il eût autour de lui des prêtres zélés, sa vigilance entrait dans tous les détails ; il s'appliquait avec une sorte de passion à l'instruction de son troupeau ; chaque jour il lui distribuait le pain de la parole divine, et ne goûtait d'autre bonheur que de l'entretenir de Dieu. Il souhaite quelque part que la mort le surprenne dans ce pieux exercice. La mort fut fidèle à ce désir.

Deux qualités principales, c'est le diacre Ponce qui nous l'apprend, dominaient dans le caractère de ce grand homme : une douceur sans faiblesse, une fermeté sans rigueur. Ces habitudes de l'âme se reflétaient sur sa personne ; il s'échappait de son front des rayons de majesté et de grâce, qui commandaient la vénération à tous les cœurs. Son visage était gai et grave à la fois ; sa gravité n'avait rien de triste, sa gaité, rien de trop vif ; c'était un heureux mélange de toutes les deux. Fallait-il le res-

pecter ou le chérir davantage? on aurait pu le mettre en question, s'il n'avait également mérité l'un et l'autre. Ses vêtements participaient à l'expression de son visage; ils tenaient le milieu entre la recherche et la négligence. L'orgueil mondain ne l'avait pas enflé; un dénuement affecté ne le dégrada point. Car la pauvreté vaniteuse, qui s'humilie sous des haillons, cache autant de jactance que les habits somptueux. Un demi-siècle plus tard, le grand évêque d'Hippone répétait, comme son devancier, que ses vêtements, par leur simplicité et leur modestie, devaient convenir à sa profession, à un corps cassé de vieillesse, et à ses cheveux blancs.

Que manquait-il encore à la gloire de Cyprien? Les épreuves de l'adversité. Une brusque révolution porta sur le trône impérial Dèce, qui, animé d'une double haine, la haine de son prédécesseur et celle du Christianisme, auquel celui-ci avait été favorable, signala son apparition par des édits funèbres contre les disciples du Christ. C'est, suivant le témoignage de Sulpice-Sévère, la septième bataille que l'enfer et les passions déchaînées livrèrent à l'Eglise (249-250). Fabien fut une des premières victimes.

La persécution ne sévit pas seulement sur les bords du Tibre. Le nombre des martyrs fut incalculable. Babylas, évêque d'Antioche, Alexandre, évêque de Jérusalem, rougirent de leur sang les couronnes épiscopales. A Carthage, Cyprien eût cueilli les mêmes palmes, s'il n'eût pris conseil que de sa ferveur et de son zèle. A l'aspect de plusieurs Chrétiens qui, soutenus par ses encouragements, confessèrent le nom de Jésus-Christ et partirent sans regret pour l'exil, l'idolâtrie, qui n'avait point pardonné à Cyprien d'avoir abandonné ses faux dieux, redoubla de fureur. Sur la place publique, au théâtre, dans le cirque, partout retentirent des cris de mort: Cyprien aux lions! Cyprien aux lions! Le saint évêque, après avoir consulté Dieu sur la conduite qu'il avait à tenir, prit le parti de se dérober aux fureurs populaires,

autant pour épargner un crime à ses concitoyens , que pour se conserver à son troupeau. Les circonstances étaient graves , les besoins de la religion immenses , le schisme debout et sous les armes. Ce cœur, soumis à Dieu sur tous les points, pensa, nous dit le diacre Ponce, que, s'offrir à l'immolation quand le Seigneur lui prescrivait la retraite, c'était prévariquer.

Il alla donc cacher dans la solitude le vase d'élection que Dieu voulait tenir en réserve pour les nécessités de son Eglise, jusqu'à ce qu'il permit au paganisme de le briser. Pendant ce temps les persécuteurs le proscrivaient. L'arrêt qui le bannissait était affiché dans la ville épiscopale, et ses biens confisqués.

Du fond de sa solitude le saint évêque continua de gouverner son Eglise, sans que ni l'absence, ni la crainte du danger, ni les embarras de toute nature l'empêchassent un moment de vaquer à tous les soins d'un ministère aussi étendu. Sa correspondance, qui nous a été conservée à peu près tout entière, atteste avec quelle exactitude et quelle gravité il répondait à tous, à son clergé, à celui de Rome et des autres Eglises, même les plus éloignées; répandant les plus salutaires instructions, soit pour animer et soutenir la foi, soit pour prévenir les écarts du zèle et le relâchement de la discipline; pourvoyant à tous les besoins, même temporels; distribuant d'abondantes aumônes aux confesseurs détenus dans les prisons ou dans les mines, afin que rien ne manquât du côté des nécessités du corps à ceux auxquels rien ne manquait du côté de la gloire; et toujours miséricordieux pour les veuves, pour les indigents, et même pour ceux qui étaient étrangers à la foi chrétienne. Quelles pieuses félicitations il adressait à ces confesseurs qui avaient vaincu sur les champs de bataille du Christ! mais aussi que de larmes et quelle douleur, quand on lui apprenait que plusieurs membres de son troupeau avaient fléchi parmi les instruments de mort, et avaient renié le Dieu qu'il aimait tant! Il faut avoir lu ses lettres elles-mêmes pour comprendre tout ce qui se passait en ce moment dans le

cœur du saint évêque, blessé des mêmes traits que ces infortunés, et mutilé dans leur personne.

Les Chrétiens pusillanimes qui apostasièrent furent désignés sous le nom de *Laps* ou de *tombés*. Mais il y eut plusieurs degrés dans la honte comme dans la prévarication. Les uns avaient offert aux idoles un encens sacrilège, ou s'étaient nourris des mets impurs qui leur avaient été présentés ; ils formaient la première classe, que l'on nommait *Thurificati*. D'autres, placés entre une défection qui révoltait l'honneur chrétien et des bâchers sur lesquels ils n'avaient pas le courage de monter, composèrent avec leur conscience. Ils demandèrent aux magistrats ou reçurent de leurs mains des certificats qui, en attestant qu'ils avaient sacrifié, les dispensaient de l'acte idolâtrique. Mais l'apostasie était enregistrée dans les actes proconsulaires, comme si elle eût été formellement articulée. Là était le crime, puisqu'ils acceptaient volontairement les apparences de la trahison. On donnait à ces derniers le nom de *Libellatiques*.

Aussitôt que le feu de la persécution se fut un peu ralenti, cette multitude de coupables, méprisés des leurs et en guerre avec eux-mêmes, comprit la grandeur de sa prévarication, et ploya sous le fardeau de la honte. Elle résolut donc de rentrer dans l'Eglise qu'elle avait abandonnée aux jours du péril. L'absolution des crimes, même de ceux qui renfermaient moins de gravité que l'apostasie, ne s'obtenait pas facilement alors. L'exclusion des saints mystères, des jeûnes sous le sac et la cendre, de longues années d'épreuve, des larmes, des supplications, la publicité de ces humiliations salutaires, telle était la voie laborieuse pour remonter du vice à la vertu. Quelquefois une vie entière, usée dans les macérations de la pénitence, suffisait à peine à cette longue réhabilitation. La sévérité des canons ne se relâchait que dans des occasions extraordinaires, telles qu'une ferveur peu commune, l'approche de la persécution ou de la mort. Encore, dans cette dernière circonstance, si le mourant

était rendu à la vie, la pénitence reprenait tous ses droits jusqu'à ce que le coupable eût acquitté ses dettes et payé la dernière obole. Cette carrière de douleurs épouvanta ceux qui avaient failli. Au lieu d'appeler à leur secours la mortification et la pénitence, ils trouvèrent plus commode de briguer les suffrages des confesseurs et des martyrs les plus illustres ; car tous n'avaient pas le privilège de désarmer l'Eglise d'une partie de ses sévérités. Il fallait qu'ils eussent fait leurs preuves sur les champs de bataille ou dans les privations des cachots. Les prévaricateurs, à force d'importunités et de prières, arrachèrent donc aux athlètes de la foi des billets où la réconciliation et la paix leur étaient promises. Dans leur régularité primitive, ces billets n'affranchissaient personne des épreuves de la pénitence ; seulement ils en adoucissaient la rigueur ou en abrégeaient la durée. Avant tout, ils laissaient l'affaire à l'examen et à la décision de l'évêque, ainsi qu'à l'approbation du peuple. L'Eglise, dans ses maternelles sollicitudes, avait autorisé cette pratique dans plusieurs contrées. Par une sorte de répartition entre la générosité qui avait vaincu et la faiblesse qui avait succombé, le superflu de la gloire et des mérites chez les uns se versait sur l'indigence et l'obscurité des autres.

La facilité avec laquelle plusieurs martyrs répandirent par milliers ces sortes de billets amena de graves désordres dans l'Eglise de Carthage. De quelle nature était la prévarication ? Les coupables pleuraient-ils sincèrement leur faute ? avaient-ils commencé les épreuves expiatoires ? les martyrs avaient oublié de s'en informer. Quelquefois la rédaction de ces billets : « La communion à un tel avec tous les siens, » était conçue dans des termes si larges, que l'on pouvait y comprendre les alliés, les parents, les amis et les serviteurs du coupable. La complaisance en gratifia l'amitié, la cupidité y chercha un honteux trafic.

Les cinq prêtres, qui avaient conspiré contre l'élection de Cy-

prien, profitèrent des dispositions de la multitude pour la soulèver encore davantage. Ils admirent à la réconciliation et à la paix tous ces prévaricateurs, en les dispensant de la confession publique de leur apostasie, en supprimant les épreuves expiatoires, sans attendre même que le pasteur pût reparaitre au milieu de son troupeau, et que la paix fût rendue à l'Eglise.

Cyprien dissimula quelque temps l'outrage fait à son épiscopat, dans l'espérance que sa modération et son silence ramèneraient les factieux à des idées plus sages. Comme le mal s'envenimait de jour en jour, il écrivit au clergé, au peuple et aux martyrs, des lettres pleines de vigueur, pour leur apprendre ou leur rappeler ce que l'Eglise attendait d'eux. Dans une de ces lettres, il menaçait les téméraires de les retrancher de sa communion; il fut obligé plus tard d'en venir à cette dure extrémité. Ses paroles produisirent quelque impression sur le cœur de plusieurs de ceux qui avaient failli; mais le plus grand nombre, encouragé par les manœuvres des prêtres séditeux et par quelques nouvelles indiscretions des martyrs, se répandirent tumultueusement dans les rues, dans les cirques, dans les amphithéâtres, en demandant à grands cris la paix que leur avaient promise les martyrs. Ces violences se renouvelèrent dans plusieurs villes. Quelques évêques, vaincus par la peur, ratifièrent des promesses inconsidérées. Il n'en fut pas de même de Cyprien; il opposa constamment à cette émeute d'un genre nouveau toute la fermeté d'un caractère qui comprenait l'énormité de l'offense, les droits de la majesté divine outragée, les statuts de l'Eglise, et disons-le aussi, les véritables intérêts des coupables. Il ne cessait de rappeler à son peuple, à son clergé, aux prévaricateurs, aux évêques étrangers qui le consultaient, qu'il ne voulait rien décider à lui seul dans une affaire qui demandait à être discutée en commun; qu'il fallait attendre que la paix fût rendue à l'Eglise, afin d'examiner dans une assemblée générale la cause de chacun; que, précipiter les remèdes quand les plaies sai-

gnaient encore, c'était envenimer le mal, et qu'une paix imprudente, au lieu de guérir cette multitude de blessés, ne servirait qu'à hâter leur mort.

Ce zèle rigide néanmoins savait fléchir à propos. On entraît dans l'été, saison toujours redoutable en Afrique, à cause de ses chaleurs dévorantes et des maladies qu'elles amenaient. Il écrivit à son clergé pour l'avertir que, si les pénitents, recommandés par les martyrs, se trouvaient en péril de mort ou surpris par quelque danger imprévu, il fallait les renvoyer au Seigneur, couverts de la paix de l'Eglise et du pardon de leurs fautes, après une confession publique. Il recommandait avec le même intérêt le soin des catéchumènes; il voulait que l'eau baptismale ne frustrât point l'espérance de ceux qui touchaient à leur fin.

La persécution, après plusieurs phases de sommeil ou de colère, épargnant aujourd'hui, frappant le lendemain, quelquefois distraite de ses cruautés par les premières invasions des Barbares ou du moins par le retentissement lointain de leurs armes, se ralluma avec une nouvelle fureur en Afrique. C'était la dernière éruption du volcan. Il faut rapporter à cette période la chute de quelques prêtres, qui apostasièrent parmi les instruments de mort. Une révélation consolante annonça néanmoins à l'évêque de Carthage que les malheurs de l'Eglise allaient finir. Prophète des vengeances, il était juste qu'il publiât les miséricordes. Une voix lui dit : « Rassure le peuple; le temps marqué pour la paix est « proche; si elle tarde encore, c'est qu'il reste quelques fidèles « à éprouver. » Pour hâter ce bienheureux moment, il recommanda instamment au peuple et au clergé fidèle les larmes, les jeûnes, les œuvres de miséricorde et tout ce qui pouvait désarmer la colère du Seigneur. Il insista principalement sur les prières, et les prières unanimes, parce que, disait-il, il y a longtemps que la divine miséricorde aurait exaucé nos demandes, ou plutôt nous n'aurions pas été battus par la tempête, si nous n'avions eu tous qu'un sentiment et qu'une volonté.

Tant de vœux et de soupirs furent entendus. L'Afrique ayant changé de proconsul, la tribu fidèle retrouva quelques jours de paix. Un des premiers actes du nouveau magistrat fut d'élargir les confesseurs, encore détenus dans les prisons. Quelle joie parmi les Chrétiens à l'aspect de ces nobles triomphateurs ! que de félicitations sur leur fermeté ! que de chastes embrassements après une longue séparation ! Maison, patrimoine, vêtements, la tyrannie leur avait tout enlevé, la charité chrétienne se disputait l'honneur de soulager leur misère et de venir en aide à leurs besoins. Mais, hélas ! quelques-uns d'eux, forts contre la souffrance, ne purent résister aux séductions du monde, et profanèrent par l'orgueil, par l'ivresse, par des commerces illicites ou par une vanité insolente, les couronnes qu'ils avaient remportées sur les champs de bataille de la foi. Cyprien se hâta de porter un remède à ces affligeants scandales ; il conjura, il supplia ces soldats de Jésus-Christ de se souvenir de leur dignité, et de placer leur gloire sous la garde de la persévérance, parce qu'il n'y avait de salut que pour celui qui persévérerait jusqu'à la fin.

L'évêque de Carthage songeait alors à quitter sa solitude. Des raisons puissantes le rappelaient dans la ville épiscopale au milieu de son troupeau. Cependant des considérations non moins puissantes le déterminèrent à prolonger son exil. La paix était douteuse encore ; il la compromettrait peut-être par sa présence. La haine des païens était toujours vivante contre lui ; il rallumerait un incendie mal éteint, et entraînerait par sa faute de nouvelles apostasies. Tertullus, un des prêtres de Carthage, dont la sagesse et l'amitié avaient un grand poids sur lui, le confirma dans ces résolutions.

Si le pieux exilé soupirait après son retour, les factieux dont nous avons parlé plus haut l'appréhendaient. L'Eglise allait tenir ses assemblées générales. Là, devant l'inflexible conscience des évêques, devant les palmes des confesseurs et des martyrs, de-

vant les cheveux blancs des vieillards, devant l'innocence de tout le peuple fidèle, il fallait rendre compte de ses désordres. Rébellion ouverte ou cachée contre le pasteur, profanation des choses saintes, turpitudes de la vie privée, apostasie publique, tous les crimes devaient être dévoilés et flétris. Les coupables prirent un parti digne de leur scélératesse. Ils excitèrent dans l'Eglise une nouvelle tempête pour échapper à la sentence qu'ils avaient méritée.

A la tête de ces hommes turbulents était Félicissime. Derrière lui se cachaient plusieurs prêtres rebelles, Novat, Fortunat, Félix, Jovinus, Maxime, etc. Des accusations de vol, d'adultère ou de parricide, pesaient sur la plupart d'entre eux. Il faut lire la correspondance de Cyprien pour voir quelles étaient les violences et les dissolutions d'un Novat ou d'un Félicissime, et à quels ennemis il avait à faire. Ce dernier se retira aux portes de Carthage avec une troupe de factieux dont il se proclama le chef. Il entraîna sur ses pas un grand nombre de ceux qui avaient failli dans la persécution, qu'il séduisit par l'espoir d'une réconciliation facile. Félicissime alla plus loin : il retrancha Cyprien de sa communion. Le saint évêque renvoya au déserteur la honte de son anathème, et le frappa, lui et tous les siens, au nom de l'autorité qui était déposée entre ses mains. Les coupables se chassèrent volontairement de l'Eglise, pressés d'exécuter contre eux-mêmes la juste sentence qui les atteignait.

L'illustre proscrit put enfin, après quinze mois d'exil, quitter sa retraite, témoin de tant de larmes et de prières, de tant de mystérieuses communications avec Dieu, où les bras du nouveau Moïse s'étaient levés constamment pour soutenir le courage des athlètes sacrés. Il arriva à Carthage, quelques semaines après la solennité pascale qui, dans l'année 251, s'était célébrée le 23 de mars. Son premier soin fut de travailler à cicatriser les plaies des Eglises d'Afrique. Vers le milieu de mai de cette même année, les évêques des provinces maritimes se ras-

semblèrent en grand nombre. Prêtres, diacres, confesseurs, laïques demeurés fidèles, assistèrent à cette solennelle délibération. L'affaire de ceux qui avaient failli pendant la persécution y fut mûrement examinée avec la sagesse et la gravité qu'elle réclamait. On y discuta les passages des Ecritures qui pouvaient fournir des lumières sur cette question, et on résolut d'un commun accord de s'arrêter à un juste tempérament qui conciliait les salutaires rigueurs de l'Evangile avec les immenses besoins de cette époque. Trop de sévérité eût infailliblement précipité dans les fureurs du désespoir ou dans les désordres du paganisme toutes ces âmes affaiblies par la prévarication et l'éloignement des choses saintes. D'ailleurs il ne fallait point oublier que le schisme était là, faisant bon marché des règles canoniques, et pardonnant aisément l'apostasie, parce qu'en l'excusant, il s'excusait lui-même.

Voici donc quelles furent les mesures les plus importantes adoptées dans ce concile. Jusque-là on n'avait établi aucune distinction entre les libellatiques et les apostats réels, parce que l'on voulait ainsi retenir dans le devoir ces demi-Chrétiens. Mais alors il fut décidé que l'on admettrait sur le champ à la communion ceux des libellatiques qui avaient embrassé la pénitence immédiatement après leur faute. Quant à ceux qui avaient sacrifié aux idoles ou goûté à leurs mets impurs, ils devaient être soumis à une pénitence publique, mais dont la durée devait être réglée sur les circonstances de l'apostasie et sur les intentions, les motifs ou les engagements du coupable. La justice elle-même ne voulait pas que l'on confondît dans le même châtiment celui qui s'était hâté de renoncer à Jésus-Christ, sans attendre les tortures, avec celui qui avait résisté à la rage des bourreaux, mais qui, succombant à la fin dans les défaillances de la chair, n'avait pu porter jusqu'au terme la couronne de la confession. La perte de leur gloire fut regardée comme une punition déjà bien cruelle. On fixa la durée de leur pénitence à trois ans; on en défalquait

même les douze ou quinze mois qu'ils avaient déjà passés dans les larmes du repentir.

Pour régler comment il fallait se conduire dans l'examen de la cause de ceux qui étaient tombés, on dressa plusieurs articles sur les divers cas qui se présentaient, et ils furent envoyés à tous les évêques. Baronius croit que c'est ce que l'on appela depuis les *canons pénitentiaux*. On continua de réconcilier à l'heure de la mort ceux qui avaient témoigné par leurs larmes qu'ils se repentaient de leur trahison ; car on refusait les grâces de l'Eglise à ceux qui ne les imploraient qu'à la dernière heure, afin que le moment suprême n'eût pas de consolations pour ceux qui avaient oublié la nécessité de mourir. On laissait à Dieu le soin de leur pardonner. Dans la suite l'Eglise d'Afrique se relâcha de cette rigueur momentanée, au souvenir de celui qui distribue le même salaire à l'ouvrier de la première et de la dernière heure.

Il restait à statuer sur le sort des évêques, des prêtres et des autres membres du clergé qui avaient sacrifié aux idoles ou s'étaient rachetés de l'apostasie par des billets officieux. Ils furent, les uns, admis à une pénitence calculée sur la gravité de l'offense, les autres couverts d'un pardon immédiat, mais tous abaissés au rang de laïque et dépossédés pour jamais de leurs fonctions. Jovin, Maxime, Novat, Félicissime, et tous les factieux qui avaient accompagné leur fuite, demeurèrent excommuniés.

On croit que l'évêque de Carthage ouvrit le concile par la lecture du traité célèbre qu'il composa pour les besoins de cette époque. L'éloquence du cœur règne d'un bout à l'autre dans cet admirable discours que l'antiquité a toujours tenu en grande estime. Quelle est l'allégresse du pontife à la vue de la sainte milice qui a vaincu le monde et le démon ! Quels accents de tristesse lui inspire l'aspect des athlètes honteusement mutilés ! Comme il triomphe avec les uns ! comme il est abattu avec les autres !

avec quelle tendresse il relève le pécheur qui est tombé ! mais aussi , apôtre de la pénitence et fidèle à maintenir les droits de la justice , en même temps qu'il pousse la miséricorde jusqu'à ses dernières limites , avec quelle vigueur il signale les dangers d'une imprudente condescendance ! avec quel soin il recommande les précautions qui peuvent prévenir le retour du mal ! Ardeur de la foi , puissance des convictions , mépris d'un monde qui passe , saintes aspirations vers l'éternité , tous ces sentiments féconds échauffent sa parole , tour-à-tour pathétique et véhémence. Nul orateur n'a su mieux que Cyprien plaider auprès du pécheur les intérêts de la justice divine. La chaire moderne s'est fécondée plus d'une fois de ses inspirations sur les délais qu'il faut imposer à la réconciliation et les dangers de la rechute ; jamais elle n'a surpassé les mouvements de cette éloquence saintement passionnée.

Les évêques d'Afrique , après avoir adopté pour l'admission des laps et pour le gouvernement de leur troupeau les mesures que leur avait suggérées l'Esprit de lumières , communiquèrent leurs résolutions à Corneille , qui était alors évêque de Rome et du monde chrétien. Cette lettre synodale , mentionnée par Cyprien , n'existe plus. Corneille qui , de son côté , avait réuni un concile de soixante évêques , sans compter beaucoup de prêtres et de diacres , embrassa l'avis de son frère de Carthage , sans y rien changer. Il y avait peu de temps que ce nouveau successeur de Pierre siégeait dans la chaire pontificale.

La persécution , assoupie en Afrique , sévissait encore à Rome. Les Goths , avec leurs visages féroces et leurs instincts sanguinaires , paraissaient un peu plus redoutables que de pauvres Chrétiens qui mouraient en agneaux. Il fallut donc courir au danger le plus pressant. Dèce fut obligé de quitter Rome pour aller défendre les extrémités de l'empire. Les prêtres de Fabien profitèrent de ce départ pour donner un successeur au pontife qu'avait immolé la persécution. C'était le moment où Novat ,

d'accord avec Félicissime , troublait l'Eglise de Carthage. A la nouvelle de cette prochaine élection , il s'embarqua précipitamment pour l'Italie, afin de faire tomber les suffrages sur un évêque favorable à sa cause. Il n'y fut pas plutôt arrivé qu'intrigues , talents , audace , forfaits , il mit tout à la disposition de Novatien , prêtre de Rome, qui convoitait l'épiscopat , malgré les crimes dont il était couvert. La Providence déjoua les calculs des impies. Un prêtre d'une chasteté virginale, d'une réserve toute pudique, d'une humilité profonde, et qui avait affronté souvent la cruauté d'un tyran farouche, fut élu par le jugement de Dieu, le suffrage de nombreux évêques, et l'assentiment du peuple. Ce prêtre, c'était Cornille.

Quelque légitimes que fussent ces titres , ils n'empêchèrent pas Novatien de se précipiter dans le schisme. Afin de colorer les misères d'une ambition trompée dans ses espérances , il prétextait l'indulgence dont on venait d'user à l'égard de ceux qui avaient failli pendant la persécution. Cet homme, qui avait appartenu autrefois aux doctrines du Portique , s'armant encore d'une philosophie orgueilleuse et sans entrailles , refusait à l'Eglise le pouvoir de réconcilier non-seulement ceux qui étaient coupables d'idolâtrie, de fornication et d'homicide, mais même ceux qui avaient commis un péché mortel, quel qu'il fût, *peccatum ad mortem*. Il approuvait la pénitence en général ; mais la pénitence canonique, qui amenait la réconciliation après les larmes du repentir, il l'excluait impitoyablement. C'était s'égarer sur les traces de Montan et de Tertullien , stoïque caractère , chez lequel la vertu fut trop souvent voisine de l'exagération. Cyprien , dont l'âme était aussi forte qu'elle était compatissante , aperçut le danger de ces maximes outrées , et les combattit plus d'une fois par des arguments pleins de force.

Tel était le rebelle auquel s'était attaché Novat de Carthage. Ici nous ne pouvons nous dispenser de remarquer avec quelle facilité déplorable l'homme tourne à tout vent de doctrines, une

fois qu'il est hors de la vérité. A Carthage, Novat précipitait la réconciliation contre toutes les règles de la prudence. A Rome, il s'unît avec celui qui, rejetant toute réconciliation, voulait une pénitence inflexible comme le destin du vieux paganisme. Ces deux hommes s'étaient compris, parce qu'ils avaient un instinct de destruction qui leur était commun. Audacieuse profanation d'une part, ou rigueur mal entendue de l'autre, la religion avait également à perdre des deux côtés. Quelques prêtres et quelques confesseurs, qui n'entrevoyaient pas les conséquences de ces maximes désespérantes, séduits peut-être par une rigidité qui semblait restituer à la discipline son énergie et à la vertu ses nobles difficultés, embrassèrent le parti de Novatien. Celui-ci fit grand bruit de cette défection. Il écrivit de tous côtés pour justifier sa séparation et infirmer l'élection de Corneille, qu'il chargeait d'imputations aussi odieuses que mensongères. Pour mieux retenir dans son parti ceux qui s'y étaient attachés, il osa mettre ses fureurs sous la protection de l'Eucharistie. Chaque fois qu'il distribuait aux siens le pain et le vin consacrés, il contraignait ses adhérents de jurer, les mains jointes dans les siennes, que jamais ils ne l'abandonneraient; et, au lieu de répondre *amen* aux paroles sacramentelles, ils s'écriaient : Point de paix avec Corneille !

L'abîme invoque l'abîme. Novatien voulut être évêque à tout prix. Quelques jours après l'élection de Corneille, il attira dans Rome trois évêques qui demeuraient dans un petit canton d'Italie, hommes simples et grossiers ; il les enferma dans un appartement secret, les enivra par des breuvages préparés à dessein, et profita du trouble de leur raison et des ombres de la nuit pour se faire imposer les mains par eux. Voilà quelle fut l'origine du premier anti-pape. Un de ces étranges consécrateurs ne tarda point à apporter aux pieds de Corneille ses larmes et son repentir. Les deux autres persistèrent dans le schisme. Tous trois furent remplacés par des évêques catholiques.

T. v bis.

ᾠ 1

d

## VIE DE SAINT CYPRIEN.

Armé d'un pareil titre, Novatien envoya partout des émissaires pour accréditer son élection et décrier celle de Cornille. Cyprien, informé par des députés qu'il avait envoyés sur les lieux comment tout s'était passé, repoussa les sollicitations du schismatique avec le mépris qu'elles méritaient ; fit reconnaître l'ordination de l'évêque légitime de Rome, et joua un grand rôle dans toute cette affaire ; rôle de probité, de désintéressement et de fermeté épiscopale.

Carthage ne suffisait pas à son zèle apostolique. Peu content de lever les scrupules dans les provinces, afin d'asseoir l'épiscopat de Cornille sur des bases solides ; il écrivit aux confesseurs de Rome qu'avait égarés Novatien ; pour les engager à rentrer dans l'Eglise qui tout à l'heure applaudissait à leurs triomphes. Aux pathétiques exhortations qu'il leur adressait ; il joignit son *Traité de ceux qui étaient tombés*, et un autre sur *l'unité de l'Eglise*. Le désir d'opposer une barrière aux ravages toujours croissants de l'hérésie, lui inspira cet admirable discours, imité ou traduit par Bossuet ; lorsque quatorze siècles plus tard ce grand homme exposa la constitution de l'Eglise devant l'assemblée du clergé de France. Eternelle condamnation des novateurs, l'opuscule de l'évêque de Carthage fixa la doctrine sur une matière qui n'était ni nouvelle, ni incertaine, et la formula d'une manière plus précise en éclairant cette vérité par de lumineux développements, et en l'appuyant sur des textes inattaquables. Orateur, même quand il est théologien, Cyprien sait toujours revêtir sa pensée de riches couleurs, et déguiser la sécheresse du raisonnement sous l'élégance ou la pompe des images.

La semence qu'il avait jetée ne tarda point à porter les fruits les plus salutaires. Les confesseurs, les martyrs et les prêtres, égarés par Novatien, firent leur paix avec Cornille, et rentrèrent dans l'Eglise au milieu des acclamations et de l'allégresse universelle. Cyprien, laissant de côté la part qu'il avait eue à cette heureuse réconciliation ; félicita les athlètes de Jésus-

Christ de leur retour à l'unité. Ce fut à peu près vers cette époque qu'il composa son *Traité de l'Oraison dominicale*. Tertullien l'avait précédé dans cette carrière. Le disciple, en marchant sur les traces du maître, y rencontra des développements nouveaux, et y déposa cette onction douce et pénétrante qui manquait au rigide Africain. La piété s'inspire plus qu'elle ne se commande. C'était surtout dans un exposé où l'on apprend à l'âme le secret de ces épanchements intimes avec son Dieu, qu'il fallait parler au cœur. Saint Hilaire admirait fort ce discours. Lorsque l'occasion de traiter le même sujet se présenta, il s'en défendit en renvoyant son auditoire au *Traité de l'évêque de Carthage*. Le plus vaste génie de l'Eglise latine voulait que les moines d'Hadrumet le confiasse à leur mémoire et en fissent l'objet de leurs méditations les plus assidues. Une circonstance remarquable, c'est que Cyprien, d'accord avec saint Paul et les livres saints, y réfutait d'avance une erreur qui n'était pas encore née. En déclarant que la grâce est un don gratuit de Dieu, et non une conséquence de nos mérites, il apprenait à Pélagie que nous ne pouvons rien par nous-mêmes, et que la foi dans les forces de l'homme; sans le secours d'en haut, n'est qu'un orgueilleux mensonge.

Plus Cyprien déployait d'énergie, plus la fureur de ses ennemis redoublait. Ils élurent pour évêque un certain Fortunat; mais l'attentat qui devait en apparence affermir le schisme, fut précisément ce qui en amena la ruine. Cette ordination illégale acheva de détromper une foule d'hommes simples et crédules que les rebelles retenaient sous leurs drapeaux, en les berçant de l'espérance d'une réconciliation prochaine. Aussitôt qu'ils s'aperçurent qu'on les trompait, ils revinrent à Cyprien, qui les admettait dans l'Eglise avec une prudente réserve, et souvent même avait à combattre la violente opposition des fidèles.

Les factieux se transportèrent à Rome pour essayer de surprendre la bonne foi de Corneille en semant contre Cyprien des rumeurs controuvées. Il paraît que Corneille leur opposa d'a-

bord une vive résistance, mais qu'à la longue vaincu par tant de bruit, et pénétré comme malgré lui par les mensonges dont on l'entourait, il se laissa ébranler par le fastueux étalage de leur colère et de leurs invectives. Cyprien s'en plaignit noblement dans une lettre qui restera toujours comme un des plus beaux monuments de la vigueur épiscopale, soutenue par une conscience qui peut rappeler ses services avec dignité, et parler de ses vertus, sans rencontrer un démenti. Il est permis de croire que l'exemple de Cyprien releva le courage de Corneille. On ne voit pas que ce schisme ait pris à Rome ou dans les environs de Rome la moindre consistance. A Carthage il déclina de jour en jour, et disparut comme disparaissent toutes les œuvres du mensonge.

Nous avons laissé Dèce marchant à la rencontre des Goths qui, grossis de toutes les hordes qu'ils s'étaient incorporées, s'avançaient vers le Danube, et avaient emporté d'assaut Philippopolis, où ils avaient égorgé cent mille habitants. Le sang chrétien retomba sur la tête du persécuteur; il avait trahi Philippe, son prédécesseur, il fut trahi à son tour. Gallus, investi de la dignité impériale par un double crime, connivence avec les Barbares et perfidie envers son maître, partagea les sanglantes dépouilles de Dèce, avec Hostilien d'abord, avec Volusien ensuite (nov. 251). Ces nouveaux parvenus laissèrent respirer les Chrétiens jusqu'au milieu de l'été suivant; à cette époque la lutte recommença, et n'eut d'autre terme que la mort des tyrans. On présume, et ce fait est certain pour l'Afrique, que l'occasion de ce nouveau déchaînement contre les disciples de la croix fut un sacrifice ordonné dans toutes les provinces pour obtenir la cessation de la peste qui ravageait alors l'empire. Les Chrétiens refusèrent de fléchir le genou devant des dieux sans pouvoir. Le paganisme prit leurs refus pour une insulte à la misère publique, et peut-être pour la cause du désastre. Les édits de mort furent lancés, et impitoyablement exécutés.

Des révélations avaient appris à Cyprien que l'ennemi allait fondre sur l'Eglise. Il n'oublia rien pour fortifier la courage de son peuple par des exhortations appropriées à la circonstance, et l'armer contre tous les assauts qui l'attendaient. Il rassembla un concile pour examiner si, dans la gravité de ces conjonctures, il ne serait point à propos de donner la paix de l'Eglise à ceux qui avaient failli dans la dernière persécution, afin qu'ils marchassent plus intrépidement au combat sous la protection du corps et du sang de Jésus-Christ. La mesure fut adoptée et communiquée au pape Corneille. Il est douteux que celui-ci ait eu le temps d'appliquer autour de lui le même remède aux mêmes blessures. La persécution commença par frapper le pasteur, afin de trouver moins de résistance dans le troupeau; mais l'Eglise romaine se leva comme un seul homme pour confesser le nom de Jésus-Christ, et mérita que Cyprien, lui rappelant le glorieux témoignage que l'apôtre avait rendu à sa foi, dès le berceau du Christianisme, la félicitât de ce qu'elle marchait si noblement sur les traces de ses pères.

Les félicitations de l'évêque de Carthage à l'évêque de Rome se terminaient par ces mots touchants : « Que celui de nous deux « qui paraîtra le premier devant le tribunal du Seigneur, fi- « dèle à ses affections de la terre, implore la céleste miséricorde « pour nos frères et pour nos sœurs. » Corneille remonta le premier vers le père de toutes les miséricordes. Le 14 septembre 252, il passa, de l'exil de *Centumcellæ*, aujourd'hui Civita-Vecchia, sous la hache du bourreau, après un épiscopat de trois ans. Lucius, romain d'origine, selon quelques-uns, toscan, selon d'autres, fut élu en sa place, et proscrit aussitôt qu'élui. Son bannissement ne fut pas de longue durée. Il rentra dans Rome vers les premiers jours de décembre de la même année. Son retour fut un véritable triomphe. Quoique la persécution n'eût pas suspendu ses violences, le peuple fidèle se porta d'un mouvement irrésistible vers celui qui revenait évêque et confesseur. Le

sacrifice de la noble victime fut différé jusqu'au 4 de mars suivant. Ce jour-là, Lucius reçut la couronne du martyr sous les yeux de l'assemblée chrétienne.

Quoique le paganisme, à la résurrection des barbaries impériales, se fût livré au même déchaînement contre Cyprien, le vertueux pontife ne voulut point s'éloigner comme il l'avait fait quelques années auparavant ; et, chose étrange ! il ne fut ni proscrit, ni arrêté. Des adolescents, de jeunes vierges, des prêtres, des coupables, noblement réhabilités, donnèrent à Jésus-Christ le témoignage du sang ; ou si tous ne périrent pas, tous voulurent acheter l'éternité par la gloire du martyr.

Pendant que l'idolâtrie en démence se précipitait sur les adorateurs du vrai Dieu, une contagion terrible, née dans l'Éthiopie, où elle s'échauffa de tous les poisons d'un ciel ardent, parcourut successivement l'Égypte, l'Asie mineure, le Pont, la Grèce, l'Italie, les Gaules. Faible d'abord à son origine, qui correspond à l'avènement de Dèce, quelquefois assoupie, jamais éteinte, elle dévora l'empire pendant dix-huit ans. L'Afrique n'en fut pas plus exempte que les autres provinces ; elle y emporta des familles tout entières. Cyprien décrit ainsi dans son Discours sur la mortalité les accidents qui précédaient ou accompagnaient le mal. « Une dysenterie cruelle amenait la prostration des forces ; un feu brûlant circulait dans les veines, pé-  
 « nétrait jusqu'à la moëlle des os, ulcérail la gorge ainsi que  
 « les organes de la respiration. Des vomissements convulsifs  
 « ébranlaient les entrailles, l'œil se chargeait d'un sang em-  
 « brasé. Chez quelques-uns, les pieds, les mains, attaqués par  
 « une gangrène impure, tombaient en putréfaction ; chez d'au-  
 « tres, l'activité du poison communiquait à tout le corps une  
 « langueur accablante à laquelle le malade n'échappait que par  
 « la perte de la vue et de l'ouïe, et par l'affaissement de  
 « toutes ses facultés. » Carthage, tout-à-l'heure si ardente dans  
 ses plaisirs, si bruyante dans ses joies, est sombre et silencieuse

comme un champ de mort. Partout l'épouvante, partout la fuite pour échapper au fléau. On abandonne impitoyablement ses proches ; on jette les mourants hors de la maison, comme si avec les mourants on avait pu chasser en même temps la mort. Des milliers de cadavres errent tristement dans les rues, sollicitant la pitié et le secours du passant par l'aspect de la destinée qui l'attend lui-même dans quelques heures. Mais rien pour la miséricorde ! pas un cœur qui tremble à l'aspect de son propre péril ! pas un cœur qui accorde à ses frères l'assistance qu'il aurait souhaitée pour lui-même dans une pareille conjoncture. Ce n'est pas assez de déserteur la couche du moribond ; une bande d'hommes cupides se jette sur la succession de ceux qui ne sont plus. On pille, on est pillé ! plus de crainte, plus d'hésitation dans le brigandage ! partout on lève le masque. A voir la rapacité de chacun, on dirait que la spoliation est chose licite ; que le déprédateur accomplit un devoir indispensable, et que s'abstenir du bien d'autrui, c'est perdre le sien. A côté de ces magistrats, persécuteurs pendant la paix, lâches et tremblants en face du péril, que fait Cyprien ? Il rassemble dans l'enceinte commune la tribu fidèle ; il lui rappelle les devoirs et les avantages de la miséricorde ; il lui explique combien cette vertu est puissante auprès de Dieu pour mériter ses suffrages ; il lui apprend que ses proches, ce n'étaient pas seulement les serviteurs de la foi, mais les païens et les oppresseurs qui accablent le nom chrétien de maux ; qu'enfin, pour être dignes du père que nous adorons, nous devons prouver que sa bonté est héréditaire et revit parmi ses enfants.

Pourquoi les accents, partis de la tribune sacrée, dit ici le diacre Ponce, ne purent-ils arriver jusqu'à l'oreille des infidèles ? les touchantes paroles de l'homme de Dieu n'auraient pas manqué de changer leurs cœurs. Elles produisirent sur les Chrétiens une impression profonde. On se partagea les rôles de la charité, selon les rangs et les moyens. Les riches donnèrent de

l'or ; les pauvres , qui ne pouvaient contribuer de leur bourse à la bonne œuvre , donnèrent plus que de l'or ; ils offrirent leurs bras et leur travail , et ils soignèrent les malades. Qui , en effet , ne se fût hâté de se ranger sous les drapeaux de celui qui était alors l'âme et le chef de cette œuvre si agréable à Dieu ? Les secours furent abondants ; ils furent prodigués à quiconque en avait besoin , aux hommes du paganisme comme aux enfants de la foi. Grâce à lui , la patrie si lâchement abandonnée par des riches sans entrailles et des magistrats qui ne savaient en d'autres temps que rêver le sang et les voluptés , put à peine s'apercevoir de son veuvage.

Cyprien , en veillant au salut des corps , n'avait accompli que la moitié de sa tâche. Au milieu des ravages prolongés du fléau , il avait remarqué des Chrétiens trop sensibles à la perte de leurs proches. Ceux-ci tombaient dans l'abattement à la pensée que Dieu ne les épargnait pas plus que les idolâtres , quoique ces derniers méconussent le Dieu véritable , tandis qu'eux le servaient humblement ; ceux-là regrettaient que la contagion leur enlevât les honneurs du martyr. D'autres s'effrayaient de ces calamités et appréhendaient la mort , plus qu'il ne sied à un Chrétien. Le pieux pontife donne une réponse à toutes ces objections et un remède à chacune de ces défaillances. Le discours sur la mortalité , qu'il composa pour ces jours d'épreuves , a souvent été mis par le sacerdoce entre les mains des Chrétiens , chaque fois qu'un fléau semblable est venu épouvanter le monde. Chose admirable à dire ! les consolations que la foi offrait , il y a seize siècles , sont nouvelles encore , parce qu'elles ont leur source dans la vérité , qui demeure indéfectible , et dans les besoins de l'humanité qui poursuit sa carrière ici-bas , avec ses mêmes instincts et ses mêmes misères.

Les Chrétiens s'humiliaient sous la main qui les frappait ; ils passaient du jeûne à la prière , de la couche du mourant à la sépulture du mort. Il n'en allait pas ainsi de la société païenne.

Elle se débattait dans ses souffrances, et, à un froid égoïsme, ajoutait l'imprécation et le blasphème. Au lieu d'imputer à son mépris pour le vrai Dieu et au sang chrétien qu'elle versait par torrents, le déluge des calamités qui l'inondaient, elle en rejetait la cause sur la religion nouvelle. Vainement Tertullien, pour arrêter ces clameurs insensées, avait raconté à Rome, son histoire à la main, les malheurs qui avaient précédé l'apparition du Christianisme, et l'effrayait encore au bruit de la marche des Gaulois et du nom d'Annibal. La grande voix de l'apologiste s'était perdue dans les solitudes de ces cœurs dévastés par la haine. Même accusation, même animosité! Le plus acharné des détracteurs du nom chrétien était alors un certain Démétrianus, proconsul d'Afrique, selon les uns, assesseur du proconsul, selon les autres, et dans lequel nous reconnâtrions plus volontiers quelque sophiste, alors en vogue à Carthage. Cyprien voulut venger le Christianisme des imputations dont il était l'objet; il le fit dans un discours qui précéda celui de la mortalité, et qu'il adressa au calomniateur lui-même. Cette apologie, remarquable par une éloquence entraînante, se distingue par une nouveauté jusque-là sans exemple. Au lieu de s'appuyer uniquement sur la raison humaine pour réfuter l'erreur, l'évêque de Carthage la combattit par les espérances et les dogmes du Christianisme. Lactance, et après lui saint Jérôme, lui ont reproché d'avoir opposé à des aveugles, que n'avait pas encore éclairés le rayon de la grâce, des arguments sans autorité pour eux. S'il est coupable en cette circonstance, dit Tillemont, c'est uniquement d'un amour excessif pour les saintes Ecritures. Il nous semble ici qu'on oublie une particularité importante. Démétrianus, qui avait eu par le passé quelques velléités de Christianisme, était venu conférer plus d'une fois avec Cyprien; il est probable que celui-ci lui avait déjà mis entre les mains les livres où sont consignés nos titres de noblesse. N'était-il pas temps d'eux de faire entrer la révélation dans cette longue polémique,

et d'apprendre à l'intelligence humaine, si misérablement appauvrie à mesure qu'elle s'éloignait de son principe, qu'il y avait au-dessus d'elle une autorité plus respectable et plus décisive? D'ailleurs les livres saints circulaient partout. Captifs, qui devaient sauver les vainqueurs, ils étaient tombés plus d'une fois entre les mains des persécuteurs. L'orgueil philosophique les outrageait; la curiosité les parcourait avec sa légèreté ordinaire; mais quelques esprits méditatifs, épouvantés par la corruption universelle, et aspirant vers un autre monde, quoique loin encore de la foi, se réfugiaient avec sécurité dans le spiritualisme chrétien.

Les malheurs de l'empire fournirent à Cyprien une nouvelle occasion de montrer quel était l'esprit de la religion nouvelle. Les Barbares d'Afrique, apparemment ceux qui habitaient les terres les plus reculées, se précipitèrent sur la Numidie en 253, et, après s'être rassasiés de sang, emmenèrent en captivité un grand nombre de citoyens, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de Chrétiens et de Chrétiennes. Huit évêques annoncèrent à leur collègue ce déplorable événement. Il ne put lire ces tristes détails sans baigner la lettre de ses pleurs et sans éclater en sanglots. La Rome africaine<sup>1</sup> s'émut aux larmes de son pasteur. Elle s'imposa, suivant ses désirs, une contribution pécuniaire pour le rachat des captifs, et acquitta avec empressement la dette de la charité. Carthage, retrempee dans la vertu par ses longs malheurs, et animée par son pieux pontife, embrassait alors avec zèle les œuvres de miséricorde. Cyprien venait d'en proclamer la nécessité et les avantages dans un discours sur l'aumône; car chez lui l'éloquence était une bonne œuvre avant d'être l'inspiration du génie. L'orateur, d'accord avec les livres saints, démontre quelle est l'excellence de l'aumône; puis il réfute les misérables prétextes que l'orgueil, la cupidité ou les in-

<sup>1</sup> Africano orbe tanquam Roma. (SALVIEN.)

térêts de la terre mettent en avant pour s'en dispenser. Quelle autorité ne devait pas prêter à ses paroles le souvenir de ce qu'il avait pratiqué lui-même dès sa première initiation à la foi ! Le traité se termine par un mouvement des plus pathétiques. Saint Basile-le-Grand l'a imité dans sa première homélie ; depuis la chaire chrétienne l'a reproduit plus d'une fois avec bonheur.

Nous avons à mentionner encore quelque-une de ces catastrophes soudaines, inséparables d'une civilisation en ruines. Tout périssait dans les mains débiles de Gallus et de son fils. Les Barbares, qui depuis longtemps avaient le secret de tant de faiblesse, se répandirent de toutes parts. A peine songeait-on à leur opposer quelques soldats découragés par de nombreuses défaites, ou énervés par la licence, impuissante barrière déjà renversée par l'ennemi avant de lui être opposée. Cependant Emilien, qui commandait les légions de Pannonie, soit ambition, soit patriotisme, ranima la valeur de ses troupes, et parvint à refouler les Goths jusque dans leurs terres, après en avoir immolé un grand nombre. Cette victoire grandit l'heureux lieutenant dans l'opinion de ses soldats, qui le proclamèrent empereur sur le champ de bataille. L'ambitieux Emilien marcha promptement vers l'Italie pour y menacer Gallus de sa gloire et de son usurpation. Gallus envoya sur-le-champ des ordres à Licinius-Valérien pour qu'il eût à lui amener les légions nouvellement levées dans la Gaule et la Germanie. Pendant cet intervalle, les prêtres de Rome, que le glaive menaçait un peu moins, se donnèrent un chef dans la personne d'Etienne, futur martyr, qui remplaçait encore une fois un martyr. (mai, 253.)

Quand les deux armées furent en présence, les troupes de Gallus et de son fils, rougissant d'obéir à des maîtres inhabiles, et impatientes du dénouement, massacrèrent l'empereur et le jeune César près d'Intéranna, ville de l'Ombrie; et passèrent dans le camp du compétiteur. Ces deux fantômes de souverains n'avaient pesé, dans les destinées du monde, que sur les disci-

ples de Jésus-Christ. La fortune de leur vainqueur fut plus fugitive encore. Valérien arrive à son tour avec ses légions, et le titre d'empereur qu'elles lui avaient décerné. L'armée d'Emilien l'égorge à Spolète après un règne, ou, pour mieux dire, après une tentative de règne de quatre mois. Valérien s'empare d'une couronne qui n'avait plus de maître, il associe aux affaires Gallien, son fils; se montre d'abord favorable aux Chrétiens, et laisse respirer la tribu fidèle, pendant trois ans, jusqu'à ce que des conseils perfides vinsent empoisonner son âme et changer ses bonnes dispositions.

La haute réputation de Cyprien avait franchi les mers. Les Gaules, la Cappadoce, l'Espagne, pleines d'admiration pour ses lumières, s'inclinaient comme l'Afrique devant l'ascendant de cet illustre docteur. Corneille lui écrivait : « La foi de l'Eglise de Carthage nous est connue, et nous savons avec quelle sagesse cette province est gouvernée. » S'élevait-il une question épineuse? fallait-il un conseil mûrement élaboré? s'agissait-il d'une œuvre de difficile exécution? de toutes parts on invoquait la science ecclésiastique de l'évêque de Carthage. Une mesure n'était efficace qu'autant qu'elle avait le suffrage ou la coopération de Cyprien. Ainsi les évêques de la Gaule lui écrivent, lorsqu'il s'agit de déposer Marcien d'Arles, qui avait fait cause commune avec Novatien et appliquait aux prévaricateurs la discipline inflexible de cet orgueilleux sectaire. Cyprien se rend à leurs vœux et les aide de ses conseils. L'histoire ecclésiastique ne marque point le dénouement de cette négociation; mais, en l'absence de preuves positives, nous avons des témoignages négatifs. Les dyptiques, où sont inscrits les noms des évêques d'Arles, depuis saint Trophime jusqu'à une époque voisine de nous, ne portent point le nom de Marcien. Ici le silence est une révélation. Ainsi encore Basilide et Martial, le premier, évêque de Léon et d'Astorga en Espagne, l'autre de Mérida, sont contraints par l'autorité de Cyprien, malgré leurs intrigues, d'a-

bandonner un siège qu'ils avaient profané par le scandale de leurs crimes et la honte de leur apostasie.

La marche des événements nous a conduits à la fameuse controverse qui partagea alors le monde chrétien. Il s'agissait de savoir si le baptême que conféraient les schismatiques et les hérétiques était valide, et subsidiairement si l'enfant de l'hérésie, qui avait reçu l'immersion d'une main étrangère, devait être rebaptisé quand il revenait à la foi véritable, ou s'il fallait se contenter de lui imposer les mains en signe de réconciliation. Nous n'entrerons pas dans tous les détails de cette longue polémique, qui prit quelquefois, malgré Cyprien, un caractère de violence et d'aigreur, contre lesquelles il faudrait que le défenseur de la vérité pût toujours se tenir en garde.

Il y avait déjà de longues années que cette question remuait les esprits, mais sourdement. Chez les occidentaux la discipline n'était pas incertaine; on ne rencontre aucune trace de rebaptisation. Mais, en Orient et sur tout le littoral de l'Afrique, la tradition était obscure, ou, pour mieux dire, interrompue depuis plus d'un demi-siècle. On y avait frappé d'interdit et de nullité le baptême des hérétiques dans plusieurs conciles provinciaux. Cyprien, qui avait embrassé la doctrine en vigueur autour de lui, assembla plusieurs conciles, dont le dernier ne comptait pas moins de quatre-vingt-sept évêques, pour examiner quelle était sur ce point la foi véritable. Toujours il fut déclaré unanimement que les hérétiques avaient perdu tout pouvoir en se séparant de l'Eglise, et que ce qu'ils faisaient dans leurs concilia-bules était illégal, entaché de souillures, et frappé d'anathème. Si l'on veut savoir sur quels arguments s'appuyaient alors l'Afrique et l'Orient, qu'on parcoure la correspondance de Cyprien et la lettre de Firmilien de Césarée. Ces deux grands hommes étaient la lumière de l'époque; eux seuls représentent alors tout le mouvement des esprits dans les deux parties du monde que nous avons nommées.

Il est donc aujourd'hui indubitable que l'opinion de Cyprien et de ses adhérents sur le baptême des hérétiques n'était pas la vraie, puisque l'Église l'a repoussée. Par quelle étrange fatalité ce beau génie, familiarisé avec les livres saints, honoré de sublimes communications avec l'esprit de lumière, n'en reçoit-il aucun rayon accoutumé sur ce dogme ? Le grand évêque d'Hippone se faisait autrefois la même question. Puis, après avoir scruté les mystères de la Providence, il répondait ainsi : « L'illumination divine s'est dérobée à ses yeux sur cette matière, pour que le prodige de sa charité et de son humilité nous servît de leçon. En effet, un évêque illustre à la tête d'une vaste Église ; un homme de cœur, de savoir et de vertu, énonce sur le baptême une opinion différente de celle que la vérité mieux connue devait établir par la suite des temps. Plusieurs de ses collègues observent à côté de lui ce que l'Église a observé jusqu'alors, ce que tous les catholiques ont embrassé depuis. On ne lui oppose d'autre raison que la coutume qu'il regarde comme une pernicieuse altération de la doctrine légitime. Il croit sincèrement posséder la vérité. S'emportera-t-il en menaces ? retranchera-t-il de sa communion ceux qui ne pensent pas comme lui ? Non sans doute ; la patience, la douceur, l'union de l'esprit, le maintien de la paix, sont ses prédications de tous les jours. S'il se fût séparé de l'Église, que de Chrétiens eussent suivi ses étendards ? Mais il était un enfant de la paix, destiné à nous apprendre avec Paul qu'il y a un don supérieur à la science, la charité, sans laquelle l'homme a beau parler le langage des anges, il n'est qu'un airain retentissant. Les dispositions pacifiques dont il ne s'écarta point furent la récompense de son amour pour l'unité. Ainsi les fautes des élus leur sont glorieuses et profitables à l'Église. En restant étroitement uni à ses collègues, sans diviser le corps épiscopal par un schisme, il dé-

<sup>1</sup> De baptismo, lib. 5.

ploya plus de vertus que si, éclairé sur cette matière ; il eût agi avec moins de modération. »

Nous pourrions multiplier les éloges. Tantôt saint Augustin nomme Cyprien un pacifique évêque, un citoyen de l'unité ; un membre illustre de l'Eglise ; tantôt, loin de lui comparer les mauvais Chrétiens, il ose à peine lui égaler les plus vertueux. Ailleurs, il se garderait bien ; dit-il ; de préférer son sentiment à celui d'un personnage si illustre, si ce sentiment n'était celui de la sainte Eglise catholique. Enfin il déclare que la question était encore douteuse alors, parce qu'elle n'avait pas été définie (*quæstio nondum definita*), mais qu'en se soumettant d'avance à la décision des conciles Cyprien mérita, par sa fidélité inviolable à conserver le lien de la paix et de l'unité ; l'honneur de martyr qui allait bientôt effacer cette erreur.

L'évêque de Carthage n'a pas besoin de notre justification assurément. Ne peut-on pas dire cependant que la plupart des hérétiques autour de lui avaient un baptême différent de celui de l'Eglise ? Les uns altéraient les paroles sacramentelles pour y substituer des expressions qui étaient la consécration de leurs dogmes ; les autres pratiquaient sur les eaux je ne sais quelles opérations magiques ; y faisaient descendre un feu mystérieux ; ou altéraient même la nature de l'élément avec lequel ils baptisaient. Assurément Étienne, qui défendait sur le siège de Pierre la validité du baptême des hérétiques, n'avait pas l'intention de ratifier un pareil baptême ni de consacrer de pareilles innovations.

Quoiqu'il en soit ; ne cherchons pas à Cyprien d'autre excuse que celle de son humilité et de sa douceur ; son erreur va disparaître sous les palmes glorieuses de son martyre.

La tempête était encore une fois déchaînée contre les Chrétiens (juillet 257). Valérien, après trois ans de protection envers eux, s'essayait à la cruauté. Macrien, favori obscur, lui avait persuadé que de nouvelles prospérités embelliraient son

règne, s'il cherchait dans les arts magiques et dans les entrailles de jeunes enfants immolés par ses mains les révélations de l'avenir. Sur ce terrain, ils devaient rencontrer promptement la haine des Chrétiens, ennemis naturels de la magie. Il rendit d'abord un édit qui leur défendait de se réunir dans les cimetières ou partout ailleurs, sous peine de mort. Il fit plus : il leur ordonna de renoncer à leur religion et de professer le culte public de Rome. C'était la persécution avec son fanatisme et ses violences. Etienne est décapité le 10 d'août. Un nombre considérable de martyrs, jusque sous la pourpre romaine, suivent ce noble exemple.

Deux mois plus tard, l'Afrique chrétienne avait aussi ses gloires et ses triomphes. Cyprien ranime la foi de son troupeau ; il écrit, il prêche, il exhorte ; il se multiplie pour animer en quelque sorte de son zèle et de sa ferveur tous les membres de la fraternité chrétienne. Mais il va leur offrir quelque chose de plus puissant que des conseils et des exhortations. Aspasius Paternus, alors proconsul de l'Afrique, le fait arrêter et conduire dans la chambre du conseil à Carthage ( 30 août 257. ). Les très-saints empereurs, Valérien et Gallien, lui dit Paternus, ont daigné m'expédier des lettres, où ils ordonnent à quiconque ne professe pas la religion de Rome de se soumettre au culte public. Je t'ai fait citer par leurs ordres ; qu'as-tu à répondre ? — Je suis Chrétien et évêque ; je ne reconnais d'autre dieu que le Dieu unique et véritable, celui qui a créé le ciel, la terre, la mer, et tout ce qu'ils renferment. Tel est notre Dieu à nous autres Chrétiens. Nous le prions le jour ; nous le prions la nuit ; nous lui adressons des vœux pour le salut des empereurs. — Ainsi tu persévères dans ton obstination ? — La volonté, qui a une fois connu Dieu, est immuable. — Eh bien ! va en exil à Curube ; Valérien et Gallien l'ordonnent. — J'y vais. — Les empereurs n'ont pas daigné s'expliquer seulement sur les évêques ; les prêtres, les diacres sont compris dans leurs décrets. Je veux savoir de ta

bouche les noms de ceux qui demeurent à Carthage. — Vos lois ont sagement proscrit la délation ; je ne puis vous découvrir le nom de mes frères ; vous les trouverez chacun dans la cité où ils sont établis. — Je veux qu'ils se rendent ici aujourd'hui même. — La loi chrétienne leur défend de se présenter volontairement aux juges ; ils ne peuvent donc s'offrir d'eux-mêmes. Ce serait d'ailleurs contrevenir à vos réglemens. Mais faites-les chercher , vous les trouverez. — Je les trouverai. Ce n'est pas tout : les empereurs interdisent les réunions dans les cimetières, ou partout ailleurs. Quiconque violera cette défense sera puni de mort.

Ces mots à peine achevés, le proconsul bannit l'intrépide confesseur. O bonté singulièrement récompensée ! dit ici le diacre , son historien ; l'exil et les privations de l'exil à celui qui, sentinelle vigilante de la charité, avait sauvé Carthage dans des jours de péril et d'épouvante ! Le lieu assigné à Cyprien pour lui servir de retraite , était une humble bourgade , à quelque distance de Carthage ; lieu retiré , favorable à la méditation , et qui ne manquait ni d'agrémens , ni des commodités de la vie matérielle. L'affection autant que le devoir attachait le diacre Ponce aux pas du banni. Les fidèles de la Rome africaine y visitèrent souvent leur évêque ; la charité des habitans vint en aide à ses nécessités. Il arriva parmi eux le 14 septembre 257. La nuit suivante, Dieu l'honora d'une révélation , que nous répétons ici après le compagnon de son exil. « Je vis, dit Cyprien, un jeune homme d'une taille extraordinaire, qui me conduisit au palais. Le proconsul était sur son siège ; mon guide me plaça devant son tribunal. Le magistrat jeta les yeux sur moi, et se mit à tracer sur des tablettes une sentence que je ne pouvais connaître ; car il n'y avait eu, contre la coutume, ni réponse, ni interrogatoire. Mais le jeune homme, debout derrière lui, lut furtivement l'écrit mystérieux, et, empruntant à défaut de la voix le secours des gestes, il m'en expliqua le contenu par des signes.

En effet, il étendit la main, figura une lame d'épée, et imita l'action d'un homme qui en décapite un autre. Ce langage symbolique m'expliqua toute sa pensée : la mort m'attendait. Aussitôt de m'adresser au proconsul et de lui demander un seul jour de sursis pour mettre ordre à mes affaires. Enfin, à force de prières et de supplications, il écrivit une seconde fois sur ses tablettes. Je compris, à la sérénité de son visage, que, touché de la justice de ma réclamation, il y avait fait droit. Le jeune homme, qui tout-à-l'heure avait éclairé mes doutes, se hâta de replier ses doigts les uns sur les autres, et de répéter plusieurs fois ce geste, pour m'apprendre que le délai m'était accordé jusqu'au lendemain. Quoique la sentence n'eût pas été prononcée, quoique le sursis me causât un véritable plaisir, cependant la crainte d'avoir mal interprété le geste de mon compagnon m'agitait fort, et un reste d'épouvante précipitait les battements de mon cœur, quand je m'éveillai. »

Ce jour de sursis, que sollicitait le pasteur, était un jour symbolique, compté à la manière des livres saints. Un an après, jour pour jour, eut lieu l'immolation de la pieuse et sainte victime.

Mais pourquoi solliciter un délai? qu'avait-il à régler sur la terre? Les affaires de l'Eglise et les intérêts des pauvres. En effet, pendant que la vague de la colère publique montait de jour en jour, Cyprien, tranquille, et avec une sérénité que n'avaient pas ses ennemis, fortifiait les serviteurs de Dieu par ses lettres, ranimait leur zèle défaillant, et à des tribulations passagères opposait la Passion de Jésus-Christ et les récompenses de l'éternité. Puis il recommandait les veilles, les jeûnes, l'aumône et la prière; ou bien il ouvrait son cœur à tous les transports de la joie, quand il apprenait que plusieurs membres de son clergé ou de son troupeau l'avaient précédé dans la sanglante arène du martyre.

L'Afrique avait changé encore une fois de proconsul; Galère-

Maxime avait remplacé Aspasius Paternus. Le nouveau gouverneur avait tiré l'évêque de Carthage de son exil de Curube pour le reléguer dans des jardins que le pontife possédait aux portes de la ville. Il lui ordonna d'y demeurer jusqu'à ce que l'on vînt l'en arracher, car un voyage à Utique avait obligé Galère-Maxime de différer l'interrogatoire et le jugement. Utique, où le dur Caton avait jadis déchiré ses entrailles, put comparer alors les dévouements chrétiens avec le trépas de ce rigide partisan de la liberté. Cent cinquante fidèles, d'autres disent trois cents, aimèrent mieux s'élancer dans un gouffre plein de chaux ardente, que de sacrifier aux idoles. Ces héros anonymes sont connus et honorés dans l'Eglise sous le nom de la *masse blanche*.

Ce glorieux drame consommé, Cyprien fut averti que des licteurs avaient été expédiés pour le conduire à Utique. Comme il désirait confesser le nom de Jésus-Christ dans sa ville épiscopale, afin que la gloire de ses souffrances rejaillît sur son Eglise, et que le troupeau, en s'unissant à son pasteur dans ce moment solennel, parût confesser avec lui le nom sacré, il quitta les jardins où il était confiné, jusqu'à ce que le gouverneur fût de retour à Carthage. Il informa son Eglise de sa résolution, en lui laissant pour adieux de nobles et touchantes paroles, où il recommandait aux fidèles de rester en paix et de s'abstenir de tout mouvement séditieux.

Cyprien tint parole. Il reparut dans ses jardins, aussitôt que le proconsul fut de retour à Carthage. Un grand nombre de Chrétiens et de personnages distingués dans le monde par l'éclat du rang et de la naissance, au souvenir de leurs anciennes liaisons avec le pontife, vinrent le trouver, lui conseillèrent de se cacher, et lui offrirent une retraite impénétrable. Mais le pontife n'écouta point les flatteuses insinuations du siècle; il avait attaché là-haut ses désirs.

Cependant deux officiers de Galère-Maxime vinrent le surprendre dans ses jardins, ou, pour mieux dire, s'imaginèrent

l'avoir surpris. Quelle attaque pouvait être inattendue pour celui qui, depuis un an, se préparait à cet holocauste ! Il se présenta avec un visage gai et tranquille, avec une contenance intrépide, indice de la fermeté de son âme. Les deux officiers du proconsul le firent monter dans leur char et le placèrent au milieu d'eux, probablement, ajoute l'évêque d'Hippone, afin qu'il représentât l'homme-Dieu entre deux larrons. Ils le conduisirent à leur maître, qui était alors à Sexti, à six milles de Carthage, où le retenait le soin de sa santé. L'interrogatoire fut remis au lendemain, et le saint évêque transféré du prétoire dans la maison du chef des gardes qui l'avait arrêté. Cette maison était située au bourg de Suturne, entre la voie Vénéria et Salaria.

Tout-à-coup le bruit se répand que Cyprien avait comparu devant le tribunal ; Cyprien, célèbre dans toute la ville par l'éclat de ses talents et surtout par les derniers triomphes de sa charité. Carthage se leva tout entière et courut à un spectacle que le dévouement de la foi rendait glorieux pour les Chrétiens, mais qui arrachait des larmes aux idolâtres eux-mêmes. L'officier qui garda l'illustre captif pendant la nuit, le traita avec beaucoup de prévenance et d'égards. Ses amis eurent la permission de rester auprès de lui, et partagèrent sa table, comme de coutume. Cependant la multitude païenne, avide d'émotions violentes, et craignant que les ténèbres ne lui dérobaient un spectacle impatientement attendu, restait en observation devant la maison de l'officier. De son côté la tribu fidèle veillait aussi pendant la passion de son pasteur. Cyprien, du fond de sa solitude, donna des ordres pour que l'on protégéât la pudeur des jeunes vierges au milieu de ces rassemblements tumultueux : admirable vigilance, qui remplissait jusqu'à la fin les devoirs de fidèle dispensateur de Jésus-Christ !

Enfin, le jour annoncé par la vision prophétique se leva. Cyprien quitta la maison du chef des gardes, environné de la mul-

titude des fidèles qui se pressaient autour de lui. Arrivé au prétoire, comme le proconsul ne paraissait pas encore, on permit au confesseur de se retirer à l'écart. Les honneurs de l'épiscopat le suivirent jusqu'à la dernière heure. Il s'assit sur un siège recouvert d'un linge blanc, qui se trouvait là par hasard. Comme il était inondé de sueur à cause de la distance qu'il avait parcourue, un soldat, chrétien autrefois, lui proposa d'échanger contre ses propres vêtements qui étaient secs, les siens qui étaient tout en eau. L'homme généreux ne songeait dans cette offre qu'à recueillir les sueurs sanglantes d'un martyr, sur le point de retourner à son Dieu. Le pontife s'en excusa. « Inutile remède pour des maux qui finiront aujourd'hui ! » Ce fut toute sa réponse.

Pendant ce temps le proconsul avait paru dans sa maison de Sauciolum. On annonce Cyprien ; on l'introduit ; on le place devant le tribunal ; on l'interroge. — Es-tu Thascius-Cécilius Cyprien ? — Je le suis. — Es-tu le pape de cette secte impie ? — Je le suis. — Les très-saints empereurs t'enjoignent de sacrifier aux dieux. — Je n'obéirai pas. — Prends soin de ta vie. — Exécutez vos ordres. Dans une cause si juste, il n'y a point à délibérer.

Après ce court interrogatoire, le proconsul prit un instant l'avis de son conseil ; puis il lut la sentence inscrite sur des tablettes ; cette même sentence qui n'avait pas été prononcée dans le songe : « Il y a longtemps que tu fais profession d'impiété, longtemps que tu as associé à tes complots une troupe de scélérats, et que tu t'es constitué en guerre avec les dieux de Rome, sans que les très-saints et très-illustres empereurs Valérien et Gallien aient jamais pu te ramener à leur culte. Convaincu, ainsi que tu l'es, d'avoir été le principal auteur de tant de crimes et le porte-étendard de la révolte, tu serviras d'exemple à ceux que tu as séduits ; tu scelleras de ton sang la discipline. J'ordonne que Thascius-Cécilius Cyprien soit décapité. »

Dieu soit loué ! répondit l'évêque.

Ces derniers mots furent couverts par les gémissements des fidèles, qui demandaient à grands cris qu'on leur tranchât la tête avec lui. Alors grand mouvement parmi cette multitude éplorée. Le proconsul, afin de contenir ses démonstrations, avait mis sur pied des troupes nombreuses ; mais il connaissait bien mal la loi chrétienne et les dernières instructions du pacifique martyr. Au sortir du prétoire, une escorte de soldats accompagna la victime ; et, pour qu'il ne manquât rien à son illustration, même selon le monde, des centurions et des tribuns marchèrent à ses côtés. On avait choisi pour le lieu du supplice un terrain spacieux, uni, environné d'arbres, et qui pût offrir un magnifique coup-d'œil. La foule était immense ; les derniers rangs, se trouvant trop éloignés pour jouir du spectacle, bon nombre de curieux montèrent sur les arbres. Le cortège avait atteint la place de Sexti : le pontife ôta son manteau, fléchit le genou en terre, et se prosterna en priant Dieu. Puis il se dépouilla de sa dalmatique, qu'il remit au diacre, et attendit en simple tunique l'arrivée de l'exécuteur. Le bourreau arriva ; il exigea vingt-cinq pièces d'or. Elles lui furent données sans débat. Pendant que la cupidité romaine recevait son salaire, la piété des fidèles en ambitionnait un autre ; elle jetait devant la victime des linges et des mouchoirs pour recueillir la rosée de son sang. Alors le pontife se banda lui-même les yeux ; il essaya de rattacher de sa main les manches de sa tunique, mais inutilement ; le prêtre Julien et un sous-diacre du même nom l'aidèrent à les nouer. Cela fait, il hâta les lenteurs du centenier chargé de l'exécution : car ce misérable laissait échapper le glaive de ses doigts mal assurés. Enfin, dit le diacre Ponce, une vigueur descendue d'en haut raffermir ce bras qui s'allanguissait, et la tête du vertueux pontife tomba sous un coup autorisé par le ciel, à l'heure même qu'il avait marquée pour sa glorification (14 septembre 258).

Le proconsul, qui avait ordonné sa mort, lui survécut à peine

de quelques jours. La victime et le bourreau purent se rencontrer dans l'éternité , au pied du même tribunal.

Le corps du glorieux martyr fut transporté vers la fin du jour, avec un grand cortège et des torches allumées , dans un terrain qui appartenait à un magistrat nommé Macrobe-Candide, sur le chemin de Mappalia , près des viviers. C'est là qu'il fut inhumé avec toute la pompe que pouvaient permettre les circonstances. Deux églises s'élevèrent promptement en l'honneur du martyr, l'une, sur le lieu où se consumma l'holocauste ; l'autre, sur l'emplacement qui recouvrait son corps. Ces restes précieux, rapportés plus tard en France par les ambassadeurs que Charlemagne avait envoyés au calife Aaron , déposés un moment à Arles , puis transférés à Lyon , furent donnés ensuite par Charles-le-Chauve à l'abbaye de Saint-Corneille et de Saint-Cyprien , que ce monarque avait bâtie à Compiègne en l'honneur des deux martyrs , afin qu'unis par une vertueuse amitié pendant qu'ils vivaient , morts , ils reposassent sur le même autel. La Révolution française , cette grande profanatrice des choses les plus saintes , renversa le monastère, et jeta au vent les cendres de deux hommes qui honorèrent l'humanité. Vantons après cela nos lumières. Les Vandales et les Sarrasins avaient respecté ces saintes dépouilles ; à la fin du dix-huitième siècle , les barbares de la civilisation ont porté sur elles des mains sacrilèges.

On a vu , par cette notice biographique, un peu étendue, quel fut le caractère de ce grand homme. Admirable mélange de fermeté et de douceur, saisi profondément par l'esprit chrétien , évêque d'un zèle infatigable, docteur plein de sagesse et de lumières , ne s'étant trompé qu'une fois , et encore dans une question où la tradition était obscure et la vérité incertaine , il fut envoyé par la Providence, à une époque pleine de troubles et d'orages , pour montrer au paganisme et à l'hérésie ce que c'était qu'un pontife du Seigneur. Les écrits de ce grand homme , qui se divisent en deux classes , des *Lettres* et des *Traité*s , fournis-

sent à l'histoire de la religion de précieux documents. Il ne faut que les ouvrir pour y trouver, presque à chaque page, des preuves indubitables, en faveur de la tradition, de la divinité de Jésus-Christ, du sacrement de l'autel sous les deux espèces, de la confession sacramentelle, de la prière pour les morts, de la foi au purgatoire, de la nécessité de la pénitence, du don gratuit de la foi. Mais la vérité qu'il mit le plus en lumière, ce fut l'unité de l'Eglise et la suprématie spirituelle du siège de Pierre, qu'il appelle l'Eglise-mère, l'Eglise souveraine et principale, de laquelle dérivent toutes les autres. Le protestantisme a bien senti quelle était la conséquence de ces solennelles déclarations; aussi a-t-il fait tous ses efforts pour infirmer ces illustres témoignages. Mais la vérité demeure dans son intégrité, avec ses dix-huit siècles d'existence et toutes les voix qui déposent en sa faveur.

L'Eglise catholique, qui a rendu le plus éclatant hommage à la pureté de la foi de Cyprien, à sa charité apostolique, et à son ardent amour pour la paix et l'unité, se plaît également à exalter la beauté de son génie. Il est souple et abondant, plein de sentiment et de chaleur, et, chose plus remarquable encore dans un Africain, il est plein d'élégance et de clarté! Quelle grâce dans ses images! quelle véhémence dans ses mouvements! quelle sympathique admiration pour tout ce que le Christianisme enfantait de grand et d'élevé autour de lui! La prose et les vers se sont disputé l'honneur de célébrer les éminentes qualités qui distinguaient son esprit et son cœur. Lactance, surnommé à bon droit le Cicéron chrétien, et qui apparemment se connaissait en éloquence, a prévenu le jugement de Fénelon, qui affirme que Cyprien a la véhémence impétueuse de Démosthènes. L'illustre évêque d'Hippone ne tarit pas sur son éloge; il reconnaît en lui ce trois genres d'éloquence; il aime à le citer; il en rapporte des passages à ses auditeurs pour leur faire partager son estime et son admiration. « Pour le bien louer, dit-il, il faudrait être lui-même. » Ce ne sera point affaiblir la gloire de ce grand homme

de dire qu'il doit beaucoup à Tertullien. Seulement, tout ce qui est rapide, serré, philosophique et quelquefois aride chez l'un, revêt chez l'autre les formes d'une éloquence, tantôt douce ou véhémence, tantôt tempérée ou sublime, mais toujours partie du cœur, et aussi lumineuse dans la pensée que dans l'expression. Pour achever ce que nous avons à dire à la gloire de ce grand évêque, nous ne pouvons mieux terminer que par cet éloge de Prudence :

Dùm liber ullus erit, dùm scrinia sacra litterarum

Te leget omnis amans Christum, tua, Cypriane, discet.

(Hymne XIII.)

---

*Doctrine de saint Cyprien sur la tradition.*

Saint Cyprien proclame dans un grand nombre de passages de ses écrits que l'Écriture-Sainte est l'ouvrage du Saint-Esprit : aussi l'appelle-t-il *divine*, et la regarde-t-il comme un *arsenal divin*, qui nous fournit des armes contre tous nos ennemis et contre les dangers de la tentation. — Cypr., Epit. 66.

Il met au nombre des livres sacrés le livre de Tobie, celui des Machabées, celui de l'Écclésiaste et de la Sagesse. Il cite souvent l'histoire des trois jeunes hommes dans la fournaise, celle de Daniel dans la fosse aux lions, et celle de Suzanne ; et il n'élève jamais aucun doute sur leur authenticité. — Id. Epit. 58.

En parlant des quatre évangiles, saint Cyprien les compare à quatre fleuves qui arrosent l'Église, figurée par le paradis terrestre ; il dit que les paroles qu'on y lit sont comme autant de feux allumés pour embraser notre foi ; il compare à un voleur et à un adultère quiconque tenterait d'altérer ou de retrancher quelqu'une des vérités qui y sont enseignées. — Id. Epit. 63.

Ce qu'il dit des épîtres de saint Pierre ne laisse aucun doute

qu'il ne les attribuât à cet apôtre. Il appelle l'Apocalypse de saint Jean une *Ecriture divine*. — Id. Epit. 63, p. 280.

Saint Cyprien établit comme une maxime constante que, dans le cas de doute sur quelque point, nous devons, pour le dissiper, recourir à l'Évangile et à la tradition des apôtres, et régler notre croyance, soit sur les paroles écrites qu'ils nous ont eux-mêmes transmises, soit sur leur tradition orale, recueillie et transmise par des contemporains. — Id. Epit. 73.

Saint Cyprien prouve la vérité de la religion par l'accomplissement des prophéties dans la personne de Jésus-Christ, par ses miracles, par la prédication de l'Évangile et par le témoignage des martyrs. — Id. Traité des Idoles.

Le Verbe, le Fils de Dieu, dont tous les prophètes ont parlé comme du maître du genre humain, a été envoyé au monde pour être l'arbitre et le dispensateur des grâces de Dieu : il est sa vertu, sa sagesse et sa gloire. Il est descendu dans le sein d'une Vierge, et y a pris un corps par l'opération du Saint-Esprit. Jésus-Christ est donc fils de Dieu et fils de l'homme, Dieu et homme tout ensemble. Il est mort volontairement pour vaincre la mort. — Ibid.

Le même saint distingue trois états de l'homme après la mort, celui des saints dans le ciel, celui du purgatoire ; où l'on est purifié de ses péchés, celui de l'enfer, où l'on est puni par des peines éternelles. — Id. Exhort au martyre.

Sur le péché originel, saint Cyprien dit que tous ceux qui seront sauvés seront redevables de leur salut à Jésus-Christ, qui, étant lui-même exempt de tout péché, s'est chargé des nôtres ; innocent il est mort pour les coupables. — Id. Epit 11. Il dit que la conversion du pécheur est l'effet de la grâce. Cette grâce est un don de Dieu gratuit, une effusion de l'esprit céleste, qui la répand dans les âmes comme le soleil répand ses rayons, comme une fontaine répand ses eaux. — Id. Epit. 10.

On ne peut vivre hors de l'Eglise, dit saint Cyprien, et il n'y a point de salut hors d'elle. Elle est notre mère, et elle se réjouit de la gloire de ses enfants, et ne voit leur perte qu'avec douleur.

— Id. Epit. 10 et 74. Rome est la chaire de saint Pierre; la première Eglise; la source de l'unité sacerdotale; l'Eglise est fondée sur le ministère des évêques. — Id. Epit 33 et 59. L'évêque de Rome est le successeur de saint Pierre. — Id. Epit. 65.

Les hérésies viennent de ce qu'on ne remonte point à la source de la vérité, qu'on ne cherche point le chef, et qu'on ne garde point la doctrine du maître céleste. L'évêque de Rome est le successeur de saint Pierre, et on voit, par la lettre de saint Firmilien, que de son temps les papes se faisaient honneur et du lieu de leur épiscopat et du titre de successeur du prince des apôtres. Outre le clergé et le peuple de Rome, les évêques étrangers qui se trouvaient dans la ville prenaient souvent part à l'élection du pape; on en donnait avis à tous les évêques répandus dans les autres contrées, afin que l'élection fût approuvée par tous les évêques du monde. — Id. Epit. 55. Lorsqu'il s'agissait de quelques réglemens importants, le pape ne faisait rien sans le consentement de tous les autres évêques; il en était de même de chaque évêque en particulier à l'égard du pape. — Id. Epit. 75.

L'épiscopat, ajoute saint Cyprien, est une dignité plus grande que la prêtrise; il est indivisible, quoique répandu en esprit dans plusieurs évêques, qui sont tous unis dans une même volonté, selon la tradition divine. — Id. Ep. 55. C'est pourquoi Jésus-Christ dit dans l'Evangile qu'il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur. L'ordination des évêques est d'institution divine; ils succèdent aux apôtres et les représentent. Leur dignité tire son origine de la tradition des apôtres et de l'Evangile; c'est de Dieu même qu'ils ont reçu la garde de leurs troupeaux. — Id. Epit. 66. L'élection des évêques se faisait par les fidèles de toute la province, en présence du clergé — id., id.,

et du peuple , qui donnaient aussi leur suffrage. Quand un évêque avait été élu et accepté de cette manière , on ne pouvait plus en élire un autre en sa place. Car on était persuadé que c'est Dieu même qui fait les évêques. — Id., id.

Le droit de conférer le baptême était pour l'ordinaire réservé aux évêques ; mais , au besoin , les autres ministres de l'Eglise pouvaient aussi l'administrer. Ce sacrement est la source de toute foi , l'entrée à la vie éternelle , et une grâce particulière que Dieu accorde à ses serviteurs pour les purifier et leur donner la vie. — Id. Epit. 73. Le baptême , pour porter ses fruits , doit être administré au nom de la Trinité entière , et non point seulement au nom de l'une des trois personnes. — Id. Ep. 73.

Au temps de saint Cyprien on célébrait l'Eucharistie le matin et le soir. — Id. Epit. 63. Il appelle l'Eucharistie le corps et le sang de Jésus-Christ — id. Epit. 57 ; c'est un sacrifice qui a succédé aux sacrifices de l'ancienne loi. Le sacrifice de Melchisédech en était la figure ; comme dans celui-ci Jésus-Christ a offert du pain et du vin , c'est-à-dire son corps et son sang. — Id. Epit. 63. On imposait les mains pour la pénitence à ceux qui quittaient le schisme ou l'hérésie dont ils s'étaient rendus coupables. On se confessait aux prêtres des péchés même de pensée , et on en faisait même pénitence. — Id. Traité des fautes.

# SAINT CYPRIEN.

---

*Vie et martyre de Thascius Cécilius Cyprien, évêque de Carthage, écrite par son diacre Ponce.*

1. Le religieux pontife et le glorieux martyr Cyprien a laissé de nombreux écrits qui perpétueront dignement sa mémoire. Grâce à la fécondité des dons divins et de sa merveilleuse éloquence, sa parole vive et abondante retentira jusqu'à la fin des siècles. Toutefois, comme il a mérité par l'éclat de ses actions et de ses vertus que les lettres reproduisent ses exemples, nous avons jugé utile de lui consacrer une courte notice. Ce n'est pas que le Gentil lui-même soit étranger à tout ce qui touche ce grand homme ; mais nous avons voulu léguer à ceux qui viendront après nous son immortel souvenir et ses hauts enseignements. Nos ancêtres ont accordé beaucoup d'honneurs et de vénération à de simples laïques, à des catéchumènes morts pour Jésus-Christ ; ils ont, pour ainsi dire, épuisé les détails en leur faveur, et nous ont transmis, à nous qui n'étions pas encore, jusqu'aux moindres circonstances de leur martyre. Il serait étrange après cela qu'un illustre évêque, un glorieux martyr, dont la vie serait encore une magnifique leçon, quand même elle n'eût pas été couronnée par cette fin sublime, tombât dans l'oubli, et que ses actions demeurassent sans publicité. Cette vie est si grande, si pleine, si merveilleuse, que la hauteur de mon sujet m'épouvante ; je me sens incapable d'élever mes récits à la dignité qu'ils réclament, et d'imprimer aux œuvres du pontife le cachet de grandeur qui leur appartient. Cependant la multiplicité de ses gloires se suffira à elle-même et n'aura pas besoin d'autre panégyrique. Ajoutez à cela que

vous êtes avides de détails, impatientes de connaître, non pas une partie de l'histoire, mais toute l'histoire de ce grand homme, puisque cette voix éloquente est muette aujourd'hui. Avouer que les ressources de notre talent pour la parole sont ici impuissantes, ce ne serait point dire assez ; car l'éloquence elle-même n'a pas de quoi satisfaire pleinement à vos vœux. Ainsi, des deux côtés égal embarras. Ici vos prières nous pressent ; là Cyprien écrase notre faiblesse sous le poids de ses vertus.

2. Par où débiter ? par où commencer l'éloge de tout ce qu'il possédait de belles qualités, sinon par sa naissance spirituelle et par sa vocation à la foi ? En effet, pour l'homme de Dieu, la vie ne commence qu'au moment où il naît de Dieu. Des études fortes et les lettres profanes avaient nourri précédemment un esprit qui leur était dévoué, je ne l'ignore pas ; mais j'ometts à dessein des talents dont toute l'utilité se bornait encore à l'utilité du siècle. A dater du jour où il se consacra aux lettres sacrées, et où, dissipant les ténèbres du monde, il apparut à la lumière et à la sagesse véritables, je raconterai les actions dont j'ai été le témoin, sans omettre des faits plus anciens, s'il en vient à ma connaissance ; seulement, je vous le demande instamment, si votre attente est trompée, et elle ne peut manquer de l'être, imputez-le à mon incapacité et non à la gloire de Cyprien.

A son début dans la foi, il résolut d'embrasser la continence comme le sacrifice le plus méritoire auprès de Dieu. Le moyen de se créer un cœur et une intelligence capables de saisir pleinement la vérité, c'était, selon lui, de fouler aux pieds les convoitises de la chair avec toute la vigueur de la chasteté. Où citer un prodige égal à celui-ci ? La régénération spirituelle n'avait pas encore illuminé de ses divines clartés l'homme nouveau, et déjà, préparant ce sol intellectuel à recevoir la lumière, elle triomphait des antiques ténèbres. Mais voici qui est plus grand encore. Devançant les obligations de son état, et courant à grands pas dans la carrière, le néophyte saisit avidement dans la lecture des livres saints les conseils qu'il jugea les plus propres à le rendre agréable à Dieu. Il vendit tous

ses biens et en distribua le prix aux pauvres. Par là, il gagnait deux points de la plus haute importance : il renonçait aux vices mondaines, si fatales à la piété, et il accomplissait dans toute son étendue la loi de la charité, loi sublime ! que Dieu lui-même préfère à tous les sacrifices, et que n'avait pas accomplie celui qui se vantait d'avoir accompli tous les préceptes. Une foi précoce et hâtive le conduisait à la perfection, presque avant de savoir en quoi consistait la perfection. Je le demande, où trouver cet héroïsme parmi les plus anciens ? Où est l'homme qui, vieilli dans la foi et entendant depuis de longues années retentir à ses oreilles la parole divine, ait donné de si beaux exemples, exécuté d'aussi grandes choses que le néophyte, à peine initié à nos mystères, mais laissant bien loin derrière lui l'âge et l'ancienneté, à une époque où l'on pouvait à peine le croire chrétien. Il n'est pas ordinaire de moissonner aussitôt que l'on a semé ; personne ne cueille le raisin sur un cep nouvellement enfoui ; aucune main ne va chercher des fruits mûrs sur l'arbuste naissant. Dans Cyprien, tout marchait rapidement à la maturité. La moisson, si l'on peut ainsi parler, car la chose enfond la croyance, fut battue avant d'avoir été semée ; la vendange devança le pampre ; le fruit précéda l'arbuste.

3. L'apôtre recommande dans ses épîtres d'exclure de l'épiscopat les néophytes, dans la crainte que la torpeur du paganisme, engourdissant encore leur intelligence mal affermie, leur inexpérience ne vint à heurter contre quelque grave prévarication. Cyprien fut le premier et, je crois, le seul qui dut plus à la vivacité de sa foi qu'au progrès du temps. On m'objectera peut-être cet eunuque dont il est parlé aux Actes des apôtres, et que Philippe baptisa sur le champ, à cause de l'énergie de ses convictions. Mais je vois entre les deux une différence notable. Celui-ci était Juif ; il sortait du temple de Dieu ; il avait sous la main les prophéties d'Isaïe ; il espérait dans le Messie, quoiqu'il ne le crût pas encore descendu sur la terre. Celui-là, échappé des nations infidèles, débute avec une maturité de foi que peu de Chrétiens ont égalée au terme de leur carrière. Point de retard, point d'entrave à la grâce qui lui parle ! C'est trop peu

dire ; il reçoit , dès l'entrée, le sacerdoce et l'épiscopat. En effet, qui n'eût pas confié toutes les dignités de l'Eglise à une foi si ardente ? Laïque ou pontife, toujours rival de la piété des anciens justes , il se distingua par un grand nombre d'actions où éclataient le dévouement religieux et l'intention de plaire au Seigneur. Si, dans ses pieuses lectures , il rencontrait quelque saint personnage qui avait mérité les louanges de l'oracle divin, il conseillait, et c'était une habitude chez lui , d'examiner par quelles vertus il s'était attiré cet auguste suffrage. Job, par exemple, honoré de sublimes témoignages, est-il appelé un véritable adorateur de Dieu , un homme qui n'avait pas son égal sur la terre ? Il recommandait les œuvres qu'il avait pratiquées , afin que les mêmes efforts amenassent les mêmes éloges. « Dé-  
 taché de tous les biens de la terre, disait-il , il courut si rapi-  
 dement dans le chemin de la perfection , qu'il domina les  
 affections et les sacrifices de la nature. Ni la pauvreté , ni la  
 souffrance, ni les larmes d'une épouse, ni les tortures qu'il  
 endurait dans son corps, ne purent l'abattre ou le séduire.  
 Sa vertu indomptable resta assise sur une base inébranlable.  
 Cette foi , qui avait jeté de si profondes racines , résista à tous  
 les assauts du démon, et sa reconnaissance ne cessa pas un  
 moment de bénir la Providence, même au milieu des plus  
 grandes tribulations. Sa maison était ouverte à tout le monde ;  
 jamais une veuve ne le quitta les mains vides ; il était l'œil  
 de l'aveugle , le bâton du boiteux , le protecteur de tous les  
 opprimés, le consolateur de tous les malheureux. — Voilà ,  
 disait Cyprien , le chemin à suivre quand on veut plaire au  
 Seigneur. » Par là , tandis qu'il se faisait imitateur des plus  
 beaux modèles , il mérita lui-même de devenir un modèle pour  
 tous.

4. Il vivait avec nous sous le même toit que Cécilius de vertueuse mémoire, prêtre vénérable par son âge et son caractère sacré, qui l'avait arraché aux erreurs du paganisme et amené à la connaissance du vrai Dieu. Il conserva toujours pour lui le plus profond respect , la tendresse la plus affectueuse, la docilité la plus soumise, le regardant non pas comme un ami, non pas

comme un autre lui-même, mais comme le père qui l'avait engendré à une seconde vie. Touché de ses soins et de son affection, Cécilius lui donna une haute marque de confiance. A son lit de mort, prêt à paraître devant Dieu, il lui recommanda sa femme et ses enfants, voulant que son fils spirituel fût aussi l'héritier de sa piété ainsi que de ses vertus.

5. Il serait trop long et peut-être fatigant d'entrer dans les détails de tout ce qu'il a fait. Pour prouver ses bonnes œuvres, il suffira de dire que tout néophyte et homme nouveau qu'il était, selon le langage usité, le jugement de Dieu et les suffrages populaires l'appelèrent à l'épiscopat. Dès les premiers jours de sa conversion, novice encore dans la vie spirituelle, son noble caractère, en jetant déjà un vif éclat, et en brillant sinon des honneurs de cette charge, du moins de tous les rayons de l'espérance, promettait de soutenir dignement ces hautes fonctions. Je ne passerai point sous silence un trait qui relève encore son mérite. Le peuple tout entier, conduit par l'inspiration divine, courait au-devant de ce choix, empressé de lui déférer cette dignité et de lui prouver son amour; mais lui se tint humblement à l'écart, cédant le pas aux plus anciens, se jugeant indigne de ce dangereux honneur, et par là ne le méritant que mieux; car répudier une faveur dont nous sommes dignes, c'est y acquérir de nouveaux droits. Le peuple, dans sa pieuse exaltation, ne convoitait pas seulement un évêque, comme l'événement l'a fait voir depuis; un secret pressentiment, venu d'en haut, lui montrait dans l'évêque un martyr. Une immense multitude alla investir la maison où il se tenait caché, et en assiégeait toutes les issues. Il aurait presque pu, à l'exemple de l'apôtre, se faire descendre par la fenêtre, il y songea un moment, mais son humilité redouta ce trait de ressemblance avec Paul. On voyait les uns flottant entre la crainte et l'espérance, attendre impatiemment son arrivée, les autres, l'accueillir avec des transports de joie. Il faut que je l'avoue cependant, et je le dis avec regret, quelques-uns se déclarèrent contre son ordination; c'était lui préparer un triomphe. Avec quelle douceur, avec quelle patience, avec quelle bonté il ou-

blie cette opposition ! comme il leur pardonna généreusement, les admettant dans la suite au nombre de ses amis les plus chers, à la grande surprise de tout le monde. On s'étonnait avec raison que l'injure laissât si peu de traces chez un homme doué d'une merveilleuse mémoire.

6. Mais qui réussirait à le peindre dans l'exercice de ses fonctions ? Quelle piété ! quelle vigueur ! quelle charité ! quelle vigilance ! Il s'échappait de son front des rayons de majesté et de grâces qui commandaient la vénération à tous les cœurs. Son visage était gai et grave à la fois ; sa gravité n'avait rien de triste, sa gaieté rien de dissolu ; c'était un heureux mélange de toutes les deux. Fallait-il le respecter ou le chérir davantage ? On aurait pu le mettre en question, s'il n'avait également mérité l'un et l'autre. Ses vêtements participaient à l'expression de son visage ; ils tenaient le milieu entre la recherche et la négligence. L'orgueil moudain ne l'avait pas enflé ; un dénuement affecté ne le dégradait point. Car cette pauvreté vaniteuse, qui s'humilie sous des haillons, cache autant de jactance que les habits somptueux. Quelle fut sa tendresse pour les pauvres ! Catéchumènes, il les aimait tendrement ; que devait-il faire évêque ? Que les obligations de leur rang ou les liens d'une religion communs attachent certains préposés au devoir de la miséricorde, à la bonne heure ; Cyprien ne dut sa charité qu'à son propre fonds. Il en dota la chaire pontificale au lieu d'en être doté par elle.

7. La gloire de la proscription atteignit promptement un mérite si relevé. Il était juste que son dévouement et sa piété, enfermés jusque-là dans le secret de sa conscience, éclatassent au grand jour et retentissent parmi les infidèles. Avec cette prodigieuse rapidité qui, en deux pas, atteignait le but, il aurait pu conquérir la palme du martyr ; elle lui appartenait. Ce cri : Cyprien aux lions ! Cyprien aux lions ! avait souvent résonné à ses oreilles ; mais il lui fallait arriver par tous les degrés au faite de la gloire ; et d'ailleurs les catastrophes prochaines réclamaient l'habileté de ce génie si fécond. Supposez en effet que le martyr nous l'eût enlevé à cette époque, qui

nous eût montré les avantages de la grâce s'agrandissant par la foi<sup>1</sup> ? qui, s'armant du frein de l'autorité divine, eût contenu les vierges dans les règles austères de la pudeur, les eût rappelées à la modestie des vêtements, à la sainteté de leur profession ? Qui eût enseigné la pénitence aux apostats, la vérité aux hérétiques, l'unité aux schismatiques ; aux enfants de Dieu la paix et les règles de l'oraison dominicale ? Qui eût renvoyé aux infidèles les accusations dont ils nous accablent, et vengé Dieu de leurs blasphèmes ? Qui eût consolé par l'espérance d'une autre vie ces Chrétiens trop sensibles, peut-être même d'une foi chancelante, quand ils perdent leurs proches ? Quelle main eût guéri, par un doux et salutaire remède, la jalousie qui a sa source dans la malice empoisonnée de l'envie ? Ces glorieux martyrs, qui eût relevé leur courage par les exhortations évangéliques ? Ces nombreux confesseurs, dont le front porte une double couronne, et qu'on n'a laissés vivants ici-bas que pour être la personnification animée du martyr, qui eût enflammé leur courage par les accents de la trompette céleste ? Ce fut donc un insigne bonheur que le sacrifice d'un homme, si nécessaire à tant d'œuvres excellentes, ait été différé. Voulez-vous une preuve que sa fuite ne fut point le calcul de la frayeur ? Je ne vous donnerai point d'autre justification que celle-ci : il fut martyr quelques années après. La lâcheté eût encore esquivé le sacrifice, si elle avait reculé devant lui une première fois. Je me trompe, il écouta la crainte, mais une crainte légitime, une crainte qui redoutait d'offenser le ciel, une crainte qui aimait mieux l'obéissance que la couronne. Cet esprit, soumis à Dieu dans tous les points, esclave de ses avertissements, pensa que, s'offrir à l'immolation, quand le Seigneur lui ordonnait la retraite, c'était pécher.

8. Quoique nous ayons déjà touché quelques mots sur l'immense avantage qu'il y avait à différer l'holocauste, je crois devoir y insister encore. Les événements qui suivirent nous fourniront la preuve que cette fuite, au lieu de venir de la pu-

<sup>1</sup> Allusion aux divers traités de saint Cyprien.

solidarité humaine, était véritablement une inspiration divine. Une persécution, plus terrible qu'il n'en fut jamais, s'alluma et porta le ravage parmi la tribu de Dieu \*. L'ennemi du salut ne pouvait se flatter que tous tomberaient dans le même piège ; il recourut donc à des artifices divers ; tout combattant inattentif et qui manquait de vigilance, il le terrassait infailliblement, celui-ci, par une adroite manœuvre, celui-là, par un autre stratagème. A des blessés de plus d'un genre, il fallait un médecin expérimenté qui appliquât les célestes remèdes selon la nature de leurs plaies ; tantôt les adoucissantes fomentations, tantôt le scalpel sans pitié. Un homme dont la qualité distinctive était un heureux mélange de modération et de vigueur, un homme qui, au milieu des orageuses collisions du schisme, sut gouverner le vaisseau de l'Eglise dans des routes assurées, fut tenu en réserve. Ne reconnaissez-vous point là, je vous prie, l'action de la Providence ? Dieu n'est-il pour rien dans cette combinaison ? La mette sur le compte du hasard qui voudra ! L'Eglise crie à haute voix : « Les hommes nécessaires ne sont pas mis en dépôt pour l'avenir sans un décret de la Divinité. » Telle est ma doctrine et ma croyance.

9. Allons plus avant, si bon vous semble. A la suite de la persécution, éclata une contagion affreuse, dévorante, qui emportait tous les jours par de brusques accès de nombreuses victimes, et envahit successivement des familles tout entières. Partout la terreur, partout la fuite pour échapper au fléau ! On abandonne impitoyablement ses proches ; on les jette hors des maisons, comme si, avec ce pestiféré prêt à mourir, on pouvait chasser en même temps la mort. Des milliers de corps, je me trompe, des milliers de cadavres gisent tristement dans les rues, sollicitant la pitié et les secours du passant par l'aspect du sort qui l'attend lui-même. Mais rien pour la miséricorde ! On ne songe qu'à des gains sacrilèges ; pas un cœur qui tremble à la vue de son péril ! pas un qui donne à ses frères l'assistance qu'il aurait souhaitée pour lui-même ! Que fait dans cette calamité

\* Sous l'empereur Dèce.

immense le pontife de Jésus-Christ, l'homme de Dieu, aussi supérieur aux pontifes du paganisme par l'entraînement de sa charité que par la vérité de sa foi ? Le passer sous silence serait un crime. D'abord il rassemble le peuple dans une enceinte commune ; il lui rappelle les devoirs et les avantages de la miséricorde ; il lui prouve par les textes sacrés combien cette vertu est puissante auprès de Dieu pour gagner ses suffrages. « Où « serait le mérite à soulager uniquement des proches qui ont « droit à notre amour ? Le comble de la perfection était de faire « plus que le païen et le publicain ; de vaincre le mal par le « bien, de chérir même ses ennemis ainsi que Dieu en avait « donné le précepte et l'exemple, de prier pour le salut de nos « persécuteurs. Dieu n'allumait-il pas tous les jours son soleil ? « N'épanchait-il pas tous les jours les pluies fécondes pour nour- « rir les plantes et les semences ? Serviteurs et étrangers, tous « avaient part à ses dons. Quand on professe le Christianisme, « pourquoi ne pas ressembler à son père ? Soyons dignes de « notre naissance ; après notre régénération en Dieu, n'allons « point dégénérer des vertus paternelles ; mais plutôt montrons « que la bonté est héréditaire et revit dans les enfants ! »

10. Il ajouta beaucoup d'autres choses fort importantes, mais trop étendues pour trouver leur place dans les étroites limites que je me suis imposées. Il me suffira de dire que les accents partis de la tribune sacrée eussent infailliblement converti les infidèles, s'ils avaient pu les entendre. Quelle impression ne durent-ils pas produire sur des Chrétiens qui doivent ce nom à leur croyance ? On se partagea les rôles de la charité selon les rangs et les moyens. Les pauvres, que leur indigence mettait hors d'état de contribuer à la bonne œuvre par des secours pécuniaires, offrirent plus que de l'or : ils donnèrent leurs bras et leur travail. Et qui ne se fût hâté de courir à son poste et de se presser sous les étendards de cet illustre chef, pour complaire à Dieu le père, à Jésus-Christ, juge de tous les hommes, et à ce pontife si compatissant ? Les largesses furent abondantes ; les secours arrivèrent à tout le monde, aux païens comme aux enfants de la foi. La merveilleuse charité de Tobie fut

vaincue... Pardon, mille fois pardon, ô vertueux personnage! ou, pour parler avec plus de justesse, quoique la religion ait inspiré de beaux sacrifices avant Jésus-Christ, reconnais avec moi que son avènement, époque de consommation, a dû enfanter de plus beaux dévouements encore. Le juste de la loi antique ne recueillait que ceux de sa race, proscrits ou immolés par l'Assyrien.

11. L'exil fut la récompense de notre pontife. Telle est la marche constante de l'impiété : aux cœurs les plus héroïques les plus cruels châtimens. Les réponses du ministre de Dieu à l'interrogatoire du proconsul sont consignées dans les Actes. Cependant on chasse de la ville celui qui venait de sauver la ville. On condamne au bannissement celui qui avait épargné à l'œil des vivants l'horreur d'un infernal séjour ; celui qui, sentinelle vigilante de la charité, pendant que la multitude fuyait de toutes parts un spectacle hideux, seul avait pourvu à tout, ô bonté étrangement reconnue ! et avait empêché la patrie, si lâchement abandonnée, de s'apercevoir de son veuvage. Le monde compte l'exil parmi les châtimens : laissons-le décider avec quelle justice il bannit Cyprien. La patrie est trop chère aux enfans du siècle ; leur nom leur est commun avec leurs pères. Nous, nos pères nous deviennent un objet d'aversion quand ils nous conseillent le crime. Vivre hors des murs de leur ville leur est un supplice ; l'univers tout entier n'est qu'une vaste maison aux yeux du Chrétien. Reléguez-le sur une plage solitaire et reculée, il ne pourra jamais se croire en exil ; il vit parmi les œuvres de son père. Ajoutez à cela que, du moment où il sert Dieu en vérité, il est à peu près comme un hôte de passage dans sa propre ville. En effet, voyez-le dépouillant les habitudes du premier homme et immolant les desirs de la chair à la continence de l'Esprit saint. Au milieu de ses concitoyens, j'allais dire au milieu de sa famille, il reste étranger à la vie de la terre. D'ailleurs, supposez qu'en d'autres circonstances l'exil pût paraître un supplice, les procès, les condamnations que subit le Chrétien pour servir d'épreuve à sa foi, en lui donnant la gloire, cessent d'être un mal. Mais je veux que ce soit une

peine, la conscience de nos bourreaux, irrécusable témoin, se soulèvera contre leur crime et leur reprochera une barbarie qui inflige à l'innocence ce qu'ils regardent comme un châtiement.

Je ne veux point décrire pour le moment le lieu où fut relégué le saint évêque, séjour riche d'agrémens et de plaisirs. Figurez-vous un lieu inculte, sauvage, attristant de tous côtés les regards, sans verdure pour reposer les yeux, sans eau potable, éloigné du rivage de la mer ; des roches immenses parmi les gorges d'une solitude inhospitalière et privée de toute communication. Quand Cyprien aurait été confiné dans cette prison, eût-elle mérité le nom d'exil ? A défaut des hommes les oiseaux du ciel seraient venus servir le nouvel Elie, ou les anges apporter la nourriture à cet autre Daniel. Loin, bien loin de nous la pensée que le serviteur de Dieu, fût-il le plus obscur, peut manquer de quelque chose alors qu'il est banni pour avoir confessé le Seigneur ! Combien plus celui qui avait consacré toute sa vie à la miséricorde dût-il être à l'abri du besoin !

12. Il n'en a pas été ainsi à l'égard de Cyprien. Le lieu de son exil était aussi vaste qu'il le pouvait souhaiter, solitaire et favorable à la méditation, plein de délices, tel enfin que Notre-Seigneur en promet à ceux qui cherchent le royaume de la justice de Dieu. Je laisserai de côté les nombreuses visites de ses frères et la charité des habitants de Curube qui suppléaient, en quelque façon, à tout ce qu'il avait perdu. Mais je ne passerai point sous silence la révélation dont Dieu l'honora, pour lui annoncer que son sacrifice était proche, afin que, dans la certitude de cet événement, la ville qui l'avait reçu possédât moins un banni qu'un martyr. « La nuit qui suivit notre arrivée, » dit-il, car sa tendresse avait daigné m'admettre au nombre de ses compagnons, et, de mon côté, l'affection m'avait exilé volontairement avec lui ; hélas ! que n'ai-je pu aussi m'associer à son martyre ! » la nuit qui suivit notre arrivée, je « vis, avant de m'endormir tout-à-fait, un jeune homme d'une « taille extraordinaire qui me conduisit au palais. Le procon-

« sul était sur son siège ; mon guide me plaça devant son tribunal. Le magistrat jeta ses yeux sur moi , et se mit à tracer sur des tablettes une sentence que je ne pouvais connaître ; car il n'y avait eu, contre la coutume, ni réponse, ni interrogatoire. Mais le jeune homme, debout derrière lui , cédant à sa curiosité , lut furtivement l'écrit mystérieux ; et , empruntant , à défaut de la voix , le secours des gestes , il m'expliqua le contenu par des signes. En effet , il étendit la main , figura une lame d'épée , et imita l'action d'un homme qui en décapite un autre. Ce langage symbolique m'expliqua toute sa pensée : la mort m'attendait. Aussitôt de m'adresser au proconsul et de lui demander un seul jour de sursis pour mettre ordre à mes affaires. Enfin , à force de prières et de supplications , il écrivit une seconde fois sur ses tablettes. Je compris à la sérénité de son visage que , touché de la justice de ma réclamation , il y avait fait droit. Le jeune homme qui tout à l'heure avait éclairé mes doutes se hâta de replier ses doigts les uns sur les autres , et de répéter plusieurs fois ce geste , pour m'apprendre que le délai m'était accordé jusqu'au lendemain. Quoique la sentence n'eût pas été prononcée , quoique le sursis me causât un véritable plaisir , cependant la crainte d'avoir mal interprété le geste de mon compagnon m'agitait fort , et un reste d'épouvante précipitait les battements de mon cœur quand je m'éveillai. »

13. Quoi de plus clair que cette révélation ! quoi de plus heureux que cette faveur ! L'avenir se montre d'avance aux regards de Cyprien. Rien de changé aux paroles de Dieu , rien de mutilé dans la sainte promesse. L'événement va s'accomplir et nous apparaître tel qu'il a été prédit. Sûr de mourir , il demande le délai d'un jour pour le consacrer à de dernières dispositions. Ce jour signifiait l'intervalle qui lui restait à passer sur la terre. Je m'explique d'une manière plus précise : l'année suivante , à pareil jour , il fut honoré de la couronne du martyre. Il est bien vrai que , dans les livres saints , le jour du Seigneur ne désigne pas précisément une année ; toutefois , il est avéré que cet espace de temps , quel qu'il fût , signifiait le

terme des promesses divines. Et qu'importe ici qu'une année seulement ait été représentée par un jour? Plus le terme est reculé, plus il y a plénitude. D'ailleurs le délai a été figuré par le geste et non précisé par la parole; l'expression et le langage étaient réservés pour le fait, mais pour le fait accompli. Le signe annonce la prédiction; la bouche la raconte quand elle a pris place parmi les événements.

Son couronnement, qui eut lieu le jour anniversaire de la céleste apparition, expliqua la vision mystérieuse à tous ceux qui en avaient connaissance. Jusque-là elle avait été une énigme. Dans l'intervalle qui précéda son martyre, on tenait pour certain qu'il scellerait la foi de son sang, mais le jour on ne le déterminait point, parce qu'il était dans les secrets de Dieu. Les livres saints nous fournissent un trait qui ne manque pas d'analogie avec celui-ci. Zacharie n'avait pas cru à la parole de l'ange qui lui promettait un fils; il fut puni de son incrédulité par la perte de la parole. Quand il fallut imposer un nom au nouveau-né, il demanda ses tablettes, réduit à écrire ce nom et à le figurer au lieu de l'articuler. Ainsi le céleste messenger recourut de préférence au geste pour annoncer au pontife l'heure de son immolation, et fortifia son courage sans lui ôter le mérite de la foi. Il sollicita un délai. Qu'avait-il donc à régler à ce moment suprême, sinon les affaires de l'Eglise et les intérêts des pauvres? Il n'accepta le sursis que pour prendre à leur égard les bienveillantes mesures que lui avait conseillées sa charité. Tandis qu'il était encore parmi eux, il voulait leur accorder une dernière largesse, disons mieux, leur léguer tout ce qu'il possédait. Et je ne doute point qu'auprès de ceux qui l'avaient banni et qui se préparaient à l'égorger, ce motif n'ait été tout puissant pour céder à sa demande. Il avait terminé ses pieuses dispositions, tout était prêt; le prophétique lendemain s'avançait.

14. Vers la même époque, il était arrivé de Rome un message. Il portait que le bienheureux pape Sixte avait couronné par le martyre une vie pacifique et vertueuse. On attendait de moment en moment le bourreau qui devait frapper l'illustre

victime ; tous ses jours s'écoulaient dans la pensée de la mort ; chacun d'eux était pour elle un nouveau martyr. Un grand nombre de Chrétiens, et des hommes distingués dans le monde par l'éclat du rang et de la naissance, au souvenir de leurs anciennes liaisons avec Cyprien, vinrent le trouver et lui conseillèrent de se cacher. Ils ne se bornèrent pas à de stériles exhortations, ils lui offrirent une retraite sûre ; mais le saint pontife avait attaché là-haut ses désirs ; il n'écoutait ni le monde, ni ses flatteuses insinuations. Peut-être néanmoins aurait-il cédé aux instances des fidèles et de ses nombreux amis, si le ciel l'avait ordonné. Son dévouement et sa gloire reçurent de cette circonstance un nouveau lustre. Pendant que la vague de la colère publique s'enflait, et que le paganisme, enhardi par la fureur de ses maîtres, aspirait à verser le sang chrétien, Cyprien saisissait toutes les occasions de fortifier les serviteurs de Dieu, de ranimer leur zèle par de salutaires encouragements, et les excitait à fouler aux pieds les tribulations du temps par l'aspect des splendeurs éternelles qui allaient se dévoiler. Telle était sa passion pour la parole sacrée, que son vœu le plus ardent était de mourir de la main du bourreau en parlant de Dieu et dans l'exercice de ses fonctions.

15. Ainsi le pontife préludait par ces pieux exercices à l'immolation d'une victime agréable. Le proconsul l'avait rappelé à Carthage et l'avait enfermé dans une maison de campagne que le saint possédait aux portes de la ville. Au commencement de sa conversion, il l'avait vendue au profit des pauvres ; depuis elle lui était revenue par une faveur du ciel, et il l'eût vendue une seconde fois dans le même but, sans la crainte d'irriter la fureur des païens. D'après l'ordre du proconsul, un officier entouré de soldats alla le surprendre brusquement dans cette campagne, disons mieux, il crut l'avoir surpris. Quelle attaque pouvait être inattendue pour ce généreux athlète qui depuis longtemps se tenait préparé à tout ? Bien sûr que le moment de payer une dette longtemps différée était venu, il se présenta avec un visage gai et tranquille, une contenance intrépide, indice de la fermeté de son âme. L'interrogatoire fut

remis au lendemain , et le saint évêque transféré du prétoire à la maison de l'officier qui l'avait arrêté. Tout à coup le bruit se répandit dans Carthage que Cyprien avait comparu devant le tribunal, Cyprien , célèbre dans toute la ville par l'éclat de ses talents et surtout par ses derniers triomphes. Toute la ville se leva et courut à un spectacle que le dévouement de la foi rendait glorieux pour nous, et qui arrachait des larmes aux païens eux-mêmes. Arrivé au lieu de sa nouvelle captivité , on l'enferma ; mais l'officier qui le garda pendant la nuit , le traita avec beaucoup d'égards et de prévenance ; ses amis eurent la permission de rester auprès de lui ; nous partageâmes sa table comme de coutume. Cependant la multitude, craignant que les ténèbres ne lui dérobaient quelque événement, restait en observation devant la maison de l'officier. La divine Providence accorda à Cyprien une faveur qui lui était bien due, c'est que le troupeau fidèle veillât aussi de son côté pendant la passion de son pasteur. On demandera peut-être quel motif ramena la victime du prétoire à la maison de l'officier : quelques-uns l'attribuent à un caprice du proconsul. A Dieu ne plaise que, dans des événements réglés par la Providence, j'accuse les lenteurs ou les dédains de l'autorité ! Non ; ma bouche religieuse ne profèrera point ce blasphème ; ce n'était point aux passions de l'homme qu'il appartenait de prononcer sur la vie du bienheureux martyr dont Dieu conduisait toutes les démarches ; mais enfin ce lendemain , annoncé par la mystérieuse apparition , il y avait un an , devait être l'irrémissible lendemain.

16. Il a donc brillé le jour promis , le jour marqué par les décrets divins ; le jour qu'il ne serait pas au pouvoir du tyran de reculer, si son caprice le voulait ; jour de joie pour le saint évêque, jour qui resplendit sur tout l'univers sans ombre et sans nuage. Cyprien quitta la maison du chef des gardes : la multitude des fidèles qui se pressaient à ses côtés environnait comme d'un rempart le pontife de Jésus-Christ ; on eût dit une armée qui marchait à l'assaut pour abattre la mort. Pour arriver au lieu désigné, il fallut traverser le stade. Il devait doubler l'arène des combats le juste qui , après avoir fourni la carrière ,

pourrait recevoir la couronne de justice. Arrivé au prétoire, comme le proconsul ne paraissait pas encore, on permit à Cyprien de se retirer à l'écart. Il s'assit sur un siège couvert d'un linge qui par hasard se trouvait là ; les honneurs de l'épiscopat le suivaient jusqu'à ses derniers moments <sup>1</sup>. Là, comme il était inondé de sueur à cause du chemin qu'il avait parcouru, un soldat, chrétien autrefois, lui proposa d'échanger contre ses propres vêtements qui étaient secs, les siens qui étaient tout en eau. L'homme généreux ne songeait, dans cette offre, qu'à recueillir les sueurs sanglantes d'un martyr sur le point de s'en voler vers son Dieu. Le pontife s'en excusa : « Inutile remède » pour des maux qui finiront aujourd'hui, » fut toute sa réponse. Pour qui méprisait la mort, il n'était pas difficile de se montrer supérieur à la fatigue. Poursuivons : le proconsul a paru ; on annonce Cyprien ; on l'introduit, on le place devant le tribunal ; on l'interroge, il décline son nom ; puis, trêve de paroles.

17. Le juge lut la sentence inscrite sur les tablettes, cette même sentence qui n'avait pas été prononcée dans le songe ; sentence précieuse, qui ne devait pas être promulguée avant le congé de la Providence, digne d'un tel évêque, d'un si illustre témoin de Jésus-Christ ! sentence glorieuse, où il est appelé le porte-étendard de la secte, l'ennemi des dieux ; où il est écrit que sa mort sera pour les siens un haut enseignement, et que la sanction de la loi commencera par son sang ? Rien de plus vrai que ces paroles ; quoique parties d'une bouche infidèle, Dieu même les inspirait. Faut-il s'en étonner ? Caïphe, dans l'Évangile, en sa qualité de pontife, n'a-t-il pas prophétisé le trépas du juste ? Oui, Cyprien était un porte-étendard, car il nous apprenait à arborer le drapeau de Jésus-Christ ; un ennemi des dieux, car il renversait leurs idoles. Il fut pour les siens une leçon ; car, entré dans une carrière où il doit avoir une

<sup>1</sup> La chaire où siégeaient les évêques était recouverte d'une toile fine. *Transit honor hujus seculi, transit ambitio. In futuro Christi judicio nec absidie gradatæ, nec cathedre velatæ.* (Saint Augustin, épître 203.)

longue suite d'imitateurs, le premier d'entre les évêques, il consacra cette province par son immolation. Son sang a sanctionné la loi, mais cette loi qui a enfanté des martyrs, rivaux de sa gloire et de ses exemples.

18. Quand le saint sortit du prétoire, une foule de soldats l'accompagnèrent, et, pour que rien ne manquât à son illustration, des tribuns et des centurions marchèrent à ses côtés. On choisit pour le lieu du supplice un terrain spacieux, uni, environné d'arbres, et qui pût offrir un magnifique coup d'œil. La foule était immense; les derniers rangs étant trop éloignés pour jouir du sublime spectacle qu'ils étaient venus chercher, il se trouva bon nombre de gens qui, saintement curieux, montèrent sur les arbres: autre point de ressemblance avec le divin maître que Zachée contempla du haut de son sycomore. Déjà Cyprien s'était bandé les yeux de sa propre main; déjà il hâtait la lenteur du bourreau chargé de l'exécution; car ce malheureux laissait échapper le fer de ses doigts tremblants et mal assurés: mais enfin une vigueur descendue d'en haut raffermir ce bras qui s'allanguissait, et la tête du vertueux pontife tomba sous un coup autorisé par le ciel. Heureux, trois fois heureux le peuple fidèle qui s'unit aux souffrances de son illustre pasteur par les yeux, par le cœur, et ce qui est plus noble encore, par de courageuses et publiques démonstrations! Quoique le vœu et la demande universelle de s'associer à son triomphe n'ait pu recevoir son accomplissement, quiconque a désiré du fond du cœur donner sa vie sous les yeux du Christ et de son évêque, a trouvé dans le témoin de ses souhaits un digne ambassadeur auprès du Très-Haut.

19. Ainsi se consumma le sacrifice. Cyprien, qui avait été le modèle accompli de toutes les vertus, fut encore le premier qui, depuis les apôtres, teignit de son sang les couronnes épiscopales de l'Afrique. Car, dans cette suite d'évêques qui avaient siégé à Carthage, quoique un grand nombre eût déployé de rares vertus, aucun n'avait encore été honoré du martyre. Il est vrai que, dans des hommes consacrés au Seigneur, le dévouement et la soumission inviolable à Dieu sont comme un

long martyr; mais Cyprien seul en obtint la réalité et la plénitude, afin que, dans une cité remplie de ses souvenirs, et où il avait offert le premier de si nobles exemples, il jetât aussi sur l'épiscopat une gloire nouvelle. Que dirai-je ici de moi-même ? Partagé entre la joie de son sacrifice et la douleur de lui avoir survécu, une double impression se dispute ce cœur trop étroit. Que faire ? m'attrister de n'avoir pas été son compagnon ? Mais sa victoire doit être un sujet de triomphe. Triompher de sa victoire ! mais je regrette qu'il soit parti seul. Toutefois je l'avouerai avec candeur, puisque vous savez que telles étaient mes résolutions, au milieu de l'allégresse qui me ravit, et quelle allégresse ! la douleur d'être resté après lui est le sentiment qui l'emporte.

---

## PREMIERE PARTIE.

### LETTRES DE SAINT CYPRIEN.

#### PREMIERE LETTRE.

A Donat \*.

Cécilius Cyprien à Donat, salut !

Tu as raison, mon très-cher Donat. Car je n'ai point oublié ma promesse, et le temps est venu de l'acquitter aujourd'hui que la saison des vendanges et l'année sur son déclin, en rendant à l'esprit ses loisirs, ramènent l'interruption habituelle de nos travaux. Le lieu lui-même semble nous inviter autant que le jour, et l'aspect riant de ces jardins conspire avec les brises caressantes de l'automne à flatter et à rafraîchir les sens. C'est alors qu'il est doux de passer le jour à s'entretenir et à nourrir sa conscience par l'étude des divins préceptes. Mais de peur qu'un profane témoin n'interrompe nos discours, où que les cris désordonnés d'un bruyant domestique ne nous importunent, gagnons cette retraite. Un asile secret nous offre à quelques pas d'ici une solitude. Une vigne s'élevant le long des appuis qui la soutiennent, laisse retomber ses pampres en festons et forme un portique de feuillage. Point de lieu plus favorable à nos mutuelles réflexions ; pendant que ces arbres et ces vignes réjouiront nos regards, il y aura pour l'âme une instruction, pour les yeux un plaisir.

Toutefois ce que tu aimes, ce que tu cherches avant tout, ce sont mes paroles. Je te vois déjà, laissant de côté les charmes d'une vue pleine de délices, attacher sur moi un regard avide. Grâce à la tendresse que tu me portes, te voilà tout oreilles, tout silence pour m'écouter. Mais qui suis-je et où suis-

\* Il avait été le collègue de saint Cyprien au barreau, et avait quitté le paganisme pour embrasser la religion chrétienne en même temps que lui.

mes talents pour que j'aie à t'apprendre quelque chose ? La médiocrité de mon esprit, ne produit que de bien faibles moissons, et non pas ces tiges vigoureuses qui ploient sous le fardeau de l'épi. Je l'essayerai cependant avec tous les soins dont je suis capable : ce que j'ai à dire soutiendra ma faiblesse. Qu'au barreau, et à la tribune publique, l'orateur appelle à son secours la pompe et l'ambition du langage ; à la bonne heure. Mais quand on parle de Dieu notre Seigneur, l'inviolable sincérité du langage, au lieu de recourir aux artifices de l'éloquence pour appuyer les arguments de la foi, se contente de la substance des choses. En un mot, écoute des paroles non pas éloquentes, mais énergiques ; non pas habilement fardées pour captiver les oreilles d'une assemblée populaire, mais d'une simplicité grossière qui ne veut d'autre ornement que la vérité pour raconter les miséricordes divines. Ecoute ce que l'on sent avant de l'avoir appris ; ce qui n'est pas le fruit du temps, ni de laborieuses investigations, mais ce qui découle d'une grâce qui nous prévient et hâte son œuvre.

Plongé dans les ténèbres d'une nuit épaisse, et flottant au hasard sur la mer orageuse de ce monde, j'errais çà et là, sans savoir quelle route il fallait tenir, étranger à la vérité comme à la lumière. La bonté divine m'assurait que pour être sauvé, il fallait naître une seconde fois, prendre une vigueur nouvelle dans le baptême, y déposer le vieil homme, et tout en gardant le même corps, se renouveler dans son esprit et dans son cœur. Mystère incompréhensible pour moi et que repoussaient alors mes désordres. Comment un pareil changement est-il possible, me disais-je ? Comment dépouiller en un moment des penchants naturels qui ont vieilli avec nous, ou des habitudes qui se sont fortifiées par le temps ? non ; ils ont jeté dans notre âme des racines trop profondes. L'homme accoutumé au luxe des festins, apprend-il jamais la sobriété ? Celui qui s'est montré sous des vêtements somptueux et qui a brillé sous l'or et la pourpre, abaisse-t-il jamais son faste à des habits vulgaires ? Le magistrat qui se complait dans les faisceaux et les honneurs, descend-il volontiers à l'obscurité de la vie privée ? Enfin, voyez

l'ambitieux qui traîne à sa suite une armée de clients et s'enivre de leurs hommages ; la solitude est pour lui un supplice. Oui , il faut nécessairement que l'esclave des passions , par un charme invincible , continue d'être séduit par l'ivresse , enflé par l'orgueil , enflammé par la colère , troublé par la cupidité , aiguillonné par la vengeance , captivé par l'ambition , précipité par la luxure.

Telles étaient mes pensées habituelles. Engagé dans des liens honteux qu'il me paraissait impossible de briser , je nourrissais complaisamment mes inclinations vicieuses et désespérant d'un état meilleur , je caressais des chaînes qui s'étaient comme incorporées à moi. Mais aussitôt que les souillures de ma vie précédente eurent été lavées dans le bain régénérateur ; que la lumière d'en haut fut descendue dans le sanctuaire de mon âme purifiée ; et que les effusions de l'Esprit saint , en faisant de moi un homme nouveau , m'eurent enfanté à une seconde vie , alors , ô merveille ! les sceaux furent brisés , mes doutes s'éclaircirent , mes ténèbres se dissipèrent , les difficultés jusqu'alors insurmontables s'aplanirent , et les obstacles tombèrent d'eux-mêmes. Il était facile de le reconnaître , ce qu'il y avait en moi de charnel et d'assujéti au péché , tenait de la terre ; ce que l'Esprit saint commençait de ranimer , venait de Dieu. Tu n'ignores pas assurément , et tu le reconnais avec moi , tu n'ignores pas ce que nous avons perdu à cette mort du crime , ce que nous avons gagné à cette vie de la vertu. Tu le sais , je ne veux pas le rappeler. La louange que l'on se donne à soi-même est toujours odieuse. Disons-le toutefois ! Ce n'est pas une œuvre de vanité , mais de reconnaissance que d'attribuer ce changement à Dieu sans en faire honneur à la vertu de l'homme et d'imputer à la foi l'innocence d'aujourd'hui de même qu'à l'infirmité humaine la corruption d'hier. A Dieu , à Dieu seul appartient ce que nous sommes. Source de notre vie , principe de notre force , il nous donne dès ce monde des pressentiments et un avant goût de l'avenir. Seulement que la crainte soit la gardienne de notre innocence , afin que notre-Seigneur , après avoir daigné par sa bienveillante miséricorde descendre dans

nos âmes, y maintienne sa présence, retenu par un séjour qu'embellit la piété. Autrement le bienfait dont nous avons été honorés engendrerait la négligence et rouvrirait la porte à l'ennemi. Au reste, si tu marches, sans faillir, et constamment dans les voies de l'innocence et de la justice ; si attaché à Dieu de toutes les puissances de ton cœur, tu persévères dans la carrière où tu es entré, tu grandiras en force avec les accroissements de la grâce spirituelle. Il n'en est pas des dons célestes, comme de ceux de la terre, toujours étroits et bornés. L'Esprit s'épanche avec largesse dans nos âmes, fleuve immense, qui ne connaît ni digues ni rivages. Il coule sans jamais tarir ; il déborde sans s'épuiser. Pour cela que faut-il ? Un cœur qui ait soif de la grâce et s'ouvre à elle : point d'autres limites à ses effusions que la mesure et la capacité de notre foi. Fidèle à la modestie, à la soumission, à la chasteté, pure dans son langage comme dans ses pensées, l'âme alors reçoit le privilège d'arrêter la violence des poisons, de guérir les malades, de rendre la santé spirituelle à ceux qui l'ont perdue. Aux vindicatifs elle impose la paix, aux turbulents le repos, à l'homme cruel la douceur. Par ses paroles menaçantes, elle arrache de honteux secrets à ces esprits immondes et vagabonds qui se glissent dans le corps des hommes pour les torturer ; elle les contraint de fuir sous ses fouets vengeurs. Ils se débattent, ils crient ils hurlent ; vains efforts ! elle les étend sur ses chevalets, elle les déchire de ses verges, elle les consume de ses feux. Ici l'action est réelle, quoique invisible ; la blessure est secrète ; mais le châtement est public. Ainsi l'Esprit qui n'a fait encore qu'ébaucher son œuvre, agit dans toute sa liberté ; mais, parce que nous n'avons pas encore dépouillé l'enveloppe mortelle, nos yeux charnels demeurent obscurcis par les nuages du siècle. A quel degré de force et de puissance ne s'élève donc point l'âme, ainsi renouvelée, puisque non-seulement elle est arrachée aux funestes souillures du monde et protégée contre les assauts de l'ennemi par la pureté et l'innocence qu'elle a reconquises ; mais qu'agrandie et fortifiée, elle commande en souveraine à toute l'armée des démons.

Pour mieux apprécier, au jour de la vérité, l'éminence du don divin, je vais allumer devant toi un flambeau qui, dissipant les ténèbres de l'erreur, te montrera de quelles ombres le siècle est enveloppé. Imagine-toi pour un moment que tu es transporté sur le sommet le plus élevé d'une haute montagne. Contemple de cet observatoire le tableau qui se déroule à tes pieds ; promène ça et là tes regards, et libre des influences terrestres, parcours la scène si agitée de ce monde orageux. Quelle pitié il va d'abord t'inspirer ! puis, par un secret retour sur toi-même, vois comme ta joie éclatera en reconnaissance à l'égard du Seigneur, et combien tu te féliciteras d'avoir échappé à ces tempêtes ! vois les routes publiques fermées par les brigands ; les mers assiégées par les pirates ; partout la fureur des combats et la guerre divisant les nations. L'univers est inondé de sang humain. Qu'un scélérat immole son semblable, on crie à l'homicide ; l'homicide s'appelle courage quand il se commet par une nation tout entière. Ce n'est plus le degré d'innocence, c'est l'énormité du forfait qui lui assure son impunité.

Jette les yeux sur les villes ! qu'y rencontres-tu ? Une agitation plus triste que le silence du désert. Un combat de gladiateurs se prépare, afin qu'une curiosité sanguinaire s'y repaisse du spectacle du sang. Les suc d'une nourriture vigoureuse circulent dans ces membres athétiques, afin que la victime, long-temps engraisée et chargée d'embonpoint, tombe à plus grands frais. L'homme est égorgé pour le plaisir de l'homme : le meurtre a sa théorie, sa science, son usage. Peu content de commettre le crime, on le professe. O comble de la barbarie ! où trouver des expressions pour flétrir tant de férocité ? L'assassinat transformé en art ! la gloire pour avoir tué habilement ! mais, je te le demande, de quel nom faut-il appeler ceux qui sans y avoir été condamnés, à la fleur de l'âge, avec une beauté remarquable et sous des vêtements de fête, descendent dans l'amphitéâtre ? Les vois-tu préparer froidement leur trépas, applaudir à leur infamie, et combattre les bêtes féroces, non pour expier leurs crimes, mais par une fantaisie.

barbare ? Les pères viennent contempler leurs fils ; le frère est dans l'arène ; la sœur est là qui le regarde. Mais que dis-je ! quoique la magnificence des préparatifs élève le prix du spectacle , la mère achète le droit d'assister à ses douleurs. Et dans ces divertissements impies , sanglants , funestes , nul ne songe que son regard a été parricide.

Arrête maintenant tes regards sur des spectacles d'un autre genre. Le théâtre t'offrira des souillures non moins douloureuses , non moins humiliantes. Le cothurne tragique a pour objet de retracer en vers les crimes du passé. Les parricides , les incestes les plus monstrueux de l'antiquité reprennent par la fidélité des images une vivante réalité , de peur qu'avec le cours des siècles , le souvenir ne s'en affaiblisse. On apprend à toutes les générations que ce qui s'est fait une fois peut se répéter. Les désordres ne meurent jamais ; les forfaits ne sont point effacés par le temps , ni ensevelis dans l'oubli. Ce qui a cessé d'être crime devient l'exemple , on goûte une secrète jouissance à retrouver dans les infâmies de la scène , les dissolutions secrètes de la maison où bien à étudier celles que l'on peut y commettre. On se façonne à l'adultère par la représentation de l'adultère , et sous la protection corruptrice de la licence publique , la matrone qui peut-être était entrée vertueuse au théâtre , en sort impudique. Ce n'est pas tout , quelle atteinte portée aux bonnes mœurs ! quel encouragement au mal ! quel aliment pour les passions que l'aspect contagieux de ces pantomimes effrontées et de ces raffinements de débauche qui insultent aux lois de la nature ! Les hommes s'y dépouillent de leur sexe ; la vigueur et la dignité humaine s'y éteignent honteusement dans la mollesse d'un corps énérvé ; le plus sûr de plaire , c'est celui qui se montre le plus efféminé. Plus il est criminel , plus il est applaudi ; l'habileté suprême , c'est la suprême infamie. O crime ! on le contemple avec plaisir. Que ne peut conseiller un pareil homme ? Il allume les sens , il réveille les désirs mauvais , il étouffe les plus énergiques réclamations d'une conscience vertueuse. Ajoutez à cela que pour autoriser des séductions flatteuses par elles-mêmes et insinuer

dans les âmes un poison qui soit mieux reçu, les illustres exemples ne manquent jamais. Là, il n'est question que d'une Vénus impudique, d'un Mars adultère; de leur éternel Jupiter, le premier des dieux par le scandale de ses mœurs non moins que par son sceptre, brûlant avec ses foudres pour des beautés mortelles, tantôt blanchissant sous les plumes du cygne, tantôt coulant en pluie d'or, ailleurs enlevant de jeunes pubères par le ministère de son aigle. Le moyen, je te le demande, que la pudeur ou la vertu puisse survivre à de pareilles représentations ! Ils imitent les dieux qu'ils adorent. Les malheureux ! le crime devient pour eux un acte de religion.

Ah ! si du sommet élevé où je t'ai placé, tu pouvais pénétrer dans l'intérieur des maisons, déchirer les voiles qui couvrent de honteux mystères, et manifester ces désordres à tous les regards, tu apercevrais des dissolutions dont un front pudique ne saurait soutenir l'aspect ; tu verrais des crimes qu'on ne peut contempler sans crime ; tu verrais des déportements que l'on désavoue et que l'on se hâte de mettre en pratique. Poussé par une brutalité extravagante, l'homme se rue sur l'homme. On se précipite dans des excès que n'oseraient avouer ceux qui s'y livrent. Je me trompe, ou celui qui les blâme les imite. L'infamie se soulève contre l'infamie. Elle croit avoir échappé au regard, comme si la conscience ne lui suffisait pas. Accusateurs en public, coupables en secret, la censure qu'ils envoient aux autres devient leur propre arrêt. Ils condamnent au-dehors ce qu'ils commettent intérieurement, et ils ne l'ont pas plutôt condamné qu'ils s'y précipitent de gaité de cœur. L'audace est toujours de moitié avec le crime, et l'impudence se met en harmonie avec l'impudicité. Mais ne t'étonne pas que leur langage soit conforme à leurs actions. Tout ce qui découle de cette source impure est moins impur que la source elle-même.

Je t'ai montré les voies publiques semées d'embûches, la guerre déchirant partout le monde, des spectacles sanglants ou honteux, les prostitutions dont frémit l'antre de la débauche, ou les dissolutions que cache l'intérieur de la maison, d'autant plus hardies, qu'elles sont plus secrètes. Peut-être t'imagineras-

tu que le sanctuaire de la justice est libre du choc des passions et pur de tout désordre. Regarde ! là plus qu'ailleurs tu trouveras de quoi exciter ta haine et tes yeux s'en détourneront avec dégoût. Vainement les lois, gravées sur l'airain des douze tables, étalent aux regards publics leurs menaçantes prescriptions : on pêche jusque sous l'œil de la loi ; on est criminel jusque dans le temple de la justice. L'innocence ne trouve pas même d'asile dans le lieu consacré à sa défense. Au sein du repos, et sous la toge pacifique, les intérêts opposés et les passions violentes s'y heurtent et mugissent comme sur un champ de bataille. J'y vois des épées, des haches, des ongles de fer qui déchirent, des chevalets qui étendent, des flammes qui dévorent, des bourreaux acharnés, et pour torturer un seul homme plus d'instruments de mort qu'il n'a de membres. Pendant ce temps qui songe à défendre l'opprimé ? L'avocat ? Il est traître et prévaricateur. Le juge ? Il a vendu sa voix. Le magistrat qui siège sur le tribunal pour frapper le crime, commet le crime et l'interprète de la loi trafique de son honneur pour perdre l'innocence. Le vice marche partout la tête haute ; il se multiplie sous toutes les formes et sème dans les cœurs corrompus ses fatales influences. L'un suppose un testament, l'autre falsifie un acte public qui entraînera la ruine de son ennemi ; ici les enfants sont dépouillés de leur patrimoine ; là des étrangers sont substitués à l'héritier légitime ; c'est un ennemi qui vous accuse, un calomniateur qui vous attaque, un faux témoin qui vous diffame ; partout des langues effrontément vénales qui se prostituent au mensonge et à la délation, tandis que le coupable ne succombe pas même avec l'innocent. Plus de respect pour la loi ; on insulte impunément au magistrat, au tribunal. Tremble-t-on devant celui qu'on est sûr d'acheter ? L'innocence au milieu de tant de crimes est elle-même un crime ; qui ne ressemble pas aux scélérats, les offense, les lois sont de complicité avec les désordres, et le forfait se légitime dès qu'il est public.

Mais peut-être diras-tu que pour décrier ce qui se passe dans le monde, j'ai choisi à dessein les tableaux les plus hideux et promené tes regards sur des images bien faites pour révolter

les yeux et blesser une conscience vertueuse. Eh bien, je te montrerai ce que l'ignorance populaire décore du nom de biens. Là encore nouvelle déception à fuir. Ce que tu appelles honneurs, faisceaux, dignités, opulence, commandements militaires, magistratures civiles, autorité souveraine et absolue, qu'est-ce après tout ? Un mal flatteur imprégné d'un poison secret ; un masque riant qui cache sous des apparences trompeuses un grand fonds de malice et de misère. On dirait une coupe dans laquelle une main adroitement perfide a mêlé des sucres mortels à une douce saveur. Trempez-y vos lèvres ; le breuvage vous séduit ; achevez, la mort circule dans vos veines. Vois-tu cet homme qui promène la pompe de ses vêtements et s'imagine qu'il brille sous la pourpre ? Par combien de bassesses a-t-il acheté cet éclat ! Combien il lui a fallu supporter d'humiliations et de dédains ! Combien de fois le matin, courtisan empressé, a-t-il assiégé une porte orgueilleuse ! combien de fois, confondu dans la foule des clients, n'a-t-il pas marché devant des protecteurs superbes afin qu'un jour aussi un vil troupeau d'adulateurs marchât devant lui, et adorât dans l'homme, sa puissance. En effet, ces hommages vont à ses faisceaux, mais non à son mérite. Aussi quelle chute humiliante, quand le flatteur toujours attentif au souffle de la faveur populaire, déserte cette grandeur tombée et la livre à sa honteuse solitude ! Alors apparaissent les ruines d'une maison qui s'écroule, les plaies d'un patrimoine épuisé, et toutes ces dépenses extravagantes pour acheter la faveur de la multitude et cette popularité qui n'a duré qu'un jour. Sacrifices infructueux ! décoration mensongère d'un spectacle, aussi fatal au magistrat que stérile pour le peuple.

Examinons ces prétendus riches qui joignent héritage à héritage, qui envahissent le champ du pauvre pour étendre au loin leur immense domaine, qui possèdent des monceaux d'or et d'argent, enfouis dans la terre, ou dressés dans leurs maisons. Tremblants au milieu de leur opulence, ils sont continuellement torturés par la crainte qu'un brigand ne les dépouille, qu'un assassin ne les frappe, qu'un voisin plus puis-

sant ne les trouble dans leurs jouissances par des procès frauduleux. Jamais de sécurité; à leur table, le soupçon; pendant leur sommeil, le souci. Cet heureux du siècle soupire au milieu du festin, quoiqu'il boive dans les pierreries, et lorsqu'une couche moëlleuse a enseveli dans ses plis profonds un corps énérvé par l'intempérance, il veille sur le duvet. Le malheureux ! Il ne comprend point que ce sont là de beaux supplices; qu'il est garotté par son or, et qu'il est mille fois plus possédé par sa fortune qu'il ne la possède. O profond aveuglement de l'esprit humain ! o cupidité vraiment extravagante et digne d'exécration ! Il pourrait se décharger des fardeaux qui l'accablent; mais non, il continue de couvrir un trésor qui fait sa torture; il s'attache opiniâtrément à des richesses qui sont ses bourreaux. Ne lui parlez pas de largesses à ses clients, ni d'aumônes aux pauvres. Cet argent, qui, à les en croire, leur appartient, et qu'ils gardent enfermé dans leur maison avec autant de soin que si c'était l'argent d'autrui, ils n'oseraient en détacher une parcelle, ni pour leurs amis, ni pour leurs enfants, ni pour eux-mêmes. Ils ne possèdent que pour empêcher un autre de posséder. Mais, ô étrange renversement de langage ! ils donnent le nom de biens à des choses qui ne leur profitent que pour le mal.

Du moins la sûreté habite, diras-tu peut-être, parmi les distinctions et les honneurs, sous la pourpre impériale et au milieu de ces satellites nombreux qui environnent le palais des rois. Détrompe-toi : ils ressentent plus d'effroi qu'ils n'en inspirent; ils sont réduits à craindre autant qu'ils sont craints. Le rang suprême se venge de celui qui l'occupe, quoiqu'il couvre sa poitrine de satellites nombreux. Il n'y a pas plus de sécurité pour le sujet que pour le prince; il tremble devant sa propre puissance avant d'en épouvanter les autres. Elle ne lui sourit que pour lui être cruelle, ne le flatte que pour le tromper, ne le caresse que pour le perdre, ne l'élève que pour l'abaisser. Les grandeurs de l'ambition lui sont prêtées à usure. Les intérêts du châtimeut se mesurent sur le degré des honneurs et des dignités.

Où donc réside le repos tranquille et assuré, la sécurité solide et permanente ? Nul autre moyen que d'arracher son navire au flux et au reflux de ce monde orageux pour jeter l'ancre dans le port du salut ; que de détacher ses yeux de la terre pour les élever vers le ciel , et, une fois admis aux dons du Seigneur, rapproché de son Dieu par l'esprit, regarder comme au-dessous de sa dignité les grandeurs et les pompes de la terre. Que reste-t-il à demander ou à regretter dans le monde, quand on est plus grand que le monde ? Quel inébranlable appui, quelle garantie céleste pour les biens à venir, que d'avoir brisé les liens d'un monde corrupteur, et d'être purifié de ses souillures pour contempler la lumière de la céleste immortalité ? Loin de nous la mort dont nous avait frappés autrefois la malice funeste de l'ennemi ! Plus il nous est donné de connaître et de condamner ce que nous étions, plus nous sommes forcés d'aimer ce que nous serons un jour. Pour élever l'édifice de notre grandeur spirituelle, il ne faut ni trésors, ni brigues, ni bras humains, ni laborieux efforts ; c'est un don purement gratuit de la bonté divine, et il n'en coûte point pour l'obtenir. L'esprit céleste s'épanche de lui-même comme le rayon s'échappe du soleil, comme l'eau jaillit de la source, comme la rosée tombe du ciel. Une fois que l'âme, en contemplant le ciel, y a lu le nom de son auteur, plus haute que le soleil, plus élevée que toute puissance humaine, elle commence déjà d'être ce qu'elle espère.

Pour toi qui combats depuis longtemps dans les rangs de la sainte milice, garde pure et inviolable la discipline qui enfante les vertus religieuses ; partage tes moments entre la prière et la lecture. Tantôt converse avec Dieu ; tantôt, laisse-le converser avec toi ; qu'il t'instruise de ses préceptes, qu'il t'incline à la soumission. L'âme que le Seigneur enrichit ne peut être appauvrie par les hommes ; plus d'indigence à redouter pour celle que nourrit une fois le divin aliment. Tous ces lambris dorés, tous ces murs revêtus de marbres précieux, te paraîtront bientôt méprisables, quand tu sauras que c'est toi qu'il faut orner et embellir de préférence ; que ta maison de prédilection est celle

où le Seigneur est descendu comme dans un sanctuaire, et où l'Esprit-Saint a commencé de résider. Voilà le palais qu'il faut orner des peintures de l'innocence, éclairer des rayons de la justice. Jamais il ne tombera en ruines sous la main du temps ; jamais il ne se flétrira par la dégradation de son or ou de ses peintures. Tout ce qui est fardé dure peu, et des biens, qui n'ont ni consistance ni réalité, ne présentent aucune stabilité à ceux qui les possèdent. Mais la maison de notre âme demeure inviolable avec la fraîcheur de ses ornements, l'intégrité de ses honneurs, et la permanence de son éclat. Elle ne peut ni tomber en ruines, ni être anéantie ; elle ne peut que subir une transformation plus glorieuse à la résurrection du corps.

J'arrête ici, mon très-cher Donat, ces courtes réflexions. Sans doute ton indulgence naturelle, ta bonté patiente, ton jugement solide, et ta foi me répondent que tu prends plaisir à des vérités salutaires, et que rien ne flatte plus agréablement tes oreilles que ce qui est agréable à Dieu ; cependant, liés comme nous le sommes, et sûrs de pouvoir souvent conférer ensemble, il est bon d'imposer une mesure à nos paroles. Et comme la liberté des vacances nous donne des loisirs, consacrons à une sainte allégresse les derniers moments que nous laisse le soleil penché vers l'horizon. Que l'heure du banquet ne soit pas même étrangère à la grâce céleste ; que le chant des psaumes accompagne notre frugal repas. Puisque ta mémoire est fidèle et ta voix harmonieuse, commence ainsi que de coutume ; tu serviras de ton côté à ton ami des aliments bien préférables, si tu nous fais entendre des vérités spirituelles, et si une harmonie religieuse flatte nos oreilles.

## LETTRE II.

Le clergé romain au clergé de Carthage à l'occasion de la retraite de saint Cyprien.

Le sous-diacre Crémentius, que vous nous avez député pour un motif particulier, nous a donné avis que le bienheureux

pape <sup>1</sup> Cyprien a pris le parti de s'éloigner. Il aurait agi en cela avec prudence, vu l'éminence de sa dignité. La lutte <sup>2</sup> approche ; Dieu l'a permise pour offrir aux élus le moyen de se mesurer avec l'ennemi du salut, et pour donner aux anges ainsi qu'aux hommes le spectacle d'un combat où le vainqueur recevra la couronne, et où le vaincu subira une sentence qui nous est déjà signalée. Chargés comme nous le sommes du soin de veiller au troupeau dans l'absence du pasteur <sup>3</sup>, si nous néglignons nos devoirs, il nous serait dit comme il a été dit aux pasteurs négligents qui nous ont précédés : « Vous avez dédaigné de courir après la brebis perdue, de remettre dans son chemin celle qui s'égarait, de panser les plaies de celle qui était blessée. Vous buviez le lait du troupeau, et vous vous couvriez de sa laine. » D'ailleurs, le Seigneur lui-même, pour accomplir ce qui était écrit dans la loi et les prophètes, nous donne cet enseignement : « Je suis le bon pasteur ; le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis ; mais le mercenaire, et celui auquel n'appartiennent point les brebis, les abandonne, et prend la fuite à l'aspect du loup. Le loup vient et les disperse. » Il dit aussi à Simon : « M'aimez-vous ? — Oui, Seigneur, je vous aime. — Eh bien ! païssez mes brebis. » Or, nous savons que ces paroles ne furent adressées à Pierre qu'après sa retraite, dont l'exemple entraîna les autres disciples. Nous ne voulons donc pas, frères bien-aimés, que vous soyez des mercenaires, mais de bons pasteurs ; d'ailleurs, vous ne l'oubliez pas, en n'excitant pas nos frères à demeurer inébranlables dans la foi, vous exposeriez l'assemblée des fidèles à se précipiter dans l'idolâtrie et à se perdre pour

<sup>1</sup> A cette époque, et longtemps encore après, le titre de pape était commun à tous les évêques ; il exprimait leur paternité spirituelle. Ce fut Grégoire VII qui ordonna, dans un synode tenu à Rome, qu'à l'avenir cette dénomination appartiendrait exclusivement à l'évêque de cette ville, chef de l'Eglise.

<sup>2</sup> La persécution de Dèce.

<sup>3</sup> Le siège était vacant par la mort de saint Fabien.

jamais. Nous avons à vous offrir mieux que des exhortations verbales. Plusieurs de nos frères se rendent auprès de vous ; vous apprendrez de leur bouche que , par la grâce de Dieu , nous avons rempli et remplissons encore avec empressement des devoirs qui ne sont pas sans danger de la part du monde. Ils vous diront que nous écoutons bien plus la crainte du Seigneur et des châtimens éternels que l'appréhension des hommes et de leurs violences d'un jour ; que notre zèle ne fait pas défaut à l'assemblée de nos frères , que nous les encourageons à persévérer dans la foi et à se tenir prêts pour le jour du Seigneur. Il y a mieux : quelques-uns montaient déjà au Capitole, ébranlés par la frayeur : nous les en avons rappelés. Notre Eglise demeure ferme dans sa foi , quoique un bien petit nombre aient succombé , soit parce qu'ils occupaient un rang éminent , soit parce qu'ils cédèrent à la peur des hommes. Nous les avons séparés de nous , mais sans les abandonner. Loin de là ; nous les avons exhortés et nous les exhortons encore à faire pénitence et à fléchir par tous les moyens qui seront en leur pouvoir celui de qui seul peut venir leur pardon. Les abandonner à eux-mêmes , c'était aggraver leur état.

Vous le voyez , frères bien-aimés , les mêmes devoirs vous sont prescrits. Que ceux qui sont tombés trouvent dans vos exhortations la force de se relever, de confesser Dieu et de réparer leur crime, s'ils sont livrés aux magistrats une seconde fois. Il est un autre point sur lequel nous appelons votre sollicitude. Allez au secours des coupables que la maladie surprend, pourvu qu'ils pleurent leur apostasie et soupirent après la communion. Les veuves, les infirmes, tous ceux qui ne peuvent se présenter, soit parce que la prison les retient, soit parce qu'ils sont bannis de leurs demeures, ne doivent pas être privés des consolations religieuses. Vous ne trompez pas non plus l'attente des catéchumènes malades ; mais la sépulture des martyrs et des autres Chrétiens est l'obligation la plus pressante ; l'infraction de ce devoir entraînerait de grands malheurs. Celui d'entre vous auquel ce soin est confié sera réputé bon serviteur, nous en avons l'assurance ; et, pour récompense de sa fi-

délité dans un humble ministère, il sera établi sur des cités.

Puisse le Dieu qui ne sait rien refuser à quiconque espère en lui nous surprendre occupés de ces œuvres ! Les frères qui sont dans les liens vous saluent avec les prêtres et toute l'Eglise qui veille avec une grande sollicitude pour tous ceux qui invoquent le nom du Seigneur. Nous vous conjurons de vous souvenir de nous de votre côté. Vous saurez que Bastien est arrivé auprès de nous. Nous vous en supplions, au nom de votre zèle pour la gloire de Dieu, adressez une copie de cette lettre partout où vous le pourrez ; saisissez les occasions, faites-les naître vous-mêmes ou envoyez des exprès, afin que nos frères marchent d'un pas ferme et assuré dans la foi.

Que votre santé, frères bien-aimés, soit toujours florissante.

### LETTRE III.

Aux prêtres et aux diacres de Rome.

Cyprien aux prêtres et aux diacres ses frères, résidant à Rome, salut.

Le bruit que mon vertueux collègue avait passé à une autre vie était encore douteux, et les opinions flottaient incertaines, mes frères bien-aimés, lorsque j'ai reçu du sous-diacre Crémentius la lettre où vous me confirmez sa fin glorieuse. J'ai vu avec joie qu'un sacrifice héroïque avait couronné une administration pleine de bonnes œuvres. Recevez mes félicitations pour l'illustre témoignage que vous rendez à sa mémoire. Vous avez voulu par là sans doute vous honorer des vertus de votre chef et nous offrir à nous mêmes un modèle de foi et de constance. Autant l'autorité, quand elle prévarique, contribue à la ruine de ceux qui lui obéissent, autant est salutaire l'exemple d'un évêque qui, pour confirmer ses frères dans la foi, peut leur dire : Imitiez-moi.

Il est arrivé aussi une autre lettre qui n'exprime pas assez clairement par qui elle est écrite, ni à qui elle s'adresse. Les caractères, la rédaction, le papier lui-même me font craindre

qu'elle n'ait subi quelque altération, quelque retranchement. Je vous renvoie l'original dans l'état où il m'est parvenu, afin que vous reconnaissiez si c'est bien le même que vous avez confié au sous-diacre Crémentius. Que la fraude ou le mensonge eût altéré la vérité d'une lettre cléricale, il y aurait là une grave énormité ! Pour nous mettre à même d'éclaircir ce fait, examinez attentivement si la main et la signature sont de vous, puis écrivez-moi ce que je dois en penser.

Je souhaite, mes frères bien-aimés, que votre santé soit toujours florissante.

#### LETTRE IV.

Aux prêtres et aux diacres de Carthage.

Cyprien aux prêtres et aux diacres, ses frères bien-aimés, salut.

Je vous salue, mes frères bien-aimés. Grâce à Dieu, ma santé est bonne, et je suis tout joyeux d'apprendre que vous n'avez couru aucun péril. Puisque les circonstances ne me permettent pas de paraître en ce moment au milieu de vous, je vous en conjure par votre foi et votre piété, remplissez vos fonctions et les miennes, de manière que rien ne manque à la discipline ni à la surveillance. Quant aux dépenses nécessaires à l'entretien, soit de ceux qui sont dans les prisons pour avoir glorieusement confessé le Seigneur, soit des pauvres qui, malgré leur détresse, persévèrent dans le Seigneur, je vous en supplie, qu'il soit pourvu à tous leurs besoins. Les sommes recueillies ont été réparties entre les clercs pour servir à cet usage, afin que plusieurs fussent à même de subvenir aux nécessités de chacun.

Je vous demande aussi d'employer votre zèle et votre prudence au maintien de la paix. Sans doute nos frères, cédant à leur charité, désirent visiter les intrépides confesseurs que la divine miséricorde a déjà illustrés par de glorieux débuts ; cependant qu'ils le fassent avec mesure ; qu'ils évitent de se porter en foule aux prisons, de peur d'exciter les ombrages par cette réunion ; de se faire interdire l'entrée des cachots, et de

tout perdre en voulant tout obtenir. Assurez-leur la continuation de ce bienfait en les obligeant à une sage réserve. Il faut aussi que les prêtres qui vont célébrer les saints mystères auprès des confesseurs n'y paraissent que tour-à-tour, accompagnés d'un seul diacre : le changement des personnes et le mouvement alternatif des visiteurs n'aura plus rien de suspect. Doux et humbles dans toutes les circonstances, comme il convient à des serviteurs de Dieu, nous devons nous accommoder aux temps, veiller au maintien de la paix, et pourvoir aux besoins du peuple.

Je souhaite à mes frères bien-aimés, et que je regrette beaucoup, de se bien porter et de se souvenir de nous. Saluez toute l'assemblée des frères. Le diacre Victor et tous ceux qui sont avec moi vous saluent. Portez-vous bien.

#### LETTRE V.

Aux prêtres et aux diaques de Carthage.

Cyprien aux prêtres et aux Diaques, ses frères, salut.

J'aurais vivement désiré, frères bien-aimés, que mes lettres ne saluassent qu'un clergé sans blessure et pur de tout reproche. Mais puisque la tempête cruelle qui a renversé la plus grande partie de notre peuple a mis le comble à nos douleurs en exerçant aussi ses ravages sur une portion du clergé, nous supplions le Seigneur de permettre, dans sa divine miséricorde, que nos lettres vous trouvent désormais sains et saufs, vous qui, nous le savons, êtes restés debout dans la foi et la vertu. Bien que la situation des choses me pressât d'aller vous rejoindre, d'abord le désir et le besoin de vous revoir, ce qui est le premier de mes vœux, ensuite la nécessité de conférer ensemble et d'arrêter dans une délibération commune les mesures qui concernent le gouvernement de l'Eglise, j'ai cru cependant qu'il valait mieux, pour des considérations qui intéressent la paix et le salut de tous, demeurer encore quelque temps éloigné de vous et prolonger ma retraite. Notre bien-aimé frère Tertullus vous rendra compte de ces motifs. C'est lui,

ui, consultant son zèle si actif pour les œuvres de Dieu, a pensé que je ne pouvais prendre trop de précautions et ne veut pas que je m'expose imprudemment aux regards publics, surtout dans un lieu où j'ai été tant de fois recherché et poursuivi. Me reposant donc sur votre tendresse et votre charité, qui me sont bien connues, je vous demande et vous prescris par ces lettres de me remplacer dans l'administration de l'Eglise, puisque votre présence n'y excite ni ombrage ni péril. Prenez soin des pauvres autant et de la manière que vous le pourrez; je parle néanmoins de ceux qui, demeurés fidèles, n'ont pas déserté le bercail de Jésus-Christ. Que votre charité les aide à supporter l'indigence, de peur que le dénuement ne triomphe d'un courage qui a résisté à la tempête. Je réclame des soins plus empressés encore pour les confesseurs. La plupart d'entre eux, je ne l'ignore pas, ont été généreusement accueillis par les vœux et la compassion de nos frères. Si cependant quelques-uns avaient besoin d'argent ou de vêtements, qu'on ait soin de leur fournir tout ce qui leur sera nécessaire, comme je vous l'ai recommandé précédemment, lorsqu'ils étaient encore dans les prisons. Seulement ne leur laissez pas ignorer ce que la discipline de l'Eglise, conforme à l'enseignement des Ecritures, attend de leur docilité, c'est-à-dire qu'ils soient humbles, modestes, résignés; qu'ils maintiennent l'honneur de leur titre; qu'ils ajoutent à la gloire de la confession la gloire des bonnes mœurs; en un mot, qu'attirant sur eux en toutes circonstances la protection du Seigneur, ils méritent de parvenir à la céleste couronne par l'héroïque consommation de leur sacrifice. En effet, il leur reste encore à faire plus qu'ils n'ont déjà fait, suivant qu'il est écrit : « Ne louez personne avant sa mort. » Et ailleurs : « Soyez fidèle jusqu'au trépas et je vous donnerai la couronne de vie. » Le Seigneur lui-même ne dit-il pas : « Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin, voilà celui qui sera sauvé. » Qu'ils prennent pour modèle Notre-Seigneur. A l'époque de sa passion il redoubla d'humilité. C'est alors qu'il lava les pieds de ses disciples, en leur disant : « Si je vous lave les pieds, moi votre maître et votre Seigneur,

« vous devez aussi vous les laver réciproquement. Je vous ai donné l'exemple afin que vous l'imitiez. » Qu'ils suivent aussi les enseignements de l'apôtre Paul. Jeté plus d'une fois dans les cachots, battu de verges, livré aux bêtes féroces, il n'en persévéra pas moins dans la douceur et l'humilité. Il avait été ravi au troisième ciel et au paradis; mais loin de s'en prévaloir avec orgueil : « Nous n'avons mangé gratuitement, dit-il, le pain de personne d'entre vous; nous avons vécu dans la peine et la fatigue, travaillant le jour et la nuit pour ne pas vous devenir un fardeau. »

Inculquez, je vous en conjure, ces sentiments à nos frères. Et comme il est écrit : « Celui qui s'élève sera abaissé, » ils ont à redouter aujourd'hui plus que jamais les pièges d'un ennemi qui s'attaque plus volontiers au brave et qui, pour venger l'humiliation de sa défaite, s'efforce de vaincre son vainqueur. Fasse le Seigneur que je les revoie promptement et que mes salutaires exhortations les disposent à sauver leur gloire ! Il m'est douloureux, en effet, d'apprendre que plusieurs d'entre eux se font remarquer par l'orgueil et la corruption de leurs discours, qu'ils se livrent à de misérables inepties, qu'ils se querellent les uns les autres, et que des membres de Jésus-Christ, illustrés par la confession, se souillent dans des commerces illicites, sans vouloir se laisser conduire par les prêtres ou par les diacres. Ainsi les désordres d'un petit nombre obscurcissent la gloire des vertueux confesseurs. Ils devraient montrer plus de vénération pour ces derniers, de peur que leur témoignage ne les condamne et ne les retranche de leur société. Quel est le confesseur illustre et véritable ? Celui qui au lieu de devenir ensuite la honte de l'Eglise en est la gloire.

Quant à la demande de nos frères dans le sacerdoce, Donat, Fortunat, Novat, et Gordius, je n'ai pu y répondre de ma seule autorité. Je me suis imposé, dès les premiers jours de mon épiscopat, l'obligation de ne rien décider par moi-même sans votre concours et le consentement du peuple. Aussitôt que la divine miséricorde m'aura ramené au milieu de vous, nous délibère-

ons en commun , ainsi que l'exigent les égards que nous nous devons réciproquement, sur les mesures qui ont été prises ou sur celles qu'il reste à prendre.

Je fais des vœux , mes frères bien-aimés et qu'il me tarde de revoir, pour que votre santé soit bonne et que vous gardiez mémoire de moi. Saluez tendrement de ma part l'assemblée chrétienne et demandez-lui de se souvenir de moi. Adieu.

## LETTRE VI.

Au prêtre Rogatien et aux autres confesseurs.

Cyprien au prêtre Rogatien et aux autres confesseurs, ses frères, salut.

Très-chers et généreux frères, je vous ai écrit, il y a déjà longtemps pour adresser à votre foi et à votre héroïsme de triomphantes félicitations. Aujourd'hui encore nous élevons la voix pour préconiser avec une insistance et un plaisir toujours nouveaux l'illustration de votre mérite. Pouvais-je former un vœu plus cher, goûter un bonheur plus doux que de voir le troupeau de Jésus-Christ honoré par l'éclat de votre confession ? Mais si c'est là un sujet d'allégresse pour tous les frères, la part de l'Evêque doit être plus grande dans l'allégresse commune ; car la gloire de l'Eglise est la gloire du chef qui la gouverne. Autant la chute de ceux que la tempête a renversés nous apporte de douleurs, autant nous nous réjouissons à la nouvelle que le démon n'a pu vous abattre. Nous vous exhortons cependant, au nom de la foi commune, au nom de la tendre et sincère affection que nous vous portons au fond du cœur, à ne pas vous contenter d'une victoire remportée dans un premier combat, mais à soutenir votre gloire par la persévérance. Nous vivons encore au milieu du siècle. Nous sommes encore sur le champ de bataille, tous les jours nous avons à défendre notre vie éternelle : tâchons donc que les premiers degrés nous conduisent aux derniers, et qu'une fin glorieuse couronne d'heureux débuts. L'acquisition d'un trésor est peu de chose ; le conserver demande plus d'efforts. Ce qui constitue

la vie de l'âme, c'est moins le bienfait de la foi et de la régénération, que la fidélité à les maintenir. Dieu n'est pas le prix d'un premier effort; il se donne à la consommation du sacrifice. N'est-ce pas là ce que confirme en ces termes l'enseignement du Seigneur? « Vous voilà guéri; gardez-vous de pécher, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire. » C'était dire à celui qui lui a rendu témoignage: vous voilà confesseur, gardez-vous de pécher, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire. Voyez Salomon, Saül et mille autres. Tant qu'ils marchèrent dans les voies du Seigneur, ils purent conserver la grâce qu'ils avaient reçue. Aussitôt qu'ils abandonnèrent les préceptes du Seigneur, la grâce aussi les abandonna. Il nous faut marcher sans relâche dans l'étroit et pénible sentier de la gloire. Puisque la résignation, l'humilité, la soumission et la pureté conviennent à tous les chrétiens, suivant l'oracle du Seigneur, qui n'ouvre les yeux que sur le serviteur humble, docile, et plein d'une crainte respectueuse pour sa parole, à qui cette obligation est-elle plus sévèrement imposée qu'à des confesseurs, qui devenus un spectacle pour leurs frères, doivent leur servir de modèle? Si Dieu a répudié les Juifs parce qu'ils donnaient occasion aux Gentils de le blasphémer, par une raison contraire il chérit ceux qui par l'énergie de leur foi propagent au loin son nom et lui rendent un solennel témoignage. « Que votre lumière, dit le Seigneur, brille à la face des hommes, afin qu'ils découvrent la sainteté de vos œuvres, et glorifient votre père qui est dans les cieux. » Brillez dans le monde comme des flambeaux, nous crie l'apôtre Paul. » Pierre nous met sous les yeux le même enseignement: « Etrangers et pèlerins ici-bas, abstenez-vous des convoitises de la chair qui font la guerre à l'âme. Portez au milieu des Gentils des mœurs pures, afin que si leur malice et leur jalousie viennent à interroger vos œuvres, ils les trouvent bonnes, et glorifient le Seigneur. » Cette consolation, vous me la donnez pour la plupart. Devenus meilleurs encore par votre triomphe, soumis, vertueux, vous ne trahissez pas votre illustration; mais quelle douleur pour nous d'apprendre

que plusieurs déshonorent votre pieuse milice et ternissent par une conduite peu régulière l'éclat de leur titre ! Jaloux comme vous l'êtes de l'intégrité de votre gloire, vous devez reprocher aux coupables leurs désordres, les corriger, les réformer. En effet quelle grave atteinte portée à votre honneur que d'entendre dire : celui-ci s'adonne à l'intempérance et à la débauche ; celui-là est retourné dans une patrie d'où il avait été banni, et s'expose, s'il est découvert, à mourir en criminel et non en chrétien !

On m'annonce que plusieurs ont ouvert leur âme à l'enflure et à l'orgueil, quoiqu'il soit écrit : « Prenez garde de vous élever ; mais tenez-vous dans la crainte. Si Dieu n'a point épargné le rameau naturel, vous devez craindre qu'il ne vous épargne pas non plus. » Notre-Seigneur s'est laissé conduire à la mort comme une brebis à l'autel du sacrifice, et il n'a pas plus ouvert la bouche que l'agneau qui demeure muet sous la main qui le tond. « Je n'aime ni la révolte ni la contradiction, dit-il ailleurs ; j'ai livré mon dos aux verges, et mon visage aux soufflets. Je n'ai point détourné ma face de l'indignité des crachats. » Et aujourd'hui des hommes qui vivent en lui et par lui osent bien s'enorgueillir, oubliant ainsi ses exemples et les enseignements qu'il nous a laissés, soit par lui, soit par ses apôtres. Que si le serviteur n'est pas au-dessus du maître, disciples du Seigneur, marchez sur les traces de son humilité, de sa résignation, de sa patience, puisque plus on s'abaisse, plus on s'élève, suivant l'oracle sacré : « Celui d'entre vous qui aura été le plus petit deviendra le plus grand. » Parlerai-je d'un autre désordre bien fait pour exciter votre indignation, et dont la connaissance m'a profondément affligé ? Il s'en est rencontré qui souillent dans des commerces honteux les temples de Dieu, et prostituent des membres illustres non moins que sanctifiés par la confession, en permettant à des femmes de partager leurs lits, de sorte que leur conscience restât-elle pure, c'est déjà un grand mal que de ruiner la conscience des autres par la contagion du scandale. Retranchez aussi du milieu de vous les altercations et les rivalités ; car le Seigneur a envoyé la paix, et

il est écrit : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Si « vous vous déchirez et vous accusez réciproquement, prenez « garde de périr dans ces conflits. » Abstenez-vous aussi, je vous en conjure, des invectives et des médisances, parce que les médisants n'entreront point dans le royaume des cieus, et qu'une langue, qui a rendu témoignage à Jésus-Christ, doit se conserver pure et dans tout l'éclat de sa gloire. N'en doutez pas. Un langage pacifique, rempli de justice et de mansuétude conformément au précepte de Jésus-Christ, est une confession de tous les jours. Nous avons renoncé au monde le jour de notre baptême; mais la renonciation n'a été véritable qu'au moment où éprouvés et interrogés par Dieu, nous avons tout abandonné pour suivre le Seigneur, persévérant dans la foi et dans la crainte sans défaillir. Fortifions-nous par des encouragements mutuels; avançons de plus en plus dans le Seigneur, afin qu'au jour fixé par sa miséricorde pour nous rendre la paix, suivant la promesse qu'il nous en donne, nos Eglises nous revoient transformés en hommes nouveaux; que nos frères, que les Gentils eux-mêmes, nous retrouvent corrigés sur tous les points, et pleinement convertis; et qu'enfin, après avoir admiré en nous l'héroïsme du dévouement, on admire la sainteté de notre vie. Quoique dans des lettres adressées dernièrement à notre clergé, pendant que vous étiez dans les prisons, j'eusse recommandé, ainsi que je l'ai fait encore tout récemment, que l'on eût à pourvoir à toutes vos nécessités pour le vivre et le vêtement, cependant je vous envoie moi-même, sur mes deniers personnels que je portais avec moi, deux-cent-cinquante sesterces. Je vous ai déjà envoyé précédemment pareille somme. Victor qui est auprès de moi, et qui de lecteur est devenu diacre, vous fait passer cent-soixante-quinze sesterces. Je suis transporté de joie quand on m'apprend que, grâce à la charité de nos frères, il y a entre eux une sainte émulation pour soulager vos nécessités par des dons volontaires.

Je souhaite, mes frères bien-aimés que votre santé soit toujours bonne, et je vous prie de vous souvenir de moi.

## LETTRE VII.

Au clergé, pour lui recommander la prière.

Cyprien aux prêtres et aux diacres ses frères, salut.

Je ne l'ignore pas, mes frères bien aimés, pénétrés comme vous l'êtes de la crainte du Seigneur, vous lui adressez assidûment les plus ferventes prières. Néanmoins je viens faire un appel à votre religieuse sollicitude et vous conjurer de désarmer le Seigneur, non plus seulement par des supplications, mais par des jeûnes, par des larmes, par des gémissements, et par tous les moyens propres à le fléchir. Il faut le reconnaître et le confesser hautement. La tempête violente dont les ravages ont emporté une si grande partie du troupeau, et qui continue encore de le moissonner, est le salaire de nos péchés, parce que nous n'avons point suivi la voie du Seigneur et que nous n'avons pas été fidèles aux célestes préceptes qui nous ont été donnés pour nous sauver. Le Seigneur a obéi à la volonté de son Père; et nous, nous refusons d'obéir à la volonté du Seigneur, passionnés pour le gain et pour les richesses, courant après l'orgueil, adonnés aux rivalités et aux dissensions, pleins de mépris pour la simplicité et la foi, renonçant au siècle de bouche mais non du fond du cœur; complaisants pour nous-mêmes, et déplaisant à tous. Nous sommes donc châtiés suivant que nous l'avons mérité, puisqu'il est écrit. » Le serviteur qui, « connaissant la volonté de son maître, néglige de lui obéir, « sera sévèrement châtié. »

De quels châtiments, en effet, de quels fléaux ne sommes-nous pas dignes, quand les confesseurs eux-mêmes, qui devraient donner aux autres l'exemple des bonnes mœurs, violent ouvertement la discipline! aussi qu'arrive-t-il? tandis que plusieurs se repaissent de la gloire de leur confession avec une ostentation inconvenante et orgueilleuse, arrivent des tortures, mais des tortures sans terme de la part du bourreau, qui n'ont pas pour fin la condamnation, pour adoucissement la mort; des tortures qui ne lâchent pas facilement la victime pour

qu'elle aille recevoir la couronne, mais qui la fatiguent jusqu'à ce qu'elle fléchisse, à moins que, soustraite à ces longs déchirements par la divine miséricorde, elle ne prenne les devants, mise en possession de la gloire moins par le terme de son supplice que par la rapidité de sa mort. Encore une fois, nous payons la dette de nos iniquités, comme nous le signalaient d'avance les avertissements divins. « S'ils sont infidèles à ma loi et ne marchent pas dans la voie de ma justice; s'ils profanent mes ordonnances et transgressent mes commandements, je visiterai leurs crimes avec la verge et leurs prévarications avec mes fléaux. »

Les verges, les fléaux ont frappé, parce que nous n'avons à présenter à Dieu ni bonnes œuvres pour lui plaire, ni satisfaction pour expier nos péchés. Implorons donc du fond du cœur, et avec toute l'énergie dont nous sommes capables, la miséricorde de Dieu, puisqu'il ajoute lui-même : « Cependant je ne leur retirerai point ma miséricorde. » Demandons, et nous recevrons. Que si la grâce se fait attendre à cause de la gravité de nos offenses, frappons à la porte; elle ne manquera point de s'ouvrir, pourvu que ce soient les prières, les larmes et les gémissements qui frappent à la porte. Persévérons dans ces exercices. La prière publique ne dispense pas de celle-là. Car je ne dois pas vous laisser ignorer une révélation dont le Seigneur a daigné m'honorer, et c'est là le principal motif qui m'a déterminé à vous écrire; il m'a été dit dans une vision : « Demandez, et vous obtiendrez. » Après quoi il fut recommandé au peuple qui était présent de prier pour quelques personnes qui lui furent désignées. Mais ni les intentions ni les prières ne furent d'accord. Cette dissonance déplut grandement à celui qui avait dit : Demandez et vous obtiendrez. Il s'affligeait de trouver les sentiments du peuple si partagés et si peu d'union dans l'assemblée des frères, quand il est écrit : « C'est Dieu qui fait habiter dans la même maison ceux qu'il a réunis; » et que nous lisons dans les Actes des Apôtres : « La multitude de ceux qui croyaient n'avait qu'un cœur et qu'une âme. » Le Seigneur lui-même ne dit-il pas de sa bouche sacrée : « Voici mon commandement; c'est que vous

« vous aimiez les uns les autres? » Et ailleurs : « Je vous le déclare, si deux d'entre vous sont d'accord ensemble sur la terre, quelque chose que vous demandiez, mon père, qui est dans les cieux, vous l'accordera. »

Puisque la conformité des vœux est déjà si puissante dans deux personnes, que serait-ce d'une complète unanimité? Ah! si toutes les âmes venaient se confondre dans la paix que le Seigneur nous a donnée, il y a longtemps que la divine miséricorde aurait fait droit à nos demandes : nous ne serions plus battus par les orages qui menacent incessamment notre foi et notre salut. Disons mieux. Si nos frères n'avaient eu qu'un même sentiment, jamais n'eussent éclaté tous ces fléaux.

Ecoutez une autre révélation. J'ai vu le père de famille sur son trône. A sa droite siégeait un jeune homme dont le visage était moitié triste, moitié courroucé; il avait la tête inclinée sur sa main. Un autre était debout, placé à la gauche, portant un filet qu'il menaçait d'étendre pour enlacer tout le peuple qui était là rangé en cercle. Le témoin de cette merveille demanda ce qu'elle signifiait. Il lui fut répondu que le jeune homme assis à la droite, s'affligeait et avait l'attitude de la douleur parce que ses préceptes n'étaient pas observés. Quant à l'autre, il se réjouissait de ce que le père de famille lui avait accordé la liberté de sévir. Cette révélation arriva longtemps avant la persécution. La vision a eu son accomplissement. Nous avons méprisé les commandements de Dieu; nous avons déserté sa loi salutaire; voilà que l'ennemi, investi d'une puissance malfaisante et déployant son filet, nous a surpris sans armes et mal préparés contre l'assaut. Prions instamment, poussons des gémissements sans fin.

Tout récemment encore, mes frères bien-aimés, j'ai besoin de vous le dire, la vision m'a reproché de nouveau notre assoupissement dans la prière et notre manque de vigilance. Aussi bien Dieu, qui châtie ceux qu'il aime, ne les châtie que pour les rendre meilleurs, ne les rend meilleurs que pour les sauver. Debout donc! rompons les liens de notre sommeil; prions et veillons sans relâche, suivant cette recommandation de l'apô-

tre: « Persévérez et veillez dans la prière. » Les apôtres, en effet, ne cessèrent de prier ni le jour ni la nuit; le Seigneur lui-même, qui est le maître de la loi et nous a frayé le chemin par ses exemples, a prié fréquemment, et sans jamais se lasser, comme nous le lisons dans l'Évangile: « Il alla sur la montagne pour prier et il passa la nuit en priant Dieu. » Et pourquoi priait-il puisqu'incapable de pécher, il ne faisait que porter les péchés d'autrui? Il priait pour nous. Et il est si vrai qu'il priait pour nous, que nous lisons ailleurs: » Le Seigneur « dit à Pierre: Voilà que Satan a demandé à te cribler comme le froment; mais j'ai prié pour que ta foi ne vint pas à défaillir. » Que s'il s'est fait pour nous et nos péchés homme de travail, de veilles et de prières, quelle obligation mille fois plus pressante pour nous de vaquer à ces pieux exercices, d'invoquer d'abord Notre-Seigneur lui-même, et ensuite de satisfaire à Dieu le Père par les mérites de Notre-Seigneur! Nous avons dans la personne de Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Dieu, un avocat, un intercesseur, pourvu que nous nous repentions de nos fautes passées et que, reconnaissant et confessant les péchés par lesquels nous offensons encore le Seigneur, nous prenions l'engagement de marcher à l'avenir dans ses voies et de respecter ses commandements. Le Père, en nous châtiant, nous protège. Oui, sans doute, mais tant que nous demeurons fermes dans la foi au milieu des tribulations et des angoisses; c'est-à-dire, inséparablement unis à son Christ, ainsi qu'il est écrit: « Qui pourra nous arracher à l'amour de Jésus-Christ? sera-ce la tribulation, l'angoisse, la persécution, la faim, la nudité, le péril ou le glaive? » Rien de tout cela ne peut séparer de Jésus-Christ les véritables croyants, ni détacher de lui ceux qui sont unis à son corps et à son sang.

La persécution présente n'est qu'une solennelle épreuve de notre courage. Dieu a voulu sonder nos consciences, comme il l'a toujours pratiqué pour les siens, mais sans que jamais dans ces épreuves son assistance ait fait défaut à ceux qui croient en lui. Que vous dirai-je? quoique son serviteur soit le dernier de tous, souillé de nombreux péchés, et indigne de cet hon-

neur, cependant sa miséricorde infinie m'a donné cet avertissement : Dites lui d'avoir confiance, la paix ne tardera point ; si elle se fait attendre encore un peu, c'est qu'il reste quelques fidèles à éprouver. La même voix nous a recommandé directement d'être sobres dans le boire et dans le manger, de peur que la vigueur de notre âme ne s'énerve dans les séductions du monde, ou qu'appesanti sous le poids des viandes notre esprit ne s'engourdissè dans la prière. Je n'ai pas dû étouffer au fond de ma conscience, ni garder pour moi seul, des conseils qui peuvent instruire et guider chacun de nous. Vous-mêmes, au lieu de tenir cette lettre cachée, ayez soin de la faire lire à nos frères. Arrêter les avertissements par lesquels Dieu daigne nous instruire, ce serait envier à son frère ces conseils et ces leçons. Qu'ils sachent donc que le Seigneur ne veut que nous éprouver, et qu'ils se gardent bien d'abandonner jamais par la violence de la persécution présente, la foi qui nous a fait croire en lui : Que chacun, reconnaissant ses fautes, dépouille aujourd'hui du moins la conversation du vieil homme. « Car quiconque, après « avoir mis la main à la charrue, regarde en arrière, n'est pas « propre au royaume de Dieu. » Prenez exemple de la femme de Loth : sauvée de l'embrâsement, elle regarde derrière elle au mépris de la défense ; elle perd le bienfait qu'elle a reçu. Portons nos regards non pas en arrière, où le démon nous rappelle, mais en avant, où Jésus-Christ nous convie. Elevons nos yeux vers le ciel, de peur que les plaisirs et les illusions de la terre ne nous séduisent. Que chacun prie le Seigneur, non pas pour soi seulement, mais pour tous ses frères, ainsi que le Seigneur nous enseigne à prier, lorsqu'au lieu de nous prescrire une prière personnelle il ordonne une prière collective qui embrasse tous les membres de la famille dans l'unanimité de la demande. Si Dieu nous trouve humbles et résignés, étroitement unis l'un à l'autre, ne redoutant rien que sa colère, et rendus meilleurs par la tribulation présente, il saura bien nous mettre à couvert contre les incursions de l'ennemi. Après le châtement, le pardon. Seulement invoquons le Seigneur avec une persévérance qui ne se fatigue pas, avec une foi qui a la confiance qu'elle sera

exaucée, dans la simplicité, dans l'unanimité des cœurs, avec gémissement, avec larmes, comme il convient à des hommes placés entre les ruines de ceux qui pleurent, et les faibles restes de ceux qui tremblent; entre une armée de blessés et quelques rares combattants restés debout. Demandons que la paix nous soit promptement rendue; que nos retraites et nos périls trouvent bientôt leur remède; que les visions dont le Seigneur a honoré ses serviteurs aient leur accomplissement. Demandons le rétablissement de l'Eglise, la sécurité de nos personnes, la sérénité après les pluies, la lumière après les ténèbres, le calme et le repos après l'agitation et la tempête, la pieuse assistance de l'amour paternel, les prodiges accoutumés de la majesté divine afin que les blasphèmes des persécuteurs soient confondus, que le repentir relève ceux qui sont tombés, et que la foi persévérante de ceux qui sont demeurés fidèles se soutienne dans ses triomphes.

Je souhaite, mes frères bien-aimés, que votre santé soit toujours bonne et que vous vous souveniez de moi. Saluez de ma part l'assemblée de nos frères; rappelez-nous à leur mémoire. Portez-vous bien.

### LETTRE VIII.

Aux martyrs et aux confesseurs.

Cyprien aux martyrs et aux confesseurs, salut éternel en Jésus-Christ notre Seigneur et en Dieu le père.

Je suis transporté d'allégresse et ne puis retenir mes félicitations, magnanimes et bienheureux frères, en apprenant l'héroïsme de votre foi, qui fait la gloire de l'Eglise notre mère. Elle applaudissait dernièrement à l'intrépidité de ces confesseurs du Christ que le bannissement n'a point intimidés. Mais votre confession à vous, plus magnanime dans ses souffrances, l'emporte aussi en éclat et en distinction. La gloire des combattants a grandi avec la lutte; la frayeur des tortures ne vous a pas éloignés du champ de bataille; loin de là! elles n'ont fait que provoquer votre valeur. Ardents, pleins de vigueur, vous

êtes retournés au plus terrible des combats avec un dévouement empressé ; quelques-uns, je le sais, ont reçu la couronne ; d'autres ne tarderont pas à la recevoir ; mais tous les membres de cette illustre milice, enfermés dans les mêmes cachots, animés des mêmes sentiments, brûlent de rentrer dans l'arène. Ainsi doit être dans le camp divin tout soldat de Jésus-Christ. L'invincible énergie de la foi ne cède ni à la séduction des caresses, ni à la frayeur des menaces, ni à l'aiguillon des douleurs, parce que celui qui est en nous est plus puissant que celui qui est dans le monde, et que les châtimens de la terre n'ont pas autant de force pour abattre que l'appui d'en haut pour soutenir. Vous nous en avez donné la preuve irrécusable, vous qui, marchant aux premiers rangs de l'armée, avez appris à tous comment on triomphait des supplices, et vous êtes mesurés avec l'ennemi jusqu'à ce qu'il succombât d'épuisement. Ainsi, quelles louanges pourrais-je vous donner, magnanimes frères ! Comment célébrer la force de votre âme, l'énergie de votre foi ! Vous avez soutenu jusqu'à la consommation de la gloire la question la plus rude ; les tortures vous ont cédé plutôt que vous n'avez cédé aux tortures ; ce ne sont pas elles qui ont mis fin à vos douleurs, c'est la couronne céleste qui est venue les suspendre ; le bourreau s'est armé de constance, bien moins pour abattre une foi toujours debout, que pour envoyer plus promptement au Seigneur les serviteurs de Dieu. Quel spectacle pour la multitude qui contemplait d'un œil étonné les luttes célestes, les luttes spirituelles, la grande bataille du Christ ! Elle a vu ses soldats, sans autres armes que celles de la foi, conserver une voix libre, un esprit incorruptible, un courage divin. Les victimes ont été plus fortes que les bourreaux ; des membres brisés, déchirés, ont vaincu les verges qui frappaient, les ongles de fer qui déchiraient. Des blessures, souvent répétées, n'ont pu triompher d'un cœur inébranlable, quoique, dans ces corps meurtris et en lambeaux, la haine, au lieu de membres véritables, ne fatiguât plus qu'une plaie universelle. Le sang coulait à grands flots pour éteindre l'incendie de la persécution, pour assoupir dans sa pourpre glorieuse la

vivacité des flammes infernales. O spectacle sublime, ravissant pour le Seigneur ! De quel œil de complaisance il a vu son soldat demeurer fidèle au drapeau, ainsi qu'il est écrit, et comme l'Esprit-Saint nous l'annonçait d'avance dans le Psalmiste : « La mort des saints est précieuse devant Dieu ! » Oui, mort vraiment précieuse qui achète l'immortalité au prix de son sang, et mérite la couronne par la consommation de la vertu ! Jour de triomphe pour le Christ ! avec quel plaisir il a combattu, remporté la victoire dans de pareils serviteurs, protecteur de leur foi, et proportionnant à l'étendue de celle-ci l'étendue de ses dons. Il assistait à un combat qui était le sien : il a fortifié, soutenu, ranimé les défenseurs de son nom. Vainqueur de la mort une seule fois pour nous, il triomphe éternellement dans nous. » Quand on s'emparera de vos personnes, dit-il, ne songez point à vos réponses ; elles vous seront suggérées dans le moment même ; car ce n'est pas vous qui parlez, mais l'Esprit de votre Père qui parle en vous. »

La lutte présente l'a bien prouvé. N'est-ce pas une parole remplie de l'Esprit-Saint qui s'échappa de la bouche du martyr, lorsque le bienheureux Mappalique disait au proconsul, au milieu de ses tortures : « Tu verras demain un beau combat ? » Le Seigneur accomplit ce que le serviteur avait dit par le témoignage de sa vertu et de sa foi. Le combat céleste eut lieu, et le serviteur de Dieu fut couronné dans la lutte qu'il avait promise. Le voilà bien, ce combat qu'avait prédit en ces termes Isaïe : « Vous n'aurez pas à soutenir un médiocre combat contre les hommes ; car c'est Dieu qui ouvre la lice. » Et pour mieux désigner de quelle nature devait être ce combat, » voilà qu'une vierge concevra, dit-il, et enfantera un fils. Vous l'appellerez Emmanuel. » C'est le combat où notre foi lutte et triomphe ; le combat que nous montre le bienheureux apôtre Paul. « Ignorez-vous donc, dit-il, que de tous ceux qui courent dans le stade, un seul reçoit la palme ? Courez donc, afin d'arriver les premiers. Ils attendent une couronne corruptible ; pour nous, la nôtre est incorruptible. »

Ecoutez en quels termes il nous parle de son propre combat

et nous annonce qu'il sera bientôt l'holocauste du Seigneur.  
 « Pour moi, dit-il, mon sacrifice est déjà commencé, et le temps  
 « de mon immolation est proche. J'ai combattu un glorieux  
 « combat; j'ai achevé ma course, j'ai gardé ma foi, je n'at-  
 « tends plus que la couronne de justice, et l'équitable juge me  
 « la rendra dans ce jour à moi et à tous ceux qui auront aimé  
 « son avènement. »

C'est donc le combat prédit par le prophète, engagé par le Seigneur, soutenu par les apôtres, que Mappalique, élevant la voix au nom de ses collègues et en son propre nom, signala au proconsul. La bouche fidèle n'a pas failli dans ses promesses. Elle a rendu le combat annoncé et reçu la palme qu'elle méritait. Emules de ce bienheureux martyr, comme lui fermes dans la foi, patients dans sa souffrance, vainqueurs au milieu des tortures, puissiez-vous lui ressembler jusqu'à la fin ! Unis ici-bas par les liens de la même confession, par les épreuves du même cachot, soyez unis là-haut par la consommation de vos mérites et l'éclat de la couronne ! Par la joie que vous lui donnerez, séchez les larmes de l'Eglise votre mère, qui pleure sur des ruines si multipliées ; consolidez par vos exemples les bonnes résolutions de ceux qui sont restés debout. Si vous êtes rappelés sur le champ de bataille ; si l'heure du combat sonne pour vous, que votre bravoure égale votre constance au souvenir que vous avez pour témoin le Seigneur qui vous contemple ; que confesser son nom c'est parvenir à sa gloire ; qu'il ne se contente pas de regarder ses serviteurs, mais que c'est lui qui combat dans nous, lui qui couronne et est couronné dans notre triomphe. Si la miséricorde divine ramène la paix avant le jour de votre combat, vous garderez toujours le mérite de vos désirs et la gloire de votre dévouement. Ne vous laissez pas contrister à la pensée que vous êtes inférieurs à ceux qui ont enduré les tortures et qui, marchant avant vous par des routes illustres, sont arrivés à Dieu après avoir foulé le monde aux pieds. Le Seigneur sonde les reins et les cœurs ; il voit au fond des plus épaisses ténèbres. Pour obtenir la couronne, il suffit du témoignage de celui qui nous jugera. Dans ces deux

voles, même grandeur, même illustration, mes frères bien-aimés. L'une plus sûre, plus abrégée, aboutit au Seigneur par une prompte victoire, l'autre, moins pénible, donne le sursis après d'honorables luttes, et nous tient en réserve pour la prospérité de la religion. O heureuse notre Eglise, ainsi glorifiée par la divine miséricorde, illustrée de nos jours par le courage de ses enfants ! Naguère éclatante de blancheur par l'innocence de nos frères, aujourd'hui revêtue de pourpre par le sang des martyrs ! Ni les lys, ni les roses ne manquent à ses fleurs. Que chacun de nous aspire avec une sainte émulation à l'une ou à l'autre de ces magnifiques récompenses ; à la couronne de lys par la pureté des œuvres, à la couronne de pourpre par la gloire de la confession. Dans le camp céleste, la paix et la guerre ont leurs fleurs immortelles pour orner le triomphe des athlètes de Jésus-Christ.

Je souhaite, magnanimes et bienheureux frères, que vous vous portiez toujours bien dans le Seigneur, et que vous vous souveniez de moi. Adieu.

## LETTRE IX.

Au clergé, à l'occasion de quelques prêtres qui, avant la fin de la persécution, et sans attendre l'aveu des évêques, avaient donné imprudemment la réconciliation à ceux qui étaient tombés dans la persécution.

Cyprien aux prêtres et aux diacres, ses frères, salut.

Je me suis longtemps contenu, mes frères bien-aimés, dans l'espoir que ma réserve et mon silence tourneraient au profit de la paix. Mais informé que par une précipitation orgueilleuse et irréflechie, quelques-uns d'entre vous compromettent obstinément et l'honneur des martyrs, et la circonspection des confesseurs, et la tranquillité de tout le peuple, je n'ai pas dû me taire plus longtemps, de peur qu'un silence intempestif ne soit un péril pour le troupeau et pour nous-même. En effet, que n'avons-nous pas à redouter de la colère divine lorsque des prêtres téméraires, oubliant et les règles évangéliques et leur infériorité, que dis-je ? perdant également de vue le jugement à venir du Seigneur, et les droits de l'évêque qui leur est proposé, chose qui ne s'est

jamais faite sous nos prédécesseurs, s'arrogent l'autorité tout entière au préjudice et au mépris du chef. Et plutôt à Dieu qu'ils se l'arrogassent sans que le salut de nos frères en fût compromis ! Je pourrais dissimuler encore, et supporter l'affront que reçoit notre épiscopat, comme je l'ai toujours dissimulé et supporté sans me plaindre, mais le temps des ménagements est passé, puisque l'assemblée de nos frères est trompée par plusieurs d'entre vous qui, en donnant aux prévaricateurs une réconciliation imprudente, ne font que leur nuire davantage. Ceux en effet qui sont tombés n'ignorent pas la gravité de la faute à laquelle les a entraînés la persécution, puisque Notre-Seigneur et notre juge a dit : « Quiconque m'avouera devant les hommes, « moi aussi je l'avouerai devant mon père qui est dans les « cieux. Celui, au contraire, qui me renoncera, je le renoncerai « aussi. » Ailleurs il s'exprime ainsi : « Tous les péchés et tous « les blasphèmes seront remis aux enfants des hommes ; mais « quiconque aura blasphémé contre l'Esprit-Saint, n'aura point « de pardon, et sera coupable d'un péché éternel. » Le bienheureux apôtre ne dit-il pas également : « Vous ne pouvez boire le « calice du Seigneur et le calice des démons ? Vous ne pouvez « vous asseoir à la table du Seigneur et à la table des dé- « mons. »

Dissimuler ces vérités à ses frères, c'est jeter dans l'illusion ces infortunés. Ils pourraient, en faisant une véritable pénitence, satisfaire à Dieu et au père des miséricordes par la prière et les bonnes œuvres ; mais non, on les trompe afin de mieux les perdre ; ils pourraient se relever, on les précipite dans un abîme plus profond. Quoi ! tandis que des pécheurs, souillés de fautes moins graves sont assujettis à une pénitence dont la durée est fixée, sont condamnés à l'exomologèse suivant les prescriptions de la discipline, et ne sont réintégrés dans la communion que par l'imposition des mains épiscopales et les droits du clergé ; aujourd'hui ; quand les plaies saignent encore ; quand la persécution est encore allumée, avant que la paix soit rendue à l'Eglise elle-même, des pénitents publics sont admis à la communion, on prie pour eux à voix haute ;

et avant qu'ils aient fait pénitence, sans qu'ils aient confessé leurs iniquités, sans que l'évêque et le clergé leur aient imposé les mains, on leur donne l'Eucharistie, lorsqu'il est écrit : « Celui qui mangera indignement le pain du Seigneur, ou boira indignement son calice, sera coupable du corps et du sang de « Jésus-Christ. »

Mais ici les vrais coupables ne sont pas ceux qui ne connaissent qu'imparfaitement les règles de l'Écriture. Le crime retombe sur ceux qui les gouvernent, et qui négligent de rappeler ces enseignements à nos frères, afin qu'instruits par leurs chefs, ils se conduisent en toutes choses par la crainte du Seigneur, fidèles aux observances qu'il a données ou prescrites. Ce n'est pas tout ; ils exposent à la haine les bienheureux martyrs, et commettent avec le pontife de Dieu les glorieux serviteurs de Dieu. En effet, ces derniers, par égard pour notre rang, m'ayant adressé une lettre dans laquelle ils me demandent d'examiner les requêtes des prévaricateurs et de leur accorder la paix, mais seulement après que l'Église notre mère l'aura recouvrée la première, et que la protection divine nous aura rendu nous-même à notre troupeau, voilà que ces téméraires, au mépris de la déférence des martyrs et des confesseurs pour notre personne, contrairement à la loi de Dieu et aux observances dont les martyrs et les confesseurs recommandent le maintien, avant que la crainte de la persécution ait cessé, avant notre retour, avant le départ des martyrs pour ainsi parler, se permettent de communiquer avec les coupables, reçoivent leurs noms, et leur livrent l'Eucharistie. J'irai plus loin. En supposant même que les martyrs, emportés par leur gloire, et perdant de vue l'Écriture, eussent exprimé des vœux immodérés, il appartenait aux prêtres et aux diacres de les rappeler à une juste mesure, comme cela s'est toujours pratiqué avant nous.

Voilà pourquoi le Seigneur ne cesse jamais ni le jour ni la nuit de nous avertir par ses châtements. Sans parler ici de nos visions nocturnes, l'Esprit-Saint a inspiré pendant le jour l'âge plein de candeur des enfants qui voient, entendent et révèlent dans l'extase les avertissements par lesquels le Seigneur daigne nous

instruire. Vous entendrez toutes ces choses quand le Seigneur, qui m'a ordonné de m'éloigner, m'aura ramené au milieu de vous. En attendant, que les imprudents, les téméraires, les orgueilleux qui sont parmi vous craignent au moins Dieu, s'ils ont perdu tout respect pour l'homme. Qu'ils le sachent bien. S'ils persévèrent plus longtemps dans les mêmes voies, j'emploierai contre eux les avertissements que le Seigneur m'ordonne d'employer. En attendant, je leur défends d'offrir les saints mystères, sauf à plaider leur cause devant nous, devant les confesseurs eux-mêmes et devant tout le peuple, aussitôt que par la permission du Seigneur nous serons rentrés dans le sein de l'Eglise notre mère. J'ai écrit dans les mêmes termes aux confesseurs et martyrs, ainsi qu'au peuple, en demandant que ces deux lettres vous soient communiquées.

Je souhaite, frères bien-aimés et qu'il me tarde de revoir, que votre santé soit toujours bonne en Notre-Seigneur et que vous daigniez vous souvenir de moi. Adieu.

#### LETTRE X.

Aux martyrs et aux confesseurs qui avaient réclamé la réconciliation pour ceux qui étaient tombés.

Cyprien aux martyrs et aux confesseurs, ses frères bien-aimés, salut.

La sollicitude attachée à notre rang, et la crainte du Seigneur, magnanimes et bienheureux frères, nous font un devoir de vous rappeler par nos lettres que ceux qui ont défendu si héroïquement l'intégrité de la foi ne doivent pas montrer moins de respect pour la discipline. Si tous les soldats de Jésus-Christ sont obligés de se soumettre aux ordres du général, à qui convient-il mieux d'obéir qu'à vous, qui êtes devenus pour tous des modèles de vertu et de crainte de Dieu ? J'avais espéré, il est vrai, que les prêtres et les diacres, présents parmi vous, ne vous laisseraient pas ignorer la loi évangélique, comme cela s'est toujours pratiqué sous nos prédécesseurs. Les diacres alors, allaient à la prison, réglaient, par leurs conseils

et d'après l'autorité des Ecritures, les requêtes des martyrs. Mais aujourd'hui j'apprends avec la douleur la plus profonde, que non-seulement on ne vous rappelle pas les préceptes divins, mais même que l'on arrête vos bonnes intentions, et que certains prêtres, sans tenir compte de la crainte de Dieu et de la déférence pour l'évêque, anéantissent votre circonspection et vos égards pour le pontife de Dieu. En effet, vous nous avez adressé des lettres où vous me demandez d'examiner vos requêtes et d'accorder la paix à quelques-uns de ceux qui sont tombés, aussitôt que la fin de la persécution nous permettrait de respirer et de nous réunir avec notre clergé dans une assemblée commune. Toutefois, au mépris de la loi évangélique, contrairement à vos respectueuses sollicitations, avant que la pénitence ait été subie, avant que le crime ait été confessé; avant que l'évêque et le clergé aient imposé les mains en signe de réconciliation, ils osent offrir pour eux le sacrifice et leur livrer l'Eucharistie, qu'est-ce à dire? profaner le corps sacré du Seigneur, quoiqu'il soit écrit : « Quiconque mange  
« indignement le pain du Seigneur, ou boit indignement son  
« sang, est coupable du corps et du sang de Notre-Seigneur. »

L'empressement de ceux qui sont tombés peut sans doute s'excuser ici. Quel est le mort qui n'aspire à revivre? quel est le malade qui ne court au-devant de la santé? Mais il appartient aux préposés de maintenir la règle, d'arrêter la précipitation, d'instruire l'ignorance, de peur que les pasteurs ne soient plus pour les brebis que des meurtriers. Une condescendance qui conduit à la mort n'est qu'un piège cruel. Ce n'est pas là relever de sa chute, celui qui est tombé, c'est le pousser davantage à sa ruine par un nouvel outrage envers Dieu. Qu'ils apprennent donc de votre bouche ce qu'ils auraient dû vous apprendre, qu'ils laissent à la décision de l'évêque vos demandes et vos requêtes, et qu'ils attendent conformément à vos désirs, un temps favorable et le retour de la paix pour accorder la réconciliation. Il faut avant tout que le Seigneur rende la tranquillité à l'Eglise notre mère; alors on s'occupera de la réconciliation des enfants, suivant que vous le souhaitez.

Il me revient, magnanimes et bienheureux frères, que l'impudeur de quelques-uns fait violence à votre réserve et vous assiège de sollicitations. Je vous en conjure par toutes les prières dont je suis capable, au souvenir de l'Évangile, et les yeux fixés sur la circonspection et le discernement des martyrs vos prédécesseurs, pesez comme eux toutes les demandes; amis de Dieu et destinés par la suite à juger le monde avec lui, examinez scrupuleusement l'acte, les œuvres et les mérites de chacun; informez-vous de la nature et de la qualité de la faute, de peur que des promesses irréfléchies de votre part, et de la nôtre, une précipitation condamnable, ne couvrent de confusion notre Eglise à la face des Gentils eux-mêmes. Visites, corrections, avertissements de toute nature, ne nous sont pas épargnés pour que les préceptes du Seigneur demeurent entiers et inviolables. Je sais que parmi vous, là où vous êtes, la censure divine ne cesse également de travailler à ramener plusieurs d'entre vous à la discipline de l'Eglise. Tout peut rentrer dans l'ordre, si vous pesez avec une religieuse attention les demandes qui vous sont adressées, habiles à discerner et à écarter ceux qui, sous un nom supposé, viennent chercher dans vos bienfaits une grâce pour leurs amis, ou pour eux-mêmes l'occasion d'un honteux trafic. J'ai écrit à ce sujet au clergé et au peuple, avec l'ordre de vous communiquer mes deux lettres.

Je recommande un dernier point à votre scrupuleuse exactitude, c'est de désigner par leur nom ceux pour lesquels vous sollicitez la paix. Des billets, m'a-t-on dit, sont conçus dans ces termes: « La communion à un tel avec les siens. » Les martyrs n'ont jamais usé ainsi d'une formule incertaine, et dépourvue de précision, qui peut dans la suite soulever la haine contre nous. En effet ces mots, la communion à un tel avec les siens, se prêtent à une extension illimitée. On peut nous présenter vingt, trente personnes, davantage même, en nous assurant que ce sont les parents, les alliés, les affranchis et les serviteurs de celui qui reçoit le billet. Je vous en conjure donc, désignez par leur nom les individus que vous voyez de

vos yeux, que vous connaissez, dont la pénitence vous semble approcher de la satisfaction; par là vous nous adresserez des lettres conformes à la foi et à la discipline.

Je souhaite, magnanimes et bienheureux frères, que votre santé soit toujours bonne en Notre-Seigneur, et que vous daigniez vous souvenir de moi. Adieu,

## LETTRE XI.

Au peuple.

Cyprien à ses frères qui composent le peuple, salut.

Que vous déploriez amèrement la chute de nos frères, je le sais par moi-même, mes frères bien-aimés, moi qui gémis et pleure également avec vous sur chacun en particulier, et qui, plein des sentiments de l'apôtre, puis m'écrier avec lui : « Qui est malade sans que je sois malade avec lui? qui est scandalisé sans que je brûle? Et ailleurs : « Dès qu'un membre souffre, tous les autres souffrent avec lui : si un membre se réjouit, tous les autres se réjouissent avec lui. » Oui, je pleure avec vous la ruine de nos frères, qui, renversés par les assauts de la persécution, ont entraîné avec eux une partie de nous-même et nous ont percé d'autant de blessures qu'ils en ont reçu. La divine miséricorde est sans doute assez puissante pour opérer leur guérison. Toutefois, je pense qu'il ne faut rien précipiter, ni agir sans précaution, de peur qu'une réconciliation prématurée et imprudente ne serve qu'à irriter davantage le Seigneur. Les bienheureux martyrs nous ont écrit en faveur de quelques-uns d'entre eux pour nous demander d'examiner leurs requêtes. Nous discuterons chacune d'elles en votre présence, et nous les soumettrons à votre jugement aussitôt que la paix aura été rendue à tous, et que nous serons de retour auprès de notre Eglise. Je suis informé cependant que plusieurs prêtres, au mépris de l'Évangile, sans égard pour les lettres que nous ont écrites les martyrs, et oubliant le respect pour notre sacerdoce et notre siège, ont déjà commencé de se mettre en communion avec ceux qui sont tombés, offrent

pour eux le sacrifice, et leur livrent l'Eucharistie, au lieu d'arriver à tout cela par degrés. En effet, si dans des fautes moins graves, et qui ne s'attaquent point directement à Dieu, le pécheur est assujetti à une pénitence dont la durée est fixée, s'il n'est admis à l'exomologèse qu'après une enquête sur sa conduite, et à la communion qu'après l'imposition des mains de l'évêque ou du clergé, à plus forte raison faut-il se conduire avec prudence quand il s'agit de prévarications plus graves, et observer la discipline du Seigneur. Voilà ce que nos prêtres et nos diacres auraient dû vous rappeler, pour veiller aux brebis qui leur avaient été confiées et leur montrer par les divins enseignements les voies qui ramènent au salut. Les sentiments de soumission et de crainte qui animent notre peuple me sont connus. Il s'occuperait de satisfaire à Dieu et veillerait dans la prière, si quelques-uns de nos prêtres ne l'avaient trompé par des bienfaits frauduleux. Du moins servez-vous de règle à vous-mêmes, contenez dans les bornes de l'Évangile, par la sagesse de vos conseils et l'exemple de votre modération, l'impatience de ceux qui sont tombés. Que personne ne cueille avant le temps des fruits qui ne sont pas mûrs; que le pilote ne rende pas à la haute mer, avant de l'avoir soigneusement réparé, son navire brisé et entrouvert par les flots; que personne ne se hâte de revêtir sa tunique, encore toute déchirée, avant qu'elle ait passé par les mains du foulon, et qu'un ouvrier habile ne l'ait remise à neuf. Je les supplie de déférer à notre conseil, et d'attendre notre retour, afin que, rendu à notre troupeau par la miséricorde divine, nous puissions, dans une assemblée d'Évêques, et en présence des confesseurs, examiner les requêtes des martyrs, conformément aux règles de la discipline, et les soumettre à votre jugement. J'ai écrit dans ces termes au clergé, aux martyrs et aux confesseurs, avec l'ordre de vous communiquer ces deux lettres.

Je souhaite, mes frères bien-aimés, et qu'il me tarde de revoir, que votre santé soit toujours bonne en Notre-Seigneur, et que vous vous souveniez de moi. Adieu.

## LETTRE XII.

Au clergé. — Il lui recommande de ne pas laisser mourir, sans la paix de l'Église, les catéchumènes et ceux qui sont tombés.

Cyprien aux prêtres et aux diacres ses frères, salut.

Je m'étonne, mes frères bien-aimés, que vous n'ayez rien répondu aux lettres assez nombreuses que je vous ai adressées, puisqu'il ne m'est possible de pourvoir aux besoins et aux nécessités de l'assemblée de nos frères, qu'autant que vos informations m'éclairaient sur les mesures à prendre. Cependant, comme la consolation de me rendre auprès de vous m'est encore interdite et que nous entrons dans l'été, saison qui amène d'ordinaire de graves maladies, je pense qu'il faut venir en aide à nos frères. Si donc la maladie ou quelque péril imprévu surprend ceux auxquels les martyrs ont donné des billets, et qui peuvent profiter devant le Seigneur de cette prérogative, je veux que, sans attendre notre réponse, ils fassent leur confession publique devant le premier prêtre qui se trouvera sur les lieux, ou à son défaut, et dans un danger menaçant, devant un de nos diacres, afin qu'honorés de l'imposition des mains, en signe de réconciliation, ils se présentent devant le Seigneur avec cette paix que les martyrs ont sollicitée pour eux par leurs lettres. Ranimez aussi par votre présence la portion du troupeau qui a failli, réchauffez sa foi par vos consolations de peur qu'ils ne désespèrent de la miséricorde de Dieu. Les secours du Seigneur n'abandonneront pas ceux qui doux, humbles, et animés de véritables sentiments de pénitence, persévèrent dans les bonnes œuvres. A ceux-là le remède divin est assuré. Que votre vigilance ne fasse pas défaut aux Catéchumènes qui seraient en péril de mort, et ne leur refusez pas la miséricorde du Seigneur, s'ils implorant les bienfaits divins.

Je souhaite, mes frères bien-aimés, que votre santé soit toujours bonne et que vous vous souveniez de moi : saluez en mon nom toute l'assemblée de nos frères, et priez-les de se souvenir de nous. Adieu.

## LETTRE XIII.

Au clergé, à l'occasion de ceux qui réclamaient la réconciliation avec trop de précipitation.

Cyprien aux prêtres et aux diacres ses frères, salut.

J'ai lu, mes frères bien-aimés, les salutaires conseils que vous avez adressés à nos frères pour les engager à se mettre en garde contre une imprudente précipitation, et se renfermer dans une religieuse patience, afin qu'au jour où la divine miséricorde nous aura tous réunis, nous puissions discuter en commun toutes ces matières conformément à la discipline de l'Eglise. Cette réserve est d'autant plus nécessaire, qu'il est écrit : « Souviens-toi comment tu es tombé, et fais pénitence. » Or, qui fait pénitence ? Celui qui, fidèle au précepte divin, doux, patient, docile aux prêtres de Dieu, fléchit le Seigneur par sa soumission et la justice de ses œuvres. Toutefois, comme vous m'annoncez qu'il s'en trouve qui, dans l'impatience de leurs désirs vous pressent de les admettre à la communion, vous me demandez de vous tracer une règle à ce sujet. Je crois avoir pleinement répondu à vos désirs dans ma dernière lettre. Je vous y mandais que ceux auxquels les martyrs avaient accordé des billets et qui pouvaient s'aider devant le Seigneur de cette prérogative au milieu de leur chute, s'ils venaient à être surpris par quelque grave maladie qui les mît en péril, devaient être renvoyés au Seigneur couverts de la paix que les martyrs leur avaient promise, après avoir confessé publiquement leur faute et avoir reçu l'imposition de vos mains en signe de pénitence. Quant à ceux qui n'ayant à présenter aucun de ces billets, soulèvent la haine contre notre personne, comme il ne s'agit point ici de la cause de quelques individus, ni d'une seule Eglise, ni même d'une seule province, mais de la cause de toute la terre, ils attendront que la protection du Seigneur ait rendu la paix à l'Eglise elle-même. Les convenances, les règles de la discipline, et la conduite de chacun de nous, demandent que les préposés s'assemblent avec le clergé pour délibérer, en présence du peuple qui a si bien

mérité cette distinction par sa crainte du Seigneur et la constance de sa foi, et pour prononcer d'un commun accord sur toutes ces matières. Mais d'ailleurs quelle honte pour la religion, quel danger pour ces imprudents eux-mêmes, que dans le moment où tant de bannis, chassés de leur patrie et dépouillés de leurs biens, ne sont pas encore rentrés dans l'Eglise, quelques-uns de ceux qui sont tombés veillent prévenir les confesseurs eux-mêmes et forcer avant eux les portes de l'Eglise ! Si leur impatience est si grande, ils ont sous la main ce qu'ils souhaitent, que dis-je ? les circonstances leur accordent même plus qu'ils ne demandent. La lice est encore ouverte ; la bataille se continue tous les jours. S'ils ont un véritable et solide repentir ; si la ferveur de la foi prend le dessus, eh bien ! l'empressement qui ne supporte pas le retard peut conquérir la couronne.

Je souhaite, mes frères bien-aimés, que votre santé soit toujours bonne et que vous vous souveniez de moi : saluez en mon nom toute l'assemblée de nos frères, et rappelez-nous à leur mémoire. Adieu.

#### LETTRE XIV.

Aux prêtres et aux diacres de Rome.

Cyprien aux prêtres et aux diacres ses frères, qui demeurent à Rome, salut.

Ayant appris, mes frères bien-aimés, que des récits peu exacts et peu fidèles vous avaient rapporté ce que j'ai fait jusqu'ici, et ce que je fais encore, j'ai cru nécessaire de vous adresser cette lettre pour vous rendre compte de nos actes, de notre administration et de notre vigilance.

Conformément aux préceptes du Seigneur, aussitôt que les premières violences de la tempête eurent éclaté, et que le peuple eut demandé ma tête plusieurs fois à grands cris, je pris le parti de m'éloigner pour quelque temps. Je consultai là-dessus bien moins ma propre conservation que le salut commun de nos frères, de peur que ma présence, en bravant la multitude, ne donnât de nouveaux prétextes à la sédition. Quoique

absent de corps, j'étais au milieu du troupeau par l'esprit et par le zèle, veillant au salut de mes frères suivant le précepte du Seigneur et autant que le permettait ma faiblesse. Les treize lettres que j'ai écrites dans différentes circonstances, et dont je vous envoie la copie, rendent témoignage de ce que j'ai fait. Vous y verrez que nos conseils ne manquèrent point au clergé, nos exhortations aux confesseurs, nos reproches même aux bannis, quand le blâme nous a paru nécessaire, ni enfin nos plus pressantes sollicitations à l'assemblée de nos frères, pour les persuader de fléchir le Seigneur. Notre faiblesse a été soutenue par les règles de la foi, la crainte de Dieu et les inspirations du Seigneur.

Arrivèrent les tortures. Mes paroles pénétrèrent dans les cachots pour encourager et reconforter ceux de nos frères qui avaient déjà souffert ou qui attendaient les supplices. Informé que certains hommes, après avoir souillé leurs mains et leurs bouches par un contact sacrilège, leur conscience par des déclarations exécrables, assiégeaient les martyrs, arrachaient aux confesseurs par brigues ou par importunité des billets qui se distribuaient par milliers, sans aucun discernement, sans aucun examen, et contrairement aux règles évangéliques, j'ai écrit aux martyrs et aux confesseurs pour les rappeler, autant qu'il m'était possible, à la sévérité des préceptes divins. La vigueur de notre sacerdoce ne manqua pas davantage d'élever la voix pour arrêter l'indiscrète précipitation de quelques prêtres et de quelques diacres qui, au mépris de la discipline, avaient déjà commencé de communiquer avec ceux qui étaient tombés. Nous avons aussi calmé l'impatience du peuple, autant qu'il nous a été possible, et nous nous sommes efforcés de le maintenir dans la discipline de l'Eglise.

Ensuite, quelques prévaricateurs, poussés par des instigations étrangères, ou cédant à leur propre impatience, réclamaient avec orgueil et voulaient arracher de vive force la paix que leur avaient promise les martyrs et les confesseurs. J'adressai deux lettres au clergé à ce sujet, avec l'ordre de les communiquer aux coupables; pour modérer par tous les tem-

péraments possibles l'emportement des désirs, je prescrivais que dans le cas de mort prochaine, on renvoyât au Seigneur, avec la paix que leur avaient promise les martyrs, ceux qui avaient reçu des billets, pourvu qu'ils eussent confessé leurs péchés, et que les mains leur eussent été imposées en signe de pénitence. Je n'ai pas fait la loi sur ce point, ni agi arbitrairement. J'ai cru devoir prendre en considération les demandes des martyrs et arrêter l'effervescence d'un zèle qui s'apprêtait à jeter le désordre partout. D'ailleurs j'avais lu la lettre que vous aviez adressée ici à notre clergé par le sous-diacre Crémentius, et où vous recommandiez d'user de condescendance à l'égard de ceux qui seraient tombés malades depuis leur apostasie, et qui, véritablement repentants, soupireraient après la réconciliation. J'ai cru devoir me conformer à cet avis, de peur que notre administration, qui doit être uniforme, et s'accorder dans toutes les circonstances, ne différât sur quelque point.

Quant aux autres qui ne sont point malades, quoiqu'ils aient entre les mains des billets signés par les martyrs, j'ordonnai que leur cause fut ajournée jusqu'à notre retour, afin que rétablis dans la paix par la miséricorde du Seigneur, nous puissions en conférer avec plusieurs évêques, vous communiquer nos résolutions, et régler toutes les mesures à prendre.

Je souhaite, mes frères bien-aimés, que votre santé soit toujours bonne. Adieu.

## LETTRE XV.

A Moïse, à Maxime, et aux autres confesseurs de Rome.

Cyprien aux prêtres Moïse et Maxime, et aux autres confesseurs, ses frères, salut.

Mes frères bien-aimés, l'un des compagnons de votre foi et de vos triomphes, l'un de ces soldats de Dieu qui a partagé vos glorieux combats, Céléstinus, en arrivant ici vous a rendus tous individuellement présents à mon amour. En le voyant, nous avons cru voir chacun de vous, et lorsque dans de fréquents et doux entretiens, il me rappelait votre affection pour

moi, nous vous entendions parler par sa bouche. De quelle joie nous sommes inondé, lorsque de pareils messages nous arrivent par de pareils messagers! uni comme nous le sommes à vos cœurs, nous sommes enfermé pour ainsi dire dans les mêmes cachots que vous, et honoré par Dieu des mêmes faveurs. Votre tendresse pour moi m'associe personnellement à votre gloire : l'esprit ne connaît pas de distance ; nous sommes enchaînés aux mêmes lieux, vous par la confession, moi par la charité. Aussi votre pensée m'occupe-t-elle et le jour et la nuit ; dans la prière publique de nos sacrifices, dans les oraisons particulières de notre solitude, toujours nous demandons au Seigneur d'achever vos vertus et de compléter votre couronne ; mais dans cet échange notre indignité reste au-dessous de vos mérites. Vous donnez bien plus que vous ne recevez, quand vous vous souvenez de notre personne dans la prière, vous qui ne respirant plus que les biens célestes, uniquement occupés de Dieu, montez au faite même de la gloire par les lenteurs de votre passion et multipliez vos triomphes en les différant. Une première et unique confession assure la béatitude. Pour vous, votre confession se renouvelle autant de fois que, sollicités d'abandonner vos cachots, votre constante fidélité les préfère à l'apostasie. Autant de jours, autant de victoires ; autant de mois écoulés, autant d'accroissements à vos trésors. Qui ne souffre qu'un moment, ne triomphe qu'une fois, tandis que celui qui, placé en face du supplice, lutte tous les jours contre la douleur sans jamais être vaincu par elle, est couronné tous les jours. Loin d'ici maintenant les consuls et les proconsuls ! qu'ils ne viennent plus nous étaler la pompe de leur dignité annuelle, ni l'orgueil de leurs faisceaux ! voilà que la dignité des cieus vous a revêtus d'une distinction bien plus éclatante pendant tout le cours de cette année, et celle-ci ne s'achève que pour voir recommencer la perpétuité de vos immortels honneurs. Le soleil, en se levant ; la lune dans ses phases décroissantes, éclairaient le monde ; mais celui qui créa le soleil et la lune fut pour vous dans votre prison un flambeau plus magnifique ; la lumière de Jésus-Christ, en brillant au

fond de vos cœurs et de vos âmes, dissipa les ténèbres de vos cachots et inonda de ses vivantes clartés ces lieux de supplices, objets d'horreur pour tout autre que vous. Le cours des saisons amena les rigueurs de l'hiver. Mais vous, au fond de vos cachots, vous pouviez opposer à l'hiver l'hiver de la persécution. Après l'hiver, arriva le printemps joyeux, couronné de roses et de fleurs. Mais vous, les délices du paradis étaient vos roses et vos fleurs, et vos fronts se couronnaient des guirlandes célestes. L'été paraît à son tour avec la fécondité de ses tributs; l'aire regorge de moissons. Mais vous qui avez semé la gloire, vous moissonnez à pleines mains la gloire; placés déjà dans l'aire du Seigneur, vous voyez la paille stérile brûler dans des flammes inextinguibles, tandis que vous, froment sans mélange, froment d'un grand prix, vous regardez vos prisons comme les greniers célestes où sont mises en dépôt les semences d'élite. Dans ces révolutions du temps, la grâce spirituelle ne manque pas davantage à votre automne. Au-dehors, l'on presse la vendange; des raisins qui donneront un utile breuvage sont foulés dans les pressoirs. Mais vous, raisins cueillis sur la vigne du Seigneur, grappes savoureuses de Jésus-Christ, broyés par la persécution du monde, écrasés sous le pressoir de votre cachot, au lieu de vin, vous répandez votre sang, et forts contre la souffrance, vous buvez avec la joie la coupe du martyre.

Ainsi s'écoule l'année parmi les serviteurs de Dieu, ainsi se célèbre le renouvellement des saisons par la conquête des mérites spirituels et des célestes récompenses. Bienheureux sans doute ceux d'entre vous qui ont déjà quitté le monde en suivant ces routes glorieuses, et qui, après avoir fourni la carrière de la vertu et de la foi, sont allés jouir des embrassements du Seigneur, aux applaudissements du Seigneur lui-même. Mais votre gloire n'est pas moindre, vous qui, retenus encore sur le champ de bataille, et foulant les traces sanglantes de vos devanciers, soutenez la lutte avec une foi inébranlable et donnez tous les jours à Dieu le spectacle de vos vertus. Plus votre combat se prolonge, plus votre couronne sera éclatante :

ce n'est qu'un combat, mais grossi d'une infinité de combats. Vous maîtrisez la faim ; vous vous jouez de la soif ; vous foulez courageusement aux pieds le dénuement de votre cachot , et l'horreur de votre supplice. Là , on dompte les tortures ; là , on affronte les châtimens ; là , au lieu de redouter la mort , on la désire , parce qu'on en triomphe dans l'espérance de l'immortalité , et que le vainqueur remporte pour couronne la vie éternelle. Quelle est en ce moment l'élévation de votre âme ! qu'il est profond , qu'il est vaste , le cœur où s'agitent de si grandes choses , et qui ne connaît d'autre méditation que les préceptes de Dieu et les récompenses du Christ ! Là , rien que la volonté de Dieu ; quoique vous habitiez encore la prison du corps , vous vivez non plus de la vie du monde présent , mais de la vie du monde à venir.

C'est maintenant , mes frères bien-aimés , qu'il faut vous souvenir de moi , maintenant qu'aux grandes et divines pensées qui vous occupent il faut associer ma mémoire et me donner une part dans vos prières. En effet , lorsqu'une voix qui s'est illustrée par le baptême de sa confession , et qui a maintenu intacts ses honneurs , plane au-dessus du monde qu'elle a vaincu , entreouvre le ciel et pénètre jusqu'aux oreilles de Dieu , elle obtient de la bonté du Seigneur tout ce qu'elle demande. Que pourriez-vous , en effet , demander à la bonté du Seigneur sans l'obtenir , vous qui avez si bien observé les préceptes du Seigneur , qui avez maintenu avec la vigueur incorruptible de la foi la discipline évangélique , qui , vertueux imitateurs de Jésus-Christ et des apôtres , avez affermi par votre courage la foi chancelante d'un grand nombre de vos frères ? Oui , vous êtes les véritables témoins de l'Évangile et les dignes martyrs de Jésus-Christ , puisque appuyés sur ses racines , et fondés sur la pierre que rien n'ébranle , au respect de la discipline vous avez joint l'héroïsme de la vertu , inspiré aux autres la crainte de Dieu , et fait de votre martyre un exemple.

Je souhaite , magnanimes et bienheureux frères , que votre santé soit toujours bonne et que vous vous souveniez de moi. Adieu.

## LETTRE XVI.

Les confesseurs à Cyprien.

Tous les confesseurs au pape Cyprien, salut.

Vous saurez que nous avons donné la paix à tous ceux dont la conduite postérieure à leur faute aura été soumise à votre examen. Nous voulons que vous en informiez vous-même les autres évêques. Nous désirons que vous soyez en bonne intelligence avec les saints martyrs.

( Ecrit de la main de Lucien, en présence d'un exorciste et d'un lecteur. )

## LETTRE XVII.

Aux prêtres et aux diacres, à l'occasion de la lettre qui précède et des deux qui suivent.

Le Seigneur parle et dit : « Sur qui abaisserai-je mes regards, sinon sur celui qui est humble, soumis, et qui craint mes commandements ? » Si tel est le devoir de chacun, à plus forte raison de ceux qui, après une chute déplorable, ne peuvent espérer de fléchir le Seigneur que par une pénitence véritable et une humilité entière. J'ai lu la lettre qui m'a été adressée au nom de tous les confesseurs, dans laquelle ils veulent que j'informe mes collègues et que je sois informé moi-même qu'ils ont donné la paix à tous ceux dont la conduite postérieure à leur faute aura été soumise à notre examen. Comme il s'agit d'une affaire qui réclame une décision prise par nous tous en commun, je n'ai point la témérité de la préjuger, ni de me constituer arbitre unique dans une question où tous sont intéressés. Conséquemment que l'on s'en tienne à mes lettres antérieures et dont j'ai envoyé la copie à plusieurs de mes collègues. Ceux-ci m'ont répondu qu'ils souscrivaient à ce que nous avons arrêté, et qu'il ne fallait pas s'en départir avant que la paix, nous étant rendue par le Seigneur, nous permit d'examiner dans une assemblée commune la cause de

chacun. Afin de vous faire connaître ce que m'a écrit mon collègue Caldonius et ce que je lui ai répondu, je joins à cette lettre une copie des deux autres. Lisez le tout à nos frères, je vous le demande, pour les encourager de plus en plus à la patience et les déterminer à ne point ajouter une nouvelle offense à une offense particulière, en se révoltant contre l'Évangile et notre autorité, sans permettre qu'on examine leur cause conformément à la recommandation de tous les martyrs.

Je souhaite, mes frères bien-aimés, que vous vous portiez bien et que vous vous souveniez de moi. Saluez toute l'assemblée de nos frères. Adieu.

### LETTRE XVIII.

Caldonius à Cyprien.

Caldonius à Cyprien et à ses collègues dans le sacerdoce, résidant à Carthage, salut.

Le malheur des temps veut que nous ne donnions pas légèrement la paix. Mais j'avais à vous consulter sur ceux qui, après avoir d'abord sacrifié, ont été bannis dans un second interrogatoire. Selon moi, ils ont expié leur premier crime en quittant leurs familles et leurs biens; et ils font pénitence en marchant à la suite de Jésus-Christ. Je citerai donc Félix, qui exerçait le sacerdoce sous Docimus, et qui m'est parfaitement connu parce qu'il a été mon frère de captivité. Victoria son épouse, et Lucius ont été bannis à cause de leur foi et ont abandonné leurs possessions dont le fisc s'est emparé. Il faut ajouter une femme nommée Bonne. Elle avait été entraînée devant les faux dieux par son mari: poursuivie par le remords, non pour avoir sacrifié réellement, mais parce qu'on avait sacrifié pour elle en lui tenant les mains, elle se mit à protester en s'écriant: Je n'ai rien fait, c'est vous qui avez sacrifié! Voilà comme elle fut bannie également. Tous ces proscrits demandent la paix. La foi que nous avons perdue, nous l'avons recouvrée par la pénitence, disent-ils: nous avons confessé publiquement le Christ. Quoiqu'ils me semblent mériter la grâce de la récon-

iliation, je les ai renvoyés à ce que vous décideriez, de peur de rien prendre sur moi-même imprudemment. Ecrivez-moi ce que vous aurez arrêté dans une délibération commune.

Saluez nos frères, vous qui êtes aussi les nôtres. Je souhaite, frères bien-aimés, que votre santé soit toujours bonne.

## LETTRE XIX.

Réponse à Caldonius.

Cyprien à Caldonius, son frère, salut.

Nous avons reçu, mon frère bien-aimé, votre lettre où respirent une sage réserve et l'intégrité de la foi. Pourquoi nous en étonner ? votre connaissance des Ecritures du Seigneur nous répondait de votre prudence et de votre exactitude en toutes choses. Vous avez raison de penser qu'il faut accorder à nos frères une paix qu'ils se sont rendue à eux-mêmes par la sincérité de leur pénitence et la gloire de leur confession, justifiés par cette même bouche qui tout-à-l'heure les avait condamnés. Puisqu'ils ont entièrement lavé leur crime, et qu'avec la protection du Seigneur une vertu suréminente a effacé leur souillure première, pourquoi laisser plus longtemps couchés à terre sous la puissance du démon des hommes qui, chassés de leur patrie et dépouillés de leurs biens, se sont relevés et recommencent à marcher sous les drapeaux du Christ ? Plût à Dieu qu'ils se réhabilitassent ainsi par la pénitence dans leur premier état ces pécheurs qui nous demandent aujourd'hui la paix avec une hardiesse pleine de violence ! Vous verrez par le traité, et par les cinq lettres que nous avons écrites au clergé, au peuple, aux martyrs et aux confesseurs quelles dispositions nous avons adoptées à leur égard. J'ai déjà envoyé ces lettres à plusieurs de nos collègues. Ils les ont approuvées, et nous ont répondu qu'ils partageaient notre sentiment en conformité avec la foi catholique. De votre côté, communiquez ces dispositions à nos collègues autant que vous le pourrez, afin que, suivant les préceptes du Seigneur, il n'y ait pour tous qu'une administration uniforme et un commun accord.

Je souhaite, mon frère bien-aimé, que votre santé soit toujours bonne.

## LETTRE XX.

Céléstinus à Lucien.

Céléstinus, à Lucien, salut.

Pendant que je vous écrivais cette lettre, Seigneur et frère, j'étais tout à la fois joyeux et triste, joyeux parce que j'avais appris que, détenu pour le nom de Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Sauveur, vous aviez ensuite confessé son nom devant les magistrats de ce monde; triste, parce que depuis que je vous ai conduit là où vous êtes je n'ai jamais pu recevoir une seule lettre de vous. Mais voici ce qui redouble encore ma tristesse. Vous saviez que Montan, notre frère commun, viendrait me voir en quittant votre prison, et vous ne m'avez rien mandé par lui de votre santé ni de ce qui vous concerne. Ces distractions sont ordinaires aux serviteurs de Dieu, surtout à ceux qui sont engagés dans la confession du Christ. Chacun d'eux alors ne fait plus attention aux choses de la terre, tout entier à l'espérance de la couronne céleste. Telle est sans doute la raison pour laquelle il ne m'a point écrit, me disais-je. Car, tout indigne que je me reconnaisse d'être appelé votre frère, cependant lorsque j'étais, moi aussi, engagé dans une glorieuse confession, je n'oubliais pas mes plus anciens amis, et je leur rappelais par mes lettres que leur souvenir nous était toujours cher à moi et aux miens. Je vous en supplie donc, mon bien-aimé, au nom de Notre-Seigneur, si vous n'êtes pas encore lavé dans le sang que vous répandrez pour Jésus-Christ, et si ces lettres vous trouvent sur la terre, daignez me répondre. Puisse en récompense, celui dont vous avez confessé le nom, vous donner la couronne! Car j'aime à croire que si nous ne nous revoyons plus dans ce monde, du moins nous nous embrasserons dans l'autre en présence de Jésus-Christ. Demandez-lui que je me rende digne d'être couronné aussi avec votre pieuse milice.

Au reste, vous saurez que je suis dans une grande affliction; votre affection ancienne m'est toujours présente, et le jour et la nuit, comme si vous étiez auprès de moi. Dieu seul connaît le

mal. Ma sœur a succombé dans la dernière persécution : j'ai donc recours à votre charité pour compâtrir à ma douleur et pleurer avec moi sa mort spirituelle. Elle a sacrifié et a provoqué la colère de Notre-Seigneur, comme cela n'est que trop manifeste. Aussi, malgré les joies de la solennité pascale, j'ai passé et passe encore et les jours et les nuits dans les larmes, couvert de cendre et gémissant sous le cilice, jusqu'à ce que l'assistance de Notre-Seigneur lui vienne en aide, ou que votre intercession et celle des martyrs qui ont été couronnés, lui obtienne le pardon de son lamentable naufrage. Je n'ai point oublié en effet l'affectueuse compassion que vous aviez pour nos sœurs que vous connaissez bien, Numérie et Candide. Quoiqu'elles aient failli, comme nous sommes leurs frères, c'est à nous qu'il appartient de veiller pour elles. J'ai l'espérance que leur repentir, et que leurs œuvres de miséricorde à l'égard de nos collègues bannis qui sont venus parmi nous après vous avoir quittés, et qui pourront témoigner eux-mêmes de cette pieuse assistance, plaideront leur cause auprès du Seigneur, si vous, qui êtes ses martyrs, vous sollicitez leur grâce. J'ai appris que vous aviez été institué chef de votre généreuse milice. O heureux Lucien ! vous recevez de Dieu, même dès ce monde, l'accomplissement de vos vœux ! Vous avez ardemment souhaité d'être jeté en prison pour la gloire de son nom. Vous possédez maintenant ce bonheur, suivant qu'il est écrit : « Le Seigneur accomplira les vœux de votre cœur. » Aujourd'hui donc que vous êtes reconnu le chef des confesseurs, le ministre de Dieu n'en est que plus puissant auprès de lui. Je vous en conjure donc, Seigneur, et je vous le demande au nom de Jésus-Christ notre Sauveur, présentez cette requête à vos collègues et frères, mes seigneurs, et demandez-leur que le premier d'entre eux qui sera couronné, accorde à nos sœurs Numérie et Candide la remise de leur péché. Quant à Eteuse, je l'ai toujours retenue, et Dieu nous est témoin qu'elle n'a fait que donner de l'argent pour ne pas sacrifier. Elle est montée seulement jusqu'au lieu appelé *Tria fala* ; elle en est ensuite descendue. Elle n'a donc point sacrifié, j'en suis sûr.

Après des informations sur chacun de ces faits, les préposés ont décidé que l'affaire demeurerait en' suspens jusqu'à ce qu'il y eût un évêque. Nous n'en espérons pas moins que vos saintes prières et vos supplications, dans lesquelles nous avons toute confiance parce que vous êtes les amis et les témoins du Christ, obtiendront le pardon sollicité. Je vous conjure donc, mon bien-aimé Lucien, de vous souvenir de moi et de souscrire à ma demande. Que Jésus-Christ, en récompense, vous accorde cette sainte couronne que vous avez si bien méritée non-seulement par la gloire de votre confession, mais par la régularité d'une vie où vous avez toujours été le modèle des justes. Intéressez au succès de notre requête tous les confesseurs vos frères que je regarde comme mes maîtres. Car je ne veux pas que vous l'ignoriez, Seigneur et frère; je ne suis pas seul à vous demander cette faveur; je ne fais que m'unir à Statius, à Sévérien, à tous les confesseurs qui sont arrivés ici, après vous avoir quittés; nos sœurs sont allées à leur rencontre dans le port; elles les ont accompagnés dans la ville, elles ont assisté soixante-cinq d'entre eux et aujourd'hui encore elles continuent de pourvoir à leurs nécessités. Car la plupart sont logés chez elles. Mais à quoi bon vous presser davantage sur ce point, lorsque je connais vos bonnes dispositions?

Macaire vous salue ainsi que ses sœurs Cornélie et Emérite qui vous félicitent de votre glorieuse confession, vous et tous vos frères. J'en dis autant de Saturnin, qui lutta contre le démon, confessa héroïquement le nom de Jésus-Christ, et lui rendit témoignage sous les ongles de fer. Il joint ses sollicitations empressées aux nôtres. Calpurnius, Marie et tous les saints, vos frères, vous saluent. Car je veux vous dire, en finissant, que cette lettre s'adresse également à tous nos frères et seigneurs, et que je vous prie de la leur communiquer.

### LETTRE XXI.

Réponse de Lucien à Céléstinus.

Lucien à Céléstinus, son seigneur et son frère en Jésus-Christ, si toutefois je suis digne de ce nom, salut.

J'ai reçu votre lettre, seigneur et frère bien-aimé. Mais la confusion dont elle m'a couvert a presque dissipé la joie que j'avais éprouvée en recevant de votre amitié le souvenir après lequel je soupirais depuis si longtemps. Combien j'ai été profondément touché de votre humilité, quand j'ai lu ces paroles : « Si je mérite d'être appelé votre frère ! » Vous, le frère d'un homme qui n'a confessé qu'en tremblant le nom du Seigneur, et encore devant d'obscurs magistrats ! Vous, au contraire, soutenu par la force du Tout-Puissant, peu content d'effrayer l'antique dragon, le précurseur de l'Antechrist, vous l'avez terrassé par ces généreuses et divines paroles, familières aux amis de la foi et aux zéloteurs du Christ, dans la loi duquel vous marchez avec tant d'empressement. Gloire à votre courage ! Mais aujourd'hui, mon bien-aimé frère, vous qu'il faut déjà compter parmi les martyrs, vous avez voulu nous contrister en nous parlant de nos sœurs : plutôt au ciel qu'il nous fût possible de songer à elles sans nous rappeler aussi le souvenir d'un si grand crime ! Nous ne serions pas condamnés à des larmes si amères. Vous n'ignorez pas sans doute ce qui s'est passé ici. Le bienheureux martyr Paul vivait encore ; il m'appela : Lucien, dit-il, je vous le déclare en présence de Jésus-Christ, si quelqu'un vous demande la paix après mon rappel, donnez-la lui en mon nom. Conformément à cet ordre, nous tous tant que nous sommes que le Seigneur a daigné appeler à lui dans une si grande tribulation, nous avons accordé en commun la paix à tous ceux qui la sollicitaient. Vous le voyez, mon frère ; en suivant les injonctions de Paul, j'avais encore l'approbation de tous les autres confesseurs, mes compagnons, que les ordres de l'empereur avaient plongés dans deux cachots, où la faim et la soif nous tourmentaient. Telle était la chaleur qui nous suffoquait que personne ne pouvait la supporter. Aujourd'hui cependant, on vient de nous rendre à la clarté du jour.

Saluez donc nos sœurs Numérie et Candide, auxquelles la paix a été accordée suivant les injonctions de Paul et des au-

\* Allusion à l'empereur Dèce, dont la persécution fut si cruelle.

tres martyrs, dont voici les noms : Bassus, en descendant du chevalet ; Mappalique, éprouvé par la torture ; Fortunion, dans le cachot ; Paul, après la question ; Fortunata, Victorin, Victor, Hérennius, Crédula, Héréna, Donat, Firmus, Véaustus, Fructus, Julie, Martial, et Ariston ; ces derniers, par la volonté de Dieu, sont morts de faim dans la prison. Ils n'ont fait que nous précéder, comme vous l'apprendrez sous quelques jours.

Huit jours se sont écoulés depuis que j'ai commencé cette lettre. Nous avons été replongés dans nos cachots. Depuis ce moment l'eau et le pain nous ont été mesurés pendant les cinq premiers jours. Je vous en conjure donc, mon frère bien-aimé, aussitôt que le Seigneur aura commencé de rendre la paix à l'Eglise elle-même, tâchez que nos deux sœurs, conformément aux recommandations de Paul et à notre commune sollicitation, soient admises à la réconciliation, non-seulement elles, mais toutes celles que vous savez nous être chères, après l'enquête épiscopale toutefois et la confession publique de leur faute.

Tous mes collègues vous saluent. Saluez de ma part tous les confesseurs de Jésus-Christ qui sont avec vous et que vous m'avez nommés, particulièrement Saturnin et ses compagnons, mon confrère Maris, Collecta, Emérite, Calphurnius et Marie, Sabine, Spésina, et nos sœurs Januaria, Dativa, Donata. Nous saluons Saturnus avec tous les siens, Bassien et tout le clergé ; Uranius, Alexius, Quintianus, Calonique, et tous les autres dont je n'écris pas les noms, à cause de la fatigue qui m'épuise. J'espère qu'elle me servira d'excuse auprès d'eux. Je souhaite que vous soyez en bonne santé vous, Alexius, Gétulicus, les économès et toutes nos sœurs. Mes sœurs Januaria et Sophie, que je vous recommande, vous saluent.

#### LETTRE XXII.

Au clergé résidant à Rome. — Il se plaint de l'imprudence de Lucien et de la réserve de Célérinus.

Cyprien aux prêtres et aux diacres ses frères, résidant à Rome, salut.

Depuis la dernière lettre, mes frères bien-aimés, où je vous

rendais compte de mon administration et de la vigilance que j'apportais au maintien de la discipline, il est survenu un incident qui ne doit pas vous rester inconnu. Notre frère Lucien, un des confesseurs chez lequel se manifestent la ferveur de la foi et l'énergie de ce courage, mais qui est peu versé dans la connaissance des préceptes sacrés, se constituant le chef d'une multitude ignorante, s'est permis une imprudente innovation. Il a écrit de sa main des billets qu'il distribue indistinctement au nom du martyr Paul. Il avait cependant sous les yeux l'exemple du martyr Mappalique, qui, retenu par une sage circonspection et fidèle aux réglemens de la discipline, n'a signé aucune lettre en opposition avec l'Evangile, mais qui, par un sentiment assez naturel de piété domestique, intercéda pour sa mère et sa sœur qui avaient failli. J'en dis autant de Saturnin, qui, passant de la question à la prison où il est encore, ne signa aucun billet de ce genre. Mais il n'a pas suffi à Lucien de distribuer les billets qu'il avait écrits au nom de Paul, pendant que celui-ci était encore dans la prison ; après le rappel du martyr, il a continué d'agir en son nom, sous le prétexte qu'il en avait reçu l'ordre, ignorant sans doute qu'il vaut mieux obéir au maître qu'au serviteur. Plusieurs de ces billets ont été donnés aussi au nom d'un jeune homme, appelé Aurèle, qui avait souffert pour la foi, tous écrits de la main de Lucien, parce qu'Aurèle ne savait pas lire. Afin de porter remède à ce désordre, je leur ai adressé des représentations que je vous ai transmises avec la lettre précédente, et où je les conjure de respecter la loi du Seigneur ainsi que les règles de l'Evangile. A ces conseils, qui recommandaient la circonspection et la sagesse, Lucien a répondu, au nom de tous les confesseurs, par une lettre capable de briser tous les liens de la foi, et d'anéantir la crainte de Dieu, les préceptes du Seigneur, ainsi que la sainteté et la vigueur de l'Evangile. Il y déclare en effet, au nom de tous, qu'ils ont donné la paix à chacun des prévaricateurs, et il veut que je notifie cette détermination aux autres évêques. Je vous envoie une copie de cette lettre.

Ils ajoutent en effet : « quand vous aurez examiné leur con-

duite depuis leur chute. » Cette clause elle-même ne peut que souffler la haine contre notre personne, parce qu'au jour où il faudra informer sur la conduite de chacun, nous paraîtrons refuser à la plupart une faveur que tous se vantent déjà d'avoir reçue des confesseurs et des martyrs. Déjà cette affaire a occasionné un commencement de sédition. Dans quelques villes de notre province, la multitude s'est soulevée contre les évêques, pour les contraindre de lui accorder sans délai une paix que les martyrs, criait-elle, lui avaient déjà donnée. Ses vociférations ont fini par l'arracher à quelques évêques qui n'ont pas su opposer à ces menaces le courage et l'énergie de la foi. Ici même, quelques hommes turbulents que nous avons beaucoup de peine à contenir jusque-là, et que nous ajournions à notre retour, échauffés par cette lettre comme par une torche incendiaire et prenant feu plus que jamais, ont essayé d'emporter d'assaut la réconciliation qui leur a été promise. Je vous envoie une copie de la lettre que j'ai adressée à notre clergé dans cette circonstance. A celle que j'ai reçue de Caldonius, illustre témoignage de la pureté de sa foi, je joins la réponse que j'y ai faite, afin que vous puissiez prendre connaissance de l'une et de l'autre. Enfin vous recevrez encore la lettre que le vertueux et intrépide confesseur Célérinus écrivit au même confesseur Lucien, et la réponse que lui adressa Lucien. Vous pourrez y voir quels ont été mes soins et mes efforts dans toutes les circonstances; combien le confesseur Célérinus a montré de réserve, d'humilité, de sagesse et de crainte, vertus si conformes à la dignité du Chrétien; combien, au contraire, Lucien est peu initié, ainsi que je l'ai dit, à la connaissance des saintes Ecritures, et compromet notre autorité par son indiscrette condescendance. Notre-Seigneur a dit en effet : « Baptisez les nations au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, » voulant ainsi que le baptême remît les fautes passées. Mais que fait Lucien? Ignorant le précepte et la loi, il donne la paix et remet les péchés au nom de Paul, dont il ne fait que suivre les injonctions, dit-il, ainsi que vous le remarquerez dans la lettre de ce même Lucien à Célérinus. Il a oublié que ce ne sont pas les

martyrs qui font l'Évangile, mais l'Évangile qui fait les martyrs. L'apôtre que le Seigneur a nommé le vase de son élection n'a-t-il pas écrit dans son épître : « Je m'étonne que vous quit-  
« tiez aussitôt celui qui vous a appelés à la grâce de Jésus-  
« Christ pour suivre un autre Évangile? Et il n'en est pas  
« d'autre. Quand nous vous annoncerions nous-mêmes, ou quand  
« un ange venu du ciel vous annoncerait un Évangile différent  
« de celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème. »

Au reste, les lettres que vous nous avez fait passer pour être remises à notre clergé, aussi bien que celles que les bienheureux confesseurs, Moïse, Maxime, Nicostrate et les autres, ont écrites à Saturnin, à Aurèle et à leurs compagnons, lettres où respirent la vigueur de l'Évangile et le respect pour sa sainte discipline, sont arrivées fort à propos. Vos paroles ne nous ont pas médiocrement secondé dans la lutte que nous avons à soutenir contre la cabale et la résistance que nous lui opposons de toutes nos forces. Nous les avons regardées comme une assistance d'en haut, qui prévenait la réception de ces lettres que je vous ai envoyées précédemment, et qui m'assurait que vos sentiments s'accordaient avec les miens dans une généreuse unanimité, conformément à la loi de l'Évangile.

Je souhaite, mes frères bien-aimés, et qu'il me tarde de voir, que votre santé soit toujours bonne. Adieu.

### LETTRE XXIII.

A son clergé. — A l'occasion des lettres qu'il a envoyées à Rome, de Sature, ordonné lecteur, et d'Optat, promu au sous-diaconat.

Cyprien aux prêtres et aux diacres, ses frères, salut.

Pour ne vous laisser rien ignorer, mes frères bien-aimés, je vous envoie une copie de la lettre qui m'est arrivée de Rome, et de la réponse que j'y ai faite. Ma réponse, je l'espère, ne vous déplaira pas. Je me fais un devoir de vous informer que, vu l'urgence, j'ai écrit au clergé qui demeure à Rome. Comme je n'avais à employer pour ce ministère que des clercs, que plusieurs ne sont pas sur les lieux et que le petit nombre de

ceux qui nous restent ne peut suffire aux besoins de ce service, je me suis vu dans la nécessité d'en ordonner de nouveaux pour porter les messages. Vous saurez donc que j'ai promu Satire au grade de lecteur, et le confesseur Optat à celui de sous-diacre. Il y avait déjà longtemps que dans une délibération commune nous les avions destinés l'un et l'autre aux honneurs de la éléricature. Le jour de Pâques nous avons fait lire Satire plusieurs fois en public. Et naguère, lorsque assisté des prêtres les plus savants, nous examinions les lecteurs, nous avons choisi parmi eux Optat pour instruire les cathécumènes, après avoir soigneusement examiné s'ils possédaient tous les deux les qualités qui doivent se rencontrer dans ceux que l'on destine aux fonctions éléricales. Ainsi je n'ai rien fait de nouveau en votre absence. J'ai seulement exécuté, en raison de la nécessité des circonstances, la résolution que nous avons arrêtée dans une délibération commune.

Je souhaite, mes frères bien-aimés, que votre santé soit toujours bonne, et que vous vous souveniez de moi. Saluez l'assemblée de nos frères. Adieu.

#### LETTRE XXIV.

A Moïse, à Maxime et aux autres confesseurs.

Cyprien aux prêtres Moïse, et Maxime, et à tous les autres confesseurs, ses frères bien-aimés, salut.

Il y avait déjà longtemps, magnanimes et bienheureux frères, que je connaissais la gloire de votre foi et de votre courage. Aujourd'hui recevez les témoignages de ma foi et de mes félicitations pour la faveur signalée dont vous a honorés Jésus-Christ notre Seigneur en vous préparant à recevoir sa couronne par la confession de son nom. N'est-ce pas vous, en effet, qui, marchant à la tête de la tribu fidèle, avez les premiers déployé les étendards de Jésus-Christ; vous qui, par vos vertus avez ouvert le combat dans lequel Dieu nous engage aujourd'hui; vous enfin qui avez brisé la première fureur de la guerre naissante en lui opposant le rempart de votre inébranlable fermeté? C'est de

vous que sont partis les glorieux présages de la victoire. Sans doute il a été accordé à plusieurs de consommer leur martyre dans les tortures ; mais le guerrier qui, en marchant le premier à la bataille, est devenu un exemple pour ses frères, partage la gloire des martyrs. C'est vous qui, tressant leurs couronnes, et les leurs distribuant de main en main, leur avez présenté le calice du salut.

Aux glorieux préludes de votre confession, aux présages de votre lutte victorieuse, vous avez joint le respect pour la discipline. J'en prends à témoin ces avertissements pleins de vigueur que vous adressiez dernièrement aux compagnons de votre confession ; pour leur rappeler avec quelle invariable fermeté il fallait s'attacher aux préceptes et aux traditions évangéliques, qui sont la source de la vie. Voilà donc un nouveau titre de gloire pour vous, et un nouveau mérite devant le Seigneur, que de ne pas fléchir dans le combat, puis de repousser avec l'énergie de la foi ceux qui essayaient de faire violence à l'Évangile, et de porter une main sacrilège sur les préceptes du Seigneur pour les renverser ! Tout-à-l'heure, une leçon de courage ; maintenant une leçon de sagesse et de soumission. Lorsque Jésus-Christ, après la résurrection, envoie les apôtres, il leur dit : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc et enseignez toutes les nations, en les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à garder tout ce que je vous ai prescrit. » L'apôtre Jean n'avait point oublié ces paroles, quand il écrit dans son épître : « Nous sommes assurés que nous le connaissons, si nous observons ses commandements. Celui qui dit qu'il le connaît, et qui ne garde pas ses commandements, est un menteur et la vérité n'est point en lui. » Pour vous, en avertissant les autres d'être fidèles à la loi, vous gardez vous-mêmes les divins commandements. Demeurer toujours inviolablement attaché au précepte, voilà quel est le confesseur du Seigneur et le martyr du Christ. Car, après avoir été le martyr du Seigneur, essayer de renverser ses préceptes, tourner contre lui le bienfait que l'on en a reçu, le combattre avec ses propres armes,

qu'est-ce autre chose que vouloir confesser le Christ et renier l'Évangile du Christ ?

Soyez donc bénis, frères magnanimes et fidèles, pour la joie que vous nous donnez ! Autant je félicite les martyrs qui ont été honorés auprès de vous pour la gloire de leur constance, autant je vous félicite également de la couronne que vous avez conquise par votre respect pour la discipline. Le Seigneur a épanché les dons de sa munificence par des canaux divers, et distribué dans une merveilleuse variété les gloires spirituelles de ses athlètes. Nous aussi nous avons notre part dans ces triomphes ; votre illustration, nous la regardons comme la nôtre, heureux que notre siècle ait été réservé à l'honneur de voir les serviteurs de Dieu victorieux des épreuves, et les soldats du Christ couronnés.

Je souhaite, magnanimes et bienheureux frères, que votre santé soit toujours bonne et que vous vous souveniez de nous. Adieu.

#### LETTRE XXV.

Réponse de Moïse, Maxime, Nicostrate et autres confesseurs  
à la lettre précédente.

A. Cécilius Cyprien, évêque de l'Église de Carthage, les prêtres Moïse et Maxime, les diacres Nicostrate et Rufin et les autres confesseurs, persévérant dans la vérité de la foi ; salut en Dieu le Père, en Jésus-Christ son fils, et notre Seigneur, et dans l'Esprit-Saint !

Frère, au milieu des douleurs multipliées que nous inspire l'aspect des ruines qui couvrent presque toute la terre, la lecture de votre lettre ne nous a pas médiocrement consolés. Elle a relevé notre courage abattu ; elle a été le baume versé sur des plaies encore saignantes. Nous comprenons maintenant les desseins miséricordieux de la Providence, qui, en nous tenant si longtemps enfermés dans la prison, n'avait d'autre but sans doute que de nous ranimer par vos pieux encouragements afin de nous envoyer à la conquête de la cé-

leste couronne avec des vœux plus empressés. Car votre lettre a brillé pour nous comme la sérénité après la tempête, comme le port après les agitations d'une mer orageuse. Quel nom lui donner ! repos après un laborieux voyage ! santé après la maladie ! lumière pure qui est venue dissiper nos ténèbres ! Notre âme altérée, a bu vos paroles comme un doux breuvage ; nos vœux affamés les ont accueillies comme un aliment vigoureux qui nous a rassasiés avant d'aller combattre l'ennemi. Dieu vous rendra la récompense de cette charité ! Non, cette bonne œuvre ne sera pas stérile ! En effet qui exhorte à souffrir n'est pas moins digne de la couronne que celui qui souffre ; indiquer la route vaut autant que la parcourir, et il n'est pas moins honorable d'encourager au combat que de combattre soi-même. Je me trompe ! souvent il revient plus de gloire au maître qu'à l'élève puisque la docilité de l'un suppose toujours les enseignements de l'autre. Nous le répétons, vos paroles nous ont transportés de joie et ont cicatrisé nos blessures.

Mais notre allégresse a redoublé, nous vous le déclarons de nouveau, bien-aimé frère Cyprien, quand nous vous avons entendu célébrer si dignement, je ne dirai pas la mort, mais l'immortalité des martyrs. Une fin si illustre demandait de pareilles louanges afin que la pompe du langage répondit à la grandeur de l'action. En vous lisant, nous assistions aux triomphes des martyrs ; nous suivions leur vol glorieux dans le ciel ; nous les contemplions assis au milieu des anges, des puissances, des dominations ; que dis-je ? nous avons entendu de nos propres oreilles le Seigneur qui leur rendait en face de son père le témoignage promis. Voilà donc ce qui relève de jour en jour nos espérances, et enflamme notre courage pour monter au faite de l'élévation ! En effet, confesser intrépidement le Seigneur sous la main des bourreaux ; au milieu de ces tortures qu'invente, avec un raffinement barbare, la malice humaine, conserver dans un corps meurtri, déchiré, tombant en lambeaux un esprit toujours libre, toujours indépendant, quoique prêt à s'exhaler ; s'écrier du fond de ses douleurs : Jésus-Christ est le fils de Dieu ; laisser le monde pour s'envoler au ciel ; au lieu de

séjourner parmi les hommes, s'asseoir parmi les anges; se présenter devant le trône éternel, affranchi des chaînes de la terre; entrer sans délai en possession du céleste royaume; associé à la passion du Rédempteur, juge de son juge, emporter une conscience purifiée dans un baptême sanglant; n'avoir point obéi, aux dépens de la foi à des édits sacrilèges, émanés de l'homme; avoir rendu à la vérité un grand, un solennel témoignage; avoir vaincu par la mort la mort devant laquelle tremblent tous les hommes; être enfanté par le trépas à l'immortalité; avoir surmonté les tourments par les tourments eux-mêmes, en opposant aux déchirements de la chair l'énergie de l'âme; avoir contemplé sans pâlir son sang coulant à grands flots, enfin commencer à bénir son supplice, n'éprouver qu'un regret, ne connaître qu'un malheur, celui de n'avoir pu se mêler aux chœurs immortels, je le demande, Dieu peut-il accorder à l'homme une félicité plus désirable, une gloire plus sublime? Car c'est à ce combat du Seigneur que l'Évangile, comme une trompette divine, nous anime en faisant retentir ces oracles : « Quiconque aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas « digne de moi. Celui qui aime son âme plus que moi n'est « pas digne de moi, et celui qui ne prend pas sa croix et ne « me suit point, n'est pas digne de moi. » Et ailleurs : « Bien- « heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce « que le royaume des cieux est à eux. Vous serez heureux « lorsque les hommes vous maudiront et vous persécuteront ; « réjouissez-vous alors, et soyez remplis d'allégresse; car c'est « ainsi que leurs pères ont persécuté les prophètes qui ont été « avant vous. Vous serez conduits devant les magistrats et « devant les Rois; le frère livrera le frère à la mort, et le père « le fils; mais celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé ! « — Celui qui sera victorieux, je lui donnerai de s'asseoir sur « mon trône avec moi, comme moi qui ai vaincu, je me suis « assis avec mon Père sur son trône. » L'apôtre n'est pas moins formel. » Qui donc nous séparera de l'amour de Jésus-Christ. « Sera-ce l'affliction, ou les angoisses, ou la faim ou la nudité, « ou les périls, ou les persécutions ou le glaive? Selon qu'il est

écrit : on nous livre tous les jours à la mort à cause de vous, « on nous regarde comme des brebis destinées aux sacrifices ; « mais parmi tous ces maux nous demeurons victorieux par la « vertu de celui qui nous a aimés. »

En présence de ces paroles, consignées dans l'Évangile, et qui sont comme autant de flambeaux auxquels s'allume notre foi, non-seulement nous ne redoutons plus les ennemis de Dieu et de la vérité, mais nous les défions même aux combats : par cela seul qu'ils ne nous ont pas intimidés, nous les avons vaincus et nous foulons aux pieds des lois impies qui outragent la vérité. Si nous n'avons pas encore versé notre sang, du moins sommes-nous prêts à le répandre. Que l'on ne décore pas du nom de clémence un retard qui nous est funeste, puisqu'il met obstacle à notre gloire, ajourne pour nous l'entrée du ciel, la glorieuse présence de Dieu. Dans les combats que soutient la foi, la clémence véritable, c'est de ne pas laisser languir l'athlète sacré. Conjurez donc le Seigneur, bien-aimé Cyprien, de nous fortifier de jour en jour par l'effusion de ses grâces, et de nous environner de sa puissance, afin que semblable à un habile capitaine, après avoir longtemps exercé ses soldats dans le camp de la prison, il les conduise enfin sur le champ de bataille. Demandez-lui de nous donner des armes de bonne trempe, la cuirasse de la justice que l'on ne peut fausser, le bouclier de la foi impénétrable à tous les traits, le glaive de l'esprit qui jamais ne s'émousse. A qui nous adresser pour réclamer ce secours, sinon à un Evêque si illustre ? La victime, près de tomber devant l'autel, invoque-t-elle d'autre appui que celui du pontife ?

Mais votre épiscopat nous offre un autre sujet de joie. Quoique le malheur des temps vous ait condamné à vous éloigner pour quelques moments de vos frères, vous n'avez pas failli à vos devoirs : on vous a vu fortifier les confesseurs par des lettres fréquentes, pourvoir à leurs besoins par vos sacrifices personnels, vous rendre présent partout, et bien différent de ces lâches déserteurs, vous montrer fidèle à toutes les charges de votre ministère.

Toutefois il est un point qui a plus vivement encore excité notre allégresse et auquel nous ne pouvons refuser le plus éclatant témoignage de notre admiration. Vous avez déployé une vigueur convenable dans la censure et de ceux qui, perdant la mémoire de leurs fautes, avaient arraché aux prêtres pendant votre absence par une précipitation coupable le bienfait de la réconciliation, et de ceux qui, au mépris de l'Évangile et par une sacrilège condescendance, avaient livré aux chiens le saint du Seigneur et aux pourceaux les perles, tandis qu'un crime si énorme, qui a fait d'immenses ravages sur toute la terre, réclame, ainsi que vous l'écrivez vous-même, la plus grande réserve et la délibération des évêques, des prêtres des diacres, et même des laïques qui n'ont pas failli, comme le témoignent encore vos lettres. Sans quoi, en voulant porter un remède intempestif à tant de ruines, on ne fait que préparer des ruines plus lamentables encore. Que devient, en effet, la parole divine si on accorde aux pécheurs un pardon si facile ? Au lieu de cela, il faut réchauffer doucement leur foi, la nourrir jusqu'au temps de sa maturité, et leur apprendre à connaître, l'Évangile à la main, toute la gravité de leur faute. Loin de se prévaloir de leur nombre, qu'ils y trouvent plutôt un motif de répression. Ce n'est pas la multitude insolente des coupables qui atténue la faute, mais plutôt la modération, la réserve, la patience, la discipline, l'humilité, la soumission qui attend et supporte le jugement d'autrui. Voilà quels sont les témoignages de la pénitence ; voilà ce qui cicatrise les blessures ; voilà ce qui relève les ruines d'un cœur qui s'est laissé abattre, ce qui étouffe les vapeurs encore brûlantes de nos péchés. Un médecin donne-t-il au malade le même aliment qu'à l'homme en bonne santé ? Non sans doute. Au lieu de calmer les accès de la fièvre, une nourriture inopportune les allumerait davantage : le mal que la diète eût guéri en quelques jours, se prolonge par l'intempérance qui n'a pas su attendre.

Il faut donc que ces mains souillées par des sacrifices impies se purifient par les bonnes œuvres, que ces bouches infectées par des viandes criminelles, soient lavées par les paroles d'une vé-

ritable pénitence, et que le sanctuaire de l'âme se renouvelle dans le changement d'un cœur nouveau. Qu'on entende les gémissements multipliés du repentir. Que les larmes de la foi coulent incessamment de tous les yeux, afin que ces mêmes yeux qui ont contemplé par un crime les idoles, expient par les larmes de la satisfaction la faute qu'ils ont commise. La patience avant tout est nécessaire aux malades. Il faut qu'ils luttent contre la douleur; qu'ils n'espèrent la santé, qu'autant qu'ils maîtriseront la souffrance. La blessure, que la main trop précipitée du médecin a refermée, toujours infidèle, se rouvre au premier effort, si le temps n'en a consolidé la guérison. Voyez l'incendie. Il se rallume bientôt si l'on n'a pris soin d'en étouffer les dernières étincelles. Leçon bien convaincante pour les coupables de cette nature, qu'ils gagnent à différer, et que le remède n'est sûr qu'autant qu'il n'a pas été précipité! D'ailleurs qui voudra subir désormais les privations du cachot pour confesser Jésus-Christ, s'il n'y a point de risque à courir pour ceux qui l'ont renié? Qui consentira désormais à porter des chaînes pour le nom du Seigneur, si ceux qui n'ont pas gardé la foi ne sont pas exclus de la communion? Où seront les martyrs, captifs prêts à rendre au Seigneur leurs âmes glorieuses, si les déserteurs de la foi ne sentent ni la grandeur de leur péril, ni la gravité de leur crime? Que s'ils montrent un empressement indiscret, s'ils réclament la réconciliation avec une violence intolérable, c'est en vain qu'ils débitent d'une bouche insolente et sans frein des plaintes qui tendent à soulever les haines, mais qui ne peuvent rien contre la vérité. N'était-il pas en leur pouvoir de conserver la paisible possession du trésor qu'ils s'efforcent de ravir aujourd'hui en invoquant le prétexte de la nécessité? La foi qui a pu confesser le Christ, a pu aussi rester en communion avec le Christ.

Nous souhaitons, bienheureux et illustre Pape, que votre santé soit toujours florissante en notre Seigneur et que vous vous souveniez de nous.

## LETTRE XXVI.

Cyprien à ceux qui étaient tombés.

Notre Seigneur, dont nous devons observer les préceptes et les avertissements, établissant l'autorité de l'Épiscopat, et réglant l'économie de son Église, parle dans l'Évangile et dit à Pierre. « Et moi, je te le déclare, tu es pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église; et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Je te donnerai les clefs du royaume des cieux. Tout ce que tu lieras sur la terre sera aussi lié dans les cieux; et tout ce que tu délieras sur la terre sera aussi délié dans les cieux. » C'est de là que proviennent à travers les vicissitudes et la succession des temps le ministère épiscopal et l'économie de l'Église, de telle sorte que l'Église est fondée sur l'épiscopat et que l'administration de l'Église se gouverne par lui. Puisque cette institution est d'origine divine, je m'étonne que plusieurs aient eu l'audacieuse témérité de m'écrire au nom de l'Église, quand l'Église réside dans l'Évêque, dans le clergé et dans tous ceux qui sont demeurés fidèles. Car à Dieu ne plaise, et ni la miséricorde du Seigneur, ni son invincible puissance ne permettront jamais que la multitude de ceux qui sont tombés, soit appelée l'Église; vu qu'il est écrit: Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants. » Que tous soient rendus à la vie, c'est sans doute notre vœu; qu'ils soient rétablis dans leur premier état, nous le demandons par nos prières et nos gémissements; mais si quelques prévaricateurs s'imaginent qu'ils sont l'Église, et si l'Église réside chez eux et dans eux, que nous reste-t-il à faire sinon de les conjurer humblement de nous admettre dans l'Église ?

La première condition pour satisfaire à Dieu quand on a commis une si grande faute, c'est de se montrer soumis, modeste et patient au souvenir de son crime, c'est de ne pas écrire au nom de l'Église, mais de se rappeler que l'on écrit à l'Église. Quelques uns de ceux qui sont tombés cependant, m'ont écrit aussi, mais humbles, résignés, pleins de crainte et de respect

pour le Seigneur ; jaloux, comme ils l'avaient toujours pratiqué, de rendre à l'Eglise un solennel hommage, et fidèles à rapporter à Dieu l'honneur du bien qu'ils accomplissaient ; parce qu'ils avaient lu ces mots dans ses oracles : « Et quand vous aurez fait tout cela, dites-vous à vous-mêmes : Nous sommes des serviteurs inutiles : nous n'avons fait que notre devoir. » Voilà quelle était leur pensée, lorsque, sans se prévaloir des billets qu'ils avaient reçus des martyrs, ils m'ont demandé avec larmes que leur satisfaction pût être accueillie par le Seigneur, en m'assurant qu'ils reconnaissaient leur faute, qu'ils travaillaient à l'expiation par une sincère pénitence, qu'ils ne sollicitaient pas une brusque et imprudente réconciliation, mais qu'ils attendaient notre présence. La paix, ajoutaient-ils, leur serait bien plus douce, s'ils la recevaient de nos mains. Aussi combien les en ai-je félicités ! Le Seigneur le sait, lui qui daigna me révéler les droits que de pareils serviteurs ont à sa bienveillance.

Comme leur lettre ne m'est parvenue que récemment, et que depuis vous avez écrit dans un autre sens, spécifiez-moi, je vous prie, la nature de vos désirs ; et qui que vous soyez qui m'avez écrit en ce moment, ajoutez vos noms à la lettre, et envoyez-la moi avec toutes ses signatures. Il faut avant tout que je sache à qui je dois répondre. Cela rempli, je satisferai à chacune de vos demandes, autant du moins que le permettront les circonstances et ma faiblesse.

Je souhaite, mes frères bien-aimés, que votre santé soit toujours florissante, et que vous vous gouverniez avec le calme et la soumission conformes à la discipline du Seigneur. Adieu.

## LETTRE XXVII.

Aux prêtres et aux diacres.

Cyprien aux prêtres et aux diacres, ses frères, salut.

Vous avez agi régulièrement, mes frères bien-aimés, et d'accord avec la discipline, lorsque, sur l'avis de mes collègues qui étaient présents, vous avez séparé de votre communion Gaius, prêtre de Didda, et son diacre, qui avaient été surpris plus

d'une fois en communion avec les Laps, dont ils présentaient les oblations, et qui, malgré les avertissements répétés de mes collègues, ainsi que vous me l'avez écrit, ont persisté opiniâtrément dans leur orgueil, continuant encore aujourd'hui de tromper quelques-uns de nos frères parmi le peuple. Les infortunés ! nous désirons en toute humilité venir à leur secours et pourvoir à leur salut, mais non les flatter, en leur offrant l'unique moyen d'apaiser le Seigneur, c'est-à-dire les larmes et les gémissements d'une sincère pénitence, parce qu'il est écrit : « Souviens-toi d'où tu es tombé, et fais pénitence. » La divine Ecriture parle encore ainsi ailleurs : « Voici ce que dit le Seigneur : Lorsque tu gémiras avec un cœur converti, tu seras « sauvé et tu connaîtras dans quel abîme tu étais. »

Mais comment parler de pénitence et de gémissement à des pécheurs, quand certains prêtres, assez téméraires pour communiquer avec eux, étouffent leurs gémissements et leurs larmes, oubliant qu'il est écrit : « Ceux qui vous proclament heureux, vous égarent et dérobent à vos yeux le sentier où vous « devez marcher ? » Je ne m'étonne plus que nos salutaires conseils ne portent aucun fruit, quoique la vérité les inspire; on en détruit les effets par des caresses empoisonnées. Il arrive à la conscience de ceux qui sont tombés ce que nous remarquons souvent dans les maladies qui affectent le corps : ils repoussent avec horreur les aliments ou les breuvages qui leur semblent amers, pour rechercher ceux qui leur promettent une saveur agréable et qui leur plait pour le moment. Mais qu'arrive-t-il ? Ils meurent victimes de l'indocilité et de l'intempérance. Les remèdes les plus sûrs de l'habile médecin sont impuissants à guérir, parce que des complaisances perfides nourrissent le mal en le caressant. Pour vous donc, fidèles aux utiles avertissements que vous donne ma lettre, restez attachés à de meilleurs conseils. Lisez la présente lettre à mes collègues qui sont à Carthage en ce moment, ou qui pourront s'y rendre, afin qu'en attendant le jour où la divine miséricorde nous permettra de traiter en commun et avec maturité toute cette affaire, nous travaillions d'une manière uniforme à guérir tant de plaies. Si,

dans l'intervalle, quelque imprudent, quelque téméraire, soit parmi nos prêtres et nos diacres, soit parmi les étrangers, osait communiquer avec les coupables avant notre retour, qu'il soit retranché de notre communion, jusqu'à ce qu'il puisse nous rendre compte des motifs de sa précipitation, aussitôt que le Seigneur nous permettra de nous réunir.

Vous voulez aussi connaître mon avis sur les sous-diacres Philumène et Fortunat, ainsi que sur l'acolythe Favorinus, qui, après s'être retirés pendant quelque temps, viennent de réparaître parmi vous. Je ne crois pas pouvoir décider seul dans cette affaire, parce que beaucoup de membres du clergé, encore absents, n'ont pas cru devoir jusqu'ici reprendre leur poste. Cette question demande à être mûrement examinée, non-seulement en présence de mes collègues, mais de concert avec tout le peuple. Car il est bon d'y apporter toute la modération possible, afin que les dispositions arrêtées sur ce point servent de règle à l'avenir pour tous les ministres de l'Eglise. Seulement, qu'ils s'abstiennent de participer aux distributions de chaque mois, non pas que nous les considérons comme suspendus du ministère ecclésiastique, mais pour laisser les choses sur le même pied qu'aujourd'hui jusqu'à notre retour.

Je souhaite, mes frères bien-aimés, que votre santé soit toujours bonne. Saluez toute l'assemblée de nos frères. Adieu.

### LETTRE XXVIII.

Aux prêtres et aux diacres résidant à Rome.

Cyprien aux prêtres et aux diacres, ses frères, résidant à Rome, salut.

L'affection qui nous unit les uns aux autres, mes frères bien-aimés, et la raison elle-même nous font un devoir de ne dérober à votre connaissance rien de ce qui se fait parmi nous, afin que nous prenions en commun les mesures les plus utiles pour le gouvernement de l'Eglise. Depuis ma dernière lettre, que je vous ai envoyée par le lecteur Saturé et le sous-diacre Optat, l'emportement de quelques téméraires prévaricateurs,

qui refusent de faire pénitence et de satisfaire à Dieu, a redoublé. Ils m'ont écrit, non plus pour me demander la paix, mais comme en ayant été déjà mis en possession, sous le prétexte que Paul l'a donnée à tous. Vous pourrez vous en convaincre par la copie de leur lettre que je vous envoie. J'y joins la courte réponse que j'y ai faite, ainsi que les conseils que j'ai adressés au clergé. Que si leur emportement ne cède ni à vos lettres, ni aux miennes, ni à nos salutaires avertissements, nous userons de l'autorité que le Seigneur nous a confiée par son évangile.

Je souhaite, mes frères bien-aimés, que votre santé soit toujours florissante. Adieu.

### LETTRE XXIX.

Les prêtres et les diacres résidant à Rome à Cyprien.

Les prêtres et les diacres résidant à Rome, au pape Cyprien, salut.

La lecture des lettres que vous nous avez envoyées par le sous-diacre Fortunat, nous a plongés, frère bien-aimé, dans une double affliction, en nous apprenant d'abord que les nécessités de la persécution ne vous laissent aucun repos, et ensuite que l'impatience immodérée de nos frères qui sont tombés s'emporte jusqu'à des paroles téméraires, et qui peuvent devenir un péril. Mais le poids de nos douleurs, quelque lourd qu'il soit, a été bien allégé par la vigueur évangélique avec laquelle vous avez réprimé l'audace de quelques-uns, et leur avez montré la pénitence comme la voie légitime du salut. En vérité, nous ne pouvons assez nous étonner qu'au milieu de conjonctures aussi déplorables, dans un crime si énorme et si malheureusement répandu, ils s'oublient jusqu'au point, non de demander la paix, mais de se l'arroger ; que dis-je ! de prétendre qu'ils la possèdent déjà dans les cieux. S'ils la possèdent déjà, pourquoi demander ce qu'ils ont entre leurs mains ? Si, au contraire, ils prouvent qu'ils ne l'ont pas encore par là seul qu'ils la sollicitent, pourquoi ne pas attendre le jugement de

ceux auxquels ils ont cru devoir demander une paix qu'ils n'ont pas encore? S'imagineraient-ils qu'ils ont obtenu d'ailleurs le privilège de la réconciliation? qu'ils la confrontent sérieusement avec l'Évangile, afin qu'ils la tiennent pour légitime et valable, si elle est en conformité avec la loi évangélique. Mais comment le décret qui blesse la vérité évangélique pourrait-il assurer la communion de l'Évangile? Toute prérogative n'ayant de bienfaisante efficacité qu'autant qu'elle est en harmonie avec celui dont elle cherche à se rapprocher, dès qu'elle est en contradiction avec celui dont elle veut se rapprocher, elle doit perdre nécessairement la grâce et le privilège de ce commerce. Qu'ils voient dans cette rencontre où tendent leurs efforts. S'il est vrai, comme ils le prétendent, que l'Évangile ordonne une chose et les martyrs une autre, en commettant les martyrs avec l'Évangile, ils courent un double danger. En effet, d'une part, voilà que l'autorité de l'Évangile croule tout entière, dès qu'une disposition nouvelle peut prévaloir contre elle; d'autre part, la glorieuse couronne de la confession tombe de la tête des martyrs, s'ils ne l'ont pas acquise en maintenant l'inviolabilité de l'Évangile qui fait les martyrs, de sorte qu'il est bien vrai de dire que le plus intéressé à ne rien décréter contrairement à l'Évangile, c'est l'athlète qui travaille à recevoir des mains de l'Évangile la palme du martyre.

De plus, si les martyrs ne le deviennent qu'en refusant de sacrifier, afin de conserver au prix de leur sang la paix de l'Église, de peur que, vaincus par la douleur, en perdant la paix, ils ne perdent le salut, comment iraient-ils donner à ceux qui sont convaincus d'avoir sacrifié, cette même paix qu'il croyaient eux-mêmes ne pouvoir pas conserver en sacrifiant? Ne doivent-ils pas garder pour les autres la même règle qu'ils s'étaient imposée à eux-mêmes? D'ailleurs, l'argument qu'invoquent les coupables ne sert qu'à les condamner, ainsi que nous l'avons remarqué. Si les martyrs ont eu l'intention de les mettre en possession de la paix, pourquoi ne la leur ont-ils pas accordée eux-mêmes? Pourquoi les renvoyer à l'évêque, selon leurs propres paroles? Qui ordonne à le pouvoir d'exécuter.

Mais, ainsi que nous le comprenons, ou, pour mieux dire, ainsi que la chose le crie hautement, les vénérables martyrs ont voulu accorder par un sage tempérament la modestie et la vérité. Pressés par de nombreux sollicitateurs, ils ont cru devoir abriter leur modestie, en les renvoyant au tribunal de l'évêque, afin qu'on cessât de les importuner. Mais, en refusant de communiquer avec les coupables, ils ont pensé qu'il fallait conserver intacte la pureté de l'Évangile.

Pour vous, généreux frère, fidèle à votre charité, ne vous laissez point de calmer l'impatience des prévaricateurs, et de procurer à toutes ces victimes de l'erreur les remèdes de la vérité, quoique les malades ne repoussent que trop souvent la main habile qui veut les guérir. La plaie saigne encore, l'enflure ne fait que monter; mais aussitôt que l'aiguillon de la douleur se sera calmé avec le temps, ils applaudiront, nous en avons la confiance, à de sages délais qui ont consolidé leur guérison, à moins qu'il ne se rencontre des hommes qui, les armant contre eux-mêmes et les jetant dans des routes perverses, au lieu de remèdes prudemment retardés, réclament pour eux le poison mortel d'une communion précipitée. Jamais, ce nous semble, ils n'auraient osé revendiquer la paix avec tant de hauteur, s'ils n'avaient obéi à des suggestions étrangères. Nous connaissons la foi de l'Église de Carthage, nous connaissons l'esprit qui l'anime, nous connaissons l'humilité dont elle s'honore; aussi n'avons-nous pas remarqué sans étonnement dans cette lettre quelques termes peu respectueux pour vous, d'autant plus que nous n'ignorons pas les mutuels témoignages de votre affection, et les liens qui unissent le pasteur au troupeau.

Il est donc temps que les prévaricateurs fassent pénitence, témoignent la douleur de leur chute, montrent de la modestie, de l'humilité, de la réserve, attirent par leur soumission la clémence de Dieu, et méritent la divine miséricorde par leur respect pour le pontife de Dieu. Combien leur lettre n'aurait-elle pas mieux valu, si leur humilité eût secondé les prières qu'adressent pour eux ceux qui n'ont point failli! car le sollicitateur

obtient plus facilement la grâce qu'il implore, quand celui pour lequel il intercède mérite lui-même de l'obtenir.

Quant à ce qui concerne Privat de Lambèse <sup>1</sup>, nous vous remercions de nous avoir appris, comme vous le faites habituellement, une nouvelle qui nous intéresse. L'obligation nous est imposée à tous de veiller sur le corps de l'Eglise dont les membres sont répandus dans les différentes provinces; mais nous avons pénétré la fourberie de cet homme rusé, avant même l'arrivée de votre lettre. Un certain Futurus, porte-drapeau de la cabale de Privat, s'était rendu ici il y a quelque temps, et avait essayé de nous arracher frauduleusement des lettres de recommandation. Nous avons su par là qui il était, et nous lui avons refusé les lettres qu'il désirait.

Nous souhaitons que votre santé soit bonne dans le Seigneur.

### LETTRE XXX.

Le clergé romain à Cyprien.

Au pape Cyprien, les prêtres et les diacres, résidant à Rome, salut.

S'il est vrai qu'une conscience qui n'a rien à se reprocher, appuyée sur la vigueur de la discipline évangélique, et pouvant se rendre l'honorable témoignage qu'elle n'a point failli aux célestes décrets, ne coure pas plus après les applaudissements étrangers qu'elle ne redoute les accusations, contente d'avoir Dieu seul pour juge, toutefois il faut reconnaître dignes d'une double louange ceux qui, en sachant que la conscience ne doit compte d'elle-même qu'aux jugements de Dieu, ne laissent pas d'attacher quelque prix à l'approbation de leurs frères. Cette conduite, frère Cyprien, n'a rien qui nous étonne de votre part. Votre ingénieuse modestie, en nous communiquant les mesures que vous avez prises, a voulu bien moins les soumet-

<sup>1</sup> Lambèse était une ville de Numidie. Privat avait été déjà excommunié par S. Fabien de Rome, et par un concile de quatre-vingt-dix évêques, tenu à Carthage en 252. Ce fut lui qui ordonna Félicissime évêque.

tre à notre jugement que réclamer notre participation à une œuvre de sagesse, afin que, de l'approbation de vos actes, il rejaillît sur nous quelque gloire, et que les avoir sanctionnés, ce fût y avoir concouru. Car nous sommes tous censés avoir exécuté une chose quand elle est revêtue du consentement de tous. Et qu'y a-t-il de plus convenable dans la paix, de plus indispensable dans la guerre, que de maintenir la vigueur de la discipline ? Relâchez-en les liens, vous êtes infailliblement emporté par l'instabilité des choses humaines, jouet éternel de la fluctuation et de la tempête, desorte que, le gouvernail une fois arraché aux mains de la sagesse, le vaisseau de l'Église ira se briser contre tous les écueils. Ainsi, pour sauver le navire sacré, point d'autre moyen que de repousser les rebelles qui, pareils à des vagues menaçantes, mettent son salut en danger, et de s'attacher fortement à la discipline, comme l'on veille au gouvernail pendant la tempête.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous sommes pénétrés de ces principes et que nous recourons à ces remèdes contre la violence des méchants. De tout temps cette sévérité s'est maintenue parmi nous ; de tout temps ont fleuri cette foi et cette discipline. L'apôtre nous eût-il honorés de cet illustre témoignage : « Votre foi est déjà célèbre dans tout le monde, » si la vigueur de la discipline n'avait pris dès lors ses racines dans son attachement pour la foi ? Quel serait notre crime si nous dégénérons de cette haute renommée ! Il y a moins de honte à ne jamais s'élever au faite de la gloire qu'à en descendre ; moins d'infamie à ne jamais mériter un témoignage honorable qu'à perdre l'honneur d'un noble témoignage ; enfin mieux vaut ramper toujours obscur et inconnu, tout en faisant le bien, que de démentir sa noblesse en se laissant déshériter de sa foi. En effet, toutes les belles actions que l'on publie à la gloire d'un homme se changent en autant d'accusations et l'exposent à la haine, s'il n'a soin de se maintenir à leur hauteur par de constants et laborieux efforts.

Nos lettres précédentes vous l'ont assez prouvé. Nous nous y déclarions ouvertement, soit à l'égard de ceux qui avaient apos-

tasié publiquement par des billets criminels <sup>1</sup>, s'imaginant que cette ruse les déroberait aux pièges du démon, tandis qu'ils portent dans leurs mains les marques d'une servitude aussi réelle que s'ils avaient sacrifié devant les autels sacrilèges; soit à l'égard de ceux qui n'en ont pas moins consommé le parjure pour n'avoir pas comparu quand il se consommait, puisque l'ordre donné par eux d'inscrire leur apostasie équivaut à leur présence. Ordonner le crime, c'est participer au crime. Le lâche a beau nous dire qu'il n'a pas commis le crime en personne, il est apostat dès qu'il a autorisé la lecture publique de son apostasie. D'ailleurs, tout le sacrement de la foi reposant sur la confession solennelle du nom de Jésus-Christ, se cacher derrière de frauduleux subterfuges, c'est le renier; souscrire en apparence à des lois ou à des édits en opposition directe avec l'Évangile, c'est obéir par là même que l'on a voulu paraître obéir. Enfin, unis de sentiments avec vous sur tous les points, nous avons repoussé comme vous les insolentes prétentions de ceux qui souillèrent leurs bouches et leurs mains par des sacrifices illégitimes, et ne les souillèrent ainsi que parce que leur cœur était déjà souillé. A Dieu ne plaise que, cédant à une coupable condescendance et relâchant le nerf de la discipline jusqu'à détruire la majesté de la foi, l'Église romaine, au milieu des ruines multipliées de nos frères étendus sur le champ de bataille, et parmi les chutes de ceux qui succombent encore tous les jours, accorde des remèdes intempestifs qui ne seraient d'aucun secours, et envenime les plaies de ces infortunés par une compassion mal entendue, qui les perdrait tous en leur dérochant le secours d'une salutaire pénitence. Qu'on nous dise comment la grâce médicinale du pardon aura son effet, si le médecin lui-même caresse le mal en supprimant les œuvres de

<sup>1</sup> Ceux qui avaient reçu ces billets se nommaient libellatiques. Ils se divisaient en deux classes. Les uns souscrivaient devant le magistrat un billet d'apostasie; les autres se faisaient représenter par des étrangers; d'autres se rachetaient à prix d'argent auprès des magistrats inférieurs, qui les dispensaient de comparaître.

la pénitence ; s'il se contente de recouvrir la blessure sans attendre qu'elle se referme avec le temps. Ce n'est pas là guérir le malade ; disons la vérité , c'est lui donner la mort.

Les confesseurs que la générosité de leur témoignage retient encore ici dans la captivité , et que leur foi , déjà illustrée par un premier triomphe , a couronnés dans les combats de l'Evangile , vous ont écrit une lettre où , d'accord avec nous , ils revendiquent les droits de la discipline sacrée , et condamnent des sollicitations injurieuses à l'Eglise. Sans leur concours , il eût été difficile de réparer les ruines de la discipline évangélique. A qui , en effet , convient-il mieux de maintenir dans leur intégrité la vigueur et la sainteté de l'Evangile qu'aux athlètes , qui , pour défendre l'Evangile , ont abandonné leur corps à la rage des bourreaux , craignant à bon droit de perdre la palme du martyr , si , placés en face du martyr , ils trahissaient l'Evangile ? Quiconque profane un bien , en vertu duquel il en possédait un autre , aliène à la fois et le titre de sa possession et le bien qu'il possédait. Ici nous vous devons d'abondantes actions de grâces , et nous nous plaisons à vous les rendre , pour avoir illuminé par vos lettres la prison des confesseurs ; pour les avoir visités de la seule manière qui vous était permise. Vous avez réjoui par vos exhortations ces courages déjà forts de leur confession et de leur foi ; vous avez allumé dans leurs cœurs un désir plus ardent de la gloire céleste , en célébrant leur félicité par des louanges dignes d'elle. Ils penchaient vers le martyr : votre impulsion a décidé leur élan. Enfin , si nous en croyons nos espérances et nos désirs , l'énergie de vos paroles a préparé leurs triomphes , si bien qu'après Dieu et la magnanimité de leur foi , c'est à vous qu'ils devront une partie de leur gloire.

Mais , pour en revenir à notre point de départ , vous trouverez ici la copie des lettres que nous avons fait passer en Sicile , quoique nous soyons contraints d'ajourner la solution de cette affaire. La difficulté des temps et des embarras nombreux ne nous ont point encore permis de donner à Fabien , ce pontife de glorieuse mémoire qui nous a été enlevé , un successeur qui

puisse régler toutes choses et prononcer avec l'autorité de son rang et de ses lumières sur le sort de ceux qui sont tombés. Toutefois, nous pensons avec vous que, dans une matière de si haute importance, il faut attendre d'abord que la paix soit rendue à l'Eglise, afin de délibérer en commun sur les prévaricateurs, dans une assemblée d'évêques, de prêtres, de diacres, de confesseurs et même de laïques, demeurés fidèles. Ce serait courir au-devant de la haine et des récriminations que là où il y a tant de coupables n'y ait pas un grand nombre de juges, et que la voix d'un seul prononce sur une multitude de transgresseurs. D'ailleurs, quelles sont les lois stables ? Celles qui sont revêtues du consentement général. Regardez ! L'univers est couvert de ruines ; partout des débris, des blessés, des morts. Il faut donc des mesures qui répondent à l'immensité du mal. Proportionnons les appareils aux blessures, les remèdes aux funérailles. Prenons exemple de ceux qui sont tombés : ils ne sont tombés que par une folle confiance, et pour avoir oublié les plus sages précautions. Pour nous, qui cherchons à relever toutes ces ruines, appelons à notre aide la sagesse et la maturité des conseils, de peur que des mesures mal appropriées ne soient regardées par tous comme des mesures inutiles. Réunissons donc nos efforts, prions, gémissons tous en commun, soit que nous ayons échappé jusqu'ici à ces chutes lamentables, soit que nous ayons à déplorer de tristes naufrages. Demandons à la majesté divine de rendre la paix à l'Eglise. Encourageons-nous, défendons-nous, armons-nous par des vœux réciproques. Prions pour ceux qui sont tombés, afin qu'ils se relèvent ; prions pour ceux qui sont restés debout, afin que le vent de la persécution ne les renverse pas ; prions pour ceux dont la chute est publique, afin que, comprenant l'énormité de leur crime, ils reconnaissent qu'il leur faut tout autre chose qu'un remède hâtif et passager. Prions pour que la pénitence des coupables suive, de près les effets de notre indulgence ; qu'ils consentent à rentrer en eux-mêmes et à se soumettre à notre décision. Voudraient-ils troubler la paix de l'Eglise encore chancelante, allumer de leurs mains une persécution in-

térieure, et mettre le comble à leurs crimes par leur impatience ? Quand on a péché par manque de retenue, on a besoin de montrer de la retenue. Qu'ils heurtent à la porte, rien de mieux ; mais qu'ils ne la brisent point ; qu'ils se présentent au seuil de l'église, d'accord ; mais qu'ils ne le franchissent pas. Qu'ils veillent à l'entrée du camp céleste, mais la rougeur sur le front, comme il convient à des déserteurs qui reconnaissent leur faute. Qu'ils reprennent le timide clairon de la prière, mais non la trompette retentissante des combats. Oui, qu'ils revêtent la cuirasse de la modestie ; qu'ils ramassent le bouclier de la foi que la crainte leur arracha tout à l'heure des mains lorsqu'ils apostasièrent ; mais qu'ils se souviennent bien que ces armes nouvelles il faut les tourner contre le démon, leur ennemi, et non contre l'Eglise qui pleure sur leur chute. Ils ont tout à espérer d'une prière décente, d'une demande respectueuse, d'une humilité indispensable, d'une patience agissante. Des larmes ! voilà les meilleurs messagers de leurs douleurs ; des soupirs, des gémissements, partis du fond de leur cœur et témoins sincères de leur repentir, voilà leurs avocats les plus éloquents.

Il y a mieux ; s'ils tremblent à l'aspect de leur crime, s'ils sondent d'une main expérimentée les engorgements de leur plaie et la profondeur de leur blessure, ils rougiront de demander leur grâce, si ce n'est qu'il y aurait plus de honte et de péril encore à ne point invoquer le secours de la paix. Qu'ils supplient donc, mais avec le respect dû à un sacrement, en admettant de prudentes lenteurs, avec la modestie d'une requête, avec la soumission de la prière, parce qu'il s'agit d'apaiser le juge et non de l'irriter davantage, et que s'il faut se souvenir de la miséricorde de Dieu, on ne doit pas perdre de vue sa justice. En effet, s'il est écrit : « Je vous ai remis la totalité de votre dette, parce que vous me l'avez demandé ; » nous lisons ailleurs : « Celui qui m'aura renié devant les hommes, je le renierai, moi aussi, devant mon père et devant ses anges. » Si Dieu est compatissant, il n'en veut pas moins que l'on observe chacun de ses préceptes. D'une part, il convie au banquet ; mais de l'autre, il jette pieds et mains liés, hors de la société des

saints, quiconque n'a pas revêtu la robe nuptiale. Enfin, à côté du ciel, des rafraîchissements de la paix et d'une lumière inaccessible, il a préparé l'enfer, des supplices sans terme, et les ombres immenses et éternelles d'une éternelle nuit.

Afin de garder un sage tempérament, après de longues délibérations de concert avec quelques évêques voisins et d'autres évêques de provinces éloignées que la violence de la tempête força de chercher un asile parmi nous, nous avons résolu qu'il ne fallait rien innover avant l'élection de l'évêque, et ne procéder qu'avec circonspection à la réconciliation de ceux qui sont tombés. La cause de ceux qui peuvent attendre restera donc indécise jusqu'à ce que le Seigneur nous ait donné un pontife. Quant à ceux qui, surpris par une maladie mortelle, ne peuvent être renvoyés à un autre moment, s'ils ont vécu dans la pénitence, s'ils ont confessé et détesté leur faute; si enfin leurs larmes et leurs gémissements sont un témoignage non équivoque de repentir, alors qu'il ne leur reste plus d'espoir de vivre de la vie de l'homme, il faut venir à leur secours avec sollicitude et charité. Dieu saura bien discerner leurs véritables sentiments et les peser dans la balance de sa justice. Pour nous, ce que nous avons à faire, c'est d'éviter que les méchants ne se prévalent de notre condescendance, et que les véritables pénitents n'accusent notre rigueur d'incliner à la cruauté.

Nous souhaitons, bienheureux et illustre pape, que votre santé soit toujours florissante en Notre-Seigneur, et que vous daigniez vous souvenir de nous.

### LETTRE XXXI.

Au clergé de Carthage. — A l'occasion des lettres envoyées à Rome par Cyprien, et de la réponse qu'il en a reçue.

Cyprien aux prêtres et aux diacres ses frères, salut.

Afin que vous connaissiez, mes frères bien-aimés, ce que j'ai écrit au clergé de Rome, la réponse qu'il m'a donnée, et dans une autre circonstance, celle des prêtres Moïse et Maxime,

des diacres Rufin et Nicostrate, ainsi que de tous les confesseurs, enfermés dans la même prison, je vous envoie copie de chacune de ces lettres. Mettez tous vos soins à les répandre parmi nos frères. Vous les communiquerez aussi aux évêques étrangers, aux prêtres et aux diacres qui seront présents alors ou qui pourront se rencontrer parmi vous. Dans le cas où ils voudraient en prendre copie, pour en donner connaissance aux leurs, qu'ils en aient la faculté. J'ai déjà autorisé notre frère Sature à accorder cette permission à quiconque désirerait d'en user, afin que des mesures appropriées et uniformes contribuent dans l'intervalle au rétablissement de la paix. Quant à ce qui nous reste à régler, nous le renvoyons au moment où la divine miséricorde, ainsi que je l'ai écrit à plusieurs de mes collègues, nous permettra de nous réunir dans une assemblée commune.

Je souhaite, mes frères bien-aimés, et qu'il me tarde tant de revoir, que votre santé soit toujours florissante; saluez l'assemblée de nos frères. Adieu.

### LETTRE XXXII.

Au clergé de Carthage. — A l'occasion d'Aurèle, promu aux fonctions de lecteur.

Cyprien aux prêtres, aux diacres et à tout le peuple, ses frères, salut.

Nous avons coutume, mes frères bien-aimés, de vous consulter préalablement dans l'ordination des clercs, et de peser en commun les mœurs et les mérites de chacun d'eux; mais quand le suffrage divin a parlé, le témoignage de l'homme devient inutile. Aurèle, notre frère, jeune homme illustre, déjà éprouvé par le Seigneur et cher à son Dieu, novice encore du côté de l'âge, il est vrai, mais riche de gloire, et rachetant par la grandeur de sa foi ce qui lui manque du côté des années, a paru ici deux fois dans l'arène, et deux fois il a remporté la victoire. Après le premier combat, le généreux confesseur a été banni; après le second, quoique l'attaque eût été plus rude, il n'en est

pas moins resté maître du champ de bataille et des honneurs du triomphe. Autant de fois l'ennemi a voulu provoquer au combat les serviteurs de Dieu, autant de fois le bouillant et intrépide athlète a marché, a vaincu. Il ne lui suffisait pas de n'avoir qu'un petit nombre de spectateurs pour contempler son courage quand on le bannissait ; il a mérité de paraître sur un théâtre plus brillant. Transporté au Forum, après les magistrats, il a terrassé le proconsul ; après l'exil, les tortures ! Que célébrer de préférence en lui, la gloire de ses blessures ou la réserve de sa modestie, le triomphe de son courage ou l'admiration qu'excite en nous sa pudeur ? Pour moi je l'ignore. Mais je sais que l'élévation de son caractère et les abaissements de son humilité sont la preuve que Dieu le destinait à devenir le modèle des vertus ecclésiastiques et à montrer à tous, comment les serviteurs de Dieu, après avoir triomphé par leur courage sur le champ de bataille, se distinguaient dans l'Eglise par la pureté des mœurs. L'éclat de son mérite, qu'il ne faut pas juger d'après le nombre de ses années, l'appelait sans doute à un rang plus élevé dans la cléricature. Toutefois nous avons trouvé bon qu'il débutât par les fonctions de lecteur. Consacrer à la promulgation des saints oracles une voix qui a confessé publiquement le Seigneur ; après les sublimes paroles qui ont rendu témoignage au Christ, lire l'Evangile du Christ qui enfante les martyrs ; passer de la tribune populaire à la tribune chrétienne ; ici attirer les regards des Gentils, là se montrer aux yeux des fidèles, ici arracher par ses paroles un cri d'admiration à une multitude émerveillée, là réveiller les joies et les sympathies de ses frères, quel office lui convenait mieux ? Vous saurez donc, mes frères bien-aimés, que moi et mes collègues ici présents lui avons conféré cette dignité. Vous souscrirez volontiers à ce choix ; je n'en doute pas, et vous souhaiterez avec moi que notre Eglise voie conférer l'ordination à un grand nombre de sujets qui lui ressemblent. Comme la joie, toujours impatiente, ne peut souffrir aucun retard, nous avons commencé par le faire lire devant nous le jour du Seigneur, c'est-à-dire que les commencements de son ministère nous paraissent un prélude

de la paix. Pour vous, adressez à Dieu de fréquentes prières, et joignez vos supplications aux nôtres, afin que la divine miséricorde daigne rendre à son peuple son évêque sain et sauf et avec l'évêque le lecteur martyr.

Je souhaite, mes frères bien-aimés, que votre santé soit toujours florissante en Dieu le père et en Jésus-Christ.

## LETTRE XXXIII.

Au clergé et au peuple, à l'occasion de Célérinus promu aux fonctions de lecteur.

Cyprien aux prêtres, aux diacres et à tout le peuple, ses frères, salut.

Nous avons, mes frères bien-aimés, à reconnaître et à bénir les divines faveurs par lesquelles le Seigneur a daigné honorer son Eglise au siècle où nous vivons en donnant un sursis à ses confesseurs, ainsi qu'à ses glorieux martyrs, afin que ceux qui avaient rendu au Christ un si généreux témoignage, honoraient ensuite le clergé du Christ dans le ministère ecclésiastique. Réjouissez-vous avec nous, et applaudissez à la lettre présente ! nous vous y informons, mes collègues et moi, que Célérinus notre frère, aussi illustre par son courage que par ses vertus, fait partie de notre clergé, honneur qu'il doit moins aux suffrages des hommes qu'au choix du Seigneur. En effet, il hésitait à entrer dans l'Eglise. Mais le Seigneur lui-même l'a averti pendant son sommeil de ne point résister à nos instances. L'autorité qui est la plus puissante a pu le contraindre. Il n'était d'ailleurs ni permis ni convenable de laisser confondu avec la foule celui que le Seigneur avait revêtu de la dignité céleste. N'est-ce pas lui qui a couru le premier au combat, lui qui a porté le drapeau à la tête des soldats de Jésus-Christ, lui qui, dans la première fureur de la persécution, a lutté corps à corps avec l'auteur même et le chef de la tribulation, lui enfin qui, en triomphant de l'ennemi par son invincible fermeté, a frayé aux autres le chemin de la victoire ? Et ne croyez pas qu'il ait vaincu au prix de quelques douleurs momentanées. Des tortures

prolongées et comme incorporées à lui ont relevé la merveille de son courage. Pendant dix-neuf jours il est resté plongé dans un cachot, chargé de liens, et les pieds retenus dans des entraves de fer. Son corps était à la chaîne; mais son âme demeura libre et indépendante. Sa chair a séché dans les angoisses de la faim et de la soif; mais Dieu a nourri de ses aliments spirituels ce cœur qui vivait de foi et d'espérance. Au milieu des tortures, plus fort que les tortures, plus grand dans les fers que ses géoliers, tout couché qu'il était plus haut que ceux qui étaient debout, plus ferme que ceux qui le garrottaient, il a jugé ses juges du haut de son tribunal, et broyé le dragon sous ses pieds, vainqueurs, quoiqu'ils fussent dépourvus de mouvement. Les marques de ses blessures brillent encore sur sa chair glorieuse, et ses membres desséchés accusent les longs ravages de la faim. Oui, tout ce que l'assemblée de nos frères entendra raconter de son mérite et de sa gloire tient véritablement du prodige. Que si quelque autre Thomas refuse d'en croire à ses oreilles, il lui sera facile de constater par le témoignage de ses yeux la vérité de ce qu'il entend. Le serviteur de Dieu doit sa victoire à ses blessures; ses cicatrices sont les monuments de sa gloire. Mais ces titres ne sont pas nouveaux dans notre cher Céléstinus. Il n'est plus à son apprentissage; il ne fait que marcher sur des traces domestiques et imiter la valeur de ses pères ou de ses proches. Il y a longtemps que Célérina, son aïeule, a reçu la palme des martyrs. Ses deux oncles, paternel et maternel, Laurentin et Ignace, ont servi sous les drapeaux du siècle; mais soldats spirituels et légitimes de Dieu, ils ont vaincu le démon en confessant le Seigneur et mérité par la générosité de leur mort les palmes de l'immortalité. Nous ne manquons pas, vous le savez, d'offrir des sacrifices pour eux toutes les fois que par des commémorations anniversaires nous célébrons la passion des martyrs et le jour de leur triomphe. Céléstinus ne pouvait ni dégénérer, ni rester au-dessous des beaux modèles de foi et de dévouement que lui présentait la noblesse de sa famille. Si dans le monde on se fait honneur du patriciat, à combien plus forte raison la dignité de martyr de Jésus-Christ

doit-elle ajouter à l'éclat d'une famille? Pour moi, qui nommerai-je le plus heureux ou des ancêtres qui revivent dans un si vertueux descendant, ou de Célérierus, qui est issu de si nobles aïeux? En vérité, je l'ignore, tant la gloire rejailit de l'un à l'autre! tant la dignité du petit-fils rehausse la couronne des aïeux! tant la couronne des aïeux relève la dignité du petit-fils!

Lorsque Célérierus, mes frères bien-aimés, se présentait à nous honoré des faveurs du Seigneur, et déclaré illustre par le témoignage et l'involontaire admiration de son persécuteur, qu'avions-nous de mieux à faire que de le placer à la tribune de l'Eglise afin que, de ce lieu élevé, le triomphateur, exposé aux regards de tout le peuple, proclamât ce même Evangile que sa fidélité avait défendu avec tant de bravoure, et que la même voix qui avait confessé le Seigneur répétait chaque jour les paroles du Seigneur? Sans doute l'Eglise tient pour lui en réserve des charges plus éminentes; mais en est-il où un confesseur puisse être plus utile à ses frères, puisque chacun des assistants, en recueillant de sa bouche les préceptes évangéliques, se sent porté à suivre ses exemples? Célérierus devait naturellement être associé à Aurèle, dont il partage les honneurs et les mérites. Couple sublime, ils ont même vertu, même renommée; tous deux aussi grands par leur triomphe que par leur humilité, aussi illustrés par les divines faveurs, que remarquables par leur modestie et leur réserve; donnant à tous l'exemple du courage et des mœurs, également appropriés à la paix comme à la guerre, ici par la gloire de l'héroïsme, là par la gloire de la soumission. Voilà, voilà les serviteurs dont s'applaudit le Seigneur! Voilà les confesseurs qui font sa joie! Leurs exemples généreux, en même temps qu'ils les honorent eux-mêmes, sont pour tous les autres l'enseignement de la discipline. Aussi Jésus-Christ, en les conservant longtemps à son Eglise, et en les arrachant à la mort comme par une résurrection miraculeuse, n'avait-il d'autre dessein que de les proposer à l'imitation de nos frères, afin que ceux-ci, ne voyant rien de plus haut que leur gloire, rien de plus soumis que leur

humilité, marchassent dans les mêmes voies. Vous saurez cependant que nous ne les avons encore ordonnés que lecteurs; la lumière devait être placée d'abord sur le chandelier, afin de briller aux yeux de tous, et il fallait bien que ces visages glorieux, exposés dans un lieu éminent à l'admiration publique, fussent un perpétuel encouragement à la gloire. Mais nous sommes bien aise de vous annoncer que nous leur réservons les honneurs du sacerdoce, et que dès ce moment, ils participeront à toutes les distributions mensuelles ou autres, affectées à cette dignité, en attendant que l'âge leur permette de siéger avec nous, quoique, à vrai dire, l'âge disparaisse devant la plénitude et la consommation de la gloire.

Je souhaite, frères bien-aimés et que je suis impatient de revoir, que votre santé soit toujours florissante.

## LETTRE XXXIV.

Aux mêmes. — A l'occasion de Numidique ordonné prêtre. †

Cyprien aux prêtres, aux diacres, à tout le peuple, ses frères bien-aimés, et qu'il lui tarde de revoir, salut,

J'ai à vous annoncer, mes frères bien-aimés, une nouvelle qui doit être un sujet de joie pour toute l'Eglise et de gloire pour la nôtre en particulier. La divine miséricorde nous a donné l'avis d'associer le prêtre Numidique aux prêtres de Carthage, et de faire siéger avec nous, parmi les membres de notre clergé, celui qui s'est distingué par une si généreuse confession et un dévouement si sublime. Par ses exhortations puissantes, il a envoyé devant lui cette légion de martyrs qui ont péri sous une grêle de pierres ou dans l'ardeur des flammes. Il a vu d'un œil joyeux sa femme, l'os de ses os, brûlée à côté de lui dans ces mêmes feux qui l'ont consumée, je me trompe, qui l'ont enfantée à une vie nouvelle. Lui-même, à-demi dévoré par les flammes, accablé sous les pierres et laissé pour mort, n'a dû sa conservation qu'aux soins de sa fille, qui, alors qu'elle cherchait avec des soins pieux et empressés le corps de son père pour lui donner la sépulture, le trouva sur le point de rendre

le dernier soupir, l'arracha de ce lieu, et ranima par sa tendresse, ainsi que par l'intercession des compagnons qu'il avait envoyés à Dieu devant lui, un souffle d'existence qu'il eût mieux aimé perdre. Mais nous comprenons pourquoi il nous a été laissé. Le Seigneur, en l'associant à notre clergé, a voulu consoler notre Eglise et réparer la défection de quelques prêtres infidèles par la gloire de quelques prêtres illustres. Il sera promu, avec la permission du Seigneur, à une dignité plus éminente dans sa contrée, quand la miséricorde divine nous aura réunis. En attendant, accomplissons l'ordre que Dieu a daigné nous manifester; recevons avec reconnaissance le présent qu'il nous envoie, et demandons à sa bonté quelques-uns de ces ornements, afin que, rendue à sa première vigueur, l'Eglise voie fleurir la douceur et l'humilité dans les rangs de l'ordre épiscopal.

Je souhaite, frères bien-aimés, et que je suis impatient de revoir, que votre santé soit toujours bonne.

#### LETTRE XXXV.

A son clergé. — Il lui recommande les pauvres et les étrangers.

Cyprien aux prêtres et aux diacres, ses frères bien-aimés, salut.

Je vous salue, mes frères bien-aimés, toujours sain et sauf, par la grâce de Dieu, et désirant de vous aller rejoindre promptement, afin de satisfaire à nos vœux communs. Mais nous devons avant tout nous sacrifier à la tranquillité publique, et, quoique bien à regret, nous refuser quelque temps encore au plaisir de vous voir, de peur que notre présence, en réveillant la haine et la violence des païens, ne leur fournisse un prétexte pour rompre la paix, nous qui devons contribuer à la sûreté générale. Ainsi donc, quand vous m'écrirez que tout est calme, et que je puis reparaitre au milieu de vous, ou si, avant cette époque, le Seigneur daigne me révéler sa volonté sur ce point, j'irai vous retrouver. Où puis-je être mieux, où puis-je

goûter plus de bonheur, que là où il a plu au Seigneur de m'appeler au bienfait de la foi et des accroissements spirituels ? Je vous en supplie, prenez le plus grand soin des veuves, des malades et des pauvres ; je vous recommande également les étrangers. Si quelqu'un d'eux se trouvait dans le besoin, fournissez à leurs nécessités sur ce qui me revient en propre et que j'ai déposé entre les mains de Rogatien, notre collègue dans le sacerdoce. Dans la crainte que la somme ne soit épuisée, je lui en ai envoyée une autre par l'acolythe Naricus, afin que tous les malheureux soient secourus avec plus d'abondance et de promptitude.

Je souhaite, mes frères bien-aimés, que votre santé soit toujours florissante, et que vous vous souveniez de moi. Saluez en mon nom toute l'assemblée de nos frères, et rappelez-nous à leur mémoire.

## LETTRE XXXVI.

A son clergé. — Pour lui recommander de pourvoir aux besoins des confesseurs incarcérés.

Cyprien aux prêtres et aux diacres, ses frères, salut.

Quoique je me souviens, mes frères bien-aimés, de vous avoir souvent avertis par mes lettres de pourvoir aux besoins de ceux qui sont plongés dans les cachots pour avoir confessé le Seigneur d'une voix courageuse, je ne puis m'empêcher de revenir sur ces recommandations, afin que les soins ne manquent pas à des hommes auxquels rien ne manque du côté de la gloire. Plût au ciel que mon rang et mon autorité me permissent d'être au milieu de vous en ce moment ! Avec quelle sollicitude empressée je remplirais auprès de nos magnanimes frères les devoirs de la charité ! Mais, je vous en conjure, que votre vigilance supplée à des soins qui me sont interdits, et prodigue à ces illustres athlètes de la foi tous les secours que réclament leurs mérites et les faveurs divines.

Je recommande aussi à votre vigilance et à votre sollicitude les corps de ceux qui sont morts dans les cachots, et qui,

quoique n'ayant pas rendu l'âme dans les tourments, n'en sont pas moins glorieusement morts pour la foi. Leur courage et leur vertu les placent également au nombre des martyrs, auxquels ils ne sont pas inférieurs. Ils ont enduré, autant qu'il était en eux, tout ce qu'ils étaient prêts à souffrir; car l'athlète qui s'est offert sous les regards de Dieu à la mort et aux tortures, a réellement enduré tout ce qu'il a eu la volonté d'endurer. En effet, ce n'est pas lui qui a manqué aux tortures, ce sont les tortures qui lui ont manqué. « Celui qui m'avouera devant les hommes, moi aussi je l'avouerais devant mon Père qui est dans les cieux, » dit le Seigneur. Eh bien ! ils l'ont confessé. « Qui conque aura persévéré jusqu'à la fin, dit-il ailleurs, sera sauvé. » Eh bien ! ils ont persévéré et porté jusqu'à la fin la palme incorruptible et sans tache de leurs vertus. Il est écrit ailleurs : « Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie. » Ils ont été fidèles, fermes et inébranlables jusqu'à la mort. Quand, après avoir confessé le nom de Jésus-Christ, l'on meurt dans la prison et les chaînes, la gloire du martyre est consommée. Ayez donc soin de marquer le jour où ils sortent de ce monde, afin que nous puissions célébrer leurs commémorations parmi les mémoires des martyrs. J'insiste là-dessus, quoique notre fidèle et dévoué frère Tertullus, dont le zèle m'est bien connu, parmi tous les services que sa charité rend à nos frères, prenne un soin particulier de leurs corps, m'ait écrit, et continue encore de me signaler les jours où ces bienheureux serviteurs de Dieu passent de la terre à la glorieuse immortalité, et que nous-mêmes nous offrons en leur mémoire des oblations et des sacrifices, que la grâce de Dieu nous permettra, je l'espère, d'offrir bientôt avec vous.

Que votre charité ne manque pas non plus aux pauvres, comme je vous l'ai souvent recommandé; aux pauvres néanmoins, qui, fermes dans la foi et combattant courageusement avec nous, n'ont pas abandonné le camp du Seigneur. Nous leur devons d'autant plus de tendresse et d'assistance, qu'insensibles aux privations de l'indigence et inébranlables aux coups de la tempête, en servant fidèlement le Seigneur, ils sont

devenus pour tous les pauvres un modèle de foi et de constance.

Je souhaite, mes frères bien-aimés, et que je suis impatient de revoir, que votre santé soit toujours florissante et que vous vous souveniez de moi. Saluez en mon nom l'assemblée de nos frères. Adieu.

## LETTRE XXXVII.

A Caldonius, à Herculanus et aux autres. — Excommunication de Félicissime.

Cyprien à Caldonius et à Herculanus, ses collègues, à Rogatien et à Numidique, ses frères dans le sacerdoce, salut.

Le contenu de votre lettre, mes frères bien-aimés, m'a plongé dans une affliction profonde. Quoique je n'aie d'autre but et d'autre vœu que de maintenir tout le troupeau dans l'union la plus parfaite et de sauver par tous les moyens possibles son intégrité, ainsi que la charité l'exige, vous m'annoncez que Félicissime, ourdissant de nouvelles intrigues, non content de ses attentats et de ses rapines, arrivés depuis longtemps à ma connaissance, travaille aujourd'hui à séparer une portion du peuple d'avec son évêque, qu'est-ce à dire ? à séparer les brebis d'avec leur pasteur, les fils d'avec leur père, et à dissiper les membres de Jésus-Christ ! Ce n'est pas tout : je vous avais chargés de pourvoir à ma place aux nécessités de nos frères, de donner quelque argent à ceux qui en manquaient pour continuer l'exercice de leur profession, et, à cet effet, de dresser un état fidèle de leur âge, de leur condition, de leur mérite, afin que le pasteur sur lequel retombe ce fardeau pût les connaître parfaitement et n'appeler aux fonctions ecclésiastiques que des sujets vertueux, recommandables par leur douceur et leur humilité. Que fait le coupable ? il se jette à la traverse de ces aumônes pour en arrêter la distribution ; il entrave l'enquête que j'avais ordonnée ; aux premiers de nos frères qui s'étaient présentés pour recevoir vos secours, il fait entendre des paroles pleines de colère et de violence, en menaçant tous ceux qui consentiraient à nous obéir d'être exclus pour jamais

de sa communion, même à l'heure de la mort <sup>1</sup>. Après ces odieux préliminaires, sans respect pour la dignité de mon rang, bravant votre autorité comme votre présence, troublant le repos de nos frères par des manœuvres perfides, il s'est retiré avec une troupe de factieux, dont il se proclame le chef par son emportement, et il a levé l'étendard de la révolte. Honneur en cette rencontre au plus grand nombre de nos frères qui ont refusé de s'associer à ses violences, et ont mieux aimé vous obéir en demeurant avec l'Eglise et en recevant les libéralités qu'elle leur dispense par les mains de l'évêque ! J'ai la ferme confiance que les autres imiteront sans bruit cet exemple, et abjuront bientôt un premier emportement.

Cependant, puisque Félicissime a menacé de retrancher de sa communion, même à l'heure de la mort, tous ceux qui nous obéiraient, c'est-à-dire qui demeureraient en communion avec nous, que la sentence qu'il a prononcée le premier retombe sur sa tête. Qu'il se tienne donc pour retranché de notre sein, puisqu'aux fraudes et aux rapines dont il est convaincu, il ajoute encore le crime de l'adultère. Quelques-uns de nos frères, dont le témoignage est grave, nous ont annoncé qu'ils avaient entre les mains la preuve de sa prévarication et qu'ils étaient prêts à nous la fournir. Nous instruirons plus amplement cette cause, aussitôt qu'avec la permission du Seigneur il nous sera possible de nous réunir à plusieurs de nos collègues pour délibérer en commun.

Quant à Augendus <sup>2</sup>, qui, au mépris de son évêque et de l'Eglise, s'est associé à cette rébellion, s'il continue à demeurer parmi les factieux, qu'il soit frappé de la même sentence qui

<sup>1</sup> Quelques autres éditions portent, *in monte*, au lieu de *in morte*. Il faut alors traduire : Entraînant sur sa montagne plusieurs de ceux qui ne demandaient pas mieux que de nous obéir. Nous avons préféré l'autre sens, quoique celui-ci soit également plausible. On prétend que Félicissime avait attiré à lui tous les gens sans aveu, qu'il rassemblait dans une sorte d'oratoire situé dans un des quartiers les plus élevés de la ville, où il possédait du bien. Il l'appelait, dit-on, sa montagne.

<sup>2</sup> Diacre de Carthage.

a frappé est homme turbulent et téméraire. En un mot, qui-conque se réunira à cette troupe de factieux et de conspirateurs, cessera d'être en communion avec nous dans l'Eglise, puisqu'il se sera volontairement séparé de l'Eglise.

Lisez la présente lettre à nos frères, puis faites-la passer au clergé de Carthage, en y ajoutant les noms de tous ceux qui ont pris parti pour Félicissime.

Je souhaite, mes frères bien-aimés, que votre santé soit toujours bonne et que vous vous souveniez de moi. Adieu.

LETTRE XXXVIII.

Réponse de Caldonius et autres à la lettre précédente.

Caldonius, avec Herculanus et Victor ses collègues, ainsi que les prêtres Rogatien et Numidique, à Cyprien, salut.

Nous avons retranché de notre communion Félicissime, Augendus, Répostus, qui avait été condamné au bannissement, Irène de Rutile, et Ouvrière Paula. J'ai été chargé de vous en informer. Nous avons pris la même mesure à l'égard de Sophronius et Soliasse Budinarius<sup>1</sup>, qui avait été aussi condamné au bannissement.

LETTRE XXXIX.

Au peuple de Carthage. — A l'occasion de cinq prêtres schismatiques appartenant à la faction de Félicissime.

Cyprien à tout le peuple, salut.

Mes frères bien-aimés, quoique Virtius<sup>2</sup>, avec une exactitude et une fidélité vraiment sacerdotale, quoique Rogatien et Numidique, joignant à la dignité du prêtre la palme du con-

<sup>1</sup> Les commentateurs ne savent comment expliquer ce mot *Budinarius*. Quelques-uns en ont fait un nom d'homme. Les Anglais lisent *burdonarius*, un marchand de mulets ou de bardauds; d'autres changent le mot en *butinarius*. Baluze ne répugnerait pas à voir dans ce terme l'origine de notre mot *boudin*; mais il n'a rien trouvé, dit-il, qui confirme ce soupçon.

<sup>2</sup> *Brixius*, selon d'autres éditions.

fesseur ; quoique des diacres vertueux , zélés pour le service de notre Eglise ; quoique tous les autres ministres enfin vous donnent une assistance de tous les jours et ne cessent de fortifier chacun de vous par des exhortations assidues , ou de ranimer par des salutaires avertissements les forces de ceux qui sont tombés , en les ramenant à des sentiments meilleurs ; toutefois , je ne laisse pas de vous instruire moi-même autant qu'il est en mon pouvoir , et de vous visiter par mes lettres , seule manière qui me soit permise. Par des lettres , mes frères bien-aimés ! En effet il me faut renoncer encore au bonheur de vous voir avant la solennité de Pâques. La malice et la perfidie de quelques prêtres en est seule la cause. Renouant leurs premières intrigues et réchauffant contre mon épiscopat , je me trompe , contre vos suffrages et le jugement de Dieu , le poison de leur vieille animosité , ils renouvellent leurs attaques , poursuivent leurs machinations , et sèment les pièges sous nos pas. Mais la divine Providence , sans le concours de notre volonté , sans que nous eussions appelé le châtiment sur leurs têtes , que dis-je ! lorsque déjà nous leur avons pardonné et ne leur opposions que notre silence , leur a infligé le châtiment qu'ils méritaient. Sans attendre que nous les eussions chassés de l'Eglise , ils l'ont quittée volontairement , pressés par leur conscience d'exécuter contre eux-mêmes la sentence de bannissement que vos suffrages avaient déjà prononcée contre cette confédération impie. L'origine de la faction de Félicissime , ses racines , son point d'appui , rien de tout cela n'est plus un mystère. Les voilà ces hommes pervers qui distribuaient autrefois aux confesseurs des secours séditions , qui les poussaient à se révolter contre l'évêque , à violer les règles de la discipline , sans respect pour la foi , la soumission et les commandements du Seigneur , et à souiller par le désordre la gloire de leur confession !

Puis , comme s'il ne leur eût pas suffi de surprendre la bonne foi de quelques confesseurs , de diviser l'assemblée de nos frères et de soulever contre le sacerdoce de Dieu une portion du troupeau , aujourd'hui ils méditent avec une astuce empoisonnée la ruine de ceux qui sont tombés ; ils détournent des voies

où ils trouveraient la guérison tous ces combattants mutilés par la tempête et incapables dans leur faiblesse de prendre une résolution énergique qui les sauve, ils suppriment les veilles, les prières et toutes les œuvres de Dieu par lesquelles il faut fléchir assidûment le Seigneur, et invitent les coupables à une précipitation coupable par le mensonge d'une paix frauduleuse. Je vous en conjure, mes frères bien-aimés, tenez-vous en garde contre les pièges du démon, et si votre salut vous est à cœur, défiez-vous de ces dangereux artifices. Il s'agit ici d'une épreuve et d'une persécution non moins dangereuse que la précédente. Je reconnais dans ces cinq prêtres les cinq dignitaires que la vision m'a montrés dernièrement d'accord avec l'édit des magistrats pour renverser notre foi, et attirer dans les filets de la prévarication les plus faibles de nos frères. Mêmes calculs, mêmes projets de ruine dans Félicissime et ses partisans. Ce qu'ils veulent, c'est que Dieu ne soit plus prié; c'est que le parjure, après avoir renié Jésus-Christ, ne sollicite plus la miséricorde de celui qu'il a renié; c'est que la pénitence ne succède plus à la faute; c'est que l'évêque et le prêtre ne soient plus les ministres de la satisfaction; c'est que, sur les ruines de leur autorité avilie, on élève dans l'Eglise une doctrine nouvelle, sacrilège, contraire à la discipline de l'Évangile. Ainsi, quoique nous ayons décidé, non-seulement nous, mais les confesseurs et le clergé, mais tous les évêques, tant ceux de la province que ceux qui habitent au delà des mers, qu'on laissera en suspens la cause des prévaricateurs jusqu'à ce qu'il nous soit possible d'en délibérer dans une assemblée commune, voulant accorder à la fois et la sévérité de la discipline et les condescendances de la miséricorde, ils se soulèvent contre notre jugement et anéantissent dans des conspirations séditeuses la puissance sacerdotale.

Quelle est mon affliction, mes frères bien-aimés, de ne pouvoir me rendre auprès de vous en ce moment, pour m'adresser à chacun de vous en particulier et vous exhorter à respecter les commandements de Dieu et de l'Évangile! Eh quoi! n'avais-je donc point assez d'un exil de deux ans, d'une sépa-

ration douloureuse qui m'arrache à vos embrassements, de ces larmes qui coulent loin de vous et le jour et la nuit, dans une solitude, à la pensée que votre évêque, celui que vous avez proclamé avec tant de zèle et d'affection, n'a pu encore jusqu'ici vous saluer ni se précipiter dans vos bras ! Les chagrins qui me consomment devaient s'irriter davantage : il fallait qu'au milieu de nécessités si pressantes, il me fût encore interdit de voler auprès de vous, de peur que les menaces et les machinations des perfides ne prennent occasion de notre arrivée pour augmenter le désordre, et que l'évêque, dont la mission est de veiller à la paix et à la tranquillité publiques, ne rallume une persécution nouvelle, en fournissant un prétexte à la sédition. Je me crois cependant obligé de vous en prévenir, mes frères bien-aimés ; gardez-vous bien d'ouvrir une oreille complaisante à leurs paroles trompeuses, et n'allez pas prendre les ténèbres pour la lumière, la nuit pour le jour, la faim pour la nourriture, la soif pour le breuvage, le poison pour le remède, et enfin la mort pour la santé. Ne vous laissez surprendre ni à l'âge, ni à l'autorité de ceux qui essayent de corrompre la pureté de l'Eglise et de profaner la sainteté de l'Evangile par des doctrines adultères ; semblables en malice à ces deux vieillards impudiques qui tentèrent de corrompre la chaste Suzanne. Le Seigneur nous crie : « Gardez-vous d'écouter les discours des faux prophètes, ils se forgent des visions selon leur cœur. Ils parlent, mais non par la bouche du Seigneur. A ceux qui répudient la parole du Seigneur, ils disent : La paix sera avec vous. » Voilà que des hommes qui n'ont pas la paix offrent eux-mêmes la paix ! Voilà que des hommes qui se sont séparés de l'Eglise promettent de ramener dans l'Eglise ceux qui sont tombés ! Il n'y a qu'un Dieu, qu'un Christ, qu'une Eglise, qu'une chaire fondée sur la pierre par la voix du Seigneur. Impossible, en dehors de ce sacerdoce unique, de cet autel unique, d'élever un autre sacerdoce et un autre autel ; moissonner ailleurs, c'est dissiper. Il n'y a qu'adultère, impiété, sacrilège, dans tout ce que la fléme de l'homme essaie d'établir contre les dispositions divines. Tenez-vous éloignés de la contagion de

pareils hommes ! Fuyez , fuyez leurs discours comme l'on fuit la peste et un ulcère rongeur, puisque notre Seigneur lui-même nous avertit d'avance en ces termes : « Les guides qui les conduisent sont aveugles ; mais si un aveugle en conduit un autre, ils tomberont tous les deux dans le précipice. » Ils étouffent les prières que vous adressez à Dieu de concert avec nous , et le jour et la nuit , pour l'apaiser par une juste satisfaction ; ils étouffent les larmes que vous versez pour laver votre crime ; ils étouffent la paix que votre persévérance et votre fidélité sollicitent auprès de notre Seigneur, sans se douter qu'il est écrit : « Le prophète, ou pour mieux dire, le visionnaire, qui a ouvert la bouche pour vous détourner de la voie du Seigneur, sera mis à mort. »

Mes frères bien-aimés , que personne ne parvienne à vous détourner des voies du Seigneur. Vous êtes chrétiens ; ne vous laissez pas arracher l'Évangile du Christ. Vous êtes enfants de l'Église ; qu'aucune puissance n'enlève à l'Église ses enfants. Qu'ils se perdent seuls ceux qui ont voulu se perdre ! Que les déserteurs de l'Église restent seuls hors de son enceinte ! Que ceux qui se sont révoltés contre les évêques, seuls ne demeurent pas avec les évêques ! Enfin qu'ils subissent seuls le châtiment de leur rébellion , ceux qui , condamnés autrefois par vos suffrages, aujourd'hui par les jugements de Dieu , ont mérité que la punition de leurs criminelles tentatives vienne enfin les frapper. Le Seigneur lui-même nous donne cet avertissement dans son Évangile : « Vous rejetez le commandement de Dieu pour établir votre tradition. » Repoussez donc avec fermeté tous ceux qui rejettent le commandement de Dieu et s'efforcent d'y substituer leur propre tradition. Une seule chute doit suffire à ceux qui sont tombés. Que personne ne vienne les renverser une seconde fois quand ils tentent de se relever ; que personne ne précipite dans des abîmes plus profonds ces infortunés encore gisants , que nous demandons à Dieu d'environner de la force de son bras ; que personne ne ravisse tout espoir de salut à ces moribonds qui soupirent après le retour de la santé ; que personne enfin n'éteigne les derniers rayons

de la lumière pour ces victimes qui chancellent encore dans les ténèbres de leur apostasie. L'apôtre nous trace notre conduite quand il dit : « Si quelqu'un enseigne une doctrine différente , « et ne se conforme pas aux salutaires paroles et à la doctrine de « notre Seigneur Jésus-Christ , il est rempli d'orgueil : éloignez- « vous d'un pareil homme. » Il dit ailleurs : « Que personne ne « vous séduise par de vains discours ; car c'est là ce qui attire la « colère de Dieu sur les enfants de la révolte. N'ayez donc rien « de commun avec eux. »

Vous aussi , prenez garde que , trompés par leurs vains discours , vous n'ayez rien de commun avec leur malice ; je vous en conjure , éloignez-vous de ces pervers , et rendez-vous à nos conseils , nous qui , tous les jours , adressons à Dieu de ferventes prières pour vous ; nous qui désirons vous ramener à l'Eglise par la miséricorde du Seigneur ; et demandons à Dieu une paix inaltérable , d'abord pour la mère , et ensuite pour les enfants. Joignez chaque jour vos prières à nos prières , vos larmes à nos larmes. Evitez les loups qui séparent les brebis d'avec le pasteur. Evitez la langue empoisonnée du démon qui , depuis le berceau du monde , toujours armé de ruses et de mensonges , ne flatte que pour tromper , ne caresse que pour perdre , ne promet le bien que pour donner le mal , ne fait espérer la vie que pour mieux immoler. Mais la lumière éclaire aujourd'hui ses stratagèmes et ses poisons. Il promet la paix , afin qu'on ne puisse parvenir à la paix ; il fait espérer le salut , afin qu'on ne puisse parvenir au salut ; il s'engage à ouvrir les portes de l'Eglise , afin que celui qui se confie dans ses paroles , périsse à jamais hors de l'Eglise.

L'heure est donc venue , mes frères bien-aimés , où il faut que vous restiez debout , vous qui êtes demeurés fermes jusque là , et que vous conserviez inébranlable cette sainte vigueur qui a su tenir bon pendant la tempête. Quant à vous , qui avez succombé aux pièges de l'ennemi , ah ! sauvez dans cette seconde épreuve vos espérances et votre réconciliation , et pour que le Seigneur vous pardonne , n'abandonnez pas ses prêtres , puisqu'il est écrit : « Quiconque s'enorgueillira ne voulant point

« obéir au commandement du prêtre, ou à la sentence du juge » alors en fonction, cet homme là mourra. » C'est ici la dernière période de la persécution actuelle ; elle passera promptement avec la protection du Seigneur, afin que je reparaisse au milieu de vous, assisté de mes collègues, après la solennité paschale. Alors, nous pourrons de concert avec eux, et en prenant vos avis, examiner et régler toutes choses dans une assemblée commune, ainsi que je l'ai toujours annoncé. Mais tous ceux qui, refusant de faire pénitence et de satisfaire à Dieu, se rangeront du côté de Félicissime, et prendront parti pour cette faction hérétique, ne pourront plus désormais, qu'ils le sachent bien, ni rentrer dans l'Eglise, ni communiquer avec les évêques et le peuple de Jésus-Christ.

Je souhaite, mes frères bien-aimés ; que votre santé soit toujours florissante, et que vous perséveriez dans la prière avec nous pour obtenir la miséricorde du Seigneur.

## LETTRE XL.

A Corneille, évêque de Rome, pour l'informer qu'il n'a point adhéré à l'ordination de Novatien.

Cyprien à Corneille son frère, salut.

Il nous est arrivé, mon frère bien-aimé, des envoyés de Novatien ; ce sont le prêtre Maxime, le diacre Augendus, un certain Macée et Longin. Les lettres dont ils étaient porteurs et leurs déclarations personnelles ne nous eurent pas plutôt informé que Novatien avait été fait évêque, qu'indigné de cette ordination illégale et attentatoire à l'Eglise catholique, nous avons cru devoir les retrancher sur le champ de notre communion, après avoir réfuté les allégations mensongères qu'ils s'efforçaient de maintenir. J'attendais avec plusieurs de mes collègues qui s'étaient rendus auprès de moi le retour de Caldonius et de Fortunat, que nous vous avions députés récemment à vous et à nos collègues dans l'épiscopat, qui avaient assisté à votre ordination, afin qu'à leur retour et lorsqu'ils rapporteraient comment les choses s'étaient passées, le parti qui vous était contraire fût réduit au silence devant l'autorité de

leurs témoignages. Alors survinrent Etienne et Pompée, nos collègues, qui nous fournirent toutes les preuves de la vérité, hommes graves, dont les déclarations suffisamment garanties par leur bonne foi et leur intégrité, nous dispensèrent d'écouter plus longtemps ceux qui venaient de la part de Novatien. Ainsi, quoique ces derniers demandassent, en pleine assemblée et avec des clameteurs violentes, de nous fournir publiquement à nous et au peuple la preuve des accusations dont ils vous chargeaient et qu'ils se faisaient fort de démontrer, nous déclarâmes qu'il répugnait à notre dignité de permettre à des langues envieuses de livrer à des débats scandaleux l'honneur d'un collègue qui avait pour lui le choix, l'ordination et des suffrages aussi nombreux que respectables. Il serait trop long de rassembler dans une lettre tout ce qui a été dit pour les réfuter, réduire au silence leur malice, et démasquer leurs complots hérétiques. Vous l'apprendrez dans chacun de ses détails par le prêtre Primitivus, notre frère, quand il sera parvenu auprès de vous. Toutefois la fureur de ces audacieux ne s'en est point ralentie. Ils redoublent ici d'efforts pour attirer à leur schisme les membres de Jésus-Christ et déchirer violemment le corps de l'Eglise, se répandant à travers les villes où ils vont de porte en porte et de quartier en quartier recruter des complices de leur fureur. Nous leur avons donné à tous la même réponse. Nous ne cessons de les exhorter à répudier des dissensions fatales, en leur rappelant qu'abandonner sa mère c'est une impiété, que là où un évêque a été une fois légitimement établi et approuvé par le suffrage de ses collègues et du peuple, il n'est plus permis d'en instituer un autre, qu'en conséquence, s'ils sont attachés à la paix et à la foi, s'ils se déclarent les zélateurs de l'Evangile de Jésus-Christ, ils doivent commencer par rentrer dans l'Eglise.

Je souhaite, mon frère bien-aimé, que votre santé soit toujours florissante.

## LETTRE XLI.

Cyprien à Cornelle, pour lui annoncer qu'il a reconnu son ordination, et lui signaler les manœuvres de Félixissime.

Cyprien, à Cornelle son frère, salut.

Animé par les sentiments qui conviennent à des serviteurs de Dieu et surtout à des prêtres amis de la paix et de la justice, frère bien-aimé, nous vous avons député récemment nos collègues Caldonius et Fortunat, afin que leur présence, l'autorité de nos lettres, et la sagesse de nos mesures, concertées en commun, contribuassent à ramener l'unité dans le corps de l'Eglise catholique et à renouer les liens de la charité chrétienne. Mais le parti contraire, inflexible dans son opiniâtreté, s'est détaché de la tige principale et a repoussé le sein qui l'a nourri. Que dis-je ? ses haines s'enveniment chaque jour, il a osé, foulant aux pieds les dispositions les plus saintes et au mépris de l'unité catholique, se donner un évêque et se créer hors de l'Eglise un chef adultère, en opposition flagrante avec elle. Vos lettres et celles de nos collègues ne nous eurent pas plutôt appris ces tristes événements, qui nous furent d'ailleurs confirmés au milieu de la joie commune par l'arrivée de nos bien-aimés collègues Etienne et Pompée, que nous vous avons adressé des lettres conformes à ce que réclamaient la sainteté de la tradition divine et la vérité de l'institution ecclésiastique. Nous avons fait plus; nous en avons informé les évêques de notre province, avec la prière de signaler ces manœuvres à leurs collègues et de leur faire parvenir nos lettres. Nous n'avons pas même attendu ces communications, pour nous prononcer ouvertement en présence de tout le peuple, puisque des lettres nous étant arrivées des deux partis, nous ayons lu publiquement la vôtre, et notifié à tous votre ordination. Ce n'est pas tout, fidèles au respect pour la dignité épiscopale et à la déférence que nous nous devons les uns aux autres, nous avons repoussé avec dégoût un libelle, où la faction ennemie vous char-

geait d'accusations odieuses, <sup>1</sup> parce que nous avons pensé qu'elles ne devaient retentir ni dans une si sainte et si nombreuse assemblée de nos frères, ni devant les prêtres de Dieu qui-siégeaient en commun, ni à la face des autels. Il est dangereux en effet de livrer à une indiscrete publicité des imputations qui, écrites avec l'emportement de la haine, sont de nature à scandaliser ceux qui les entendent et à semer des rumeurs incertaines parmi nos frères que la mer ou l'éloignement séparent de nous. Libre à ces hommes qui se laissent emporter par la fureur ou par la passion, ou qui foulent aux pieds les lois divines ainsi que le respect pour les personnes, de s'abaisser à des accusations qu'ils ne pourraient prouver, et de jeter au moins par des rumeurs jalouses quelques taches sur la vertu la mieux établie, dans le désespoir de ne pouvoir l'anéantir ! Il nous appartient à nous, préposés de l'Eglise et prêtres du Seigneur, d'accueillir par le dédain la calomnie et le calomniateur. Autrement, que deviendrait cet oracle que nous avons appris et que nous enseignons nous-mêmes : « Préservez votre « langue de la calomnie et vos lèvres des discours artificieux ? » Et ailleurs : « Tu as rassasié ta bouche de malice et ta langue « a préparé la fraude ; tranquillement assis, tu parlais contre « ton frère, tu couvrais d'opprobres le fils de ta mère. » Même langage dans la bouche de l'apôtre : « Que vos lèvres ne profèrent aucune parole mauvaise ; mais que tout ce que vous « direz soit propre à nourrir la foi et à communiquer la grâce à « ceux qui vous entendent. » Avions-nous une meilleure occasion de prouver combien ce commandement est obligatoire, que de refuser nos oreilles à ces incriminations mensongères ?

Par une raison contraire, frère bien-aimé, quand il nous

<sup>1</sup> Corneille ne voulait pas que, par une rigueur inflexible, on fermât tout accès au repentir, en lui enlevant l'espérance de la réconciliation. Novatien profitait de ces dispositions, qui ne sont que les dispositions de l'Eglise, pour déclarer que Corneille était en connivence avec ceux qui avaient apostasié dans la persécution.

parvenait sur votre personne et celle des prêtres qui siègent avec vous quelqu'une de ces lettres qui respiration une religieuse simplicité, au lieu de retentir du bruit de la diffamation et de l'invective, j'ai voulu qu'on en donnât connaissance au clergé et au peuple. Il est bien vrai que nous avons demandé à nos collègues, témoins de votre ordination, une relation exacte de ce qui s'était passé ; mais il n'était dans notre pensée ni d'enfreindre les anciennes coutumes, ni de rien innover sur ce point. En effet, il nous aurait suffi que vos lettres nous apprissent votre élection, si nous n'avions eu à combattre ici une faction ardente qui, en semant contre vous des bruits injurieux, jetait l'esprit de nos collègues et de nos frères dans le trouble ainsi que dans l'incertitude. Nous avons pensé que des témoignages partis de Rome, et signés par des collègues dont l'autorité est d'un grand poids, imposeraient silence aux clameurs ennemies. Nous ne nous étions pas trompés. L'éclatante justice qu'ils ont rendue à la pureté de vos mœurs, et à votre zèle pour la discipline, en levant tous les doutes, a fermé la bouche à tous ces hommes jaloux ou remuants pour lesquels la nouveauté est un plaisir, et le désordre un triomphe. Grâce à cette mesure qu'avait dictée la raison, nos frères, à travers ce flux et reflux d'incertitudes, n'ont plus aucun doute sur la validité de votre ordination, à laquelle ils souscrivent sincèrement. Car le soin qui nous occupe et doit nous occuper avant tout, frère bien-aimé, c'est de maintenir, autant qu'il est en notre pouvoir, l'unité que Jésus-Christ a établie et que ses apôtres nous ont transmise ; c'est de rappeler dans l'Eglise les brebis errantes que des manœuvres perfides ont séparées de leur mère ; c'est enfin de ne laisser en dehors de l'Eglise que les opiniâtres, retenus loin de nous par leur aveugle fureur, et auxquels le Seigneur demandera compte un jour de leur scission avec l'Eglise.

En ce qui touche Félicissime et quelques prêtres de sa faction, afin que vous fussiez instruit de ce qui a été fait ici, nos collègues vous ont envoyé des lettres écrites de leur propre main. Ils vous font connaître ce qu'ils pensent et quel jugement ils ont prononcé. Peut-être serait-il plus à propos encore de

communiquer à nos frères qui sont avec vous les lettres que nous avons dernièrement adressées à notre clergé et à notre peuple, au sujet de Félleissime et de son parti, et que nos collègues Caldonius et Fortunat ont dû vous remettre, au nom de l'affection que nous nous devons réciproquement. Elles contiennent tout ce qui regarde cette ordination, il est bon que là où vous êtes ainsi que là où nous sommes, l'assemblée de nos frères sache à quel s'en tenir. Vous recevrez une seconde copie de ces mêmes lettres par le sous-diacre Mettius et l'acolythe Nicéphore que je vous envoie.

Je souhaite mon frère, bien-aimé, que votre santé soit toujours florissante.

#### LETTRE XLII,

Au même. — Pour lui apprendre qu'il a écrit aux confesseurs, séduits par Novatien.

Cyprien, à Cornelle son frère, salut.

J'ai cru, frère bien-aimé, que la charité me faisait un devoir indispensable d'écrire à ceux des confesseurs de Rome qui, se laissant prendre aux pièges de Novat et de Novatien, se sont séparés de l'Eglise, afin de les conjurer en quelques mots, au nom de notre affection commune, de revenir à leur mère, c'est-à-dire à l'Eglise catholique. J'ai prescrit au sous-diacre Mettius de vous communiquer auparavant cette lettre, de peur que l'on ne m'attribue tout autre chose que ce qu'elle contient. Je lui ai recommandé encore de se conduire d'après vos conseils, dans toute cette affaire, et de ne remettre aux confesseurs cette lettre qu'autant que vous l'approuverez.

Je souhaite, frère bien-aimé, que votre santé soit toujours florissante.

#### LETTRE XLIII.

Aux confesseurs de Rome, pour les engager à retourner à l'unité catholique.

Cyprien à Maxime, à Nicostrate, et aux autres confesseurs, salut.

Si mes lettres, bien-aimés, vous ont témoigné plus d'une fois quelle était ma vénération pour votre gloire et mon affection pour des frères qu'unissent les liens de la charité, cédez, je vous en conjure, à des paroles qui n'ont d'autre but que de maintenir dans toute son intégrité l'honneur de votre rang. Vous le dirai-je en toute simplicité ? La douleur a brisé notre âme, et nous avons été plongé dans l'abattement le plus profond, le jour où nous avons appris que, contrairement à la discipline de l'Eglise, à la loi de l'Evangile et à l'unité catholique, vous aviez donné les mains à l'élection d'un second évêque, en d'autres termes, que vous aviez établi une Eglise étrangère, ce qui est criminel et ne peut jamais se faire ; que vous aviez déchiré les membres du Christ ; qu'enfin vous aviez semé la division dans le corps du Seigneur par des rivalités orgueilleuses. Je vous en conjure, au lieu de prolonger ce divorce illégitime dans l'assemblée de nos frères, fidèles au souvenir de votre confession et aux enseignements divins, revenez promptement à cette mère qui applaudissait dernièrement à votre gloire, lorsque vous voliez de ses bras aux palmes triomphales. Que vous défendiez l'Evangile de Jésus-Christ, en vous séparant du troupeau de Jésus-Christ, et en répudiant sa paix et sa concorde, ne l'imaginez pas. Un soldat fidèle, qui prétend à l'honneur, au lieu de s'éloigner du camp, y demeure pour y prendre sa part des charges communes, et pourvoir à la sûreté de tous. Vous le savez, le faisceau de notre unité ne devant pas être rompu, et nous-même ne pouvant sortir de l'Eglise pour aller à vous, nous vous conjurons, par toutes les exhortations dont nous sommes capables, de revenir à l'Eglise notre mère et à notre fraternité.

Je souhaite, frères bien-aimés, que votre santé soit toujours florissante.

#### LETTRE XLIV.

Cyprien à Cornelle. — A l'occasion de Polycarpe d'Hadrumet.

Cyprien à Cornelle, son frère, salut.

J'ai lu, frère bien-aimé, la lettre que vous nous avez envoyée

par Primitivus, notre confrère dans le sacerdoce, et où vous nous témoignez quelque peine de ce que les lettres d'Hadrumet qui vous étaient adressées précédemment au nom de Polycarpe, portaient pour inscription : Aux prêtres et aux diacres, depuis le jour où Libéralis et moi avons mis le pied dans cette colonie. Nous voulons que vous le sachiez : il n'y a eu là de notre part, ni légèreté, ni intention de vous blesser. Nous avons décidé dans une assemblée commune, plusieurs de mes collègues et moi, que, jusqu'au retour de Caldonius et de Fortunat, nos collègues dans l'épiscopat, que nous avons députés vers vous, l'affaire resterait en suspens, afin qu'ils pussent nous apprendre qu'elle était apaisée, ou du moins comment il fallait la juger. Dans l'absence de Polycarpe, ses prêtres et ses diacres, qui demeurent à Hadrumet, ignoraient la résolution que nous avons adoptée depuis. Mais, arrivés sur les lieux, nous ne les eûmes pas plutôt informés de nos décisions communes, qu'ils se hâtèrent d'y souscrire comme les autres, afin qu'aucun dissentiment ne divisât les Eglises de cette province.

Quelques malintentionnés cependant troublent encore les esprits par des relations infidèles et contraires à la vérité, quoique, prenant soin d'exposer les faits à ceux qui passent les mers, afin de prévenir tout scandale, nous les exhortions à reconnaître, pour s'y tenir inviolablement attachés, la racine et la mère de l'Eglise catholique. Mais, à cause de l'étendue de notre province, qui comprend la Numidie et la Mauritanie, auxquelles elle touche, pour empêcher que le schisme commencé à Rome ne jetât le trouble dans les esprits incertains et placés loin du théâtre des événements, nous avons trouvé bon, une fois que nous avons été assurés par nous-mêmes de la vérité des faits, que des témoignages décisifs nous eurent confirmé la validité de votre élection, et qu'enfin tout scrupule eut été levé, nous avons trouvé bon de faire écrire par tous les évêques de cette province, et cela a eu lieu, afin que tous nos collègues demeurassent fidèles à vous et à votre communion, c'est-à-dire à l'unité comme à la charité de l'Eglise catholique. Nous nous

félicitons que le succès ait répondu à la sagesse de cette mesure que le ciel nous avait inspirée. Aujourd'hui en effet, la vérité, la dignité de votre épiscopat repose sur les témoignages les moins équivoques. Les lettres que nos collègues nous ont envoyées de Rome, confirmées d'ailleurs ici par les déclarations de Pompée, d'Etienne, de Caldonius et de Fortunat, ont proclamé la légitimité de votre ordination, juste dans son origine comme dans ses moyens, et ont mis en lumière toute la pureté de votre vie. Pour nous aider nous-même à gouverner sagement l'Eglise catholique de concert avec nos collègues, et à maintenir inviolablement sa paix, daigne la divine miséricorde permettre que le Seigneur, qui institue les évêques dans son Eglise, les couvre de sa protection sur le siège où il les a établis, inspirant ainsi la sagesse à ceux qui gouvernent, et leur communiquant la vigueur, pour enchaîner la révolte des méchants, la douceur, pour faire éclore la pénitence dans le cœur de ceux qui sont tombés.

Je souhaite, mon frère bien-aimé, que votre santé soit toujours florissante.

## LETTRE XLV.

Corneille à Cyprien, pour lui annoncer le retour des confesseurs à l'unité.

Corneille à Cyprien, son frère, salut.

Autant la chute des confesseurs, qu'un ennemi rusé avait attirés dans le filet de sa prévarication et arrachés au sein de l'Eglise, avait inondé notre âme de douleur, autant nous avons éprouvé de joie et rendu d'actions de grâces au Dieu tout-puissant et à Jésus-Christ, notre Seigneur, lorsque, abjurant leur erreur et reconnaissant la malice empoisonnée du serpent qui les avait trompés, ils sont revenus dans la simplicité du cœur, ainsi qu'ils le confessent ingénument, à cette même Eglise dont ils s'étaient éloignés. Déjà quelques-uns de nos frères; hommes de paix, dévoués à l'unité, et dont la fidélité n'est pas suspecte, nous avaient annoncé que l'opiniâtreté persévérerait chez les uns, s'adouciissait chez les autres; mais ces témoi-

guages n'allaient pas jusqu'à nous faire croire à une entière conversion. Mais depuis, les confesseurs Urbain et Sidonius vinrent trouver nos collègues dans le sacerdoce, en leur affirmant que le prêtre et confesseur Maxime ne désirait pas moins qu'eux rentrer dans l'Eglise. Toutefois, comme leur conduite précédente, dont vous avez eu connaissance par nos lettres et celles de nos collègues, nous avertissait d'accueillir avec quelque réserve leurs protestations, nous jugeâmes à propos d'attendre qu'ils vissent confirmer par leur propre bouche les déclarations de leurs délégués. Ils parurent donc en personne. Nos prêtres leur remirent sous les yeux tout le passé; ils leur reprochèrent surtout ces lettres pleines d'invectives et de calomnies qu'ils avaient envoyées récemment à la plupart des Eglises, et où elles avaient failli jeter une perturbation générale. Ils affirmèrent qu'on les avait trompés, qu'ils ignoraient même le contenu de ces lettres; qu'ils n'avaient d'autre chose à se reprocher que le schisme auquel ils avaient contribué, en souffrant que l'on imposât les mains à Novatien comme à l'évêque légitime. Après ces reproches et beaucoup d'autres encore, ils demandèrent qu'on leur pardonnât leur faute et que le souvenir en fût effacé. Informé de ces circonstances, je résolus de convoquer l'assemblée de nos prêtres. Cinq évêques, encore aujourd'hui présents parmi nous, assistèrent à cette délibération, afin que la mesure qui allait décider comment on se conduirait à leur égard fût sanctionnée par le consentement universel. Pour que vous connaissiez les motifs de chacun en particulier dans cette affaire, il a été décidé que ces opinions vous seraient communiquées. Vous les trouverez à la fin de cette lettre.

Ceci terminé, Maxime, Urbain, Sidonius, Machaire, et la plupart de nos frères qui s'étaient associés à eux, se rendirent dans l'assemblée, et nous supplièrent instamment d'oublier le passé, de le condamner à un éternel oubli, comme s'il n'y avait jamais eu rien de fait ou de dit, afin que les injures une fois remises de part et d'autre, il leur fût permis d'offrir à Dieu un cœur pur et libre de toute animosité, conformément à cet ora-

de **évangélique** : « **Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.** » Il ne restait plus qu'à instruire le peuple de cet heureux changement ; il fallait lui montrer rétablis dans l'Eglise ceux qu'il avait vus si longtemps avec douleur errants et dispersés loin de l'Eglise. A cette nouvelle, grand concours de nos frères. De toutes parts s'élevait un même cri de reconnaissance ; des larmes de joie coulaient de tous les yeux ; ils s'embrassaient réciproquement, comme si les chaînes de leur prison n'eussent été brisées que de ce jour. Mais je veux vous rapporter leurs propres paroles. « Nous savons, s'écriaient-ils, que **Corneille a été choisi par le Dieu tout-puissant et par Jésus-Christ notre Seigneur pour être l'évêque de la très-sainte Eglise catholique.** Nous reconnaissons notre **erreur ; nous avons été le jouet de l'imposture ; les paroles mensongères de la perfidie nous ont circonvenus.** Quoique nous paraissions avoir un semblant de communion avec un schismatique et un hérétique, notre cœur n'en était pas moins tout entier dans l'Eglise. En effet, nous ne l'ignorons pas ; il n'y a qu'un seul Dieu, qu'un seul Jésus-Christ notre Seigneur, auquel nous avons rendu témoignage, qu'un seul Esprit saint, et conséquemment il ne doit y avoir qu'un seul évêque. »

Pouvions-nous demeurer insensibles à cette profession de foi, qui prostrait à la face de l'Eglise ce qu'ils avaient déjà confessé devant la puissance du siècle ? Il fut donc arrêté que le **prêtre Maxime reprendrait son rang.** Tous les autres, nous les avons reçus au milieu des applaudissements du peuple. Nous abandonnons la sanction de tous ces jugements à la décision du Dieu tout-puissant, entre les mains de qui tout est réservé.

Voilà, frère bien aimé, tout ce qui s'est passé. Je vous en transmets la nouvelle sans perdre un seul moment, et l'assemblée n'était pas encore congédiée que l'acolythe Nicéphore avait ordre de mettre à la voile pour aller vous en instruire, afin que votre reconnaissance éclatât sans retard envers le Dieu tout-puissant et Jésus-Christ notre Seigneur, comme si vous vous trouviez réellement présent au milieu de nous. Nous croyons, ou, pour mieux dire, nous avons la ferme confiance

que tous ceux qui ont partagé l'erreur reviendront promptement à l'Eglise, aussitôt qu'ils verront les chefs qui les avaient entraînés en bonne intelligence avec nous.

Il sera utile, frère bien-aimé, que vous communiquiez cette lettre aux autres Eglises, afin d'apprendre à tous que le schisme et l'hérésie déclinent de jour en jour. Portez-vous bien.

#### LETTRE XLVI.

Réponse de Cyprien à Corneille, pour le féliciter de la fin du schisme et du retour à l'unité.

Cyprien à Corneille, son frère, salut.

Nous n'avons jamais cessé, et aujourd'hui moins que jamais, frère bien-aimé, de rendre à Dieu le Père tout-puissant, et à Jésus-Christ notre Seigneur et notre Dieu, des actions de grâces pour la protection puissante qu'il accorde à son Eglise, en ne permettant pas que la malice et l'obstination de l'hérésie profanent entièrement ni pour toujours son unité ainsi que sa sainteté. Nous avons lu votre lettre, et nous y avons vu avec toute la joie que nous inspire l'accomplissement de notre vœu commun, que le prêtre et confesseur Maxime, que les confesseurs Urbain, Sidonius et Machaire étaient rentrés dans l'Eglise catholique, c'est-à-dire que, reconnaissant leur erreur et abjurant le schisme, ou plutôt l'hérésie qui les aveuglait, ils ont été chercher la guérison au séjour de l'unité et de la vérité, afin de revenir pleins de joie aux mêmes lieux d'où ils étaient partis pour triompher. Ils n'ont pas voulu qu'il fût dit : Des confesseurs, qui avaient rendu témoignage au Christ, ont abandonné quelque temps après le camp du Christ ; ils avaient résisté à l'épreuve des supplices et de la violence ; ils ont succombé dans les épreuves de la charité et de l'unité. Mais aujourd'hui, voilà qu'ils ont reconquis dans son intégrité primitive la gloire de leur confession, en quittant les transfuges et les déserteurs qui attaquaient la foi et l'Eglise catholique. C'est donc à juste titre que le clergé, le peuple et tous nos frères ont

salué leur retour, ainsi que vous nous l'écrivez, par des cris d'allégresse, puisque personne ne peut s'empêcher d'applaudir et de prendre part à la gloire des confesseurs qui sauvent leur dignité en revenant à l'unité. Il nous est facile de juger de votre joie d'après celle que nous éprouvons nous-mêmes. En effet, si la lettre où vous annonciez leur retour a suffi pour exciter parmi nos frères des félicitations si empressées et si universelles, que faut-il penser de vos transports d'allégresse, vous qui assistiez à l'événement et aviez sous les yeux le spectacle de la joie publique ? Le Seigneur nous apprend dans l'Évangile qu'il y a grande joie au ciel pour un pécheur qui fait pénitence ; mais combien la terre et le ciel doivent-ils applaudir davantage à des confesseurs qui rapportent à l'Église de Dieu les trophées de leur victoire, et qui, par leur exemple, ouvrent aux autres un chemin pour y revenir ! car leur désertion avait entraîné quelques-uns de nos frères qui se croyaient en sûreté sur les traces des confesseurs. Mais aussitôt qu'eut disparu la source de l'erreur, la lumière a brillé pour tous les yeux, et il a été reconnu que l'Église catholique est une, et n'admet ni partage, ni division. Ainsi personne ne se laissera plus tromper désormais par les discours artificieux d'un schismatique en démence, puisque l'on a vu les magnanimes et glorieux athlètes de Jésus-Christ échapper promptement à la perfidie étrangère pour rentrer dans l'Église,

Je souhaite, frère bien-aimé, que votre santé soit toujours florissante.

## LETTRE XLVII.

Corneille à Cyprien. — A l'occasion de Novatien et de ses complices.

Corneille à Cyprien, son frère, salut.

Pour mettre le comble aux châtimens qui l'attendent un jour, le scélérat qui avait été terrassé par les vertus de Dieu, après l'expulsion de Maxime, de Longin et de Machée, a essayé de se relever. Comme je vous l'ai notifié précédemment par la lettre que vous porte le confesseur Augendus, Nicostrate,

T. v bis.

Novat, Evariste, Primas et Denis sont sans doute arrivés là où vous êtes. Ayez soin de faire connaître à tous nos collègues dans l'épiscopat et à nos frères, que Nicostrate est souillé de plusieurs crimes. Non content de voler sa patronne, selon la chair, dont il administrait les biens, il s'est enfui avec des sommes assez considérables que l'Eglise lui avait confiées, infamie qu'il expiera éternellement. Quant à Evariste, il a été l'auteur du schisme. Zétus a été ordonné évêque pour le remplacer dans le gouvernement du peuple qu'il administrait. La perversité que l'impie a déployée au milieu de son troupeau n'approche pas de celle qu'il a signalée ici. Jugez par là quels sont les complices de Novatien et les satellites ordinaires de son schisme.

Je souhaite, mon frère bien-aimé, que votre santé soit toujours florissante.

#### LETTRE XLVIII.

Réponse de Cyprien à Cornelle. — Crimes de Novat.

Cyprien à Cornelle son frère, salut.

Je reconnais, frère bien-aimé, votre vigilance et votre affection à l'empressement que vous avez mis à nous envoyer l'acolythe Nicéphore pour nous apprendre le glorieux retour de vos confesseurs, et nous prémunir contre les funestes manœuvres que tramaient encore Novatien et Novat, afin de renverser l'Eglise de Jésus-Christ. Cette cabale impie, déjà perdue sans ressource, et destinée à perdre tous ceux qui lui donneront les mains, ne fut pas plutôt arrivée ici, que l'acolythe Nicéphore débarqua le lendemain derrière elle et nous remit les lettres dont vous l'aviez chargé pour nous. Elles nous apprirent, et nous nous hâtâmes de le porter à la connaissance de tous, qu'Evariste, descendu du rang épiscopal, n'était pas même resté laïque. Dépouillé de son siège, banni du milieu de son peuple, étranger à l'Eglise de Jésus-Christ, il erre çà et là dans les provinces lointaines : naufragé de la foi et de la vérité, il cherche à entraîner dans son naufrage quelques hommes qui lui ressem-

blent. Pour Nicestrata, après avoir déserté le ministère de son diaconat, voleur des deniers de l'Eglise, sacrilège détenteur du bien des veuves et des orphelins dont il était le dépositaire, son but en quittant Rome était moins de gagner l'Afrique que d'échapper à la punition de ses rapines et de ses brigandages. Et maintenant, traître à l'Eglise, promenant au loin ses scandales, comme s'il suffisait de changer de contrée pour changer l'homme, il va proclamant partout qu'il est le confesseur de Jésus-Christ ! Mais où sont les droits à ce titre glorieux, quand on a renié l'Eglise de Jésus-Christ ? L'apôtre Paul nous dit : « C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils ne formeront tous deux qu'une seule chair. Ce sacrement est grand, et je dis qu'il signifie Jésus-Christ et l'Eglise. » Puisque le bienheureux apôtre nous atteste, de sa bouche sacrée, que Jésus-Christ et l'Eglise sont unis par des nœuds indissolubles, je le demande, comment pourra-t-il demeurer avec le Christ celui qui n'est pas avec son épouse ? Comment le spoliateur de l'Eglise ose-t-il en usurper le soin et l'administration ?

Quant à Novat, vous n'aviez point à nous en parler ; c'est à nous qu'il appartenait de vous démasquer ce misérable. Homme toujours avide de nouveauté, d'une cupidité insatiable et poussée jusqu'à la fureur ; point de bornes à son arrogance, ni à son orgueil, toujours en mauvais renom auprès des évêques de cette contrée et condamné vingt fois par les suffrages unanimes des prêtres comme perfide et hérétique. Il ne cherche à pénétrer les secrets, que pour trahir ; s'il flatte, c'est pour perdre ; nulle foi dans ses amitiés ; torche incendiaire qui allume l'embrasement de la sédition, tourbillon qui soulève les flots, tempête qui amène incessamment les naufrages de la foi, je ne connais pas d'ennemi plus déclaré de la paix et de la tranquillité publique. Quand il vous eut quittés, c'est-à-dire, quand l'orage se fut éloigné de vous, le calme revint, du moins en partie. De vertueux et nobles confesseurs, égarés par ses provocations, rentrèrent dans l'Eglise aussitôt qu'il en sortit. Tel est l'homme qui déposa chez nous les premiers germes de la dis-

sension et du schisme : c'est lui qui sépara plusieurs de nos frères de leur évêque ; lui qui, au milieu de la persécution , suscita une seconde persécution pour la ruine des fidèles ; lui enfin qui, par ses brigues et ses manœuvres, sans ma participation, à mon insu, promu au diaconat Félicissime, l'un de ses satellites. Trop à l'étroit ici, il mit à la voile pour Rome. Là, mêmes efforts, mêmes projets de destruction. Il sépare du clergé une portion du troupeau. Il souffle la discorde et l'animosité parmi des cœurs qu'unissaient les liens de la charité fraternelle. Seulement, comme Rome est beaucoup plus vaste que Carthage, porté sur ce nouveau théâtre, il ambitionna de s'y distinguer par des crimes plus énormes. Ici, il se borne à créer un diacre au mépris de l'Eglise ; là, il nomme un évêque. Et qu'on ne s'étonne pas des excès de la scélérate. La fureur aveugle et précipite le méchant. Après les forfaits, surviennent les troubles d'une conscience que poursuivent les remords. Alors pour le-violateur de la paix de l'Eglise, pour l'infracteur de cette sainte discipline qui enfante Dieu dans nos cœurs, plus de possibilité de demeurer dans l'Eglise. Les orphelins qu'il a dépouillés, les veuves qu'il a frustrées de leurs biens, les Eglises dont il a emporté les deniers, lui font expier ses attentats par les fureurs dont nous sommes témoins. Il a laissé son père mourir de faim dans une bourgade ; mort, il lui a refusé les honneurs de la sépulture. Sa femme était enceinte. Il la frappa au ventre si brutalement, que son fruit s'échappa dans un avortement parricide. Après un crime si révoltant, il ose bien condamner les mains de ceux qui ont sacrifié aux idoles, lui que ses pieds homicides ont rendu mille fois plus coupable contre son propre sang. Il y avait longtemps que sa conscience à la torture lui reprochait ces forfaits. Aussi s'attendait-il non-seulement à être expulsé du collège des prêtres, mais même retranché de la communion. Le jour de l'enquête approchait, nos frères en pressaient l'exécution ; elle allait s'ouvrir devant nous, quand survint la persécution. Le misérable l'accueillit avec transport, comme un moyen d'échapper à une condamnation imminente. Il jeta le désordre partout ; sur le point d'être chassé de l'Eglise, il prévint

par un départ volontaire la déclaration sacerdotale, comme si courir au-devant de la sentence c'était esquiver le châtiement.

Quant à ceux de nos frères que nous avons vus avec douleur tomber dans les pièges de l'hypocrite, nous n'épargnons aucun effort pour les arracher à sa société, pour les dégager des filets de la mort dans lesquels il les avait enlacés, et les ramener à cette même Eglise d'où leur chef a mérité d'être banni par la volonté divine. Nous avons la confiance que Dieu aidant, ils pourront y rentrer par le secours de sa miséricorde. Car il n'y a que ceux dont la perte est assurée qui puissent périr, suivant cette parole de Notre-Seigneur dans l'Évangile : « Toute plante que mon père céleste n'a point plantée sera arrachée. » Ainsi, celui-là seul qui n'a pas été planté et affermi dans les préceptes comme dans les avertissements de Dieu le Père, pourra sortir de l'Eglise. Seul, il pourra persévérer dans l'obstination du schisme et de l'hérésie, après avoir abandonné les évêques. En ce qui concerne les autres, la miséricorde de Dieu le Père et la bonté de Jésus-Christ Notre-Seigneur les réuniront à nous.

Je souhaite, frère bien-aimé, que votre santé soit toujours florissante.

#### LETTRE XLIX.

Maxime et les autres confesseurs à Cyprien, pour lui annoncer leur retour à l'Eglise.

A Cyprien leur frère, Maxime, Urbain, Sidonius et Machaire, salut.

Vous partagerez notre joie, frère bien-aimé, nous en avons l'assurance. Après une délibération commune, déterminée principalement par l'utilité de l'Eglise et le désir de la paix, nous avons opéré notre réconciliation avec notre évêque Corneille et tout son clergé, laissant de côté tout le passé pour l'abandonner au jugement de Dieu. Vous saurez aussi par notre lettre que cela s'est fait à la grande satisfaction de l'Eglise tout entière, et de nos frères qui nous ont accueillis avec l'empressement de la charité.

Nous souhaitons, frère bien-aimé, que Dieu vous conserve de longues années.

### LETTRE L.

Cyprien aux confesseurs de Rome, pour les féliciter de leur retour à l'unité.

Cyprien à Maxime prêtre, et aussi à Urbain, Sidonius et Machaire, ses frères, salut.

La lecture de la lettre où vous m'annoncez, frères bien-aimés, votre retour à l'unité, votre réintégration dans l'assemblée de nos frères et la paix que vous avez faite avec l'Eglise, m'a rempli d'une joie si vive que je ne puis la comparer qu'à la joie dont j'avais été inondé quand le bruit de votre glorieuse confession arriva jusqu'à moi et que mes félicitations allèrent au-devant de vos triomphes spirituels. Votre foi vient de se manifester par une confession nouvelle, mais non moins honorable, en proclamant qu'il n'y a qu'une Eglise, et en répudiant une erreur, disons mieux, une perversité d'un moment, empressés de rentrer dans le même camp d'où vous étiez sortis pleins de vigueur pour voler au combat et terrasser l'ennemi. Ne fallait-il donc pas rapporter les trophées de votre victoire aux mêmes lieux où vous aviez revêtu la céleste armure, de peur que l'Eglise du Christ ne demeurât dépouillée d'une gloire à laquelle le Christ vous avait préparés? Maintenant rien ne manque à l'intégrité de votre foi, puisque vous avez conservé la paix et la charité de Notre-Seigneur. Vous avez ouvert à tous, par l'autorité de vos exemples, le chemin de la paix et de l'amour fraternel, de sorte que votre adhésion resserré par des liens nouveaux la vérité de l'Eglise et l'unité du sacrement évangélique qui nous enchaînait déjà. Grâce à vous, les confesseurs de Jésus-Christ ne seront plus les docteurs du mensonge après avoir été les prédicateurs de l'héroïsme et de la fidélité. Que l'on vous félicite autant que l'on voudra! que chacun de vos frères se glorifie de votre retour à l'unité! Quant à moi, mes félicitations et mon allégresse surpassent celles de tous les autres, car je vous ouvrirai ingénument le fond de mon cœur.

J'étais profondément affligé de ne pouvoir plus communiquer avec ceux que j'avais tant aimés. Echapper à la captivité pour tomber de là dans le schisme et l'hérésie, c'était en quelque sorte à mes yeux avoir laissé votre gloire dans la prison. Oui, la dignité de votre nom y était restée, puisque les soldats de Jésus-Christ tournaient le dos à l'Eglise au sortir de ces mêmes cachots où ils entraient tout à l'heure au milieu des applaudissements et des félicitations de l'Eglise. Sans doute l'ivraie désolée quelquefois le champ du père de famille. Mais l'ivraie que nous apercevons dans l'Eglise sera-t-elle une raison pour notre foi et notre charité d'abandonner l'Eglise ? Non sans doute. Travaillons donc à devenir la moisson d'élite, afin qu'au jour où le Seigneur enfermera le bon grain dans les greniers célestes nous puissions recueillir le fruit de nos travaux et de nos bonnes œuvres. L'apôtre dit dans son Epître : « Dans une grande « maison, il n'y a pas seulement des vases d'or et d'argent, mais « aussi de bois et d'argile, les uns servant à des usages hono- « rables, les autres à des usages honteux. » Efforçons-nous, frères bien-aimés, à devenir, autant qu'il est en notre pouvoir, ces vases d'or et d'argent ; mais rappelons-nous qu'à Dieu seul, qui porte dans ses mains la verge de fer, il est donné de briser les vases d'argile. Le disciple n'est pas plus grand que son maître. Personne ne peut usurper une prérogative que le Père a réservée seulement pour le fils, la prérogative de purger son aire et de séparer l'ivraie d'avec le bon grain d'après le jugement de l'homme. Ce serait là une présomption hautaine et sacrilège dont la démence seule est capable. Aussi qu'arrive-t-il ? Il se rencontre des hommes qui, s'arrogeant plus d'autorité que n'en comportent les règles de la douceur et de la justice, se jettent hors de l'Eglise, et qui, enflés par d'insolentes prétentions, perdent la lumière de la vérité, aveuglés qu'ils sont par l'orgueil. Quant à nous, tâchant d'éviter ces excès, tenant en main la balance du Seigneur, et les yeux fixés sur la compatissante miséricorde de Dieu le Père, nous avons pesé dans de mûres et fréquentes délibérations par quels sages tempéraments on pouvait satisfaire à tous les devoirs. Vous pourrez vous en

convaincre par les traités que j'ai lus ici dernièrement et que je vous envoie comme à des frères que j'affectionne. Vous y trouverez à côté de la censure qui condamne ceux qui sont tombés le remède propre à les guérir. Nous avons également démontré l'unité de l'Eglise catholique, autant du moins que l'a permis notre faiblesse. J'ai la confiance que mes paroles ne vous déplairont pas, puisque votre retour à l'unité comme à la paix de l'Eglise est la sanction de ce que j'ai dit.

Je souhaite, frères bien-aimés et qu'il me serait doux de voir, que votre santé soit toujours florissante.

## LETTRE LI.

Cyprien à Antonien, évêque de Numidie, à l'occasion de Corneille et de Novatien.

Cyprien à Antonien, son frère, salut.

J'ai reçu, frère bien-aimé, votre première lettre, dans laquelle, en témoignage de votre union avec le collège sacerdotal et avec l'Eglise catholique, vous déclarez, qu'au lieu d'entrer en communion avec Novatien, vous suivez notre conseil et demeurez inviolablement uni à Corneille, notre collègue dans l'épiscopat. Vous m'avez également écrit pour me prier de lui envoyer une copie de votre lettre, afin de le rassurer à votre égard, en lui apprenant que vous étiez en communion avec lui, c'est-à-dire avec l'Eglise catholique. Mais il nous est arrivé de votre part une seconde lettre, qui nous a été remise par Quintus, notre frère dans le sacerdoce, et dans laquelle nous avons remarqué que votre détermination commençait à chanceler, ébranlée par les suggestions de Novatien. Auparavant en effet votre résolution paraissait invariable et bien arrêtée; aujourd'hui, au contraire, vous me demandez de vous expliquer quelle est l'hérésie introduite par Novatien, ou pourquoi Corneille reste en communion avec Trophime et des hommes qui ont sacrifié aux idoles. Si ce sont là les scrupules d'une foi qui cherche à lever ses doutes et à s'éclairer sur la vérité, une irrésolution qui a son principe dans la crainte du Seigneur, n'a

rien de répréhensible. Toutefois, comme je m'aperçois que ce sont les lettres de Novatien qui ont fait fléchir votre première résolution, je dois vous rappeler avant tout, frère bien-aimé, que des hommes graves, une fois solidement établis sur la pierre du salut, ne se laissent pas renverser par les tourbillons et les tempêtes, encore moins par le premier souffle qui s'élève; autrement, le navire de notre âme, emporté par un flux et reflux d'opinions opposées, semblables à autant de vents contraires, flotterait çà et là, sans route certaine, méritant avec raison le reproche d'inconstance et de légèreté. Pour empêcher les lettres de Novatien de vous conduire vous ou tout autre à ce malheur, je satisferai à vos désirs, frère bien-aimé, en vous exposant rapidement tout ce qui concerne cette affaire.

En premier lieu, puisque mon administration a paru vous choquer, je dois commencer par justifier ma personne et ma conduite, de peur qu'on ne s'imagine que, d'abord rigide partisan de la fermeté évangélique, mais depuis infidèle à mes premières déterminations, j'ai sacrifié légèrement et la discipline et les intérêts de la justice, jusqu'au point de consentir à donner la réconciliation à ceux qui avaient souillé leur conscience par des billets mensongers ou par un encens sacrilège. Je ne me suis décidé dans l'une et l'autre conjoncture qu'après une longue et mûre délibération. La foi était encore aux prises avec la persécution; le combat se prolongeait dans toute sa fureur: il était donc nécessaire de ranimer par de puissants encouragements l'ardeur des athlètes; il fallait surtout réveiller par les accents belliqueux de notre voix le courage de ceux qui étaient tombés, non-seulement pour qu'ils entrassent par leurs larmes et leurs gémissements dans les voies de la pénitence, mais pour que, profitant de l'occasion qui se présentait de renouveler le combat et de reconquérir le salut, ils fussent poussés par l'énergie de notre zèle à l'ardeur de la confession et à la gloire du martyre. Enfin, nos prêtres et nos diacres nous avaient mandé que la plupart des prévaricateurs pressaient avec une violence inconvenante le moment de leur réconciliation. Je leur

répondis par une lettre qui existe encore, et où j'ajoutais ; « Si  
 « telle est leur précipitation, ils ont sous la main ce qu'ils de-  
 « mandent ; l'occasion même les sert au-delà de leurs désirs. Le  
 « champ de bataille est encore ouvert, le combat s'y renou-  
 « velle tous les jours. S'ils ont un véritable et solide repentir  
 « de leur faute ; si la ferveur de la foi prend le dessus, l'athlète  
 « qui ne saurait attendre le pardon peut conquérir la cou-  
 « ronne. »

Toutefois j'ajournai l'affaire de ceux qui étaient tombés, jus-  
 qu'au retour de la paix et de la tranquillité, afin qu'au jour où  
 la divine miséricorde permettrait aux évêques de se réunir,  
 une mesure définitive fût concertée sur ce point dans une as-  
 semblée générale, et après mûre délibération. Je me bornai à  
 prescrire que jusque là, quiconque, devant notre décision,  
 communiquerait avec les prévaricateurs, serait lui-même re-  
 tranché de la communion. Tel fut mon avis. Je l'exposai pleine-  
 ment au clergé romain, qui n'avait plus alors de chef, ainsi  
 qu'au prêtre et confesseur Maxime, et enfin à tous ceux qui  
 étaient dans les mêmes prisons, et qui aujourd'hui sont unis à  
 Corneille. Que je leur aie écrit, leur réponse en fera foi. Voici  
 en quels termes ils s'expriment. « Dans une affaire de si haute  
 « importance, nous pensons avec vous qu'il faut, avant tout,  
 « attendre que la paix soit rendue à l'Eglise, afin de statuer  
 « ensuite sur ceux qui sont tombés, en prenant l'avis des évê-  
 « ques, des prêtres, des diacres, des confesseurs, et même de  
 « ceux qui sont demeurés fermes dans la foi. »

La lettre, écrite de la main de Novatien, lue par lui à haute  
 voix et souscrite par le prêtre Moïse, alors simple confesseur,  
 aujourd'hui glorieux martyr, ajoutait qu'il fallait donner la paix  
 aux coupables malades et en danger de mort. Cette lettre fut  
 envoyée dans tout le monde chrétien ; elle se répandit dans  
 toutes les Eglises et parmi tous nos frères. Depuis, aussitôt que  
 la persécution se fut apaisée, et qu'il nous fut permis de nous  
 rassembler, un grand nombre d'évêques, que la fermeté de leur  
 foi et la protection du Seigneur avait laissés intacts, se réunirent  
 en concile avec moi. Là, pesant de part et d'autre les

saintes Ecritures, nous adoptâmes un salutaire tempérament , qui , sans enlever aux coupables tout espoir de paix et de pardon , de peur que le découragement ne les jetât dans le désespoir et les dérèglements d'une vie païenne , sous prétexte que l'Eglise leur était fermée , cependant ne dérogeât point à la sévérité évangélique jusqu'à encourager les profanateurs qui seraient tentés d'envahir la communion , prolongeât les épreuves de la pénitence , imposât aux prévaricateurs l'obligation de fléchir la colère divine , et permit d'examiner les causes , les motifs et les nécessités de chacun , d'après le règlement annexé au traité , qui vous sera sans doute parvenu , et où nous avons consigné chacune de ces dispositions. Le nombre des évêques d'Afrique vous paraît-il insuffisant ? Nous avons écrit à Rome pour avoir sur ce point l'avis de Corneille , notre collègue : il rassembla de son côté un concile composé de beaucoup d'évêques , qui rendirent une sentence aussi remarquable par sa fermeté que par sa douceur ; et de tout point conforme à la nôtre.

J'ai dû vous informer de tout cela , pour que vous sachiez qu'au lieu d'agir à la légère , j'ai remis toute l'affaire à la décision d'une assemblée générale , ainsi que je m'y étais engagé précédemment , et que , dans l'intervalle , je n'ai communiqué avec aucun de ceux qui avaient failli , pas même lorsqu'il pouvait non-seulement mériter son pardon , mais conquérir la couronne. Depuis cependant , par déférence pour mes collègues , et dans le dessein de recueillir nos frères séparés et de guérir leurs blessures , j'ai cédé à la nécessité des temps ; et j'ai cru qu'il fallait pourvoir au salut d'une grande multitude. Mais , en dépit des mille voix qui me diffament , et malgré les calomnies que le démon profère contre les prêtres de Dieu pour rompre le faisceau de l'unité catholique , j'affirme que , depuis ce moment , je ne me suis point écarté de ce qui a été résolu dans l'assemblée commune. Mais vous , ainsi qu'il convient à celui qui connaît les devoirs de la charité fraternelle et de l'union sacerdotale , il ne vous appartient point d'accueillir avec complaisance les accusations des pervers et des apostats , mais plu-

tôt d'interroger l'intégrité des mœurs de vos collègues, quand il s'agit de juger des hommes graves et vertueux.

J'arrive maintenant, frère bien-aimé, à la personne de Corneille, notre collègue, afin que vous le connaissiez avec nous sous son véritable jour, non pas tel que le peignent la malveillance et les calomnies de ses détracteurs, mais d'après le jugement de Dieu notre Seigneur, qui l'a établi évêque, et les témoignages de nos frères dans l'épiscopat, qui tous, et par toute la terre, ont approuvé d'un commun accord son élection. Une éminente recommandation pour notre bien-aimé Corneille, un trait qui le distingue honorablement aux regards de Dieu, de Jésus-Christ et de son Eglise, et par conséquent de ses collègues, c'est qu'au lieu d'arriver subitement à l'épiscopat, il passa par tous les ordres inférieurs de la hiérarchie ecclésiastique, mérita les complaisances du Seigneur par son zèle dans l'administration des choses saintes, et s'éleva de degré en degré jusqu'au faite du sacerdoce chrétien. Ensuite il ne brigua, ni même ne désira l'épiscopat. Loin de l'envahir à la manière de ces hommes qu'emportent l'arrogance et l'orgueil, toujours paisible, toujours modeste, ainsi qu'il convient à ceux que Dieu lui-même a marqués pour ce haut rang, avec la pudeur toute virginale de sa modestie, avec la réserve de son désintéressement et de son humilité, ce ne fut point lui qui fit violence à l'épiscopat, on fut réduit à faire violence à ses vertus pour lui arracher son consentement. Il fut ordonné par plusieurs de nos collègues qui se trouvaient alors à Rome, et qui nous ont écrit pour rendre à son élection le plus honorable témoignage. Corneille a donc été fait évêque par le jugement de son Dieu et de son Christ, par le témoignage du clergé à peu près tout entier, par le suffrage du peuple alors présent, enfin par le concert unanime d'évêques non moins vénérables par leur âge que par leur sainteté. Ajoutez à cela qu'avant lui il n'y avait personne d'élu; que le siège de Fabien, c'est-à-dire le siège de Pierre, le haut degré de la chaire sacerdotale était vacant. Du moment qu'il a été appelé par la volonté de Dieu, puis confirmé par notre assentiment universel, se prétendre évêque après lui, c'est l'é-

tre nécessairement en dehors de l'Eglise ; c'est n'avoir plus son ordination, puis qu'on déchire son unité. Quel que soit le compétiteur, qu'il vante son mérite, qu'il réclame ses droits, n'importe ; il n'est qu'un profane, qu'un étranger ; il est dehors. Comme après un premier élu il ne peut en exister un second, quiconque vient après le premier évêque, qui doit demeurer l'évêque unique, au lieu d'être le second, n'est rien.

Un évêcat, qui ne fut arraché ni par la brigue ni par la violence, mais reçu de la main de Dieu qui fait les prêtres, n'est pas la seule gloire de Corneille. Quelle vertu, quel courage n'a-t-il pas déployés en acceptant cet honneur ! Reconnaissons-le dans la simplicité de notre cœur, et disons-le à sa louange : il fallait une fermeté d'âme et de foi bien rare pour s'asseoir, sans pâlir, dans la chaire pontificale de Rome, à une époque où un tyran implacable<sup>1</sup>, déchaîné contre le sacerdoce de Jésus-Christ, s'emportait aux menaces les plus violentes, et eût mieux aimé apprendre la révolte d'un compétiteur, que l'élection d'un pontife romain. Je vous le demande, frère bien-aimé, n'est-ce pas là donner un témoignage de zèle et de foi au-dessus de tout éloge ? Ne faut-il pas inscrire parmi les confesseurs et les martyrs les plus illustres celui qui vécut tous les jours et si longtemps au milieu des bourreaux et des satellites d'un pouvoir barbare, et qui, bravant par sa religieuse intrépidité les funestes édits portés contre sa personne, courut mille fois au-devant de la décapitation, des bûchers, des croix et des ongles de fer ; que dirai-je enfin ? au devant de quelque supplice inouï auquel étaient promis ses membres et ses entrailles. Je veux bien que la miséricorde et la majesté du Seigneur ait protégé après son évêcat celui qu'elle avait placé sur le siège épiscopal ; il n'en faut pas moins proclamer que Corneille, en ce qui concerne son dévouement et sa crainte de Dieu, souffrit réellement tout ce qu'il a été dans la disposition de souffrir, et dompta le premier, par la puissance du sacerdoce, le tyran qui succomba plus tard sur un autre champ de bataille<sup>2</sup>. Que

<sup>1</sup> L'empereur Dèce.

<sup>2</sup> Le texte latin permet un double sens. Le saint évêque peut rappeler

la malveillance ait répandu contre lui des rumeurs injurieuses, pourquoi vous en étonner? Ne savez-vous pas que la manœuvre la plus habituelle du démon, c'est de déchirer par la calomnie les serviteurs de Dieu; c'est de flétrir par des imputations mensongères un nom glorieux, afin que ceux qui brillent par l'éclat d'une conscience sans reproche soient diffamés par de lâches impostures. Nos collègues, après avoir pris de rigoureuses informations, ont reconnu, sans qu'il restât le moindre doute, que jamais il n'a été du nombre des *libellatiques*, comme quelques-uns ont affecté de le répandre, et qu'il n'a point entreteuu une communion sacrilège avec des évêques qui avaient sacrifié aux idoles. Il s'est contenté de joindre à nous ceux dont l'innocence a été reconnue dans une enquête publique.

L'affaire de Trophime, au sujet de laquelle vous me demandez des éclaircissements, n'a pas été moins dénaturée par la haine. Notre bien-aimé Corneille, à l'exemple de quelques-uns de nos prédécesseurs, a cédé à la nécessité et au désir de rappeler à l'unité des frères égarés. Une grande partie du troupeau avait suivi la défection de Trophime. Trophime, en revenant à l'Eglise, après les satisfactions de la pénitence et l'aveu de sa prévarication, ramenait humblement à sa suite toute la multitude qu'il avait entraînée sur ses pas. Cette circonstance milita en faveur de ses prières; c'était moins Trophime que l'on recevait dans l'Eglise, que les nombreux compagnons de son erreur. S'ils ne rentraient pas avec lui, ils étaient tous perdus pour l'Eglise. L'affaire fut débattue et l'admission prononcée par plusieurs de nos collègues. La rançon de Trophime, c'était le retour et le salut de beaucoup de nos frères. Mais une condition fut imposée à sa réconciliation: au lieu de garder

ici la défaite de l'empereur Dèce, lorsque trahi par Gallus, son successeur à l'empire, il fut vaincu par les Goths, selon Baronius, ou par les Perses, suivant Pagius. *Bello et armis*, peut être pris également dans un sens métaphorique et signifier la lutte glorieuse que les confesseurs et les martyrs ont soutenue contre lui.

les insignes de l'épiscopat, comme on vous l'a dit frauduleusement, il fut abaissé au rang de simple laïque.

Mais Corneille, dit-on, admet indistinctement à sa communion ceux qui ont offert de l'encens aux idoles : nouvelle calomnie des apostats. Ils ont fait scission avec nous, avons-nous quelque droit à leurs éloges ? Devons-nous nous attendre à plaire à des hommes qui, nous déplaissant à nous-mêmes, et rebelles à l'Eglise, cherchent à détacher d'elle ses enfants ? Ainsi, mon frère bien-aimé, donnez moins de faveur aux invectives contre Corneille et contre nous. Nous admettons à la réconciliation, suivant qu'il a été décidé, ceux des prévaricateurs que la maladie surprend et qui sont en danger de mort. Mais, après que nous sommes venus à leur secours et que la paix a été donnée à ceux qui sont en péril, faut-il les étouffer de nos propres mains et hâter le moment de leur trépas, en sorte que le bienfait de la réconciliation soit pour eux un arrêt de mort, surtout quand on peut reconnaître là un témoignage particulier de la bonté du Seigneur, qui permet que ceux qui ont reçu le gage de la vie en recevant la paix, soient retenus à la vie par la réception de la paix ? Par conséquent, si Dieu ajoute à la paix le bienfait du sursis, il est injuste d'en faire un crime aux évêques, puisque la loi recommande que l'on vienne en aide à nos frères en danger de mort.

N'allez pas non plus, ainsi qu'il plaît à quelques-uns, mettre sur le même niveau les libellatiques et ceux qui ont sacrifié réellement, puisque des situations et des motifs divers établissent des différences même parmi ces derniers. Non, je ne confondrai pas celui qui, à la première injonction, vola de plein gré à des sacrifices impies, avec cet autre qui ne céda que par nécessité et après une longue résistance ; celui qui prostitua tout à la fois sa personne et les siens avec cet autre qui, se dévouant pour tous et réclamant pour lui la totalité du danger, sauva son épouse, ses enfants, sa maison tout entière ; celui qui poussa au crime ses serviteurs et ses amis avec cet autre qui épargna ses domestiques, ses fermiers ; qui recueillit sous son toit hospitalier plusieurs de ses frères proscrits par la persécution.

tion ; qui peut offrir et montrer à Dieu une foule d'âmes vivantes, intercédant pour le salut d'une seule âme blessée. Vous le comprenez, puisqu'il faut distinguer entre ceux même qui ont sacrifié, il y aurait une dureté et une injustice révoltante à confondre les libellatiques avec les apostats. « J'avais  
 « lu, vous dira le porteur de l'un de ces billets, et les instruc-  
 « tions de mon évêque m'avaient appris qu'il est défendu de  
 « sacrifier aux idoles, et qu'un serviteur du vrai Dieu ne peut  
 « adorer des simulacres ; voilà pourquoi, afin de m'épargner un  
 « crime, et profitant d'une occasion que je n'aurais jamais cher-  
 « chée en tout autre circonstance, j'allai trouver le magistrat,  
 « et je lui déclarai par moi-même ou par un intermédiaire, n'im-  
 « porte, que j'étais chrétien ; qu'il ne m'était pas permis de sacri-  
 « fier, que je ne pouvais pas me présenter devant les autels du  
 « démon, et que j'offrais de l'argent pour m'en dispenser. » Et  
 moi, j'ajoute : Ce libellatique, après avoir appris de notre bouche qu'il est coupable, et que, tout en conservant ses mains pures, tout en dérobant ses lèvres à des aliments contagieux, il n'a pas laissé de profaner sa conscience, fond en larmes à notre voix, pousse d'amers gémissements, reconnaît une prévarication qu'il faut imputer à l'ignorance plutôt qu'à la malice, et manifeste publiquement qu'il est suffisamment préparé contre les assauts qui peuvent survenir. Que faire ? Repousserons-nous avec mépris un pénitent qui a pour lui quelque excuse ? Mais, entraîné par les sollicitations du démon qui l'épie, il ira se précipiter dans le schisme et l'hérésie avec son épouse et ses enfants qu'il avait préservés du naufrage. Au jour du jugement, il nous sera demandé compte de cette brebis malade que nous n'avons pas soignée, et de toutes celles qui étaient saines et vigoureuses, que nous avons perdues pour une seule qui était blessée. Eh quoi ! le Seigneur abandonne les quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles, pour courir après la brebis fugitive ! Il ne l'a pas plutôt retrouvée qu'il la rapporte fatiguée sur ses épaules. Et nous, loin de courir après ceux qui sont tombés, nous les éloignerions quand ils se présentent ! Au milieu de tant de faux prophètes, qui ne cessent de ravager et de mettre en pièces

le troupeau de Jésus-Christ, nous livrerions le bercail aux loups et aux chiens dévorants, afin que notre rigueur et notre inhumanité perdent ceux que n'a pu abattre la violence de la persécution ! Et que deviendra, frère bien-aimé, cet oracle de l'apôtre ? « Je m'efforce de plaire à tous en toutes choses, ne cherchant point ce qui m'est avantageux en particulier ; mais ce qui est utile aux autres pour leur salut. Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ. » Et ailleurs : « Je me suis fait faible avec les faibles pour gagner les faibles. » Et encore : « Dès qu'un membre souffre, tous les autres souffrent avec lui ; si, au contraire, un membre reçoit de l'honneur, tous les autres se réjouissent avec lui. »

Notre doctrine, frère bien-aimé, n'a rien de commun avec celle des philosophes et des stoïciens, qui soutiennent que toutes les fautes sont égales, et que le sage est inaccessible à la compassion. Mais il y a loin du chrétien au philosophe. Et puisque l'apôtre nous dit : « Prenez garde que quelqu'un ne vous séduise par la philosophie et par de vaines subtilités, » nous devons rejeter des conseils qui, au lieu d'émaner de la clémence divine, sortent d'une philosophie orgueilleuse et sans entrailles. L'Écriture rend ce témoignage à Moïse : « Moïse fut un homme plein de douceur. » Le Seigneur dit dans son Évangile : « Faites miséricorde de même que votre Père céleste vous a fait miséricorde. » Et ailleurs : Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais les malades. » Étrange médecin que celui qui dirait : « Je ne guéris que ceux qui se portent bien, » puisqu'ils n'ont pas besoin de son ministère. Nos soins et nos secours appartiennent aux blessés ; pour être couverts de plaies, ne les regardons point comme morts, mais seulement comme des infortunés que la persécution a mutilés et couchés sur le champ de bataille. Si tout était mort chez eux, les verrait-on se relever quelquefois confesseurs et martyrs ? Mais, comme il demeure en eux un reste de force qui peut revivre pour la foi dans les exercices de la pénitence, il faut que la pénitence les arme de nouveau pour le combat, ce qui est impossible, si le découragement s'empare du pécheur, si,

ché de l'Eglise par une injuste rigueur, il se jette dans les voies du paganisme ou du monde, ou si, membre rebuté par l'Eglise, il va grossir le camp des hérétiques et des schismatiques. Là, quand même il serait immolé pour le nom de Jésus-Christ, du moment qu'il est hors de l'Eglise, et séparé de l'unité catholique, sa mort n'obtiendrait point la couronne.

Voilà pourquoi, frère bien-aimé, après avoir examiné la cause de chacun, nous avons décidé que les libellatiques seraient admis à la paix sous condition, et qu'il fallait réconcilier à l'heure de la mort ceux qui sont tombés, parce qu'il n'y a point d'exomologèse dans les enfers, et qu'il nous est impossible de conduire le pécheur à la pénitence, si nous lui dérobons les fruits de la pénitence. Que la guerre survienne, elle le trouvera fortifié par nos mains et armé pour le combat. Au contraire, la maladie l'emporte-t-elle avant l'heure de la bataille, il se retire avec les consolations de la paix et de la communion. Ce n'est point là usurper sur les jugements à venir de Dieu, ni l'empêcher, s'il trouve la satisfaction du pénitent pleine et entière, de ratifier ce que nous avons décidé ici-bas. Si, au contraire, l'on nous trompe par des larmes hypocrites, ce Dieu, dont on ne se joue pas, et qui voit à nu le cœur de l'homme, pénétrant des mystères qui nous ont échappé, reformera la sentence surprise à ses serviteurs. En attendant, frère bien-aimé, souvenons-nous qu'il est écrit : « Le frère qui aide son frère sera glorifié, » et que l'apôtre a dit également : « Chacun de vous réfléchissant sur soi-même et craignant d'être tentés, portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi de Jésus-Christ. » Ailleurs le même apôtre s'élève contre l'arrogance et brise en ces termes l'orgueil : « Que celui qui se dit ferme, prenne garde de tomber. » Et ailleurs : « Qui êtes-vous pour oser condamner ainsi le serviteur d'autrui ? S'il tombe ou s'il demeure ferme, cela regarde son maître. Mais il demeurera ferme, parce que Dieu est tout-puissant pour le soutenir. » Jean nous déclare aussi que nous avons dans la personne de Jésus-Christ notre Seigneur un avocat qui intercède pour nos péchés. « Mes petits

« enfants, je vous écris ceci, afin que vous ne péchiez point. « Cependant s'il arrive que quelqu'un pèche, nous avons un « avocat auprès du Père, Jésus-Christ, qui est la victime de « propitiation pour nos péchés. » L'apôtre Paul a écrit aussi dans une de ses épîtres : « Si Jésus-Christ est mort pour nous, « lorsque nous étions encore pécheurs, à plus forte raison, « maintenant que nous sommes justifiés par son sang, nous « délivrera-t-il de la colère de Dieu. »

A l'aspect de cette tendresse et de cette bienveillance, nous armerons-nous, quand il s'agit de guérir nos frères, de rigueur et d'inhumanité? Gémissons plutôt avec ceux qui gémissent, pleurons avec ceux qui pleurent, aidons-les à se relever par tous les moyens qui sont en notre pouvoir, aussi peu disposés à étouffer au fond de leurs cœurs le repentir par une inflexible sévérité, qu'à les admettre à la communion par une condescendance qui tiendrait du relâchement. Eh quoi ! voilà votre frère, blessé par l'ennemi et couché sur le champ de bataille ; d'un côté, le démon prêt à immoler celui qu'il a terrassé ; de l'autre, Jésus-Christ encourageant celui qu'il a racheté pour le conjurer de ne pas périr tout entier : que ferons-nous ? Donnerons-nous les mains au démon pour qu'il achève sa victime, et semblables au prêtre ou au lévite de l'Évangile, passerons-nous à côté de notre frère mourant sans verser l'huile sur ses plaies ? ou plutôt, prêtres de Dieu et de Jésus-Christ, imitateurs de ce qu'il a fait et enseigné, n'arracherons-nous pas notre frère à l'avidité dévorante de l'ennemi, afin de le remettre entre les mains de son juge après l'avoir guéri ?

Que le courage de nos frères se ralentisse, ou que le martyr s'éteigne, parce que l'on a usé de condescendance envers ceux qui ont failli, et que l'espérance de la paix leur a été permise, ne l'imaginez pas, frère bien-aimé ; non, les cœurs véritablement fidèles, soumis à Dieu et attachés à sa loi, demeurent inébranlables. En effet, nous assignons une pénitence déterminée, et nous accordons la paix à ceux qui sont tombés dans l'adultère. La virginité a-t-elle défailli pour cela dans l'Église, ou la gloire de la continence s'affaiblit-elle par les prévarica-

tions d'autrui ? L'Eglise continue de montrer avec orgueil la couronne de ses vierges ; la pudeur et la chasteté marchent d'un pas ferme dans leur glorieuse carrière , et la continence n'est dé truite parce que l'adultère a obtenu son pardon. Autre chose est de se présenter pour solliciter sa grâce, ou d'entrer tout-à-coup en possession de la gloire ; autre chose est pour un captif de ne sortir de sa prison qu'après avoir payé jusqu'à la dernière obole , ou de recevoir sur le champ le prix de la fidélité et de la vertu ; autre chose d'être longtemps purifié par la flamme et de passer au creuset des douleurs , ou d'avoir lavé toutes ses iniquités dans le sang du martyr ; autre chose enfin de rester sous le coup de la sentence divine au jour du jugement , ou de recevoir aussitôt la couronne des mains de Dieu.

Je n'ignore pas que dans cette province , quelques-uns de nos prédécesseurs furent d'avis qu'il ne fallait jamais donner la paix aux adultères , et leur fermèrent tout accès à la pénitence. Toutefois , quelle que fût leur rigueur sur ce point , elle ne fut pas un motif pour eux de rompre avec leurs collègues dans l'épiscopat , ni de briser l'unité de l'Eglise catholique. Jamais ceux qui ailleurs donnaient la réconciliation ne songèrent à séparer de l'Eglise celui qui la refusait. Tant que le lien de la concorde subsiste et que le sacrement de l'unité catholique demeure indissoluble , chaque Evêque dirige son Eglise comme il le juge à propos , sauf à rendre compte à Dieu de son administration.

Mais cette opiniâtreté de quelques-uns à refuser la pénitence à ceux qui sont tombés , et le pardon aux pénitents , a de quoi me surprendre , lorsqu'il est écrit : « Souviens-toi d'où tu es tombé , fais pénitence et reprends tes premières œuvres. » Ce conseil assurément s'adresse à un homme qui était tombé , et le Seigneur l'exhorte à se relever par la vertu de ses œuvres , puisqu'il est encore écrit : « L'aumône délivre de la mort. » S'agit-il ici de cette mort que le sang de Jésus-Christ a vaincue pour toujours , et dont nous ont affranchis la grâce du baptême et les mérites de notre rédempteur ? Non sans doute ; mais il

s'agit de la mort qui se glisse ensuite dans l'âme par le péché. Dans un autre passage, le Seigneur accorde le temps de faire pénitence, et menace de sa colère le pécheur qui ne veut pas se repentir : « Mais j'ai beaucoup de choses à te reprocher : Tu « permets que Jézabel, cette femme qui se dit prophétesse, « enseigne et séduise mes serviteurs, afin de les faire tomber « dans la fornication et de leur faire manger des viandes im- « molées aux idoles. Je lui ai donné un temps pour faire péni- « tence, et elle ne veut pas se repentir de sa prostitution. Voilà « que je l'arrêterai sur sa couche; et ceux qui commettent l'a- « dultère avec elle seront accablés de maux, s'ils ne font pé- « nitence de leurs œuvres. » Le Seigneur les exhorterait-il à la pénitence, s'il ne promettait le pardon aux larmes de la pénitence, j'ouvre l'Évangile : « En vérité, je vous le déclare, « est-il dit, il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur « qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui « n'ont pas besoin de pénitence. » Puisqu'il est écrit : « Ce n'est « pas Dieu qui a fait la mort et il ne met pas sa joie à per- « dre les vivants, » j'en conclus que le Dieu dont la volonté est que personne ne périsse, souhaite que les pécheurs fassent pénitence et par la pénitence reviennent à la vie. Voilà pourquoi il crie par le prophète Jôhel : « Voici ce que dit le Sei- « gneur votre Dieu : Revenez à moi de tout votre cœur, dans « les jeûnes, dans les larmes, dans les gémissements. Déchi- « rez vos cœurs et non vos vêtements; et revenez au Seigneur « votre Dieu, parce qu'il est bon et élément, patient, prodi- « gue de miséricorde, et disposé à révoquer les décrets de sa « justice contre nos prévarications. » Nous lisons aussi dans les psaumes les reproches et la miséricorde d'un Dieu qui menace en même temps qu'il pardonne, qui châtie pour corriger, et qui sauve après avoir châtié : « La verge à la main, je visi- « terai leurs iniquités, et je frapperai leurs péchés, mais je ne « leur retirerai point ma miséricorde. » Enfin le Seigneur, dans son Évangile, voulant nous faire connaître la tendresse de Dieu son père, « quel est l'homme parmi vous, dit-il, qui donne « une pierre à son fils lorsqu'il lui demande du pain ? ou s'il

« lui demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent ? si donc, « vous qui êtes mauvais, vous savez donner de bonnes choses « à vos enfants, combien plus votre père qui est dans les cieux, « donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui les demandent ! »

Le Seigneur établit ici un parallèle entre la bonté d'un père selon la chair et l'Eternel, l'immense miséricorde de Dieu le père. Voici un père qui, sujet à l'iniquité lui-même, a été offensé par un fils ingrat et méchant. Mais qu'importe ! que le coupable réforme sa conduite ; qu'il renonce aux désordres de sa vie passée pour prendre des mœurs plus sages et plus réglées ; changé par le repentir, qu'il rentre sous la discipline de la vertu, aussitôt le père se livre à l'allégresse, il félicite de son retour l'enfant prodigue, et il presse contre son cœur dans l'effusion de sa tendresse celui qu'il avait banni autrefois. A plus forte raison, le Dieu qui est l'unique, le véritable père, le père miséricordieux et compatissant, ou pour mieux dire, la bonté, la compassion, la miséricorde infinie, applaudira-t-il au repentir de ses enfants. Ils font pénitence, ils pleurent leur faute ; dès-lors plus de menaces ; il leur promet sa bienveillance et leur pardon. De là vient que le Seigneur dans l'Evangile proclame bienheureux ceux qui pleurent, parce que les larmes attirent la miséricorde tandis que le cœur indocile et orgueilleux amasse des trésors de colère et de vengeance pour le jour du jugement qui approche. Cette dernière considération nous a déterminés, frère bien-aimé, à interdire absolument l'espérance de la paix et de la communion à ces pécheurs opiniâtres, qui se refusant à la pénitence, et ne donnant aucune marque publique, indubitable, de leur douleur et de leur regret, ne réclament la réconciliation qu'au moment du danger ; comme ils cèdent bien moins à la voix du repentir qu'aux avertissements d'une mort prochaine, quiconque a oublié qu'il devait mourir, ne mérite pas de recevoir cette consolation à ses derniers moments.

Quant à ce qui concerne la personne de Novatien, frère bien-aimé, vous me demandez quelle hérésie il a introduite. Je vous répondrai d'abord que peu nous importe la doctrine qu'il en-

seigne, dès qu'il enseigne hors de l'Eglise. Quel qu'il soit, quel que soit son mérite, il n'est plus chrétien en cessant d'appartenir à l'Eglise de Jésus-Christ. Il a beau nous vanter fastueusement sa philosophie et son éloquence ; avoir rompu avec la charité fraternelle et l'unité de l'Eglise, c'est avoir perdu tout ce que l'on possédait auparavant. Je vous le demande, regarderez-vous comme évêque l'homme qui, alors que seize évêques ont donné un chef à l'Eglise, intrigue et cabale avec quelques déserteurs pour revêtir un épiscopat étranger non moins qu'adultère ? Il n'y a qu'une seule Eglise, instituée par Jésus-Christ, répandue par tout le monde et partagée en plusieurs membres ; il n'y a qu'un seul épiscopat, réparti dans l'immensité des évêques, qui le composent, tous unis dans les liens d'une même foi. Et lui, au mépris de la tradition divine, foulant aux pieds l'indissoluble unité de l'Eglise catholique, il entreprend d'établir une Eglise humaine, et il envoie à travers les cités de nouveaux apôtres pour y jeter les fondements de je ne sais quelle institution. Chaque ville, chaque province a ses évêques, vénérables par leur âge, fidèles à la foi, éprouvés par la tribulation : lui, il ose créer d'autres évêques imposteurs à la place de ceux qui sont ordonnés, comme s'il lui était donné d'implanter dans tout l'univers ses sacrilèges innovations et de briser dans les collisions de sa discorde l'enchaînement du corps ecclésiastique. Il ignore sans doute que les schismatiques font un peu de bruit à leur apparition, mais que leur œuvre criminelle, au lieu de prospérer et de grandir, disparaît soudain avec leur jalouse surveillance. Il y a mieux. Novatien, en supposant même qu'il fût le premier élu, ne pourrait plus même garder l'épiscopat, s'il se séparait de ses collègues et de l'Eglise, puisque l'apôtre nous avertit de nous supporter les uns les autres, afin de ne pas briser l'unité établie par Dieu lui-même. « Supportez-vous les uns les autres, dit-il, avec charité, ayant soin de conserver l'unité d'un même esprit par le lien de la paix. » Conséquemment, celui qui ne conserve ni l'unité de l'Esprit, ni le lien de la paix, mais qui se sépare de la société des Eglises, et du collège des prêtres, ne peut avoir ni la puissance ni

la dignité d'Evêque. Point d'épiscopat où manque l'unité.

Et puis quelle orgueilleuse présomption, quel oubli de l'humilité et de la douceur, quelle étrange confiance dans son propre mérite, que d'oser s'attribuer une faculté que le Seigneur n'a point accordée à ses apôtres eux-mêmes, c'est-à-dire le droit de séparer l'ivraie d'avec le froment et la paille d'avec le bon grain ! Quand l'apôtre dit : « Dans une grande maison, il n'y a pas seulement des vases d'or et d'argent, mais aussi de bois et d'argile, » quelle témérité à Novatien de choisir les vases d'or et d'argent, pour dédaigner, répudier, condamner les vases de bois et d'argile, puisque les vases de bois ne doivent être brûlés qu'au jour du Seigneur dans les flammes allumées par lui, et les vases d'argile brisés seulement par la main de celui auquel a été donnée la verge de fer ! Ou bien s'il s'établit le « scrutateur des reins, » le juge des cœurs, que ne garde-t-il une même règle dans ses jugements ? Puisqu'il est écrit : « Voilà que tu es guéri, ne pêche plus désormais, de peur qu'il ne t'advienne pire ; » qu'il commence donc par retrancher de sa société les voleurs et les adultères ; car la prévarication de l'adultère est beaucoup plus grave que celle du *Libellatique*. L'un a failli par une sorte de nécessité ; l'autre a péché volontairement ; l'un s'imaginant qu'il lui suffisait de ne point sacrifier, s'est laissé tromper par une illusion ; l'autre, profanateur du lien conjugal, ou bien entrant dans le repaire de la prostitution, sentine où se poussent les flots de la multitude, a souillé par d'exécrables dissolutions un corps sanctifié et le temple du Seigneur, ainsi que l'apôtre le déclare : « Tout péché commis par l'homme est hors du corps ; mais celui qui commet la fornication pêche contre son propre corps. » A ces pécheurs scandaleux néanmoins, on laisse l'espérance des larmes, du repentir et de la satisfaction, conformément à cette parole de l'apôtre : « Je crains qu'en retournant auprès de vous, je ne sois réduit à en pleurer plusieurs qui après avoir péché n'ont pas fait pénitence des impuretés, des fornications et des impudicités qu'ils ont commises. »

Vainement les nouveaux hérétiques prennent pour prétexte

qu'ils ne veulent pas communiquer avec des idolâtres. Car ils ont dans leur sein des voleurs et des adultères, c'est-à-dire des hommes coupables d'idolâtrie. Témoin cette parole de l'Apôtre : « Sachez que nul fornicateur, nul impudique, nul avare, dont le vice est une idolâtrie, ne sera héritier du royaume de Jésus-Christ et de Dieu. » Et ailleurs : « faites mourir les membres de l'homme terrestre qui est en vous, la fornication, l'impureté, les passions déshonnêtes, les mauvais desirs et l'avarice qui est une idolâtrie. Ce sont ces crimes qui attirent la colère de Dieu. » En effet, nos corps étant les membres de Jésus-Christ, et chacun de nous, le temple de Dieu, profaner par l'adultère le temple de Dieu, c'est profaner Dieu lui-même. Faire la volonté du démon en péchant, c'est être le serviteur du démon et des idoles. Les actions mauvaises ne proviennent pas de l'Esprit saint; ce sont les convoitises, nées des suggestions de l'ennemi et enfantées par l'esprit immonde qui soulèvent la créature contre Dieu et la courbent sous la servitude du démon. Si donc il est vrai, comme ils l'affirment, que l'on est souillé par la prévarication du prochain et que l'idolâtrie passe jusqu'à l'homme qui n'en est point coupable, condamnés par leurs propres aveux, ils ne peuvent se laver du crime d'idolâtrie, puisque d'après l'authentique témoignage de l'apôtre, les adultères et les voleurs avec lesquels ils communiquent, sont de véritables idolâtres. Mais nous, la raison d'accord avec notre foi et avec les enseignements divins nous apprend que l'homme n'est responsable que de ses offenses personnelles et ne saurait devenir coupable pour autrui, puisque le Seigneur nous avertit d'avance en ces termes : « La justice du juste sera sur lui et l'impunité de l'impie sera sur lui. » Et ailleurs : « Les pères ne mourront pas pour les fils, et les fils ne mourront pas pour leurs pères : Chacun mourra pour son propre péché. »

Attachés à la vérité de ces oracles, nous pensons qu'il ne faut interdire à qui que ce soit les fruits de la satisfaction et l'espérance de la paix, puisque nous savons, sur la foi des divines Ecritures, que Dieu lui-même exhorte les pécheurs à

faire pénitence, et ne refuse ni le pardon ni la miséricorde aux larmes du repentir. Mais quelle amère dérision pour nos frères, quel piège cruel tendu à leurs douleurs et à leurs gémissements; enfin quelle vaine et stérile tradition de l'hérésie, que d'encourager aux œuvres de la pénitence et de la satisfaction pour dérober ensuite le fruit de la pénitence et de la satisfaction; que de dire à chacun de nos frères : « Pleure, verse des larmes en  
 « abondance, gémis et le jour et la nuit, n'épargne aucune  
 « œuvre de miséricorde pour laver ta faute; mais, après tous  
 « ces efforts, tu mourras hors de l'Eglise; tout ce qui peut  
 « mériter la paix, tu le feras, mais la paix après laquelle tu  
 « soupires, tu ne l'auras jamais! » Je le demande, qui ne tomberait aussitôt dans le plus mortel désespoir? Qui ne renoncerait sur le champ à la carrière de la pénitence? Allez tenir ce langage à un laboureur : « Remue ce champ par la culture la  
 « plus intelligente et la plus assidue, mais tu ne moissonneras  
 « aucune gerbe; tu ne presseras aucune vendange; tes oliviers  
 « ne te donneront aucun fruit; tes arbres demeureront stériles. » Croyez-vous qu'il poursuive longtemps des travaux infructueux? Ou bien, voici un armateur; dites-lui : « Mon  
 « frère, achetez des pièces de bois dans la forêt la plus renommée; construisez un navire solide; munissez-le de son gouvernail, de ses voiles, de ses cordages. Veillez à tout; mais  
 « n'attendez aucun profit de vos soins, ni de vos excursions. » N'est-ce pas là fermer tout chemin à la douleur et au repentir par une sévérité cruelle, qui, tandis que Notre-Seigneur, dans les saintes Ecritures, encourage les larmes des pécheurs qui reviennent à lui, anéantit la pénitence, en détruisant les fruits de la pénitence?

Si donc nous lisons qu'il ne faut exclure personne de la pénitence, et que les prêtres du Seigneur doivent accorder la paix à ceux qui imploront la miséricorde du Seigneur, parce qu'il est miséricordieux et compatissant, il en résulte qu'il faut accueillir les gémissements de ceux qui pleurent, et ne point refuser le bienfait de la pénitence à ceux qui se repentent. Et puisqu'il n'y a plus d'exomologèse dans le tombeau, ni de confession

après la vie présente, ouvrons les chemins de l'Eglise à ceux qui, touchés d'un regret sincère, demandent à y rentrer, sauf à les réserver au jugement du Seigneur qui, au jour où il visitera son Eglise, prononcera sur le sort de ceux qu'il trouvera dans son sein. Mais les apostats, les déserteurs, les ennemis du Christ, et tous ceux qui déchirent l'unité de l'Eglise, fussent-ils immolés au dehors pour son nom, l'apôtre nous défend de les admettre à la paix de l'Eglise, parce qu'ils ont rompu avec l'unité de l'Esprit et de l'Eglise.

Voilà, mon frère bien-aimé, quelques considérations entre beaucoup d'autres, que je vous ai développées brièvement, autant pour satisfaire à vos désirs que pour resserrer de plus en plus vos liens avec le collège et le corps épiscopal. Si vous avez l'occasion et la facilité de venir nous voir, nous pourrions traiter ensemble et discuter avec plus d'étendue tout ce qui intéresse le bien de la concorde.

Je souhaite, frère bien-aimé, que votre santé soit toujours florissante.

### LETTRE LII.

A Fortunat et à quelques autres de ses collègues. — A l'occasion de ceux qui avaient succombé dans les tortures de la persécution.

Cyprien à Fortunat, Ahymnus, Optat, Privatien, Donatule et Félix, ses frères, salut.

Nous m'avez mandé, frères bien-aimés, qu'au moment où vous étiez dans la ville de Capsa pour y ordonner un évêque, Supérius, notre frère et notre collègue, vous avait apporté la triste nouvelle que nos frères Ninus, Clémentianus et Florus, après avoir été arrêtés pendant la persécution, après avoir confessé le nom du Seigneur, et dompté par leur courage la violence du magistrat ainsi que les emportements d'une multitude frémissante, avaient fini par succomber ensuite, vaincus par la rigueur des supplices auxquels les avait soumis le proconsul, et descendant ainsi du faite de l'illustration auquel ils étaient arrivés par l'héroïsme de leur foi. Vous ajoutez qu'a-

près cette lamentable chute, qu'il faut imputer à la contrainte, plus qu'à la volonté, ils n'ont cessé de faire pénitence pendant ces trois années. Vous avez cru devoir me consulter pour savoir s'il était permis de les admettre à la communion. Quant à mon opinion personnelle, je pense que l'indulgence du Seigneur ne doit point faire défaut à ceux qui peuvent prouver qu'ils sont restés debout sur le champ de bataille, qu'ils ont confessé le nom du Seigneur, qu'ils ont triomphé par l'intrépidité de leur foi d'un magistrat irrité et d'une multitude en démenace; qu'ils ont subi la prison, qu'ils ont longtemps résisté, parmi les menaces d'un proconsul et les vociférations du peuple qui les environnait, à des bourreaux dont la rage les déchirait avec une infatigable persévérance. Si, en dernier lieu, ils ont fléchi dans les défaillances de la chair, leurs mérites précédents plaident en leur faveur. La perte de leur gloire est déjà un châtement assez cruel, sans que nous leur fermions tout accès au pardon, en les déshéritant de la tendresse paternelle et en les privant de notre communion. Il nous semble que trois années consacrées, comme vous nous l'écrivez, aux larmes et aux expiations de la pénitence, sont des titres légitimes à la miséricorde du Seigneur. Je ne vois donc pas qu'il y ait imprudence ou témérité à donner la paix à des combattants qui, fidèles à leurs drapeaux, n'ont pas manqué à l'appel, et qui peuvent, si la carrière vient à se rouvrir, rétablir leur honneur. Puisque nous avons décidé dans un concile que les vrais pénitents seraient admis à la réconciliation, s'ils tombaient malades et se trouvaient en danger de mort, les premiers droits à la réconciliation appartiennent, ce nous semble, à ceux qui n'ont pas failli par pusillanimité, mais qui, marchant au combat, et couverts de blessures sur le champ de bataille, n'ont pu, dans un corps épuisé, porter jusqu'au bout la couronne de la confession. Ajoutez à cela que cette mort après laquelle ils soupiraient, on la leur refusait opiniâtrément; qu'aux tortures succédaient d'interminables tortures, et que les bourreaux domptèrent en eux non pas une foi qui était inexpugnable, mais une chair qui était fragile. Vous me demandez de traiter mûre-

ment cette affaire avec plusieurs de nos collègues ; mais comme une question de cette importance réclame une décision commune , et que les premières solennités de Pâques retiennent en ce moment la plupart de nos collègues au milieu de leur troupeau , aussitôt qu'ils auront satisfait à ce devoir et qu'il leur sera libre de venir nous trouver, je m'occuperai avec eux de cette affaire, afin de fixer les doutes et de vous faire connaître la décision irrévocable qui aura été prise par de nombreux évêques , et après une mûre délibération.

Je souhaite , frères bien-aimés , que votre santé soit toujours florissante.

### LETTRE LIII.

Au pape Corneille, au nom du synode d'Afrique, au sujet de la réconciliation de ceux qui étaient tombés.

Cyprien , Libéralis , Caldonius , Nicomède, Cécilius , Marrutius , Felix , Successus , Faustinus , Fortunat , Victor , Saturnin , un autre Saturnin , Rogatien , Tertullus , Lucien , Satus , Secundinus , un troisième Saturnin , Aurélius , Priscus , Herculaneus , Victoricus , Quintus , Honorat , Manthaneus , Hortensianus , Vèrianus , Jambus , Donat , Pomponius , Polycarpe , Démétrius , un second Donat , Privatien , un autre Fortunat , Rogatus et Munnulus , à Corneille leur frère, salut.

Frère bien-aimé , nous avons arrêté , il y a déjà longtemps , et d'après une délibération commune , que ceux qui , pendant la persécution , s'étaient laissé surprendre par l'ennemi , étaient tombés dans ses pièges , et avaient souillé leur conscience par des sacrifices illégitimes , subiraient les épreuves d'une longue pénitence , mais qu'en cas de maladie , et sous le coup de la mort , ils recevraient la réconciliation. La bonté paternelle du Seigneur et la divine miséricorde ne nous permettraient pas de fermer éternellement l'Eglise à ceux qui frappaient si instamment à sa porte , de refuser à leurs larmes et à leurs prières l'espérance du salut , ni de renvoyer au Seigneur , sans le bienfait de la communion et de la paix , ceux pour lesquels le

monde allait disparaître. Le divin législateur lui-même n'a-t-il pas dit que ce qui serait lié sur la terre le serait aussi dans le ciel, et que ce qui serait délié sur la terre par les mains de l'Église le serait également dans le ciel ? Mais aujourd'hui que nous voyons s'approcher le jour d'une seconde persécution, aujourd'hui que de fréquentes et continuelles révélations nous avertissent de nous tenir prêts pour le combat que l'ennemi va nous livrer, d'y préparer par nos exhortations le peuple confié à nos soins, et de rassembler dans le camp du Seigneur les soldats du Christ, qui demandent des armes et soupirent après le signal, pressés par la nécessité, nous avons jugé à propos d'accorder la paix à tous ceux qui n'ont point abandonné l'Église et qui, depuis leur première chute, ne cessent de fléchir le Seigneur par les larmes et les œuvres de la pénitence, afin de les armer ainsi contre le péril qui les menace. Nous avons dû en effet nous rendre aux avertissements et aux légitimes révélations du ciel, qui ordonnent aux pasteurs, non d'abandonner leur troupeau au moment du danger, mais de le réunir dans le même bercail, et d'armer la milice du Seigneur pour les luttes spirituelles. Sans doute il était raisonnable de prolonger les épreuves de la satisfaction quand la tranquillité publique permettait ces sages délais ; on pouvait impunément alors attendre les derniers moments du coupable pour le réconcilier. Aujourd'hui, ce n'est plus la maladie, mais la vigueur qui réclame ce bienfait indispensable ; ce n'est plus à des mourants, mais à des vivants qu'il nous faut donner la communion, afin qu'au lieu de se présenter nus et désarmés devant l'ennemi, ils marchent au péril sous la protection du sang et du corps de Jésus-Christ ; et puisque la divine Eucharistie a pour but de fortifier ceux qui la reçoivent, rassasions de l'aliment sacré ceux que nous voulons mettre à l'abri de l'invasion étrangère. Je le demande, comment les persuader, par nos exhortations, de répandre leur sang pour confesser le nom de Jésus-Christ, si, prêts à combattre, nous leur refusons le sang de Jésus-Christ ? Comment les rendre capables de boire à longs traits la coupe du martyr, si, avec la communion de l'Église,

nous ne leur rendons pas le droit de s'abreuver à la coupe du Sauveur ?

Il y a ici des différences à établir, frère bien-aimé. Les lâches qui, après avoir apostasié, sont retournés à un monde qu'ils avaient abjuré, et vivent aujourd'hui à la manière des païens ; ou bien ces misérables déserteurs qui ont été grossir le camp de l'hérésie, et lèvent tous les jours contre l'Eglise des armes parricides, ne peuvent pas être confondus avec ces pénitents qui, attachés, pour ainsi dire, au seuil de l'Eglise, implorant avec larmes et sans interruption les consolations paternelles, déclarent que les voilà prêts à marcher contre l'ennemi, à combattre vaillamment pour le nom de Dieu et pour leur immortalité. La paix que nous leur accordons est la paix, non du sommeil, mais de la vigilance ; non de la mollesse, mais de l'énergie ; non du repos, mais du champ de bataille. Si, comme ils le promettent et comme nous l'espérons, ils combattent vaillamment et terrassent avec nous l'ennemi dans la lutte, nous n'aurons point à nous repentir d'avoir donné la réconciliation à des athlètes si braves. Que dis-je ! il sera glorieux à des évêques d'avoir accordé la paix à des martyrs. Prêtres du Seigneur, occupés à lui offrir tous les jours des sacrifices, nous lui aurons préparé de vivantes hosties.

Mais si, puisse le Seigneur détourner de nos frères un tel malheur ! si quelqu'un d'entre eux nous surprenait une communion frauduleuse, sans avoir le dessein de combattre vaillamment au jour du danger, qu'il le sache bien ! c'est lui-même qu'il trompe le premier par un langage que dément le fond de son cœur. Pour nous, autant qu'il nous est donné de voir et de juger, nous apercevons les dehors sans pouvoir pénétrer dans le secret des cœurs et des consciences ; nous abandonnons le jugement à celui qui descendra bientôt, à celui qui sonde les reins et met à nu les replis les plus secrets de l'âme. Toutefois la malice des méchants ne doit pas nuire aux intérêts des bons ; au contraire il appartient à la vertu de plaider en faveur du crime. Il ne faut pas interdire la réconciliation aux martyrs parce qu'il s'en trouve à côté d'eux qui renieront le Seigneur ;

au contraire, c'est une raison, à mon avis, d'en investir tous les combattants. Refusez-la; peut-être que votre ignorance a exclu le front marqué pour la couronne.

Mais j'entends dire : « Le martyr est lavé dans son baptême sanglant : pourquoi l'évêque lui donnerait-il une réconciliation superflue ? Sa réconciliation à lui, c'est sa gloire ; et la bonté divine le destine à une récompense bien supérieure. »

D'abord, on est peu propre au martyre quand l'Eglise n'a pas armé l'athlète pour le combat ; et l'âme, que le pain eucharistique ne soutient ni n'enflamme, tombe bientôt dans la défaillance. Ecoutons Jésus-Christ dans son Evangile : « Quand on se saisira de vos personnes, ne vous mettez point en peine de vos réponses. Elles vous seront suggérées d'en haut à l'heure même ; car ce n'est pas vous qui parlez, c'est l'esprit de votre Père qui parle par votre bouche. » Puisque, selon le langage divin, c'est l'esprit du Père qui s'exprime par la bouche de quiconque est remis aux mains des juges et souffre pour son nom, apportera-t-il à une confession généreuse les conditions nécessaires, celui qui, marchant à l'ennemi, dépourvue de la paix, se présente par conséquent sans cet esprit de force qui parle et confesse par notre voix ? Mais voici d'autres motifs : abandonnant tous ses biens, il fuit, il se cache au loin dans la solitude, et tombe entre les mains des brigands ; ou bien la maladie le surprend, une fièvre l'emporte. N'aurons-nous pas l'odieux d'avoir laissé mourir sans réconciliation ce généreux soldat qui avait tout abandonné, sa maison, ses enfants, les auteurs de ses jours, pour voler sur les traces du Seigneur ? Ne serons-nous pas accusés de cruauté ou de négligence, au jour du jugement, pour n'avoir pas voulu soigner, pendant la paix, les brebis confiées à nos soins, ni les armer pendant la guerre ? N'entendrons-nous pas sortir de la bouche du Seigneur ce terrible reproche, qu'il nous crie par son prophète : « Vous mangiez le lait du troupeau, et vous vous couvriez de la laine ; vous preniez les brebis les plus grasses pour les tuer, et vous ne paissiez pas mon troupeau. Vous ne fortifiez point les faibles ; vous ne guérissiez pas les malades ; vous ne pensiez

« pas les blessées; vous n'avez point relevé celles qui étaient  
 « tombées; vous n'avez point cherché celles qui étaient per-  
 « dues; loin de là, vous avez épuisé de travail et de fatigue cel-  
 « les qui étaient robustes. Mes brebis ont été dispersées parce  
 « qu'elles n'avaient point de pasteur; et elles sont devenues la  
 « proie de tous les animaux des champs; et nul ne s'est trouvé  
 « qui les cherchât ou les rappelât. C'est pourquoi, voilà ce que  
 « dit le Seigneur: Je viens moi-même à ces pasteurs; je rede-  
 « manderai mon troupeau à leurs mains, et j'empêcherai qu'ils  
 « ne paissent mon troupeau; et désormais ils ne le mèneront  
 « plus à la pâture, et j'arracherai mes brebis à leur bouche,  
 « et je les ferai paître avec sagesse. »

Conséquemment, pour éviter que les brebis confiées à nos soins par le Seigneur soient un jour redemandées à notre bouche, si, armés de refus, nous opposons aujourd'hui une rigueur tout humaine aux paternelles condescendances de Dieu, cédant aux suggestions de l'Esprit saint et aux fréquentes révélations qui nous montrent l'orage prêt à gronder, nous avons trouvé bon de rassembler dans le camp de Jésus-Christ tous ses soldats, et, après avoir entendu la cause de chacun, d'accorder la paix à ceux qui sont tombés, je me trompe, de fournir des armes aux combattants. Nous avons la confiance que cette mesure ne vous déplaira point, au souvenir de la miséricorde toute paternelle de Dieu. Si quelqu'un de nos collègues refusait dans l'imminence du danger d'admettre nos frères et nos sœurs à la réconciliation, au jour du jugement il rendra compte à Dieu de sa sévérité intempestive ainsi que de son inexorable rigueur. Pour nous, la foi, la charité, la sollicitude pastorale nous imposent le devoir de publier hautement que le jour de la lutte est proche; qu'un ennemi violent va se lever contre nous, et qu'enfin la guerre qui nous menace sera encore beaucoup plus acharnée et plus sanglante que celles qui l'ont précédée<sup>1</sup>. Voilà ce que nous annoncent fréquemment les

<sup>1</sup> Les révélations du saint évêque ne furent que trop fidèles. L'empereur Valentinien donna des édits de persécution que le proconsul Galère Maxime,

manifestations divines; voilà les avertissements répétés que nous donnent la Providence et la miséricorde du Seigneur. Nous qui mettons en lui notre confiance, nous en avons la certitude, le même Dieu, qui, pendant la paix, donne à ses soldats le signal de la guerre, ne leur refusera point la force nécessaire pour triompher sur le champ de bataille.

Nous souhaitons, frère bien-aimé, que votre santé soit toujours florissante.

### LETTRE LIV.

À Corneille. — A l'occasion de Fortunat et de Félicissime, ou contre les hérétiques.

Cyprien à Corneille, son frère, salut.

J'ai lu, frère bien-aimé, la lettre que vous nous avez envoyée par Pacolythe Saturus notre frère et où respirent à la fois la charité fraternelle, la vigueur de la discipline ecclésiastique et l'autorité sacerdotale. Vous nous y apprenez que vous avez retranché de votre communion ce Félicissime, ennemi déclaré de Jésus-Christ, dont la haine ne date point d'aujourd'hui, mais auquel des crimes énormes, signalés depuis longtemps, avaient mérité déjà la sentence honteuse, que nous lui avons infligée moi et mes collègues. Vous ajoutez qu'il se présenta devant vous avec une bande de factieux et de désespérés, mais qu'alors vous armant de cette vigueur qui doit caractériser l'évêque, vous l'avez chassé de l'Eglise d'où l'avaient déjà banni lui et les siens la majesté divine et la justice de notre Seigneur, ne permettant pas que l'auteur du schisme et de la révolte, le détenteur infidèle du dépôt qui lui avait été confié, le séducteur des vierges, le profanateur qui avait plus d'une fois attenté à la sainteté du mariage, souillât plus longtemps par l'infamie de sa présence et la contagion de ses regards l'épouse de Jésus-Christ qui est sainte, pudique et incorruptible.

successor de Paternus; fit exécuter en Afrique avec plus de violence que jamais. Saint Cyprien fut lui-même une des victimes de la persécution.

Toutefois, frère bien-aimé, la lecture d'une seconde lettre jointe par vous à la première ne nous a point médiocrement étonné, quand j'y ai remarqué que l'emportement de ces furieux en revenant à la charge, et que la menace de lire publiquement les lettres qu'ils vous apportaient, si vous refusiez de les recevoir, ou de produire au grand jour mille accusations, honteuses bien dignes de passer par leur bouche, avaient ébranlé votre courage, ainsi que vous l'écrivez vous-même.

Si l'on en vient, frère bien-aimé, à trembler devant les méchants; si ce qu'ils ne peuvent obtenir par l'équité et la justice, ils sont sûrs de l'arracher par l'audace et la violence, c'en est fait de la vigueur épiscopale; il faut renoncer à la sublimé, à la divine autorité qui gouverne l'Eglise. Dès lors plus de Christianisme! car, de tous côtés, le monde se soulève contre nous, infidèles, juifs, hérétiques; et tous ces misérables, qui, assiégés par le démon, exhalent chaque jour dans de furibondes déclamations la rage qui les dévore. Mais faut-il céder parce qu'ils menacent? L'ennemi est-il plus fort que Jésus-Christ, parce qu'il usurpe ici-bas sa puissance et se pare de ses triomphes? Non; la foi reste immobile, et pareille à ce rocher contre lequel les vagues se brisent en grondant, elle oppose aux tempêtes son calme et son inaltérable dignité. Et qu'importe à l'évêque d'où viennent les terreurs et les périls? N'est-il pas continuellement en butte aux périls, aux terreurs? Ne sont-ce pas là des degrés par lesquels il monte journellement à la gloire? Jésus-Christ enchaîné par ses frères, trahi par celui qu'il avait admis au nombre de ses apôtres; Abel, le juste Abel, mourant au berceau du monde sous la main de son frère; Jacob fugitif et poursuivi par un frère acharné à sa perte; Joseph vendu par ses frères; cette déclaration prophétique de l'Evangile que les membres d'une même famille se diviseront, s'armeront les uns contre les autres, en faut-il davantage pour nous apprendre que les Juifs et les infidèles ne sont pas nos seuls ennemis? Quel est le traître? quel est le bourreau? question inutile, puisque Dieu n'envoie la persécution qu'à ceux qu'il destine à la gloire. Il n'y a pas plus de honte pour nous d'endurer avec Jésus-Christ

les outrages de nos frères, qu'il n'y a d'honneur pour eux à marcher sur les traces de Judas. Mais quel ridicule emportement ! quel vain et fastueux étalage de colère que de s'en aller à Rome menacer un absent quand ils ont ici ma personne en leur pouvoir ! Ces invectives, ces calomnies qui les accusent beaucoup plus qu'elles ne nous flétrissent, n'ont rien qui nous épouvante. Nous ne pâlissons point devant ces pierres, ces bâtons, ces épées qu'ils brandissent avec des menaces parricides. Leur violence a consommé l'assassinat autant qu'il était en leur pouvoir ; cependant ils ne peuvent nous immoler avant que Dieu l'ait permis. Je n'ai qu'une seule vie à perdre : et eux ils me l'enlèvent tous les jours par leur haine, leurs paroles meurtrières et leurs attentats.

Disons-le toutefois, frère bien-aimé, les outrages qui nous poursuivent et les terreurs qui nous assiègent ne sont pas une raison pour nous de sacrifier la discipline ecclésiastique, ni de relâcher la censure sacerdotale, puisque les divines Ecritures sont là pour nous donner cet avertissement : « L'orgueilleux et le présomptueux, plein de lui-même, ne réussira jamais, quoiqu'il étende son âme comme l'enfer. » Et ailleurs : « Ne craignez pas les paroles de l'homme pécheur, parce que toute sa gloire sera livrée aux vers. Il s'élève aujourd'hui et demain on ne le trouvera plus, parce qu'il est allé dans la terre d'où il est venu, et que ses pensées se sont évanouies. » Et encore : « J'ai vu l'impie orgueilleux, élevé comme le cèdre ; j'ai passé, il n'était déjà plus ; je l'ai cherché et je n'ai pas trouvé sa place. »

La présomption, l'enflure et la vaine gloire ne viennent pas de Jésus-Christ qui n'enseigne que l'humilité, mais de l'esprit de l'antechrist auquel le Seigneur adresse ces reproches par la bouche de son prophète : « Tu as dit dans ton cœur : je monterai par-dessus les cieux, j'établirai mon trône au-dessus des astres ; je me reposerai près de l'aquilon sur la montagne du Testament, je m'élèverai au-dessus des nues, je serai semblable au Très-Haut. » Et il ajoute aussitôt : « Mais tu seras jeté dans l'enfer, au plus profond de l'abîme. Ceux qui te verront, seront épouvantés de ta chute. » Ailleurs mêmes menaces contre des prévarications semblables. « Le jour du Dieu des ar-

« mées menace les hautains et les superbes ; les orgueilleux seront confondus. » Chacun se trahit donc promptement par son langage, et ne tarde point à prouver si c'est Jésus-Christ ou l'antechrist qu'il porte au fond de son cœur, suivant cet oracle du Seigneur dans son Evangile : « Race de vipères, comment pouvez-vous dire de bonnes choses vous qui êtes mauvais ? car la bouche parle de l'abondance du cœur. L'homme bon tire de bonnes choses d'un bon trésor et l'homme mauvais tire de mauvaises choses d'un mauvais trésor. »

Voilà pourquoi le mauvais riche qui, du milieu des flammes où il brûle, implore l'assistance de Lazare, qui placé dans le sein d'Abraham y goûte les rafraîchissements de l'éternel repos, ne subit dans aucune partie de lui-même des tortures plus cruelles que dans sa langue et sa bouche, instruments de son péché. En effet, puisqu'il est écrit : « Les médisants n'entreront point dans le royaume des cieux ; » et puisque le Seigneur a dit dans son Evangile : « Celui qui dira à son frère, Insensé, ou celui qui lui dira, Raca, sera condamné au feu de l'enfer, » je le demande, échapperont-ils à la vindicte divine ces pervers qui vomissent l'injure, je ne dirai pas seulement contre leurs frères, mais contre les pontifes auxquels Dieu a daigné conférer tant d'honneur que, dans la loi ancienne, quiconque refusait d'obéir au grand prêtre ou au juge alors en fonction était puni de mort sur-le-champ. Le Seigneur Dieu parle ainsi dans le Deutéronome : « Celui qui s'enorgueillira ne voulant point obéir au commandement du grand-prêtre, ou du juge qui gouvernera dans ces jours-là, cet homme là mourra, et tout le peuple, entendant ce jugement craindra et nul désormais n'osera s'enorgueillir. » De même lorsque les Juifs ont méprisé Samuel, « Ce n'est pas toi, mais moi qu'ils ont méprisé, » lui dit Dieu. Le Seigneur tient le même langage dans l'Evangile : « Qui vous écoute, m'écoute moi et celui qui m'a envoyé : qui vous repousse, me repousse, et qui me repousse repousse également celui qui m'a envoyé. » Après avoir guéri le lépreux, « Va lui dit-il, et montre-toi au prêtre. »

**Poursuivons ! Lorsqu'un des serviteurs du grand-prêtre**

frappe au visage le Seigneur pendant sa passion, en lui disant : « Est-ce ainsi que vous répondez au grand-prêtre ? » que fait le Sauveur ? Au lieu de proférer aucune parole injurieuse contre le pontife, au lieu d'insulter à l'autorité sacerdotale, il se contente de justifier son innocence et se borne à ces mots : « Si j'ai mal parlé, montrez ce que j'ai dit de mal ; mais si j'ai bien parlé pourquoi me frappez-vous ? » Le bienheureux apôtre Paul en use de même. Nous voyons aux Actes des apôtres qu'on lui dit : « Quoi ! tu maudis le grand-prêtre de Dieu, » Eh bien ! quoique ces impies fussent couverts du sang de Jésus-Christ qu'ils avaient attaché à la croix ; quoiqu'ils n'eussent rien gardé de la dignité ni de l'autorité sacerdotale, Paul néanmoins, respectant encore le nom et l'ombre du sacerdoce judaïque « mes frères, dit-il, je ne savais pas que ce fût le grand-prêtre, car il est écrit : Vous ne maudirez point le chef de votre peuple. »

Après ces nombreux et imposants témoignages qui attestent quelle est la grandeur de l'autorité sacerdotale, établie par le Seigneur lui-même, de quel nom appeler ces ennemis des évêques, ces rebelles en guerre ouverte avec l'Eglise catholique, que ne sauraient intimider ni les menaces, fulminées d'avance contre eux, ni la vengeance qui les attend au jour du jugement ? Le schisme et l'hérésie n'ont pas de source plus commune que le refus d'obéir à l'Evêque, institué par Dieu, et l'oubli trop fréquent, qu'il n'y a dans l'Eglise qu'un seul pasteur, vicaire de Jésus-Christ, investi temporairement du sacerdoce et de la juridiction. Si, docile aux enseignements divins, la grande famille chrétienne lui était soumise, dès lors plus de rébellion contre le collège épiscopal. Une fois que la sentence divine aurait prononcé, que le peuple aurait donné son suffrage et les chefs leur assentiment, on ne verrait pas l'audace se constituer le juge non plus seulement de l'Evêque, mais de Dieu lui-même, l'unité de l'Eglise mise en lambeaux, et d'orgueilleux sectaires, pleins de complaisance dans leurs pensées, fonder hors de l'enceinte sacrée des hérésies nouvelles, à moins qu'il ne se rencontrât des hommes d'une témérité assez aveugle, d'un emportement assez sacrilège pour affirmer que l'intervention divine

est étrangère à l'élection épiscopale. Nous lisons dans l'Évangile : « Deux passereaux ne se vendent-ils pas une obole ? Néanmoins l'un d'eux ne tombera pas sur la terre sans la volonté de votre Père céleste. » Vous l'entendez ! Les événements les plus indifférents sont conduits par la Providence, et des faits qui intéressent à ce haut degré son Église, resteraient étrangers à sa connaissance, arriveraient sans sa permission ! Des Evêques, c'est-à-dire, les dispensateurs de ses grâces, seraient ordonnés sans un secret jugement de sa volonté ! Pensée coupable ! Ce n'est pas là posséder la foi, qui est la vie du Chrétien ; ce n'est pas là rendre au maître de l'univers, à celui qui tient dans sa main tous les événements, l'hommage dû à sa grandeur souveraine ! Sans doute il est des Evêques qu'il n'a point marqués de son sceau ; mais qui sont-ils ? Les Evêques promus hors de l'Église, contre les règles et les dispositions de l'Évangile, ainsi que le Seigneur l'établit lui-même dans les douze prophètes : « Ils se sont donné un Roi, mais sans prendre conseil de ma volonté. » Et plus bas : « Leurs sacrifices seront comme le pain des funérailles ; tous ceux qui y touchent seront souillés, malheur à vous, enfants rebelles, s'écrie l'Esprit saint par la bouche d'Isaïe. Voilà ce que dit le Seigneur ; vous formez des desseins, mais sans moi ; vous ourdissez des trames, mais qui ne viennent pas de mon esprit. Vous accumulez iniquité sur iniquité. »

Au reste, puisqu'il me faut ici une apologie, je la déclare, mais avec larmes, mais en ne cédant qu'à la provocation et à la contrainte, quand un Evêque est appelé à un siège vacant par la mort de son prédécesseur ; quand les suffrages universels et pacifiques de tout un peuple l'ont proclamé ; quand le bras de Dieu l'a protégé pendant la persécution ; quand il est toujours demeuré étroitement uni à ses collègues et que quatre années d'épiscopat lui ont mérité l'estime de son troupeau, quand il a été fidèle à la discipline aux jours du calme, proscrit aux jours de la tempête, avec le titre d'Evêque joint à son édit, quand ces clameurs : Cyprien aux lions ! Cyprien aux lions ! ont retenti cent fois autour de lui, et qu'au cirque ou

bien à l'amphithéâtre, il a recueilli les honorables témoignages de la faveur divine; quand enfin, au jour même où il commençait cette lettre les cris sanguinaires du cirque le promettaient de nouveau aux lions, à l'occasion des sacrifices ordonnés par le rescrit impérial et célébrés par le peuple; le dirai-je? un évêque qui se présente avec ces titres et qui a pour accusateurs quelques hommes perdus, désespérés, et déjà hors de l'Eglise, montre assez clairement d'où part l'agression. Vient-elle de Jésus-Christ qui établit et couvre de son assistance les évêques qui lui appartiennent? ou bien vient-elle de l'ennemi du Christ, qui ne s'acharne obstinément contre le pilote que pour mieux consommer le naufrage de l'Eglise, quand la main qui dirige ne tiendra plus le gouvernail? La question n'est plus difficile à résoudre.

Le fidèle, qui a gravé dans sa mémoire les oracles de l'Evangile et les avertissements prophétiques de l'apôtre, ne se laisse pas troubler parce qu'à la fin des temps, des esprits orgueilleux et opiniâtres, ennemis du divin sacerdoce, rompent avec l'Eglise ou lèvent l'étendard contre elle. Le Seigneur et après lui les apôtres n'ont-ils pas prédit qu'il en serait ainsi? Comment s'étonner que le serviteur préposé au gouvernement de la famille soit abandonné par quelques membres de la famille, puisque les disciples ont abandonné le Seigneur lui-même, malgré l'éclat de ses prodiges et la magnifique attestation par laquelle il prouvait la puissance de son père? Et cependant il ne s'emporta point contre les fugitifs; point de reproche! point de menace! Loin de là; il se tourne vers les apôtres: « Et vous, » dit-il, voulez-vous m'abandonner aussi,? » respectant cette loi par laquelle l'homme, laissé à lui-même et à sa liberté, choisit volontairement ou la vie ou la mort. Pierre cependant, sur lequel le Seigneur avait bâti son Eglise, Pierre répond pour tous et au nom de l'Eglise universelle: « A qui irions-nous, Seigneur? vous avez les paroles de la vie éternelle. Nous croyons, » et nous avons connu que vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant. » Il témoignait par là que s'éloigner de Jésus-Christ, c'est périr par sa faute; que l'Eglise qui croit en Jésus-Christ,

et garde invariablement la foi qu'elle a embrassée, ne se détache jamais du Seigneur; et qu'enfin ceux-là forment l'Eglise, qui se maintiennent constamment dans la maison sainte, tandis qu'ils n'ont pas été plantés par la main divine ces hommes versatiles qui n'ayant ni le poids, ni la stabilité du froment, voltigent çà et là, tourbillonnant sous le vent de la tentation comme une paille vide et sans consistance. Jean les signalait ainsi d'avance dans l'une de ses Eptres : Ils sont sortis du « milieu de nous, mais ils n'étaient pas de nous; car s'ils eussent été de nous, ils seraient demeurés avec nous. » Paul nous avertit également de ne point nous laisser ébranler par la ruine des méchants qui périssent, en se jetant hors de l'Eglise; et il ne veut pas que la défection des parjures altère l'énergie de notre foi. « Quoi donc, s'écrie-t-il, si quelques uns d'eux ont fait naufrage dans la foi, leur infidélité anéantira-t-elle la fidélité de Dieu? Non, sans doute. Dieu est véritable et tout homme est menteur. »

Quant à nous, frère bien-aimé, notre conscience nous ordonne de veiller à ce que personne n'abandonne l'Eglise par notre faute; mais si quelque téméraire se jette de gâté de cœur dans la mort; s'il refuse de pleurer son crime, et de rentrer dans le sein de l'Eglise, comme nous aurons travaillé, quoique sans fruit, à le sauver, nous ne répondrons point de sa perte au jour du jugement. Il restera seul livré aux supplices pour avoir repoussé la santé que lui offraient nos salutaires conseils. Les invectives des furieux ne doivent pas nous jeter hors du droit chemin, ni briser des règles inflexibles. N'avons-nous pas l'apôtre qui nous dit : « Si je cherchais à plaire aux hommes, je ne serais pas le serviteur de Jésus-Christ? Il y a une grande différence entre aspirer aux suffrages du ciel ou aux louanges de la terre. Choisissons ! plaire aux hommes, c'est offenser le Seigneur; mais si tous nos efforts ont pour but de plaire à Dieu, il faut fouler aux pieds l'injure et la calomnie.

Je ne vous ai point mandé sur le champ que ce Fortunat avait été promu à un prétendu épiscopat par un petit nombre d'hérétiques opiniâtres, parce que je n'ai jamais vu dans cette cir-

constance rien qui méritât une prompte attention, ou pût entraîner des suites alarmantes. D'ailleurs le nom de Fortunat vous était déjà connu. Il appartient à la faction de ces prêtres, anciennement rebelles à l'Eglise, et récemment retranchés de son sein par plusieurs de nos collègues, hommes graves et respectables, qui, l'année dernière, vous ont informé de ces scandales. Vous n'avez pas manqué non plus de reconnaître le porte-étendard des séditeux, Félicissime. Il est mentionné dans leurs lettres. Déposé par eux en Afrique, vous l'avez chassé de votre Eglise à Rome. Bien convaincu que tous ces détails étaient présents à votre mémoire, comme à votre zèle pour le maintien de la discipline, je n'ai pas cru nécessaire de vous signaler à la hâte les extravagances de ces malheureux. Qu'importent à la majesté de l'Eglise catholique les attentats du schisme et de l'hérésie dans leurs conciliabules? En effet, la troupe de Novatien, m'a-t-on dit, a élu ici une ombre d'Evêque dans la personne du prêtre Maxime, que Novatien nous a député récemment, et que nous avons retranché de notre communion. Cependant j'ai gardé le silence sur ces menées, parce que toutes ces intrigues, nous les méprisons. D'ailleurs, je vous ai envoyé les noms des évêques qui, s'étant conservés purs et intacts dans l'Eglise catholique, sont ici à la tête de leur troupeau. Nous avons jugé à propos de le faire d'après l'avis de tous les nôtres, afin d'adopter ainsi un moyen abrégé de discerner la vérité d'avec le mensonge, et de vous mettre à même de savoir vous et nos collègues, à qui vous deviez adresser vos lettres et de qui vous en deviez recevoir. Tout nom qui n'était pas inscrit dans ma lettre, était le nom d'un apostat, d'un libellatique, ou bien d'un hérétique, c'est-à-dire d'un pervers et d'un profane.

Cependant une occasion de vous écrire s'est présentée : un clerc de nos amis, l'acolythe Félicien, que vous nous aviez envoyé avec notre collègue Persée, allait vous rejoindre. J'ai profité de son départ pour vous parler de Fortunat parmi tout ce que j'avais à vous mander. Mais, tandis que Félicien attendait ici des vents moins contraires, ou d'autres dépêches dont nous comptions le charger, Fortunat l'a gagné de vitesse auprès de

vous. Telle est la tactique habituelle du crime. Il prend les devants, comme si, par la rapidité de sa marche, il pouvait écraser l'innocence. Je vous annonçais donc par la voie de Félicien qu'il était arrivé à Carthage un ancien hérétique, nommé Privat, de la colonie de Lambèse, déjà flétri il y a longues années, pour de graves et nombreuses prévarications, et condamné par quatre-vingt-dix évêques. Il est aussi à votre connaissance que les lettres de nos prédécesseurs, Fabien et Donat, l'ont sévèrement censuré. Il voulait plaider sa cause devant nous dans un concile qui a eu lieu aux dernières ides de mai. Rejeté de sa demande, il a ordonné évêque Fortunat, bien digne vraiment de figurer dans son chimérique collège. Avec lui sont arrivés un certain Félix, qu'il avait autrefois créé évêque, hors de l'Eglise, Jovin et Maxime, qui, convaincus de plusieurs crimes odieux, entre autres d'avoir sacrifié aux idoles, et condamnés par neuf de nos collègues, ont été nouvellement excommuniés par nous, l'année dernière, dans un concile plus nombreux encore. A ces quatre noms diffamés, il faut joindre Répostus de Suturne, qui, non-content d'avoir failli dans la persécution, entraîna dans sa chute, par ses abominables suggestions, la plus grande partie de son troupeau. Ces cinq misérables, grossissant leur parti de quelques-uns de ceux qui sont tombés, ou d'hommes que leur conscience accuse, ont élu pour chef Fortunat, afin que tous les crimes venant se donner la main, gouvernant et gouvernés, n'eussent rien à se reprocher.

¶ D'après ce simple aperçu, frère bien-aimé, il vous est facile de démêler toutes les autres impostures que ces furieux ont mises en circulation autour de vous. Quoique, parmi les hérétiques et ceux qui ont sacrifié, cinq évêques seulement soient venus à Carthage et aient mis leur démence sous la tutelle de Fortunat, cependant ces enfants du démon, inspirés par son esprit, ont osé affirmer, comme le témoigne votre lettre, que vingt-cinq évêques avaient assisté à cette ordination. Ils semaient ici avec emphase des bruits analogues. A les entendre, vingt-cinq évêques de Numidie allaient apparaître pour élire un chef. L'isolement où on laisse ces tristes paucages les couvrit

de confusion et fit éclater publiquement leur fausseté. Excommuniés par nous, ils mirent à la voile pour Rome, eux et la cargaison de leurs impostures, comme si la vérité captive ne pouvait naviguer derrière eux, et convaincre, par d'irrécusables témoignages, ces langues menteuses. Les insensés ! ils ignorent que le triomphe de la calomnie n'est jamais de longue durée ; que la nuit ne se prolonge pas au-delà des premiers feux du jour ; qu'à l'apparition du soleil les vapeurs et les ténèbres disparaissent, et que le brigandage, hardi dans l'ombre, n'ose plus se produire à la lumière. Demandez-leur des noms ! pas un qu'ils puissent citer, même à faux. Il y a parmi eux une telle pénurie de marchands, qu'il n'ont pu recruter vingt-cinq associés parmi les hérétiques ou les parjures ; et cependant, pour tromper les oreilles crédules, ou surprendre l'ignorance des absents, ils enflent le nombre de leurs partisans, comme si, en le supposant exact, la justice était vaincue par l'iniquité, l'Eglise par l'hérésie.

Mais je ne veux pas, frère bien-aimé, leur ressembler, ni souiller mes lèvres par le récit des crimes qu'ils ont commis ou qu'ils commettent encore tous les jours. L'évêque de Dieu ne doit pas oublier ce que lui prescrit sa dignité ; il faut que sa modération parle plus haut que sa douleur, et qu'il ne semble pas répondre par des médisances plutôt que par des accusations bien méritées.

Silence donc sur leurs rapines envers l'Eglise ! tirons le voile sur leurs conspirations, leurs adultères, leurs mille prévarications. Je n'excepte qu'une de leurs iniquités : comme elle ne s'attaque ni à moi, ni à aucun homme, mais qu'il s'agit de la cause de Dieu, je veux qu'elle soit rendue publique. Dès les premiers jours de la persécution, lorsque le crime était encore flagrant, lorsque les autels du démon, que dis-je ! lorsque les mains et la bouche des coupables fumaient encore de ces sacrifices impies, ils n'ont pas cessé de communiquer avec ceux qui sont tombés, ni de supprimer les épreuves de la pénitence. Dieu nous crie : « Quiconque sacrifie à des dieux autres que le Seigneur, sera puni de mort. » Le Seigneur dit dans son

Evangile : « Celui qui me reniera , je le renierai aussi. » Ailleurs l'indignation divine éclate en ces mots : « Vous avez répandu des libations en leur honneur ; vous leur offrez des sacrifices ! et mon indignation ne s'allumerait pas contre vous, dit le Seigneur ? » Mais eux , que font-ils ? Ils se jettent à la traverse pour empêcher qu'on ne prie ce Dieu qui menace de sa colère ; ils empêchent qu'on ne fléchisse par la prière et les œuvres de la satisfaction ce Christ , qui reniera , comme il le déclare , quiconque l'aura renié !

Pour ce qui nous concerne, nous n'avons épargné ni les lettres ni les plaintes , même pendant la persécution , mais nous n'avons pas été écoutés. Nous avons fait plus : dans plusieurs assemblées d'évêques , nous avons ordonné , sous des peines comminatoires , que tous nos frères eussent à entrer dans les voies de la pénitence , et défendu que l'on accordât imprudemment la réconciliation à ceux qui ne pleureraient point leur crime. Et voilà que ces sacrilèges , empiétant sur les droits de Dieu et cédant à une aveugle fureur contre ses évêques , rompant ouvertement avec l'Eglise et tournant contre elle des armes parricides , couronnent leur ouvrage par une malice infernale , et travaillent sans relâche à empêcher la clémence divine de fermer , dans son Eglise , les blessures de tant de combattants. Ils corrompent la pénitence de ces infortunés par leurs mensonges et leurs artifices , afin que la justice divine soit frustrée de ses expiations ; afin que le chrétien , qui a rougi auparavant ou tremblé ensuite de se montrer chrétien , ne se mette pas à la poursuite de Jésus-Christ son maître ; afin que le transfuge ne retourne pas à l'Eglise qu'il a désertée. Les satisfactions légitimes , qui rachetaient les fautes , ils les arrêtent ; les pleurs qui lavaient les blessures , ils les tarissent ; à l'ombre d'une paix fallacieuse , ils enlèvent la paix véritable ! Je crois voir une marâtre cruelle , qui , les bras étendus , ferme au repentir des criminels le sein bienfaisant de leur mère , de peur que la voix de leurs larmes et de leurs sanglots ne soit entendue. Est-ce tout ? Ces mêmes langues , ces mêmes bouches , qui , quelques instants auparavant , ont apostasié au Capitole ,

on les contraint d'insulter aux prêtres de Jésus-Christ ; de poursuivre de leurs outrages et de leurs malédictions les confesseurs ; les vierges ; et tous ces justes dont la foi est l'ornement et le triomphe de l'Eglise.

Toutefois , qu'ils ne s'y trompent pas ; c'est moins la modestie ; l'humilité et la pudeur des nôtres qu'ils déchirent , que le gage de leur propre vie et de leur immortalité. Le plus malheureux ; ce n'est pas celui qui souffre l'injustice ; c'est celui qui la commet ; ce n'est pas celui qui est maltraité par son frère qui pèche contre la loi , c'est celui qui le maltraite ; et quand les méchants persécutent l'homme de bien , ils se font tort à eux-mêmes en croyant faire tort aux autres. Que dirai-je ? Cette vérité leur échappe , parce que leur esprit est frappé d'aveuglement ; et leur intelligence émoussée. Une marque de la colère de Dieu , c'est de perdre le sentiment de son iniquité avec les remords du repentir , suivant qu'il est écrit : « Dieu leur envoya l'esprit d'endurcissement ; » afin sans doute qu'ils ne reviennent pas à lui , et que ni les prières , ni les légitimes satisfactions qui suivent le péché , ne puissent leur servir de remède. L'apôtre Paul dit dans son épître : « Ils n'ont pas reçu la vérité , afin d'être sauvés. C'est pourquoi Dieu leur enverra l'esprit d'erreur afin qu'ils croient au mensonge ; et que tous ceux qui ; au lieu de croire à la vérité , ont consenti à l'iniquité , soient condamnés. » Le premier degré de la félicité , c'est de n'avoir pas failli ; le second , de reconnaître ses fautes. D'une part , la vertu pure et sans tache qui sauve ; de l'autre , les remèdes qui guérissent. Ces infortunés , en offensant Dieu , ont perdu tout à la fois et la grâce du baptême qui sanctifie , et les bienfaits de la pénitence qui répare la faute.

Croyez-vous donc , mon frère , que ce soit un crime médiocre et un attentat sans conséquence contre la majesté divine , que d'empêcher les coupables de fléchir la colère du Seigneur ? que d'effacer des cœurs la crainte du jour et des jugements de Dieu ? que de désarmer la foi de la milice chrétienne en présence de l'antechrist ? que de ruiner dans les âmes la vigueur et la crainte de Jésus-Christ ?

Aux laïques de voir comment ils remédieront à un si grand mal ! Les évêques, chargés avant tout d'assurer et de maintenir les droits de la majesté de Dieu, doivent veiller à ce qu'on ne puisse leur reprocher aucune négligence sur ce point, puisque le Seigneur leur donne cet avertissement : « Et maintenant, « ô prêtres, à vous ce commandement ! Si vous ne voulez pas « entendre et si vous ne gravez pas dans votre cœur l'obli- « gation de rendre honneur à mon nom, dit le Seigneur, j'en- « verrai par vous la détresse et je maudirai votre bénédiction. » Je le demande, rendent-ils hommage à Dieu ces sacrilèges qui, insultant à sa justice comme à sa majesté, osent dire aux pré- « vicateurs ; en présence des menaces et des châtimens éter- « nels prononcés contre les idolâtres : « Que vous importe la co- « lère de Dieu ? Ne craignes point les jugemens du Seigneur ; « n'allez pas frapper aux portes de l'Eglise. » Est-ce pour ren- « dre hommage à Dieu que des prêtres suppriment les épreuves « de la pénitence, dispensent de la confession, foulent aux pieds « l'autorité épiscopale, distribuent une paix frauduleuse, et que « des excommuniés offrent la communion, afin d'empêcher ceux « qui sont tombés de se relever, ou ceux qui sont hors de l'E- « glise de rentrer dans son sein ?

Mais il ne leur a point suffi de renoncer à l'Evangile, de soustraire aux criminels l'espérance de la satisfaction et de la pénitence, de dérober jusqu'au sentiment, jusqu'au fruit du repentir à tous ces hommes souillés de vols, d'adultères et d'ido- « lâtrie, ni enfin de les dispenser de la prière et de l'exomolo- « gèse. Que font-ils ? En dehors de l'Eglise et contre l'Eglise, ils ouvrent un concillabule séparé, où ils appellent tous les per- « vers que leur conscience accuse, et qui ne veulent ni de pénitence à accomplir, ni de Dieu à désarmer par leurs supplica- « tions. L'hérésie consommée, ils lui donnent un prétendu chef ; puis les voilà qui traversent les mers, afin d'aller porter les lettres des schismatiques et des profanes au siège de Pierre, à l'Eglise principale, d'où émane l'unité sacerdotale, sans songer qu'ils s'adressent à ces mêmes Romains à la foi desquels l'apôtre a rendu un glorieux témoignage, et auprès de qui le parjure

n'a point d'accès. Mais pourquoi se rendre à Rome ? Dans quel but y annoncer qu'un faux évêque a été choisi en opposition avec les évêques ? Point d'alternative : ou ils persèverent dans un crime qu'ils s'efforcent de justifier, ou ils se désistent de leurs criminelles tentatives et se retirent. Dans ce dernier cas, ils savent où ils doivent revenir. Puisque nos communes ordonnances, d'accord avec la justice, veulent que la cause de chacun soit plaidée sur le théâtre même de son forfait ; puisqu'à chaque pasteur il a été assigné une portion du troupeau qu'il gouverne, comptable de ses actions vis-à-vis du Seigneur, il s'ensuit que nos subordonnés, au lieu de courir çà et là, et de chercher à ébranler par la ruse et la cabale la concorde qui unit l'épiscopat, doivent plaider leur cause là où ils peuvent trouver des accusateurs et des témoins de leur prévarication, à moins qu'un petit nombre de furieux et de désespérés ne déclinent l'autorité des évêques d'Afrique qui ont déjà instruit leur procès, et ont récemment condamné par un arrêt solennel des consciences chargées de crimes. L'enquête a eu lieu ; la sentence est intervenue. Convient-il à la gravité sacerdotale de soumettre l'affaire à un nouvel examen, sans encourir le reproche de légèreté et d'inconstance, quand le Seigneur a dit : « Contentez-vous de ces mots, oui et non ? » Que l'on compare le nombre de ceux qui ont prononcé sur eux, avec le nombre de ces prêtres et de ces diacres, on verra que Fortunat a eu plus de juges qu'il ne compte aujourd'hui de complices. Vous n'ignorez pas sans doute, frère bien-aimé, que la plupart ont déserté ses drapeaux, aussitôt que les hérétiques lui eurent conféré un fantôme d'épiscopat. Tous ceux que l'on trompait auparavant et que l'on berçait de l'espérance d'un retour simultané à l'Eglise, éclairés par cette usurpation, ont reconnu dès lors qu'ils étaient joués. Tous les jours ils reviennent à nous ; tous les jours ils frappent aux portes de l'Eglise. Nous n'oublions pas cependant le compte redoutable que Dieu nous demandera, et nous discutons avec maturité leurs titres à l'admission dans l'Eglise. Il en est quelques-uns cependant dont les scandales sont si publics que nos frères les repoussent par

d'invincibles préventions ; nous ne pourrions les recevoir sans compromettre le salut d'un grand nombre de fidèles. Qu'avons-nous à faire de ces poisons contagieux qui ne tarderaient pas à envahir les parties saines ? Il serait imprudent et cruel le pasteur qui livrerait le troupeau tout entier à la dévorante influence de quelques brebis impures. Et ici que l'on ne m'objecte pas leur nombre ! Un seul fils qui craint le Seigneur vaut mieux que beaucoup de fils sans piété. Dieu l'a déclaré lui-même par la bouche de son prophète : « Ne te réjouis pas en tes enfans pervers, s'ils se multiplient, puisque la crainte du Seigneur n'est point en leur cœur. »

Que ne pouvez-vous, frère bien-aimé, vous trouver au milieu de nous lorsque ces hommes égarés ou criminels abandonnent le schisme ! Vous verriez combien il m'est difficile de persuader la condescendance à nos frères, et d'obtenir d'eux qu'ils consentent à étouffer leurs ressentiments, pour donner les mains à la guérison de ces pervers. Autant ils sont inondés de joie lorsque les prévaricateurs se présentent avec des antécédents tolérables et d'un genre moins honteux, autant ils frémissent et se révoltent à l'aspect de ces coupables incorrigibles et sans pudeur, entachés d'adultère et d'idolâtrie, chez lesquels l'orgueil a survécu à tant de souillures, et qui ne rapportent que des dispositions capables d'empoisonner les fidèles. Ce n'est qu'après beaucoup d'efforts que j'obtiens, disons mieux, que j'arrache le consentement de l'assemblée chrétienne à leur admission. Sa résistance n'est que plus légitime, depuis que deux ou trois coupables, admis dans l'Eglise par ma condescendance, malgré les refus et l'opposition du peuple, sont devenus bientôt pires qu'ils n'étaient auparavant, infidèles à une pénitence à laquelle manquait la sincérité.

Mais que dire de ceux qui, partis avec Félicissime, cet homme couvert de tous les crimes, vous ont été députés par le faux évêque Fortunat, avec des lettres pour vous, aussi mensongères que le titre dont ils ont décoré leur chef ; aussi fausses que les prévarications de ce dernier sont multipliées, sa vie exécrationnable, ignominieuse, de sorte que s'ils étaient encore dans

l'Eglise, il faudrait les en chasser au plus tôt. Placés en face de leur conscience, n'osant ni nous aborder, ni se présenter au seuil de l'Eglise, courant toute la province pour circonvenir et dépouiller nos frères, connus partout, chassés de partout, grâce à leurs crimes, ils vont vous trouver pour dernière ressource. Ils ne soutiendraient pas l'idée de s'arrêter ou de s'établir parmi nous ; la notoriété publique les repousse. Mais enfin, s'ils veulent expérimenter notre jugement, qu'ils viennent ; s'ils ont quelque excuse, quelque justification à alléguer, qu'ils nous montrent leurs sentiments de componction et les fruits de leur pénitence. L'Eglise n'est ici fermée à personne ; l'évêque ne se refuse à aucune demande. Notre patience, notre douceur, notre condescendance appartiennent à qui se présente. Que tous rentrent dans l'Eglise, que tous nos compagnons d'armes se rallient sous les drapeaux de Jésus-Christ, se pressent sous les tentes de Dieu le Père, tel est notre vœu le plus ardent. Je me relâche de tout ce que je puis ; je dissimule beaucoup d'offenses particulières, dans le désir empressé de réunir en faisceau toute l'assemblée chrétienne. Les outrages mêmes qui attaquent plus directement Dieu, je ne les examine pas avec toute la sévérité prescrite par la religion. Je vais presque jusqu'à pécher moi-même en étendant le pardon au-delà de ses limites. J'embrasse avec tout l'élan, toute la tendresse de la charité ceux qui reviennent avec larmes et repentir, qui confessent leurs fautes avec l'humilité de la satisfaction et dans la simplicité du cœur.

Mais si des téméraires s'imaginent que la menace et non la prière leur frayera un chemin jusqu'à nous, qu'ils briseront les portes de l'Eglise par la terreur, au lieu de les ouvrir par les gémissements et les justes expiations, qu'ils le sachent ! l'Eglise de Jésus-Christ est impitoyablement fermée à de pareilles dispositions, et le camp sacré fortifié par la protection d'en haut, comme par un rempart inexpugnable, ne cède ni à la violence, ni à la fureur. Sans doute le pontife de Dieu, attaché à l'Evangile et fidèle aux préceptes de Jésus-Christ, peut être immolé ; mais vaincu, jamais. Zacharie, prêtre de Dieu, nous fournit

un exemple de dévouement et de foi. Comme rien ne pouvait ébranler son courage, ni les menaces, ni la grêle de pierres dont on l'accablait, il fut égorgé dans le temple pendant qu'il criait et répétait à haute voix ce que nous proclamons avec lui contre les hérétiques : « Voici ce que dit le Seigneur : Vous avez abandonné les voies du Seigneur, le Seigneur aussi vous abandonnera. »

Quoi ! parce qu'une poignée d'hommes dépravés, emportés par l'audace, abandonnent les voies du Seigneur ; parce qu'infidèles à la sainteté, ils sont délaissés par l'Esprit saint, oublierons-nous la tradition évangélique ? Les crimes de quelques furieux triompheront-ils de la vigueur sacerdotale ? Le bras de l'homme sera-t-il plus puissant pour détruire que le bras de Dieu pour protéger ? Faudra-t-il abdiquer la dignité de l'Eglise catholique, l'incorruptible majesté du peuple fidèle, l'autorité et la puissance sacerdotale ? Faudra-t-il laisser complaisamment l'excommunié prononcer sur le chef de l'Eglise, l'hérétique sur le chrétien, le soldat honteusement mutilé sur le combattant sans blessure, le coupable sur le juge, le sacrilège sur l'évêque de Jésus-Christ ? Dès lors que nous reste-t-il à faire, sinon à soumettre l'Eglise au Capitole ! Ministres du Seigneur, retirons-nous après avoir renversé son autel ! Que les dieux, avec leurs impurs simulacres, reviennent s'asseoir sur les ruines fumantes de notre sanctuaire ! Accordons ce triomphe à Novation, fournissons une plus ample matière à ses calomnies, si des lâches qui ont sacrifié aux idoles et renié publiquement Jésus-Christ, peu contents de rentrer dans l'Eglise sans épreuves expiatoires, essayent de la dominer par la violence et la terreur. Que veulent-ils ? la paix ? Alors qu'ils déposent les armes. La satisfaction ? Dans ce cas, pourquoi les menaces ? Ou, s'ils invoquent cet auxiliaire, qu'ils le sachent bien ! ils n'intimideront pas les pontifes de Dieu. L'antechrist, à son arrivée, fran-

\* Ce sanctuaire était un demi-cercle où les prêtres étaient assis, ayant l'évêque au milieu d'eux, et environnant la table sacrée où l'on offrait le saint sacrifice. (FLIXEY.)

chira-t-elle le seuil de l'Eglise, parce qu'il aura la menace à la bouche? Cédéra-t-on à ses armes et à ses fureurs, parce qu'il promettra la mort à quiconque résistera. Les hérétiques songent à nous ébranler : ils ne font que nous donner des armes. Loin de nous abattre dans la paix, ils nous animent et nous enflamment davantage en nous montrant une paix plus terrible que la persécution elle-même. Nous faisons des vœux pour que les menaces de leur fureur ne deviennent point la réalité du crime ; pour qu'ils se contentent d'être perfides et cruels en paroles, sans y joindre la consommation de la scélératesse. Fasse le Seigneur, dont ils ne cessent d'irriter la mansuétude, que la dureté de leurs cœurs s'amollisse ; que, revenus de leur démente, ils retrouvent la santé de l'âme ; que leurs yeux, offusqués par les ténèbres du péché, s'ouvrent à la lumière de la pénitence, et qu'ils demandent l'intercession du pontife au lieu de son sang ! Mais, s'ils poursuivent le cours de leurs fureurs, si ces pièges et ces menaces parricides doivent avoir leur exécution, il n'est pas un évêque au monde assez pusillanime, assez dégradé par la faiblesse humaine, qui ne se relève par le secours d'en haut pour combattre les ennemis du Seigneur, et ne sente sa bassesse et son néant ranimés, vivifiés par le souffle divin. Que nous importe quand et par qui nous serons immolés, puisque le Seigneur nous rendra le prix de notre sang ? Ce qu'il faut pleurer avec de longs gémissements, c'est la mort de ces infortunés qui, sans tenir compte des châtimens éternels, rivalisent de fureur avec l'antechrist qui s'avance.

Grâce à la tendresse que nous nous devons mutuellement et qui est réciproque de part et d'autre, vous lisez, je le sais, nos lettres à l'illustre clergé qui gouverne avec vous, ainsi qu'à la sainte et nombreuse assemblée qui vous obéit. Cependant je réclame aujourd'hui une condescendance et un honneur, qu'en d'autres circonstances vous nous accordez sans que nous les sollicitons. Si la contagion de rumeurs empoisonnées s'était glissée dans les oreilles et le cœur de nos frères, tâchez que cette lettre la dissipe sans retour, et que la charité, qui unit tous les hommes de bien, soit purgée du ferment impur déposé

dans les âmes par les calomnies des hérétiques. Au reste, que nos frères bien-aimés évitent la présence de ces perfides, dont les paroles « gagnent de proche en proche comme un « ulcère rongeur, » ainsi que le dit l'apôtre : « Les mauvais « entretiens corrompent les mœurs. » Et ailleurs : « Fuyez « celui qui est hérétique après le second et le troisième aver- « tissement, sachant qu'un tel homme est perverti, et qu'il pé- « che, étant condamné par son propre jugement. » L'Esprit saint tient le même langage par la bouche de Salomon : « L'homme d'iniquité porte la mort dans sa bouche, et cache « sur ses lèvres un feu qui dévore. » Il répète ailleurs cet avertissement : « Mettez une garde d'épines autour de vos « oreilles, et fermez-les aux discours de la langue dépravée. » Et encore : « Le pervers' obéit à la langue inique ; mais le juste « n'écoute point la lèvre mensongère. »

Je sais bien que nos frères de Rome, préservés par vos soins et par leur vigilance personnelle, ne peuvent se laisser prendre aux calomnies empoisonnées de l'hérésie, et qu'ils sont aussi fidèles aux enseignements divins qu'à la crainte de Dieu. Toutefois, par un surcroît de sollicitude pastorale et de tendresse pour eux, je n'ai pu m'empêcher de vous écrire, pour que vous eussiez à les conjurer de fuir tout commerce avec ces pervers, de ne point s'entretenir avec eux, de ne point partager leurs repas, afin de mettre entre eux et nous autant d'intervalle qu'ils en ont mis entre eux et l'Eglise, puisqu'il est écrit : « S'il méprise l'Eglise, qu'il soit pour vous comme le « païen et le publicain. » D'ailleurs, le bienheureux apôtre ne nous avertit pas seulement, il nous ordonne en termes formels de nous éloigner de pareils hommes. « Nous vous ordonnons, « dit-il, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, que vous ayez « à vous séparer de tous ceux d'entre nos frères qui se con- « duisent d'une manière déréglée, et non selon la tradition « qu'ils ont reçue de nous. » Point de communauté possible entre la foi et le parjure. Celui qui n'est pas avec Jésus-Christ, celui qui est l'ennemi de Jésus-Christ, celui qui hait sa paix et son unité, ne peut demeurer dans l'union avec nous. En deux

mots, viennent-ils avec le langage de la prière et de la satisfaction, qu'on les écoute; n'ont-ils à la bouche que l'invective et la menace, repoussons-les.

Je souhaite, frère bien-aimé, que votre santé soit toujours florissante.

### LETTRE LV.

Au peuple de Thibaris <sup>1</sup>, pour l'exhorter au martyre.

Gyprien, au peuple de Thibaris, salut.

Je me proposais, frères bien-aimés, ou plutôt je désirais ardemment, de me rendre auprès de vous, si les circonstances le permettaient, suivant le vœu que vous m'en avez souvent exprimé, afin de vous fortifier par notre présence et nos exhortations, quelle que soit notre propre faiblesse. Mais puisque des affaires pressantes nous retiennent ici, et que nous ne pourrions nous séparer pour longtemps du peuple que la divine miséricorde a confié à nos soins, je vous ai envoyé cette lettre comme une représentation de ma personne. Instruit que nous sommes par le Seigneur, et honoré de ses révélations, nous ne devons pas refuser à votre conscience le secours empressé de nos avertissements. Sachez-le donc et tenez la chose pour certaine : le jour de la tribulation est sur nos têtes; la fin du monde et l'avènement de l'antechrist <sup>2</sup> sont proches. Debout donc ! soyons prêts pour le combat. N'ayons plus d'autres pensées que la gloire de la vie éternelle et la couronne de la confession du Seigneur ! Ne vous imaginez pas que la tempête présente doive ressembler à celles qui l'ont précédé. Une guerre plus sanglante s'allume; <sup>3</sup> une guerre à laquelle les soldats du Christ doivent se préparer par une foi incorruptible et un courage à toute épreuve, en se rappelant qu'ils ne boivent

<sup>1</sup> Ville à quelque distance de Carthage.

<sup>2</sup> Nom générique donné aux persécuteurs.

<sup>3</sup> Saint Cyprien veut parler de la persécution qui, commencée par Galus et Volusien, se ralentit un peu à leur mort, mais sévit avec plus de fureur qu'auparavant sous Valérien et Gallien.

tous les jours le calice du sang de Jésus-Christ qu'afin de répandre eux-mêmes leur sang pour Jésus-Christ. Car enfin le moyen de s'unir au Seigneur, c'est de pratiquer ce qu'il a fait et enseigné, conformément à cette parole de l'apôtre Jean : « Ce-  
 « lui qui dit qu'il demeure en Jésus-Christ, doit marcher lui-  
 « même comme Jésus-Christ a marché. » Le bienheureux apôtre Paul nous donne ailleurs un avertissement semblable : Nous sommes les enfants de Dieu. Or, si nous sommes ses enfants, nous sommes aussi héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ, pourvu toutefois que nous souffrions avec lui, afin que nous soyons glorifiés avec lui. »

Voilà les maximes que nous devons avoir présentes à l'esprit, pour n'avoir rien à regretter du monde qui va périr, mais pour nous attacher à Jésus-Christ qui vit éternellement et donne la vie à ses serviteurs, établis dans la foi de son nom. En effet, mes frères bien-aimés, nous sommes arrivés aux temps que le Seigneur nous a prédits et dont il nous a signalé l'approche en ces termes : « L'heure vient où quiconque vous fera mourir  
 « croira être agréable à Dieu. Ils vous feront ces maux parce  
 « qu'ils ne connaissent ni mon père ni moi. Or, je vous ai dit  
 « ces choses afin que, quand cette heure sera venue, vous vous  
 « souveniez que je vous les ai dites. »

Que des persécutions fréquentes nous fatiguent, que nous soyons environnés par la tribulation, ne vous en étonnez pas, puisque notre Seigneur, en nous prédisant qu'il en serait ainsi vers la fin des temps, nous avertit par ses divins enseignements de nous préparer au combat. Pierre son apôtre, ne nous déclare-t-il pas aussi que les persécutions ne s'élèvent que pour nous éprouver, et pour nous unir à l'amour de Dieu par les souffrances et par la mort, à l'exemple des justes qui nous ont précédés ? Voici comment il s'exprime dans une de ses épîtres : « Mes frères bien-aimés, lorsque Dieu vous éprouve par  
 « le feu des afflictions, n'en soyez point surpris comme s'il vous  
 « arrivait quelque chose d'extraordinaire ; mais réjouissez-vous  
 « de ce que vous avez part aux souffrances de Jésus-Christ,  
 « afin que vous soyez aussi comblés de joie dans la manifesta-

« tion de sa gloire. Vous êtes bienheureux , si vous êtes outragés pour le nom de Jésus-Christ, parce que l'honneur, la gloire et la vertu de Dieu reposent sur vous. Ils blasphèment son nom ; mais nous , nous l'honorons. » Or les apôtres ne faisaient que nous enseigner ce qu'eux-mêmes avaient appris de la bouche de notre Seigneur, lorsqu'il nous fortifiait par ce salutaire enseignement : « Il n'est personne qui ait quitté ou sa maison, ou son père ou sa mère ou ses frères, ou sa femme ou ses enfants à cause du royaume de Dieu, qui ne reçoive dans ce monde bien davantage et dans le siècle futur la vie éternelle ! » Et ailleurs : « Vous serez bienheureux quand les hommes vous haïront, qu'ils vous rejeteront, vous diront des injures et repousseront votre nom comme mauvais, à cause du fils de l'homme. Réjouissez-vous en ce jour, là et soyez dans l'allégresse ? Voici que votre récompense est grande dans le ciel. »

Pourquoi le Seigneur nous ordonne-t-il de nous réjouir dans la persécution ? Parce que c'est alors que la foi obtient des couronnes, alors que les soldats de Dieu sont mis à l'épreuve, alors que les cieux s'ouvrent aux martyrs. N'avons-nous été enrôlés dans la milice céleste que pour aspirer aux douceurs de la paix, et décliner le combat, quand notre-Seigneur, ce maître de la résignation, de l'humilité et des souffrances, a marché le premier dans la voie de la douleur, afin de pratiquer ce qu'il enseignait et de souffrir pour les hommes ce qu'il les exhortait eux-mêmes à souffrir ? Rappelez-vous constamment, frères bien-aimés, que celui qui seul a reçu du Père le pouvoir de juger et qui doit venir pour proclamer ses jugements, a déjà prononcé d'avance l'arrêt qu'il doit rendre à la fin des siècles : « J'avouerai devant mon Père ceux qui m'auront avoué ; je renierai ceux qui m'auront renié. » Si nous pouvons échapper à la mort, à la bonne heure, craignons de mourir. Mais puisqu'il est dans la nature d'un mortel de mourir, embrassons avec amour l'occasion que nous offre la divine miséricorde ; achetons l'immortalité par la mort, et ne craignons point d'être immolés. puisqu'après l'immolation vient la couronne.

Que personne, de vous, frères bien-aimés, ne se trouble en voyant notre peuple dispersé çà et là par la frayeur de la persécution, en ne trouvant plus l'assemblée de nos frères réunie, en n'entendant plus la voix des Evêques. Comment se réunir quand on n'a pas la permission de tuer et qu'il faut se laisser tuer sans défense ? Partout où se trouvera dans ces jours-là chacun de nos frères séparé du troupeau par la nécessité des temps, mais présent d'esprit, que la tristesse de sa fuite, que l'horreur de sa solitude ne le jette point dans l'abattement. Est-on seul dans sa fuite quand on a Jésus-Christ pour compagnon ? Est-on seul lorsque portant avec soi le temple de Dieu, on n'est jamais sans Dieu, quelque part que l'on soit. Que le fugitif, cherchant un asile à travers les solitudes et les montagnes, soit assassiné par des brigands, déchiré par les bêtes féroces, consumé par la faim, torturé par la soif et le froid ou que la tempête l'engloutisse dans les abîmes de la mer au milieu d'une navigation précipitée, qu'importe le champ de bataille ? Jésus-Christ contemple partout les luttes de son soldat. Le soldat est mort dans la persécution pour rendre honneur à son maître. C'en est assez ; le salaire que Jésus-Christ promet au jour de la résurrection lui est assuré. La gloire du martyr n'est pas moindre pour n'avoir pas été consommé au grand jour et sous les yeux de nombreux spectateurs, lorsque c'est pour Jésus-Christ que l'on est mort. Il suffit d'un seul témoin ; celui qui éprouve et couronne les martyrs.

Imitons, mes frères bien-aimés, le juste Abel qui ouvrit le premier la sanglante carrière du martyr, en mourant pour la justice. Imitons Abraham, cet ami de Dieu, qui n'hésita point à immoler son fils de ses propres mains, pour donner à Dieu un témoignage de foi et de docilité. Imitons ces trois jeunes hommes, Ananias, Azarias et Misahël, qui sans se laisser effrayer par leur âge, sans se laisser abattre par la captivité, quand la Judée était vaincue, quand Jérusalem était captive, triomphèrent du roi Nabuchodonosor, par l'intrépidité de leur foi, au cœur même de son propre royaume. Il leur avait ordonné d'adorer la statue qu'il avait fait dresser. Mais eux, plus forts que

ses menaces et que les flammes rendirent à leur foi cet illustre témoignage : « Roi Nabuchodonosor, nous ne pouvons vous le « promettre. Le Dieu que nous honorons peut nous délivrer de « la fournaise du feu, et nous arracher de vos mains, ô roi ! « Et quand il ne le voudrait pas, sachez ô roi ! que nous ne « servons pas vos dieux, et n'adorons pas la statue d'or que « vous avez élevée. » Ils croyaient bien que la foi pouvait les soustraire au danger ; mais ils ajoutèrent, « quand il ne le voudrait pas, » afin que le roi sût bien qu'ils étaient prêts à mourir pour le Dieu qu'ils adoraient. Car le mérite de la foi et de la vertu consiste à croire que Dieu peut nous arracher à la mort, et toutefois à nous résigner paisiblement à la mort afin que la foi puisse se manifester dans toute sa plénitude. L'incorruptible et indomptable vigueur de l'Esprit-Saint se faisait jour alors par leur bouche, afin de confirmer la vérité de ces oracles évangéliques : « Lorsqu'ils vous feront comparaître, ne vous « inquiétez pas comment vous parlerez; car ce que vous direz vous « sera donné à l'heure même. Car ce n'est pas vous qui parlez, « mais l'Esprit de votre Père qui parle en vous. »

Vous l'entendez ! nos réponses nous seront suggérées d'en haut et à l'heure même ; ce n'est pas nous qui parlons dans ce moment, mais l'Esprit de Dieu le Père, qui, agissant en nous pendant notre confession et présent au fond de nous-mêmes, parle avec nous, est couronné avec nous. Ainsi encore Daniel, pressé d'adorer l'idole de Bel, à l'exemple du roi et du peuple, répondit avec toute la liberté et toute l'indépendance d'une foi qui maintenait les hommages dus à son Dieu : « Je n'adore que le Seigneur « mon Dieu qui a créé le ciel et la terre. » Que dire des horribles tortures qui se multiplient sous tant de formes pour arracher la vie aux sept Machabées ? que dire de cette mère qui ranime le courage de ses enfants au milieu des supplices, et meurt elle-même avec eux ? Ne sont-ce pas là d'illustres exemples de courage et de foi ? Ces héros ne nous exhortent-ils pas par leurs souffrances au triomphe du martyr ? que dire des prophètes que l'Esprit saint anima pour prédire l'avenir ? Que dire des apôtres que s'était choisis notre Seigneur ? Quand les

justes sont immolés pour la justice, ne nous apprennent-ils pas aussi à mourir ? Voyez Jésus-Christ lui-même ! Il n'a pas plutôt paru dans le monde que son berceau est environné de martyrs ; des enfants de deux ans et au-dessous sont égorgés pour son nom. Un âge inhabile aux combats est déjà propre aux couronnes ; pour nous apprendre que tous ceux qui sont immolés pour Jésus-Christ meurent avec la grâce de l'innocence : l'âge de l'innocence a aussi ses martyrs immolés pour le nom de Jésus-Christ. De si jeunes victimes, couronnées par le martyre, nous attestent que personne n'est à l'abri des périls de la persécution. Quelle honte pour un chrétien ! quoi donc ? Le serviteur refuserait-il de souffrir quand le maître a souffert le premier ? Refuserions-nous de souffrir pour nos propres péchés quand celui qui n'avoit aucun péché à expier a souffert pour nous ? Le fils de Dieu a passé par la tribulation pour nous élever à la dignité d'enfants de Dieu, et le fils de l'homme ne voudrait pas souffrir pour continuer d'être l'enfant de Dieu ! Nous sommes en butte à la haine du monde ! Mais le Christ a enduré le premier la haine du monde. Nous avons à subir ici-bas les outrages, le bannissement et les tortures ! mais le créateur et le maître du monde en a supporté mille fois davantage. Il nous a donné cet avertissement. « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a hait avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait à lui ; mais, parce que vous n'êtes point du monde, et que je vous ai choisis au milieu du monde, c'est pour cela que le monde vous hait. Souvenez-vous de ma parole que je vous ai dite : Le serviteur n'est pas plus grand que le maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront. » Notre Seigneur et notre Dieu a pratiqué lui-même tout ce qu'il a enseigné, afin qu'il ne restât pas d'excuse au disciple qui ne fait point ce qu'il a appris.

Ainsi donc, mes frères bien-aimés, ne vous laissez point effrayer par les périls de la persécution qui s'élève, ni par l'avènement de l'antéchrist qui approche, jusqu'au point de ne pas demander aux exhortations évangéliques et aux préceptes ou

avertissements célestes une armure contre tous les événements. L'antechrist s'avance ; mais derrière lui vient Jésus-Christ. L'ennemi marche à grands pas , avec tous ses supplices ; mais Jésus-Christ ne tardera point à venir pour venger nos souffrances et nos blessures. L'ennemi s'irrite ; il exhale ses menaces ; qu'importe ? nous avons un protecteur assez puissant pour nous arracher de ses mains. Il n'y a qu'un seul maître à redouter ; c'est celui dont personne ne peut éviter la colère, conformément à cet oracle : « Ne craignez point ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme ; mais plutôt craignez celui qui peut précipiter l'âme et le corps dans l'enfer. » Et ailleurs : « Celui qui aime sa vie la perdra ; et celui qui hait sa vie en ce monde la garde pour la vie éternelle. » Il nous fortifie encore par cet avertissement dans l'Apocalypse : « Celui qui adorera la bête et son image, et qui portera son caractère sur son front ou dans sa main , celui-là boira le vin pur de la colère de Dieu , qui est préparé dans le calice de sa colère ; et il sera tourmenté dans le feu et dans le soufre devant les saints anges et en présence de l'Agneau. La fumée de leurs tourments s'élèvera dans les siècles des siècles , et il n'y aura de repos ni jour ni nuit pour ceux qui auront adoré la bête et son image. » Dans le monde, les athlètes se préparent de loin aux combats du gymnase ; la plus flatteuse distinction pour eux , c'est d'être couronnés en présence du peuple et sous les yeux de l'empereur. Voilà que s'ouvre devant nous une lice glorieuse, qui a pour récompense la couronne céleste , et pour spectateur, Dieu qui , daignant abaisser ses regards sur les enfants de son choix , contemple avec plaisir nos joütes spirituelles. Oui , lorsque nous combattons pour la foi , nous combattons sous les yeux de Dieu , sous les yeux de Jésus-Christ , sous les yeux des anges qui nous regardent ! Combattre en présence de Dieu , être couronné par les mains de Jésus-Christ , notre juge , quelle gloire ! quelle félicité ! Armons-nous donc , frères bien-aimés ! rassemblons toutes nos forces ; préparons-nous au combat par la pureté du cœur, l'intégrité de la foi , le dévouement de la vertu ! Que l'armée de Dieu marche à la guerre qui nous

est déclarée ; que les soldats sans blessure revêtent leurs armes pour conserver intact le trésor de la persévérance ; que les guerriers qui ont eu le malheur de succomber s'arment aussi, afin de recouvrer le trésor qu'ils ont perdu ; que l'honneur enflamme les premiers, que la douleur aiguillonne les autres. N'entendez-vous pas l'apôtre Paul qui nous ordonne de nous tenir prêts ? « Nous avons à combattre, non contre des hommes de chair et de sang, mais contre les principautés, contre les puissances, contre les princes du monde, c'est-à-dire, de ce siècle ténébreux, contre les esprits de malice répandus dans l'air. C'est pourquoi prenez les armes de Dieu, afin que, fortifiés en tout, vous puissiez au jour mauvais résister et demeurer fermes. Tenez-vous donc prêts ; que la vérité soit la ceinture de vos reins, et que la justice soit votre cuirasse. Ayez aussi la chaussure aux pieds pour être prêts à l'Évangile de la paix. Servez-vous surtout du bouclier de la foi, pour pouvoir éteindre tous les traits enflammés de l'esprit malin. Prenez encore le casque du salut, et l'épée spirituelle, qui est la parole de Dieu. » Oui, prenons ces armes ; fortifions-nous par ces secours spirituels et célestes, afin qu'aux jours mauvais nous puissions résister aux menaces du démon. Revêtons la cuirasse de la justice pour protéger notre cœur contre les traits de l'ennemi. Attachons à nos pieds la chaussure de l'Évangile et de ses divins enseignements, afin qu'à l'heure où nous commencerons à fouler et écraser le serpent, il ne puisse ni nous mordre ni nous supplanter. Portons intrépidement le bouclier de la foi, afin que tous les traits lancés par l'ennemi viennent mourir contre ce rempart. Plaçons sur nos têtes le casque du salut, qui couvrira nos oreilles pour les empêcher d'entendre les édits funestes ; qui couvrira nos yeux pour les empêcher de voir d'odieux simulacres ; qui couvrira notre front, pour que le signe de Dieu s'y conserve intact et inviolable ; qui couvrira notre bouche, afin que notre langue victorieuse confesse hautement Jésus-Christ son Seigneur. Armons aussi notre main du glaive spirituel, afin qu'elle repousse avec un généreux dédain des sacrifices abominables, et que, fi-

dèle à l'eucharistie, celle qui a reçu le corps du Seigneur<sup>1</sup>, embrasse la personne même du Seigneur, pour recevoir ensuite de lui la récompense des célestes couronnes. Quel grand, quel illustre jour, frères bien-aimés, que celui où le Seigneur commencera le recensement de son peuple, examinera les mérites de chacun au flambeau de la lumière divine, précipitera les coupables dans les enfers, consumera dans l'ardeur des flammes éternelles nos persécuteurs, et à nous, nous assignera les récompenses de la foi et du dévouement. Quelle gloire ! quelle allégresse d'être admis à l'honneur de contempler Dieu ; de goûter les béatitudes sans fin avec Jésus-Christ notre Seigneur et notre Dieu ; de saluer Abraham, Isaac et Jacob, tous les patriarches, tous les prophètes, tous les martyrs ; de s'abreuver aux sources de l'immortalité avec les justes et les amis de Dieu ; d'y connaître ce que l'œil de l'homme n'a jamais vu, ce que son oreille n'a jamais entendu, ce qui n'est jamais monté dans son cœur ! Que nos récompenses doivent surpasser infiniment nos travaux et nos souffrances d'ici-bas, l'apôtre nous l'apprend dans ces paroles : « Les souffrances de la vie présente n'ont aucune proportion avec la gloire qui doit éclater un jour en nous. »

Lorsque sera venue cette manifestation, lorsque la gloire de Dieu aura brillé sur nous, notre bonheur, notre triomphe à nous, serviteurs de Dieu et honorés de ses faveurs, n'aura d'égal que le trouble et l'infortune de ces impies déserteurs qui ont abandonné Dieu pour faire la volonté du démon ; condamnés à brûler éternellement avec lui dans des flammes inextinguibles. Que ces pensées, frères bien-aimés, demeurent gravées au fond de vos cœurs ! Méditez-les et le jour et la nuit. Ayez toujours présents devant vos yeux et les supplices des méchants et les récompenses des justes, et les menaces que

<sup>1</sup> Les Chrétiens de la primitive Eglise recevaient la sainte Eucharistie dans la main droite, soit pour se communier eux-mêmes aussitôt, soit pour l'emporter dans leurs maisons et les sanctifier par la présence de Jésus-Christ.

Notre-Seigneur adresse aux lâches qui le renient, et la gloire qu'il promet aux fidèles qui le confessent. Si le jour de la persécution nous trouve occupés de ces saintes pensées, le soldat de Jésus-Christ, formé par ses préceptes et ses avertissements, ne tremblera point sur le champ de bataille; il est prêt pour la couronne.

Je souhaite, frères bien-aimés, que votre santé soit toujours florissante.

### LETTRE LVI.

A Corneille exilé, pour le féliciter de sa glorieuse confession.

Cyprien à Corneille, son frère, salut.

Nous avons appris, frère bien-aimé, les glorieux témoignages de votre foi et la fermeté de votre confession. La joie que nous en avons ressentie semble nous associer à votre victoire. Attachés que nous sommes par des liens indissolubles, ceux de l'Eglise, de la concorde et de l'affection, où est l'évêque qui n'applaudirait au bonheur d'un autre évêque, comme s'il lui appartenait en propre? Où est le frère qui ne mêlerait sa joie aux joies de ses frères? Les paroles me manquent pour vous exprimer les transports d'allégresse qui ont éclaté ici quand la nouvelle de votre courage y est parvenue; quand nous avons su que vous aviez marché à la tête de nos frères pour confesser le nom de Jésus-Christ, et que leur illustration avait encore ajouté à l'illustration de leur chef. Prédécesseur de leur gloire, vous vous êtes créé de nombreux compagnons de gloire : en confessant Dieu, le premier à la face d'un grand peuple, vous avez fait naître un peuple de confesseurs, si bien que nous ne savons lequel célébrer davantage, ou l'ardeur et la fermeté de votre foi, ou l'amour qui enchaînait les fidèles à vos nobles exemples. L'évêque a montré son héroïsme en s'élançant le premier aux combats; le troupeau a prouvé sa tendre et inviolable charité en volant sur les traces du pasteur. Grâce à cette touchante unanimité de cœurs et de voix, l'Eglise romaine s'est levée tout entière, pour confesser Jésus-Christ. Par

là s'est manifestée dans sa gloire cette foi à laquelle le bienheureux apôtre rendait jadis témoignage. Oui, sa pensée prophétique assistait dès-lors à vos triomphes; il louait l'avenir dans le présent, et, en célébrant la vertu des pères, il enflammait l'émulation de leurs descendants. Votre union, votre charité, votre vigueur sont devenues un haut enseignement pour tous les fidèles. Vous leur avez appris à craindre Dieu et à s'attacher étroitement à Jésus-Christ; vous avez appris au peuple à se presser dans le péril autour de son évêque; aux frères à ne pas se détacher de leurs frères pendant la tempête, parce que l'union rend invincible, et que le Dieu de la paix accorde aux cœurs pacifiques ce qu'ils demandent en commun. L'ennemi était venu fondre sur le camp de Jésus-Christ, dans l'espoir d'y semer le désordre et l'épouvante. Il se trompait; l'énergie de la défense a surpassé la violence de l'attaque; toute la terreur qu'il apportait, la hardiesse et la résolution la lui ont renvoyée. Il comptait supplanter de nouveau les serviteurs de Dieu; et se promettait une victoire facile, semblable à celle qu'il remporte sur de jeunes recrues, mal disciplinées, sans expérience et toujours surprises. Il avait d'abord essayé d'attaquer isolément un de ces soldats, à peu près comme le loup ravisseur sépare la brebis du troupeau, ou comme l'épervier détache habilement la colombe du bataillon ailé de ses compagnes. Il connaît son impuissance contre l'armée réunie; alors il cerne et isole l'individu; mais repoussé vigoureusement par les efforts de la sainte milice, où tous les rangs étaient serrés, il a compris enfin que les défenseurs du Christ, debout et sous les armes, se tiennent toujours prêts à combattre; qu'on peut les égorger, mais les vaincre jamais, et que c'est le mépris de la mort qui les rend invincibles. Ils ne se révoltent point contre leurs plus violents agresseurs, parce qu'il n'est pas permis à l'innocence d'arracher la vie au crime lui-même; mais ils sont toujours disposés à donner leur sang pour s'échapper plus promptement d'un monde où la malice et la cruauté marchent la tête haute. Spectacle ravissant pour les yeux du Seigneur! joie incomparable pour l'Eglise de Jésus-

Christ ! Qu'elle était belle à voir la tribu fidèle, s'élançant tout entière pour repousser l'ennemi ! oui, tout entière, nous pouvons le dire. Pas un soldat n'eût foi la bataille, si la trompette sacrée eût retenti à ses oreilles, puisque pas un de ceux qui l'ont entendue, n'a manqué à l'appel. Parmi ceux qui avaient fléchi, combien se sont relevés en ce jour par une confession généreuse. On les a vus depuis, fermes et immobiles, retourner au combat avec une vigueur nouvelle, animés qu'ils étaient par la douleur de la pénitence. Ils avaient été surpris la première fois ; on le reconnaît bien aujourd'hui ; la nouveauté de l'attaque avait étonné leur courage ; mais, dans cette rencontre, ils sont redevenus eux-mêmes. La crainte de Dieu a retrempe leurs forces, et les a mis à l'épreuve de la souffrance, en sorte qu'aujourd'hui il ne s'agit plus de pardon à mériter, mais de palmes à recueillir.

A cela que dit Novatien, frère bien-aimé ! Ce spectacle l'a-t-il décidé à quitter son erreur ? ou bien, comme l'extravagance ne nous y a que trop accoutumés, nos succès n'ont-ils servi qu'à irriter sa fureur ? A mesure que l'union et la foi redoublent autour de vous, son camp est-il désolé par les ravages de la haine et de la perfidie ? Au lieu de guérir sa plaie et la plaie de ses blessés, le malheureux travaille-t-il à l'envenimer davantage ? Sa langue, toujours armée pour la ruine de nos frères, continue-t-elle de lancer les flèches d'une éloquence empoisonnée ; et son cœur, d'emprunter à une philosophie sans entrailles des maximes cruellement exagérées, au lieu de suivre les douces et pacifiques impulsions de la sagesse divine ? Est-il toujours le déserteur de l'Eglise, l'ennemi de la miséricorde, le meurtrier de la pénitence, l'apôtre de l'orgueil, le corrupteur de la vérité, le destructeur de la charité ? Ne reconnaît-il pas qui des deux est l'évêque légitime, où sont réellement l'Eglise et la maison de Jésus-Christ, où sont les serviteurs de Dieu, persécutés par le démon, où sont les Chrétiens combattus par l'antechrist ? Car ceux qu'il a déjà terrassés, il ne les cherche plus. Pourquoi renverser des hommes qui sont à lui ? Quand l'ennemi rencontre ces déserteurs qu'il a arrachés à l'Eglise, misérable trou-

peau de vaincus et de captifs, il jette sur eux un regard de mépris, et passe outre. Il s'en va plus loin essayer d'abattre ceux au milieu desquels il voit que Jésus-Christ habite. Mais si quelqu'un de ces transfuges vient à être saisi par les magistrats, qu'il ne se berce point de l'idée qu'il a confessé véritablement le nom du Seigneur ! Hors de l'Eglise, l'immolation, au lieu d'être une récompense de la foi, n'est qu'un juste châtiment de la perfidie, et le schismatique jeté par la discorde et la fureur, loin de la maison de Dieu, asile de paix et de douceur, ne résidera jamais dans cette maison où doit régner une touchante unanimité. Courage donc, frère bien-aimé ! Puisque les avertissements d'une miséricordieuse providence nous crient que le jour de notre combat est proche, nous vous exhortons autant que nous en sommes capables, et au nom de la charité qui nous lie ensemble, à vaquer constamment avec tout le peuple aux veilles, aux jeûnes et aux prières. Pouvons des gémissements non interrompus, faisons entendre de continuelles supplications ; gémissements, supplications, voilà les armes célestes qui nous rendent forts et puissants contre l'ennemi ; voilà l'arsenal spirituel qui protège véritablement. Prions les uns pour les autres ; consolons-nous mutuellement dans nos communes tribulations, et que celui de nous qui devancera l'autre au tribunal du Seigneur, fidèle à ses amitiés d'ici-bas, implore pour nos frères, pour nos sœurs, la miséricorde du Père céleste.

Je souhaite, mon frère bien-aimé, que votre santé soit toujours florissante.

#### LETTRE LVII.

- Au pape Lucius, évêque de Rome, après son retour de l'exil.

Cyprien et ses collègues à leur frère Lucius, salut.

Il n'y a pas longtemps, frère bien-aimé, que nous vous avons félicité du double honneur que vous accorda la divine miséricorde, lorsque, dans votre personne, elle donna pour chef à son Eglise un évêque et un confesseur. Aujourd'hui nous ne vous félicitons pas moins, vous, vos compagnons et tous nos

frères, de ce que la protection du Seigneur vous a ramené parmi les siens, couronné de la même gloire qu'au jour de votre départ. Le pasteur a été rendu à ses brebis, le pilote au gouvernement du vaisseau, le conducteur à l'amour de son peuple. On le voit bien, en permettant votre exil, le dessein de Dieu était, non pas que l'Eglise restât veuve de l'évêque, relégué loin d'elle, mais que l'évêque reparût dans l'Eglise, plus grand et plus honoré. En effet, le martyr des trois jeunes hommes de Babylone est-il moins illustre, parce que, frustrant la mort de ses espérances, ils sortirent sains et saufs de la fournaise ? Daniel a-t-il perdu de son illustration, parce que, jeté comme une proie à la dent des lions, la protection du Seigneur le conserva pour la gloire ? Non ; l'ajournement du martyr, loin d'affaiblir dans les confesseurs le mérite de leur triomphe, manifeste les merveilles de la puissance divine. Vous reproduisez à nos yeux le dévouement de ces trois généreux et illustres jeunes hommes, lorsqu'ils déclarèrent à un roi impie qu'ils étaient prêts à brûler dans les flammes plutôt que de servir ses dieux ou d'adorer l'image qu'il avait faite. Néanmoins, ajoutaient-ils, le Dieu qu'ils adoraient et que nous adorons aussi, était assez puissant pour les arracher à la fournaise dévorante et les délivrer des mains du roi ainsi que de leurs maux présents. Même courage dans votre confession ; de la part de Dieu même protection. Vous étiez disposé à braver les tortures les plus cruelles ; mais le Seigneur vous les a épargnées, afin de vous réserver pour son Eglise. Votre retour, au lieu de porter atteinte à la gloire de votre confession, n'a fait qu'augmenter l'autorité de votre épiscopat. On verra désormais monter sur les degrés de l'autel un évêque qui, pour exhorter son peuple au martyre, pour armer les soldats de Jésus-Christ contre l'antechrist dont l'apparition n'est pas éloignée, à l'exhortation des paroles peut substituer celle de ses propres exemples, et dire à tous : Imitez-moi ! Aujourd'hui, frère bien-aimé, les desseins de la Providence nous sont pleinement révélés. Mon cœur saisit l'enchaînement de ses vues miséricordieuses. Pourquoi a-t-elle permis à cette brusque persécution de s'élever mo-

mentanément ? Pourquoi la puissance de la terre s'est-elle soulevée contre l'Eglise de Jésus-Christ, contre le pontife Corneille, ce martyr de glorieuse mémoire, et contre vous-même enfin ? Dieu voulait confondre l'hérésie, manifester sans nuage où était son Eglise, quel en était l'évêque unique, choisi par l'ordination divine ; quel était le clergé légitime étroitement uni à l'évêque ; quel était le troupeau fidèle ; enfin où étaient ceux que le démon attaque avec fureur, ceux qu'il épargne, parce qu'ils sont à lui. En effet, l'ennemi de Jésus-Christ ne poursuit et n'attaque que le camp et les soldats de Jésus-Christ. Aperçoit-il ceux qu'il a déjà subjugués, proie facile, et dont il est sûr, il jette sur eux un regard de dédain, et passe outre. Mais ceux qu'il voit fermes et debout, voilà les adversaires contre lesquels il s'acharne. Et plutôt à Dieu, frère bien-aimé, qu'il fût permis à l'affection que nous avons pour vous d'aller participer à l'allégresse commune en contemplant de nos yeux votre retour triomphal ! Quels transports de joie animent en ce moment nos frères de Rome ! Quel immense concours de peuple pour aller vous recevoir et vous embrasser ! Leurs regards dévorent votre personne, sans pouvoir rassasier leur pieuse avidité. Tout le bonheur qu'ils éprouvent en ce moment est un présage de cette sécurité parfaite, de cette félicité immense qui les enivrera à l'avènement de Jésus-Christ. Comme sa seconde apparition est proche, il a voulu que votre retour en fût, pour ainsi dire, une image anticipée. Jean, son héraut et son précurseur, annonçait autrefois que le Christ s'était rendu visible aux hommes ; aujourd'hui l'évêque et confesseur Lucius proclame par son retour que le Seigneur va descendre pour la dernière fois. Puisque vous voir est une consolation qui nous est interdite, mon frère bien-aimé, nous vous envoyons cette lettre pour suppléer à notre présence ; nous vous l'écrivons en notre nom, au nom de nos collègues et de tous nos frères, comme un témoignage d'amitié, et de joie pour votre retour. Nous ne cessons pas dans nos prières et nos sacrifices, d'en rendre de très-humbles actions de grâces à Dieu le père, et à Jésus-Christ notre Seigneur, et son fils. Il est la source de toutes les perfections ;

aussi lui demandons-nous instamment de consommer la couronne immortelle de votre confession. S'il vous a rappelé parmi les vôtres, c'était dans la crainte qu'un martyr sans publicité ne retranchât quelque chose à l'éclat de votre gloire<sup>1</sup> ; car la victime, qui donne au troupeau un sublime enseignement de foi et de courage, doit être immolée sous les yeux du troupeau.

Je souhaite, frère bien-aimé, que votre santé soit toujours florissante.

## LETTRE LVIII.

A Fidus, au sujet du baptême des enfants.

Cyprien et les soixante-six évêques qui avaient assisté au concile de Carthage, à Fidus, leur frère, salut.

Nous avons lu, frère bien-aimé, la lettre où vous nous parlez d'un certain Victor qui a perdu la qualité de prêtre, et auquel notre collègue Thérapius, par une imprudente précipitation, a donné la réconciliation avant que le coupable eût accompli entièrement sa pénitence et payé à la justice divine la dette de la satisfaction. Nous ne le cacherons pas, cette infraction à l'autorité de notre décret, cette réconciliation accordée avant le temps déterminé pour les réparations du crime, sans la participation et la demande du peuple, lorsqu'aucune maladie ne la rendait nécessaire, ne nous a pas médiocrement surpris. Néanmoins, après avoir longtemps examiné le parti qu'il y avait à prendre, nous avons jugé qu'il suffisait de censurer notre collègue Thérapius, en lui prescrivant plus de réserve à l'avenir. Cette paix, départie par un évêque, n'importe comment, ni à quel titre, nous avons cru devoir la respecter, et laisser à Victor la communion dont elle l'a mis en jouissance.

J'en viens au baptême des enfants. On ne doit pas le leur conférer, dites-vous, deux ou trois jours après leur naissance ; il faut attendre le huitième pour consacrer le nouveau-né, ainsi

<sup>1</sup> Le pape saint Luce fut martyrisé quelque temps après, ayant à peine occupé huit mois le siège de Rome. Il eut pour successeur saint Etienne.

que l'ordonnait la circoncision antique. Notre assemblée, loin de souscrire à l'opinion que vous adoptez, a prononcé unanimement dans un sens contraire à celui-là. Nous avons été tous d'accord qu'il ne fallait refuser la grâce et la miséricorde divines à personne. « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les âmes, dit Notre-Seigneur dans son Evangile, mais « pour les sauver. A son exemple, tâchons de n'en laisser périr aucune, autant qu'il est en notre pouvoir. En effet, que manque-t-il à l'être une fois formé par les mains de Dieu dans les entrailles maternelles ? Celui qui naît semb'e grandir et se développer avec le progrès des jours et des années ; ainsi l'aperçoivent nos yeux mortels ; mais il n'en va pas ainsi pour Dieu. Tout ce qu'il crée, il l'empreint de sa majesté et de sa perfection. Les saintes Écritures nous montrent bien visiblement que les dons d'en haut sont également applicables à tous les hommes, sans distinction d'âge. Voyez le prophète Elisée ! il commence par invoquer Dieu ; puis il s'étend sur le fils inanimé de la Sunamite ; il applique sa tête contre sa tête, son visage contre son visage, ses pieds contre ses pieds. Tous les membres de l'homme de Dieu répondent à ceux du mort. A considérer cette action d'après les lois physiques de notre nature, le corps d'un enfant ne pouvait se mesurer à celui du prophète, ni des membres délicats s'adapter exactement à des membres d'une plus grande dimension. Mais, sous cet emblème, se cache l'égalité des dons spirituels. Les hommes sortent tous égaux des mains de la Providence ; la différence des âges peut bien, aux yeux du monde, établir des différences dans nos corps ; mais il n'y en a point pour Dieu ; à moins qu'on ne prétende aussi que la grâce du baptême coule plus abondante ou plus restreinte, selon l'âge du néophyte. Mais non ; le Saint-Esprit se communique également à tous ; la bonté et l'indulgence du Créateur n'y imposent aucune réserve. L'âge, de même que la personne, disparaît devant ses regards ; père de tous, il se donne à tous sans mesure.

Mais vous ajoutez : « Les enfants, au sortir du sein maternel, ne sont pas encore purs ; chacun de nous aurait hor-

« reur de leur donner dans ce moment le baiser de la paix. » Est-ce là un empêchement à la réception de la grâce ? Nous ne le pensons pas, attendu qu'il est écrit : « Tout est pur pour quiconque est pur. » Pourquoi avoir horreur d'une créature que Dieu n'a pas dédaigné de former ? L'enfant porte encore, il est vrai, les traces de sa naissance d'hier ; mais ici la religion vient au secours de nos répugnances ; elle nous apprend à baiser dans les mains débiles de l'enfant les mains encore récentes de la Divinité, qui viennent de former un homme.

Vous insistez. La circoncision judaïque s'observait le huitième jour. Ombre figurative d'un sacrement plus auguste, elle a disparu, quand l'avènement de Jésus-Christ lui eût donné la vérité qu'elle attendait. Le huitième jour, c'est-à-dire le lendemain du sabbat, était précisément le jour de Notre-Seigneur, le jour où il devait nous ressusciter, et nous imprimer, en nous enfantant à la vie véritable, une circoncision spirituelle. La loi antique, qui n'était qu'un symbole de la loi nouvelle, consacrait d'avance ce huitième jour dans ses prescriptions ; mais l'image, nous le répétons, est tombée devant la réalité. Des réglemens abrogés n'ont rien à démêler avec la loi nouvelle, qui n'exclut personne. La circoncision de la chair ne doit pas empêcher la circoncision de l'esprit, suivant la parole de Pierre, aux Actes des apôtres : « Le Seigneur m'a dit de n'appeler aucun homme profane ou impur. »

D'ailleurs, si quelque chose pouvait empêcher la réception du baptême, ce seraient surtout les péchés des adultes et des personnes avancées en âge. Si donc, les plus grands pécheurs, lorsqu'ils embrassent la foi, reçoivent le pardon de crimes longtemps prolongés ; si tous peuvent se laver dans le bain salutaire, à plus forte raison ne doit-on pas interdire cette grâce à l'enfant qui, venant de naître, incapable encore de pécher par lui-même, n'apporte à la lumière que la souillure héréditaire d'Adam, condition de sa naissance charnelle ; qui enfin a d'autant plus de droits au pardon, que c'est une faute, non pas personnelle, mais étrangère, qui va lui être remise.

Voilà, mon frère bien-aimé, ce que nous avons décidé dans

notre concile. Dieu est bon et miséricordieux : Loin de nous le dessein d'entraver sa bonté et sa miséricorde ! Cette règle obligatoire à l'égard de tous les hommes sans nulle exception, s'applique bien plus encore à des enfants dont l'âge réclame notre assistance, qui paraissent mieux mériter les complaisances du Père céleste, faibles créatures, dont les larmes et les vagissements, au début de la vie, semblent implorer cette faveur.

Nous souhaitons, frère bien-aimé, que votre santé soit toujours florissante.

### LETTRE LIX.

Aux évêques de Numidie, à l'occasion du rachat des captifs.

Cyprien à Janvier, Maxime, Proculus, Victor, Modien, Némésien, Nampulus et Honorat, ses frères, salut.

Nous n'avons pu lire sans la baigner de nos larmes et sans pousser de profonds gémissements, frères bien-aimés, la lettre où en vertu de votre sollicitude et de votre charité, vous nous annoncez la captivité de nos frères et de nos sœurs. En effet, qui ne se sentirait vivement ému d'un pareil malheur ? Qui ne se considérerait comme personnellement atteint dans l'infortune de son frère, puisque l'apôtre Paul nous dit : « quand « un membre souffre, tous les autres souffrent avec lui. Quand « un membre se réjouit, tous les autres se réjouissent avec « lui ? » Et ailleurs : « Qui est malade sans que je sois malade « avec lui ? » Voilà pourquoi nous devons regarder la captivité de nos frères comme notre propre captivité ; leurs périls doivent être nos périls, leurs douleurs nos douleurs. La charité fait de la grande famille chrétienne un seul corps, et ici, la religion nous parle plus haut encore que la tendresse humaine pour nous engager à racheter nos propres membres. « Ignorez-vous, s'é- « crie ailleurs, l'apôtre Paul, que vous êtes le temple de Dieu, « et que son esprit habite en vous ? » Vous l'entendez ! quand même une compassion naturelle, ne nous presserait pas de secourir nos frères, la considération que les temples de Dieu sont tombés au pouvoir de l'ennemi, et que nous ne pouvons,

sans une coupable indifférence, les laisser longtemps captifs, suffirait seule pour nous déterminer à mériter par de généreux efforts les suffrages de Jésus-Christ notre juge, notre Seigneur, notre Dieu. Et puisque l'apôtre Paul dit encore. « Tous tant « que vous êtes, vous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, « vous avez revêtu Jésus-Christ. » C'est donc Jésus-Christ que nous devons contempler dans nos frères captifs. Oui, délivrons de la captivité celui qui nous a délivrés de la mort. Arrachons aux mains des barbares celui qui nous a arrachés aux mains du démon et qui aujourd'hui réside au fond de nous-mêmes ! Rachetons au prix de quelques pièces d'argent le Dieu qui nous a rachetés sur la croix au prix de tout son sang ! Peut être même n'a-t-il permis cette calamité que pour mettre notre foi à l'épreuve, afin de savoir si chacun de nous porterait à son frère, prisonnier chez les Barbares, les secours qu'il réclamerait pour lui-même, s'il était captif chez les Barbares. En effet, parmi les cœurs qui n'ont pas perdu tout sentiment d'humanité et qui connaissent l'affection que nous nous devons réciproquement, où est le père qui ne s'imagine avoir perdu des enfants chéris ? l'époux qui ne croie regretter celle qu'il aime tendrement, pleurant tout-à-la fois sur elle et sur la sainteté du lien conjugal ? Dans quelle anxiété surtout doit nous plonger le sort des vierges chrétiennes pour lesquelles nous redoutons bien moins la perte de la liberté que la perte de l'honneur, bien moins les chaînes des Barbares que des attentats d'une autre nature, de peur qu'une brutale incontinence ne profane des membres consacrés à Jésus-Christ et voués à l'éternel honneur de la chasteté. Ces considérations puissantes ont déterminé, d'après vos lettres, toute l'assemblée de nos frères qui sont auprès de vous, à venir au secours de leurs frères par d'abondantes contributions, toujours disposés sans doute, par l'énergie de leur foi, aux œuvres de Dieu, mais aujourd'hui redoublant de zèle à l'aspect d'une si grande infortune. En effet puisque Jésus-Christ dit dans son Evangile. « J'ai été malade et vous m'avez visité, » avec combien plus de plaisir pour lui et de récompense pour nous, il nous dira : « J'ai été captif et vous m'avez

« racheté ! » Et puisqu'il dit encore « J'ai été en prison et vous « êtes venus à moi, » combien il nous sera plus glorieux de l'entendre dire : « J'ai été plongé dans le cachot de la captivité; des barbares m'avaient chargé de liens; vous avez « brisé les chaînes de ma captivité; » lorsque viendra le jour du jugement et que nous recevrons la récompense des mains du Seigneur.

Nous vous remercions donc, frères bien-aimés, d'avoir daigné nous associer à une œuvre si sainte et si légitime, en ouvrant devant nous un champ fertile pour y déposer les semences de notre immortalité, et attendre l'abondante moisson que produira cette culture toute divine. Nous vous envoyons cent mille sesterces, produit des offrandes du clergé et du peuple de l'Eglise que nous présidons par la miséricorde du Seigneur. Nous en remettons la dispensation à votre sagesse. Puissent nos frères, à l'avenir, protégés par la majesté du Seigneur, n'être plus exposés à de pareils dangers ! Si cependant il arrivait encore quelque chose de semblable pour éprouver notre charité, et interroger notre foi, ne tardez point à nous l'annoncer par vos lettres, bien sûrs que notre Eglise et auprès de vous l'assemblée de nos frères, tâcheront de prévenir un événement si cruel, mais qu'une fois accompli, elles vous assisteront par des aumônes abondantes et empressées. Pour engager nos frères et nos sœurs, qui ont embrassé avec un zèle si actif cette œuvre de miséricorde à continuer toujours avec la même ferveur, et afin que vous puissiez les nommer dans vos prières, et leur rendre en secours spirituels ce qu'ils ont donné en secours temporels, je vous envoie leurs noms à la fin de cette lettre. J'y ai joint les noms de plusieurs de nos collègues dans l'épiscopat et le sacerdoce, qui se trouvaient ici alors, et qui ont voulu contribuer, selon leurs facultés, pour eux-mêmes et pour leur peuple. J'ai spécifié en outre la quotité de notre offrande et celle de la leur. Vous devez vous en souvenir dans vos prières, comme la foi et la charité le demandent.

Nous souhaitons, frères bien-aimés, que votre santé soit toujours florissante et que vous daigniez vous souvenir de nous.

## LETTRE LX.

A Eucratius , à l'occasion d'un comédien.

Cyprien à Eucratius , son frère , salut.

Conformément à la charité que nous nous devons mutuellement , frère bien-aimé , et fidèle à votre modestie , vous avez cru devoir me consulter sur un histrion qui , tout chrétien qu'il est , ne laisse pas de continuer l'exercice d'une profession honteuse , enseigne aux autres ce qu'il n'a point appris lui-même sans crime , et corrompt l'enfance au lieu de l'instruire. Un pareil homme , demandez-vous , doit-il participer à notre communion ? Voici ma réponse : La majesté de Dieu et la vigueur évangélique nous ordonnent impérieusement de le bannir de l'Eglise ; l'infamie de sa personne en profanerait la sainteté. Si la loi interdit aux hommes de revêtir des habits de femme , et déclare maudit tout infracteur de ce précepte , n'est-ce pas un crime beaucoup plus énorme , je ne dirai pas seulement de se travestir en femme , mais de représenter avec un art savamment impudique des attitudes lascives et des actions déshonorantes ? Qu'il ne vienne pas nous alléguer pour excuse qu'il a quitté le théâtre , puisqu'il apprend aux autres à y monter ? Est-ce bien avoir quitté le théâtre que de former des histrions pour lui succéder ? d'en façonner des milliers au lieu d'un seul , en montrant à tous comment on dégrade la majesté de l'homme , comment on énerve sa vigueur , comment on abjure son sexe , par quel secret honteux enfin on se rend agréable au démon qui efface l'empreinte divine dans les dissolutions d'un corps amolli ? Est-ce l'indigence qui le condamne à ce métier ? S'il peut prouver qu'il n'a pas d'autre ressource , on l'inscrira parmi ceux que l'Eglise entretient de ses aumônes , pourvu qu'il se contente d'une nourriture frugale sans doute , mais qui du moins ne sera pas le prix de son innocence. Qu'il n'aille pas s'imaginer qu'on lui doive une indemnité pour avoir renoncé au crime ; le gain véritable est de son côté et non pas du nôtre. Qu'il amasse des trésors tant qu'il voudra dans une profession

condamnable. Etrange fortune, que celle qui nous prive de la société d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et nous fait passer, de l'abondance d'ici-bas, à la faim et à la soif éternelles ! Travaillez donc de tout votre pouvoir à le retirer de l'infamie où il est engagé pour le ramener dans les voies de la vertu et le conduire à ses immortelles espérances. Qu'il se contente d'une nourriture restreinte, mais salutaire à son âme, l'Eglise la lui fournira. Si la vôtre ne pouvait venir au secours des nécessiteux, il n'a qu'à se transporter ici ; nous lui donnerons l'habillement et la nourriture plutôt que de le laisser semer hors de l'Eglise des leçons de mort, au lieu d'en recevoir lui-même des enseignements de salut au milieu de nous.

Je souhaite, mon frère bien-aimé, que votre santé soit toujours florissante.

#### LETTRE LXI.

A Pomponius, à l'occasion de quelques vierges.

Cyprien, Cécilius, Victor, Sédat, Tertulle et tous les prêtres qui étaient présents, à Pomponius, leur frère, salut.

Nous avons lu, frère bien-aimé, la lettre que vous nous avez adressée par notre frère Paconius, où vous nous demandez notre sentiment sur ces vierges qui, après avoir embrassé la continence, parjures à leur engagement sacré, ont été surprises ensuite dormant avec des hommes, parmi lesquels vous citez un diacre. Tout en confessant, ajoutez-vous, qu'elles ont partagé le lit des hommes, elles assurent qu'elles sont demeurées intactes. Puisque vous sollicitez notre opinion sur ces désordres, fidèle aux traditions de l'Evangile et des apôtres, nous nous garderons bien de fermer les yeux sur le salut de nos frères et de nos sœurs. Loin de là ! nous maintiendrons par toutes les voies utiles la vigueur de la discipline ecclésiastique. Le Seigneur n'a-t-il pas dit : « Je vous donnerai des pasteurs selon « mon cœur, qui vous conduiront avec sagesse ; » et ailleurs : « Malheureux est celui qui repousse la loi ! » Enfin l'Esprit saint nous donne lui-même cet avertissement dans les psaumes :

« Gardez la loi, de peur que le Seigneur ne s'irrite, et que vous ne périssiez, hors de la voie de la justice, quand sa colère s'allumera soudain. »

Avant tout, frère bien-aimé, ce qui nous importe à nous tous qui craignons le Seigneur, c'est de travailler, pasteur et troupeau, à observer fidèlement les préceptes divins; c'est de ne point laisser nos frères et nos sœurs s'abandonner en aveugles à leur volonté déréglée et à de grossiers appétits; c'est de les conduire tous à la vie; d'empêcher les vierges, je ne dirai pas seulement de dormir avec des hommes, mais d'habiter sous le même toit; car la faiblesse de leur sexe et la pente glissante de leur âge réclament de notre part un appui et un frein puissants, de peur qu'elles ne livrent imprudemment l'entrée de leur cœur à un ennemi toujours en embuscade et toujours occupé de nuire, suivant ces paroles: « Ne donnez pas entrée au démon. » Hâtons-nous, dégageons le navire avant qu'il échoue contre les écueils et les rochers; arrachons à l'incendie les meubles précieux avant que les flammes les enveloppent et les consomment. Sur le bord de l'abîme, on n'est pas longtemps en sûreté, et le serviteur de Dieu, qui se laisse enlacer dans les filets du démon, ne pourra plus s'en débarrasser. Jetons-nous donc sans délai entre les imprudents pour les séparer, tandis que leur innocence le permet encore, parce que bientôt peut-être la séparation deviendra impossible, quand la conscience les aura enchaînés dans des liens coupables. Aussi combien de tristes naufrages occasionnés par là! Combien de vierges qui, périssant tous les jours par ces illicites et dangereuses liaisons, remplissent notre âme de douleurs! Si elles ont consacré sincèrement leur corps à Jésus-Christ, qu'elles persévèrent alors dans la pudeur et la chasteté, à l'abri de ces rumeurs déshonorantes, et attendent avec une ferme et courageuse résignation la récompense de leur virginité. Ce sacrifice est-il contraire à leur volonté ou supérieur à leurs forces? Il vaut mieux alors qu'elles entrent dans les liens du mariage, plutôt que de se jeter par leurs désordre dans les flammes de l'enfer. Du moins, elles ne scandaliseront pas leurs frères ni

leurs sœurs ; car il est écrit : « Si ce que je mange scandalise mon frère, je ne mangerai jamais aucune viande pour ne pas scandaliser mon frère. » Diront-elles qu'il est facile de constater qu'elles sont vierges ? Vaine excuse ! la main et l'œil des matrones s'y trompent tous les jours. D'ailleurs, en supposant même que la virginité demeure, n'est-il pas facile de subir dans son corps une profanation que l'examen le plus attentif ne saurait révéler ? Assurément le partage du même lit, les entretiens, les embrassements, les caresses impudiques, n'est-ce pas là une souillure et un crime suffisants ? Qu'un mari survienne, et trouve son épouse dormant avec un autre : sa colère s'allume à cet aspect ; que dis-je ! la rage et la jalousie vont l'armer peut-être du poignard. Et quand il aperçoit à côté de tout autre que lui la vierge qui lui est consacrée, la céleste épouse qu'il a marquée du sceau de sa sainteté, Jésus-Christ, notre Seigneur et notre juge, resterait sans indignation et ne vengerait pas ces unions incestueuses ! A nous de n'épargner ni conseils ni efforts pour que chacun de nos frères évite le glaive spirituel de Dieu et le jour du jugement à venir. Si nous devons tous, sans aucune exception, garder la loi divine, qui doit lui obéir plus fidèlement que les préposés et les diacres, appelés à donner l'exemple des mœurs ? Mais comment marcheront-ils à la tête de la continence et de la virginité, si la corruption et la licence commencent par eux ?

J'applaudis donc, frère bien-aimé, à la sage vigueur que vous avez déployée en retranchant de votre communion le diacre qui habita longtemps avec une vierge, et tous ceux qui sont tombés dans la même faute. S'ils consentent à rompre ces unions illégitimes, et s'ils font pénitence, il faut admettre à la communion et recevoir dans l'Eglise les vierges qui seront reconnues comme telles, en les menaçant toutefois d'une exclusion plus sévère à l'avenir, et avec l'assurance qu'il ne leur sera plus aussi facile de rentrer dans l'Eglise, si elles retournent à leurs premiers désordres, ou même si elles habitent sous le même toit que les hommes. Si quelqu'une d'entre elles a souillé la couronne virginale, qu'elle pleure son crime dans les larmes

d'une longue pénitence, puisque ce n'est pas envers un époux terrestre, mais envers Jésus-Christ lui-même qu'elle a été adultère. Qu'elle ne rentre donc dans l'Eglise qu'après la confession de sa faute et l'accomplissement de la pénitence légale. Si, persévérant dans ces liens honteux, elles refusaient de les briser, qu'elles le sachent bien, leur impudique obstination les exclut à jamais de l'Eglise. Qu'y viendraient-elles faire ? La contagion de leurs désordres nuirait au reste du troupeau. Vainement elles se flattent qu'en refusant d'obéir aux évêques et aux prêtres elles marchent dans les voies du salut, puisque le Seigneur notre Dieu dit au livre du Deutéronome : « Celui qui s'enorgueillira ne voulant point obéir au commandement du prêtre, ou du juge, qui sera en fonction dans ces jours-là, cet homme mourra ; et tout le peuple entendant ce jugement, craindra, et nul désormais ne commettra l'impiété. » Dieu commanda que l'on mit à mort ceux qui se révoltaient contre les prêtres et les juges, alors investis de l'autorité. Sous l'empire de la circoncision charnelle, le coupable était frappé par le glaive. Aujourd'hui qu'elle a fait place à la circoncision spirituelle parmi les serviteurs de Dieu, le glaive spirituel immole l'orgueil et la révolte en les retranchant du sein de l'Eglise. Hors d'elle, ils ne peuvent plus vivre, parce que la maison de Dieu est une, et qu'il n'y a de salut pour personne, sinon dans l'Eglise. Or, que l'insubordination périsse, en refusant d'obéir aux commandements salutaires, la divine Ecriture l'atteste quand elle dit : « L'homme déréglé hait celui qui le reprend ; mais ceux qui haïssent les réprimandes, périront honteusement. »

Ainsi donc, frère bien-aimé, pour prévenir ce malheur, appliquez-vous, autant qu'il sera en votre pouvoir, à gouverner l'assemblée de nos frères par de sages conseils, et veillez au salut de chacun d'eux. La voie qui conduit à la vie est étroite et laborieuse ; mais une fois que nous sommes parvenus à la gloire, la récompense est grande. Que ceux qui se sont faits eunuques volontaires pour le royaume des cieux s'efforcent de plaire à Dieu en toutes choses, n'offensant par le scandale de leur pré-

varication ni les prêtres de Dieu, ni l'Eglise du Seigneur. Si nos paroles avaient contristé pour le moment quelqu'un de nos frères, nous n'en poursuivrions pas moins nos salutaires exhortations, au souvenir de ces paroles de l'apôtre : « Suis-je donc « devenu votre ennemi parce que je vous ai dit la vérité ? » S'ils se laissent persuader, nous aurons gagné nos frères, et nous les aurons enfantés par nos paroles au salut ainsi qu'à la gloire ; si, au contraire, quelques pervers résistent à nos avertissements, répétons avec le même apôtre : « Si je voulais plaire aux hommes, je ne serais pas le serviteur de Jésus-Christ. » Si enfin nous ne pouvons réussir à persuader à quelques-uns de travailler à plaire au Seigneur, pour ce qui nous concerne, efforçons-nous de nous rendre agréables à Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Dieu, en observant ce qu'il a prescrit.

Je souhaite, frère et ami, vous qu'il me tarde de voir, que votre santé soit toujours bonne en notre Seigneur.

#### LETTRE LXII.

A Cécilius, évêque de Bitta en Mauritanie, à l'occasion du sacrement du calice de Notre-Seigneur.

Cyprien à Cécilius, son frère, salut.

Frère bien-aimé, quoique la plupart des évêques, répandus dans le monde et placés par la divine miséricorde à la tête des Eglises du Seigneur, demeurent fidèles à la vérité évangélique ainsi qu'aux traditions sacrées, se gardant bien de substituer aux institutions que Jésus-Christ nous a enseignées et à consacrées par son exemple, des innovations humaines et qui datent d'hier ; toutefois, comme il s'en trouve quelques-uns qui, soit par ignorance, soit par simplicité, n'observent pas dans la consécration du calice divin et dans la distribution qui s'en fait au peuple ce qu'a pratiqué et à enseigné Jésus-Christ, notre Dieu et notre Seigneur, l'auteur et le législateur de ce sacrifice, la religion, d'accord avec la nécessité, m'a imposé le devoir de vous écrire, afin de manifester la lumière de la vérité à ceux qui seraient encore dans l'erreur sur ce point, et

de les ramener à la tradition que nous a léguée le Seigneur. Qu'il y ait ici de notre part, frère bien-aimé, quelque chose d'arbitraire et d'humain, ou que notre témérité hasarde quelque chose d'elle-même, ne le pensez pas. Nous ne perdons jamais de vue le sentiment de notre faiblesse et de l'humilité qui nous convient. Mais quand Dieu inspire et commande, il ne reste plus au serviteur fidèle qu'à obéir à son maître. Son excuse auprès de vous et la preuve qu'il n'entreprend rien de lui-même, c'est la crainte d'encourir la disgrâce du Seigneur, s'il n'accomplissait ce qui lui est ordonné.

Sachez-le donc ! il nous a été commandé de garder la tradition en offrant le calice du Seigneur, et de ne rien pratiquer que ce que le Seigneur a pratiqué lui-même le premier pour nous, c'est-à-dire de mêler l'eau et le vin dans le calice qui est offert en sa commémoration. En effet, puisque Jésus-Christ a dit : « Je suis la vigne véritable, » il en résulte que le sang de Jésus-Christ n'est pas de l'eau, mais du vin. L'on ne peut pas dire que son sang, par lequel nous avons été rachetés et vivifiés, soit dans le calice, quand le vin manque au calice, le vin qui représente le sang de Jésus-Christ, et auquel rendent témoignage les symboles et les mystères des saintes Ecritures. En effet, ouvrons la Genèse, qu'y trouvons-nous ? Noé est un des premiers symboles qui représente la passion de Notre-Seigneur ; nous la retrouvons dans le vin que boit le patriarche, dans l'ivresse où il est plongé, dans sa nudité aperçue et scandaleusement divulguée par le second de ses fils, dissimulée et pieusement recouverte par les deux autres. Ne poussons pas plus loin les détails ; qu'il nous suffise de le remarquer, Noé, figure de la vérité à venir, ne boit pas de l'eau, mais du vin, exprimant ainsi d'avance la passion du Sauveur. L'Ecriture nous montre encore dans le grand-prêtre Melchisédech l'image de l'auguste sacrifice : « Melchisédech, dit-elle, roi de Salem, « offrit le pain et le vin ; car il était prêtre du Dieu tout-puissant, et il bénit Abraham. » Or, que Melchisédech portât dans lui le type du Sauveur, l'Esprit saint le déclare dans les Psaumes, lorsque le Père s'adresse ainsi au Fils : « Je t'ai en-

« gendré avant l'étoile du matin ; tu es le prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech. » Quel est cet ordre ? d'où prend-il son origine ? C'est que Melchisédech a été le prêtre du Dieu vivant ; c'est qu'il a offert le pain et le vin, et qu'il a béni Abraham. En effet, qui peut s'appeler à meilleur droit le prêtre du Dieu vivant, que notre Seigneur Jésus-Christ, qui a offert à Dieu, comme autrefois le roi de Salem, le sacrifice du pain et du vin, c'est-à-dire son corps et son sang ? Cette bénédiction même, qui descendait sur Abraham, tombait sur les Chrétiens ; car, si Abraham a cru en Dieu, et que sa foi lui ait été imputée à justice, il s'ensuit que tout homme, croyant en Dieu et vivant de sa foi, a été dès-lors justifié et béni dans la personne d'Abraham, ainsi que le déclare le bienheureux apôtre : « Abraham crut à la parole de Dieu, et sa foi lui fut imputée à justice. Sachez donc que ceux qui s'appuient sur la foi, sont les enfants d'Abraham. Aussi, Dieu sachant qu'il devait justifier les Gentils par la foi, l'Écriture fait cette promesse à Abraham : Toutes les nations seront bénies en vous. Ce sont donc ceux qui s'appuient sur la foi, qui sont bénis avec le fidèle Abraham. » Voilà pourquoi nous lisons dans l'Évangile que « des pierres mêmes, » c'est-à-dire du sein de la gentilité, « des enfants sont suscités à Abraham. » Et lorsque le Seigneur loue Zacharie, il lui répond : « Le salut est entré aujourd'hui dans cette maison, parce que celui-ci est aussi enfant d'Abraham. » Afin que, dans la Genèse, le grand-prêtre Melchisédech pût bénir légitimement Abraham, Dieu voulut qu'il préludât par l'image du sacrifice de Jésus-Christ, qui résidait dans le pain et dans le vin. Puis, lorsque Notre-Seigneur, complétant ce symbole, offrit le pain et le calice mêlé de vin, celui qui est la consommation de la vérité, accomplit la vérité de ce qui n'était alors qu'une image. Le Saint-Esprit nous montre aussi d'avance par la bouche de Salomon une figure du sacrifice du Seigneur. L'immolation de la victime, le pain, le vin, l'autel, les apôtres eux-mêmes, tout y est nommé : « La sagesse, dit-il, s'est bâtie une demeure ; elle l'a appuyée sur sept collines. Elle a immolé ses victimes ; elle

« à mêlé le vin dans sa coupe; elle a dressé sa table. Elle a envoyé ses serviteurs, et elle a appelé des lieux les plus hauts de la ville pour convier à son calice, en disant : Si quelqu'un est faible, qu'il vienne à moi. Et elle a dit aux insensés : Venez, mangez de mes pains, et buvez le vin que j'ai mêlé pour vous. » Par ce vin mêlé, la voix prophétique désigné d'avance le calice du Seigneur, qui devait être mêlé d'eau et de vin, pour témoigner que Jésus-Christ accomplirait à la lettre dans sa Passion le sacrifice tel qu'il avait été prédit. La bénédiction de Juda n'a pas d'autre signification : vous y reconnaissez la figure du Christ, loué et adoré par ses frères, mettant en fuite ses ennemis et courbant leur dos avec ces mêmes mains qui devaient porter la croix et triompher de la mort; lion de la tribu de Juda, s'endormant dans ses douleurs, pour se lever ensuite et devenir l'espérance des nations. A ce tableau l'Ecriture sainte ajoute : « Il lavera sa robe dans le vin, et son vêtement dans le sang de la vigne. » Or, que signifie le sang de la vigne, sinon le vin qui représente le sang dans le calice du Seigneur? Le Saint-Esprit inspire encore à Isaïe des paroles qui ont le même sens : « Pourquoi votre robe est-elle rouge et vos habits comme les vêtements de ceux qui foulent la vendange? » Je le demande, l'eau peut-elle rougir les vêtements? Est-ce l'eau que le vendangeur foule dans la cuve? Est-ce l'eau qui coule dans le pressoir? Il n'est fait mention du vin que pour nous désigner le sang de Jésus-Christ, et nous convaincre que tout ce qui a été manifesté depuis dans le calice de l'autel, les prophètes l'avaient prédit autrefois. Mais pourquoi le pressoir? Le voici. Comme on ne saurait boire le jus de la grappe qu'elle n'ait été foulée et pressée auparavant, de même nous n'aurions pu boire le sang de Jésus-Christ, si, foulé lui-même au pressoir des douleurs, il n'avait bu le premier le calice qu'il devait présenter ensuite aux lèvres de ceux qui croient.

Toutes les fois que l'Ecriture-Sainte parle de l'eau seule, c'est toujours le baptême qu'elle entend. Isaïe nous l'atteste : « Oubliez le passé, et ne vous souvenez plus de ce qui est an-

« cien ; voilà que je prépare des prodiges nouveaux ; maintenant ils vont éclater ; alors vous les connaîtrez. J'ouvrirai un chemin dans le désert ; des fleuves couleront dans les solitudes arides pour éteindre la soif de mes élus, du peuple que je me suis choisi pour annoncer ma gloire. » Dieu prédit ici par la bouche de son prophète que l'eau jaillirait dans les contrées tout-à-l'heure desséchées de la gentilité, et que de larges fleuves abreuveraient la nation de son choix, c'est-à-dire, tous ceux qui par la régénération baptismale deviendraient ses enfants. Le même prophète ajoute que si les Juifs ont soif et cherchent le Messie, ils éteindront leur soif au milieu de nous, en d'autres termes, qu'ils obtiendront la grâce du baptême : « S'ils ont soif, dit-il, il les conduira à travers les déserts ; il fera jaillir pour eux l'eau du rocher ; la pierre se fendra ; les ruisseaux couleront, et mon peuple étanchera sa soif. » Cette prophétie a eu son accomplissement dans l'Évangile, lorsque la lance du soldat ouvrit le côté de Jésus-Christ, qui est la pierre mystérieuse. Et lui-même, ne nous rappelle-t-il pas les prédictions antiques, lorsqu'il s'écrie : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive ! Celui qui croit en moi suivant ce que dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son sein. » Et pour nous prouver plus clairement que le Christ parle ici du baptême et non du calice, l'Évangéliste ajoute : « Or, il disait cela à cause de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croyaient en lui. » Car, vous le savez, nous recevons l'Esprit-Saint dans le baptême ; c'est par le baptême et par l'Esprit-Saint qu'il nous a communiqué, que nous parvenons à boire le calice du Seigneur. Et qu'on ne s'étonne pas qu'en parlant du baptême, l'Écriture emploie ces mots *soif* et *breuvage* ! Notre-Seigneur ne dit-il pas dans son Évangile : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice ? » Oui sans doute, bienheureux ! parce qu'on reçoit avec plus d'abondance ce que l'on désire avec plus d'ardeur. Le Seigneur dit encore ailleurs à la Samaritaine : « Quiconque boit de cette eau-la aura soif encore, mais celui qui boira l'eau que je lui donnerai, n'aura plus soif à jamais. » Cette parole désigne évidemment

le baptême, qui, accordé une fois, ne se réitère pas, tandis que dans l'Eglise, la foi a toujours soif du calice divin, et s'y désaltère toujours.

Mais pourquoi tant d'arguments, frère bien-aimé, pour prouver que l'eau, dans l'Ecriture sainte, désigne toujours le baptême, et que nous devons l'entendre ainsi? Le Sauveur n'a-t-il pas manifesté à son avènement la vérité du baptême et du calice? D'une part, ne commande-t-il pas de donner dans le baptême l'eau de la foi, l'eau de la vie éternelle, à quiconque eroit en lui? de l'autre, ne nous apprend-il pas, par son exemple, à mêler le vin et l'eau dans la coupe du salut? La veille de sa Passion, il prend entre ses mains le calice, le bénit, le présente à ses disciples, en disant: « Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour plusieurs, afin que leurs péchés soient remis. Or, je vous dis que je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne jusqu'au jour où je boirai avec vous le vin nouveau dans le royaume de mon Père. » Que voyons-nous dans ce passage? Que le calice, offert par le Seigneur, était mêlé, et que ce qu'il appelle son sang était du vin. D'où il faut conclure que l'on n'offre point véritablement le calice du Sauveur quand le vin est absent, et que ce n'est ni célébrer ni sanctifier, comme il convient, le sacrifice de l'autel, que de ne pas conformer nos oblations et nos sacrifices aux enseignements de la Passion.

Il y a plus. Comment pourrions-nous boire avec Jésus-Christ, dans le royaume du Père, le vin nouveau de sa vigne, si, dans le sacrifice de Dieu le Père et de Jésus-Christ, nous laissons de côté le vin, sans mêler la coupe sacrée, suivant la tradition que nous en avons reçue? Le bienheureux apôtre Paul, choisi et envoyé par le Seigneur, établi par lui le prédicateur de son Evangile, rend à cette vérité le même témoignage, quand il dit dans son épître: « Le Seigneur Jésus, la nuit même qu'il devait être livré, prit du pain. Et ayant rendu grâces, il le rompit et dit: *Ceci est mon corps*, qui sera livré pour vous; faites ceci en mémoire de moi. Il prit de même la coupe, après qu'il

« eut soupé, et dit : Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang ; faites ceci en mémoire de moi, toutes les fois que vous la boirez. Car, toutes les fois que vous mangerez de ce pain et que vous boirez de cette coupe, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. » Si donc le Seigneur nous ordonne, si son apôtre nous répète après lui, de faire ce qu'a fait le Seigneur, et en mémoire de lui, toutes les fois que nous buvons son calice, il en résulte que nous n'observons pas ce qui nous a été prescrit, si nous ne faisons nous-mêmes ce qu'a fait le Seigneur, et si, fidèles à son enseignement divin, nous ne mêlons le calice avec lui et comme lui. Qu'il ne faille en aucune manière se départir de l'Évangile, et que le disciple soit lié par les exemples et les préceptes du maître, l'apôtre nous l'apprend encore ailleurs dans les termes les plus formels et les plus énergiques : « Je m'étonne, dit-il, que vous quittiez aussitôt celui qui vous a appelés à la grâce de Jésus-Christ, pour suivre un autre Évangile ; et il n'en est pas d'autre ; mais il y a des hommes qui mettent le trouble parmi vous et qui veulent changer l'Évangile de Jésus-Christ. Quand nous vous annonçons nous-mêmes, ou quand un ange venu du ciel vous annoncerait un Évangile différent de celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème ! Comme nous vous l'avons dit, ainsi je le répète : Si quelqu'un vous annonce un Évangile différent de celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème ! » Puisque ni l'apôtre lui-même, ni un ange venu du ciel, n'a le droit d'enseigner autre chose que ce qu'a une fois enseigné Jésus-Christ et ce que ses apôtres ont annoncé après lui, je m'étonne que, contrairement à la doctrine de l'Évangile, contrairement à la discipline des apôtres, on n'offre en certains lieux que de l'eau dans le calice du Seigneur, lorsque l'eau seule ne peut représenter le sang de Jésus-Christ. Le Saint-Esprit n'a pas non plus gardé le silence dans les psaumes sur le mystère de la coupe du Seigneur, quand il dit : « Votre calice enivrant est délicieux. » Un calice qui enivre est à coup sûr mêlé de vin ; car l'eau ne peut enivrer personne. Le calice du Seigneur enivre comme le patriarche de la Genèse fut enivré.

Mais, parce que l'ivresse qu'engendre le calice du sang de Notre-Seigneur n'a rien qui ressemble à celle du vin ordinaire, l'Esprit saint n'a pas plus tôt dit dans le psaume : « Votre calice est enivrant, » qu'il ajoute aussitôt, « et délicieux ; » parce que la vertu de l'ivresse produite par ce breuvage mystérieux inspire la sobriété, conduit les cœurs à la sagesse spirituelle, éteint l'amour des choses de la terre, et les remplace par l'affection pour les choses de Dieu. Le vin que l'on sert sur nos tables épanouit les cœurs, bannit le chagrin, et dissipe la tristesse : de même, après avoir bu le sang du Seigneur et la coupe du salut, le chrétien dépose le souvenir du vieil homme ; il oublie les égarements de sa vie précédente ; son cœur, livré à la tristesse et déchiré par le remords, s'ouvre doucement aux divines miséricordes. Merveilleux effets, qui ne peuvent se réaliser que dans l'Eglise du Seigneur, et dans la vérité de son calice !

Mais quelle étrange aberration ! quel renversement d'idées ! Aux noces de Cana, le Seigneur change l'eau en vin, et nous, nous changeons le vin en eau. Ce type figuratif ne devait-il pas nous conseiller au moins de donner la préférence au vin dans les sacrifices du Seigneur ? Parce que la grâce spirituelle avait manqué aux Juifs, le vin leur manqua aussi ; car la maison d'Israël était la vigne du Dieu des armées. Quel est donc le sens caché de ce miracle ? Le voici. Les nations infidèles vont succéder aux Juifs ; la foi les mettra en possession d'un héritage que ceux-ci perdent par leur incrédulité. Jésus-Christ change l'eau en vin, c'est-à-dire qu'il nous montre les gentils accourant en foule aux noces de Jésus-Christ et de l'Eglise, pendant que les Juifs refusent d'y assister. En effet, que les peuples soient désignés par l'eau, l'Apocalypse le déclare en ces termes : « Les eaux que tu as vues, et où s'assied la prostituée, sont les peuples, les nations et les langues. » La même chose est représentée dans le sacrement du calice. Comme Jésus-Christ portait en lui tous les hommes et s'était chargé du fardeau de leurs péchés, le peuple chrétien est figuré par l'eau, et le sang du Rédempteur par le vin. Ainsi le mélange du vin et de l'eau dans le calice désigne le peuple uni à Jésus-Christ, et la multi-

tude des croyants incorporée à celui en qui ils croient. Ces deux substances, unè fois confondues, il devient impossible de les séparer. De même, rien ne peut séparer de Jésus-Christ l'Eglise, c'est-à-dire le peuple qui est dans l'Eglise, ni briser les indissolubles liens qui l'attachent à lui, tant qu'elle restera inviolablement fidèle à la foi qu'elle a embrassée. Ainsi, l'eau, à elle seule, ou le vin, à lui seul, ne suffisent pas pour sanctifier le calice du Seigneur. N'offrez que du vin, le sang de Jésus-Christ demeure sans nous; n'offrez que de l'eau, voilà le peuple sans Jésus-Christ. Mais le sacrement de l'autel s'accomplit et se consomme dans le mélange de ces deux substances. Je le répète, le breuvage du Seigneur n'est donc ni du vin tout seul, ni de l'eau toute seule; il est l'un et l'autre confondus ensemble, de même que le corps du Seigneur ne peut pas être de la farine seule, ou de l'eau seule, mais de la farine et de l'eau mêlées ensemble, pour composer un seul pain. Emblème sacré sous lequel nous trouvons encore l'union du peuple chrétien avec son chef. Une infinité de grains de blé, broyés sous la meule forment un seul pain, de même que nous ne formons qu'un seul corps avec Jésus-Christ, qui est le pain descendu des cieux.

Nous ne devons donc pas, frère bien-aimé, nous laisser entraîner aux exemples de ceux qui ont cru par le passé que l'eau toute seule pouvait entrer dans la coupe divine. De qui ont-ils reçu cette coutume? qu'ils nous le disent! Car, si dans un sacrifice qu'a offert Jésus-Christ, il ne faut d'autre guide que Jésus-Christ, il en résulte que nous devons nous conformer à ce que Jésus-Christ a fait et nous a prescrit de faire, puisqu'il dit dans son Evangile: « Si vous faites ce que je vous commande, je ne vous appellerai plus du nom de serviteurs, mais d'amis. » Qu'il ne faille écouter que Jésus-Christ, le Père le déclare lui-même du haut des cieux: « Voici mon fils bien-aimé, dans lequel j'ai placé toutes mes complaisances; écoutez-le. » Si nous ne devons écouter que Jésus-Christ, il ne s'agit donc pas de considérer ce qu'un autre a cru devoir faire avant nous, mais ce qu'a fait Jésus-Christ le premier, lui qui est avant tous. Que

nous importent les coutumes des hommes? C'est la vérité de Dieu qu'il faut suivre, puisque Dieu nous dit par la voix du prophète Isaïe : « C'est sans raison qu'ils m'honorent ; ils enseignent les commandements et les doctrines de l'homme. » Le Seigneur revient sur ce même oracle dans son Evangile : « Vous rejetez le commandement de Dieu pour établir votre tradition. » Et ailleurs : « Celui qui violera le moindre de ces commandements et enseignera aux autres à le violer, sera le dernier dans le royaume des cieux. » Que s'il n'est pas permis de violer le moindre des commandements de Notre-Seigneur, à plus forte raison est-il défendu d'enfreindre ces commandements si augustes, si sublimes, qui concernent le sacrement de la Passion de Notre-Seigneur et de notre rédemption, ou de substituer aux traditions divines je ne sais quelles traditions humaines ; car, si Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Dieu, est lui-même le pontife de Dieu le Père ; s'il s'est offert le premier à lui en sacrifice ; s'il a dit : « Faites ceci en mémoire de moi, » le prêtre ne tient véritablement ici-bas la place de Jésus-Christ, qu'autant qu'il imite ce que Jésus-Christ a fait ; il n'offre à Dieu le Père un sacrifice complet, légitime, qu'autant qu'il l'offre avec Jésus-Christ et comme Jésus-Christ. Au reste, vérité, religion, discipline, tout s'anéantit, dès que l'on n'observe pas fidèlement ce qui a été formellement recommandé.

Appréhenderait-on par hasard que le sang de Jésus-Christ, reçu dans les sacrifices du matin, ne dénonçât le fidèle par l'odeur du vin ? Précaution coupable ! Nos frères n'ont plus le courage de marcher aux combats du Seigneur, et ils commencent à trembler dans la persécution, dès qu'on leur apprend à rougir de son sang dans le calice. Jésus-Christ cependant a dit dans son Evangile : « Le Fils de l'homme rougira de quiconque aura rougi de lui. » — « Si je cherchais à plaire aux hommes, s'écrie l'apôtre, je ne serais pas le serviteur de Jésus-Christ. » Or, comment répandre notre sang pour Jésus-Christ, quand nous avons honte de boire son sang !

Mais on se ménage une flatteuse et commode interprétation.

Si nous n'offrons que de l'eau le matin, nous dit-on, au repas du soir nous offrons de l'eau et du vin mêlés ensemble. Oui; mais, au repas du soir, nous ne pouvons convoquer le peuple pour célébrer en sa présence le sacrement de l'autel dans toute sa vérité. Ce n'est pas le matin, ajoute-t-on, mais après le repas du soir, que le Seigneur a offert le calice mêlé d'eau et de vin : d'accord; mais il ne suit pas de là que nous devions l'offrir à ce moment. Il fallait que le Christ l'offrit vers le déclin du jour, afin que l'heure elle-même du sacrifice figurât la chute et les ténèbres du monde, ainsi qu'il est écrit dans l'Exode : « Et toute la multitude des enfants d'Israël le mangera vers le soir. » Et encore dans les Psaumes : « L'oblation de mes mains est comme le sacrifice du soir. » Mais nous, nous célébrons le matin la résurrection du Seigneur. Et puisque, dans chacun de nos sacrifices, nous faisons mémoire de sa Passion, car la Passion du Seigneur est le sacrifice que nous offrons, nous ne devons faire autre chose que ce qu'il a fait. En effet l'Écriture dit : « Toutes les fois que vous mangerez de ce pain et que vous boirez de ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. »

Toutes les fois donc que nous offrons le calice en mémoire du Seigneur et de sa Passion, faisons ce qu'il est certain qu'il a fait. Si quelqu'un de nos devanciers s'est écarté, soit par ignorance, soit par simplicité, des exemples et des enseignements de Notre-Seigneur, la miséricorde du Seigneur peut lui pardonner en faveur de sa simplicité. Pour nous, nous serions sans excuse, nous qui savons maintenant que le Seigneur nous a avertis d'offrir un calice mêlé de vin, ainsi que le Seigneur l'a pratiqué lui-même.

Que cette lettre soit donc communiquée aux évêques, nos collègues, afin qu'ils se conforment scrupuleusement aux traditions évangéliques, sans jamais s'éloigner des enseignements de Jésus-Christ. Mépriser désormais ces saintes prescriptions, persévérer dans sa première erreur, qu'est-ce autre chose que mériter le reproche adressé par Dieu dans ce psaume : « Est-ce

« à toi qu'il appartient de publier mes décrets? Pourquoi ta bouche annonce-t-elle mon alliance? Tu hais l'ordre, et tu as rejeté ma parole derrière toi. Quand tu voyais un voleur, tu courais à lui; tu as partagé l'héritage des adultères. » En effet, publier la loi et l'alliance du Seigneur d'une part, et de l'autre ne pas faire ce qu'il a fait, qu'est-ce autre chose, sinon repousser ses commandements et fouler aux pieds les règles qu'il nous a tracées? Véritables larcins! Adultères spirituels! Car quiconque, mettant la main sur la vérité évangélique, retranche quelque chose des paroles ou des actions du Seigneur, est un adultère, qui corrompt les préceptes divins, suivant qu'il est écrit dans Jérémie: « Qu'y a-t-il de commun entre la paille et le froment? C'est pourquoi, dit le Seigneur, me voici près de ces prophètes qui dérobent ma parole à chacun de leurs frères, et abusent mon peuple par des mensonges et des impostures. » — « L'épouse s'est prostituée au bois et à la pierre, s'écrie ailleurs le même prophète, et après tous ces crimes, elle n'est pas revenue à moi. » Gardons-nous soigneusement de ces larcins et de ces adultères! Evêques de Dieu et de Jésus-Christ, avons-nous un guide qu'il faille préférer à celui qui dit dans l'Évangile: « Je suis la lumière du monde? Celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. » Pour ne point marcher dans les ténèbres, suivons Jésus-Christ et observons ses commandements, puisqu'au moment où il envoya ses apôtres, il leur dit: « Toute puissance m'a été donnée au ciel et en la terre. Allez donc; instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à garder tout ce que je vous ai enseigné. » Voulois-nous marcher dans la lumière de Jésus-Christ? Ne nous écartons pas de ses préceptes, et remercions-le de ce qu'il nous instruit pour l'avenir, de ce qu'il nous pardonne pour le passé. Comme nous touchons à son second avènement, son inépuisable bonté illumine de plus en plus nos cœurs des rayons de la vérité. Ainsi, frère bien-aimé, il convient à notre piété, à la crainte du Seigneur, au rang que nous occupons et à la dignité de notre sacerdoce, de garder

la vérité de la tradition du Seigneur, dans la manière de mêler et d'offrir son calice, et de réformer d'après les avertissements que nous avons reçus, l'erreur où sont tombés quelques-uns de nos prédécesseurs, afin qu'au jour où le Seigneur apparaîtra dans sa gloire et sa majesté célestes, il trouve en nous des observateurs de ses préceptes, des imitateurs de ses exemples.

Je souhaite, frère bien-aimé, que votre santé soit toujours florissante.

### LETTRE LXIII.

A Épictète et au peuple d'Assures, à l'occasion de Fortunatien, autrefois leur évêque.

Je n'ai pas appris sans la plus profonde douleur, mes frères bien-aimés, que Fortunatien, autrefois votre évêque, essayait, après sa chute honteuse, de reprendre ses fonctions, se prétendant toujours évêque. D'abord, je plains cet infortuné qui, entièrement aveuglé par les ténèbres du démon, ou poussé par des instigations sacrilèges, au lieu de songer à de justes expiations, au lieu de passer les jours et les nuits dans les larmes pour tâcher de fléchir le Seigneur, ose bien s'arroger de nouveau un sacerdoce qu'il a trahi. Quoi donc ! croit-il qu'il soit permis de monter à l'autel de Dieu en descendant les degrés de l'autel du démon ? Oublie-t-il qu'il accumule sur sa tête les trésors de la colère divine pour le jour du jugement, si naguère, n'ayant pu offrir à ses frères des exemples de foi et de courage, il leur prêche publiquement aujourd'hui l'audace, la témérité, la perfidie ? Si n'ayant pu enseigner à ses frères à demeurer debout sur le champ de bataille, aujourd'hui qu'ils sont vaincus et gisant sur la poussière, il leur apprend à dédaigner la prière, quoique le Seigneur dise : « Vous avez répandu des libations en « leur honneur, vous leur offrez des sacrifices ; et mon in-  
« dignation ne s'allumerait pas contre vous, dit le Seigneur ? » Et ailleurs : « Quiconque sert d'autres dieux que le Seigneur, « périra. » Le Seigneur dit encore : « Ils ont adoré l'ouvrage

« de leurs mains ; l'homme a courbé son front ; le prince s'est humilié. Plus de pardon pour eux. » Nous lisons encore dans l'Apocalypse les menaces de la colère de Dieu : « Celui qui adorera la bête et son image, et qui portera son caractère sur son front ou dans sa main, boira le vin pur de la colère de Dieu, qui est préparé dans le calice de sa colère. Il sera tourmenté dans le feu et le soufre, devant les saints anges et en présence de l'Agneau ; et la fumée de leurs tourments s'élèvera dans les siècles des siècles, et il n'y aura de repos ni le jour, ni la nuit, pour ceux qui auront adoré la bête et son image. »

Et lorsque Dieu menace de ces terribles supplices, au jour de son jugement, ceux qui obéissent au démon et sacrifient aux idoles, comment l'homme, naguère si docile aux prêtres de Satan, s' imagine-t-il qu'il peut être encore le prêtre du Très-Haut ? Comment osera-t-il élever vers le ciel, pour sacrifier et bénir, ses mains tout à l'heure chargées des liens de l'impiété et captives du sacrilège, lorsque Dieu, dans les Ecritures, défend aux prêtres qui ont la conscience chargée de fautes, même légères, d'approcher du sacrifice ? Il est écrit dans le Lévitique : « L'homme, qui aura une tache ou un défaut, ne s'approchera point pour offrir des dons à Dieu. » L'Exode n'est pas moins formel : « Que les prêtres qui approchent du Seigneur soient sanctifiés, de peur que le Seigneur ne les abandonne. » Et ailleurs : « Lorsqu'ils s'approcheront pour servir à l'autel du Saint des saints, ils n'apporteront en eux aucun péché, de peur qu'ils ne meurent. » J'en conclus qu'après de graves prévarications, c'est-à-dire, après avoir lâchement sacrifié aux idoles, on ne peut plus revendiquer le ministère de Dieu, ni lui présenter les prières du peuple. D'ailleurs n'est-il pas écrit dans l'Evangile ? « Dieu n'exauce pas le pervers ; mais si quelqu'un est le serviteur de Dieu, et fait sa volonté, il l'exauce. »

Toutefois, les ténèbres se sont tellement amoncelées autour de quelques hommes, que la lumière des préceptes divins ne saurait percer leurs nuages, et qu'une fois jetés hors du droit chemin, ils roulent en aveugles de précipices en précipices, dans la nuit de l'erreur et du crime. Il ne faut pas s'étonner

qu'ils repoussent aujourd'hui la sentence de nos conciles ou les préceptes du Seigneur. Ils ont renié le Seigneur. Ils se ressemblent toujours à eux-mêmes ; ils convoitent encore les distributions et les offrandes que convoitait autrefois leur insatiable avidité. Ils courent encore après les festins et les mets, dont leur gourmandise exhale le lendemain encore les crudités, s'attachant à prouver clairement aujourd'hui qu'ils n'avaient par le passé d'autre Dieu que leur ventre et leur cupidité. Aussi est-il facile de voir que la vindicte divine a châtié leurs iniquités et les a repoussés de l'autel, afin que la pudeur ne fût pas souillée plus longtemps par l'inceste, la foi par la perfidie, la religion par l'impiété, la sainteté par le sacrilège, toutes les choses du ciel par les mauvaises passions de la terre.

Faisons donc une garde assidue pour empêcher ces impies de retourner au sanctuaire et d'empoisonner nos frères par la contagion ; opposons-nous, avec toute la vigueur dont nous sommes capables, à leurs orgueilleuses tentatives, sans permettre que le sacerdoce redevenue la proie de ces hommes qui, arrivés au dernier degré de la mort, ont été entraînés dans leur chute beaucoup plus loin que les laïques eux-mêmes. Mais si ces furieux persévèrent dans leur incurable démence ; si, abandonnés pour toujours de l'Esprit saint, ils aiment leurs premières ténèbres, nous saurons adopter des mesures pour les séparer de nos frères, afin qu'aucun de ceux-ci ne se laisse prendre à leurs pièges. Aussi bien l'oblation ne peut être sanctifiée où n'est pas l'Esprit saint, et notre Seigneur n'accorde rien aux prières de ceux qui l'ont trahi. Si Fortunatien, perdant le souvenir de son crime, grâce aux ténèbres dont l'environne le démon, ou bien se faisant le ministre et le serviteur du démon pour attirer nos frères dans ses pièges, s'opiniâtre dans sa fureur, vous, travaillez de tout votre pouvoir à désabuser nos frères au milieu des ruses et des impostures de l'ennemi, afin qu'ils ne donnent pas les mains à l'extravagance étrangère, en s'associant à la prévarication de ces hommes désespérés, mais que plutôt ils marchent d'un pas ferme dans les voies du salut où ils ont marché jusqu'ici.

Quant à ceux qui ont succombé, veillez à ce que, reconnaissant la grandeur de leur faute, ils ne cessent de supplier le Seigneur, sans jamais abandonner l'Eglise catholique, la seule qui ait été fondée par le Seigneur; qu'ils s'efforcent de fléchir la justice du Seigneur par des satisfactions prolongées, qu'ils frappent incessamment à la porte de l'Eglise, afin de pouvoir rentrer là où ils ont été, et de revenir auprès de Jésus-Christ, dont ils étaient éloignés. Qu'ils ferment l'oreille à ceux qui voudraient les surprendre par des séductions trompeuses et homicides, puisqu'il est écrit : « Que personne ne vous séduise par de vains discours; car c'est là ce qui attire la colère de Dieu sur les enfants de l'orgueil, n'avez donc rien de commun avec eux. » Ainsi, que personne ne suive ces rebelles, qui n'ont plus la crainte de Dieu, et sont indociles à l'Eglise, s'il se rencontre quelque esprit impatient, qui se révoltant contre l'idée d'apaiser le Dieu qu'il a offensé, et refusant de nous obéir, se range du côté de ces hommes pervers et désespérés, il ne pourra s'en prendre qu'à lui-même de sa propre perte au jour du jugement. Comment en effet fléchira-t-il le Seigneur dans ce moment redoutable, celui qui, après avoir renié le Christ autrefois, et l'Eglise aujourd'hui, a refusé d'obéir à des évêques intacts et vivants, pour s'associer à des morts?

Je souhaite, frères bien-aimés, et qu'il me tarde de voir, que votre santé soit toujours florissante.

## LETTRE LXIV.

A Rogatien, à l'occasion d'un diacre révolté contre son évêque.

Cyprien, à Rogatien son frère, salut.

Tous nos collègues ici présents, et moi avec eux, mon frère bien-aimé, nous n'avons pu lire sans la plus vive douleur la lettre où vous vous plaignez de votre diacre qui, oubliant votre dignité épiscopale, et la soumission que lui prescrivait son ministère, a osé vous poursuivre de ses outrages et de ses emportements. La déférence que vous nous témoignez dans cette rencontre, en nous honorant nous-même, relève singu-

lièrement la modestie qui est habituelle chez vous. La chaire pontificale vous donnait le droit de venger sur-le-champ le mépris de votre autorité ; vous avez mieux aimé nous adresser vos plaintes, quoique vous eussiez l'assurance que tous vos collègues souscriraient d'avance à la détermination, quelle qu'elle fût, que vous prendriez au nom de la dignité sacerdotale envers le diacre prévaricateur, puisque vous aviez contre ses pareils les préceptes divins, lorsque le Seigneur notre Dieu dit au Deutéronome : « Celui qui s'enorgueillera ne voulant « point obéir au commandement du prêtre, où à la sentence « du juge alors en fonction, cet homme-là mourra, et tout ce « peuple entendant ce jugement craindra, et nul désormais « ne commettra l'impiété. » Pour nous convaincre que cet oracle, émané de la majesté de Dieu, avait pour but de faire honorer et respecter la personne de ses prêtres, nous voyons que trois lévites, Coré, Dathan et Abiron, ayant osé résister au grand-prêtre Aaron, lever fièrement la tête, et s'égalier au pontife qu'avait établi le Seigneur, furent engloutis à l'instant par la terre, qui s'entrouvrit sous leurs pieds, châtement bien digne de leur sacrilège audace ! Ils ne furent pas les seuls qui périrent. Les deux cent cinquante téméraires qui avaient partagé leur révolte furent consumés par des flammes que le Seigneur fit sortir de l'autel, afin qu'il fût bien démontré que les prêtres de Dieu sont vengés par celui qui fait les prêtres.

Nous lisons aussi dans le livre des Rois que les Juifs, ayant insulté Samuel à cause de son grand âge, comme il vient de vous arriver à vous-même aujourd'hui, le Seigneur s'écria, dans son indignation : « Ce n'est pas toi, c'est moi qu'ils ont « méprisé. » Afin de venger son prêtre, il leur suscita pour roi Saül, qui pressura ce peuple orgueilleux, l'abreuva d'outrages, et le foula aux pieds : tant il est vrai que le Seigneur venge les outrages faits à ses prêtres ! Salomon, animé par l'Esprit-Saint, nous apprend par son témoignage quelle est la grandeur et la puissance de l'autorité sacerdotale : « Crains le « Seigneur de toute ton âme et révère ses prêtres. » Et ailleurs : « Honore Dieu de toute ton âme, et respecte ses prêtres. »

Il avait ces préceptes présents à la mémoire, le bienheureux apôtre Paul, suivant ce que nous lisons dans les Actes des apôtres, puisqu'alors qu'on lui demanda pourquoi il répondait ainsi au grand-prêtre : « Mes frères, dit-il, j'ignorais que ce fut-là le grand prêtre ; car il est écrit : Tu ne maudiras pas le chef de ton peuple. » Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, notre roi, notre juge et notre Dieu, ne cessa point, jusqu'aux derniers moments de sa passion, de rendre honneur aux pontifes et aux prêtres, quoique eux-mêmes n'eussent pas gardé la crainte de Dieu, et refusassent de reconnaître Jésus-Christ. En effet, au lépreux qu'il vient de guérir, il adresse ces paroles : « Allez vous montrer au prêtre, et offrez-lui votre don en témoignage. » Avec cette humilité dont il nous a recommandé la pratique, il appelait encore du nom de prêtre celui qu'il savait bien n'être qu'un sacrilège. De même encore, lorsque au temps de sa passion il reçoit un soufflet et qu'on lui dit : « Est-ce ainsi que tu réponds au grand-prêtre ? » au lieu de s'emporter contre la personne du pontife, il se contente de défendre sa propre innocence. « Si j'ai mal parlé, dit-il, montrez ce que j'ai dit de mal ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? » Modèle d'humilité et de patience, il nous enseignait la patience et l'humilité en les pratiquant le premier. Il nous apprenait en effet à honorer les véritables prêtres quand il respectait lui-même ceux qui n'avaient plus que l'ombre du sacerdoce. Or, les diacres doivent se souvenir que Notre-Seigneur a choisi ses apôtres, et dans la personne de ses apôtres, les évêques et les autres supérieurs ecclésiastiques. Puis, quand il fut remonté au ciel, les apôtres se choisirent des diacres pour être les ministres de leur épiscopat et de l'Eglise. S'il nous est permis à nous de nous élever contre Dieu, qui institue les évêques, les diacres peuvent aussi s'élever contre nous, de qui ils tiennent tout ce qu'ils sont. Le diacre dont vous vous plaignez fera donc pénitence de sa rébellion ; il rendra à son évêque l'honneur qui lui appartient, et lui donnera toutes les satisfactions possibles avec la plus profonde humilité. Le schisme et l'hérésie n'ont pas d'autre origine. On commence par se complaire

dans sa propre sagesse, on affiche le mépris pour l'évêque; insensiblement on sort de l'Eglise; on élève au-dehors un autel profane, on trouble la paix de Jésus-Christ, on attende à l'œuvre de Dieu, et l'on brise les liens de l'unité.

Si le coupable vous provoque par de nouveaux affronts, armé de l'autorité de votre rang, recourez à la déposition ou à l'excommunication. En effet, si l'apôtre Paul, écrivant à Timothée, lui dit : « Que personne ne méprise votre jeunesse, » il y a pour vos collègues une obligation encore plus impérieuse de vous dire : que personne ne méprise votre vieillesse. Ce diacre rebelle avait entraîné, selon vous, un complice dans son orgueilleuse résistance. Vous lui appliquez le même châtiment, à lui et à tous ceux qui, trop dociles à ces exemples, se révolteraient contre l'Elu de Dieu. Puissent-ils néanmoins reconnaître leur faute et vous en donner satisfaction ! Nous les y exhortons de tout notre cœur ; car nous aimons mieux triompher des affronts par la douceur et la patience que les châtier par la puissance sacerdotale.

Je souhaite, mon frère bien-aimé, que votre santé soit toujours florissante.

#### LETTRE LXV.

Aux prêtres, aux diacres et au peuple de Furnes. — A l'occasion d'un prêtre nommé curateur par un autre prêtre.

Cyprien aux prêtres, aux diacres et au peuple de Furnes, salut.

Nous n'avons pas éprouvé, frères bien-aimés, une médiocre surprise, tous mes collègues ici présents, nos frères dans le sacerdoce qui siégeaient avec nous, et moi-même, à la nouvelle que Geminus Victor, prêt à sortir de ce monde, avait institué par son testament Geminus Faustinus curateur de ses biens. Il y a longtemps, il devait le savoir, qu'une assemblée d'évêques

<sup>1</sup> Ordonnance de l'empereur Macrien confirmée par le concile de Chalcedoine, et depuis renouvelée par Justinien. *Novelles* 123, ch. 6.

à défendu à tout clerc, à tout ministre de Dieu ; d'accepter aucune tutelle ou curatelle parce qu'un homme honoré du sacerdoce, ou consacré au ministère de l'Eglise ; doit appartenir exclusivement à l'autel, au sacrifice et à la prière. En effet, il est écrit : « Quiconque est au service de Dieu, évite l'embarras des affaires du siècle, pour plaire à celui auquel il s'est donné. » Cette règle, qui s'applique à tous, s'adresse bien plus rigoureusement encore aux prêtres qui, occupés des œuvres divines et spirituelles, ne doivent point faire divorce avec l'Eglise ; pour vaquer aux affaires où se mêlent aux intérêts du monde. La loi ancienne nous montre les lévites assujettis à des dispositions semblables. La terre promise ayant été partagée entre les onze tribus, la tribu de Lévi fut seule exclue du partage, afin qu'elle fût uniquement consacrée au service de Dieu, tandis que les autres cultivaient la terre, et lui donnaient pour sa subsistance la dîme de tout ce qu'elles recueillaient. Admirable économie des dispositions divines ! Dieu ne voulait pas que des hommes consacrés à son service fussent distraits de leur ministère et rappelés aux choses du siècle. La même législation est encore en vigueur aujourd'hui à l'égard du clergé. Afin que ceux qu'elle admet dans les rangs de la cléricature, ne soient jamais détournés de leurs fonctions, ni arrachés au ministère de l'autel et du sacrifice, auquel ils doivent être fidèles le jour comme la nuit, l'Eglise les décharge des fardeaux du siècle et leur donne une espèce de dîme dans les honorables distributions<sup>1</sup> que nous devons à la charité de nos frères. C'est en méditant ces religieuses pensées et avec une salutaire prévoyance que les évêques, nos prédécesseurs, ont défendu à tout Chrétien mourant d'appeler aucun ecclésiastique aux fonctions de tuteur ou curateur, voulant, s'il contrevenait à cette sage disposition, qu'il ne fût point mentionné à l'autel, et qu'il

<sup>1</sup> Ces distributions s'appelaient *sportules*. Les premiers magistrats recevaient de la libéralité du prince des pièces de monnaie d'or ou d'argent qui s'appelaient *sportules*. L'usage et le nom en avaient passé à l'Eglise. (FELL.)

le sacrifice ne fût pas offert pour son repos. Pourquoi nommer à l'autel de Dieu, dans les prières du prêtre, celui qui a voulu détourner le prêtre de l'autel ?

En conséquence, puisque Victor, au mépris de la défense renouvelée dernièrement dans un concile, n'a pas craint de nommer tuteur le prêtre Geminus Faustinus, il n'y a pas lieu de faire d'oblation pour son âme, et son nom ne sera prononcé dans aucune prière de l'Eglise. Nous entendons par là nous conformer au vénérable et saint décret que nos devanciers ont jugé nécessaire. Nous espérons ensuite qu'il en sortira pour les autres l'avertissement de ne point rappeler dans les embarras du siècle les ministres de l'autel. Le moyen le plus sûr d'arrêter ce désordre à l'avenir, c'est de le châtier dans les coupables,

Je souhaite, mon frère bien-aimé, que votre santé soit toujours florissante.

#### LETTRE LXVI.

Au pape Etienne. — A l'occasion de Marcien, évêque d'Arles, qui avait pris parti pour Novatien.

Cyprien à Etienne, son frère, salut.

Notre collègue Faustin, qui occupe le siège de Lyon, m'a écrit deux fois, frère bien-aimé, pour m'apprendre une chose qui, je le sais, a été portée à votre connaissance par lui-même et par tous les évêques, établis dans la même province, c'est que Marcien d'Arles a fait cause commune avec Novatien. Rebelle à l'Eglise catholique, il s'est détaché du corps épiscopal pour embrasser les maximes d'une secte orgueilleuse et sans pitié qui, fermant les trésors et les consolations de la divine miséricorde aux serviteurs de Dieu qui se repentent, et frappent à la porte de l'Eglise avec larmes et gémissements, ne permettent pas aux blessés de guérir leurs blessures, et les abandonnent sans l'espérance de la paix et de la communion, à la fureur des loups et à l'avidité du démon.

C'est à nous, frère bien-aimé, qu'il appartient de remédier à un si grand mal, à nous qui, nous souvenant de la bonté divine et tenant la balance d'une main prudente dans le gouverne-

ment de l'Eglise, accordons la vigueur de la discipline avec les besoins des pécheurs, de manière à ne pas leur ravir les remèdes de la miséricorde céleste, pour les relever, de leur chute ou pour guérir leurs blessures.

Il faut donc que dans une lettre pleine d'énergie vous engagiez nos collègues des Gaules à ne plus souffrir que cet homme superbe et présomptueux, Marcien, l'ennemi de Dieu et du salut de nos frères, insulte plus longtemps au corps épiscopal, sous prétexte que nous ne l'avons pas encore retranché de notre communion. Il va proclamant partout qu'attaché à l'erreur de Novatien, il s'est séparé de nous, lorsqu'il y a déjà longtemps que nous avons banni son chef du milieu de nous, en le déclarant ennemi public de l'Eglise. Il nous envoya en Afrique des députés avec la prière de l'admettre à notre communion. Nous étions là un grand nombre d'évêques siégeant ensemble. Il leur fut répondu que Novatien s'était jeté hors de l'Eglise; qu'aucun de nous ne pouvait communiquer avec un homme qui, sachant bien que le jugement de Dieu, les suffrages du clergé et du peuple, avaient porté sur le siège de Rome l'évêque Corneille, avait entrepris d'ériger de son côté un autel profane, établissait une chaire adultère, et offrait des sacrifices impies concurrentement avec le pontife légitime. Que s'il abjurait son égarement et revenait à des conseils plus sages, la seule voie qui lui fût ouverte, c'était de faire pénitence et de retourner humblement à l'Eglise.

Mais qu'il serait vain et illusoire, frère bien-aimé, après avoir repoussé Novatien par la solennelle excommunication de tous les évêques de la terre, de souffrir que les fauteurs de son hérésie se jouassent plus longtemps de nous, et se constituassent les juges de la majesté de l'Eglise! Adressez donc à la province et au peuple d'Arles des lettres qui, en déposant Marcien, nomment à sa place un autre évêque qui rassemble le troupeau de Jésus-Christ laissé à l'abandon et dédaigneusement dissipé jusqu'à ce jour par ce pasteur infidèle. C'est bien assez que beaucoup de nos frères, dans le cours des années précédentes, aient quitté le monde sans les consolations de la paix.

Volons au secours de ceux qui survivent, qui gémissent le jour et la nuit, et, invoquant à grands cris la divine miséricorde, implorent notre assistance. Le corps épiscopal, frère bien-aimé, ne se compose de membres nombreux, liés tous ensemble par le ciment de la concorde et de l'unité, qu'afin que si un transfuge de notre collège vient à susciter une hérésie et à déchirer le troupeau de Jésus-Christ, les autres portent remède à ces ravages, et, pasteurs compatissants, rassemblent sous la houlette commune les brebis du Seigneur. Examinons en effet ce qui se passe ailleurs. Un port de mer que ne protègent plus ses remparts et ses moles, devient-il périlleux pour les navires ? Le pilote dirige son vaisseau vers le port le plus voisin où l'entrée est sûre et le mouillage sans danger. Des voleurs se sont-ils emparés d'une hôtellerie sur un point de la route, de sorte qu'y entrer ce serait se jeter dans leurs pièges et courir à une mort certaine ? Le voyageur, dès qu'il en est informé, évite ce séjour perfide pour aller demander ailleurs une hospitalité sans péril. Tenons la même conduite à l'égard de nos frères. Echappés aux écueils de Marcien, ils cherchent les ports salutaires de l'Eglise. Recevons-les avec l'empressement d'une bienveillante charité ! Recueillons-les dans cette hôtellerie de l'Evangile où le voyageur, blessé et mutilé par les voleurs, peut trouver un asile et la guérison de ses plaies.

Quelle occupation plus digne en effet des préposés que de pourvoir au salut et à la guérison des brebis, quand c'est le Seigneur lui-même qui parle ainsi : « Vous n'avez pas eu soin de fortifier les faibles ; vous ne guérissiez pas les malades, vous ne pensiez pas les blessés, vous n'avez point relevé celles qui étaient tombées ; vous n'avez point cherché celles qui s'étaient perdues ? Mes brebis ont été dispersées parce qu'elles n'avaient point de pasteur et elles sont devenues la proie de tous les animaux des champs, et nul ne s'est rencontré qui les cherchât ou qui les rappelât. C'est pourquoi voici ce que dit le Seigneur. Je viens moi-même à ces pasteurs. Je redemanderai mon troupeau à leurs mains, et j'empêcherai qu'ils ne paissent mes brebis ; et ils ne les feront plus paître désormais ;

« et j'arracherai mon troupeau à leur bouche, et je le gouvernerai avec sagesse. »

Après ce formidable anathème, adressé par notre Seigneur aux pasteurs qui négligent le soin de ses brebis, que nous restait-il à faire, frère bien-aimé, sinon de les rassembler au plus tôt, et de cicatriser avec une bienveillance toute paternelle les plaies de celles qui sont blessées. Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin du médecin, mais les malades. Dieu le déclare dans son Evangile. Les pasteurs sont nombreux, il est vrai, dans l'Eglise de Jésus-Christ, mais nous ne paissions tous qu'un même troupeau ; et les brebis que le Seigneur s'est acquises, au prix de sa passion et de son sang, nous devons les réunir toutes sans exception dans un même bercail et panser leurs blessures, sans jamais permettre qu'on insulte aux larmes et aux supplications de nos frères, ni que l'orgueilleuse présomption de quelques-uns les foule aux pieds. Car il est écrit : « L'orgueilleux, qui est plein de sa propre sagesse, échouera dans ses entreprises : il a dilaté son âme comme l'enfer. » Le Seigneur condamne ainsi dans l'Evangile les hommes de ce caractère : « Vous êtes de ceux qui veulent paraître justes devant les hommes, mais Dieu connaît vos cœurs, et souvent ce qui est grand devant les hommes est abominable devant Dieu. »

Vous l'entendez ! il a en abomination ceux qui se complaisent dans eux-mêmes et s'opiniâtrent dans l'enflure de leurs cœurs.

Marcien s'est rangé de ce nombre. Ligué avec Novatien, il s'est déclaré l'antagoniste de la miséricorde et de la clémence. Eh bien ! au lieu de prononcer la sentence de condamnation, qu'il la subisse lui-même et, jugé au tribunal de tous les évêques, qu'il ne s'établisse pas le juge de tout le corps épiscopal. En effet, la gloire de nos bienheureux prédécesseurs et martyrs, Corneille et Lucius, réclame cet hommage. Environnés qu'ils sont de la vénération publique, à qui leur mémoire doit-elle être plus chère et plus sacrée qu'à vous, leur successeur ? Ces illustres pontifes, remplis de l'esprit de Dieu et couronnés par le martyr, ont pensé qu'il fallait donner la paix à ceux qui étaient tombés, et ils ont déclaré dans leurs lettres qu'après

les épreuves de la pénitence on ne devait pas leur refuser la communion, qui en est le fruit. Nous avons été tous et partout du même sentiment. Pouvions-nous être divisés quand le même esprit agissait en nous ? Mais aussi quelle preuve plus manifeste, que celui-là ne garde pas avec les autres la vérité de l'Esprit saint, qui se sépare d'avec eux. Ayez soin de nous apprendre par qui Marcien aura été remplacé dans la ville d'Arles, afin que nous sachions à qui nous devons écrire ou adresser nos frères.

Je souhaite, frère bien-aimé, que votre santé soit toujours florissante.

#### LETTRE LXVII.

Au peuple et au clergé d'Espagne, à l'occasion de Basilide et de Martial.

Cyprien, Cécilius, Primus, Polycarpe, Nicomède, Lucilien, Successus, Sédat, Fortunat, Janvier, Sécundinus, Pomponius, Honorat, Victor, Aurélius, Stadius, Pierre, un autre Janvier, Saturnin, un autre Aurélius, Venantius, Quiétus, Rogatien, Ténace, Félix, Faustus, Quintus, un autre Saturnin, Lucius, Vincent, Libosus, Géminius, Marcellus, Jambus, Adelphius, Victoricus et Paul, au prêtre Polycarpe, au prêtre Félix et au peuple de Léon et d'Asturie, au diacre Lélius, et au peuple d'Emérta, leurs frères, salut en Jésus-Christ.

Nous avons lu, frères bien-aimés, dans une assemblée publique, la lettre que vous nous avez fait parvenir par nos collègues dans l'épiscopat, Félix et Sabinus, et où, témoignant de l'intégrité de votre foi et de votre crainte de Dieu, vous nous notifiez que Basilide et Martial, libellatiques souillés d'idolâtrie et de plus sous le poids de forfaits nombreux, ne peuvent plus exercer l'épiscopat ni gouverner le sacerdoce de Dieu. Vous nous consultez à ce sujet, afin que notre réponse console ou appuie par le secours de notre opinion vos justes et légitimes sollicitudes. Au désir que vous manifestez nous répondrons moins par nos propres conseils que par les préceptes divins, et la loi de Dieu, oracles célestes, qui ont établi depuis longtemps quelles sont les qualités nécessaires dans ceux qui

servent à l'autel et offrent des sacrifices. En effet, Dieu parle ainsi à Moïse dans l'Exode et lui donne cet avertissement : « Que les prêtres qui s'approchent du Seigneur soient sanctifiés, de peur que le Seigneur ne les abandonne. » Et ailleurs : « Quand ils s'approchent pour servir à l'autel du Saint des saints, ils n'apporteront pas de péché en eux-mêmes, de peur qu'ils ne meurent. » Même recommandation dans le Lévitique : « L'homme qui aura une tache ou un défaut corporel ne s'approchera point pour offrir à Dieu ses dons. » Puisque telles sont les déclarations manifestes des préceptes divins, il faut nécessairement nous y soumettre, et les ménagements ou les condescendances de l'homme, en pareille matière, doivent se taire là où la volonté divine intervient et fixe la loi. En effet, il nous est impossible d'oublier ce que le Seigneur a dit aux Juifs, par la bouche du prophète Isaïe, lorsqu'il leur reproche avec indignation de mépriser les préceptes divins pour suivre les doctrines de l'homme : « Ce peuple, dit-il, m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. Vainement il me sert, s'il enseigne les maximes et les traditions humaines. Le Seigneur, dans l'Évangile répète le même oracle : Vous rejetez les ordonnances de Dieu pour suivre une tradition que vous avez établie vous-mêmes. »

Les yeux constamment fixés sur ces préceptes, et le cœur plein de ces religieuses pensées, nous ne devons élire et consacrer que des évêques d'une vertu irréprochable, qui, offrant à Dieu des sacrifices sans tache, puissent être exaucés dans les prières qu'ils lui adressent pour le salut du peuple. Car il est écrit : « Dieu n'exauce point le pervers ; mais si quelqu'un est le serviteur de Dieu et fait sa volonté, il l'exauce. » Voilà pourquoi nous devons apporter la plus religieuse attention à ne conférer le sacerdoce de Dieu qu'à des hommes dont le Seigneur aime à exaucer les prières.

Et que le peuple ne s'imagine pas que communiquer avec un évêque prévaricateur, ou donner son assentiment à ses injustices ainsi qu'à ses violences, ce soit être innocent. Non ; interprète des menaces et des vengeances divines, Osée s'ex-

prime ainsi : « Leurs sacrifices seront comme le pain des funérailles ; tous ceux qui y touchent seront souillés. » Il nous montrait par là que les imprudents qui participent aux sacrifices d'un évêque illégitime et scandaleux, se souillent de sa contagion.

Les Nombres nous attestent la même vérité, lorsque Choré, Dathan et Abiron, usurpant les droits d'Aaron, osèrent offrir un sacrifice loin de lui. Que fit le Seigneur ? Il enjoignit au peuple, par la bouche de Moïse, de se séparer des coupables, de peur de partager la même ruine. « Retirez-vous des tentes de ces hommes impies, et ne touchez à rien de ce qui est à eux, de peur que vous ne soyez enveloppés dans leurs péchés. » Injonction formidable, qui ordonne à tout peuple soumis aux préceptes du Seigneur et docile à sa crainte, de se séparer d'un chef prévaricateur, en repoussant toute participation à ses sacrifices, puisque c'est le peuple surtout qui a le pouvoir de choisir les bons évêques et d'écarter les indignes. En effet, nous voyons dériver de l'autorité divine la loi qui veut que l'évêque soit élu en présence du peuple et sous les yeux de tous afin que ses vertus et ses titres soient approuvés par un jugement et un témoignage publics, ainsi que le Seigneur l'ordonne à Moïse dans les Nombres : « Prends Aaron ton frère, et son fils Eléazar ; tu les conduiras sur la montagne. Et quand tu auras dépouillé Aaron de ses vêtements, tu en revêtiras Eléazar, son fils ; Aaron sera réuni à ses pères, et mourra en ce lieu. » Pourquoi veut-il que le grand-prêtre soit institué en face de toute la synagogue ? Il nous montre par là que l'ordination sacerdotale ne doit être conférée que sous les yeux du peuple assemblé, afin que les crimes des méchants soient dénoncés de même que les vertus des hommes de bien, reconnues, et que l'élection, ainsi consacrée par l'examen et les suffrages de tous, soit tenue pour sainte et légitime.

Les Actes des apôtres témoignent déjà de cet usage, fondé sur les enseignements divins, témoin Pierre, parlant au peuple, quand il s'agit de choisir un apôtre à la place de Judas : « Pierre se leva au milieu des disciples ; ils étaient environ cent

« vingt. » Au reste, remarquons-le, les apôtres ne se conformaient pas à cette pratique pour l'élection des évêques et des prêtres seulement, mais encore pour celle des diacres. Les mêmes Actes en font foi également : « C'est pourquoi les douze apôtres, ayant appelé la multitude des disciples, dirent... » Pourquoi tant de soin et de circonspection ? Pourquoi tout le peuple assemblé ? Pour empêcher tout sujet indigne d'envahir le ministère de l'autel et les honneurs du rang sacerdotal. Que des ministres indignes soient ordonnés quelquefois, moins d'après la volonté de Dieu que d'après la présomption et l'orgueil de l'homme, mais aussi que les élections, qui ne sont ni justes ni légitimes, soient repoussées par Dieu, il le déclare formellement lui-même par le prophète Osée : « Ils se sont choisi un roi que je n'ai pas choisi. »

Ainsi, conformément à une coutume, qui a sa source dans l'institution divine, usitée par les apôtres eux-mêmes et observée encore aujourd'hui dans toutes les provinces, il faut, quand il s'agit de créer un évêque, que les évêques de la même province, les plus voisins, se rassemblent, et qu'il soit procédé à l'élection en présence de ce même peuple sous les yeux duquel a vécu chacun des aspirants, et qui par là même n'ignore rien de ce qu'ils ont fait. Vous avez suivi vous-mêmes cette coutume dans l'ordination de Sabinus, notre collègue. Car on ne lui a imposé les mains, à la place de Basilide, que d'après les suffrages universels, en vertu du jugement des évêques qui tous étaient présents, et vous avaient d'avance recommandé ce choix. Une ordination, revêtue de ces formes, ne peut être cassée. Vainement Basilide, après la découverte de ses prévarications, et l'aveu qui lui a été arraché par sa conscience, se dirige vers Rome ; vainement il y surprend la religion d'Etienne, placé loin des événements et de la vérité qu'il ne pouvait connaître ; vainement il essaie de remonter par l'intrigue sur un siège d'où la justice l'a fait descendre ; qu'a-t-il gagné par toutes ces manœuvres ? Loin d'anéantir ses crimes, il les a comblés ; à toutes les infamies de sa vie précédente, il a joint la perfidie et l'imposture. La faute en est bien moins à celui qui s'est laissé surprendre

par défaut d'examen qu'au traître qui l'a trompé ! Toutefois, si Basilide a pu tromper les hommes, il n'en va pas ainsi de Dieu. Car il est écrit : « On ne se joue pas impunément du Très-  
« Haut. »

Les manœuvres de Martial ne lui profiteront pas davantage. La gravité de ses prévarications l'exclut de l'épiscopat ; car l'apôtre a dit : « Il faut que l'évêque soit irréprochable comme  
« étant le dispensateur et l'économiste de Dieu. »

Ainsi, mes frères bien-aimés, puisque, d'après les déclarations de votre lettre, et comme nous l'assurent Félix et Sabinus, nos collègues, et comme nous l'a mandé un autre Félix de César-Auguste <sup>1</sup>, illustre défenseur de la foi et de la vérité, Basilide et Martial ont participé à l'idolâtrie, comme libellatiques ; puisque Basilide, outre ce premier crime, a blasphémé dans la maladie, ainsi qu'il l'a confessé lui-même ; puisque, cédant aux remords d'une conscience troublée, il a déposé volontairement l'épiscopat, pour se mettre au rang des pénitents et fléchir la colère de Dieu, s'estimant trop heureux d'obtenir la réconciliation comme simple laïque ; puisque Martial, non content d'avoir assisté aux banquets infâmes des païens, d'avoir fréquenté longtemps leurs réunions, d'avoir inhumé ses enfants dans des sépulcres profanes, avec les rites et les cérémonies des nations étrangères, a déclaré lui-même, par des actes signés chez le ducénaire <sup>2</sup>, qu'il avait renié publiquement Jésus-Christ ; enfin, puisque ces deux misérables sont souillés de forfaits nombreux, ils essaient vainement de revendiquer l'épiscopat. De pareils hommes, cela n'est que trop manifeste, ne peuvent plus gouverner l'Eglise de Jésus-Christ ni offrir à Dieu des sacrifices. D'ailleurs il y a déjà longtemps que Corneille, notre collègue, pontife ami de la paix et de la justice, et honoré par

<sup>1</sup> Aujourd'hui Saragosse.

<sup>2</sup> Les ducénaires étaient des officiers de finances à deux cents sesterces de gages, chargés du recouvrement des tributs ; et sous ce prétexte ils recherchaient les Chrétiens pour en tirer de l'argent dans les temps de persécution. (FLURY.)

Dieu de la couronne du martyr, a décidé de concert avec nous et tous les évêques répandus dans le monde, que l'on pouvait admettre à la pénitence ces sortes de prévaricateurs, mais qu'ils étaient exclus pour toujours des honneurs de la cléricature et du sacerdoce.

Et ne vous étonnez pas, mes frères bien-aimés, que, vers la fin des temps, la foi de quelques-uns glisse et chancelle; que la crainte de Dieu faiblisse dans les cœurs, ou que les liens pacifiques soient brisés. La voix du Seigneur et le témoignage des apôtres nous ont prédit qu'au déclin du monde et aux approches de l'antechrist, la vertu s'éteindrait et que le vice marcherait la tête haute. Mais, quoique nous touchions aux derniers jours, la vigueur évangélique, la foi chrétienne ne sont ni tellement asservies, ni tellement en défaillance dans l'Eglise, qu'il ne s'y trouve toujours des évêques qui, debout sur ces ruines et parmi les naufrages de la foi, maintiennent avec une généreuse fermeté la majesté divine et la dignité sacerdotale. MATHIAS, nous nous le rappelons, défendait vaillamment la loi sainte, pendant que les autres fléchissaient. Elie demeura ferme et combattit avec intrépidité au milieu de la désertion générale des Juifs. Daniel, sur une plage étrangère, ne se laissa point abattre par les rigueurs de la captivité, ni par les douleurs d'une persécution toujours renaissante. Loin de là ! il marcha plusieurs fois à un glorieux martyr. Les trois jeunes hommes de la fournaise, surmontant la faiblesse de leur âge, et les menaces par lesquelles on voulait les intimider, entrèrent pleins de foi dans les flammes de Babylone; et, plus forts qu'elles, triomphèrent jusqu'au sein de la captivité d'un monarque victorieux. Laissons grossir le nombre des prévaricateurs et des traîtres ! Qu'ils sortent de l'Eglise pour s'armer contre elle ! Qu'ils ébranlent des mêmes coups la vérité et la foi ! Il reste toujours des serviteurs zélés, qui gardent une fidélité entière, une âme sans souillure, un cœur qui ne vit que pour Dieu et Jésus-Christ. L'infidélité des autres, au lieu d'abattre et de ruiner dans leur âme la foi chrétienne, ne fait que les animer davantage et les exciter à la gloire, conformément à cette exhortation du bien-

Heureux apôtre : « Car enfin , si quelques-uns ont cessé de croire ; leur infidélité anéantira-t-elle la fidélité de Dieu ? « Non sans doute ; Dieu est véritable , et tout homme est menteur. » Si tout homme est menteur , si Dieu seul est véritable , serviteurs , et surtout prêtres de Dieu , que devons-nous faire , sthôn répudier l'erreur et le mensonge de l'homme , pour nous attacher inviolablement aux préceptes de Dieu , et nous enraciner dans la vérité ?

Je le répète , frères bien-aimés , si quelques-uns de nos collègues , trahissant la discipline , communiquent imprudemment avec Basilide et Martial , ce spectacle n'a rien qui doit troubler notre foi , puisque l'Esprit saint prononce contre eux ces menaces par la bouche du Psalmiste. « Tu hais l'ordre , et tu as rejeté ma parole derrière toi. Si tu voyais un voleur , tu courrais à lui : tu as partagé l'héritage des adultères. » Par là il nous montrait que , se joindre aux prévaricateurs , c'est se déclarer leur complice. L'apôtre Paul répète le même oracle dans une de ses épîtres : « Calomnieurs , ennemis de Dieu , railleurs , superbes , hautains , inventeurs du mal , hommes qui , connaissant bien la justice de Dieu , n'ont pas compris que ceux qui font de telles choses méritent la mort ; et non seulement ceux qui les font , mais encore ceux qui approuvent ceux qui les font. » Cette condamnation est-elle assez claire ? La mort saisira non-seulement ceux qui commettent la prévarication , mais ceux qui l'approuvent ; tous ceux qui , demeurant dans une communion illégitime avec les méchants , les pécheurs , et les rebelles qui ne font pas pénitence , se souillent par là même de leur contagion ; ils ont partagé la faute , ils partageront le châtiment.

Voilà pourquoi , frères bien-aimés , nous louons et nous approuvons l'éclatant témoignage que vous avez donné de l'intégrité de votre foi. Nous vous exhortons de tout notre pouvoir par cette lettre , à vous interdire toute communion sacrilège avec des évêques souillés de profanation , et à conserver inviolablement avec une crainte religieuse l'intégrité de votre foi.

Je souhaite, frères bien-aimés, que votre santé soit toujours florissante.

## LETTRE LXVIII.

A Pupien. — Contre les calomnieurs.

Cyprien, surnommé *Thascius*<sup>1</sup>; à Florentius, surnommé *Pupianus*, son frère, salut.

J'imaginai, mon frère, que vous vous étiez repenti d'avoir prêté l'oreille ou ajouté foi imprudemment à mille rumeurs infâmes contre nous, et qui révoltent les païens eux-mêmes. Mais votre lettre ne me l'annonce que trop, vous n'avez pas changé, et vos préventions subsistent toujours. Craignant de compromettre la gloire de votre martyr, en communiquant avec nous, vous interrogez dans une enquête sévère notre vie passée. Audacieux réformateur de la décision divine qui institue les évêques, vous soumettez à votre tribunal, non pas moi, qui suis-je avec ma faiblesse ! mais Dieu et son Christ qui ont parlé. Afficher ces orgueilleuses prétentions, c'est ne pas croire en Dieu ; c'est se révolter contre Jésus-Christ et son Evangile, puisqu'il a dit : « Deux passereaux ne se vendent-ils pas une obole ? L'un « d'eux ne tombera pas sur la terre sans la volonté de votre « Père céleste. » Eh quoi ! quand la majesté, quand la vérité divine nous déclare que les choses les plus indifférentes n'arrivent pas sans le consentement et la permission du Seigneur, Pupien s'imagine qu'il reste étranger dans son Eglise à l'ordination des évêques ! Proclamer que l'élection tombe sur des méchants et des infâmes, n'est-ce pas avouer en d'autres termes, que les évêques ne sont pas institués de Dieu ou par Dieu dans son Eglise. Le témoignage rendu par Dieu sur mon

<sup>1</sup> *Thascius* était un nom que les ennemis de saint Cyprien affectaient de lui donner. Le proconsul Galère-Maxime, l'ayant appelé à son tribunal, lui demanda s'il était *Thascius* Cyprien, évêque des Chrétiens. Oui, je le suis, répondit le saint confesseur. Ici l'évêque de Carthage s'appelle lui-même du nom de *Thascius* pour l'opposer au surnom de *Pupianus* que Florentius ajoutait au sien. (RIGAUT.)

compte a-t-il moins d'autorité auprès de vous que le témoignage émané de ma propre bouche ? Mais le Seigneur nous déclare que notre témoignage personnel sur nos actions manque de vérité, parce que chacun de nous, plein d'indulgence pour soi-même, ne dépose pas contre soi des choses qui l'accusent, tandis que si les autres nous jugent favorablement, on peut croire à la sincérité de leurs déclarations. « Si je rends témoignage de moi-même, dit-il, mon témoignage n'est pas véritable ; c'est un autre qui rend témoignage de moi. » Si notre Seigneur lui-même, qui doit juger le monde à la fin des temps, n'a pas voulu invoquer son propre témoignage, aimant mieux laisser à son Père le soin de le justifier, combien plus cette réserve convient-elle à des serviteurs qui attendent tout du Père céleste, leur justification et leur gloire ?

Les jalousies récriminations de nos ennemis, leurs imputations mensongères l'ont emporté dans votre esprit sur la sentence divine et sur les dépositions de notre conscience, forte de la pureté de sa foi. Leurs rapports ne vous ont pas trouvé incrédule, comme si de la bouche de ces apostats, de ces profanes déserteurs de l'Eglise, de ces hommes abandonnés de l'Esprit saint, il pouvait sortir autre chose que la corruption du cœur, un langage empoisonné par la haine, et des calomnies auxquelles on ne peut ajouter foi, sans encourir le même châtiment qu'eux, au jour des vengeances.

Les évêques doivent se montrer humbles, dites-vous, à l'exemple de Notre-Seigneur et des apôtres. D'accord. Aussi tous nos frères connaissent et affectionnent notre humilité. Les païens eux-mêmes me rendent justice à cet égard. Vous-même, vous la connaissiez, vous l'affectionniez, lorsque vous étiez encore dans l'Eglise et en communion avec moi. Lequel de nous deux, je vous prie, garde mieux l'humilité, ou de moi qui sers tous les jours mes frères, qui accueille avec l'empressement de la joie et de la charité tous ceux qui reviennent à l'Eglise, ou de vous qui vous constituez l'évêque de l'évêque, le juge du juge auquel Dieu a confié le gouvernement de son Eglise, lorsqu'il dit au Deutéronome : « Celui qui s'enorgueil-

« lira ne voulant point obéir au commandement du prêtre ou du juge alors en fonction, cet homme-là mourra, et tout le peuple entendant ce jugement tremblera, et nul désormais ne s'élèvera d'orgueil? » Ailleurs il dit à Samuel : « Ce n'est pas toi, c'est moi qu'ils ont méprisé. » On dit à Notre-Seigneur dans l'Évangile : « Est-ce ainsi que tu réponds au grand-prêtre? » Pour nous apprendre à respecter la dignité sacerdotale, au lieu de s'emporter contre le pontife, il se contente de justifier son innocence : « Si j'ai mal parlé, dit-il, montrez-moi ce que j'ai dit de mal ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous? » Même retenue dans le bienheureux apôtre. « Quoi ! tu maudis le grand-prêtre de Dieu, lui dit-on? » Assurément il avait le droit de s'élever contre des hommes qui avaient crucifié Notre-Seigneur, qui en perdant Dieu et son Christ, avaient dès-lors perdu le temple et le sacerdoce. Mais honorant dans ces ministres menteurs et dépossédés le fantôme du sacerdoce, il répondit : « Mes frères, j'ignorais que ce fût le grand-prêtre car il est écrit : Vous ne maudirez point le chef de votre peuple. »

Votre évêque, avant la persécution, lorsque vous communiquiez avec moi, ai-je cessé de l'être depuis? La persécution a fait de vous un martyr élevé au faite de l'honneur<sup>1</sup>, moi, elle m'a abaissé sous le fardeau de la proscription, et l'inscription suivante a frappé tous les regards : « Il est enjoint à tout possesseur des biens de Cécilius Cyprien, évêque des Chrétiens, etc., » afin probablement que, si on révoquait en doute le témoignage du Dieu qui m'avait consacré évêque, on ajoutât foi aux paroles du démon qui me proscrivait sous ce titre. Et ici, loin de moi la vaine gloire et la jactance ! Je ne parle qu'à regret, parce que vous vous constituez le juge de Dieu et de son Christ, qui a dit aux apôtres, et dans leurs personnes, aux successeurs des apôtres : « Qui vous écoute, m'écoute ; et celui qui m'écoute, écoute celui qui m'a envoyé. Qui vous repousse, me repousse et repousse en même temps celui qui m'a envoyé. » Telle est

<sup>1</sup> Ironie.

la source ordinaire du schisme et de l'hérésie. Une présomption orgueilleuse commence par mépriser l'évêque, le seul chef qui gouverne l'Eglise, et quand Dieu a prononcé hautement sur la dignité du pontife, les hommes déclarent l'indignité. Mais quel emportement superbe, quelle étrange arrogance, que d'appeler l'évêque devant son tribunal ! Quoi ! faute de nous justifier devant Pupien, faute d'être lavé par la sentence de son absolution, nos frères n'auront point eu d'évêque depuis six ans que je remplis ce ministère, le peuple point d'autorité, le troupeau point de pasteur, l'Eglise point de guide, Dieu et le Christ point de prêtre ni de sacrificateur. Il faut que Pupien me vienne en aide, qu'il prononce la sentence, qu'il ratifie le jugement de Dieu et de son Christ. Sans lui cette immense quantité de fidèles, rappelés à Dieu sous notre épiscopat, aura quitté le monde sans l'espoir du salut et de la paix. Cette légion nouvelle que nous avons enfantée à la foi, aura été frustrée de la grâce du Saint-Esprit dans le baptême, et la réconciliation accordée à tant de pénitents, après un sérieux examen, sera vaine et chimérique. Eh bien ! montez sur votre tribunal ! daignez enfin prononcer en notre faveur, et ratifier notre épiscopat afin que Dieu et son Christ puissent vous voter des actions de grâces pour avoir rendu un ministre à leurs autels, un pontife à leurs serviteurs. Les abeilles ont un roi ; les troupeaux ont un pasteur auquel ils se soumettent ; les brigands eux-mêmes obéissent à un chef avec une soumission d'esclave. L'animal avec ses instincts grossiers, et le brigand, environné de poignards et de sang, montrent plus de simplicité et de justice que vous. On craint et on reconnaît parmi les voleurs une autorité que la volonté de Dieu n'a point établie, qui n'a d'autre titre que le consentement d'une tourbe de factieux et de scélérats.

Il faut, dites-vous, que vous leviez les scrupules où vous êtes tombé. Où vous êtes tombé ! Oui, sans doute, mais par une crédulité impie, par une volonté sacrilège. Où vous êtes tombé ! mais pour avoir écouté avec une secrète complaisance et adopté non moins complaisamment les infamies dont on

charge gratuitement votre frère, votre évêque. Aussi qu'arrive-t-il ? Aujourd'hui vous défendez les calomnies étrangères comme vous appartenant en propre sans vous souvenir qu'il est écrit : « Environne tes oreilles d'une haie d'épines, et n'écoute point la langue perverse. » Et ailleurs : « Le pervers obéit à la langue inique ; mais le juste ne prête point l'oreille aux lèvres menteuses. »

Vous avez des scrupules ! mais pourquoi ces martyrs, remplis de l'Esprit-Saint et prêts à paraître devant Dieu et son Christ, au lieu de partager vos hésitations, m'ont-ils adressé, du fond de leurs cachots, une lettre dans laquelle ils rendent à Cyprien un témoignage public et le reconnaissent pour l'élu de Dieu ! Des scrupules ! mais pourquoi ne sont-ils pas venus à l'esprit de tant d'évêques, mes collègues, que l'on a vus, mon ordination à peine achevée, les uns proscrits, les autres jetés dans les chaînes ; ceux-là marchant à Dieu par les voies glorieuses de l'exil, ceux-ci passant des supplices à la couronne céleste ? Des scrupules ! Mais pourquoi ne se sont-ils pas présentés à l'esprit de tant de confesseurs, sortis des rangs de ce peuple que Dieu a confié à nos soins, illustrés par la question, par les tortures et couverts encore d'honorables cicatrices ; à l'esprit de tant de chastes vierges, de tant de veuves recommandables, enfin à toutes les Eglises qui sont unies à nous, dans tout l'univers chrétien, par le lien d'une même communion ?

Soutiendrez-vous, comme vous l'avancez, que tous ceux qui entretiennent communion avec nous, se souillent de nos poisons, et ont perdu par là l'espérance de la vie éternelle ? Et Pupien, toujours pur, toujours inviolable, Pupien, qui n'a pas voulu entretenir de commerce avec nous, sera-t-il admis seul aux célestes récompenses ?

Vous avez écrit encore que si une partie de l'Eglise est maintenant dispersée, la faute en retombe sur moi. Mais tout le peuple fidèle est rallié sous les mêmes drapeaux ; la concorde l'unite et le cimente d'une manière indissoluble. Savez-vous qui est resté hors de l'Eglise ? Des hommes qu'il faudrait en chasser s'ils étaient dans son enceinte. Car Dieu, protecteur de son

peuple, ne permet pas que le froment soit enlevé de son aire, il n'y a que la paille qui soit emportée au gré des vents, puisque l'apôtre dit : « Car enfin si quelques-uns d'eux n'ont pas cru, leur infidélité anéantira-t-elle, la fidélité de Dieu ? non sans doute, Dieu est véritable et tout homme est menteur. » Notre-Seigneur lui-même, à la vue de quelques disciples qui l'abandonnent pendant qu'il parle, se tourne vers les douze apôtres et leur dit : Et vous, songez-vous à me quitter aussi ? — Seigneur, lui répond Pierre, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Et nous avons cru et nous avons connu que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » C'est Pierre qui répond, Pierre sur lequel avait été bâtie l'Eglise. Il nous enseignait au nom de l'Eglise, qu'au milieu de la désertion de quelques rebelles, qu'entraîne l'esprit d'orgueil, jamais l'Eglise ne se sépare de Jésus-Christ, et que l'Eglise, c'est le peuple uni à son évêque, le troupeau à son pasteur. Sachez donc que l'évêque est dans l'Eglise, l'Eglise dans l'évêque ; n'être pas avec l'évêque, c'est être hors de l'Eglise. Oui, c'est une vaine illusion que de se croire en communion avec l'Eglise parce que, tout en ne gardant pas la paix avec les évêques, on communie secrètement et dans l'ombre avec quelques-uns. L'Eglise catholique est une ; chez elle point de rupture, ni de scission, Tous les membres se tiennent indissolublement, et les évêques, unis ensemble, sont le lien de cette magnifique unité.

Ainsi, mon frère, pour peu que vous réfléchissiez à la majesté du Dieu qui ordonne les évêques ; du Christ qui par sa volonté, son action et sa présence, gouverne les pontifes, et avec les pontifes, son Eglise ; si, pour juger l'innocence des évêques, vous interrogez non pas la haine de l'homme, mais le jugement de Dieu, si, enfin vous consentez, quoique un peu tard, à vous repentir de votre témérité, de votre orgueil et de votre insolence, si enfin à Dieu et à son Christ, que je sers et auquel j'offre d'une bouche pure et sans tache des sacrifices non-interrompus, soit pendant la persécution, soit pendant la paix, vous présentez une pleine et entière satisfaction, alors nous pourrons

tenir compte de votre communion, mais toujours avec l'agrément de la censure divine. Je consulterai mon Dieu pour savoir s'il veut vous admettre à la paix, et je lui demanderai de m'inspirer là-dessus par quelque vision ou tel avertissement qu'il lui plaira. Je n'ai point oublié les précédentes révélations dont il m'a honoré, disons-mieux, les ordres que le Seigneur a intimés à un serviteur zélé et soumis. Entre autres choses, il m'a dit : « Celui qui refuse de croire Jésus-Christ alors qu'il « crée un évêque, ne tardera point à le croire lorsqu'il le vengera. » Les songes, les visions passent auprès de quelques esprits pour des puérités et des chimères. Qui l'ignore ? Mais cette opinion on la trouve accréditée surtout chez les hommes qui s'en rapportent plus volontiers aux calomnieux de l'évêque, qu'à l'évêque lui-même. Et pourquoi s'en étonner ? « Voilà « notre visionnaire qui arrive ; venez, tuons-le, disaient les « frères de Joseph. » Cependant les prédictions du visionnaire s'accomplirent ; les meurtriers, qui l'avaient vendu, furent confondus. Ils avaient refusé de croire à la prophétie : ils furent forcés de croire à l'événement.

Quant à votre conduite pendant la persécution ou la paix, vouloir la juger serait folie de notre part, puisque vous vous êtes constitué notre juge. Tels sont les témoignages que m'ont inspirés une conscience libre de tout reproche, et ma confiance en Dieu. Vous avez ma lettre ; j'ai la vôtre. Au jour du jugement, elles seront lues toutes deux devant le tribunal de Jésus-Christ.

LETTRE LXIX<sup>1</sup>.

A Janvier et aux autres évêques de Numidie, au sujet du baptême des hérétiques.

Cyprien, Libéralis, Caldonius, Junius, Primus, Cécilius, Polycarpe, Nicomède, Félix, Marrutius, Successus, Lucien, Ho-

<sup>1</sup> Cette lettre est une lettre synodale des évêques réunis à Carthage l'an 255, dit Tillemont, sous la présidence de saint Cyprien, pour discuter la validité du baptême administré par les hérétiques.

norat, Fortunat, Victor, Donat, Lucius, Herculianus, Pomponius, Démétrius, Quintus, Saturnin, Marc, un autre Saturnin, un autre Donat, Rogatien, Sédat, Tertullus, Hortensianus, un troisième Saturnin, et Sattius à Janvier, Saturnin, Maxime, Victor, un autre Victor, Cassius, Proculus, Modianus, Cittinus, Gargilius, Eutycianus, un autre Gargilius, un autre Saturnin, Némésien, Nampulus, Antonien, Rogatien, Honorat, leurs frères, salut.

Comme nous nous trouvons réunis en concile, nous avons lu, frères bien-aimés, la lettre que vous nous avez adressée pour savoir s'il faut baptiser ceux qui ont reçu chez les hérétiques et les schismatiques un prétendu baptême, quand ils reviennent à l'Eglise catholique, qui est une et véritable. Vous observez là-dessus la règle invariable qui est prescrite par l'Eglise universelle, je le sais. Toutefois, puisque en vertu de l'affection commune qui nous unit les uns aux autres, vous avez cru devoir nous consulter sur ce point, nous vous exposons notre sentiment, non pas comme quelque chose de nouveau, mais comme une pratique qui a pour elle depuis longtemps la sanction de nos prédécesseurs, et à laquelle nous nous sommes conformés nous-mêmes, ainsi que vous. Nous tenons pour certain que nul ne peut être baptisé hors de l'Eglise, puisqu'il n'y a qu'un baptême institué dans la sainte Eglise, et qu'il est écrit sous l'inspiration du Seigneur : « Ils m'ont abandonné, moi, la « source d'eau vive, pour se creuser des citernes, fosses en- « tr'ouvertes qui ne peuvent retenir l'eau. » Et ailleurs la divine Ecriture nous donne cet avertissement : « Garde-toi de l'eau « étrangère, et n'y trempe pas tes lèvres. » Il faut donc que l'eau ait été purifiée et sanctifiée par le prêtre, pour qu'elle ait la vertu de laver les péchés de celui qui est baptisé; témoin cette parole du Seigneur dans le prophète Ezéchiel : « Je ré- « pandrai sur vous une eau pure, et vous serez purifiés de tou- « tes vos souillures, et je vous délivrerai de toutes vos idoles, « et je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai un esprit « nouveau au milieu de vous. » Or, je le demande, comment pourra-t-il purifier et sanctifier l'eau, celui qui lui-même est im-

pur, et dans lequel n'habite pas l'Esprit saint ; puisque le Seigneur dit dans les Nombres : « Tout ce qu'aura touché l'homme impur, sera impur. » Ou bien, comment celui qui administre le baptême pourra-t-il conférer à un autre la rémission de ses péchés, puisque lui-même ne peut se décharger du fardeau des siens hors de l'Eglise ?

Mais l'interrogatoire même, qui a lieu dans le baptême, atteste cette vérité. Quand nous disons : Croyez-vous à la vie éternelle et à la rémission des péchés par la sainte Eglise ? nous comprenons que la rémission des péchés ne se donne que dans l'Eglise, mais que, parmi les hérétiques, là où n'est pas l'Eglise, les péchés ne peuvent être remis. Que les partisans du baptême hérétique changent donc cette formule, ou bien qu'ils reviennent à la vérité, à moins qu'en accordant le baptême aux sectaires, ils ne leur accordent aussi la vérité de l'Eglise.

De plus, il faut que le baptisé soit oint, afin que le chrême, c'est-à-dire l'onction qu'il reçoit, fasse de lui l'oint de Dieu, et l'investisse de la grâce de Jésus-Christ. Or, l'huile destinée aux onctions baptismales, ne recevant la consécration eucharistique que sur l'autel, et par la consécration la sanctification, celui-là n'a pu consacrer l'huile, qui n'a ni autel, ni église. Donc, point d'onctions spirituelles parmi les hérétiques, puisqu'il est certain que, chez eux, manquent les invocations nécessaires pour cette consécration. Nous devons savoir et nous souvenir qu'il est écrit : « L'huile du pécheur ne coulera pas sur ma tête. » Prophétique avertissement que le Saint-Esprit mettait dans la bouche du Psalmiste, de peur que des imprudents, en s'écartant des votes de la vérité, n'allassent recevoir l'onction sainte chez les hérétiques et les ennemis de Jésus-Christ.

D'ailleurs, quelle invocation peut faire sur le baptisé un prêtre sacrilège et prévaricateur, puisqu'il est écrit : « Dieu n'exauce point le pervers ; mais si quelqu'un est serviteur de Dieu et fait sa volonté, il l'exauce ? » Enfin, qui peut donner ce qu'il n'a pas ? ou comment celui qui a perdu l'Esprit saint le communiquera-t-il à un autre ? Il faut donc baptiser celui qui vient à l'Eglise ; il faut renouveler en lui le vieil homme, afin

qu'il soit sanctifié au-dedans par ceux qui sont saints, puisqu'il est écrit : « Soyez saints, parce que je suis saint, dit le Seigneur. » Par là, celui qui a été entraîné dans l'erreur, et baptisé au-dehors, déposera, dans le baptême véritable de l'Eglise, la souillure nouvelle qu'il a contractée en tombant aux mains perfides d'un ministre prévaricateur, lorsque l'homme venait à Dieu et cherchait son prêtre. Au reste, c'est approuver le baptême des hérétiques et des schismatiques que de tolérer le baptême qu'ils confèrent. Il ne peut y avoir là un côté mauvais et un côté régulier. Si l'hérétique a pu baptiser, il a pu donner aussi le Saint-Esprit. S'il n'a pu donner le Saint-Esprit, parce que, placé hors de l'Eglise, il n'habite pas avec l'Esprit saint, il ne peut non plus baptiser celui qui se présente, puisque le baptême est un, de même que l'Esprit saint est un, de même que l'Eglise est une, l'Eglise que Notre-Seigneur fonda originellement sur Pierre dans le ciment de l'unité. Il suit de là que tout ce qui se fait parmi eux étant vanité, mensonge et illusion, nous ne devons approuver aucune de leurs pratiques. En effet, comment ce qu'ils font pourra-t-il être légitime et valide devant Dieu, lorsque le Seigneur les déclare ses ennemis dans son Evangile : « Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi ; celui qui ne moissonne pas avec moi, dissipe ? » Le bienheureux apôtre Jean, fidèle aux préceptes du Seigneur, écrit aussi dans une de ses épîtres : « Vous avez ouï dire que l'antechrist doit venir ; maintenant aussi, il y a plusieurs antechrists ; ce qui nous fait connaître que la dernière heure approche. Ils sont sortis du milieu de nous ; mais ils n'étaient pas de nous ; car, s'ils eussent été de nous, ils seraient demeurés avec nous. »

Concluons. Les ennemis du Seigneur, ceux qu'il appelle lui-même des antechrists, peuvent-ils communiquer la grâce de Jésus-Christ ? Nous donc, qui sommes avec le Seigneur, nous qui gardons son unité, nous qui, grâce à sa divine miséricorde, exerçons dans l'Eglise le ministère sacerdotal, répudions, comme chose profane, tout ce que pratiquent ses adversaires et les antechrists. Ensuite, à ceux qui abandonnent l'erreur et reconnaissent la foi véritable de l'Eglise unique, nous devons confé-

rer, par tous les sacrements de la grâce divine, la vérité de l'unité ainsi que de la foi.

Nous souhaitons, frères bien-aimés, que votre santé soit toujours florissante.

## LETTRE LXX.

A Quintus. — A l'occasion du baptême des hérétiques.

Cyprien à Quintus, son frère, salut.

Lucien, notre frère dans le sacerdoce, nous a fait part, frère bien-aimé, du désir que vous avez de connaître notre opinion sur ceux qui ont reçu un prétendu baptême chez les hérétiques et les schismatiques. Afin de vous faire connaître la décision que nous avons prise, il y a quelques jours, dans un concile où, prêtres et évêques, nous avons discuté mûrement cette matière, je vous envoie la lettre que nous avons écrite à ce sujet.

Je ne saurais m'expliquer la présomption de plusieurs de nos collègues qui, sous le prétexte que le baptême est un, ne veulent pas que l'on baptise ceux qui ont été lavés par les ennemis de notre foi. S'il n'y a qu'un baptême, et ils l'avouent, l'Eglise catholique étant une, il ne peut se trouver hors de son enceinte. Au contraire, que le baptême des hérétiques soit valide, on en crée nécessairement deux. Or, accorder ce point, c'est donner les mains à l'iniquité, c'est confesser que les antagonistes de Jésus-Christ ont le pouvoir de sanctifier l'homme. Mais nous, quel est notre langage ? Nous ne rebaptisons pas, nous conférons pour la première fois le baptême à ceux qui abandonnent les rebelles pour venir à nous. Ils ne reçoivent rien là où il n'y a rien ; mais ils puisent chez nous aux sources de la grâce et de la vérité, parce qu'il n'y a pas deux grâces, deux vérités. Cependant, plutôt que d'embrasser cet avis, quelques-uns de nos collègues aiment mieux faire cet honneur à l'hérésie ; et, sous prétexte de maintenir l'unité du baptême, en refusant de baptiser ceux qui passent dans nos rangs, ils créent deux baptêmes, le baptême de l'Eglise et celui de l'erreur ; ou, ce qui est plus grave encore, ils préfèrent au baptême

véritable, légitime, unique, une ablution sacrilège et pleine de souillures, sans se souvenir qu'il est écrit : « Que sert la purification à celui qui est lavé par un mort ? » Il est manifeste que tous ceux qui ne sont point dans l'Eglise de Jésus-Christ sont regardés comme morts ; et que, dépossédés de la vie, ils ne peuvent vivifier personne, puisque l'Eglise seule, étant en possession des grâces éternelles, vit éternellement et communique la vie au peuple de Dieu.

Nous nous conformons à la coutume ancienne ; disent-ils. Chez nos pères, qui ont vu commencer les premiers schismes et les premières hérésies, on ne baptisait point ceux qui, ayant abandonné l'Eglise après avoir été baptisés, y revenaient ensuite, et pleuraient leur séparation dans les larmes de la pénitence.

D'accord. Cette règle, nous l'observons encore aujourd'hui : ceux qui, ayant été notoirement baptisés parmi nous, passèrent ensuite dans le camp de l'hérésie, reconnaissant plus tard leur faute et dissipant les nuages de l'erreur, reviennent-ils enfin à la vérité et au sein qui les a nourris ? Il suffit alors de leur imposer les mains. Brebis vagabondes et détachées du bercail, mais brebis néanmoins, le pasteur les a reçues dans son troupeau. Il n'en est pas de même de celui qui vient de l'hérésie à nous ; il n'a pas été baptisé d'abord dans l'Eglise ; c'est un étranger, c'est un profane ; il faut donc le baptiser avec cette eau unique qui fait les brebis du Seigneur, et ne coule que dans son Eglise. Conséquemment, puisque le mensonge n'a rien de commun avec la vérité, les ténèbres avec la lumière, la mort avec l'immortalité, l'antechrist avec Jésus-Christ, nous devons garder inviolablement en tout point l'unité de l'Eglise catholique, sans rien céder aux ennemis de la foi et de la vérité. Qu'importe la coutume ? ce qui doit prévaloir, c'est la raison. Regardez ! Quand Pierre, choisi par le Seigneur pour être le fondement sur lequel il bâtirait son Eglise, est divisé d'opinion avec Paul au sujet de la circoncision, Pierre ne s'élève point avec orgueil, et il ne réclame point les droits de sa primauté, en disant que les nouveaux venus devaient lui obéir. Il n'oppose point le mépris aux raisonnements

de Paul, sous le prétexte que Paul avait d'abord persécuté l'Eglise. Loin de là ! Il se rend aux conseils de la sagesse, et adopte volontiers la raison légitime que Paul avait fait prévaloir. Exemple mémorable de concorde et de condescendance, qui nous apprendait, non pas à nous attacher opiniâtrément à notre avis, mais à embrasser, comme s'ils venaient de nous-mêmes, les avis qui nous viennent de nos frères et de nos collègues, lorsqu'ils sont avoués par la raison et la sagesse. Paul n'était pas moins animé par cet esprit de paix et de concorde, quand il écrit dans une de ses épîtres : « Pour ce qui est des prophètes, que deux ou trois seulement parlent, et que les autres jugent. Que s'il se fait quelque révélation à un autre de ceux qui sont assis parmi vous, que celui qui parlait auparavant, se taise. »

Il nous montrait par là qu'il peut se rencontrer bien des points où des autres sont plus éclairés que nous, et qu'au lieu de s'attacher avec une orgueilleuse obstination à ce qu'il avait conçu d'abord, chacun de nous doit embrasser avec plaisir l'avis le plus raisonnable et le plus utile. Nous présenter un avis meilleur, ce n'est pas nous vanter, c'est nous instruire, surtout dans ce qui touche l'unité de l'Eglise, et la vérité de notre foi ainsi que de notre espérance ; surtout quand il faut que nous, prêtres de Dieu, et chargés par lui du gouvernement de son Eglise, nous sachions bien que la rémission des péchés ne peut se donner que dans l'Eglise, et que les ennemis de Jésus-Christ n'ont rien à prétendre sur sa grâce. Telle est la décision qu'a prise autrefois Agrippin de vertueuse mémoire, de concert avec ses collègues, qui gouvernaient alors l'Eglise de Dieu dans l'Afrique et la Numidie. Elle fut le résultat d'une longue délibération, où les raisons furent longtemps balancées de part et d'autre. Décision sainte, légitime, pleine de sagesse, en harmonie avec la foi, et conforme à l'Eglise catholique ; nous n'avons fait que nous y conformer. Nous vous envoyons une copie de notre lettre, afin que vous sachiez tout ce que nous avons écrit sur cette matière, et que vous la communiquiez aux évêques de votre province, au nom de notre affection commune.

Je souhaite, frère bien-aimé, que votre santé soit toujours florissante.

## LETTRE LXXI.

Au pape Etienne.

Cyprien et ses collègues, au pape Etienne, leur frère, salut.

Quelques dispositions qui réclamaient une délibération commune, frère bien-aimé, nous ont forcés de réunir plusieurs évêques, afin de tenir un concile. Un grand nombre de questions y furent discutées et résolues. Mais, comme l'une d'elles intéresse à un haut degré l'autorité sacerdotale, ainsi que l'honneur de l'Eglise, qui a son origine dans l'institution divine elle-même, nous avons cru devoir en conférer avec votre sagesse et votre expérience. Nous avons décidé que tous ceux qui auraient été baptisés hors de l'Eglise parmi les hérétiques et les schismatiques, ou, pour mieux dire, plongés par leurs mains dans une eau profane et impure, seraient baptisés quand ils reviendraient à nous et à l'unité de l'Eglise, parce qu'il ne suffit pas de leur imposer les mains pour faire descendre sur eux l'Esprit saint, s'ils ne reçoivent le baptême de ses légitimes dispensateurs. La justification n'est pleine et entière, ils ne sont vraiment les enfants de Dieu, qu'autant qu'ils sont régénérés par ce double sacrement; car il est écrit : « Si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit, il ne peut voir le royaume de Dieu. » Aussi nous lisons au livre des Actes que telle était la coutume qu'observaient les apôtres pour garder intacte la vérité de la foi. La maison du centurion Corneille avait vu l'Esprit saint descendre sur tous les païens qui s'y trouvaient. Embrasés de la foi la plus ardente, croyant au Seigneur de tout leur cœur, pleins de l'Esprit saint qui échauffait leur âme, ils bénissaient le Seigneur en différentes langues; néanmoins le bienheureux apôtre Pierre, qui se souvenait des préceptes divins et de l'Evangile, voulut qu'on baptisât ceux-là même qui étaient remplis de l'Esprit saint, afin que rien d'essentiel ne fût omis, et que

nos maîtres dans la foi nous apprirent par leur exemple à respecter l'intégrité de l'Évangile.

Que le baptême des hérétiques soit vain et illusoire, que la grâce du Christ ne réside pas au milieu de ses ennemis, nous l'avons pleinement démontré, il y a peu de temps, dans la lettre que nous avons écrite à ce sujet à Quintus, notre collègue de Mauritanie, et dans celle que nos collègues avaient adressée auparavant aux évêques de Numidie. Vous recevrez une copie de l'une et de l'autre.

Nous avons en outre arrêté dans une délibération commune, frère bien-aimé, que ceux des prêtres et des diacres qui, après avoir été ordonnés dans l'Église, lèveraient ensuite contre l'Église l'étendard de la perfidie et de la révolte, ou qui, ayant été ordonnés parmi les hérétiques par de faux évêques et des antechrists, au mépris des ordonnances de Jésus-Christ, auraient essayé d'offrir des sacrifices impies, étrangers, réprouvés par l'autel unique et divin, ne pouvaient être admis qu'à la communion laïque, s'ils demandaient à revenir parmi nous. Ennemis de la paix tout-à-l'heure, il doit leur suffire d'avoir obtenu la paix, sans aspirer encore à des dignités et des honneurs dont ils ont fait des armes contre nous ? L'autel ne veut que des prêtres et des ministres exempts de toute souillure, puisque le Seigneur dit au Lévitique : « L'homme qui aura un « défaut corporel n'approchera point pour offrir des dons à « Dieu. » Même injonction dans l'Exode : « Les prêtres qui ap- « procheront du Seigneur seront sanctifiés, de peur que le Sei- « gneur ne les abandonne. » Et ailleurs : « Lorsqu'ils s'appro- « cheront pour servir à l'autel du Saint des Saints, ils n'ap- « porteront en eux aucun péché, de peur qu'ils ne meurent. » Quel crime plus énorme ou quelle tache plus honteuse que de s'être révolté contre Jésus-Christ ? que d'avoir dissipé l'Église, acquise et fondée par son sang ? que d'être infidèle à la paix et à la charité évangélique et d'avoir pris les armes pour semer la division parmi le peuple de Dieu, où régnait l'union, la concorde ? Ils reviennent à l'Église, il est vrai ; mais ramènent-ils avec eux ces victimes de la séduction que la mort a frappées

dans l'intervalle, et surprises sans la réconciliation et la paix ? Au jour du jugement, ces mêmes âmes seront redemandées aux mains qui les ont perdues. Qu'ils se contentent donc du pardon, quand ils frappent à la porte de l'Eglise. Dans le séjour de la foi, les distinctions ne sont pas pour la perdition. Quelle faveur tiendrons-nous donc en réserve pour l'innocence, la vertu, la fidélité, si nous honorons le crime, le parjure, la rébellion ?

Nous avons porté à votre connaissance ces décisions, mon frère bien-aimé, dans l'intérêt de notre dignité commune, et pour obéir à la charité que nous nous devons mutuellement; bien convaincus aussi que des ordonnances inspirées par la foi et la piété ne manqueraient pas de plaire à votre piété et à votre zèle pour la foi. Au reste, il en est, nous le savons, qui ne veulent point renoncer aux opinions dont ils sont une fois prévenus, et qui, sans rompre avec leurs collègues, restent attachés à leurs premières coutumes. Sur ce point nous ne faisons le procès ni n'imposons des lois à personne, puisque chaque évêque est libre de gouverner son Eglise selon sa volonté, tion.

sauif à rendre un jour au Seigneur compte de son administration.

Nous souhaitons, frère bien-aimé, que votre santé soit toujours florissante.

## LETTRE LXXII.

A Jubayen. — A l'occasion du baptême des hérétiques.

Cyprien à Jubayen, son frère, salut.

Vous nous avez écrit, frère bien-aimé, pour nous demander notre opinion sur le baptême des hérétiques qui, excommuniés par l'Eglise, établis hors de son sein, s'arrogent un droit et un pouvoir qu'ils n'ont pas. Il nous est impossible de sanctionner leurs prétentions et de souscrire à des illégalités que nous regardons comme des attentats. Nous avons déjà exprimé notre avis sur cette question dans quelques-unes de nos lettres; pour abrégé, je vous envoie une copie de chacune. Vous y trouve-

rez la décision que nous avons prise dans un concile assez nombreux, et la réponse que j'ai adressée ensuite à notre collègue Quintus, qui me consultait sur la même matière. Dernièrement encore, les évêques des provinces d'Afrique et de Numidie se sont réunis au nombre de soixante-onze : nous avons confirmé la sentence précédente, et prononcé qu'il n'y a qu'un seul baptême, le baptême administré par l'Eglise catholique ; par conséquent nous ne rebaptisons pas, mais nous baptisons pour la première fois tous ceux qui, sortant de l'eau profane et adultère, viennent chercher la vie et la justification dans la vérité de l'eau.

Les Novatiens, dites-vous, confèrent un second baptême aux transfuges qu'ils nous enlèvent. Objection peu sérieuse, il nous semble, et incapable de nous ébranler. Qu'avons-nous à démêler avec ce que pratiquent les ennemis de l'Eglise, pourvu que nous maintenions l'excellence de nos droits, et que nous demeurions affermis dans la raison et la vérité. ▲ l'exemple de ces animaux qui, sans être des hommes, répètent les gestes de l'homme, Novatien s'attribue la vérité et l'autorité de l'Eglise catholique, Novatien que l'Eglise a banni de son sein, il y a plus, qui a levé l'étendard contre elle, et s'est déclaré publiquement son ennemi. Sachant bien, en effet, qu'il n'y a qu'un baptême, il s'empare audacieusement de ce baptême unique, pour en conclure que l'Eglise est de son côté, l'hérésie du nôtre. Pour nous, qui embrassons étroitement le tronc et les rameaux de l'arbre sacré, nous affirmons avec une conviction inébranlable que, hors de l'Eglise, tous les droits de l'hérésie sont anéantis ; que le baptême unique se trouve exclusivement parmi nous. C'est parmi nous que lui-même fut autrefois plongé dans l'eau régénératrice, avant qu'il eût rompu le lien de l'unité divine. Que si Novatien estime qu'il faut baptiser hors de l'Eglise ceux qui ont été baptisés dans l'Eglise, pour être conséquent avec ses actes, il aurait dû commencer par lui-même, et recourir à une main étrangère et hérétique, lui qui est d'avis que l'on peut rebaptiser après l'Eglise et contre l'Eglise. Mais, parce que Novatien en est venu à cette har-

diesse, s'ensuit-il que nos droits soient anéantis? Parce que Novatien usurpe les prérogatives du siège pontifical, est-ce une raison pour nous de renoncer aux nôtres? Parce que Novatien, au mépris des droits les plus sacrés, dresse un autel impie, offre un sacrifice impie, désertons-nous l'autel, suspendrons-nous les sacrifices, de peur de paraître lui ressembler? Mais non; il serait vain et absurde que le sectaire, parce qu'il s'arrogé hors de l'Eglise un fantôme de vérité, nous fit abandonner la vérité de l'Eglise.

L'opinion, qu'il faut baptiser ceux qui abandonnent l'hérésie pour venir parmi nous, n'est pas chose nouvelle dans ces contrées. Il y a déjà longtemps que de nombreux évêques, rassemblés sous la présidence d'Agrippin, de vertueuse mémoire, se décidèrent pour l'affirmative. A dater de cette époque jusqu'à nos jours, des milliers d'hérétiques, convertis dans ces provinces, n'hésitèrent point à se laver dans le bain régénérateur; c'est trop peu dire, ils coururent avec empressement et comme chose raisonnable, au-devant de ces eaux salutaires. Il n'est pas difficile au docteur d'inculquer les solides et légitimes principes à l'homme qui, condamnant la malice de l'hérésie, et reconnaissant la vérité de l'Eglise, ne se présente que pour s'instruire, ne s'instruit que pour vivre. Devons-nous encourager par condescendance l'opiniâtreté des sectaires, quand nous trouvons des cœurs disposés à embrasser la vérité?

Un passage de la lettre dont vous m'avez envoyé copie porte « qu'il n'est pas nécessaire de s'enquérir de quelle main vient le baptême, parce que la foi du baptisé a pu lui mériter le pardon de ses fautes. » Ceci m'a paru demander un examen particulier. Je m'y attacherai d'autant plus qu'en nommant Marcion, dans cette lettre, l'auteur soutient qu'il ne faut point baptiser les transfuges de son hérésie, parce qu'ils semblent avoir été baptisés déjà au nom de Jésus-Christ.

Interrogeons la foi de ceux qui se sont séparés d'avec nous, et voyons si elle peut leur mériter quelque grâce. Si notre foi est la foi des hérétiques, il peut en être ainsi de la grâce. Les Patripassiens, les Anthropiens, les Valentiniens, les Apelletiens,

les Ophites, les Marcionites, tous les autres fléaux du Christianisme, tous ces poisons de la vérité, confessent-ils avec nous le même Père, le même Fils, le même Saint-Esprit, la même Eglise? Dès-lors, la croyance étant commune, le baptême peut être commun. Pour ne pas examiner ici en détail les inepties ou les monstruosité de chaque hérésie, aussi bien quel serait le profit de ces récits honteux ou révoltants? bornons-nous à Marcion, dont il est parlé dans la lettre que vous nous avez transmise, et voyons si le baptême qu'il administre peut être légitime.

Lorsque le Seigneur, après sa résurrection, envoie ses disciples, il leur enseigne comment ils devaient baptiser. « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre, dit-il; allez donc, instruisez les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » C'est au nom de la Trinité que les nations seront baptisées, Jésus-Christ le déclare. Or, Marcion reconnaît-il la Trinité? Admet-il avec nous le même Père créateur? Confesse-t-il avec nous Jésus-Christ, son Fils, né de la Vierge Marie; Verbe fait chair, portant le fardeau de nos péchés, triomphant de la mort en mourant pour nous, préluant par sa résurrection à la résurrection de la chair, et prouvant à ses disciples qu'il était ressuscité dans la même chair? Non assurément; la croyance de Marcion et de ses pareils est bien différente. Que trouve-t-on chez eux, excepté le blasphème, l'apostasie, et des disputes qui ruinent la sainteté et la vérité? Comment donc celui qui est baptisé parmi eux obtiendrait-il, à l'aide d'une foi erronée et menteuse, la rémission de ses péchés et la grâce de la divine réconciliation? Si, en effet, comme il plaît à quelques-uns de le soutenir, il peut recevoir hors de l'Eglise, je ne sais quelle effusion spirituelle, elle est l'infailible conséquence de la foi. Or, il est impossible au détenteur du mensonge de recevoir la vérité; il croyait à l'adultère, à la profanation; il a donc reçu la profanation et l'adultère. Le prophète Jérémie dit un mot en passant de ce baptême sacrilège: « Pourquoi ceux qui me contristent ont-ils prévalu? » Ma plaie s'est endurcie, qui la guérira? Elle est devenue

« pour moi comme le mensonge de cette eau trompeuse et qui s'échappe. » L'Esprit saint nous signale par la bouche du prophète une eau trompeuse et qui s'échappe. Quelle est cette eau menteuse et perfide, si ce n'est l'eau qui contrefait la réalité du baptême, et dérobe la grâce de la foi par des apparences frauduleuses ? Si, avec une foi erronée, on reçoit le baptême hors de l'Eglise, et avec lui la rémission des péchés, donc la même foi confère aussi l'Esprit saint ; donc il n'est pas nécessaire que l'hérétique, en venant à nous, reçoive l'Esprit saint par la consécration pontificale et l'imposition des mains. Hors de nous, il a reçu l'un et l'autre, ou bien il n'a rien reçu hors de nous. Mais où et par qui peut se conférer la rémission des péchés donnée par le baptême ? Il n'est pas difficile de le voir.

C'est à Pierre, sur lequel Jésus-Christ a bâti son Eglise, à Pierre, dans lequel il a placé la source de l'unité, que le Sauveur transmet d'abord le pouvoir de délier dans les cieux ce qu'il avait délié sur la terre. Même langage à ses disciples après sa résurrection : « Ainsi que mon père m'a envoyé, je vous envoie. Puis il souffla sur eux, et il ajouta : Recevez l'Esprit saint ; les péchés seront remis à qui vous les remettrez, et retenus à qui vous les retiendrez. » Nous concluons de là que le droit de baptiser et de remettre les péchés appartient exclusivement à ceux qui sont investis de l'autorité de l'Eglise, et qui demeurent établis dans la loi évangélique et dans l'ordination du Seigneur, mais que, hors de là, rien n'est lié, rien n'est délié, puisque tout manque à la fois, dispensateur et puissance. Et quand nous avançons, frère bien-aimé, que le Seigneur a pourvu à tout cela par des dispositions fixes et invariables, et qu'il n'est permis à personne d'usurper sur les droits du prêtre et de l'évêque, nous avons pour nous l'autorité des saintes Ecritures. Voyez Choré, Dathan et Abiron ! Ils attentent aux privilèges d'Aaron et de Moïse ; mais leur sacrifice illégal ne reste pas longtemps impuni. Nous lisons ailleurs que la colère du Très-Haut dévora tout-à-coup les fils d'Aaron, pour avoir allumé sur l'autel un feu étranger. Dès-lors quel supplice

attend les téméraires qui introduisent une eau étrangère dans un baptême mensonger ? Oui, qu'ils tremblent les hérétiques, qui osent exercer des droits réservés à l'Eglise seule !

— Mais, dit-on, ceux qui avaient été baptisés dans Samarie, à l'arrivée des apôtres Pierre et Jean, ne reçurent que l'imposition des mains, pour que l'Esprit saint leur fût communiqué; mais ils ne furent point rebaptisés.

Cet exemple, frère bien-aimé, ne va point à la question. Ceux qui croyaient dans Samarie, croyaient d'un foi vraie et sincère. Le diaque Philippe, qui avait précédé les apôtres, les avait baptisés dans l'Eglise qui est une, qui seule a droit de remettre les péchés. Ils avaient reçu de la main de l'Eglise un baptême légitime; un second baptême était donc superflu. Pierre et Paul complétèrent seulement ce qui leur manquait; ils prièrent pour eux, et leur imposèrent les mains pour leur communiquer l'Esprit saint. C'est ce qui se pratique encore aujourd'hui chez nous. Les néophytes de l'Eglise, au sortir du bain sacré, sont présentés à l'évêque qui, par la prière et l'imposition des mains, appelle sur eux les grâces du Seigneur, et consomme leur dignité en les marquant du sceau divin. Je ne vois donc là, frère bien-aimé, aucune raison pour donner les mains aux prétentions des hérétiques et leur livrer le baptême qui n'appartient qu'à l'Eglise. Le soldat valeureux défend le camp de son chef contre les assauts des rebelles ou des ennemis; à son tour, un chef intrépide meurt avec son drapeau. Il est écrit: « Le Seigneur ton Dieu est un Dieu jaloux. » Nous qui avons reçu l'Esprit de Dieu, soyons aussi jaloux de notre foi. C'est par ce zèle ardent que Phinée plut à Dieu, et mérita d'apaiser la colère du Seigneur, indigné contre le peuple, qu'il livrait à la mort. Pourquoi reconnaître une Eglise adultère, impure, et ennemie de la céleste unité, nous qui ne connaissons qu'un seul Christ, qu'une seule Eglise, son ouvrage ! Image de l'Eden, l'Eglise renferme dans son enceinte des arbres destinés à porter du fruit. L'arbre stérile, ou qui ne porte pas de bons fruits, est coupé et jeté aux flammes. Quatre grands fleuves, c'est-à-dire quatre évangiles, fécondent ces arbres par les sa-

lulaires effusions du baptême et des dons célestes. Peut-on ouvrir les sources de l'Eglise, quand on n'est pas dans l'Eglise? Comment distribuer à ses frères les eaux vivifiantes de l'Eden, si on a perverti sa foi, et que, condamné par sa propre bouche, et relégué loin des fontaines d'où jaillit la vie, on soit travaillé d'une soif éternelle? « Vous tous qui avez soif, s'écrie le Seigneur, venez, et abreuvez-vous aux sources d'eau vive qui coulent de mon sein. » Où ira celui qui a soif? à l'hérésie, qui n'a ni source, ni fleuve, ni eau vivifiante? ou bien à l'Eglise dont l'unité est fondée par la parole du Seigneur sur un seul qui en a reçu les clés? C'est l'Eglise seule, qui possède exclusivement et dans sa plénitude la puissance de celui qui est à la fois son maître et son époux; c'est dans elle que nous présidons; c'est pour défendre son honneur et son unité que nous combattons tous les jours; c'est sa grâce, c'est sa gloire que nous défendons avec tout le dévouement de la fidélité; c'est nous enfin qui, par la permission divine, abreuvons le peuple de Dieu dans sa soif, nous qui veillons à la garde des sources sacrées. Si donc nous ne faisons que maintenir nos droits de possession, si nous reconnaissons le sacrement de l'unité, pourquoi nous donner pour des prévaricateurs de la vérité, pour des déserteurs de l'unité? Semblable à l'Eglise, qui conserve toujours incorruptible sa pudeur virginale, l'eau du baptême ne peut subir ni altération, ni mélange adultère. Si les hérétiques sont soumis à l'Eglise, s'ils habitent dans son sein, ils ont part aussi à son baptême et à ses bienfaits; mais s'ils sont étrangers à l'Eglise, disons-mieux, s'ils ont levé l'étendard contre elle, comment peuvent-ils baptiser de son baptême? En effet, reconnaître et valider le baptême des hérétiques, n'est pas une concession de médiocre importance, parce que le baptême étant la source de la foi, c'est par lui que nous entrons dans l'espérance de la vie immortelle; par lui que commence l'œuvre divine de la miséricorde et de la justification. Accordez la légitimité du baptême aux hérétiques, il s'ensuit que le néophyte a pu recevoir la rémission de ses péchés. S'il a reçu la rémission de ses péchés, s'il a été justifié, s'il est devenu le sanctuaire de

Dieu , de quel Dieu demanderai-je ? Est-ce de Dieu le Père ? Non n , sans doute, puisqu'il ne croit pas au Père. Est-ce de Jésus-Christ ? Pas davantage. Il n'a pu devenir le temple de Jésus-Christ , puisqu'il nie que Jésus-Christ soit Dieu. Ce sera donc du Saint-Esprit ? Mais comme ils ne sont tous trois qu'un même Dieu , l'Esprit saint se plaira-t-il dans un séjour où l'on maudit le Père, où l'on maudit le Fils ?

Inutilement donc, vaincu par les armes de la raison , on se réfugie dans la force de la coutume, comme si la coutume pouvait prescrire contre la vérité, ou que, dans les matières spirituelles, on ne dût pas souscrire aux salutaires révélations de l'Esprit saint ? La simplicité qui s'égaré de bonne foi est digne de pardon, comme le dit l'apôtre en l'appliquant à lui-même : « J'étais autrefois un blasphémateur, un persécuteur, et un vé-  
« ritable ennemi ; Dieu m'a pardonné, parce que j'ai fait tous  
« ces maux dans l'ignorance. » Mais après que l'inspiration et la révélation ont parlé, persévérer dans son erreur en pleine connaissance de cause, c'est pécher sans excuse, c'est se révolter contre la raison qui condamne, et se retrancher dans une orgueilleuse opiniâtreté.

Et qu'on ne dise pas : Nous suivons les traditions des apôtres. Les apôtres ! ils ne nous ont laissé qu'une Eglise, qu'un baptême, qui n'existe que chez elle ; nous ne voyons pas qu'ils aient admis à leur communion aucun homme qui eût été baptisé parmi les hérétiques pour en conclure que les apôtres ont approuvé le baptême des hérétiques.

Que si on essayait de se prévaloir de ce passage de l'apôtre, pour y trouver une approbation des hérétiques : « De quelque  
« manière que ce puisse être, soit par occasion, soit par un vrai  
« zèle, » nous répondrions que ces paroles ne peuvent servir aucunement les défenseurs du baptême des hérétiques. L'apôtre Paul, en effet, ne parlait ni des hérétiques ni de leur baptême, pour que l'on ait droit d'en tirer aucune conséquence applicable à cette matière. Il ne parlait que des fidèles, qui marchaient sans règle et en opposition avec la discipline ecclésiastique, et qui gardaient la crainte de Dieu et la vérité de l'E-

vangile. Quelques-uns avaient annoncé la parole de Dieu avec zèle et courage; d'autres n'avaient obéi qu'à des rivalités jalouses; ceux-ci avaient observé à son égard une charité toute fraternelle; ceux-là l'avaient poursuivi par la malveillance et par un esprit de dissension. Quant à lui, ajoutait-il, il supportait patiemment toutes ces tribulations, pourvu que, soit par occasion, soit par un zèle véritable, le nom de Jésus-Christ qu'il prêchait parvint à la connaissance d'un grand nombre, et que la semence de la parole, faible encore à son origine, grandit par la prédication. Or, autre chose est que ceux qui sont dans l'Eglise proclament le nom de Jésus-Christ, autre chose que ceux qui sont dehors et en guerre avec elle baptisent au nom de Jésus-Christ.

Au lieu de s'appuyer des paroles que l'apôtre appliquait à ses frères, les défenseurs de la cause hérétique feraient mieux de nous prouver que l'apôtre a cru devoir sacrifier la vérité aux hérétiques, fût-ce dans la circonstance la plus légère. Qu'ils nous le montrent se déclarant l'approbateur de leur foi, ratifiant leur baptême, ou bien écrivant quelque part que, hors de l'Eglise, le parjure et le blasphémateur pouvaient recevoir la rémission de leurs péchés. Or, si nous examinons quel était le sentiment des apôtres sur les hérétiques, nous trouvons qu'à chaque page de leurs lettres ils maudissent avec horreur leur sacrilège perversité. « Leurs discours, nous disent-ils, est un mal rengeur qui gagne de proche en proche. » Comment alors une parole qui gagne de proche en proche comme un mal rengeur, jusqu'à l'oreille de ceux qui écoutent, peut-elle conférer la rémission des péchés? « Il n'y a point de société possible entre la justice et l'iniquité; point d'alliance entre la lumière et les ténèbres. » Dès-lors comment les ténèbres peuvent-elles éclairer, ou l'iniquité justifier? « Ils ne sont pas de Dieu, mais ils viennent de l'esprit de l'antechrist; » dès-lors, comment ceux qui sont les ennemis de Dieu, et dont l'esprit de l'antechrist assiège le cœur, peuvent-ils administrer les choses spirituelles et divines? Si donc nous laissons de côté toutes les ruses de la discussion humaine pour remonter dans la sincérité du cœur à l'autorité

de l'Évangile et à la tradition des apôtres, nous reconnaitrons que ceux-là ont perdu tout droit aux grâces de l'Église et du salut, qui, dispersant et attaquant l'Église de Jésus-Christ, sont flétris par le Sauveur du nom d'ennemis, par les apôtres du nom d'antechrists.

Et qu'on ne vienne pas, dans le but de supplanter la vérité chrétienne, nous opposer le nom de Jésus-Christ et nous dire : « Ceux qui ont été baptisés au nom de Jésus-Christ, en quel-  
« que lieu et de quelque manière qu'ils l'aient été, ont reçu  
« la grâce du baptême, » puisque Jésus-Christ lui-même nous parle ainsi : « Tous ceux qui me disent Seigneur, Seigneur, n'en-  
« treront pas dans le royaume des cieux. » Ailleurs il nous avertit d'avance de ne pas nous laisser surprendre par les faux Christs et les faux prophètes qui viendraient sous son nom.  
« Plusieurs viendront en mon nom, disant : moi je suis le Christ,  
« et ils en séduiront plusieurs. » Puis il ajoute : « Pour vous,  
« prenez garde ; car je vous ai avertis de tout cela. »

Il faut en conclure que l'on ne doit pas se hâter d'accueillir tout ce qui se débite au nom de Jésus-Christ, mais seulement tout ce qui fait dans la vérité de Jésus-Christ. De ce que les Évangiles et les Épîtres des apôtres nous affirment que le nom de Jésus-Christ remet les péchés, il ne s'en suit pas, que le Fils à lui seul puisse sauver qui que ce soit, sans le Père et contre le Père. Ils voulaient seulement témoigner aux Juifs qui se vantaient d'avoir le Père, que la foi au Père ne leur serait d'aucun secours s'ils ne croyaient au fils qu'il avait envoyé. Il fallait qu'à la connaissance de Dieu, père et créateur, ils joignissent la connaissance du fils, qui était son Christ, afin de dissiper l'illusion qu'ils se faisaient en croyant connaître le père sans connaître le fils qui disait : « Personne ne vient au  
« Père que par moi. » Qu'il soit nécessaire de connaître l'un et l'autre pour être sauvé, il le déclare expressément. « La vie  
« éternelle consiste à vous connaître vous le seul Dieu vérita-  
« ble et Jésus-Christ que vous avez envoyé. » Ainsi puisque d'après la déclaration et le témoignage de Jésus-Christ lui-même, il faut connaître d'abord le Père qui a envoyé, et en-

suite Jésus-Christ qui a été envoyé, et qu'il ne peut y avoir d'espérance de salut que par la connaissance de l'un et de l'autre, comment croire que ceux qui ont été baptisés parmi les hérétiques, au nom de Jésus-Christ, aient obtenu la rémission de leurs péchés, lorsqu'ils ignoraient, que dis-je ? lorsqu'ils blasphémaient le Père ? Il n'en était pas des Juifs sous les apôtres comme des païens aujourd'hui. Les Juifs qui avaient déjà reçu le baptême de la loi mosaïque devaient encore être baptisés au nom de Jésus-Christ, témoin ce que dit Pierre dans les Actes des apôtres : « Faites pénitence et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, en rémission de vos péchés et vous recevrez le don du Saint-Esprit. Car la promesse est faite à vous et à vos enfants, et à tous ceux qui sont éloignés, autant que le Seigneur notre Dieu en appellera. »

Pierre fait mention de Jésus-Christ, non pour le séparer du Père, mais pour associer le Père au Fils. Enfin, lorsque le Seigneur après sa résurrection envoie les apôtres aux nations, il leur ordonne de les baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Comment donc soutenir après cela, que le Gentil, baptisé hors de l'Eglise, ou plutôt contre l'Eglise, n'importe en quel lieu, n'importe de quelle manière, peut obtenir la rémission de ses péchés, pourvu qu'il ait été baptisé au nom de Jésus-Christ, lorsque Jésus-Christ lui-même ordonne de baptiser dans la pleine et indivisible union de la Trinité ? Prétendrait-on par hasard que celui qui renie le Christ est renié par lui ; mais que celui qui renie son père qu'il a confessé lui-même, n'est pas renié par lui, loin de là, que le blasphémateur de celui que Jésus-Christ a proclamé son Seigneur et son Dieu reçoit de Jésus-Christ, en récompense de ses blasphèmes, la rémission de ses péchés et la sanctification du baptême ? Qu'on m'explique donc par quelle puissance celui qui nie Dieu le créateur, père de Jésus-Christ, obtiendra dans le baptême la grâce de la justification, puisque cette puissance en vertu de laquelle nous sommes baptisés et sanctifiés, Jésus-Christ l'a reçue de ce même père qu'il déclare plus grand que lui, par qui il veut être glorifié, dont il a docilement accompli la volonté,

jusqu'à boire le calice de sa passion et se soumettre à la mort. Mais vouloir que celui qui blasphème odieusement contre le père de Jésus-Christ, contre son Seigneur et son Dieu, n'en reçoive pas moins la rémission des péchés au nom de Jésus-Christ, qu'est-ce autre chose que participer aux blasphèmes de l'hérésie? Et puis quelle étrange inconséquence! Celui qui nie le Fils de Dieu, n'aura point le Père, tandis que celui qui nie le Père, semblera avoir le Fils, lorsque le Fils lui-même a déclaré formellement que « Nul ne peut venir à lui, si cela ne lui a été donné par le Père, » afin de nous convaincre qu'on ne peut recevoir du Fils, dans le baptême, aucune rémission des péchés, si elle n'a été donnée par le Père, d'autant plus qu'il ajoute encore? « Toute plante que mon Père céleste n'a point plantée, sera arrachée. »

Si les disciples de Jésus-Christ refusent d'apprendre de la bouche de Jésus-Christ, tout ce que le nom de Père réclame d'honneur et de vénération, qu'ils interrogent au moins les exemples de la terre, et qu'ils sachent que Jésus-Christ a fait de cet oracle un reproche sévère : « Les enfants de ce siècle sont plus habiles dans la conduite de leurs affaires que les enfants de lumière. » Dans ce monde, qu'une bouche insolente verse le mépris sur un père, insulte à son honneur, déchire sa réputation! Soudain le fils s'indigne, frémit de colère, et venge cet affront par tous les moyens qui sont en son pouvoir. Quoi donc! Le Christ, à votre avis, laissera-t-il impuni le blasphémateur qui s'attaque à son père? Le baptême renverra-t-il pur de tout péché le malheureux qui, au sortir de là, poursuivra ses sacrilèges invectives, et dans le déchaînement de sa langue impure ajoutera imprécations sur imprécations? Un Chrétien, un serviteur de Dieu, peut-il le concevoir? Sa foi peut-elle y souscrire? sa bouche le répéter? Et ce précepte divin qui nous crie, « Honore ton père et ta mère, » qu'en faites-vous si le titre de Père, sacré dans l'homme, est violé impunément dans la personne de Dieu? Cet anathème que Notre-Seigneur lance lui-même dans l'Évangile: « Celui qui maudira son père ou sa mère mourra de mort! », que devien-

dra-t-il, si le législateur après avoir prononcé la sentence de mort contre le fils ingrat qui injurie son père, selon la chair, récompense par le don de la vie les fils qui maudissent leur père spirituel, qui déchirent le sein de l'Eglise leur mère? Exécrable proposition devant laquelle cependant plusieurs ne reculent pas! Un Dieu a déclaré que le blasphème contre l'Esprit-Saint est éternel et irrémissible! Et ce même Dieu promettrait de sanctifier par les salutaires effusions du baptême l'impie qui blasphème contre Dieu le Père! Admettre à la communion de l'Eglise des hommes de ce caractère qui s'y présentent sans la grâce de son baptême, n'est-ce pas faire cause commune avec les péchés d'autrui ou plutôt avec des péchés éternels, puisque c'est dans le baptême seulement qu'ils peuvent se purifier? Au reste quelle absurdité, quel renversement de toute raison de notre part qu'au moment où les hérétiques eux-mêmes, répudiant l'erreur et le crime dans lequel ils étaient engagés, reconnaissent la vérité de l'Eglise, nous mutilions, nous, les droits et le sacrement de cette même vérité, pour dire à ceux qui viennent à nous avec les larmes du repentir: « Vous avez obtenu la rémission de vos péchés, » lorsqu'eux mêmes confessent leurs péchés et ne recourent à l'Eglise que pour en solliciter le pardon!

D'après toutes ces considérations, nous devons, frère bien-aimé, garder inviolablement la foi ainsi que la vérité de l'Eglise catholique, sans sortir de son enseignement, et prouver par les préceptes de l'Evangile et la tradition des apôtres que telle est la discipline et le sceau de l'unité. Quel donc! le baptême aurait-il plus de puissance que la confession et le martyre, où l'homme proclame le nom de Jésus-Christ devant la multitude et reçoit le baptême du sang? Disons-le toutefois, le baptême de sang est stérile pour l'hérétique, qui confesse Jésus-Christ en dehors de l'Eglise, à moins que, s'inscrivant en faux contre le témoignage de l'apôtre, qui déclare infructueux une pareille mort et un pareil martyre, les défenseurs et les avocats des hérétiques ne proclament martyrs ceux qui ont été immolés dans cette prétendue confession du Christ. Si le baptême de la con-

fession publique et du sang n'est d'aucun secours à l'hérétique, parce qu'il n'y a pas de salut hors de l'Eglise; combien moins encore lui servira la contagion de cette eau adultère qui, coulant dans l'ombre et dans un repaire de voleurs, au lieu de laver les péchés anciens, en ajoute de nouveaux et de plus graves? J'en conclus qu'il n'y a point de baptême commun entre nous et l'hérésie, puisque nous n'avons avec elle rien de commun, ni Dieu le Père, ni Jésus-Christ, son Fils, ni l'Esprit saint, ni la foi, ni l'Eglise elle-même. Voilà pourquoi il faut baptiser ceux qui passent de l'hérésie à l'Eglise, afin que, plongés dans les eaux légitimes, véritables, uniques, de la sainte Eglise, et préparés au royaume de Dieu par la régénération divine, ils renaissent en vertu de l'un et de l'autre sacrement, puisqu'il est écrit : « Si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit saint, il ne peut voir le royaume de Dieu. »

Ici, quelques-uns, croyant étouffer la vérité des oracles évangéliques, sous l'argumentation de l'homme, nous opposent un exemple tiré des Catéchumènes. — Je suppose, disent-ils, que l'un d'eux ait été livré aux magistrats et immolé pour le nom de Jésus-Christ, avant d'avoir été baptisé dans l'Eglise : a-t-il perdu l'espérance du salut et la récompense de sa confession, parce qu'il n'a pu être préalablement régénéré dans l'eau? Apologistes et fauteurs de l'hérésie, sachez-le d'abord, ce catéchumène avait une foi entière; il vivait dans la vérité de l'Eglise; il est parti du camp sacré pour aller combattre le démon, avec une pleine connaissance de Dieu le Père, de Jésus-Christ et de l'Esprit saint. En second lieu, le sacrement du baptême ne lui a point manqué; il a été baptisé dans son sang, baptême le plus glorieux, le plus élevé en honneur, et dont Jésus-Christ disait qu'il avait encore un autre baptême dont il voulait être baptisé. Or, que ceux qui ont été baptisés dans leur sang et sanctifiés par leur martyre soient consommés pour la gloire, et jouissent des promesses divines, le Seigneur le déclare encore dans l'Evangile, lorsque, s'adressant au larron qui croyait en lui et le confessait jusque dans les ignominies de la passion, il lui dit : « Tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis. »

Nous donc, qui avons entre les mains le dépôt de la foi, gardiens de la vérité, n'allons pas tromper ceux qui cherchent la lumière et qui implorant avec les larmes de la pénitence le pardon de leurs péchés. Au lieu de surprendre leur religion, dissipons leurs doutes, réformons leurs erreurs, et conduisons-les au royaume des cieux par la route des divins enseignements !

Mais, me dira-t-on, que vont devenir ceux qui, par le passé, arrivant de l'hérésie à l'Eglise, y ont été admis sans le baptême ? Dieu, répondrai-je, est assez bon, assez puissant pour leur faire miséricorde ; il ne repoussera pas des trésors de l'Eglise ceux qu'elle a une fois admis avec simplicité dans son sein, et qui s'y sont endormis du dernier sommeil. Mais, parce qu'on s'est trompé une fois, ce n'est pas une raison pour se tromper toujours. Le rôle qui convient à des hommes sages et animés par la crainte de Dieu, c'est de suivre avec plaisir et sans délai la lumière, aussitôt qu'elle brille à leurs yeux, plutôt que de lutter opiniâtrément, en faveur des hérétiques, contre leurs frères et leurs collègues dans l'épiscopat.

Et qu'on ne dise pas que les hérétiques, scandalisés par le baptême qu'on leur oppose, et dans lequel ils verront un second baptême, seront moins disposés à revenir à l'Eglise. Il y a mieux : cette déclaration publique de notre foi les convaincra plus profondément de la nécessité où ils sont d'embrasser la vérité. En effet, s'ils voient que nos décisions valident et légitiment leur baptême, ils se croiront aussitôt en possession de l'Eglise et de toutes ses grâces. Dès-lors plus de motif qui les ramène à nous. Ils auront le baptême ; ils en concluront que tout le reste leur appartient également. Démontrez-leur au contraire que, hors de l'Eglise, le baptême est sans vertu, et qu'il n'y a point de rémission des péchés, vous les verrez bientôt se presser dans nos rangs, et solliciter instamment les dons et les grâces de l'Eglise notre mère, bien sûrs que, pour arriver à la consommation des promesses, il faut passer par la vérité de l'Eglise. Se refuseront-ils à recevoir dans notre sein le vrai, le légitime baptême, quand nous leur prouverons, les Actes des

apôtres à la main, que Paul rebaptisait ceux qui avaient été baptisés par Jean ? Comment imaginer maintenant que plusieurs de nos frères ratifient le baptême des hérétiques, parce qu'il est venu le premier, et regardent comme un crime de baptiser après les ennemis de Dieu, sous le prétexte qu'il y aurait double baptême, lorsque nous voyons le baptême conféré à ceux que Jean avait déjà baptisés, Jean, le plus grand des prophètes, prévenu par la grâce divine dès le sein de sa mère ; Jean, qui était animé de l'esprit et de la vertu d'Elie ; Jean, qui n'était pas l'ennemi de son Dieu, mais son messager, son précurseur ; qui, après l'avoir prédit en paroles, a pu dire : Le voici ! Jean enfin, qui eut l'insigne honneur de baptiser celui au nom duquel toutes les nations sont baptisées.

Si l'hérétique a baptisé légitimement, parce qu'il a baptisé le premier, il suit de là que le baptême n'est plus qu'un domaine livré au premier occupant. Et comme le baptême et l'Eglise se tiennent par des nœuds indissolubles, quiconque envahira le baptême avant son rival, restera maître de l'Eglise. Vous voilà hérétique à ses yeux, pour être arrivé le second, et avoir sacrifié le droit qui vous avait été transmis. Or, qu'il soit périlleux d'abandonner ses prérogatives et de se relâcher de son droit dans les choses divines, l'Ecriture nous l'atteste, lorsqu'elle nous montre dans la Genèse Esaü cédant inconsidérément sa prééminence, sans pouvoir jamais la recouvrer.

Telles sont, frère bien-aimé, les courtes réflexions par lesquelles j'ai cru devoir vous répondre, selon la médiocrité de nos lumières ; toutefois ne voulant rien préjuger ni prescrire, et laissant à chaque évêque la liberté d'agir selon sa volonté. Quant à nous, à Dieu ne plaise que nous entrions en litige à cause des hérétiques, avec nos collègues dans l'épiscopat, du moins autant qu'il est en notre pouvoir ! Nous gardons avec eux la concorde et la paix du Seigneur, d'autant plus que l'apôtre dit : « Si quelqu'un aime à contester, pour nous, ce n'est point « là notre coutume, ni celle de l'Eglise [de Dieu. » Nous conservons inviolablement la charité du cœur, l'honneur de notre collège, le lien de la foi et la concorde du sacerdoce. C'est pour

atteindre ce but qu'avec la permission du Seigneur, et d'après ses inspirations, nous avons écrit dernièrement, selon la mesure de notre médiocrité, un Traité sur les avantages de la patience. Nous vous l'envoyons comme un témoignage de notre mutuelle affection.

Je souhaite, frère bien-aimé, que votre santé soit toujours florissante.

### LETTRE LXXIII.

A Pompée, évêque de Sabrate, dans la Tripolitaine, en réponse à la lettre du pape Étienne.

Cyprien à Pompée, son frère, salut.

Quoique nous ayons longuement traité, frère bien-aimé, tout ce qui concerne le baptême des hérétiques, dans les lettres dont je vous envoie une copie, cependant, puisque vous exprimez le désir de connaître ce qu'Étienne, notre frère, a répondu à nos lettres, je vous adresse également une copie de sa réponse. Cette lettre vous convaincra qu'il défend de plus en plus l'erreur, puisqu'il s'efforce de faire prévaloir la cause des hérétiques sur les chrétiens et l'Eglise de Dieu. En effet, parmi beaucoup d'autres choses pleines d'orgueil, étrangées au sujet, ou contradictoires avec elles-mêmes, il ajoute ces mots : « Si donc  
« quelqu'un vient à nous, n'importe l'hérésie qu'il abandonne,  
« qu'on suive la tradition sans rien innover, c'est-à-dire qu'on  
« impose les mains seulement en signe de pénitence au nou-  
« veau-venu, puisque les hérétiques, proprement dits, ne bap-  
« tisent point ceux qui viennent à eux d'un autre parti, mais  
« se contentent de les admettre à leur communion <sup>1</sup>. » Il défend de baptiser dans l'Eglise celui qui se présente à elle, quelle qu'ait été son hérésie, qu'est-ce à dire ? il décide que le bap-

<sup>1</sup> Saint Étienne parlait ici des Montanistes. Montan n'obligeait pas à la réitération du baptême ceux qui lui venaient du parti de Marcion; Marcion, de son côté, en faisait autant à l'égard de ceux qui lui venaient du parti de Montan.]

tême de tous les hérétiques est véritable et légitime. Ainsi, comme chaque hérésie a son baptême et ses péchés distincts, lui, en admettant le baptême de chacune d'elles, accumule sur sa tête les prévarications de toutes. — « Attachez-vous à la tradition, sans rien innover, » dit-il ! comme si c'était innover que de garder l'unité, que d'attribuer à l'Eglise, qui est essentiellement une, l'unité du baptême ; comme si l'innovation n'était pas du côté de celui qui, oubliant l'unité, adopte le mensonge et la contagion d'une eau sacrilège ! « Qu'on suive la tradition « sans rien innover. » Mais de quelle tradition s'agit-il ? Emane-t-elle du Seigneur et des apôtres ? A-t-elle sa source dans l'Evangile et les épîtres apostoliques ? Oui, sans doute ; il faut accomplir ce qui est écrit. Dieu nous le déclare d'avance, lorsqu'il dit à Jésus, fils de Navé : « Que le livre de cette loi soit toujours « devant tes yeux ; tu le méditeras jour et nuit, afin que tu « gardes et que tu accomplisses tout ce qui est écrit. » De même, quand le Seigneur envoie ses apôtres, il leur ordonne de baptiser les nations et de leur apprendre à observer tout ce qu'il a commandé.

Si donc il est écrit, soit dans l'Evangile, soit dans les Epîtres ou les Actes des apôtres : on ne baptisera point ceux qui viennent de l'hérésie, quelle qu'elle soit ; mais on se contentera de leur imposer les mains en signe de pénitence, eh bien ! conformons-nous à cette sainte et divine tradition ! Mais s'il est vrai qu'à chaque page les hérétiques soient appelés « des ennemis, des antechrists, des hommes qu'il faut fuir, pleins de malice, et déjà condamnés par eux-mêmes, » comment nous dispenser de condamner ceux qui, au témoignage de l'apôtre, ont déjà prononcé leur sentence ? A Dieu ne plaise qu'on diffame les apôtres jusqu'au point de s'imaginer qu'ils aient ratifié le baptême des hérétiques, ou qu'ils les eussent admis à leur communion sans leur conférer préalablement le baptême de l'Eglise, puisqu'ils se sont exprimés si énergiquement sur leur compte ! Et quand tenaient-ils ce langage ? A une époque où les hérésies les plus dangereuses n'avaient pas encore levé la tête ; où Cerdon n'était pas encore venu à Rome sous Higin, son

neuvième pontife ; où Marcion , disciple de Cerdon , n'était pas encore sorti du Pont , après avoir surpassé l'audace et les crimes de son maître. A Marcion en effet appartient le triste honneur d'avoir commencé à blasphémer Dieu le Père avec plus d'insolence que ses prédécesseurs ; d'avoir fourni à l'hérésie révoltée contre l'Eglise des armes plus cruelles , plus en harmonie avec sa fureur. S'il est avéré que , depuis les apôtres , il s'est élevé des hérésies plus nombreuses et plus funestes ; si on ne trouve par le passé aucune prescription qui enjoigne d'imposer seulement les mains à l'hérétique pour le réconcilier , et de l'admettre sans autre formalité à la communion ; s'il n'y a d'ailleurs qu'un baptême , et que ce baptême se trouve parmi nous , privilège exclusif de l'Eglise , quel nom donner à cette orgueilleuse obstination , qui préfère la tradition de l'homme à la volonté divine , oubliant combien la colère de Dieu s'irrite , alors que la créature ruine ses commandements par des nouveautés criminelles ? C'est l'oracle qu'il nous crie par la bouche de son prophète : « Ce peuple m'honore des lèvres , mais son cœur est loin de moi ; vainement ils me servent , puisqu'ils enseignent les commandements et la doctrine de l'homme. » Notre-Seigneur nous adresse les mêmes reproches dans l'Evangile : « Vous rejetez la parole de Dieu pour établir vos propres traditions. » Fidèle à ce précepte , le bienheureux apôtre Paul nous donne aussi cet avertissement : « Si quelqu'un enseigne autre chose et ne se rend point aux saintes paroles de Jésus-Christ notre Seigneur et à sa sainte doctrine , c'est un orgueilleux qui ne sait rien. Eloignez-vous d'un pareil homme. » Belle et légitime tradition , que nous propose notre frère Etienne ! autorité vraiment respectable , qui vient nous dire : « Les hérétiques proprement dits ne baptisent point ceux qui viennent à eux d'un autre parti ; ils se contentent de les admettre à leur communion. » Eh quoi ! voilà donc l'Eglise de Dieu , l'épouse du Christ , réduite à la douloureuse ignominie de prendre ses modèles dans le camp de l'hérésie ! Il faudra , pour faire couler les grâces divines dans les sacrements , que la lumière dise aux ténèbres : Donne-moi des règles , et que

les Chrétiens imitent des antechrists. O aveuglement du cœur ! ô aberration de l'esprit, que de ne pas vouloir reconnaître l'unité de la foi qui découle de Dieu le Père, et qui a pour fondateur Jésus-Christ notre Seigneur, notre Dieu ! Car, s'il n'y a point d'Eglise parmi les hérétiques, parce que l'Eglise est une et indivisible ; si le Saint-Esprit n'est point avec eux, parce qu'il ne peut habiter parmi des étrangers et des profanes, il suit de là que le baptême, marqué de la même unité, ne peut se trouver dans la société des hérétiques, puisqu'il est inséparable de l'Eglise et de l'Esprit saint.

Diront-ils que la vertu du baptême réside dans la majesté du Dieu au nom duquel il est administré, et qu'ainsi tous les néophytes, baptisés au nom de Jésus-Christ, n'importe où, n'importe comment, sont renouvelés dans leur nature et pleinement sanctifiés ? Mais alors, pourquoi l'hérésie ne peut-elle pas aussi imposer les mains à son néophyte, afin de le mettre en possession du Saint-Esprit ? Pourquoi la majesté de ce nom, tout-à-l'heure si puissante dans la sanctification baptismale, demeure-t-elle inefficace et stérile dans l'imposition des mains ? Une personne, née hors de l'Eglise, peut devenir le temple de Dieu, selon vous : alors, pourquoi le Saint-Esprit ne pourrait-il pas descendre dans ce temple ? Libre du fardeau de ses péchés dans le bain régénérateur, sanctifiée et spirituellement changée en un homme nouveau, n'est-elle pas devenue capable de recevoir le Saint-Esprit, puisque l'apôtre dit : « Vous « tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous avez revêtu « Jésus-Christ ? » Si, quoique baptisé chez les hérétiques, on peut revêtir Jésus-Christ, à plus forte raison peut-on recevoir l'Esprit saint, envoyé par Jésus-Christ. Il faudra donc soutenir que l'envoyé est supérieur à celui qui envoie, sans compter d'ailleurs que le Saint-Esprit et Jésus-Christ sont inséparables, et que recevoir l'un, c'est recevoir l'autre.

Mais la seconde naissance que nous recevons en Jésus-Christ par les eaux régénératrices, étant toute spirituelle, n'est-ce pas une démente d'affirmer qu'il est possible de renaitre spirituellement au sein de l'hérésie, là où on assure que le

Saint-Esprit n'est pas? Car, l'eau toute seule, dégagée de la vertu du Saint-Esprit, est impuissante à laver les fautes et à sanctifier l'homme. Ainsi, point d'alternative: ou le Saint-Esprit habite là où ils placent le baptême, ou le baptême n'existe pas où n'est pas le Saint-Esprit, parce qu'ils ne vont pas l'un sans l'autre. D'ailleurs, comment soutenir qu'ayant pris naissance hors de l'Eglise, on puisse devenir enfant de Dieu? En effet, que le baptême consiste dans la mort du vieil homme et dans l'enfantement du nouveau, le bienheureux apôtre Paul le déclare en ces termes: « Il nous a sauvés par le bain de la régénération. » Si donc il y a régénération dans le bain du baptême, par quel moyen l'hérésie, sans être l'épouse de Jésus-Christ, engendrera-t-elle par Jésus-Christ des enfants au Père céleste? A l'Eglise seule d'engendrer des fils par son union spirituelle avec son chaste époux! Le même apôtre nous l'atteste: « Le Christ a aimé l'Eglise, et il s'est livré volontairement à la mort, afin de la sanctifier en la purifiant par le baptême de l'eau. » Le titre de bien-aimée et d'épouse, appartenant par un droit exclusif à celle qui seule est sanctifiée par le Christ, seule purifiée dans son baptême, il en résulte évidemment que l'hérésie n'étant point l'épouse de Jésus-Christ, ne pouvant être ni sanctifiée, ni purifiée par son baptême, est incapable d'engendrer à Dieu des enfants.

Remarquons-le encore, ce n'est pas l'imposition des mains, mais le baptême, qui opère la seconde naissance. L'imposition des mains se borne à communiquer le Saint-Esprit; mais elle suppose la naissance. Le premier homme nous en offre l'image. Que fait Dieu? D'abord il le façonne de ses mains créatrices; puis il lui souffle au visage un souffle de vie. Il en est de même du Saint-Esprit. Pour qu'il se donne, il faut préalablement une créature à qui il se donne.

S'il est vrai que le Chrétien prend naissance au baptême, que cette naissance au baptême et cette sanctification réelle ne se trouvent pas ailleurs que chez l'épouse de Jésus-Christ, qui seule peut engendrer spirituellement des enfants, je le demande, où est né? de qui est né? à qui est né celui qui n'est

pas enfant de l'Eglise ? Comment aura-t-il Dieu pour père avant d'avoir l'Eglise pour mère ? Mais puisque jamais ni le schisme ni l'hérésie ne sont appelés à posséder hors de l'Eglise les eaux sanctifiantes, pourquoi l'orgueilleuse témérité d'Etienne s'emporte-t-elle jusqu'à soutenir que le baptême de Marcion, de Valentin, d'Apelle, et de tous ces misérables qui blasphèment le Père céleste, peut engendrer des enfants à Dieu ? Comment ose-t-il affirmer que la rémission des péchés agit au nom de Jésus-Christ parmi ceux qui, outrageant le Père, outragent par-là même le fils.

Ici, autre considération, frère bien-aimé : les engagements de notre foi et l'autorité que nous exerçons dans l'Eglise nous imposent le devoir d'examiner quel compte devra rendre à Dieu, au jour du jugement, le pontife qui approuve et tient pour valables les baptêmes des blasphémateurs<sup>1</sup>, lorsque le Seigneur fait cette menace. « Et maintenant, ô prêtres, à vous ce commandement. Si vous ne voulez pas entendre, si vous ne gravez pas dans votre cœur l'obligation de rendre gloire à mon nom, dit le Seigneur tout-puissant, j'enverrai sur vous la détresse, et je maudirai votre bénédiction. » Rend-il gloire à Dieu, celui qui est en communion avec le baptême de Marcion ? Rend-il gloire à Dieu, celui qui veut que la rémission des péchés se trouve parmi des blasphémateurs ? Rend-il gloire à Dieu, celui qui affirme que la femme impudique et adultère engendre au-dehors des enfants à Dieu ? Rend-il gloire à Dieu, celui qui traite à la vérité et à l'unité, émanées de la volonté divine, arme l'hérésie contre l'Eglise ? Rend-il enfin gloire à Dieu, celui qui, ami des hérétiques et ennemi des Chrétiens, menace de l'excommunication les prêtres de Dieu dont le zèle

<sup>1</sup> Il faut avouer que la plupart des sectes impures de ce temps-là avaient substitué des baptêmes ridicules et extravagants à la sainteté du baptême institué par Jésus-Christ. Il ne faut, pour s'en convaincre, que lire le chapitre 21 du livre I<sup>er</sup> de saint Irénée, où l'on voit que les baptêmes étaient alors sans nombre dans l'hérésie, que chacune avait le sien, où elle employait des paroles profanes et de détestables invocations. Le Traité de Tertullien sur le baptême donne aussi de curieux renseignements ;

défend la vérité de Jésus-Christ et l'unité de l'Eglise ? Disons-le ! si telle est la gloire que l'on rend à Dieu, si les évêques et les ministres de l'autel n'ont pas d'autre manière de garder sa crainte et sa loi, que tardons-nous ? déposons les armes, livrons nos mains aux fers de la captivité, abandonnons tout à l'Esprit impur, l'économie de l'Evangile, les préceptes de Jésus-Christ, la majesté de Dieu ; brisons tous les serments [qui enchaînent la divine milice, jetons à nos ennemis les sacrements comme une proie ; que l'Eglise enfin s'incline et fléchisse devant l'hérésie, la lumière devant la nuit, la foi devant le parjure, l'espérance devant le désespoir, la raison devant l'erreur, l'immortalité devant la mort, la charité devant la haine, la vérité devant le mensonge, le Christ devant l'hérésie ? Le schisme et l'hérésie surgissent de toutes parts et marchent de jour en jour la tête plus haute ; serpents féconds en ruses et en perfidies, ils répandent avec une énergie toujours croissante la malignité de leur poison. Faut-il s'en étonner ? Ils ont parmi nous des complices qui les appuient de leur patronage ; on défend leur baptême ; on trahit la foi et la vérité, en légitimant dans l'Eglise ce qui se trame contre elle hors de son enceinte.

Si donc la crainte de Dieu habite parmi nous, frère bien-aimé, si les obligations de la foi l'emportent dans nos cœurs ; si nous gardons les commandements de Jésus-Christ ; si nous veillons incessamment à la chasteté de son épouse ; si nous portons gravées dans notre mémoire ces paroles divines : « Quand « le fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouve encore « de la foi sur la terre ? » pour nous, soldats dévoués à Dieu, sincèrement attachés à son service, défendons avec courage le camp confié à notre garde. La coutume funeste qui avait envahi quelques-uns de nos collègues ne doit pas prescrire contre la vérité. En effet, une coutume qui n'a pas la vérité pour fondement n'est qu'une vieille erreur. Renonçons donc à l'erreur pour embrasser la vérité, la vérité qui est toujours victorieuse, ainsi qu'il est écrit au livre d'Esdras : « La vérité demeure éternellement et se fortifie de jour en jour ; elle vit autant que

« les siècles. Chez elle, point de distinction, ni d'acceptation de personnes. Elle accomplit ce qui est juste; jamais l'iniquité n'altère ses jugements: de là sa vigueur, son empire, sa puissance et sa majesté éternelles. Béni soit le Dieu de la vérité! » Telle est la vérité que Jésus-Christ nous montre présente dans sa personne, quand il nous dit dans l'Évangile: « Je suis la vérité. » Si donc nous sommes en Jésus-Christ, si nous avons Jésus-Christ en nous, si nous demeurons dans la vérité et que la vérité demeure en nous, gardons inviolablement ce qui est droit et vrai.

Mais il arrive trop souvent que par une secrète et orgueilleuse complaisance pour soi-même l'on s'attache à son opinion, quelque mal fondée qu'elle soit, au lieu de souscrire aux saines et légitimes raisons de son frère. C'est pour prémunir Timothée contre cette présomption que le bienheureux apôtre Paul lui écrit: « Il ne faut pas qu'un évêque soit ami des disputes; il doit être modéré envers tout le monde, et capable d'instruire. » A quelle condition est-on capable d'instruire? Lorsqu'à la patience qui veut apprendre, l'on ajoute la douceur et la mansuétude. Car un évêque n'est pas seulement chargé d'enseigner, il faut encore qu'il apprenne, parce que l'on enseigne avec plus de fruit quand on croît et que l'on grandit tous les jours dans l'étude de la sagesse. C'est l'avertissement que nous donnait encore l'apôtre dans ces mots: « S'il se fait quelque révélation meilleure à un autre de ceux qui sont assis parmi vous, que celui qui parlait auparavant se taise. »

Au reste, il est bien aisé aux âmes simples et religieuses de sortir de l'erreur, et de découvrir la vérité. Qu'on remonte à l'origine de la tradition divine; alors cesse toute déviation humaine. L'économie des sacrements une fois bien comprise, tout ce qui paraissait obscur et enveloppé de ténèbres se montre au grand jour. Qu'un aqueduc où l'eau coulait abondamment tout à l'heure vienne à interrompre son cours, ne se transporte-t-on pas sur-le-champ au berceau du fleuve pour connaître la cause du mal? Est-ce la veine dont s'alimentait la source qui a tari? l'eau qui partait du réservoir à flots pressés rencontre-t-elle

dans sa marche un obstacle ? ou bien est-ce le canal qui s'est rompu et laisse échapper les ondes ? on se hâte d'y porter remède, afin que le fleuve s'épanche dans la cité avec autant d'abondance qu'à son origine. Même obligation pour les évêques qui veulent garder les commandements de Dieu. La vérité chancelle ; la lumière s'obscurcit en quelques points ? Remontons au berceau de l'Évangile et des traditions apostoliques ; empruntons les règles de notre conduite au principe fécond d'où émane notre dignité. Or, que nous apprend la tradition ? Le voici : « Il n'y a qu'un Dieu, qu'un Christ, qu'une espérance, qu'une foi, qu'une Eglise, qu'un baptême ; » exclusive possession de cette Eglise, qui est une ! Se séparer de cette unité, c'est faire nécessairement cause commune avec l'hérésie, et la soutenir contre l'Eglise, c'est ruiner la sainteté de la tradition divine.

Le Cantique des Cantiques nous montre le sacrement de cette auguste unité représenté dans la personne de Jésus-Christ, lorsqu'il dit : « Ma sœur, mon épouse, vous êtes un jardin « fermé, une fontaine scellée, un puits d'eau vive, un verger « couronné de fruits. » Si son Eglise est un jardin fermé, une fontaine scellée, comment l'infidèle ou le déserteur, qui est hors de son Eglise, pourra-t-il entrer dans le jardin, ou se désaltérer aux eaux de la fontaine ? Pierre, prenant en main les intérêts de l'unité, nous apprend encore que le baptême unique de cette Eglise est la seule voie de salut. « Peu de personnes, dit-il, c'est-à-dire huit seulement, furent sauvées dans l'arche de « Noé au milieu des eaux. C'était la figure du baptême qui nous « sauve. » Paroles profondes, dont l'énergique concision manifestait le sacrement de l'unité ! En effet, de même que dans ce baptême du monde, où se lavait l'antique souillure, quiconque se trouva hors de l'arche ne put être sauvé par l'eau, ainsi personne ne peut être sauvé aujourd'hui par le baptême, à moins de le recevoir dans l'Eglise, figurée par l'arche mystérieuse, et fondée sur l'unité par Notre-Seigneur.

Ainsi, mon frère bien-aimé, après avoir examiné la question, et bien sûrs que nous sommes dans la vérité, nous gardons

inviolablement la règle de baptiser de l'unique et légitime baptême de l'Eglise tous ceux qui reviennent à la vérité, quelle que soit l'hérésie antérieure. Nous exceptons seulement les transfuges qui, après avoir été baptisés dans l'Eglise, ont passé à l'hérésie. Pour ceux là, il suffit qu'au terme de leur pénitence on leur impose les mains; le pasteur ne fait que recevoir dans le troupeau des brebis qui s'en étaient éloignées.

Je souhaite, frère bien-aimé, que votre santé soit toujours florissante.

## LETTRE LXXIV.

Firmilien, évêque de Césarée en Cappadoce, à Cyprien, en réponse à la lettre d'Etienne <sup>1</sup>.

Firmilien, à Cyprien son frère, salut en Notre-Seigneur.

Nous avons reçu, frère bien-aimé, la lettre que vous nous avez adressée par notre bien-aimé Rogatien, votre diacre, et nous rendons au Seigneur de solennelles actions de grâces pour avoir daigné permettre que malgré la distance qui sépare nos personnes, nous soyons aussi étroitement unis d'esprit que si nous habitions, je ne dirai pas la même province, mais la même maison. Ce langage, en effet, nous est permis; la maison spirituelle de Dieu n'est-elle pas une? « La montagne où habite le Seigneur, dit le prophète, sera élevée dans les derniers temps » au-dessus des collines, sur le sommet des montagnes. » Ceux qui s'y rassemblent y viennent avec délices, et demandent au Seigneur, avec le Psalmiste, « d'habiter dans sa maison tous les jours de leur vie. » Voilà pourquoi il nous est dit ailleurs « que les saints n'ont pas de vœu plus ardent que d'être réunis dans

<sup>1</sup> Cette lettre fut écrite en grec par Firmilien, et traduite en latin par l'évêque de Carthage, ainsi que le prouve la conformité avec son style. Firmilien, un des évêques les plus illustres de l'Orient, est compté au nombre des saints, et marqué au 2 février dans le martyrologe romain. Le plus célèbre concile qui eût été tenu dans l'Eglise avant celui de Nicée, attendit pour ouvrir ses séances que Firmilien fût arrivé, afin de ne pas se priver des lumières d'un homme pour qui il avait la plus grande estime.

« le même séjour . » « Qu'il est bon , qu'il est doux que les frères « habitent ensemble ! » C'est que l'union, la paix et la concorde sont la joie non-seulement des fidèles et de ceux qui connaissent la vérité, mais des anges eux-mêmes et des bienheureux qui sont dans le ciel , puisque, suivant le témoignage de la parole divine, ils se réjouissent « de la conversion du pécheur qui « fait pénitence » et retourne au lien de l'unité. S'exprimerait-elle ainsi sur les anges, qui ont leur conversation dans les cieux, s'ils n'étaient eux-mêmes unis à nous puisqu'ils se réjouissent de notre union, de même que par opposition ils s'affligent, lorsqu'ils voient quelques-uns d'entre nous manifester des sentiments et des affections si contraires, et en venir non pas seulement jusqu'à ne plus invoquer un seul et même Dieu, mais jusqu'à ne pouvoir plus se parler ni s'entendre ?

Toutefois nous avons des obligations à Etienne. La dureté de sa conduite nous a valu un témoignage de votre foi et de votre sagesse, quoique à vrai dire, Etienne ne puisse guère réclamer l'honneur de ce bienfait. En effet, la trahison de Judas, si criminelle envers son maître, ne peut lui devenir un titre de gloire, sous prétexte que sa perfidie a préparé un bien immense, la rédemption du monde par la passion de Notre-Seigneur.

Mais laissons de côté Etienne et ses procédés ; le souvenir de son audace et de son insolence ne servirait qu'à irriter notre douleur. J'aime mieux vous dire combien la nouvelle que vous avez décidé, d'après les règles de la vérité et de la doctrine de Jésus-Christ, toute l'affaire en délibération, nous a transportés de joie. Nous avons béni le Seigneur de nous avoir ménagé dans des frères, placés si loin de nous, une telle conformité de sentiments ; car la grâce de Dieu réunit puissamment dans le même lien de charité et d'unité ceux que les contrées les plus éloignées séparent. Ainsi Ezéchiel et Daniel, venus longtemps après Job et Noé, se rencontrent dans la même foi, grâce à la vertu d'en haut. Le cours des âges avait mis en-

\* Le pape saint Etienne avait menacé de retrancher de sa communion tous ceux qui ne se rendraient pas à son avis.

tre eux une longue distance : la même inspiration anima leurs cœurs, parla par leur bouche. C'est ce qui vous est arrivé aujourd'hui. Quoique vous soyez séparé de nous par des contrées lointaines, votre esprit et votre volonté se sont accordés avec les nôtres. Merveilleux effets de l'unité divine ! Comme c'est un seul et même Seigneur qui habite en nous, il rassemble et unit tous les siens dans un même lien d'unité. Aussi la voix de ceux qui avaient été envoyés par le Seigneur et qui couraient rapidement dans l'unité de l'esprit, a-t-elle retenti promptement dans le monde, de même que le voisinage et la présence corporelle elle-même ne signifient rien, quand l'esprit et les sentiments sont divisés, attendu qu'il n'y a pas d'union possible entre des âmes qui ont renoncé à l'unité divine. « Voilà que ceux qui s'éloignent de toi, dit le prophète, périront. » Oui, ils subiront le jugement du Très-Haut pour s'être écartés des enseignements du Seigneur, qui invoque son Père pour le maintien de l'unité : « Mon Père, comme vous et moi ne sommes qu'un, faites que ceux-ci ne soient qu'un en nous. »

Pour nous, en lisant la lettre que vous nous avez adressée, nous croyions l'avoir écrite nous-même. Nous ne l'avons pas lue en courant, nous y sommes revenus à plusieurs reprises pour la graver dans notre mémoire. Il ne sera donc pas hors de propos ou de répéter ici vos preuves, afin de confirmer la vérité, ou d'y en ajouter de nouvelles, afin d'accumuler les arguments. Si nous ajoutons quelque chose, ce n'est pas que vous ayez oublié ce qu'il fallait dire, c'est que la parole divine étant supérieure aux forces humaines, une seule âme est impuissante à l'embrasser dans sa plénitude et dans sa perfection. De là le grand nombre de prophètes. La sagesse divine multipliait à dessein les canaux pour se répandre avec plus d'abondance. Voilà pourquoi l'apôtre impose silence à celui qui parle en prophétie, s'il arrive à un second d'avoir une révélation meilleure. Toutes ces causes nous imposent l'obligation de nous rassembler chaque année, pour régler d'un commun avis les intérêts confiés à notre sollicitude, surtout quand il s'agit de matières importantes, et pour venir en aide à nos frères mutilés par la per-

sécution, ou blessés par le démon depuis leur baptême; non pas que nous leur conférions la rémission de leurs péchés; mais pour les aider à en reconnaître la gravité, et à satisfaire pleinement au Seigneur. Comme celui que vous nous aviez député était pressé de retourner auprès de vous, et que d'ailleurs l'hiver approchait, nous n'avons répondu à votre lettre qu'autant qu'il nous a été possible.

Et d'abord, pour en venir à la lettre d'Etienne, à son affirmation que les apôtres ont défendu de baptiser ceux qui abandonnent l'hérésie, et qu'ils nous ont transmis cette règle de la tradition, vous avez répondu avec beaucoup de vigueur que personne, pour peu qu'il ait de sagesse, ne croira jamais que cette tradition vienne des apôtres, puisqu'il est de notoriété publique que les hérésies les plus exécrables leur sont postérieures. Marcien, par exemple, disciple de Cerdon, n'introduisit que longtemps après eux sa tradition sacrilège à l'égard de Dieu. Apelle, héritier de ses blasphèmes, y ajouta des nouveautés plus monstrueuses encore et plus fatales à la vérité ainsi qu'à la foi. On connaît l'origine de Valentin et de Basile. On sait à quelle époque, armés de mensonges et de scélératesse, ils levèrent contre l'Eglise de Dieu l'étendard de la révolte. Il y avait longtemps que les apôtres n'étaient plus. Enfin, il est constant que tous les autres hérétiques, dans quelque erreur qu'ils soient tombés, n'imaginèrent leurs dogmes impies que depuis les apôtres. Ils se sont tous condamnés par leur propre bouche, et ils ont prononcé contre eux, avant le jour du jugement, une sentence sans excuse. Pactiser avec leur baptême, qu'est-ce autre chose que de se condamner avec eux, comme un de leurs complices?

Mais les Romains ne sont pas fidèles à tous les points de la tradition, et ils se retranchent vainement derrière l'autorité des apôtres. On peut s'en convaincre, puisque, dans la célébration de la solennité pascale\*, et dans ce qui touche à beaucoup

\* L'époque de la célébration de la fête pascale ne fut bien arrêtée qu'un temps du concile de Nicée. Jusque-là elle était restée soumise à la discipline

d'autres mystères, des différences les séparent d'avec nous, et qu'ils ne pratiquent pas tout ce qui s'observe à Jérusalem. La diversité des lieux et des personnes a introduit quelque diversité dans un grand nombre d'autres provinces, sans que ces légères variations aient troublé la paix de l'Eglise ou rompu son unité. Et cependant Etienne ne craint pas de violer maintenant avec nous une paix que tous ses prédécesseurs avaient jusqu'ici soigneusement entretenue par une affection et des égards réciproques. Il ne s'en tient pas là : il déshonore les bienheureux apôtres, Pierre et Paul, dont il prétend tenir cette coutume erronée, eux qui, dans leurs Epîtres, ont chargé l'hérétique d'exécration, et nous ont ordonné de fuir à son aspect. Il est prouvé que l'opinion qui défend l'hérésie et lui accorde le baptême, inaliénable propriété de l'Eglise, n'est qu'une tradition humaine.

Vous avez aussi fort bien répondu à cette partie de la lettre d'Etienne, où il avance « que les hérétiques, d'accord avec nous sur le baptême, ne baptisent pas ceux qui viennent à eux d'un autre parti, mais les admettent sans formalité à leur communion ; » comme si leur conduite était une règle pour nous ! Quoique vous ayez démontré victorieusement combien il est ridicule de prendre pour guides ceux qui marchent dans l'erreur, nous avons ajouté, nous, comme par surcroît, qu'il ne faut pas s'étonner de l'unanimité des hérétiques dans cette rencontre. Partagés entre eux par quelques légères dissidences, ils s'accordent dans le point principal, je veux dire, dans leurs blasphèmes contre Dieu le créateur, substituant à la doctrine véritable je ne sais quelles rêveries d'un Dieu fantastique, inconnu<sup>1</sup>. Ainsi, il faut bien qu'ils admettent de com-

et aux traditions particulières des Eglises. Le remède à la diversité de ces coutumes, dit l'historien Eusèbe, ne pouvait être apporté que par un concile où après l'examen des différentes traditions on fit, par devoir et par justice, suffisamment contraint de recevoir ses décisions. (*Vie de Const.*, liv. III, chap. 5.)

<sup>1</sup> Allusion au baptême que donnaient les Valentiniens et les Gnostiques.

cert un baptême mensonger, comme ils s'entendent pour répudier un Dieu véritable. Il serait trop long de réfuter en détail leurs scélératesses ou leurs puérlités. Disons-le en passant, refuser de reconnaître Dieu le Père pour véritable Seigneur, c'est repousser à la fois la vérité du Fils et du Saint-Esprit. De là vient que les Cataphryges, qui s'efforcent d'introduire des prophéties nouvelles, ne sauraient avoir ni Dieu le Père, ni le Fils, ni le Saint-Esprit. « Quel Christ en effet prêchez-vous ? leur demanderai-je. — Nous prêchons celui qui a envoyé l'Esprit, qui a parlé par Montan et Prisca. » Or, comme il est certain que Montan et Prisca n'ont pas eu l'esprit de vérité, mais de mensonge, nous concluons que maintenir leur fausse prophétie contrairement à la foi de Jésus-Christ, c'est ne pouvoir posséder Jésus-Christ. J'en dis autant de tous les autres hérétiques. Déserteurs de l'Eglise, ils ont perdu toute grâce et toute puissance, parce que la grâce et la puissance habitent dans l'Eglise, où président les anciens, investis du pouvoir de baptiser, d'imposer les mains, et d'ordonner. S'il n'est pas permis à l'hérétique de conférer l'ordre et l'imposition des mains, il n'a pas plus de droit sur le baptême, ni sur aucune fonction sainte ou spirituelle, parce que la sainteté est loin de lui. Telle est la décision que nous avons arrêtée, il y a déjà longtemps, contre les hérétiques, à Icone, ville de Phrygie, où nous nous étions rendus avec plusieurs évêques de Galatie, de Cilicie et de quelques provinces voisines, afin d'y tenir un concile, et de lever les doutes de quelques-uns.

Puisque, suivant Étienne et ses adhérents, le baptême des hérétiques confère la rémission des péchés et la seconde naissance, tandis que d'autre part ils avouent que l'Esprit saint n'est point en eux, ils reconnaîtront, pour peu qu'ils réfléchissent, que sans l'Esprit saint il n'y a point de naissance spirituelle. Aussi voyons-nous le bienheureux apôtre Paul baptiser de nouveau du baptême spirituel ceux que Jean avait déjà baptisés avant que l'Esprit saint ait été envoyé, et leur imposer les

Saint Irénée nous a conservé la formule de l'un de ces baptêmes : *Alii dicunt : In nomine ignoti patris omnium, in veritate matris omnium.*

mains pour leur communiquer les dons célestes. Quoi donc ! à l'aspect de Paul rebaptisant les disciples déjà baptisés par Jean, hésiterions-nous encore à baptiser ceux qui viennent de l'hérésie à l'Eglise, souillés d'une eau illégitime et profane ? A moins peut-être que Paul n'ait été inférieur aux évêques d'aujourd'hui, et qu'à ceux-ci l'imposition des mains suffise pour communiquer le Saint-Esprit aux hérétiques convertis, tandis que Paul ne pouvait le conférer aux disciples baptisés par Jean, qu'en les baptisant préalablement du baptême de l'Eglise.

Autre absurdité ! Qu'importe, disent-ils, la main qui a donné le baptême, parce que celui qui l'a reçu a pu obtenir la grâce du baptême par la seule invocation des trois personnes de la Trinité, du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ce principe admis, que deviendra cette sagesse qui, suivant Paul, réside dans les hommes parfaits ? Mais où trouver dans l'Eglise l'homme sage et parfait, qui soutienne que cette invocation des trois personnes divines suffise pour communiquer la rémission des péchés et la sanctification baptismale, puisqu'elle n'a d'efficacité qu'autant que le dispensateur du baptême a l'Esprit saint, et que le baptême est accompagné de ce même Esprit ? Ils répondent à cela, que celui qui est baptisé hors de l'Eglise, n'importe de quelle manière, peut obtenir la grâce baptismale par sa foi et ses bonnes dispositions. Assertion vraiment ridicule ! Comme si un esprit corrompu pouvait attirer sur soi la sanctification qui justifie, ou une foi erronée, la vérité qui fait les croyants. Que tous ceux qui invoquent le nom du Seigneur soient exaucés, et que toute invocation soit suivie de la grâce, le Seigneur lui-même déclare le contraire : « Plusieurs viendront en mon nom, disant : Je suis le Christ ; et ils en séduiront un grand nombre. » En effet, il n'y a point de différence entre le faux prophète et l'hérétique. Le premier trompe par le nom de Dieu ou de Jésus-Christ, le second par le sacrement du baptême. Tous deux s'appuient sur le mensonge pour surprendre les esprits.

Je veux, à ce propos, vous citer un trait qui s'est passé sous nos yeux.

Il y a environ vingt-deux ans, quelque temps après la mort de l'empereur Alexandre, des calamités de toute nature affligèrent le monde en général, et les Chrétiens en particulier; de fréquents tremblements de terre ébranlèrent la Cappadoce et le Pont; quantité d'édifices furent détruits; des villes tout entières disparurent englouties dans les abîmes de la terre. Ces catastrophes amenèrent contre le nom chrétien une violente persécution, qui, s'élevant tout à coup, et après les douceurs d'une paix prolongée, fut d'autant plus terrible et d'autant plus accablante, que le fléau était imprévu. Nous avions alors pour gouverneur de la province, Sérénianus, cruel et impitoyable persécuteur. Grande perturbation parmi tous nos frères. Ils fuyaient çà et là devant l'orage; ils abandonnaient leur maison, leur patrie, pour chercher un asile dans d'autres contrées, car cette persécution, n'étant que locale, leur laissait l'espérance de trouver un refuge ailleurs. Au milieu de la consternation générale, surgit tout à coup une femme qui affectait les extases, se proclamait prophétesse, et agissait comme sous l'inspiration de l'Esprit saint. Grâce aux prestiges et aux merveilles qu'elle opérait avec le secours des principaux démons, elle attira pendant quelque temps à elle et surprit plusieurs de nos frères. Elle alla jusqu'à promettre d'ébranler la terre sur ses fondements. Ce n'est pas que le démon puisse secouer notre globe ou troubler les éléments à sa volonté; mais l'esprit mauvais, prévoyant des tremblements de terre, se donnait pour l'auteur de ce qu'il savait devoir survenir. Ces mensonges et ces artifices avaient captivé l'esprit du peuple, qui obéissait aveuglément à la prophétesse et se traînait partout à sa suite. Entre autres merveilles, elle marchait pieds nus sur la neige ou la pointe des glaçons, au milieu des rigueurs de l'hiver, sans en recevoir aucune atteinte. Elle revenait de Judée et de Jérusalem, disait-elle, et elle se hâtait d'y retourner. Un prêtre d'ici, nommé Rusticus, et un autre diacre, se laissèrent prendre à ses pièges et eurent avec elle de honteuses relations, comme on le découvrit peu de temps après. Car un des exorcistes, homme d'une probité reconnue, d'une vie exemplaire,

cédant aux instigations de quelques fidèles, qui avaient persévéré dans le bien, et qui se trouvaient là, se leva tout d'un coup pour confondre ce malin esprit. Au reste celui-ci avait prêté auparavant, avec une adresse digne de lui, qu'un ennemi ou un infidèle ne tarderait pas à le mettre à l'épreuve. Toutefois, notre exorciste, soutenu par l'inspiration divine, combattit vigoureusement. Il démontra que ce prétendu Esprit saint n'était rien moins que l'esprit mauvais. Or, parmi toutes les fascinations sataniques à l'aide desquelles cette femme avait pris tant de crédit sur la multitude, elle osa plusieurs fois, pour frapper les esprits, s'emparer de l'invocation redoutable, simuler la sanctification du pain, la création de l'Eucharistie, et offrir au Seigneur le sacrifice ou le sacrement des prières accoutumées. Ce n'est pas tout : elle baptisait avec les cérémonies de l'Eglise, et la formule de son interrogatoire ; son baptême extérieur était en tout point conforme au nôtre. Que dirons-nous de cette œuvre de l'esprit impur ? Etienne et ses adhérents approuveront-ils cette immersion, à laquelle n'a manqué ni le symbole de la Trinité, ni l'interrogation légitime en usage dans l'Eglise ? Mais peut-on croire que la rémission des péchés ou que la régénération du bain salutaire se soient réellement accomplis dans des actes opérés par le démon à l'imitation de la vérité ? Il faudra dès-lors que tous ceux qui défendent le baptême des hérétiques se résignent à dire que le démon peut conférer la grâce du baptême au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Car, chez les hérétiques comme dans cette femme, même simulacre, même supercherie des démons, puisque le Saint-Esprit n'est point parmi eux.

Que signifie encore cette étrange prétention d'Etienne quand il veut que Jésus-Christ soit avec ceux qu'a baptisés l'hérésie, et qu'il leur communique sa sainteté ? Si l'apôtre a pu dire avec fondement : « Vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous avez revêtu Jésus-Christ ; » il suit de là que l'âme baptisée en Jésus-Christ parmi eux, a revêtu réellement Jésus-Christ ; par conséquent qu'elle a pu recevoir le Saint-Esprit envoyé par Jésus-Christ, et qu'ainsi l'imposition des mains,

pour le lui conférer à son retour parmi nous, est superflue, à moins de soutenir que Jésus-Christ se trouve parmi les hérétiques, mais que l'Esprit saint n'y habite pas.

Parcourons rapidement tous les autres points que vous avez développés avec tant de vigueur ; le départ précipité de notre bien-aimé Rogation nous impose la brièveté.

Il faut demander aux défenseurs des hérétiques : Leur baptême est-il charnel ou spirituel ? Charnel, il ne diffère point de celui des Juifs, qui n'est qu'une immersion ordinaire, dont toute la vertu se borne à nettoyer le corps. Spirituel : comment concevoir un baptême spirituel, là où n'est pas l'Esprit saint ? Dès lors leur baptême n'est plus un sacrement ; je n'y vois qu'une eau ordinaire. D'ailleurs, supposez qu'elle leur donne la seconde naissance, dès-lors ils cessent d'être hérétiques, pour devenir enfants de Dieu ; car la seconde naissance que l'on prend au baptême confère ce titre sublime. Mais si l'épouse de Jésus-Christ, c'est-à-dire, si l'Eglise catholique est une, il n'en est pas d'autre qui engendre des enfants à Dieu. Jésus-Christ n'a point plusieurs épouses, suivant le témoignage des Ecritures : « Je vous ai fiancée à un époux unique, comme une vierge sans tache, et cet époux, c'est Jésus-Christ. — Ecoutez, ô ma fille ! voyez et prêtez une oreille attentive, et oubliez votre peuple ; car le roi est épris de votre beauté. — Descendez du Liban, ô mon épouse ! vous viendrez, et vous passerez du berceau de la foi. — Je suis entré dans mon jardin, ô ma sœur, ô mon épouse.... » Partout ici une seule personne, parce que l'épouse est unique. Nous n'avons pas la même synagogue que les sectaires, parce que l'épouse n'est ni adultère, ni impudique ; leur synagogue ne peut donc engendrer des enfants à Dieu. Il faudrait dire alors avec Etienne que l'hérésie engendre et expose les enfants qu'elle met au jour, et que l'Eglise recueille, nourrit et adopte ces fruits étrangers, conçus hors de son sein. Toujours est-il qu'elle ne peut être la mère d'enfants qui ne lui appartiennent pas. Voilà pourquoi Notre-Seigneur, voulant nous prouver que son épouse est unique, et manifester à nos intelligences le sacrement de cette unité,

nous dit : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi ; celui qui ne moissonne pas avec moi , dissipe. » En effet , si le Christ est avec nous , et que les hérétiques n'y soient pas , ils sont infailliblement contre Jésus-Christ ; quand nous moissonnons avec lui , ils ne moissonnent pas avec nous ; il faut donc de toute nécessité qu'ils dissipent.

Mais ne passons pas sous silence l'allusion que vous avez empruntée si à propos au Cantique des Cantiques : « L'Eglise est un jardin fermé , une fontaine scellée , un verger couronné de fruits. » Comment des hommes qui n'ont jamais mis le pied dans ce jardin fermé , qui n'ont jamais vu ce verger planté de la main du Créateur , pourront-ils aborder la fontaine renfermée dans cet enclos , et briser le sceau divin , pour y puiser l'eau vive du bain régénérateur ? L'arche de Noé , mystérieux symbole de l'Eglise de Jésus-Christ , qui ne sauva de la destruction générale que ceux qui étaient renfermés dans son enceinte , nous donne un témoignage palpable de l'unité de l'Eglise , ainsi que l'apôtre Pierre nous l'apprend : « Vous serez sauvés aussi par le baptême ; » comme s'il nous avait dit : Tous ceux qui n'étaient pas dans l'arche de Noé , au lieu d'être purifiés par l'eau , périrent soudain engloutis par le déluge ; de même tous ceux qui ne sont pas dans l'Eglise avec Jésus-Christ , périront hors d'elle , s'ils ne reviennent , le repentir dans le cœur , recevoir des mains de l'Eglise le baptême du salut qu'elle seule peut donner.

Poursuivons ! De quel profond aveuglement est frappé celui qui , livrant la rémission des péchés à l'assemblée des hérétiques , ne demeure pas solidement établi sur la pierre que Notre-Seigneur a donnée pour fondement unique à son Eglise ! Les paroles que Jésus-Christ adresse à Pierre seul le feront comprendre : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux : tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux. » Ailleurs , il souffle sur les apôtres seuls : « Recevez l'Esprit saint , dit-il ; les péchés seront remis à qui vous les remettrez , et retenus à qui vous les retiendrez. » Le pouvoir de remettre les péchés a donc été transmis

aux apôtres, et par eux aux Eglises qu'ils ont fondées en vertu de leur mission divine, puis aux évêques qui les ont remplacés. Ainsi les ennemis de l'Eglise catholique, dont nous sommes membres, nos antagonistes à nous, successeurs des apôtres, ces hommes qui s'arment contre nous d'un sacerdoce illégal, et dressent audacieusement un autel profane, que sont-ils? Des Choré, des Dathan, des Abiron, souillés du même crime, destinés aux mêmes châtiments, eux et tous leurs fauteurs. Et ici l'extravagance d'Etienne éclate de toutes parts et allume ma juste indignation. Quoi! il se glorifie de son épiscopat, il se vante d'avoir recueilli l'héritage de Pierre, sur qui reposent les fondements de l'Eglise, et il introduit je ne sais combien de pierres, et il bâtit un nombre infini d'Eglises, en autorisant le baptême qui s'y donne! En effet, que les nouveaux baptisés remplissent l'Eglise, on ne le contestera point. Or, approuver le baptême des hérétiques, c'est approuver par là même leur Eglise, qui se recrute de ceux qu'ils baptisent. Il ne comprend donc pas qu'en désertant ainsi l'unité, il obscurcit, il détruit en quelque façon la vérité fondamentale du Christianisme. Tout aveuglés qu'ils étaient par l'ignorance et quoique chargés d'un épouvantable forfait, les Juifs ne laissent pas, dit l'apôtre, d'avoir du zèle pour Dieu. Etienne, au contraire, qui se vante de s'asseoir dans la chaire de Pierre, à titre de successeur, Etienne n'est animé d'aucun zèle contre l'hérésie! il lui accorde non pas une faible partie, mais la partie la plus puissante de la grâce, en soutenant que son baptême lave les souillures passées, cicatrise les antiques blessures de la mort, engendre à Dieu des enfants en les régénérant et en les réparant pour la vie éternelle par la sanctification baptismale. Disons-le! prostituer ainsi à l'hérésie les dons célestes de l'Eglise, qu'est-ce autre chose que se mettre en communion avec elle? Et vainement on recule devant une adhésion complète; il faut dès-lors souscrire à tout, avoir le même autel, les mêmes prières, le même sacrifice.

Etienne insiste. « Le nom du Christ, dit-il, aide à la foi et à la sanctification baptismale, de manière que tout homme,

« plongé dans l'eau , au nom du Sauveur , est aussitôt investi « de la grâce. » La réponse est facile et courte. Si le baptême , conféré au nom de Jésus-Christ hors de l'Eglise , a le pouvoir de purifier l'homme , l'imposition des mains , donnée hors de l'Eglise , n'a pas moins de pouvoir pour faire descendre le Saint-Esprit. Ce principe , une fois admis , légitime tout ce que pratique l'hérésie , pourvu qu'elle invoque le nom sacré. Mais il n'en va pas ainsi ; votre lettre le prouve. Le nom de Jésus-Christ perd sa puissance hors de l'Eglise : à elle seule il a remis l'efficacité de la grâce.

Quant à la coutume sur laquelle ils se fondent et qu'ils semblent opposer à la vérité , où est l'homme assez dépourvu de sens pour préférer la première à la seconde ? Qui n'abandonne les ténèbres dès que la lumière brille à ses yeux ? Il faudrait en conclure que les Juifs ont agi sagement en gardant des coutumes qui avaient pour elles l'autorité des âges , quand , après l'avènement du Christ , ils ont refusé , au nom de la coutume , de marcher dans les voies nouvelles de la vérité. Vous pouvez combattre Etienne par ce raisonnement , vous autres Africains. Instruits de la vérité , vous avez renoncé à une coutume erronée. Pour nous , à la vérité nous joignons la coutume , et , à la coutume des Romains , nous en opposons , une autre , qui s'appuie légitimement sur les traditions divines et apostoliques que nous avons toujours gardées sur ce point. Si nous interrogeons nos souvenirs , nous ne voyons pas à quelle époque elle a pu commencer , parce qu'ici nous n'avons jamais connu qu'une Eglise de Dieu , ni tenu pour saint d'autre baptême que le sien. Il est bien vrai que plusieurs de nos collègues n'osaient prononcer contre un baptême administré par des hommes qui , tout en admettant de nouveaux prophètes , semblent reconnaître le même Père et le même Fils que nous. Nous avons levé leurs scrupules en assemblant un concile à Icone. Cette matière y a été examinée avec un soin religieux : il a été décidé qu'il fallait répudier sans distinction tout baptême administré hors de l'Eglise.

Quant à l'objection que l'on emprunte à l'apôtre en faveur

des hérétiques : « Pourvu que Jésus-Christ soit annoncé, de quelque manière que ce puisse être, soit par occasion, soit par un zèle véritable, » je répondrai qu'elle ne prouve rien, puisque, dans cette épître, l'apôtre, cela est évident, ne parle ni des hérétiques, ni de leur baptême, mais seulement de ses frères, qui prêchaient, soit par envie, soit par un zèle véritable, mais n'en prêchaient pas moins la vérité. Il n'est pas besoin d'une longue discussion pour le prouver. Il suffit de lire cette épître elle-même, et d'apprendre de la bouche de l'apôtre ce que l'apôtre a voulu dire.

Dans cette supposition, ajoutent-ils, que deviendront ceux qui, après avoir abandonné l'hérésie, ont été reçus dans l'Eglise, sans y avoir été purifiés par les eaux du salut? Voici ma réponse: S'ils sortent de ce monde, ils prennent place parmi ceux qui sont morts simples catéchumènes dans notre sein. La vérité et la foi n'ont pas stérilement brillé à leurs yeux; ils en ont reçu la vertu, quoique la mort les ait enlevés avant la consommation de la grâce. S'ils vivent encore, baptisons-les du baptême de l'Eglise, afin que leurs péchés leur soient remis, de peur qu'encouragés dans leur ancienne erreur par la présomption étrangère, ils ne sortent de ce monde sans la plénitude de la grâce. En effet, quel crime pour les téméraires qui admettent ou qui sont admis dans l'Eglise, que d'envahir ainsi le corps et le sang de Jésus-Christ, avant d'avoir lavé leurs souillures passées et dépouillé le vieil homme dans le bain régénérateur! Il est écrit: « Quiconque mangera le pain ou boira le calice du Seigneur indignement, sera coupable du corps et du sang de Jésus-Christ. »

Nous avons aussi décidé que l'on ne doit pas tenir pour valide le baptême administré par des évêques, depuis leur chute pendant la persécution. Tous ceux qui se présentent à nous, couverts de ces eaux illusoires, nous les marquons du baptême unique et véritable de l'Eglise, comme des étrangers qui n'avaient rien reçu auparavant. Et cependant quelle différence à établir entre l'infortuné qui a succombé malgré lui sous les violences de la tempête, et l'audacieux qui, emporté par une

volonté sacrilège, se révolte contre l'Eglise, vomit des blasphèmes impies contre Dieu, père de Jésus-Christ et créateur de l'univers ! Toutefois Etienne ne rougit pas de soutenir que, malgré les liens du crime dans lesquels le pécheur est engagé, il peut conférer la rémission des fautes, comme si le bain du salut pouvait se rencontrer dans le séjour de la mort. Que devient donc alors ce qui est écrit : « Abstiens-toi de l'eau étrangère et n'y trempe pas tes lèvres, » si vous abandonnez la fontaine scellée de l'Eglise, pour adopter une eau étrangère, qui porte avec elle la contagion ? Demeurer en communion avec le baptême des hérétiques, qu'est-ce autre chose pour vous, que d'aller boire à leurs fontaines bourbeuses, et vous souiller de leur lèpre, vous qui avez guéri la vôtre ? Et vous ne redoutez point le jugement de Dieu en déposant ainsi en faveur des hérétiques contre l'Eglise, lorsqu'il est écrit : « Le faux témoin ne demeurera pas impuni ! » Que dis-je ? vous êtes plus criminel que tous les hérétiques. Lorsque ces infortunés reconnaissent qu'on les a trompés, ils viennent vous demander les véritables lumières ; vous, vous entretenez leurs illusions, et, obscurcissant les rayons de l'Evangile, vous épaissez autour d'eux les ténèbres du mensonge. Les voilà prosternés à vos pieds, avouant qu'ils ont péché, que la grâce leur manque, que c'est là le motif de leur retour à l'Eglise ; et vous, vous leur dérobez le pardon, fruit du baptême, en leur disant : Vous êtes baptisés ; vous avez reçu hors de l'Eglise les grâces de l'Eglise. Et ne voyez-vous pas qu'il vous sera demandé compte de leurs âmes au jour du jugement ? Ils avaient soif et vous leur avez refusé le breuvage de l'Eglise ! ils aspiraient à vivre, et vous avez occasionné leur mort ! Puis, après tout cela, vous vous emportez jusqu'aux menaces ! Quelle est donc votre impertie, reconnaissez-le, d'oser censurer ceux qui combattent pour la vérité contre le mensonge ? Auquel des deux, je vous prie, est-il permis de s'emporter contre l'autre, ou à celui qui protège les ennemis de Dieu, ou à celui qui, pour repousser les ennemis de Dieu, soutient la vérité de l'Eglise ? Il n'est que trop vrai cependant que l'ignorance prend

feu facilement et remplace volontiers par la violence et la passion la sagesse et la science qui lui manquent, si bien que c'est surtout à vous que s'applique cette parole de l'Écriture : « L'orgueilleux provoque les querelles, et l'homme emporté multiplie les prévarications. » Combien de querelles, combien de dissensions n'avez-vous pas suscitées parmi toutes les Églises de la terre? Que de prévarications n'avez-vous point accumulées sur votre tête, quand vous avez rompu avec tant de troupeaux de Jésus-Christ? Car, ne vous y trompez pas, c'est vous-même qui vous êtes retranché de leur communion. Le véritable schismatique, c'est celui qui viole la communion de l'unité de l'Église, pour se faire apostat. Vous vous imaginiez retrancher tous les autres d'avec vous; c'est vous qui vous êtes retranché d'avec eux. Les préceptes de l'apôtre lui-même ont été impuissants à vous retenir dans la règle de la vérité et de la paix. « Je vous conjure donc, dit-il, moi qui suis dans les chaînes pour le Seigneur, de vivre d'une manière digne de votre vocation. Pratiquez en toutes choses l'humilité, la douceur et la patience, vous supportant les uns les autres avec charité; ayant soin de conserver l'unité d'un même esprit par le lien de la paix. Vous n'êtes qu'un corps et qu'un esprit, comme vous avez été tous appelés à une même espérance. Il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi et qu'un baptême : il n'y a qu'un Dieu, père de tous, qui est au-dessus de tous, qui gouverne toutes choses, et qui réside en nous tous. »

Avec quelle religieuse attention Etienne n'a-t-il pas observé ces préceptes et ces avertissements de l'apôtre! comme il a pratiqué surtout la douceur et l'humilité! Pouvait-il en donner un plus éclatant témoignage, qu'en se séparant de tant d'évêques répandus dans tout le monde, et en rompant, sous différents prétextes, ici, avec les Orientaux, comme vous l'avez sans doute appris, là, avec vous autres Méridionaux... La douceur et la patience! Mais il les pratiqua dans un haut degré à l'égard des évêques qui lui furent députés, lorsqu'il refusa même de conférer avec eux; lorsque, par un surcroît d'amour et de charité, il défendit à tous nos frères de Rome de les re-

devoir sous leur toit, et que, non-content de leur refuser la communion, il leur interdisait l'hospitalité. Est-ce avoir maintenu l'unité de l'esprit par le lien de la paix, que de violer la charité, d'aliéner le cœur de ses frères, et de se révolter avec un sacrilège entêtement contre le sacrement et la foi de l'Eglise? Peut-il y avoir même corps, même esprit, là où sans doute il n'y a pas une même âme, tant elle est mobile, capricieuse et inconstante? Mais laissons là tout ce qui le concerne. Poursuivons plutôt l'examen de ce qu'il y a d'important dans la question.

Ceux qui prétendent que les personnes baptisées par les hérétiques doivent être admises dans l'Eglise, comme ayant reçu réellement la grâce d'un baptême légitime, s'appuient sur l'argument que, pour les hérétiques comme pour nous, il n'y a qu'un baptême. Mais que dit l'apôtre Paul? « Il n'y a qu'un Seigneur, qu'une seule foi, qu'un seul baptême, qu'un seul Dieu. » S'il est vrai que les hérétiques aient le même baptême que nous, sans doute ils ont aussi la même foi. S'ils ont la même foi, ils ont le même Seigneur par conséquent. S'ils ont le même Seigneur, il est juste de dire qu'ils ont le même Dieu. Or, si cette unité, indissoluble et sans partage, réside aussi chez les hérétiques, pourquoi tous ces débats, et d'où vient que nous les appelons hérétiques et non pas chrétiens? Mais, puisque nous n'avons avec les hérétiques rien de commun, ni le même Dieu, ni le même Seigneur, ni la même Eglise, ni le même esprit, ni le même corps, il est manifeste que le baptême des hérétiques n'est pas le nôtre, puisque, entre eux et nous, il n'y a rien de commun. Voilà les hommes cependant qu'Etienne défend contre l'Eglise, sans craindre de semer la division parmi ses frères pour protéger des hérétiques, que dis-je! s'emportant même jusqu'à traiter Cyprien de faux Christ, de faux apôtre, d'artisan de séduction. Sa conscience l'accuse; il s'est hâté de jeter aux autres des qualifications mensongères qui lui appartiennent à bon droit.

Nous souhaitons tous que votre santé, celle des évêques, du clergé d'Afrique et de tous nos frères les fidèles, soit toujours

florissante, afin que, malgré la distance qui nous sépare, nous demeurions toujours unis de cœur et de sentiment avec vous.

## LETTRE LXXV.

Cyprien à Magnus. — Faut-il baptiser les Novatiens? — Que penser de ceux qui reçoivent dans leur lit la grâce du baptême?

Cyprien à Magnus, son fils, salut.

Votre religieuse sollicitude a fait un appel à notre faiblesse, mon frère bien-aimé, pour savoir si les disciples de Novatien sont assimilés aux autres hérétiques, et s'il faut baptiser du légitime baptême de l'Eglise ceux qui viennent à nous, couverts de ce baptême sacrilège. Autant que la capacité de notre foi est appelée à le décider et que la vérité des divines Ecritures nous le suggère, notre sentiment est que les hérétiques ou les schismatiques n'ont ni droit, ni pouvoir. Ainsi, point d'exception pour Novatien. Séparé de l'Eglise, rebelle à la paix et à la charité du Christ, il s'est placé de lui-même au nombre des ennemis et des antechrists. En effet, quand Notre-Seigneur déclare dans son Evangile qu'il a pour ennemi quiconque n'est pas avec lui, il n'a spécifié aucune hérésie en particulier. Il a montré sans distinction que tous ceux qui, au lieu d'être avec lui et de moissonner avec lui, dispersaient son troupeau, étaient ses ennemis déclarés. « Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi, dit-il ; celui qui n'amasse pas avec moi, dis- » sipe. » Consultez encore le bienheureux apôtre Jean : il n'établit ni degrés dans le schisme, ni différences dans l'hérésie ; il flétrit du nom d'antechrists tous ceux qui se jettent hors de l'Eglise pour se révolter contre elle : « Vous avez ouï dire que l'antechrist doit venir ; maintenant aussi il y a plusieurs antechrists ; nous connaissons par là que la dernière heure approche. Ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas de nous ; car, s'ils eussent été de nous, ils seraient demeurés avec nous. » Il suit de là qu'il y a autant d'ennemis du Seigneur, autant d'antechrists, qu'il y a de déserteurs de

« la charité et de l'unité catholiques. — Si quelqu'un méprise « l'Eglise, dit le Seigneur dans son Evangile, qu'il soit pour « vous comme un païen et un publicain. » Si quiconque méprise l'Eglise doit être tenu pour un païen et un publicain, à plus forte raison faut-il regarder comme tels ceux qui dressent de faux autels, revêtent un sacerdoce illégal, offrent un sacrifice impie, et se parent insolemment de noms étrangers et nouveaux<sup>1</sup>, puisque des hommes moins criminels, et coupables de mépris seulement envers l'Eglise, sont déclarés par l'oracle du Seigneur des païens et des publicains.

Que l'Eglise soit une, l'Esprit saint le déclare dans le Cantique des Cantiques, lorsqu'il fait parler ainsi Jésus-Christ : « La colombe est unique, elle est parfaite; il n'y a qu'elle pour sa « mère; elle est le choix de celle qui l'a engendrée. » Puis il ajoute : « Ma sœur, mon épouse, est un jardin fermé, une fontaine scellée, un puits d'eau vive. » Si l'épouse de Jésus-Christ, c'est-à-dire l'Eglise, est un jardin fermé, une chose qui est fermée ne peut s'ouvrir à des étrangers et à des profanes. Si elle est une fontaine scellée, l'infortuné qui est dehors ne pourra venir y boire ni en rompre le sceau, puisqu'il lui est impossible d'en approcher. Si elle est un puits d'eau vive, mais un puits unique, enfermé dans l'intérieur de l'édifice, quiconque est dehors, ne peut recevoir la vie et se sanctifier par des eaux dont l'usage n'est permis qu'à ceux qui sont en dedans. Ecoutez Pierre; il va prouver que l'Eglise est une, et qu'il faut être dans l'Eglise pour participer à son baptême. « Peu de personnes, c'est-à-dire huit seulement, se sauvèrent au milieu des « eaux; c'était la figure du baptême qui vous sauvera. » Il nous attestait par là que l'arche de Noé, qui fut une, est le symbole de l'Eglise qui est une. Si, hors de l'arche, on put être sauvé dans le baptême universel qui lava les souillures du

<sup>1</sup> Allusion au nom de *Katharoi*, c'est-à-dire *purs*, que se donnaient les novateurs. Saint Augustin, en désignant ces hérétiques, les plaisante par ce jeu de mots : *Mundanos* potius quam *mundos* appellandos. (De agone Christ., c. 31.)

monde, il sera vrai de dire que celui qui n'est pas dans l'Eglise, à laquelle seule appartient le droit de baptiser, peut être vivifié par le baptême. Mais l'apôtre Paul, dans son Epître aux Ephésiens, manifestera la même vérité plus formellement encore. « Jésus-Christ, dit-il, a aimé l'Eglise jusqu'à se livrer « lui-même pour elle, afin de la sanctifier en la purifiant dans « le baptême de l'eau. » S'il n'y a qu'une Eglise qui soit aimée de Jésus-Christ, et purifiée par son baptême, comment peut-on être aimé de Jésus-Christ, et lavé et purifié par son baptême, si l'on n'est pas dans l'Eglise? Conséquemment, puisque l'Eglise seule possède l'eau vivifiante et avec elle la puissance de baptiser et de laver l'homme, avant de dire que l'on peut être baptisé et sanctifié dans le camp de Novatien, il faut prouver d'abord que Novatien est dans l'Eglise, ou gouverne l'Eglise. Car, si l'Eglise est une, il en résulte qu'elle ne peut être à la fois en dedans et en dehors. Est-elle du côté de Novatien? Donc elle n'était point avec Corneille. Mais, si elle était avec Corneille, légitime successeur de Fabien, et honoré de la double palme du sacerdoce et du martyre, donc Novatien n'est point dans l'Eglise. Verrait-on en lui par hasard un évêque? Mais, foulant aux pieds les traditions de l'Evangile et des apôtres, il ne succède à personne et commence à lui-même. Par quel moyen gouvernerait-il l'Eglise, celui qui a reçu son ordination hors de l'Eglise? Or, que celle-ci ne puisse être ni dehors, ni divisée contre elle-même, mais qu'elle forme un assemblage inséparable, une maison où toutes les parties s'enchaînent dans une indestructible unité, l'Ecriture nous le prouve visiblement dans le sacrement de la Pâque et de l'Agneau, emblème de Jésus-Christ. « La victime sera mangée dans une seule maison, et « vous ne transporterez point sa chair au-dehors. » Même représentation dans Rahab, qui était aussi le type de l'Eglise. Elle reçoit cet ordre : « Tu rassembleras dans ta maison ton père, « ta mère, tes frères, et toute ta parenté. » Quiconque franchira le seuil de ta maison, son sang sera sur sa tête. » Symbole augustin, où nous voyons tous ceux qui veulent échapper à la mort du monde et vivre de la vie spirituelle, obligés

de s'abriter dans la maison unique de l'Eglise. En d'autres termes, quiconque, après avoir reçu la grâce dans l'Eglise, la trahit par une lâche désertion, ne devra imputer sa ruine qu'à lui-même. C'est ce que Paul explique en nous recommandant de fuir l'hérétique comme un méchant et un pévéricateur, déjà condamné par sa propre sentence. Car il est coupable de sa propre perte, celui qui, sans avoir été chassé par l'évêque se jette volontairement hors de l'Eglise, court de plein gré à l'hérésie, et se condamne par son propre orgueil. Voilà pourquoi le Seigneur, voulant nous apprendre que l'unité émane de l'autorité divine, nous dit : « Mon père et moi, nous ne sommes qu'un. » Et, réduisant son Eglise à la même unité, il ajoute : « Il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur. » Il n'y a qu'un troupeau, l'Evangile est formel. Comment donc associer au troupeau celui qui n'en fait point partie ? Y a-t-il un seul prétexte pour regarder comme pasteur le profane qui, alors que le légitime pasteur vivait encore, alors qu'il siégeait dans la chaire suprême par une ordination régulière, sans prédécesseur et commençant à lui-même, vient troubler la paix du Seigneur, déchirer son unité par ses dissidences, et se bannir de la maison de Dieu, c'est-à-dire de l'Eglise, asile de paix et de concorde, destiné seulement aux cœurs unis, comme le Saint-Esprit l'atteste par la bouche du Psalmiste : « Dieu rassemble dans une même maison ceux qu'unit un même sentiment. »

Le sacrifice institué par Notre-Seigneur témoigne encore de l'unanimité de sentiment qui doit régner parmi tous les Chrétiens. Lorsque le Seigneur appelle son corps ce pain formé d'une multitude de grains de blé, il nous montre l'union de notre peuple, qu'il portait dans sa personne. Il en est de même du vin. Quand il appelle son sang ce vin, qui a été exprimé de plusieurs grappes et de plusieurs grains, pour se confondre en un seul et même breuvage, il désigne encore notre troupeau, formé par le mélange et la réunion de la multitude. Novatien est-il uni au pain du Seigneur ? Est-il mêlé à son calice ? S'il est prouvé qu'il garde l'unité de l'Eglise, il pourra dès-lors

posséder la grâce du baptême unique, du baptême de l'Eglise.

Enfin, que le sacrement de l'unité soit indivisible ; que ceux-là aient renoncé à toute espérance, et se jettent dans l'abîme de la perdition, en excitant contre eux la colère du Seigneur, qui établissent un schisme et abandonnent l'évêque pour se créer hors de l'Eglise un fantôme d'autorité, la divine Ecriture nous le déclare encore au livre des Rois, lorsque dix tribus se séparèrent de Juda et de Benjamin, et abandonnèrent le roi pour s'en choisir un autre. « Le Seigneur, est-il dit, s'indigna contre tous les enfants d'Israël ; il les rejeta de devant sa face, et il les livra en proie à leurs ennemis, pour les punir de s'être séparés de la maison de David et d'avoir élu pour roi Jéroboam, fils de Nabath. » Vous l'entendez ! la colère du Seigneur s'allume, et il livre à la dévastation les enfants d'Israël, parce qu'ils avaient rompu l'unité et s'étaient choisi un autre roi. Telle fut sa colère contre les auteurs de ce schisme, que l'homme de Dieu, député vers Jéroboam pour lui reprocher son crime et lui annoncer le châtimeut qui l'attendait, reçut la défense de manger de leur pain et de boire de leur eau dans leur maison. Celui-ci, au lieu d'obéir à cet ordre, et ayant mangé avec eux contre le précepte de Dieu, fut déchiré à son retour par un lion. Et on vient nous dire après cela que l'eau salutaire du baptême et la grâce céleste peuvent nous être communes avec les schismatiques, quand les aliments qui soutiennent la vie du corps ne le sont même pas ! Notre-Seigneur confirme cette vérité dans l'Evangile ; que dis-je ! il l'éclaire de nouvelles lumières, en mettant au nombre des païens et des profanes tous ceux qui rompèrent avec Juda et Benjamin, et abandonnèrent Jérusalem pour se retirer à Samarie. La première fois qu'il envoie ses disciples exercer le ministère du salut, il leur dit expressément : « N'allez point vers les nations, et n'entrez point dans les villes des Samaritains. » Il les envoie donc aux Juifs d'abord, avec l'ordre de laisser de côté encore les Gentils ; mais, lorsqu'il ajoute : « Vous n'entrez point dans les villes des Samaritains, » où se

trouvaient les schismatiques, il prouve que schismatique et païen, c'est la même chose.

Novatien, objecte-t-on, garde la même loi que l'Eglise catholique, baptise avec le même symbole que nous, reconnaît le même Dieu pour Père, le même Jésus-Christ comme Fils, le même Saint-Esprit; et l'interrogation de son baptême, ne différenciant en rien du nôtre, lui donne le droit de l'administrer. D'abord, il n'est pas vrai que les schismatiques aient le même symbole que nous et les mêmes interrogatoires. En effet, cette question : « Croyez-vous à la rémission des péchés et à la vie éternelle par la sainte Eglise ? » ils ne peuvent la prononcer sans mentir à eux-mêmes, puisque l'Eglise n'est pas de leur côté. En second lieu, ils proclament par leur propre bouche que la rémission des péchés ne se donne que par l'Eglise. Du moment qu'ils n'ont pas l'Eglise de leur côté, ils déclarent que les péchés ne sont pas remis parmi eux. Ils reconnaissent avec nous, dit-on, le même Dieu pour Père, le même Jésus-Christ pour Fils, le même Saint-Esprit. Et qu'importe la communauté des croyances ? Choré, Dathan et Abiron reconnaissaient, invoquaient le même Dieu qu'Aaron et Moïse, le Dieu unique, le Dieu véritable. Ils avaient même loi, même culte. Et néanmoins, parce que, franchissant la limite de leur ministère, ils s'élevèrent contre Aaron, investi par Dieu lui-même d'un légitime sacerdoce, et usurpèrent audacieusement la sacrificature, la céleste vengeance les atteignit au milieu de leur sacrilège entreprise. Dieu ne pouvait ni ratifier, ni rendre profitables des sacrifices impies, attentatoires à l'ordonnance établie par lui-même. Ce n'est pas tout : les encensoirs qui avaient reçu ces oblations illégales, fondus par l'ordre du Seigneur, et purifiés de leurs souillures, furent réduits en lames et suspendus auprès de l'autel, afin qu'à l'avenir nulle main sacerdotale ne les touchât ; souvenir terrible pour la postérité, monument d'indignation et de vengeance ! Au reste l'Ecriture-Sainte nous le dit : « Qu'ils deviennent un monument qui rappelle aux enfants d'Israël, que tout homme étranger à la race d'Aaron ne doit pas s'approcher pour offrir l'encens au Seigneur, s'il

« ne veut pas souffrir comme Choré. » Et cependant ils n'avaient pas créé un schisme ; ils ne s'étaient pas révoltés à main armée contre les prêtres du Seigneur, après avoir fait scission entre eux ; bien moins coupables que ceux qui déchirent l'Église, violent avec la paix l'unité divine, s'efforcent d'établir une chaire illégale, envahissent l'épiscopat, usurpent le baptême et le sacrifice. Mais quels succès attendent-ils de leur criminelle audace ? Comment obtiendront-ils quelque faveur d'un Dieu contre lequel ils sont en guerre ? Ainsi, tous ceux qui pactisent avec le baptême de Novatien ou de ses pareils, affirment en vain qu'on peut être lavé et sanctifié par le baptême salutaire ; là où il est avéré que celui qui baptise n'a ni droit, ni pouvoir. L'Écriture-Sainte va nous faire comprendre avec quelle rigueur Dieu châtie cette hardiesse. En effet, la vengeance ne se borne pas aux chefs et aux premiers auteurs de la rébellion, elle va frapper chacun de leurs complices, s'ils ne séparent pas leur cause de la cause des coupables. Écoutez le Seigneur s'expliquant là-dessus par la bouche de Moïse : « Retirez-vous des tentes de ces hommes impies, et ne touchez à rien de ce qui est à eux, de peur d'être enveloppés dans leurs péchés. » La menace que le Seigneur avait prononcée par la bouche de Moïse, eut son accomplissement. Quiconque ne se sépara point de Choré, Dathan et Abiron, fut frappé à l'heure même pour cette communauté sacrilège. Leçon formidable, d'où il résulte que s'associer aux sacrilèges emportements de l'hérésie, et s'armer avec elle contre l'autorité dont Dieu a investi son Église, c'est courir au même châtement. Le Saint-Esprit nous le témoigne encore par la bouche d'Osée : « Leurs sacrifices ressemblent au pain des funérailles ; quiconque en mange, est souillé par ce contact. » C'était nous dire en d'autres termes que tout est commun entre le complice et le chef, crime et châtement. Je le demande, quel crédit auront-ils auprès de Dieu, ceux auxquels il inflige de si terribles supplices ? Comment donneront-ils la justice, la sainteté à ceux qu'ils baptisent, eux, les ennemis des prêtres, les usurpateurs d'un pouvoir sur lequel ils n'ont aucun droit ? Leur dépravation nous explique la tenacité de

leurs attentats. Leur opiniâtreté n'est pas ce qui m'étonne. Chacun défend nécessairement ses œuvres, et l'homme, même convaincu au fond de sa conscience, ne cède pas volontiers la victoire. Mais, ce qui doit exciter la surprise, ou plutôt l'indignation et la douleur publique, c'est de voir des Chrétiens favoriser des antéchrists, et des prévaricateurs de la foi, des traîtres à l'Eglise combattre l'Eglise jusque dans son enceinte. Esprits opiniâtres et indoctes d'ailleurs, ils confessent cependant que nul hérétique, nul schismatique ne possède l'Esprit saint, et qu'ainsi ils ne peuvent le communiquer, quoiqu'ils leur accordent le baptême. Mais ici nous les réfutons par leurs propres aveux, et nous démontrons que là où manque le Saint-Esprit manque aussi le pouvoir de baptiser. La rémission des péchés ayant lieu au baptême, Notre-Seigneur déclare dans son Evangile que ceux-là seulement peuvent remettre les péchés qui ont le Saint-Esprit. Lorsqu'après sa résurrection il envoie ses apôtres, il leur parle ainsi : « Comme mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie. » Après qu'il eut dit ces paroles, il souffla sur eux, et leur dit : « Recevez le Saint-Esprit. Les péchés se-  
 « sont remis à ceux auxquels vous les remettrez, et retenus à  
 « ceux auxquels vous les retiendrez. » Point de baptême sans le Saint-Esprit, ce passage nous le prouve. Enfin Jean, appelé à l'honneur de baptiser Notre-Seigneur lui-même, reçut auparavant le Saint-Esprit, lorsqu'il était encore dans le sein de sa mère, afin qu'il fût bien constaté que l'on n'a pas le pouvoir de baptiser avant d'avoir le Saint-Esprit. Partisans des hérétiques et des schismatiques, répondez-nous ! Ont-ils l'Esprit saint, oui ou non ? S'ils l'ont, à quoi bon imposer les mains sur celui qu'ils ont baptisé, lorsqu'il vient à nous, et faire descendre dans son cœur le Saint-Esprit, puisqu'il doit déjà l'avoir reçu là où il a pu être donné, s'il y était. Mais s'ils ne l'ont pas, si à leurs transfuges on n'impose les mains que pour le leur communiquer, il sort évidemment de tout cela que l'homme auquel manque le Saint-Esprit n'a pas davantage le pouvoir de conférer le baptême. J'ai donc raison de conclure qu'il faut baptiser indistinctement du baptême de l'Eglise quiconque passe du

camp des antechrists dans l'Eglise de Jésus-Christ, afin que, conformément à l'institution divine et à la vérité évangélique, il obtienne le pardon de ses offenses, et que la justification consacre à Dieu ce nouveau sanctuaire.

Vous me demandez aussi, mon fils bien-aimé, mon opinion sur ceux qui reçoivent le baptême dans leur lit pour cause d'infirmité ou de maladie. Ils n'ont pas été, dites-vous, plongés dans l'eau régénératrice; elle n'a fait que les arroser; conséquemment doivent-ils être réputés Chrétiens? Ici, par une juste défiance de nous-mêmes et une réserve bien légitime, nous ne prétendons imposer notre avis à qui que ce soit. Chacun est libre dans cette matière d'agir et de penser comme il lui plaira. Pour nous, autant que le sentiment de notre faiblesse nous le suggère, nous estimons que les dons de Dieu ne souffrent ni affaiblissement, ni altération, et que là où il y a de la part de celui qui donne et de la part de celui qui reçoit, plénitude et consommation de la foi, les grâces célestes coulent aussi avec une libre et pleine effusion. Le sacrement auguste, qui purifie les souillures de l'âme, n'agit pas à la manière du bain vulgaire qui lave le corps. Il ne lui faut, pour exercer son action, ni piscine, ni escabeau, ni aucun de ces instruments ou de ces parfums en usage. C'est sur l'âme qu'il opère par les mérites de la foi. Dans les sacrements qui donnent la vie, la munificence divine, lorsque la nécessité est pressante, supplée aux formes qui manquent, et confère à ceux qui croient l'intégrité de la grâce. Peu importe donc que le malade ne reçoive qu'une simple aspersion au lieu de l'immersion, lorsqu'il est admis à la participation des grâces du Seigneur, puisque l'Écriture nous parle ainsi par la bouche du prophète Ezéchiel :

« Je répandrai sur vous une eau pure, et vous serez purifiés  
 « de toutes vos souillures, et je vous délivrerai de toutes vos  
 « idoles. Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai un  
 « esprit nouveau au milieu de vous. » De même, dans les Nombres : « Celui qui demeurera impur jusqu'au soir, se purifiera  
 « le troisième et le septième jour; après quoi il sera pur. S'il  
 « ne se purifie pas le troisième et le septième jour, il ne sera

« pas pur, et cette âme sera exterminée du milieu d'Israël, par-  
 « ce que l'eau de l'aspersion n'a point coulé sur son corps. »  
 Et ailleurs : « Le Seigneur parla à Moïse, et lui dit : Prends  
 « les lévites du milieu des enfants d'Israël, et purifie-les. Voici  
 « de quelle manière tu les purifieras : Tu répandras l'autour  
 « d'eux l'eau de la purification. » Et encore : « L'eau de l'as-  
 « persion est une purification. »

J'en conclus que la simple aspersion équivaut à l'immersion dans le bain régénérateur, et que, si le sacrement est administré dans l'Eglise, où la foi de celui qui donne et de celui qui reçoit est entière, tout a eu sa consommation et sa plénitude par la majesté du Seigneur et la vérité de la foi.

Plusieurs, je le sais, refusent le nom de Chrétiens pour n'accorder que celui de *cliniques* à ces malades qui ont obtenu la grâce divine dans une eau salutaire et par la vérité de la foi. Où ont-ils pris cette désignation ? Je l'ignore, à moins que ces hommes, familiarisés avec les connaissances les plus secrètes, ne l'aient empruntée à Hippocrate ou à Soranus. <sup>1</sup> Pour moi, qui ne connais d'autre *clinique* que celui de l'Evangile, je sais bien que l'infirmité de ce paralytique, enchaîné pendant de longues années sur la couche de ses douleurs, ne l'empêcha pas de recevoir une vigueur toute céleste, et que non-seulement la miséricorde divine l'arracha à son grabat, mais renouvela ses forces jusqu'à lui permettre de l'emporter sur ses épaules. En conséquence, autant qu'il est donné à notre foi de le comprendre et de le décider, mon avis est qu'il faut réputer légitime chrétien quiconque a reçu la grâce divine dans l'Eglise d'après les conditions et en vertu de la foi. Ou si l'on pense que ces malades n'ont rien reçu parce que l'eau du salut n'a fait que les arroser, et conséquemment les a laissés vides et dépourvus de toute grâce, qu'on ne trompe pas leurs désirs, et qu'on les rebaptise aussitôt qu'ils seront

<sup>1</sup> Soranus, savant médecin, qui s'acquit une grande réputation sous les règnes de Trajan et d'Adrien.

rendus à la santé. Mais si on ne peut rebaptiser ceux qui ont été déjà sanctifiés par le baptême de l'Eglise, pourquoi les troubler dans leur foi et la possession des divines miséricordes ?

Dira-t-on qu'à la vérité ils ont obtenu la grâce du Seigneur des miséricordes, mais que l'Esprit saint s'est donné à eux dans une mesure plus restreinte, et que s'ils sont chrétiens, au moins ne faut-il pas les assimiler aux autres ? Erreur ! le Saint-Esprit ne se communique point avec parcimonie ; il descend dans le cœur du croyant avec la plénitude de ses dons. Si le jour naît également pour tous les hommes ; si le soleil verse indistinctement sa lumière sur toutes les parties du monde, à combien plus forte raison Jésus-Christ, notre jour véritable, et flambeau unique de son Eglise, distribue-t-il également dans son Eglise les rayons de la vie éternelle ! L'Exode nous fournit une image et une preuve de cette sainte égalité, dans la manne qui tombait du ciel, emblème d'un avenir mystérieux, figure prophétique du pain céleste et du banquet de Jésus-Christ qui allait apparaître. Là, sans distinction de sexe ou d'âge, chacun recueillait une part égale de cette nourriture symbolique, afin de nous apprendre que les dons de Dieu qui lui seraient substitués, étaient indifféremment départis à tout le peuple sacré, sans distinction d'âge ou de sexe, comme sans acception de personnes.

Sans doute la grâce spirituelle, égale pour tous les croyants dans les eaux baptismales, peut s'accroître ou diminuer ensuite en raison de nos œuvres. Ainsi, dans l'Evangile, la semence du père de famille tombe également sur toutes les parties du champ, mais, grâce à la différence du sol, une partie est stérile, une autre partie produit du fruit en abondance, et rend trente, soixante, et même cent pour un. Ailleurs chaque ouvrier de la vigne se présente pour recevoir le même denier. Pourquoi donc l'interprétation humaine affaiblirait-elle les égales répartitions du Seigneur ?

Au fidèle qui verrait avec étonnement qu'après son baptême le malade baptisé dans son lit soit encore travaillé par des es-

prits immondes, je dirais que la malice obstinée du démon lutte en nous jusqu'au bain régénérateur, mais que son poison s'éteint dans la vertu de ses eaux. Considérons ce qui arriva à Pharaon : il s'opiniâtra dans sa perfidie ; il se débattit longtemps sous la main toute-puissante, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'eau fatale ; il ne l'eût pas plutôt touchée, qu'il fut vaincu, et périt misérablement. Le bienheureux apôtre voit l'image du sacrement du baptême dans la mer qui engloutit le parjure.

« Vous ne devez pas ignorer, mes frères, que nos pères ont tous été sous la nuée ; qu'ils ont tous passé la mer, et qu'ils ont tous été baptisés, sous la conduite de Moïse, dans la nuée et dans la mer. » Puis il ajoute : « Et toutes ces choses ont été des figures de ce qui nous regarde. » Aujourd'hui encore, nous en sommes les témoins. La voix de l'exorciste s'armant sous nos yeux de la majesté divine, flagelle, brûle et torture chaque jour le démon. Quelque celui-ci, semblable à l'orgueilleux et perfide Egyptien, mente souvent quand il promet de sortir sur-le-champ et d'abandonner l'homme de Dieu, aussitôt néanmoins qu'on en vient à l'eau salutaire et à la puissance baptismale, nous devons tenir pour certain que l'ennemi du salut y est étouffé, et que le néophyte, consacré au Seigneur, est délivré de sa présence. En effet, jetons les yeux sur les scorpions et les serpents : sur terre, ils conservent leur vigueur et leur faculté de nuire ; mais, plongés dans l'eau, ils deviennent impuissants. De même il est hors de doute que les malins esprits, que l'Écriture-Sainte appelle des serpents et des scorpions, et que nous foulons aux pieds avec le secours d'en haut, ne peuvent séjourner dans le corps qui a été baptisé, sanctifié, et où le Saint-Esprit a déjà établi sa demeure. Enfin, et nous en faisons tous les jours l'expérience, ceux que la nécessité nous a contraints de baptiser dans leur lit, souvent sont affranchis de l'esprit immonde qui les obsédait auparavant, deviennent l'exemple de l'Église, et grâce aux accroissements de la foi, avancent de jour en jour dans la vertu. Au contraire, il arrive souvent à ceux qui ont été baptisés dans la santé, d'être renversés par les assauts du démon, qui les envahit de nouveau, s'ils viennent

à pécher : preuve convaincante qu'il est chassé dans le baptême par la foi du néophyte , et que si cette foi vient à défaillir, il reprend possession de son antique domaine.

Trouverait-on plus raisonnable par hasard de valider le baptême de ceux qui ont été souillés dans une eau profane, et d'affirmer que l'enfant de l'Eglise, baptisé dans son sein, reçoit une grâce moindre que la leur ? Ménagerait-on assez les hérétiques pour ne pas s'informer s'ils ont reçu le baptême par immersion ou par aspersion , s'ils sont *cliniques* ou péripatéticiens, tandis qu'on affaiblit à dessein le mérite de la foi parmi nous et qu'on dérobe au baptême de l'Eglise sa majesté et sa sainteté ?

J'ai répondu à vos demandes, mon fils bien-aimé , autant que notre faiblesse et notre incapacité nous l'ont permis : je vous ai exposé mon opinion, sans prétendre l'imposer à personne comme une règle obligatoire. Je laisse chacun de mes collègues en user là-dessus comme il lui plaira , sauf à rendre compte de sa conduite au jour du Seigneur, suivant la recommandation de l'apôtre dans son épître aux Romains : « Chacun de nous rendra compte à Dieu pour soi ; ne nous jugeons donc plus les uns les autres. »

Je souhaite, mon fils bien-aimé, que votre santé soit toujours florissante.

#### LETTRE LXXVI.

A Némésien, et aux autres martyrs enfermés dans les mines.

Cyprien à Némésien, à Félix, à Lucius, à l'autre Félix, à Littée, à Polien, à Victor, à Jader, à Dativus, ses collègues dans l'épiscopat, et aux autres martyrs, prêtres et diacres, enfermés dans les mines, martyrs de Dieu, le Père tout-puissant, et de Jésus-Christ, notre Seigneur, notre Dieu, notre Sauveur, salut éternel.

Votre illustration, bienheureux et affectionnés frères, m'imposerait le devoir de vous visiter et de voler dans vos bras, si

je n'étais moi-même relégué loin de vous et détenu pour le nom de Jésus-Christ. Mais je me rends présent au milieu de vous, autant qu'il est en mon pouvoir. A défaut de ce corps que l'on enchaîne, je m'y transporte de cœur et d'esprit, et cette lettre vous exprimera toute la joie que m'ont inspirée votre gloire et vos vertus, toute la part que j'y prétends, sinon par la communauté des souffrances, au moins par l'union de notre charité. Pouvais-je contenir les élans de mon allégresse et me condamner au silence, lorsqu'il me revenait des nouvelles si honorables à des amis que je porte au fond de mon âme, et que Dieu a couronnés de grâces si précieuses ? Quelques-uns de vous, je le sais, ayant déjà consommé leur martyre, ont pris les devants pour recevoir des mains du Seigneur la palme due à leurs mérites ; d'autres, encore dans les fers, au fond des cachots ou des mines, attendent l'heure d'un sacrifice qui n'est ajourné que pour fortifier le courage de nos frères, en leur mettant sous les yeux de nobles exemples de persévérance. La prolongation de leurs tortures ajoute à leurs titres, et chaque jour, consumé dans la douleur, grossit au ciel le trésor de la récompense. Que Dieu ait daigné vous élever au faite de toutes les gloires, il n'y a là rien qui m'étonne. Votre piété d'hier, magnanimes confesseurs, m'explique votre illustration d'aujourd'hui. Ne vous ai-je pas vus jusqu'ici inébranlables dans la foi, inviolablement soumis aux commandements sacrés, innocents avec simplicité, membres pacifiques de l'Eglise, ornés d'humilité et de modestie, zélés dans l'administration des choses saintes, volant avec empressement au secours des malheureux, réchauffant les pauvres dans votre sein, défendant les droits de la vérité avec une rare constance, gardant la discipline avec une fermeté inflexible ? Et maintenant, pour que rien ne manquât à vos vertus, l'héroïsme de votre confession et les tortures qui vous éprouvent sont autant de provocations et de guides qui conduisent nos frères au martyre, afin que le troupeau, en marchant à la suite des pasteurs, et répétant leurs illustres dévouements, rivalise avec eux de mérite et s'élève aux mêmes récompenses.

Vous avez commencé à proclamer votre foi sous les verges qui mettaient votre corps en lambeaux ; mais ces glorieux préludes n'ont rien dont il faille rougir. Le Chrétien ne redoute pas les bâtons levés pour déchirer sa chair ; son espérance est tout entière dans le bois. Le disciple du Christ y découvre le gage mystérieux du salut. Jadis instrument de sa rédemption , aujourd'hui instrument de sa victoire , ce bois qui le meurtrit va le porter à la vie éternelle. Quelle merveille que des vases d'or et d'argent aient été envoyés aux lieux où se forment l'or et l'argent , si ce n'est que peut-être les mines , changeant sous nos yeux de nature et de fonctions , au lieu de nous fournir les métaux précieux , les reçoivent de nous à leur tour. On a chargé vos pieds d'indignes entraves ; des liens honteux enchaînent vos corps , membres fortunés de Jésus-Christ , sanctuaires augustes du Dieu vivant ; mais vos ennemis ont-ils garrotté votre âme ? Le contact du fer a-t-il souillé votre or ? A des hommes consacrés au Seigneur , et qui attestent leur fidélité par un généreux dévouement , ces chaînes sont des bijoux. Loin d'ici les entraves qui déshonorent ! les vôtres sont la matière précieuse dont se forme votre couronne. O pieds glorieusement comprimés ! ce n'est pas une main mortelle , mais la main divine , qui brisera vos liens ! O pieds glorieusement comprimés , qui ne laissez pas néanmoins de marcher dans les voies du salut ! pieds enchaînés pour le temps , afin de rester libres pour l'éternité ! pieds , retardés un moment par de jaloux obstacles , mais qui vous lancerez bientôt d'une course glorieuse vers Jésus-Christ. Qu'une cruauté envieuse ou malveillante vous mette à la gêne ici-bas ; qu'elle vous charge de fers , autant qu'elle voudra ; encore quelques jours , mes frères bien-aimés , et , affranchis de ce lieu de douleurs , vous prendrez votre essor vers les célestes royaumes ! Je le sais , dans ces obscurs souterrains , votre corps ne repose ni sur un lit , ni sur le duvet ; mais vous avez les rafraîchissements et les consolations de Jésus-Christ. Une terre nue reçoit vos membres harassés par le travail ; mais une couche semblable à celle de votre divin maître n'est plus un supplice. Là , pas de bain pour purifier une chair que soeille

une poussière noire et immonde ; mais votre âme se lave dans ces souillures extérieures. Le pain n'y est point abondant : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de la parole de « Dieu. » Point de vêtements à opposer au froid qui vous glace ; mais on est suffisamment couvert, on est richement paré quand on a revêtu Jésus-Christ. On a placé l'ignominie sur votre tête à moitié rasée ; mais, puisque Jésus-Christ est la tête de l'homme, quelque soit cet outrage, tout sied bien à une tête ennoblie par la confession du nom chrétien. Par quelles immortelles splendeurs vont être compensées toutes ces difformités qui, pour les infidèles, sont des objets d'horreur ! Comme ces souffrances d'un moment vont se convertir en éternels honneurs au jour où, selon le témoignage de l'apôtre, « le Seigneur transformera ce corps d'abjection et de néant au corps « de sa splendeur ! » Quoique l'on refuse aux prêtres qui sont parmi vous la liberté ou les moyens de célébrer les saints mystères, votre foi, votre piété n'en sont pas même compromises. Je me trompe, vous offrez à Dieu un sacrifice d'un grand prix, glorieux au Seigneur, utile à vous-mêmes. « Le sacrifice que « Dieu demande, suivant l'Écriture, c'est un esprit que la « douleur a brisé. Le Seigneur ne rejette pas un cœur contrit « et humilié. » Voilà le sacrifice non interrompu que vous renouvelez en l'honneur de l'Éternel et le jour et la nuit, vous immolant vous-mêmes comme des hosties pures et sans tache, ainsi que l'apôtre nous y invite : « Je vous conjure donc, mes « frères, par la miséricorde de Dieu, de lui offrir vos corps « comme une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux. Et « ne vous conformez point au siècle présent, mais qu'il se fasse « en vous une transformation par le renouvellement de votre « esprit, afin que vous reconnaissiez quelle est la volonté de « Dieu, et ce qui est bon, agréable et parfait. » Voilà ce qui plaît, avant tout, au Seigneur, ce qui nous attire ses complaisances, ce qui nous mérite ses faveurs : voilà l'unique reconnaissance que les dévouements et la soumission de notre foi puissent lui payer en échange de ses dons, suivant le témoignage de l'Esprit saint dans les Psaumes : « Que rendrai-je au

« Seigneur pour les biens dont il m'a comblé? Je prendrai le calice du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur. La mort des justes est précieuse devant lui. »

Qui ne prendrait avec joie le calice du salut? Qui ne volerait avec transport au-devant des moyens qui lui sont offerts pour s'acquitter envers le Très-Haut? Qui ne recevrait avec une confiance inaltérable une mort précieuse devant lui? Qui ne se mettrait en devoir de plaire à ce Dieu qui contemple, du haut du ciel, la lutte que nous soutenons, approuve et seconde notre ardeur, couronne nos victoires, récompense avec la bonté d'un père des vertus qui lui appartiennent, et honore ses propres œuvres? Qu'il soit le principe de nos triomphes; qu'il nous aide à terrasser notre adversaire et à moissonner les palmes après un illustre combat, il nous le déclare lui-même dans son Evangile: « Lorsqu'ils vous feront comparaître, ne vous inquiétez pas comment vous parlerez. Ce que vous devez dire vous sera donné à l'heure même; car ce n'est pas vous qui parlez alors, c'est l'Esprit de votre Père céleste qui parle en vous. » Et ailleurs: « Mettez donc dans vos cœurs de ne point préméditer comment vous répondrez; car je vous donnerai moi-même des paroles et une sagesse à laquelle vos ennemis ne pourront résister. » Oracle bien rassurant pour le Chrétien fidèle; mais oracle foudroyant pour l'apostat qui n'a foi ni à l'assistance promise aux confesseurs, ni aux châtimens éternels destinés à la trahison.

Valeureux combattants de Jésus-Christ, en confirmant par vos exemples vos précédentes prédications, vous avez inspiré vos vertus à nos frères. Une grande gloire vous attend dans le royaume des cieux; car c'est à vous qu'a été adressée cette promesse: « Celui qui fera et enseignera, celui-là sera appelé grand dans le royaume des cieux. » Une grande partie du peuple a marché dignement sur vos traces, et a mérité de s'associer à la même couronne en s'associant à la même confession, unie par les liens indissolubles de la charité, et ne voulant se séparer de ses chefs, ni dans les mines, ni dans les fers. Dans ce nombre, brillent jusqu'à des vierges, qui, ajoutant un im-

mense trésor à un trésor déjà bien riche, se sont élevées à la céleste couronne par une double gloire. Mais que dis-je ! les enfants eux-mêmes ont déployé une fermeté d'âme au-dessus de leurs années, afin que votre sainte milice comptât des martyrs de tout sexe et de tout âge.

Qui pourrait exprimer l'énergie d'une conscience victorieuse, l'élévation de votre courage, les transports de votre allégresse, les joies de votre triomphe, tous les sentiments enfin qui doivent inonder votre âme en ce moment ! Quelle félicité pour vous de penser que vous allez recevoir des mains divines la récompense qui vous est destinée ; que vous n'avez rien à redouter du jugement suprême, que vous portez au fond de ces souterrains, dans un corps captif, une âme souveraine ! Quelle consolation de savoir que Jésus-Christ, présent au milieu de vous, se plaît à contempler la patience et l'intrépidité de ses serviteurs, qui marchent à la conquête des royaumes éternels par le même chemin que lui ! Vous soupirez tous les jours après le fortuné moment de votre rappel, et, prêts à secouer les chaînes de ce monde, vous prenez votre essor vers les récompenses des martyrs, vers les tabernacles divins, bien sûrs qu'arrachés aux ténèbres du siècle, vous allez ouvrir les yeux à une lumière éblouissante, et recueillir des splendeurs qui, selon le témoignage de l'apôtre, n'ont aucune proportion avec vos tribulations et vos angoisses. « Les souffrances de la vie présente, » dit-il, « n'ont aucune proportion avec la gloire qui doit un jour éclater dans nous. » Aujourd'hui que vos prières ont acquis plus d'efficacité, puisque l'oraison n'est jamais plus puissante que quand elle s'élève du fond de la tribulation, priez, conjurez instamment la divine miséricorde de nous aider tous à consommer notre sacrifice. Demandez-lui qu'elle m'enlève moi-même, fidèle et glorieux, aux ombres et aux pièges de ce monde, afin que des cœurs unis ici-bas par les liens de la charité, après avoir lutté ensemble contre la violence de l'hérésie et contre la persécution du paganisme, se réjouissent ensemble dans le royaume des cieux.

Je souhaite, bienheureux et très-affectionnés frères, que

votre santé soit toujours florissante en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Souvenez-vous de moi toujours et partout où vous serez.

### LETTRE LXXVII.

Réponse de Némésien, de Dativus, de Félix et de Victor, à Cyprien.

A Cyprien, leur frère, Némésien, Dativus, Félix et Victor, salut éternel en Notre-Seigneur.

Vos lettres, dont la lecture assidue redresse l'égarément et fortifie la vertu, bien-aimé Cyprien, renferment toujours un langage élevé et des sentiments appropriés à la circonstance. En continuant de dévoiler ainsi, dans vos lumineux traités, la vertu cachée des mystères, vous accroissez notre foi et vous décidez les hommes du siècle à l'embrasser. Car, dans toutes les vertus que nous recommandent vos nombreux écrits, c'est vous-même que vous avez retracé sans le savoir. En effet, éclairé dans la discussion, éloquent dans la chaire, prudent au conseil, simple dans la patience, abondant en œuvres de miséricorde, modèle de désintéressement, d'humilité et de soumission, chaste dans vos mœurs, partout vous avez la palme. Vous le savez, notre vœu le plus cher est de voir un docteur qui nous affectionne si tendrement parvenir à la couronne après une éclatante confession. N'étiez-vous pas dans toute la vérité de l'expression, notre docteur, quand vous prononciez au tribunal du procensul de courageuses paroles que nous, vos disciples, nous devions répéter devant lui? Votre voix alors a été comme une trompette retentissante qui appela sur le champ de bataille les défenseurs de Jésus-Christ, et leur mit aux mains les armes célestes. En combattant vous-même à la tête de la sainte milice, vous avez immolé le démon avec le glaive spirituel; vous avez jeté çà et là des bataillons de Chrétiens pour tendre des embûches à l'ennemi public, le harceler de tous côtés, et fouler aux pieds son cadavre mutilé. Vous pouvez nous en croire, votre âme pure et vertueuse n'a pas rendu moins de

cent pour un, lorsque brisant la première la fureur d'un monde déchaîné, elle n'a pas refusé de partir pour l'exil, d'abandonner une ville chérie, de se confiner dans une retraite solitaire; lorsqu'enfin, donnant à tous un généreux exemple, elle a ouvert la carrière du martyre. C'est elle qui a encouragé tant d'athlètes à consommer leur sacrifice. Associée à la gloire des soldats couronnés qui ont déjà quitté la terre, elle s'unit aussi d'une céleste amitié avec les martyrs futurs.

Les condamnés se joignent donc à nous, et tous ensemble nous vous décernons de solennelles actions de grâces, bien-aimé Cyprien, pour avoir ranimé par votre lettre nos forces languissantes. Vous y avez versé le baume salutaire sur nos membres déchirés par les verges, brisé les entraves qui enchaînaient nos pieds, recouvert de leur première chevelure nos fronts à demi-rasés, éclairé les ténèbres de nos cachots, abaissé au niveau de la plaine ces montagnes métalliques; enfin vous avez substitué à l'odeur d'une fumée infecte les parfums des fleurs les plus suaves. Distributeurs de vos dons, le sous-diaque Hérœnnianus, et les acolytes Lucien, Maxime et Amantius, nous ont remis de votre part et de celle de notre bien-aimé Quirinus, tout ce qui manquait à nos besoins.

Prions donc les uns pour les autres; aidons-nous mutuellement comme vous l'avez recommandé, afin que Dieu, Jésus-Christ et les anges nous soutiennent dans toutes nos actions.

Nous vous souhaitons, seigneur frère, une santé toujours florissante. Daignez vous souvenir de nous et sauver tous ceux qui sont avec vous. Tous les nôtres vous aiment, vous saluent, et soupirent après votre présence.

## LETTRE LXXVIII.

Au même. — Réponse de Lucius et des autres martyrs.

Lucius et tous les frères qui sont avec moi , à Cyprien notre frère et notre collègue, salut en Notre-Seigneur.

Notre allégresse éclatait encore en bénédictions et en reconnaissance pour la divine miséricorde qui , après nous avoir armés pour le combat , nous avait accordé la victoire sur le champ de bataille , lorsque votre lettre , frère bien-aimé , nous a été remise par le sous-diacre Hérennianus , et les acolytes Lucien , Maxime et Amantius , que vous nous aviez envoyés. Cette lecture , en allégeant le poids de nos chaînes , en consolant nos tribulations , en subvenant à nos nécessités , nous a inspiré une vigueur nouvelle pour les tortures qui peuvent survenir encore. Déjà , en effet , avant qu'eussent commencé nos souffrances , vous nous aviez préparés à la gloire , puisque vous nous avez ouvert la carrière de la confession ; fidèles à marcher sur vos traces , nous espérons aussi la même faveur. Celui qui descend le premier dans l'arène arrive le premier au terme glorieux. Mais vous qui y êtes descendu le premier , vous avez voulu nous associer à vos triomphes , en nous donnant un témoignage de cette indissoluble charité avec laquelle vous nous avez toujours aimés , afin que ceux qui n'avaient avec vous qu'un même esprit dans le lien de la paix , participassent à vos prières et à la couronne de votre confession.

Mais par-delà cette couronne , frère bien-aimé , vous avez encore à présenter au Seigneur un riche trésor de bonnes œuvres qu'il récompensera au jour du jugement ; il n'oubliera pas cette lettre par laquelle vous vous êtes rendu présent au milieu de nous , et où laissant voir la simplicité de ce cœur si pur et si généreux , tel que nous l'avons toujours connu , vous nous donnez en Dieu et dans la pieuse effusion de vos sentiments , des louanges qui sont aussi dignes de vous que nous nous en reconnaissons indignes. Par vos éloquents paroles , en effet ,

vous avez fortifié ce qu'il y avait de faible en nous, et vous nous avez inspiré une vigueur nouvelle pour affronter les douleurs. Qu'importe leur aiguillon ? Votre lettre prophétique, écrite sous l'inspiration de l'Esprit saint qui vous remplit, nous assure la récompense céleste, la couronne du martyr et le royaume de Dieu. Félicité qui se réalisera dans sa plénitude, frère bien-aimé, si vous vous souvenez de nous dans vos prières, ce que vous faites, j'en ai la confiance, ainsi que nous le faisons nous-mêmes.

Nous avons reçu l'offrande pure et sainte que vous nous avez envoyée en votre nom et au nom de Quirinus. Le Seigneur jeta autrefois un regard de complaisance sur le sacrifice de Noé, et accueillit favorablement l'odeur de suavité qui s'en exhalait. Puisse-t-il accueillir de même le vôtre, et se plaire à vous récompenser d'une si bonne œuvre ! Faites parvenir à Quirinus, je vous en conjure, la lettre que nous lui adressons.

Je souhaite, frère bien-aimé, et qu'il me serait doux de voir, que votre santé soit toujours florissante, et que vous vous souveniez de nous. Saluez tous ceux qui sont auprès de vous. Adieu.

## LETTRE LXXIX.

Au même. — Réponse de Félix, Jader, Polyen, et de tous les autres martyrs.

A Cyprien, leur frère bien-aimé, Félix, Jader, Polyen, avec les prêtres et tous leurs compagnons employés aux mines de Sigua, salut éternel en Notre-Seigneur.

Nous vous saluons de nouveau, frère bien-aimé, par le sous-diacre Hérennianus et par nos frères Lucien et Maxime. Nous sommes en parfaite santé, grâce à vos prières. Nous avons reçu, à titre d'offrande, des mains de vos envoyés une somme d'argent assez considérable, ainsi que la lettre que vous nous avez écrite, et où vous daignez nous fortifier, comme des enfants qui vous appartiennent, par le secours des célestes paroles. Nous en avons remercié et nous en remercions encore Dieu,

le Père tout-puissant par Jésus-Christ, son Fils, qui a daigné nous envoyer par votre ministère un si puissant encouragement. Souvenez-vous de nous dans chacune de vos prières, nous le demandons à votre âme, pleine de candeur, afin que le Seigneur consomme votre confession et la nôtre.

Saluez de notre part tous ceux qui sont avec vous. Nous souhaitons, frère bien-aimé, que votre santé soit toujours florissante en Notre-Seigneur. Écrit par moi Félix, souscrit par moi Jader ; signé par moi Polyen, après lecture. Je salue mon seigneur Eutychianus.

### LETTRE LXXX <sup>1</sup>.

Cyprien à Sergius, à Rogatien, et aux autres confesseurs détenus dans les cachots.

Cyprien à Sergius, à Rogatien et aux autres confesseurs, salut éternel en Notre-Seigneur.

Je vous salue, bienheureux et affectionnés frères, avec un grand désir de vous voir, si le lieu où je suis détenu me le permettait. En effet, que pourrais-je souhaiter de plus heureux que de vous serrer dans mes bras, et d'être pressé par vos mains pures et innocentes qui, repoussant toute sacrilège condescendance, ont gardé la foi du Seigneur? Est-il une gloire que je puisse envier de préférence à celle de baiser ces bouches généreuses qui ont confessé publiquement le Seigneur, et d'être regardé par ces yeux qui, dédaignant le monde, se sont montrés dignes de contempler Dieu! Mais puisque ce bonheur m'est interdit, je vous envoie cette lettre, qui me rendra présent à vos yeux et à vos oreilles, et où je vous félicite de votre courage en même temps que je vous exhorte à ne point démentir la gloire de vos premiers pas, mais à marcher avec une vigueur nouvelle dans la sainte carrière au terme de laquelle brille la couronne. Car vous avez le Seigneur pour protecteur et pour

<sup>1</sup> Cette lettre appartient évidemment à l'époque de la première retraite de saint Cyprien. Nous avons cependant respecté l'ordre ancien, et laissé ici une lettre qui devrait se trouver au commencement du volume.

guide. « Voilà que je suis avec vous, dit-il, jusqu'à la consommation des siècles. » Bienheureuse la prison éclairée de votre présence ! bienheureuse les chaînes qui envoient au Seigneur les hommes de Dieu ! O ténèbres mille fois plus brillantes que le soleil lui-même, plus éclatantes que la lumière du monde, séjour des temples de Dieu, où ont reposé des membres consacrés par la confession de son nom ! Qu'il n'y ait plus dans votre esprit et dans votre cœur d'autres pensées que celles des divins commandements, mobile puissant par lequel le Saint-Esprit vous a toujours animés à la patience ; au lieu de songer à la mort, songez à l'immortalité : que les supplices du temps disparaissent devant les béatitudes de l'éternité ; car il est écrit : « La mort du juste est précieuse devant le Seigneur. » Et ailleurs : « Le sacrifice que Dieu demande est une âme brisée de douleur. Dieu ne méprise pas un cœur contrit et humilié. »

Écoutez encore l'Écriture lorsqu'elle parle des tourments qui consacrent les martyrs et les purifient au creuset de la douleur : « Si devant les hommes ils ont souffert des tourments, leur espérance est pleine d'immortalité. Leur affliction a été légère, et leur récompense sera grande, parce que Dieu les a éprouvés et les a trouvés dignes de lui. Il les a éprouvés comme l'or dans la fournaise, et les a reçus comme un holocauste. Il les regardera favorablement quand l'heure sera venue. Les justes brilleront comme la flamme qui court dans le chaume aride. Ils jugeront les nations, ils domineront les peuples, et leur Seigneur règnera à jamais. »

La pensée qu'un jour vous serez des juges et des rois siégeant avec Notre-Seigneur, ne doit-elle pas vous transporter d'allégresse et vous aider à fouler aux pieds les tortures présentes dans l'attente des biens à venir ? Vous le savez, la loi en a été portée dès l'origine, toute justice est aux prises ici-bas avec le siècle. Dès le berceau du monde, l'innocent Abel, par sa sanglante immolation, ouvre aux justes, aux prophètes et aux apôtres, cette longue carrière de douleurs. Notre-Seigneur a voulu nous en offrir un exemple dans sa propre personne, afin de nous apprendre que l'on n'arrive à son royaume que par la

route où il a marché lui-même. « Celui qui aime sa vie dans ce monde, dit-il, la perdra dans l'autre ; et celui qui la hait pour ce monde, la conservera pour la vie éternelle. » Et ailleurs : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme ; mais plutôt craignez celui qui peut précipiter l'âme et le corps dans l'enfer. » Paul nous déclare aussi que, si nous désirons arriver aux promesses du Seigneur, nous devons imiter le Seigneur en toutes choses. « Nous sommes enfants de Dieu, dit-il. Or, si nous sommes enfants de Dieu, nous sommes aussi héritiers, je dis héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ, pourvu toutefois que nous souffrions avec lui, afin que nous soyons glorifiés avec lui. » Puis il compare le temps présent avec les splendeurs de l'autre vie : « Les souffrances de la vie présente n'ont aucune proportion avec cette gloire qui doit un jour se manifester en nous. » Les yeux constamment fixés sur ces clartés divines, prenons en patience les adversités présentes. L'Écriture-Sainte nous l'enseigne encore : « Quelles que soient les afflictions des justes, leur délivrance est certaine, quand ils mettent leur confiance en Dieu. »

Heureuses aussi les femmes qui ont confessé en même temps que vous le nom du Seigneur, et partagent votre captivité ! Fidèles à leur Dieu, plus fortes que leur sexe, non-seulement elles touchent à la couronne, mais elles ont offert à leurs sœurs de nobles exemples de dévouement et de courage. Et pour que rien ne manquât à la gloire de votre sainte milice, pour que tout sexe, tout âge eût ses triomphes, la divine miséricorde vous a associé des enfants. Nous avons vu apparaître de nouveaux Ananias, Azarias et Misahel, non moins illustres que ces jeunes hommes de Babylone, pour lesquels les flammes respectueuses se changèrent en lieu de rafraîchissement. C'est que le Seigneur était présent au milieu d'eux et voulait nous prouver que l'ardeur des flammes s'émousse contre ses martyrs, et que le vrai croyant est partout en sûreté.

Puisque nous sommes sur ce point, considérez avec les sentiments qui vous animent quelle était la foi de ces jeunes hom-

mes, puisqu'elle leur mérita un prodige si éclatant. Prêts à tout supporter, comme nous devons l'être nous-mêmes, ils disent au roi : « Nabuchodonosor, nous ne pouvons vous le promettre. Le Dieu que nous honorons peut nous délivrer de la fournaise de feu, et nous arracher de vos mains, ô roi. Et quand il ne le voudrait pas, sachez, ô roi, que nous n'honorons pas vos dieux, et n'adorons pas la statue d'or que vous avez élevée. » Ils savaient et croyaient qu'en vertu de leur foi Dieu pouvait les délivrer du supplice. Toutefois ils ne voulurent point se glorifier de cette espérance, ni la réclamer. « Quand même il ne le voudrait pas, » dirent-ils, de peur d'affaiblir la gloire de leur confession, s'ils la séparaient du témoignage de l'épreuve. Ils ajoutèrent que tout était possible à Dieu, mais qu'au lieu de se reposer sur sa puissance pour désirer d'être délivrés dans ce moment, la délivrance à laquelle ils aspiraient, c'était celle de la gloire et de la sécurité éternelle. Imitateurs de cette foi, et méditant ces beaux exemples et le jour et la nuit, élanchez-vous vers Dieu de toute l'ardeur de vos désirs, foulant aux pieds un monde qui passe, pour n'ouvrir votre âme qu'à la pensée de l'éternité, d'un royaume sans fin, des chastes embrassements de Notre-Seigneur et de la contemplation bienheureuse de Dieu. Marchez constamment sur les traces du prêtre Rogatien, glorieux vieillard, qui le premier, avec Félicissime notre frère, toujours calme, toujours modeste, soutenant le choc d'une multitude irritée, vous a ouvert, grâce à sa fermeté religieuse et à la divine miséricorde, le chemin de la gloire, en vous ouvrant les portes de la prison. Envoyé devant vous tout-à-l'heure pour vous préparer un logement, il vous précède aujourd'hui encore. Puisse le Seigneur consommer en vous l'œuvre qu'il a commencée, et, vous élevant des derniers degrés jusqu'aux premiers, vous faire passer de la confession à la couronne. Nous le lui demandons dans nos prières de tous les jours.

Je souhaite, bienheureux et affectionnés frères, que votre santé soit toujours florissante en Notre-Seigneur, et que vous arriviez à la couronne de la glorieuse immortalité. Le diacre Victor et tous ceux qui sont avec moi vous saluent.

## LETTRE LXXXI.

A Successus, pour lui annoncer la persécution.

Cyprien à Successus, son frère, salut.

Si je ne vous ai pas répondu sur-le-champ, frère bien-aimé, c'est qu'à la veille du combat qui va s'engager, aucun membre de notre clergé n'a pu désertier son poste, bien résolu de marcher à la gloire par le dévouement et le courage. Vous saurez que les députés envoyés par moi à Rome, pour s'assurer des ordonnances impériales, sont de retour. Il circule ici mille rumeurs incertaines ; mais voici la vérité. Valérien a adressé ce rescrit au sénat : « On frappera de mort sans délai les évêques, les prêtres et les diacres. Quant aux sénateurs, aux chevaliers romains et à tous les personnages de distinction, ils seront dépouillés de leurs biens et de leurs dignités. Si, après ce premier châtimement, ils persévèrent dans le Christianisme, ils seront condamnés à la peine capitale. Les femmes de condition seront envoyées en exil et dépouillées de leurs biens. Seront conduits, pieds et poings liés, dans les domaines de l'empereur, tous les officiers de sa maison qui auront confessé le Christ par le passé ou le confesseront à l'avenir. On tiendra un état de leurs personnes et de leurs biens, dévolus au fisc. » Valérien a joint à son rescrit une copie de la lettre qu'il a envoyée aux gouverneurs des provinces à notre sujet. Nous soupirons tous les jours après l'arrivée de cette lettre ; car nous sommes prêts à voler au combat, à le soutenir avec constance, et nous attendons de la protection divine la couronne de la vie éternelle. Vous saurez que Sixte<sup>1</sup> a subi le martyre dans un cimetière, le 8 des ides d'août, et avec lui quatre diacres. Les préfets de Rome poussent avec vigueur cette persécution. La mort et la confiscation attendent quiconque leur est dénoncé. — Transmettez, je vous prie, ces nouvelles à nos collègues, afin que

<sup>1</sup> Le pape saint Sixte II, successeur de saint Étienne.

leurs exhortations fortifient partout les fideles et les preparent aux combats du Seigneur. Songeons tous moins à la mort qu'à l'immortalité! Pleins de foi et de dévouement pour ce Dieu auquel nous sommes consacrés, bannissons de vaines frayeurs, Réjouissons-nous à l'approche d'une confession où le soldat de Jésus-Christ, au lieu de l'immolation, reçoit la couronne.

Je souhaite, mon frère bien-aimé, que votre santé soit toujours florissante.

## LETTRE LXXXII.

Gyprien au clergé et au peuple de Carthage, quelques jours avant son martyre.

Gyprien aux prêtres, aux diacres et à tout le peuple, salut.

Mes frères bien-aimés, à la nouvelle que des lieutenants<sup>1</sup> avaient été expédiés pour me conduire à Utique, quelques-uns de mes amis les plus chers m'ont conseillé de quitter mes jardins et de chercher une autre retraite. J'ai dû céder à de justes représentations. Il est plus convenable en effet qu'un préposé confesse le Seigneur dans la ville où il gouverne le troupeau de Jésus-Christ, et que la gloire de ses souffrances rejaillisse sur l'universalité des fideles. Toutes les paroles que l'évêque-confesseur prononce dans ce moment solennel, et sous l'inspiration de Dieu, il semble que le troupeau les prononce avec lui. D'ailleurs je frustrerais une Eglise aussi illustre que la nôtre du légitime honneur qui lui revient, si l'évêque de Carthage recevait la sentence de mort à Utique, et si le martyr prenait son vol d'une cité étrangère pour aller rejoindre le Seigneur. Il n'en sera point ainsi. Mon vœu le plus cher, l'objet de mes plus ferventes prières, c'est de proclamer mon Dieu, pour vous et pour moi, au milieu de vous; de souffrir la mort à vos côtés, et de passer de vos bras dans les bras de mon juge mi-

<sup>1</sup> Les *frumentarii* étaient des miliciens chargés de recueillir les contributions dans les provinces, et d'assurer par tous les moyens l'exécution des ordonnances impériales. (RIGAUD.)

séricordieux. Ainsi, nous attendons dans la profonde retraite où nous sommes confinés, que le proconsul<sup>1</sup> soit de retour à Carthage, afin d'apprendre de sa bouche ce que les empereurs ont décidé sur les Chrétiens, laïques ou évêques, et de lui répondre alors ce que le Seigneur mettra sur nos lèvres. Pour vous, mes frères bien-aimés, fidèles aux préceptes de l'Evangile et aux instructions souvent réitérées de votre pasteur, restez en paix, ne troublez pas la tranquillité publique; abstenez-vous de tout mouvement séditieux; surtout que personne ne s'offre volontairement à la persécution. Il sera temps de parler, si vous venez à être découverts et livrés aux magistrats; car, dans ce moment, c'est Jésus-Christ qui parle en nous; Jésus-Christ, qui veut une confession généreuse et non une manifestation imprudente. S'il reste quelques mesures à concerter, j'espère, avec la grâce divine, que nous pourrons les prendre en commun, avant que le proconsul ait prononcé la sentence pour frapper le confesseur de Jésus-Christ.

Daigne le Seigneur, mes frères bien-aimés, vous conserver longtemps à son Eglise.

### LETTRE LXXXIII.

Le pape Corneille à Cyprien<sup>2</sup>.

Il m'est arrivé une lettre peu honorable pour votre charité, et en contradiction avec les principes de la foi. Elle renferme quelques assertions révoltantes. J'y ai reconnu une main téméraire, semant l'ivraie empoisonnée dans le champ de l'Eglise catholique; coupables tentatives que j'ai désapprouvées. Condamnez-les le plus tôt possible, et hâtez-vous de rétracter ces

<sup>1</sup> Galère Maxime.

<sup>2</sup> On trouve dans les manuscrits anciens les trois lettres suivantes, comme appartenant aux œuvres de saint Cyprien. La seconde n'est pas certainement de lui. La troisième offre quelque analogie avec son style. La première contredit manifestement l'affection et la charité fraternelle qui unissaient l'évêque de Rome à celui de Carthage.

propositions avant que leur venin , en circulant de proche en proche , ne donne la mort à la simplicité et à l'innocence. La rébaptisation est illicite. Arrachez donc , je le répète , l'ivraie fatale ; étouffez sous la vigueur d'une seconde lettre ces vipères armées contre la foi universelle. Pontife d'une ville fameuse , docteur illustre comme vous l'êtes , vous convient-il , à ce double titre , de vous donner le renom de profanateur du baptême légitime , en croyant condamner le baptême de l'hérésie , à laquelle vous reprochez de contredire l'apôtre ? « Il n'y a qu'un « Dieu , qu'une foi , qu'un baptême. »

## LETTRE LXXXIV.

Au peuple de Carthage.

Cyprien au peuple de Carthage , salut éternel en Notre-Seigneur.

Grâces immortelles soient rendues à Dieu le Père et à notre Seigneur Jésus-Christ , pour avoir rassemblé le troupeau disséminé çà et là et l'avoir réuni dans ses conventicules ! Voilà pourquoi , tenant compte des recommandations signées par les martyrs et les confesseurs , nous avons voulu les réserver pour le jour de cette délibération. De plus , la majesté de l'Esprit saint , dont la grâce , comme un témoin salubre , habite en nous , nous imposait ce devoir. A l'occasion des traîtres , l'Evangile , d'accord avec l'apôtre , les psaumes , les prophètes et le reste de l'Ecriture , tout nous répète : Examinez. Nous avons examiné. Le résultat de nos enquêtes , c'est que les lâches qui ont trahi les saintes Ecritures ne sont point dignes d'entrer dans notre assemblée. Qui , en effet , ne reconnaîtrait quelque chose de céleste à cette solennelle information judiciaire ? Les parjures donc ne paraîtront pas devant le peuple pour y exposer leurs motifs ou entendre leur sentence ; ils participeront encore moins aux sacrifices publics. N'ont-ils pas déserté le troupeau , dépouillé les autels , livré les saints mystères ? Dieu nous en est témoin , notre cœur a saigné pour prendre cette détermination. Nous avons voulu couper court par là aux

dissensions, aux hérésies, aux scandales de toute nature, afin que des hommes légers ou de peu de foi, ne donnent plus au peuple des exemples criminels. Tel est donc le décret que nous avons porté et que nous voulons maintenir dans toute sa vigueur. Quant aux préposés qui ont trahi le Seigneur, ils seront déposés, afin que d'autres chefs, plus dignes et plus purs, puissent offrir à l'autel des sacrifices pour le peuple. Ces hommes, écartés du saint ministère, devront se conformer à nos prescriptions, qui ne font que leur appliquer dans toute son intégrité cette parole de Jean : « Je ne veux plus des sacrifices que m'offrent vos mains ; vous n'êtes pas venus à moi avec une victime pure et sainte. » En effet, quiconque n'offre pas une victime pure et sainte, ne voit pas son oblation monter agréablement vers le ciel. Nous lisons encore ailleurs : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu . . . . »

Je souhaite que votre santé soit toujours florissante en Notre-Seigneur. Ainsi soit-il. Rendons grâces à Dieu.

#### LETRE LXXXV.

Au prêtre Turasius.

Cyprien à son béni et bien-aimé Père, salut éternel en Notre-Seigneur.

J'ai reçu de votre tendresse une lettre qui me témoigne que la mort de votre fille a laissé dans votre âme une blessure profonde. Une chose m'étonne avant tout, c'est que la fermeté d'un chrétien ait pu être ébranlée jusqu'à fléchir sous le fardeau de la douleur. Eh quoi ! il a été percé par les traits de la sensibilité humaine, le mur de la foi, que devait protéger l'espérance de la résurrection et du céleste royaume. Espérance et douleur ! deux mots qui s'excluent mutuellement. La foi ne connaît point de perte ici-bas, de quelque nature qu'elle soit.

\* Les dernières lignes sont inintelligibles.

Nous croyons que les morts ressuscitent, et nous pleurons les morts ! Que ferions-nous donc si Dieu avait condamné le genre humain à descendre dans le tombeau sans l'assurance de la résurrection ? Sa volonté, qui domine ici-bas toutes les affections, serait déjà, dans cette supposition, une consolation suffisante. Le Créateur vous a enlevé ce qu'il vous avait accordé. Pourquoi regretter si amèrement un dépôt qu'il n'avait confié entre vos mains que pour un jour ? Il vous avait prêté votre fille ; mais à quelle condition ? A la condition que vous la garderiez seulement autant qu'il y consentirait, et qu'aussitôt qu'il le jugerait à propos, il la rappellerait à lui. Il ne vous a rien dérobé de ce qui était à vous ; le bien qui lui appartenait, il l'a repris. N'était-il pas convenable que le créancier reprît ce qui lui était dû ? La dette payée, il ne reste plus au débiteur qu'une obligation, celle de la reconnaissance. Imitons la religieuse soumission de Job : « Dieu me l'avait donné ; Dieu me l'a retiré, dit-il ; il n'est arrivé que ce qui a plu au Seigneur ; que le nom du Seigneur soit béni ! »

Mais la pensée qu'il ne faut pas nous abandonner aux larmes pour avoir rendu à autrui un bien qui lui appartenait, attendu qu'il n'est pas permis à des mains étrangères de retenir un dépôt réclamé par son maître, n'est pas l'unique adoucissement de notre douleur ; la Providence nous a ménagé un autre motif de consolation. Un de nos proches a quitté cette vallée de larmes ! Si nous comprenions bien tout ce que le monde nous garde de haine et de fureur, nous nous réjouissons de cet événement, au lieu d'accuser les bienfaits d'une miséricorde compatissante, qui vient au secours de notre faiblesse. Pleurer un ami arraché à ce monde, c'est vouloir qu'il soit assailli encore par des dangers sans nombre ; c'est désirer qu'il continue à lutter contre les orageuses agitations de cette vie. Je vous le demande, pourquoi enchaîner dans la prison de ce monde cette âme chrétienne et fidèle, pour laquelle le monde tout entier est un vaste naufrage ? Eh quoi ! elle a heureusement échappé aux mille assauts que le démon lui livrait ; plus de maladies pour assiéger son corps ; plus de calamités pour éprouver sa foi ;

plus de tempêtes, renaissant toujours d'elles-mêmes ! Et vous, vous répandez des pleurs sur elle, comme s'il ne vous souvenait plus à quelles angoisses vous êtes journellement exposé. Ecoutez le Seigneur instruisant ses apôtres : « Si vous m'aimiez, « vous vous réjouiriez en pensant que je retourne à mon Père. » Jésus-Christ a pleuré sur Lazare, il est vrai, mais ses larmes n'avaient rien de commun avec les vôtres. Celui qui avait promis la résurrection ne pouvait se livrer à d'amers regrets sans donner à la foi qu'il prêchait un éclatant démenti. Il a pleuré, non pas Lazare enseveli dans le tombeau, mais bien Lazare ressuscitant ; ses larmes coulaient lorsque, pour sauver d'autres morts et confondre l'incrédulité, il se voyait contraint de rappeler à l'existence celui qui l'avait quittée. Le Seigneur gémissait donc en rendant à un mort cette vie dont la perte vous arrache aujourd'hui des cris de désespoir. Votre deuil est en opposition avec son deuil ; votre tendresse contredit sa tendresse. Larmes sublimes et sans égales ! Le Christ ne voulait pas rappeler parmi les tribulations du monde celui qu'il aimait, et vous, vous croyez aimer celle pour qui vous invoquez encore des tortures !

— Erreur ! répondez-vous ; c'est véritablement la mort de Lazare que pleurait Jésus-Christ. — Mais celui qui pouvait éloigner la mort, n'aurait pas laissé périr un ami qui lui était cher ; ou bien, s'il l'avait permis, pourquoi des pleurs ? N'avait-il pas le pouvoir de l'arracher au tombeau ? Preuve irrécusable que l'âme du Sauveur s'était émue de compassion à la pensée que, pour confondre l'incrédulité des uns, pour exciter la foi des autres, il lui fallait rappeler encore aux tribulations de la vie celui qu'il aimait. Si vous en doutez, écoutez le Seigneur lui-même : « O mon Père ! s'écrie-t-il, afin qu'ils croient que « vous m'avez envoyé, Lazare, sors du tombeau. » Et le mort obéit.

Ainsi, où ses larmes coulaient votre joie doit éclater ; autrement vous paraîtriez envier à votre fille le bonheur de s'être endormie dans le Seigneur. Elle est passée d'un monde étranger à un monde qui était le sien ; d'un séjour ennemi, au ciel,

patrie de ses pères, suivant le langage de l'apôtre : « Nous savons que la maison terrestre de ce corps est brisée ; mais nous avons là-haut une demeure éternelle qui n'est pas faite de la main des hommes. » Que lui est-il arrivé ? Elle a perdu une maison qu'elle n'aurait jamais dû connaître ; elle a perdu des concitoyens perfides , toujours armés de pièges et de haine contre elle ; enfin elle a terminé le cours de son exil sur cette terre de douleurs. L'apôtre n'a-t-il pas déclaré que « prolonger notre séjour dans ce monde, c'est prolonger notre exil loin de la présence du Seigneur ? » A quoi bon les gémissements et le deuil , quand la créature, achevant ici-bas son laborieux pèlerinage, retourne dans sa patrie véritable , surtout quand elle n'y retourne pas les mains vides , puisque, grâce au céleste négoce qu'elle était venue exercer dans ce monde, elle a gagné la connaissance de la vraie religion ? Trafiquer un instant ici-bas , remonter vers son Dieu , lui payer sa dette, voilà toute son histoire. Elle avait acheté cette perle précieuse pour l'acquisition de laquelle elle était descendue des cieux ; une fois maîtresse de ce trésor, elle s'est hâtée de s'envoler avec lui vers le Seigneur pour l'offrir à son Dieu, et recevoir de lui en échange un honneur et une sécurité immortels.

Mais, direz-vous, je me repose avec confiance dans les célestes promesses. Si vous me voyez dans l'abattement, c'est que je pleure une séparation déchirante, des espérances détruites, et ma vieillesse frustrée des consolations dont l'aurait environnée la tendresse de ma fille.

— Vaine excuse d'une faiblesse tout humaine, qui ne peut couvrir le manque de foi ! Si les hommes étaient incapables de supporter le chagrin d'une séparation, laisseraient-ils jamais leurs enfants s'éloigner ? Ils se plaignent d'être abandonnés aussitôt que la mort leur enlève leurs fils, et vivants, ils les confient à des régions lointaines pour un motif ou pour un autre. Ils consentent volontiers à se priver toute leur vie d'une présence qui leur est chère, pourvu qu'ils recueillent de leurs enfants le fruit qu'ils s'en promettent. Regardez ! ils les exilent dans le palais des grands ; ils leur font traverser les mers

pour qu'ils arrivent aux dignités publiques ; ils les poussent au travers des fatigues et des périls pour qu'ils grossissent leur patrimoine ; ils ne laisseront pas un seul moment auprès d'eux ces enfants qu'ils chérissent. S'agit-il de conquérir le palais des cieux ; de recueillir la sagesse du Christ, de monter aux honneurs de la vie éternelle, de s'assurer le patrimoine de l'éternité, sans crainte de jamais le perdre ? personne qui se félicite du départ de ses enfants ! Chacun de nous lance avec joie un fils, [un frère, un père, à travers des courses périlleuses, pour acquérir des biens incertains ; mais personne qui consente à laisser partir quelqu'un des siens pour conquérir par des routes assurées des trésors qui ne le sont pas moins ! Nous voyons tous les jours des fils abandonner leurs pères, et des pères abandonner leurs fils pour aller recueillir au loin des iniquités à la voix du démon ; mais que la voix du Seigneur leur ordonne de venir recueillir les trésors de sa miséricorde, ils s'y refusent : preuve indubitable que, si nous pleurons nos amis ou nos proches, c'est bien moins par un retour sur nous-mêmes que par un témoignage de défiance, puisque nous ne supportons pas que les nôtres nous quittent pour retourner au Seigneur, tandis que nous nous en séparons sans peine, s'il s'agit des voyages de ce monde. Nous croyons aux gains de ce monde : voilà pourquoi nous supportons que les membres de notre corps soient retranchés. Si nous avons foi aux promesses de Dieu, notre cœur éclaterait en joie et en reconnaissance, lorsque les nôtres retournent au ciel. Croyez-moi, l'incrédulité trouve partout des motifs d'affliction : autant la foi est insensible à toutes les pertes, autant le manque de foi se laisse aller en esclave à toutes les douleurs.

Nous appelons la mort un sommeil : il faut en conclure que des hommes qui dorment ne sont pas morts, mais qu'ils ne font que reposer momentanément, suivant cet infallible oracle du Seigneur : « Quiconque croit en moi, quoiqu'il meure, vivra. » Si un médecin promettait à un malade le rétablissement, quoique ce ne soit qu'un homme qui le lui promette, le malade ne pourrait contenir sa joie. Aujourd'hui, c'est Jésus-Christ, no-

tre Seigneur, c'est le maître de la vie et de la résurrection qui vous parle, et vous poussez des cris de désespoir ! Que faites-vous par là ? Vous proclamez qu'entre Dieu et l'homme, c'est la parole de l'homme qui vous paraît la plus certaine et la plus puissante.

— Mais, dites-vous, je pleure sur ma vieillesse qui est frustrée de son appui ; je devais précéder mes enfants, pour ne pas rester seul en butte aux tribulations de cette vie. — Quand il s'agit des biens spirituels, il ne faut plus s'occuper de ceux qui appartiennent à la chair. Pour moi, qui n'examine en vous que la fidélité que vous devez à l'esprit, et non celle que vous devez à la chair, je déclare qu'il vous est arrivé ce qu'il y a de meilleur pour vous. Votre vieillesse a perdu son soutien ! Et moi, je vous dis, au contraire, qu'elle a été déchargée d'un fardeau. Dieu a retranché toutes les inquiétudes qui vous agitaient du vivant de votre fille, que vous craigniez toujours de perdre. Il vaut bien mieux pour vous que, morte pour le siècle, elle soit retournée vivante au Seigneur, que si vous aviez à la pleurer vivante pour le siècle, mais morte peut-être devant le Seigneur. Félicitez-vous de ce que vous mériterez de suivre la chrétienne dont les chastes embrassements vous attendent dans le ciel. Elle ne vous a point abandonné ; elle n'a fait que prendre les devants ; pour n'avoir point à pleurer le départ de son père, elle s'est hâtée d'aller vous recevoir à votre arrivée. Non, vous n'avez pas perdu votre soutien. Si votre deuil vous désole, dites-vous à vous-même : J'ai sacrifié au Seigneur, dans ma vieillesse, cette tendre victime. — Si vous ne pouvez vous montrer aussi intrépide qu'Abraham, prenant la seconde place après lui, acceptez au moins avec joie le sacrifice qu'il n'hésitait pas d'offrir. Le Seigneur imposait l'holocauste au patriarche ; à vous il l'enlève sans vous consulter. Le patriarche obéit à un ordre ; vous, vous n'avez qu'à vous soumettre à la volonté divine. Le patriarche se montra soumis et dévoué dans une épreuve qui renversait les lois de la nature ; vous du moins, qu'il vous trouve fidèle et dévoué dans un sacrifice qu'approuve la religion, et qu'il récompense votre soumission. Car, partout

où la volonté rend librement hommage au Seigneur, sans le joug de la nécessité, elle accomplit une œuvre chrétienne.

Pour peu que nous veuillions nous soumettre au Seigneur, nous rougirons de notre incrédulité, en comparant notre conduite à celle des païens. Ils meurent comme nous ; mais nos regrets sont bien plus amers que les leurs. Que ferions-nous de plus si l'on nous imposait quelque action déshonorante ? Les infidèles méprisent souvent la douleur, quoique ce ne soient pas les promesses du ciel, mais les supplices du tartare qui les attendent. Et nous, nous pleurons quand nous allons au ciel ! Chrétiens pusillanimes, considérons quel est le châtimement que nous méritons, puisque nous ne savons ni suivre l'exemple des saints, ni braver la mort comme les Gentils. Aux Gentils le désespoir avec l'intrépidité ! Et nous, avec l'espérance, la faiblesse ! Enfin souvent ils n'hésitent pas même à vendre leurs enfants, afin de prouver qu'ils se jouent de leur vie par une criminelle indifférence. Et nous, nous ne nous sentons pas même déchargés de notre fardeau par leur mort ! Et nous, nous voulons prolonger l'esclavage de ceux dont les fers ont été brisés, et qui ont reçu la liberté ! Les Gentils livrent intrépidement leurs enfants à des hommes, mortels comme eux ; et nous, s'agit-il de laisser partir leurs fils et les nôtres pour le jour de la grande délivrance, une hésitation sacrilège nous arrête, comme si la protection d'un homme valait mieux pour l'un de nos enfants que celle du Seigneur ! En vérité, le Chrétien doit être pour les infidèles un sujet de dérision et de honte. Il vaut mille fois moins que des hommes qui ne peuvent être, sans crime pour nous, nos égaux ou nos supérieurs. Les Chrétiens ne veulent pas laisser partir leurs proches pour aller recueillir des biens, les Gentils n'hésitent pas de laisser partir ceux qu'ils aiment, pour aller recueillir des maux !

Apprenons enfin à mettre nos sentiments en harmonie avec la félicité de ceux que nous avons perdus, et que nos regrets ne soient plus en désaccord avec leurs pensées. Ceux qui sont morts se réjouissent d'être parvenus au lieu du repos. Réjouissons-nous aussi avec eux, ne fût-ce qu'à la pensée qu'ils sont en

possession du bonheur. Quelqu'un des nôtres, Chrétien depuis longtemps, ou récemment admis à la foi, vient-il à vous quitter ; si vous n'êtes pas assez fort pour vous réjouir de ce qu'une personne de votre sang a commencé de plaire au Seigneur, résignez-vous du moins à une volonté contre laquelle vous ne pouvez rien. Et puisque tous les hommes sont condamnés à mourir, une douleur qui n'est ni la première, ni la seule, est chose bien vaine.

— Ma solitude, répondez-vous, n'est pas ce qui m'attriste. Je redoute, par une tendresse bien naturelle, les péchés de ce pauvre petit défunt qui m'a été enlevé. — Il n'y a là rien encore qui doive engager une âme chrétienne à lutter contre les ordres de Jésus-Christ. Que nous ayons vu partir tel ou tel de nos enfants, qu'importe ? puisque le Seigneur nous ordonne de les haïr pour l'amour de lui. Les circonstances dans lesquelles il meurt assurent le salut de son âme. Il vous quitte dans un temps de paix. Si la persécution s'était élevée, peut-être n'aurait-il pas eu la force de résister à ses tortures. Celui qui lui a donné une mère dans le ciel vient à son aide aujourd'hui. Secourir la mère, c'est prendre l'engagement de secourir les fils.

Examinez, pour dernière considération, si l'on doit se laisser abattre par la douleur, là où la douleur ne remédie à rien. Celui qui pleure doit pleurer avec une sage mesure, de peur de s'attrister sur des pertes qui ne sont pas réelles. Maintenant donc, armons-nous contre la douleur, afin que notre espérance puisse remporter la victoire. Félicitons surtout celui qui est sorti de ce monde d'avoir été reçu dans les bras du Seigneur. En un mot, la mort, qui est le terme où tout vient se briser, a cela de particulier pour nous, qu'elle assure notre repos. Par elle, commence la plénitude des joies qui nous attendent lorsque le Seigneur nous ressuscitera, suivant la promesse de l'apôtre : « Nous ne voulons pas, mes frères, que  
« vous ignoriez ce qui regarde les morts, afin que vous ne  
« vous abandonniez point à la tristesse comme les autres hommes qui n'ont point d'espérance. En effet, si nous croyons  
« que Jésus est mort et ressuscité, nous devons croire aussi

« que Dieu amènera avec Jésus ceux qui sont morts avec  
« lui. »

Voilà, vénérable père, les réflexions que j'ai cru devoir vous faire passer comme un témoignage de notre affection commune, quoique, d'ailleurs, je sache que vous êtes bien capable de consoler les autres. Continuez de les armer contre l'affliction; c'est le meilleur moyen pour que la douleur ne pénètre point jusqu'à votre cœur.

Je souhaite, frère bien-aimé, que votre santé soit toujours florissante, et que vous vous souveniez de moi.

**SECONDE PARTIE.**



**TRAITÉS.**



# TRAITÉS.

## I.

### RÈGLES DE CONDUITE POUR LES VIERGES.

La discipline est la gardienne de l'espérance, l'ancre de la foi, le guide qui nous conduit dans le chemin du salut, le foyer et l'aliment d'un heureux naturel, l'école de la vertu. Par elle nous demeurons toujours dans Jésus-Christ, nous vivons constamment pour Dieu, et parvenons aux célestes promesses ainsi qu'aux divines récompenses. Il est aussi salutaire de s'attacher à elle qu'il est fatal de la négliger et de la haïr. L'Esprit saint nous dit dans les psaumes : « Gardez la discipline, de peur que le Seigneur ne s'irrite et que vous ne périssiez, en vous écartant de la voie droite, quand sa colère s'allumera soudain. » Ailleurs Dieu s'adresse ainsi au pécheur : « Est-ce à toi qu'il appartient de publier mes décrets ? Pourquoi ta bouche annonce-t-elle mon alliance ? Tu hais la discipline, et tu as rejeté ma parole derrière toi. » Nous lisons encore : « Malheureux ceux qui rejettent la sagesse et la règle ! » Et quand Salomon nous enseigne la sagesse, il nous dit : « Mon fils, ne néglige point la loi du Seigneur, et ne te décourage point, lorsqu'il te reprend ; car le Seigneur châtie celui qu'il aime. » S'il est vrai que Dieu châtie celui qu'il aime, s'il ne le châtie que pour le rendre meilleur, il faut en conclure que nos frères et surtout les prêtres, au lieu de haïr ceux qu'ils reprennent, les chérissent, et ne les reprennent que pour les rendre meilleurs, puisque le Seigneur a dit dans le prophète Jérémie, en désignant notre époque : « Je vous donnerai des pasteurs selon mon cœur, et ils vous gouverneront avec sagesse. »

Si le respect pour la discipline nous est souvent inculqué par les Ecritures saintes ; si la religion et la foi reposent sur la

crainte et l'observation des commandements, à quoi devons-nous aspirer avec plus d'ardeur ou travailler avec plus d'effort, qu'à pousser au loin des racines profondes et à bâtir sur un rocher solide l'édifice de la vie chrétienne, afin de pouvoir résister aux tourbillons et aux tempêtes du siècle, sans en être ébranlés, et d'arriver aux promesses de Dieu par l'accomplissement de ses préceptes. Il faut nous souvenir en effet que nos membres sont les temples de Dieu, temples qui ont été lavés de l'antique souillure par les eaux vivifiantes de la régénération, et qu'il n'est permis ni de violer ni de profaner, parce que les profaner, c'est se profaner soi-même. Nous sommes les gardiens, les prêtres de ces temples; servons donc le maître auquel nous avons commencé d'appartenir. C'est ce que nous apprend Paul dans ces épîtres où il nous forme à la vie spirituelle par les enseignements divins : « Vous n'êtes plus à vous-mêmes; car vous avez été achetés d'un grand prix. » Glorifiez Dieu et portez-le dans votre corps. » Oui, glorifions et portons Dieu dans un corps chaste et pur; par une vigilance encore plus attentive. C'est par le sang de Jésus-Christ que nous avons été rachetés; obéissons avec soumission et dévouement aux préceptes du Rédempteur, et faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour que rien d'impur n'entre dans le temple du Seigneur, de peur qu'il n'abandonne avec dédain le sanctuaire où il habite. Ecoutez les paroles qu'il adresse au malade qu'il rend à la santé, le guérissant et l'instruisant tout à la fois : « Voilà que tu es guéri; ne pèche plus désormais, de peur qu'il ne t'advienne pire. » Il ne se borne point à la santé du corps; il donne des règles à la conduite, et à l'innocence des conditions. Loin de permettre aux passions de s'emporter librement et sans frein, il prend acte de la guérison du malade pour l'enchaîner et le contenir par des menaces sévères, parce que, si la faute qui précède la connaissance de la loi porte avec soi son excuse, il n'y en a plus pour celui qui continue de pécher, après qu'il a commencé de connaître Dieu. Ce que je dis ici, je le dis pour tous, pour les hommes comme pour les femmes, pour les enfants comme pour les jeunes filles,

pour tous les sexes, pour tous les âges, pour toutes les conditions. Qui que vous soyez, la fidélité et le respect que vous devez à Dieu vous obligent à vous prémunir contre une coupable négligence, et à garder pur et sans tache le dépôt que vous a confié le Seigneur.

Maintenant c'est aux vierges particulièrement que je m'adresse. Plus leur gloire est sublime, plus elle leur impose de vigilance. Les vierges ! fleurs de l'Eglise, ornement de la grâce spirituelle, témoignage d'un hêtreux naturel, pur et intact chef-d'œuvre de la vertu et de l'honneur, image de Dieu, où se réfléchit la sainteté du Seigneur, la plus illustre portion du troupeau de Jésus-Christ. Les vierges ! elles sont la consolation de l'Eglise ; par elles fleurit sa glorieuse fécondité ; plus elle compte de vierges au nombre de ses enfants, plus s'accroissent les joies triomphantes de sa maternité. C'est donc à elles que nous parlons. L'affection plutôt que l'autorité nous inspire ces exhortations ; convaincu de notre bassesse, et le dernier des serviteurs de Dieu, nous venons bien moins censurer la licence que prévenir les invasions d'un ennemi dont nous craignons pour elles les assauts.

Non, elles ne sont pas vaines les précautions qui assurent les voies du salut et gardent les préceptes divins, source de la vie ! Non, elle n'est pas chimérique la vigilance par laquelle ces femmes, séparées des convoitises de la chair et consacrées à Jésus-Christ, non moins par l'esprit que par le corps, renoncent au luxe des vêtements, sans chercher à plaire à d'autres yeux qu'à ceux de Jésus-Christ, dont elles attendent le prix de leur virginité. C'est lui-même qui a dit : « Tous n'entendent « pas cette parole, mais ceux à qui il est donné ; car il y a des « eunuques sortis tels du sein de leur mère ; il y en a que les « hommes ont faits eunuques, et il y en a qui se sont faits eunuques eux-mêmes, à cause du royaume des cieux. » Ailleurs, il loue par la bouche de l'ange la gloire de la continence et de la virginité : « Ceux-ci ne se sont point souillés avec les « femmes, parce qu'ils sont vierges, ce sont ceux qui suivent « l'agneau partout où il va. »

N'allez pas en conclure que la gloire de la continence soit promise à un seul sexe : les femmes n'en sont pas exclues ; mais comme la femme est une portion de l'homme, et que sa chair a été tirée de sa chair, Dieu, dans les Ecritures, s'adresse collectivement à l'homme, parce qu'il fut créé avant sa compagne, que la femme est comprise dans l'homme, et qu'ils sont deux dans une même chair. Si la continence marche à la suite du Christ, si la virginité est destinée à régner avec Dieu, qu'ont-elles à démêler avec de vaines et terrestres parures, par lesquelles elles offensent Dieu en cherchant à plaire aux hommes, sans se rappeler qu'il est écrit : « Ceux qui cherchent à plaire aux hommes seront confondus dans leurs espérances, parce que Dieu les a méprisés ? » Et Paul ne s'écrie-t-il pas avec force et glorieusement : « Si je cherchais à plaire aux hommes, je ne serais pas un serviteur de Dieu ? » Mais, sachez-le bien, l'intégrité de la chair ne constitue pas à elle seule la continence et la chasteté. La modestie du visage, la simplicité des vêtements en font partie essentielle, il faut enfin, selon le langage de l'apôtre, qu'à la virginité du corps se joigne celle de l'esprit. Paul nous donne cet enseignement : « Celui qui n'est point marié s'occupe du soin des choses du Seigneur et de plaire à Dieu ; mais celui qui est marié s'occupe du soin des choses du monde et de plaire à sa femme. Ainsi, une femme qui n'est pas mariée et la vierge s'occupent du soin des choses du Seigneur, afin d'être saintes de corps et d'esprit. »

Il ne suffit pas à une vierge d'être chaste, il faut encore le paraître ; que personne, à l'aspect d'une vierge, ne puisse élever un doute sur sa virginité ; que sa pudeur se montre partout. Le luxe de son corps ne doit pas démentir la pureté de son cœur. Pourquoi se montrerait-elle en public avec de somptueux vêtements, avec une coiffure élégante, comme si elle avait un époux ou qu'elle en cherchât un ? Ah ! plutôt, si elle est vierge, qu'elle redoute les regards et n'appelle pas les désirs sur une chair consacrée à une plus noble union. Vous toutes, qui n'avez point d'époux auxquels il faille vous étudier à plaire, continuez à être pures du côté du corps aussi bien que du côté de

i'esprit. Quelle folie à une vierge d'orner sa chevelure pour relever sa beauté, elle qui n'a point d'ennemi plus terrible que son corps ! Peut-elle bien tirer vanité d'une chair qu'il faut réduire en servitude et dompter par une lutte de tous les moments ? Paul nous crie avec force : « A Dieu ne plaise que je  
 « me glorifie en rien autre chose qu'en la croix de notre Sei-  
 « gneur Jésus-Christ, par qui le monde est crucifié pour moi,  
 « et par qui je suis crucifié pour le monde ! » Et, après cela, une vierge chrétienne mettrait sa gloire dans les avantages extérieurs et la beauté du corps ! « Ceux qui appartiennent au  
 « Christ, ajoute Paul, ont crucifié leur chair avec ses passions  
 « et ses désirs déréglés. » Et celle qui fait profession d'avoir renoncé aux vices et aux convoitises de la chair, se retrouve enchaînée dans les vanités qu'elle avait répudiées ! Vous mentez à votre virginité ! Vous affichez une vertu que trahissent vos actions ! Vous exposez à la fange du monde votre robe d'innocence et de pudeur ! Fais retentir ces paroles, dit Dieu à Isaïe :  
 « Tous les mortels ne sont que de l'herbe, et toute leur beauté  
 « ressemble à la fleur des champs. L'herbe de la prairie s'est  
 « desséchée, sa fleur est tombée ; mais la parole de Dieu sub-  
 « siste dans l'éternité. »

Le Chrétien et plus encore la vierge, au lieu de compter pour quelque chose la beauté humaine et les artifices qui la rehaussent, doit avoir soif de la parole de Dieu et embrasser les biens qui ne périront jamais. Ou plutôt, tirez vanité de votre corps, j'y consens ; mais quand le martyr l'aura déchiré, quand l'héroïsme d'une femme aura fatigué la cruauté du bourreau ; quand la croix, la flamme, l'acier, l'ongle ou la dent du lion auront éprouvé votre chair et préparé votre couronne. Les tortures, endurées au nom de Jésus-Christ, voilà les bijoux précieux, les véritables ornements du corps.

Mais il se rencontre des vierges qui, riches et environnées des jouissances de la vie, font étalage de leur opulence, et nous répondent que c'est une obligation pour elles d'user de leur fortune. Qu'elles le sachent avant tout ! La femme est riche quand elle est riche des trésors de Dieu et de Jésus-Christ. Les vrais

biens sont les biens de l'esprit et de la grâce qui nous conduisent à Dieu, et qui, au lieu de mourir avec nous, ne passent jamais. Mais ce qui appartient à la terre, ce qui vient du siècle et doit rester avec le siècle, mérite autant de mépris que le monde lui-même, le monde dont nous avons foulé aux pieds les frivolités et les jouissances, quand, heureux transfuges, nous avons passé dans le camp de Dieu. « N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du père n'est point en lui. Car tout ce qui est dans le monde est ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie, ce qui ne vient point du Père, mais du monde. Or, le monde passe et sa concupiscence; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure dans l'éternité comme Dieu lui-même. »

Pour suivre les traces de notre divin maître et pratiquer ses enseignements, il faut donc rechercher ce qui vient du ciel et accomplir la volonté de Dieu, puisqu'il nous a dit : « Je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. » Que si le serviteur n'est pas au-dessus du maître; que si le libérateur a droit aux hommages des captifs dont il a été la rançon, des Chrétiens, jaloux de ce titre, doivent prendre pour modèle ce que Jésus-Christ a fait et se conformer à ses préceptes. Il est écrit, et l'Eglise le répète souvent pour notre instruction : « Celui qui dit qu'il marche en Jésus-Christ doit marcher lui-même comme Jésus-Christ a marché. » Vous l'entendez, il faut marcher à ses côtés d'un pas égal et le suivre sans défaillir. C'est alors que la vérité est d'accord avec les obligations du nom de Chrétien, alors que la foi est récompensée quand les œuvres l'accomplissent<sup>1</sup>.

Vous êtes riche et opulente, dites-vous : Paul vous a déjà

<sup>1</sup> Allusion à la doctrine d'Eunomius. Ce disciple d'Aëtius fut le père de la secte qui porte son nom. Il soutenait que la foi, sans les œuvres, suffisait pour la justification, et qu'on pouvait se souiller impunément de toute sorte de crimes. (Voyez saint Augustin à *Quod vult Deus*, hérésie 54.)

répondit et va vous apprendre quelles limites il faut donner à votre luxe : « Que les femmes se parent de modestie et de chasteté, et non avec des cheveux frisés, des ornements d'or, des perles et des habits somptueux, mais comme il convient à des femmes qui montrent par leurs bonnes œuvres la piété dont elles font profession. » Pierre leur recommande la même réserve : « Ne vous parez point au-dehors par l'artifice de votre chevelure, par les ornements d'or, ni par la beauté des vêtements, mais ornez-vous au-dedans du cœur. » Si les apôtres ramènent à la sévérité de la discipline ecclésiastique et renferment dans les limites de la décence et de la modestie les femmes elles-mêmes, qui d'ordinaire couvrent leur luxe de l'obligation de plaire à leurs époux, combien ces règles deviennent-elles plus obligatoires encore pour une vierge dont le luxe n'a point de prétexte, et qui, ne pouvant rejeter sur un autre les déguisements de sa faute, reste seule enveloppée dans le filet de sa prévarication.

Vous êtes riche et opulente, dites-vous ! Mais tout ce qu'on peut faire, on ne doit pas toujours le faire. Il ne faut pas que des désirs immodérés, et qui ont leur origine dans les convoitises du siècle, empiètent sur les droits de la pudeur et de la virginité, puisqu'il est écrit : « Tout est permis, mais tout n'est pas expédient ; tout est permis, mais tout n'édifie pas. » Au reste, en soignant votre chevelure, en vous montrant en public avec l'intention de vous faire remarquer, en attirant sur vous les regards de la jeunesse, en traînant derrière vous ses soupirs, en donnant l'éveil aux passions et un aliment aux désirs, si votre innocence ne fait pas naufrage, vous ruinez la vertu de vos frères. Quand votre présence devient un poignard ou un poison pour ceux qui vous contemplent, avez-vous une excuse, et pouvez-vous croire encore à la chasteté de votre cœur ? Ces vêtements corrupteurs, ces ornements impudiques vous accusent ; vous vivez de manière à plaire à d'autres qu'au Seigneur ; vous ne pouvez plus être comptée parmi les vierges de Jésus-Christ.

Vous êtes riche et opulente, dites-vous ! Mais il ne convient

point à une vierge de vanter ses richesses ; puisque la divine Écriture parle ainsi : « Que nous a servi l'orgueil ? Que nous revient-il de l'ostentation de nos richesses ? Toutes ces choses ont passé comme l'ombre. » L'apôtre nous inculque la même vérité : « Que ceux qui achètent soient comme s'ils n'achetaient point ; ceux qui possèdent , comme s'ils ne possédaient point ; ceux qui usent des choses de ce monde , comme s'ils n'en usaient point ; car la figure de ce monde passe. » Pierre, à qui le Sauveur avait confié le soin de paître ses brebis et de gouverner le troupeau, Pierre, sur qui reposent les fondements de son Eglise, déclare qu'il n'a ni or, ni argent, mais qu'il est riche de la grâce de Jésus-Christ, riche de foi et de vertu, par lesquelles il opérait de nombreuses merveilles, et qui lui ouvriraient à lui-même une source intarissable de gloire et de biens spirituels ; richesses inestimables, que ne peut posséder la femme qui aime mieux être opulente avec le monde qu'avec Jésus-Christ.

Vous êtes riche et opulente, dites-vous ; vous vous croyez en droit d'user des biens que le Seigneur a mis entre vos mains ! Usez-en, d'accord, mais dans l'ordre du salut ; usez-en, mais pour le bien ; usez-en, mais conformément aux dispositions et aux exemples de Dieu. Mettez le pauvre et l'indigent dans le secret de votre opulence ; prêtez à usure au Seigneur ; nourrissez Jésus-Christ qui a faim ; que les prières de tous ceux que vous aurez soulagés montent au ciel pour vous aider à soutenir jusqu'au bout la gloire de la virginité et à conquérir les récompenses immortelles. Il est un lieu où l'on ne craint ni la ruse du voleur, ni la violence du brigand ; c'est là qu'il faut cacher vos trésors. Amassez des richesses, mais des richesses qui ne passent point, qui ne redoutent ni le soleil, ni la pluie, ni la grêle, ni aucun outrage du temps ; car, s'imaginer que la fortune nous a été donnée pour une toute autre fin que celle de votre salut, c'est insulter à Dieu. Il a donné la voix à l'homme : s'ensuit-il qu'elle doive servir à chanter des paroles lascives et dissolues ? Il a mis le fer entre nos mains pour cultiver la terre : doit-il devenir l'instrument de l'hom-

cide? Il a mis à notre disposition l'encens, le vin, le feu : faut-il les prostituer au culte de l'idolâtrie? Il a couvert nos champs de troupeaux ; mais leur sang doit-il couler sur l'autel des idoles? Qu'on le sache bien, une grande fortune est la plus périlleuse de toutes les épreuves, si, faute d'être consacrée à des œuvres de piété, elle devient l'auxillaire du vice, au lieu de rester, comme elle doit l'être, la rançon du péché. Les parures élégantes, les artifices qui relèvent la beauté, ces soins, ces recherches de toute nature, ne conviennent qu'à des courtisanes. Presque toujours la femme qui court le plus après les ornements mondains, est celle qui fait le meilleur marché de sa pudeur. La sainte Ecriture, par laquelle le Seigneur a voulu nous instruire, nous représente ainsi la cité prostituée, vêtue avec magnificence, et condamnée à périr avec son luxe impudique ou plutôt à cause de son luxe impudique. « Et un des sept  
« anges, dit-elle, qui portaient les sept coupes, vint, et il me  
« parla, disant : Viens, je te montrerai la condamnation de la  
« grande prostituée qui est assise sur les grandes eaux, et avec  
« laquelle se sont corrompus les rois de la terre. Et il me con-  
« duisit en esprit ; je vis une femme assise sur une bête ; et la  
« femme était vêtue de pourpre et d'écarlate, parée d'or, de pier-  
« res précieuses et de perles, portant en sa main un vase d'or plein  
« de l'abomination et de l'impureté des fornications de toute la  
« terre. » Fuyez donc, vierges chastes et pudiques, fuyez ces  
livrées de la honte, ces témoignages de l'impudicité, ces ornements corrupteurs, qui ne conviennent qu'aux maisons de débauche et à celles qui les habitent. Isaïe, qu'anime l'Esprit saint, élève aussi la voix pour reprocher aux filles de Sion les étoffes d'or et d'argent dont elles se couvraient, en s'éloignant de Dieu au milieu des délices du siècle et de la corruption de leur opulence. « Parce que les filles de Sion, dit-il, s'élèvent avec orgueil,  
« parce qu'elles marchent la tête haute, le regard plein d'af-  
« fectation, avec bruit, et en cadencant leurs pas, le Seigneur  
« découvrira leurs fronts superbes, et les dépouillera de leur  
« chevelure ; il leur ôtera les magnifiques ornements de leur  
« chaussure ; leurs réseaux, leurs bijoux en croissant, leurs

« colliers, leurs bracelets, leurs aigrettes, leurs parfums, « leurs pendants d'oreille, leurs anneaux, et leurs vêtements « de soie, tissus d'or et d'hyacinthe. Au lieu de parfums, elles « répandront une odeur fétide; des lambeaux seront leur cein- « ture, et l'ignominie sera sur leur front nu et dépouillé. »

Voilà ce que Dieu condamne, voilà ce qu'il reproche. C'est le luxe qui a corrompu ces vierges, le luxe qui les a éloignées du culte divin; il le déclare. L'orgueil a enflé leurs [cœurs : elles sont tombées; elles se sont parées avec pompe : elles ont recueilli la honte et la nudité. Des femmes qui ont revêtu la soie et la pourpre ne peuvent revêtir Jésus-Christ. Les ornements du cœur disparaissent sous l'or, les pierreries, les bijoux. Qui ne fuirait avec horreur ce qui a perdu autrui? S'a- vise-t-on de convoiter le poignard qui a percé un frère? Qu'un homme tombe mort sous vos yeux, après avoir touché à un breuvage ou à un aliment, vous êtes assuré que l'aliment ou le breuvage était empoisonné. Pour rien au monde vous n'approcheriez de vos lèvres le mets ou la coupe homicide. O profonde ignorance! ô incorrigible folie de soupirer toujours après le danger, et de vous imaginer que l'instrument, fatal à tant d'autres, sera inoffensif dans vos mains! Dieu, en effet, n'a point donné à la toison de la brebis l'éclat de la pourpre ou de l'écarlate; il n'a point enseigné à colorer la laine avec le suc des herbes ou des coquillages; il n'a point façonné ces rubis enchâssés dans de l'or, ou ces colliers de perles qui tantôt courent en longs filets, tantôt retombent en grappes, pour en charger votre cou et cacher, sous les inventions du démon, cette chair, ouvrage de Dieu. Je le demande : Est-ce Dieu qui ordonne ces blessures que l'on fait subir à l'enfance, innocente encore et peu initiée aux vanités du siècle, afin que de ces oreilles mutilées pendent de somptueux joyaux, moins pesants par leur poids que par l'argent qu'ils ont coûté. Ce sont là des découvertes apportées aux hommes par les anges apostats et rebelles, depuis que déchus de la vigueur céleste, ils ont incliné leurs pensées vers les choses et les souillures de la terre. Eux seuls ont enseigné à la créature l'art de relever la vivacité de ses

yeux par des sourcils peints en noir, de déguiser ses joues sous un fard hypocrite et sa chevelure sous des couleurs mensongères ; de calomnier la vérité du visage et de la tête humaine par mille honteuses impostures.

Et ici, obéissant aux inspirations du zèle et de la tendresse fraternelle, je crois devoir prévenir non seulement les vierges ou les veuves, mais les épouses, et, en général, toutes les femmes, qu'il n'est jamais permis d'altérer l'œuvre de Dieu par des couleurs étrangères, n'importe lesquelles, ni par aucun de ces mensonges qui dénaturent les traits primitifs. Eh quoi ! Dieu a dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, » et il se trouve des créatures assez téméraires pour changer les plans de la Providence. Prétendre corriger, transformer ce qui est sorti des mains de Dieu, c'est attenter à Dieu-lui-même. On oublie donc que la création vient de Dieu, et les déguisements du démon ! Un peintre, par l'éclat et la vérité des couleurs, fait revivre sur la toile la figure et les attitudes de son modèle : le portrait est terminé, la ressemblance est parfaite. Mais qu'une autre main, se prétendant plus habile, vienne changer secrètement tous ces traits, ne serait-ce pas insulter le premier artiste ? N'aurait-il pas droit de s'indigner ? Et vous, femme mondaine, croyez-vous pouvoir retoucher impunément l'image de la divine sagesse ? Vous n'avez pas violé, il est vrai, la couche conjugale ; votre fard n'est pas impudique, d'accord ; mais vous corrompez l'œuvre de la Providence ; vous êtes pire que la femme adultère. En croyant seulement orner votre tête et embellir votre corps, vous détruisez l'économie divine ; vous mentez à la vérité. L'apôtre nous donne cet avertissement : « Purifiez-vous du vieux levain, afin que vous soyez une pâte nouvelle, comme étant vous-mêmes des pains azymes. Car Jésus-Christ est notre agneau pascal, immolé pour nous. Célébrons donc la Pâque, non avec le vieux levain de la malice et de l'iniquité, mais avec les azymes de la sincérité et de la vérité. » Eh bien ! je le demande, où sont la sincérité et la vérité, quand la pureté est souillée par le mélange adultère des couleurs, quand l'imposture de ces pâtes établit le men-

songe à la place de la vérité ? Votre Dieu vous dit : « Vous ne pouvez rendre vos cheveux blancs ou noirs. » Et vous, pour donner un démenti à l'oracle divin, vous réformez vos traits ; par un audacieux et sacrilège mépris, vous déguisez la couleur de votre chevelure. Je ne sais, mais dans ces cheveux d'emprunt, ardents comme la flamme, je vois un mauvais présage pour l'avenir, et vous péchez par la tête, ô crime ! c'est-à-dire, vous péchez par la plus noble partie de vous-même.

Il est écrit du Seigneur : « Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche et comme de la neige. » Et vous, les cheveux blancs vous font horreur ! Vous répudiez cette ressemblance avec votre Dieu ! Mais, dites-moi, cachée sous ce travestissement, ne craignez-vous pas qu'au jour de la résurrection l'auguste artisan ne reconnaisse pas son ouvrage, et qu'au lieu des récompenses que vous viendrez chercher, il ne vous repousse avec les sévères accents d'un censeur et d'un juge irrité ? « Ce n'est là ni mon ouvrage, ni ma ressemblance, » s'écriera-t-il. Vous avez profané votre peau par un fard imposteur ; vous avez caché votre tête sous d'hypocrites cheveux ; le mensonge a dénaturé, bouleversé vos traits ; vous vous êtes façonné un visage d'emprunt. Vous ne pourrez pas contempler Dieu, puisque vos yeux ne sont pas tels que Dieu les a faits, et que la malice du démon les a altérés. C'est lui que vous avez adopté pour modèle ; vous avez pris à l'antique serpent ses yeux rouges et pointés, sa chevelure de flamme, toutes ses ivrées enfin : allez brûler éternellement avec lui. » Voilà des pensées qui doivent appeler les sérieuses méditations des servantes du Seigneur, et les faire trembler et le jour et la nuit.

Je laisse les épouses examiner jusqu'où peut aller le soin de plaire à un époux, que trop souvent elles entraînent dans la complicité d'une coupable condescendance, en rejetant sur lui des nécessités chimériques. Mais, pour les vierges auxquelles ce discours est destiné, il m'est impossible de compter encore parmi les servantes du Christ celles qui se sont dégradées par ces honteux artifices. Brebis impures, qu'elles soient retranchées du chaste troupeau, de peur que la contagion qui les

souille n'envahisse les autres, ou que la mort n'engendre la mort.

Mais, puisque nous cherchons le bienfait de la continence, fuyons tout ce qui peut la mettre en péril. Ici, je dois réclamer contre des abus qui, introduits par le relâchement, et comme autorisés par l'habitude, ont prévalu aux dépens de la décence et des bonnes mœurs. Il est des vierges qui ne rougissent pas d'assister à des noces, et qui, au milieu de la gaieté lascive dont elles sont environnées, mêlent des propos impurs, écoutent des paroles indécentes, en répondent de déshonnêtes, provoquent les regards, et enfin prennent part à ces festins où une conversation dissolue et les fumées de l'ivresse allument les passions, affaiblissent l'honneur de l'épouse, et encouragent l'audace de l'époux. Qu'ont-elles de commun avec les noces, elles qui sont condamnées à les ignorer toujours ? Quel plaisir peuvent-elles trouver dans ces lieux, lorsque leurs goûts et leurs vœux les portent ailleurs ? Qu'y apprennent-elles ? Qu'y voient-elles ? Combien elle est infidèle à sa vocation la vierge qui sort impudique de ces réunions où elle était entrée vertueuse ! S'il est vrai que son corps et son esprit aient gardé leur virginité, peut-on en dire autant de ses yeux, de sa langue, de ses oreilles ?

Mais que penser de celles qui fréquentent les bains publics communs aux deux sexes, prostituent à la convoitise du regard un corps consacré à la chasteté, s'exposent à voir et à être vues sans voile, fournissent un aliment aux vices, et en sollicitant les désirs des assistants, courent au-devant du déshonneur ? « Que m'importe, dites-vous, l'intention avec laquelle on se rend ici ? Quant à moi, je n'y viens que pour m'y baigner. » Mauvaise justification qui ne saurait excuser l'imprudance, sinon le libertinage ! Un pareil bain, loin de purifier vos membres, les souille. Vous ne regardez personne d'un œil impudique, dites-vous ; mais un œil impudique dévore votre personne. Vous ne récréez pas vos yeux par d'infâmes jouissances ; mais, en fournissant d'infâmes jouissances à d'autres yeux, vous vous profanez vous-même. Du bain vous faites un

spectacle, et un spectacle mille fois plus hideux que celui des théâtres. Là, plus de modestie ; toute pudeur tombe avec les vêtements ; là, vous livrez au contact des regards les secrets de la pudeur. Considérez maintenant si, même vêtue, vous pouvez être chaste au milieu d'hommes devant lesquels vous avez osé vous montrer sans voile. Voilà pourquoi l'Eglise a si souvent à gémir sur ses vierges et à pleurer sur des rumeurs scandaleuses. Ainsi se flétrit la fleur de la virginité ; ainsi est immolé l'honneur de la continence ; ainsi sont profanées la dignité et la gloire. Par là l'ennemi du salut se glisse sourdement dans le cœur, et marche à la victoire à travers mille secrets artifices ; par là enfin, les vierges, en se parant avec trop de recherche, en se répandant sans retenue dans le monde, cessent d'être vierges, corrompues par un furtif déshonneur, veuves sans connaître l'hymen, véritables adultères répudiées par leur époux spirituel. Vierges pûdiques, une sublime récompense eût couronné leurs efforts ; vierges sans honneur, les feux éternels les attendent.

Ecoutez donc, je vous en conjure, écoutez les conseils d'un père plein de sollicitude pour vous, et à qui vos intérêts sont sacrés. Restez telles que vous êtes sorties des mains créatrices de votre Dieu ; respectez votre visage ; ne substituez pas à vos traits des traits mensongers, et ne mutiliez pas vos oreilles par d'inutiles blessures. Loin de vous ces bracelets, ces colliers, qui enchaînent vos bras et votre cou ! Loin de vous ces entraves d'or dans lesquelles gémissent vos pieds ! Loin de vous ces couleurs empruntées qui font mentir votre chevelure ; que vos yeux soient dignes de contempler la majesté divine. Fréquentez les bains, mais les bains de femmes où la pudeur n'a point à rougir. Fuyez les noces, et leurs joies coupables, et leurs banquets dissolus ; leur contagion donne la mort. Foulez aux pieds la parure, vous qui êtes vierge ; domptez la chair, vous qui triomphez du monde et de la chair ! Résister aux assauts d'un ennemi formidable, et se laisser vaincre par un faible adversaire, n'est pas l'œuvre du même combattant. Le chemin qui conduit à la vie est étroit ; le sentier de la gloire est rude et

pénible ; c'est par là que marchent les martyrs, les vierges, tous les justes. Evitez les voies larges et spacieuses ; elles sont semées de plaisirs perfides, de voluptés qui tuent ; là, le démon flatte pour séduire, sourit pour perdre, caresse pour immoler. La gloire des martyrs est la première de toutes les gloires ; la vôtre vient immédiatement après. Si les athlètes de Jésus-Christ ont renoncé aux illusions de la chair, s'ils soutiennent une lutte difficile, laborieuse, vous, leurs émules en mérite et en récompense, rivalisez avec eux de zèle et d'énergie. Il n'est pas facile de parvenir sur les hauteurs. S'il nous arrive de gravir une montagne, que d'efforts, que de sueurs pour atteindre jusqu'au sommet ! Que sera-ce donc pour monter au ciel ? Mais la fatigue disparaît devant l'éclat de la couronne, placée au terme de la carrière. L'immortalité, un royaume, Dieu lui-même, voilà le prix de la persévérance. Vierges pudiques, conservez-vous telles que vous avez été jusqu'ici, telles que vous serez éternellement. Pour prix de vos efforts, un immense salaire, la récompense de la chasteté vous attend là-haut.

Voulez-vous connaître les tribulations dont vous affranchit l'heureux état que vous avez embrassé ? « Je multiplierai, dit Dieu à la femme, tes calamités et tes gémissements. Tu enfanteras dans la douleur ; tu seras sous la puissance de ton mari. » Cette sentence n'a pas été portée pour vous ; vous n'avez à redouter ni les douleurs de l'enfantement, ni les sollicitudes de la maternité, ni la domination d'un époux ; le Christ, voilà votre chef, votre époux ; union mystérieuse, où tout est mis en commut. « Les enfants de ce siècle, dit le Seigneur, épousent des femmes, et les femmes des maris ; mais ceux qui sont dignes des siècles à venir et de la résurrection des morts ne se marieront point, et ils ne pourront plus mourir ; car ils sont semblables aux anges de Dieu, puisqu'ils sont les enfants de la résurrection. »

Ce que nous serons un jour, vous l'êtes présentement. Déjà en possession de la résurrection glorieuse, vous traversez le siècle sans participer à sa contagion. En persévérant dans la virginité, vous êtes, selon la parole de Dieu, semblables à des

anges ; seulement , conservez-la pure et sans tache. Que votre œuvre, commencée avec courage, se soutienne par la constance et le mépris de tous ces vains ornements qu'ambitionne un monde corrompu. Les mœurs, voilà votre parure. Attachez vos regards sur le ciel, sur Dieu, et, après les avoir portés si haut, ne les abaissez pas vers les convoitises et les illusions de la chair.

La première loi donnée à l'homme lui enjoignait de croître et de multiplier ; la seconde lui conseilla la continence. Quand le monde, à son berceau, était encore vide et désert, il fallait que la fécondité lui donnât des habitants, et que l'homme naquît de l'homme pour peupler l'univers. Aujourd'hui que ce but est rempli, ceux qui sont capables de la continence, eunuques volontaires, mutilent spirituellement leur corps pour arriver au céleste royaume. Dieu n'en fait ni un devoir, ni une impérieuse nécessité ; notre choix reste toujours libre. Mais, parmi les nombreux tabernacles qui nous attendent là-haut, Jésus-Christ nous signale les meilleurs et les plus désirables. Vierges pudiques, vous avez choisi les pavillons les plus beaux. En immolant journellement vos désirs par un vivant holocauste, vous obtenez une plus belle récompense. Tous ceux qui se plongent dans le bain salutaire en sortent dépouillés du vieil homme, lavés de leur antique souillure, et régénérés par l'Esprit saint, qui leur donne une seconde naissance. Mais chez vous, qui anéantissez les mauvais désirs de la chair, cette seconde naissance est encore plus sainte, plus complète. Il ne reste en vous que des trésors de vertu, de grâce et de gloire. Ecoutez les paroles d'un apôtre que le Seigneur appela son vase d'élection, et que Dieu envoya sur la terre pour annoncer ses commandements : « Le premier homme, dit-il, est le terrestre, « formé du limon de la terre, et le second homme est le céleste, « qui vient du ciel. Comme le premier homme a été terrestre, « ses enfants sont aussi terrestres ; et comme le second homme « est céleste, ses enfants sont aussi célestes. De même donc que « nous avons porté l'image de l'homme terrestre, portons aussi « l'image de l'homme céleste. » La virginité, la pureté, la vérité,

portent cette image. Ils la portent dans leurs personnes, les Chrétiens, fidèles observateurs de la loi, exacts à garder la justice, fermes dans la foi, humbles dans la crainte, forts contre la souffrance; les Chrétiens qui répondent à l'outrage par la douceur, inclinent à la miséricorde, et vivent avec leurs frères dans l'intelligence et l'harmonie du cœur. Voilà les devoirs que vous devez remplir et affectionner, vierges chéries, vous qui, occupées de Dieu et de Jésus-Christ, marchez au premier rang vers le Seigneur, auquel vous vous êtes consacrées, portion la plus grande et la plus belle de son troupeau. Que les plus âgées soient pour les autres une vivante leçon et les plus jeunes, un encouragement pour leurs égales. Etablissez entre vous une noble rivalité de vertu et de gloire; armez-vous de courage, poursuivez avec persévérance l'œuvre de la grâce, et entrez ainsi dans le port du salut. Seulement ne nous oubliez pas au jour où commencera la récompense de votre virginité.

## II.

DES LAPS<sup>1</sup>, OU DE CEUX QUI ONT FAILLI DANS LA FOI  
PENDANT LA PERSÉCUTION.

La paix a donc été rendue à l'Eglise, mes frères bien-aimés, et la merveille de notre salut, qui tout-à-l'heure paraissait difficile à l'incrédulité, impossible à l'apostasie, la protection et la justice divines viennent de l'accomplir. La joie rentre dans tous les cœurs; à la place des sombres nuages et des tempêtes qui grondaient naguère, nous avons enfin le calme et la sérénité.

<sup>1</sup> L'antiquité chrétienne donnait particulièrement le nom de *laps* ou de *tombés* à ceux qui avaient succombé dans la foi pendant la persécution. Ils étaient divisés en plusieurs classes : 1<sup>o</sup> ceux qui amenés devant le magistrat et présentés devant l'autel des faux dieux y avaient sacrifié ou brûlé de l'encens, *thurificati*, *sacrificati*; 2<sup>o</sup> ceux qui, joignant le blasphème à l'infidélité, avaient chargé d'opprobres le nom de Jésus-Christ, *apostatæ*; 3<sup>o</sup> ceux qui n'avaient point sacrifié, mais avaient reçu des billets où il était attesté qu'ils avaient sacrifié, *libellatici*.

nité. Grâces immortelles solent rendues au Très-Haut dans ce moment ; oui , gloire au Seigneur pour ce bienfait signalé , quoique , durant la persécution , notre voix n'ait jamais interrompu le cantique de la reconnaissance. En effet , il n'est pas au pouvoir de l'ennemi de nous fermer la bouche , à nous qui aimons le Seigneur de toutes les facultés de notre âme , ni d'étouffer jamais le cri de nos louanges et de nos bénédictions. Elle a donc brillé à nos yeux l'aurore tant souhaitée ; après les ténèbres d'une longue nuit , la lumière du Seigneur inonde l'univers. Les voilà , et nous pouvons les contempler à loisir , ces glorieux confesseurs qui , avec l'illustration de leur nom , nous rapportent le triomphe de leur foi ! Confondus avec eux dans de chastes embrassements , nous pressons avec une sainte avidité des cœurs généreux qui manquaient depuis si longtemps à notre impatiente affection ! La voilà sous nos yeux , cette vaillante milice du Christ qui , ferme contre les assauts de la persécution , brisa ses plus violents efforts , prête à subir la prison , et armée contre la mort ! Vous avez bravement combattu le siècle ; vous avez offert à Dieu un magnifique spectacle , et laissé pour l'avenir un grand exemple à vos frères appelés à marcher sur vos traces. Votre voix fidèle et religieuse a confessé le Christ auquel un premier serment vous liait déjà. Vos nobles mains , longtemps accoutumées aux œuvres de Dieu , se sont dérobées à d'impures oblations. Vos lèvres , sanctifiées par le céleste aliment et rougies par le sang immortel , ont rejeté avec dégoût des mets , restes sacrilèges des idoles. Les voiles coupables qui enchaînent la tête captive des sacrificateurs n'ont pas souillé vos têtes ; et , purifié par le signe du salut , votre front , en se réservant pour l'impérissable couronne , n'a point ployé sous la couronne corruptible du démon. Avec quels transports de joie l'Eglise vous accueille dans ses bras maternels au retour du combat ! Avec quels élans de bonheur et de vive allégresse elle ouvre les portes du sanctuaire devant les rangs pressés des triomphateurs qui lui rapportent les trophées de leur victoire ! A côté des héros du Christ s'avancent les pieuses héroïnes qui , aux prises avec un siècle déchaîné , se sont élevées au-

dessus de leur sexe ; puis viennent les vierges , généreuse milice ornée d'une double palme , et enfin des adolescents dont les vertus surpassent les années. Derrière vous , marchent ceux qui n'ont point failli dans la foi ; rivaux de votre gloire , si j'ose le dire , ils se placent immédiatement après votre cortège triomphal. En eux , même sincérité de cœur , même constance , même fermeté dans la foi ! appuyés qu'ils étaient sur la base inébranlable des préceptes divins , et fortifiés par les traditions évangéliques , ni les privations de l'exil , ni la cruauté des tortures , ni la perte de leur patrimoine , ni les spoliations de toute espèce n'ont pu intimider leur courage.

Les jours d'épreuve étaient limités , nous dit-on ! Mais quand on a renoncé au siècle , on ne compte plus [les jours du siècle , et les calculs du temps ne servent plus à mesurer l'éternité que l'on attend de Dieu. Gardez-vous , mes bien-aimés , d'attenter à la gloire de vos frères , ou d'affaiblir par de jalouses récriminations le mérite de leur fidélité et de leur persévérance. Le temps fixé pour l'apostasie une fois écoulé , quiconque n'a pas failli dans cet intervalle , a déclaré publiquement par là même qu'il était Chrétien. La victoire a plusieurs degrés : dans le premier , on confesse le Seigneur sous la main des bourreaux ; dans le second , une prudente retraite nous tient en réserve pour la manifestation de la volonté divine. D'un côté , profession publique ; de l'autre , profession privée. Là , nous triomphons du juge de la terre ; ici , contents d'avoir pour juge le monarque des cieux , nous gardons une conscience pure , une foi inviolable. Là , le courage a plus d'élan et de générosité ; ici , la défiance de soi-même est plus sûre. L'un a été trouvé mûr à l'approche de l'heure suprême ; le sacrifice de cet autre , qui n'abandonna son patrimoine que pour ne point apostasier , n'est sans doute qu'ajourné. Livré au bourreau , il eût proclamé intrépidement sa foi.

Mais , au milieu des palmes des martyrs et des gloires spirituelles qui couronnent nos confesseurs , au milieu des rares vertus de tous ceux qui sont demeurés debout , une grande tristesse vient nous saisir. La rage de l'ennemi a déchiré une par-

tie de nous-même. Ici, que ferai-je, mes bien-aimés? Dans le trouble et l'irrésolution de mes pensées, que puis-je dire et où trouver un langage convenable? Il faut moins des paroles que des larmes pour exprimer la blessure lamentable qu'a subie notre corps et déplorer les pertes multipliées d'un troupeau naguère si florissant! Où est le cœur de fer et l'âme assez étrangère à la charité fraternelle, qui, parmi les ruines de ses proches, puisse contempler d'un œil sec ces tristes et hideux naufrages, et n'éclate aussitôt en sanglots et en gémissements? Je pleure, oui, je pleure avec vous, mes bien-aimés; et, quoique les forces du pasteur soient restées intactes, le sentiment de sa vigueur personnelle n'est point un adoucissement à ses maux, puisqu'il a été mutilé dans les siens. J'unis mes douleurs aux douleurs communes; mon cœur est brisé avec le vôtre; je prends ma part de cet immense poids de deuil et de souffrances. Je gémiss avec ceux qui gémissent; je me crois vaincu avec les vaincus; en perçant leurs membres, les traits de l'ennemi ont percé les miens; son glaive a déchiré mes entrailles en déchirant leurs entrailles. Oui, mon cœur, tout entier qu'il est, n'a pu résister à la persécution, puisque la charité m'a terrassé dans tous ceux de nos frères qui ont été terrassés.

Toutefois ne déguisons pas la vérité, et gardons que les ténèbres de cette cruelle tempête n'obscurcissent nos sens et notre entendement jusqu'au point de nous dérober la lumière nécessaire pour entrevoir les préceptes sacrés. S'il est vrai qu'un mal connu porte avec lui sa guérison, sondons la profondeur de la plaie. Dieu a voulu éprouver sa famille. Les douceurs d'une longue paix avaient altéré dans nos mains la pureté de la loi; la vindicte divine est venue réveiller la foi languissante, j'allais dire assoupie. Nos fautes appelaient un châtement plus terrible; mais la divine miséricorde a tellement adouci les calamités, que tout ce qui est advenu paraît moins une persécution.

\* La paix avait duré trente-huit ans, selon le témoignage de l'historien Sulpice Sévère. Les persécutions suscitées dans l'intervalle n'avaient été que partielles.

tion qu'un commencement d'épreuve. Chacun s'attachait à grossir son patrimoine. Oubliant les nobles dévouements de la foi antique, et ceux qu'elle devrait renouveler sans interruption, tous, entraînés par une insatiable cupidité, couraient après l'or. Plus de zèle religieux dans le prêtre ! plus de foi dans le ministre du Seigneur ! plus de charité dans les œuvres, plus de retenue dans les mœurs ! L'homme, dégradant la majesté de son visage ; la femme, couvrant ses joues d'un fard hypocrite ; l'œuvre de Dieu, travestie indignement ; une couleur étrangère, faisant mentir la chevelure ; des pièges adroitement tendus pour surprendre l'innocence ; la ruse circonvenant de toutes parts la simplicité ; des mariages contractés avec les infidèles ; les membres du Christ honteusement prostitués aux païens ; des serments téméraires, de lâches parjures, un mépris hautain pour l'autorité ; des bouches empoisonnées vomissant l'imprécation, des haines opiniâtres, la division dans les familles ; que dirai-je encore ? des évêques, qui devraient être partout des modèles et un encouragement à la vertu, échangeant l'administration des choses saintes contre celle des biens terrestres ; abandonnant leur siège et leur troupeau, courant de province en province ; guettant les marchés publics qui leur promettent les plus gros bénéfices ; amassant des trésors quand la faim est dans l'Eglise, la faim parmi leurs frères ; enlevant des héritages par de basses captations, grossissant leurs capitaux par l'usure, voilà ce que nous avons vu. Quel châtement ne méritaient pas de tels crimes ! Il y a longtemps que les avertissements célestes nous avaient prévenus : « S'ils répudient ma loi, s'ils ne marchent pas selon mon jugement, s'ils profanent ma justice et transgressent mes commandements, la verge à la main, je visiterai leurs iniquités et je frapperai leur péché. » Ces vengeances nous avaient été annoncées ; mais nos infidélités et notre mépris de la loi ont contraint le Seigneur de nous ramener au bien et à la manifestation de notre foi par des remèdes sévères. Nous n'avons pas même su, tardifs pénitents, soutenir avec courage cette épreuve, ni sortir honorablement de la lutte. Aux premières menaces de l'ennemi, le plus grand nombre a trahi

ses serments, et, sans attendre les assauts de la persécution, a couru de lui-même au-devant de la défaite. Pourquoi cette épouvante ? Qu'y avait-il de si nouveau, de si imprévu dans ces tribulations, pour violer ainsi le serment fait à Jésus-Christ, comme si la tempête s'était levée inopinément ? Ces calamités n'avaient-elles pas été prédites formellement par les prophètes et, après eux, par les apôtres ? L'Esprit saint, qui les inspirait, ne leur avait-il pas révélé d'avance l'oppression qui attendait les justes et les violences toujours renaissantes des Gentils ? L'Écriture-Sainte, incessamment occupée d'armer notre foi et de fortifier les serviteurs de Dieu par ses célestes enseignements, ne dit-elle pas : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul ? » Ailleurs, ne cherche-t-elle pas encore à nous prémunir ainsi contre l'indignation divine et les menaces du châtiment ? « Ils ont adoré des dieux, ouvrage de leurs mains. « L'homme a courbé son front, le prince s'est humilié ; et je leur pardonnerais ? » Enfin, Dieu n'a-t-il pas dit encore : « Quiconque sacrifie à d'autres dieux que le Seigneur, sera puni de mort ? » En un mot, Jésus-Christ, qui a joint le précepte à l'exemple, tout à la fois docteur et consommateur de la loi, ne nous a pas laissé davantage ignorer les tribulations présentes, ni celles de l'avenir. Il a destiné aux apostats des supplices éternels, aux Chrétiens fidèles d'impérissables récompenses.

Mais tous ces enseignements étaient tombés dans l'oubli. O crime ! ô honte ! Quelques-uns de nos frères n'ont pas même attendu la main du licteur pour monter au Capitole, ni l'interrogatoire pour apostasier. Vaincus avant le combat, terrassés avant l'assaut, ils n'ont pas même voulu se ménager la triste excuse d'avoir sacrifié aux idoles par contrainte. Nous les avons vus courir d'eux-mêmes à la place publique, se précipiter en furieux vers le trépas, comme s'ils satisfaisaient une ardente impatience, comme s'ils profitaient d'une occasion après laquelle ils soupiraient depuis si longtemps. Combien le magistrat fatigué n'en a-t-il pas remis au lendemain ! Combien l'ont supplié instamment de ne pas différer leur mort ! Prétexte-

ront-ils la violence pour colorer leur crime, quand la violence est venue d'eux? Malheureux! réponds-moi. Au pied de ce Capitole où tu montais librement, prêt à consommer un crime volontaire, tes genoux n'ont-ils pas tremblé? des nuages n'ont-ils pas obscurci tes yeux? tes entrailles ne se sont-elles pas agitées convulsivement? tes bras ne sont-ils pas retombés de tout leur poids? tes sens n'ont-ils pas été frappés de stupeur? enfin, les mots n'ont-ils pas manqué à ta langue incertaine? Hélas! debout dans ces lieux profanes, un serviteur de Dieu, qui avait renoncé au démon et au siècle, a-t-il osé élever la voix pour trahir Jésus-Christ? N'a-t-il pas vu, dans cette table destinée aux sacrifices, un lit de mort? Cet autel, consacré au démon, d'où s'exhalaient encore l'odeur d'un encens sacrilège et une fumée infecte, ne devait-il pas le fuir comme un bûcher funèbre? Insensé! tu amènes une victime. La victime, c'est toi! Dans ces flammes, sur cet autel funeste, tu es venu immoler ta foi, ton salut, tes espérances!

Mais il n'a pas suffi à quelques-uns de leur propre trépas. Le peuple a été poussé à sa ruine par des invitations perfides; la coupe de la mort a circulé de main en main, et, pour mettre le dernier sceau à tant de crimes, des enfants au berceau, présentés ou traînés par leurs pères, ont perdu, si jeunes encore, le don précieux qu'ils avaient obtenu à leur début dans la vie. Non, nous ne sommes pas coupables, s'écrieront-ils au grand jour du jugement! Ce n'est pas de nous-mêmes que nous avons déserté la coupe et l'aliment du Seigneur pour les sacrifices de l'impie! Victimes infortunées de la malice étrangère, nous avons eu pour pères des parricides. Eux seuls nous ont arrachés à l'Eglise notre mère, à Dieu notre père; eux seuls, en nous enveloppant dans la complicité de leurs crimes, ont livré à l'artifice et au mensonge notre enfance, incapable encore de discerner un si grand forfait.

Y a-t-il du moins quelque excuse pour atténuer la gravité de ce crime? Il fallait abandonner sa patrie et renoncer à son patrimoine, nous dit-on. — Mais où est l'homme qui, depuis le berceau jusqu'à la tombe, ne soit pas exposé journellement à

ces sacrifices ? Il n'y a qu'une chose vraiment à redouter , la perte de Jésus-Christ et du salut. L'Esprit saint nous crie par le prophète : « Retirez-vous , retirez-vous ! sortez , ne touchez « rien d'impur ; purifiez-vous , vous qui portez les vases du « Seigneur. » Et des hommes , qui sont le vase , que dis-je ! le temple du Seigneur , n'ont pas le courage de fuir pour éviter ce qui est immonde et ne pas souiller leurs lèvres par des aliments impies ! Une voix part encore du ciel pour apprendre aux serviteurs de Dieu leur devoir dans cette conjoncture : « Sors du « milieu d'elle , ô mon peuple ! de peur qu'en prenant part à « ses crimes , tu ne sois enveloppé dans le même châtement. » Il est donc vrai , quiconque se retire ne participe point à l'iniquité , tandis que le complice partage le châtement. Voilà pourquoi Dieu nous recommande la fuite dans la persécution , et il a confirmé l'enseignement par son exemple. En effet , si la couronne , don privilégié de sa miséricorde , ne peut s'obtenir qu'au moment fixé pour la recevoir , fuir , en demeurant uni à Jésus-Christ , ce n'est pas abjurer sa foi , c'est attendre l'occasion ; tandis que demeurer au milieu du péril et faillir , c'est être demeuré avec l'intention d'apostasier.

Ici , mes frères , au lieu de dissimuler la vérité , mettons à nu la cause de nos chutes. Un aveugle attachement aux biens de ce monde a séduit la plupart. Richesses fatales ! Voilà les liens qui ont enchaîné leurs pieds , qui ont arrêté leur élan , subjugué leur foi , captivé leur esprit , fermé leur intelligence. Voilà comment , en s'identifiant avec les joies de la terre , on devient la pâture du serpent , condamné par la puissance divine à dévorer la terre. Aussi le Seigneur , qui nous enseigne toute vertu et nous prémunit contre l'avenir , nous dit-il : « Si « vous voulez être parfait , allez , vendez ce que vous possédez , « donnez-le aux pauvres , et vous aurez un trésor dans le ciel ; « puis venez et suivez-moi. » Si , dociles à cette invitation , les riches plaçaient en haut leurs trésors , au lieu de périr par l'opulence , ils se débarrasseraient d'un ennemi , disons mieux , d'un vainqueur domestique. Leurs sens , leur esprit , leur cœur , habiteraient dans les cieus avec leurs trésors. Comment le monde

pourrait-il les terrasser, quand il n'aurait plus de prise sur leur âme? Libres de tout obstacle, ils suivraient le Seigneur comme l'ont fait les apôtres, comme l'ont fait sous les apôtres des Chrétiens intrépides, qui abandonnèrent tout, famille, patrimoine, pour s'attacher au Christ par d'indivisibles nœuds. Mais, je le demande, où est le moyen de marcher à sa suite quand on est enchaîné par son patrimoine? Comment s'élançer vers le ciel et aspirer à tout ce qu'il y a de grand et de sublime, quand on est chargé de liens terrestres? Ils croient posséder, et ce sont eux qui sont possédés, véritables esclaves de l'argent qui les tyrannise. Voilà bien les temps et les hommes dont parlait autrefois l'apôtre : « Ceux qui veulent devenir riches tombent  
 « dans la tentation et dans les pièges du diable, et en plusieurs  
 « désirs inutiles et pernicieux qui précipitent les hommes dans  
 « l'abîme de la perdition et de la damnation. Car l'avarice est  
 « la racine de tous les maux, et quelques-uns de ceux qu'elle a  
 « possédés se sont égarés de la foi et précipités dans de grands  
 « malheurs. » Mais par quelles récompenses le Seigneur nous invite-t-il à mépriser ces biens qui passent? Par quels dédommagements compense-t-il les pertes du temps et ces sacrifices d'un jour? « Je vous le déclare, dit-il, personne ne quittera pour  
 « moi et pour l'Évangile sa maison, ou ses frères, ou ses  
 « sœurs, ou son père, ou sa mère, ou ses biens, que même,  
 « dans ce siècle, il ne reçoive tout cela au centuple, et, dans le  
 « siècle à venir, la vie éternelle. »

Instruit à l'école du Seigneur, et rassuré par ces promesses, le Chrétien, loin de redouter ces pertes passagères, soupire après elles, puisque le Seigneur lui dit encore : « Vous serez  
 « bienheureux quand les hommes vous haïront, qu'ils vous  
 « rejettent, qu'ils vous diront des injures et repousseront  
 « votre nom comme mauvais, à cause du Fils de l'homme. Ré-  
 « jouissez-vous en ce jour-là et soyez dans l'allégresse; voici  
 « que votre récompense est grande dans le ciel. »

— Mais, ajoute-t-on, les supplices sont venus, et de cruelles tortures attendaient quiconque refuserait de sacrifier. Sans doute le Chrétien infidèle a le droit d'alléguer les tortures,

quand il n'a été vaincu que par elles. L'excès de la souffrance devient une sorte d'excuse quand on a succombé dans la souffrance. Je le sais, il en est auxquels il est permis de dire : J'ai voulu combattre courageusement ; tout entier aux serments que j'avais faits, j'ai revêtu les armes de la piété et de la foi ; mais, dans le cours de la lutte, la longueur et la diversité des supplices ont fatigué ma constance. Longtemps mon courage est resté inébranlable et ma foi triomphante ; longtemps j'ai étouffé l'aiguillon de la douleur. Mais lorsque, redoublant de rage, un juge sans pitié s'acharna contre mon corps déjà épuisé, alors cette chair débile, tantôt déchirée par le fouet, tantôt meurtrie par les verges, tantôt étendue sur le chevalet, ici entamée par des ongles de fer, là dévorée par la flamme, cette chair a défailli ; mes entrailles se sont soulevées ; j'ai succombé moins dans ma volonté que dans mon corps. — Une telle excuse amène promptement le pardon ; cette manière de se défendre sollicite la miséricorde. Ainsi Dieu fit grâce autrefois à Castus et à Æmilius. Vaincus dans un premier combat, ils vainquirent dans un second, et les flammes, qui les avaient domptés d'abord, devinrent l'occasion et l'instrument de leur triomphe. Aussi, n'étaient-ce pas seulement leurs larmes et leurs gémissements qui intercédèrent pour eux, mais leur sang et leurs plaies entr'ouvertes ; du fond de leurs entrailles déchirées sortaient comme des voix suppliantes qui désarmaient le Seigneur. Ici, au contraire, où sont les blessures des vaincus ? Qu'ils nous montrent les ravages des tortures, leurs flancs mis à nu, leurs entrailles palpitantes, puisque ce n'est pas leur constance qui a faibli dans l'attaque, mais leur apostasie qui a devancé l'assaut. La violence et la contrainte ? Elles ne sont pas l'excuse d'un crime que la volonté a commis.

Toutefois, à Dieu ne plaise que je cherche à grossir leur faute ! je ne veux qu'amener nos frères au repentir et à la satisfaction. En effet, puisqu'il est écrit : « O mon peuple ! ceux qui t'appellent heureux te trompent ; ils dérobent à tes yeux le sentier où tu dois marcher ; » caresser et endormir le pécheur par de trompeuses complaisances, c'est préparer à la cor-

ruption un nouvel aliment , au lieu de la détruire , tandis qu'en reprenant et en instruisant son frère par des conseils généreux, on le relève et on le conduit au salut. « Je reprends et je châtie ceux que j'aime , dit le Seigneur. » Ainsi le prêtre du Seigneur ne doit point tromper le pécheur par des ménagements perfides , mais recourir aux remèdes qui sauvent. Que penser d'un médecin qui , craignant de sonder la blessure , nourrit le poison en l'épargnant ? Imprudent ! ouvrez la plaie , enfoncez le fer , et guérissez le mal par un remède énergique , en retranchant les parties viciées ? Le malade frémit et se débat sous la douleur ; qu'importe ? dans quelques jours , lorsque la santé lui sera rendue , aux plaintes succéderont les actions de grâces .

Mes frères bien-aimés , un nouveau genre de calamités est né de nos malheurs. La persécution n'avait pas amené assez de ravages : pour comble d'infortune , un mal qui tue en flattant est venu s'y joindre sous le nom spécieux de miséricorde. Au mépris de la sévérité évangélique , contre la défense du Seigneur , des docteurs téméraires livrent la réconciliation à des cœurs mal préparés ; paix trompeuse et pleine d'illusions , paix funeste à qui la donne , infructueuse à qui la reçoit. On n'attend pas le temps nécessaire pour la guérison ; on ne demande point à la satisfaction le remède véritable ; on étouffe la pénitence au fond des âmes ; on efface le souvenir d'un crime encore récent. Que fait-on par là ? On recouvre le mal en le dissimulant ; on referme une plaie qui va s'envenimer davantage et devenir mortelle. Eh quoi ! au sortir des autels du démon , les voilà s'approchant du Saint des Saints , avec des mains encore souillées par un fétide encens ! Avec une poitrine gonflée encore d'aliments corrupteurs , avec une bouche d'où s'exhalent leur crime et un reste de contagion , ils envahissent le corps du Seigneur , quoique la divine Ecriture leur crie avec menace : « Quiconque sera pur pourra manger de la victime pacifique. « L'homme souillé , qui mangera de la victime pacifique offerte au Seigneur , sera exterminé du milieu de son peuple. » Le témoignage de l'apôtre n'est pas moins formel : « Vous ne pouvez boire la coupe du Seigneur et la coupe des démons ;

« vous ne pouvez participer à la table du Seigneur et à la table des démons. » Ecoutez encore la menace terrible que le même apôtre adresse ailleurs aux profanateurs : « Quiconque mange le pain et boit indignement le calice du Seigneur, se rend coupable du corps et du sang de Jésus-Christ. »

Vaine défense ! inutiles oracles ! Sans attendre l'aveu et l'expiation du crime , avant que les saints mystères et l'imposition des mains épiscopales aient purifié la conscience ; quand la colère divine gronde et menace encore, les sacrilèges font violence au corps et au sang de Jésus-Christ ; plus coupables par cette audacieuse profanation que par leur récente apostasie. Encore une fois , cette paix frauduleuse , vendue par de perfides paroles , est moins la paix que la guerre. On n'est pas uni avec l'Eglise quand on a rompu avec l'Évangile. Pourquoi appeler l'outrage du nom de bienfait ? Pourquoi transformer la cruauté en miséricorde ? A des hommes , qui devraient pleurer incessamment leur iniquité , solliciter leur pardon , pourquoi donner une réconciliation apparente et chimérique avant l'épreuve des larmes et de la pénitence ? Ministres complaisants ! ils sont aux apostats ce que la grêle est aux moissons , l'ouragan aux forêts , une maladie contagieuse aux troupeaux , une tempête violente aux navires. Ils enlèvent la consolation de l'espérance éternelle ; ils arrachent l'arbre dans sa racine ; ils sèment parmi leurs frères un poison contagieux et homicide ; ils brisent le vaisseau contre l'écueil , pour l'empêcher d'arriver au port. Coupable indulgence , qui ravit le repos qu'elle promet , et change l'Eucharistie en poison ! C'est là une persécution nouvelle , à l'ombre de laquelle l'ennemi , fécond en ruses , achève de miner sourdement la conscience de ceux qui ont failli. Il veut étouffer la voix de leurs gémissements , le cri de leurs remords et sécher leurs larmes , en effaçant le souvenir de leur forfait , de peur qu'une pénitence pleine et entière ne désarme un Dieu justement courroucé , suivant qu'il est écrit : « Souviens-toi d'où tu es tombé , et fais pénitence. »

Ne cherchons pas à séduire notre propre cœur ; à Dieu seul appartient la miséricorde. Celui qui a porté nos péchés et a souffert

fert pour nous ; celui que Dieu a livré pour nos offenses, a seul le droit de pardonner les prévarications qui l'outragent. L'homme n'est pas au-dessus de Dieu ; le serviteur ne peut, par un mouvement de compassion, remettre de graves infidélités commises envers son maître, à moins qu'il ne veuille ajouter un crime à un premier crime, suivant ce qui est écrit : « Maudit « l'homme qui place son espérance dans l'homme. » C'est le Seigneur qu'il faut prier, lui qu'il faut fléchir par une juste satisfaction. N'a-t-il pas dit qu'il désavouerait devant son Père céleste quiconque l'aurait désavoué ici-bas ? N'est-ce pas lui qui a reçu du père le pouvoir de juger ?

Sans doute, les mérites des martyrs et les œuvres des justes militent puissamment pour les coupables auprès du souverain juge ; mais seulement quand viendra le jour de la grande sentence, quand le peuple chrétien comparaitra devant le tribunal du Christ assis sur les ruines du monde. Jusque-là, si, entraîné par une folle précipitation, quelque audacieux se croyait autorisé à délier tous les pécheurs, ou osait enfreindre les commandements du Seigneur et prévenir sa décision, qu'il le sache, il perd le coupable au lieu de le servir. En brisant ainsi la loi, il provoque la colère divine. En s'imaginant qu'il est superflu de recourir à l'éternelle miséricorde, il érige l'autorité de l'homme sur les droits méprisés du Seigneur. Les âmes des martyrs crient à haute voix sous l'autel : « Seigneur, qui êtes saint et « véritable, jusques à quand différerez-vous de juger et de ven- « ger notre sang sur ceux qui habitent la terre ? » Il leur est ordonné d'attendre encore quelque temps tranquillement et avec patience. Et on se flatte après cela qu'un martyr sera assez puissant pour remettre indistinctement les péchés contre la volonté de son Dieu, ou viendra intercéder en faveur d'autrui, avant d'avoir été vengé lui-même ! Les martyrs adressent des demandes, d'accord ; mais pourvu qu'elles soient justes et légitimes ; pourvu que le prêtre, en y obtempérant, ne prononce pas contre le Seigneur ; pourvu que, d'une part, la requête soit respectueuse et modérée, et que, de l'autre, il y ait désir d'y condescendre. A la bonne heure. Les martyrs adressent des de-

mandes ! Mais , si elles ne sont pas écrites dans le livre du Seigneur , avant de céder à leurs instances , voyons si eux-mêmes ont été exaucés. En effet , la majesté divine ne peut être solidaire des promesses de l'homme. Moïse intercèda pour les péchés d'Israël , mais sans pouvoir obtenir le pardon des prévaricateurs : « Seigneur , écoutez-moi , je vous supplie ; ce peuple a commis un très-grand péché , puisqu'il s'est fait un dieu d'or ; si vous lui pardonnez , remettez-lui son péché ; si non effacez-moi du livre que vous avez écrit. » Le Seigneur répondit à Moïse : « J'effacerai de mon livre celui qui aura péché contre moi. » Vous l'entendez ! L'ami de Dieu , celui qui avait conversé plus d'une fois face à face avec lui , ne put obtenir grâce pour les prévaricateurs , ni désarmer le courroux de l'éternel. Dieu rend à Jérémie ce glorieux témoignage : « Avant de te former dans les entrailles de ta mère , je te connaissais ; tu n'étais pas encore sorti de son sein que je t'avais sanctifié et établi prophète des nations. » Et cependant , quand l'homme de Dieu intercède coup sur coup pour les transgressions du peuple , le Seigneur lui dit : « Toi donc , ne prie pas pour ce peuple ; ne m'adresse pour lui ni cantiques , ni prières , parce que je ne l'exaucerai point au jour où il m'invoquera , au jour de son affliction. » Qu'y avait-il de plus religieux que Noé , le seul qui ait été trouvé juste dans le déluge de crimes qui inondaient la terre ? Qui fut plus comblé de gloire que Daniel , dont la foi inébranlable semblait se jouer du martyre ; Daniel , objet des célestes complaisances , qui remporta autant de palmes qu'il eut de combats à soutenir , et qui survécut à ses triomphes ? Qui jamais égala le dévouement de Job , sa force dans la tentation , sa patience et sa résignation dans la douleur , sa soumission dans la souffrance , sa sincérité dans la foi ? Cependant Dieu a déclaré qu'il fermerait l'oreille à quelques-unes de leurs prières. Ezéchiel intercédait pour les péchés du peuple. Écoutez la réponse : « Lorsqu'une terre aura péché contre moi et qu'elle se sera établie dans sa prévarication , j'étendrai ma main sur elle , et je briserai la force de son pain , et j'enverrai sur elle la faim , et je ferai mourir en elle les

« hommes et les animaux. Et quand même trois hommes justes, « Noé, Daniel et Job, se trouveraient au milieu d'elle, ils ne « délivreraient pas ses enfants et ses filles. Eux seuls seraient « sauvés. » Tant il est vrai que tout ce que l'on demande est subordonné à la volonté de celui qui donne, et non pas aux désirs de celui qui implore ; et que tout ce que s'attribue le pouvoir de l'homme est nul si la divine miséricorde ne l'a sanctionné.

Le Seigneur parle ainsi dans l'Évangile : « Quiconque m'avouera devant les hommes, je l'avouerai aussi devant mon Père qui est aux cieux ; quiconque m'aura renoncé, je le renoncerai aussi. » S'il ne désavoue point le parjure, il ne reconnaîtra pas non plus le disciple. Point d'alternative : tout est vrai ou tout est faux dans la loi. Si l'apostasie n'est point un crime, la fidélité ne mérite pas de récompense. Or, s'il est de toute nécessité que la foi victorieuse reçoive son salaire, il s'ensuit invinciblement que la lâcheté et le parjure seront châtiés. Donc, ou les martyrs ne peuvent rien si l'Évangile est brisé, ou, si l'Évangile ne peut être brisé, les martyrs n'entreprendront rien contre l'Évangile, puisque c'est lui qui les a faits ce qu'ils sont. Ne rabaissons point la dignité des généreux athlètes, mes frères bien-aimés ; laissons intactes leurs gloires et leurs couronnes ; l'honneur de leur foi n'a rien à perdre. Ils ont placé dans Jésus-Christ leur salut, leur espérance, leur gloire ; ils ne peuvent donc envahir les droits de Jésus-Christ. Soumis à Dieu ici-bas, ils ne sauraient conseiller aux évêques de violer des commandements qu'ils ont toujours respectés. Où est le téméraire qui, s'estimant plus fort que Dieu ou plus clément que lui, voudrait anéantir des événements qu'il a permis, ou nous offrirait un bras de chair pour nous sauver, comme si le Seigneur était impuissant à protéger son Église ?

Dira-t-on que la Providence est restée spectatrice oisive de ces événements ? qu'ils ont surpris son ignorance ou maîtrisé sa volonté ? Les saintes Écritures sont là pour répondre à ce blasphème : « Qui livra Jacob en proie et Israël aux ravages « de l'ennemi ? N'est-ce pas le Dieu contre lequel ils ont péché,

« en refusant de marcher dans ses voies et d'accomplir ses ordonnances ? Il a répandu sur eux les flots de son indignation et de sa fureur. » — « Le bras de Dieu, ajoute ailleurs le prophète, s'est-il tellement raccourci qu'il ne puisse nous sauver ? Son oreille s'est-elle appesantie au point de ne pouvoir plus entendre ? Mais vos péchés vous ont séparés de votre Dieu, et il détournera sa face de dessus vos iniquités, pour ne plus vous exaucer. »

Ah ! plutôt repassons nos fautes dans l'amertume de notre cœur ; perçons les ténèbres d'une conscience coupable, et jugeons-la sans flatterie. Souvenons-nous qu'en abandonnant les voies du Seigneur et en rejetant sa loi, nous avons foulé aux pieds ses ordonnances et ses salutaires avertissements. Qu'attendre d'un homme que la persécution n'a pas rendu meilleur ? La foi changera-t-elle un cœur que la tribulation a laissé coupable ? Cette tête superbe s'humilie-t-elle après sa chute ? Ce cœur, gonflé d'orgueil, est-il brisé par sa défaite ? Voyez l'homme égaré par sa passion ! Meurtri, couché dans la poussière, il menace insolemment celui qui est resté debout ; il s'emporte en discours sacrilèges contre celui qui ne livre point précipitamment Jésus-Christ à la souillure de ses mains, à la profanation de ses lèvres. Malheureux ! reconnaissez votre démence ! Vous vous déchaînez contre l'ami qui veut détourner de votre tête la colère divine, qui appelle sur vous la miséricorde paternelle, qui ressent vos blessures, ces blessures que vous ne ressentez pas vous-même, et verse pour vous des larmes que votre crime ne peut vous arracher. Vous comblez la mesure de vos prévarications. Le moyen, je vous prie, que Dieu vous soit compatissant, quand votre haine inflexible poursuit ses ministres ? Pourquoi fermez-vous l'oreille à nos salutaires avertissements ? Pourquoi refusez-vous d'entrer dans les sentiers de la pénitence que nous ouvrons devant vous ? Pourquoi repoussez-vous avec l'obstination de l'emportement et de la fureur la main qui vous apporte les remèdes évangéliques destinés à vous rendre la santé ? Que si l'incrédulité se rassurait devant les terreurs de l'avenir, le présent est là pour l'effrayer. Ne voyons-nous pas

tous les jours des châtimens terribles tomber sur ceux qui ont renié Jésus-Christ ? Quelles catastrophes n'avons-nous pas à déplorer ? Quoique le jour de la vengeance soit différé, la justice divine ne laisse pas, même dès cette vie, de s'appesantir de temps en temps sur quelques prévaricateurs, pour servir d'exemple aux autres.

Un d'entre eux, qui était monté de lui-même au Capitole pour apostasier, n'eut pas plus tôt consommé son parjure, qu'il perdit la parole. Le châtiment commença par où avait commencé le crime. Malheureux ! à qui il ne restait pas même une langue pour implorer la miséricorde !

Une femme étant allée aux bains, car il fallait bien, par un dernier crime, courir à ces bains corrompteurs après avoir perdu la grâce du bain sanctifiant, saisie tout-à-coup par l'esprit immonde, déchira, d'une dent frénétique, sa langue qu'avaient profanée des paroles ou des mets sacrilèges. Une fois nourrie de ces détestables aliments, sa rage s'alluma ; bourreau d'elle-même, elle ne tarda point à expirer dans les convulsions de la douleur et les tortures de ses entrailles.

Apprenez maintenant ce qui s'est passé sous mes yeux. Des parents, obligés de fuir, ne purent, dans le trouble et la précipitation de leur retraite, emmener avec eux une fille encore à la mamelle. Ils la confièrent aux soins d'une nourrice. La femme infidèle conduisit aux magistrats la jeune enfant. La faiblesse de son âge ne pouvait supporter les aliments accoutumés ; mais, au pied de l'idole où se pressait le peuple, les magistrats ayant trempé un peu de pain dans du vin, reste du sacrifice des apostats, le mirent dans sa bouche. Quelque temps après, elle fut rendue à sa mère. L'innocente créature, qui n'avait pu empêcher le crime, encore moins le comprendre, ne put ni l'accuser, ni en donner la moindre connaissance. On perdit de vue ce qui s'était passé, et, un jour, la mère l'apporta avec elle pour assister à l'auguste sacrifice. La voilà mêlée à l'assemblée des saints. Tout-à-coup, ne pouvant supporter les prières que nous adressions au ciel, elle pousse des cris perçants, se débat dans d'horribles convulsions ; et, cédant à une torture intérieure ;

trahit et dénonce le crime par tous les moyens permis à la simplicité comme à l'inexpérience de son âge. Le sacrifice se consume; le diacre présente la coupe sacrée à l'assistance; arrive le tour de la jeune fille. Avertie de la majesté divine par un secret instinct, elle détourne son visage, ferme obstinément les lèvres, et repousse le calice. Cependant le diacre persiste, et, malgré ses refus, lui fait avaler quelques gouttes de l'immortel breuvage. Sa poitrine s'ébranle, le vomissement survient; l'Eucharistie ne peut séjourner dans une bouche ni dans un cœur souillés; le sang divin se délivre par un violent effort des entrailles qu'avait infectées le poison. Tant est grande la puissance, la majesté de Dieu! Ainsi de ténébreux mystères éclatèrent au grand jour de sa lumière; ainsi des crimes secrets ne purent tromper l'œil sacerdotal. Voilà ce qui arriva à une jeune fille? trop faible encore pour révéler un forfait dont elle avait été l'instrument.

Une autre plus âgée, et déjà dans l'adolescence, s'était glissée furtivement à la table sainte. Bientôt, comme si elle eût porté à ses lèvres un poison dévorant, le sang sacré reste suspendu entre sa gorge et son estomac. Des suffocations, pleines d'anxiété, arrêtent et ferment entièrement sa respiration. Haletante, hors d'elle-même, elle tombe victime, non plus de la persécution, mais de son forfait, qui ne resta longtemps ni secret, ni impuni. Elle avait échappé à l'œil de l'homme, elle sentit tout le poids de la vengeance divine.

Une autre Chrétienne avait osé porter ses mains, tout impures qu'elles étaient, sur le vase où reposait, dans sa maison, le corps du Seigneur<sup>1</sup>. Des flammes en sortirent tout-à-coup pour arrêter ses doigts profanateurs. Enfin, un Chrétien, dont la conscience était souillée de crimes, se présenta, caché dans la foule, pour recevoir le corps du Seigneur; mais il ne put ni le manger, ni le toucher. En ouvrant la main, il n'y trouva qu'un

<sup>1</sup> Nous avons déjà vu que dans les temps de persécution surtout on permettait aux Chrétiens d'emporter dans leurs maisons la sainte Eucharistie, pour se fortifier contre tous les périls, par la participation au pain sacré.

peu de cendres. Ce seul exemple suffirait pour prouver que Dieu se retire de quiconque le renie, et que ce que l'on prend sans en être digne est inutile pour le salut, puisque l'aliment fécond, dépouillé de sa sainteté, se convertit en poussière.

Hélas ! combien de prévaricateurs qui, repoussant la pénitence et la confession de leurs crimes, deviennent tous les jours la proie des esprits immondes ! Combien qui sont agités jusqu'à la démence, jusqu'à la fureur ! Il n'est pas besoin, pour s'en convaincre, de descendre dans les détails. A travers les ruines de toute espèce qui recouvrent le monde, le châtimement du crime présente un aspect aussi varié que la multitude des criminels est immense. Que chacun considérant ici, non point la vengeance qui a éclaté sur d'autres, mais celle qu'il a méritée lui-même, ne se flatte point d'avoir échappé à la colère céleste, parce qu'elle a été différée jusqu'à ce jour ; qu'il tremble ! c'est une preuve que le souverain Juge l'attend à son tribunal.

Que ceux-là ne se croient pas davantage dispensés de la pénitence, qui, pour n'avoir pas souillé leurs mains par d'horribles sacrifices, n'en ont pas moins profané leur conscience par des billets parjures. La protestation qui s'y trouve consignée est la déclaration d'un Chrétien qui désavoue ce qu'il était. Ce qu'un autre a fait pour vous, vous l'avez fait vous-même ; et, puisqu'il est écrit : « Vous ne pouvez servir deux maîtres, » c'est avoir servi le maître du siècle que d'avoir obéi à son arrêt, c'est avoir mieux aimé suivre les ordres de l'homme que les ordres de Dieu. Toujours est-il que vous ne pourrez échapper au tribunal ni au jugement de Dieu, suivant l'oracle du Psalmiste : « Vos yeux ont découvert mes imperfections : tous les hommes sont écrits dans votre livre. » Et ailleurs : « L'homme voit ce qui paraît ; mais le Seigneur regarde le cœur. » Le Seigneur lui-même nous avertit en ces termes : « Toutes les Eglises connaîtront que je suis celui qui sonde les reins et les cœurs. » Il découvre ce qu'il y a de plus secret ; il plonge dans les abîmes les plus profonds, et nul ne peut se dérober aux regards de celui qui a dit : « Penses-tu que je sois le Dieu de près et non le Dieu de loin ? Si un homme se cache dans

« les ténèbres , ne le verrai-je pas ? Est-ce que je ne remplis pas « le ciel et la terre ? » Oui , il lit dans le cœur de chacun de nous ; il jugera non-seulement les actions , mais les paroles et les pensées. La volonté n'est pas encore conçue , qu'il la voit déjà dans les ténèbres les plus secrètes de notre cœur.

Ah ! combien j'aime mieux la foi et les salutaires frayeurs de ceux qui , sans avoir sacrifié aux idoles , sans porter dans leurs mains l'attestation de leur apostasie , mais en ayant eu la pensée seulement , viennent , avec simplicité et repentir , ouvrir leur conscience aux prêtres du Seigneur , déposer un fardeau qui leur pèse , et , à de légères blessures , appliquer d'énergiques remèdes , en se rappelant qu'il est écrit : « On ne se « joue pas de Dieu. » Non , on ne se joue pas de Dieu ; la ruse et la supercherie ne sauraient lui en imposer. Il insulte à la Divinité , l'homme qui , se créant un Dieu à l'image de l'homme , s' imagine follement qu'un forfait , sans témoins sur la terre , n'aura pas de vengeur dans le ciel.

Jésus-Christ nous dit dans ses préceptes : « Celui qui aura « rougi de moi , le Fils de l'homme rougira de lui. » Et le lâche , qui a rougi ou tremblé de paraître Chrétien , se croit encore Chrétien ! Comment celui qui a honte ou qui craint d'appartenir à Jésus-Christ peut-il être avec Jésus-Christ ? Sans doute il n'est point allé aux pieds des idoles , devant une multitude insultante , profaner la sainteté de sa foi ; sans doute il n'a pas souillé ses mains par d'impures offrandes , ni sa bouche par des aliments maudits ; mais est-il pur et innocent pour cela ? Non ; sa faute est moindre , plus digne de pardon peut-être ; mais il y a toujours prévarication. Qu'il recoure donc à la pénitence et ne cesse d'implorer la miséricorde du Seigneur , de peur qu'en négligeant la satisfaction , il n'ajoute ce qui manque à l'énormité de sa transgression.

Je vous en conjure donc , mes bien-aimés , que chacun de vous confesse ses fautes tandis qu'il est encore sur la terre , tandis que les aveux peuvent être reçus , tandis que la satisfaction du coupable et l'absolution du prêtre peuvent trouver grâce devant Dieu. Revenez au Seigneur de toutes les puissances

ces de votre cœur ; demandez-lui pardon avec des larmes et des douleurs sincères. Que l'âme s'humilie devant lui ; qu'elle l'apaise par la satisfaction ; qu'elle place en lui toute son espérance. Il nous enseigne lui-même la manière de prier : « Convertissez-vous à moi, dit-il, de tout votre cœur, par le jeûne, par les pleurs, par les gémissements. Déchirez vos cœurs, et non vos vêtements. » Oui, revenons à lui de tout notre cœur ; travaillons à le fléchir par nos jeûnes, par nos larmes, par nos gémissements, comme il le prescrit. Mais, je le demande, revient-il à lui de tout son cœur, par les larmes, par les jeûnes, par les gémissements, le Chrétien qui, depuis qu'il a consommé son crime, ne cesse de fréquenter ces bains où expire la pudeur des deux sexes ? qui, nourri dans les délices, gorgé de viandes, encore plein des excès de la veille, regarde sans pitié la détresse du pauvre, sans partager avec lui ses biens ? Pleure-t-il sa mort, quand il affiche dans sa démarche une gaieté dissolue ? quand, au mépris des oracles saints, il attende à la majesté de son visage, et le déguise sous un fard imposteur ? Eh quoi ! être l'ennemi de Dieu, et chercher à plaire aux créatures ! Vit-elle dans les larmes et la componction, trouve-t-elle du temps pour la pénitence, la femme qui se passionne pour les étoffes précieuses, au lieu de revêtir Jésus-Christ qu'elle a perdu, et court après de vains ornements, quand il faudrait pleurer la perte de ses ornements spirituels ! Vous avez beau faire, femme mondaine, jamais la pourpre ni la soie ne cacheront votre nudité. Couvrez-vous, tant qu'il vous plaira, de perles, de diamants ; sans la beauté de Jésus-Christ, vous êtes hideuse. Et vous, qui placez le mensonge sur votre chevelure, ah ! du moins, pendant ce temps de douleurs et de larmes, mettez un terme à ces criminels artifices ! Et vous, qui relevez l'éclat de vos yeux par des peintures et des secours étrangers, lavez, il en est temps, lavez vos yeux dans les larmes de la pénitence. Si la loi de notre nature avait enlevé à votre affection un de vos proches, on vous verrait, négligeant votre extérieur, prendre des vêtements de deuil, charger votre front de nuages, couvrir votre tête de poussière, donner enfin

des marques publiques de votre affliction. Malheureuse ! Vous avez perdu votre âme ! Survivant à votre mort spirituelle, vous promenez vous-même votre tombeau, et vous n'avez pas un soupir, pas une larme, pas un cri pour déplorer votre trépas ! Et vous n'allez pas ensevelir dans la retraite votre honte ou votre repentir ! Etre coupable et refuser la satisfaction ! Avoir péché et repousser la pénitence ! O triste enchaînement d'iniquités ! O crime, qui met le comble à tous les crimes !

Trois illustres jeunes hommes, Ananias, Azarias et Misahel, ne cessèrent pas, même au milieu des flammes dévorantes de la fournaise, de confesser leurs fautes au Dieu vivant. Leur conscience ne leur rendait que d'honorables témoignages ; la vivacité de leur foi, leur crainte soumise et respectueuse leur avaient mérité les célestes complaisances. Ils n'en persévèrent pas moins dans leur humilité et les satisfactions de la pénitence, jusque dans les bras du martyr, jusque dans le triomphe de leurs vertus. « Debout avec ses compagnons, disent les livres saints, Azarias pria et confessait à Dieu les fautes de sa vie passée, jusqu'au milieu des flammes. » Que dire de Daniel ? Rien ne le rassure, ni ses vertus, ni les nombreux éloges qu'elles lui méritèrent, ni les grâces sans nombre par lesquelles sa foi fut récompensée. Il recourt au jeûne pour se rendre Dieu favorable ; il se roule sous le sac et la cendre, en confessant ses péchés, et en disant : « Seigneur, Dieu grand et terrible, qui gardez la miséricorde à ceux qui vous aiment et qui observent vos commandements, nous avons péché, nous avons commis l'iniquité, et nous nous sommes écartés de la voie de vos ordonnances et de vos commandements. Nous n'avons point obéi à la voix des serviteurs vos prophètes, qui ont parlé en votre nom à nos rois, aux nations et à tout le peuple de la terre. Seigneur, la justice est à vous, et à nous la confusion. »

Ainsi priaient, pour se rendre favorable la majesté du Seigneur, la douceur, la simplicité, l'innocence. Et aujourd'hui, des hommes qui ont renié leur Dieu refusent de satisfaire au Seigneur et de l'invoquer ! Je vous en conjure, mes bien-aimés,

**écoutez à de meilleurs conseils, adoptez de plus sages remèdes ; joignez vos larmes à nos larmes, vos gémissements à nos gémissements. Nous vous supplions, afin que nous puissions supplier pour vous le Seigneur. Nos prières, avant de s'adresser à Dieu, s'adressent à vous-mêmes. Nous vous en conjurons donc, souffrez que nous intercédions pour vous ; que votre satisfaction soit entière. Donnez des marques irrécusables d'un cœur vraiment brisé par la douleur ; ne vous laissez pas entraîner à l'imprévoyance ou à l'orgueil de quelques-uns, qui, malgré l'énormité de leurs crimes, sont assez aveugles pour ne vouloir ni reconnaître, ni pleurer leurs prévarications. Cette stupide insensibilité est le dernier degré de la vengeance du Seigneur, ainsi qu'il est écrit : « Dieu leur a envoyé l'esprit d'endurcissement. » Et ailleurs : « Ils n'ont pas aimé la vérité qui les eût sauvés. Voilà pourquoi Dieu leur enverra un esprit d'erreur, afin qu'ils croient au mensonge, et que tous ceux qui n'ont point cru à la vérité, mais se complaisent dans l'injustice, soient condamnés. » Les insensés ! Misérables esclaves de leurs affections, et aveuglés par l'esprit d'endurcissement, ils méprisent les préceptes du Seigneur, ils négligent le remède qui guérirait leurs blessures, et repoussent la pénitence. Imprévoyants avant de faillir, opiniâtres après leur chute, ils n'ont su ni résister d'abord, ni supplier ensuite. Tout à l'heure il fallait demeurer fermes, et ils sont tombés ; aujourd'hui qu'il faut s'humilier profondément, se jeter la face contre terre, ils restent insolemment debout et marchent la tête haute. Quand personne ne leur donnait la paix, ils l'ont saisie. Séduits par de frauduleuses promesses, associés au parjure et à l'apostasie, tenant pour légitime la communion des excommuniés, à la place de la vérité, ils embrassent des illusions et des chimères. Faut-il s'étonner qu'ayant cru les hommes au préjudice de Dieu, ils ne croient pas Dieu au préjudice des hommes ? Fuyez, fuyez de toutes vos forces ces impies ; leur approche communique la mort. Pareille à la contagion qui circule de rang en rang, leur parole empoisonnée tue bien plus sûrement encore que la persécution. Après la faute, plus d'autre remède que**

la pénitence ! Sans la pénitence, point d'expiation possible !

Qu'arrive-t-il de là ? C'est que la témérité de quelques-uns, en promettant ou en acceptant un salut mensonger, anéantit l'espérance du salut véritable.

Mais vous, mes bien-aimés, vous qu'une crainte salutaire incline vers le Seigneur, vous qui, sur le penchant de l'abîme où vous êtes retenus, n'avez pas oublié votre chute, ouvrez les yeux, reconnaissez avec douleur et repentir l'énormité de votre péché, sans désespérer de la miséricorde, mais aussi sans trop présumer du pardon. Si Dieu est un père compatissant, il est un juge non moins redoutable. Que la satisfaction soit proportionnée au crime : à de profondes blessures appliquez de longs, d'énergiques remèdes ; la pénitence ne doit pas être moindre que la prévarication. Quoi donc ! Ce maître tout-puissant, auquel vous avez préféré des biens qui passent, que votre bouche a trahi, dont vous avez profané le temple par un pacte sacrilège avec les démons, se laisserait si aisément apaiser ! Vous avez juré qu'il n'était pas votre Dieu, et vous voulez qu'il vous pardonne si facilement ! Ce qui vous reste donc à faire, c'est de prier sans relâche, de passer tous vos jours dans le deuil, de prolonger vos nuits dans les veilles et les larmes, de consacrer tout le reste de votre vie aux gémissements de la pénitence, de vous prosterner dans la poussière, de vous rouler sur la cendre et le cilice. Après avoir eu le malheur de perdre le vêtement de Jésus-Christ, il faut que vous fuyiez les vains ornements du siècle ; après avoir touché aux viandes du démon, il faut que vous aimiez le jeûne ; que vous vaquiez aux œuvres de justice qui purifient les péchés ; que vous fassiez de fréquentes aumônes, parce que l'aumône rachète les âmes de la mort. Rendez à Jésus-Christ ce que le démon lui a enlevé. Comment garder, surtout comment chérir encore un patrimoine qui vous a séduits et vaincus ? Il faut fuir les biens que nous possédons, comme l'on fuit un ennemi, un poignard, un poison qui donne la mort. S'ils sont restés entre nos mains, qu'ils servent du moins à la raçon de nos crimes. Hâtons-nous de nous en délivrer, en les consacrant tout entiers à d'abondantes au-

mônes pour guérir les plaies de notre âme, et en les plaçant à usure entre les mains du Seigneur, qui nous jugera.

Voilà quels étaient les dévouements de la foi sous les apôtres. Ainsi accomplissait les préceptes du Seigneur le premier peuple des croyants. Ardents, prodiges de leurs biens, ils les abandonnaient tout entiers aux apôtres pour être distribués aux indigents. Et cependant avaient-ils à expier de pareilles prévarications? Je le déclare, quiconque priera du fond du cœur, versera des larmes de pénitence véritable, et sollicitera le pardon de sa faute par les œuvres non interrompues de la miséricorde, peut trouver grâce devant celui qui a dit avec bonté : « Lorsque, « te convertissant à moi, tu gémiras, alors tu seras sauvé, et « tu connaîtras où tu étais. » Et ailleurs : « Je ne veux pas la « mort du pécheur, mais plutôt qu'il revienne à moi, et qu'il « vive, dit le Seigneur. » Le prophète Joël, inspiré par le Seigneur lui-même, ne proclame-t-il pas ainsi la compatissante bonté du Seigneur? « Retournez au Seigneur votre Dieu, par- « ce qu'il est bon et clément, patient et prodigue de miséricor- « des; ému de notre misère, et capable de révoquer les arrêts « qu'il a portés contre notre malice. »

Oui, le Seigneur peut faire grâce aux coupables et révoquer sa sentence; oui, il peut pardonner miséricordieusement au repentir sincère qui se manifeste par la prière et par les œuvres; il peut sanctionner ce que les martyrs ont demandé et ce que les prêtres ont fait en faveur de pareils suppliants. Il y a plus : si la colère divine est entièrement apaisée, l'outrage réparé et l'expiation surabondante, il se peut que le Seigneur, renouvelant les forces du vaincu, confie de nouveau à ses mains les armes de la foi. Je le vois déjà cet athlète, instruit par la douleur, aguerri par la défaite, provoquer l'ennemi et recommencer les combats du Seigneur. Le Chrétien déchu qui satisfera ainsi au Seigneur, et qui, puisant dans le repentir et la honte de sa chute même, un nouvel accroissement de courage et de foi, se relèvera ainsi avec honneur par le secours divin, réjouira l'Eglise autant qu'il l'avait attristée naguère, et méritera, non plus seulement le pardon de Dieu, mais la couronne.

## III.

## UNITÉ DE L'ÉGLISE.

Le Seigneur a dit : « Vous êtes le sel de la terre. » Il a recommandé à l'innocence d'être simple de cœur, et à la simplicité d'être prudente. De là, pour nous, frères bien-aimés, l'impérieuse obligation de veiller soigneusement pour découvrir les pièges d'un ennemi fécond en stratagèmes, et nous prémunir contre ses artifices, de peur qu'après avoir revêtu Jésus-Christ, la sagesse du Père, nous paraissions peu attentifs à conserver nos immortelles espérances. Le danger ne vient pas seulement de la persécution et de la violence, qui marchent le front levé et au grand jour, pour abattre les serviteurs de Dieu. Il est plus facile de se tenir sur ses gardes quand le péril est connu, et, devant un adversaire qui se montre, le courage est préparé au combat. Ce qu'il faut redouter avant tout, c'est l'ennemi qui, à l'ombre d'une paix trompeuse, se glisse furtivement par de secrets détours, d'où lui est venu le nom de serpent. Telle est toujours sa marche oblique et tortueuse; telles sont les ténèbres dont il s'enveloppe habilement pour surprendre l'homme. Ainsi, dès le berceau du monde, il séduisit par de flatteuses paroles des âmes novices et trop crédules. Mais que dis-je ! n'osa-t-il pas essayer le pouvoir de ses ruses sur le Sauveur lui-même, et, en s'offrant à ses regards sous une trompeuse apparence, se promettre une seconde victoire? Mais il fut bientôt découvert et terrassé; terrassé, parce qu'il fut découvert. Mémorable enseignement, qui nous apprend à éviter les sentiers du vieil homme pour marcher sur les traces du Seigneur, afin qu'au lieu de nous jeter par une fatale imprévoyance dans les filets de la mort, nous entrions en possession de l'immortalité, en nous armant contre le péril. Or, à quel prix pouvons-nous conquérir l'immortalité, sinon en observant les commandements divins qui triomphent de la mort, puisque Jésus-Christ lui-même a dit : « Si vous voulez entrer

« dans la vie , gardez les commandements ? » Et ailleurs : « Si vous faites ce que je vous commande , je ne vous appellerai plus désormais du nom de serviteurs , mais d'amis. » Ceux-là seuls , il le déclare , demeurent inébranlables sur la pierre où il les a établis ; ceux-là seuls bravent les tempêtes et résistent à tous les tourbillons du siècle. « Quiconque écoute et accomplit mes paroles , dit-il , ressemble à l'homme qui a bâti sa maison sur la pierre. La pluie est descendue , les fleuves sont venus , les vents ont soufflé et se sont précipités sur cette maison , et elle n'est point tombée , parce qu'elle était fondée sur la pierre. » Soyons donc fidèles aux préceptes sacrés ; ce qu'a enseigné le Christ , accomplissons-le. Se dira-t-il Chrétien , l'homme rebelle à ses commandements ? Parviendra-t-il aux récompenses de la foi , l'homme qui ne veut pas demeurer fidèle aux divines ordonnances ? Il se condamne ainsi à chanceler incessamment et à tourbillonner comme une vaine poussière , emporté çà et là par le vent du mensonge. Supposez même qu'il marche , il n'arrivera jamais au port du salut , puisqu'il ne suit pas le chemin de la vérité.

Nous avons dit , mes bien-aimés , qu'il fallait redouter non-seulement la violence et l'attaque ouvertes , mais surtout les fraudes et les stratagèmes d'un ennemi artificieux. En effet , vous allez reconnaître l'habileté de ses manœuvres. Terrassé à l'avènement du Rédempteur , alors que la lumière du salut éclaira les nations et vint réchauffer la terre ; furieux de voir les sourds ouvrir l'oreille à la voix de la grâce , les aveugles tourner vers Dieu des regards dessillés , les infirmes se renouveler dans une immortelle vigueur , le boiteux courir à l'Eglise , le muet trouver une langue pour prier ; le père du mensonge , seul dans ses temples déserts et parmi ses idoles abandonnées , parce que le nombre des Chrétiens s'accroissait de jour en jour , imagina de nouvelles ruses. Il se déguisa sous le nom chrétien lui-même , pour mieux tromper. Il inventa les schismes et les hérésies , afin de renverser la foi , d'altérer la vérité , et de déchirer l'unité. Il circonviend et conduit à travers des illusions nouvelles ceux qu'il n'a pu retenir dans l'aveuglement de leur

antique ignorance. C'est au sein de l'Eglise même qu'il choisit ses victimes. Les infortunés ! ils se croyaient échappés à la nuit du siècle, et près d'atteindre à la lumière. Mais l'ennemi épaissit autour d'eux d'autres ténèbres, sans qu'ils le sachent, si bien que, tout en rompant avec Jésus-Christ, tout en divorçant avec l'Évangile, ils continuent de s'appeler Chrétiens, et qu'en marchant dans les ténèbres, ils s'imaginent avoir la lumière. Ce n'est pas tout : l'ange des ténèbres se transforme encore, suivant l'apôtre, en ange de lumière. Il dispose ses ministres comme autant de ministres de la justice. Puis, les voilà donnant à la nuit le nom du jour, à la mort le nom de la vie, au désespoir le nom de l'espérance, à la perfidie le nom de la foi, à l'antechrist le nom de Jésus-Christ, afin de mieux ruiner la vérité par des inventions qui en ont l'apparence.

Quelle est la cause de ce mal, mes frères bien-aimés ? C'est qu'on ne remonte point à la source de la vérité ; c'est que l'on se détache du chef ; c'est que l'on ne garde point la doctrine du divin législateur. Si l'on veut s'arrêter à ces principes, il ne faut ni longue discussion, ni beaucoup de preuves. Il est facile de reconnaître où est la foi ; il suffit d'interroger brièvement la vérité.

Le Seigneur dit à Pierre : « Tu es pierre, et sur cette pierre  
 « je bâtirai mon Eglise ; et les portes de l'enfer ne prévaudront  
 « pas contre elle. Je te donnerai les clés du royaume des cieux.  
 « Ce que tu lieras sur la terre sera lié au ciel, ce que tu dé-  
 « lieras sur la terre sera délié dans le ciel. » — « Pais mes bre-  
 « bis, dit-il encore au même apôtre après sa résurrection. »  
 C'est sur un seul qu'il bâtit son Eglise ; à un seul qu'il confie le  
 soin de paître ses brebis. Il est bien vrai qu'après sa résurrec-  
 tion il confère à tous ses apôtres une égale puissance. « Comme  
 mon Père m'a envoyé, moi, je vous envoie ; recevez le Saint-  
 « Esprit. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront  
 « remis ; ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront rete-  
 « nus. » Toutefois, pour nous manifester le mystère de l'unité,  
 il voulut, par son autorité divine, que l'origine de cette même  
 unité commençât par un seul. Sans doute les autres apôtres

étaient ce que fut Pierre, ses égaux en honneur, élevés à la même puissance ; mais l'unité est le point de départ, et la primauté est donnée à Pierre, pour montrer qu'il n'y a qu'une Eglise de Jésus-Christ et qu'une seule chaire. Tous sont pasteurs, mais il n'y a qu'un seul et même troupeau, que tous les apôtres doivent gouverner en commun, pour attester encore que l'Eglise de Jésus-Christ est une. Le Saint-Esprit, parlant au nom du Seigneur dans le Cantique des Cantiques, préludait ainsi à ce mystère : « Ma colombe est unique, elle est parfaite, « il n'y a qu'elle pour sa mère ; elle est le choix de celle qui l'a « engendrée. » Quoi donc ! celui qui ne garde pas l'unité de l'Eglise croit-il garder encore la foi ? Celui qui résiste à l'Eglise, qui se révolte contre elle, qui abandonne la chaire de Pierre, sur laquelle est fondée l'Eglise, s'imagine-t-il encore être dans l'Eglise, surtout quand le bienheureux apôtre Paul nous apprend en ces mots quelle est la nature du sacrement de l'unité : « Vous n'êtes qu'un corps et qu'un esprit, comme vous « avez été tous appelés à une même espérance ? Il n'y a qu'un « Seigneur, qu'une foi, qu'un baptême, qu'un Dieu. » Nous devons donc maintenir et garder invariablement cette unité, nous surtout évêques, qui sommes placés à la tête de l'Eglise, afin de constater que l'épiscopat est également un et indivisible. Que personne ne trompe ses frères par le mensonge ; que personne ne corrompe la vérité de la foi par une prévarication perfide. Il n'y a qu'un seul épiscopat dont chaque évêque possède solidairement une partie ; il n'y a de même qu'une seule Eglise, quoique, par les accroissements de sa glorieuse fécondité, elle se répande dans une infinité de membres. Regardez ! le soleil envoie beaucoup de rayons, mais il n'y a qu'un foyer de lumière ; l'arbre se divise en beaucoup de rameaux, mais il n'y a qu'un tronc, appuyé sur une racine vigoureuse ; la source distribue au loin ses eaux, mais, quelle qu'en soit l'abondance, chacun de ces ruisseaux part d'une source commune. Séparez le rayon du soleil du foyer qui l'envoie, l'unité de la lumière ne souffre pas de partage ; détachez le rameau de l'arbre qui le nourrit, le fruit ne pourra plus germer ; retranchez un ruis-

seau de la source qui l'alimente, il tarit aussitôt. Il en va de même de l'Eglise du Seigneur. Soleil universel, elle épanche ses rayons jusqu'aux extrémités du monde ; mais c'est toujours une seule lumière qu'elle envoie, sans que l'unité du corps soit divisée. Arbre majestueux, elle étend l'immensité de ses rameaux sur toute la terre ; vaste fleuve, elle arrose toutes les contrées par la richesse de ses eaux. Mais partout un même principe, partout une même origine, partout une même mère, riche des trésors de sa fécondité. C'est son sein qui nous a portés, c'est son lait qui nous a nourris ; c'est son esprit qui nous anime. L'épouse du Christ repousse toute alliance adultère, sa pudeur est incorruptible ; elle ne connaît qu'une maison ; elle garde avec un soin religieux la sainteté de la couche nuptiale ; elle nous conserve à Dieu, et destine au trône les enfants qu'elle a engendrés. Se séparer de l'Eglise, c'est abjurer sa part aux royales promesses ; c'est se prostituer indignement à la femme adultère. Non, il n'arrivera jamais aux récompenses éternelles de Jésus-Christ, le Chrétien qui abandonne l'Eglise de Jésus-Christ ; c'est un étranger, un profane, un ennemi ; il ne peut avoir Dieu pour père, puisqu'il n'a point l'Eglise pour mère. Si un seul homme a pu être sauvé autrefois hors de l'arche, le salut est aussi hors de l'Eglise. « Qui n'est pas avec moi, dit le Seigneur, est contre moi. Qui n'amasse pas avec moi, dissipe. » Vous l'entendez ! En rompant avec Jésus-Christ, on s'élève contre lui ; on dissipe l'Eglise du Seigneur, dès-lors que l'on moissonne hors de l'Eglise. Le Sauveur dit encore : « Mon Père et moi, nous ne sommes qu'un. » Ailleurs, il est écrit du Père, du Fils et du Saint-Esprit : « Ces trois ne sont qu'un. » Et l'on s'imaginerait après cela que cette divine unité, fondée sur la parole infallible de Dieu et cimentée par les sacrements, pût être rompue dans l'Eglise et aller se perdre dans la lutte ou le divorce des volontés ! Non ; qui ne garde pas inviolablement l'unité, ne garde pas davantage la loi, ne garde pas la foi du Père, ne garde pas la foi du Fils, ne garde ni la vie, ni le salut. Ce sacrement de l'unité, ce lien indissoluble de la concorde universelle, nous est représenté dans l'Evangile par cette uni-

que de Jésus-Christ notre Seigneur, dont les bourreaux respectent l'intégrité, et qu'ils jettent au sort, afin qu'elle arrive à son nouveau maître sans avoir été partagée. « Ils prirent sa tunique, dit la divine Ecriture, et comme elle était sans couture et d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas, ils se dirent entre eux : Ne la déchirons point; tirons-la au sort, et voyons à qui elle appartiendra. » Vêtement mystérieux ! Il figurait cette glorieuse unité qui descend d'en haut, c'est-à-dire qui vient du ciel et du Père, et qui, indivisible à son origine, devait subsister indivisible dans les mains qui l'avaient reçue. Ainsi, quiconque déchire l'Eglise de Jésus-Christ ne saurait posséder la tunique de Jésus-Christ. Voyez au contraire un symbole différent. Salomon va descendre dans la tombe; une grande scission s'opère dans le peuple et dans le royaume. Que fait Achias ? Il n'a pas plus tôt rencontré dans la plaine le roi Jéroboam, qu'il déchire ses vêtements en douze parts. « Prends, dit-il au roi, dix de ces morceaux, le Seigneur l'ordonne; voilà que le royaume partagé échappe aux mains de Salomon. Tu auras dix sceptres; à lui il n'en restera que deux, en considération de David mon serviteur, et de Jérusalem, que j'ai choisie pour y établir mon nom. » Lorsque les douze tribus d'Israël se séparent, le prophète Achias déchire son vêtement. Mais, parce que le peuple de Jésus-Christ ne saurait être divisé, la tunique du Sauveur, qui était d'un seul morceau et sans couture, n'est point divisée par les soldats qui s'en emparent. Une, entière, indivisible, elle figure l'indissoluble union du peuple qui a revêtu Jésus-Christ. Le sacrement de l'unité de l'Eglise était représenté par le symbole visible de cette tunique.

Où est l'homme assez enhardi dans la scélératesse et le parjure, assez aveuglé par la démence, pour s'imaginer que l'on peut déchirer, ou pour déchirer lui-même l'unité de Dieu, le vêtement du Seigneur, l'Eglise de Jésus-Christ ? Il nous l'apprend lui-même dans l'Evangile : « Il n'y aura qu'un pasteur et qu'un troupeau. » Et l'on croit, après cet oracle, qu'une même enceinte puisse renfermer à la fois plusieurs troupeaux et plu-

sieurs pasteurs ! Écoutez en quels termes pressants l'apôtre Paul nous recommande cette unité : « Je vous conjure, mes « frères, au nom de Jésus-Christ notre Seigneur, d'avoir tous « un même langage et de ne point souffrir de divisions parmi « vous, mais d'être unis tous ensemble par un même esprit « et dans les mêmes sentiments. » Et ailleurs : « Ayant soin de « conserver l'unité d'un même esprit par le lien de la paix. » Et vous, pensez-vous être debout et vivant encore, lorsque vous abandonnez l'Eglise pour vous bâtir ailleurs un autre domicile, lorsqu'il est dit à Rahab, antique figure de l'Eglise : « Tu rassembleras dans ta maison ton père, et ta mère, et tes « frères, et toute ta parenté? Quiconque franchira le seuil de « ta maison, son sang sera sur sa tête. » Même symbole dans l'Exode. La chair de l'agneau pascal, dont l'immolation pré-ludait à l'immolation du Christ, devait être mangée en commun dans une même maison. Le Seigneur parle ainsi : « Il sera « mangé dans une maison, et vous ne porterez point sa chair « au-dehors. » La chair de Jésus-Christ, le saint du Seigneur, ne peut donc être portée au-dehors : point d'autre maison que l'Eglise pour les enfants de la foi. C'est bien là le sanctuaire de la paix et de la bonne intelligence, que l'Esprit saint désignait ainsi dans les Psaumes : « Dieu rassemble dans la même en- « ceinte les frères qu'unit un même cœur et un même esprit. » Voilà pourquoi l'Esprit saint a choisi, pour nous apparaître, la forme d'une colombe, doux et pacifique animal, sans fiel, sans amertume ; point de dents pour mordre, point de serres pour déchirer. Il se plaît parmi les demeures des hommes ; il ne connaît, n'affectionne qu'un nid. Lorsqu'ils engendrent, ils élèvent en commun leurs petits ; en voyage, ils volent affectueusement aile contre aile ; leur vie qui s'écoule sous le même toit, et leurs pudiques caresses, témoignent d'une concorde et d'une harmonie inviolables. La tendresse des colombes, la douceur des agneaux et des brebis, telle est l'image que doit nous présenter l'Eglise. Que fait, dans une âme chrétienne, la fureur des loups, la rage des animaux immondes, le poison des serpents ? Félicitons l'Eglise, quand elle perd ces membres im-

purs ou dangereux, dont la contagion funeste eût infecté les colombes et les brebis de Jésus-Christ. L'amertume n'a rien de commun avec la douceur, l'ombre avec la lumière, la guerre avec la paix, la stérilité avec la fécondité, la sécheresse avec la source d'eau vive, la tempête avec le calme. Pourquoi associer des éléments qui se repoussent ? Mais la vertu, ah ! jamais elle ne peut se détacher de l'Eglise. Le vent enlève-t-il le froment dans l'aire du laboureur ? L'arbre robuste est-il renversé par la tempête ? Non, il n'y a qu'une paille légère qui se laisse emporter par le vent ; que l'arbre sans racines, qui tombe sous l'effort de l'orage. L'apôtre censure et maudit d'avance ces esprits inquiets et mobiles. « Ils sont sortis du milieu de nous, » dit-il ; mais ils n'étaient pas de nous ; car, s'ils eussent été de nous, ils seraient demeurés avec nous. » Et voilà quelle est la cause des hérésies qui se sont élevées et qui s'élèvent encore ! Des esprits corrompus ne veulent point garder la paix. Le parjure, ami de la discorde, se révolte contre l'unité. Dieu permet ces scandales pour ne pas enchaîner la liberté de l'homme, afin que, dans ces épreuves où la vérité interroge nos cœurs et nos esprits, l'intégrité de notre foi brille de toute sa lumière. L'Esprit saint nous le déclare d'avance par la bouche de l'apôtre : « Il faut qu'il y ait des hérésies, afin que l'on reconnaisse ceux d'entre vous qui sont d'une vertu éprouvée. » Oui, c'est par elles que la fidélité est reconnue, par elles que le parjure est démasqué. C'est par elles que même ici-bas les âmes des justes sont séparées d'avec celles des impies, et le froment d'avec la paille stérile.

Ainsi advient-il de ces docteurs sans autorité, qui, se constituant pasteurs de je ne sais quelle vaine et téméraire agrégation, usurpent le titre d'évêque, quoique personne ne leur ait conféré la consécration pontificale. Le roi-prophète nous les montre assis dans la chaire empestée, apôtres du mensonge, fléaux de la foi, serpents artificieux, dont le souffle empoisonné corrompt et gagne de proche en proche comme la contagion. Leur présence donne la mort. Ecoutez en quels termes le Seigneur les menace et rappelle son peuple qui s'égarait sur

leurs pas : « N'écoutez pas les paroles des faux prophètes, « parce que les visions de leur cœur les trompent. Ils parlent, mais non par la bouche du Seigneur. Ils disent à ceux « qui rejettent la loi de Dieu : La paix sera sur vous et à tous « ceux qui marchent dans la perversité de leur cœur : le mal « ne viendra pas sur vous. Je ne leur ai point parlé, et ils ont « prophétisé. S'ils eussent assisté à mon conseil, s'ils eussent « entendu ma parole, ils l'auraient enseignée à mon peuple, et « ils l'auraient détourné de ses voies perverses. » C'est encore eux que le Seigneur désigne par ces mots : « Ils m'ont abandonné, moi, la source d'eau vive, pour se creuser des citernes sans fond et incapables de garder l'eau. » Il ne peut y avoir qu'un baptême, et ils se croient en droit de l'administrer ! Ils ont abandonné la fontaine qui jaillit pour la vie éternelle, et ils promettent la grâce qui régénère ! Qu'ils ne s'y trompent pas ! leurs eaux souillent au lieu de purifier ; elles impriment une lèpre nouvelle, au lieu de guérir la première. Cette naissance illégitime donne des enfants au démon, et non à Dieu. Fils du mensonge, comment arriveront-ils aux promesses ? Engendrés par l'apostasie, perdus pour la foi, où trouveront-ils la paix, quand, aveuglés par une fureur séditeuse, ils ont rompu la paix du Seigneur ?

Et parce que le Seigneur a dit : « Partout où deux ou trois « se réuniront en mon nom, je serai avec eux, » qu'ils ne cherchent pas à se tromper eux-mêmes par une interprétation mensongère. Mutilant adroitement le texte sacré, ils gardent une partie de l'oracle, et suppriment l'autre ; ils attentent à l'intégrité de l'Évangile, après avoir attenté à celle de l'Église. Le Sauveur, en effet, pour recommander à ses disciples la paix et l'unité, leur dit : « Je vous le dis de nouveau : Si deux « d'entre vous s'unissent sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, ils l'obtiendront de mon Père qui est aux cieux ; « car partout où deux ou trois personnes seront assemblées en « mon nom, là je suis au milieu d'elles ; » nous montrant par là que l'abondance des grâces est attachée, moins au nombre des suppliants, qu'à l'unanimité des prières. Mais, en disant : « Si

« deux d'entre vous s'unissent sur la terre, » le Seigneur commence par l'unanimité de pensées et de sentiments qui doit régner inviolablement parmi nous. Or, où est le moyen de s'entendre, quand il y a divorce avec l'assemblée des fidèles et scission avec l'Eglise tout entière ? Comment deux ou trois se réuniront-ils au nom de Jésus-Christ, quand ils ont rompu avec Jésus-Christ et son Evangile ? Gar ce n'est pas nous qui les avons quittés ; eux seuls se sont retirés d'avec nous ; eux seuls, formant loin de nous de secrets conventicules, ont abandonné la source de la vérité, et ont introduit le schisme et l'hérésie. Jésus-Christ donc n'a entendu s'adresser qu'aux membres de son Eglise, quand il a dit que si, fidèles à ses instructions, ses disciples, ne fussent-ils que deux ou trois, s'assemblaient en son nom pour l'invoquer dans l'unité du cœur et de la prière, la majesté divine souscrirait à leurs demandes.

« Partout où seront deux ou trois personnes assemblées en mon nom, là je suis au milieu d'elles. » Oui, sans doute, au milieu de celles qui sont simples de cœur, amies de la paix, remplies de la crainte de Dieu et fidèles à ses commandements. Il se trouvera au milieu de ces deux ou trois personnes, dit-il, comme autrefois il fut avec les trois jeunes hommes enfermés dans la fournaise, qu'il rafraîchit par le vent de sa rosée bienfaisante, au milieu des flammes qui les environnaient, parce qu'ils étaient simples de cœur, et persévéraient dans l'union des sentiments ; comme il fut encore avec les deux apôtres enfermés dans la prison, dont il leur ouvrit les portes, pour les envoyer de nouveau, sur les places publiques, annoncer à la multitude la parole qu'ils avaient prêchée avec tant de fidélité. Ainsi, quand il écrit dans ses préceptes : « Partout où seront deux ou trois personnes assemblées en mon nom, là je suis au milieu d'elles, » le fondateur de l'Eglise n'a pas prétendu arracher les hommes à son Eglise. Que voulait-il donc ? Reprocher aux parjures leur discorde, recommander aux fidèles la paix par l'autorité de ses déclarations, et nous apprendre qu'il se trouvait plutôt avec deux ou trois personnes animées par le même sentiment, qu'avec un grand nombre d'hommes dont le

cœur est désuni ; et qu'enfin la prière de quelques personnes, confondues dans une même foi, a plus de pouvoir sur lui que celle d'une multitude où ne règne pas l'unanimité. Voilà pourquoi, lorsqu'il impose à la prière ses règles, il ajoute : « Quand vous irez  
 « pour prier, pardonnez si vous avez quelque chose contre quel-  
 « qu'un, afin que votre Père qui est dans les cieux vous remette  
 « vos fautes. » Ailleurs il écarte de l'autel celui qui s'en approche avec la haine dans le cœur ; il lui ordonne d'aller se réconcilier d'abord avec son frère, puis de revenir présenter à Dieu son offrande avec un esprit de paix, parce que Dieu détourna sa face des sacrifices de Caïn. Pouvait-il se flatter d'apaiser le Seigneur, ce frère jaloux, armé contre son frère ? Quelle paix se promettent donc ces ennemis de l'Eglise ? Quels mystères s'imaginent-ils célébrer avec leur fantôme de sacerdoce ? Croient-ils que Jésus-Christ descende au milieu d'eux quand ils se rassemblent hors de l'Eglise ? Qu'ils expirent, s'ils le veulent, dans les tortures de la persécution, et en confessant le nom de Jésus-Christ, la souillure de leur apostasie, s'ils persévèrent dans ce crime, ne sera point lavée par l'effusion de leur sang. Hors de l'Eglise, point de véritable martyr. On ne peut être appelé à régner là-haut ; quand on abandonne celle qui est destinée à régner. Dieu nous a donné la paix ; il nous a fait un devoir de l'union et de la charité fraternelles. Quiconque brise les liens de la charité fraternelle n'a plus droit à la couronne des martyrs. Ainsi le déclare l'apôtre : « Quand j'aurais toute la foi  
 « possible, jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai point  
 « la charité, je ne suis rien. Et quand je distribuerais toutes  
 « mes richesses pour nourrir les pauvres, et que je livrerais  
 « mon corps pour être brûlé, si je n'ai point la charité, tout  
 « cela ne me sert de rien. La charité est patiente, elle est  
 « douce et bienfaisante ; la charité n'est point envieuse ; elle  
 « n'est point téméraire et précipitée ; elle ne s'enfle point d'orgueil, elle n'est point dédaigneuse ; elle ne pense point le  
 « mal ; elle aime tout, elle croit tout, elle espère tout. La  
 « charité ne finira jamais. »

Vous l'avez entendu ! la charité ne finira jamais. Sans doute,

car elle règnera éternellement dans le royaume des cieux , et enchaînera tous les cœurs dans les nœuds d'une indéfectible union. La discorde ne peut jamais arriver à ce royaume. Elles ne sont pas faites pour celui qui viole par la dissension l'amour de Jésus-Christ , les promesses de ce même Jésus-Christ qui a dit : « Mon commandement est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. » Qui n'a pas la charité n'a pas Dieu. Le bienheureux apôtre Jean nous le déclare : « Dieu est amour, dit-il ; celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu en lui. » Il est donc impossible de demeurer en Dieu , quand on ne veut pas garder la paix avec l'Eglise. Que ces ennemis de la paix montent sur les bûchers , que les flammes du martyre consomment leurs corps , qu'ils expirent sous l'ongle et la dent des bêtes féroces , qu'importe ? le chatiment de leur trahison commence là où ils cherchaient les récompenses de la foi ; au lieu de les conduire à la félicité , leur trépas les précipite dans l'éternel désespoir. Ces transfuges de l'Eglise peuvent être immolés ; mais de couronnes , il n'en est pas pour eux. Ils protestent de leur Christianisme , mais à la manière du démon , qui se couvre d'un masque , selon que nous en avertis le Seigneur : « Plusieurs viendront à vous , en disant : « Je suis le Christ , et ils en séduiront un grand nombre. » Mais on n'est pas plus le Christ , parce que l'on trompe la multitude sous ce nom sacré , que l'on n'est Chrétien , quand on ne demeure pas dans la vérité de sa foi et de son Evangile.

Prophétiser , chasser les démons , étonner le monde par des prodiges sans nombre , grande et admirable faveur , sans doute. Toutefois , sans la droiture du cœur , sans la pratique de la loi , ces œuvres merveilleuses ne donnent pas le ciel. Nous en avons pour garant la parole de Dieu lui-même : « Plusieurs me diront « en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom , chassé les démons , et fait beaucoup de « prodiges en votre nom ? Et alors je leur dirai : je ne vous ai « jamais connus ; retirez-vous de moi , vous qui opérez l'ini- « quité. »

La justice est donc nécessaire pour être agréable à Dieu ;

et, sans la soumission aux préceptes, pas de récompense pour nos œuvres. Le Sauveur, voulant dans son Evangile, nous tracer en deux mots l'abrégé de notre foi et de notre espérance, a dit : « Le Seigneur est ton Dieu, ton seul Dieu. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme, de toute ta pensée et de toute ta force. C'est là le premier commandement, et voici le second, qui est semblable au premier : Tu aimeras le prochain comme toi-même. La loi tout entière et les prophètes sont renfermés dans ce précepté. » Amour et unité ! voilà donc toute sa doctrine ; la loi et les préceptes sont là. Or, je le demande, observe-t-il le double précepte de l'unité et de l'amour, fondement immortel de la religion, le téméraire qui, agité par les fureurs de la discorde, déchire le sein de l'Eglise, détruit la foi, trouble la paix, anéantit la charité, profane les sacrements ?

Le fléau du schisme et de l'hérésie, mes bien-aimés, remonte à des temps déjà éloignés ; mais, de nos jours, ce mal contagieux se multiplie de toutes parts. Il fallait qu'il en fût ainsi vers la fin des temps, comme les avertissements de l'Esprit saint et les prophéties de l'apôtre nous l'ont prédit : « Vers la fin des temps, il y aura des hommes amateurs d'eux-mêmes, avares, superbes, hautains, médisants, désobéissants à leurs pères et à leurs mères, ingrats, impies, dénaturés, sans foi et sans parole, calomnieux, intempérants, inhumains, ennemis des gens de bien, traîtres, insolents, enflés d'orgueil, ayant plus d'amour pour la volupté que pour Dieu ; ils auront une apparence de piété, mais ils en répudieront l'esprit. De ce nombre sont ceux qui s'insinuent dans les maisons, et qui entraînent après eux, comme captives, des femmes chargées de péchés et emportées par diverses passions, lesquelles apprennent toujours sans jamais parvenir à connaître la vérité. Or, comme Jannès et Mambres résistèrent à Moïse, ceux-ci de même résistent à la vérité. Mais le progrès qu'ils feront n'aura qu'un temps ; car leur folie sera connue de tout le monde, ainsi que le fut celle de ces magiciens. » Les prophéties s'accomplissent, et comme le monde touche à sa fin, l'é-

preuve des temps et des hommes commence. Grâce aux ravages toujours croissants du père du mensonge, l'erreur marche tête levée ; toutes les passions mauvaises se déchaînent à la fois ; la colère soulève les cœurs, la jalousie les ronge, la cupidité les aveugle, l'impiété les pervertit, l'orgueil les enfle, la discorde les divise, la fureur les précipite. Gardons-nous cependant que notre foi ne chancelle à l'aspect des crimes qui débordent de toutes parts, mais que plutôt l'accomplissement des prédications serve à la fortifier. Le même Dieu, qui vous a signalé d'avance l'apparition de quelques-uns de ces hommes, a prescrit à tous nos frères la vigilance : « Vous donc, prenez garde ; « voici que je vous ai tout prédit. » Evitez, je vous en conjure, évitez, mes frères bien-aimés, ces hommes de malheur ; fuyez la contagion de leur présence et de leurs discours. « Mettez, selon le langage de l'Écriture, une garde d'épines autour de vos oreilles, et n'écoutez pas la langue dépravée. Les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs. » Voulez-vous encore une autre preuve qu'il faut les fuir ? Écoutez notre Seigneur : « Ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles ! « Or, si un aveugle conduit un aveugle, ils tomberont tous deux dans la même fosse. » Je ne saurais trop vous le répéter : Fuyez celui qui s'est séparé de l'unité de l'Église ; fuyez-le, quel qu'il soit. C'est un pervers qui se condamne lui-même. Dira-t-il qu'il demeure uni à Jésus-Christ, quand il s'élève contre les prêtres de Jésus-Christ ? quand il a rompu ouvertement avec le clergé, avec le troupeau ? Il tourne ses armes contre l'Église ; il combat contre la volonté de Dieu. Ennemi de l'autel, rebelle au sacrifice de Jésus-Christ, transfuge de la foi, que dirai-je encore ? coupable de lèse-religion, serviteur révolté, frère ennemi, fils dénaturé, il ose, au mépris des évêques et des prêtres, élever autel contre autel, formuler en termes illicites une autre prière, profaner l'hostie vivante par je ne sais quelle ombre de sacrifice. Malheureux ! Et il ne songe pas du moins à quel châtement s'expose l'audacieux qui s'attaque au Seigneur ! Ainsi Coré, Dathan et Abiron, qui avaient usurpé sur Moïse et le pontife Aaron les droits de la sacrifica-

ture, expièrent sur-le-champ leur sacrilège audace. La terre, s'entr'ouvrant tout-à-coup sous leurs pas, les ensevelit vivants dans ses gouffres. Ce fut trop peu encore pour la colère divine. Ils avaient entraîné dans leur rébellion deux cent cinquante complices. Tous expirèrent à côté de leurs chefs dans des flammes vengeresses suscitées par le ciel. Preuve terrible que la perversité humaine attente à la majesté divine elle-même, en s'efforçant d'anéantir son ouvrage !

Ainsi, quand, armé de l'encensoir et résistant aux représentations du pontife Azarias, le roi Ozias continua d'offrir au Très-Haut un sacrifice réprouvé, la colère céleste lui attacha au front une lèpre hideuse, au front où Dieu marque le Chrétien fidèle du signe de ses miséricordes. Ainsi encore tombèrent sans vie aux pieds du Seigneur indigné, les fils d'Aaron, pour avoir placé sur l'autel un feu étranger que le Seigneur n'avait pas prescrit. Ils imitent ces insolents profanateurs, ceux qui, dédaignant les célestes traditions, courent après des doctrines étrangères, et substituent l'enseignement de l'homme à l'enseignement de Dieu. C'est à eux que s'adresse le Seigneur dans son Evangile, quand il dit : « Vous rejetez le commandement de Dieu pour établir votre tradition. » Crime mille fois plus odieux que l'apostasie ! L'apostasie cependant, soumise à la pénitence, fléchit Dieu par une satisfaction entière. Ici, on prie, on cherche l'Eglise ; là, on se révolte contre elle. Ici, la contrainte explique la prévarication ; là, l'opiniâtreté volontaire s'endurcit dans le forfait. Ici, la fragilité, en succombant, n'a perdu qu'elle-même ; là, le schisme et l'hérésie ont entraîné sur leurs pas une foule de coupables. Ici, péril pour une âme ; là, pour des milliers. L'une du moins reconnaît et pleure sa faute ; l'autre marche tête levée. L'orgueil et la suffisance gonflent son cœur ; elle arrache à la mère ses enfants, au pasteur ses brebis, aux sacrements leur efficacité. L'une n'a failli qu'une fois ; l'autre renouvelle incessamment sa perversité ; enfin, on a vu des apostats pénitents courir intrépidement au martyre et reconquérir les promesses du royaume. Mais le schismatique, mais l'hérétique a beau sacrifier sa vie ;

s'il meurt hors de l'Eglise, il ne peut parvenir aux récompenses de l'Eglise.

Et ici, mes bien-aimés, ne vous étonnez pas que des confesseurs aient donné d'affligeants scandales et soient descendus jusqu'à la défection. La générosité de leurs premiers combats ne les mettait pas à l'abri des pièges du tentateur : tant qu'ils restent sur cette terre d'épreuve, associés à toutes les infirmités humaines, leur gloire ne les protège pas contre les assauts ni les séductions d'un siècle corrompu. L'illustration n'est point un port sans tempête. Autrement, verrions-nous dans quelques-uns d'entre eux les rapines, les prostitutions, les adultères dont nous avons à gémir aujourd'hui ? Confesseur, qui que vous soyez, vous n'êtes ni plus grand, ni plus vertueux, ni plus cher à Dieu que Salomon. Tant qu'il marcha dans les voies du Seigneur, il garda la grâce qu'il avait reçue. Sitôt qu'il abandonna les voies du Seigneur, la grâce se retira. Voilà pourquoi il est écrit : « Garde bien ce que tu as, de peur qu'un autre ne prenne ta couronne. Dieu ne nous avertirait pas que la couronne de justice peut nous être enlevée, s'il n'était pas vrai que la couronne nous fait défaut au jour où nous faisons défaut à la justice. » La confession est donc le prélude de la gloire, mais n'est pas encore le triomphe ; et puisque, d'après l'oracle divin « celui-là seul parviendra au salut, qui aura persévéré jusqu'à la fin, » si haut que vous soyez monté, à moins d'avoir atteint le point le plus élevé, votre élévation n'est qu'un degré dans l'édifice de votre salut.

Vous êtes confesseur, dites-vous ! mais après l'éclatant témoignage que vous avez rendu à votre foi, le péril devenait plus imminent, parce que l'ennemi avait été provoqué davantage. Vous êtes confesseur ! mais raison de plus de demeurer inséparablement uni à l'Evangile du Seigneur, quand c'est par l'Evangile que le Seigneur vous a couronné de gloire. En effet, il a dit : « On demandera beaucoup à celui auquel aura été donné beaucoup, et la soumission doit s'accroître avec la dignité. » Ainsi, pourquoi perdre vos frères par vos exemples ? pourquoi leur prêcher publiquement la violence, l'injure, la trahison ? Vous êtes con-

fesseur ! Aimez donc l'humilité, la modestie, la paix, disciple véritable du maître que vous avez hautement confessé, et qui a dit : « Quiconque s'élève, sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. » S'il est vrai que le Sauveur a été glorifié parce que, Verbe, sagesse et splendeur du Père, il s'était anéanti ici-bas ; s'il nous a prescrit l'humilité par sa loi ; si son Père ne lui a imposé un nom au-dessus de tous les noms que pour le récompenser de ses abaissements, il hait, par une conséquence nécessaire, l'arrogance et l'orgueil. Vous êtes confesseur de Jésus-Christ ! D'accord ; mais vous prenez par-là même l'engagement de ne point provoquer les blasphèmes contre la majesté de Jésus-Christ ; de ne pas prêter à l'imposture, à la calomnie, aux dissensions une bouche fidèle jusqu'à ce jour ; de ne pas distiller sur les ministres de Jésus-Christ le poison du serpent avec cette même langue qui tout-à-l'heure bénissait et proclamait Jésus-Christ. Mais, sachez-le bien ! si, au cantique de louanges succède le cri de la malédiction, à la foi du premier serment un lâche parjure, à la pureté des mœurs la souillure des prostitutions ; si, désertant l'Eglise qui vous compte avec orgueil parmi ses confesseurs, vous troublez la paix, vous brisez l'unité, vainement vous vous décorez d'un titre que vous déshonorez aujourd'hui ; vainement vous vous croyez prédestiné à la gloire : la sévérité de votre châtement sortira de votre première fidélité. Le Sauveur n'avait-il pas admis Judas au nombre de ses apôtres ? Judas cependant trahit son maître. Mais la trahison de Judas, lorsqu'il se sépara des apôtres ne porta aucune atteinte à leur foi et à leur fermeté. Il en est de même ici. La chute de quelques-uns n'affaiblit ni la sainteté, ni la dignité des confesseurs. Le bienheureux apôtre dit dans une de ses épîtres : « Quoi donc ! si quelques-uns d'eux n'ont pas cru, leur infidélité anéantira-t-elle la fidélité de Dieu ? Non, sans doute. Dieu est véritable, et tout homme est menteur. » La plus grande et la meilleure partie des confesseurs est restée fidèle à la foi ainsi qu'à la vérité de la loi et de la discipline du Seigneur. Ils se sont bien gardés d'abandonner la paix de cette Eglise, dans laquelle ils se souviennent que la divine miséricorde les a honorés de

sa grâce, d'autant plus louables dans cette conjoncture, qu'il leur a fallu faire divorce avec la perfidie de ceux qui tout-à-l'heure étaient associés à la gloire de leur confession, afin de ne point partager leur iniquité, toujours éclairés par la lumière de l'Évangile, héros quand il fallait résister en face au démon, héros encore quand il s'est agi de maintenir la paix du Seigneur.

Il est un vœu que je forme du fond de mon cœur, mes bien-aimés, un conseil que ma tendre sollicitude adresse à tous, c'est que nul d'entre vous ne consume sa ruine en se séparant des fidèles ! Puisse notre mère commune, joyeuse et triomphante, ne renfermer dans son sein qu'un même peuple uni par la même foi ! Si cependant mes salutaires représentations ne pouvaient arracher à leur aveugle et opiniâtre démenée les auteurs de ces fatales dissensions, vous du moins, dont la confiance et la simplicité ont été surprises, ou qui avez cédé à l'erreur par quelque autre motif, brisez sans délai les liens qui vous enchaînent ; abandonnez les sentiers de l'erreur où vous vous perdiez, et reconnaissez la voie droite qui conduit au ciel ! La voix de l'apôtre vous le crie : « Nous vous ordonnons, mes frères, au « nom de notre Seigneur Jésus-Christ, que vous ayez à vous « séparer de tous ceux d'entre nos frères qui se conduisent « d'une manière déréglée et non selon la tradition, qu'ils ont reçue de nous. » Et ailleurs : « Que personne ne vous séduise par « de vains discours ; car c'est là ce qui attire la colère de Dieu « sur les incrédules. N'ayez donc rien de commun avec eux. »

Il faut s'éloigner, disons mieux, il faut fuir à l'aspect de ces hommes qui marchent dans des chemins mauvais, de peur qu'en nous engageant avec eux dans les routes de l'erreur et du crime, nous ne soyons enveloppés dans la même faute et dans le même châtiment. Il n'y a qu'un Dieu, qu'un Sauveur, qu'une Eglise, qu'une foi, qu'un peuple, formant un seul corps, par le ciment indissoluble de la charité. L'unité est indivisible : un corps, où tout s'enchaîne dans un harmonieux ensemble, ne peut subsister dès que vous le mettez en lambeaux. Tout ce qui s'éloigne du centre de la vie ne pouvant plus ni vivre, ni respirer dans son isolement, perd la substance du salut. L'Esprit saint nous

l'atteste : « Quel est l'homme qui veut la vie ? qui soupire après  
 « les jours de bonheur ? Préservez votre langue de la calomnie,  
 « et vos lèvres de tout discours artificieux. Eloignez-vous du  
 « mal, et pratiquez le bien ; cherchez la paix, et poursuivez-la  
 « sans relâche » Oui, le fils de la paix doit chercher la paix et  
 la poursuivre sans relâche ; celui qui connaît et affectionne le  
 lien de la charité doit fermer ses lèvres à la médisance et au  
 mensonge. Parmi les divins enseignements que le Sauveur nous  
 adressait la veille de sa passion, il ajouta : « Je vous laisse ma  
 « paix, je vous donne ma paix. » Sublime héritage qu'il nous lé-  
 guait en mourant, et à la conservation duquel il attachait toutes  
 les autres promesses ! Si nous sommes les cohéritiers de Jésus-  
 Christ, demeurons dans la paix de Jésus-Christ ; si nous sommes  
 les enfants de Dieu, chérissons la paix et l'union. « Bienheu-  
 « reux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu ! »  
 Que les enfants de Dieu soient donc pacifiques, doux, pleins  
 de mansuétude, simples dans leur langage, unis par la charité,  
 et attachés les uns aux autres par des nœuds indissolubles.  
 Touchante unanimité, qui subsistait sous les apôtres ! C'est par  
 là que, fidèle à la pratique des commandements du Seigneur,  
 le nouveau peuple des croyants garda sa charité, suivant ce  
 témoignage de la divine Ecriture : « La foule de ceux qui  
 « croyaient n'avait qu'un cœur et qu'une âme. » Ailleurs elle  
 nous dit : « Ils persévéraient unanimement dans la prière  
 « avec les femmes, Marie, mère de Jésus, et ses frères. » Aussi  
 quelle efficacité dans leurs prières : ils avaient la confiance  
 qu'ils obtiendraient tout ce qu'ils demanderaient à la miséri-  
 corde du Seigneur ; chez nous, au contraire, cette conformité de  
 sentiments a presque disparu avec les bonnes œuvres qui en  
 sont la suite. Alors les fidèles vendaient leurs héritages, ven-  
 daient leurs maisons, pour s'amasser des trésors là-haut, et  
 apportaient le prix de leurs biens aux pieds des apôtres, pour le  
 consacrer au soulagement des pauvres. Mais nous, les sacrifices  
 les plus légers nous épouvantent. Vendez ce que vous possédez,  
 nous crie le Seigneur ! Loin de là, nous achetons incessam-  
 ment ; nous nous agrandissons sans fin. O fatal dépérissement

de la foi ! Nous touchons bien à cette époque prédite par le Sauveur : « Quand le Fils de l'homme viendra, croyez-vous qu'il « trouve encore de la foi sur la terre ? » L'oracle se vérifie : plus de crainte de Dieu, plus de justice, plus d'amour, plus de foi ! on ne songe plus à l'éternité, au jour du Seigneur, au feu indestructible qui attend l'incrédulité et la trahison dans une autre vie. Les salutaires frayeurs ont disparu avec l'énergie des croyances. Et pourtant, s'il nous restait un peu de foi, quels motifs pour trembler ! L'effroi nous inspirerait la vigilance ; et la vigilance nous conduirait au port.

Debout, mes frères, debout ! secouons, il en est temps, une trop longue torpeur ! Animons-nous désormais à l'observation des commandements ; soyons tels que le Seigneur nous ordonne d'être, lorsqu'il nous dit : « Que vos reins soient entourés d'une « ceinture, et que vos lampes brûlent en vos mains comme des « serviteurs qui attendent que leur maître revienne des noces, « se tenant prêts à lui ouvrir dès qu'il frappera à la porte. « Bienheureux sont les serviteurs que le maître trouvera veillant quand il viendra ! »

Oui, ceignons nos reins, de peur que, quand viendra l'heure de partir, il ne nous trouve embarrassés et chargés d'entraves. Allumons le flambeau de nos bonnes œuvres, afin qu'il nous conduise à travers la nuit du siècle jusqu'à la lumière de la gloire éternelle. Attendons avec sollicitude, et toujours sur nos gardes, l'arrivée imprévue du Seigneur, afin qu'au moment où il frappera à la porte, notre foi s'éveille pour aller recevoir des mains du Seigneur le prix de sa vigilance. Si nous observons ces préceptes ; si nous sommes dociles à ces avertissements, que nous importent les artifices du démon ? Il ne pourra plus profiter de notre sommeil pour consommer notre ruine. Serviteurs vigilants, nous règnerons éternellement avec Jésus-Christ.

## IV.

## DE L'ORAISON DOMINICALE.

Les préceptes évangéliques, frères bien-aimés, ne sont pas

autre chose que les enseignements divins , les fondements sur lesquels repose l'édifice de notre espérance , les appuis destinés à fortifier notre foi , les aliments dont se nourrit notre cœur , les guides qui nous dirigent dans le chemin de la vie , enfin les secours tutélaires par lesquels nous parvenons au salut. En même temps qu'ils éclairent ici-bas l'intelligence docile de ceux qui croient , ils les conduisent aux célestes royaumes. Dieu parla souvent aux hommes par les prophètes ses serviteurs ; mais combien plus vénérables sont les oracles , émanés de la bouche de ce même Verbe qui inspira autrefois les prophètes ! Ce n'est plus à un précurseur mortel qu'il ordonne de lui préparer les voies ; c'est le maître qui vient en personne , le maître qui nous montre et nous ouvre la carrière. Jadis nous marchions au hasard et en aveugles dans les ombres de la mort ; aujourd'hui , c'est Dieu lui-même qui , allumant devant nous le flambeau de sa céleste lumière , s'avance à notre tête dans le chemin de la vie. En effet , parmi les salutaires enseignements par lesquels le Seigneur a daigné pourvoir au salut de son peuple , il nous a révélé lui-même la manière de l'invoquer , en nous apprenant quelles demandes il fallait lui adresser. L'Auteur de la vie a voulu nous enseigner aussi à prier , ô bonté qui se signale ici comme dans tout le reste de ses œuvres , afin que des paroles et des prières , enseignées par le Fils , arrivassent plus facilement à l'oreille du Père.

Il avait prédit que l'heure approchait où de fidèles adorateurs adorerait le Père en esprit et en vérité. Il n'a point manqué d'accomplir ses promesses. Mis en possession de l'esprit et de la vérité par la grâce de la sanctification , nous pouvons désormais l'adorer en esprit et en vérité par la prière qu'il nous a léguée. Je le demande , où trouver une prière plus spirituelle que celle dont les paroles mêmes nous ont été données par Jésus-Christ , qui nous a envoyé aussi l'Esprit saint ? En est-il de plus légitime aux yeux du Père , que celle qui est sortie de la bouche du Fils , c'est-à-dire de la Vérité elle-même ? Ainsi , prier autrement qu'il nous l'a enseigné , ce n'est plus seulement ignorance , c'est prévarication , puisqu'il a prononcé lui-même

cet oracle : « Vous rejetez le commandement de Dieu pour établir votre tradition. »

Prions donc, frères bien-aimés, mais prions comme le divin législateur nous l'a enseigné. La prière qui invoque Dieu avec ses propres paroles, et qui, pour arriver à lui, passe par les lèvres du Rédempteur, est la prière d'un ami et d'un membre de la famille. Que le Père reconnaisse avec amour le langage du Fils dans le nôtre; que le Dieu qui réside au fond de nos cœurs repose aussi sur nos lèvres; et, puisque nous avons un avocat qui intercède auprès du Père pour nos péchés, pécheurs que nous sommes, lorsque nous demandons qu'ils nous soient pardonnés, n'employons pas d'autres paroles que celles de notre intercesseur. S'il est vrai qu'il a dit : « Tout ce que vous demanderez à mon Père, en mon nom, vous l'obtiendrez, » à plus forte raison sommes-nous assurés d'obtenir ce que nous demanderons au nom de Jésus-Christ, en le demandant par ses propres paroles.

Lorsque nous prions, que ce soit avec le calme de l'esprit et une crainte respectueuse. Rappelons-nous que nous sommes en la présence de Dieu, que nous devons chercher à lui plaire aussi bien par l'attitude du corps que par le son de la voix. Si le bruit et le retentissement des paroles annoncent l'impudence, la modestie et la décence conviennent à la prière. En un mot, Le Seigneur nous recommande de prier en secret, dans les lieux écartés, et dans l'intérieur de nos maisons-elles-mêmes, ce qui est plus conforme à la foi. Par là nous reconnaissons que Dieu est présent partout, qu'il nous voit, qu'il nous entend, et que les solitudes les plus reculées sont pleines de sa majesté infinie, suivant qu'il est écrit : « Penses-tu que je sois le Dieu de près, et que je ne sois plus Dieu de loin ? Si l'homme se cache dans les ténèbres, ne le verrai-je pas ? Est-ce que je ne remplis pas le ciel et la terre ? » Et ailleurs : « Les yeux du Seigneur contemplent en tout lieu le juste et le méchant. »

Ainsi, lorsque, réunis à nos frères, nous célébrons avec le pontife de Dieu les saints mystères, fidèles à la modestie et à

la discipline, nous ne laisserons pas flotter nos prières dans des clameurs désordonnées ; et des demandes, qui doivent se recommander auprès de lui par la modestie, ne monteront pas vers lui en cris tumultueux, parce que c'est le cœur et non pas la voix que le Seigneur écoute. Faudra-t-il donc réveiller par des vociférations celui qui voit à nu la pensée elle-même, ainsi qu'il l'atteste de sa propre bouche : « Pourquoi méditez-vous le mal au fond de vos cœurs ? » Et encore : « Toutes les Eglises reconnaîtront que c'est moi qui sonde les reins et les cœurs. » Nous voyons, au premier livre des Rois, Anne, figure de l'Eglise, observer religieusement cette discipline. Au lieu d'invoquer l'Eternel par les éclats de la voix, elle lui adressait dans le sanctuaire de sa conscience une prière recueillie et modeste. Sa bouche était muette, mais sa foi était éloquente. Elle parlait à Dieu, non de la voix, mais du cœur, parce qu'elle savait qu'il entend cette parole intérieure ; aussi l'efficacité de sa prière répondit-elle à l'ardeur de sa foi, comme le déclare l'Ecriture : « Anne parlait en son cœur, et ses lèvres seulement s'agitaient, sa voix ne pouvait être entendue ; et Dieu l'exauça. » Nous lisons encore dans les Psaumes : « Repassez en silence dans le lieu de votre repos les pensées de votre cœur, et cessez vos criminels desseins. » L'Esprit saint nous donne le même avertissement par la bouche de Jérémie : « Dieu demande avant tout l'adoration de l'esprit. »

Qu'est-ce qu'adorer Dieu en esprit ? Le publicain, qui monte au temple pour y prier en même temps que le pharisien, nous l'apprendra suffisamment. Il ne levait pas orgueilleusement les mains ni les yeux vers le ciel ; mais, frappant humblement sa poitrine et repassant ses fautes dans l'amertume de sa conscience, il invoquait le secours de la divine miséricorde. Tandis que le pharisien se complaisait dans le faste de ses vertus, le publicain, en s'humiliant, en confessant ses péchés, en n'espérant rien de son innocence, parce que l'innocence n'habite point sur la terre, obtint son pardon de celui qui exauce les humbles de cœur. Le Seigneur les oppose ainsi l'un à l'autre dans son Evangile : « Deux hommes montèrent au temple pour

« prier ; l'un était pharisien , et l'autre publicain . Le pharisien , debout , priait ainsi en lui-même : Mon Dieu , je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes , voleur , injuste , adultère , ni même comme ce publicain . Je jeûne deux fois la semaine ; je donne la dîme de tout ce que je possède . Le publicain , au contraire , se tenant au loin , n'osait pas même lever les yeux vers le ciel ; mais il se frappait la poitrine , en disant : Mon Dieu , soyez-moi propice , à moi qui ne suis qu'un pécheur . — Je vous le déclare , celui-ci revint en sa maison justifié , mais non pas moi ; car quiconque s'élève sera abaissé ; et quiconque s'abaisse sera élevé . »

Maintenant , frères bien-aimés , que nous connaissons , grâce aux enseignements du divin législateur , les dispositions qu'il faut apporter à la prière , apprenons encore de sa bouche la nature de nos demandes . « Vous prierez ainsi , nous dit-il : Notre Père , qui êtes aux cieux , que votre nom soit sanctifié , que votre règne arrive ; que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel . Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour ; remettez-nous nos dettes comme nous les remettons à ceux qui nous doivent ; ne nous induisez point en tentation , mais délivrez-nous du mal . Ainsi soit-il . »

Remarquons-le avant tout ! le docteur de la paix , le maître de l'unité , n'a pas voulu que la prière du Chrétien fût personnelle , ni ses demandes exclusivement bornées à ses propres besoins . En effet , nous ne disons pas : « Mon père , qui êtes dans les cieux.... Donnez-moi aujourd'hui mon pain de tous les jours..... Remettez-moi mes dettes..... Ne m'induisez point en tentation... , ni , délivrez-moi du mal..... » Non ; la prière que nous adressons est générale , collective ; elle s'étend à toute la communauté du peuple fidèle , parce que tout le peuple ne forme qu'un seul et même corps . Le Dieu de la paix et de la concorde , l'auguste fondateur de l'unité , a voulu qu'un seul priât pour tous , comme lui-même nous a tous portés en un seul . Ils accomplissaient fidèlement cette loi de la charité , les trois jeunes hommes qui , enfermés dans la fournaise , demeu-

raient unis par la prière, comme ils l'étaient par l'esprit. L'Écriture leur rend ce glorieux témoignage, et, en nous apprenant de quelle manière ils priaient, elle les propose pour modèles à notre imitation, afin que nous puissions leur ressembler. « Alors ces trois jeunes hommes louaient ensemble et bénissaient, et glorifiaient Dieu dans la fournaise, comme d'une seule bouche. » Vous l'entendez : « comme d'une seule bouche ! » Et cependant Jésus-Christ ne leur avait pas encore enseigné à prier ! Aussi furent-ils exaucés, parce que ce concert de prières pacifiques, simples et spirituelles, leur mérita les suffrages du Seigneur.

Nous voyons de même qu'après l'ascension du divin maître les apôtres s'unissaient aux disciples pour prier. « Tous ceux-ci, » dit l'Écriture, persévéraient unanimement dans la prière « avec les femmes, Marie, mère de Dieu, et ses frères. » Oui, ils persévéraient dans l'unanimité du cœur ; ils suppliaient, ils intercédèrent tout d'une voix, parce que le Dieu qui rassemble dans la même enceinte les frères unis par le cœur et par l'esprit n'admet dans la patrie commune que ceux dont la prière est unanime.

Qu'ils sont nombreux, qu'ils sont féconds, qu'ils sont sublimes, frères bien-aimés, les mystères renfermés dans l'oraison dominicale ! Resserrés dans des formules courtes, il est vrai, mais abondantes en vertu, ils présentent un tableau abrégé de la doctrine évangélique, et embrassent, dans leur énergique brièveté, tous les besoins de l'homme.

« Priez ainsi, dit Notre-Seigneur : NOTRE PÈRE QUI ÊTES DANS LES CIEUX ! »

L'homme nouveau, régénéré par la grâce, et rendu à son Dieu par le bienfait de l'adoption, pousse ce premier cri : Père ! parce qu'il a commencé d'être l'enfant de Dieu. « Il est venu chez lui, est-il dit, et les siens ne l'ont point reçu. Mais, à tous ceux qui l'ont reçu et qui croient en son nom, il a donné le droit de devenir enfants de Dieu. » Ainsi donc, celui qui a cru en son nom et qui a été fait enfant de Dieu se hâte d'exprimer sa reconnaissance et de proclamer sa glorieuse filia-

tion. Déclarer que son Père est dans les cieux, c'est attester en outre que, par les premières paroles qui ont consacré sa régénération spirituelle, il a renoncé à son père selon la chair, et que désormais il n'en connaît plus d'autre que le Dieu du ciel, suivant qu'il est écrit : « Qui a dit à son père et à sa mère : Je  
 « ne vous connais pas ; qui méconnaît ses frères, qui oublie  
 « ses enfants, voilà celui qui a observé tes préceptes et gardé  
 « ton alliance. » De même le Sauveur, dans son Evangile, nous défend d'appeler sur la terre personne du nom de père, parce que nous n'avons véritablement qu'un seul père, qui est dans les cieux. Au disciple, qui lui dit que son père est mort, il répond : « Laissez les morts ensevelir leurs morts ; » voulant lui apprendre par là que son père n'avait pas cessé de vivre, puisque le père de ceux qui étoient est toujours vivant là-haut.

C'est trop peu, frères bien-aimés, de nous souvenir que nous invoquons le Père qui est dans les cieux. N'oublions pas que nous disons « notre Père ; » pour désigner par cette invocation collective qu'il est le père de tous ceux qui croient, et qui, renouvelés en lui par la grâce de la sanctification, sont devenus enfants de Dieu par la merveille de leur adoption.

« Notre Père ! » Arrêt de condamnation pour les Juifs, qui, non contents de répudier le Messie annoncé par les prophètes, et descendu parmi eux de préférence à toute autre nation, à leurs mépris et à leur infidélité ajoutèrent le déicide. Ils ne peuvent plus désormais donner à Dieu le nom de Père, puisque le Seigneur les a condamnés par cet anathème : « Pour vous, le  
 « père dont vous êtes nés est le démon ; et vous voulez ac-  
 « complir les désirs de votre père. Il a été homicide dès le  
 « commencement, et il n'a point persévéré dans la vérité,  
 « parce que la vérité n'est point en lui. » Ailleurs, l'indignation de Dieu éclate en ces termes par la bouche d'Isaïe : « J'ai  
 « nourri des enfants, je les ai élevés, et ils se sont révoltés  
 « contre moi. Le taureau connaît son maître, l'âne, son étable ;  
 « Israël m'a méconnu, mon peuple est sans intelligence. Mal-  
 « heur à la nation perverse, au peuple chargé de crimes, à la

« race d'iniquité, à ces enfants corrupteurs ! Ils ont abandonné le Seigneur, ils ont allumé la colère du Saint d'Israël. » Il est donc vrai, le Chrétien ne peut s'écrier : Notre Père ! sans accuser la nation infidèle, parce que le Seigneur a commencé d'être à nous et a cessé d'appartenir aux Juifs qui l'ont abandonné. Un peuple prévaricateur ne peut plus prétendre au titre de fils de Dieu. L'honneur de ce nom et les promesses de l'éternité ne conviennent qu'à ceux qui ont reçu la rémission de leurs péchés ; témoin cet oracle du Seigneur lui-même : « Qui conque commet le péché est esclave du péché. Or, l'esclave ne demeure pas toujours dans la maison, tandis que le fils y demeure toujours. »

Et ici, admirons l'amour de Dieu pour les hommes, et l'abondance de ses miséricordes ! Pour qu'il nous fût permis de l'appeler notre Père, et de nous proclamer les frères de Jésus-Christ, il fallait une injonction formelle de sa part. Qui de nous eût osé jamais s'emparer de cette sublime prérogative, si lui-même ne l'avait ordonné ? Fils de Dieu ! mais de ce titre, d'écoule pour le Chrétien l'obligation étroite d'agir comme un fils, afin que par une heureuse correspondance, si nous sommes fiers de l'avoir pour Père, il se plaise à nous avouer pour ses enfants. Conformons donc nos mœurs à cette haute dignité. Temples vivants du Seigneur, prouvons au monde que Dieu habite au milieu de nous ; que nos actions ne démentent jamais l'Esprit que nous avons reçu : hommes célestes et spirituels, soyons tout entiers aux choses du ciel et de l'esprit ; car il est dit : « Je glorifierai qui me glorifiera ; mais qui me méprisera, sera méprisé. Vous ne vous appartenez point à vous-mêmes, s'écrie l'apôtre : Vous avez été rachetés à grand prix : glorifiez le Seigneur, et portez-le dans votre corps. »

Après cette première invocation, nous ajoutons : « QUE VOTRE NOM SOIT SANCTIFIÉ.

Est-ce à dire que le Seigneur sera sanctifié par nos prières ? Non sans doute. Nous lui demandons que son nom soit sanctifié dans nous-mêmes. D'ailleurs, qui pourrait sanctifier Dieu, principe unique de la sainteté ! Mais comme il a dit : « Soyez

« saints parce que je suis saint, » nous le supplions de nous aider à persévérer dans la grâce de notre baptême et de notre sanctification. Nous l'implorons tous les jours parce que tous les jours nous avons besoin de la sanctification et qu'à des fautes qui reviennent incessamment il faut un pardon toujours renouvelé. Quelle est donc cette sanctification, que nous attendons de la bonté divine ? L'apôtre va nous répondre : « Ni les « fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les voluptueux, ni les abominables, ni les voleurs, ni les avarés, ni les « ivrognes, ni les médisants, ni les ravisseurs du bien d'autrui ne « seront les héritiers du royaume de Dieu. C'est ce que quelques-uns de vous ont été autrefois ; mais vous avez été lavés, vous avez été sanctifiés, vous avez été justifiés au nom « de Notre-Seigneur Jésus-Christ et par l'Esprit de notre « Dieu. » Telle est la sanctification dans laquelle nous demandons à Dieu de nous maintenir. Et parce que notre juge et notre Seigneur défend à celui qu'il a guéri et vivifié de pécher à l'avenir, de peur qu'il ne lui arrive quelque chose de plus funeste, nous le supplions instamment, nous le conjurons, et le jour et la nuit, de nous conserver par sa protection la grâce de la sanctification et de la régénération qu'il nous a communiquée.

**QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE !**

Nous lui demandons l'avènement de son règne comme tout-à-l'heure nous souhaitions que son nom fût sanctifié dans nous-mêmes. Aussi bien, dans quel temps le Seigneur n'a-t-il point régné ? A quelle époque commença dans lui ce qui n'eut jamais de commencement et n'aura jamais de fin ? Mais nous appelons de nos vœux le royaume qui nous a été promis par Dieu, et conquis par le Rédempteur au prix de sa passion et de son sang, afin qu'esclaves tout-à-l'heure sur la terre, nous régions avec Jésus-Christ notre maître, conformément à cette promesse : « Venez, ô les bien-aimés de mon père ! entrez en possession « du royaume qui vous a été préparé dès le commencement du « monde. »

Nous pouvons encore, frères bien-aimés considérer le Christ lui-même comme le règne dont nos vœux hâtent tous les jours

l'accomplissement dans nous. Puisqu'il est notre résurrection, en tant que nous ressuscitons en lui, nous sommes autorisés à voir dans son adorable personne le règne de Dieu, parce que nous règnerons en lui. Nous demandons conséquemment qu'il affermisse en nous son céleste empire; je dis empire céleste, car la terre a d'autres grandeurs, d'autres couronnes; mais quand on a renoncé au siècle pour se consacrer sans réserve à Dieu et à Jésus-Christ, on foule aux pieds les honneurs du siècle. Or, nous avons besoin de prier constamment pour n'être pas déshérités du céleste royaume, comme les Juifs auxquels il avait été promis d'abord, ainsi que l'atteste le Seigneur :

« Plusieurs viendront de l'orient et de l'occident, et s'assiéront avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieus, »

« Mais les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures. Là seront les pleurs et les grincements de dents. »

Tant que les Juifs demeurèrent les enfants de Dieu, ils furent les héritiers du royaume. En déchirant de leurs mains le titre de leurs grandeurs, l'héritage disparut avec le nom. Mais nous, Chrétiens, qui avons commencé d'appeler Dieu notre Père, nous réclamons le royaume promis à notre glorieuse adoption.

Poursuivons ! « QUE VOTRE VOLONTÉ SOIT FAITE EN LA TERRE COMME AU CIEL. »

Nous ne voulons pas dire par là : Seigneur, faites ce que bon vous semble, mais bien donnez-nous la force d'accomplir votre volonté. En effet, où est la puissance capable d'enchaîner ses desseins ? Mais, comme le tentateur est toujours là pour surprendre notre cœur, et le soulever contre les divines ordonnances, nous demandons à Dieu que sa volonté s'effectue pleinement dans nous. Pour cela, nous avons besoin de son secours et de sa protection, car personne n'est fort par soi-même, et la miséricorde, ainsi que la grâce de Dieu, peuvent seules assurer notre salut. En un mot, le Seigneur a voulu nous faire comprendre quelle était la faiblesse de l'homme qu'il portait en lui-même, quand il a dit : « Mon père, que ce calice, s'il est possible, s'éloigne de moi. » Puis, afin d'apprendre à ses dis-

ciples, par son propre exemple, non à faire leur volonté, mais celle de Dieu, il ajoute aussitôt : « Cependant, non comme je « veux, mais comme vous voulez. » Ailleurs, il déclare qu'il n'est « pas descendu du ciel pour faire sa volonté, mais la volonté « de celui qui l'a envoyé. » Si le fils s'est abandonné sans réserve à la volonté de son Père, à plus forte raison le serviteur devra-t-il obéir avec soumission à la volonté du maître, ainsi que nous le recommande l'apôtre Jean, dans une de ses épîtres. « N'aimez point le monde ni ce qui est dans le monde. Si quel- « qu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui ; car « tout ce qui est dans le monde est ou convoitise de la chair, « ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie ; et tout cela « ne vient point du Père, mais du monde. Or, le monde passe « et sa concupiscence ; mais celui qui fait la volonté de Dieu « demeure éternellement, ainsi que Dieu lui-même. » Si nous voulons régner avec Dieu dans son éternité, accomplissons dans le temps la volonté de celui qui est éternel. Quelle est donc la volonté de Dieu ? Jésus-Christ nous l'a manifestée par ses instructions et ses exemples. Humilité dans le commerce de la vie, persévérance dans la foi, modestie dans les paroles, justice dans les actions, charité dans les œuvres, pureté dans les mœurs. Et quoi encore ? s'interdire l'injure et l'outrage, les supporter patiemment quand ils arrivent, garder inviolablement la paix avec nos frères, aimer Dieu, l'aimer comme père, le redouter comme juge ; ne rien préférer à Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ ne nous a rien préféré ; s'attacher inséparablement à son amour, embrasser sa croix avec confiance ; s'agit-il de venger son honneur ? déployer dans notre langage la fermeté d'âme qui rend témoignage dans les tortures, la confiance qui accepte le combat ; dans la mort, l'héroïque patience qui mérite la couronne. Voilà ce que j'appelle vouloir être le co-héritier de Jésus-Christ ; accomplir les commandements de Dieu, et faire la volonté du Père.

Nous demandons que la volonté divine se fasse au ciel et en la terre, parce que de l'un et de l'autre dépend la consommation de notre salut. Portant ici-bas tout à la fois un corps qui

appartient à la terre, et une âme qui tire son origine du ciel, nous réunissons, pour ainsi dire, le ciel et la terre dans nous-mêmes, et nous soumettons à la volonté divine ce double principe. Il existe, vous le savez, une lutte de tous les moments entre la chair et l'esprit, guerre intestine, qui souvent étouffe nos désirs et entrave nos actions. L'esprit aspire sans cesse à remonter vers le ciel et vers Dieu ; la chair s'abaisse et s'attache aux choses de la terre. En conséquence nous conjurons le Seigneur de rétablir l'harmonie entre ces deux ennemis toujours divisés, afin que, par leur mutuel accord, notre âme qu'il a régénérée puisse arriver à la vie. Ceste vérité est clairement exprimée dans l'épître de l'apôtre : « La chair, dit-il, a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair ; ils sont opposés l'un à l'autre, de sorte que vous ne faites pas les choses que vous voudriez. Or, il est aisé de connaître les œuvres de la chair, qui sont la fornication, l'impureté, la luxure, l'idolâtrie, les empoisonnements, les homicides, les dissensions, les inimitiés, les jalousies, les animosités, les querelles, les divisions, les hérésies, les envies, les ivrogneries, l'intempérance, et les autres crimes semblables ; car je déclare, et je l'ai déjà dit, que ceux qui les commettent ne posséderont pas le royaume de Dieu. Mais les fruits de l'esprit sont la charité, la joie, la paix, la bénignité, la bonté ; la longanimité, la douceur, la foi, la modestie, la tempérance, la chasteté. » Voilà pourquoi nous demandons à Dieu tous les jours, ou plutôt à tous les moments du jour, que sa volonté se fasse en nous au ciel comme sur la terre, parce que la volonté de Dieu est que les choses de la terre le cèdent à celles du ciel, et que l'esprit prévale sur la chair.

On peut donner à ces paroles un autre sens, frères bien-aimés. Notre-Seigneur nous ayant ordonné d'aimer nos ennemis et de prier pour ceux qui nous persécutent, nous lui demandons de transformer ces âmes encore terrestres, et qui n'ont pas dépouillé le vieil homme, afin que la volonté divine, accomplie par Jésus-Christ dans le renouvellement et la réhabilitation de l'homme, se consume aussi en elles. En effet, si

j'ouvre l'Évangile, j'y lis que le Sauveur, au lieu d'appeler encore ses disciples du nom de terre, leur dit qu'ils sont le sel de la terre. Ailleurs l'apôtre nous déclare que le premier homme vient du limon de la terre, et que le second descend du ciel. C'est donc avec raison que, fidèles aux enseignements de notre divin maître, et obligés de ressembler « au Père céleste, qui « fait lever son soleil et répand indistinctement ses rosées sur « les bons comme sur les méchants, » nous le supplions d'allumer le soleil de sa justice sur tous les hommes, afin que la volonté divine, qui s'est déjà effectuée dans le *ciel*, c'est-à-dire dans nous-mêmes, que la foi a transformés en des hommes célestes, achève son œuvre et ait aussi son accomplissement sur la *terre*, c'est-à-dire sur la personne des infidèles, cessant par là d'appartenir à la terre, et renaissant hommes nouveaux par l'eau et par l'esprit.

Avançons avec l'oraison dominicale : « DONNEZ-NOUS AUJOURD'HUI NOTRE PAIN DE TOUS LES JOURS. »

Ces paroles peuvent s'entendre tout à la fois dans le sens spirituel et dans le sens littéral, parce que ces deux interprétations peuvent être utiles à notre salut, conformément aux dispositions divines. Dans le sens spirituel ; Jésus-Christ, en effet, est le pain qui nous donne la vie, non pas un pain qui appartient à tous, mais qui nous est exclusivement réservé. De même que tout à l'heure, en disant « notre Père, » nous désignons le père de tous ceux qui croient, ici, par une locution semblable, nous l'appelons « notre pain, » parce que, Jésus-Christ n'est le pain que de ceux qui participent à son corps. Mais pourquoi lui demandons-nous que ce pain nous soit donné tous les jours ? Parce que, résidant en Jésus-Christ, et recevant tous les jours dans l'Eucharistie l'aliment de notre salut, nous demandons de n'en être point privés en punition de quelque prévarication considérable ; parce que ne point être admis à la réception du pain céleste, c'est être séparé du corps de Jésus-Christ, ainsi qu'il le déclare lui-même : « Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai pour la vie du monde,

« c'est ma chair. » Si le pain eucharistique, reçu avec des dispositions convenables, donne la vie éternelle, n'est-il pas à craindre qu'en renonçant à cet aliment sacré, et en nous tenant éloignés du corps du Seigneur, nous ne perdions la vie, conformément à cette menace : « Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas la vie en vous ? » Voilà donc le malheur que nous cherchons à prévenir ; nous conjurons Dieu de nous donner notre pain de tous les jours, c'est-à-dire Jésus-Christ, afin que, demeurant en Jésus-Christ, et vivant de sa vie, nous ne soyons jamais séparés de sa sanctification ni de son corps.

Venons maintenant au sens littéral. Nous avons renoncé par la foi au monde, à ses pompes et à ses richesses. Nous ne demandons plus à Dieu que ce peu d'aliments nécessaires pour le soutien de la vie matérielle, parce que le Seigneur a dit : « Celui qui ne renonce pas à tous ses biens ne peut être mon disciple. » Ainsi, celui qui a commencé d'être le disciple de Jésus-Christ, renonçant, comme le lui a ordonné son maître, à tout ce qui lui appartient, se contente de réclamer le pain de chaque jour, sans étendre plus loin ses sollicitudes. Il se souvient encore ici des paroles du divin législateur : « Ne vous inquiétez point pour le lendemain ; car le jour de demain s'inquiétera pour lui-même ; à chaque jour suffit sa peine. » C'est donc à bon droit que le disciple de Jésus-Christ borne sa demande à ce pain d'aujourd'hui, puisqu'il lui est défendu de s'occuper du lendemain. D'ailleurs ne serait-ce pas une grossière contradiction que de supplier Dieu de hâter en nous l'avènement de son règne, et de chercher à vivre longtemps sur la terre ? Ecoutez en quels termes l'apôtre relève notre foi et fortifie notre espérance : « Nous n'avons rien apporté en ce monde ; et il est certain que nous ne pouvons non plus en rien emporter. Lorsque nous avons de quoi nous nourrir et de quoi nous couvrir, nous devons être contents. Mais ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans le piège de Satan, et en plusieurs désirs inutiles, qui précipitent les hommes dans la mort et la damnation ; car le désir des ri-

« ~~richesses est~~ la racine de tous les maux. Quelques-uns de ceux  
« qui en sont possédés se sont égarés de la foi, et se sont jetés  
« dans de grandes douleurs. »

Vous l'entendez ! les richesses ne sont pas seulement dignes de nos mépris, il faut encore les craindre, parce qu'elles sont la racine de beaucoup de maux qui flattent sous une trompeuse apparence, et fascinent l'œil de l'homme autour duquel ils épaississent les ténèbres. De là vient que le Seigneur réveille par ce reproche le riche extravagant qui, tout occupé des biens de la terre, étalait complaisamment l'orgueil de son opulence ; « Insensé ! cette nuit-là même ton âme te sera redemandée. A  
« qui seront les biens que tu amasses ? » Malheureux ! sur son lit de mort, il s'enivrait de sa fortune ; la vie lui échappait, et il songeait à remplir ses greniers ! Que les pensées du Seigneur sont bien différentes ! Il nous montre comme parfait et consommé dans la sagesse, celui qui vend tous ses biens et en distribue le prix pour le soulagement des pauvres, afin de cacher son trésor dans le ciel. Quel est encore, ainsi qu'il le déclare, celui qui peut le suivre et retracer la gloire de sa passion ? C'est celui qui, brisant les liens par lesquels nous enchaîne l'opulence, et, libre de toute entrave, marche sans obstacle pour aller rejoindre ses biens, fardeau inutile, qu'il a envoyé devant lui auprès du Seigneur. Pour nous préparer à ce dépouillement volontaire, que chacun de nous sache prier dans cet esprit, apprenant de la prière elle-même quelles sont les conditions du Christianisme. En effet, le pain de chaque jour ne peut manquer au juste. Il est écrit : « Le Seigneur ne laissera  
« pas l'âme du juste se consumer par la faim. » Et ailleurs : « J'ai été jeune et j'ai vieilli ; jamais je n'ai vu le juste abandonné, ni ses enfants mendier leur pain. » Voilà que le Seigneur lui-même confirme cette promesse : « Ne vous inquiétez  
« donc point, en disant : Que mangerons-nous ou que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous ? Car les Gentils  
« s'occupent de toutes ces choses ; mais votre Père sait que  
« vous en avez besoin. Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu, et tout le reste vous sera donné par surcroît. »

Dieu promet ici, comme par surcroît, toutes les richesses à qui cherche le royaume de Dieu et sa justice. En effet, toutes choses appartenant à Dieu, rien ne peut manquer à celui qui possède Dieu, pourvu que lui-même ne manque point à Dieu. Vous faut-il des exemples? Daniel est jeté et enfermé dans la fosse aux lions par les ordres d'un roi cruel. Le ciel pourvoira lui-même à sa nourriture. L'homme de Dieu trouve le pain de chaque jour parmi les animaux affamés, qui l'épargnent. Elle, persécuté, prend la fuite. Les oiseaux du ciel visiteront sa solitude, et les corbeaux, messagers divins, lui apporteront les aliments dont il a besoin. O malice humaine, que l'on ne saurait assez maudire ! Les bêtes sauvages pardonnent ; les oiseaux apportent la nourriture ; et l'homme supplante ou égorge son frère !

Nous disons ensuite : « REMETTEZ-NOUS NOS DETTES COMME NOUS LES REMETTONS A CEUX QUI NOUS DOIVENT. »

Après avoir demandé le pain nécessaire à la vie, le Chrétien demande le pardon de ses péchés, afin que, nourri par Dieu, il puisse vivre en Dieu, non pas de cette vie d'un jour qui s'éteint avec le siècle, mais de cette vie qui ne connaît point de terme, et à laquelle il ne peut arriver s'il n'obtient la rémission de ses péchés, que le Seigneur désigne sous le nom de *dettes*, comme il l'atteste dans son Evangile : « Je vous ai remis toute votre dette, ainsi que vous me l'aviez demandé. » Admirez ici la sagesse et la prévoyance de cet avertissement. Il nous rappelle que nous sommes pécheurs, et, comme tels, il nous force de prier pour nos péchés, afin que le débiteur de Dieu, en réclamant sa miséricorde, soit ramené au sentiment de son indignité. Peut-être que, par une vaine complaisance pour nos vertus, nous nous serions jetés dans la mort. Dieu, en nous ordonnant d'intercéder tous les jours pour nos péchés, nous apprend que nous péchons tous les jours. Ainsi le déclare l'apôtre Jean dans une de ses épîtres : « Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous. Mais, si nous confessons nos péchés, le Seigneur est fidèle et juste pour nous les remettre. » Ici deux

vérités sont clairement établies ; d'une part , l'obligation de prier pour nos péchés ; de l'autre , l'assurance que nous obtenons miséricorde par la prière. Voilà pourquoi l'apôtre nous affirme que Dieu est fidèle à nous remettre nos offenses , parce qu'il acquitte la promesse qu'il en a faite. Le Dieu qui nous a enseigné à prier pour nos fautes n'est-il pas le même qui nous a promis la miséricorde de son Père et le bienfait du pardon , à la suite de nos prières ? Il est bien vrai qu'il y ajouta une condition rigoureuse , indispensable , en voulant que nos péchés ne nous fussent remis qu'autant que nous remettrions nous-mêmes les offenses de ceux qui nous auraient outragés. Voilà pourquoi il dit encore ailleurs : « L'on se servira pour vous de la mesure « dont vous vous serez servis pour les autres. » Voyez le serviteur de l'Evangile ! il est jeté en prison parce qu'il refuse de remettre à son compagnon de servitude la dette qu'il avait contractée envers lui , quoique son maître lui eût remis tout à l'heure à lui-même la totalité de la sienne. Il ne voulut point faire grâce à son frère ; il perdit la grâce du Seigneur. Jésus-Christ , dans ses préceptes , insiste encore avec plus de vigueur sur cette obligation : « Quand vous irez pour prier , pardonnez « si vous avez quelque chose contre quelqu'un , afin que votre « Père qui est dans les cieux vous remette vos fautes. Que si « vous ne pardonnez pas , votre Père qui est dans les cieux ne « vous remettra point vos fautes. »

Quelle excuse vous restera-t-il au jour du jugement ? Aucune , puisque vous serez jugé par votre propre sentence , et traité comme vous aurez traité les autres. Dieu , en effet , ne souffre dans sa maison que des cœurs unis par les liens de la concorde et de la paix. Il veut que , fidèles aux conditions de notre seconde naissance qui nous a faits enfants de Dieu , nous persévérions constamment dans la paix de Dieu , afin que ceux qui n'ont qu'un même esprit n'aient aussi qu'une même volonté. De même nous voyons que Dieu n'agrée point le sacrifice offert par celui qui viole la charité fraternelle , et il lui ordonne d'aller se réconcilier avec son frère avant d'approcher de l'autel , parce que des prières pacifiques ont seules la vertu de fléchir

le Seigneur. Le sacrifice le plus agréable à Dieu, c'est le spectacle de son peuple, uni par les nœuds fraternels de la concorde, et comme identifié à l'unité du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Dans les sacrifices qu'offraient autrefois Abel et Caïn, Dieu regardait moins leurs offrandes que leurs cœurs, de sorte que la pureté du cœur déterminait le mérite de l'offrande. Le juste et pacifique Abel, présentant son offrande avec des mains innocentes, apprenait à tous les hommes qu'ils ne doivent approcher de l'autel du Seigneur qu'avec la crainte de Dieu, la simplicité du cœur, le respect pour la justice, et l'unité de la concorde. Aussi qu'arrive-t-il ? Celui qui offrait des sacrifices si purs mérita l'honneur d'être offert lui-même en sacrifice; il appartenait à celui qui avait si bien gardé la justice et la paix d'ouvrir l'arène du martyre, et de préluder à la sanglante immolation du Sauveur par la glorieuse effusion de son sang. En un mot, voilà ceux que Dieu couronne; voilà ceux qui s'assèront sur le même tribunal que Jésus-Christ pour juger au dernier jour. Mais ceux qui, nourrissant au fond d'eux-mêmes la haine et l'animosité, n'ont pas la paix avec leurs frères, demèreront toujours chargés du crime de leur haine et de leur discorde, quand même ils mourraient pour le nom de Jésus-Christ, suivant le témoignage du bienheureux apôtre et de la sainte Écriture, parce que, comme il est écrit : « Celui qui hait son frère est un homicide. » Or, un homicide ne peut ni prétendre au royaume du ciel, ni vivre dans la compagnie de Dieu. Que ferait avec Jésus-Christ celui qui aime mieux ressembler à Judas qu'à Jésus-Christ ? quel crime donc que celui qui ne peut être lavé par le haptème du sang ! quel crime que celui qui ne peut être effacé par le martyre !

Vient ensuite cette demande non moins essentielle : « ET NE NOUS INDUISEZ PAS EN TENTATION. »

Nous avons ici la preuve manifeste que notre ennemi ne peut rien contre nous, à moins que Dieu ne l'ait permis. Et pourquoi le permet-il ? Pour nous rappeler notre dépendance; pour nous obliger de tourner nos regards vers Dieu avec crainte et tremblement, puisque dans les tentations qui nous éprouvent

notre ennemi est impuissant, s'il n'a reçu du ciel la permission de nous nuire. L'Écriture-Sainte l'atteste quand elle dit : « Na-  
 « buchodonosor, roi de Babylone, étant venu mettre le siège  
 « devant Jérusalem, le Seigneur la livra entre ses mains. »  
 Ce pouvoir n'est accordé au démon qu'en punition de nos pé-  
 chés. J'entends Isaïe s'écrier : « Qui livra Jacob en proie et Is-  
 « raël aux ravages de ses ennemis ? N'est-ce pas le Seigneur  
 « Dieu, contre lequel ils avaient péché ? Ils n'ont pas voulu  
 « marcher dans ses voies, ni obéir à ses préceptes, et il a ré-  
 « pandu sur eux les flots de son indignation et de sa fureur. »  
 Ailleurs, lorsque Salomon tombe dans la prévarication, et  
 abandonne les préceptes ainsi que les voies du Seigneur, il est  
 écrit : « Dieu suscita Satan contre Salomon lui-même. » Il lui  
 donne un double pouvoir contre nous, tantôt pour nous châ-  
 tier lorsque nous avons péché, tantôt pour nous glorifier, lors-  
 que nous triomphons de l'épreuve. Ainsi en usa-t-il à l'égard de  
 Job, comme nous l'apprend le Seigneur dans ces paroles : « Tout  
 « ce qu'il possède est en ton pouvoir, seulement n'étends pas ta  
 « main sur lui. » Le Seigneur, dans son Évangile, nous rappelle  
 encore cette vérité, à l'époque de sa passion : « Vous n'auriez  
 « aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous avait été donné d'en haut. »

« Ne nous induisez pas en tentation ! » Cri de détresse qui  
 nous remet sous les yeux notre misère et notre impuissance !  
 Par là, nous sommes avertis qu'il ne faut pas nous enorgueillir,  
 nous attribuer à nous-mêmes notre mérite, ni vanter la gloire  
 de notre confession ou de nos souffrances, comme si elle nous  
 appartenait en propre, parce que Jésus-Christ, qui nous ensei-  
 gna l'humilité, a dit : « Veillez et priez, de peur de tomber dans  
 « la tentation ; l'esprit est prompt, mais la chair est faible. »  
 Oui, veillons et prions, afin qu'après avoir confessé devant  
 Dieu notre indignité, et lui avoir fait hommage de ce qui est à  
 lui, nous obtenions de sa miséricorde ce que nous lui aurons  
 humblement demandé avec une crainte mêlée de respect.

Nous terminons l'Oraison dominicale par une invocation qui  
 renferme toutes les autres dans son énergique concision : « **MAIS  
 DÉLIVREZ-NOUS DU MAL !** »

Nous comprenons par là les assauts de toute espèce que l'ennemi peut nous livrer dans ce monde, mais dont nous n'avons rien à craindre, si Dieu nous protège contre eux et daigne accorder son secours à nos prières et à nos supplications. « Délivrez-nous du mal ; » tout est là ; il ne nous reste plus rien à solliciter, puisque nous implorons la protection du Très-Haut contre le mal, et qu'une fois assurés de son appui, c'est vainement que le démon et le monde se déchainent contre nous. Le monde ! que peut-il contre nous quand nous avons Dieu lui-même pour défenseur ?

Il ne faut pas nous étonner, frères bien-aimés, que l'Oraison dominicale soit si féconde. Elle a pour auteur le Dieu lui-même qui a voulu nous enseigner en substance tout ce que nous devons lui demander. Isaïe l'entrevoyait d'avance, lorsque rempli de l'Esprit saint, et nous annonçant la miséricorde et la majesté du Seigneur, il chantait ce Verbe qui consume et abrège les voies de la justice, parce que le Seigneur fera une parole abrégée qui retentira jusqu'aux extrémités de la terre. En effet, le Verbe de Dieu, Jésus-Christ notre Seigneur, étant descendu sur la terre pour rassembler sous ses étendards les savants comme les ignorants, et apporter à tous les sexes, à tous les âges, à toutes les conditions, les préceptes du salut, rassembla tous ses commandements dans des formules d'une merveilleuse concision, épargnant ainsi à ses disciples de longs efforts de mémoire pour retenir les règles de la discipline céleste, et gravant d'un mot dans leurs cœurs tout ce qui est nécessaire pour la simplicité de la foi. De même veut-il nous faire comprendre en quoi consiste la vie éternelle, il renferme dans une sublime et divine brièveté le sacrement de la vie : « La vie éternelle, c'est de vous connaître, vous le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ, que vous avez envoyé. » Ailleurs, quand il résume en quelque manière les préceptes les plus importants et les plus décisifs de la loi et des prophètes : « Ecoute, dit-il, ô Israël ! le Seigneur ton Dieu est le seul Seigneur. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force. Voilà le premier com-

« mandement ; et le second est semblable à celui-ci. Tu aime-  
« ras ton prochain comme toi-même. La loi tout entière et les  
« prophètes sont renfermés dans ces deux préceptes. » Et en-  
« core : « Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent ,  
« faites-le leur aussi ; car c'est toute la loi et les prophètes. »

Le Seigneur ne se contenta point de nous apprendre à prier, il nous prouva la nécessité de la prière par l'autorité de ses exemples. Lui-même priait fréquemment. L'Évangile nous le montre, tantôt s'enfonçant dans la solitude, tantôt se retirant sur la montagne pour s'entretenir avec son père, et passant les nuits entières dans l'oraison. L'innocence priait ! que doivent faire des criminels ? Les nuits du juste par excellence s'écoulaient dans l'oraison ! quelle obligation impérieuse pour des pécheurs de consacrer aux veilles et à l'oraison les heures du sommeil ! Et pourquoi priait-il ? Ce n'était pas pour lui sans doute. L'innocence n'avait rien à demander. Il priait pour nos fautes, ainsi qu'il le déclare lui-même. : « Satan a demandé à vous  
« cribler comme le froment. Quant à moi, j'ai prié pour que  
« votre foi ne vienne pas à défaillir. » Puis, quelques moments après, il s'adresse à son père ; mais alors ce n'est plus pour un seul qu'il l'invoque, c'est pour tous sans exception : « Je ne prie  
« pas seulement pour eux, mais pour tous ceux qui croiront en  
« moi par leur parole, afin que tous ensemble ils soient un, comme  
« vous, mon Père, vous êtes en moi, et moi en vous, et qu'ils  
« soient de même un en nous. » Prodige d'amour et de miséricorde ! Pouvait-il pousser plus loin la sollicitude pour notre salut ? Non content de nous avoir rachetés, il joint encore l'intercession à l'effusion de son sang. Mais comprenons bien la nature de ses desirs : il veut qu'à l'exemple du Père et du Fils, qui ne sont qu'une seule et même chose, nous demeurions tous retenus dans les mêmes liens. Jugez par là quel est le crime du téméraire qui brise les nœuds de cette précieuse unité, que Jésus-Christ appelle de ses vœux, parce que son peuple, il le sait bien, ne peut se sauver que par la paix, et que jamais la discorde n'entrera dans le royaume de Dieu.

Quand nous vaguons à la prière, notre cœur doit s'y appliquer exclusivement, bannir toutes les réminiscences de la terre, et n'entretenir d'autre pensée que celle de Dieu. C'est dans ce but que le prêtre à l'autel, avant de commencer l'oraison, prépare au recueillement l'esprit des fidèles par cette invitation : « Elevez vos cœurs ! » et que l'assistance répond : « Nous les tenons élevés vers le Seigneur. » Fermons donc à l'ennemi toutes les avenues de notre âme, pour n'y laisser entrer que Dieu. Trop souvent le démon se glisse dans les abords de notre cœur; il s'y embusque furtivement, et là il surprend au passage nos prières, puis les détourne du Seigneur, afin que nos lèvres et nos pensées soient en désaccord. Cependant qui l'ignore? C'est bien moins la bouche que la volonté, qui doit prier avec une religieuse attention. Quelle étrange indolence que de se laisser entraîner à d'oiseuses et profanes préoccupations, comme si la pensée de Dieu ne devait pas alors absorber toutes les autres! Vous voulez que le Seigneur vous entende, et vous ne vous entendez pas vous-même! Vous voulez qu'il se souvienne de vous, et vous vous souvenez à peine de lui! Est-ce là faire bonne garde contre l'ennemi? Non, sans doute; c'est outrager par une coupable négligence le Dieu que l'on implore; c'est veiller des yeux, il est vrai, mais dormir du cœur, tandis que le Chrétien doit veiller incessamment du cœur, lors même que ses yeux s'assoupissent, semblable à l'épouse qui s'écrie au nom de l'Eglise : « Je dors, mais mon cœur veille. » — « Persévérez et veillez dans la prière, nous crie encore l'apôtre, » afin de nous rappeler que les veilles et la prière ont seules le secret de fléchir le Seigneur.

Mais ne vous présentez pas à la prière les mains vides. Une oraison que les œuvres de charité n'accompagnent pas est inefficace, stérile. « Tout arbre qui ne produit pas de fruits est coupé et jeté au feu. » De même les suffrages célestes ne sont pas pour une demande qui arrive là-haut sans le cortège des bonnes œuvres. « La prière est bonne, dit encore l'Écriture, dans la compagnie du jeûne et de l'aumône. » Car le même Dieu qui doit venir au jour du jugement, récompenser les au-

mônes et la charité, se montre, dès ce monde, prêt à écouter les demandes de celui qui joint la miséricorde à la prière. C'est ainsi que le centurion Cornielle mérita d'être exaucé, parce que sa vie n'était qu'un long enchaînement d'oraisons et d'aumônes. Un ange lui apparut vers la neuvième heure : « Cornielle, « lui dit-il, ta prière et tes aumônes sont montées en présence « de Dieu, et il s'est souvenu de toi. » Vous le voyez ! les prières montent plus facilement vers le trône de Dieu, soutenues et portées par les bonnes œuvres. L'archange Raphaël rend un semblable témoignage à Tobie, cet homme d'oraison et de miséricorde : « Il est honorable de révéler et de confesser les œuvres de Dieu. Quand tu priais avec Sara, je présentais ta « prière devant le trône et les splendeurs de Dieu ; et parce « que tu ensevelissais les morts, que tu laissais sans retard ton « repas, et que tu cachais durant le jour les morts en ta maison, et que tu les ensevelissais la nuit, il a été nécessaire que « la tentation t'éprouvât. Et maintenant le Seigneur m'a envoyé pour te guérir, toi et Sara, la femme de ton fils, car je « suis l'ange Raphaël, l'un des sept qui assistent devant les « splendeurs du Très-Haut. »

Le Seigneur nous donne le même enseignement par la bouche d'Isaïe : « Rompez les liens de l'iniquité, dit-il, portez les « fardeaux de ceux qui sont accablés ; donnez des consolations « aux affligés ; brisez les liens des captifs. Partagez votre pain « avec celui qui a faim, et recevez sous votre toit ceux qui « n'ont pas d'asile. Lorsque vous voyez un homme nu, couvrez-le, et ne méprisez point la chair dont vous êtes formés. « Alors votre lumière brillera comme l'aurore ; vos vêtements « resplendiront ; votre justice marchera devant vous, et vous « serez environnés de la gloire du Seigneur. Alors vous invoquez le Seigneur, et il vous exaucera ; vous parlerez encore, et il vous répondra : Me voici ! »

Voilà comme le Seigneur promet d'écouter et de secourir ceux qui, brisant dans leur cœur les liens de l'injustice, et répandant des aumônes dans le sein des serviteurs de Dieu, ainsi qu'il nous l'ordonne, méritent que Dieu exauce leurs demandes,

parce qu'ils accomplissent ce qu'il prescrit. Paul, assisté par ses frères, dans un moment de pressante nécessité, appelle les bonnes œuvres autant de sacrifices offerts à Dieu : « Je suis « comblé de biens, dit-il, depuis que j'ai reçu d'Epaphrodite « ce que vous m'avez envoyé, comme une oblation d'excellente « odeur, comme une hostie que Dieu accepte et qui lui est « agréable. » En effet, soulager la misère du pauvre, c'est prêter à usure au Seigneur ; donner l'aumône aux plus petits d'entre les hommes, c'est la donner à Dieu, c'est lui offrir un sacrifice spirituel d'agréable odeur.

Mais quand faut-il prier ? Daniel et les trois jeunes hommes de la fournaise, généreux athlètes dont la foi triompha jusque dans la captivité, observaient pour cet exercice la troisième, la sixième et la neuvième heure, emblème de l'auguste Trinité qui devait se manifester vers la fin des temps. Entre chacune de ces heures se place un intervalle de trois autres. Chacun de ces intervalles marque à lui seul la Trinité. L'ensemble de ces trois fois trois heures achève et complète le symbole. Ainsi les adorateurs du vrai Dieu distinguaient autrefois les temps pour les consacrer à la prière. Les événements ont prouvé depuis que ce n'était pas sans quelque dessein mystérieux que les anciens justes les avaient choisies pour prier. C'est à la troisième heure que l'Esprit saint descendit sur les disciples pour mettre le dernier sceau aux promesses du Rédempteur. C'est à la sixième heure que Pierre, qui tout-à-l'heure balançait à purifier les Gentils, monta sur la partie supérieure de l'édifice où il se trouvait, et reçut d'en haut un signe miraculeux et les communications divines pour admettre tous les hommes indistinctement à la grâce du salut. C'est à la sixième heure que Jésus-Christ fut crucifié. Jusqu'à la neuvième il lava nos fautes dans son sang, paya la rançon de l'esclave, rendit à l'immortalité celui qui était mort, et consumma son triomphe dans les bras de la croix.

Pour nous, Chrétiens, les heures de l'oraison se sont multipliées avec les mystères. Outre celles de l'antiquité, nous avons des heures particulières à sanctifier. Nous devons prier le matin

pour célébrer la mémoire de la résurrection de notre Sauveur. L'Esprit saint nous imposait d'avance cette obligation, quand il s'écriait par la bouche du Psalmiste : « Mon Dieu et mon roi, « je m'adresserai à vous ; vous m'exaucerez dès le matin ; dès « le matin je répandrai mon âme en votre présence, et je vous « contemplerai dans vos œuvres. » — « Ils veilleront jusqu'au « matin, dit le prophète Osée, et ils s'écrieront : Marchons, « et retournons au Dieu notre Seigneur. »

Le Chrétien prie encore quand le soleil se retire. Car, puisque Jésus-Christ est le vrai jour et le soleil du disciple de la croix, lui demander, au déclin de la lumière, d'allumer son flambeau sur nos têtes, c'est lui demander que son règne arrive, et qu'il fasse briller pour nous l'aurore de sa lumière éternelle. Or, que le Christ soit le jour et le soleil du Chrétien, le Psalmiste et le prophète Malachie nous en fournissent la preuve : « La pierre, « qu'avaient réprouvée les architectes, a été placée à la tête « de l'angle. Il est l'ouvrage du Seigneur, et nos yeux le con- « templant avec admiration. Il est le jour que le Seigneur a « créé. Marchons avec allégresse à la lumière de son flam- « beau. Le soleil de justice se lèvera sur tous ceux qui crai- « gnent le nom du Seigneur, et ils trouveront le salut sous son « aile. » Si donc Jésus-Christ est appelé dans les saintes Ecritures le jour véritable, le soleil des intelligences, le fidèle, digne de ce nom, ne laissera s'écouler aucune heure sans l'adorer. Incorporé à Jésus-Christ, son *jour*, son *soleil*, il passera les jours dans une longue oraison. Et même, lorsque la nuit, d'après les lois qui gouvernent le monde, remplacera le jour, les ténèbres elles-mêmes ne seront pas perdues pour la prière, parce que les enfants de la lumière ne peuvent jamais être dans la nuit. Dites-moi : Quand surprendrez-vous jamais sans lumière celui qui porte la lumière au fond de son cœur ? ou bien, à quel moment le soleil cesse-t-il de se lever pour celui dont le Christ est l'indéfectible soleil ?

Nous donc, qui sommes toujours en Jésus-Christ, c'est-à-dire dans la lumière, ne cessons pas de prier même durant la nuit. Ainsi priait et veillait sans interruption la sainte veuve de

**l'Évangile, pour attirer sur elle les miséricordes divines. « Elle « ne sortait point du temple, est-il dit, servant Dieu le jour et la « nuit dans le jeûne et l'oraison. » Que les infidèles se dispensent de prier, eux pour lesquels n'a pas encore brillé la lumière; que les Juifs manquent à cette obligation, eux qui, repoussant la lumière, sont demeurés dans les ténèbres; à la bonne heure. Mais nous, frères bien-aimés, nous qui sommes toujours dans la lumière du Seigneur, nous qui savons et n'oublions pas ce que nous avons commencé d'être depuis que nous avons reçu la grâce, ne mettons point de différence entre la nuit et le jour. Croyons fermement que nous marchons toujours dans la lumière sans nous laisser arrêter par les ténèbres auxquelles nous avons échappé. Que la nuit n'apporte aucune interruption à nos prières, aucun ralentissement à notre ferveur. Régénérés par la divine miséricorde, commençons d'être ici-bas ce que nous serons dans l'éternité, et, puisque là-haut nous n'aurons plus qu'un jour indéfectible, que n'interrompra le retour d'aucune nuit, veillons la nuit comme le jour, anticipant ainsi sur l'immortalité par l'assiduité de nos prières et de nos actions de grâces.**

## V.

A DÉMÉTRIANUS <sup>1</sup>.

Jusqu'ici, Démétrianus, j'avais dédaigné de répondre aux sacrilèges blasphèmes que tu vomis avec tant d'emportement contre le Dieu unique et véritable. Il m'avait paru à la fois plus sage et plus utile d'opposer à ton ignorance le silence du mépris que de provoquer par une réfutation intempestive la fougue insolente de ton caractère. L'autorité divine elle-même appuyait ma résolution : « Ne parle point dans l'oreille de l'insensé, nous dit-elle, car il méprisera la sagesse de tes dis-

<sup>1</sup> Gouverneur d'Afrique, selon Tillemont. D'autres lui donnent la qualité de proconsul; Fell la lui conteste. Il est certain néanmoins que son crédit ou ses fonctions lui donnaient assez de puissance pour persécuter les Chrétiens avec acharnement.

« cours. » Et ailleurs : « Ne réponds pas au fou selon sa folie ,  
 « de peur que tu ne lui deviennes semblable. » L'apôtre aussi  
 nous recommande de garder le Saint du Seigneur dans le sanc-  
 tuaire de notre conscience, afin de ne pas l'exposer aux profa-  
 nations : « Ne livrez pas les choses saintes aux chiens, s'écrie-  
 « t-il ; ne jetez pas vos perles devant les pourceaux, car ils les  
 « fouleraient aux pieds ; et ensuite ils reviendraient sur vous  
 « pour vous déchirer. » Comme tes fréquentes visites avaient  
 pour motif bien moins le désir de t'éclairer que le besoin de dis-  
 puter ; comme tu aimais mieux lancer à grand bruit l'impréca-  
 tion et l'injure que d'écouter patiemment mes observations, il  
 y aurait eu de la démence à essayer de lutter contre toi.  
 D'ailleurs il serait plus facile à la voix humaine d'apaiser  
 une mer qui gronde que d'enchaîner ta rage par des raison-  
 nements. A quoi bon présenter la lumière à des yeux éteints,  
 le son à des oreilles frappées de surdité, la sagesse à la  
 brute ?

Ces considérations m'avaient déterminé à garder le silence ,  
 dans l'espoir de vaincre l'emportement par la patience, puisque  
 mes représentations échouaient contre ton indocilité, le langage  
 de la religion contre ton incrédulité, la modération contre le  
 déchaînement de ta fureur. Mais aujourd'hui je t'ai entendu  
 dire qu'un concert universel de plaintes s'élève contre nous ;  
 que ces guerres cruelles, toujours renaissantes, ces pestes,  
 ces famines qui désolent le monde ; ces pluies que nous re-  
 fuse un ciel d'airain, l'opinion publique se plaît à nous les im-  
 puter. L'heure du silence est donc passée. On mettrait sur le  
 compte de l'impuissance notre résignation, et dans mon dédain  
 pour tes calomnies on verrait peut-être un aveu. Ainsi, Démé-  
 trianus, je vais te répondre, à toi et à tous ceux que tu as sou-  
 levés contre nous ; car la contagion, partie d'un foyer impur,  
 s'est étendue de proche en proche. Tes complices se rendront  
 à l'évidence, du moins je l'espère. N'est-il pas juste que les pré-  
 ventions erronées disparaissent devant les rayons de la vé-  
 rité, aussitôt qu'elle allume son flambeau ?

Il faut accuser les Chrétiens de toutes les calamités qui de

nos jours pèsent sur le monde, et c'est notre mépris pour vos divinités qui les attire, voilà ce que tu prétends. Etranger que tu es à la connaissance de Dieu et de la vérité, il faut t'apprendre en premier lieu que le monde vieilli n'a plus la vigueur de sa jeunesse. L'univers, sans que nous ayons besoin de recourir au témoignage des textes sacrés, proclame de toutes parts sa décadence, et par ses ruines multipliées atteste sa destruction prochaine. L'hiver n'a plus assez de pluies pour nourrir les semences; l'été plus assez de feux pour mûrir les moissons; le printemps n'a plus de sourire, l'automne plus de fécondité; les montagnes, incessamment fouillées par le bras de l'homme, fournissent moins de blocs de marbre; les mines, dont les filons s'appauvrissent de jour en jour, nous envoient moins de métaux; le laboureur manque aux plaines, le nautonnier sur les mers, le soldat dans les camps, la probité au Forum, la justice dans les tribunaux, la concorde parmi les frères, le génie dans les arts, la gravité dans les mœurs. Crois-tu que ce monde décrépité et usé puisse retrouver la vigueur du premier âge? Tout ce qui penche vers son déclin s'affaisse inévitablement. Ainsi, le soleil, à son couchant, ne lance que des rayons affaiblis; ainsi la lune, au terme de sa révolution pâlit par degrés et perd chaque jour une partie de son croissant; ainsi l'arbre, couronné tout-à-l'heure de fleurs et de fruits, n'étaie plus que des rameaux séchés et stériles; ainsi encore, la source qui versait à flots pressés le tribut de ses ondes, tarie par le temps, laisse à peine échapper un filet d'eau. La sentence est portée: tout ce qui a un commencement grandit et tombe; l'abondance s'épuise, la force s'énerve; après le développement et la perfection, le déclin et la mort. Tu mets sur le compte des Chrétiens le dépérissement de la nature. J'aimerais autant que le vieillard nous imputât l'appauvrissement de son sang, la dureté de son oreille, l'affaiblissement de sa vue, la langueur de ses jambes, l'altération graduelle de ses organes, enfin toutes les infirmités qui l'assiègent. C'est encore à nous apparemment qu'il faut s'en prendre si la vie humaine, qui autrefois embrassait huit ou neuf siècles, peut à peine se traîner aujourd'hui à la centième année.

Mais quoi ! les cheveux blanchissent sur la tête de l'enfance ; les têtes sont chauves sans avoir perdu leur parure. Ce n'est plus la vie qui va s'éteindre sous les glaces de la vieillesse, c'est la vieillesse qui commence au berceau ; tant les créatures déclinent rapidement dans cette décadence universelle ; tant elles se précipitent vers leur fin ! Après cela, qu'on s'étonne de cet amas de ruines, quand le monde tombe en ruines sous nos yeux !

Poursuivons ! on se plaint de guerres fréquentes et prolongées, dis-tu. La stérilité, la famine viennent combler les terreurs ; la santé est envahie par des maladies contagieuses ; des pestes moissonnent des générations tout entières. Sache-le-bien ; ces calamités ont été prédites il y a longtemps. Elles iront toujours en grandissant, toujours revêtant des formes plus hideuses, manifestation toujours plus terrible de la colère divine à mesure que nous toucherons davantage aux derniers jours. Car elles ne sont pas, comme tu le dérites avec une puérile ignorance et une jactance orgueilleuse, le châtement de nos mépris pour vos dieux : elles sont le juste salaire de vos outrages envers le Dieu véritable. En effet, s'il est l'arbitre suprême, le régulateur absolu de l'univers ; si aucun événement ne prévient son ordre ou sa permission, il en résulte que ces malheurs publics, messagers de la colère céleste, ce n'est pas nous, serviteurs de Dieu, qui les provoquons, mais qu'ils vous sont envoyés pour vous punir, vous qui, ne songeant ni à craindre, ni à chercher le Seigneur, restez engagés dans de vaines superstitions au lieu d'embrasser la religion véritable. Le Dieu unique proclame par ces fléaux qu'il veut être seul adoré, seul invoqué dans l'univers. Ecoute les oracles émanés de sa bouche : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul. Tu n'auras pas d'autres dieux que moi. » Gardez-vous de courir après des dieux étrangers pour les servir et les adorer, et ne contraignez pas ma colère à vous perdre en vous courbant devant l'ouvrage de vos mains. » Voici dans quels termes un prophète, rempli de l'Esprit saint, annonce la colère et les vengeances du Seigneur : « Le Seigneur des armées

« m'a parlé ainsi : Parce que ma maison est délaissée, et que  
 « chacun de vous se hâte vers la sienne, j'ai défendu aux  
 « cieux de répandre leur rosée, et à la terre de porter ses  
 « moissons. J'ai appelé le glaive sur la terre, sur les monta-  
 « gnes, sur le blé, sur le vin, sur l'huile, sur toutes les pro-  
 « ductions des champs, sur les hommes, sur les animaux, et  
 « sur toutes les œuvres de ses mains. » Ailleurs, un autre prophète répète l'anathème : « Je ferai pleuvoir sur une ville, et  
 « je ne ferai pas pleuvoir sur une autre ville ; une partie sera  
 « arrosée, et l'autre, sur laquelle je n'aurai pas répandu la pluie,  
 « sera desséchée. Deux ou trois villes viendront dans une seule  
 « ville pour y boire de l'eau, et elles ne seront pas désalté-  
 « rées ; et vous ne revenez pas à moi, dit le Seigneur ! »

Tu l'as entendu ! Dieu s'irrite et menace, parce que vous ne revenez pas à lui. Et cependant tu t'étonnes ou tu murmures de ce qu'au milieu de vos mépris et de votre endureissement la pluie descend si rarement des cieux sur des plaines arides, de ce qu'un sol affamé ne produit plus que des plantes maigres, et décolorées ; de ce que la tempête déracine les oliviers ; de ce que la grêle déchire les vignes ; de ce que la sécheresse tarit les fontaines ; de ce que des souffles pestilentiels infectent les airs et moissonnent les populations. Ces maux sont la suite de vos iniquités. Dieu s'irrite de plus en plus en voyant que votre perversité résiste à la voix de ses fléaux. Il n'envoie ces calamités que pour corriger les rebelles ou pour châtier les méchants, ainsi qu'il le déclare lui-même dans les saintes Ecritures : « Val-  
 « nement, dit-il, j'ai frappé vos fils ; ils n'ont pas embrassé ma  
 « loi. » Et le prophète dévoué lui répond : « Tu les a frappés,  
 « Seigneur ; et ils n'ont pas gémi : tu les a brisés, et ils n'ont  
 « pas voulu accepter le châtiment. » O crime ! voilà que les  
 fléaux célestes sont déchainés, et on n'entend pas un seul cri de frayeur ou de détresse ! Les verges meurtrissent, les fouets déchirent, et personne ne s'humilie devant celui qui leur a dit : Frappez ! Jusqu'où s'emporterait donc la perversité humaine, si la Providence laissait aux forfaits leur impunité, spectatrice indifférente des événements de ce monde ? Tu accuses la terre,

les cieux , tous les éléments , de ne pas se prêter docilement à tes volontés ou à tes plaisirs ! Mais toi , sers-tu ce grand Dieu , par lequel toutes les créatures te servent ? obéis-tu à l'être souverain qui a subordonné la nature entière à tes caprices ? Tu attends de ton esclave une soumission aveugle : homme d'un jour , tu contrains un homme à t'obéir , un homme appelé à la vie aux mêmes conditions que toi , condamné à mourir par le même décret , doué des mêmes organes , ton égal du côté de l'âme , ton égal dans ses droits à l'éternité. Cependant , à sa première rébellion , que dis-je ? s'il a négligé de remplir la moindre de tes volontés , maître impérieux , exécuteur sans pitié des droits que tu tiens de ta domination , tu oses bien lever le fouet contre ton semblable ; la faim , la soif , la nudité , le fer , les cachots , la croix même , tout sera mis en œuvre pour châtier son oubli ou sa révolte. Malheureux ! et quand tu t'armes ainsi de ta qualité de maître pour écraser ton frère , tu ne reconnais là-haut ni Seigneur , ni maître ! Viens accuser encore les calamités que la main divine épanche sur la terre. Quoique ses vengeances aient grondé sans profit pour nous , et que la terreur n'ait pas élevé vers lui un seul regard suppliant , par-delà ces châtimens , il lui reste encore des cachots éternels , des flammes , des tortures sans fin , où le gémissement de la prière ne sera point écouté , représailles bien légitimes , puisque les avertissemens célestes ont été foulés aux pieds. « Enfans d'Israël , nous erie Dieu par son prophète , écoutez la parole du Seigneur. Le Seigneur va entrer en jugement avec les habitans de cette contrée parce qu'il n'y a ni vérité , ni miséricorde , ni science de Dieu sur la terre. Les blasphèmes , les mensonges , l'homicide , l'adultère , la rapine , l'ont inondée comme un déluge , et le sang s'est mêlé au sang. C'est pourquoi la terre pleurera. Tout ce qui l'habite languira , et les animaux des champs , et les oiseaux du ciel , et les poissons de la mer. Nul ne juge ni ne blâme. » Eh quoi ! Dieu s'indigne contre le mensonge , les dissolutions , les fraudes , la cruauté , la fureur , l'impiété ; et au bruit de ses menaces pas une seule conversion ! pas un salutaire tremblement ! pas un cœur qui

s'ouvre à la connaissance du Dieu véritable ! Les prédictions s'accomplissent , et les afflictions du temps ne sont pas un remède pour l'avenir ! Enfermés dans un cercle d'angoisses qui serrent le cœur et laissent à peine la faculté de respirer, nous n'en avons pas moins le loisir d'être méchants ; on s'étourdit sur sa conscience ; on s'oublie soi-même pour juger les autres ; on maudit la main qui frappe , comme si ce long enchaînement de crimes pouvait amener autre chose que des châtimens ; comme si toutes ces tribulations pouvaient se mesurer avec la grandeur des forfaits !

Toi qui juges les autres , sois enfin ton propre juge ! Porte la lumière dans les ténèbres de ta conscience , que dis-je ! puisque tu as perdu jusqu'à la crainte et la pudeur du vice , et que tu ériges en triomphe ton infamie elle-même , considère enfin ta nudité , donnée en spectacle à tout le monde , et prends pour te voir les yeux de chacun. Tu nourris au fond de ton cœur ou l'enflure de l'orgueil , ou la cupidité de l'avarice , ou les emportemens de la colère , ou la fureur prodigue du jeu , ou les vapeurs de l'ivresse , ou le venin de l'envie , ou les souillures de la débauche , ou les feux de la volupté. Viens demander ensuite pourquoi la colère de Dieu déborde sans cesse ; lorsque le torrent des crimes monte de jour en jour.

Des ennemis surgissent de toutes parts , dis-tu ! Comme si , à défaut d'ennemis la paix pouvait subsister même sous la toge. Des ennemis surgissent ! mais quand même nous refoulerions les étrangers et les barbares en leur renvoyant les périls qu'ils nous apportent , réponds-moi : la délation , la violence , la tyrannie des riches , n'entretiennent-elles pas au-dedans une lutte mille fois plus terrible ? Tu te plains de la stérilité et de la famine ! comme si la cupidité ne produisait pas une disette plus cruelle que la sécheresse ; comme si le fléau de la misère publique ne s'accroissait pas par vos calculs usuraires et vos criminels accaparements ! Le ciel nous ferme le trésor de ses pluies ! mais ici-bas les greniers s'ouvrent-ils à l'indigence ? La terre est avare de ses productions ! mais alors qu'elles sont abondantes , les pauvres y ont-ils la moindre part ? La peste et la

contagion nous dévorent ! la contagion et la peste ont révélé ou grossi les crimes de chacun. Elles ont montré l'insensibilité refusant des secours aux malades, et l'avarice convoitant d'une bouche béante la dépouille des morts. N'a-t-on pas vu cette bande d'hommes cupides, si froids pour les devoirs de la charité, si ardents pour des gains sacrilèges, abandonner la couche des mourants pour se précipiter sur la succession des morts, afin de bien constater qu'ils n'ont délaissé le moribond que par la crainte de le sauver en le soignant ? S'emparer violemment des biens du mort, n'est-ce pas témoigner que l'on faisait des vœux contre le malade ? Grand Dieu ! au milieu d'une si grande calamité, l'effroi ne peut pas même conseiller la vertu et, à l'aspect de ces victimes qui tombent par milliers, nul ne songe que lui aussi est mortel. On circule, on se presse, on pille, on est pillé ; plus d'hésitation ni de crainte dans le brigandage ; partout on jette le masque. A voir l'empressement, la rapacité de chacun, vous diriez que la spoliation est licite, que le déprédateur accomplit un devoir indispensable, et que, s'abstenir du bien d'autrui, c'est perdre le sien. Les brigands du moins gardent quelque retenue ; ils vont cacher leurs crimes dans des solitudes écartées, dans des gorges inaccessibles ; leurs forfaits ont pour voile les ténèbres et le silence de la nuit. Ici, l'avarice ne prend pas même la peine de se déguiser. Protégée par son audace, elle marche la tête haute ; elle étale au grand jour sa brutale convoitise, toujours insatisfaisable. De là les faussaires, les empoisonneurs, les assassins, promenant jusqu'au centre de la ville leur scandaleuse impunité, et s'enhardissant au crime sous cette sauve-garde. Les scélérats pullulent ! pas un homme vertueux pour les châtier ; juge, accusateur, on ne redoute plus rien ; la probité baisse la tête, les témoins gardent le silence ; les tribunaux sont vendus, et le triomphe est assuré au malfaiteur.

Eclairé par l'Esprit saint ainsi que par les lumières de sa propre raison, le prophète nous déclare que Dieu a le pouvoir d'enchaîner ces fléaux, si nos péchés ne font pas obstacle à sa miséricorde. « Le bras du Seigneur, s'écrie-t-il, s'est-il

« raccourei pour qu'il ne puisse plus vous sauver ! Son oreille  
 « s'est-elle appesantie pour qu'elle ne puisse plus vous enten-  
 « dre ? Mais vos crimes vous ont séparé de votre Dieu ; vos  
 « péchés vous ont voilé sa face , et il ne vous exauce pas. « Que  
 chacun songe donc à ses prévarications ; qu'il interroge les  
 plaies de sa conscience , et il cessera de s'en prendre à Dieu  
 ou aux Chrétiens , en reconnaissant qu'il n'a que trop mérité  
 les châtimens qu'il endure.

Mais que dire du point principal sur lequel roule notre différend ? Vous nous condamnez malgré notre innocence , et vous vous déchaînez contre les serviteurs du Christ , pour outrager dans nos personnes le Dieu que nous adorons. Peu contents de souiller votre vie par de honteux dérèglements , par des scélératesses sans nombre , par des rapines sanglantes ; de renverser la religion véritable par de ridicules superstitions ; enfin de ne chercher ni de redouter le Seigneur , il faut encore que vous vous emportiez à d'injustes persécutions contre ceux qui , le connaissant , vouent à sa majesté divine un culte digne de lui. Il ne te suffit pas , Démétrianus , de ne point honorer notre Dieu ; tu ne veux pas même qu'on l'honore. L'homme qui se courbe devant de muettes idoles , devant des simulacres taillés de ses mains , que dis-je ! quiconque se prosterne devant des monstres impurs , tu l'as pour ami ; ta haine ne s'appesantit que sur le serviteur du vrai Dieu. Des bûchers , chargés de victimes , fument partout dans vos temples , et le vrai Dieu n'a pas d'autels , ou bien il n'en a qu'en secret ! Le crocodile , le cynocéphale , le serpent , la pierre elle-même , tout est Dieu ; le Dieu véritable seul ne le sera pas , ou ne pourra être adoré impunément. A l'innocence , à la justice , à l'objet des divines affections , les chaînes , les spoliations , les cachots , le fer homicide , les bêtes sauvages , les flammes dévorantes ! Des douleurs isolées , une mort simple et rapide , ne sauraient rassasier ta haine. Il te faut de longues tortures pour déchirer nos corps , des supplices variés pour nous mettre en lambeaux , et , pour mieux te repaître de nos souffrances , ta cruauté ingénieuse invente des châtimens inconnus. Quelle est donc cette fantaisie

de bourreau, cette soif inextinguible de notre sang ? Choisis une fois pour toutes dans cette alternative : ou la profession du Christianisme est un crime, ou elle ne l'est pas. Si elle est un crime, frappe sur-le-champ le coupable qui se déclare ; si elle ne l'est pas, pourquoi condamner l'innocent ? A quoi bon la question, quand j'avoue le fait ? Si la pusillanimité m'avait décidé à cacher par un mensonge mon attachement à ma religion et mon mépris pour vos dieux, à la bonne heure ; je concevrais les tortures pour me contraindre à des aveux. Ainsi, dans l'information judiciaire, la douleur accusatrice arrache aux coupables des révélations que la bouche eût toujours refusées sans l'aiguillon de la souffrance ; mais moi, quand je crie le premier et à haute voix : Je suis Chrétien ! encore un coup, à quoi bon la torture ? Ne suis-je plus le même homme qui a renversé tes idoles, non pas timidement, avec mystère, loin de tout témoin, mais au grand jour, mais sur la place publique, mais en présence des chefs et des magistrats ? A tes premiers motifs de ressentiment, n'ai-je pas voulu ajouter un crime plus impardonnable encore, le crime d'avoir confondu le paganisme et ses dieux par une éclatante prédication, en me déclarant Chrétien dans la partie de la ville la plus fréquentée, au milieu d'un immense concours de peuple ? Pourquoi s'attaquer à un corps débile ? Pourquoi lutter contre une chair périssable ? Viens engager le combat contre la vigueur de mon âme : brise l'énergie de mon courage, bats en ruines ma foi et renverse-la, si tu le peux, par le raisonnement et la discussion ; ou, si tes dieux ont quelque puissance, qu'ils se lèvent et se vengent ! que leur majesté les défende. Mais que pourraient-ils pour leurs adorateurs, quand ils sont impuissants contre leurs contempteurs ? Si le protecteur est plus fort que son protégé, tu es par cela même supérieur à tes dieux. Alors changez de rôle : à eux de t'adorer, à eux de trembler devant leur maître ! Misérables captifs, qu'il faut incessamment défendre si on ne veut pas qu'ils périssent, ils ont besoin de ton bras pour venger leurs affronts ! Rougis donc d'adorer des idoles, qui ne sont rien que par toi ; rougis d'attendre quel ue protection de tes stupides protégés.

Oh ! que n'as-tu la curiosité de les voir et de les entendre , alors que nous les adjurons , alors que battus par des verges invisibles , et sous la torture des paroles saintes , nous les chassons du corps qu'ils possédaient ; alors qu'avec une voix d'homme et de plaintifs gémissements , ils confessent , vaincus par le pouvoir d'en haut , le jugement à venir ! Approche , et reconnais la vérité de notre langage ; et puisque tu te proclames l'adorateur de ces divinités , crois du moins à tes divinités. Aimes-tu mieux avoir foi à toi-même ? Le démon , qui assiège ton cœur en ce moment , et répand sur ton intelligence d'épaisses ténèbres , parlera de toi devant toi-même. Tu nous verras suppliés par ceux que tu implores , redoutés par ceux que tu redoutes. Regarde ! ces maîtres que ton œil ose à peine contempler , les voilà enchaînés et tremblants sous nos mains comme de vils esclaves. Pour te confondre , faut-il autre chose que tes dieux livrant docilement , à notre voix , leurs honteux mystères , et ne pouvant déguiser , même devant des yeux païens , leurs prestiges et leurs impostures ?

Quelle faiblesse , disons-mieux , quelle aveugle extravagance que de se refuser à échanger les ténèbres contre la lumière , à briser les liens de la mort éternelle pour embrasser d'immortelles espérances , que de ne point trembler sous les menaces d'un Dieu , qui a dit : « Quiconque sacrifie à d'autres dieux que le Seigneur , sera exterminé ! » — « Ils ont adoré des dieux , ouvrage de leurs mains , dit ailleurs le prophète ; l'homme a courbé son front , le prince s'est humilié devant l'idole. Plus de miséricorde ! » Pourquoi ramper devant des divinités menteuses ? Pourquoi incliner ton corps devant de grossiers simulacres et une argile façonnée par la main de l'homme ? Les animaux marchent , la tête stupidement courbée vers la terre ; à toi , Dieu t'a donné un port majestueux , une stature élevée , et il a tourné ton regard vers lui. C'est là , c'est là qu'il faut attacher tes yeux ; cherche Dieu là-haut ; pour éviter l'enfer , porte au ciel ton cœur et ta pensée , qu'ils restent suspendus au-dessus de la terre. Pourquoi ramper basement avec le serpent , votre idole , pour trouver la mort ! Pourquoi te laisser en-

velopper dans la même ruine que le démon ? Reste ce que Dieu t'a fait ; garde la noble attitude de ton corps ; mets ton âme à l'unisson de ton corps et de ton visage. Pour connaître Dieu , commence par te connaître toi-même. Renonce à cet amas d'impostures , misérables inventions de l'homme. Reviens à Dieu ; jamais il n'est sourd à la voix qui l'implore. Crois à Jésus-Christ , que son Père a envoyé pour nous vivifier et nous racheter ; cesse de persécuter les serviteurs de Dieu et de son Christ , car la colère du Tout-Puissant prend soin de les venger. Voilà ce qui t'explique pourquoi le Chrétien obéit sans résistance à la main qui le saisit ; pourquoi il ne se révolte jamais contre la violence et l'outrage, quoique nous formions un peuple nombreux. La ferme conviction que notre mort ne restera pas impunie soutient notre courage et notre patience. La vertu cède au crime ; supplices et bourreaux, l'innocence accepte tout. Elle sait que plus la persécution aura été cruelle et injuste , plus la vengeance sera terrible autant que légitime , et que jamais l'impiété en délire ne se liguera contre le nom chrétien , que le ciel ne répondit soudain à ses attaques par d'immenses calamités.

Sans dérouler ici l'histoire du passé, ni les punitions infligées coup sur coup aux oppresseurs des élus , qu'il nous suffise de rappeler la catastrophe qui éclata récemment avec une si effrayante rapidité, et se manifesta par la destruction de tant de richesses , par l'épuisement des légions , par la dépopulation des villes et la ruine de l'empire<sup>1</sup>. Qu'on ne vienne pas nous répéter que c'est là l'œuvre du hasard ; il y a longtemps qu'il est écrit aux livres saints : « A moi la vengeance , dit le Seigneur, « et je l'accomplirai. » Ailleurs l'Esprit saint nous donne cet avertissement : « Ne dites pas : Je me vengerais de mon ennemi ; mais attendez que le Seigneur vienne à votre secours. » Il est donc évident que ces calamités , tirées des trésors célestes , au lieu d'être provoquées par nous , sont le salaire de notre mort.

<sup>1</sup> Voyez à ce sujet Lactance sur la mort des persécuteurs.

Mais comment, s'écrie-t-on ; le Chrétien serait-il vengé par ces fléaux , puisqu'ils l'atteignent comme les autres ?

Les adversités de ce monde atteignent celui qui met sa gloire et sa félicité dans le monde. Il pleure, il se lamente, quand il est malheureux ici-bas, l'homme qui n'a point de bonheur à attendre au terme de la carrière, qui a recueilli sur cette terre tout ce qu'il pouvait y recueillir ; pour qui les jouissances finissent avec la vie du siècle ; qui, dans ce voyage d'un jour, a saisi quelques heures de plaisir peut-être ; et maintenant envisage devant lui une éternité de douleurs. Nous qui avons confiance dans les biens de l'avenir, les maux présents nous affectent peu, l'adversité ne saurait nous abattre. Frappés dans notre fortune, dans notre santé, nous n'avons ni larmes, ni murmures. Vivant par l'esprit plutôt que par la chair, nous triomphons de la faiblesse du corps en lui opposant l'énergie de l'âme, soutenus par la pensée que nos souffrances ne sont qu'une épreuve passagère et un moyen de retremper nos forces. Croyez-vous que le Chrétien et le païen ressentent les disgrâces dans la même proportion, quand il y a tant de différence dans leur manière de les supporter ? Chez vous ; la plainte, l'impatience, les cris ; de notre côté, une religieuse soumission, toujours calme, toujours forte, toujours reconnaissante envers la Providence. Nous, sans rien demander à ce siècle orageux, tranquilles et résignés, nous supportons ses tempêtes, et attendons en silence le grand jour des promesses. En effet, tant que ce corps mortel n'est pas détruit, il subit la loi commune des corps ; la mort seule, en brisant les liens qui l'unissent à l'humanité, l'affranchira pour jamais des maux qui pèsent sur l'humanité. Bons et méchants, nous sommes rassemblés pour quelques jours dans le même édifice. Rien de ce qui a lieu dans cette enceinte n'est étranger à la communauté, jusqu'à ce que chacun de nous, au terme marqué, entre dans les tabernacles de la vie ou de la mort éternelle. Ainsi, parce que, retenus encore dans la prison des sens, nous sommes battus des mêmes vents de l'adversité, n'en concluez pas pour cela que notre destinée soit égale à la vôtre. Le châtement consis-

tant surtout dans le sentiment de la douleur, il est manifeste que le Chrétien calme et impassible n'a aucune part à la souffrance qui vous arrache des cris. L'espérance et la foi nous soutiennent. Au milieu des ruines d'un monde qui croûle, notre âme demeure ferme, inébranlable; notre résignation; presque joyeuse, se repose tranquillement sur son Dieu, au souvenir des consolantes paroles du prophète: « Le figuier ne fleurira plus; le germe de la vigne sera détruit; l'olivier frustrera les espérances du laboureur; les brebis seront enlevées du bercail et les troupeaux ne rempliront plus nos étables. Pour moi, je me réjouirai dans le Seigneur; je tressaillerai de joie dans le Dieu de mon salut. » Non, le serviteur de Dieu, appuyé sur le fondement indestructible de la foi et de l'espérance, ne saurait être ébranlé par les assauts du siècle. La vigne trompe l'attente du laboureur; l'olivier est infidèle à ses promesses; les moissons sèchent et meurent sur un sol aride; qu'importe au Chrétien ! N'est-ce point après la beauté et les délices du paradis qu'il soupire ? Richesse, abondance, fécondité, tous ses vœux sont là-haut. Son âme se dilate dans le Seigneur, et, les yeux constamment fixés sur les biens à venir, il n'est point de tribulations qu'il n'endure avec patience.

En effet, nous qui avons dépouillé le limon de la naissance terrestre pour renaître spirituellement, nous qui ne vivons plus de la vie du monde, mais de la vie de Dieu, nous ne pourrions entrer en possession des promesses qu'au moment où nous retournerons dans le sein de Dieu. Jusque-là cependant, s'agit-il d'écarter l'ennemi, d'obtenir des pluies bienfaisantes, de conjurer ou de diminuer les fléaux qui pèsent sur l'empire, nous adressons à Dieu, et le jour et la nuit, de ferventes prières, pour lui demander votre salut, le maintien de la paix et le secours de sa protection. Ainsi, de ce que la communauté de la chair et les conditions de notre nature nous associent sur la terre aux mêmes tribulations que les profanes et les ennemis de Dieu, n'allez pas conclure que ces fléaux ne sont pas le châtiment de vos crimes. L'oracle divin et la voix du prophète sont là pour attester que la colère de Dieu s'appesantira sur les

opresseurs de la vérité, et que, si les hommes ne nous laissent pas sur la terre sans persécutions, Dieu non plus ne nous laissera pas sans vengeance. Qu'ils sont terribles les fléaux par lesquels il prend en main notre défense dès le monde présent ! Il laisse quelquefois éclater ainsi sa colère pour nous donner une idée de ses vengeances futures. En effet, outre les calamités du temps, il a le jour de son jugement, jour terrible, que la sainte Ecriture nous signale en ces termes : « Poussez des hurlements ; le jour du Seigneur approche, jour inévitable, plein d'indignation et de colère, qui fera de la terre un désert, jour qui exterminera les impies ! » Et ailleurs : « Voilà qu'un jour viendra enflammé comme la fournaise ; et tous les superbes et tous ceux qui commettent l'iniquité seront comme la paille ; et le jour qui vient les embrasera, dit le Seigneur des armées. »

Dieu promet aux flammes éternelles les étrangers, c'est-à-dire les profanes qui n'appartiennent point à la race divine, parce qu'ils ne sont pas devenus les enfants de Dieu par la régénération spirituelle. Ailleurs il nous assure encore qu'au jour où il enverra ses anges dépeupler le monde et perdre les générations humaines, il n'y aura d'épargnés que les serviteurs fidèles, honorés de la seconde naissance, et sur lesquels brillera le signe de Jésus-Christ. La menace est formelle : « Frappez ! que votre œil n'épargne pas ; et n'ayez pas pitié. Frappez le vieillard, le jeune homme, la jeune fille, l'enfant au berceau et les femmes ; frappez jusqu'à la mort. Mais ne touchez point à quiconque sera marqué de mon sceau. » Et quel est donc ce sceau mystérieux ? Sur quelle partie de notre corps sera-t-il imprimé ? Le prophète va nous répondre : « Passe à travers la ville, au milieu de Jérusalem, et marque mon signe sur le front des hommes qui pleurent et qui gémissent sur toutes les abominations commises au milieu d'elle. » Que ce signe protecteur appartienne à la passion et au sang de Jésus-Christ, et qu'il n'y ait de salut que pour quiconque en sera marqué, le témoignage de Dieu le prouve encore : « Et le sang sera le signe des maisons où vous serez ; car je verrai le sang, et je pas-

« serai, et la plaie de la mort ne vous atteindra pas ; lorsque  
« je frapperai la terre d'Égypte. »

Les ombres ont fait place à la réalité. Ce qui se passait autrefois en figure dans l'immolation de l'agneau pascal s'accomplit aujourd'hui dans la personne de Jésus-Christ. De même que le peuple juif ne put échapper au fléau qui dévorait l'Égypte, que marqué du sang de la victime, de même, dans la grande et dernière catastrophe, il n'y aura de sauvé que celui sur le front duquel on reconnaîtra le sang et le signe du Rédempteur.

Songez à votre éternité, pendant qu'il en est temps encore ; et puisque le monde touche à sa fin, ne vous laissez pas séduire par la superbe et insolente domination que vous usurpez ici-bas sur des hommes justes, religieux, résignés. Ne voyez-vous pas l'avoine et l'ivraie lever au milieu des plus belles moissons leur tête triomphante ? Ne dites pas : Ces calamités nous viennent du mépris que les Chrétiens affichent pour nos dieux ! Sachez au contraire que la colère de Dieu s'appesantit sur vous, afin que vous le reconnaissiez à ses vengeances, puisque vous ne l'avez pas reconnu à ses bienfaits. Cherchez Dieu ! il est tard, j'en conviens ; mais n'a-t-il pas dit par son prophète : « Cherchez Dieu, et votre âme vivra. » Oui, connaissez le Seigneur, quelque tard qu'il soit, parce que cet oracle est sorti de la bouche du Christ : « La vie éternelle, c'est de connaître  
« que vous êtes le seul Dieu véritable, et que Jésus-Christ a  
« été envoyé par vous. » Croyez à celui dont la parole est infaillible, et qui a prédit tous ces événements. Croyez à celui qui a promis la vie éternelle pour récompense de la foi, et qui punira l'incrédulité par des flammes sans fin. Lorsque viendra ce grand jour, quelle gloire pour la foi chrétienne ! quels châtimens pour l'incrédulité ! quelle allégresse pour les croyants ! quels amers regrets pour les impies de n'avoir point cru lorsqu'ils étaient sur la terre, et de ne pouvoir y retourner pour croire ? Une flamme toujours active, toujours dévorante, les consumera sans pitié. A ces épouvantables tourmens, point de fin ni de relâche ! Ces corps et ces âmes seront immortels pour la douleur. Là nous contemplerons à tout jamais dans leurs sup-

plices ceux qui ont insulté à nos souffrances d'un moment. Nos bourreaux ont cherché dans nos tortures des jouissances éphémères ; notre œil pourra se dédommager à son tour par l'éternel spectacle de leur éternelle misère, suivant le témoignage de la sainte Ecriture : « Leur ver ne mourra pas, et leur feu ne s'éteindra point, et ils seront à jamais un objet d'horreur pour toute chair. » Et ailleurs : « Alors les justes se soulèveront avec une grande fermeté contre ceux qui les ont tourmentés et qui ont méprisé leurs travaux. A cette vue, les impies seront troublés et dans un grand effroi ; ils s'étonneront de ce salut inespéré et soudain. Ils diront en eux-mêmes, se repentant et gémissant dans l'angoisse de leur esprit : Les voilà, ceux que nous avons en mépris et qui étaient l'objet de nos outrages ! Nous, insensés, nous estimions leur vie une folle et leur fin un opprobre. Et les voilà comptés parmi les fils de Dieu, et leur partage est entre les saints. Nous avons donc erré hors de la voie de la vérité, et la lumière de la justice n'a pas lui à nos yeux, et le soleil de l'intelligence ne s'est pas levé sur nous. Nous nous sommes lassés dans la voie d'iniquité et de perdition, et nous avons marché par des chemins difficiles ; mais nous avons ignoré la voie du Seigneur. Que nous a servi l'orgueil ? que nous a procuré l'ostentation des richesses ? Toutes ces choses ont passé comme l'ombre. » Repentir stérile ! larmes infructueuses ! supplications qui ne seront jamais exaucées ! Ils n'ont point voulu croire à l'éternité des récompenses, ils croiront, hélas ! trop tard pour eux, à l'éternité des châtimens.

Mettez donc votre vie et votre salut en sûreté, puisque vous le pouvez encore. Vous le savez, il nous est défendu de vous haïr ; jamais nous ne sommes plus agréables à Dieu que dans le moment où nous répondons à vos injures et à vos violences par la patience et le pardon. Nous vous en conjurons donc, usez de la faculté qui vous est laissée ; mettez à profit les derniers jours que le ciel vous destine. Hâtez-vous de satisfaire à la divine justice ; sortez de la nuit des superstitions et ouvrez les yeux à la pure, à l'éclatante lumière de la religion véritable. Nous ne

portons point envie à vos avantages , gardez-les ; nous ne cherchons point à vous cacher les dons de Dieu. En échange de votre haine, nous vous rendons la bienveillance et la charité ; pour prix de vos tortures , nous vous ouvrons la carrière du salut. Croyez et vivez ; et , après nous avoir immolés dans le temps , venez vous enivrer avec nous des béatitudes de l'éternité. Une fois hors de ce monde, plus de pénitence , plus de satisfaction possible ! alors , sans espoir de retour, ou la vie ou la mort ; ou Dieu ou le démon.

Mais , direz-vous , peut-être le nombre de nos années ou la multitude de nos fautes est un obstacle à notre salut. Détrompez-vous ! la pénitence n'arrive jamais trop tard , tant que l'homme est encore sur la terre ; les avenues de la miséricorde sont toujours ouvertes , et l'accès est facile à qui cherche la vérité. Vainement votre vie est près de s'éteindre ; implorez votre pardon , confessez de cœur et de bouche le Dieu unique , le Dieu véritable , et votre repentir a mérité le pardon ; et le salut est assuré à votre foi ; et votre mort n'est qu'un passage à l'immortalité. Cette grâce , c'est Jésus-Christ qui vous l'accorde ; c'est lui qui vous l'a conquise en triomphant de la mort par le trophée de sa croix ; en rachetant au prix de son sang quiconque croit en lui ; en réconciliant l'homme avec Dieu le père ; en rendant , par une régénération spirituelle , une seconde vie à l'homme tombé. Marchons tous sous ses drapeaux , s'il est possible. Arrivons au terme de la carrière , marqués de son sceau et de son sacrement. Il nous ouvre le chemin de la vie ; il nous ramène au séjour du bonheur, dans la céleste patrie. Devenus fils de Dieu par son adoption , rachetés par son sacrifice , nous règnerons , nous triompherons éternellement avec lui. Chrétiens ici-bas , le Christ nous admettra là-haut à la participation de sa gloire. Heureux de la possession de Dieu le père , nous nous enivrerons devant lui des plus pures voluptés , en chantant le cantique de la reconnaissance. Quel autre sentiment en effet que celui de la joie et de la reconnaissance pourrait trouver place dans un cœur qui , tout-à-l'heure sujet à la mort , vient de conquérir l'assurance de son immortalité ?

## VI.

DE LA VANITÉ DES IDOLES <sup>1</sup>.

Il n'y a qu'un Dieu : le Christ est la porte par laquelle on arrive au salut ; et ces vains simulacres, devant lesquels le vulgaire fléchit le genou, ne sont pas des divinités ; voilà ce que personne n'ignore. Ces personnages furent jadis des souverains pour lesquels les hommages du trône se perpétuèrent au-delà du tombeau. De là les temples érigés en leur honneur ; de là ces images, ces statues, pour rappeler leurs traits anéantis par la mort ; de là ces immolations de victimes, ces jours de fête, ces solennités de toute espèce. La postérité changea en culte les témoignages de la reconnaissance et les regrets de la douleur. Voyons si notre assertion est applicable à chacun d'eux.

Mélicerte et Leucothoë se précipitent dans la mer et deviennent par la suite les divinités de cet élément. Castor et Pollux meurent afin de vivre tour-à-tour ; Esculape est foudroyé pour se réveiller dieu ; Hercule, consumé dans les flammes de l'Æta, y laisse tout ce qu'il avait de mortel ; Apollon garde les troupeaux d'Admète ; Neptune bâtit les remparts de Laomédon, et, architecte malencontreux, se retire frustré de son salaire. On visite encore dans l'île de Crète l'autre de Jupiter, et on y montre son tombeau. On sait que, dépouillé de son trône et chassé par lui, Saturne chercha une retraite dans le Latium, d'où est venu le surnom de cette contrée. Le roi fugitif, en échange de ses bienfaits, apporta dans l'Italie les lettres de l'alphabet, et donna à la monnaie sa première empreinte. De là le trésor placé sous la garde de Saturne. Il se livra aux travaux champêtres ; de là cette faux que les peintres mettent dans la main du vieillard. Janus lui avait offert l'hospitalité ; le janicule lui emprunta son

<sup>1</sup> Ce traité n'est guère que la reproduction des idées de Tertullien, quelquefois avec les mêmes expressions.

nom, et le mois de janvier fut institué en son honneur. On le représente avec deux visages, parce que, debout entre l'année qui s'écoule et l'année qui commence, il semble les regarder à la fois l'une et l'autre. Quant à l'Africain, il adore sans pudeur ses monarques, et ne prend pas même la peine de déguiser son culte. Qu'on ne demande plus pourquoi la religion, avec cette prodigieuse multiplicité de dieux, revêt toutes sortes de formes parmi tant de nations diverses qui honorent chacune quelqu'un de leurs ancêtres. Nous lisons, dans une lettre assez étendue qu'Alexandre écrivait à sa mère, cette révélation curieuse. Un prêtre, disait-il, intimidé par sa puissance, lui avait livré le secret de ces dieux-hommes; ce secret, le voici : Le respect pour les rois et pour la mémoire des ancêtres, grandissant avec le temps, s'était converti en culte et en sacrifices.

Mais, s'il est né des dieux jadis, pourquoi n'en voyons-nous plus naître de nos jours, à moins peut-être que Jupiter n'ait vieilli ou que la fécondité de Junon ne soit épuisée? Ces dieux ont combattu pour les Romains, dit-on : fort bien; mais pourquoi ces immortels de même aloi n'ont-ils pu arrêter les aigles romaines, quand il s'agissait de sauver leurs adorateurs? Nous connaissons tous ces dieux de bas étage qui pullulèrent à Rome; c'est un pieux mensonge de Proculus qui divinisa Romulus. J'en dis autant de Picus, de Pilumnus, de Tibérinus, de Consus, dieu de la fraude, et bientôt érigé en dieu du conseil, par les soins de Romulus, aussitôt que la perfidie eut triomphé dans l'enlèvement des Sabines. Tatius métamorphosa en déesse une Cloacine, trouvée dans un égout; Hostilius consacra la peur et la pâleur; la fièvre eut son temple, grâce à je ne sais quel visionnaire, et deux courtisanes fameuses, Acca et Flora, reçurent les honneurs de l'apothéose. Tels sont les dieux de Rome. Au reste, ce Mars, objet du culte des Thraces, le Jupiter de la Crète; Junon, adorée à Samos, à Argos, en Phénicie; Diane taurique, la mère des dieux, dont le mont Ida célèbre les fêtes; tous ces monstres de l'Égypte, importés en Italie, ne sont pas des dieux. Supposez-leur le moindre degré de puissance, eussent-ils laissé crouler leur empire et celui de leurs adorateurs?

Les Romains vénèrent encore les pénates vaincus, transportés à Rome par le fugitif Enée, aussi bien qu'une Vénus Chauve, surnom injurieux par lequel ils déshonorent leur déesse plus qu'Homère lui-même, lorsqu'il nous la montre blessée par Diomède. Quant à la prospérité des empires, ce n'est pas le mérite, c'est la fortune qui la distribue. Le Médè, le Perse, l'Égyptien, le Grec, dominent tour-à-tour; puis, quand tous les rôles sont joués, Rome paraît sur la scène. Mais remontez à son origine, vous rougirez pour elle. Des scélérats, des meurtriers se rassemblent dans un asile qui leur est ouvert; l'impunité en grossit le nombre. Courbez-vous! voilà le berceau de la future maîtresse du monde! Romulus va mériter de régner sur des brigands: il assassine son frère; il commence, sous les auspices de la violence, le mariage, œuvre de paix et de concorde; enlèvement, férocité, trahison, tout est mis en œuvre pour agrandir la cité naissante, et les noces de ses fils se célèbrent par un attentat aux droits de l'hospitalité, par une guerre sanglante contre les pères des nouvelles épouses. Deux siècles s'écoulent; le consulat, dignité suprême, remplace la royauté; il lui faut du sang comme à celle-ci. Brutus immole de sa main ses propres fils, heureux de monter au premier rang par un crime. Qu'on ne me dise plus que la puissance romaine grandit et se maintint par son respect pour les observances religieuses; ne me vantez plus ses auspices, ses présages. Non; son existence avait ses limites posées d'avance et une carrière fixe à parcourir; elle l'a parcourue. Les auspices! Mais Régulus leur fut religieusement soumis, et n'en subit pas moins la honte de la défaite et de la captivité. Mancinus, malgré son respect pour eux, passa sous le joug. Les poulets de Paulus avaient consenti à manger: Cannes, qui vit le général périr avec son armée, leur donna un éclatant démenti. Des présages malheureux défendaient à César de naviguer vers l'Afrique avant l'hiver: une navigation heureuse et une prompte victoire couronnèrent sa témérité. Où trouver la cause de cette démente, sinon dans une vaine raison qui trompe le crédule vulgaire par d'éblouissants prestiges, et empêche la vérité d'arriver jusqu'à lui. Il

faut l'imputer à des esprits corrompus et vagabonds qui , depuis qu'ils se sont plongés dans la fange de la terre et dépouillés de leur vigueur primitive , ne cherchent qu'à entraîner l'homme dans leur ruine , et à verser dans tous les cœurs le poison de leur propre dépravation. La poésie antique les connut sous le nom de démons. Socrate, s'il faut l'en croire, avait un de ces génies qui dirigeait toutes ses actions. Ils manifestent leur présence par des prestiges et des enchantements. Un des premiers magiciens cependant, Hostonès, assure avec beaucoup de sagacité que la forme du vrai Dieu échappe à nos sens, et que les anges véritables sont rangés autour de son trône. D'accord avec lui, Platon n'admet qu'un Dieu unique, et appelle anges ou démons, les créatures intermédiaires. Hermès Trismégiste ne reconnaît non plus qu'un seul Dieu, et il le proclame incompréhensible, insaisissable aux yeux comme à la pensée.

Ce sont ces esprits déchus qui s'enferment secrètement dans les statues consacrées et sous les représentations idolâtriques; eux qui allument l'enthousiasme au cœur du prêtre, eux qui font palpiter les fibres des victimes, qui gouvernent le vol des oiseaux, dirigent le destin, rendent des oracles; eux qui, trompeurs et trompés, enveloppent incessamment la vérité de nuages et de ténèbres, troublent la vie, inquiètent le sommeil. Ils vont plus loin : ils se glissent clandestinement dans les corps humains, en prennent possession, bouleversent l'âme, secouent et tordent les membres dans d'horribles convulsions, détruisent la santé, appellent les maladies, afin de pousser l'homme à chercher un remède au pied de leurs autels; puis, alors que rassasiés d'encens et gorgés de mets, ils consentiront à déserrer les corps qu'ils fatiguaient sous le fardeau de leur présence, ils appelleront faveur et guérison ce qui n'est que la cessation de leurs outrages. Détourner la créature du culte divin, lui dérober la connaissance de la religion véritable, pour la précipiter dans les superstitions de l'idolâtrie; envelopper dans leur châtement les complices de leurs crimes et de leurs erreurs, voilà leur but et leur occupation. Cependant, quand nous les

adjurons au nom du Dieu vivant, ils se retirent des corps qu'ils obsédaient, en confessant leurs noms. Regardez ! sous la puissance mystérieuse de nos paroles, vaincus par l'invisible majesté du Très-Haut, ici des verges les frappent ; là des flammes les consomment ; plus loin ils se débattent, étendus sur le cheval ; ils poussent des gémissements et des vociférations, et proclament même, en face de leurs adorateurs, qui ils sont, d'où ils viennent, et à quel moment ils se retirent. Alors on les voit tantôt s'échapper brusquement, tantôt disparaître par degrés selon que la foi du patient ou que la grâce du médecin spirituel hâte leur départ. De là ils s'en vont soulever les haines populaires contre le nom chrétien, afin que le monde nous haisse avant de nous connaître, de peur que, s'il venait à nous connaître, il n'embrassât nos dogmes, ou du moins ne pût nous condamner.

Il n'y a donc qu'un Dieu, maître et Seigneur de toutes choses. En effet, cette dignité incommunicable n'admet ni communauté, ni partage, parce que seule elle possède la toute-puissance. Empruntons à la terre ses exemples, pour les appliquer à la souveraineté divine. Montrez-moi une époque de l'histoire où l'association à l'empire ait commencé avec bonne foi, ou du moins n'ait pas expiré dans des flots de sang ! A Thèbes, la haine la plus ardente divise les deux frères, et les poursuit jusque dans les flammes de leur bûcher. A Rome, les deux jumeaux, conçus et portés dans le même sein, se trouvent à l'étroit sur le même trône. Pompée et César sont alliés ; mais leur puissance rivale brise le nœud qui les enchaîne. Et pourquoi s'en étonner dans l'homme ? L'unité se retrouve partout dans la nature : les abeilles n'ont qu'un roi, les troupeaux qu'un chef. A plus forte raison, n'y aura-t-il qu'un maître souverain, qui, par sa parole, ordonne tout ce qui est, le gouverne par sa sagesse, le soutient par sa puissance. Plus clair que la vue, il échappe à nos regards ; plus subtil que le toucher, il est inaccessible à nos sens ; supérieur à l'intelligence, notre pensée ne peut l'atteindre ; jamais nous ne le comprenons mieux qu'en le nommant l'incompréhensible. Mais où est le temple digne de

ce Dieu qui a l'univers pour temple ? Quand l'homme , chétive créature , étend au loin son habitation , irai-je circonscrire dans une étroite enceinte la majesté divine ? Notre cœur , voilà son plus magnifique sanctuaire ; c'est là qu'il veut être adoré. Ne cherchons pas de nom à Dieu ; son nom , c'est Dieu. Il faut des noms pour distinguer par une désignation spéciale la multitude des objets ; en disant Dieu , vous avez tout dit , parce que rien ne lui ressemble. Il est seul , il est unique ; et pourtant son immensité est répandue partout. Le vulgaire lui-même , entraîné par un instinct naturel , sent autour de lui l'âme , l'intelligence de son auteur , et confesse mille fois le jour sa présence. Ne l'entendons-nous pas s'écrier à chaque moment : « O Dieu !... « Dieu le voit !... Je me recommande à Dieu !.... Dieu vous le « rende !.... Dieu le veut ainsi !.... Si Dieu le permettait !.... » Voilà bien le comble du crime ! ils refusent de reconnaître celui qu'il n'est pas possible d'ignorer !

Jésus-Christ existe ; le salut est descendu dans le monde par son incarnation ; nous l'avons dit. Apprenez la merveilleuse économie de ce mystère.

Anciennement les Juifs étaient la nation chérie du Très-Haut ; leurs ancêtres pratiquaient la justice et vivaient sous l'observance de la loi. Un empire florissant et une population nombreuse furent la récompense de leur fidélité. Mais bientôt arrivèrent l'oubli de Dieu , la révolte , la folle confiance dans les prospérités de leurs pères , le mépris des préceptes , et , à la suite des prévarications , la perte de la grâce. Quels furent leurs désordres ? jusqu'à quel point outragèrent-ils la religion ? Il n'est pas besoin d'invoquer leur témoignage ; tout muets qu'ils sont , ils le proclament assez haut par la voix de leurs désastres. Arrachés à leur ciel , bannis de leur patrie , errants dans tout le monde , ils sont réduits à implorer l'hospitalité étrangère. Dieu avait prédit en effet que , vers la fin des jours , il se choisirait parmi toutes les nations un peuple d'adorateurs , peuple soumis , peuple fidèle , pour lequel il ouvrirait tous ses trésors , et ferait pleuvoir l'abondance de ses grâces , qu'avaient répudiées les Juifs. Le Verbe éternel , le fils de Dieu , celui que les prophètes

avaient unanimement signalé comme devant être la lumière nouvelle et le réparateur du genre humain, est envoyé pour consommer ce grand œuvre. Il est la vertu de Dieu, sa raison, sa sagesse, sa gloire. Il descend dans le sein d'une vierge; esprit immortel, il revêt notre mortalité; le Dieu s'unit à l'homme. Voilà notre Dieu, voilà Jésus-Christ médiateur entre son Père et nous; il s'abaisse jusqu'à la créature pour élever la créature jusqu'à son Père. Ce qu'est l'homme, le Christ a voulu le devenir, afin que l'homme puisse devenir ce qu'est le Christ.

Les Juifs n'ignoraient pas, grâce aux nombreuses prophéties qui l'annonçaient, que le Messie devait apparaître. Mais, comme les saints oracles parlaient tout à la fois d'un double avènement, l'un qui manifesterait l'homme, l'autre qui révélerait le dieu, les Juifs fermèrent obstinément les yeux à son premier avènement qui s'écoula dans les abaissements de sa Passion, pour n'admettre que le second, qui doit faire éclater sa gloire et sa puissance. Cet aveuglement était la punition de leurs forfaits. Telles furent les ténèbres de leur entendement et de leur cœur, qu'indignes de la vie, ils n'aperçurent pas la vie qui était devant leurs yeux. Ainsi, quand le Sauveur, accomplissant à la lettre les prophéties, rendait le mouvement aux paralytiques et la vue aux aveugles; quand il guérissait les lépreux, redressait les boiteux, ressuscitait les morts, forçait les éléments à lui obéir et les tombeaux à lui céder leur proie, les Juifs, le jugeant d'après la bassesse du sang et de la chair, le prenaient pour un magicien, à cause de l'étendue de sa puissance. Les maîtres et les chefs de la nation, c'est-à-dire ceux qu'il confondait par sa doctrine et sa sagesse, se soulevèrent contre lui et jurèrent sa perte. Ils s'emparèrent de sa personne, le livrèrent à Ponce-Pilate, alors gouverneur de la Syrie, au nom des Romains, puis ils demandèrent opiniâtrément et à grands cris qu'il fût crucifié et mis à mort. Outre qu'il avait prédit lui-même ce genre de supplice, longtemps avant son incarnation, les prophètes avaient annoncé de concert que le Christ devait souffrir, non pas pour éprouver la mort, mais pour en triompher, afin d'attester sa majesté et sa puissance. Les événements

et les oracles sont d'accord. Il fut attaché à une croix ; il rendit de lui-même son âme avant le dernier coup de lance du bourreau ; et , le troisième jour, il ressuscita d'entre les morts par sa propre vertu. Il apparut à ses disciples tel qu'il avait été d'abord ; il se fit reconnaître de ceux qui le voyaient, toujours dans la même chair, réelle, solide, palpable, et portant encore la trace des liens funèbres. Il séjourna quarante jours parmi eux, pour leur inculquer les paroles de la vie et leur apprendre ce qu'ils devaient enseigner. Sa mission remplie, une nuée majestueuse l'emporta au ciel. Il y remontait pour rapporter triomphant aux pieds de son Père l'homme qu'il avait tant aimé, l'homme dont il avait revêtu la faiblesse, l'homme qu'il avait arraché au trépas ; mais aussi pour en redescendre incessamment châtier le démon, juger le monde avec la sévérité d'un vengeur et la puissance d'un juge, après que ses disciples auraient porté aux nations les préceptes du salut ; fait passer les nations des ténèbres à la lumière, et dessillé leurs yeux trop longtemps fermés. Ce n'est pas tout : de peur que la foi de ses serviteurs ne fût peu solide et la confession du nom chrétien peu laborieuse, les tortures, les croix, les tribulations de toute nature furent chargées de nous mettre à l'épreuve. La souffrance, qui est le témoin de la vérité, est employée sur la terre, afin que la divine filiation de Jésus-Christ et sa sanglante immolation pour le salut des hommes soient proclamées par la voix de ses prédicateurs, ainsi que par le sang de ses martyrs. Voilà celui dont nous suivons les étendards ; voilà notre guide, notre flambeau, l'auteur de notre salut ; voilà celui qui promet l'éternité et Dieu son père à ceux qui le cherchent et croient en lui. Ce qu'est Jésus-Christ dans sa gloire, Chrétiens, nous le serons un jour, si nous imitons Jésus-Christ ici-bas.

## VII.

DE LA MORTALITÉ <sup>1</sup>.

Je le sais, frères bien-aimés, un jugement solide, une foi

<sup>1</sup> La peste qui ravagea tout l'empire durant douze années consécutives

inexpugnable, et une pieuse résignation qui ne se laisse pas troubler à l'aspect des ravages de la mortalité, ce sont là des vertus communes à la plupart d'entre vous. Les flots de la tentation et les tempêtes du monde viennent mourir au pied de votre âme sans l'abatte, et le malheur est pour vous une épreuve plutôt qu'une défaite. Mais, comme dans notre peuple il s'en rencontre qui, soit par la timidité de leur courage, soit par l'affaiblissement de leur foi, soit par l'attrait d'une vie mondaine, soit par la délicatesse de leur sexe, ou peut-être même, ce qui serait plus grave encore, par une coupable ignorance de la vérité, chancellent dans les voies saintes et n'osent déployer l'énergie qui vient d'en haut, au lieu de dissimuler le mal et de garder dans cette occasion un perfide silence, j'ai voulu, autant qu'il est en mon pouvoir, à une lâcheté impuissante faire succéder une mâle vigueur, puisée dans les enseignements divins, afin qu'après avoir commencé d'appartenir à Dieu et à Jésus-Christ, les Chrétiens achevassent de se montrer dignes de ce sublime honneur. Enrôlé sous les célestes étendards, et placé dans le camp fidèle où déjà il aspire à l'immortelle couronne, le disciple se reconnaît à son noble courage, et, plein des oracles de son maître, contemple d'un œil serein les orages de la vie. Il sait que la voix prophétique du Christ, alors qu'il instruisait son Eglise, la fortifiait contre les terreurs et la formait à la patience, a prédit que des guerres, des pestes, des famines, des tremblements de terre, désoleraient tous les points du globe. Et de peur que les calamités ne prissent au dépourvu et ne jetassent dans l'abattement des cœurs mal préparés, il nous a annoncé que, vers le déclin des âges, les fléaux de toute nature iraient en s'accumulant. Sa parole se vérifie; puisque les premières prophéties ont eu leur accomplissement, les dernières auront aussi infailliblement le leur. Les oracles de Dieu

avait commencé sous Gallus vers l'an 253. De l'Ethiopie, où elle se déclara, elle se répandit dans toutes les provinces romaines, et emporta un grand nombre de victimes. Les Chrétiens, soutenus par la foi et le zèle des évêques, donnèrent partout l'exemple de la plus héroïque fermeté.

sont précieux : « Quand vous verrez tous ces maux survenir, dit-il, sachez que le royaume céleste est proche. » Vous l'entendez ! voilà que les récompenses de la vie, les béatitudes de l'éternité, une paix inaltérable, la possession du paradis, perdu il n'y a qu'un moment, vont succéder à ce monde d'un jour. Vous allez échanger la terre contre le ciel, des richesses périssables contre des trésors d'un prix infini, le temps contre l'éternité. Y a-t-il là de quoi vous jeter dans l'anxiété et la consternation ? Pour gémir, pour trembler, il faut avoir dit adieu à la foi, à l'espérance. Qu'il redoute la mort celui qui ne veut pas aller rejoindre le Christ ! qu'il refuse d'aller rejoindre le Christ, celui qui n'aspire point à régner avec lui. Il est écrit : « Le juste vit de la foi. » Si vous êtes juste, si vous vivez de la foi, si vous croyez du fond du cœur en Jésus-Christ, assuré dans ses indéfectibles promesses, et prêt à vous associer à son impérissable royauté, pourquoi ne pas vous féliciter de ce qu'il vous rappelle à lui, en vous enlevant aux pièges de l'esprit tentateur ? Voyez Siméon, ce juste vraiment digne de ce nom, ce fidèle observateur des lois divines ! Il lui avait été révélé qu'il ne mourrait qu'après avoir contemplé le Christ. A l'aspect du désiré des nations, présenté au temple par sa mère, il reconnut l'enfant-Dieu, signalé par les prophètes. Il devait expirer après l'avoir vu, il le savait, et cependant sa mort le comble de joie. Tranquille sur son prochain rappel, il reçoit dans ses bras triomphants l'enfant-Dieu, bénit le Seigneur, et entonne ce cantique d'allégresse : « Seigneur, laissez aller maintenant votre serviteur en paix, selon votre parole, car mes yeux ont vu votre salut. »

C'était nous prouver que, pour les serviteurs de Dieu, il n'y a de paix, de liberté et de repos inamissibles qu'au moment où, arrachés aux tourbillons et aux tempêtes du monde, ils entrent dans le port de l'éternité, et des bras de la mort passent à une vie qui n'aura point de fin. Oui, là seulement résident la paix véritable, la sécurité parfaite, le bonheur sans terme et sans mélange. D'ailleurs, qu'est-ce que la vie présente, sinon un long enchaînement de combats contre le démon ? Nous avons à

soutenir ici-bas une lutte corps à corps et de tous les moments contre l'avarice, l'impureté, la colère, l'ambition, les désirs de la chair, les illusions du monde. Toujours en état de siège, et comme cerné par un infatigable ennemi, le cœur de l'homme peut à peine résister à chaque combattant isolé. A-t-il terrassé l'avarice, la volupté lève la tête; l'ambition s'établit sur les ruines de la volupté; après l'ambition, la colère s'allume, l'orgueil s'enfle, l'intempérance flatte les sens, la haine trouble la concorde, la jalousie brise les nœuds de l'amitié. Ici, on vous ordonne de blasphémer; là, on vous contraint de jurer contre votre conscience; double offense contre le ciel. Partout le courage est mis à l'épreuve; des périls repaissants menacent votre foi. Toujours sous le glaive du démon, pourriez-vous trouver quelque plaisir dans vos anxiétés, au lieu de souhaiter que la mort, en précipitant ses coups, vous conduise promptement à Jésus-Christ? N'est-ce pas lui qui a prononcé cet oracle? « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous gémirez, vous, et le monde sera dans la joie; vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se convertira en joie. » Je le demande, qui ne soupire après la fin de sa tristesse? Qui ne s'empresse de courir là où il trouve la joie? Mais à quelle époque nos afflictions se convertiront-elles en allégresse? Jésus-Christ va nous répondre: « Je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira, et nul ne vous ravira votre joie. » Puisque voir Jésus-Christ c'est posséder le bonheur, et qu'il ne peut y avoir de joie parfaite pour nous qu'en voyant face à face Jésus-Christ, quel étrange aveuglement d'esprit, quelle démente de nous complaire dans les larmes, dans les angoisses, dans les tribulations du monde, au lieu de nous élançer vers des béatitudes que rien ne pourra plus nous ravir!

D'où vient cette indifférence, mes bien-aimés? C'est que la foi est morte; c'est que l'on ne croit pas aux oracles de Dieu dont l'infaltable parole dure éternellement. Qu'un homme grave et respectable engage sa parole, vous vous reposez sur sa promesse, parce qu'elle n'a jamais trompé. L'autorité de ses mœurs et de sa réputation, écarte jusqu'aux moindres soupçons

dans votre esprit. Eh quoi ! Dieu parle , et vous hésitez ! Dieu vous promet pour héritage l'éternité au sortir de ce monde , et votre incrédulité doute encore ! C'est là méconnaître Dieu ; c'est insulter à Jésus-Christ , maître et Seigneur de ceux qui croient ; c'est abjurer l'Église , et vivre sans foi dans le séjour de la foi. L'auteur de notre salut voulait nous éclairer sur nos intérêts véritables , et nous apprendre combien il nous est avantageux de quitter cette vallée de larmes , quand il disait à ses disciples , qu'affligeait l'approche de son départ : « Si vous m'aimiez , vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père. » Il nous enseignait par là que , si nos amis et nos proches viennent à sortir de ce monde , il faut nous réjouir plutôt que nous attrister de leur mort. Ainsi le pensait le bienheureux apôtre Paul , lorsqu'il écrivait dans une de ses épîtres : Le Christ est ma vie et la mort m'est un gain. » Oui , gain incomparable , selon lui , que de n'être plus enlacé dans les filets du monde , de n'être plus l'esclave de la chair ! Gain immense que d'être affranchi pour toujours des misères de cette vie , d'être arraché à la dévorante avidité du démon , et d'aller , docile à la voix du Christ , s'emparer à la source des éternelles béatitudes !

Mais il est une réflexion qui trouble et fait fléchir la foi de quelques-uns , c'est que la contagion n'épargne pas plus le Chrétien que l'idolâtre , comme si la foi du Chrétien était une sauvegarde contre tous les fléaux , un pacte signé avec le siècle pour se repaître en sécurité de ses chimères ; comme si toutes les douleurs n'avaient pas mission de nous enfanter laborieusement aux joies de l'avenir ! Cette mortalité nous atteint comme le reste des hommes , dites-vous ? Je voudrais savoir en quoi nous différons du reste des hommes , tant que la fragilité de la chair et les conditions de notre naissance nous sont communes avec eux. Habitants de ce monde , nous sommes unis au genre humain par les liens d'un même corps ; l'esprit seul constitue la distinction. Voilà pourquoi , jusqu'au jour où , ce vase de corruption revêtant une gloire incorruptible , la mortalité aura été remplacée par l'immortalité ; jusqu'au jour où Jésus-

Christ nous aura introduits auprès de son Père, nous sommes avec le genre humain en confraternité de misères et de fléaux. Ainsi, que des moissons avortées expirent sur un sol aride, la famine est pour tous indistinctement ; ainsi, qu'après une irruption soudaine, l'ennemi vainqueur entre dans une ville, la captivité frappe également tous les citoyens ; ainsi, qu'un ciel d'airain suspende ses pluies et ses rosées, la sécheresse n'épargne personne ; ainsi enfin, que le navire se brise contre les écueils, le naufrage est commun à tous les passagers. Tant que nous portons au milieu du monde cette chair de péché, par laquelle nous nous ressemblons tous, nous partageons avec l'universalité des hommes les maladies et les revers. Je vais plus loin : si le Chrétien comprend bien les obligations de sa foi, il reconnaîtra que sa vie est plus laborieuse, et que son privilège à lui c'est la souffrance, puisqu'il lui faut lutter davantage contre les assauts du démon. Les divines Ecritures lui ont signalé d'avance les conditions du traité : « Mon fils, quand tu « t'approches du service de Dieu, demeure dans la justice et « dans la crainte, et prépare ton âme à la tentation. » Et ailleurs : « Demeure en paix dans la douleur, et, au temps « de ton humiliation, garde la patience ; car l'or et l'argent « s'épurent par la flamme ; mais les hommes que Dieu accepte « passent par le feu des humiliations. » Ainsi Job, après la perte de ses biens et de ses enfants, Job, couvert de plaies, et proie vivante que se disputent les vers, ne fut pas vaincu, mais seulement éprouvé. Armé d'une héroïque résignation, ce généreux athlète s'écrie du fond de ses douleurs : « Je suis sorti nu « du sein de ma mère, je descendrai nu sous la terre. Dieu me « l'a donné, Dieu me l'a ôté. Il m'a été fait comme le Seigneur « l'a trouvé bon ; que le nom du Seigneur soit béni ! » Son épouse cherchait à soulever son cœur et à lui suggérer des murmures contre la Providence. « Vous avez parlé, lui dit-il, « comme les insensés. Si nous avons reçu les biens de la main « de Dieu, pourquoi n'en recevrons-nous pas les maux ? » « Dans toutes ces choses, Job ne pécha point par ses lèvres en la « présence du Seigneur. » Aussi l'Eternel lui rend-il cet éclatant

témoignage : « As-tu considéré mon serviteur Job ? il n'est pas « sur la terre d'homme semblable à lui ; la plainte et le murmure « ne sont jamais sortis de sa bouche , c'est un véritable servi- « teur de Dieu. » Que dire de Tobie ? on vantait partout ses œu- vres de miséricorde ; il n'était bruit que de son noble dévouement. Quoique un accident lui eût enlevé la vue, il n'en conti- nua pas moins de craindre et de servir le Seigneur, qui le visi- tait par l'adversité , faisant de ses douleurs un nouveau degré vers la gloire. « Où sont vos justices , lui disait son épouse , en « essayant de le pervertir ? Voilà ce que vous ont valu vos au- « mônes. » Mais lui , affermi dans la crainte du Seigneur, et opposant aux tribulations le bouclier de la foi , ne céda point à la tentation de cette femme, trop faible contre les disgrâces de la terre. Loin de là ! il redoubla de courage , et grandit en mérite comme en faveur devant le Tout-Puissant. L'ange Raphaël lui donne cet éloge : « Il est honorable de révéler et de « confesser les œuvres de Dieu. Quand tu priais avec Sara, la « femme de ton fils , je présentais ta prière au Seigneur ; et , « parce que tu ensevelissais les morts , et que tu laissais ton re- « pas , et que tu cachais durant le jour les morts en ta maison , « et que tu les ensevelissais la nuit , j'ai été envoyé pour met- « tre ta foi à l'épreuve. Et maintenant Dieu m'envoie pour te « guérir, toi et Sara , la femme de ton fils. Je suis Raphaël , « l'un des sept qui se tiennent debout devant la splendeur di- « vine. »

Voilà quelle fut constamment la patience des justes ; voilà quelle est la doctrine recueillie de la bouche du Sauveur par les apôtres , et mise en pratique par eux : dans l'adversité , fermer son cœur aux murmures , et soutenir avec une courageuse résignation les traverses et les douleurs de ce monde. N'imitons pas les Juifs , peuple indocile et opiniâtre , qui , dans ses plain- tes injurieuses , vint toujours se briser à cet écueil , ainsi que le Seigneur le déclare lui-même au livre des Nombres : « Qu'ils « cessent de murmurer contre moi , et ils ne mourront pas. » Ainsi donc , mes bien-aimés , au lieu de murmurer dans l'ad- versité , supportons avec courage et patience toutes les disgrâ-

ces qui nous arrivent, puisqu'il est écrit : « Une âme brisée par  
 « la douleur est un sacrifice agréable à Dieu ; il ne rejette pas  
 « un cœur contrit et humilié. » Dans le Deutéronome, l'Esprit  
 saint parle ainsi par la bouche de Moïse : « Le Seigneur ton  
 « Dieu te suscitera des maux de toute espèce ; il t'enverra la  
 « famine ; il sondera jusqu'aux derniers replis de ton cœur,  
 « afin de connaître si tu es fidèle ou non à ses préceptes. » Et  
 ailleurs : « Le Seigneur, votre Dieu, vous met à l'épreuve, pour  
 « connaître si vous l'aimez de tout votre cœur, de toute votre  
 « âme. »

C'est par la carrière des épreuves qu'Abraham plut à Dieu ;  
 Abraham qui, pour plaire à Dieu, ne recula ni devant l'immo-  
 lation de son propre fils, ni devant l'horreur d'un parricide. Et  
 vous, qui ne pouvez perdre un fils, condamné par la loi com-  
 mune de la mortalité, que feriez-vous s'il vous était ordonné  
 de lever le glaive contre lui ? La crainte de Dieu, la foi dans  
 ses promesses doivent tenir votre cœur préparé à tous les sacrifi-  
 ces. La perte de votre fortune, des maladies aiguës qui dé-  
 chirent sans relâche et torturent vos membres ; une épouse, des  
 enfants, des proches enlevés à votre tendresse, d'amères et fu-  
 nèbres séparations, qu'importe ? ce ne sont là que des sujets de  
 triomphe et non de scandale, qui, au lieu d'affaiblir l'âme du  
 Chrétien, la relèvent et la fortifient ; lutte mystérieuse, où l'as-  
 surance des biens futurs émousse l'aiguillon de la douleur !  
 Sans combat point de victoire, après la victoire brille la cou-  
 ronne qui en est le prix. N'est-ce pas dans la tempête que l'on  
 reconnaît les talents d'un pilote expérimenté ? N'est-ce pas sur  
 le champ de bataille que le soldat fait ses preuves ? La jac-  
 tance, loin du péril, laisse toujours des doutes ; au jour du dan-  
 ger, le triomphe met le dernier sceau à la vérité. Un arbre,  
 dont les racines plongent profondément dans la terre, reste im-  
 mobile et brave la tempête ; un navire, solidement construit,  
 est battu par la vague sans que ses flancs s'entrouvrent ; sous le  
 fléau du laboureur, les grains vigoureux résistent aux mêmes  
 vents qui emportent au loin une paille sans consistance. C'est  
 ainsi que Paul ne voit dans ses naufrages, dans ses flagella-

tions, dans ses tortures et dans toutes les adversités dont il est assailli, que des tribulations destinées à purifier son cœur, mais non des supplices qui torturent son corps; trop heureux que la violence du mal rendit l'épreuve de sa foi plus décisive. « Un aiguillon, dit-il, a été mis dans ma chair; instrument de Satan pour me donner comme des soufflets, afin que je ne m'éleve pas. C'est pourquoi trois fois j'ai prié le Seigneur de l'éloigner de moi; il m'a répondu: Ma grâce te suffit; car la force se perfectionne dans la faiblesse. »

Vous l'entendez! si nous sommes en proie à quelque maladie, si quelque fléau dévastateur fond sur nous; notre vertu se perfectionne dans ces assauts, et la foi, qui sert triomphante de ces épreuves, est couronnée, ainsi qu'il est écrit: « L'affliction est pour le juste ce qu'est la fournaise pour le vase du potier. »

Il y a cette différence entre le Chrétien et l'idolâtre, que celui-ci accuse le ciel et murmure dans l'adversité, tandis que nous, au lieu de succomber, notre vertu et notre foi se retrempent dans la douleur. Une dysenterie cruelle amène aujourd'hui la prostration de vos forces; un feu brûlant circule dans vos veines, pénètre jusqu'à la moëlle de vos os, ulcère votre gorge et les organes de la respiration; des vomissements répétés ébranlent vos entrailles; un sang embrasé allume votre œil; chez quelques-uns, les pieds, les mains, attaqués par une gangrène impure, tombent sous le scalpel; chez d'autres, l'activité du poison se communiquant à tout le corps, une langueur mortelle paralyse des membres tout-à-l'heure si vigoureux; votre pas chancelle, votre œil s'obscurcit, votre oreille s'éteint: eh bien! que ces conquêtes de la mort tournent au profit de la foi. Sublime victoire, qu'un courage indompté remporte sur le malheur et le trépas! Admirable héroïsme, qui reste debout sur les débris de l'humanité, tandis que l'homme qui n'a pas de Dieu dort insensible, stupidement couché dans la poussière! Loin de nous ce sommeil fatal! embrassons avidement le bienfait du temps! félicitons-nous de marcher à Jésus-Christ par la route des souffrances, et de le retrouver au bout de cette laborieuse

carrière, pour juge et pour récompense d'une vertu qui n'aura pas défailli ! Hélas ! oui, qu'il craigne de mourir celui-là seul qui, n'ayant pas été régénéré par l'eau et par l'esprit, est promis aux flammes de l'enfer ! qu'il craigne de mourir celui qui n'est pas marqué du sang de la passion et de la croix ! qu'il craigne de mourir celui qui passera de la mort du temps à la mort de l'éternité, sortant ainsi de ce monde passager pour tomber dans des tourments sans fin ! qu'il craigne de mourir celui qui, par un délai de quelques jours, ne gagne qu'un sur-sis à son désespoir et à ses lamentations !

Un grand nombre de nos frères succombent aux ravages de la mortalité ; dites mieux, un grand nombre de nos frères sont affranchis pour toujours des misères du siècle. La contagion, fléau formidable pour le Juif, pour l'infidèle, pour l'ennemi du Christ, n'est qu'un moyen de salutaire transmigration pour le serviteur de Dieu. Mais, parce qu'en vertu des lois communes de l'humanité, le juste tombe ainsi que le méchant, gardez-vous de penser que la fin de l'un et de l'autre se ressemble. Le juste est rappelé au séjour du rafraîchissement et du repos ; le méchant est entraîné au supplice. Un prompt trépas, en accélérant la récompense du premier, hâte les tortures du second. Aveugles et ingrats que nous sommes ! ouvrons les yeux et sachons apprécier les dons d'une miséricordieuse Providence ! Voilà que de jeunes vierges, n'ayant plus à redouter ni les menaces de l'antechrist qui approche, ni les souillures de la prostitution, ni les attentats de la violence, s'envolent paisiblement de la terre avec la palme de la pudeur ! Echappant aux périls d'un âge trop fécond en naufrages, l'enfance va recueillir le prix d'une innocence qui n'a point reçu d'atteintes ; la femme délicate ne tremble plus devant les chevalets ; un trépas anticipé lui épargne les cruautés de la persécution et la main du bourreau. La contagion, par la frayeur qu'elle inspire, réchauffe le zèle de la tiédeur, arrache la paresse à son léthargique sommeil, ramène au camp sacré le transfuge, et prépare le gentil à la foi. Au milieu de ces victimes qui tombent de toutes parts, des combattants, qui ont blanchi parmi les combats

du Seigneur, entrent dans leur éternel repos ; de nouvelles légions, plus nombreuses, plus vaillantes que les premières, se lèvent ; elles ne trembleroient pas au jour du martyre ; elles se sont enrôlées aux jours de la mortalité. Que dirai-je encore sur les avantages, la nécessité et presque l'intelligence de ce fléau qui vous paraît si terrible, si fatal ? Céleste messenger, il vient interroger nos justices, passer en revue nos vertus ou nos faiblesses ; il observe si l'homme en santé va servir le malade ; si les proches aiment tendrement les proches ; si le maître prend pitié du serviteur gisant sur un grabat ; si le médecin apporte au mourant qui l'implore les secours de son art ; si la colère étouffe ses emportements ; si l'avarice éteint, en présence du tombeau, son insatiable soif de l'or ; si l'orgueil apprend enfin à courber la tête ; si la méchanceté s'adoucit ; si l'opulence, à défaut d'héritiers, adopte l'infortune et l'indigence. Supposez que la calamité présente n'eût pas d'autre utilité, elle aura du moins cet avantage pour le Chrétien et le serviteur de Dieu, qu'en apprenant à ne pas craindre la mort, ils commencent à soupirer après le martyre. Ne me parlez donc plus de trépas ni de funérailles ! je ne vois là qu'un noble apprentissage et de laborieux exercices qui élèvent l'âme et la préparent à la couronne.

Mais, dira-t-on, le fléau actuel déjoue mes espérances. Prêt à confesser le nom de Jésus-Christ, je m'étais dévoué sans réserve aux tortures du martyre, et voilà que la mort, en me prévenant, m'enlève la gloire de mon sacrifice.

A cela que répondre ? D'abord le martyre n'est pas laissé à la liberté de votre choix ; il est subordonné à la volonté miséricordieuse du Père céleste. Vous ne pouvez pas vous regarder comme frustré d'une grâce que peut-être vous n'auriez pas méritée ; en second lieu, cet Etre souverain qui sonde les reins et les cœurs, dont l'œil pénètre les abîmes les plus profonds, assiste à votre pieuse disposition, la voit, l'approuve, et vous tiendra compte un jour de ce sacrifice consommé intérieurement. Alors que Caïn présentait son offrande à l'autel, avait-il déjà immolé son frère ? L'Eternel, à qui rien n'échappe, n'en détourna pas moins sa face de ce fratricide, qui n'était encore

qu'une pensée. Si l'œil indéfectible perça le mystère de cette iniquité, encore ensevelie au fond de l'âme, cachez-le bien ! les âdèles qui ont résolu de confesser le nom de Jésus-Christ, déjà martyrs en réalité, auront ce même Dieu pour juge, et recueilleront des couronnes pour salaire d'un sang qui a été accepté. Autre chose est que le courage manque au martyr, ou que le martyr manque au courage. Le jugement divin saisit l'homme dans l'état où il le trouve à sa dernière heure, comme l'atteste ce passage : « Et toutes les Eglises connaîtront que c'est moi qui sonde les reins et les cœurs. » En effet, ce n'est pas l'immolation du corps, mais la foi, que Dieu demande. Abraham, Isaac et Jacob n'ont pas donné leur sang ; et cependant l'énergie de leur foi et la pureté de leur justice les ont inscrits à la tête des patriarches. Quiconque marche sur leurs traces est convié à leur immortel banquet. Ne perdons point de vue que c'est la volonté de Dieu et non la nôtre qu'il s'agit d'accomplir, ainsi que nous sommes tenus de le répéter tous les jours dans l'oraison dominicale. Quelle étrange inconséquence ! quel oubli de toute raison ! Nous disons à Dieu : « Que votre volonté soit faite ! » et quand il nous retire de ce monde pour nous appeler à lui, nous ne cédon's que malgré nous à la manifestation de cette même volonté. Nous nous débattons violemment contre elle ; esclaves fugitifs que l'on ramène au joug, nous parais'sons devant notre maître avec des regrets et des larmes, arrachés du siècle par une force irrésistible plutôt que par l'amour et la soumission ; après cela nous demandons des récompenses et des palmes à ce même Dieu devant lequel la nécessité toute seule nous a traînés ! A quoi bon nous écrier : « Que le royaume des cieux nous arrive ! » si cette prison terrestre a tant de charmes pour nous ? Pourquoi, dans des prières ferventes et incessamment renouvelées, conjurer Dieu de hâter le jour de son règne, si tous nos vœux, tous nos penchants nous inclinent à ramper ici-bas sous la servitude du démon, au lieu d'aspirer à régner là-haut avec le Christ ?

Voulez-vous enfin des témoignages plus évidents d'une sagesse providentielle, et une preuve plus convaincante que ce

Dieu, maître de l'avenir, envoie aux siens ce qui convient le mieux à leur salut ? Ecoutez : Un de nos collègues dans l'épiscopat, accablé par la maladie et jeté dans l'angoisse par les approches de la mort, supplia Dieu de différer le moment de son départ. Tout-à-coup parut aux pieds du moribond un jeune homme ; l'éclat et la majesté de son visage commandaient le respect ; sa taille était haute, son aspect étincelant ; hors le moment où tout allait s'évanouir, nul est mortel n'aurait pu entrevoir sa présence. « Eh quoi ! dit la mystérieuse apparition « avec un accent de reproche et presque d'indignation, vous « craignez la souffrance, vous refusez de quitter le monde ! « Que puis-je faire pour vous ? » C'était dire à ces âmes chancelantes devant la persécution, et peu empressées d'aller rejoindre le Seigneur, que les désirs du temps ne sont pas écoutés quand il s'agit des soins de l'éternité. Notre frère, notre collègue, entendit à la dernière heure ces paroles qui s'adressaient à d'autres, mais qu'il avait mission de répéter ; car c'est à nous, et non point à lui, que le conseil s'adressait. La vie allait lui échapper : qu'avait-il à apprendre pour son compte ? Mais cet évêque, réprimandé pour avoir sollicité quelques jours de sursis, leçon vivante exposée à tous les regards, nous éclairait sur nos intérêts véritables.

Et nous, malgré notre profonde indignité, nous, le dernier des serviteurs de Dieu, (combien de révélations manifestes, combien d'injonctions formelles nous ont averti d'annoncer publiquement à notre peuple, au nom du Seigneur, qu'il ne faut pas pleurer ceux de nos frères que la Providence daigne rappeler, puisque, loin d'être perdus pour notre affection, ils n'ont fait que prendre les devants, navigateurs dont la course est achevée. Regrettons-les, mais ne les pleurons pas. Nos vêtements de deuil formeraient un étrange contraste avec la robe triomphale qu'ils portent déjà. Nos larmes et nos gémissements fourniraient à l'idolâtre un prétexte pour nous accuser de pleurer, comme anéantis et perdus à jamais, ceux dont nos discours proclament l'immortalité. Ce serait trahir par le témoignage du cœur la protestation des lèvres ; par là nous menti-

rions à notre foi, à nos espérances; nos discours ne seraient qu'une honteuse hypocrisie, une imposture, une chimère. A quoi bon afficher la vertu dans notre langage, pour détruire la vérité par nos actes? D'ailleurs l'apôtre Paul nous défend l'affliction et l'abattement à la mort de nos proches: « Nous ne voulons pas, mes frères, que vous ignoriez ce qui regarde ceux qui dorment, afin que vous ne vous abandonniez point à la tristesse, comme les autres hommes qui n'ont point d'espérance. En effet, si nous croyons que Jésus est mort et ressuscité, nous devons croire aussi que Dieu amènera avec Jésus ceux qui se seront endormis avec lui. » Vous l'entendez! il abandonne les larmes à ceux qui n'ont pas d'espérance; mais nous qui vivons d'espérance, nous qui croyons en Dieu, nous qui avons la ferme conviction que le Christ a souffert et qu'il est ressuscité pour nous, nous qui demeurons invariablement unis au Christ, qui ressuscitons par lui et dans lui, pourquoi refuserions-nous de sortir de ce monde? Pourquoi regarderions-nous le départ des nôtres comme une perte irréparable, quand Jésus-Christ notre Seigneur et notre Dieu a dit: « Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, quand il serait mort, vivra? Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais. » Si nous croyons en Jésus-Christ, si nous avons foi à ses oracles et à ses promesses, si nous sommes immortels, marchons donc à Jésus-Christ avec une joyeuse assurance, pour vivre éternellement avec lui. La mort dans le temps est le passage à l'éternité: point d'autre moyen pour y arriver que de sortir de ce monde. Disons-mieux: ce n'est point là sortir, mais seulement, après un voyage de quelques jours, entrer dans les tabernacles de l'éternité! Qui donc ne se hâterait d'entrer dans un séjour meilleur? Qui n'aspirerait à devenir semblable au Christ, à revêtir une glorieuse transformation et à posséder promptement la gloire de l'immortalité, suivant cette parole de l'apôtre: « Vivons déjà dans le ciel, c'est de là que nous attendons le Sauveur notre Seigneur Jésus-Christ, qui changera ce corps d'humiliations en le rendant conforme à son corps glorieux? »

Telle est la félicité qui nous est promise par Jésus-Christ notre Seigneur, dans ce passage où il prie son Père de nous admettre à ses côtés, afin que nous vivions et que nous régnions avec lui dans les demeures éternelles : « Mon Père, je désire « que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés soient aussi « avec moi, afin qu'ils contemplent la gloire dont vous m'avez « revêtu avant la création du monde. »

Le fidèle, appelé à régner au séjour qu'habite Jésus-Christ, dans le royaume de la bienheureuse immortalité, doit donc s'interdire les larmes et les gémissements, ou, pour mieux dire, se reposant sur la promesse du Seigneur et sur la vérité de son infailible parole, chanter, au moment de son départ, le cantique de la délivrance. Bienheureuse translation, qui nous rappelle celle du patriarche Enoch, qui plut au Seigneur, ainsi que la divine Ecriture nous l'atteste dans la Genèse : « Il fut agréable au Seigneur, et il ne parut plus, parce que Dieu l'enleva. » C'était plaire au Seigneur, suivant ce témoignage, que d'être arraché à la contagion d'un siècle impur. Il y a plus : l'Esprit saint nous déclare par la bouche de Salomon que Dieu abrège l'exil de ceux qui lui sont chers, de peur que le contact avec le monde et ses souillures ne les corrompe par un trop long séjour sur cette terre d'iniquités. « Il a été emporté, nous dit-il, de peur que le mal ne changeât son esprit ; car son âme était agréable à Dieu. Voilà pourquoi il s'est hâté de le retirer du milieu des iniquités. » Ainsi encore, dans les Psalmes, une âme, embrasée d'amour, s'élance sur les ailes de la foi vers la maison de son éternité : « Que vos tabernacles sont aimables, Seigneur Dieu des armées ! mon âme aspire au parvis du Seigneur, elle brûle de désirs. » Oui, qu'il séjourne dans le monde celui que le monde réjouit, celui qu'il invite et retient par ses perfides voluptés. Mais toi, Chrétien, que hait le monde, pourquoi aimerais-tu qui te hait ? Pourquoi le préférer à Jésus-Christ, qui t'a racheté et qui t'aime ? Jean nous crie, dans son Eptre, de ne pas nous attacher au monde, et de nous prémunir contre les désirs de la chair : « N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du

« Père n'est point en lui. Car tout ce qui est dans le monde est  
 « ou convoitise de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie ; et tout cela ne vient point du Père, mais du  
 « monde. Or, le monde passe, et sa concupiscence avec lui ;  
 « mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement  
 « comme Dieu lui-même. »

Quel parti prendre, mes bien-aimés ? Appelons à notre secours l'énergie de la foi, le calme et la résignation du courage, et disposons notre âme à tous les événements qu'il plaira à la Providence d'ordonner. Bannissons les vaines frayeurs de la mort pour ne songer qu'à l'immortalité dont elle est suivie. Mettons nos œuvres d'accord avec notre croyance ; que nos pleurs cessent de couler sur la tombe de nos amis ou de nos proches ; et nous-mêmes, quand Dieu aura marqué notre dernière heure, dociles à ses ordres suprêmes, marchons sans délai comme sans murmures. Si cette résignation est un devoir en tout temps, elle devient une obligation encore plus impérieuse, aujourd'hui que des maux sans nombre assiègent un monde qui penche vers son déclin. Nous assistons au prélude de calamités plus effrayantes encore, l'Évangile nous l'apprend ; la promptitude de notre délivrance est donc une bonne fortune. Si vous habitiez un édifice dont les murs chancelassent, dont le toit tremblât, dont la charpente tout entière, fatiguée par le temps, annonçât une ruine prochaine, ne vous hâteriez-vous pas d'en sortir ? Si la mer, soulevée par la tempête jusqu'au fond de ses abîmes, était sur le point d'engloutir votre vaisseau, quels efforts ne tenteriez-vous pas pour gagner le port ? Eh bien ! voilà que le monde chancelle et croule. Ses ruines nombreuses attestent non-seulement la caducité et l'épuisement de la vieillesse, mais la fin de toutes choses. Voilà que l'Océan gronde avec plus de fureur que jamais ! Et vous n'avez pas un cri de reconnaissance pour Dieu, pas un retour de félicitation sur vous-mêmes de ce qu'un départ hâtif vous dérobe aux décombes et aux naufrages !

Encore une réflexion, mes frères bien-aimés. Nous avons renoncé au monde, ne perdons point cela de vue. Étrangers ici-bas,

nous sommes condamnés à un voyage de quelques jours. Bénissons, saluons de nos vœux le jour bienheureux qui, après nous avoir délivrés du monde et détachés des liens de la chair, introduira chacun de nous dans son domicile, et nous rétablira dans notre patrie ainsi que dans notre royaume. Sur la terre de l'hospitalité, l'étranger s'empresse de regagner la rive natale; le navigateur, qui vogue vers les sîens, demande aux vents d'enfler les voiles et de le pousser rapidement dans les bras de ceux qu'il aime. Le ciel est notre patrie; volons la revoir! Les patriarches sont nos pères; courons saluer nos augustes devanciers! Nous sommes impatientement attendus; une troupe nombreuse de pères, des mères, des fils, des frères, rassurés désormais sur leur éternelle destinée, mais encore inquiets sur la nôtre, nous tendent les bras et soupirant après nous. Quelle joie pour eux, quelle joie pour nous, de confondre nos chastes embrassements! O célestes voluptés, sur lesquelles la mort ne peut plus rien désormais! Ô ineffables béatitudes de l'immortalité! Là, nous retrouverons et le chœur glorieux des apôtres, et la vénérable assemblée des patriarches, et l'innombrable légion des martyrs, balançant leurs palmes, qui sont le prix du combat et de la victoire; et ces vierges triomphantes, héroïnes de la vertu, qui ont imposé silence aux convoitises de la chair; et ces saints personnages qui, nourrissant les pauvres, pratiquant les œuvres de miséricorde, et fidèles aux enseignements divins, ont échangé les trésors de la terre contre les trésors du ciel. Allons rejoindre, ô mes frères bien-aimés, ces dignes objets de notre émulation! demandons instamment à Jésus-Christ de hâter notre admission auprès de lui; que Dieu lise au fond de nos cœurs ces vœux de la foi, ces résolutions de l'amour; l'ardeur de nos désirs sera la mesure de notre récompense.

## VIII.

## DES ŒUVRES DE MISÉRICORDE, ET DE L'AUMÔNE.

Ils sont grands, ils sont nombreux, mes frères bien-aimés,

les témoignages par lesquels Dieu le Père et Jésus-Christ ont manifesté et continuent de manifester tous les jours la profusion de leur tendresse pour nous aider à opérer notre salut. Le Père a envoyé son Fils pour nous racheter et nous rendre la vie ; le Fils , descendu sur la terre , a voulu naître enfant de l'homme pour nous enfanter à son Père par la régénération. Il s'est abaissé pour relever la créature tombée ; il a été couvert de plaies pour guérir nos blessures ; esclave , il a reconquis à la liberté des esclaves ; enfin , il a subi la mort pour que les hommes mortels puissent se revêtir l'immortalité.

Ce sont là de sublimes et incontestables bienfaits que nous devons à la libéralité divine. Mais quel surcroît de bienveillance et de miséricorde ! non content d'avoir racheté l'homme, Dieu daigne encore lui ménager d'abondantes sources de salut. En effet , lorsque le Sauveur , par son avènement , eut guéri les blessures d'Adam et dissipé le venin de l'antique dragon , il donna sa loi à l'homme qui avait recouvré la santé , en lui recommandant de ne plus faillir , de peur qu'il ne lui arrivât quelque chose de plus funeste. Nous imposer ainsi l'obligation de l'innocence , c'était nous enfermer dans un étroit et périlleux défilé. Plus de ressource pour la fragilité humaine , si la divine miséricorde , en lui venant une seconde fois en aide , ne nous avait montré dans les œuvres de justice et de charité un nouveau moyen d'assurer notre salut , et comme un nouveau baptême où se purifieraient toutes nos souillures ! L'Esprit saint , qui parle dans les divines Ecritures , a dit : « L'aumône et la « foi purifient les péchés. » Il ne s'agit point ici des péchés commis avant le baptême ; ceux-là ont été effacés par le sang de Jésus-Christ et par la sanctification. Il dit ailleurs : « L'aumône éteint le péché comme l'eau éteint la flamme. »

Vous l'entendez ! l'aumône et les œuvres de miséricorde sont un bain salubre où s'assoupit la flamme du péché. Le baptême ne justifie et ne lave le pécheur qu'une fois ; celles-ci sont une espèce de baptême permanent d'où coule incessamment la grâce de la sanctification, C'est une vérité que le Sauveur nous enseigne dans son Evangile. On reprochait à ses disciples d'a-

voir pris leur repas sans avoir lavé leurs mains : « Celui qui a fait le dedans, n'a-t-il pas fait aussi le dehors, dit-il ; mais donnez l'aumône, et tout sera pur en vous. » Il nous apprend par là que ce ne sont pas les mains qu'il faut purifier, mais le cœur, et qu'il est bien plus nécessaire d'effacer les souillures du dedans que celles du dehors, parce qu'avec la pureté de l'esprit arrive également la pureté du corps.

Mais d'où nous viendra ce merveilleux secours ? Je vous le répète avec le Rédempteur : « Faites l'aumône. » L'auteur de la miséricorde nous enseigne à pratiquer la miséricorde, et, comme il est jaloux de conserver ceux qu'il a rachetés à un grand prix, aux pécheurs qui ont souillé la robe blanche du baptême, il montre un moyen facile de se purifier de nouveau. Reconnaissons donc, mes frères bien-aimés, la grandeur des bienfaits divins, et, puisque, par une fragilité trop réelle, notre âme ne peut demeurer sans blessures, recourons du moins au remède spirituel qui les guérit !

Mais ici, flatteurs de nous-mêmes, n'allons pas nous rassurer sur notre innocence, pour nous dispenser de ce remède, sous le prétexte que nous n'avons pas de blessures à guérir. Il est écrit : « Qui peut dire : Mon cœur est pur, ou qui se glorifiera d'être exempt de tout péché ? » Jean tient le même langage dans son Epître : « Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous. » Si donc personne ne peut être sans péché ; s'il y a tout à la fois orgueil et démençe à prétendre le contraire, qu'elle est sage, qu'elle est bienfaisante cette miséricorde, qui, trop certaine que le malade, rendu à la santé, éprouvera quelques rechûtes, lui met d'avance sous la main de salutaires remèdes !

Ouvrez les Ecritures anciennes et nouvelles, mes frères bien-aimés ! en aucun temps, en aucun lieu, la voix divine n'a cessé d'animer son peuple aux œuvres de la miséricorde. Nulle part l'Esprit saint, dans les cantiques qu'il inspirait, n'a cessé de répéter à tous ceux qui ont embrassé l'espérance d'arriver au royaume du ciel : « Pratiquez l'aumône ! » — « Crie avec force,

« dit l'Éternel à Isaïe , ne te lasse point ; enfile ta voix comme  
 « les éclats de la trompette ; annonce à mon peuple ses crimes  
 « et à la maison de Jacob ses prévarications ! » Et après lui  
 avoir recommandé de reprocher à ces ingrats leurs forfaits ;  
 après avoir déchaîné contre eux toute son indignation, et leur  
 avoir déclaré que ni le jeûne, ni la prière ne pourraient fléchir  
 la colère du Très-Haut ; qu'en vain ils se couvriraient d'un ci-  
 lice et se rouleraient sur la cendre pour implorer leur pardon ,  
 à la fin de cet anathème cependant, il indique l'aumône comme  
 le seul moyen d'apaiser le Seigneur : « Partagez votre pain avec  
 celui qui a faim, et recevez sous votre toit ceux qui n'ont  
 « pas d'asile. Lorsque vous voyez un homme nu, couvrez-  
 « le, et ne méprisez point la chair dont vous êtes formés. Alors  
 « votre lumière brillera comme l'aurore, vos vêtements res-  
 « plendiront, votre justice marchera devant vous, et vous se-  
 « rez environnés de la gloire du Seigneur. Alors vous invoque-  
 « rez le Seigneur, et il vous exaucera ; à votre premier cri, il  
 « vous dira : Me voici ! »

C'est donc le Seigneur lui-même qui, enseignant aux coupables le secret de l'apaiser, place le remède ainsi que l'expiation du péché dans les œuvres de miséricorde. Nous lisons dans Salomon : « Renferme l'aumône dans le cœur du pauvre ; de là, « intercédant en ta faveur, elle te délivrera de tout mal. » Et ailleurs : « Celui qui ferme l'oreille au cri du pauvre, criera « lui-même et ne sera pas invoqué. » Comment, en effet, pourra-t-il se concilier la miséricorde du Seigneur, s'il n'a pas fait miséricorde lui-même ? Comment sa prière trouvera-t-elle accès auprès de lui, si lui-même a été inexorable à la prière du pauvre ? L'Esprit saint nous le témoigne encore dans les Psaumes : « Heureux celui qui veille sur le pauvre ! au jour mauvais le « Seigneur le délivrera. » Daniel avait le cœur plein de ces pensées, lorsqu'interrogé par Nabuchodonosor que troublait un songe sinistre, pour détourner de lui les calamités qui le menaçaient, et l'aider à obtenir son pardon, il lui suggéra ce remède : « C'est pourquoi, ô roi, que mon conseil te soit agréable ; rachète tes péchés par l'aumône et tes iniquités par la

« miséricorde ; puis , Dieu te pardonnera tes péchés. » Le monarque indocile résista. L'aumône pouvait le sauver ; en répudiant le préservatif , il courut au-devant des calamités que lui avait annoncées la vision. Le témoignage de l'ange Raphaël nous atteste la même vérité , en nous exhortant à pratiquer l'aumône avec joie et sans mesure. « La prière est bonne , dit-il , avec le jeûne et l'aumône , parce que c'est l'aumône qui délivre de la mort et lave les péchés. » C'était nous apprendre par là que nos prières et nos jeûnes manquent d'efficacité , s'ils ne sont aidés par l'aumône , et que nos supplications sont impuissantes à obtenir ce qu'elles sollicitent , si elles ne se fortifient de l'assistance des bonnes œuvres. Ainsi un ange nous l'affirme : c'est l'aumône qui donne à nos prières leur efficacité ; l'aumône qui rachète les âmes ; l'aumône qui délivre de la mort. Que nous nous avancions jusque-là , frères bien-aimés , sans avoir de quoi confirmer la déclaration de l'ange Raphaël , ne l'imaginez pas. Les Actes des apôtres nous fournissent un fait qui prouve invinciblement , à l'appui de ce témoignage , que l'aumône délivre non-seulement de la seconde mort , mais de la première. Une femme , appelée Tabithe , après une vie remplie de bonnes œuvres et d'aumônes , tomba malade et mourut. Pierre est appelé auprès de ce corps sans mouvement ; il s'y rend avec toute l'activité de son zèle apostolique. A son arrivée , les veuves indigentes se pressent autour de lui ; elles prient , elles fondent en larmes ; elles lui montrent les manteaux , les tuniques et les vêtements de toute espèce qu'elles devaient à la charité de la défunte , intercédant ainsi pour elle , moins par leur propre voix que par la voix de ses œuvres. L'apôtre sentit bien qu'une demande de cette nature pouvait être exaucée , et que Jésus-Christ ne refuserait pas son assistance aux veuves dans la personne desquelles lui-même avait été vêtu. Voilà donc le digne avocat des veuves et des pauvres qui , fléchissant les genoux en terre , prie avec ferveur , et reporte au Seigneur les supplications dont il était dépositaire ; puis se tournant vers le corps , qui venait d'être lavé , et reposait sur un lit funèbre : « Tabithe , s'écria-t-il , levez-vous au nom de

« Jésus-Christ. » Le Dieu qui avait promis dans l'Évangile d'accorder tout ce qui lui serait demandé en son nom, ne manqua point à son apôtre dans ce moment. La mort est suspendue; la vie rentre dans ce corps glacé; et Tabithe, au milieu de l'assemblée, muette d'admiration et d'étonnement, est rendue à la lumière du jour; tant les œuvres de miséricorde ont de puissance! tant l'aumône sait maîtriser la mort! Celle qui avait fourni aux veuves dans la détresse les choses nécessaires à la vie, mérita de revenir à la vie par l'intercession des veuves.

Voilà pourquoi le docteur de notre vie et le maître du salut éternel, non content de vivifier le peuple des croyants, mais veillant encore à leur éternel avenir, parmi les divins commandements qu'il nous donna, ne nous répète rien plus fréquemment et avec plus d'insistance que l'obligation de l'aumône, en nous recommandant de nous amasser des trésors dans le ciel, au lieu de nous passionner pour les richesses de la terre. « Vendez tous vos biens, dit-il, et faites l'aumône. » Et ailleurs : « N'amassez pas des trésors sur la terre, où la rouille et les vers dévorent, et où les voleurs fouillent et dérobent; mais amassez des trésors dans le ciel, où ni la rouille, ni les vers, ne dévorent, et où les voleurs ne fouillent ni ne dérobent. Car où est votre trésor, là aussi est votre cœur. » Maintenant veut-il nous montrer en quoi consiste la plénitude de la perfection, une fois que nous avons accompli toute la loi, écoutez : « Si vous voulez être parfait, dit-il, allez, vendez tout ce que vous possédez et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel; puis venez et suivez-moi. » Plus loin il nous montre un trafiquant qui, pour acquérir la faveur céleste et mériter le salut éternel, vend tous ses biens, afin d'en acheter une perle précieuse, c'est-à-dire la vie éternelle à laquelle le sang de Jésus-Christ a communiqué tant de valeur, ne croyant pas l'acheter trop cher, s'il la paie d'une portion de son patrimoine : « Le royaume des cieux est semblable à un homme qui cherche de belles perles, dit-il; or, ayant trouvé une perle d'un grand prix, il s'en va, vend tout ce qu'il possède et l'a-

« chète. » Enfin il proclame enfants d'Abraham ceux qu'il voit occupés du soin d'assister et de nourrir les pauvres. En effet, à Zachée qui lui avait dit : « Je donne la moitié de mes biens aux pauvres, et si j'ai fait tort à quelqu'un en quoi que ce soit, je lui rendrai quatre fois autant, » Jésus répondit : « Cette maison a reçu aujourd'hui le salut, parce que celui-là est aussi un enfant d'Abraham. » En effet, si la foi d'Abraham lui fut imputée à justice, il croit aussi à Dieu, celui qui, docile au commandement sacré, pratique l'aumône, et, par la sincérité de sa foi, garde la crainte du Seigneur. Or, quiconque craint le Seigneur envisage le Seigneur dans les pauvres dont il a compassion ; car il ne soulage leur misère que parce qu'il a présentes à son cœur les divines promesses. L'Écriture sainte ne peut mentir, il le sait ; et les arbres stériles, c'est-à-dire les hommes qui ne portent pas de bonnes œuvres, seront coupés et jetés au feu, tandis que le ciel s'ouvrira aux âmes miséricordieuses. Aussi le Dieu qui honore du nom de fidèles les âmes qui sont fécondes en fruits de charité, exclut ailleurs de ses promesses celles qui sont frappées de stérilité : « Si donc vous n'avez pas été fidèles dans les richesses injustes, qui vous confiera les véritables ? et si vous n'avez pas été fidèles dans ce qui n'est point à vous, qui vous donnera ce qui vous appartient ? »

Mais vous appréhendez peut-être que d'abondantes aumônes, en épuisant votre patrimoine, ne vous réduisent vous-même à l'indigence ? Rassurez-vous et soyez sans défiance là-dessus. Les richesses sont intarissables quand elles sont employées pour le ciel et qu'elles passent dans les mains de Jésus-Christ ; et ce n'est pas de moi-même que je vous renouvelle cette promesse, mais au nom du Seigneur et d'après l'autorité de nos livres sacrés. L'Esprit saint parle ainsi par la bouche de Salomon : « Celui qui donne aux pauvres ne connaîtra pas l'indigence ; mais celui qui détourne son œil de leur misère tombera dans le dénuement. » L'oracle est formel ; avec les bonnes œuvres et la miséricorde, on ne peut jamais tomber dans l'indigence ; mais l'homme stérile et sans entrailles con-

naîtra la pauvreté. Le bienheureux apôtre Paul, rempli de l'esprit de Dieu, s'exprime ainsi : « Celui qui donne la semence à celui qui sème vous donnera le pain dont vous avez besoin pour vivre ; il multipliera ce que vous aurez semé, et il fera croître de plus en plus les fruits de votre justice, afin que vous soyez riches en toutes choses. » Et ailleurs : « Ces offrandes ne fournissent pas seulement aux besoins des saints, mais elles font rendre au Seigneur de nombreuses actions de grâces. » C'est qu'en effet les actions de grâces, adressées au Seigneur par les pauvres, en échange de nos aumônes, attirent sur nous et nos biens des bénédictions plus abondantes. Le Sauveur qui, dans son Evangile, lisait déjà au fond de ces cœurs défilants, s'adressait à la foi pusillanime ou à l'incrédulité, lorsque sa voix prophétique disait : « Ne vous inquiétez donc point en disant : Que mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous ? Car les gentils s'occupent de toutes ces choses ; mais votre Père sait que vous en avez besoin. Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice ; et tout le reste vous sera donné par surcroît. » Vous l'entendez ! à qui cherche le royaume de Dieu et sa justice, tout le reste est donné par surcroît. Le Seigneur, en effet, déclare qu'au jour du jugement il n'admettra à la participation du céleste royaume que ceux qui auront vaqué aux bonnes œuvres dans son Eglise.

Vous appréhendez que de pieuses et abondantes largesses n'épuisent votre patrimoine : malheureux ! vous ignorez donc qu'en craignant si fort de voir vos biens vous échapper, la vie et le salut vous échappent réellement ! En vous défendant si fort d'appauvrir vos richesses, vous vous appauvrissez vous-même, puisque vous sacrifiez votre âme à des trésors meurtriers. Vous redoutez de perdre votre patrimoine, et vous vous perdez pour sauver votre patrimoine ! Ah ! que l'apôtre avait bien raison de s'écrier : « Nous n'avons rien apporté dans ce monde, et il est certain que nous ne pouvons non plus en rien emporter. Ayant de quoi nous nourrir et nous couvrir, nous devons être contents. Mais ceux qui veulent devenir ri-

« ches tombent dans la tentation et dans le piège de Satan, et  
 « en plusieurs désirs inutiles et pernicieux qui précipitent les  
 « hommes dans la mort et la damnation. Car le désir des ri-  
 « chesses est la racine de tous les maux ; et quelques-uns de  
 « ceux qui en sont possédés se sont égarés de la foi et se sont  
 « jetés dans de grandes douleurs. »

Vous appréhendez que de pieuses et abondantes largesses n'épuisent votre patrimoine ! Mais quand est-il arrivé que le juste ait manqué du nécessaire, puisqu'il est écrit : « Le Seigneur ne  
 « laissera pas l'âme du juste périr par la faim. » Les corbeaux visitent Elie dans le désert, et lui apportent sa nourriture ; une main divine dresse le banquet de Daniel aux pieds de ces mêmes lions auxquels il doit servir de pâture, et vous, vous craignez que ce Sauveur, qui, du haut des cieux, sourit à vos œuvres de charité et de miséricorde, vous refuse l'aliment que vous lui fournissez ? Ne condamne-t-il pas, dans ce passage de son Evangile, les injurieuses sollicitudes d'une foi douteuse et charnelante ? « Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment, ni ne  
 « moissonnent, ni n'amassent dans des greniers ; cependant votre père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas beaucoup plus  
 « qu'eux ? » Eh quoi ! Dieu donne aux passereaux la pâture de tous les jours ; l'idolâtre, étranger au sentiment de la Providence, trouve ici-bas la boisson et l'aliment qui lui sont nécessaires ; et vous, Chrétien, vous, le serviteur de Dieu, dévoué à la pratique des bonnes œuvres, vous avez peur que votre maître ne délaisse celui qu'il aime ! Apparemment Jésus-Christ ne pourra nourrir ceux qui le nourrissent, et les choses de la terre seront refusées à ceux qui puisent sans mesure aux trésors du ciel et de la Divinité ? D'où vient cette pensée de désespoir, ce doute impie et sacrilège ? chassons l'incrédule de la maison de la foi. Pourquoi vous appeler disciples de Jésus-Christ, si vous ne croyez pas à la parole de Jésus-Christ ? Le nom de pharisien vous convient mille fois mieux. En effet, lorsque le Seigneur, nous parlant dans l'Evangile du précepte de l'aumône, nous donnait le sage conseil de convertir les biens de la terre en des amis qui pussent un jour nous recevoir dans

les tabernacles éternels, l'Écriture ajoute : « Les pharisiens, qui « étaient avarés, écoutaient tout cela et se raillaient de lui. » Ils ne sont que trop communs dans l'Église ces hommes qui, semblables aux pharisiens d'autrefois, ferment opiniâtrément leurs yeux et leurs cœurs à la lumière des avertissements spirituels et salutaires. Faut-il nous étonner qu'ils méprisent les paroles du serviteur, quand ils n'ont que du mépris pour Jésus-Christ lui-même ? Mais pourquoi vous applaudir dans vos maladroites inventions, comme si c'étaient véritablement la crainte et la sollicitude de l'avenir qui vous éloignassent des bonnes œuvres ? pourquoi recourir aux ombres et aux prestiges, afin de déguiser vos refus ? Confessez la vérité ; et, puisque vous ne pouvez tromper l'œil qui vous a deviné, livrez-nous vos honteux secrets. N'est-il pas vrai que les ténèbres de la stérilité se sont amoncelées autour de votre âme, et que la lumière d'en haut venant à se retirer par degré, la nuit profonde de la cupidité a aveuglé votre cœur devenu tout charnel ? Avouez-le ! vous êtes l'esclave et le captif de votre argent ; enchaîné par les triples liens [de la cupidité, vous avez repris les chaînes qu'avait brisées Jésus-Christ. Vous sauvez à tout prix un trésor qui ne pourra vous sauver ; vous bâtissez jour par jour l'édifice d'une fortune qui, en s'écroulant, vous écrasera de son poids, sans vous souvenir de ce que le Seigneur a répondu au riche qui étalait avec orgueil la pompe de son opulence : « Insensé ! « cette nuit même on te redemandera ton âme ! et pour qui seront les biens que tu as amassés ? » Pourquoi veiller seul à la garde de votre or ? Pourquoi travailler à grossir vos châtimens en grossissant vos richesses, d'autant plus pauvre devant Dieu que vous serez opulent pour le siècle ? Partagez vos revenus avec le Seigneur votre Dieu ; associez Jésus-Christ à vos possessions de la terre, afin qu'il vous associe à la possession des royaumes éternels.

Qui que vous soyez, si vous vous croyez riche sur la terre, vous vous trompez grossièrement. Écoutez quels justes reproches le Seigneur adresse dans son Apocalypse aux hommes qui vous ressemblent : « Tu dis, je suis riche et opulent, et je

« n'ai besoin de rien ; et tu ne sais pas que tu es malheureux ,  
 « misérable, pauvre, aveugle et nu. Je te conseille d'acheter de  
 « moi de l'or éprouvé au feu pour t'enrichir , et des habits  
 « blancs pour te vêtir, de peur que la honte de ta nudité ne pa-  
 « raisse ; et applique sur tes yeux un collyre qui te fasse voir. »

Vous donc, que Dieu a comblé des biens terrestres, achetez de Jésus-Christ cet *or éprouvé*, afin que, les flammes ayant consumé tout ce qu'il y a d'immonde en vous, vous soyez converti en or pur par l'aumône et les bonnes œuvres; achetez des *habits blancs*, afin de substituer à la nudité hideuse d'Adam la robe éclatante de Jésus-Christ. Et vous, femme, qui êtes riche et opulente dans l'Eglise de Jésus-Christ, répandez sur vos yeux, non plus le fard corrupteur du démon, mais le *collyre* du Seigneur, afin de mériter par vos aumônes et vos bonnes œuvres de contempler un jour votre Dieu. Au reste, sachez-le bien, avec ces artifices mondains, les pratiques de la miséricorde vous sont impossibles. Comment ces yeux noircis et chargés de peintures s'ouvriraient-ils sur les besoins du pauvre, à travers les nuages de leur travestissement ?

Vous êtes riche, opulente ! et vous croyez célébrer le mystère du Seigneur, vous qui passez près du tronc des oblations, sans même le regarder <sup>1</sup> ; vous qui vous présentez au sacrifice sans votre part du sacrifice ; je ne dis point assez ! vous qui prenez la part du sacrifice qu'apporta le pauvre. Comparez-vous avec cette veuve de l'Évangile qui, se souvenant des enseignements divins, oublie ses privations et ses nécessités personnelles pour déposer dans le trésor les deux oboles qui lui restaient. Jésus-Christ l'avait vue : considérant moins la richesse de l'of-

<sup>1</sup> Ce tronc s'appelait en hébreu *corban* ; la Vulgate en a fait *corbona*. Saint Paul recommande aux Chrétiens de son siècle de mettre tous les dimanches quelque chose à part pour les besoins du pauvre, et de consulter en cela chacun leurs facultés. Saint Augustin témoigne avec quelle religieuse fidélité les Chrétiens du quatrième et du cinquième siècle se conformaient encore à ce pieux usage. Indépendamment de ces offrandes, chacun apportait avec soi le jour du Seigneur, le pain qui devait être consacré à l'autel pour la communion eucharistique.

frande que l'intention, moins la quantité que le fonds sur lequel elle avait été prise : « En vérité, dit-il, je vous déclare « que cette pauvre femme a mis plus que les autres ; car tous « ceux-là ont fait à Dieu des offrandes de leur superflu, mais « celle-ci a donné de son indigence même tout ce qu'elle avait « pour vivre. » Femme bienheureuse et comblée de gloire, qui mérita d'être louée par la voix du souverain Juge, même avant le jour du jugement ! Que l'opulence apprenne donc à rougir de son avarice et de son infidélité ! Une veuve, et une veuve indigente, est trouvée riche en œuvres de miséricorde ; tous les dons qui nous sont faits appartiennent aux veuves et aux orphelins ; et voilà que celle-ci donne quand elle devrait recevoir ! Pourquoi ? Pour nous apprendre quel châtement est réservé à la richesse stérile, puisque la pauvreté elle-même n'est pas dispensée de l'obligation de l'aumône. Et pour mieux nous convaincre que c'est à Dieu lui-même que s'adressent nos libéralités, et qu'avoir pitié des indigents, c'est mériter les suffrages du Seigneur, Jésus-Christ les appelle des « dons faits à Dieu ; » il déclare que la veuve a déposé ses deux oboles dans « les trésors « de Dieu, » afin de nous apprendre de plus en plus qu'exercer la charité envers l'indigent, c'est prêter à usure au Seigneur.

Mais, pour s'affranchir de cette obligation, on allègue des excuses, et on met en avant les besoins de ses enfants, auxquels il faut pourvoir. Vains prétextes, qui ne peuvent arrêter nos pieuses largesses, puisque c'est à Jésus-Christ lui-même que s'adressent nos aumônes, ainsi qu'il l'a déclaré, et qu'après tout ce ne sont pas des serviteurs comme nous que nous préférons à nos enfants, mais le Seigneur en personne : témoin le salutaire enseignement par lequel il a daigné nous instruire. « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, dit-il, « n'est pas digne de moi, et celui qui aime son fils et sa fille « plus que moi, n'est pas digne de moi. » Même langage dans le Deutéronome, pour fortifier notre foi et nous rappeler l'amour que nous devons à Dieu : « Qui a dit à son père et à sa « mère : Je ne vous connais pas ; qui méconnaît ses frères et ses « fils, voilà celui qui a observé le précepte et gardé mon al-

« fiance. » Assurément, si nous aimons Dieu de tout notre cœur, nous ne lui préférons ni pères, ni enfants. C'est dans ce sens que Jean nous déclare dans son épître que, refuser d'exercer la charité envers ses frères, c'est n'avoir point l'amour de Dieu : « Un homme qui a les biens de ce monde, et qui, voyant son frère dans la détresse, lui ferme son cœur et ses entrailles, comment aurait-il en soi l'amour de Dieu ? » S'il est vrai que Dieu récompense à grand intérêt l'aumône faite au pauvre ; il y a mieux, s'il est vrai que l'aumône faite au dernier d'entre les hommes est faite à Jésus-Christ lui-même, quel motif aurions-nous de préférer les biens de la terre aux trésors du ciel, et les intérêts de l'homme à ceux de Dieu ?

La veuve dont il est parlé au troisième livre des Rois avait épuisé toutes ses provisions dans un temps de sécheresse et de famine. Il ne lui restait qu'un peu d'huile et de farine dont elle avait pétri un pain qui cuisait sous la cendre ; après cette dernière ressource, il lui fallait mourir, elle et ses enfants. Arrive le prophète Elie : il lui demande à manger le premier ; ce qui restera sera pour elle et ses fils. Elle était mère ; l'indigence et la faim étaient à sa porte. Hésita-t-elle cependant ? songea-t-elle à ses enfants avant de songer au prophète ? Loin de là ! elle accomplit en présence de Dieu une œuvre agréable à Dieu ; elle offre avec un joyeux empressement ce qui lui est demandé. Remarquons-le bien ; ce n'est pas une part légère qu'elle détache de son abondance ; elle a peu de chose, elle donne tout ce qu'elle a. Un étranger se nourrit avant ses fils qu'aiguillonnait la faim, elle oublie ses besoins pour ne songer qu'à la miséricorde, afin de sauver la vie de son âme en comptant pour rien la vie de la chair. Aussi qu'arriva-t-il ? Elie, figure de Jésus-Christ, pour nous attester que le Seigneur ne laisse jamais sans récompense les œuvres de la miséricorde, répondit à la veuve : « Voici ce que dit le Seigneur : La farine de ce vase ne diminuera pas, et l'huile qui est dans ce petit vase ne décroîtra pas, jusqu'au jour où le Seigneur répandra la pluie sur la terre. » La promesse divine s'accomplit à la lettre. Ce qu'avait sacrifié la veuve lui fut rendu surabondamment,

et, grâce aux merveilleux accroissements de ses œuvres de miséricorde, l'huile et la farine débordèrent dans ses vases sans s'épuiser. Vous le voyez, cette mère, loin de frustrer ses enfants de la part qu'elle abandonnait au prophète, enrichissait leur patrimoine; et cependant elle ne connaissait point encore Jésus-Christ; elle ignorait encore ses préceptes; étrangère au mystère de sa passion et de sa croix, la nourriture et le breuvage qu'elle lui donnait n'étaient pas encore un échange du sang qu'il a répandu pour nous. Jugez de là quelle est la prévarication du Chrétien qui, se préférant soi-même et ses enfants à la personne de Jésus-Christ, garde ses richesses, sans jamais partager avec les pauvres les trésors de son abondance.

J'ai de nombreux enfants, dites-vous; voilà ce qui ralentit mon zèle et arrête mes aumônes. Vous avez de nombreux enfants! raison de plus pour vaquer aux œuvres de la miséricorde, puisqu'il y a autour de vous plus de personnes pour qui vous devez prier le Seigneur, plus de péchés à racheter, plus de consciences à purifier, plus d'âmes à délivrer de la mort. De même que, dans cette vie du siècle, plus une famille est nombreuse, plus les frais sont considérables pour l'alimenter et la soutenir, de même, dans la vie spirituelle, plus vous avez d'enfants, plus vous avez à multiplier la dépense de vos bonnes œuvres. Ainsi Job offrait pour les siens des sacrifices nombreux; le nombre des victimes qu'il immolait au Seigneur s'accroissait avec les enfants que le Seigneur lui envoyait. Et parce qu'il est impossible à la faiblesse humaine de ne pas pécher tous les jours devant le Seigneur, tous les jours un sang expiatoire coulait pour effacer les souillures nouvelles. « Job, homme simple et droit, avait sept fils et trois filles: il les purifiait, et il offrait des holocaustes pour chacun d'eux, et il immolait un veau pour leurs péchés. »

Si donc vous aimez véritablement vos enfants, si vous avez pour eux une affection et une tendresse de père, travaillez à les rendre agréables aux yeux du Seigneur par la recommandation de vos bonnes œuvres, A leur père selon la chair, faible créature qui vit un jour, substituez celui qui est le père des en-

fants spirituels, et que ni le temps ni la maladie n'atteignent jamais. Déposez entre ses mains les richesses que vous destinez à vos héritiers ; qu'il soit le tuteur de vos enfants ; qu'il veille à leurs intérêts ; qu'il les protège par sa toute puissante majesté contre les violences et les agressions du monde. Le patrimoine, ainsi confié à Dieu, ne redoute ni les invasions de l'état, ni les spoliations du fisc, ni les iniquités du forum. Un héritage est en sûreté quand il est gardé par Dieu. Voilà ce que j'appelle pourvoir à l'avenir de ceux qui nous sont chers ; voilà ce que j'appelle assurer avec une tendresse toute paternelle la fortune de nos héritiers futurs, conformément à cet oracle des textes sacrés : « J'ai été jeune et j'ai vieilli : jamais je n'ai vu le  
 « juste abandonné, ni ses enfants mendier leur pain. Chaque  
 « jour il a pitié du pauvre, et il prête à une sainte usure ; sa  
 « postérité sera bénie. » Et ailleurs : « Le juste marche dans  
 « la droiture et la simplicité : heureux les enfants qu'il laissera  
 « après lui ! » Vous êtes donc un prévaricateur, un parricide, si, prenant en main les véritables intérêts de vos enfants, vous ne travaillez point à leur salut avec une affection toute religieuse. En leur léguant des richesses périssables au lieu d'un patrimoine indestructible ; en aimant mieux les consacrer au démon qu'à Jésus-Christ, vous commettez un double crime. Ici, vous frustrez vos enfants de la protection de Dieu, qui est leur père céleste ; là, vous leur enseignez à placer les biens de la terre avant Jésus-Christ. Ah ! soyez plutôt père à la manière de Tobie ; répétez à vos fils les salutaires instructions qu'il adressait au sien, dites-leur avec lui : « Mon fils, écoutez votre  
 « père : servez le Seigneur dans la vérité, et cherchez à faire  
 « ce qui lui plaît, et recommandez à vos enfants de faire des  
 « œuvres de justice et de miséricorde, de se souvenir de Dieu  
 « et de bénir son nom en tout temps. » Et ailleurs : « Mon fils  
 « bien-aimé, aie Dieu dans ta pensée tous les jours de ta vie,  
 « et garde-toi de jamais transgresser les préceptes du Sei-  
 « gneur, en marchant dans les voies de l'iniquité ; parce que,  
 « si tu agis dans la vérité, il te tiendra compte de tes bonnes  
 « œuvres. Fais l'aumône de ton bien, et ne détourne ton vi-

« sage d'aucun pauvre ; par là il arrivera que le Seigneur ne  
 « détournera pas non plus son visage de toi. Sois charitable  
 « autant que tu le pourras ; si tu as beaucoup , donne abon-  
 « damment ; si tu as peu , aie soin de donner ce peu de bon  
 « cœur. Ne crains point quand tu fais l'aumône ; car tu amas-  
 « seras ainsi un grand trésor et une grande récompense au  
 « jour de la nécessité , parce que l'aumône délivre de la mort,  
 « et qu'elle ne laissera point l'âme aller dans les ténèbres. L'au-  
 « mône est un excellent spectacle pour tous ceux qui l'auront  
 « faite en présence du Seigneur. »

Quel spectacle, mes frères bien-aimés, que celui dont la représentation a Dieu lui-même pour témoin ! En effet, si le gentil, dans les jeux qu'il donne au peuple, estime comme une grande gloire d'avoir des proconsuls ou des empereurs pour assistants, et redouble d'autant plus de faste et de magnificence qu'il désire plaire à des personnages plus relevés, combien n'est-il pas plus illustre et plus sublime d'avoir pour spectateurs de nos largesses Dieu et son Christ ! Quelle obligation pour nous par conséquent de déployer plus de pompe et de magnificence dans des représentations qui, se célébrant sous les yeux des vertus célestes et de la milice des anges, ont pour motif, non pas les vains honneurs du quadriges ou la pourpre du consulat, mais l'acquisition de la vie éternelle, et pour récompense, non pas le souffle si trompeur et si fugitif de la faveur populaire, mais la conquête d'un royaume qui n'aura point de fin !

Et ici, pour achever de confondre ces âmes nonchalantes et stériles, chez lesquelles la cupidité étouffe la moisson du salut ; pour mieux attacher à leur avare conscience les flétrissures de la honte, imaginez-vous un moment que le démon, traînant à sa suite le troupeau de ses adorateurs, c'est-à-dire tout le peuple de la perdition et de la mort, s'élançe brusquement au milieu de cette enceinte, et que là, sous les yeux du Christ, le prenant lui-même pour juge, il compare ainsi ses disciples avec ceux du Sauveur. Tu vois cette multitude qui m'environne : jamais je n'ai reçu d'ignominieux soufflets, ni subi une indigne

flagellation pour elle, elle n'a pas été rachetée au prix de ma passion et de mon sang ; pour la rendre à la vie, je ne suis pas mort sur un bois infâme ; d'un autre côté, point de royaume céleste à lui promettre, point d'immortelles béatitudes à lui offrir. Cependant quels magnifiques jeux elle apprête en mon honneur ! Soins, efforts, dépenses de toute espèce, rien ne lui coûte pour en rehausser l'éclat ; elle va même jusqu'à engager sa fortune, jusqu'à vendre ses biens ; et si la pompe et la richesse du spectacle ne répondent pas à l'attente commune, l'ordonnateur est chassé au milieu des sifflets et des outrages ; quelquefois même il est immolé dans la tempête populaire. Mais toi, ô Christ ! viens me montrer de la part des tiens une semblable prodigalité. Ils sont opulents, ils nagent dans l'abondance. Parle ! Donnent-ils jamais dans ton Eglise, sous les yeux de leur chef et de leur maître, des représentations aussi éclatantes ? Les vit-on jamais, pour accroître la magnificence du spectacle, engager ou distraire leur fortune, je me trompe, échanger par une glorieuse transformation les trésors de la terre contre les trésors du ciel ? Dans mes fêtes, toutes frivoles, toutes mondaines, pas d'infortune soulagée, pas de nudité recouverte, pas de soif désaltérée, pas de faim apaisée. Entre la folie ambitieuse qui donne et l'aveugle admiration qui regarde, tout périt infructueusement consumé dans des prodigalités extravagantes et des plaisirs qui s'envolent sans laisser de traces. Pour toi, au contraire, tu es vêtu et nourri dans tes pauvres. A qui les assiste tu promets la vie éternelle, et cependant les serviteurs que tu récompenses par les honneurs du ciel et les béatitudes de l'éternité, ne sauraient soutenir le parallèle avec mes adorateurs, qui n'ont à espérer que la mort.

A ce langage que répondre, frères bien-aimés ? Quelle raison solide alléguer pour défendre les riches qu'aveugle la nuit de la stérilité ? Comment justifier leurs ténèbres, lâches Chrétiens que nous sommes, bien inférieurs aux disciples du démon, puisque nous ne savons pas même payer à Jésus-Christ, par de légers sacrifices, la dette de sa passion et de son sang ? Le Seigneur nous a donné des préceptes ; il a enseigné à ses servi-

teurs ce qu'ils devaient faire ; il a établi des récompenses pour ceux qui sont miséricordieux , des supplices pour ceux qui sont insensibles ; il a manifesté d'avance la sentence qu'il prononcera un jour du haut de son tribunal. Ainsi donc , point d'excuse pour la négligence , point de justification pour la stérilité , qui sera vide de bonnes œuvres. Puisque le serviteur aura refusé d'obéir, le maître n'aura-t-il pas le droit d'accomplir ses menaces ? Ecoutez ses oracles : « Quand le fils de l'homme  
 « viendra dans sa majesté , et tous les anges avec lui , il s'as-  
 « siéra sur le trône de sa gloire. Et toutes les nations seront  
 « assemblées devant lui ; et il séparera les uns d'avec les au-  
 « tres, comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs ; et  
 « il mettra les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche. Alors  
 « le roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez , ô les bien-  
 « aimés de mon Père, possédez le royaume qui vous a été pré-  
 « paré dès le commencement du monde ; car j'ai eu faim , et  
 « vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif , et vous m'avez  
 « donné à boire , j'étais étranger, et vous m'avez recueilli ; j'é-  
 « tais nu , et vous m'avez revêtu ; j'étais malade, et vous m'a-  
 « vez visité ; j'étais en prison , et vous êtes venus à moi. Alors  
 « les justes lui diront : Seigneur, quand est-ce que nous vous  
 « avons vu avoir faim et que nous vous avons donné à man-  
 « ger, ou avoir soif et que nous vous avons donné à boire ?  
 « quand vous avons-nous vu étranger et vous avons-nous re-  
 « cueilli , ou sans vêtements, et vous avons-nous revêtu ?  
 « quand est-ce que vous avons-nous vu malade ou en prison, et  
 « vous avons-nous visité ? Et le Roi répondant , leur dira : Je  
 « vous le dis en vérité , autant de fois vous avez agi ainsi pour  
 « l'un des moindres de mes frères que vous voyez , vous l'avez  
 « fait pour moi. Alors il dira à ceux qui seront à sa gauche :  
 « Allez loin de moi , maudits , dans le feu éternel qui a été pré-  
 « paré pour le démon et pour ses anges ; car j'ai eu faim , et  
 « vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif , et vous ne  
 « m'avez pas donné à boire ; j'étais étranger, et vous ne m'avez  
 « pas recueilli ; j'étais nu , et vous ne m'avez pas revêtu ; j'é-  
 « tais malade et en prison , et vous ne m'avez pas visité. Alors

« ceux-ci lui diront : Seigneur, quand est-ce que nous vous  
 « avons vu ayant faim ou soif, étranger ou sans habits, ou  
 « malade ou en prison, et que nous avons manqué de vous se-  
 « courir ? Et il leur répondra : Je vous le dis en vérité, autant  
 « de fois que vous ne l'avez pas fait pour l'un de ces petits,  
 « vous avez manqué de le faire pour moi-même. Et ceux-ci  
 « iront au supplice éternel, et les justes à la vie éternelle. »

Je le demande, le Sauveur pouvait-il nous parler avec plus  
 d'énergie ? Avait-il, pour nous exciter à la miséricorde et à la  
 charité, un mobile plus puissant que cette déclaration par la-  
 quelle il nous avertit que tout ce qui est donné au pauvre est  
 donné à lui-même ; que repousser le pauvre et refuser de le se-  
 courir, c'est l'offenser personnellement, afin que l'homme qui,  
 dans l'Eglise, pourrait demeurer insensible aux nécessités de  
 son frère, s'émeuve au moins de compassion pour le Christ  
 souffrant, et, sous cet infortuné, objet de ses rebuts, découvre  
 la majesté d'un Dieu ? Nous donc, mes bien-aimés, nous qui  
 avons la crainte du Seigneur, nous qui avons foulé dédaigneu-  
 sement aux pieds tous les avantages du siècle, nous qui aspi-  
 rons aux biens à venir, exerçons-nous incessamment à la misé-  
 ricorde dans la plénitude de la foi, dans les dévouements du  
 cœur, et méritons les suffrages divins par une suite non inter-  
 rompue de bonnes œuvres. Donnons à Jésus-Christ des vête-  
 ments terrestres, bien sûrs d'en recevoir un jour les vêtements  
 de l'immortalité. Donnons-lui la boisson et la nourriture du  
 temps, bien sûrs d'aller nous asseoir aux banquets de l'éternité  
 avec Abraham, Isaac et Jacob. Pour n'avoir pas à moissonner  
 médiocrement, jetons la semence avec profusion. Travaillons  
 à consolider l'édifice de notre salut, puisque nous le pouvons  
 encore, suivant les avertissements de l'apôtre : « C'est pour-  
 « quoi, pendant que nous en avons le temps, faisons du bien  
 « à tous, mais principalement aux serviteurs de la foi. Ne nous  
 « laissons donc point de faire le bien, puisque, si nous ne per-  
 « dons point courage, nous moissonnerons dans son temps. »

Rappelons-nous, mes frères bien-aimés, quelle était la con-  
 duite des Chrétiens sous les apôtres, alors que, rapproché du

berceau de la religion , l'esprit dans toute sa vigueur se portait aux héroïques vertus, et que la foi brûlait de sa ferveur première. Ils vendaient leurs héritages et leurs maisons ; puis ils venaient en déposer généreusement le prix aux pieds des apôtres, afin qu'ils le distribuassent aux pauvres. Ils aliénaient le patrimoine de la terre, pour transporter leurs possessions là où ils pouvaient recueillir des moissons impérissables ; ils achetaient des habitations là où ils commençaient d'habiter pour toujours. L'abondance de leurs bonnes œuvres ne pouvait se comparer qu'à l'harmonie de leurs cœurs, comme l'attestent les Actes des apôtres : « La multitude de ceux qui croyaient « n'avait qu'un cœur et qu'une âme ; nul ne considérait comme « à lui rien de ce qu'il possédait, mais toutes choses leur étaient « communes. »

Voilà comme on devient enfant de Dieu par la naissance spirituelle ; voilà comme on imite sa providence. En effet, tout ce qui est à Dieu sert indistinctement à tous ; personne n'est exclu des dons célestes, et le genre humain tout entier puise également aux trésors de la bonté divine. Ainsi l'éclat du jour, les rayons du soleil, le souffle de l'air, les ondées bienfaisantes, sont des jouissances communes à chacun de nous ; tous les hommes prennent leur part dans le délassement du sommeil, dans la clarté des étoiles et de la lune. Celui qui, à l'exemple de ces distributions providentielles, partage ici-bas ses revenus avec ses frères, donnant gratuitement ce qu'il a reçu gratuitement, devient l'image de Dieu, père de tous les hommes.

Quelle sera, mes bien-aimés, la gloire des âmes compatissantes, quelle sera leur allégresse dans ce jour où le Seigneur, faisant le dénombrement de son peuple, et accordant à nos mérites et à nos œuvres les récompenses qu'il a promises, nous rendra les biens du ciel en échange des biens de la terre ; des trésors qui ne périssent pas au lieu des trésors du temps ; pour d'humbles sacrifices d'immenses rémunérations ; dans ce jour où il nous présentera à son Père, auquel il nous a restitués par la grâce de la sanctification, et où, fidèle à ses engagements,

il nous ouvrira notre patrie, nous ramènera en triomphe dans la Jérusalem céleste, et nous mettra en possession de cette immortalité bienheureuse qu'il nous a conquise par son sang ! Gravons profondément ces pensées dans notre mémoire ; nourrissons-en notre foi ; chérissons-les de toute la puissance de notre cœur ; achetons la réalisation des promesses par la générosité de nos œuvres.

L'aumône, mes bien-aimés, est donc une œuvre excellente et divine, la consolation des fidèles, l'ancre du salut, le bouclier de la foi, le fondement de l'espérance, le remède du péché. Tout à la fois sublime et facile, elle est à la portée de tout le monde ; couronne de la paix, elle ne redoute pas les épreuves de la persécution ; un des plus grands dons de la Providence, nécessaire aux faibles, glorieux aux forts, utile à tous. Par elle, le Chrétien porte jusqu'au terme de sa vie le trésor de la grâce, se rend Jésus-Christ favorable au jour du jugement, et a Dieu lui-même pour débiteur. Combattons à l'envi pour remporter cette palme immortelle ; nous avons Dieu et son Christ pour spectateurs ! Courons dans la carrière de la charité et de la miséricorde ; et puisque nous sommes plus grands que le siècle et le monde, que la cupidité du monde et du siècle n'arrête pas la rapidité de notre marche. Si le jour du combat ou des rétributions nous trouve franchissant d'un pas libre l'arène ouverte devant nous, Dieu ne fera point défaut à notre mérite. Aux triomphateurs qui auront vaincu pendant la paix par l'aumône et la charité, il donnera la couronne de lys ; aux héros de la persécution, il ajoutera la couronne de pourpre.

## IX.

## AVANTAGES DE LA PATIENCE.

Sur le point de vous entretenir de la patience, frères bien-aimés, et de vous en développer l'excellence et les avantages, par où puis-je mieux commencer qu'en réclamant la patience qui vous est déjà nécessaire pour nous écouter avec faveur, s

bien qu'à défaut de cette vertu, tout ce que vous entendez, tout ce que vous apprenez, demeure stérile? En effet, de pieux et salutaires discours ne se gravent dans l'âme, surtout ils n'ont d'efficacité qu'autant que l'oreille les recueille avec une patiente attention. Parmi les routes diverses que la religion ouvre aux fidèles pour marcher à la conquête des palmes divines, promesses à l'espérance et à la foi, je n'en connais point de plus sûre pour la vie présente, ni qui conduise plus infailliblement à la gloire de l'immortalité. Appuyé sur les préceptes du Sauveur, docile au culte de la crainte et de l'amour, le Chrétien travaille fortement à se maintenir dans la pratique de cette vertu.

Les philosophes annoncent fastueusement qu'eux aussi possèdent la patience; ils en font grand bruit dans leurs écoles; mais, chez eux, la patience est aussi vaine que la sagesse est mensongère. Et le moyen, je vous prie, que la sagesse ou la patience véritables habitent dans des cœurs étrangers à la sagesse et à la patience de Dieu! N'est-ce pas lui qui, condamnant d'avance ces hommes dont l'orgueil se complait dans la sagesse du monde, nous a donné cet avertissement: « Je détruirai la sagesse des sages et j'obscurcirai l'intelligence de ceux qui se croient habiles? » C'est ainsi encore que le bienheureux apôtre Paul, rempli de l'Esprit saint, et envoyé pour appeler et former les nations à la foi, nous instruit par cette déclaration: « Prenez garde que quelqu'un ne vous séduise par la philosophie et par de vaines subtilités, selon les traditions des hommes, selon les principes d'une science mondaine, et non selon la science de Jésus-Christ; car toute la plénitude de la Divinité habite en lui corporellement. » Et ailleurs: « Que personne ne se trompe soi-même: s'il y a quelqu'un parmi vous qui passe pour sage selon le siècle, qu'il devienne fou pour devenir sage; car la sagesse de ce monde est une folie aux yeux de Dieu, selon qu'il est écrit: Je surprendrai les sages par leurs propres artifices. » Et encore: « Le Seigneur a pénétré les pensées des sages, et il a vu qu'elles n'étaient que folie. » Or, là où n'est point la sagesse véritable, n'habite pas non plus la véritable patience. En effet, si d'un côté

la sagesse se reconnaît à l'humilité et à la douceur, si, de l'autre, les philosophes ne témoignent ni douceur, ni humilité, que dis-je ! s'ils affichent l'arrogance, s'ils sont enflés de leur mérite, d'autant moins agréables à Dieu qu'ils sont plus remplis d'eux-mêmes, il est manifeste que la véritable patience ne réside pas avec l'indépendance hautaine d'une liberté insolente, ni avec le cynisme indécent d'une poitrine à demi-nue sous d'orgueilleux haillons <sup>1</sup>.

Pour nous, mes bien-aimés, philosophes en actions plutôt qu'en paroles, nous qui ne faisons pas consister la sagesse dans le manteau, mais dans la vérité, qui plaçons avant une bruyante renommée le témoignage d'une conscience vertueuse, nous enfin qui n'avons pas incessamment à la bouche de pompeuses maximes, mais qui vivons comme il convient à des serviteurs, à des adorateurs du vrai Dieu, pratiquons docilement la patience que nous prêchent les enseignements sacrés. En effet, cette qualité nous est commune avec l'Éternel ; c'est dans lui qu'elle prend son origine, de lui qu'elle emprunte sa gloire, sa dignité, son excellence. Une vertu, chère à la majesté divine, mérite sans doute l'amour de l'homme ; l'affection de Dieu sera une recommandation suffisante. S'il est vrai qu'il soit à la fois notre maître et notre père, serviteurs, nous devons obéir ; enfants de Dieu, craignons de démentir les vertus de notre père.

Admirez donc quelle est la patience du Dieu que nous servons. Il voit tranquillement l'homme ériger des temples à l'œuvre de ses mains, comme pour insulter à la grandeur et à la gloire du Tout-Puissant, et rendre de sacrilèges hommages à de stupides simulacres. Il fait lever son soleil et il fait briller les feux du jour sur les justes comme sur les méchants. Epanche-t-il ses ondées bienfaisantes ? tous indistinctement ont part

<sup>1</sup> Ce dernier membre de phrase peut se prendre aussi dans un sens figuré ; alors il faudrait traduire : Une liberté qui s'emporte sans règle et sans frein, incapable de commander aux mouvements impétueux des passions.

au bienfait. Asservies aux immuables lois de sa patience, et dociles esclaves de l'innocence comme du crime, de la vertu comme de l'impiété, de la reconnaissance comme de l'ingratitude, les saisons marchent uniformément sous l'œil de sa providence ; les éléments s'empressent de nous servir ; les vents soufflent , les fleuves coulent ; d'abondantes moissons grandissent dans les plaines ; la vendange mûrit sur les vignes ; les arbres se couronnent de leurs fruits , les forêts de leur feuillage , les campagnes de leurs fleurs. De fréquentes offenses, disons mieux , des offenses journalières irritent sa justice ; cependant il étouffe son indignation ; il attend patiemment le grand jour qu'il a fixé pour la rétribution universelle. Vainement il a dans ses mains la vengeance : il aime mieux l'ajourner incessamment et supporter l'outrage avec longanimité, afin que, s'il est possible, la malice de l'homme poussée à bout , après avoir longtemps roulé dans la fange de l'erreur et du crime, aille enfin se réfugier dans le sein de la miséricorde. Il nous l'a dit lui-même : « Je ne veux pas la mort de celui qui meurt , mais plutôt « qu'il se convertisse et qu'il vive. — Revenez à moi, dit-il « encore. » Et ailleurs : « Retournez au Seigneur votre Dieu, « parce qu'il est bon et clément , patient , prodigue de miséri- « cordes, ému de notre misère. Qui sait s'il ne révoquera pas « la sentence portée contre vos crimes ? » Ecoutez encore par quels avertissements l'apôtre Paul rappelle le pécheur à la pénitence ; « Est-ce que vous méprisez les richesses de sa bonté, « de sa patience et de sa longue tolérance ? Ignorez-vous que « la bonté de Dieu vous invite à la pénitence ? Et cependant, « par votre dureté et par l'impénitence de votre cœur, vous « vous amassez un trésor de colère pour le jour de la colère et « de la manifestation du juste jugement de Dieu , qui rendra « à chacun selon ses œuvres. » L'apôtre a dit : « Le juste juge- « ment de Dieu, » parce qu'il est tardif et longtemps différé , afin que la longue patience du Seigneur laisse au coupable le temps de revenir à la vie. Le châtiment ne saisit le pécheur et l'impie qu'au moment où la pénitence de ses iniquités ne peut plus lui servir.

Mais pour vous faire comprendre plus clairement, mes frères bien-aimés, que la patience est un attribut de Dieu, et que l'homme patient, doux et ami de la miséricorde est l'imitateur du Père céleste, le Seigneur lui-même va vous donner dans son Evangile des leçons de salut, et vous exposer les commandements de cette loi qui conduit à la perfection : « Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain, et tu haïras ton ennemi. Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent ; priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et sur les injustes. Gar si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense aurez-vous ? Les publicains ne le font-ils pas aussi ? Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous de plus ? Les païens ne le font-ils pas aussi ? Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

Vous l'avez entendu ! nous devenons enfants parfaits de Dieu, nous arrivons à la consommation de la vertu, nous sommes renouvelés par une naissance spirituelle, quand nous reproduisons sur la terre la patience de Dieu ; quand nos actions manifestent et font briller en traits lumineux notre auguste ressemblance avec la Divinité, effacée jadis par le péché d'Adam. La créature rivale de l'Éternel ! l'homme imprimant à ses vertus un caractère qui approche des attributs divins ! ô gloire ineffable ! ô félicité sans mesure !

Toutefois Jésus-Christ, notre Dieu et notre Seigneur, ne s'est pas contenté de la prédication, il a joint l'exemple au précepte. Descenda sur la terre, comme il l'a déclaré lui-même, pour accomplir la volonté de son Père céleste, parmi les hautes merveilles qui devaient être l'indubitable témoignage de la majesté divine, il a reproduit dans sa douceur inaltérable la patience de son Père. Toutes ses actions en portent l'empreinte depuis son premier pas dans la vie. D'abord il commence par se dépouiller de sa gloire pour descendre jusqu'aux abaisse-

ments de la terre ; Fils de Dieu, il ne dédaigne pas de revêtir la chair de l'homme ; incapable de pécher, il porte les péchés d'autrui ; il dépose un moment son immortalité pour s'assujettir à la mort, et l'innocent succombe pour le salut du coupable. Le maître du monde veut être baptisé par la main de l'esclave ; investi du pouvoir de remettre les offenses, il ne rougit pas de laver son corps dans le bain régénérateur. Immortel aliment des humains, il jeûne pendant quarante jours ; il éprouve la faim, la soif, afin que ceux qui jadis étaient affamés de sa parole et altérés de sa grâce, soient rassasiés du pain céleste. Dans sa lutte avec le tentateur, content d'avoir vaincu l'ennemi, il le réprime par un mot. Avec ses disciples ce n'est pas un maître hautain, qui déploie l'appareil de l'autorité ; c'est un frère tendre, affectueux, conversant avec ses frères. Il s'abaisse jusqu'à laver les pieds de ses apôtres, afin qu'à l'aspect d'un Dieu à genoux devant sa créature, l'homme comprenne ce qu'il doit à son semblable. Vous admirez sa bonté envers des amis fidèles et dévoués ; mais que dire de sa conduite à l'égard de Judas ? Sa longue patience le supporte jusqu'à la fin ; il prend ses repas avec le perfide ; un ennemi domestique est là ; il le sait, il le voit, et il ne démasque point publiquement le traître ; et il présente sa bouche à son hypocrite baiser ! D'un autre côté, quelle inaltérable égalité d'âme ! quel support miséricordieux envers les Juifs ! Incrédules, il les attire à la foi par la persuasion ; à leur ingratitude il oppose une bienveillance toujours nouvelle, à leurs contradictions une douceur inaltérable, à leurs dédains la clémence, à leurs persécutions l'humilité et la fuite. Il essaie jusqu'à sa dernière heure de rassembler sous son aile la nation qui égorgait les prophètes, toujours en révolte contre son Dieu. La veille de sa passion, au pied de la croix, avant que son sang coulât, avant de subir une mort cruelle, quel débordement d'injures supportées avec sérénité ! que d'affronts ignominieux, acceptés avec résignation ! Là, une multitude insultante couvre d'ignobles crachats celui dont la salive féconde avait formé, peu de jours auparavant, l'œil de l'aveugle-né ; ici, le Dieu, au nom

duquel nous flagellons aujourd'hui Satan et ses anges, est déchiré par une honteuse flagellation. A celui qui couronne de guirlandes éternelles le front du martyr, une couronne d'épines ! A celui qui distribue des palmes aux athlètes victorieux, d'injurieux soufflets ! A celui qui couvre les hommes d'un vêtement d'immortalité, plus de vêtements terrestres ! A celui qui a préparé le pain de la vie et mêlé la coupe du salut, le fiel pour nourriture, le vinaigre pour breuvage ! Est-ce tout ? L'innocent et le juste, que dis-je ! l'innocence, la justice par essence, est assimilée à de vils brigands ; la vérité succombe sous des témoignages menteurs ; le juge à venir est jugé ; le Verbe éternel se laisse conduire à l'autel du sacrifice, sans proférer une seule plainte ! et tandis qu'à l'aspect de la croix, les astres se troublent, les éléments se confondent, la terre tremble, la nuit obscurcit le jour, et que le soleil, pour ne pas éclairer le forfait des Juifs, dérobe soudain sa lumière et voile son front, un Dieu, sans se plaindre ni s'émouvoir, retient captifs, du moins à l'époque de sa passion, tous les rayons qui pourraient trahir sa majesté. Il endure patiemment tous les affronts, afin que la patience nous apparaisse dans Jésus-Christ avec le socle de la perfection. Est-ce tout ? Il ouvre ses bras à ses meurtriers, quand ils se convertissent et reviennent à lui. Toujours affamés de pardon et de salut, sa patience et sa bonté ne ferment l'Eglise à personne. Voilà des ennemis, des blasphémateurs, des persécuteurs implacables de son nom ; qu'importe ! qu'ils pleurent leurs crimes, qu'ils les reconnaissent publiquement ; dès-lors, non-seulement la réconciliation leur est acquise, mais même la participation au céleste héritage. Quoi de plus patient et de plus miséricordieux ! celui qui a versé le sang de Jésus-Christ trouve la vie dans le sang de Jésus-Christ ! Telle est la patience du Sauveur ; s'il n'en était pas ainsi, Paul serait-il un des plus illustres apôtres de l'Eglise ?

Si donc, frères bien-aimés, nous sommes les membres de Jésus-Christ, si nous l'avons revêtu dans le baptême, s'il est la voie qui nous conduit au salut, nous qui marchons sur les traces salutaires de Jésus-Christ, reproduisons ses glorieux

exemples, suivant le conseil du bienheureux Jean : « Celui qui dit qu'il demeure en Jésus-Christ doit marcher lui-même comme Jésus-Christ a marché. » Même langage dans la bouche de Pierre, sur qui le Seigneur daigna fonder son Église, lorsqu'il nous dit dans son Épître : « Jésus-Christ a souffert pour nous, vous laissant un grand exemple, afin que vous suiviez ses traces, lui qui n'a jamais commis aucun péché, et dans la bouche de qui le mensonge n'a jamais été trouvé. Quand on le maudissait, il ne répondait point par des injures ; quand on le maltraitait, il ne menaçait pas ; mais il s'abandonnait au pouvoir de celui qui le menaçait injustement. »

Enfin, une multitude de patriarches, de prophètes et de justes, emblèmes précurseurs qui portaient d'avance l'image du Christ, s'attachèrent surtout à couronner l'éclat de leurs vertus par une égalité d'âme et une patience inaltérables. Ainsi Abel qui, le premier, ouvrit la sanglante carrière du martyr, et préluda, par son immolation, aux souffrances des justes, Abel n'oppose point de résistance aux fureurs du fratricide, et se laisse patiemment égorger par son frère. Ainsi, docile à la parole de Dieu, et devenu par sa foi le père des croyants, Abraham, quand le Seigneur l'éprouve dans son fils, au lieu de balancer un seul moment et de retarder le sacrifice, s'apprête à le consommer avec l'héroïsme du dévouement et de la soumission. Jetez les yeux sur Isaac, image de l'Isaac à venir : sur le point d'être immolé par son père, il ne fait pas entendre un seul murmure. Jacob, chassé par son frère, quitte avec résignation sa patrie. Sa patience grandira encore dans l'exil ; il descendra jusqu'au rôle de suppliant, et désarmera par des présents pacifiques la haine qui le poursuit. Joseph, vendu par ses frères, et jeté dans une contrée lointaine, non-seulement leur pardonne, mais même s'interdisant jusqu'aux reproches, leur distribue gratuitement et avec largesse les blés qu'ils venaient chercher. Moïse est abreuvé d'outrages par un peuple ingrat et perfide, que dis-je ! une grêle de pierres le menace. L'homme de Dieu n'en intercede pas moins pour lui auprès du Seigneur. Quels

prodiges de patience toute chrétienne ne déploie pas David, de qui le Christ devait sortir selon la chair ! Il a souvent l'occasion de se défaire du prince qui le poursuit avec le dessein de lui arracher la vie. Mais, au lieu de rendre haine pour haine et de frapper un ennemi livré à ses représailles, il aime mieux l'épargner ; il fait plus, il venge sa mort. Je ne parle pas d'une foule de prophètes inhumainement massacrés, de tant de martyrs honorés d'un glorieux trépas. Par où sont-ils arrivés aux célestes couronnes ? Par la vertu de la patience. Car il n'y a point de couronne pour récompenser les tribulations et la mort, à moins que la patience ne les ait accompagnés.

Mais voulez-vous, frères bien-aimés, connaître plus pleinement encore quels sont les avantages et la nécessité de la patience ? Rappelez-vous la sentence prononcée, au berceaut du monde et du genre humain, contre le premier infraacteur de la loi. Condamnés par notre naissance elle-même à la longue épreuve des angoisses et de l'adversité, nous reconnâtrons que la patience est une vertu indispensable ici-bas. « Tu as écouté la voix de ta femme, dit le Seigneur, et que tu as mangé du fruit dont je t'avais ordonné de ne pas manger, la terre est maudite dans ton œuvre, et tu ne mangeras de ses fruits, durant les jours de ta vie, qu'avec un grand travail ; elle ne produira pour toi que des épines et des charbons et tu te nourriras de l'herbe de la terre ; tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes dans la terre d'où tu es sorti ; car tu es poussière, et tu retourneras en poussière. » Sentence terrible, dans laquelle nous sommes tous indistinctement enveloppés, jusqu'à ce que, frappés par la mort, nous sortions de ce monde. Travailler, gémir toute la durée de notre vie, manger un pain arrosé de sueurs et acheté par la souffrance, voilà notre destinée. Aussi, voyez l'homme à sa naissance et venant demander ici-bas une hospitalité d'un jour ! il débute par des larmes ; étranger à tout ce qui l'environne, il sait déjà néanmoins pleurer dès qu'il entre dans la vie. Une prévoyance instinctive lui arrache un cri funèbre ; il se hâte, par ses premiers vagissements, d'attester

cette carrière de douleurs, de tribulations et de tempêtes, dans laquelle il est jeté, créature faible et novice. Oui, partout la fatigue, l'anxiété et le labeur, tant que nous vivons ici-bas. Or, à cette vie inquiète et haletante, quel adoucissement plus sûr que la patience? Applicable et nécessaire à toute créature qui gémit elle nous est indispensable à nous, Chrétiens, qui, battus avec plus de violence par les assauts du démon, et tous les jours debout sur le champ de bataille, sommes continuellement harcelés par un ennemi vieilli dans les combats et la ruse. Mais que parlé-je de la lutte assidue et variée des tentations? Nous avons à soutenir des persécutions acharnées, à nous dépouiller de nos biens, à subir l'incarcération, à porter des chaînes, à verser notre sang, à faire face au glaive, aux bêtes sauvages, aux flammes, à la croix, enfin à toutes les tortures imaginables, sans autres armes que la constance de la foi et l'énergie de la patience. Dieu nous avait avertis d'avance : « Je vous ai dit ces choses, afin que vous ayez la paix en moi. Vous aurez de grandes tribulations dans le monde ; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde. » Si, pour avoir renoncé au monde et au démon, nous sommes plus directement exposés aux assauts de ce double ennemi, quel motif impérieux pour nous d'embrasser fortement la patience, puissante auxiliaire, qui nous aide à supporter toutes les traverses de la vie ! N'est-ce pas encore notre divin maître qui nous a donné ce salutaire précepte ? « Celui qui persévérera jusqu'à la fin, dit-il, sera sauvé. » Et ailleurs : « Si vous persévérez dans ma parole, vous serez vraiment mes disciples, et vous connaîtrez la vérité ; et la vérité vous affranchira. »

Oui, mes frères bien-aimés, il faut souffrir, il faut persévérer avec courage, afin que, déjà initiés à l'espérance de la vérité et de la liberté, nous puissions parvenir à la vérité ainsi qu'à la liberté elles-mêmes. En effet, si nous sommes Chrétiens, nous le devons au bienfait de la foi et de l'espérance ; mais, pour que la foi et l'espérance puissent recueillir les moissons qu'elles ont semées, il faut le mérite de la patience. Car ce n'est pas à la gloire de ce monde que nous aspirons, mais à la

gloire de la vie future, suivant le témoignage de Paul : « Nous « ne sommes encore sauvés qu'en espérance : or, l'espérance « qui verrait, ne serait plus de l'espérance ; car comment es- « pérer ce que l'on voit déjà ? Mais, si nous espérons ce que « nous ne voyons pas encore, c'est par la patience que nous « l'attendons. » Voilà pourquoi la patience est nécessaire pour achever l'œuvre que nous avons commencée, et recevoir de Dieu le salaire qu'ont mérité notre espérance et notre foi. Ailleurs le même apôtre recommande encore ainsi la patience aux justes dévoués à la miséricorde, et qui, par les accroissements d'une sainte usure, grossissent là-haut leurs divins trésors : « C'est pourquoi, pendant que nous en avons le temps, faisons « du bien à tous, mais principalement aux serviteurs de la foi. « Ne nous laissons donc point de faire du bien, nous moisson- « nerons en son temps. » C'était nous dire : Prenez garde que l'impatience ne vous décourage ou ne vous ralentisse. Détournés de votre route, ou vaincus par la tentation, n'allez pas vous arrêter sur le chemin de la gloire, ni détruire le passé en laissant imparfaite la tâche à laquelle vous avez mis la main, suivant qu'il est écrit : « La justice du juste ne le délivrera pas « en quelque jour qu'il pèche. » Et ailleurs : « Garde ce que tu « as, de peur que quelque autre ne reçoive ta couronne. » Salutaires maximes, qui nous avertissent de persévérer sans défaillir, afin que l'athlète, sur le point de remporter la couronne, la remporte en effet par les efforts prolongés de la patience.

Mais la patience n'est pas seulement la gardienne des biens acquis, elle est encore un préservatif contre les maux du présent. Comme elle seconde en nous les effusions de l'Esprit saint, et s'attache inviolablement aux choses divines, elle oppose le rempart de sa propre force aux tentations de la chair, qui abattent ou séduisent notre âme. Examinons, en effet, quelques-unes de ses œuvres, afin que celles-ci servent à nous faire connaître toutes les autres. L'adultère, le larcin, l'homicide, sont des prévarications qui donnent la mort. Mais que la patience soit fortement enracinée dans notre cœur, jamais l'adul-

tère ne soulera une chair qui a été sanctifiée et est devenu le temple de Dieu ; l'innocence, toujours fidèle à la justice, ne se profanera point par le larcin ; des mains , consacrées par la présence de l'Eucharistie, ne se tremperont jamais dans le sang. La charité est le lien universel de la fraternité, le fondement de la paix, le ciment et la base de l'unité. Plus forte que l'espérance et la foi, plus éminente que le martyre lui-même, elle subsistera éternellement devant Dieu dans le royaume du ciel. Mais enlevez-lui la patience, la voilà qui chancelle et tombe ; enlevez-lui la douceur qui supporte le mal, elle va se dessécher, faute de sève et de racines. Aussi l'apôtre, en parlant de la charité, lui donne-t-il pour compagne la patience. « La charité, « dit-il, est patiente, elle est bénigne. La charité n'est point « envieuse, elle n'est point téméraire et précipitée, elle ne s'en- « fle point d'orgueil ; elle ne se pique et ne s'agrit point ; elle « ne pense point le mal, elle supporte tout, elle croit tout, elle « espère tout, elle souffre tout. » D'où vient que la charité possède cette persévérance qui sait tout supporter ? Ecoutez l'apôtre dans un autre passage : « Vous supportant les uns les autres, « dit-il, avec charité, et travaillant avec soin à conserver « l'unité d'un même esprit par le lien de la paix... » Que voulait-il par là ? Nous convaincre qu'il n'est pas possible de conserver l'unité ni la paix, si les frères ne se supportent avec une douceur réciproque, et ne gardent le lien de la concorde par l'intervention de la patience.

La patience ne borne pas là ses bienfaits. Faut-il vous abstenir de blasphémer, de maudire, de réclamer le patrimoine qui vous a été enlevé ; faut-il présenter l'autre joue à celui qui vous frappe, pardonner à votre frère, non pas seulement sept fois, mais septante fois sept fois, ou, pour mieux dire, lui remettre toutes ses offenses ; aimer ceux qui vous haïssent, prier pour vos persécuteurs et vos bourreaux ; je le demande, comment serez-vous capables de cet effort, si vous n'êtes enracinés dans la patience et la douceur ? Voilà cependant ce que nous admirons dans Etienne. Livré à la violence des Juifs qui le lapidaient, au lieu de demander vengeance, il pria pour ses meurtriers. « Sei-

« gneur, Seigneur, s'écriait-il, ne leur imputez pas ce péché. » Tel a dû se montrer ce premier athlète de Jésus-Christ, qui ouvrant par un trépas illustre la longue série des martyrs futurs, non-seulement prêchait la Passion de son divin maître, mais reproduisait ses glorieux exemples par un généreux pardon. Parlerai-je de ces haines, de ces dissensions, de ces inimitiés, qui doivent être bannies du cœur d'un Chrétien ? Que la patience règne dans une âme, jamais ces vices n'y trouveront de place. S'ils viennent quelquefois heurter à la porte, sentant bientôt qu'elle leur est fermée, ils fuiront un sanctuaire paisible où Dieu se plaît à établir sa résidence. « Gardez-vous, nous avertit encore l'apôtre, de contrister l'Esprit de Dieu, est l'Esprit saint par lequel vous avez été marqués comme d'un sceau pour le jour de la rédemption. Que toute aigreur, toute colère, tout emportement et toute malice soient bannis du milieu de vous. » En effet, si le Chrétien, échappé aux orageuses agitations de la chair et à toutes les tempêtes de la vie, a commencé à se reposer tranquillement dans le port de Jésus-Christ, à quoi bon ouvrir son âme aux fureurs de la colère et de la discorde, puisque la haine et les représailles lui sont interdites ?

La patience n'est pas moins nécessaire pour supporter toutes ces tortures intérieures dont l'aiguillon déchire notre corps, tout ce cortège de douleurs et d'infirmités qui assiègent incessamment l'humanité. Depuis le jour de la première transgression, où la vigueur physique disparut avec l'immortalité, où la maladie entra dans le monde avec la mort, où il n'y a plus d'équilibre possible pour nous avant d'avoir reconquis le rang d'où nous avons été précipités, nous sommes condamnés, fragiles créatures, à lutter sans cesse au milieu des ruines de nous-mêmes. Pour triompher de cette lutte acharnée et toujours renaissante, il faut nous armer de patience. La douleur vient nous interroger et nous mettre à l'épreuve sous mille formes diverses ; nous avons à subir des disgrâces de toute nature, tantôt l'enlèvement de nos biens, tantôt l'embrasement de la fièvre ; là, des ulcères qui nous rongent ; ici, des proches enlevés à notre

affection. Mais il existe une différence essentielle entre le méchant et le juste. Dans l'adversité le premier s'irrite, s'emporte aux murmures et aux blasphèmes ; le second l'accueille comme une épreuve. Il est écrit : « Demeure en paix dans la douleur, et au temps de ton humiliation, garde la patience, parce que l'or et l'argent s'épurent par la flamme. » Ainsi Job fut éprouvé, et parvint à la gloire par son héroïque constance. Que de traits le démon lança contre lui ! combien de machines mises en mouvement pour le battre en brèche ! Tous ses biens lui sont ravis, la mort fait de sa maison une vaste solitude ; tout à l'heure maître opulent, père plus riche encore, les joies de la fortune, les douceurs de la paternité, tout s'est évanoui. Ajoutez à cela une plaie universelle et des vers, supplice animé, qui dévore ses membres, d'où s'échappe un noir poison. Et pour que rien ne soit oublié dans les tribulations qui l'affligent, Satan, recourant à son antique stratagème, et s'imaginant qu'il peut séduire tous les hommes par le moyen de la femme, ainsi qu'il l'a fait au berceau du monde, soulève contre le saint homme son épouse elle-même. Mais Job n'est point brisé par ces assauts multipliés. Au milieu de tant de calamités, sa patience victorieuse pousse un cri de bénédiction. Voyez Tobie ! après d'éclatantes œuvres de miséricorde et de justice, il est visité par la souffrance, et il perd l'usage de la vue. Mais le courage avec lequel il supporte cette épreuve le fait grandir en mérite et en faveur devant le Très-Haut.

Enfin, pour que l'excellence de cette vertu brille dans tout son jour, opposons-lui le cortège de maux que traîne avec elle l'impatience. Si l'une appartient au Christ ; l'autre est l'œuvre du démon ; si l'on est sûr de trouver la première dans le cœur où habite Jésus-Christ, la seconde fermentera toujours dans celui qu'a envahi la malice du tentateur.

Remontons au commencement de toutes choses. Satan supporte impatiemment l'aspect de l'homme, créé à l'image de Dieu ; de là une double ruine : la sienne d'abord, la nôtre après. Adam, au mépris de la défense divine, impatient de l'aliment fatal, se précipite dans la mort, parce qu'il ne sait pas

mettre sous la garde tutélaire de la patience les célestes prérogatives dont il a été honoré. Regardez Caïn, immolant son frère : il n'a pu endurer la faveur attachée aux offrandes et aux sacrifices d'Abel. Esaü vend ses droits de primogéniture et descend au second rang. Qui a triomphé de lui ? Un misérable aliment. Pourquoi la nation juive répond-elle aux bienfaits divins par la perfidie et l'ingratitude ? D'où vient sa première apostasie ? De sa fougueuse impatience. Trop faible contre les retards du prophète, alors qu'il s'entretenait avec Dieu, elle osa demander des Dieux étrangers, et prendre pour guide à travers le désert la tête d'un vil animal, ouvrage de ses mains. Toujours emportée par son impatience, toujours indocile aux avertissements de Dieu, elle prélude, par l'immolation de ses prophètes et des justes, à l'immolation de la croix et au sang du Seigneur.

C'est encore l'impatience qui enfante les hérésies dans l'Église de Jésus-Christ ; l'impatience qui, à l'image des Juifs, souffle des haines violentes et acharnées, pousse à la rupture, trouble la paix et la charité de Jésus-Christ. En un mot, car les détails nous mèneraient trop loin, toutes les œuvres que la patience édifie pour la gloire, l'impatience les renverse et les anéantit.

Ainsi donc, frères bien-aimés, après avoir examiné sérieusement et les avantages de la patience et les maux qu'entraîne avec soi l'impatience, attachons-nous avec une religieuse fidélité à la vertu, par laquelle nous demeurons en Jésus-Christ, afin que nous puissions arriver à Dieu par Jésus-Christ. Abondante, intarissable, la patience n'est point renfermée dans d'étroites limites ; sa vertu s'étend au loin. Son inépuisable fécondité, partie d'une source unique, se répand par mille canaux divers à travers toutes les avenues de la gloire, si bien que sans elle tout est défectueux, et qu'il manque toujours quelque chose à l'œuvre de notre salut, si elle ne l'achève et ne le consolide. C'est la patience qui nous rend agréables à Dieu et nous retient dans son service ; c'est elle qui calme la colère, enchaîne la langue, gouverne l'esprit, garde la paix, règle la discipline,

brise l'impétuosité des passions, comprime les emportements de l'orgueil, éteint l'incendie de la haine, contient la tyrannie des grands, console l'indigence du pauvre, protège la bienheureuse pudeur de la vierge, la laborieuse chasteté de la veuve, la tendresse inaliénable des époux. Elle inspire l'humilité dans le bonheur, le courage dans l'adversité, la douceur au milieu des injustices et des affronts. Offensés, elle nous apprend à pardonner sans délai ; agresseurs, à implorer longtemps et coup sur coup notre pardon. Les tentations, elle en triomphe ; les persécutions, elle les endure ; l'holocauste du martyr, elle le consomme. C'est elle qui bâtit notre foi sur des fondements inébranlables ; elle qui, par de sublimes accroissements, élève jusqu'aux cieux l'édifice de notre espérance ; elle qui dirige nos pas dans les sentiers de Jésus-Christ ; elle qui nous maintient sur ses traces glorieuses ; elle enfin qui nous aide à garder le titre d'enfants de Dieu par notre heureuse conformité avec notre Père céleste.

Je me serais arrêté là, frères bien-aimés ; mais, informé que plusieurs d'entre vous, provoqués par d'irritantes invectives, ou cédant à un ressentiment allumé en eux par les violences et les cruautés dont ils ont été l'objet, soupirent après une prompt vengeance, j'ai dû remédier au mal en terminant ce discours ; j'ai dû engager des Chrétiens, jetés dans les tempêtes du monde, en butte aux persécutions des Juifs, des gentils, des hérétiques, à laisser patiemment arriver le jour des rétributions, sans hâter, par une précipitation mêlée de plaintes et de murmures, le jour des vengeances. Il est écrit : « Attendez-moi, « dit le Seigneur, jusqu'au témoignage de ma résurrection, « alors que je rassemblerai les nations pour les juger ; que les « rois de la terre comparaitront devant moi, et que je répan- « drai sur eux les flots de ma colère. » Vous l'avez entendu ! Dieu vous ordonne d'attendre avec une patience courageuse le jour de sa vengeance qui ne tardera point. N'est-ce pas lui qui nous parle ainsi dans l'Apocalypse ? « Ne scellez pas les paroles « de la prophétie de ce livre, car le temps est proche. Que ce- « lui qui commet l'injustice la commette encore ; que celui qui

« est souillé se souille encore ; que celui qui est juste devienne plus juste encore ; que celui qui est saint se sanctifie encore. « Voilà que je viens promptement , et j'aurai ma récompense avec moi pour rendre à chacun selon ses œuvres. » De là vient qu'ailleurs il impose silence aux martyrs qui , dans l'émportement de leur douleur , appellent la vengeance sur leurs meurtriers ; et il leur est ordonné d'attendre avec patience que les temps soient consommés et le nombre des martyrs accompli : « A l'ouverture du cinquième sœeu , je vis sous l'autel les âmes de ceux qui ont donné leur vie pour la parole de Dieu et pour lui rendre témoignage. Et tous jetèrent un grand cri , disant : Seigneur , qui êtes saint et véritable , jusqu'à quand différerez-vous de juger et de venger notre sang sur ceux qui habitent la terre ? Et on leur donna à chacun une robe blanche. Il leur fut dit qu'ils se reposassent encore un peu de temps , jusqu'à ce que le nombre de ceux qui servaient Dieu comme eux fût accompli , ainsi que le nombre de leurs frères qui devaient souffrir la mort , à leur exemple. »

Mais quand viendra le jour où le sang du juste sera vengé ? L'Esprit saint le déclare en ces mots par la bouche du prophète Malachie : « Voilà qu'un jour arrive , enflammé comme la fournaise ; et tous les superbes , et tous ceux qui commettent l'iniquité , seront comme la paille , et le jour qui vient les embrasera , dit le Seigneur. » Nous lisons la même chose dans les Psaumes , où l'avènement du Seigneur est décrit dans toute la pompe de sa majesté : « Il viendra notre Dieu , il sortira de son silence ; un feu dévorant marchera devant lui ; une effroyable tempête mugira autour de lui. Il appellera les cieux et la terre pour juger son peuple. Rassemblez autour de moi mes saints , tous ceux qui ont contracté avec moi une alliance scellée par le sacrifice ; et les cieux annonceront sa justice ; c'est Dieu lui-même qui est juge. » Mêmes prédications dans Isaïe : « Le Seigneur paraîtra environné de feux ; son char sera semblable à un tourbillon , quand il viendra dans sa colère exercer ses vengeances. Ils seront jugés par le feu et blessés par le glaive. » Et ailleurs : « Le Seigneur,

« Dieu des armées , sortira de son silence ; il ranimera son zèle  
 « comme un guerrier qui marche au combat ; il élève la voix,  
 « il crie à ses ennemis d'une voix puissante : Jusqu'ici je me  
 « suis tu ; mais me tairai-je toujours ? »

Et quel est celui qui dit : « Jusqu'ici je me suis tu , mais me  
 « tairai-je toujours ? » Celui-là même qui s'est laissé conduire à  
 l'autel du sacrifice comme une brebis sans défense ; qui n'a pas  
 plus ouvert la bouche que l'agneau muet sous la main qui le  
 tond ; celui-là même qui n'a jamais poussé un cri ni fait en-  
 tendre les éclats de sa voix dans les places publiques , celui-là  
 même qui , sans contradiction , sans résistance , livrait son  
 corps à une dure flagellation , sa joue aux soufflets , son visage  
 à l'ignominie des crachats ; celui-là même qui , ne répondant  
 pas un mot aux accusations des prêtres et des vieillards , étonna  
 Pilate lui-même par l'héroïsme de son silence. Le voilà celui  
 qui s'est tu dans le cours de sa Passion , mais dont la vengeance  
 ne restera pas toujours muette. Voilà notre Dieu , non pas le  
 Dieu de tous , mais le Dieu des fidèles , le Dieu des croyants ,  
 celui qui ne gardera point le silence à son second avènement !

Jadis il se cachait dans l'obscurité , il s'enveloppait d'humiliations ; alors il descendra dans toute la pompe de sa gloire et de sa puissance. Attendons , mes bien-aimés , la manifestation de ses justices ; attendons qu'il se venge lui-même et avec lui les outrages de son peuple et ceux de tous les justes , depuis le commencement du monde. Que celui qui hâte le châtiment , et l'appelle avec une impatience chagrine , se souvienne que le vengeur suprême n'est pas encore vengé. Dieu le Père nous a ordonné d'adorer son Fils , et , fidèle à ce précepte , l'apôtre dit :  
 « Dieu l'a glorifié et lui a donné un nom qui est au-dessus de  
 » tous les noms , afin qu'au nom de Jésus toute puissance flé-  
 « chisse le genou au ciel , sur la terre et aux enfers. » Et dans  
 l'Apocalypse , lorsque Jean veut se prosterner devant un ange ,  
 l'ange s'y oppose. « Gardez-vous de le faire , lui dit-il , car je  
 « suis serviteur comme vous , et l'un de vos frères. Adorez Jé-  
 « sus , notre Seigneur. » Patience de l'homme-Dieu , que vous  
 êtes admirable , puisque celui devant qui les cieus s'inclinent

n'est pas encore vengé sur la terre ! Que sa prodigieuse longanimité soit toujours présente à nos pensées au milieu de nos persécutions et de nos tortures ; rendons à son avènement l'hommage absolu d'une foi respectueuse. Serviteurs téméraires, n'allons point, avec une précipitation impie et inconvenante, demander vengeance avant notre maître ; mais plutôt, ouvrant les yeux du cœur, et armés de patience pour supporter les épreuves de cette vie, travaillons de toutes nos forces à persévérer dans l'observance des commandements divins, afin qu'au jour de colère et de justice nous ne soyons pas enveloppés dans la ruine des pécheurs et des impies, mais glorifiés avec les élus qui auront craint le Seigneur.

## X.

DE L'ENVIE ET DE LA JALOUSIE <sup>1</sup>.

Envier le bien que nous voyons, et jalouser le mérite qui nous surpasse, n'est regardé par quelques-uns, mes frères bien-aimés, que comme une prévarication sans gravité. En la regardant comme une faiblesse légère, on cesse de la craindre ; en cessant de la craindre, on la méprise ; en la méprisant, on néglige les précautions pour l'éviter ; en négligeant les précautions, on se précipite en aveugle dans des pièges que la vigilance eût découverts, mais qui surprennent l'imprévoyance. Le Seigneur néanmoins nous a ordonné d'être prudents, et de veiller sans cesse, de peur qu'un ennemi, toujours sur pied, toujours occupé d'embûches, en se glissant adroitement dans notre cœur, d'une étincelle ne fasse un incendie, d'une brèche imperceptible une ruine immense ; de peur enfin qu'en nous berçant, pleins de sécurité, au souffle d'une brise caressante, il ne déchaîne tout-à-coup les tempêtes contre nous, et n'engloutisse notre foi, notre espérance et notre vie dans un éternel nau-

<sup>1</sup> Ce traité fut composé dans le même esprit que celui de la Patience, et adressé par son auteur à l'évêque Jubayen. On croit qu'il a été écrit vers l'an 256. Saint Augustin lui donne de justes éloges.

frage. Debout donc, mes bien-aimés, debout ! travaillons de toutes nos forces à repousser par une active vigilance les traits que nous lance le tentateur partout où nous sommes vulnérables ; suivons le conseil de Pierre dans son épître : « Soyez sobres et veillez ; car le démon, votre ennemi, tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant une proie à dévorer. » Oui, il circule autour de nous comme un combattant qui, ayant mis le siège devant une place forte, interroge et reconnaît attentivement tous les points des remparts pour y découvrir quelque partie faible qui lui livre un passage. Il a des séductions pour chaque partie de nous-mêmes : il présente à nos yeux des images attrayantes et de faciles voluptés pour ruiner notre pudeur ; il captive nos oreilles par une musique enivrante, afin que des sons amollissants énervent en nous la vigueur chrétienne ; il provoque notre langue par l'injure ; il pousse rapidement notre main à l'homicide par d'irritantes insultes. Veut-il nous exciter à la fourberie ? il étale devant nous des gains illégitimes. Veut-il séduire notre âme par l'attrait de l'or ? il ouvre devant elle des routes abrégées, mais mortelles, qui aboutissent rapidement à la fortune. Il promet les honneurs de la terre pour ravir les honneurs du ciel ; il vante fastueusement les faux biens pour nous dérober les véritables. S'aperçoit-il qu'il ne peut plus tromper sous le masque ? il lève la tête, il menace insolemment ; il s'environne de tortures et d'échafauds, toujours en mouvement pour supplanter les serviteurs de Dieu, toujours acharné contre la vertu, cauteleux dans la paix, violent et cruel dans la persécution. Ainsi, stratagèmes secrets ou attaques ouvertes, le soldat chrétien doit être armé de toutes pièces pour les repousser également, aussi bien préparé à soutenir l'assaut que l'ennemi à le donner. Comme les traits qu'il lance à la dérobée sont les plus nombreux ; comme les blessures sont d'autant plus fréquentes, d'autant plus profondes que l'attaque a été plus clandestine d'une part, et moins prévue de l'autre, veillons constamment pour découvrir ses pièges ou repousser ses violences. Au nombre de ses plus dangereuses agressions, il faut placer l'envie et la jalousie. Un examen ap-

profondi convaincre le Chrétien qu'il n'est pas de fléau contre lequel il doive se prémunir avec plus de précaution, de peur qu'enlacé dans les filets d'un ennemi trompeur, le frère jaloux, en essayant de poursuivre son frère, ne sente le glaive perfide se retourner inopinément contre lui-même. Pour mieux saisir cette vérité, remontons à la source et au principe du mal; voyons d'où il découle, à quelle époque et comment il a commencé. Connaître l'origine et le danger de cette peste immonde, c'est avoir acquis plus de facilité pour se dérober à ses fatales influences.

C'est par l'envie que le démon, au berceau du monde, consumma sa ruine d'abord, la nôtre ensuite. Appuyé sur sa dignité angélique, agréable et cher à son Dieu jusque là, il n'eut pas plus tôt vu l'homme créé à l'image de la Divinité, que la jalousie et la haine s'allumèrent dans son cœur. Abattu lui-même avant d'abattre son ennemi, captif enchaînant un captif, victime immolant des victimes, le voilà qui, cédant à l'aiguillon jaloux qui le torture, enlève à l'homme le bienfait de l'immortalité, après avoir perdu lui-même ce qu'il était auparavant. Quel fléau, frères bien-aimés, que celui qui a pu faire tomber un ange, précipiter si bas une majesté si haute, et tromper celui qui nous trompa ! Dès-lors l'envie se déchaîna sur la terre. S'attachant en aveugle à l'instrument de sa perte, l'homme obéit au maître de la perte, trop docile imitateur de ses exemples, ainsi qu'il est écrit : « La mort est entrée dans le monde par l'envie du démon. » Ceux qui marchent sous ses étendards sont donc ses imitateurs. De là jaillit cette rivalité sanglante entre deux frères qui, pour la première fois, s'appelèrent de ce nom ; de là ce parricide lamentable, au jour où l'impie Caïn devint envieux de l'innocent Abel, au jour où le malfaiteur s'arma contre le juste. Tendresse fraternelle, énormité du forfait, crainte du Seigneur, menace du châtiement, rien n'arrêta le fratricide. Celui qui le premier avait montré la justice à la terre, fut injustement immolé ; celui qui ne savait pas haïr expira sous les coups de la haine ; celui qui se laissait égorgé sans résistance fut égorgé inhumainement.

D'où naquit la haine d'Esau contre Jacob ? De la jalousie. La bénédiction paternelle que celui-ci avait surprise alluma les torches de l'envie dans le cœur de celui-là. C'est encore la jalousie qui vendit Joseph par la main de ses frères. Il avait raconté, avec l'ingénuité d'un frère s'entretenant avec ses frères, la prospérité que lui promettaient de prophétiques visions. Il n'en fallut pas davantage pour ulcérer ces cœurs ouverts à la malveillance. Pourquoi cette haine acharnée de Saül contre David ? Pourquoi ces persécutions toujours nouvelles ? Pourquoi ces tentatives d'assassinat sur un homme dont il connaissait l'innocence, la compassion, la douceur, la patience et la résignation ? Demandez-le à la jalousie. Le peuple avait salué par des cris d'allégresse et d'admiration le jeune Hébreu qui revenait après avoir immolé, par le secours d'en haut, le redoutable Goliath. Le monarque s'abandonna dès-lors à toutes les fureurs de la jalousie. Et pour ne pas vous fatiguer par de plus longs détails, considérons un peuple qui périt d'un seul coup. A quoi faut-il imputer la ruine des Juifs, sinon à la jalousie des Juifs, qui aimèrent mieux porter envie à Jésus-Christ que de croire en lui ? Incessamment occupés à décrier les merveilles qu'il opérât, et aveuglés par les ténèbres de l'envie, ils ne purent ouvrir les yeux du cœur au grand jour de la Divinité qui brillait devant eux.

Animés par ces considérations, mes frères bien-aimés, prémunissons contre un pareil fléau des âmes consacrées à Dieu ; que la chute de ceux qui ont négligé les précautions nous affermis dans la vigilance et le salut, et que la mort des autres serve du moins à notre vie.

Que cette contagion soit facilement contenue dans des limites étroites, ou n'apparaisse que sous une seule forme, ne vous l'imaginez pas : elle se multiplie et se répand au loin. L'envie est la racine de tous les maux, la source des désastres, la pépinière des crimes, la matière de toutes les fautes. De là découle la haine, de là découle l'animosité. C'est l'envie qui allume la cupidité, en montrant à cet homme qui ne sait pas se contenter de ce qu'il possède un voisin plus opulent que lui. C'est l'en-

vie qui éveille les fureurs de l'ambitieux en lui montrant les honneurs et les dignités d'un rival ; c'est l'envie qui , obscurcissant notre intelligence , et régnañt en souveraine sur notre cœur , y anéantit la crainte de Dieu , nous inspire l'indifférence et le mépris pour les enseignements de Jésus-Christ , et nous dérobe la pensée du jugement dernier. Par elle l'orgueil s'enfle , la cruauté s'emporte , l'infidélité prévarique , l'impatience se débat , la discorde se déchaîne , la colère bouillonne. Une fois asservi à cette domination étrangère , plus de frein qui contienne , plus de gouvernail qui dirige ! on brise le lien de la paix du Seigneur ; on viole tous les devoirs de la charité fraternelle ; on corrompt la vérité par un mélange adultère ; on déchire l'unité ; on s'emporte jusqu'au schisme et à l'hérésie , en décriant les prêtres , en portant envie aux évêques , en se plaignant de n'avoir pas été élu de préférence à eux , ou bien en refusant d'obéir à un chef. L'envie va se transformer en orgueil , l'orgueil en rébellion ; on se jette dans des voies coupables ; ce que l'on abhorre dans son ennemi , c'est moins sa personne que sa dignité.

Mais quelle lèpre de l'âme , quelle rouille dévorante de la pensée , quel poison corrupteur que d'envier au prochain sa vertu ou sa prospérité , c'est-à-dire de haïr en lui ou ses qualités personnelles ou les bienfaits de Dieu ; que de convertir les biens d'autrui en son propre mal ; de s'affliger de la gloire qui brille ; de chercher son supplice dans le bonheur d'autrui ; de se créer mille bourreaux intérieurs qui déchirent l'envieux , et remuent sous leurs ongles de fer jusqu'aux dernières fibres du cœur ! Pour de tels malades les aliments et la boisson n'ont plus ni attrait , ni saveur ; ils soupirent , ils gémissent , ils se lamentent. Comme ils ne peuvent s'arracher aux étreintes de la jalousie , ils sont toujours haletants , toujours enfermés , et le jour et la nuit , dans un cercle d'angoisses. Les autres passions du moins ont un terme , les fautes ne survivent pas à leur consommation. Ainsi , dans l'adultère , le crime cesse après l'ivresse des sens ; dans l'assassinat , la férocité une fois assouvie se repose ; la possession du butin convoité suffit à la rapacité du brigand ; la fourberie heureuse impose une limite au faus-

saire. L'envie n'en connaît point, fléau indestructible, péché immortel. Plus un rival grandit en biens et en succès, plus l'incendie s'allume, plus il se dilate dans le cœur du jaloux. De là ce visage menaçant, ce regard farouche, ce front couvert de pâleur, ces lèvres tremblantes, ces dents qui se heurtent, ces paroles pleines de rage, ces invectives sans frein, cette main impatiente de verser le sang, qui, pour n'être pas toujours armée du poignard, est toujours armée de la fureur d'un esprit qui ne se gouverne plus. Voilà pourquoi l'Esprit saint a dit dans les Psaumes : « Ne soyez point ému à l'aspect de  
 « l'homme qui prospère dans ses voies. » Et ailleurs : « L'im-  
 « pie observe le juste et grince des dents contre lui ; mais le  
 « Seigneur se rit de l'impie, il voit son jour qui approche. » Ecoutez en quels termes le bienheureux apôtre Paul signale et flétrit les hommes de ce caractère : « Ils ont sur leurs lèvres  
 « un venin d'aspic ; leur bouche est remplie de malédiction et  
 « d'amertume ; leurs pieds sont agiles pour répandre le sang ;  
 « le malheur et la ruine sont dans leurs voies. Ils ne connais-  
 « sent point le chemin de la paix, et la crainte de Dieu n'est  
 « pas devant leurs yeux. » Mille fois plus légères et moins dangereuses sont les blessures de l'épée. Une plaie, par cela même qu'on la voit, est facilement guérie. La cicatrice suit bientôt l'application du remède ; mais les blessures de la jalousie sont profondes et secrètes. Cachées dans les replis les plus intimes de la conscience, elles se refusent à l'appareil et aux soins d'une main secourable. Infortuné, que déchire l'aiguillon de la jalousie, à toi de voir jusqu'à quel point tu peux nuire à ton ennemi et lui devenir redoutable ; mais tu es à toi-même un bourreau mille fois plus cruel. Quelque soit l'objet de ta haine, il pourra se dérober à tes pièges et à tes attaques. Pour toi, jamais tu ne saurais te fuir : va où il te plaira, tu portes ton ennemi avec toi-même ; il s'agite au fond de ton cœur ; tu nourris au-dedans de toi un germe de mort ; tu es garrotté de liens inextricables. Esclave d'un pouvoir qui t'a subjugué, rien ne pourra briser les fers de ta servitude. Encore un coup, pour-  
 suivre de son animosité le serviteur que Dieu prend sous sa

protection, haïr le prochain parce qu'il est heureux, mal toujours vivant ! calamité sans remède !

Voilà pourquoi, mes bien-aimés, le Sauveur, pour nous prémunir contre ce péril et empêcher que la malveillance, jalouse des prospérités fraternelles, ne précipitât l'homme dans les filets de la mort, répondit à ses disciples qui lui demandaient quel était le plus grand parmi eux. « que celui d'entre eux qui « aurait été le plus petit serait le plus grand. » Par là il coupait jusque dans sa racine et détruisait tout sujet de rivalité, de dissension et d'envie. Ces passions honteuses sont interdites au disciple de la croix ; à quoi lui serviraient les disputes pour la prééminence ? Il sait par quelle voie il réussit à plaire ; c'est par les abaissements de l'humilité qu'il s'élève au faite de la gloire. D'ailleurs, l'apôtre Paul, exhortant les Chrétiens qui ont échappé aux ombres de la mort à marcher constamment dans les œuvres de la lumière à laquelle ils sont parvenus, leur donne cet avertissement : « La nuit est déjà avancée et le jour « approche ; quittons donc les œuvres de ténèbres et revê-  
« tons-nous des armes de la lumière. Marchons dans la dé-  
« cence comme durant le jour, et non dans la débauche et dans  
« les festins, dans les impudicités et dans les dissolutions, dans  
« les querelles et dans les jalousies. » Si les ténèbres se sont retirées de votre cœur, si la nuit et ses vapeurs grossières se sont dissipées ; si enfin un jour pur s'est levé sur tous vos sens ; si vous avez commencé d'être un homme de la lumière, accomplissez les œuvres de Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ est notre jour, notre lumière. Pourquoi vous précipiter dans les ténèbres de l'envie ? pourquoi vous envelopper d'ombres jalouses ? pourquoi éteindre dans la nuit de la malveillance le flambeau de la paix et de la charité ? pourquoi retourner au démon auquel vous aviez renoncé ? pourquoi enfin devenir un autre Caïn ? oui, un autre Caïn ! car le frère jaloux qui haït son frère, est homicide ; l'apôtre Jean le déclare dans son Epître : « Quiconque haït son frère est homicide, et nul homicide, vous  
« le savez, n'a la vie éternelle résidante en lui. » Et ailleurs :  
« Celui qui prétend être dans la lumière, et qui haït son frère,

« est encore dans les ténèbres ; il marche dans les ténèbres, et  
 « il ne sait où il va, parce que les ténèbres l'ont aveuglé. »

Vous l'entendez ! celui qui hait son frère marche dans les ténèbres sans savoir où il va : sans doute, car il marche à son insu vers l'enfer ; il se précipite en aveugle vers le châtiment éternel en s'éloignant de la véritable lumière, qui a dit : « Je  
 « suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marche point  
 « dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. » Quel est donc le disciple qui suit Jésus-Christ ? Celui qui marche dans la voie de ses préceptes et de ses enseignements, celui qui, fidèle à toutes ses traces divines, reproduit ce que lui-même a fait et enseigné, ainsi que nous le lisons dans Pierre : « Jésus-  
 « Christ a souffert pour nous, vous laissant un grand exemple,  
 « afin que vous suiviez ses traces. »

Rappelons-nous encore de quel nom Jésus-Christ appelle son peuple. Il nous désigne sous le nom de *brebis* et d'*agneaux* ; de brebis, pour nous apprendre que l'innocence du Chrétien doit égaler celle de la brebis ; d'agneaux, afin que notre simplicité ait quelque chose de la simplicité de l'agneau. Mais pourquoi le loup se cache-t-il sous le masque de la brebis ? pourquoi ce prétendu Chrétien, se décorant d'un titre imaginaire, déshonore-t-il le troupeau de Jésus-Christ ? Revêtir le nom auguste de Jésus-Christ sans marcher sur les traces du divin maître, qu'est-ce autre chose que prévariquer contre son nom et abandonner la route du salut, quoique le Sauveur nous déclare formellement que la vie dépend de l'observation des préceptes ; que le véritable sage, c'est le fidèle qui écoute et met en pratique sa parole ; que celui-là est proclamé dans le ciel le plus illustre des docteurs, qui joint les œuvres à l'enseignement ; et qu'enfin, pour instruire utilement les autres, il faut que nos actions répondent à nos paroles ? Or, de tous les avertissements salutaires que le Sauveur donne à ses disciples ; de tous les préceptes qu'il leur impose, en est-il un seul sur lequel il ait insisté plus fréquemment et avec plus de force que sur l'obligation de nous aimer les uns les autres, comme lui-même a aimé ses disciples ? Mais, je le demande, garde-t-il la paix ou la charité du Seigneur

celui qui, ouvrant son cœur aux sentiments de la jalousie, n'y laisse plus de place pour la paix ou la charité fraternelle? Aussi l'apôtre Paul, voulant nous faire comprendre l'excellence de la paix et de la charité, et proclamant sans hésiter que ni la foi, ni l'aumône, ni le témoignage rendu au nom de Jésus-Christ, ni le martyre lui-même ne lui serviraient de rien, s'il n'était fidèle aux devoirs imprescriptibles de la charité, ajoute : « La charité est patiente, la charité est bénigne, la charité n'est point envieuse ; » comme s'il avait dit : On ne peut garder la charité qu'autant que le cœur est généreux, bienveillant, fermé aux suggestions de la malveillance et de l'envie. Veut-il, dans un autre passage, rappeler à l'homme que, rempli de l'Esprit saint, et devenu par sa régénération enfant de Dieu, il ne doit rechercher à l'avenir que les biens célestes et spirituels, voici en quels termes il s'exprime : « Et moi, mes frères, je n'ai pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des enfants en Jésus-Christ. Je ne vous ai nourris que de lait, et non pas de viandes solides, parce que vous ne pouviez les supporter ; aujourd'hui même vous ne le pouvez pas encore, parce que vous êtes toujours charnels. En effet, puisqu'il y a parmi vous des jalousies, des rivalités et des dissensions, n'est-il pas visible que vous êtes charnels, et que vous vous conduisez selon l'homme? » Foulons donc aux pieds, frères bien-aimés, les vices et les dérèglements de la chair ; arrachons avec une vigueur toute spirituelle cette lèpre dévorante attachée à un corps de fange, de peur qu'en retournant aux habitudes du vieil homme, la mort ne nous surprenne dans ses filets. L'apôtre nous prémunit sagement contre ce malheur : « Mes frères, ne vivons point selon la chair. Que, si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais, si vous faites mourir par l'esprit les passions de la chair, vous vivrez ; car tous ceux qui sont poussés par l'esprit de Dieu sont enfants de Dieu. » S'il est vrai que nous soyons les enfants de Dieu, que nous ayons commencé d'être ses temples ; qu'honorés des effusions de l'Esprit saint nous vivions selon l'Esprit et dans la sainteté ; si nous avons réellement détaché nos yeux de

la terre pour les fixer là-haut ; si nous élevons vers le ciel un cœur plein de Dieu et de Jésus-Christ , dès-lors que toutes nos actions soient dignes de Dieu et de Jésus-Christ , conformément aux exhortations de l'apôtre : « Si donc vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ , recherchez les choses du ciel où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu ; n'avez de goût que pour les choses d'en haut et non pour celles d'ici-bas ; car vous êtes morts , et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ ; mais , lorsque Jésus-Christ , qui est votre vie , paraîtra , vous paraîtrez aussi avec lui dans sa gloire. »

Nous donc qui , mourant à nous-mêmes , avons enseveli dans les eaux sanctifiantes les souillures du vieil homme ; nous qui , par notre céleste naissance , sommes ressuscités avec Jésus-Christ , méditons et accomplissons tout à la fois les œuvres qui appartiennent à Jésus-Christ , dociles à l'avertissement du même apôtre : « Le premier homme est le terrestre , formé de la terre ; le second est le céleste , qui vient du ciel. Comme le premier homme a été le terrestre , ses enfants sont aussi terrestres ; et comme le second est céleste , ses enfants sont aussi célestes. De même donc que nous avons porté l'image de l'homme terrestre , portons aussi l'image de l'homme céleste. » Or , nous ne pouvons porter l'image de l'homme céleste qu'en reproduisant la ressemblance de Jésus-Christ dans lequel nous avons commencé d'être. En effet , nous ne commençons véritablement à n'être plus ce que nous étions et à devenir ce que nous n'étions pas , qu'autant que nous faisons briller en nous les caractères de notre naissance divine ; qu'autant que la discipline , qui nous transforme en dieux , répond à celle de notre Père céleste , et que Dieu resplendit dans l'homme par la sainteté de notre vie. N'est-ce pas lui-même qui nous en impose la loi et nous promet l'honneur en échange de l'honneur que nous lui rendons ? « Je glorifierai , dit-il , qui me glorifiera ; je mépriseraï qui me méprisera. » C'est pour nous préparer à cette glorification que le Fils de Dieu , lorsqu'il nous apprend dans son Evangile comment on peut ressembler au Père céleste , nous parle ainsi : « Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu aimeras ton pro-

« chain et tu hairas ton ennemi. Et moi je vous dis : Aimez vos  
 « ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour  
 « ceux qui vous persécutent, afin que vous soyez les enfants  
 « de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever le soleil  
 « sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes  
 « et les injustes. » Si les hommes s'applaudissent et se font  
 gloire d'avoir des enfants qui reproduisent leurs traits ; si les  
 joies de la paternité sont d'autant plus douces que la ressem-  
 blance est plus parfaite, jugez par là quelle doit être l'allé-  
 gresse du Père céleste, lorsque, fidèle aux conditions de sa  
 naissance spirituelle, le Chrétien atteste sa divine filiation par  
 la noblesse de ses vertus. N'avons-nous pas remporté la cou-  
 ronne et la palme de la justice, quand Dieu ne peut pas dire  
 de nous : « J'ai engendré des fils ; je les ai nourris et ils m'ont  
 « méprisé ? » Ah ! plutôt que Jésus-Christ nous honore de ses  
 louanges, et qu'il nous invite à la récompense par ces paroles :  
 « Venez, ô les bénis de mon Père ; entrez en possession du  
 « royaume qui vous a été préparé dès le commencement du  
 « monde. »

Voilà, mes frères bien-aimés, par quelles méditations il faut  
 affermir notre cœur, et le rendre invulnérable à tous les traits  
 empoisonnés du démon. Que les divines Ecritures soient tou-  
 jours dans nos mains, la pensée de Dieu toujours au fond de  
 notre âme. Prions sans relâche ; appliquons-nous incessam-  
 ment aux œuvres de piété et de salut, afin que, si l'ennemi s'ap-  
 proche pour nous surprendre, il trouve les avenues de notre  
 cœur fermées à ses incursions, et armées pour les repousser.  
 Il existe pour le Chrétien d'autres couronnes que les couronnes  
 de la persécution. La paix a aussi ses ennemis, ses combats,  
 ses triomphes. Etouffer la volupté, dompter la colère et le res-  
 sentiment, n'est-ce pas avoir mérité la palme de la chasteté  
 et de la patience ? Le mépris de l'argent n'est-il pas un triomphe  
 réel sur l'avarice ? La foi qui, appuyée sur l'avenir, endure cou-  
 rageusement les tribulations du monde ; l'humilité qui supporte  
 la prospérité sans jamais se démentir, ne sont-elles pas de glo-  
 rieuses conquêtes ? Le mortel compâtissant, toujours prêt à

consoler, à réchauffer la misère du pauvre, n'échange-t-il pas un trésor périssable contre d'immortelles richesses? Enfin, le Chrétien qui ne connaît point la jalousie, qui aime ses frères, et vit avec eux dans le lien de la paix et de la concorde, n'est-il pas honoré du salaire promis à la charité et à la douceur?

Telle est la carrière dans laquelle nous courons tous les jours; telles sont les couronnes de justice que nous avons à conquérir sans relâche. Voulez-vous cueillir des palmes semblables, vous chez qui a fermenté jusqu'à ce jour l'impur levain de la jalousie? Dépouillez la malice qui vous possède; commencez une vie nouvelle et reprenez la route du salut. Arrachez de votre cœur ces ronces, ces épines, afin que la semence de Jésus-Christ y croissant en liberté, produise des fruits nombreux et vous enrichisse de son abondance. Débarassez votre poitrine de ce fiel rongeur; rejetez le poison de la discorde et des rivalités; purifiez votre âme tout entière de cette corruption que la malice du serpent y avait déposée. A l'amertume qui la dévore, substituez la mansuétude de Jésus-Christ. Allez demander la nourriture et le breuvage de l'Eucharistie au sacrement de la croix; jetez, à l'exemple des Juifs, le bois mystérieux dans la fontaine de Mara, et ses eaux, âcres et mordantes, prendront tout-à-coup une saveur douce et bénigne. Les remèdes capables de vous guérir ne demandent pas de grands efforts. Cherchez la santé là où vous aviez trouvé la maladie. Aimez, chérissez ceux que poursuivait tout à l'heure votre jalouse malveillance; imitez les hommes de bien, si vous le pouvez. Etes-vous incapable de vous élever jusqu'à eux? Réjouissez-vous et félicitez-les de leur vertu. Vivez en frère avec eux, afin que, réuni et confondu, pour ainsi dire, dans leur personne, par le lien de la charité, leurs mérites deviennent les vôtres. Vos dettes vous seront remises, si vous remettez au prochain toutes les siennes; vos sacrifices seront agréables à Dieu, si vous vous présentez à l'autel avec la paix dans le cœur. Il prendra soin de vous conduire lui-même, si vous ne nourrissez que de bonnes et

saintes pensées, suivant qu'il est écrit : « Que l'homme médite au fond de son cœur ce qui est juste, afin que l'œil du Seigneur affermisse ses pas. » Or, que de sujets de méditations pour vous ! Songez au ciel où les Cains n'entrent pas ; songez au royaume céleste, à la participation duquel Dieu n'admet que les frères unis des mêmes sentiments d'affection et de charité ; songez que le titre de fils de Dieu n'appartient qu'aux hommes pacifiques, qui, unis ensemble par les liens communs de la régénération et de la loi divine, portent ici-bas l'image de Dieu le Père et de Jésus-Christ ; songez enfin que nous vivons sous l'œil de la Providence, juge et spectatrice de nos efforts dans la carrière du temps ; qu'il ne nous sera donné de contempler notre Dieu dans le ciel qu'à la condition de réjouir ici-bas ses regards par la pureté de nos œuvres, de nous rendre dignes de sa grâce et de sa bonté dans ce monde, et enfin de lui plaire dans la vie présente, pour lui plaire éternellement dans son royaume.

## XI.

## ÉPÎTRE A FORTUNAT.

Exhortation au martyre.

Au milieu des persécutions qui pèsent sur nous, et à l'approche de l'avènement redoutable de l'antechrist, qui nous annonce la fin des temps et la consommation de toutes choses, vous nous avez demandé, mon bien-aimé Fortunat, un recueil d'exhortations empruntées aux saintes Ecritures, et les plus capables d'animer les soldats de Jésus-Christ aux combats spirituels et célestes qui s'apprêtent. J'ai dû céder à un vœu que les circonstances ont rendu si légitime. Malgré ma faiblesse, soutenu par le souffle d'en haut, j'irai donc chercher dans les enseignements divins une armure de toutes pièces, afin d'en revêtir nos frères qui vont descendre dans l'arène. Il ne nous suffit pas, en effet, que notre voix, comme le clairon des batailles, anime aux combats le peuple de Dieu ; il faut surtout

que nous affermissions par les oracles sacrés le dévouement et la constance de ceux qui croient. Or, qu'y a-t-il de plus important, de plus conforme à notre ardente sollicitude, que de préparer par de continuelles exhortations le peuple que la divine Providence a confié à nos soins, et de prémunir contre les traits du démon l'armée qui s'est enrôlée sous les saints étendards? Le soldat qui ne s'est point exercé d'avance aux jouets du champ de Mars, est inhabile à la guerre; l'athlète, qui aspire à la couronne dans l'arène, ne l'obtient qu'après avoir essayé longtemps la vigueur et la souplesse de ses membres.

L'ennemi, contre lequel nous avons à lutter, a vieilli dans les combats. Six mille ans sont bientôt révolus depuis que le démon fait la guerre à l'homme. Stratagèmes pour investir, violences pour terrasser, le temps et l'expérience lui ont tout appris. Malheur au soldat du Christ qu'il trouve mal préparé, inhabile, sans vigilance, et n'ouvrant pas les yeux du cœur! Il a bientôt circonvenu l'ignorance, trompé l'impéritie, abattu l'imprudente sécurité. Mais qu'un soldat soit fidèle aux commandements du Seigneur et se tienne fortement attaché à Jésus-Christ, il triomphera de son adversaire; car le Christ qu'il confesse est invincible.

Pour ne pas étendre hors de mesure ce discours, frère bien-aimé, ni fatiguer par des longueurs l'attention du lecteur ou de l'auditeur, j'ai visé à la brièveté. A quelques principes que chacun doit connaître et garder fidèlement dans sa mémoire, j'ai rattaché des passages empruntés aux textes sacrés, appuyant ainsi sur l'autorité divine la vérité que j'ai avancée, de sorte que c'est moins un traité composé par moi, que des matériaux rassemblés d'avance pour ceux qui voudraient l'achever. Il y aura là plus d'utilité pour chacun. Si je vous donnais une robe entièrement terminée, ce serait mon vêtement qu'un autre porterait; il est probable même qu'il conviendrait assez mal à sa taille et aux proportions de son corps, parce qu'il aurait été fait pour un autre. Au lieu de cela, je vous envoie la laine elle-même et la pourpre de l'Agneau qui nous a rachetés et rendus

à la vie. A vous, quand vous les aurez reçues, de vous en façonner une tunique à votre fantaisie. Il y a mieux : appropriée à votre taille, et devenue la vôtre, elle vous en deviendra d'autant plus chère. Vous pourrez communiquer également cet envoi à nos frères, afin qu'ils s'en revêtent comme il leur plaira, qu'ils en couvrent leur antique nudité, et qu'ils portent la parure de Jésus-Christ, c'est-à-dire la grâce de la sanctification.

D'ailleurs, frère bien-aimé, dans une exhortation dont le but est si légitime, et qui ne va rien moins qu'à créer des martyrs, j'ai cru qu'il était plus sage et plus salutaire de supprimer les lenteurs et les détours dans lesquels se perd le langage de l'homme, pour ne laisser parler que les oracles par lesquels Jésus-Christ encourage au martyre ses fidèles serviteurs. Les préceptes divins tout seuls, voilà les armes qu'il faut mettre dans la main des combattants. Qu'ils soient la trompette belliqueuse dont les accents échauffent le courage ; que les oreilles s'ouvrent à ces sons divins ; qu'ils éclairent les esprits ; qu'ils renouvellent et soutiennent les forces de l'âme ainsi que du corps, pour vaincre la douleur. Pour nous qui, avec la permission du Seigneur, avons donné aux néophytes le premier baptême, préparons chaque Chrétien à recevoir le second, mais en lui apprenant que ce second baptême est supérieur en grâce, plus élevé en puissance, plus précieux en honneur ; baptême dans lequel baptisent les anges ; baptême dans lequel triomphent Dieu et son Christ ; baptême après lequel il n'y a plus de pécheur ; baptême qui consomme les accroissements de notre foi ; baptême enfin qui ne nous enlève du monde que pour nous réunir aussitôt à Dieu. Dans le baptême d'eau, l'homme reçoit le pardon de ses péchés ; dans le baptême de sang, il reçoit la couronne de ses vertus. Embrassons, désirons, appelons par nos vœux et nos prières une faveur si précieuse, afin que, de serviteurs de Dieu, nous devenions ses amis.

Pour préparer et fortifier nos frères, soit à confesser généreusement le nom du Seigneur, soit à supporter avec l'intrépidité de moi les tortures de la persécution, il faut établir, en premier

lieu, que les simulacres, sortis de la main des hommes, ne sont pas des dieux. En effet, l'ouvrage n'est pas supérieur à l'artisan. D'ailleurs, ils sont impuissants à protéger et à sauver qui que ce soit, puisqu'ils tombent eux-mêmes en ruines dans leurs temples, si le bras de l'homme ne les protège. Les éléments ne méritent pas davantage nos adorations. Ils ne sont créés que pour servir aux besoins de l'homme, d'après les dispositions et le commandement du Seigneur.

Après avoir brisé les idoles et démontré le but final des éléments, il faut prouver que Dieu seul réclame nos hommages.

Viennent ensuite les menaces que Dieu a fait entendre contre ceux qui sacrifient aux idoles.

Ensuite il s'agit de montrer que Dieu ne pardonne pas aisément aux idolâtres ; et que telle est son indignation contre l'idôlâtrie, qu'il va jusqu'à ordonner de mettre à mort ceux qui ont conseillé ce crime.

Il faut ajouter après cela que, rachetés et rendus à la vie par le sang de Jésus-Christ, nous ne devons lui rien préférer, puisque lui-même ne nous a rien préféré ; loin de là, puisqu'il a préféré pour nous les maux aux biens, la pauvreté aux richesses, la servitude à la domination, la mort à l'immortalité. Il en résulte que nous devons, à notre tour, préférer dans nos tribulations les richesses et les délices du paradis à la pauvreté d'un jour, le royaume de l'éternité à la servitude du temps, l'immortalité à la mort, Dieu et son Christ au démon et à l'antechrist.

Ici, il est bon d'avertir nos frères qu'une fois arrachés à l'avidité du démon, et dégagés des pièges du monde, il ne convient plus de retourner au monde, lorsque la tribulation et l'adversité les environnent, de peur qu'ils ne viennent à perdre le trésor qu'ils ont conquis.

Il faut donc persévérer courageusement dans la foi, dans la vigilance et la plénitude de la grâce spirituelle, afin de remporter la palme et la couronne ;

Car les adversités et les persécutions qui nous arrivent ne sont que des épreuves.

Il ne faut redouter ni les violences, ni les supplices, parce que le Seigneur est plus puissant pour nous protéger que le démon pour nous abattre.

Et, de peur que les fidèles ne se troublent et ne s'épouventent à l'aspect des violences et des persécutions auxquelles nous sommes en butte dans ce monde, il est nécessaire de prouver qu'il avait été prédit longtemps d'avance que le monde nous hairait et qu'il exciterait des tempêtes contre nous. La prophétie a eu son accomplissement : il faut en conclure que la promesse des récompenses à venir aura aussi le sien. Ces outrages et ces angoisses ne doivent avoir rien de nouveau pour les Chrétiens, puisque, dès le commencement du monde, l'homme de bien a gémi dans la souffrance, et que le juste a été opprimé ou mis à mort par le méchant.

En terminant, il faut exposer quelles sont les espérances et les récompenses destinées aux justes et aux martyrs après les travaux, ainsi que les épreuves qu'ils ont à endurer ici-bas. Tout ce que nous avons à supporter dans la vie présente est bien peu de chose auprès de ce que nous recevrons dans la vie future.

I. Les idoles ne sont pas des dieux, et il ne faut pas adorer comme tels les éléments.

Le Psaume CXIII le démontre : « Les idoles des nations ne sont que de l'or et de l'argent, ouvrage de la main des hommes. Elles ont une bouche, et ne parlent point ; des yeux, et ne voient point. Elles ont des oreilles, et n'entendent pas ; leur gosier ne rend point de son. Qu'ils deviennent semblables aux idoles ceux qui les font ! » De même dans la Sagesse de Salomon : « Ils ont cru des dieux toutes les idoles des nations, qui n'ont ni des yeux pour voir, ni des narines pour respirer, ni des oreilles pour entendre, ni des doigts pour toucher, ni des pieds pour marcher. Car un homme a fait les idoles, et celui qui a reçu de Dieu l'esprit de vie, les a formées ; nul homme n'a le pouvoir de faire un dieu semblable à lui. Mortel, avec ses mains iniques, il forme un ouvrage mort. Il vaut mieux que ceux qu'il adore, parce qu'il vit quelque temps, quoiqu'il soit mortel,

tandis que ces idoles n'ont jamais vécu. » De même dans l'Exode : « Tu ne te feras point d'idole taillée, ni aucune image de quoi que ce soit. » De même dans Salomon, au sujet des éléments : « En considérant les œuvres, ils n'ont pas connu quel était l'ouvrier. Mais le feu, le vent, l'air, la multitude des étoiles, l'abîme des eaux, le soleil, la lune, voilà ceux qu'ils ont réputés les arbitres du monde. Si, entraînés par leur beauté, ils les ont pris pour des dieux, qu'ils apprennent combien est plus beau leur dominateur, puisque, source de la beauté et de la puissance, il les a créés tous. »

#### II. On ne doit adorer que Dieu seul.

Il est écrit : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul. » De même dans l'Exode : « Tu n'auras point d'autres dieux que moi. » Et au même livre encore : « Reconnaissez, reconnaissez que je suis Dieu, et qu'il n'y a pas d'autre Dieu que moi. C'est moi qui tue et qui fais vivre, moi qui frappe et qui guéris, sans que personne puisse échapper à mes mains. » De même dans l'Apocalypse : « Et je vis un autre ange qui volait au milieu du ciel, portant l'Évangile éternel pour l'annoncer aux habitants de la terre, à toute nation, à toute tribu, à toute langue et à tout peuple ; disant à haute voix : Craignez plutôt le Seigneur, et rendez-lui gloire, parce que l'heure de son jugement est venue, et adorez celui qui a fait le ciel, la terre, la mer, et tout ce qu'ils renferment. » C'est ainsi que, dans l'Évangile, le Seigneur faisant mention du premier et du second précepte : « Ecoute, dit-il, ô Israël ! le Seigneur est ton Dieu, ton seul Dieu. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme, de toute ta pensée et de toute ta force. C'est là le premier commandement. Voici le second, semblable au premier : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux commandements. » Et ailleurs : « La vie éternelle consiste à vous connaître, vous, le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ que vous avez envoyé. »

#### III. Quelles sont les menaces de Dieu contre ceux qui sacrifient aux idoles.

Dans l'Exode : « Quiconque sacrifie à des dieux autres que le Seigneur, sera puni de mort. » De même dans le Deutéronome : « Ils ont sacrifié aux démons et non à Dieu. » De même dans Isaïe : « Ils ont adoré des dieux, ouvrage de leurs mains. L'homme a courbé son front ; il s'est prosterné devant des idoles ; je ne leur pardonnerai point. » Et ailleurs : « Vous avez répandu des libations en leur honneur, vous leur offrez des sacrifices ; et mon indignation ne s'allumerait pas contre vous, dit le Seigneur ! » De même dans Jérémie : « Ne suivez plus les dieux étrangers, pour les servir et les adorer. Ne me provoquez pas à la colère par les œuvres de vos mains pour m'obliger à vous perdre. » De même dans l'Apocalypse : Celui qui admeta la bête et son image, et qui portera son caractère sur son front ou dans sa main, celui-là boira le vin pur de la colère de Dieu, qui est préparé dans le calice de sa colère, et il sera tourmenté dans le feu et dans le soufre, devant les saints anges et en présence de l'Agneau. Et la fumée de leurs tourments s'élèvera dans les siècles des siècles, et il n'y aura de repos ni le jour, ni la nuit, pour ceux qui auront adoré la bête et son image. »

#### IV. Dieu ne pardonne pas aisément aux idolâtres.

Moïse, dans l'Exode, intercède pour le peuple qui est tombé dans l'idolâtrie, mais sans obtenir son pardon : « Ecoutez-moi, Seigneur, je vous en supplie : ce peuple a commis un très-grand péché, puisqu'il s'est fait un dieu d'or ; mais pardonnez-lui cette faute, ou effacez-moi maintenant du livre que vous avez écrit. Mais le Seigneur répondit à Moïse : « J'effacerai de mon livre celui qui aura péché contre moi. » De même, quand Jérémie intercède pour le peuple, le Seigneur lui répond ainsi : « Toi donc, ne prie pas pour ce peuple ; ne m'adresse pour lui ni cantiques, ni prières, parce que je ne l'exaucerai pas au jour où il m'invoquera, au jour de son affliction. » Ezéchiel n'annonce pas moins formellement la colère de Dieu à ceux qui pèchent contre lui : « Le Seigneur me parla encore, disant : Fils de l'homme, lorsqu'une terre aura péché contre moi, et qu'elle se sera établie dans sa prévarication, j'étendrai ma main sur elle, et

je briserai la force de son pain , et j'enverrai sur elle la faim, et je ferai mourir en elle les hommes et les animaux. Et quand même trois hommes justes , Noé , Daniel et Job , se trouveraient au milieu d'elle, ils ne délivreraient ni les fils, ni les filles de cette contrée ; eux seuls seraient sauvés. » De même au premier livre des Rois : « Lorsqu'un homme offense un homme, on peut demander à Dieu le pardon du coupable ; mais si l'homme offense le Seigneur, qui priera pour le pécheur ?

V. Telle est l'aversion de Dieu pour l'idolâtrie, qu'il commande de mettre à mort jusqu'à ceux qui ont conseillé aux autres de sacrifier et de servir les idoles.

Dans le Deutéronome : « Si votre frère, votre fils ou votre fille, ou votre femme qui repose sur votre sein, ou votre ami que vous aimez comme votre vie, vous dit en secret : Allons et servons les dieux étrangers, les dieux des nations, ne vous laissez point aller à ses discours, et n'y prêtez point l'oreille, et ne vous laissez pas émouvoir jusqu'à l'épargner ou le cacher. Allez le dénoncer aussitôt ; soyez le premier à mettre la main sur lui pour le faire mourir, et qu'après vous tout le monde le frappe. Il périra accablé de pierres, parce qu'il a voulu vous arracher au culte du Seigneur votre Dieu. » Le Seigneur poursuit et déclare qu'il ne faut pas même pardonner à toute une ville, quand elle a consenti à l'idolâtrie : « Si, dans quelque une des villes que le Seigneur vous donnera à habiter, vous entendez quelques hommes disant : Allons et servons les dieux étrangers qui vous sont inconnus ; vous frapperez aussitôt les habitants de cette ville du tranchant du glaive, et vous la livrez aux flammes, afin qu'elle demeure éternellement déserte. Ses ruines ne seront jamais relevées, afin que le Seigneur détourne de vous sa colère, qu'il ait pitié de vous, et qu'il vous multiplie, si vous écoutez la voix du Seigneur votre Dieu, et si vous observez ses préceptes. »

Ce fut pour obéir à ce commandement que Matathias immola celui qui s'était approché de l'autel pour sacrifier. Que si les préceptes qui concernent le culte de Dieu et le mépris des idoles ont été si rigoureusement observés avant l'avènement de

Jésus-Christ, combien sont-ils devenus plus obligatoires, depuis qu'il est descendu sur la terre ! Ajoutez à cela qu'il ne s'est pas borné à nous exhorter en paroles, mais qu'aux paroles il a joint les actions ; il s'est livré aux ignominies, aux affronts de toute nature, et jusqu'à la mort de la croix, pour nous apprendre par ses exemples à souffrir et à mourir. L'homme, par conséquent, serait sans excuse, s'il refusait de souffrir pour soi-même quand Jésus-Christ a souffert pour nous. Jésus-Christ a souffert pour les péchés d'autrui ; à plus forte raison chacun de nous devra-t-il souffrir pour ses propres péchés. Voilà pourquoi le Sauveur nous menace ainsi dans l'Évangile : « Quiconque m'avouera devant les hommes, moi aussi je l'avouerai devant mon Père qui est dans les cieux ; mais celui qui me renonce devant les hommes, je le renoncerai devant mon Père qui est dans les cieux. » Même langage dans la bouche de l'apôtre Paul : « Si nous mourons avec Jésus-Christ, nous vivrons aussi avec lui. Si nous souffrons avec lui, nous règnerons aussi avec lui ; si nous le renonçons, il nous renoncera aussi. » De même Jean : « Quiconque nie le Fils, ne connaît point le Père ; et quiconque confesse le Fils, reconnaît aussi le Père. » De là vient que Notre-Seigneur nous exhorte au mépris de la mort, et nous fortifie par ces paroles : « Ne craignez point ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme ; mais plutôt craignez celui qui peut précipiter l'âme et le corps dans l'enfer. » Et ailleurs : « Celui qui aime sa vie, la perdra ; et celui qui hait sa vie en ce monde, la garde pour la vie éternelle. »

VI. Rachetés et vivifiés par le sang de Jésus-Christ, nous ne devons plus lui rien préférer.

Notre-Seigneur dit dans l'Évangile : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi ; et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi. » De même il est écrit dans le Deutéronome : « Celui qui a dit à son père et à sa mère : Je ne vous connais pas ; celui qui oublie ses enfants, voilà ceux qui gardent tes commandements et sont fidèles à ton alliance. » L'apôtre Paul de même : « Qui donc nous séparera, dit-il, de l'amour de Jésus-

Christ ? Sera-ce l'affliction , ou les angoisses , ou la faim , ou la nudité , ou les périls , ou les persécutions , ou le glaive ? Selon qu'il est écrit : On nous livre tous les jours à la mort à cause de vous ; on nous regarde comme des brebis destinées aux sacrifices. Mais , parmi tous ces maux , nous demeurons victorieux par la vertu de celui qui nous a aimés. » Et ailleurs : « Vous n'êtes plus à vous-mêmes ; car vous avez été achetés d'un grand prix. Glorifiez Dieu et portez-le dans votre corps. » Et ailleurs : « Jésus-Christ est mort pour tous , afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes , mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux. »

VII. Ceux qui ont une fois échappé à l'avidité du démon et aux pièges du monde , ne doivent plus retourner au monde , de peur qu'ils ne viennent à perdre le bien qu'ils ont conquis.

Dans l'Exode , le peuple juif , qui avait la mission de figurer le peuple chrétien , après avoir brisé par une protection manifeste de Dieu la cruelle servitude de Pharaon et de l'Egypte , c'est-à-dire le joug du démon et du siècle , perfide et ingrat envers Dieu , murmure contre Moïse. Tout entier aux souffrances du désert , sans se rappeler le bienfait de sa délivrance , il demande à retourner en Egypte , c'est-à-dire à l'esclavage du monde d'où il venait d'être arraché , tandis qu'il aurait dû plutôt mettre sa confiance en Dieu , et se souvenir que celui qui avait délivré son peuple des mains du démon et du siècle , était assez puissant pour le protéger et le conserver. « Qu'as-tu voulu de nous , s'écrient-ils , en nous retirant de l'Egypte ? Mieux vaut pour nous servir les Egyptiens que de mourir dans ce désert. Moïse répondit au peuple : Ne craignez point , arrêtez-vous ; considérez les merveilles que le Seigneur va opérer aujourd'hui pour vous sauver. Le Seigneur combattra pour vous , et vous serez en silence. »

Le Sauveur lui-même , nous avertissant de ne plus retourner au démon , ni au siècle à qui nous avons renoncé et d'où nous sommes sortis , dit dans son Evangile : « Celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière , n'est point propre au royaume

me de Dieu. » Et ailleurs : « Que celui qui sera dans les champs ne revienne point sur ses pas. Souvenez-vous de la femme de Loth ! » Puis, de peur que l'amour de nos biens ou de nos proches nous empêche de suivre Jésus-Christ, il ajoute : « Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple. »

VIII. Il faut persévérer dans la foi et dans la vertu pour attirer en nous la plénitude des grâces divines, et remporter la couronne.

Aux Paralipomènes : « Le Seigneur est avec vous aussi longtemps que vous êtes avec lui ; mais, si vous l'abandonnez, il vous abandonnera. » De même dans Ezéchiel : « En quelque jour que le juste pèche, sa justice ne le délivrera point. » De même le Seigneur dit dans l'Évangile : « Celui qui persévérera jusqu'à la fin, sera sauvé. » Et ailleurs : « Si vous demeurez constamment dans ma parole, vous serez véritablement mes disciples ; vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera. » Ensuite pour nous avertir d'être toujours prêts, et de nous tenir disposés à obéir, il ajoute : « Que vos reins soient entourés d'une ceinture, et que vos lampes brûlent en vos mains, comme des serviteurs qui attendent que leur maître revienne des nocces, se tenant prêts à lui ouvrir, dès qu'il frappera à la porte. Bienheureux les serviteurs que leur maître trouvera veillant, quand il viendra ! » Le bienheureux apôtre Paul nous exhorte ainsi à croître dans la foi de jour en jour, afin d'arriver à sa plénitude : « Ne savez-vous pas que quand on court dans la lice, tous courent, mais qu'un seul remporte le prix ? Courez donc de telle sorte que vous le remportiez. Quant à eux, ce n'est que pour gagner une couronne corruptible, au lieu que vous, vous en attendez une incorruptible. » Et ailleurs : « Qui-conque est au service de Dieu évite l'embarras des affaires du siècle, pour plaire à celui auquel il s'est donné. Celui qui combat dans les jeux publics n'est couronné qu'après avoir combattu vaillamment. » Et ailleurs : « Je vous conjure par la miséricorde de Dieu, mes frères, de lui offrir vos corps comme une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux ; ne vous conformez

point au siècle présent, mais qu'il s'opère en vous une transformation par le renouvellement de votre esprit, afin que vous reconnaissiez quelle est la volonté de Dieu, et ce qui est bon, agréable à ses yeux, et parfait. » Et ailleurs : « Nous sommes les enfants de Dieu ; or, si nous sommes ses enfants, nous sommes aussi héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ, pourvu toutefois que nous souffrions avec lui, afin que nous soyons glorifiés avec lui. » Dans l'Apocalypse, l'exhortation de la prédication divine nous adresse le même langage : « Garde bien ce que tu as, de peur qu'un autre ne remporte ta couronne. »

Nous avons, dans le livre de l'Exode, un exemple qui nous apprend à persévérer sans jamais défaillir ; c'est lorsque Moïse, pour vaincre Amalec, qui est la figure du démon, tenait ses mains élevées afin de désigner le sacrement de la croix. Il ne put triompher de son ennemi qu'après avoir persévéré dans la même attitude, les mains toujours étendues vers le ciel. « Et il arriva, est-il dit, que, quand Moïse élevait les mains, Israël triomphait ; mais, quand il les abaissait un peu, Amalec l'emportait. Or, les mains de Moïse s'appesantissaient ; ils prirent donc une pierre et la mirent sous lui. Il s'assit ; Aaron et Hur soutenaient ses mains des deux côtés, et les mains de Moïse ne se lassèrent point jusqu'au soleil couchant. Et Josué mit en fuite Amalec et tout son peuple. Et le Seigneur dit à Moïse : Ecris ceci dans un livre pour en conserver la mémoire, et fais-le entendre à Josué ; car j'effacerai la mémoire d'Amalec de dessous le ciel. »

IX. Les angoisses et les persécutions ne nous arrivent que pour nous servir d'épreuves.

Dans le Deutéronome : « Le Seigneur votre Dieu vous éprouve afin qu'il paraisse si vous l'aimez ou non de tout votre cœur, de toute votre âme et de toute votre force. » Et ailleurs, dans Salomon : « La fournaise éprouve les vases du potier, et l'atteinte de la tribulation, l'homme juste. » Même témoignage dans la bouche de Paul, quand il dit : « Nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu, et non-seulement dans

cette espérance, mais encore dans nos afflictions, sachant que l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance. Cette espérance n'est pas vaine, parce que l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné. » Pierre parle ainsi dans son Epître : « Mes très-chers frères, lorsque Dieu vous éprouve par le feu des afflictions, n'en soyez point surpris, comme s'il vous arrivait quelque chose d'extraordinaire. Mais réjouissez-vous de ce que vous avez part aux souffrances de Jésus-Christ, afin que vous soyez aussi comblés de joie dans la manifestation de sa gloire. Vous êtes bienheureux, si vous êtes outragés pour le nom de Jésus-Christ, parce que l'honneur, la gloire, la vertu de Dieu et son esprit reposent sur vous. Dieu est blasphémé par eux, mais honoré par nous. »

X. Il ne faut point redouter les outrages ni les supplices des persécuteurs, parce que le Seigneur est plus puissant pour nous protéger que le démon pour nous terrasser.

Jean le prouve dans son Epître, quand il dit : « Celui qui réside en vous est plus fort que celui qui est dans le monde. » De même au Psaume CXVII : « Le Seigneur est avec moi ; je ne craindrai pas. Que peut l'homme contre moi ? » Et ailleurs : « Les uns implorent la multitude de leurs chars ; les autres la force de leurs coursiers ; et nous, nous nous souviendrons du nom de Dieu. Ils ont été courbés, et ils sont tombés ; pour nous, nous nous sommes relevés, et nous sommes restés debout. » L'Esprit saint nous apprend encore en termes plus énergiques qu'il ne faut point redouter le camp du démon, et que, s'il nous fait une guerre plus acharnée, l'opiniâtreté de ses attaques doit être pour nous un sujet d'espérance, parce qu'elle ouvre aux justes l'entrée du ciel et l'acquisition du salut. C'est ce qu'il déclare dans le Psaume XXVI : « Quand des armées camperaient autour de moi, mon cœur n'aurait point de crainte. Quand le signal du combat serait donné, je tressaillerais d'espérance. J'ai demandé une grâce au Seigneur, et je la lui demanderai encore : c'est d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie. »

La divine Ecriture nous atteste encore, dans l'Exode, que notre force s'accroît et se multiplie dans l'adversité : « Plus ils étaient opprimés, plus ils se multipliaient et croissaient. » L'Apocalypse promet encore à nos souffrances la protection divine : « Ne craignez rien de ce que vous aurez à souffrir. » Et qui nous promet cette protection ? Celui-là même qui dit par la bouche du prophète Isaïe : « Ne crains point ; je t'ai racheté, je t'ai appelé par ton nom ; c'en est fait, tu es à moi. Si tu traverses les fleuves, je serai avec toi, et les fleuves s'arrêteront à ta présence. Si tu marches au milieu des flammes, elles s'éloigneront à ton passage, parce que je suis le Seigneur ton Dieu, le Saint d'Israël, ton Sauveur. » Le Seigneur promet de même, dans son Evangile, que l'assistance divine ne fera point défaut dans les persécutions aux serviteurs de Dieu : « Lorsqu'ils vous feront comparaître, ne vous inquiétez pas comment vous parlerez, ni de ce que vous direz : ce que vous devez dire vous sera donné à l'heure même. Car ce n'est pas vous qui parlez, mais l'esprit de votre Père qui parle en vous. » Et ailleurs : « Mettez donc dans vos cœurs de ne point préméditer comment vous répondrez ; car je vous donnerai moi-même des paroles et une sagesse à laquelle tous vos ennemis ne pourront résister. » C'est ainsi que dans l'Exode Dieu dit à Moïse, qui hésite et craint d'aller trouver le peuple : « Qui a fait la bouche de l'homme, et qui a fait le muet et le sourd, l'aveugle et celui qui voit ? N'est-ce pas moi, le Seigneur Dieu ? Va donc, et je serai en ta bouche, et je t'enseignerai ce que tu diras. »

Assurément il n'est pas difficile au Seigneur d'ouvrir la bouche de l'homme qui est à lui, et d'inspirer à ses confesseurs des paroles pleines de fermeté ainsi que de confiance, puisqu'au livre des Nombres il fait parler l'ânesse de Balaam contre ce prophète lui-même. Qu'ainsi personne ne songe pendant la persécution aux efforts du démon pour nous vaincre ; songeons plutôt à l'assistance que Dieu nous promet. Au lieu de nous laisser abattre par l'injustice des hommes, relevons-nous à la pensée de la protection divine, puisque, conformément à l'oracle du Seigneur, la mesure de notre foi est la mesure des dons célestes,

et que, s'il y a quelque chose que ne puisse nous accorder un Dieu tout-puissant, il ne faut en accuser que la faiblesse de notre foi.

XI. Il a été prédit longtemps d'avance que le monde nous hairait, et qu'il exciterait contre nous des tempêtes. Mais il n'y a là rien de nouveau pour les Chrétiens, puisque, dès le commencement du monde, l'homme de bien a gémi dans la souffrance, et que le juste a été opprimé ou immolé par le méchant.

Le Seigneur nous en avertit dans son Evangile: « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a hait avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait à lui; mais, parce que vous n'êtes point du monde, et que je vous ai choisis au milieu du monde, c'est pour cela que le monde vous hait. Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite: Le serviteur n'est pas plus grand que le maître; s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. » Et encore: « L'heure vient où quiconque vous fera mourir croira être agréable à Dieu. Ils vous feront ces maux, parce qu'ils ne connaissent ni mon Père, ni moi. Or, je vous ai dit ces choses, afin que, quand cette heure sera venue, vous vous souveniez que je vous les ai dites. » Et encore: « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous gémirez, vous, et le monde sera dans la joie; vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. » Et encore: « Je vous ai dit ces choses, afin que vous ayez la paix en moi. Vous aurez de grandes tribulations dans le monde; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde. »

Comme ses disciples lui demandaient quels signes précéderaient son avènement et la fin du monde: « Prenez garde, leur répondit-il, qu'aucun ne vous séduise; car plusieurs viendront en mon nom, disant: Moi, je suis le Christ! et ils en séduiront un grand nombre. Alors vous entendrez parler de guerre et de bruits de guerre. Prenez garde d'être troublés, car il faut que ces choses arrivent; mais ce n'est pas encore la fin. Une nation se lèvera contre une nation, et un royaume contre un royaume; et la peste, la famine, et les tremblements de terre

seront en divers lieux. Or, toutes ces choses sont le commencement des douleurs. Alors ils vous livreront aux tribulations, et ils vous tueront ; et vous serez en haine à toutes les nations, à cause de mon nom. Et plusieurs alors se scandaliseront ; ils se trahiront et se haïront les uns les autres. Et plusieurs faux prophètes s'élèveront et en séduiront plusieurs ; et comme l'iniquité sera fort augmentée, la charité de plusieurs se refroidira. Mais celui qui persévèrera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé. Et cet Evangile du royaume sera prêché dans tout l'univers, comme un témoignage pour toutes les nations, et alors la fin arrivera. Quand donc vous verrez dans le lieu saint l'abomination de la désolation prédite par le prophète Daniel, que celui qui lit, entende : alors que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient sur les montagnes ; que celui qui sera sur le toit n'en descende point pour emporter quelque chose de sa maison, que celui qui sera dans les champs ne retourne point pour prendre son vêtement. Malheur aux femmes qui seront enceintes ou qui allaiteront en ces jours-là. Priez que votre fuite n'arrive pas en hiver, ni au jour du sabbat. Car grande alors sera la tribulation. Elle sera telle qu'il n'y en a pas eu de pareille depuis le commencement du monde jusqu'à présent, et qu'il n'y en aura jamais. Et si ces jours n'eussent été abrégés, toute chair aurait été détruite. Mais ils seront abrégés à cause des élus. Alors, si quelqu'un vous dit : Voilà que le Christ est ici, ou là, n'en croyez rien ; car de faux Christs et de faux prophètes s'élèveront, et ils feront de grands prodiges et des choses étonnantes, de manière à séduire, s'il était possible, les élus eux-mêmes. Tenez-vous donc en garde contre eux, je vous le prédis d'avance. Si donc ils vous disent : Voilà qu'il est dans le désert, n'y allez point ; le voici dans le lieu le plus retiré de la maison, n'en croyez rien. Comme l'éclair qui part de l'orient et apparaît en occident, ainsi sera l'avènement du Fils de l'homme. Partout où sera le corps, là se rassembleront les aigles. Or, aussitôt après la tribulation de ces jours, le soleil s'obscurcira, et la lune ne répandra plus sa lumière ; les étoiles tomberont du ciel, et les vertus des cieus seront ébranlées. Alors

apparaîtra le signe du Fils de l'homme dans le ciel , et toutes les tribus de la terre pleureront , et elles verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté. Et il enverra ses anges avec la trompette et un grand bruit ; et ils rassembleront ses élus des quatre vents , depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre. »

Ce qui arrive maintenant aux Chrétiens n'est pas quelque chose d'extraordinaire ni d'imprévu , puisque les hommes de bien , les justes , et tous ceux qui s'efforcent de plaire à Dieu par l'innocence et le respect pour la religion véritable , ont marché de tout temps dans la voie étroite et laborieuse de la tribulation ainsi que de l'adversité. Ainsi , dès le berceau du monde , le juste Abel tombe le premier sous les coups de son frère ; Jacob est contraint de fuir ; Joseph est vendu ; David , le miséricordieux David , est poursuivi par le roi Saül ; l'impie Achab met tout en œuvre pour perdre Elie , parce qu'il défendait courageusement les droits et la majesté du Très-Haut ; le grand-prêtre Zacharie est égorgé entre le vestibule du temple et l'autel , victime qui arrose de son sang les lieux même où elle immolait à Dieu des victimes. Parlerai-je du martyr de tant de justes , si souvent rappelés à notre mémoire , et de tant d'illustres exemples de foi et de courage ? Trois jeunes hommes , Ananias , Azarias , Misahel , tous trois du même âge , réunis par la conformité de la tendresse , inébranlables dans la foi comme dans la vertu , plus forts que les flammes et les châtimens qui les menacent , proclament courageusement qu'ils ne servent que Dieu , qu'ils ne connaissent que lui , qu'ils n'adorent que lui. « Roi , disent-ils à Nabuchodonosor , nous ne pouvons vous le promettre. Notre Dieu que nous honorons peut nous délivrer de la fournaise du feu , et nous arracher de vos mains , ô roi ! Et quand il ne le voudrait pas , sachez que nous ne servons pas vos dieux , et n'adorons pas la statue d'or que vous avez élevée. » Tout entier à son Dieu , et rempli de l'Esprit saint qui l'anime , Daniel s'écrie : « Je n'adore que le Seigneur mon Dieu , qui a créé le ciel et la terre. » Tobie aussi , conservant , sous l'escla-

yage tyrannique d'un roi, une âme et un esprit libres, confesse Dieu hautement, et rend un noble témoignage à sa puissance ainsi qu'à sa majesté ; « Et moi, dit-il, je le chanterai dans la terre de ma captivité, et je manifeste sa majesté sur une nation pécheresse. »

Mais que dira des sept Machabées qui, ayant même naissance, même vertu, même destinée, forment dans sa complète et mystérieuse intégrité le nombre sept ? Ils sont sept frères, inséparablement unis dans la gloire d'un même martyr, comme les sept premiers jours de la création du monde contiennent les sept mille ans de sa durée ; comme les sept esprits bienheureux et les sept anges qui veillent incessamment devant la face du Seigneur ; comme les sept lampes dans le tabernacle du témoignage ; comme les sept chandeliers d'or de l'Apocalypse ; comme les sept colonnes de Salomon sur lesquelles la sagesse a bâti sa demeure ; comme les sept Eglises ; comme les sept enfants, dont la femme stérile accoucha au premier livre des Rois. Nous voyons encore, dans Isaïe, que sept femmes ne prennent qu'un mari, dont elles demandent toutes à porter le nom. L'apôtre Paul, qui sait quelle est l'excellence de ce nombre mystérieux, écrit aux sept Eglises. Dans l'Apocalypse, le Seigneur envoie ses préceptes divins aux sept Eglises et aux anges qui les gouvernant ; ce nombre se rencontre donc dans les sept frères, afin que soit consommée la plénitude légale. Ne séparons point de ces généreux enfants leur héroïque mère, tige et origine de ces martyrs, qui enfanta dans la suite sept Eglises, comme celle qui, la première et la seule, fut fondée sur Pierre, par la voix de Notre-Seigneur. Et ce n'est pas sans un mystère profond que ces héros n'ont que leur mère pour compagne de leurs souffrances. L'absence de leur père, selon la chair, nous apprend que les martyrs de Jésus-Christ n'ont ici-bas d'autre père que Dieu lui-même, suivant cet avertissement que le Seigneur nous donne dans son Évangile : « N'appellez sur la terre personne votre père ; car vous n'avez qu'un seul père, qui est dans les cieux. »

Mais quelle noblesse dans le témoignage qu'ils ont rendu à

Dieu ! Quel magnanime dévouement à leur foi ! Dans son acharnement impie, Antiochus, on peut mieux dire, l'antéchrist sous les traits d'Antiochus, voulut contraindre les serviteurs de Dieu de squiller, par des viandes que la loi leur interdisait, des bouches qu'une généreuse confession allait illustrer, et que l'esprit de Dieu rendait invincibles. Il ordonna qu'ils fussent battus cruellement de verges, mais sans pouvoir ébranler leur constance. Alors il commande qu'on allume des brasiers sous des chaudières. Quand elles furent rougies par la flamme, il y fit jeter celui des Machabées qui avait parlé le premier et l'avait le plus irrité par l'énergie de sa foi et la liberté de son langage. On lui avait coupé auparavant cette langue qui avait confessé l'Éternel. Nouvelle illustration pour le martyr ! N'était-il pas juste que cette langue, qui la première avait confessé Dieu, retournât à Dieu la première ?

Le tyran imagina des supplices encore plus cruels contre le second. Avant de le torturer dans le reste de son corps, il lui fit arracher la peau de la tête avec les cheveux. Haine profondément réfléchie ! Jésus-Christ étant la tête de l'homme, et Dieu la tête de Jésus-Christ, déchirer la tête d'un martyr, c'était s'attaquer personnellement à Dieu et à Jésus-Christ. Mais lui, confiant dans ses souffrances, et attendant d'un Dieu rémunérateur le salaire de la résurrection : « Homme pervers, s'écrie-t-il, tu nous fais mourir, il est vrai, dans la vie présente, mais la roi du monde nous ressuscitera, en la résurrection de la vie éternelle, nous qui sommes morts pour ses lois. »

Quand on demanda au troisième sa langue, il l'offrit sur-le-champ ; il avait déjà appris de son frère à mépriser ce supplice. Il présenta aussi les mains avec fermeté à la hache du bourreau, heureux, mille fois heureux de mourir les bras étendus en forme de croix ; ainsi que devait expirer Notre-Seigneur.

Le quatrième se joua des tortures avec la même constance ; et, pour rabattre l'orgueil du roi par des paroles qu'inspirait le ciel : « Il est meilleur de mourir pour ceux qui attendent de Dieu qu'il les ressuscitera dans la vie éternelle ; mais toi, tu ne ressusciteras point à la vie. »

Le cinquième fit plus que fouler aux pieds, par la vigueur de sa foi, l'arsenal de tortures et de cruautés d'Antiochus. Saisi par l'esprit de Dieu, et lisant dans l'avenir, il prophétisa au tyran la colère de Dieu et la promptitude de ses vengeances : « Tu as la puissance parmi les hommes, quoique tu ne sois qu'un mortel, et tu fais ce que tu veux. Mais ne va pas t'imaginer que notre nation soit délaissée de Dieu. Attends patiemment, et tu verras quelle est sa puissance et comme il te tourmentera, toi et ta race. » Quelle consolation pour ce martyr, quel soulagement pour lui, au milieu de ses tortures, que d'oublier ses souffrances personnelles, pour proclamer hautement celles qui attendaient son bourreau !

Dans le sixième, nous avons à louer non pas seulement le courage, mais une humilité profonde. Il ne tire point vanité de son martyre ; il n'étaie point dans des discours superbes le triomphe de sa confession ; il attribue à ses propres péchés la persécution du roi ; il abandonne à Dieu le soin de le venger plus tard. Il nous apprend par là que les martyrs sont modestes, qu'ils s'en remettent à Dieu du soin de les venger, et qu'ils ne s'enorgueillissent pas de leurs souffrances. « Ne te trompe pas, dit-il ; nous souffrons à cause de nous-mêmes ; c'est parce que nous avons péché contre notre Dieu que ces maux terribles sont venus sur nous. Mais toi, ne crois pas rester impuni, après avoir tenté de combattre contre Dieu. »

Leur incomparable mère, surmontant la faiblesse de son sexe, loin de se laisser abattre par des pertes si multipliées, contempla d'un œil joyeux ses fils expirants, voyant des gloires là où les autres auraient vu des supplices, et offrant à Dieu, dans l'intrépidité de son regard, un martyr non moins illustre que les nombreuses tortures subies par ses enfants. Un seul frère survivait à l'immolation des six autres : le roi essaya de le séduire ; richesses, puissance, il mit tout en œuvre, afin que sa férocité eût au moins la consolation d'en avoir fait fléchir un seul ; il alla même jusqu'à demander à la mère de joindre ses prières aux siennes pour l'aider à le vaincre. Elle supplia donc, mais comme il convenait à la mère des martyrs, comme il con-

venait à une femme qui se souvenait de Dieu et de sa loi, comme il convenait à celle qui aimait ses enfants, non d'une affection molle et délicate, mais mâle et vigoureuse. Elle le supplia donc, mais de confesser Dieu; elle supplia le frère de ne point se séparer de ses frères dans la gloire du martyr, ne s'estimant véritablement la mère de sept enfants, qu'autant qu'elle aurait le bonheur de les avoir engendrés pour Dieu plutôt que pour le monde. L'armant donc et le fortifiant, et l'enfantant plus heureusement que la première fois: « Mon fils, dit-elle, aie pitié de moi, qui t'ai porté neuf mois en mon sein, qui t'ai allaité trois ans, qui t'ai nourri et amené jusqu'à cet âge; mon enfant, je te conjure de regarder le ciel et la terre, et toutes les choses qu'ils renferment, et de comprendre que Dieu a fait toutes ces choses de rien, ainsi que la race humaine. Ne crains donc pas ce meurtrier; sois digne de tes frères, et reçois la mort, afin que, dans le sein de la miséricorde, je te reçoive avec tes frères. »

Sans doute elle mérite de grandes louanges cette mère, pour avoir ainsi encouragé son fils à la vertu; mais la pureté de sa foi et sa crainte de Dieu l'ennoblissent encore davantage, pour ne s'être point prévalu de la gloire des six martyrs, pour ne s'être point flattée de l'espérance que l'intercession des confesseurs assurerait le salut de l'apostat. Loin de là: elle persuada au dernier de s'associer à leurs souffrances, afin de pouvoir se trouver avec ses frères au jour du jugement. Enfin va mourir avec ses enfants cette généreuse mère. Il était bien juste que celle qui avait engendré ces martyrs partageât leur triomphe, et qu'elle suivît les traces de ceux qu'elle avait envoyés à Dieu devant elle.

Mais ici, pour éviter que personne, en recourant à des billets mensongers ou à d'autres subterfuges de cette nature, n'appelle à son secours quelque bienfait frauduleux, il ne faut point passer sous silence l'exemple d'Eléazar. Les ministres d'Antiochus lui offrirent de servir devant lui des viandes qui lui étaient permises, afin de tromper le roi par cet artifice, en feignant de manger des aliments qui avaient été présentés aux

## SAINT CYPRIEN.

idoles. Mais lui ne voulut jamais consentir à cette supercherie, en disant qu'il ne convenait ni à son âge, ni à sa réputation, de souscrire à un artifice qui scandaliserait ses frères et les induirait en erreur, à la pensée qu'Eléazar, un vieillard de quatre-vingt-dix ans, avait lâchement trahi la loi de Dieu pour passer aux coutumes étrangères. D'ailleurs, ajoutait-il, quelques jours d'une fugitive existence ne valaient pas la peine d'offenser Dieu, et de s'exposer par là aux supplices éternels. On lui fit endurer de longs supplices. Sur le point d'expirer au milieu des plus cruelles tortures, il dit en gémissant : « Seigneur, qui avez une science infailible, vous savez qu'ayant pu éviter le supplice, je souffre dans mon corps de cruelles tortures, mais que, dans l'âme, je souffre avec joie à cause de votre crainte. » O foi merveilleuse ! O intrépidité digne des plus grands éloges ! Qu'importait à Eléazar Antiochus qui le tourmentait ? C'est aux jugements de Dieu qu'il songeait, comprenant bien qu'il lui était inutile pour son salut de tromper l'œil de l'homme, puisque Dieu, qui est le juge de notre conscience, et le seul qu'il faille redouter, ne peut être ni trompé, ni joué par qui que ce soit. Si donc nous sommes véritablement consacrés à Dieu et voués à son service ; si nous marchons sur les traces antiques et saintes des justes, suivons-les à travers la carrière de leurs souffrances, à travers les tribulations de leurs martyres, nous rappelant avec orgueil, et à la gloire de notre siècle, que les beaux dévouements de la loi ancienne peuvent se compter, tandis que, grâce aux accroissements de la foi et de la vertu, les martyrs chrétiens sont innombrables, ainsi que l'atteste l'Apocalypse : « Après cela, je vis une grande multitude que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue, qui étaient debout devant le trône et devant l'Agneau, revêtus de robes blanches, avec des palmes en leurs mains. Et ils criaient à haute voix, disant : Le salut vient de notre Dieu, qui est assis sur le trône, et de l'Agneau. Alors un des vieillards prenant la parole, me dit : Qui sont ceux qui paraissent revêtus de robes blanches, et d'où viennent-ils ? Je lui répondis : Seigneur, vous le savez. Et il me

dit : Ce sont ceux qui sont venus ici après de grandes afflictions, et qui ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau. C'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu, et ils le servent jour et nuit dans son temple. » Que si le peuple des martyrs chrétiens est si nombreux, comment croire que le martyre soit chose difficile et laborieuse, quand on voit que la multitude des martyrs est incalculable ?

**XII.** Quelles sont les récompenses qui attendent les justes et les martyrs, après les tribulations de cette vie ?

L'Esprit saint nous le prédit d'avance par la bouche de Salomon : « Et si, devant les hommes, ils ont souffert des tourments, leur espérance est pleine d'immortalité. Leur affliction a été légère, et leur récompense sera grande, parce que Dieu les a éprouvés et les a trouvés dignes de lui. Il les a éprouvés comme l'or dans la fournaise, et les a reçus comme un holocauste ; et il se souviendra d'eux dans leur temps. Ils brilleront comme la flammé qui court dans le chaume aride. Ils jugeront les nations, et ils domineront les peuples, et leur Seigneur règnera à jamais. » Au même livre, Salomon décrit le châtement infligé à nos persécuteurs, et le repentir dont ils seront saisis : « Alors les justes, dit-il, se soulèveront avec une grande fermeté contre ceux qui les ont tourmentés et qui ont méprisé leurs travaux. A cette vue, les impies seront troublés, et, dans un grand effroi, ils s'étonneront de ce salut inespéré et soudain, disant en eux-mêmes, se repentant et gémissant dans l'angoisse de leur esprit : « Les voilà ceux que nous avions en mépris et qui étaient l'objet de nos outrages ! Nous, insensés ! nous estimions leur vie une folle et leur fin un opprobre ! Et les voilà comptés parmi les fils de Dieu, et leur partage est entre les saints ! Nous avons donc erré hors de la voie de la vérité, et la lumière de la justice n'a pas lui pour nous, et le soleil de l'intelligence ne s'est pas levé sur nous. Nous nous sommes lassés dans la voie d'iniquité et de perdition, nous avons marché à travers des chemins difficiles, mais nous avons ignoré la voie du Seigneur. Que nous a servi l'orgueil ? que nous a valu l'ostentation des richesses ? Toutes ces choses ont passé comme l'ombre. »

De même le Psaume CXV nous apprend quelle est la récompense du martyr. « La mort des saints , est-il dit, est précieuse devant Dieu. » Au Psaume CXXV, nous lisons, d'une part, les souffrances de la lutte, de l'autre, les joies de la rétribution. » Ceux qui ont semé dans les larmes, moissonneront dans l'allégresse. Ils allaient et pleuraient en répandant leurs semences ; ils reviennent dans la joie, portant leurs gerbes dans leurs mains. » Et encore au Psaume CXVIII : « Heureux les hommes irréprochables dans leurs voies , qui suivent la loi du Seigneur ! Heureux ceux qui imitent ses souffrances et qui le cherchent de tout leur cœur ! » De même le Seigneur, vengeur de nos outrages et rémunérateur de notre constance, nous dit dans son Evangile : Bienheureux ceux qui souffriront persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux ! » Et encore : « Vous serez bienheureux, lorsque les hommes vous haïront, vous sépareront, vous chasseront et vous maudiront comme des méchants, à cause du Fils de l'homme. Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse en ce jour-là ; car votre récompense est grande dans les cieux. » Et encore : « Celui qui perdra sa vie pour moi, celui-là la sauvera. »

Ces promesses divines ne s'adressent point seulement à ceux qui ont subi les tortures et qui ont été mis à mort. Si les souffrances ont fait défaut à nos désirs, mais que notre foi soit demeurée toujours pure et inébranlable, foulant aux pieds le monde et ce qui lui appartient, et disposée à suivre Jésus-Christ, nous serons honorés par Jésus-Christ comme des martyrs véritables, puisque nous en avons sa parole pour garant : « Il n'est personne qui ait quitté ou sa maison, ou son père, ou sa mère, ou ses frères, ou sa femme, ou ses enfants, à cause de Dieu, qui ne reçoive dans le monde bien davantage, et dans le siècle futur la vie éternelle. » Même langage dans l'Apocalypse : « Je vis les âmes de ceux qui ont été immolés pour avoir rendu témoignage à Jésus, et pour la parole de Dieu. » Puis, après avoir nommé en premier lieu ceux qui ont été immolés, il ajoute : « Et tous ceux qui n'ont point adoré la bête ni son image, ni reçu son caractère sur leur front ou dans leur main. »

Il les a vus, dit-il, réunis et confondus dans le même lieu ; il termine en disant « qu'ils vivent et règnent avec Jésus-Christ. »

Vous le voyez : il déclare que l'on vit et que l'on règne avec Jésus-Christ, non-seulement quand on a subi la mort pour son nom, mais aussi lorsque, demeurant ferme dans sa foi et fidèle à la crainte de Dieu, l'on n'a point adoré l'image de la bête, ni obéi à ses funestes et sacrilèges édits. Que notre salaire doive être de beaucoup supérieur à nos souffrances, nous en avons pour garant le bienheureux apôtre Paul, qui, ravi jusqu'au troisième ciel par la divine miséricorde, nous assure qu'il a entendu des choses inénarrables ; qui se glorifie d'avoir vu Jésus-Christ au grand jour de la foi ; autorité d'autant plus légitime ici qu'il parle de ce qu'il a vu et entendu. « Les souffrances de la vie présente, dit-il, n'ont aucune proportion avec cette gloire qui doit un jour éclater en nous. »

Qui donc ne travaillerait de toutes ses forces à mériter l'insigne honneur de devenir l'ami de Dieu ; de partager aussitôt les béatitudes de Jésus-Christ, et d'échanger contre les tribulations de la terre les récompenses du ciel ? S'il est honorable aux soldats des Césars de rentrer triomphants dans leur patrie, après avoir vaincu l'ennemi, quelle gloire mille fois plus légitime et plus réelle attend le soldat de Jésus-Christ, qui revient au paradis, vainqueur du démon qu'il a subjugué, rapportant le trophée de sa victoire aux mêmes lieux d'où Adam pécheur avait été banni, présentant au Seigneur la plus agréable de toutes les offrandes, une foi sans tache, un courage qui ne s'est jamais démenti, un dévouement à toute épreuve ; accompagnant le Sauveur quand il viendra se venger de ses ennemis ; siégeant à ses côtés lorsqu'il jugera la terre ; cohéritier du Christ, l'égal des anges, enfin associé à la possession du royaume céleste avec les patriarches, les apôtres et les prophètes ! Connaissez-vous des persécutions et des tortures qui puissent contrebalancer de pareilles espérances ? Le cœur qui s'appuie sur ces religieuses méditations demeure inébranlable. Que lui importent les rugissements du démon et les terreurs du monde ?

sa foi dans l'avenir fait toute sa force. Nos yeux se ferment dans les persécutions de la terre; mais le ciel s'ouvre devant nous. L'antechrist nous menace, mais Jésus-Christ nous protège; la mort nous frappe, mais elle nous enfante à l'immortalité; le monde disparaît devant la victime, mais la victime se renouvelle dans le paradis; la vie du temps s'éteint; celle de l'éternité commence. Quelle dignité sublime! quelle inaltérable sécurité, que de s'élancer des angoisses et des instruments de mort, rayonnant d'allégresse et de splendeur! que de fermer un moment ses yeux aux vanités du monde et des créatures, pour les rouvrir aussitôt et contempler Dieu et Jésus-Christ! Quelle promptitude dans cette merveilleuse transmigration! Etre enlevé tout-à-coup à la terre pour être déposé dans le royaume des cieux! Voilà; voilà ce qui doit occuper nos plus sérieuses méditations, et le jour et la nuit! Si le jour de la persécution trouve le soldat de Jésus-Christ animé de ces sentiments, rien ne pourra triompher d'un courage ardent au combat; ou si l'heure de notre rappel arrive avant que la lutte ait commencé, une fidélité qui s'appretait au martyre ne restera point sans récompense. Le temps seul lui a fait défaut; Dieu lui en tiendra compte. Aux jours de la persécution, il couronne l'héroïsme; aux jours de la paix, la pureté de la conscience.

## XII.

LES TROIS LIVRES DES TÉMOIGNAGES CONTRE LES JUIFS,  
ADRESSÉS A QUIRINUS.

## INTRODUCTION.

Cyprien à Quirinus, son fils, salut.

J'ai dû, mon fils bien-aimé, céder à votre désir spirituel et me rendre aux instantes prières que vous m'avez adressées pour obtenir de moi quelques-uns de ces enseignements divins, puisés à la source des saintes Ecritures par lesquelles le Seigneur a daigné nous instruire; afin qu'attachés aux ténèbres

de l'erreur, et éclairés de la vive et brillante lumière dont il est le principe, nous marchions dans le chemin de la vie par le bienfait des sacrements. La forme de ce traité répond à ce que vous avez demandé; je l'ai réduit à une exposition abrégée, à laquelle je n'ai pas voulu donner de développement, mais distribuant l'ouvrage en chapitres distincts, et bornés aux sujets les plus importants, selon que ma faible mémoire me les suggérait. Il faut donc y voir moins un travail complet, que des matériaux rassemblés d'avance pour qui voudrait l'achever. Toutefois cette brièveté ne laisse pas d'avoir ses avantages pour le lecteur. Elle empêche que l'esprit ne se dissipe dans un discours trop étendu; et la mémoire garde plus fidèlement ce qui lui est présenté sous des formes plus précises. J'ai donc composé deux livres à peu près d'égale dimension. Dans le premier, je m'attache à démontrer que les Juifs, selon les attiques prédictions, se sont éloignés de Dieu et ont perdu la grâce du Seigneur, qui leur avait été donnée dans le passé, promise pour l'avenir; puisqu'à l'ancien peuple de Dieu a été substitué le peuple chrétien, dont la foi a mérité la protection du Seigneur, et qui vient à lui de toutes les nations comme de toutes les parties de la terre. Le second livre traite de l'incarnation de Jésus-Christ, de son avènement parmi les hommes, de l'accomplissement des prophéties qui l'annonçaient, et de la conformité qu'elles avaient avec celui dans la personne duquel elles s'accomplirent. Cette lecture suffira pour vous initier aux premiers éléments de la foi. Votre vigueur ne manquera pas de se fortifier, et l'intelligence de votre cœur de s'accroître, quand vous interrogerez plus profondément les Écritures anciennes et nouvelles, et que vous méditez les textes des livres spirituels. Quant à moi, je n'ai puisé qu'un peu d'eau à ces sources divines, pour vous l'envoyer. Vous pourrez par la suite y boire plus abondamment et vous y désaltérer à loisir, lorsque vous viendrez, à mon exemple, vous abreuver à la source elle-même.

Je souhaite, mon fils bien-aimé, que votre santé soit toujours florissante.

## LIVRE PREMIER.

I. Que les Juifs ont grièvement offensé Dieu en abandonnant le Seigneur pour suivre les idoles.

Le peuple dit à Aaron, dans l'Exode : « Lève-toi, fais-nous des dieux qui marchent devant nous ; car nous ne savons ce qui est arrivé à Moïse, cet homme qui nous a tirés de l'Égypte. » Au même livre, Moïse dit au Seigneur : « Ecoutez-moi, je vous prie : ce peuple a commis un grand péché, puisqu'il s'est fait des dieux d'or et d'argent ; mais pardonnez-lui cette faute, ou, si vous ne lui pardonnez pas, effacez-moi maintenant du livre que vous avez écrit. Et le Seigneur répondit à Moïse : J'effacerai de mon livre celui qui aura péché devant moi. » De même dans le Deutéronome : « Ils ont sacrifié aux démons et non à Dieu. » De même dans le livre des Juges : « Les enfants d'Israël firent le mal en présence du Seigneur de leurs pères, qui les avait tirés de la terre d'Égypte, et ils suivirent les dieux des peuples qui habitaient autour d'eux, et ils offensèrent le Seigneur, et ils abandonnèrent Dieu, et ils servirent Baal. » Et au même passage : « Les enfants d'Israël continuèrent de faire le mal devant le Seigneur ; ils adorèrent Baal et les dieux étrangers. Ils abandonnèrent le Seigneur et cessèrent de le servir. — Juda a été abandonné, et l'abomination a été dans Israël et dans Jérusalem, parce que Juda a souillé l'alliance du Seigneur, où il mettait ses affections, et a servi des dieux étrangers. Le Seigneur rejettera l'homme qui aura fait ainsi, et il l'humiliera dans les tentes de Jacob. » Ainsi parle Malachie.

II. Que les Juifs, au lieu de croire les prophètes, les ont mis à mort.

Dieu dit dans Jérémie : « Je vous ai envoyé mes serviteurs les prophètes. Je vous les envoyais avant le jour, et vous ne m'écoutez pas, et vous ne m'avez pas prêté l'oreille, lorsque je vous disais : Que chacun de vous abandonne sa mauvaise voie et ses pensées perverses, et vous habiterez dans cette terre

que je vous ai donnée à vous et à vos pères, de ce jour et à jamais. » Et ailleurs : « Ne suivez plus les dieux étrangers pour les servir et les adorer ; ne me provoquez pas à la colère par les œuvres de vos mains, de peur que je ne vous perde ; et vous ne m'avez point écouté. » De même , au troisième livre des Rois , Elle dit au Seigneur : « Je brûle de zèle pour vous, Seigneur tout puissant , parce que les enfants d'Israël ont abandonné votre alliance , qu'ils ont détruit vos autels , qu'ils ont tué vos prophètes par le glaive , que je suis demeuré seul , et qu'ils cherchent encore à m'ôter la vie. » De même , dans Esdras : « Ils se sont retirés de vous ; ils ont rejeté votre loi derrière eux , et ils ont immolé vos prophètes qui les conjuraient de retourner vers vous. »

III. Qu'il avait été prédit que les Juifs ne reconnaîtraient point le Seigneur et refuseraient de le recevoir.

Dans Isaïe : « Cieux , écoutez ! terre , prête l'oreille ! le Seigneur a parlé. J'ai nourri des enfants , je les ai élevés , et ils se sont révoltés contre moi. Le taureau connaît son maître , l'âne son étable ; mais Israël m'a méconnu , mon peuple est sans intelligence. Malheur à la nation perverse , au peuple chargé de crimes , à la race d'iniquité , à ces enfants corrupteurs ! Ils ont abandonné l'Eternel et allumé l'indignation du saint d'Israël. » Le Seigneur dit encore dans le même prophète : « Va , dis à ce peuple : Tes oreilles entendront , et tu ne comprendras point ; tes yeux regarderont , et tu ne verras point. Le cœur de ce peuple s'est aveuglé , ses oreilles se sont appesanties , ses yeux se sont fermés ; il a craint de voir la lumière , d'entendre la vérité , d'avoir l'intelligence du cœur , de se convertir , et d'être guéri de ses maux. » Le Seigneur dit encore dans Jérémie : « Ils m'ont abandonné , moi , la source d'eaux vives , pour se creuser des citernes , fosses entr'ouvertes , qui ne peuvent retenir l'eau. » Dans le même prophète : « La parole du Seigneur est devenue pour eux un objet de malédiction , et ils ne peuvent la souffrir. » Et encore : « Le milan connaît dans le ciel son jour ; la tourterelle , l'hirondelle et le passereau des champs gardent le temps de leur passage ; mais mon peuple n'a point con-

nu le jugement du Seigneur. Comment, dites-vous, nous sommes sages, et la loi de Dieu est parmi nous ! La main menteuse des scribes a gravé le mensonge. Les sages ont été confondus ; les docteurs ont tremblé et ont été pris, parce qu'ils ont rejeté la parole du Seigneur. » De même dans Salomon : « Les méchants me cherchent et ils ne me trouveront pas, car ils ont eu en abomination la sagesse, et ils n'ont point reçu la parole du Seigneur. » De même au Psaume XXVII : « Traitez-les selon leurs œuvres, et qu'ils reçoivent leur salaire, parce qu'ils n'ont pas compris les ouvrages du Seigneur. » De même dans le Psaume LXXXI : « Ils n'ont pas su et ils n'ont pas compris ; ils marchent dans les ténèbres. » De même dans l'Évangile selon Jean : « Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont point reçu. Mais, à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le droit de devenir enfants de Dieu ; à ceux qui croient en lui. »

IV. Que les Juifs ne devaient point comprendre le sens des Écritures, mais que l'intelligence leur en avait été donnée dans les derniers temps, après l'avènement de Jésus-Christ.

Dans Isaïe : « Toutes ces paroles seront pour vous comme les paroles d'un livre scellé qu'on présente à l'homme habile, en lui disant : Lisez ce livre. Et il répond : Je ne le puis ; il est fermé. Mais, en ce jour-là, les sourds entendront les paroles de ce livre ; les yeux des aveugles passeront des ténèbres à la lumière. » De même dans Jérémie : « Au dernier des jours, vous connaîtrez ces choses. » De même dans Daniel : « Ferme les portes et scelle le livre, jusqu'au temps de la consommation. Plusieurs passeront, et la science sera multipliée ; car, lorsqu'aura lieu la dispersion, ils comprendront ces choses. » De même dans la première Épître de Paul aux Corinthiens : « Je ne veux pas que vous ignoriez, mes frères, que nos pères ont tous été sous la nuée. » De même encore dans sa seconde Épître aux Corinthiens : « Aussi leurs esprits sont-ils sans intelligence jusqu'à ce jour ; car, lorsqu'ils lisent l'ancien Testament, ce même voile demeure sans être levé, parce qu'il ne peut être levé que par Jésus-Christ. Ainsi, jusqu'à ce jour, lorsqu'ils li-

sont Moïse, ils ont un voile sur le cœur. Mais, quand ce peuple sera converti au Seigneur, le voile sera levé. » Dans l'Évangile, Notre-Seigneur dit après sa résurrection : « Voilà ce que je vous disais lorsque j'étais encore avec vous : qu'il fallait que tout ce qui a été écrit de moi, dans la loi de Moïse, dans les Prophètes et dans les Psaumes, fût accompli. Il leur ouvrit alors l'intelligence, afin qu'ils entendissent les Écritures, et il leur dit : Il fallait, selon qu'il est écrit, que le Christ souffrit, et qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour ; et que l'on prêchât en son nom la pénitence et la rémission des péchés à toutes les nations. »

V. Que les Juifs ne peuvent rien comprendre aux Écritures, sans croire auparavant en Jésus-Christ.

Dans Isaïe : « A moins de croire, vous ne comprendrez point. » De là vient que Notre-Seigneur dit dans l'Évangile : « Si vous ne croyez pas ce que je suis, vous mourrez dans vos péchés. » Or, que la justice et la vie véritable reposent sur la foi, Habacuc le déclare : « Le juste vit de ma foi. » De là vient qu'Abraham, le père des nations, eut, ainsi qu'il est marqué dans la Genèse : « Abraham crut à la parole de Dieu, et sa foi lui fut imputée à justice. » Paul, dans son Épître aux Galates, lui rend le même témoignage : « Abraham crut à la parole de Dieu, et sa foi lui fut imputée à justice. Sachez donc que ceux qui s'appuient sur la foi sont les enfants d'Abraham ; aussi la divine Écriture, connaissant d'avance que Dieu devait justifier les Gentils par la foi, fit cette promesse à Abraham : Toutes les nations seront bénies en vous. Ce sont donc ceux qui s'appuient sur la foi qui sont bénis avec le fidèle Abraham. »

VI. Que les Juifs devaient perdre Jérusalem et être chassés de la terre qui leur avait été donnée.

On lit dans Isaïe : « Votre terre est déserte ; vos villes sont la proie des flammes ; des étrangers sous vos yeux dévoreront votre patrie ; elle sera désolée comme le champ que l'ennemi a dévasté, et la fille de Sion sera abandonnée comme la hutte après la saison des fruits, comme une cabane dans un champ de concombres, comme une ville ruinée. Si le Dieu des ar-

mées n'eût conservé quelques restes d'Israël, Israël aurait été semblable à Sodome et à Gomorrhe. » Le Seigneur tient le même langage dans l'Évangile : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes, et lapides ceux qui sont envoyés vers toi combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ? Voilà que votre maison sera abandonnée. »

VII. Qu'ils perdraient aussi la lumière du Seigneur.

Dans Isaïe : « Venez, marchons à la lumière du Seigneur, car il a abandonné son peuple, la maison d'Israël. » De même, dans son Évangile selon Jean : « Il a été la véritable lumière qui illumine tout homme venant en ce monde. Il était dans le monde, et le monde avait été fait par lui, et le monde ne l'a point connu. » Dans le même Évangile : « Qui croit en lui ne sera point jugé ; mais qui n'y croit point, est déjà jugé ; car il ne croit point au nom du Fils unique de Dieu. Or, voici le jugement : Parce que la lumière est venue dans ce monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière. »

VIII. Que la première circoncision, qui était charnelle, a été abolie, et que la seconde, qui est spirituelle, a été promise et prédite.

Dans Jérémie : « Voici ce que dit le Seigneur aux habitants de Juda et de Jérusalem : Préparez la terre nouvelle et ne semez pas sur des épines. Recevez la circoncision du Seigneur, la circoncision du cœur, de peur que mon indignation ne sorte comme la flamme, qu'elle ne dévore, et que rien ne puisse l'éteindre. » De même Moïse dit : « Dans les derniers jours, Dieu circoncira ton cœur et le cœur de tes enfants, afin que tu aimes le Seigneur ton Dieu. » De même dans Josué, fils de Navé : « Et le Seigneur dit à Josué : Fais-toi des couteaux de pierre, et circoncis pour la seconde fois les fils d'Israël. » De même Paul, dans son Épître aux Colossiens : « Vous avez été circoncis, non d'une circoncision faite par la main des hommes, et qui consiste dans la dépouille de la chair, mais dans la circoncision de Jésus-Christ. » D'ailleurs Adam, notre premier père, le juste Abel, Enoch, qui fut si agréable à Dieu, qu'il

le transporta hors du monde; Noé, qui fut réservé seul pour réparer les ruines du genre humain, tandis que tous les autres hommes furent engloutis sous les eaux à cause de leurs crimes, et le grand-prêtre Melchisédech, dont le sacerdoce a été le symbole de celui de Jésus-Christ, n'ont point été circoncis, parce que cette marque de la race deviendrait inutile, et que tous devaient être marqués du signe de Notre-Seigneur.

IX. Que la première loi, donnée par Moïse, cesserait.

Dans Isaïe : « Alors on verra ceux qui scellent la loi pour ne pas l'apprendre ; et il dira : J'attends le Dieu qui a détourné sa face de la maison de Jacob, et je me confierai en lui : » De même dans l'Évangile : « La loi et les prophètes ont subsisté jusqu'à Jean. »

X. Qu'une loi nouvelle serait donnée.

Dans Michée : « La loi sortira de Sion, et la parole du Seigneur de Jérusalem. Il jugera au milieu de la multitude des peuples ; il convaincra et confondra des nations puissantes. » De même dans Isaïe : « La loi sortira de Sion, et la parole du Seigneur de Jérusalem, et il jugera parmi les nations. » De même dans l'Évangile selon Matthieu : « Et voici qu'une voix s'est fait entendre de la nuée : Celui-ci est mon fils bien-aimé, dans lequel j'ai placé toutes mes complaisances ; écoutez-le ! »

XI. Qu'une disposition nouvelle et un Testament nouveau devaient être donnés.

Dans Jérémie : « Voilà que les jours viennent, dit le Seigneur ; j'établirai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël et la maison de Juda ; non pas selon l'alliance que j'ai formée avec leurs pères, dans les jours où je les pris par la main pour les tirer de la terre d'Égypte, alliance qu'ils ont violée ; et moi je les ai abandonnés, dit le Seigneur. Mais voici l'alliance que je contracterai avec la maison d'Israël après ces jours-là, dit le Seigneur. Je graverai ma loi jusque dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans leurs cœurs : et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. Et nul n'instruira plus son prochain, ni son frère, disant : Connais le Seigneur ; car tous me connaîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, parce que je serai miséricor-

dieux pour leurs iniquités, et que je ne me souviendrai plus désormais de leurs prévarications. »

XII. Que le baptême ancien cesserait pour faire place à un baptême nouveau.

Dans Isaïe : « Oubliez tout ce qui a précédé et ne vous souvenez plus des choses anciennes. Je prépare de nouveaux prodiges ; maintenant ils vont éclater, alors vous les connaîtrez. J'ouvrirai un chemin dans le désert ; les fleuves couleront dans la solitude pour abreuver ma race choisie, le peuple que j'ai formé pour annoncer ma gloire. » Même langage dans le même prophète : « S'ils sont altérés au désert, la pierre s'ouvrira, les eaux couleront, et mon peuple étanchera sa soif. » Jean s'exprime de même dans l'Évangile selon Matthieu : « Pour moi, je vous baptise dans l'eau de la pénitence ; mais celui qui doit venir après moi est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de porter ses souliers. Celui-là vous baptisera dans l'Esprit saint et dans le feu. » Dans l'Évangile selon Jean : « Si quelqu'un ne naît de l'eau et de l'Esprit saint, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit. »

XIII. Que le joug ancien serait ôté pour faire place au nouveau.

Au Psaume deuxième : « Pourquoi les nations ont-elles frémi ? pourquoi les peuples ont-ils médité de vains complots ? Les rois de la terre se sont levés, et les princes se sont ligüés contre le Seigneur et contre son Christ. Brisons leurs liens et rejetons leur joug loin de nous. » Le Seigneur dit aussi dans l'Évangile selon Matthieu : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes ; car mon joug est doux et mon fardeau est léger. » Dans Jérémie : « En ce jour-là, j'ôterai le joug qui pèse sur leur cou, et je briserai leurs chaînes ; ils ne serviront plus des étrangers ; ils serviront le Seigneur leur Dieu, et je leur donnerai David pour roi. »

XIV. Que les anciens pasteurs cèderaient la place à des pasteurs nouveaux.

Dans *Eséchiel* : « C'est pourquoi voici ce que dit le Seigneur Dieu : Je viens moi-même à ces pasteurs : je redemanderai mon troupeau à leurs mains , et j'empêcherai qu'ils ne paissent mon troupeau. Désormais ils ne le mèneront plus paître , et j'arracherai mon troupeau à leur bouche , et je les ferai paître moi-même avec jugement. » Le Seigneur dit dans *Jérémie* : « Et je vous donnerai des pasteurs selon mon cœur , et ils vous conduiront avec sagesse. » Dans le même prophète : « Peuples , écoutez la parole du Seigneur , annoncez-la aux Iles qui sont au loin. Dites-leur : Celui qui a dispersé Israël le rassemblera et le gardera , comme le pasteur garde son troupeau ; car le Seigneur a racheté Jacob et l'a délivré de la main d'un ennemi formidable. »

XV. Que Jésus-Christ devait être la maison et le temple de Dieu , et qu'ainsi l'ancien temple cesserait pour être remplacé par le nouveau.

Au second livre des *Rois* : « La parole du Seigneur se fit entendre à Nathan , en disant : Va , et parle à mon serviteur David. Tu ne m'édifieras point une maison pour y habiter ; mais , lorsque tes jours seront accomplis et que tu dormiras avec tes pères , je susciterai ta race après toi , le Fils sortira de toi , et j'affermirai son règne. Il édifiera une maison en mon nom , et j'établirai le trône de son royaume à jamais. Je serai son père et il sera mon fils ; sa maison sera stable , et son royaume jusqu'à jamais devant ma face. » De même le Seigneur dit dans l'*Évangile* : « Il ne restera pas dans le temple une pierre sur une pierre qui ne soit démolle ; et , dans l'espace de trois jours , j'en rebâtirai un autre sans la main des hommes. »

XVI. Que le sacrifice ancien disparaîtrait pour faire place à un sacrifice nouveau.

Dans *Isaïe* : « Quel fruit me revient-il de la multitude de vos victimes , dit le Seigneur ? j'en suis rassasié. Qu'ai-je besoin de vos holocaustes , de la graisse de vos animaux , du sang des gé-

nisses, des agneaux et des boucs ? Qui vous a demandé d'apporter ces offrandes ? » De même dans le Psaume XLIX : « Je ne mangerai plus la chair des taureaux, ni ne boirai le sang des boucs. Offrez à Dieu un sacrifice de louanges, et rendez au Très-Haut vos hommages. Invoquez-moi au jour de la détresse, et je vous délivrerai, et vous m'honorerez. » Dans le même psaume : « Le sacrifice de louange est le culte qui m'honore ; c'est la voie par laquelle je manifesterai le salut du Très-Haut. » Dans le Psaume quatrième : « Offrez le sacrifice de la justice, et mettez votre espérance dans le Seigneur. » De même dans Malachie : « Mon amour n'est point en vous, dit le Seigneur, et je n'accepterai pas de sacrifices de votre main ; car, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, mon nom est grand parmi les nations ; l'on me sacrifie en tout lieu, et une oblation pure est offerte à mon nom, parce que mon nom est grand parmi les nations, dit le Seigneur. »

XVII. Que l'ancien sacerdoce finirait, et qu'il paraîtrait un grand pontife nouveau, qui demeurerait éternellement.

Dans le Psaume CIX : « Je vous ai engendré avant l'aurore ; le Seigneur l'a juré ; il ne révoquera jamais son serment. Vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. » De même le Seigneur dit au grand-prêtre Héli, dans le premier livre des Rois : « Et je susciterai pour moi un prêtre fidèle, qui agira selon mon cœur et mon âme ; et je lui bâtirai une maison stable, et tous les jours il marchera avec assurance en présence de mes Christs. Et celui qui restera dans votre maison viendra adorer en offrant une obole et un pain. »

XVIII. Qu'il a été promis un autre prophète, comme Moïse, qui donnerait un Testament nouveau, mais qui serait bien plus écouté que lui.

Dieu dit à Moïse dans le Deutéronome : « Et le Seigneur me dit : Je leur susciterai du milieu de leurs frères un prophète semblable à toi, et je mettrai mes paroles dans sa bouche, et il leur dira tout ce que je lui ordonnerai. Et celui qui ne voudra pas entendre les paroles que ce prophète dira en mon nom, moi j'en poursuivrai la vengeance. » C'est de ce même prophète

que Jésus-Christ parle dans l'Évangile de Jean : « Sondez les Écritures, puisque vous croyez avoir par elles la vie éternelle ; ce sont elles qui rendent témoignage de moi, et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie. Ne pensez pas que je vous accuse auprès de mon Père ; Moïse, en qui vous espérez, est celui qui vous accuse. Si vous croyiez à Moïse, vous croiriez aussi à moi ; car c'est de moi qu'il a écrit. Mais, si vous ne croyez point à ses prophéties, comment croirez-vous à mes paroles ? »

XIX. Que deux peuples ont été prédits, l'ancien et le nouveau, c'est-à-dire le peuple juif et le peuple que devaient former les Chrétiens.

Dans la Genèse : « Le Seigneur dit à Rébecca : Tu portes dans ton sein deux nations, deux peuples sortiront de tes entrailles ; un de ces peuples triomphera de l'autre, et l'aîné servira le plus jeune. » De même dans Osée : « J'appellerai mon peuple celui qui n'avait pas été mon peuple, et ma bien-aimée celle qui n'avait pas été ma bien-aimée. Et dans ce même lieu où il leur avait été dit : Vous n'êtes pas mon peuple, il leur sera dit : Vous êtes les fils du Dieu vivant. »

XX. Que l'Église, qui d'abord avait été stérile, aurait plus d'enfants parmi les nations qu'autrefois la synagogue.

Dans Isaïe : Réjouis-toi, stérile qui n'enfantas pas ; chante des cantiques de louange, pousse des cris de joie, toi qui n'avais pas d'enfants ; l'épouse abandonnée est devenue plus féconde que celle qui a un époux. En effet, le Seigneur a dit : Elargis l'enceinte de ton pavillon, développe les voiles de tes tentes, n'épargne rien, allonge tes cordages, affermis tes pieux. Tu pénétreras à droite, à gauche ; ta postérité héritera des nations et remplira les villes désertes. Ne crains pas, tu seras victorieuse. Ne rougis pas de ce que tu es rebutée maintenant, parce que tu oublieras la confusion de ta jeunesse. » C'est ainsi qu'Abraham ayant eu d'abord un fils de sa servante, Sara demeura longtemps stérile et n'enfanta que dans sa vieillesse, ainsi que le lui avait prédit le Seigneur, son fils Isaac, qui fut le symbole du Christ. C'est ainsi que Jacob prit deux

épouses : Lia, la plus âgée, qui, par sa vue débilé, était la figure de la synagogue ; Rachel, la plus jeune, qui, par sa beauté, représentait l'Eglise, et qui, après une longue stérilité, mit au monde son fils Joseph, autre figure du Christ. Nous voyons encore, au premier livre des Rois, qu'Helcana, ayant épousé deux femmes, Phénenna et Anne, la première lui donna des fils ; et que la seconde demeura stérile, et ne mit au monde Samuël, qui fut aussi la figure du Christ, que contrairement aux lois de la génération, par une grâce particulière de Dieu, après qu'elle l'eût prié dans le temple. De même au premier livre des Rois : « La femme stérile a enfanté sept fois, et la vigueur de celle qui avait un grand nombre d'enfants s'est épuisée. » Or, ces sept enfants sont les sept Eglises. De là vient que Paul écrit aux sept Eglises. L'Apocalypse elle-même en mentionne sept, pour conserver le *septénaire*, tel que les sept jours de la création, tel que les sept anges qui demeurent continuellement en la présence de Dieu, ainsi que le dit l'ange Raphaël dans Tobie ; tel que le chandelier à sept branches dans le tabernacle du témoignage ; tel que les sept yeux du Seigneur qui contemplent le monde ; tel que la pierre avec ses sept yeux, au témoignage de Zacharie ; tel que les sept esprits et les sept chandeliers dont parle l'Apocalypse, et, dans Salomon, les sept colonnes sur lesquelles la sagesse a bâti sa maison.

XXI. Que les nations croiraient en Jésus-Christ plutôt que les Juifs.

Dans la Genèse : « Et le Seigneur Dieu dit à Abraham : Sors de ta terre, et de ta parenté, et de la maison de ton père, et viens en la terre que je te montrerai. Je ferai sortir de toi une grande nation, et je te bénirai ; et je glorifierai ton nom, et tu seras béni. Je bénirai ceux qui te béniront, et maudirai ceux qui te maudiront ; et en toi seront bénies toutes les familles de la terre. » Au même livre, et sur le même sujet : « Isaac bénit Jacob. Voilà que l'odeur qu'exhalent les vêtements de mon fils est comme l'odeur d'un champ plein de fleurs, que le Seigneur a béni. Que Dieu te donne la rosée du ciel et la grasse de la terre, le blé et le vin en abondance. Que les

peuples te servent et que les tribus t'adorent. Tu seras le seigneur de ton frère, et les fils de ton père s'abaisseront devant toi. Celui qui te maudira sera maudit, et celui qui te bénira sera rempli de la bénédiction du Seigneur. » Et dans un autre passage du même livre : « Mais Joseph, voyant que son père mettait la main droite sur la tête d'Ephraïm, s'en affligea; et, prenant la main de son père, il s'efforça de la transporter de la tête d'Ephraïm sur la tête de Manassé. Et il dit à son père : Ce n'est pas ainsi, mon père; celui-ci est l'aîné; mettez votre main droite sur sa tête. Jacob refusant, dit : Je le sais, mon fils, je le sais. Celui-ci sera aussi chef de peuples et grand; mais son jeune frère sera plus grand que lui, et sa postérité se multipliera parmi les nations. » De même dans la Genèse : « Juda, tes frères te loueront; ta main sera sur la tête de tes ennemis; les enfants de ton père s'inclineront devant toi. Juda est comme un jeune lion. Mon fils, tu t'es levé pour le butin, et, dans ton repos, tu dors comme le lion et comme le lionceau. Qui osera le réveiller? Le sceptre ne sortira pas de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que vienne celui auquel appartient le sceptre, et qui est l'attente des nations. Il liera son ânon à la vigne, à la vigne le fils de son ânesse. Il lavera sa robe dans le vin et son manteau dans le sang de la vigne. Ses yeux sont plus rouges que le vin, et ses dents plus blanches que le lait. » De là vient que, dans les Nombres, il est écrit de notre peuple : « Voilà que ce peuple se lèvera comme un jeune lion. » Dans le Deutéronome : « Nations, vous serez à la tête, et le peuple inédule à la queue. » De même dans Jérémie : « Ecoutez le bruit de la trompette! et ils ont dit : Nous ne l'écouterons pas. C'est pourquoi les nations, et les conducteurs de ces nations prêteront l'oreille. » Dans le Psaume XVII : « Vous m'établirez chef des nations. Un peuple, que je ne connaissais pas, m'a servi; il a prêté une oreille attentive à ma voix. » C'est lui-même que le Seigneur désigne ainsi dans Jérémie : « Avant de t'avoir formé dans les entrailles de ta mère, je t'ai connu; avant que tu fusses sorti de son sein, je t'ai sanctifié, je t'ai établi prophète pour les nations. » De même dans Isaïe : « Je

l'ai donné pour témoin aux peuples, pour guide et pour maître aux nations. » De même dans le même prophète : « Des nations, qui vous ignoraient, accourront à vous. » De même encore dans le même prophète : « En ce jour-là, le rejeton de Jessé se lèvera pour commander aux nations ; toutes les nations espèreront en lui, et son sépulcre sera glorieux. » Le même prophète ajoute : « Terre de Zabulon et terre de Nephthali, chemin de la mer, et vous qui êtes proches de la mer, peuple des gentils, qui habitez au delà du Jourdain, et marchez dans les ténèbres, regardez une grande lumière ; ô vous, qui habitez dans la région des ombres de la mort, la lumière va se lever sur vous ! » Et encore : « Voici ce que dit le Seigneur à son Christ mon Seigneur, qu'il a pris par la main pour lui assujettir toutes les nations : Je briserai la force des rois ; j'ouvrirai devant lui les portes, et les cités ne lui seront pas fermées. » Il poursuit : « Je viens rassembler toutes les nations et toutes les langues ; elles viendront et elles verront ma gloire. J'élèverai un signe au milieu d'elles ; j'en choisirai quelques-uns qui auront été sauvés, pour les envoyer vers les nations lointaines, qui n'ont point entendu mon nom, et qui n'ont point vu ma gloire ; et ils annonceront ma gloire aux nations. » Et encore dans le même prophète : « Tous ces prodiges ne les ont point convertis. Le Seigneur élèvera donc son étendard à la vue des nations éloignées, et il les attirera des extrémités de la terre. » Et encore : « Ceux auxquels il n'a point été annoncé verront, et ils contempleront celui dont ils n'avaient pas entendu parler. » Et encore : « Je me suis manifesté à ceux qui ne me cherchaient pas, et des peuples qui ne me cherchaient pas m'ont interrogé. J'ai dit à une nation qui n'invoquait pas mon nom : Me voici ! me voici ! »

Même langage de Paul dans les Actes des apôtres : « C'est à vous qu'il fallait annoncer premièrement la parole de Dieu ; mais, puisque vous la rejetez et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, voilà que nous allons vers les gentils. Car le Seigneur a dit dans les Ecritures : Je t'ai établi pour être la lumière des nations, afin que tu sois leur salut jusqu'aux extrémités de la terre. »

**XXII.** Que les Juifs perdraient le pain et le calice de Jésus-Christ avec toutes ses grâces, tandis que nous, nous les recevions, et que le nouveau nom des Chrétiens serait béni sur la terre.

Le Seigneur parle en ces termes dans Isaïe : « Mes serviteurs seront dans l'abondance, et vous, vous aurez faim ; mes serviteurs seront désaltérés, et vous, vous aurez soif. Mes serviteurs seront dans l'allégresse, et vous, vous serez confondus. Le Seigneur vous immolera ; mais, à ses serviteurs, il donnera un nom nouveau, qui sera béni sur la terre. » De même encore : « Il élèvera son étendard à la vue des nations lointaines, et il les attirera des extrémités de la terre. Et elles viendront avec empressement ; elles n'auront plus ni faim, ni soif. » De même encore : « Voilà que le Seigneur, le Dieu des armées, ôtera à Jérusalem ses appuis, sa force, et tous les aliments nécessaires à la vie. » De même dans le Psaume XXXIII : « Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux ; heureux l'homme qui espère en lui ! Craignez le Seigneur, vous qui êtes ses saints, parce que rien ne manqué à ceux qui le craignent. Les riches ont souffert l'indigence et la faim ; mais ceux qui cherchent le Seigneur auront tous les biens en abondance. » De même le Seigneur dit dans l'Evangile de Jean : « Je suis le pain qui donne la vie ; celui qui vient à moi ne connaîtra pas la faim, et celui qui croit en moi n'éprouvera jamais la soif. » Et encore au même Evangile : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Qui croit en moi, suivant ce que dit l'Ecriture, des fleuves d'eau vive couleront de son sein. » Et encore : « Si vous ne mangez la chair du fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. »

**XXIII.** Que les gentils parviendront au royaume des cieux, plutôt que les Juifs.

Le Seigneur dit dans l'Evangile : « Beaucoup viendront d'orient et d'occident, et s'assiéront avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux. Mais les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures ; là seront les pleurs et les grincements de dents. »

XXIV. Que les Juifs ne peuvent obtenir le pardon de leurs crimes qu'en se lavant dans le baptême de Jésus-Christ, du sang de Jésus-Christ qu'ils ont mis à mort ; qu'en passant dans l'Eglise, et qu'en lui obéissant avec fidélité.

Le Seigneur parle ainsi dans Isaïe : « Je ne vous remettrai point vos péchés. Lorsque vous tendrez les mains vers moi, je détournerai les yeux ; vous redoublerez de prières , et je n'écouterai point ; car vos mains sont pleines de sang. Lavez-vous, purifiez-vous, faites disparaître de devant mes yeux la malice de vos pensées, et cessez de pratiquer l'injustice. Apprenez à faire le bien , aimez la justice , relevez l'opprimé , protégez l'orphelin , défendez la veuve. Après cela, venez , et discutons , dit le Seigneur. Quand même vos péchés seraient aussi rouges que l'écarlate et le vermillon , je les rendrais blancs comme la neige , ou comme la toison la plus blanche. Si vous voulez , et si vous écoutez ma voix , vous jouirez des fruits de la terre. Si , indociles et rebelles , vous ne m'écoutez pas , le glaive vous dévorera ; car la bouche du Seigneur a prononcé ces oracles. »

## LIVRE SECOND.

I. Que le Christ est le premier-né et la sagesse de Dieu , par qui toutes choses ont été faites.

Dans les proverbes de Salomon : « Le Seigneur m'a établie au commencement de ses voies ; avant ses œuvres et avant les siècles , j'étais. Le Seigneur m'a engendrée dès le commencement , avant que la terre fût , avant que les abîmes fussent creusés , avant que les fontaines jaillissent , avant que toutes les montagnes fussent placées , avant toutes les collines. Il a fait les régions , les lieux habitables et inhabitables sous le ciel. Lorsqu'il étendait les cieux , j'étais là ; et lorsqu'il séparait sa demeure. Lorsqu'il suspendait les grosses nuées sur les vents , lorsqu'il fermait les sources de l'abîme , et qu'il posait les fondements de la terre , je disposais toutes choses avec lui. J'étais tous les jours ses délices ; tous les jours je me jouais en sa pré-

sence , lorsqu'il se réjouissait après avoir achevé l'œuvre de l'univers. » Le même Salomon , dans l'Écclésiastique : « Je suis sortie de la bouche du Très-Haut, et je suis née avant toutes les créatures. C'est moi qui ai fait naître dans les cieus une lumière qui ne s'éteindra jamais, et qui ai couvert toute la terre comme d'un nuage. J'ai habité dans les lieux élevés, et mon trône est dans une colonne de nuée. Seule, j'ai parcouru le cercle des cieus, j'ai pénétré la profondeur des abîmes, j'ai marché sur les flots de la mer ; je me suis assise dans tous les lieux de la terre, et parmi tous les peuples ; j'ai eu l'empire sur toutes les nations ; j'ai foulé aux pieds par ma puissance les cœurs de tous les hommes, grands et petits. En moi réside l'espérance de la vie et de la vertu. Passez à moi, vous tous qui désirez de me posséder. » De même dans le Psaume LXXXVIII : « Je l'établirai mon premier-né, élevé entre les rois de la terre ; je lui garderai éternellement ma miséricorde, et mon alliance avec lui sera immuable, et je rendrai sa race éternelle. Si ses enfants répudient ma loi, s'ils ne marchent pas selon mes jugements, s'ils profanent ma justice et transgressent mes commandements, la verge à la main, je visiterai leurs iniquités, je frapperai leurs péchés. Mais je ne leur retirerai jamais ma miséricorde. » Le Seigneur s'exprime de même dans l'Évangile selon Jean : « La vie éternelle consiste à vous connaître, vous, le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ que vous avez envoyé. Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que vous m'avez donné à faire. Et maintenant, mon Père, glorifiez-moi en vous-même de la gloire que j'ai eue en vous, avant que le monde fût. » De même Paul aux Colossiens : « Il est l'image du Dieu invisible, et le premier-né de toute créature. » Dans la même épître : « Il est le premier-né d'entre les morts, afin qu'il fût le premier partout. » De même dans l'Apocalypse : « Je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin. Je donnerai gratuitement à boire de la fontaine de l'eau vive à celui qui a soif. »

Que le même Jésus-Christ soit la sagesse et la vertu de Dieu, Paul, dans sa première Epître aux Corinthiens, le prouve en-

core : « Les Juifs demandent des miracles, et les Gentils cherchent la sagesse. Or, nous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est un scandale pour les Juifs et une folie pour les Gentils ; mais qui est la vertu de Dieu et la sagesse de Dieu pour ceux qui sont appelés, soit Juifs, soit Gentils. »

II. Que Jésus-Christ est la sagesse de Dieu. — Du mystère de son incarnation, de sa passion, du calice, de l'autel, et de la mission des apôtres qui ont prêché.

Dans les Proverbes de Salomon : « La sagesse s'est bâti une maison ; elle l'a appuyée sur sept colonnes. Elle a immolé ses victimes ; elle a mêlé le vin ; elle a dressé sa table. Elle a envoyé ses serviteurs, et elle a appelé à son banquet des lieux les plus hauts de la ville : Si quelqu'un est faible, qu'il vienne à moi. Et elle a parlé aux insensés : Venez et buvez le vin que j'ai mêlé pour vous. Laissez la folie, cherchez la sagesse, et réformez votre science par l'intelligence. »

III. Que le même Jésus-Christ est la parole ou le Verbe de Dieu.

Au Psaume XLIV : « La parole heureuse a jailli de mon cœur ; c'est au roi que je raconte mes œuvres. » Au Psaume XXXII : « Les cieux ont été créés par le Verbe de Dieu, et l'armée des cieux par le souffle de sa bouche. » De même dans Isaïe : « C'est une parole qui cousomme et abrège la justice ; car le Seigneur fera entendre par toute la terre une parole abrégée. » De même au Psaume CVI : « Il a envoyé son Verbe et il les a guéris. » De même dans l'Évangile selon Jean : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. » De même dans l'Apocalypse : « Et je vis le ciel ouvert ; et voilà un cheval blanc. Celui qui était dessus s'appelait le fidèle et le véritable, qui juge et combat avec justice. Il était vêtu d'une robe teinte de sang, et il s'appelle le Verbe de Dieu. »

## IV. Que le même Jésus-Christ est la main et le bras de Dieu.

Dans Isaïe : « La main du Seigneur n'est-elle point assez puissante pour nous sauver, et son oreille s'est-elle appesantie, pour qu'il ne puisse nous entendre ? Mais vos crimes vous ont séparés de votre Dieu ; vos péchés vous ont voilé sa face, et il ne vous exauce plus. Vos mains sont souillées de sang, et vos doigts sont souillés de crimes. Vos lèvres ont proféré le mensonge, et votre langue ne fait entendre que l'iniquité. Qui invoque la justice ? qui juge avec vérité ? Tous se confient au néant et ne disent que des choses vaines ; ils ont conçu le mal et enfanté l'iniquité. » De même encore : « Qui croira à notre parole ? pour qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé ? » Dans le même prophète : « Voici ce que dit le Seigneur : « Le ciel est mon trône, et la terre est mon marche-pied. Quel palais pouvez-vous me bâtir ? quel est le lieu de mon repos ? Tout ce qui existe sous vos yeux, ma main l'a fait. » Au même prophète : « Seigneur, mon Dieu, votre bras est puissant, et ils l'ignoraient ; mais, lorsqu'ils le connaîtront, ils seront confondus. » Et encore dans le même : « Le Seigneur a déployé le bras de sa sainteté aux yeux des nations. Toutes les régions de la terre verront le Sauveur, qui vient au nom de Dieu. » Et encore : « Je t'ai établi comme un char armé d'airain, destiné à briser les moissons nouvelles dans l'aire ; tu écraseras les montagnes et tu les réduiras en poudre ; les collines s'en iront en poussière ; tu les agiteras, le vent les enlèvera, un tourbillon les dispersera. Et toi, tu te réjouiras dans le saint d'Israël, et les indigents tressailleront d'allégresse. Car, lorsqu'ils chercheront de l'eau et qu'ils n'en trouveront point, et que leur langue sera desséchée par la soif, moi, le Seigneur, je les exaucerai ; moi, le Dieu d'Israël, je ne les abandonnerai pas. J'ouvrirai des sources sur le penchant des collines ; je ferai jaillir des fontaines au milieu des champs ; les déserts deviendront des bosquets arrosés par les eaux ; une terre aride se couvrira de ruisseaux abondants. Je ferai naître dans le désert le cèdre, le buis, le myrte, le cyprès, l'orme et le peuplier. Je veux ap-

prendre aux mortels que la main du Seigneur a opérés ses merveilles, et que le Saint d'Israël leur a donné naissance. »

V. Que le même Jésus-Christ est ange et Dieu.

Dans la Genèse, il est dit d'Abraham : « Et voilà qu'un ange du Seigneur cria du haut du ciel, disant : Abraham ! Abraham ! Celui-ci répondit : Me voici. Et l'ange dit : N'étends pas ta main sur l'enfant et ne lui fais aucun mal ; car je sais maintenant que tu crains Dieu, puisque tu n'as point épargné ton fils unique à cause de moi. » Au même livre, Jacob dit : « L'ange du Seigneur m'a dit en songe : Je suis le Dieu que tu as vu dans la maison de Dieu, là où tu m'as consacré un monceau de pierres et où tu m'as fait un vœu. » De même dans l'Exode : « Or, le Seigneur marchait devant eux le jour, en colonne de nuée, pour leur montrer leur voie, et la nuit en colonne de feu. » Et quelques lignes plus bas : « L'ange de Dieu, qui marchait devant le camp d'Israël, s'en alla. » De même encore : « Voilà que j'envois mon ange devant vous, afin qu'il vous précède et vous garde en votre voie, et qu'il vous introduise au lieu que je vous ai préparé. Respectez-le et écoutez sa voix, et ne le méprisez point ; car il ne vous manquera point, parce que mon nom est en lui. » De là vient qu'il dit lui-même dans l'Évangile : « Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez point. Lorsqu'un autre viendra en son propre nom, vous le recevrez. » Et de même dans le Psaume CXVII : « Bienheureux celui qui vient au nom du Seigneur. » De même dans Malachie : « Mon pacte avec lui fut une alliance de vie et de paix, et je lui ai donné ma crainte ; et il m'a craint, et il a tremblé à l'aspect de mon nom. Une loi de vérité a été dans sa bouche, et l'iniquité n'a pas été trouvée sur ses lèvres. Il a marché avec moi dans la paix et dans la justice, et il a détourné la multitude de l'iniquité ; car les lèvres du prêtre garderont la science, et l'on recherchera la loi de sa bouche, parce qu'il est l'ange du Tout-Puissant. »

VI. Que Jésus-Christ est Dieu.

Dans la Genèse : « Cependant Dieu dit à Jacob : Lève-toi et monte en Béthel ; demeure en ce lieu, et élève un autel au

Dieu qui t'apparut quand tu fuyais Esau ton frère. » De même dans Isaïe : « Voici ce que dit le Seigneur Dieu des armées : L'Égypte s'est fatiguée ; le commerce de l'Éthiopia, Saba et ses habitants à la taille élevée, viendront vers toi ; ils seront en ta puissance, ils marcheront derrière toi, les mains liées, ils t'adoreront et te prieront. Un Dieu est en toi, diront-ils ; il n'y a point d'autre Dieu que lui. Vous êtes vraiment un Dieu caché, Dieu d'Israël, ô Sauveur ! Tous ceux qui s'opposent à vous seront confondus et tomberont dans l'opprobre. » Dans le même prophète encore : « Voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur, rendez droits les sentiers de notre Dieu. Tout ruisseau sera rempli, toute montagne, toute colline sera abaissée ; les chemins tortueux seront redressés ; les chemins après seront aplanis ; la gloire du Seigneur sera révélée, et toute la terre verra le Sauveur, parce que le Seigneur a parlé. » De même dans Jérémie<sup>1</sup> : « C'est lui qui est notre Dieu, et nul autre ne sera sans lui. C'est lui qui a trouvé toutes les voies de la sagesse, et qui les a découvertes à Jacob son serviteur, et à Israël, son bien-aimé. Après cela, il a été vu sur la terre, et il a conversé parmi les hommes. » De même Dieu dit dans Zacharie : « Ils traverseront un bras de mer, et ils frapperont les flots, et les gouffres du fleuve seront desséchés, l'orgueil d'Assur confondu, et le sceptre enlevé à l'Égypte. Je les fortifierai dans le Seigneur leur Dieu, et ils se glorifieront dans son nom, dit le Seigneur. » Le Seigneur dit encore dans Osée : « Je n'assouvirai pas l'ardeur de ma colère ; je ne permettrai point qu'Ephraïm périsse ; car je suis un Dieu, et non pas un homme rempli de sainteté en vous. Je n'entrerai point dans la ville ; je marcherai derrière Dieu. » De même dans le Psaume XLIV : « Votre trône, ô Dieu, est un trône éternel ; le sceptre de votre équité est le sceptre de votre empire. Vous aimez la justice et vous laissez l'iniquité ; c'est pourquoi, ô Dieu, votre Dieu vous a sacré d'une onction de joie, au-dessus de tous ceux qui doivent y participer. » De

<sup>1</sup> Lisez Baruch. «

même dans le Psaume XLV : « Arrêtez-vous et reconnaissez que je suis Dieu. Je serai glorifié parmi toutes les nations ; je serai glorifié sur toute la terre. » De même dans le Psaume LXXXI : « Ils ne m'ont pas connu, ni compris ; ils marcheront dans les ténèbres. » De même dans le Psaume LXVII : Chantez Dieu, chantez son nom sur vos instruments ; préparez le chemin à celui qui monte vers le couchant ; son nom est Dieu. » De même dans l'Évangile selon Jean : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. » Dans le même Évangile, le Seigneur dit à Thomas : « Porte ici ton doigt et regarde mes mains, et ne sois plus incrédule, mais fidèle. » Thomas répondit et lui dit : Mon Seigneur et mon Dieu ! Jésus lui dit : Tu as cru, parce que tu m'as vu ; heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru. » De même Paul, dans son Épître aux Romains : « Je souhaiterais que Jésus-Christ me rendît moi-même anathème pour mes frères, qui sont de même race que moi selon la chair, les Israélites, à qui appartient l'adoption des enfants, et la gloire et l'alliance, et la foi, et le culte et les promesses ; qui ont pour pères les patriarches et de qui est sorti selon la chair Jésus-Christ même, le Dieu au-dessus de toutes choses, et béni dans tous les siècles. » De même dans l'Apocalypse : « Je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin. Je donnerai gratuitement à boire l'eau de la fontaine de vie. Celui qui sera victorieux possèdera aussi l'héritage ; je serai son Dieu, et il sera mon fils. » De même dans le Psaume LXXXI : « Dieu a paru dans l'assemblée des dieux, et assis au milieu, il juge les dieux. » Et plus bas : « Je l'ai dit : Vous êtes des dieux ; vous êtes tous les fils du Très-Haut ; mais vous mourrez comme les hommes. »

Si les hommes de bien, et ceux qui observent les commandements divins peuvent être appelés des dieux, à plus forte raison Jésus-Christ sera-t-il appelé Dieu, puisqu'il est fils de Dieu ; aussi lui-même dit-il dans son Évangile selon saint Jean : » N'est-il pas écrit en votre loi : J'ai dit : Vous êtes des dieux ? Si elle a appelé dieux ceux auxquels la parole est adressée, et l'Écriture ne peut être vaine, pourquoi dites-vous que je blas-

phème, moi que le Père a sanctifié et envoyé au monde, parce que j'ai dit : Je suis Fils de Dieu ? Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez point ; mais si je les fais, quand vous ne voudriez pas croire, croyez aux œuvres, et reconnaissez que le Père est en moi, et moi en lui. » De même dans l'Evangile selon Matthieu : « Vous l'appellerez Emmanuel, ce qui signifie Dieu avec nous. »

VII. Que Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Dieu, devait venir pour éclairer et sauver le genre humain.

Dans Isale : « Fortifiez-vous, mains languissantes ; genoux tremblants, affermissez-vous ! cœurs chancelants, cessez de craindre ! Voilà que notre Dieu rendra justice ; il viendra lui-même et nous sauvera. Alors s'ouvriront les yeux des aveugles et les oreilles des sourds ; alors le boiteux bondira comme le cerf ; la langue du muet sera prompt et rapide, parce que les rochers du désert se sont amollis, et que des fleuves arrosent la solitude. » De même encore : « Ce ne sera point un vieillard, ni un ange qui les délivrera ; ce sera le Seigneur en personne ; parce qu'il les aime, il leur pardonnera, et il les rachètera. » De même encore : « Moi, le Seigneur Dieu, je t'ai appelé dans les décrets de ma justice ; je te prendrai par la main, je te fortifierai ; je te donnerai pour signe d'alliance à mon peuple, et pour lumière aux nations. Tu ouvriras les yeux des aveugles, tu briseras les fers des captifs, tu délivreras de la servitude ceux qui étaient assis dans les ténèbres. Je suis le Seigneur Dieu ; c'est mon nom. Je ne donnerai point ma gloire à un autre, ni à des idoles les louanges qui me sont dues. » De même dans le Psaume XXIV : « Seigneur, montrez-moi vos voies, enseignez-moi vos sentiers, conduisez-moi à votre vérité, et instruisez-moi ; car vous êtes le Dieu sauveur. »

De là vient que le Seigneur lui-même dit dans l'Evangile selon saint Jean : « Je suis la lumière du monde. Celui qui me suit, au lieu de marcher dans les ténèbres, aura la lumière de la vie. » De même l'ange dit à Joseph dans l'Evangile selon Matthieu : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre Marie pour ton épouse ; car ce qui est né en elle est du Saint-Es-

paix. Elle enfanta un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus, parce que lui-même délivrera son peuple de ses péchés. » De même dans Luc : « Et Zacharie fut rempli de l'Esprit saint, et il prophétisa, disant : Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël, qui a songé à la délivrance de son peuple, et qui a élevé le signe du salut en la maison de David, son serviteur. » De même encore l'ange dit aux bergers : « Ne craignez point ; car je vous annonce une grande joie qui sera pour tout le peuple, parce qu'aujourd'hui, en la cité de David, il vous est né un sauveur, qui est Jésus-Christ. »

VIII. Que Jésus-Christ étant le Fils de Dieu, dès l'origine, il devait encore être engendré selon la chair.

Au Psaume deuxième : « Le Seigneur m'a dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui. Demande-moi et je te donnerai les nations pour héritage et la terre pour empire. » De même dans l'Evangile selon Luc : « Et il arriva que, quand Elisabeth eut entendu la salutation de Marie, l'enfant tressaillit dans son sein ; Elisabeth fut remplie du Saint-Esprit, et elle s'écria à haute voix : Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient que la mère de mon Seigneur daigne me visiter ? » De même Paul, dans son Epître aux Galates : « Mais, lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son Fils, formé d'une femme. » De même dans l'Epître de Jean : « Tout esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu avec une chair véritable, est de Dieu. Mais quiconque nie qu'il soit venu avec une chair véritable, n'est point de Dieu, mais appartient à l'esprit de l'antechrist. »

IX. Que le signe de la naissance de Jésus-Christ est qu'il naît d'une vierge un homme-Dieu, fils de l'homme et fils de Dieu.

Dans Isaïe : « Alors le Seigneur parla encore à Achaz, et dit : Demande un prodige au Seigneur ton Dieu, au plus profond de l'abîme ou au plus haut des cieux. Achaz répondit : Je ne tairai ; je ne tenterai pas le Seigneur mon Dieu. Le prophète s'écria : Ecoutez, maison de David : Vous n'aurez pas à soutenir contre les hommes un médiocre combat, car c'est Dieu lui-

même qui le prépare. Voilà pourquoi le Seigneur vous donnera lui-même ce signe. Voilà que la vierge concevra et enfantera un fils ; et il sera appelé Emmanuel. Il se nourrira de lait et de miel, jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien. » Telle est la postérité qui devait, selon la promesse de Dieu, sortir de la femme et faler aux pieds la tête du démon. Dans la Genèse : « Alors Dieu dit au serpent : Parce que tu as fait cela, tu es maudit entre tous les animaux et toutes les bêtes de la terre. Tu ramperas sur la poitrine et sur le ventre, et tu mangeras la poussière durant tous les jours de ta vie. Je mettrai l'hostilité entre toi et la femme, entre ta postérité et la sienne. Il épiera ta tête, et toi tu épieras son talon. »

X. Que Jésus-Christ devait être Dieu et homme tout ensemble, afin de pouvoir être médiateur entre nous et son père.

Dans Jérémie : « Il est homme. Et qui le connaîtra ? » De même dans les Nombres : « Une étoile sortira de Jacob ; un homme se lèvera d'Israël. » Au même chapitre : « Un homme sortira de sa race ; il régnera sur plusieurs nations ; son royaume sera aussi florissant que celui de Gog, et il sera élevé en gloire. Dieu l'a tiré de l'Égypte ; sa force est semblable à celle du rhinocéros ; il dévorera les peuples qui lui feront la guerre ; il brisera leurs os et les percera de ses flèches. Il se couche, pour dormir, comme le lion et comme le lionceau : qui osera le réveiller ? Béni celui qui te bénira ! maudit celui qui te maudira ! » De même dans Isaïe : « L'esprit du Seigneur repose sur moi. Le Seigneur m'a donné l'onction divine ; il m'a envoyé pour prêcher son Évangile aux pauvres, pour relever le courage de ceux qui sont abattus, pour annoncer aux captifs la liberté, aux aveugles la lumière ; pour publier le jour de la réconciliation et le jour de la vengeance du Seigneur. » De là vient que, dans l'Évangile selon Luc, Gabriel parle ainsi à Marie : « Et l'ange, répondant, lui dit : Le Saint-Esprit viendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre ; c'est pourquoi le saint qui naîtra de vous s'appellera le Fils de Dieu. » De même dans la première Épître de Paul aux

Corinthiens : « Le premier homme est le terrestre, formé de la terre ; le second homme est le céleste, qui vient du ciel. Comme le premier homme a été terrestre, ses enfants sont aussi terrestres ; et comme le second homme est céleste, ses enfants sont aussi célestes. De même que nous avons porté l'image de l'homme terrestre, portons aussi l'image de l'homme céleste. »

XI. Que Jésus-Christ devait naître de la race de David, selon la chair.

Au second livre des Rois<sup>1</sup> : « Dieu parla à Nathan, et lui dit : « Va, et parle à mon serviteur David. Voici ce que dit le Seigneur : Tu ne bâtiras point de maison pour ma demeure. Mais, lorsque tes jours seront accomplis pour aller dormir avec tes pères, je susciterai après toi un prince de ta race et de tes enfants, et j'affermirai son règne. Il me bâtira une demeure, et j'établirai son trône à jamais. Je serai son père et il sera mon fils ; sa maison sera florissante et son royaume demeurera éternellement en ma présence. » De même dans Isaïe : « Un rejeton naîtra de la tige de Jessé ; une fleur s'élèvera de ses racines. L'esprit du Seigneur reposera sur lui ; esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de science et de piété ; et il sera rempli de la crainte du Seigneur. » De même au Psaume CXXXI : « Le Seigneur a juré à David dans sa vérité, et ce serment est irrévocable : Je placerai sur mon trône un fils qui naîtra de vous. » De même dans l'Évangile selon Luc : « L'ange lui dit : Ne craignez point, Marie ; vous avez trouvé grace devant Dieu. Voilà que vous concevrez en votre sein, et vous enfanterez un fils, et vous l'appellerez du nom de Jésus. Il sera grand, et il s'appellera le Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père ; et il régnera sur la maison de Jacob éternellement, et son règne n'aura point de fin. » De même dans l'Apocalypse : « Et je vis, dans la main droite de celui qui était assis sur le trône, un livre écrit dedans et dehors, scellé de sept sceaux. Et je vis un ange

<sup>1</sup> Paralipomènes XVII, 3.

puissant, qui criait à haute voix : Qui est digne d'ouvrir le livre et d'en rompre les sceaux ? Et nul ne pouvait, ni dans le ciel, ni sur la terre, ni sous la terre, ouvrir le livre ni même le regarder. Et moi, je pleurais amèrement, parce que personne ne s'était trouvé qui fût digne d'ouvrir le livre ni même de le regarder. Mais l'un des vieillards me dit : Ne pleure point ; voici le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David, qui a obtenu le pouvoir d'ouvrir le livre et d'en lever les sept sceaux. »

XII. Que Jésus-Christ devait naître à Bethléem.

Dans Michée : « Et toi, Bethléem, maison d'Ephrata, tu n'es pas trop petite pour être mise au nombre des villes de Juda, qui fournissent des milliers d'hommes. De toi sortira celui qui dominera sur Israël, et sa sortie est du commencement et des jours de l'éternité. » De même dans l'Évangile : « Jésus donc étant né à Bethléem de Juda, aux jours du roi Hérode, voilà que des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem, disant : Où est celui qui est le roi des Juifs ? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer.

XIII. Que le premier avènement de Jésus-Christ devait s'accomplir dans les humiliations.

Dans Isaïe : « Qui croira à notre parole ? Pour qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé ? Nous avons parlé en sa présence comme des enfants, comme une racine dans une terre desséchée. Il n'a ni éclat, ni beauté. Nous l'avons vu, et il n'était pas reconnaissable. Son visage n'avait rien de beau, ni d'élevé au-dessus du reste des hommes. C'est un homme exposé aux coups, familiarisé avec la misère ; son visage est obscurci par les opprobres et par les ignominies. Il a vraiment porté lui-même nos péchés, il s'est chargé de nos douleurs. Nous avons cru que c'était pour ses offenses qu'il était ainsi dans la tribulation, la souffrance et les tortures ; mais c'est pour nos crimes qu'il a été couvert de blessures, et pour nos iniquités qu'il a été dans la faiblesse. Le châtimement qui doit nous procurer la paix s'est appesanti sur lui ; nous avons été guéris par ses meurtrissures. Nous nous sommes tous égarés

comme des brebis ; chacun de nous suivait sa voie. Dieu l'a livré pour nos péchés, et il n'a pas ouvert la bouche au milieu des souffrances. » De même encore dans le même prophète : « Je ne suis pas rebelle, ni opiniâtre ; j'ai abandonné mon corps à ceux qui le flagellent, et mes joues à ceux qui les meurtrissent ; je n'ai point détourné mon visage de l'ignominie des crachats. Le Seigneur est mon appui. » De même encore dans le même prophète : « Il ne criera point ; sa voix ne sera pas entendue sur les places publiques. Il ne foulera point aux pieds le roseau brisé, il n'éteindra point le lin qui fumé encore ; il jugera dans la vérité. Il se soutiendra et ne sera point ébranlé qu'il n'ait fait justice sur la terre, et que les nations ne croient en lui. » De même dans le Psaume XXI : « Pour moi, je suis un ver de terre et non pas un homme ; je suis l'opprobre des mortels et le rebut de la populace. Tous ceux qui me voient, m'insultent ; le mépris sur les lèvres, ils ont secoué la tête, en disant : Il a mis son espoir en Dieu, que Dieu le délivre ; que Dieu le sauve, puisqu'il se plaît en lui. Ma force s'est desséchée comme l'argile, et ma langue s'est attachée à mon palais. »

De même dans Zacharie : « Et le Seigneur me montra le grand-prêtre Jésus, debout devant l'ange de Jéhovah ; et Satan se tenait à sa droite, pour s'opposer à lui. Jésus était couvert de vêtements souillés ; des anges se tenaient debout devant lui ; et il dit à ceux qui se tenaient debout devant lui : Otez-lui ses vêtements souillés. Et il dit encore : Voilà que j'ai ôté de toi l'iniquité. Revêtez-le maintenant d'une robe nouvelle, et placez sur sa tête la tiare éclatante. » De même Paul, dans son Épître aux Philippéens : « Lui qui, ayant la nature de Dieu, n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation de s'égalier à Dieu, mais qui s'est anéanti lui-même, en prenant la nature d'un esclave, en se rendant semblable aux hommes, et paraissant tel que les autres hommes. Il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. Voilà pourquoi Dieu l'a élevé et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et que

toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de son Père. »

XIV. Que Jésus-Christ est le juste que les Juifs devaient mettre à mort.

Dans la Sagesse de Salomon : « Dressons des pièges au juste, parce qu'il nous est incommode, qu'il est contraire à nos œuvres, et qu'il nous reproche les fautes contre la loi. Il se vante d'avoir la science de Dieu, et il se nomme le Fils de Dieu. Il s'est fait le détracteur de nos pensées, il nous est odieux même à voir; car sa vie est différente de la vie des autres, et ses voies ne sont pas les nôtres. Il ne nous regarde que comme de frivoles discoureurs, et il s'abstient de nos voies comme d'une souillure; il appelle heureuse la fin des justes, et il se glorifie d'avoir Dieu pour père. Voyons donc si ses paroles sont véritables: éprouvons ce qui lui arrivera. Interrogeons-le par l'outrage et par le supplice, afin que nous connaissions sa douceur et que nous éprouvions sa patience. Condamnons-le à la mort la plus infâme. Ils ont pensé ainsi et ils se sont trompés; leur malice les a aveuglés et ils n'ont pas connu les secrets de Dieu. » De même dans Isaïe : « Regardez comment le juste pèrit; et nul n'y pense dans son cœur; le Seigneur rappelle à lui les hommes de la miséricorde, et nul ne les regrette. Le juste a été enlevé de la présence des méchants, et sa sépulture reposera en paix. » C'est à cause de cela qu'il avait été dit déjà dans l'Exode : « Tu ne mettras point à mort l'innocent et le juste. » De même dans l'Évangile : « Alors Judas, poussé par les rémords, dit aux prêtres et aux anciens du peuple : J'ai péché en livrant le sang du juste. »

XV. Que Jésus-Christ est la brebis et l'agneau qui devait être immolé. Puis, du mystère de la Passion.

Dans Isaïe : « Il a été conduit à la mort comme un agneau, et il a été muet comme une brebis sous la main qui la tond. Il est mort au milieu des angoisses après un jugement : qui racontera sa génération ? Il a été retranché de la terre des vivants; il a été conduit à la mort pour les crimes de mon peuple. On lui réservait la sépulture de l'impie; il a été enseveli

dans le tombeau du riche, parce qu'il a ignoré l'iniquité, et que le mensonge n'a pas souillé sa bouche. Voilà pourquoi il dominera sur la multitude ; il partagera les dépouilles des puissants , parce qu'il a été livré à la mort et qu'il a été mis au rang des méchants. Il s'est chargé des péchés d'une multitude criminelle, et il a été livré à la mort à cause de leurs crimes. » De même dans Jérémie : « Seigneur, montrez-les moi, et je les connaîtrai ; alors j'ai découvert ce qu'ils méditaient. Et moi, comme un agneau paisible que l'on traîne à la mort, j'ignorais ce qu'ils tramaient contre moi. Venez, ont-ils dit ; jetons le bois sur son pain ; retranchons-le de la terre des vivants, et que son nom s'efface à jamais. » De même Dieu dit à Moïse dans l'Exode : « Que chacun de nous prenne un agneau par famille et par maison. Cet agneau sera sans tache, mâle, ayant un an ; vous prendrez de la même manière un chevreau. Toute la multitude des enfants d'Israël l'immolera vers le soir. Vous prendrez de son sang, vous le placerez sur les deux portes et sur le seuil de la porte de la maison où vous mangerez. Vous mangerez cette nuit la chair de l'agneau rôtie et le pain sans levain, avec des laitues sauvages. Vous n'en mangerez rien de crû, ni bouilli, mais seulement rôti. Vous dévorerez la tête avec les pieds et les entrailles ; et il n'en restera rien pour le lendemain, et vous ne briserez aucun de ses os. Ce qui n'aura pas été mangé, vous le consumerez par le feu. Voici dans quel état vous le mangerez : vous ceindrez vos reins ; vous aurez vos souliers à vos pieds et des bâtons en vos mains, et vous mangerez à la hâte ; car c'est la Pâque du Seigneur. »

De même dans l'Apocalypse : « Et je vis au milieu du trône et des quatre animaux, et au milieu des vieillards, un agneau debout immolé, ayant sept cornes et sept yeux, qui sont les sept esprits de Dieu envoyés par toute la terre. Et il vint, et il reçut le livre de la main droite de Dieu, qui était assis sur le trône. Et lorsqu'il l'eut ouvert, les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent devant l'agneau, ayant chacun des harpes et des coupes d'or, pleines des parfums qui sont les prières des saints. Ils chantèrent un cantique nouveau, di-

sant : « Vous êtes digne, Seigneur, de recevoir le livre et d'en ouvrir les sceaux, parce que vous avez été mis à mort, et que vous nous avez rachetés par votre sang, de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation. Et vous nous avez faits rois et sacrificateurs pour notre Dieu, et nous règnerons sur la terre. » De même dans l'Évangile : « Le lendemain Jean vit Jésus venir à lui, et dit : Voici l'agneau de Dieu, qui ôte les péchés du monde. »

XVI. Que Jésus-Christ a été appelé aussi Pierre.

Dans Isaïe, le Seigneur parle ainsi : « J'établirai pour fondement dans Sion une pierre précieuse, choisie, grande, angulaire, immuable. Quiconque se confiera en elle ne sera point confondu. » De même dans le Psaume CXVII : « La pierre que les architectes avaient rejetée est devenue la pierre de l'angle. C'est le Seigneur qui l'a faite ; elle est admirable à nos yeux. Voici le jour du Seigneur : réjouissons-nous en lui et tressaillons d'allégresse. Seigneur, je vous en conjure, sauvez-moi ; Seigneur, conduisez-moi. Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » De même dans Zacharie : « Voilà que j'amène mon serviteur : l'Orient est son nom, parce que c'est la pierre que j'ai placée en présence de Jésus ; sur cette pierre, il y a sept yeux. » De même dans le Deutéronome : « Tu écriras lisiblement sur la pierre toute cette loi. » De même dans Jésus, fils de Navé : « Et il prit une grande pierre, et il la plaça vis-à-vis du Seigneur, et Josué dit au peuple : Voilà que cette pierre vous sera un témoignage qu'elle a entendu toutes les paroles que le Seigneur vous a dites aujourd'hui ; et elle sera un témoignage contre vous dans les derniers temps, si vous venez à quitter le Seigneur, votre Dieu. » De même dans les Actes des apôtres, Pierre s'exprime ainsi : « Princes du peuple, et vous anciens, écoutez ! Puisque nous sommes aujourd'hui interrogés sur le bien fait à un homme infirme qui a été guéri, qu'il soit connu de vous tous et du peuple d'Israël, que c'est par le nom de Jésus-Christ de Nazareth que vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité des morts, que cet homme est ici guéri devant vous, par Jésus-Christ et non par aucun autre. C'est cette

pierré qui a été rejetée par vous, architectes, qui est devenue la pierre de l'angle; car il n'y a pas un autre nom sous le ciel qui soit donné aux hommes, par lequel nous devons être sauvés. »

Voilà la pierre que Jacob, dans la Genèse, place sous sa tête, parce que le Christ est le chef de l'homme; pendant qu'il est endormi, il voit une échelle qui touchait au ciel, sur laquelle était assis le Seigneur, et par où les anges montaient et descendaient. Il consacra et oignit cette pierre, comme étant la figure de Jésus-Christ. Voilà la pierre sur laquelle Moïse s'assit dans l'Exode, au haut de la montagne, pendant que Josué, fils de Navé, combattait contre Amalec; aussi, par le mystère de cette pierre, par l'inébranlable fermeté de ce siège, Amalec fut-il vaincu par Josué, c'est-à-dire le démon par Jésus-Christ. Voilà la grande pierre sur laquelle, au premier livre des Rois, est placée l'arche d'alliance, quand des bœufs la ramènent sur un char, après que les étrangers l'ont renvoyée. Voilà encore la pierre avec laquelle David, aux livres des Rois, frappa le front de Goliath et immole le géant; ce qui figurait la défaite du démon et de ses serviteurs, puisqu'il était vaincu dans cette partie de la tête qui n'était pas marquée du signe, unique garant de notre sûreté et de notre salut. Enfin voilà la pierre que Samuel posa, après que Samuel eut vaincu les étrangers, et qu'il nomma Abennezer, c'est-à-dire la pierre du secours.

XVII. Que par la suite cette pierre devait devenir une montagne qui remplirait toute la terre.

Dans Daniel : « Voilà comme une statue énorme : cette statue immense et sa hauteur prodigieuse s'élevaient devant toi, et son aspect était terrible. Sa tête était d'or très-pur; ses bras et sa poitrine d'argent; son ventre et ses cuisses d'airain; une partie de ses pieds était de fer, l'autre d'argile. Tu voyais ainsi, jusqu'à ce qu'une pierre détachée de la montagne, sans la main de l'homme, frappa la statue par ses pieds de fer et d'argile, et les brisa. Alors furent brisés ensemble le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or, et ils devinrent comme cette poussière qu'un

vent d'être emporté hors de l'aire, sans qu'il en restât la moindre parcelle. Mais la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne, et remplit toute la terre. »

XVIII. Que, dans les derniers temps, cette même montagne serait découverte ; que toutes les nations y viendraient, et que tous les justes y monteraient.

Dans Isaïe : « La montagne où habite le Seigneur sera élevée au-dessus des collines, sur le sommet des montagnes ; toutes les nations y accourront en foule, et les peuples iront et diront : Venez, montons à la montagne du Seigneur et à la maison du Dieu de Jacob ; et il nous enseignera ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers ; car la loi sortira de Sion et la parole du Seigneur de Jérusalem. Et le Seigneur jugera les nations ; il accusera la multitude des peuples ; alors ils changeront leurs épées en instruments de labour, leurs lances en faucilles ; on ne les verra plus s'exercer aux combats. » De même au Psaume XXIII : « Qui montera sur la montagne du Seigneur, ou qui reposera dans son sanctuaire ? Celui dont les mains sont innocentes et dont le cœur est pur ; celui qui n'a point juré inutilement et n'a point tendu à son prochain des embûches ; voilà celui qui recevra la bénédiction du Seigneur, et qui obtiendra miséricorde de Dieu, son Sauveur. Telle est la génération de ceux qui le cherchent, qui cherchent la face du Dieu de Jacob.

XIX. Que Jésus-Christ est un époux, ayant l'Eglise pour épouse, de laquelle naîtraient des enfants spirituels.

Dans Jôhel : « Sonnez de la trompette dans Sion, ordonnez un jeûne public, convoquez l'assemblée solennelle, réunissez le peuple, assemblez les vieillards, les enfants et même ceux qui sont à la mamelle ; que l'époux sorte de sa couche, et l'épouse de son lit nuptial ! » De même dans Jérémie : « J'ôterai des villes de Juda et des carrefours de Jérusalem la voix du bonheur et la voix de l'allégresse, la voix de l'époux et de l'épouse. » De même au Psaume XVIII : « Semblable à un nouvel époux qui sort de son lit nuptial, il s'élance comme un géant dans sa carrière ; il part des extrémités de l'aurore, et il s'a-

baisse aux bornes du couchant ; rien ne se dérobe à la chaleur de ses rayons. » De même dans l'Apocalypse : « Venez, et je vous montrerai l'épouse qui est la jeune fiancée de l'Agneau. Et il me montra Jérusalem, la sainte cité, qui descendait du ciel ; auprès de Dieu, et illuminée de la clarté de Dieu. » De même dans l'Évangile selon Jean : « Vous-mêmes m'êtes témoins que j'ai dit à ceux qui ont été envoyés de Jérusalem vers moi : Ce n'est pas moi qui suis le Christ ; mais je suis envoyé devant lui. Celui à qui est l'épouse est l'époux. Mais l'ami de l'époux, qui est debout et l'écoute, est plein de joie à cause de la voix de l'époux. »

Une figure de ce mystère se rencontre encore dans Jésus, fils de Navé, lorsqu'il reçut ordre d'ôter sa chaussure, parce qu'il n'était pas l'époux. La loi voulait, en effet, que quiconque se refusait au mariage quittât sa chaussure, tandis que celui qui devait se marier la conservait : « Comme Josué était dans les champs de Jéricho, il leva les yeux, et vit un homme debout devant lui, tenant à la main une épée nue. Alors Josué lui dit : Es-tu des nôtres ou de nos ennemis ? Celui-ci répondit : Je suis le chef de l'armée du Seigneur ; je viens vers vous. Alors Josué tomba prosterné la face contre terre, et l'adorant, il lui dit : Que dit mon seigneur à son serviteur ? Et le chef de l'armée du Seigneur répondit : Ote la chaussure de tes pieds ; car le lieu que tu foules est une terre sainte. » De même Moïse, dans l'Exode, reçoit l'ordre d'ôter sa chaussure, parce qu'il n'était pas lui-même l'époux : « Et l'ange du Seigneur lui apparut dans une flamme de feu, au milieu d'un buisson ; et il voyait que le buisson brûlait sans se consumer. Moïse dit donc : J'irai, et je verrai cette grande vision, et pourquoi le buisson ne se consume point. Mais le Seigneur, voyant qu'il venait pour regarder, l'appela du milieu du buisson : Moïse ! Moïse ! Celui-ci répondit : Me voici ! Et le Seigneur lui dit : N'approche point d'ici sans avoir ôté ta chaussure ; car la terre sur laquelle tu t'arrêtes est une terre sainte. Et il lui dit encore : Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. » Même langage dans l'Évangile selon Jean : « Et Jean

leur répondit : Pour moi , je baptise dans l'eau , mais il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas. C'est de lui que j'ai dit : Il est un homme qui vient après moi et qui a été fait avant moi ; mais je ne suis pas digne de délier les courroies de ses souliers. » De même dans l'Évangile selon Luc : « Que vos reins soient entourés d'une ceinture, et que vos lampes brûlent entre vos mains, comme des serviteurs qui attendent que leur maître revienne des noces, se tenant prêts à lui ouvrir dès qu'il frappera à la porte. Bienheureux les serviteurs que leur maître trouvera veillant quand il viendra. » De même dans l'Apocalypse : « Le Seigneur, notre Dieu, le Tout-Puissant règne. Réjouissons-nous ; soyons dans l'allégresse, et rendons-lui gloire, parce que les noces de l'Agneau sont venues, et que son épouse s'y est préparée.

XX. Que les Juifs attacheraient Jésus-Christ à la croix.

Dans Isaïe : « J'ai tendu tout le jour mes mains à un peuple opiniâtre et rebelle, qui ne marche point dans de bonnes voies, mais dans la voie de ses péchés. » De même dans Jérémie : « Venez, jettons le bois sur son pain, et faisons-le disparaître de la terre. » De même dans le Deutéronome : « Votre vie sera comme en suspens devant vous ; vous tremblerez nuit et jour, et vous ne croirez pas à votre vie. » De même dans le Psaume XXI : « Ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont compté tous mes os. Ils m'ont regardé, ils m'ont considéré attentivement. Ils se sont partagé mes vêtements, et ils ont tiré ma robe au sort. Mais vous, Seigneur, ne vous éloignez pas de moi ; vous qui êtes ma force, hâtez-vous de me secourir. Arrachez mon âme au glaive, et délivrez-moi de la rage de mes ennemis. Sauvez-moi de la gueule du lion ; détournez de moi la corne du taureau ; je raconterai votre nom à mes frères ; je publierai vos louanges au milieu de leur assemblée. » De même dans le Psaume CXVIII : « Percez ma chair des clous de votre crainte. » De même dans le Psaume CXL : « L'oblation de mes mains s'élève comme le sacrifice du soir. » C'est de ce même sacrifice que Sophonie a dit : « Tremblez devant la face du Seigneur ; son jour approche ; il a préparé sa victime, il a sanctifié ses élus. »

## SAINTE CYPRIEN.

De même dans Zacharie : « Et ils me verront, moi qu'ils ont percé. » De même dans le Psaume LXXXVII : « Je vous ai invoqué, Seigneur, durant tout le jour ; j'ai élevé mes mains vers vous. » De même dans les Nombres : « Dieu n'est pas suspendu comme l'homme, et il ne souffre pas la menace comme le Fils de l'homme. » Voilà pourquoi le Seigneur dit dans l'Evangile : Comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit au Fils ait la vie éternelle. »

XXI. Que toute vertu, que tout pouvoir réside dans la Passion et dans le signe de la Croix.

Dans Habacuc : « Sa vertu a couvert les cieux, et la terre est pleine de ses louanges. Sa splendeur brille comme le soleil, la force sera dans ses mains. C'est là qu'est établie la manifestation de sa gloire et la puissance de son amour. Le Verbe marchera devant sa face et s'avancera dans la plaine sur ses pas. » De même dans Isaïe : « Un enfant nous est né ; un fils nous est donné ; il porte sur son épaule le signe de sa domination, et il a été nommé l'ange du grand conseil. » C'est par ce signe de la Croix que Moïse et Josué remportèrent la victoire sur Amalec. Dans l'Exode, Moïse dit à Josué : « Choisis des guerriers ; sois, et combats contre Amalec. Demain je serai au sommet de la colline, ayant la verge de Dieu dans ma main. Et il arriva que quand Moïse levait les mains, Israël triomphait ; mais, quand il les abaissait un peu, Amalec l'emportait. Or, les mains de Moïse s'appesantissaient ; ils prirent donc une pierre et la mirent sous lui. Il s'assit, et Aaron et Hur soutenaient ses mains des deux côtés, et les mains de Moïse ne se lassèrent point jusqu'au soleil couchant, et Josué mit en fuite Amalec, ainsi que tout son peuple. » Alors le Seigneur dit à Moïse : « Ecris ceci dans un livre pour en conserver la mémoire, et fais-le entendre à Josué ; car j'effacerai la mémoire d'Amalec de dessous le ciel. »

XXII. Que tous ceux qui sont marqués au front du signe de la Croix seront sauvés par la vertu de ce signe.

Le Seigneur dit dans Ezéchiel : « Passe à travers la ville au

milieu de Jérusalem, et marque d'un signe le front des hommes qui pleurent et qui gémissent sur toutes les abominations qui se commettent au milieu d'eux. » Au même chapitre : « Allez, immolez, et que votre œil n'épargne pas. Frappez sans pitié le vieillard, le jeune homme, la jeune fille, l'enfant et les femmes ; frappez-les jusqu'à la mort. Mais ne tuez aucun de ceux sur le front desquels vous verrez le signe, et commencez par mon sanctuaire. » De même, dans l'Exode, Dieu dit à Moïse : « Et le sang sera le signe des maisons où vous serez ; car je verrai le sang et je vous protégerai, et vous ne serez pas frappés de mort quand je frapperai la terre d'Égypte. » De même dans l'Apocalypse : « Et je vis l'Agneau, qui était sur la montagne de Sion, et avec lui cent quarante quatre mille personnes qui portaient écrit sur leur front son nom et celui de son Père. » Dans le même livre : « Je suis l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin. Heureux ceux qui accomplissent ses commandements, afin qu'ils aient droit sur l'arbre de la vie ! »

XXIII. Que le jour de la Passion de Jésus-Christ les ténèbres couvriraient la terre en plein midi.

Dans Amos : « En ce jour-là, dit le Seigneur, je ferai disparaître le soleil en plein midi, et, au milieu de la lumière, j'obscurcirai la terre. Je changerai vos jours de fête en jours de deuil, et vos cantiques de joie en lamentations. » De même dans Jérémie : « Celle qui a enfanté a défailli, et son âme a été dans l'angoisse ; le soleil a disparu pour elle au milieu du jour, elle a été dans la confusion et la honte. Je livrerai ses derniers enfants au glaive, en présence de ses ennemis. » De même dans l'Évangile : « Les ténèbres couvrirent toute la terre depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième. »

XXIV. Que Jésus-Christ ne serait pas vaincu par la mort, et ne demeurerait pas dans les lieux bas de la terre.

Au Psaume XXIX : « Seigneur, vous avez retiré mon âme du tombeau. » De même dans le Psaume XV : « Vous n'abandonnez pas mon âme dans le tombeau, et vous ne permettez pas que votre saint voie la corruption. » De même dans le Psau-

me III : « Je me suis endormi , j'ai commencé mon sommeil , et je me suis réveillé , parce que le Seigneur est mon appui. » De même dans l'Évangile selon Jean : « Personne ne m'arrache la vie , je la donne de moi-même ; j'ai le pouvoir de la donner , et j'ai le pouvoir de la reprendre de nouveau ; car j'ai reçu ce commandement de mon Père. »

XXV. Que Jésus-Christ devait ressusciter du tombeau le troisième jour.

Dans Osée : « Il nous rendra la vie après deux jours ; nous ressusciterons le troisième jour. » De même dans l'Exode : « Le Seigneur dit à Moïse : Descends vers le peuple , rends-lui témoignage ; sanctifie-les aujourd'hui et demain ; qu'ils lavent leurs vêtements et qu'ils soient prêts pour le troisième jour ; car , le troisième jour , le Seigneur descendra sur la montagne de Sinaï. » De même dans l'Évangile : « Cette génération mauvaise et adultère demande un signe , et il ne lui sera donné d'autre signe que le signe du prophète Jonas. Car , comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine , de même le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. »

XXVI, Que Jésus-Christ , après sa résurrection , recevrait tout pouvoir du Père , et que ce pouvoir serait éternel.

Dans Daniel : « Je regardais en la vision de nuit , et voici comme le Fils de l'homme qui venait sur les nuées du ciel , et il s'avança jusqu'à l'ancien des jours , et il s'arrêta en sa présence , et ceux qui étaient autour de lui le lui offrirent. Et la puissance royale lui fut donnée , et tous les rois de la terre par nation , et tout ce qu'il y a d'illustre pour le servir. Sa puissance est une puissance éternelle qui ne sera pas transférée , et son règne ne sera point affaibli. » De même dans Isaïe : « Maintenant je me lèverai , dit le Seigneur ; maintenant je paraîtrai ; maintenant je signalerai ma puissance ; maintenant vous verrez , vous comprendrez , vous serez confondus. Vos efforts seront vains ; votre souffle allume le feu qui vous consumera. » De même dans le Psaume CIX : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite , jusqu'à ce que je réduise

vos ennemis à vous servir de marche-pied. L'Éternel va faire sortir de Sion le sceptre de votre autorité. Vous établirez votre empire au milieu de vos ennemis. » De même dans l'Apocalypse : « Et je me tournai pour voir quelle était la voix qui me parlait. Et en même temps je vis sept chandeliers d'or, et, au milieu des sept chandeliers d'or, quelqu'un qui ressemblait au Fils de l'homme, vêtu d'une longue robe et ceint vers les mamelles d'une ceinture d'or. Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche et comme de la neige. Ses yeux paraissaient comme une flamme de feu ; ses pieds étaient semblables à l'airain fin, quand il jaillit de la fournaise ardente, et sa voix était comme la voix des grandes eaux. Il portait sept étoiles dans sa main droite, de sa bouche sortait une épée à deux tranchants, et son visage resplendissait comme le soleil dans tout son éclat. Et lorsque je l'eus vu, je tombai comme mort à ses pieds, et il mit la main droite sur moi, disant : Ne crains rien, je suis le premier et le dernier, et vivant, de mort que j'étais. Voilà que je vis maintenant dans les siècles des siècles, et j'ai les clés de la mort et des enfers. » De même dans l'Évangile, le Seigneur, après sa résurrection, dit à ses disciples : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez et enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et leur apprenant à observer tous les commandements que je vous ai donnés. »

XXVII. Qu'il est impossible d'arriver à Dieu le Père autrement que par Jésus-Christ son Fils.

Dans l'Évangile : Je suis la voie, la vérité et la vie. Personne ne vient à mon Père, si ce n'est par moi. » De même encore : « Je suis la porte, celui qui entrera par moi sera sauvé. » De même encore : « Beaucoup de prophètes et de justes ont désiré de voir ce que vous voyez, et ils ne l'ont pas vu ; d'entendre ce que vous entendez, et ils ne l'ont pas entendu. » De même encore : « Celui qui croit au Fils a la vie éternelle ; celui qui n'écoute pas le Fils, n'a pas la vie éternelle ; la colère de Dieu s'appesantira sur lui. » De même Paul aux Ephésiens : « Il est

venu annoncer la paix, et à vous qui étiez éloignés, et à ceux qui étaient proches; car c'est par lui que nous avons, les uns et les autres, accès auprès du Père dans un même esprit. » De même aux Romains : « Tous ont péché et ont besoin de la gloire de Dieu. Mais ils sont justifiés gratuitement par un don de sa grâce, par la rédemption qu'ils ont en Jésus-Christ. » De même dans l'Épître de l'apôtre Pierre : « Jésus-Christ a souffert la mort une fois pour nos péchés, le juste pour les injustes, afin de nous offrir à Dieu. » Au même passage : « C'est pour cela que l'Évangile a été prêché aussi aux morts, afin qu'ils ressuscitent. » De même dans l'Épître de Jean : « Quiconque nie le Fils ne reconnaît point le Père, quiconque reconnaît le Fils reconnaît aussi le Père. »

XXVIII, Que Jésus-Christ doit venir juger le monde.

Dans Malachie : « Voilà qu'un jour viendra, enflammé comme la fournaise : tous les étrangers et tous les pervers seront comme la paille, et le jour qui vient les embrasera, dit le Seigneur. » De même dans le Psaume LXIX : « L'Éternel, le Dieu des dieux a parlé, et il a convoqué la terre depuis l'orient jusqu'au couchant. C'est de Sion que Dieu fera briller l'éclat et la splendeur de sa gloire : il viendra notre Dieu, il sortira de son silence. Un feu dévorant marchera devant lui, une effroyable tempête l'environnera ; il appellera les cieux et la terre pour juger son peuple. Rassemblez autour de moi mes saints, tous ceux qui ont contracté avec moi une alliance scellée par le sacrifice : et les cieux annonceront la justice ; c'est Dieu lui-même qui est juge. » De même dans Isaïe : « Le Seigneur, le Dieu des armées, sortira de son silence, et terminera la guerre ; il s'excitera au combat, il élèvera la voix en se jetant sur ses ennemis. Je me suis tu jusqu'ici ; mais me tairai-je toujours ? » De même dans le Psaume LXVII : « Que Dieu se lève, et que ses ennemis soient dissipés ; que ceux qui le haïssent, fuient devant sa face. Comme s'évanouit la fumée, comme la cire fond devant la flamme, que les impies disparaissent devant la face du Seigneur ; que les justes se rassasient de la présence du Seigneur, qu'ils s'abreuvent de ses joies, qu'ils s'enivrent de ses

délices. Chantez Dieu, chantez son nom sur vos instruments; préparez le chemin à celui qui s'avance vers le couchant. Dieu est son nom. Ils seront troublés à son aspect; parce qu'il est le Père des orphelins et le juge des veuves. Dieu est ici dans son salutaire. C'est Dieu qui fait habiter dans le même refuge ceux qui s'aiment, qui délivre dans sa force les captifs; et qui amène devant lui ceux qui l'irritent ou qui dorment dans les métonnements. Grand Dieu; quand tu marchais à la tête de ton peuple, quand tu traversais le désert !... » De même dans le Psaume LXXXI : « Levez-vous, ô Dieu; jugez la terre ! vous exterminerez toutes les nations. » De même dans l'Évangile selon Matthieu : « Qu'y a-t-il entre nous et toi, fils de David ? Pourquoi viens-tu nous châtier avant le temps ? » De même dans l'Évangile selon Jean : « Le Père ne juge personne, mais il a donné tout jugement au Fils, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore point le Fils, n'honore point le Père qui l'a envoyé. » De même dans la seconde Épître de Paul aux Corinthiens : « Nous devons tous comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ; afin que chacun reçoive ce qui est dû aux bonnes ou aux mauvaises actions qu'il aura faites, pendant qu'il était revêtu de son corps. »

XXIX. Que Jésus-Christ est le roi destiné à régner éternellement.

Dans Zacharie : « Dites à la fille de Sion : Voilà que ton roi vient à toi, juste; sauveur; et plein de mansuétude; assis sur un âne qui n'a point encore été monté. » De même dans Isaïe : « Qui vous annoncera ce lieu saint ? celui qui marche dans les sentiers de la justice, dont la main a rejeté les présents, dont l'oreille n'a point écouté les paroles sanguinaires, dont les yeux se sont fermés pour ne pas voir le mal. Celui-là habitera dans la grotte profonde de la pierre inébranlable; et aura du pain en abondance, et l'eau ne lui manquera point. Vos yeux verront votre roi dans tout l'éclat de sa majesté. » De même dans Malachie : « Je suis un roi puissant, dit le Seigneur; et mon nom est illustré parmi les nations. » De même au Psaume

deuxième : « Pour moi, j'ai été sacré roi par lui sur la montagne sainte de Sion : j'en publierai le décret. » De même dans le Psaume XXI : « Les peuples se souviendront du Seigneur et se tourneront vers lui ; toutes les nations se prosterneront en sa présence. A lui appartient l'empire ! il régnera sur toutes les contrées. » De même dans le Psaume XXIII : « Ouvrez-vous , ô portes ! ouvrez-vous , ô portes éternelles ! et le roi de gloire entrera. Quel est-il, ce roi de gloire ? C'est le Seigneur, le fort, le puissant ; c'est le Seigneur qui triomphe dans les combats. Ouvrez-vous , portes ! ouvrez-vous , portes éternelles ! et le roi de gloire entrera. Quel est-il, ce roi de gloire ? C'est le Seigneur, le Dieu des armées ; c'est lui qui est le roi de gloire. »

De même dans le Psaume XLIV : « Mon cœur ne contient plus la parole heureuse ; c'est au roi que je raconte mes œuvres. Ma langue obéit comme la plume à l'écrivain rapide. Vous surpassez en beauté les plus beaux des enfants des hommes. La grâce est répandue sur vos lèvres, parce que le Seigneur vous a béni pour l'éternité. Armez-vous de votre glaive, ô le plus puissant des rois ! revêtez-vous de votre éclat et de votre gloire ; et régnerez par la vérité, la douceur et la justice. » De même, dans le Psaume cinquième : « O mon roi ! ô mon Dieu ! je vous prierai, et dès le matin vous entendrez ma voix ; dès le matin je me présenterai devant vous, et je vous contemplerai. » De même dans le Psaume XCVI : « Le Seigneur a commencé son règne ; que la terre tressaille d'allégresse ; que toutes les îles se réjouissent. » De même dans le Psaume XLIV : La reine, votre épouse, est restée debout à votre droite, revêtue de l'or, et parée d'ornements de diverses couleurs. Ecoutez, ô ma fille ! voyez, et prêtez une oreille attentive ; oubliez votre peuple et la maison de votre père, parce que le roi s'est épris de votre beauté ; et qu'il est le Seigneur votre Dieu. » De même dans le Psaume LXXIII : « Jéhovah est notre roi avant les siècles ; il a opéré notre salut au milieu de la terre. » De même dans l'Evangile selon Matthieu : « Jésus donc étant né à Bethléem de Juda, aux jours du roi Hérode, voilà que des Mages

vinrent de l'orient à Jérusalem, disant : Où est celui qui est né le roi des Juifs ? car nous avons vu son étoile en orient, et nous sommes venus l'adorer. » De même Jésus dit dans l'Évangile selon Jean : « Mon royaume n'est pas de ce monde ; si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu pour que je ne fusse point livré aux Juifs ? mais mon royaume n'est pas d'ici. Pilate lui dit : Tu es donc roi ? Jésus répondit : Vous le dites, je suis roi. Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque appartient à la vérité écoute ma voix. »

XXX. Que Jésus-Christ est juge et roi.

Dans le Psaume LXXIV : « Seigneur, donnez au roi vos jugements et au fils du roi votre justice. » De même dans l'Apocalypse : « Et je vis le ciel ouvert, et voilà un cheval blanc. Celui qui était dessus s'appelait le Fidèle, le Vritable, qui juge et combat avec justice. Ses yeux étaient comme une flamme de feu ; il avait plusieurs diadèmes sur sa tête, et un nom écrit que nul ne connaît que lui. Et il était vêtu d'une robe teinte de sang ; et il s'appelle le Verbe de Dieu. Et les armées qui sont dans le ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues d'un lin blanc et pur. De sa bouche sortait un glaive à deux tranchants, pour en frapper les nations ; car il les gouvernera avec un sceptre de fer, et lui-même foulera le pressoir du vin de la fureur et de la colère du Dieu tout puissant. Et il porte écrit sur son vêtement et sur sa cuisse : Le Roi des Rois et le Seigneur des Seigneurs. »

De même dans l'Évangile : « Quand le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, et tous les anges avec lui, il s'assiéra sur le trône de sa gloire. Et toutes les nations seront rassemblées devant lui, et il séparera les uns d'avec les autres, comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs ; et il mettra les brebis à sa droite, les boucs à sa gauche. Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez

recueilli ; j'étais nu , et vous m'avez revêtu ; j'étais malade , et vous m'avez visité , j'étais en prison , et vous êtes venus à moi . Alors les justes lui diront : Seigneur , quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim et que nous vous avons donné à manger , ou avoir soif et que nous vous avons donné à boire ? Quand est-ce que nous vous avons vu étranger et que nous vous avons recueilli ? ou sans vêtements , et que nous vous avons revêtu ? et quand est-ce que nous vous avons vu malade ou en prison , et que nous vous avons visité ? Et le Roi , répondant , leur dira : Je vous dis en vérité qu'autant de fois vous l'avez fait pour l'un des moindres de mes frères que vous voyez , vous l'avez fait pour moi-même . Alors il dira à ceux qui seront à sa gauche : Allez loin de moi , maudits , dans le feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges ; car j'ai eu faim , et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif , et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais étranger , et vous ne m'avez pas recueilli , j'étais nu , et vous ne m'avez pas revêtu ; j'étais malade et en prison , et vous ne m'avez point visité . Alors ceux-ci lui diront : Seigneur , quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim ou soif , ou étranger , ou sans habits , ou malade , ou en prison , et que nous avons manqué de vous secourir ? Et il leur répondra : En vérité , je vous le déclare , autant de fois que vous ne l'avez pas fait pour l'un de ces petits que voici , vous ne l'avez pas fait pour moi-même . Et ceux-ci iront aux flammes éternelles ; les justes , au contraire , à la vie éternelle . »

## LIVRE TROISIÈME.

### INTRODUCTION.

Gyprien à Quirinus , son fils , salut.

Pressé par la foi et par le zèle que vous montrez pour le service de Dieu , mon fils bien-aimé , vous m'avez demandé de recueillir dans les saintes Ecritures , pour votre instruction , quelques textes relatifs aux devoirs de notre sainte religion , afin que les fidèles qui se consacrent au Seigneur , sans avoir besoin de se fatiguer à parcourir des ouvrages longs et nom-

breux, puissent, au moyen de cet abrégé, connaître les préceptes divins, et les graver plus aisément dans leur mémoire. Plein d'affection pour vous, comme je le dois, je me suis rendu à vos sollicitations, me chargeant volontiers une fois de la fatigue, pour vous épargner à vous-même une fatigue continue. J'ai donc recueilli, autant que me l'a permis ma faiblesse, quelques oracles de notre divin maître, d'autant plus utiles à ceux qui les liront que, vu leur brièveté, il faudra peu de temps pour les parcourir, et qu'il sera facile d'y revenir souvent.

Je souhaite, mon fils bien-aimé, que votre santé soit toujours florissante.

#### I. Des aumônes et des bonnes œuvres.

Dans Isaïe : « Crie avec force, et ne te lasse point, dit-il ; fais retentir ta voix comme les éclats de la trompette ! annonce à mon peuple ses crimes, à la maison de Jacob ses prévarications ! Chaque jour ils m'interrogent ; ils veulent savoir mes voies, comme un peuple ami de l'innocence, et qui n'aurait point violé la foi du Seigneur. Ils invoquent maintenant ma justice, et ils veulent s'approcher de Dieu, en disant : Nous avons jeûné ; pourquoi n'avez-vous pas daigné regarder nos jeûnes ? Nous nous sommes humiliés, pourquoi l'avez-vous ignoré ? Parce que vous suiviez vos caprices en vos jours de jeûnes. Car, ou vous maltraitez ceux qui vous sont soumis, ou vous ne jeûnez que pour susciter des procès et des querelles, ou vous frappez impitoyablement vos frères. Cessez de pareils jeûnes, si vous voulez que le ciel entende vos cris. Est-ce là un jeûne choisi par moi, s'il n'est accompagné de l'humilité ? Quand tu courberais tous les jours ta tête comme un jonc ; quand tu dormirais dans un cilice et sur la cendre, ce ne serait pas là un jeûne agréable au Seigneur. Non, ce n'est pas là le jeûne que j'ai choisi, dit le Seigneur. Rompez les liens de l'iniquité ; portez les fardeaux de ceux qui sont accablés, donnez des consolations aux affligés ; rompez tous les contrats usuraires ; parta-

gez votre pain avec celui qui a faim ; recevez sous votre toit ceux qui n'ont point d'asile. Lorsque vous voyez un homme nu, couvrez-le ; ne méprisez point la chair dont vous êtes formés. Alors votre lumière brillera comme l'aurore, et vos vêtements seront resplendissants ; votre justice marchera devant vous , et vous serez environnés de la gloire du Seigneur. Alors vous invoquerez le Seigneur, et il vous exaucera. A votre premier cri, il répondra : *Me voici !* »

Même langage dans Job : « J'ai protégé l'indigent contre la main du riche, et j'ai été le défenseur de l'orphelin sans secours. La bouche de la veuve m'a béni, parce que j'étais l'œil des aveugles, le pied des boiteux et le père des infirmes. » Même recommandation dans Tobie : « Et j'ai dit à Tobie, mon fils : Va, et amène ici quelques-uns de nos frères qui craignent Dieu de tout leur cœur, afin qu'ils mangent. Je vous attends, mon fils, jusqu'à ce que vous reveniez. » Au même livre : « Mon fils, aie Dieu dans ton esprit tous les jours de ta vie, et garde-toi de transgresser ses commandements. Fais l'aumône tous les jours de ta vie, et ne marche jamais dans les sentiers de l'iniquité, parce que, si tu agis dans la vérité, Dieu recevra tes bonnes œuvres. Fais l'aumône de ton bien, et ne détourne ton visage d'aucun pauvre ; car il arrivera aussi que le Seigneur ne détournera pas son visage de toi. Sois charitable, mon fils, dans la mesure de ce que tu auras. Si tu as beaucoup, donne abondamment ; si tu as peu, aie soin de donner ce peu de bon cœur. Et ne crains point quand tu fais l'aumône ; car tu amasses par là une grande récompense pour le jour de la nécessité, parce que l'aumône délivre de la mort, et qu'elle ne laisse point l'âme aller dans les ténèbres. L'aumône est un don excellent pour tous ceux qui la font en présence du Dieu tout puissant. » Dans les Proverbes de Salomon : « Celui qui a pitié du pauvre prête à usure au Seigneur. » Au même livre : « Celui qui donne aux pauvres ne sera jamais dans l'indigence ; mais celui qui détourne son œil de dessus eux, connaîtra le dénuement. » Et encore : « L'aumône et la foi purifient les péchés : » Et ailleurs : « Si ton ennemi a faim, donne-lui à man-

ger ; s'il a soif , donne-lui à boire. Par là tu amasseras des charbons ardents sur sa tête. » Au même livre : « De même que l'eau éteint la flamme, de même l'aumône éteint le péché. » Dans les Proverbes du même Salomon : « Ne dis pas : Reviens, et demain je te donnerai , quand tu peux donner à l'instant ; car tu ne sais pas ce qui arrivera le jour suivant. » Au même chapitre : « Celui qui ferme ses oreilles pour ne pas entendre le cri du pauvre, ne trouvera personne pour l'exaucer, quand il invoquera le Seigneur. » Au même chapitre : « Celui qui marche sans reproche dans la justice, laisse des fils heureux. » Dans l'Ecclésiastique du même : « Mon fils, si tu as quelque chose, commence par te faire du bien, et offre à Dieu de dignes offrandes. Souviens-toi que la mort n'est pas loin. » Au même livre : « Cache l'aumône dans le sein du pauvre, elle intercédéra pour toi aux jours mauvais. »

Le Psaume XXXVI nous avertit que la miséricorde du père profite même à ses enfants : « J'ai été jeune et j'ai vieilli ; jamais je n'ai vu le juste abandonné, ni ses enfants mendier leur pain. Chaque jour qu'il a pitié du pauvre, il prête à usure, et sa postérité est bénie. » Même promesse au Psaume XL : « Heureux celui qui veille sur le pauvre et l'indigent : au jour mauvais le Seigneur le délivrera. » De même au Psaume CXI : « Il a répandu ses biens sur le pauvre ; sa justice subsistera dans tous les siècles des siècles. » De même dans Osée : « J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice, et la connaissance de Dieu que les holocaustes. » De même dans l'Evangile selon Matthieu : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. » Au même passage : « Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde ! » Au même Evangile : « Amassez des trésors dans le ciel, où ni la rouille, ni les vers ne dévorent, et où les voleurs ne fouillent ni ne dérobent ; car où est votre trésor, là aussi est votre cœur. » Dans le même Evangile : « Le royaume des cieux est semblable à un homme qui cherche de belles perles. Aussitôt qu'il a trouvé une perle de grand prix, il s'en va, vend tout ce qu'il possède, et il l'achète. »

Les œuvres les plus petites ne demeurent pas sans récompense. Au même Evangile : « Et quiconque donnera à l'un de ces plus petits un verre d'eau froide à boire, en le faisant à titre de disciple, en vérité, je vous le déclare, il ne perdra point sa récompense. »

Il ne faut refuser l'aumône à qui que ce soit. Dans le même Evangile : « Donnez à tous ceux qui vous demandent, et ne refusez point à ceux qui veulent vous emprunter. » Au même Evangile : « Si vous voulez arriver à la vie, gardez les commandements. Le jeune homme lui dit : Lesquels ? Jésus répondit : Vous ne tuerez point ; vous ne commettrez point d'adultère ; vous ne rendrez point de faux témoignage. Honorez votre père et votre mère ; aimez votre prochain comme vous-même. Le jeune homme lui dit : J'ai gardé tous ces commandements : que me manque-t-il encore ? Jésus lui dit : Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous possédez, donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel ; puis venez et suivez-moi »

Au même Evangile : « Quand le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, et tous les anges avec lui, il s'assiéra sur le trône de sa gloire, et toutes les nations seront rassemblées devant lui. Et il séparera les uns d'avec les autres, comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs. Et il mettra les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche. Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli ; j'étais nu, et vous m'avez revêtu, j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus à moi. Alors les justes lui diront : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim et que nous vous avons donné à manger, ou avoir soif, et que nous vous avons donné à boire ? Quand est-ce que nous vous avons vu étranger, et que nous vous avons recueilli, ou sans vêtements, et que nous vous avons revêtu ? et quand est-ce que nous vous avons vu malade

ou en prison, et que nous vous avons visité ? Et le Roi leur répondra en disant : « Je vous dis en vérité qu'autant de fois que vous l'avez fait pour l'un des moindres de mes frères que vous voyez, vous l'avez fait pour moi. Alors il dira à ceux qui seront à sa gauche : Allez loin de moi, maudits, dans le feu éternel que mon Père a préparé pour le diable et pour ses anges. Car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais étranger et vous ne m'avez point recueilli ; j'étais nu et vous ne m'avez pas revêtu ; j'étais malade et en prison, et vous ne m'avez point visité. Alors ceux-ci lui diront : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim ou soif, ou étranger, ou sans habits, ou malade, ou en prison, et que nous avons manqué de vous secourir ? Et il leur répondra : En vérité, je vous le déclare, autant de fois que vous ne l'avez pas fait pour l'un de ces petits, vous ne l'avez pas fait pour moi-même. Et ceux-ci iront aux flammes éternelles ; les justes, au contraire, à la vie éternelle. »

Même langage dans l'Évangile selon Luc : « Vendez vos biens et faites l'aumône. » Au même Évangile : « Celui qui a fait le dehors a fait aussi le dedans. Cependant faites l'aumône, et tout sera pur en vous. » Et au même Évangile : « Je donne la moitié de mes biens aux pauvres ? et si j'ai fait tort à quelqu'un en quoi que ce soit, je lui rendrai quatre fois autant. Jésus lui dit : cette maison a reçu aujourd'hui le salut, parce que celui-ci est devenu aussi l'enfant d'Abraham. » Et encore dans la seconde Épître aux Corinthiens : « Que votre abondance supplée à leur pauvreté, afin que votre pauvreté soit soulagée par leur abondance, et qu'ainsi tout soit suivant l'égalité, comme il est écrit : Celui qui a recueilli beaucoup n'a pas plus que les autres, et celui qui a peu recueilli n'a pas eu moins. » De même encore : « Celui qui sème peu moissonnera peu, et celui qui sème dans la bénédiction récoltera aussi dans l'abondance. Que chacun donne ce qu'il aura résolu en lui-même de donner, non avec tristesse, ni comme par force ; car Dieu aime celui qui donne avec joie. » Et plus bas : « Suivant qu'il est écrit : Il a répandu ses aumônes,

il a donné aux pauvres ; sa justice demeure éternellement. » Puis encore : « Or, celui qui donne la semence à celui qui sème, vous donnera aussi le pain dont vous avez besoin pour vivre ; il multipliera la moisson de votre justice, afin que vous soyez riches en toutes choses. » Et encore : « Ces offrandes ne fournissent pas seulement aux besoins des saints, mais elles contribuent beaucoup encore à la gloire du Seigneur par le grand nombre d'actions de grâces qui lui sont rendues. »

Même avertissement dans l'Épître de Jean : « Un homme qui a les biens de ce monde, et qui, voyant son frère dans la nécessité, lui ferme son cœur et ses entrailles, comment aurait-il en soi l'amour de Dieu ? » Dans l'Évangile selon Luc : « Lorsque vous donnez à dîner ou à souper, n'y conviez ni vos amis, ni vos frères, ni vos voisins, ni les riches, de peur qu'ils ne vous invitent aussi à leur tour, et qu'ainsi ils ne vous rendent ce qu'ils avaient reçu de vous. Mais, lorsque vous donnez un festin, appelez-y les pauvres, les infirmes, les boiteux et les aveugles. Et vous serez heureux, parce qu'ils n'auront pas à vous le rendre ; et il vous sera rendu au jour de la résurrection des justes. »

II. Dans les œuvres de miséricorde et dans l'aumône, lors même que nos moyens nous permettent peu de chose, la volonté suffit. »

Paul, dans sa seconde Épître aux Corinthiens : « Lorsqu'un homme a une ferme volonté de donner, Dieu la reçoit, ne demandant de lui que ce qu'il peut, et non ce qu'il ne peut pas ; ni que les autres soient soulagés et que vous vous soyez surchargés. »

III. Il faut entretenir avec un soin persévérant et religieux l'union et la charité fraternelle.

Dans Malachie : « N'est-ce pas un seul Dieu qui nous a créés ? n'avons-nous pas tous un seul et même père ? Pourquoi donc chacun de nous abandonne-t-il son frère ? » Dans l'Évangile de Jean : « Je vous envoie ma paix, je vous donne ma paix. » Au même livre : « C'est mon commandement que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. Nil

n'a un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. » Au même livre : « Bienheureux les pacifiques , parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu. » Et encore : « En vérité, je vous le dis, si deux d'entre vous s'unissent sur la terre, quelque chose qu'ils demandent , il leur sera fait par mon Père qui est dans les cieux. Car, partout où seront deux ou trois personnes rassemblées en mon nom , là , je suis au milieu d'elles. » Même témoignage dans la première Épître aux Corinthiens : « Et moi, mes frères, je n'ai pu vous parler comme à des hommes spirituels , mais comme à des personnes encore charnelles ; et, comme des enfants en Jésus-Christ, je ne vous ai nourris que de lait et non de viandes solides, parce que vous n'en étiez pas capables alors ; et à présent même vous ne l'êtes pas encore, parce que vous êtes encore charnels. En effet, puisqu'il y a parmi vous des jalousies et des disputes, n'est-il pas visible que vous êtes charnels, et que vous vous conduisez selon l'homme ? » Dans la même Épître : « Quand j'aurais toute la foi possible, jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien. Quand je distribuerais toutes mes richesses pour nourrir les pauvres, quand je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai point la charité, tout cela ne me sert de rien. La charité est patiente, elle est douce et bienfaisante ; la charité n'est point envieuse, elle n'est point téméraire et précipitée ; elle ne s'enfle point d'orgueil, elle ne s'irrite point, elle ne pense point le mal, elle ne se réjouit pas de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité. Elle chérit tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout. La charité ne finira jamais. »

Même langage aux Galates : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Si vous vous déchirez et vous mordez les uns les autres, prenez garde que vous ne vous détruisiez les uns les autres. » Dans l'Épître de Jean : « En cela on reconnaît les enfants de Dieu et les enfants du démon. Quiconque n'est pas juste, n'est point né de Dieu, non plus que celui qui n'aime pas son frère. Car tout homme qui hait son frère est homicide ; et vous savez que nul homicide n'a la vie éternelle en lui. » De même dans la même Épître : « Si quelqu'un dit : J'aime Dieu ,

et qu'il haisse son frère; c'est un menteur. Car comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit; peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas? » Dans les Actes des apôtres: « Or, la multitude de ceux qui croyaient n'avait qu'un cœur et qu'une âme; il n'y avait point de différence entre eux; nul ne considérait comme à lui rien de ce qu'il possédait; mais toutes choses leur étaient communes. » Dans l'Évangile selon Matthieu: « Si donc vous présentez votre offrande à l'autel; et que là vous vous souveniez que votre frère a quelque chose contre vous; laissez-là votre offrande devant l'autel, allez d'abord vous réconcilier avec votre frère; et alors revenant, vous présenterez votre offrande. » De même dans l'Épître de Jean: « Dieu est amour; et quiconque demeure dans l'amour, demeure en Dieu, et Dieu en lui. » De même encore dans la même Épître: « Celui qui prétend être dans la lumière et qui hait son frère; est encore dans les ténèbres. »

IV. Il ne faut se glorifier de quelque ce soit; puisque rien n'est à nous.

Dans l'Évangile selon Jean: « L'homme ne peut rien recevoir qui ne lui ait été donné du ciel. » De même dans la première Épître de Paul aux Corinthiens: « Qu'avez-vous que vous n'avez reçu? Et si vous l'avez reçu; pourquoi vous en glorifiez-vous, comme si vous ne l'aviez point reçu? » De même dans le premier livre des Rois: « Ne vous glorifiez point, ne parlez point de vous-mêmes en termes avantageux, et que des paroles d'orgueil ne sortent pas de votre bouche, parce que le Seigneur est le Dieu des sciences. » De même au même chapitre: « L'arc des forts a été brisé, et les faibles ont été revêtus de force. » De même dans le livre des Machabées: « Il est juste que l'homme soit soumis à Dieu, et que celui qui est mortel ne s'égalé pas au Dieu souverain. » Au même livre: « Ne craignez pas les paroles de l'homme pécheur; parce que toute sa gloire sera livrée aux vers. Il s'élève aujourd'hui, et demain on ne le trouvera plus, parce qu'il est allé dans la terre d'où il est venu, et que ses pensées se sont évaporées. »

V. Il faut conserver l'humilité ainsi que la paix en toutes choses.

Voici comme parle le Seigneur Dieu dans Isaïe : « Le ciel est mon trône et la terre mon marche-pied : quel palais pouvez-vous me bâtir ? ou quel est le lieu de mon repos ? Tout ce qui existe, ma main l'a fait ; tout cela est à moi. Sur qui abaisserai-je mes regards, sinon sur celui qui est humble, pacifique, et qui tremble à mes paroles ? » Dans l'Évangile selon Matthieu : « Bienheureux ceux qui sont doux, parce que la terre sera leur héritage. » Dans Luc : « Celui qui est le plus petit d'entre vous est le plus grand. » De même au même Évangile : « Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. » Aux Romains : « N'ayez point de présomption, mais craignez ; car si Dieu n'a point épargné les branches naturelles, il pourra bien aussi ne pas vous épargner. » Dans le Psaume XXXIII : « Il sauvera ceux qui sont humbles d'esprit. » De même aux Romains : « Rendez donc à chacun ce qui lui est dû ; le tribut à qui vous devez le tribut, les impôts à qui vous devez les impôts, la crainte à qui vous devez la crainte, l'honneur à qui vous devez l'honneur. Ne demeurez redevables de rien à personne, si ce n'est de l'amour que l'on se doit les uns aux autres. » De même dans l'Évangile selon Matthieu : « Ils aiment les premières places dans les repas et les premiers sièges dans les synagogues, et les salutations dans les places publiques, et le nom de maître donné par les hommes. Pour vous, ne cherchez point à être appelés maîtres ; car vous n'avez qu'un seul maître. » De même dans l'Évangile selon Jean : « Le serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni l'apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé. Si vous savez ces choses, vous êtes heureux quand vous les pratiquez. » De même dans le Psaume LXXXI : « Rendez justice au pauvre et à l'humble de cœur. »

VI. Les hommes de bien et les justes sont exposés à plus de souffrances ; mais ils doivent les supporter comme autant d'épreuves.

Dans Salomon : « La fournaise éprouve les vases du potier, et l'atteinte de la tribulation les hommes justes. » Dans le Psaume L : « Le sacrifice que Dieu demande est une âme brisée de

douleur ; Dieu ne dédaigne pas un cœur contrit et humilié. » De même dans le Psaume XXXIII : « Le Seigneur est près des cœurs brisés par la douleur ; il sauve ceux dont l'esprit est humilié. » Il continue : « De grandes tribulations sont réservées aux justes ; mais le Seigneur les délivrera [de tous les maux. » De même dans Job : « Je suis sorti nu du sein de ma mère, et j'y retournerai nu. Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté ; il a été fait comme il a plu au Seigneur ; que le nom du Seigneur soit béni ! Dans toutes les choses qui lui sont survenues, Job ne pécha point par ses lèvres en la présence du Seigneur. » De même dans l'Evangile selon Matthieu : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ! » De même dans l'Evangile selon Jean : « Je vous ai dit ces choses, afin que vous ayez la paix en moi. Vous aurez de grandes tribulations dans le monde ; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde. » Dans l'Épître aux Corinthiens : « Aussi un aiguillon a-t-il été donné à ma chair, comme un ange de Satan, pour me donner des soufflets. C'est pourquoi j'ai prié trois fois le Seigneur de l'éloigner de moi. Il m'a répondu : Ma grâce te suffit ; car la force se perfectionne dans la faiblesse. » Et encore aux Romains : « Nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire des enfants de Dieu, et non-seulement dans cette espérance, mais encore dans nos afflictions, sachant que l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance. Et cette espérance n'est pas vaine, parce que l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné. » Dans l'Evangile selon Matthieu : « Large est la porte, spacieuse est la voie qui conduit à la perdition, et grand est le nombre de ceux qui entrent par elle. Mais quelle est petite la porte, quelle est étroite la voie qui conduit à la vie, et qu'il en est peu qui la trouvent ! » Même langage dans Tobie : « Où sont maintenant vos justices ! vous voyez ce que vous souffrez ! » De même dans la sagesse de Salomon : « Les justes soupirent dans la demeure des impies ; mais ils se réjouiront lorsque la perdition de ceux-ci sera consommée. »

VII. Il ne faut pas contrister le St-Esprit que nous avons reçu.

L'apôtre Paul aux Ephésiens : « Ne contristez pas l'esprit de Dieu, cet esprit saint par lequel vous avez été marqués comme d'un sceau pour le jour de la Rédemption. Que toute aigreur, tout emportement, toute colère, toute querelle, toute médisance, et toute malice soient bannis d'entre vous !

VIII. Il faut vaincre la colère, de peur qu'elle ne nous fasse pécher.

Dans les Proverbes de Salomon : « L'homme patient vaut mieux que le plus grand capitaine ; et celui qui domine son cœur vaut mieux que celui qui prend des villes. » De même au même livre : « L'insensé découvre soudain sa colère ; l'homme habile dissimule l'affront. » Aux Ephésiens : « Si vous vous mettez en colère, gardez-vous de pécher. Que le soleil ne se couche point sur votre colère. » De même dans l'Évangile selon Matthieu : « Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Tu ne tueras point ; et quiconque tuera sera condamné par le jugement. » Et moi, je vous dis : Quiconque s'irrite contre son frère sera condamné par le jugement. »

IX. Il faut se supporter les uns les autres comme des frères.

Aux Galates : « Chacun de vous réfléchissant sur soi-même et craignant d'être tenté. Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi de Jésus-Christ. »

X. Il faut mettre en Dieu seul sa confiance et sa gloire.

Dans Jérémie : « Que le sage ne se glorifie point dans sa sagesse ; que le fort ne se glorifie pas dans sa force ; que le riche ne se glorifie point dans sa richesse ; mais que celui qui se glorifie, dit le Seigneur, se glorifie de me connaître et de savoir que je suis le Seigneur qui fais miséricorde, et jugement et justice sur la terre ; car c'est là ce qui me plaît, dit le Seigneur. » Même langage dans le Psaume LIV : « J'ai mis ma confiance en Dieu ; je ne crains rien de ce que peut l'homme. » De même dans le Psaume CXVII : « Que peut contre moi l'homme ? » Le Seigneur est avec moi. » De même, un peu plus bas : « Il est bon de se confier dans le Seigneur, plutôt que de se confier dans l'homme ; il est bon d'espérer dans le Seigneur plutôt que

d'espérer dans les princes de la terre. » Dans Daniel : « Sidrah, Misach et Abdénago, répondant, dirent au roi Nabuchodonosor ; Roi, nous ne pouvons vous le promettre. Le Dieu que nous honorons peut nous délivrer de la fournaise du feu et nous délivrer de vos mains, ô roi ! Et, quand il ne le voudrait pas, sachez que nous ne servons pas vos dieux et que nous n'adorons pas la statue que vous avez élevée. » De même dans Jérémie : « Maudit l'homme qui se confie dans l'homme ; et béni l'homme qui se confie dans le Seigneur, parce que le Seigneur sera son espérance ! » De même dans le Deutéronome : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui. » Et encore aux Romains : « Ils ont adoré et servi la créature, en abandonnant le Créateur, C'est pourquoi Dieu les a livrés aux passions de l'ignominie. » Et encore dans Jean : « Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde. »

XI. Après avoir reçu la foi et dépouillé le vieil homme, l'on ne doit penser qu'aux choses célestes et spirituelles, et ne plus s'occuper du monde auquel on a renoncé.

Dans Isaïe : « Cherchez le Seigneur, et invoquez-le. Quand il sera proche de vous, que l'impie abandonne ses voies, et l'homme inique ses pensées : qu'ils retournent au Seigneur, il aura pitié d'eux, parce qu'il est riche en miséricordes pour vos péchés. » Dans Salomon : « J'ai vu tout ce qui se fait sous le soleil, et j'ai dit : Tout n'est que vanité. » De même dans l'Exode : « Vous le mangerez ainsi : vous ceindrez vos reins ; vous aurez vos souliers à vos pieds et des bâtons en vos mains, et vous mangerez à la hâte, parce que c'est la Pâque du Seigneur. » De même dans l'Évangile selon Matthieu : « Ne vous inquiétez point, disant : Que mangerons-nous ou que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous ? Car les gentils s'occupent de toutes ces choses ; mais votre Père sait que vous en avez besoin. Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice ; et toutes ces choses vous seront données par surcroît. » Il continue : « Ne vous inquiétez point pour le lendemain ; car le jour de demain s'inquiétera pour lui-même ; à chaque jour suffit sa peine. » De même dans l'Évangile : « Qui-

conque met la main à la charrue et regarde en arrière, n'est point propre au royaume de Dieu. » Et encore : « Regardez les oiseaux du ciel ; ils ne sèment, ne moissonnent, ni n'amassent dans des greniers ; cependant votre Père céleste leur donne la nourriture. N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux ? » Dans l'Evangile selon Luc : « Que vos reins soient entourés d'une ceinture, et que vos lampes brûlent en vos mains, comme des serviteurs qui attendent que leur maître revienne des noces, se tenant prêts à lui ouvrir dès qu'il frappera à la porte. Bienheureux les serviteurs que leur maître trouvera veillant quand il viendra ! » Et encore dans Matthieu : « Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Au même Evangile : « Celui qui ne renonce pas à tout ce qui lui appartient, ne peut être mon disciple. »

Même langage dans la première Epître aux Corinthiens : « Vous n'êtes plus à vous-mêmes ; car vous avez été achetés d'un grand prix. Glorifiez Dieu et portez-le dans votre corps. » Dans la même Epître : « Le temps est court ; il faut donc que ceux qui ont des femmes soient comme s'ils n'en avaient point ; ceux qui pleurent, comme s'ils ne pleuraient point ; ceux qui se réjouissent, comme s'ils ne se réjouissaient point ; ceux qui achètent, comme s'ils n'achetaient point ; ceux qui possèdent, comme s'ils ne possédaient point ; et ceux qui usent des choses de ce monde, comme s'ils n'en usaient point ; car la figure de ce monde passe. » Et encore : « Le premier homme est le terrestre, formé de la terre ; et le second homme est le céleste, qui vient du ciel. Comme le premier homme a été terrestre, ses enfants sont aussi terrestres, et comme le second homme est céleste, ses enfants sont aussi célestes. Comme donc nous avons porté l'image de l'homme terrestre, portons aussi l'image de l'homme céleste. » Dans l'Epître aux Philippiens : « Tous cherchent leurs propres intérêts, et non ceux de Jésus-Christ ; la damnation sera leur fin, parce qu'ils font leur Dieu de leur ventre, mettent leur gloire dans ce qui devrait les couvrir de honte, et qu'ils n'ont de goût que pour les choses de la terre.

Mais nous, nous vivons déjà dans le ciel ; c'est de là aussi que nous attendons le Sauveur, notre Seigneur Jésus-Christ, qui changera le corps de notre abaissement, en le rendant semblable à son corps glorieux. » Et encore aux Galates : « Mais pour moi, à Dieu ne plaise que je me glorifie en rien autre chose qu'en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est crucifié pour moi, et par qui je suis crucifié pour le monde. » A Timothée : « Quiconque est au service de Dieu évite l'embarras des affaires du siècle, pour plaire à celui auquel il s'est donné. Celui qui combat dans les jeux publics n'est couronné qu'après avoir combattu vaillamment. » Aux Colossiens : Si donc vous êtes morts avec Jésus-Christ aux éléments de ce monde, pourquoi courez-vous encore après la vanité, comme si vous viviez dans ce monde ? » Dans la même Epître : « Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, recherchez ce qui est dans le ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu. N'ayez de goût que pour les choses du ciel, et non pour celles de la terre ; car vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Mais lorsque Jésus-Christ, qui est votre vie, viendra à paraître, alors vous paraîtrez aussi avec lui dans la gloire. »

Aux Ephésiens : « Dépouillez le vieil homme selon lequel vous avez vécu autrefois, et qui se corrompt en suivant l'illusion de ses passions ; renouvelez-vous donc dans l'intérieur de votre âme, et revêtez-vous de l'homme nouveau, qui est créé à la ressemblance de Dieu dans la justice et la sainteté véritable. » Dans l'Epître de Pierre : « Etrangers et voyageurs en ce monde, abstenez-vous des désirs charnels qui combattent contre l'esprit, vivant saintement avec les gentils, afin qu'au lieu de médire de vous, comme si vous étiez des malfaiteurs, ils considèrent vos bonnes œuvres. » Dans l'Epître de Jean : « Celui qui dit qu'il demeure en Jésus-Christ, doit marcher lui-même comme Jésus-Christ a marché. » Et plus bas : « N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui ; car tout ce qui est dans le monde est ou concupiscence de la chair, ou

concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie, ce qui ne vient point du Père, mais du monde. Or, le monde passe, et avec lui sa concupiscence; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement comme Dieu lui-même. » Et encore dans la première Epître de Paul aux Corinthiens : « Purifiez-vous du vieux levain, afin que vous soyez une pâte toute nouvelle, comme étant vous-mêmes des pains azymes; car Jésus-Christ est la Pâque qui a été immolée pour nous. C'est pourquoi célébrons la Pâque, non avec le vieux levain, ni avec le levain de la malice et de l'iniquité, mais avec les azymes de la sincérité et de la vérité.

#### XII. Il est défendu de jurer.

Dans Salomon : « L'homme qui jure souvent sera plein d'iniquité, et la plaie ne sortira pas de sa maison. S'il a juré en vain, il ne sera pas justifié. » Dans l'Evangile selon Matthieu : « Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : Tu ne te parjureras pas; mais tu tiendras tes serments au Seigneur. Et moi, je vous dis de ne jurer en aucune sorte, ni par le ciel, parce qu'il est le trône de Dieu, ni par la terre, parce qu'elle est l'escabeau de ses pieds, ni par Jérusalem, parce qu'elle est la cité du grand Roi. Ne jurez pas non plus par votre tête, parce que vous ne pouvez en rendre un seul cheveu blanc ou noir. Mais que votre discours soit, oui, oui, non, non; car tout ce qui est de plus est mal. » De même dans l'Exode : « Tu ne prendras point le nom de Dieu en vain. »

#### XIII. S'interdire les injures.

Dans l'Exode : « Tu ne parleras point mal, et tu ne maudiras point les princes de ton peuple. » De même dans le Psaume XXXIII : « Quel est l'homme qui veut la vie, qui soupire après les jours de bonheur? Préservez votre langue de la calomnie et vos lèvres des discours artificieux. » Dans le Lévitique : « Le Seigneur parla à Moïse en lui disant : « Fais sortir du camp le blasphémateur; que tous ceux qui l'ont entendu mettent leurs mains sur sa tête, et que toute l'assemblée des enfants d'Israël le lapide. » Dans l'Epître de Paul aux Ephésiens : « Que votre bouche ne prononce aucune parole mauvaise; mais

que tout ce que vous direz soit propre à nourrir la foi et à communiquer la grâce à ceux qui vous entendent. » Aux Romains : « Bénissant et ne maudissant jamais. » Dans l'Évangile selon Matthieu : « Quiconque dira à son frère : Tu es un insensé ! sera condamné au feu de l'enfer. » Dans le même Évangile : « Or, je vous dis que toute parole oïseuse que les hommes auront proférée, ils en rendront compte au jour du jugement ; car vous serez justifiés par vos paroles et condamnés par vos paroles. »

XIV. Ne jamais murmurer, mais bénir Dieu dans tout ce qui arrive.

Dans Job : « Maudissez Dieu et mourez. Mais Job, ayant jeté un regard sur elle, lui dit : Vous parlez comme les insensés. Si nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrons-nous pas les maux ? En toutes les choses qui lui survinrent, Job ne pécha point par ses lèvres en présence du Seigneur. » Et au même livre : « As-tu considéré mon serviteur Job ? Il n'est pas sur la terre d'homme semblable à lui, simple et droit, craignant le Seigneur et fuyant le mal. » Dans le Psaume XXXIII : « Je bénirai le Seigneur en tout temps ; ses louanges seront toujours sur mes lèvres. » Dans les Nombres : « Qu'ils cessent de murmurer contre moi, et ils ne mourront point, » Dans les Actes des apôtres : « Or, vers minuit, Paul et Silas s'étant mis en prières, chantaient les louanges de Dieu, et ceux qui étaient en prison les entendaient. » De même dans l'Épître de Paul aux Philippiens : « Faites donc toutes choses avec charité, sans murmure et sans hésitation, afin que vous soyez sans reproche et sans tache, comme il convient à des enfants de Dieu. »

XV. Dieu ne tente les hommes que pour les éprouver.

Dans la Genèse : « Dieu éprouva Abraham, et lui dit : Prends ton fils unique que tu chéris, Isaac, et va sur une terre élevée ; là, tu l'offriras en holocauste sur une des montagnes que je te montrerai. » Dans le Deutéronome : « Le Seigneur, votre Dieu, vous éprouve, afin qu'il paraisse si vous l'aimez ou non de tout votre cœur et de toute votre âme. » Dans la Sa-

gesse de Salomon : « Si , devant les hommes , ils ont souffert des tourments , leur espérance est pleine d'immortalité. Leur affliction a été légère , et leur récompense sera grande , parce que Dieu les a éprouvés et les a trouvés dignes de lui. Il les a éprouvés comme l'or dans la fournaise , et les a reçus comme un holocauste ; et il se souviendra d'eux quand le temps sera venu. Ils jugeront les nations et ils domineront les peuples , et leur Seigneur règnera dans tous les siècles. » Dans les Machabées : « Abraham n'a-t-il pas été trouvé fidèle dans l'épreuve , et sa foi ne lui a-t-elle pas été imputée à justice ? »

#### XVI. Avantages du martyre.

Dans les Proverbes de Salomon : « Le témoin de la vérité délivre son âme de tous les maux. » Dans le même Salomon : « Alors les justes se soulèveront avec une grande fermeté contre ceux qui les ont tourmentés et qui ont méprisé leurs travaux. A cette vue les impies seront troublés , et , dans la grandeur de leur effroi , ils s'étonneront de ce salut inespéré et soudain , disant en eux-mêmes , se repentant et gémissant dans l'angoisse de leur esprit : Les voilà ceux que nous avions en mépris et qui étaient l'objet de nos outrages. Insensés que nous étions , nous estimions leur vie une folie , et leur fin un opprobre. Aujourd'hui les voilà comptés parmi les fils de Dieu , et leur partage est entre les saints. Nous avons donc erré hors de la voie de la vérité , et la lumière de la justice n'a pas luï pour nous , et le soleil de l'intelligence ne s'est pas levé sur nos têtes. Nous nous sommes lassés dans la voie d'iniquité et de perdition ; nous avons marché par des solitudes difficiles , et nous avons ignoré la voie du Seigneur. Que nous a servi l'orgueil ? Que nous a rapporté l'ostentation des richesses ? Toutes ces choses ont passé comme l'ombre. » De même dans le Psaume CXV : « La mort des saints est précieuse devant Dieu. » Dans le Psaume CXXV : « Ceux qui ont semé dans les larmes , moissonneront dans l'allégresse. Ils allaient et pleuraient en répandant leurs semences ; ils reviendront dans la joie , portant leurs gerbes dans leurs mains. »

Dans l'Evangile selon Jean : « Celui qui aime sa vie la per-

dra , et celui qui haït sa vie en ce monde, la garde pour la vie éternelle. » Dans l'Évangile de Matthieu : « Lorsqu'ils vous feront comparaître, ne vous inquiétez pas comment vous parlerez , ni de ce que vous direz ; car ce n'est pas vous qui parlez, mais l'esprit de votre Père qui parle en vous. » Dans l'Évangile de Jean : « L'heure vient où quiconque vous fera mourir croira être agréable à Dieu. Ils vous feront ces maux, parce qu'ils ne connaissent ni mon Père ni moi. » Dans l'Évangile selon Matthieu : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume du ciel est à eux ! » Et au même Évangile : « Ne craignez point ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme ; mais plutôt craignez celui qui peut précipiter l'âme et le corps dans l'enfer. » Et encore : « Quiconque m'avouera devant les hommes, moi aussi je l'avouerai devant mon Père qui est dans les cieux. Et celui qui me renonce devant les hommes , je le renoncerai devant mon Père qui est dans les cieux. Mais celui qui persévéra jusqu'à la fin sera sauvé. » Dans l'Évangile selon Luc : « Vous serez bienheureux quand les hommes vous haïront, qu'ils vous rejeteront, vous diront des injures et repousseront votre nom comme mauvais, à cause du Fils de l'homme. Réjouissez-vous en ce jour-là, et soyez dans l'allégresse ; voici que votre récompense est grande dans le ciel. » Au même Évangile : « Je vous le dis en vérité, il n'est personne qui ait quitté ou sa maison, ou son père ou sa mère, ou ses frères, ou sa femme, ou ses enfants, à cause du royaume de Dieu, qui ne reçoive dans ce monde bien davantage, et dans le siècle futur la vie éternelle. »

Dans l'Apocalypse : « A l'ouverture du cinquième sceau, je vis sous l'autel les âmes de ceux qui ont donné leur vie pour la parole de Dieu et pour lui rendre témoignage. Et ils criaient à haute voix, disant : « Seigneur, qui êtes saint et véritable, jusqu'à quand différerez-vous de juger et de venger notre sang sur ceux qui habitent la terre ? Et une robe blanche fut donnée à chacun ; et il leur fut dit qu'ils se reposassent encore un peu de temps, jusqu'à ce que le nombre de ceux qui servaient Dieu comme eux fût accompli, et celui de leurs frères qui de-

vaient souffrir la mort aussi bien qu'eux. » Au chapitre suivant : « Après cela, je vis une grande multitude que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue, qui étaient debout devant le trône et devant l'agneau, revêtus de robes blanches, avec des palmes en leurs mains. Et ils criaient à haute voix, disant : Salut à notre Dieu, qui est assis sur le trône, et à l'Agneau ! Alors un des vieillards prenant la parole, me dit : Qui sont ceux-ci qui paraissent revêtus de robes blanches, et d'où viennent-ils ? Je lui répondis : Seigneur, vous le savez ! Et il me dit : Ce sont ceux qui sont venus ici après de grandes afflictions, et qui ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau. C'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu, et ils le servent jour et nuit dans son temple ; et celui qui est assis sur le trône les couronne lui-même. Ils n'auront plus ni faim, ni soif ; et le soleil ni aucune autre chaleur ne les incommodera plus, parce que l'Agneau, qui est au milieu du trône, sera leur pasteur, et les conduira aux fontaines d'eau vive, et Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux. » Au même livre : « A celui qui sera vainqueur je donnerai à manger le fruit de l'arbre de la vie, qui est dans le paradis de mon Dieu. » Et encore : « Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie. Bienheureux ceux qui veillent et qui gardent leurs vêtements, de peur qu'ils ne marchent nus et qu'ils ne découvrent leur honte. »

De même Paul, dans sa seconde Epître à Timothée : « Pour moi, je suis près d'être immolé, et le temps de ma mort approche. J'ai combattu fortement ; j'ai achevé ma course ; j'ai gardé ma foi. Il ne me reste plus qu'à attendre la couronne de justice qui m'est réservée, et que le Seigneur, qui est le juste juge, me donnera en ce grand jour, et non-seulement à moi, mais encore à tous ceux qui désirent son avènement. » Et encore aux Romains : « Nous sommes enfants de Dieu : or, si nous sommes enfants de Dieu, nous sommes aussi héritiers ; je dis héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ ; pourvu toutefois que nous souffrions avec lui, afin que nous soyons glorifiés avec

lui. » Dans le Psaume CXVIII : « Heureux les hommes irréprochables dans leurs voies et qui suivent la loi du Seigneur ! Heureux ceux qui l'imitent dans ses souffrances ! »

XVII. Les tribulations de cette vie ne sont pas en proportion avec la récompense qui nous est promise.

Dans l'Épître de Paul aux Romains : « Les souffrances de la vie présente n'ont aucune proportion avec cette gloire qui doit un jour éclater en nous. » De même dans les Machabées : « Seigneur, qui avez une science infailible, vous savez qu'ayant pu éviter le supplice, je souffre dans mon corps de cruelles douleurs, mais que, dans l'âme, je souffre avec joie, à cause de votre crainte. » Et au même livre : « Homme pervers, tu nous fais mourir en la vie présente, mais le roi du monde nous ressuscitera en la résurrection de la vie éternelle. » Et encore : Il est bon de mourir pour ceux qui attendent de Dieu qu'il les ressuscitera ; mais toi, tu ne ressusciteras point à la vie. » Et encore : « Tu as la puissance parmi les hommes, quoique tu ne sois qu'un mortel, et tu fais ce que tu veux ; mais ne crois pas que notre nation soit délaissée de Dieu. Attends patiemment, et tu verras quelle est sa puissance, et comme il te tourmentera toi et ta race. » Et encore : « Ne t'y trompe pas ; nous souffrons à cause de nous-mêmes ; c'est parce que nous avons péché contre Dieu que ces maux terribles sont venus sur nous. Mais toi, ne crois pas rester impuni, après avoir tenté de combattre contre Dieu. »

XVIII. Ne rien préférer à l'amour de Dieu et de Jésus-Christ.

Dans le Deutéronome : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force. » De même dans l'Évangile selon Matthieu : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi ; et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi. Celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit point, n'est pas mon disciple. » De même dans l'Épître aux Romains : « Qui donc nous séparera de l'amour de Jésus-Christ ? sera-ce l'affliction, ou les angoisses, ou la faim, ou la nudité, ou les

périls, ou les persécutions, ou le glaive ? Selon qu'il est écrit : On nous livre tous les jours à la mort à cause de vous ; on nous regarde comme des brebis destinées aux sacrifices ; mais , parmi tous ces maux , nous demeurons victorieux par la vertu de celui qui nous a aimés. »

**XIX.** Ne point faire notre volonté, mais celle de Dieu.

Dans l'Évangile selon Jean : « Je ne suis pas descendu du ciel pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. » Dans l'Évangile selon Matthieu : « Mon Père, que ce calice, s'il est possible, s'éloigne de moi ; cependant qu'il en soit, non comme je veux, mais comme vous voulez. » De même dans la prière de tous les jours : « Que votre volonté s'accomplisse au ciel et en la terre. » De même dans Matthieu : « Tous ceux qui me disent : Seigneur ! Seigneur ! n'entreront pas dans le royaume des cieux ; mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là entrera dans le royaume des cieux. » Dans l'Évangile de Luc : « Le serviteur qui, connaissant la volonté de son maître, ne lui obéira pas, sera battu de verges. » Dans l'Épître de Jean : « Mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement comme Dieu lui-même. »

**XX.** La crainte de Dieu est le fondement de l'espérance et de la foi.

Dans le Psaume CX : « La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse. » Même langage dans la Sagesse de Salomon : « Le commencement de la sagesse, c'est de craindre Dieu. » De même dans les Proverbes : « Bienheureux l'homme qui fait toutes choses avec crainte ! » Dans Isaïe : « Sur qui abaisserai-je mes regards, si ce n'est sur l'homme humble, pacifique et qui tremble à ma parole ? » Et encore dans la Genèse : « Et voilà qu'un ange du Seigneur lui cria du haut du ciel, en disant : Abraham ! Abraham ! Celui-ci répondit : Me voici. Et l'ange continua : N'étends pas ta main sur l'enfant, et ne lui fais aucun mal ; car je sais maintenant que tu crains Dieu, puisque tu n'as point épargné ton fils unique à cause de moi. » De même dans le second Psaume : « Servez le Seigneur avec crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremblement. »

De même dans le Deutéronome, la voix de Dieu dit à Moïse : « Assemble le peuple, afin qu'il entende les paroles du Seigneur, et apprenne à me craindre tous les jours qu'il vivra sur la terre. » De même dans Jérémie : « Voilà que les jours viennent, dit le Seigneur, et j'établirai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël et la maison de Juda, non pas selon l'alliance que j'ai formée avec leurs pères, dans le jour où je les pris par la main pour les tirer de la terre d'Égypte; alliance qu'ils ont rendue vaine, et je les ai punis, dit le Seigneur. Voici l'alliance que je ferai avec la maison d'Israël après ces jours-là, dit le Seigneur; je graverai ma loi jusque dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans leurs cœurs; et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. Et nul n'instruira plus son prochain ni son frère, disant : Connais le Seigneur; car tous me connaîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, parce que j'oublierai leur iniquité, et que je ne me souviendrai plus de leurs péchés. Si les cieux peuvent être mesurés dans leur hauteur, et les fondements de la terre sondés dans leur profondeur, je ne rejetterai pas toute la race d'Israël à cause de ce qu'elle a fait, dit le Seigneur. Voilà que je les rassemblerai de toutes les terres où je les ai jetés dans ma fureur, dans ma colère et mon indignation, et je les briserai dans ce lieu, et je les laisserai dans l'épouvante; et ils seront mon peuple, et je serai leur Dieu; et je leur donnerai un autre cœur et une autre voie, afin qu'ils me craignent tous les jours de leur vie, et que la paix soit à eux et à leurs enfants. Puis je signerai avec eux une alliance éternelle, et je ne cesserai point de leur faire du bien, et je mettrai ma crainte dans leur cœur, afin qu'ils ne s'éloignent pas de moi; et je me réjouirai en eux, et je les établirai en cette terre dans la vérité, de tout mon cœur et de toute mon âme. »

De même dans l'Apocalypse : « Et les vingt-quatre vieillards, qui sont assis sur leurs sièges devant la face de Dieu, se prosternèrent, et ils adorèrent Dieu, en disant : Nous vous rendons grâces, Seigneur, Dieu tout puissant, qui êtes, qui étiez, et qui devez venir, parce que vous avez reçu votre grande puissance, et que vous réglez. Les nations se sont irritées, et le

temps de votre colère est arrivé, et le temps des morts pour être jugés, et pour donner la récompense aux prophètes, vos serviteurs, et aux saints, et à ceux qui craignent votre nom, aux petits et aux grands, et pour exterminer ceux qui ont corrompu la terre. » De même au même livre : « Et je vis un autre ange qui volait dans le milieu du ciel, portant l'Évangile éternel pour l'annoncer aux habitants de la terre, à toute nation, à toute tribu, à toute langue et à tout peuple, disant à haute voix : Craignez le Seigneur et rendez-lui gloire, parce que l'heure de son jugement est venue, et adorez celui qui a fait le ciel et la terre, la mer et les fontaines. » Et encore : « Et je vis comme une mer de verre, mêlée de flammes ; et ceux qui avaient vaincu la bête, et son image, et le nombre de son nom CXLIV, qui étaient debout sur cette mer brillante comme du verre, portant des harpes de Dieu. Et ils chantaient le cantique de Moïse, serviteur de Dieu, et le cantique de l'Agneau, disant : Vos ouvrages sont grands et admirables, Seigneur, Dieu tout puissant ! O roi des siècles ! vos voies sont justes et véritables ! Qui ne vous craindrait, ô Seigneur ! et qui ne glorifierait votre nom ? car vous êtes seul miséricordieux, et toutes les nations viendront et se prosterneront en votre présence, parce que vos jugements sont manifestés.

De même dans Daniel : « Or, il y avait un homme qui habitait à Babylone, et son nom était Joakim. Et il eut une femme du nom de Susanne, fille d'Helcias, fort belle, et craignant Dieu. Ses parents étaient justes, et ils avaient élevé leur fille selon la loi de Moïse. » Au même livre : « Nous sommes humiliés aujourd'hui sur toute la terre, à cause de nos péchés ; et il n'est en ce temps, ni prince, ni chef, ni prophète, ni holocauste, ni sacrifice, ni oblation, ni encens, ni lieu des prémices devant vous, afin que nous puissions obtenir votre miséricorde ; et nous nous présentons devant vous avec un cœur contrit et humilié, comme avec des holocaustes de béliers et de taureaux, et des milliers de brebis. Qu'ainsi notre sacrifice s'élève aujourd'hui en votre présence, et vous plaise, parce qu'il n'est point de confusion pour ceux qui se confient en vous. Et main-

tenant nous vous suivons de tout notre cœur, nous vous craignons et nous recherchons votre face. Ne nous livrez pas à l'opprobre; mais agissez pour nous selon votre douceur, et délivrez-nous selon la multitude de vos miséricordes. » Au même livre: « Alors le roi se réjouit grandement, et ordonna que Daniel fut tiré de la fosse. On ne trouva en Daniel aucune blessure, parce qu'il avait mis sa confiance et qu'il avait cru en son Dieu. Et, par ordre du roi, les hommes qui avaient accusé Daniel furent amenés et jetés dans la fosse aux lions, eux, leurs fils et leurs femmes. Et ils n'étaient pas encore au bas de la fosse, que les lions les saisirent et brisèrent leurs os. Alors Darius écrivit à tous les peuples, aux tribus et aux langues répandues sur toute la terre: Que la paix soit avec vous devant ma face. De par moi est établi le décret qu'en tout mon royaume et empire on craigne et on révère le Dieu d'Israël; car c'est le Dieu vivant et éternel à jamais. Son royaume n'aura point de fin; sa puissance demeure éternellement. Seul, il délivre et sauve; seul, il opère les prodiges et les merveilles dans le ciel et sur la terre; il a délivré Daniel de la fosse aux lions. »

De même dans Michée; « Qu'offrirai-je à Dieu qui soit digne de lui? Lui présenterai-je des holocaustes et des génisses d'une année? Le Seigneur s'apaisera-t-il par l'offrande de mille béliers? Donnerai-je pour mon crime mon premier fils, ou pour le péché de mon âme, le fruit de mes entrailles? Homme, je te montrerai ce qui est bon, ce que le Seigneur demande de toi: pratique la justice, aime la miséricorde; sois toujours prêt à suivre le Seigneur ton Dieu. Voix du Seigneur qui crie à la ville: Le salut est pour ceux qui craignent mon nom. » Et plus bas: « Seigneur, conduisez avec votre houlette votre peuple, le troupeau de votre héritage, qui demeure seul dans la forêt, au milieu du Carmel; il ira, comme aux jours anciens, dans la plaine de Basan et dans la terre de Galaad; je leur montrerai des merveilles comme au jour de leur sortie de la terre d'Égypte. Les nations verront, et seront confondues de sa force; elles mettront la main sur leur bouche; leurs oreilles seront assourdies; elles lécheront la poussière comme les serpents;

elles seront troublées dans leurs demeures comme les reptiles de la terre ; elles trembleront devant le Seigneur notre Dieu , et frémiront d'épouvante. Qui est semblable à vous , ô Dieu ! qui ôtez l'iniquité , et qui oubliez les prévarications ? »

Dans Nahum : « Les montagnes se sont ébranlées devant lui ; les collines ont tressailli de frayeur ; la terre a été mise à nu devant sa face, elle et tous ceux qui l'habitent. Qui restera debout devant sa colère ? qui soutiendra son indignation ? Son courroux s'est répandu comme le feu ; les rochers ont été dissous. Jehovah est bon ; il fortifie au jour de la tribulation ; il connaît ceux qui espèrent en lui. » De même dans Aggée : « Alors Zorobabel, fils de Salathiel, Jésus, fils de Josédéch, grand-prêtre, et tous ceux qui étaient dans le peuple, entendirent la voix du Seigneur leur Dieu, et les paroles de celui que le Seigneur avait envoyé vers eux ; et le peuple trembla devant la face du Seigneur. » De même dans Malachie : « Mon pacte fut avec lui une alliance de vie et de paix, et je leur ai donné la crainte, et ils ont tremblé à l'aspect de mon nom. » De même au Psaume XXXIII : « Craignez le Seigneur, vous qui êtes ses saints, parce que rien ne manque à ceux qui le révérent. » Et encore au Psaume XVIII : « La crainte du Seigneur est sainte ; elle subsiste dans l'éternité. »

XXI. Ne point juger témérairement d'autrui.

Dans l'Evangile selon Luc : « Ne jugez pas, afin de n'être pas jugés ; ne condamnez pas, afin de n'être pas condamnés. » Dans l'Épître aux Romains : « Qui êtes-vous pour oser condamner le serviteur d'autrui ? S'il tombe, ou s'il demeure ferme, cela regarde son maître ; mais il demeurera ferme, parce que son Dieu est tout puissant pour le soutenir. » Et ailleurs : « C'est pourquoi, ô homme, qui que vous soyez, qui condamnez les autres, vous êtes sans excuse, parce qu'en les condamnant, vous vous condamnez vous-même, puisque vous faites les mêmes choses que vous condamnez. Vous donc, qui condamnez ceux qui font le mal, et qui le commettez vous-même, pensez-vous que vous éviterez le jugement de Dieu ? » De même dans la première Épître de Paul aux Corinthiens : « Que

celui qui se croit ferme prenne garde de ne pas tomber. » Et ailleurs : « Si quelqu'un se flatte de savoir quelque chose, il ne sait pas même encore de quelle manière il faut savoir. »

XXII. Il faut remettre et pardonner les injures.

Dans la prière de tous les jours que rapporte l'Évangile : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Et dans l'Évangile selon Marc : « Quand vous serez debout pour prier, pardonnez, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, afin que votre Père qui est dans les cieux vous remette vos fautes. Que si vous ne pardonnez pas, votre Père qui est dans les cieux ne vous remettra point vos fautes. » De même au même Évangile : « Vous serez mesurés avec la même mesure qui vous aura servi pour mesurer les autres. »

XXIII. Il ne faut point rendre le mal pour le mal.

Dans l'Épître de Paul aux Romains : « Ne rendez à personne le mal pour le mal. » Et encore : « Ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais triomphez du mal par le bien. » De même dans l'Apocalypse : « Et il me dit : Ne scellez point les paroles de la prophétie de ce livre ; car le temps est proche. Que celui qui commet l'injustice la commette encore ; que celui qui est souillé se souille encore ; que celui qui est juste devienne plus juste encore ; que celui qui est saint se sanctifie encore. Voilà que je viens promptement, et j'aurai ma récompense avec moi, pour rendre à chacun selon ses œuvres. »

XXIV. L'on ne peut arriver à Dieu le Père que par Jésus-Christ, son fils.

Dans l'Évangile selon Jean : « Je suis la voie, la vérité et la vie. Personne ne vient à mon Père que par moi. » De même encore : « Je suis la porte : quiconque entre par moi sera sauvé. »

XXV. On ne peut parvenir au royaume de Dieu sans avoir été baptisé et régénéré.

Dans l'Évangile selon Jean : « Si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit saint, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair ; ce qui est né de l'esprit est

esprit. » De même encore : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. »

XXVI. Il ne suffit pas d'être baptisé et de recevoir l'Eucharistie ; il faut encore avancer dans les bonnes œuvres.

Dans la première Epître de Paul aux Corinthiens : « Ne savez-vous pas que, quand on court dans la lice, tous courent ; mais un seul remporte le prix. Courez donc de telle sorte que vous le remportiez. Les athlètes ne courent que pour gagner une couronne corruptible, au lieu que nous en attendons une incorruptible. » Dans l'Evangile selon Matthieu : « Tout arbre qui ne donne pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu. » Au même Evangile : « Plusieurs me diront en ce jour-là : Seigneur ! Seigneur ! n'avons-nous pas prophétisé en votre nom, chassé les démons en votre nom, et opéré beaucoup de prodiges en votre nom ? Mais alors je leur dirai : Je ne vous ai jamais connus ; retirez-vous de moi, ministres d'iniquité ! » Et encore : « Que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » De même Paul aux Philippiens : « Brillez dans le monde comme des flambeaux. »

XXVII. On perd la grâce reçue dans le baptême, si l'on ne conserve pas son innocence.

Dans l'Evangile selon Jean : « Voilà que vous êtes guéri ; ne péchez pas, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire. » De même dans la première Epître de Paul aux Corinthiens : « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que son esprit habite en vous ? Si quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu le perdra. » Et encore dans les Paralipomènes : « Dieu sera avec vous, tant que vous serez avec lui. Si vous l'abandonnez, il vous abandonnera. »

XXVIII. L'Eglise ne peut pardonner à celui qui a péché contre Dieu.

Dans l'Evangile selon Matthieu : « Quiconque parlera contre le Fils de l'homme, son péché lui sera remis. Mais si quelqu'un parle contre le Saint-Esprit, son péché ne lui sera remis ni

dans ce siècle, ni dans le siècle à venir. » De même dans l'Evangile de Marc : « Tous les péchés seront remis aux enfants des hommes, et tous les blasphèmes par lesquels ils auront blasphémé. Mais quiconque aura blasphémé contre l'Esprit saint, n'aura point de pardon dans l'éternité. » Même avertissement dans le premier livre des Rois : « Lorsqu'un homme offense un homme, on peut demander à Dieu le pardon du coupable ; mais, si l'homme offense le Seigneur, qui priera pour le pécheur ? »

XXIX. Il a été prédit que la haine poursuivrait le nom chrétien.

Dans l'Evangile de Luc : « Vous serez odieux à tous les hommes à cause de mon nom. » De même dans l'Evangile de Jean : « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait à lui ; mais, parce que vous n'êtes point du monde, et que je vous ai choisis au milieu du monde, c'est pour cela que le monde vous hait. Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite : Le serviteur n'est pas plus grand que le maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. » De même dans Baruch : « Un temps viendra où vous me chercherez, vous et ceux qui seront après vous, pour entendre la parole de la sagesse et de l'intelligence, et vous ne me trouverez pas. Les nations désireront de voir le sage, et il ne se montrera point à elles. Toutefois ce n'est pas que la sagesse de ce monde manque à la terre, ni la parole de la loi au siècle. La sagesse résidera dans quelques hommes vigilants, recueillis, pacifiques et conversant entre eux, parce qu'on les maudira, et on les redoutera comme des pervers. Les uns ne croient pas à la parole du Très-Haut ; les autres, aveuglés par l'orgueil, ne croiront pas en croyant, et contrediront l'esprit de vérité. D'autres seront sages, mais dans l'esprit de l'erreur, et prononceront des décrets à la manière du Fort et du Très-Haut. D'autres seront les serviteurs de la foi ; d'autres enfin, éclairés et formés dans la foi du Très-Haut, mais odieux à autrui. »

XXX. S'empressez d'accomplir le vœu fait à Dieu.

Dans Salomon : « Si vous avez fait un vœu devant Dieu , ne tardez pas à l'accomplir. » De même dans le Deutéronome : « Lorsque vous aurez fait un vœu au Seigneur votre Dieu, vous ne tarderez point à l'accomplir, parce que le Seigneur votre Dieu vous en demandera compte , et, si vous différez, il vous sera imputé à péché. Quand la parole sera sortie de votre bouche, vous l'observerez et vous ferez selon ce que vous avez promis au Seigneur votre Dieu. » De même dans le Psaume XLIX : « Offrez à Dieu un sacrifice de louanges , et rendez au Très-Haut vos hommages. Invoquez-moi au jour de la détresse ; je vous délivrerai, et vous m'honorerez. » De même dans les Actes des apôtres : « Pourquoi Satan a-t-il tenté votre cœur pour mentir au Saint-Esprit, puisque le champ vous appartenait ? Ce n'est point aux hommes, mais à Dieu que vous avez menti. » De même dans Jérémie : « Malédiction à quiconque fait les œuvres de Dieu avec négligence ! »

XXXI. Celui qui ne croit pas est déjà jugé.

Dans l'Evangile selon Jean : « Celui qui ne croit pas est déjà jugé ; car il ne croit pas au nom du Fils unique de Dieu. Or, voici le jugement : Parce que la lumière est venue dans le monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière. » De même dans le Psaume premier : « Voilà pourquoi les impies ne se lèveront pas au jour du jugement, ni les pécheurs dans l'assemblée des justes. »

XXXII. Avantages de la virginité et de la continence.

Dans la Genèse : « Je multiplierai tes tristesses et tes gémissements ; tu enfanteras dans la douleur ; tu seras sous la puissance de ton mari ; et il te dominera. » De même dans l'Evangile selon Matthieu : « Tous n'entendent pas cette parole ; mais ceux à qui il a été donné. Car il y a des eunuques sortis tels du sein de leur mère ; il y en a que les hommes ont faits eunuques, et il y en a qui se sont faits eunuques eux-mêmes, à cause du royaume des cieus. Que celui qui peut entendre, entende ! » De même dans Luc : « Les enfants de ce siècle engendrent et sont engendrés ; mais ceux qui seront rendus dignes du siècle à venir et de la résurrection des morts , ne se ma-

rieront point. Et ils ne pourront plus mourir ; car ils seront semblables aux anges , et les enfants de Dieu lorsqu'ils ressusciteront. Or, que les morts ressuscitent , Moïse même l'a déclaré auprès du buisson , lorsqu'il dit : Le Seigneur , le Dieu d'Abraham , le Dieu d'Isaac , et le Dieu de Jacob , n'est pas le Dieu des morts , mais des vivants ; car tous vivent devant lui. »

De même dans la première Epître aux Corinthiens : « Il est avantageux à l'homme de ne s'approcher d'aucune femme ; mais, pour éviter la fornication , que chaque homme vive avec sa femme , et chaque femme avec son mari. Que le mari rende à sa femme ce qu'il lui doit , et la femme ce qu'elle doit à son mari. Le corps de la femme n'est point à elle , mais à son mari ; de même le corps du mari n'est point à lui , mais à sa femme. Ne vous refusez point l'un à l'autre , si ce n'est du consentement de l'un et de l'autre pour un temps , afin de vaquer à la prière ; et ensuite , vivez ensemble comme auparavant , de peur que Satan ne profite de votre incontinence pour vous tenter. Au reste, ce que je vous dis , c'est par condescendance et non par commandement. Car je voudrais que vous fussiez tous en l'état où je suis moi-même ; mais chacun a son don particulier , selon qu'il le reçoit de Dieu , l'un d'une manière , et l'autre d'une autre. » De même encore : Celui qui n'est point marié s'occupe du soin des choses du Seigneur , et de plaire à Dieu ; mais celui qui est marié s'occupe du soin des choses de ce monde , et de plaire à sa femme. Ainsi , une femme qui n'est pas mariée , et une vierge , s'occupent du soin des choses du Seigneur , afin d'être saintes de corps et d'esprit ; mais celle qui est mariée s'occupe du soin des choses du monde et de plaire à son mari. »

De même dans l'Exode, Moïse, après avoir sanctifié le peuple pour le troisième jour, ajoute : « Soyez prêts , et pendant ces trois jours , n'approchez point de vos femmes. » De même au premier livre des Rois : « Et le grand-prêtre , répondant à David , lui dit : Je n'ai pas de pains ordinaires , mais seulement du pain sanctifié. Si tes serviteurs sont purs par rapport aux femmes , ils mangeront. » De même dans l'Apocalypse :

« Ce sont ceux qui ne se sont point souillés avec les femmes ; car ils sont demeurés vierges. Voilà ceux qui suivront l'Agneau partout où il ira. »

XXXIII. Ce n'est pas le Père qui juge, mais le Fils. Celui-là ne rend pas honneur au Père, qui ne rend pas honneur au Fils.

Dans l'Évangile selon Jean : « Le Père ne juge personne ; mais il a donné tout jugement au Fils, afin que tous honorent le Fils, comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore point le Fils, n'honore point le Père qui l'a envoyé. » De même dans le Psaume LXXI : « Seigneur, donnez au roi vos jugements, et au fils du roi votre justice. Il jugera votre peuple dans l'équité. De même dans la Genèse : « Le Seigneur fit donc pleuvoir sur Sodome et sur Gomorrhe le feu du ciel. »

XXXIV. Il n'est pas permis à un Chrétien de vivre à la manière des Gentils.

Dans Jérémie : « Voici ce que dit le Seigneur : Vous ne marchez pas dans la voie des Gentils. » L'Apocalypse atteste aussi qu'il faut se séparer des païens, de peur de participer à leur faute et à leur châtement. « Et j'entendis une autre voix qui disait : Sortez de Babylone, ô mon peuple, de peur que vous n'ayez part à ses péchés et que vous ne soyez frappé de ses plaies ; car ses péchés sont montés jusqu'au ciel, et Dieu s'est souvenu de ses iniquités. Voilà pourquoi il lui a rendu le double de ce qu'elle a fait ; il lui a donné à boire deux fois autant dans le même calice où elle avait donné à boire aux autres. Autant elle s'est glorifiée, autant elle a vécu dans les délices, autant ses douleurs et ses angoisses ont été multipliées, parce qu'elle dit dans son cœur : Je suis reine et ne puis être veuve ; je ne connaîtrai point le deuil. C'est pourquoi, en un seul jour, ses plaies, la mort, le deuil et la famine viendront, et elle sera brûlée par le feu, parce que c'est le Dieu puissant qui la jugera. Et les rois de la terre, qui se sont corrompus avec elle et qui ont vécu avec elle dans les délices, pleureront et se lamenteront sur elle. » De même dans Isaïe : « Vous qui portez les vases du Seigneur, sortez du milieu des impies. »

XXXV. Dieu est patient, afin de nous donner le temps de nous repentir et de nous corriger.

Dans l'Écclésiastique de Salomon : « Ne dis pas : J'ai péché : que m'est-il arrivé de funeste ? Le Très-Haut est un créancier patient. » De même Paul aux Romains : « Est-ce que vous méprisez les richesses de sa bonté, de sa patience et de sa longue tolérance ? Ignorez-vous que la bonté de Dieu vous invite à la pénitence ? Et cependant, par votre dureté et par l'impénitence de votre cœur, vous amassez un trésor de colère pour le jour de la colère et de la manifestation du juste jugement de Dieu, qui rendra à chacun selon ses œuvres. »

XXXVI. Une femme ne doit point se parer à la manière du siècle.

Dans l'Apocalypse : « Et un des sept anges qui portaient les sept coupes, vint et me parla, en disant : Viens, je te montrerai la condamnation de la grande prostituée, qui est assise sur les grandes eaux, avec laquelle les rois de la terre se sont corrompus. Et je vis une femme assise sur une bête. Et la femme était vêtue de pourpre et d'écarlate, parée d'or, de pierres précieuses et de perles, portant en sa main un vase plein de l'abomination et de l'impureté de la fornication de toute la terre. » De même à Timothée : « Que les femmes soient vêtues d'une manière honnête ; qu'elles se parent de modestie et de chasteté, et non avec des cheveux frisés, des ornemens d'or, des perles et des habits somptueux, mais comme il convient à des femmes qui montrent par leurs bonnes œuvres la piété dont elles font profession. » De même dans l'Épître de Pierre aux habitants du Pont : « Que la femme ne se pare point au dehors par des ornemens d'or, ni par la beauté des vêtements ; mais qu'elle s'orne au-dedans par la pureté du cœur. » Et encore dans la Genèse : « Thamar se couvrit de son voile, et se para richement. Juda, l'ayant aperçue, crut que c'était une femme de mauvaise vie. »

XXXVII. Un fidèle ne doit s'exposer à être puni pour d'autres crimes que pour le crime de son nom.

Dans l'Épître de Pierre aux habitants du Pont : « Qu'aucun

de vous ne souffre comme meurtrier, ou comme voleur, ou comme calomniateur, ou comme un homme qui convoite le bien d'autrui, mais seulement comme Chrétien. »

XXXVIII. Un serviteur de Dieu doit toujours avoir le cœur pur, afin de ne point tomber entre les mains de la justice du siècle.

Dans l'Épître de Paul aux Romains : « Voulez-vous n'avoir point à craindre la puissance ? Faites le bien, et vous en recevrez des louanges. »

XXXIX. Jésus-Christ nous a donné l'exemple pour bien vivre.

Dans l'Épître de Pierre aux habitants du Pont : « Jésus-Christ a souffert pour nous, vous laissant son exemple, afin que vous marchiez sur ses pas, lui qui n'a commis aucun péché, et dans la bouche duquel le mensonge n'a pas été trouvé. Quand on le maudissait, il ne répondait point par des injures. Quand on le maltraitait, il ne menaçait point ; mais il s'abandonnait au pouvoir de celui qui le jugeait injustement. » De même Paul aux Philippiens : « Lui qui ayant la nature de Dieu, n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation de s'égaliser à Dieu, et qui s'est cependant anéanti lui-même, en prenant la nature d'esclave, en se rendant semblable aux hommes, et paraissant tel que les autres hommes. Il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a élevé et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu, son père. » De même dans l'Évangile selon Jean : « Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, votre Seigneur et votre maître, vous devez, vous aussi, vous laver les pieds les uns aux autres ; car je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez vous-mêmes comme je vous ai fait. »

XL. Il ne faut agir ni avec ostentation, ni avec bruit.

Dans l'Évangile selon Matthieu : « Que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre droite, afin que votre aumône soit

dans le secret ; et votre Père, qui voit dans le secret, vous le rendra. » De même encore : « Lorsque vous faites l'aumône, ne sonnez pas de la trompette devant vous, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les places publiques, pour être honorés des hommes. En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. »

**XXI.** Ne point parler sans réflexion, ni avec une folle gaité.

Dans l'Épître de Paul aux Ephésiens : « Qu'on n'entende pas même parler parmi vous de parole déshonnête, ni de folle gaité. »

**XXII.** La foi est utile à tout, et la mesure de notre puissance n'est que la mesure de notre foi.

Dans la Genèse : « Abraham crut, et sa foi lui fut imputée à justice. » De même dans Isaïe : « Si vous ne croyez pas, vous ne comprendrez pas. » De même dans l'Évangile selon Matthieu : « Homme de peu de foi, pourquoi doutez-vous ? » Dans le même Évangile : « Si vous aviez de la foi comme un grain de senevé, vous diriez à cette montagne : « Passe d'ici là ; et elle passerait, et rien ne vous serait impossible. » De même dans l'Évangile selon Marc : « Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous le recevrez et il vous sera accordé. » Et ailleurs : « Tout est possible à celui qui croit. » Dans Abacuc : « Le juste vit de ma foi. » De même nous voyons dans Daniel qu'Ananias, Azarias et Misahel, sont délivrés des flammes pour avoir cru à Dieu. »

**XXIII.** Celui qui croit véritablement peut obtenir à l'heure même ce qu'il demande.

Dans les Actes des apôtres : « Voilà de l'eau : qu'est-ce qui empêche que je ne sois baptisé ? Alors Philippe lui dit : Vous le pouvez, si vous croyez de tout votre cœur. »

**XXIV.** Lorsque les Chrétiens ont entre eux quelque différend, ils ne doivent point aller trouver le juge païen.

Dans la première Épître de Paul aux Corinthiens : « Comment se trouve-t-il quelqu'un parmi vous qui, ayant un différend avec son frère, ose l'appeler en jugement devant les mé-

chants et les infidèles, et non pas devant les saints ? Ne savez-vous pas que les saints doivent un jour juger le monde ? » Et ailleurs : « C'est déjà une faute en vous que d'avoir des procès les uns contre les autres ; pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt qu'on vous fasse tort ? pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt quelque perte ? Mais c'est vous qui faites le tort et qui causez la perte, et cela à l'égard de vos propres frères. Ne savez-vous pas que ceux qui commettent l'injustice ne seront point héritiers du royaume de Dieu ? »

XLX. L'espérance a en vue les biens à venir ; conséquemment la foi doit attendre avec patience ce qui nous a été promis.

Dans l'Épître de Paul aux Romains : « Nous ne sommes sauvés qu'en espérance ; or, quand on voit ce que l'on a espéré, ce n'est pas de l'espérance ; car, comment espérerait-on ce que l'on voit déjà ? Si nous espérons ce que nous ne voyons pas encore, nous l'attendons par la patience. »

XLVI. La femme doit garder le silence dans l'Église.

Dans la première Épître de Paul aux Corinthiens : « Que les femmes se taisent dans les Églises. Si elles veulent s'instruire de quelque chose, qu'elles le demandent à leurs maris dans la maison. » De même à Timothée : « Que les femmes écoutent les instructions en silence, et dans une entière soumission. Je ne permets point aux femmes d'enseigner, ni de prendre autorité sur leurs maris, mais je leur ordonne de rester dans le silence. Car Adam a été formé le premier, et Eve ensuite ; et ce n'est point Adam qui a été séduit, mais la femme qui l'a été. »

XLVII. Si nous sommes dans l'affliction, et si nous ne sentons pas l'assistance de Dieu en toutes choses, il ne faut l'imputer qu'à nos prévarications.

Dans Osée : « Enfants d'Israël, écoutez la parole du Seigneur : Le Seigneur va entrer en jugement avec les habitants de cette contrée, parce qu'il n'y a ni vérité, ni miséricorde, ni science de Dieu sur la terre. Les blasphèmes, les mensonges, l'homicide, le vol, l'adultère, ont inondé la terre, et le sang s'est mêlé au sang. C'est pourquoi la terre pleurera. Tout ce

qui l'habite languira, et les animaux des champs, et les reptiles de la terre, et les oiseaux du ciel, et les poissons de la mer, afin que personne ne me juge et ne me blâme. » Même langage dans Isaïe : « Le bras du Seigneur n'est pas raccourci et peut encore sauver ; son oreille n'est point appesantie, et peut encore entendre. Mais vos crimes vous ont séparés de Dieu ; vos péchés vous ont voilé sa face, et il ne vous exauce plus. Vos mains sont souillées de sang ; vos lèvres ont proféré le mensonge et votre langue ne fait entendre que l'iniquité. Qui invoque la justice ? qui juge avec vérité ? Tous se confient au néant, et ne disent que des choses vaines : ils ont conçu le mal et enfanté l'iniquité. » De même dans Sophonie : « Je dépouillerai la face de la terre, dit le Seigneur ; j'enlèverai les hommes et les troupeaux, les oiseaux du ciel et les poissons de la mer ; je ferai disparaître les impies de la face de la terre. »

XLVIII. Il ne faut pas prêter à usure.

Dans le Psaume XIV : « Celui qui ne donne point son argent à usure, et ne reçoit point de présents contre l'innocent, celui-là ne sera point ébranlé dans l'éternité. » De même dans Ezéchiel : « Le juste ne contriste personne ; il rend à son débiteur son gage ; il ne ravit rien par violence ; il donne son pain à celui qui a faim ; il couvre de ses vêtements celui qui est nu ; il ne prête point à usure. » De même dans le Deutéronome : « Vous ne prêterez à usure à votre frère, ni argent, ni la semence qui doit le nourrir. »

XLIX. Il faut aimer même ses ennemis.

Dans l'Evangile selon Luc : « Si vous aimez ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura-t-on ? Car les pécheurs aiment aussi ceux qui les aiment. » De même dans l'Evangile selon Matthieu : « Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et sur les injustes. »

L. Il ne faut point profaner le sacrement de la foi.

Dans les Proverbes de Salomon : « Ne parle point aux oreil-

les de l'insensé ; car, après t'avoir entendu, il méprisera la sagesse de tes discours. » De même dans l'Évangile selon Matthieu : « Ne donnez point ce qui est saint aux chiens ; et ne jetez point vos perles devant les porceaux ; de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, et que, se retournant contre vous, ils ne vous déchirent. »

LI. Personne ne doit se glorifier quand il fait le bien.

Dans l'Écclésiastique de Salomon : « Ne t'élève pas à cause de tes œuvres. » De même dans l'Évangile selon Luc : « Qui de vous ayant un serviteur laboureur ou berger, lui dit, quand il revient des champs : Viens ici, et mets-toi à table ? Ne lui dira-t-il pas plutôt : Apprête-moi à souper ; ceins-toi, et sers-moi jusqu'à ce que j'aie mangé et bu ; après cela, tu mangeras et tu boiras toi-même. Et aura-t-il de la reconnaissance pour ce serviteur d'avoir fait ce qu'il lui a commandé ? Ainsi, vous, quand vous aurez fait tout ce qui vous a été commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles, nous avons fait ce que nous avons dû faire. »

LII. Il est en notre liberté de croire ou de ne pas croire.

Dans le Deutéronome : « Voilà que j'ai placé devant toi la vie et la mort, le bien et le mal. Choisis la vie, afin que tu vives. » De même dans Isaïe : « Si vous voulez, et si vous écoutez ma voix, vous jouirez des biens de la terre. Si, au contraire, indociles et rebelles, vous ne m'écoutez pas, le glaive vous dévorera. Le Seigneur a parlé. » De même dans l'Évangile selon Luc : « Le royaume de Dieu est en vous-mêmes. »

LIII. L'on ne peut pénétrer dans les secrets de Dieu ; par conséquent notre foi doit être simple.

Dans la première Épître de Paul aux Corinthiens : « Nous ne voyons Dieu maintenant que comme dans un miroir ; mais alors nous le verrons face à face. Je ne le connais qu'imparfaitement ; mais alors je le connaîtrai comme je suis moi-même connu de lui. » De même dans la sagesse de Salomon : « Cherchez-le dans la simplicité du cœur. » Et encore : « Celui qui marche dans la simplicité, marche dans la confiance. » Et encore : « Ne recherche point ce qui est trop au-dessus de toi,

et ne sonde pas ce qui est plus fort que toi. » Dans le même Salomon : « Ne sois pas trop juste, et ne raisonne pas plus qu'il ne le faut. » De même dans Isaïe : « Malheur à ceux qui sont trop subtils en eux-mêmes ! » De même dans les Machabées : « Daniel fut délivré de la gueule des lions à cause de sa simplicité. » De même dans l'Épître de Paul aux Romains : « O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables ! Qui a connu les desseins de Dieu ? ou qui est entré dans le secret de ses conseils ? ou qui lui a donné le premier pour en attendre la récompense ? Tout est de lui, tout est par lui, tout est en lui. A lui soient honneur et gloire dans tous les siècles ! » De même à Timothée : « Evitez les questions vaines et inutiles, sachant qu'elles engendrent les contestations. Or, il ne faut pas qu'un serviteur de Dieu dispute, mais il doit être modéré envers tout le monde. »

LIV. Personne n'est exempt de souillures ni de péchés.

Dans Job : « Qui est exempt de souillures ? Pas un seul homme, n'eût-il vécu qu'un jour sur la terre. » De même dans le Psaume L : « J'ai été conçu dans l'iniquité, et ma mère m'a enfanté dans le péché. » De même dans l'Épître de Jean : « Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous. »

LV. Ce n'est point aux hommes, mais à Dieu qu'il faut plaire.

Dans le Psaume LII : « Ceux qui cherchent à plaire aux hommes tomberont dans la confusion, parce que le Seigneur les a méprisés. » De même dans l'Épître de Paul aux Galates : « Si je cherchais à plaire aux hommes, je ne serais pas le serviteur de Jésus-Christ. »

LVI. Rien de ce qui se fait n'échappe à Dieu.

Dans la Sagesse de Salomon : « L'œil de Dieu regarde partout les bons et les méchants. » De même dans Jérémie : « Suis-je le Dieu de près, et ne suis-je plus le Dieu de loin ? Si un homme se cache dans les ténèbres, ne le verrai-je pas ! Est-ce que je ne remplis pas le ciel et la terre, dit le Seigneur ? » De

même au premier livre des Rois : « L'homme voit le visage, et Dieu le fond des cœurs. » De même dans l'Apocalypse : « Et toutes les Eglises sauront que je sonde les reins et les cœurs, et que je rendrai à chacun de vous selon ses œuvres. » De même dans le Psaume XVIII : « Qui peut comprendre les égarements du cœur? Purifiez-moi, Seigneur, de mes fautes cachées. » De même dans la seconde Epître de Paul aux Corinthiens : « Nous devons tous comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun reçoive ce qui est dû aux bonnes ou aux mauvaises actions qu'il aura faites pendant qu'il était revêtu de son corps. »

**LVII.** Dieu châtie le fidèle, mais pour le sauver.

Dans le Psaume CXVII : « Le Seigneur m'a châtié avec sévérité, mais il ne m'a point laissé en proie à la mort. » De même encore dans le Psaume LXXXVIII : « Je visiterai leurs crimes avec la verge et leurs prévarications avec les fléaux ; mais je ne leur retirerai point ma miséricorde. » De même dans Malachie : « Et il sera assis, fondant et épurant l'argent ; et il purifiera les enfants de Lévi. » De même dans l'Evangile : « Tu ne sortiras point d'ici que tu n'aies payé jusqu'à la dernière obole. »

**LVIII.** La mort ne doit affliger personne, puisque la vie est pleine de labeurs et de périls, tandis que l'on trouve dans la mort la paix et l'assurance de la résurrection.

Dans la Genèse : « Le Seigneur dit à Adam : Parce que tu as écouté la voix de ta femme et que tu as mangé du fruit de l'arbre dont je t'avais ordonné de ne pas manger, la terre sera maudite dans toutes tes œuvres ; elle ne produira pour toi que des épines et des chardons, et tu te nourriras de l'herbe de la terre. Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes dans la terre dont je t'ai tiré ; car tu es poussière, et tu retourneras dans la poussière. » Et au même livre : « Enoch fut agréable à Dieu ; puis il ne parut plus, parce que Dieu l'enleva. » Et dans Isaïe : « Toute chair n'est que de l'herbe, et sa beauté ressemble à la fleur des champs. L'herbe se sèche, et la fleur tombe ; mais la parole du Seigneur demeure éternel-

lement. » Dans Ezéchiel : « Ils disent : Nos os ont séché , notre espérance s'est évanouie , et nous avons été moissonnés. C'est pourquoi prophétise et dis-leur : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : J'ouvrirai vos tombeaux et je vous tirerai de vos sépulcres , et je vous conduirai dans la terre d'Israël. Je répandrai mon esprit sur vous , et vous vivrez ; et je vous ferai reposer en votre terre , et vous saurez que c'est moi , le Seigneur , qui ai parlé et fait , dit le Seigneur Dieu. » De même dans la Sagesse de Salomon : « Il a été enlevé , de peur que le mal ne changeât son cœur ; car son âme était agréable à Dieu. » De même dans le Psaume LXXXIII : « Que vos tabernacles sont aimables , Seigneur Dieu des armées ! mon âme aspire au parvis du Seigneur , et se hâte d'y entrer. » Et dans l'Épître de Paul aux Thessaloniciens : « Nous ne voulons pas , mes frères , que vous ignoriez ce qui regarde les morts , de peur que vous ne vous abandonniez à la tristesse , comme les autres hommes qui n'ont point d'espérance. En effet , si nous croyons que Jésus est mort et ressuscité , nous devons croire aussi que Dieu amènera avec Jésus ceux qui sont morts avec lui. »

De même dans la première Épître aux Corinthiens : « Insensé que vous êtes , ce que vous semez ne prend point vie , s'il ne meurt auparavant. » Et encore : « Entre les étoiles , l'une est plus éclatante que l'autre. Il en est de même de la résurrection des morts. Le corps est semé dans la corruption , et il ressuscitera incorruptible ; il est semé dans l'ignominie , et il ressuscitera dans la gloire ; il est semé dans la faiblesse , et il ressuscitera dans la force ; il est semé corps animal , et il ressuscitera corps spirituel. » Et ailleurs. « Il faut que ce corps corruptible soit revêtu d'incorruptibilité , et que ce corps mortel soit revêtu d'immortalité. Et après que ce corps mortel aura été revêtu d'immortalité , cette parole de l'Écriture sera accomplie : La mort a été absorbée par la victoire. O mort , où est ta victoire ? ô mort , où est ton aiguillon ? » De même dans l'Évangile selon Jean : « Mon Père , je désire que là où je suis , ceux que vous m'avez donnés soient aussi avec moi , afin qu'ils contemplent la gloire que vous m'avez donnée avant la création

du monde. » De même dans Luc : « Seigneur, laissez aller maintenant votre serviteur en paix, selon votre parole, car mes yeux ont vu votre salut. » De même dans Jean : « Si vous m'aimez, vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père, car mon Père est plus grand que moi. »

LIX. Des idoles que les Gentils prennent pour des dieux.

Dans la sagesse de Salomon : « Ils ont cru des dieux toutes les idoles des nations, qui n'ont point d'yeux pour voir, point de narines pour respirer, point d'oreilles pour entendre, point de doigts pour toucher, point de pieds pour marcher ; car un homme a fait les idoles, et celui qui a reçu l'esprit les a formées. Nul homme n'a le pouvoir de faire un dieu semblable à lui ; mortel, avec ses mains iniques, il forme un ouvrage mort. Il vaut mieux que ceux qu'il adore, parce qu'il vit quelque temps, quoiqu'il soit mortel ; mais ces idoles n'ont jamais vécu. » Au même livre : « En considérant les œuvres, ils n'ont pas connu quel était l'ouvrier. Mais le feu, le vent, l'air, la multitude des étoiles, l'abîme des eaux, le soleil, la lune, voilà ceux qu'ils ont estimés les arbitres du monde. Si, entraînés par leur beauté, ils les ont crus des dieux, qu'ils apprennent combien est plus beau leur dominateur ; et s'ils ont admiré la force et le pouvoir des créatures, qu'ils comprennent par là combien est plus puissant et plus fort celui qui les a faites. » De même dans le Psaume CXIII : « Les idoles des nations ne sont que de l'or et de l'argent, ouvrage de la main des hommes. Elles ont une bouche, et ne parlent point ; des yeux, et ne voient point ; elles ont des oreilles, et n'entendent pas ; elles ont des narines, et ne sentent pas ; leur gosier ne rend pas de son. Qu'ils deviennent semblables aux idoles, et ceux qui les font, et ceux qui se confient en elles ! » De même dans le Psaume XCV : « Tous les dieux des nations ne sont que de vains simulacres ; mais Jéhova a fait les dieux. »

De même dans l'Exode : « Vous ne vous ferez point des dieux d'argent ni d'or. » Et ailleurs : « Tu ne te feras aucune idole, ni aucune ressemblance. » Dans Jérémie : « Voici ce que dit le Seigneur : Gardez-vous de marcher dans les voies des

nations, et ne craignez pas les signes du ciel que les nations redoutent ; car les lois de ces peuples sont vaines. La main d'un ouvrier habile a coupé du bois dans la forêt avec la hache ; elle l'a couvert d'or et d'argent, et l'a affermi avec des marteaux et des clous, pour qu'il ne soit pas ébranlé. On apporte en monceaux l'argent de Tharsis et l'or de Moab ; tout cela est l'ouvrage de l'artisan. On le couvre de vêtements d'hyacinthe et de pourpre. Pour que ces dieux marchent, il faut les porter, parce qu'ils ne sauraient se mouvoir. Ne les craignez point : ils ne peuvent vous faire de mal, et le bien n'est pas en eux. Dites-leur : Les dieux qui n'ont point créé le ciel et la terre disparaissent de la terre, et on ne les verra plus sous le ciel. Le ciel les a en horreur, et il les a repoussés avec dégoût, dit le Seigneur. Mon peuple s'est abandonné à ses prévarications. Ils ont délaissé la source d'eau vive, et ils se sont creusés des citernes sans fond qui ne peuvent garder l'eau. Ta malice te saisira, ta haine s'élèvera contre toi. Comprends et vois combien il est funeste et amer de m'avoir abandonné, dit le Seigneur ton Dieu, et de n'avoir plus espéré en moi, dit le Seigneur ton Dieu. Dès le commencement, tu as brisé mon joug et rompu tes liens ; tu as dit : Je n'obéirai pas ; mais j'irai sur les collines les plus élevées, sur les plus hautes montagnes, parmi les bois les plus épais. Là, je m'abandonnerai à toutes mes fornications. Ils ont dit au bois : Tu es mon père, et à la pierre : Tu m'as engendré. Alors ils ont détourné de moi leurs regards avec mépris. »

Dans Isaïe : « Le dragon est tombé, il a été anéanti. Les dieux qu'ils se sont taillés étaient semblables aux animaux stupides. Vous les emporterez, avec des liens au cou, dans la fatigue, la faim et l'épuisement. » Et ailleurs : « Malgré leur nombre, ils ne pourront échapper à la guerre ; tu les as emmenés avec toi en captivité. » Et dans Isaïe : « A qui m'avez-vous fait semblable ? Voyez et reconnaissez quelle fut votre erreur, lorsque, prodiges de vos richesses, vous avez tiré l'or de vos sacs et pesé l'argent dans vos balances. Des artisans ont fait un dieu de leurs mains ; et l'on se prosterne, et on l'adore. On le

porte, on le place en un sanctuaire ; il reste immobile, et cependant on l'implore ; il ne répond pas, il ne délivre pas des afflictions. » Dans Jérémie : « C'est le Seigneur qui a fait le ciel et la terre par sa puissance, le Seigneur qui a affermi l'univers par sa sagesse, et qui, dans sa prudence, a étendu les cieux. A sa voix, les eaux s'amassent dans le ciel ; il fait monter les nuées des extrémités de la terre ; il convertit les éclairs en pluie, et il tire les vents de ses arsenaux. Tout homme devient fou par la science ; tout forger est confus de son idole, parce que leurs statues ne sont que néant, et que l'esprit n'est pas en eux. Vanité, voilà toutes les œuvres qu'ils se forgent ; ils périront au temps de la visite du Seigneur. »

Et dans l'Apocalypse : « Le sixième ange sonna de la trompette. J'entendis une voix qui sortait des quatre coins de l'autel d'or qui est devant Dieu. Elle dit au sixième ange qui avait la trompette : Déliez les quatre anges qui sont liés sur le grand fleuve de l'Euphrate. Et aussitôt furent déliés les quatre anges qui étaient prêts pour l'heure, le jour, le mois et l'année, où ils devaient tuer la troisième partie des hommes. Et le nombre des cavaliers était de deux cents millions ; et j'en entendis le nombre. Et les chevaux me parurent ainsi dans la vision : ceux qui les montaient avaient des cuirasses de feu, d'hyacinthe et de soufre ; les têtes des chevaux étaient comme des têtes de lions ; et de leur bouche il sortait du feu, de la fumée et du soufre. Et par ces trois fléaux, le feu, la fumée et le soufre qui sortaient de leur bouche, la troisième partie des hommes fut tuée. Car la puissance de ces chevaux est dans leur bouche et dans leurs queues, parce que leurs queues ressemblent à des serpents, et elles ont des têtes dont elles blessent. Et les autres hommes, qui ne furent point tués par ces plaies, ne se repentirent point des œuvres de leurs mains, et ne cessèrent pas d'adorer les démons, les idoles d'or, d'argent, d'airain, de pierre et de bois, qui ne peuvent ni voir, ni entendre, ni marcher. Et ils ne firent point pénitence de leurs homicides. » Au même livre encore : « Et un troisième ange suivit ceux-ci, criant à haute voix : Celui qui adorera la bête et son image, et

qui portera son caractère sur son front ou dans sa main, celui-là boira le vin pur de la colère de Dieu, et il sera tourmenté dans le feu et dans le soufre devant les saints anges et en présence de l'Agneau; et la fumée de leurs tourments s'élèvera dans les siècles des siècles.»

LX. Se tenir en garde contre la concupiscence des aliments.

Dans Isaïe : « Mangeons et buvons ; car nous mourrons demain. Ce péché ne vous sera point pardonné jusqu'à ce que vous mouriez. » De même dans l'Exode : « Le peuple s'assit pour boire et pour manger ; puis il se leva pour se divertir. » Paul, dans sa première Epître aux Corinthiens : « Le manger n'est pas ce qui nous rend agréables à Dieu ; car, si nous mangions, nous n'avons rien de plus devant lui, ni rien de moins ; si nous ne mangeons pas. » Et ailleurs ! « Lorsque vous vous assemblez pour manger, attendez vous les uns les autres. Si quelqu'un a faim, qu'il mange chez lui, afin que vous ne vous assemblez pas pour votre condamnation. » De même aux Romains : « Le royaume de Dieu ne consiste pas dans le boire et dans le manger, mais dans la justice, dans la paix et dans la joie que donne le Saint-Esprit. » Dans l'Evangile selon Jean : « J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas. Ma nourriture est que je fasse la volonté de celui qui m'a envoyé, afin d'accomplir son œuvre. »

LXI. Fuir le désir de posséder et la concupiscence des richesses.

Dans l'Ecclésiastique de Salomon : « Celui qui aime l'argent ne sera point rassasié par l'argent. » De même dans les Proverbes : « Celui qui cache le froment est maudit du peuple ; au contraire, celui qui ouvre ses greniers recevra sa bénédiction. » De même dans Isaïe : « Malheur à vous qui joignez toujours à vos maisons une maison nouvelle, et qui étendez vos champs sans mesure, dérobant toujours quelque chose au prochain ! Voulez-vous donc habiter seuls au milieu de la terre ? » De même dans Sophonie : « Ils élèveront des maisons, et ils ne les habiteront pas ; ils planteront des vignes, et ils n'en boiront

pas le vin , parce que le grand jour de Jéhova est proche. » De même dans l'Évangile selon Luc : « Que sert à l'homme de gagner l'univers tout entier, et de se perdre soi-même ? » Et ailleurs : « Le Seigneur lui dit : Insensé , cette nuit-là même, ton âme te sera redemandée. A qui appartiendront tous ces trésors que tu as amassés ? Et ailleurs : ? « Souvenez-vous que vous avez reçu les biens pendant votre vie, et Lazare les maux ; or, maintenant celui-ci est dans la joie, et vous dans les supplices. » Dans les Actes des apôtres : « Or, Pierre lui dit : Je n'ai ni or, ni argent ; mais ce que j'ai, je vous le donne. Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, levez-vous, et marchez. Et l'ayant pris par la main droite, il le leva. » De même dans la première Épître à Timothée : « Nous n'avons rien apporté en ce monde, et il est certain que nous ne pouvons non plus en rien emporter. Ayant donc de quoi nous nourrir et de quoi nous couvrir, nous devons être contents ; mais ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans le piège du diable, et en plusieurs désirs inutiles et pernicieux, qui précipitent les hommes dans l'abîme de la perdition et de la damnation ; car la cupidité est la racine de tous les maux. Quelques-uns, en se laissant posséder par elle, se sont égarés de la foi et se sont jetés dans de grandes douleurs. »

LXII. Il ne faut point se marier avec des Gentils.

Dans Tobie : « Prenez une femme dans la famille de vos pères, et n'épousez point une étrangère qui ne soit pas de la tribu de vos pères. » De même dans la Genèse, Abraham envoie son serviteur chercher Rébecca, qui était de sa famille, pour la faire épouser à son fils Isaac. De même, dans Esdras, l'on voit que Dieu ne cessa d'affliger les Juifs, livrés à ses fléaux, que lorsqu'ils eurent abandonné les femmes étrangères avec les enfants qu'ils en avaient eus. De même dans la première Épître de Paul aux Corinthiens : « La femme est liée à la loi du mariage tant que son mari est vivant ; mais, si son mari meurt, elle est libre. Qu'elle se marie à qui elle voudra, pourvu que ce soit dans le Seigneur ; mais elle sera plus heureuse, si elle demeure veuve. » Et ailleurs : « Ne savez-vous pas que vos corps

sont les membres de Jésus-Christ ? Arracherai-je donc à Jésus-Christ ses propres membres, pour en faire les membres d'une prostituée ? à Dieu ne plaise ! Ne savez-vous pas que celui qui se joint à une prostituée devient un même corps avec elle ? Ceux qui étaient deux ne seront plus qu'une chair ; mais celui qui adhère au Seigneur est un même esprit avec lui. » De même dans la seconde Epître aux Corinthiens : « Ne vous unissez point avec les infidèles ; quel lien peut-il y avoir entre la justice et l'iniquité ? quelle union entre la lumière et les ténèbres ? » De même, au troisième livre des Rois, il est dit de Salomon : « Les femmes étrangères dépravèrent son cœur et l'attirèrent à leurs dieux. »

**LXIII.** La fornication est un grand péché.

Paul, dans sa première Epître aux Corinthiens : « Tout autre péché, commis par l'homme, est hors du corps ; mais celui qui commet la fornication, pèche contre son propre corps. Vous n'êtes plus à vous-mêmes ; vous avez été achetés d'un grand prix. Glorifiez Dieu, et portez-le dans votre corps. »

**LXIV.** Quelles sont les choses charnelles qui donnent la mort ? quelles sont les choses spirituelles qui donnent la vie ?

Paul aux Galates : « La chair s'élève contre l'esprit, et l'esprit contre la chair. Ils sont l'un et l'autre dans une guerre assidue, en sorte que vous ne faites pas les choses que vous voudriez. Or, il est aisé de connaître les œuvres de la chair : ce sont l'adultère, la fornication, l'impureté, la luxure, l'idolâtrie, les empoisonnements, les dissensions, les inimitiés, les jalousies, les animosités, les querelles, les divisions, les hérésies, les envies, les meurtres, les ivrogneries, les débauches, et autres crimes semblables. Je vous l'ai déjà dit, ceux qui les commettent ne posséderont point le royaume de Dieu. Mais les fruits de l'esprit sont la charité, la joie, la paix, la patience, l'humanité, la bonté, la longanimité, la douceur, la foi, la modestie, la tempérance, la chasteté. Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses passions et ses désirs déréglés. »

**LXV.** Tous les péchés sont effacés dans le baptême.

Dans la première Epître de Paul aux Corinthiens : « Ni les fornicateurs , ni les idolâtres , ni les adultères , ni les efféminés , ni les abominables , ni les voleurs , ni les avarés , ni les méditants , ni les ravisseurs du bien d'autrui , ne seront héritiers du royaume de Dieu. C'est ce que vous avez été autrefois ; mais vous avez été lavés , vous avez été sanctifiés au nom de notre Seigneur Jésus-Christ , et par l'esprit de notre Dieu. »

LXVI. Il faut respecter la discipline de Dieu dans les commandements de l'Eglise.

Dans Jérémie : « Alors je vous donnerai des pasteurs selon mon cœur , et ils nourriront mes brebis de science et de sagesse. » De même dans les Proverbes de Salomon : « Mon fils , ne négligez point la loi de Dieu , et ne vous découragez point , lorsqu'il vous châtie ; car Dieu châtie celui qu'il aime. » De même au second Psaume : Gardez la loi , de peur que le Seigneur ne s'irrite , et que vous ne vous écartiez de la voie droite. Quand sa colère s'allumera sur vous , heureux tous ceux qui auront mis leur confiance dans le Seigneur ! » De même au Psaume XLIX : « Dieu dit au pécheur : Est-ce à toi qu'il appartient de publier mes décrets ? pourquoi ta bouche annonce-t-elle mon alliance ? Tu hais l'ordre , et tu as rejeté ma parole derrière toi. » De même dans la Sagesse de Salomon : « Malheureux celui qui rejette la sagesse et la règle ! »

LXVII. Il avait été prédit que la saine doctrine serait méprisée.

Paul , dans sa seconde Epître à Timothée : « Un jour viendra que les hommes ne supporteront plus la saine doctrine , et qu'ils auront recours à une foule de docteurs selon leurs désirs , qui chatouilleront leur orgueil ; et ils fermeront l'oreille à la vérité , pour l'ouvrir complaisamment à des fables. »

LXVIII. Il faut s'éloigner de ceux qui vivent dans le désordre , et contrairement à la loi.

Paul aux Thessaloniens : « Nous vous ordonnons , au nom de Jésus-Christ , que vous ayez à vous séparer de tous ceux d'entre nos frères qui se conduisent d'une manière déréglée , et non selon la tradition qu'ils ont reçue de nous. » De même dans

le Psaume XLIX : « Quand tu voyais un séducteur, tu courais à lui, et tu as partagé l'héritage des adultères. »

LXIX. Le royaume de Dieu ne réside ni dans la sagesse du monde, ni dans l'éloquence, mais dans la foi de la croix et dans la pureté de la vie.

Dans la première Epître de Paul aux Corinthiens : « Le Christ m'a envoyé pour annoncer l'Évangile, mais non pas avec l'artifice des discours, afin de ne point anéantir la croix de Jésus-Christ. Car la prédication de la croix est une folie pour ceux qui se perdent, mais, pour ceux qui se sauvent, elle est la vertu de Dieu. Voilà pourquoi il est écrit : Je perdrai la sagesse des sages, et je rejetterai la science des savants. Que sont devenus les sages ? que sont devenus les docteurs de la loi ? que sont devenus les esprits curieux des sciences du siècle ? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse de ce monde ? En effet, Dieu voyant que le monde, avec sa sagesse, ne l'avait point connu dans sa sagesse, il lui a plu de sauver par la folle de la prédication ceux qui croiraient. Les Juifs demandent des miracles, et les Gentils cherchent la sagesse. Pour nous, nous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est un scandale pour les Juifs et une folie pour les Gentils ; mais qui est la force de Dieu et la sagesse de Dieu, pour ceux qui sont appelés soit Juifs, soit Gentils. » Et plus loin : « Que personne ne se trompe soi-même ; si quelqu'un parmi vous paraît sage selon le monde, qu'il devienne insensé pour être sage ; car la sagesse de ce monde est une folie aux yeux de Dieu, selon qu'il est écrit : « Je surprendrai les sages par leurs propres artifices. » Et ailleurs : « Le Seigneur pénètre les pensées des sages, et il en connaît la vanité. »

LXX. Obéir à son père et à sa mère.

Dans l'Épître de Paul aux Ephésiens : « Enfants, obéissez à vos parents selon la loi du Seigneur ; car cela est juste. Honorez votre père et votre mère (c'est le premier des commandements auxquels Dieu ait joint une promesse), afin que vous soyez heureux et que vous viviez longtemps sur la terre. »

LXXI. Les pères ne doivent pas maltraiter leurs enfants.

**Dans l'Épître aux Ephésiens :** « Et vous , pères , ne provoquez point vos enfants à la colère ; mais élevez-les en les corrigeant et en les instruisant selon le Seigneur. »

**LXXII.** Lorsque les serviteurs ont embrassé la foi, ils doivent servir plus fidèlement leurs maîtres selon la chair.

**Dans la même Épître de Paul aux Ephésiens :** « Serviteurs , obéissez avec crainte et respect à ceux qui sont vos maîtres selon la chair, comme à Jésus-Christ même. Ne les servez pas seulement lorsqu'ils ont l'œil sur vous , comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes , mais servez-les comme il convient à des serviteurs de Dieu.

**LXXIII.** Leurs maîtres doivent aussi les traiter avec plus de douceur.

**Au même passage :** « Et vous , maîtres , usez-en de même à leur égard , ne les traitant point avec rigueur et avec menaces, sachant que vous avez les uns et les autres un maître commun qui est dans le ciel , qui n'aura point d'égard à la condition des personnes. »

**LXXIV.** Il faut rendre honneur aux veuves d'une vertu éprouvée.

**Dans la première Épître de Paul à Timothée :** « Honorez les veuves qui sont vraiment veuves ; car une veuve qui vit dans les délices est morte, quoiqu'elle semble vivante. » Et ailleurs : « Pour les jeunes veuves , ne les admettez pas. Après avoir vécu avec mollesse , elles secouent le joug de Jésus-Christ , et veulent se remarier, encourageant ainsi la condamnation et rendant vaine leur première foi. »

**LXXV.** Chacun doit prendre soin des siens avant tout, et principalement lorsqu'ils sont fidèles.

**L'apôtre, dans sa première Épître à Timothée :** « Que si quelqu'un n'a pas soin des siens , principalement de ceux de sa maison , il a renoncé à la foi, et il est pire qu'un infidèle. » **Même langage dans Isaïe :** « Partagez votre pain avec celui qui a faim , et ne méprisez point la chair dont vous êtes formés. »

C'est des membres de cette chair qu'il a été dit dans l'Évan-

gile : « S'ils ont appelé le père de famille Bézélzébub, combien plus ses serviteurs ? »

LXXVI. Il ne faut pas accuser témérairement les vieillards.

Dans la première Epître à Timothée : « Tu ne recevras point d'accusation contre un vieillard. »

LXXVII. Il faut reprendre publiquement celui qui fait mal.

Dans la première Epître de Paul à Timothée : « Reprenez devant tout le monde ceux qui pèchent, afin que les autres en soient intimidés. »

LXXVIII. Il faut éviter les entretiens avec les hérétiques.

Dans l'Epître à Tite : « Fuyez celui qui est hérétique, après le premier ou le second avertissement, sachant qu'un tel homme est perverti, et qu'il pèche, étant condamné par son propre jugement. » Même langage dans l'Epître de Jean : « Ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas de nous ; car s'ils eussent été de nous, ils seraient demeurés avec nous. De même encore dans la seconde Epître à Timothée : « Leur doctrine est comme la gangrène, qui répand insensiblement sa corruption. »

LXXIX. L'innocence peut demander avec confiance; elle est sûre d'être exaucée.

Dans l'Epître de Jean : « Si notre cœur ne nous condamne pas, nous pouvons nous approcher de Dieu avec confiance; tout ce que nous demanderons, nous le recevrons de lui. » De même dans l'Evangile selon Matthieu : « Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu ! » De même dans le Psaume XXIII : « Qui montera sur la montagne du Seigneur, ou qui s'arrêtera dans son sanctuaire? Celui qui a les mains innocentes et le cœur pur. »

LXXX. Le démon n'a aucun pouvoir sur l'homme, si Dieu ne le lui donne.

Jésus dit dans l'Evangile selon Jean : « Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous avait été donné d'en haut. » De même au troisième livre des Rois : « Dieu suscita Satan contre Salomon lui-même. » Nous voyons encore dans Job que le dé-

mon ne peut lui faire aucun mal avant que le Seigneur l'ait permis. Dans l'Évangile, le Seigneur permet à Judas de le trahir, en lui disant : « Fais promptement ce que tu fais. » De même dans les Proverbes de Salomon : « Le cœur du Roi est entre les mains de Dieu. »

LXXXI. Il faut payer promptement au mercenaire le salaire qui lui est dû.

Dans le Lévitique : « Le salaire du mercenaire ne dormira point dans ta maison jusqu'au lendemain matin. »

LXXXII. Il ne faut point consulter les devins.

Dans le Deutéronome : « Tu ne consulteras ni les devins, ni les augures. »

LXXXIII. Il ne faut point friser sa chevelure.

Dans le Lévitique : « Vous ne friserez point votre chevelure. »

LXXXIV. Il ne faut point se raser.

« Vous n'altérez point la forme de votre barbe. »

LXXXV. Il faut se lever devant un évêque ou devant un prêtre.

Dans le Lévitique : « Tu te lèveras devant l'ancien, et tu honoreras la personne du prêtre. »

LXXXVI. Il ne faut point faire de schisme, quand même celui qui s'éloigne garderait la même foi et la même tradition.

Dans l'Écclesiastique de Salomon : « Celui qui fend le bois courra des dangers, si le fer lui échappe des mains. » De même dans l'Exode : « L'agneau se mangera en une maison, et vous n'en porterez point la chair au dehors. » De même dans le Psaume CXXXII : « Qu'il est bon, qu'il est doux que les frères habitent ensemble ! » De même dans l'Évangile selon Matthieu : « Qui n'est point avec moi est contre moi ; et qui n'amasse point avec moi, disperse. » De même dans la première Éptre de Paul aux Corinthiens : « Or, je vous conjure, mes frères, au nom de Jésus-Christ notre Seigneur, d'avoir tous un même langage et de ne point souffrir de divisions parmi vous, mais d'être unis tous ensemble dans un même esprit et dans les mêmes sentiments. » De même dans le Psaume LXVII : « C'est

Dieu qui fait habiter dans le même séjour ceux qui sont unis de cœur. »

**LXXXVII.** Les fidèles doivent être tout à la fois simples et prudents.

Dans l'Évangile selon Matthieu : « Soyez prudents comme le serpent , et simples comme la colombe. » Et ailleurs : « Vous êtes le sel de la terre. Si le sel vient à perdre sa force, avec quoi salera-t-on ? Il n'est plus bon à rien qu'à être jeté dehors et à être foulé aux pieds par les hommes. »

**LXXXVIII.** Ne point circonvenir son frère.

Dans la première Épître de Paul aux Thessaloniens : « Tu ne tromperas point ton frère dans tes affaires avec lui , parce que Dieu vengera toutes ces supercheries. »

**LXXXIX.** La fin du monde viendra inopinément.

L'apôtre le déclare : « Le jour du Seigneur viendra comme un voleur de nuit. Car, dans le temps qu'ils diront : Nous sommes en paix et en sécurité , ils seront tout-à-coup surpris par une mort imprévue. » De même dans les Actes des apôtres : « Personne ne peut connaître le temps ou le moment que le Père garde en sa puissance. »

**XC.** Une femme ne doit point quitter son mari ; ou , si elle le quitte, elle ne doit point se remarier.

Dans la première Épître de Paul aux Corinthiens : « Pour ceux qui sont dans le mariage, ce n'est pas moi , mais le Seigneur qui leur fait ce commandement : Que la femme ne se sépare pas de son mari ; si elle s'en sépare, qu'elle reste sans se remarier, ou qu'elle se réconcilie avec son mari. Que le mari de même ne quitte point sa femme. »

**XCI.** Personne n'est tenté au-dessus de ses forces.

Dans la première Épître de Paul aux Corinthiens : « Il ne vous arrivera que des tentations humaines et ordinaires. Dieu est fidèle ; il ne permettra pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces ; mais il vous fera profiter de la tentation ; afin que vous puissiez persévérer. »

**XCII.** Il n'est pas bon de faire tout ce qui est permis.

Paul , dans sa première Épître aux Corinthiens : « Tout est

permis, mais tout n'est pas expédient : tout est permis, mais tout n'édifie pas. »

**XCIII.** Il a été prédit qu'il y aurait des hérésies.

Dans la première Epître de Paul aux Corinthiens : « Il faut qu'il y ait même des hérésies, afin que l'on reconnaisse ceux d'entre vous qui sont d'une vertu éprouvée. »

**XCIV.** Recevoir l'Eucharistie avec crainte et respect.

Dans le Lévitique : « L'homme souillé, qui mangera de la chair d'une victime pacifique offerte au Seigneur, sera exterminé du milieu de son peuple. » De même dans la première Epître aux Corinthiens : « Quiconque mangera le pain ou boira indignement la coupe du Seigneur, sera coupable du crime contre le corps et le sang du Seigneur. »

**XCV.** Il faut fréquenter les hommes de bien et fuir les méchants.

Dans les Proverbes de Salomon : « N'amène pas l'impie dans la demeure des justes. » Dans l'Ecclésiastique du même : « Que les justes soient tes convives. » Et ailleurs : « L'ami fidèle est un remède de vie et d'immortalité. » Et encore : « Eloigne-toi de l'homme qui a le pouvoir de tuer, et tu n'auras pas la crainte de la mort. » Et encore : « Heureux l'homme qui a trouvé un ami vrai, et qui parle de la justice à une oreille attentive ! » Et encore : « Environne tes oreilles d'une hate d'épines, et garde-toi d'écouter la langue perverse. » De même dans le Psaume XVII : « Tu deviendras juste avec le juste, innocent avec l'innocent ; mais, avec le pervers, tu te pervertiras. » De même dans la première Epître de Paul aux Corinthiens : « Les mauvais entretiens corrompent les mœurs. »

**XCVI.** Il faut ajouter les actions aux paroles.

Dans l'Ecclésiastique de Salomon : « Ne sois point prompt à parler, ni lâche et négligent dans les œuvres. » Paul, dans sa première Epître aux Corinthiens : « Le royaume de Dieu ne consiste pas dans les paroles, mais dans l'efficacité des paroles. » De même aux Romains : « Ce ne sont pas ceux qui écoutent la loi qui sont justes aux yeux de Dieu ; mais ce sont ceux qui la pratiquent qui seront justifiés. » De même dans

l'Évangile selon Matthieu : « Celui qui fera et enseignera ainsi, celui-là sera appelé grand dans le royaume des cieux. » Et plus loin : « Tout homme qui écoute mes paroles et les accomplit, sera comparé à un homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre. La pluie est descendue, les fleuves ont roulé, les vents ont soufflé et se sont précipités sur cette maison ; et elle n'est point tombée, parce qu'elle était fondée sur la pierre. Mais tout homme qui écoute mes paroles sans les accomplir, sera semblable à l'insensé qui a bâti sa maison sur le sable. La pluie est descendue, les fleuves ont roulé, les vents ont soufflé et se sont précipités sur cette maison ; et elle est tombée, et sa ruine a été grande. »

XCVII. Se hâter d'embrasser la foi pour arriver au salut.

Dans l'Écclésiastique de Salomon : « Ne tarde point à te convertir au Seigneur, et ne diffère pas de jour en jour ; car sa colère viendra soudain. »

XCVIII. Un catéchumène ne doit plus pécher.

Dans l'Épître de Paul aux Romains : « Ceux qui disent : Faisons le mal pendant qu'il nous arrive du bien, seront justement condamnés. »

XCIX. Le jugement se fera d'après les temps : avant la loi, suivant l'équité ; depuis Moïse, suivant la loi.

Paul aux Romains : « Tous ceux qui ont péché sans la loi périront sans la loi ; et tous ceux qui ont péché dans la loi seront jugés par la loi. »

C. La grâce de Dieu doit être gratuite.

Dans les Actes des apôtres : « Que ton argent périsse avec toi ; car tu as cru que le don de Dieu peut s'acquérir avec de l'argent. De même dans l'Évangile : « Donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement. » Dans l'Évangile selon Jean : « Vous avez fait de la maison de mon Père un lieu de trafic, et de la maison de la prière une caverne de voleurs. » De même dans Isaïe : « Vous tous qui avez soif, venez vers les eaux ; vous qui êtes dans l'indigence, hâtez-vous ; achetez et nourrissez-vous ; venez, vous recevrez sans échange le vin et le lait. » De même dans l'Apocalypse : « Je suis l'alpha et

l'oméga. Je donnerai gratuitement à boire de la fontaine d'eau vive à celui qui a soif. Celui qui vaincra possèdera cet héritage, et je serai son Dieu, et il sera mon fils. »

CI. Le Saint-Esprit est souvent apparu en forme de feu.

Dans l'Exode : « Et tout le Sinaï fumait, parce que Dieu y était descendu au milieu du feu. » De même aux Actes des apôtres : « Et soudain un bruit du ciel se fit entendre, pareil à un vent violent qui s'approche, et il remplit toute la maison où ils étaient assis. Et ils virent comme des langues de feu qui se partagèrent, et elles reposèrent sur chacun d'eux ; et tous furent remplis de l'Esprit-Saint. » De même dans tous les sacrifices que Dieu avait pour agréables, il descendait du ciel une flamme qui consumait l'offrande. Dans l'Exode : « L'ange du Seigneur apparut dans une flamme de feu au milieu d'un buisson. »

CII. Les hommes de bien doivent écouter avec plaisir la réprimande.

Dans les Proverbes de Salomon : « Celui qui reprend l'impie sera haï par lui. Reprenez le sage, il vous aimera. »

CIII. Éviter l'intempérance des paroles.

Dans Salomon : « L'abondance des paroles amène le péché ; tu seras sage, si tu épargnes les discours. »

CIV. Il ne faut pas mentir.

« Les lèvres menteuses sont en abomination au Seigneur. »

CV. Reprendre souvent ses serviteurs quand ils manquent à leur devoir.

Dans Salomon : « Celui qui épargne la verge, hait son fils. » Et ailleurs : « Ne cesse pas de corriger ton fils, dans son enfance. »

CVI. Souffrir patiemment les injures, et remettre à Dieu la vengeance.

« Ne dites point : Je me vengerai de mon ennemi ; mais attendez que le Seigneur vous vienne en aide. » De même ailleurs : « A moi la vengeance, dit le Seigneur ; je paierai les salaires au jour marqué. » De même dans Sophonie : « Attendez-moi, dit le Seigneur, au jour où je me lèverai, parce que je l'ai

résolu , je rassemblerai les nations , je réunirai les rois , et je répandrai sur eux les flots de ma colère. »

**CVII. Ne point médire.**

Dans les Proverbes de Salomon : « N'aimez point à médire , de peur de vous enorgueillir. » De même dans le Psaume XLIX : « Tranquillement assis , tu parlais contre ton frère ; tu couvrais d'opprobre le fils de ta mère. » De même dans l'Épître de Paul aux Colossiens : « Vous ne parlerez mal de personne , et vous ne serez point amis des dissensions. »

**CVIII. Ne point tendre de pièges à son frère.**

Dans les Proverbes de Salomon : « Celui qui creuse une fosse sous les pas de son frère , y tombera le premier. »

**CIX. Visiter les malades.**

Dans l'Écclésiastique de Salomon : « Ne sois point paresseux à visiter les malades ; car par là tu t'affermiras dans la charité. » De même dans l'Évangile : « J'ai été malade , et vous m'avez visité ; en prison , et vous êtes venus à moi. »

**CX. Les délateurs sont maudits.**

Dans l'Écclésiastique de Salomon : « Celui qui médit en secret , et l'homme à deux langues , sera maudit ; car il troublera une multitude paisible. »

**CXI. Les sacrifices des méchants ne sont point agréables.**

Dans le même : « Le Très-Haut n'approuve pas les offrandes des méchants. »

**CXII. Ceux qui ont eu plus de puissance ici-bas seront jugés plus sévèrement.**

Dans Salomon : « Un jugement très-rigoureux est réservé à ceux qui règnent. La miséricorde est accordée aux petits ; mais les puissants seront tourmentés puissamment. » De même au Psaume deuxième : « Et maintenant , Rois , comprenez ; instruisez-vous , vous qui jugez la terre ! »

**CXIII. Protéger la veuve et les orphelins.**

Dans Salomon : « Dans tes jugements , sois miséricordieux pour l'orphelin comme un père ; sois comme un époux pour sa mère ; et tu seras comme un fils obéissant du Très-Haut. » De même dans l'Exode : « Vous ne nuirez ni à la veuve , ni à l'or-

phelin. Que si vous les blessez, ils crieroient vers moi ; et moi, j'entendrai leurs cris ; et ma fureur s'enflammera, et je vous frapperai du glaive ; et vos femmes seront veuves, et vos enfants orphelins. » De même dans Isaïe : « Rendez justice à l'orphelin, protégez la veuve ; puis venez, dit le Seigneur, et entrons en parallèle. » De même dans Job : « J'ai sativé l'indigent de la main du puissant, et j'ai été le bras de l'orphelin qui n'avait point d'appui. La bouche de la veuve m'a béni. » De même dans le Psaume LXVII : « Je suis le père des orphelins et le juge des veuves. »

**CXIV.** Faire pénitence pendant que l'od est encore sur la terre.

Au Psaume V : « Qui confessera ton nom dans le tombeau ? » De même au Psaume XXIX : « La poussière vous confessera-t-elle ses prévarications ? » Ailleurs, pour nous inculquer la nécessité de la pénitence : « J'aime mieux, est-il dit, la pénitence du pécheur que sa mort. » De même dans Jérémie : « Voici ce que dit le Seigneur : « Est-ce que celui qui tombe ne se relèvera pas ? Celui qui s'est détourné du chemin n'y reviendra-t-il pas ? »

**CXV.** La flatterie est chose pernicieuse.

Dans Isaïe : « O mon peuple ! ceux qui vous appellent heureux vous trompent ; ils dérobent à vos yeux le sentier où vous devez marcher. »

**CXVI.** Celui auquel plus de péchés ont été remis au baptême doit aimer Dieu davantage.

Dans l'Évangile selon Luc : « Celui auquel il est beaucoup remis, aime beaucoup ; celui auquel il est moins pardonné, aime moins. »

**CXVII.** Nous avons à soutenir de rudes combats contre le démon ; voilà pourquoi nous devons demeurer fermes, afin de pouvoir triompher.

Dans l'Épître de Paul aux Ephésiens : « Nous avons à combattre ; non contre des hommes de chair et de sang, mais contre les principautés, contre les puissances, contre les princes du monde, c'est-à-dire de ce siècle ténébreux, contre les esprits

de malice répandus dans les airs. C'est pourquoi revêtez les armes de Dieu, afin que, fortifiés en tout, vous puissiez au jour mauvais résister et demeurer fermes. Tenez-vous donc prêts; que la vérité de l'Évangile soit la ceinture de vos reins; que la justice soit votre cuirasse. Ayez aussi la chaussure aux pieds pour être prêts à l'Évangile de la paix. Servez-vous surtout du bouclier de la foi, pour pouvoir éteindre tous les traits enflammés de l'esprit malin. Prenez encore le casque du salut, et l'épée spirituelle qui est la parole de Dieu. »

**CXVIII.** L'antechrist qui doit venir sera un homme.

Dans Isaïe : « Est-ce là cet homme qui trouble la terre, ébranle les rois, et convertit l'univers en une vaste solitude? »

**CXIX.** Le joug de la loi que nous avons secoué, était pesant; mais le joug du Seigneur, que nous avons commencé de porter, est léger.

Au Psaume II : « Pourquoi les nations ont-elles frémi? pourquoi les peuples ont-ils médité de vains complots? Les rois de la terre se sont levés; les princes se sont ligués contre le Seigneur et son Christ. Brisons leurs liens et rejetons leur joug loin de nous! » De même dans l'Évangile selon Matthieu : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes; car mon joug est doux et mon fardeau léger. » De même aux Actes des apôtres : « Il a semblé bon [au Saint-Esprit et à nous de ne point imposer d'autres fardeaux que ceux qui sont nécessaires, savoir : que vous vous absteniez des victimes sacrifiées aux idoles, du sang des animaux et de la fornication. Ne faites point aux autres ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fit. »

**CXX.** Il faut persévérer dans la prière.

Dans l'Épître de Paul aux Colossiens : « Persévérez et veillez dans la prière. » De même au Psaume premier : « Moi qui repose mon amour dans la loi du Seigneur, et qui médite cette loi le jour et la nuit. »

## XIII.

## CONCILE DE CARTHAGE.

Opinions de quatre-vingt-sept évêques sur le baptême  
des hérétiques.

Plusieurs évêques des provinces d'Afrique, de Numidie et de Mauritanie s'étaient rassemblés à Carthage le premier jour des calendes de septembre, avec leurs prêtres et leurs diacres. Une grande partie du peuple assistait au concile. Il s'ouvrit par la lecture de la lettre de Jubaïen à Cyprien, de la réponse de Cyprien à Jubaïen, et enfin de la réplique de celui-ci à Cyprien.

Alors l'évêque de Carthage prit la parole ;

« Vous venez d'entendre, mes collègues bien-aimés, ce que Jubaïen m'a écrit malgré mon indignité, afin de connaître quelle était mon opinion sur le baptême profane et illicite des hérétiques. Ma réponse, vous la connaissez : je l'ai motivée sur la résolution que nous avons prise dans deux assemblées consécutives ; c'est qu'il faut baptiser et sanctifier du baptême de l'Eglise les hérétiques qui reviennent à l'Eglise. Il vous a été donné connaissance de la réplique de Jubaïen ; elle témoigne du zèle et de la foi qui le caractérisent. Non-seulement il souscrit à notre opinion, mais il nous remercie de l'avoir éclairé. Maintenant que nous reste-t-il à faire, sinon d'exprimer individuellement notre avis personnel sur cette question, toutefois sans condamner ni retrancher de notre communion aucun de ceux qui ne partageraient pas nos sentiments ? Personne ici ne se constitue évêque des évêques, ou ne prétend imposer des lois tyranniques à ses collègues ; car tout évêque agit dans la plénitude de sa liberté et de sa puissance, sans vouloir juger les autres, mais aussi affranchi de leur contrôle. Attendons humblement le jugement du Seigneur, qui seul a le pouvoir de nous confier le gouvernement de son Eglise et de nous demander compte de notre administration. »

Ont dit,

T. v bis.

41

## 1. Cécilius de Bilta :

« Je ne connais qu'un baptême dans l'Eglise ; je n'en vois point ailleurs. Ce baptême unique se trouve du côté de l'espérance véritable et de la foi indéfectible. Car il est écrit : « Il n'y a qu'une foi , qu'une espérance, qu'un baptême. » Rien de tout cela ne convient à l'hérésie, où l'espérance n'existe pas, où la foi est erronée, où tout devient mensonge, imposture ; où le démoniaque exorcise, où le sacrilège, dont la bouche souffle la contagion et la mort, adresse l'interrogation sacramentelle ; où l'infidèle communique la foi ; où le criminel remet les crimes ; où l'antechrist baptise au nom de Jésus-Christ ; où l'homme de la malédiction bénit ; où le mort promet la vie ; où l'infacteur de la paix donne la paix ; où le blasphémateur invoque Dieu ; où le profane exerce les fonctions sacerdotales ; où l'impie dresse un autel. A tous ces désordres ajoutez un autre mal. Les pontifes du démon osent créer l'Eucharistie, ou bien les fauteurs de l'hérésie sont réduits à soutenir que nous venons de la calomnier par des imputations où dépourvues de vérité. Déplorable extrémité de l'Eglise de se voir contrainte à communiquer avec ceux qui n'ont point reçu le baptême ni la rémission de leurs fautes ! Evitons ce malheur, mes frères ; gardons-nous de participer à un si grand crime, et maintenons l'unité du baptême que Dieu a donné exclusivement à son Eglise ! »

## 2. Primus de Migirpa :

« Il faut baptiser tout homme qui abandonne l'hérésie ; telle est mon opinion. Vainement celui qui vient à nous se berce de l'illusion qu'il a été baptisé par les hérétiques ; il n'y a qu'un baptême légitime, véritable ; il est dans l'Eglise ; car il n'y a qu'un Dieu, qu'une foi, qu'une Eglise, dépositaire du baptême unique, de la sainteté et de toutes les grâces. Tout ce qui se pratique au-dehors est stérile pour le salut. »

## 3. Polycarpe d'Adrumète :

« Approuver le baptême des hérétiques, c'est anéantir le nôtre. »

## 4. Novat de Thamugade :

« Les Ecritures, tout en rendant témoignage au baptême et à son efficacité, ne nous dispensent pas de manifester notre foi. La voici. On doit laver dans les eaux de la fontaine éternelle les hérétiques et les schismatiques qui n'ont reçu qu'un baptême illusoire. D'après l'autorité des livres saints et le décret porté par nos collègues de vertueuse mémoire, il faut baptiser les hérétiques et les schismatiques qui reviennent à l'Eglise, et recevoir au rang de simple laïque ceux qui ont reçu parmi eux un simulacre d'ordination. »

## 5. Némésien de Thubunæ :

« Que le baptême, administré par les schismatiques et les hérétiques, ne soit point un baptême véritable, les saintes Ecritures le déclarent à chaque page. Les ministres de ce baptême, parmi les sectaires, ne sont que de faux Christs, de faux prophètes, suivant l'oracle du Seigneur exprimé par Salomon : « Mettre sa confiance dans l'erreur, c'est se jouer avec les vents, c'est courir après l'oiseau qui s'envole. Un tel homme abandonne les sentiers de sa vigne, et s'égare du chemin de son champ. Il s'enfonce dans des lieux inhospitaliers, à travers des terres arides, et ses mains se consomment dans des labeurs sans fruit. » Et ailleurs : « Abstiens-toi de l'eau étrangère ; ne va pas tremper tes lèvres à la fontaine d'autrui, afin que tes jours soient nombreux et qu'il soit ajouté aux années de ta vie. » Notre-Seigneur parle ainsi lui-même dans son Evangile : « Nul n'entrera dans le royaume des cieux, s'il ne renait dans l'eau et par l'esprit. » C'est le même esprit qui, à l'origine des choses, était porté sur l'abîme ; car l'esprit ne peut agir sans l'eau, ni l'eau sans l'esprit. Ainsi, ils se trompent, ceux qui prétendent que l'imposition des mains leur confère, avec le Saint-Esprit, l'entrée de l'Eglise, puisque évidemment, pour renaitre dans l'Eglise, il faut l'action des deux sacrements. A cette condition seule, ils pourront se proclamer les enfants de Dieu, suivant cette parole de l'apôtre : « Travaillez avec soin à garder l'unité d'un même esprit par le lien de

« la paix. Vous ne faites tous qu'un même corps et qu'un même esprit, comme vous êtes tous appelés à une même espérance. Il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi, qu'un baptême, qu'un Dieu. » Tel est le langage de l'Eglise catholique. Notre-Seigneur dit encore dans l'Evangile : « Ce qui est né de la chair, est chair; ce qui est né de l'esprit, est esprit, parce que Dieu est esprit, et il est né de Dieu. » Il s'ensuit que toutes les œuvres du schismatique et de l'hérétique sont des œuvres de la chair. Or, l'apôtre va nous apprendre à les distinguer : « Les œuvres de la chair sont faciles à reconnaître : Ce sont la fornication, l'impureté, l'inceste, l'idolâtrie, qui est une servitude, les empoisonnements, les inimitiés, les querelles, les jalousies, la colère, les schismes, l'hérésie, et tout ce qui leur ressemble. Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète encore : Tous ceux qui les commettent n'auront point de part au royaume des cieux. » Vous l'entendez ! l'apôtre flétrit avec tous les autres crimes l'hérésie et le schisme. Concluons ! Les hérétiques ne pourront être sauvés, à moins de se laver dans le baptême salutaire de l'Eglise catholique, qui est une. Au jour des vengeances du Christ, ils seront condamnés avec tous les hommes charnels. »

#### 6. Janvier de Lambès :

« D'après le témoignage des saintes Ecritures, je suis d'avis qu'il faut baptiser tous les hérétiques, et les admettre ainsi dans l'Eglise. »

#### 7. Lucius de Castra-Galba :

« Notre-Seigneur a dit dans son Evangile : « Vous êtes le sel de la terre ; si le sel vient à s'affadir, avec quoi le salera-t-on ? Dès-lors il n'est plus bon qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds des hommes. » Ailleurs, quand Jésus-Christ donne aux apôtres leur mission : « Toute puissance, dit-il, m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc, instruisez tous les peuples et baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Puisque la foi des hérétiques, c'est-à-dire des ennemis de Jésus-Christ, est incomplète et erronée sur le sacrement ; puisque les

schismatiques ne peuvent plus donner le sel de la sagesse spirituelle, affadis qu'ils sont et rebelles à l'Eglise, en s'éloignant de son unité, qu'il leur soit fait comme il a été écrit : « La maison des hommes opposés à la loi sera purifiée. » Ainsi l'exige la justice. Purifions d'abord et baptisons ensuite quiconque a été souillé par le baptême d'un ennemi de Jésus-Christ ! »

8. Crescens de Cirta :

« On vient de lire dans cette nombreuse assemblée de vénérables pontifes les lettres de notre bien-aimé Cyprien à Jubaïen et à Etienne ; elles contiennent tant de témoignages empruntés aux saintes Ecritures, que des hommes unis ensemble par la grâce de Dieu ne peuvent se dispenser d'y souscrire. Mon avis est que tout hérétique, tout schismatique, qui voudra rentrer dans l'Eglise, n'y doit être admis qu'après l'exorcisme et le baptême. J'en excepte, comme il convient, celui qui aura été baptisé auparavant dans l'Eglise catholique ; néanmoins on lui imposera les mains pour l'admettre à la pénitence, avant de le réconcilier avec l'Eglise. »

9. Nicomède de Ségermes :

« Les hérétiques, en revenant à l'Eglise, devront être baptisés, parce que, hors de l'Eglise et chez les pécheurs, la rémission des péchés est impossible. Telle est mon opinion. »

10. Munnulus de Girba :

« La vérité de l'Eglise catholique, notre mère commune, mes frères, est toujours demeurée et demeure encore parmi nous, mais surtout dans la trinité du baptême, puisque Notre-Seigneur a dit : « Allez, baptisez toutes les nations, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Les hérétiques n'ayant ni le Père, ni le Fils, ni le Saint-Esprit, comme cela est manifeste, il s'ensuit que leurs prosélytes, en revenant à l'Eglise, doivent y prendre par le baptême une seconde naissance réelle, afin que tout soit lavé dans le bain salutaire, et la lèpre qui les souillait, et la colère de la damnation qui pesait sur eux, et l'erreur pernicieuse où ils étaient tombés. »

## 11. Séctundinus de Cédias :

« Notre Seigneur Jésus-Christ a dit : « Qui n'est pas avec moi est contre moi ; » et l'apôtre Jean flétrit du nom d'antechrists ceux qui font scission avec l'Eglise. Il est donc hors de doute que les ennemis du Christ, c'est-à-dire des hommes, appelés antechrists, ne peuvent conférer la grâce salutaire du baptême. Ainsi, quiconque brise les filets dont l'avait enlacé l'hérésie, pour se réfugier dans l'Eglise, doit être, à mon avis, baptisé par nous, que Dieu, dans sa miséricorde, daigne honorer du titre d'amis. »

## 12. Félix de Bagai.

« Si un aveugle conduit un aveugle, tous deux tomberont dans le précipice. Ainsi, qu'un hérétique en baptise un autre, tous deux se jettent dans la mort. Baptisons donc l'hérétique ; donnons la vie à ce cadavre, si les vivants ne veulent pas communiquer avec les morts. »

## 13. Polien de Milée :

« Il est juste qu'un hérétique soit baptisé dans l'Eglise. »

## 14. Théogène d'Hippone :

« Conformément au sacrement de la grâce céleste dont nous avons été investis, nous croyons à un seul baptême, et il est dans la sainte Eglise. »

## 15. Dativus de Bades :

« Autant qu'il est en notre pouvoir, nous ne communiquons point avec les hérétiques, à moins qu'ils n'aient été baptisés dans l'Eglise, et qu'ils n'y aient reçu la rémission de leurs péchés. »

## 16. Successus d'Abbir :

« Les hérétiques n'ont aucun droit ou les ont tous. Peuvent-ils baptiser ? dès-lors ils peuvent aussi conférer le Saint-Esprit. Mais s'ils ne peuvent conférer le Saint-Esprit, parce qu'il n'est pas en leur possession, il leur est tout aussi impossible de bap-

tiser spirituellement. Nous nous fondons sur ce principe pour administrer le baptême aux enfants de l'hérésie. »

17. Fortunat de Thucaboris :

« Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Dieu, fils de Dieu le Père, le Créateur, a bâti son Eglise sur la pierre, et non sur l'hérésie. Ce sont les apôtres et non les hérétiques qu'il a investis du pouvoir de baptiser. Qu'en conclure? Ceux qui sont hors de l'Eglise, ceux qui se révoltent contre Jésus-Christ, dispersent ses brebis et son troupeau, ne peuvent baptiser au dehors. »

18. Sédât de Thuburbe :

« Autant l'eau, sanctifiée dans l'Eglise par la prière sacerdotale, lave les péchés, autant celle que souille la parole hérétique, semblable à une lèpre hideuse, accroît le nombre des fautes. C'est pourquoi recourons à toutes les voies de la douceur et de la persuasion pour engager le malheureux qu'a infecté la contagion du baptême hérétique, à ne pas se refuser au baptême légitime de l'Eglise. En y renonçant, on s'exclut du royaume des cieux. »

19. Privatien de Sufetule :

« A quiconque accorde aux hérétiques la validité du baptême, je demanderai auparavant : D'où vient l'hérésie? Emanet-elle de Dieu? dès-lors elle peut avoir la grâce divine. Si, au contraire, elle n'a pas sa source dans Dieu, il est impossible qu'elle possède sa grâce ou la communique à personne. »

20. Privat de Sutès :

« Approuver le baptême des hérétiques, qu'est-ce autre chose qu'être en communion avec l'hérésie? »

21. Hortensianus de Larès :

« Combien y a-t-il de baptêmes? Je laisse aux présomptueux et aux partisans de l'hérésie le soin de le décider. Pour nous, nous n'en reconnaissons qu'un, et ce baptême unique, nous l'attribuons à l'Eglise. Ils baptisent au nom de Jésus-Christ,

dit-on , mais comment cela se pourrait-il ? Jésus-Christ les appelle lui-même ses antagonistes. »

22. Cassius de Macomade :

« Deux baptêmes ne peuvent exister à la fois ; accorder le baptême aux hérétiques, c'est s'en dépouiller soi-même. Voici donc mon avis. Les enfants de l'hérésie qui, après s'être souillés misérablement de ses tristes poisons, reviendront à l'Eglise, seront baptisés. Une fois purifiés dans le bain régénérateur, et illuminés des rayons de la vie, recevons-les non plus comme des ennemis, mais comme des cœurs pacifiques; non plus comme des étrangers, mais comme incorporés à la maison de la foi; non plus comme les enfants de la fornication, mais comme les enfants de Dieu; non plus enfin comme la proie de l'erreur, mais comme la conquête du salut. Nous dispensons du baptême les déserteurs qui ont passé de l'Eglise aux ténèbres de l'hérésie; il suffira de l'imposition des mains pour les réhabiliter. »

23. Un autre Janvier de Vic-César :

« Si l'erreur ne veut pas obéir à la vérité, à plus forte raison la vérité ne doit pas donner les mains à l'erreur. C'est pourquoi il y a obligation pour nous de soutenir l'Eglise que nous gouvernons, et de baptiser ceux qu'elle n'a point plongés dans son baptême, afin de lui conserver sa féconde et salutaire immersion comme son domaine exclusif. »

24. Un autre Sécundinus de Carpes :

« Les hérétiques sont-ils Chrétiens, oui ou non ? S'ils sont Chrétiens, pourquoi ne sont-ils pas dans l'Eglise ? s'ils ne sont pas Chrétiens, comment peuvent-ils engendrer des Chrétiens ? Que deviendra cet oracle de Notre-Seigneur ? « Qui n'est pas avec moi, est contre moi ; qui n'amasse pas avec moi, dis-sipe » Il est manifeste par là que la seule imposition des mains ne suffit pas pour faire descendre le Saint-Esprit sur les enfants du mensonge et la race de l'antechrist, puisque évidemment les hérétiques n'ont point le baptême. »

## 25. Victorinus de Thabraca :

« S'il est permis aux hérétiques de baptiser et d'accorder la rémission des péchés, pourquoi les flétrir du nom d'hérétiques ? »

## 26. Un autre Félix d'Uthine :

« Il n'y a point de doute, mes vénérables collègues, l'orgueil de l'homme doit s'incliner devant la sainte et redoutable majesté de Dieu. Ainsi, pour aller au-devant du péril, nous ne sommes pas seulement obligés d'observer, mais encore de confirmer par nos suffrages la règle qui prescrit de baptiser tout hérétique, lorsqu'il vient se jeter dans les bras de l'Eglise, afin que cette âme, longtemps infectée par les poisons de l'hérésie, dépose ses souillures et se renouvelle dans l'eau sanctifiante. »

## 27. Quiétus de Baruch :

« La foi étant notre vie, nous devons croire et mettre docilement en pratique tous les préceptes qui ont pour but de nous instruire. Or, il est écrit dans Salomon : « Que sert d'être lavé à qui est lavé par une mort ? » Maxime qu'il faut entendre, et de l'hérétique qui baptise et de celui qui reçoit son baptême ; car, si l'eau baptismale confère parmi eux la vie éternelle par la rémission des péchés, pourquoi viennent-ils à l'Eglise ? si, au contraire, l'œuvre d'un mort est absolument stérile pour le salut, si c'est dans cette conviction que, reconnaissant leur illusion, ils reviennent à la vérité par les voies de la pénitence, sanctifions-les par le baptême unique et vital, légitime possession de l'Eglise catholique. »

## 28. Castus de Sicca :

« Abandonner la vérité pour suivre la coutume, c'est se montrer, à mon avis, ou jaloux de ses frères auxquels la vérité se révèle, ou ingrat envers Dieu qui gouverne l'Eglise par ses inspirations. »

## 29. Euchratius de Thènes :

« Notre foi, la grâce du baptême, et la règle qui gouverne

l'Eglise, ont eu leur consommation le jour où Jésus-Christ, notre Dieu et notre Seigneur, dit à ses apôtres : « Allez, instruisez toutes les nations, et baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Nous devons donc rejeter loin de nous et tenir pour détestable et pernicieux le baptême mensonger des hérétiques. Leur bouche, au lieu de donner la vie et la grâce, vomit le poison et les blasphèmes contre la Trinité. Voilà pourquoi, quand ils reviennent à l'Eglise, il faut les baptiser du baptême entier de l'Eglise catholique, afin que, purifiés de leur orgueil et de leurs blasphèmes, ils puissent être réformés par la grâce du Saint-Esprit. »

30. Labosus de Vaga :

« Le Seigneur a dit dans son Evangile : « Je suis la vérité. » Il n'a pas dit : Je suis la coutume. La vérité a brillé dans tout son jour : que la coutume fléchisse donc devant elle. Si quelqu'un jusqu'ici ne baptisait pas les hérétiques dans l'Eglise, qu'il ait à se conformer à la règle dès ce jour. »

31. Lucius de Thébeste :

« Les hérétiques sont des blasphémateurs, des pervers, qui corrompent par tous les moyens possibles les saintes paroles des Ecritures. Je les tiens pour abominables, et veux qu'on les soumette à l'exorcisme et au baptême. »

32. Eugène d'Ammédère :

« Je suis du même sentiment ; il faut baptiser les hérétiques. »

33. Un autre Félix d'Amaccore :

« Et moi aussi, m'appuyant sur l'autorité des divines Ecritures, j'estime que l'on doit baptiser les enfants de l'hérésie, non-seulement de l'hérésie, mais du schisme. Car, si notre fontaine, d'après l'institution de Jésus-Christ, nous est propre et exclusive, que les ennemis de notre foi le sachent bien, elle ne peut appartenir à des étrangers, et le pasteur d'un troupeau unique ne pourrait désaltérer deux peuples dans ses eaux salu-

taires. Il est donc évident que les hérétiques et les schismatiques ne reçoivent des pécheurs retranchés de l'Eglise aucune grâce céleste. Là où le pouvoir de donner manque, le don est stérile. »

34. Un autre Janvier de Muzule :

« Une chose m'étonne : c'est que tous étant d'accord sur l'unité du baptême, tous ne comprennent pas les conséquences de cette unité. L'Eglise et l'hérésie sont deux assemblées différentes. Si les hérétiques ont le baptême, nous ne l'avons pas ; s'il est en notre possession, les hérétiques ne peuvent l'avoir. Or, incontestablement, l'Eglise seule possède le baptême de Jésus-Christ, parce que, seule, elle est investie de sa grâce et de sa vérité. »

35. Adelphius de Thasvalte :

« Quelques-uns, pour attaquer la vérité, emploient une expression odieuse, et prétendent que nous rebaptisons. Il y a là injustice et erreur. L'Eglise ne rebaptise pas ; elle baptise les hérétiques. »

36. Démétrius d'Aleptimonia :

« Nous ne reconnaissons qu'un baptême, parce que nous voulons maintenir la seule Eglise catholique dans la possession de ses droits. Accorder aux hérétiques la vérité et la légitimité du baptême, c'est introduire plusieurs baptêmes. Comme il s'élève une infinité d'hérésies, il y aura bientôt autant de baptêmes que de sectes. »

37. Vincent de Thibaris :

« Les hérétiques sont pires que les païens, nous le savons. Si, oédant à la voix du repentir, ils veulent revenir au Seigneur, nous avons en main la règle de la vérité. Notre-Seigneur nous l'a donnée dans ces paroles divines qu'il adressait aux apôtres : « Allez, imposez les mains en mon nom, chassez les esprits impurs. » Et ailleurs : « Allez, instruisez les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » J'en conclus que l'imposition des mains dans l'exorcisme, et ensuite

la régénération baptismale, peuvent seules les conduire aux promesses divines. Selon moi, on ne saurait en user autrement. »

38. Marc de Mactaris :

« Les hérétiques, ennemis déclarés de la vérité, s'arrogent un droit et un pouvoir usurpés. Qu'y a-t-il là d'étonnant ? Mais ce qui me paraît plus étrange, c'est de voir quelques-uns des nôtres, traîtres à la vérité, appuyer l'hérésie de leurs suffrages, et combattre les disciples du Christ. Voilà pourquoi nous voulons que l'on baptise les hérétiques. »

39. Sattius de Siciliba :

« Si les hérétiques sont lavés de leurs péchés dans leur baptême, pourquoi venir à l'Eglise ? En effet, au jour du jugement, sur quoi tombera la punition ? sur les fautes. Les hérétiques n'auraient donc pas sujet de redouter la sentence de Jésus-Christ, puisqu'ils auraient obtenu la rémission de leurs crimes. »

40. Victor de Gor :

« Les péchés n'étant pardonnés que dans l'Eglise, admettre l'hérétique à la communion sans la formalité du baptême, c'est commettre une double prévarication, souillure pour le Chrétien, absence de purification pour l'hérétique. »

41. Aurélius d'Utique :

« L'apôtre a dit : « Abstenez-vous de toute participation aux péchés d'autrui. » Mais communiquer avec les hérétiques sans qu'ils aient reçu le baptême de l'Eglise, n'est-ce pas se mettre en communion avec le pécheur ? Voici donc mon avis : Il faut baptiser les hérétiques pour leur conférer le pardon de leurs péchés, afin qu'ainsi réhabilités, nous puissions communiquer avec eux. »

42. Jambus de Germacienne :

« Quiconque approuve le baptême des hérétiques condamne le nôtre, en niant qu'il soit nécessaire de baptiser dans l'Eglise

des hommes, je ne dirai pas lavés, mais souillés par l'immersion étrangère. »

43. Lucien de Rucume :

« Il est écrit : « Dieu vit que la lumière était bonne, et il sépara la lumière d'avec les ténèbres. » Si la lumière et les ténèbres peuvent s'accorder, il y a aussi communauté entre nous et les hérétiques. Voilà pourquoi il faut les baptiser. »

44. Pélagien de Lupercienne :

« Il est écrit : « Votre Dieu, c'est le Seigneur ou Baal. » J'en dis autant aujourd'hui : Ou l'Eglise est l'Eglise, ou l'hérésie est l'Eglise. Mais si l'hérésie n'est point l'Eglise, comment le baptême de l'Eglise se trouvera-t-il parmi les hérétiques ? »

45. Jader de Midila :

« Il n'y a qu'un baptême dans l'Eglise catholique, nous le savons. Qu'en résulte-t-il ? Que nous ne devons admettre parmi nous l'hérétique qu'après le baptême ; autrement il s'imaginera qu'il a été réellement baptisé hors de l'Eglise catholique. »

46. Un autre Félix de Mazazane :

« Il n'y a qu'une foi et qu'un baptême, propriété exclusive de l'Eglise catholique, à laquelle seule il appartient de baptiser. »

47. Paul d'Obba :

« Il s'en trouve qui ne soutiennent pas la foi de l'Eglise et la vérité ; mais cela n'a rien qui m'étonne. L'apôtre a dit : « Si quelques-uns n'ont pas cru, leur infidélité anéantira-t-elle la fidélité de Dieu ? Non sans doute ; Dieu est véritable, et tout homme est menteur. » Mais, si Dieu est véritable, comment le baptême légitime se rencontrera-t-il parmi les hérétiques avec qui Dieu n'est pas ? »

48. Pomponius de Dionysienne :

« Les hérétiques, n'ayant aucun pouvoir pour lier ou délier ici-bas, il est manifeste qu'ils ne peuvent ni baptiser, ni conférer le pardon des péchés. »

## 49. Venantius de Timise :

« Qu'un mari, en partant pour un voyage lointain, recommande son épouse à son ami, cet ami la prendra sous sa protection et préservera soigneusement la couche conjugale de tout attentat. Jésus-Christ, en remontant vers son Père, nous a confié le soin de son épouse. La garderons-nous toujours pure et inviolable, ou bien livrerons-nous sa chasteté aux agressions de l'adultère et du corrupteur? L'image est fidèle. C'est abandonner l'épouse de Jésus-Christ à des adultères, que de dire : Le baptême de l'Eglise lui est commun avec les hérétiques. »

## 50. Ahyrne d'Ausyaga :

« Un baptême unique nous a été légué ; nous l'administrons comme tel. C'est introduire deux baptêmes que d'accorder aux hérétiques le droit de baptiser. »

## 51 Saturnin de Victoriane :

« Est-il permis aux hérétiques de baptiser? Dès-lors ils ont leur excuse ; leurs illégalités sont couvertes. Et je me demande pourquoi le Christ les appelle ses ennemis, ou l'apôtre des antechrists? »

## 52. Saturnin de Thucea :

« Les païens, quoique idolâtres, ne laissent pas de reconnaître et de proclamer le Dieu souverain, père et créateur. Eh quoi ! Marcion le blasphème et le déshonore ! et cependant Marcion trouve des approbateurs de son baptême. O honte ! comment des prêtres de ce caractère peuvent-ils conserver et défendre le sacerdoce divin, puisqu'ils ne baptisent point ses ennemis et ne rougissent point de communiquer avec eux ?

## 53. Marcellus de Zama :

« Les péchés n'étant remis que dans le baptême de l'Eglise, s'abstenir de conférer le baptême à un hérétique, c'est se mettre en communion avec le pécheur. »

## 54. Irénée d'Ulule :

« Si l'Eglise ne baptise pas un hérétique, parce qu'on prétend

qu'il est déjà baptisé, on tombe dans une hérésie plus grande que la sienne. »

55. Donat de Cibalienne :

« Je ne connais qu'une Eglise et un baptême unique, qui appartient à l'Eglise. La grâce du baptême se trouve parmi les hérétiques, dites-vous ! Montrez-moi auparavant que l'Eglise réside parmi eux. »

56. Zozime de Tharasse :

« Aujourd'hui que la vérité s'est montrée au grand jour, que l'erreur disparaisse devant elle. Pierre, qui pratiquait la circoncision, ne céda-t-il point aux légitimes enseignements de Paul ? »

57. Julien de Télépte :

« Il est écrit ; « L'homme ne peut rien recevoir qu'il ne lui ait été donné du ciel. » L'hérésie vient-elle du ciel ? alors elle peut donner le baptême. »

58. Faustus de Timida-Regia :

« Fauteurs de l'hérésie, ne vous le dissimulez pas ; en vous opposant au baptême de l'Eglise pour défendre celui des hérétiques, vous les faites Chrétiens, et nous, vous nous déclarez hérétiques. »

59. Géminius de Furnes :

« Libre à quelques-uns de nos collègues de préférer les hérétiques à eux-mêmes ; mais qu'ils ne fassent pas si bon marché de nous. C'est pourquoi nous maintenons notre premier décret, et nous baptisons les hérétiques qui viennent à nous. »

60. Rogatien de Nova :

« L'Eglise est l'œuvre de Jésus-Christ ; l'hérésie, l'œuvre du démon. A quel titre la synagogue de Satan possèdera-t-elle le baptême de Jésus-Christ ? »

61. Thérapius de Bulla :

« L'homme qui accorde et livre le baptême de l'Eglise aux

hérétiques, est pour moi un nouveau Judas, qui trahit l'épouse du Christ. »

62. Un autre Lucius de Membrèse :

« Il est écrit : « Nous savons que Dieu n'exauce point les demandes du pécheur. » L'hérétique est un pécheur : comment Dieu l'exaucera-t-il au baptême ? »

63. Un autre Félix de Bussacène :

« Ne laissons pas prévaloir la coutume sur la raison et la vérité, pour admettre les hérétiques sans les laver du baptême de l'Eglise. La coutume ne prescrit jamais contre la vérité et la raison. »

64. Un autre Saturnin d'Avitines :

« Si l'Antechrist peut conférer la grâce du Christ, dès-lors les hérétiques, qui sont appelés antechrists, ont certainement ce pouvoir. »

65. Quintus d'Aggya :

« Quiconque possède, peut donner. Mais que peuvent donner les hérétiques ? N'est-il pas constant que leurs mains sont vides ?

66. Un autre Julien de Marcellienne :

« Si l'homme peut servir deux maîtres, Dieu et l'argent, le baptême peut aussi profiter au Chrétien et à l'hérétique. »

67. Ténax d'Horriscèle :

« Il n'y a qu'un baptême ; c'est celui de l'Eglise. Partout où n'est pas l'Eglise, le baptême manque. »

68. Un autre Victor d'Assures :

« Il est écrit : « Il n'y a qu'un Dieu, qu'un Christ, qu'une Eglise, qu'un baptême. » Comment sera-t-on baptisé là où il n'y a point unité de Dieu, de Christ et d'Eglise ?

69. Donatule de Capse :

« J'ai toujours été d'avis que les hérétiques, ne pouvant re-

cevoir aucune grâce hors de l'Eglise, il faut les baptiser quand ils reviennent à elle. »

70. Vérulus de Russicade :

« L'hérétique ne peut donner ce qu'il n'a pas, encore moins le schismatique : il a perdu ce qu'il avait. »

71 Pudentianus de Culculi :

« Honoré tout récemment de l'épiscopat, frères tendrement aimés, j'ai été bien aise d'attendre le jugement de mes anciens. Les hérétiques ne possèdent rien, ne peuvent rien ; cela est manifeste. Vous avez donc fait sagement en voulant que le baptême soit administré à quiconque abandonne l'hérésie. »

72. Pierre d'Hippodiarite :

« Il n'y a qu'un baptême : il se trouve dans l'Eglise catholique, hors de laquelle il est évident qu'on ne peut être baptisé. Je suis donc d'avis qu'il faut laver quiconque se présente à elle avec le baptême des schismatiques ou des hérétiques. »

73. Un autre Lucius d'Ausafe :

« Si je m'en rapporte à mon jugement et aux inspirations de l'Esprit saint, l'unité de Dieu, père de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; l'unité de Christ, l'unité d'espérance, l'unité de l'Eglise, entraîne aussi l'unité du baptême. Mon opinion [est donc qu'il faut casser et annuler les actes de l'hérésie et baptiser dans l'Eglise tous ceux qui reviennent à elle. »

74. Un autre Félix de Gurgitès :

« Suivant la prescription des saintes Ecritures, j'estime que tout homme baptisé illégalement par les hérétiques hors de l'Eglise, devra recevoir l'eau baptismale qui se donne légitimement dans l'Eglise, quand il viendra chercher un refuge dans le camp de Jésus-Christ. »

75. Pusillus de Lamasba :

« Le baptême du salut ne se trouve que dans l'Eglise catho-

lique ; telle est ma foi. Hors d'elle , tout est mensonge et imposture. »

76. Salvien de Gazaufale :

« Les hérétiques ne possèdent rien ; ils ne viennent à nous que pour recevoir les grâces qui leur manquent. »

77. Honoré de Tucca :

« Le Christ étant la vérité , embrassons la vérité au lieu de suivre la coutume , et sanctifions par le baptême les hérétiques qui viennent chercher parmi nous des secours , absents partout ailleurs. »

78. Victor d'Octave :

« Vous le savez , je suis évêque depuis peu de temps ; voilà pourquoi j'attendais l'avis de mes maîtres. Je pense donc avec eux qu'il faut indubitablement baptiser quiconque vient de l'hérésie à l'Eglise. »

79. Clarus de Mascula :

« Les paroles que notre Seigneur Jésus-Christ adresse à ses apôtres au moment où il les envoie , et communique à eux seuls la puissance qu'il tenait de son Père , sont claires et précises. Successeurs des apôtres , investis de la même puissance , nous gouvernons l'Eglise de Dieu et baptisons les fidèles au même titre ; de là vient que les hérétiques , n'ayant ni le pouvoir , ni l'Eglise de Jésus-Christ , ne peuvent baptiser personne de son baptême. »

80. Secondien de Thambées :

« N'allons pas tromper les hérétiques par une aveugle présomption. Si nous ne les baptisons pas dans l'Eglise de Jésus-Christ , s'ils n'obtiennent pas le pardon de leurs péchés dans le bain salutaire , ils nous accuseraient , au jour du jugement , d'avoir frustré leurs espérances. « Il n'y a qu'une Eglise , qu'un « baptême. » Quand ils reviennent à nous , donnons-leur , en entrant dans l'Eglise , le baptême de l'Eglise. »

81. Un autre Aurélius de Chullabis :

« L'apôtre Jean a dit dans son épître « Si quelqu'un vient chez vous et n'y porte pas la doctrine de Jésus-Christ, ne le recevez pas dans votre maison et ne le saluez pas même ; car celui qui le salue participe à ses crimes. » Téméraires que nous sommes ! admettrions-nous dans la maison de Dieu des hommes que l'Évangile repousse du seuil de notre porte ? A quel titre communiquerions-nous avec ceux que n'a point encore sanctifiés le baptême de l'Église, quand une simple parole, « je te salue, » nous associe à leur malice ? »

82. Littéus de Gémelles :

« Si un aveugle conduit un aveugle, tous deux tombent dans le précipice. » Les hérétiques sont des aveugles, impuissants par conséquent à éclairer qui que ce soit. Leur baptême n'est donc pas valide. »

83, 84, 85. Natalis d'Oëa :

« Moi, Natalis d'Oëa, en mon nom privé et au nom de Pompée de Sabrate et de Dioga de Leptimagne, qui, absents de corps, mais présents d'esprit, m'ont donné leurs pleins-pouvoirs, nous sommes de l'avis de nos confrères. Nous croyons tous les trois que les hérétiques ne peuvent être admis à notre communion avant d'avoir été baptisés du baptême de l'Église. »

86. Junius de Naples :

« Le décret qui a été porté fait ma loi. Baptisons les hérétiques qui reviennent à l'Église. »

87. Cyprien de Carthage :

La lettre que j'ai écrite à notre collègue Jubaïen développe longuement mon opinion. Lorsque les hérétiques, appelés, dans l'Évangile et par les apôtres, ennemis de Jésus-Christ et antechrists, reviennent à l'Église, il faut leur conférer le baptême unique de l'Église, afin que cette eau salutaire fasse d'un ennemi et d'un antechrist un ami et un Chrétien. »

## XIV.

SPECTACLES PUBLICS <sup>1</sup>.

Cyprien , à son peuple affermi dans l'Évangile , salut.

Si l'impossibilité de correspondre avec vous , et la privation douloureuse d'un entretien qui m'est cher , me jettent dans une affliction profonde , rien aussi n'ouvre mon âme à une joie plus douce que l'occasion de conférer avec ceux qui me sont si chers. Je me crois encore au milieu de vous , toutes les fois que je puis vous écrire. Quoique vous ne doutiez nullement de la sincérité de cette déclaration , ni en général de la vérité de mes paroles , toutefois , quand les preuves viennent à l'appui , la vérité ressort avec plus d'évidence. Le moyen de contester une affection qui ne néglige aucune circonstance pour se produire !

Vous n'êtes pas moins fidèles aux devoirs ordinaires du Christianisme qu'au serment par lequel vous vous êtes liés à Jésus-Christ , j'en ai l'assurance. Mais , comme malheureusement la discipline de l'Église va s'énevraut de jour en jour , et que , grâce à une mollesse indigne qui se précipite dans la dépravation , il ne manque point d'avocats complaisants , ni d'apôtres mensongers , qui justifient et autorisent le vice , que dis-je ! qui , par des excès plus coupables encore , invoquent les textes sacrés à l'appui du crime , en prétendant que l'esprit peut aller chercher dans des spectacles publics une légitime distraction , il m'a semblé utile , non pas de vous enseigner la loi , mais

<sup>1</sup> Les trois traités qui suivent sont ordinairement attribués à saint Cyprien , et font partie de ses œuvres. Mais les critiques les plus judicieux doutent qu'il faille les reconnaître comme venant de lui , soit à cause de la dureté du style , ordinairement gracieux et fleuri dans l'évêque de Carthage , soit à cause de quelques expressions qui sentent le paganisme , ou de quelques images pleines d'exagération. Cependant nous n'avons pas cru devoir supprimer ces morceaux , qui dans plusieurs passages ne déshonoreront point la plume de saint Cyprien , et d'ailleurs offrent d'utiles enseignements.

de vous la remettre sous les yeux. J'ai craint que, sous des ligaments mal retenus, votre plaie à peine cicatrisée ne se rouvrit avec effort. Rien de plus difficile à extirper qu'un mal dont le retour est habituel, et qui trouve dans l'attrait qu'il renferme son excuse, et, dans la multitude des prévaricateurs, son autorité. Eh quoi ! des disciples de l'Évangile, qui se décorent du titre de Chrétiens, ne rougissent pas d'appeler les saintes Écritures à la défense des vaines superstitions que le paganisme mêle à ses spectacles ! Ils vont jusqu'à sanctionner l'idolâtrie au nom de Dieu lui-même ! N'en doutez pas, toutes les fois que le serviteur de Jésus-Christ assiste à ces représentations où le gentil adore son idole, il acquiesce à l'idolâtrie ; il insulte à la Divinité ; il foule aux pieds la religion, son ouvrage. En vérité, j'ai honte de rapporter ici les arguments et le patronage sur lequel ils appuient leur cause.

Qu'on nous montre, disent-ils, un passage où les saintes Écritures défendent les spectacles ! Il y a plus ; Elle n'y est-il pas nommé le conducteur d'Israël ? David ne danse-t-il pas devant l'arche d'alliance ? Les divers instruments de musique n'y sont-ils pas rappelés avec leurs noms et leurs usages ? L'apôtre, dans les luttes spirituelles que nous avons à soutenir contre le vice, nous propose pour modèles les jeux de l'amphithéâtre ; ailleurs il emprunte au Stade une de ses comparaisons ; plus loin il place la couronne au bout de la carrière. Pourquoi donc serait-il interdit au Chrétien fidèle de contempler des fêtes ou des jeux que l'Esprit saint n'a pas craint de nommer ?

Ici, je le dirai sans réticence, il vaudrait mieux ne jamais ouvrir les livres saints que de les lire avec de pareilles dispositions. En effet, on détourne de leur sens naturel les termes qu'ils emploient et les comparaisons qu'ils nous mettent sous les yeux, pour les appliquer à l'apologie du désordre et du scandale. Ce n'est pas à des spectacles que nous appellent nos livres saints ; ils ne veulent que nous encourager à des exercices salutaires par la comparaison de l'ardeur que les gentils déploient dans des divertissements sans utilité. Au lieu d'une permission d'assister aux folles criminelles du paganisme, il faut donc n'y

voir qu'un mobile puissant qui nous pousse au bien, un aiguillon qui nous anime et nous presse dans la carrière des vertus évangéliques. Elie est appelé le conducteur d'Israël, à la bonne heure. Mais cette désignation autorise-t-elle les extravagances du cirque? le prophète a-t-il jamais lancé un char dans le stade? David, dansant en la présence de l'Éternel, ne justifie pas davantage les Chrétiens qui vont s'asseoir sur les bancs des théâtres. Pourquoi? c'est que le roi-prophète n'a jamais prostitué ses membres à des attitudes lascives, ni reproduit les voluptueuses pantomimes de la luxure grecque. Vous parlez de psaltérions, de cynares, de trompettes, de flûtes et de tambours: mais ils étaient consacrés au culte divin et non à celui des idoles.

Qu'on cesse donc, pour autoriser des spectacles illicites, d'alléguer des exemples saints par eux-mêmes, mais que la malice de Satan a dénaturés et convertis en infamies. Quand l'Écriture ne parlerait pas de ces divertissements, la pudeur elle seule les défendrait. Il est des devoirs qu'elle recommande en les nommant; d'autres fois, un silence tout de réserve est une défense plus énergique qu'une interdiction formelle. Si l'éternelle vérité fût descendue jusqu'à proscrire ces vanités, quel sentiment aurait-elle eu de ses disciples? Les réticences de la loi sont souvent pleines de sagesse; la formule qui proscribit le forfait en éveille quelquefois la pensée. Telles sont ici les lacunes des livres saints. La sévérité chrétienne parle quand ils se taisent; la raison supplée à leur silence. Chacun de nous n'a qu'à s'interroger soi-même et à méditer sérieusement sur sa dignité, alors il ne se permettra jamais rien de dégradant. Je dis mieux: une conscience vertueuse, qui ne devra rien qu'à elle-même, aura plus de poids et d'autorité. Qu'est-ce que l'Écriture interdit? Elle condamne les folies du paganisme, donc elle condamne aussi d'assister à ses folies. Oui, elle a condamné les danses et les spectacles, quand elle a détruit l'idolâtrie, mère de tous ces jeux, et de laquelle sont sortis ces monstres de frivolité et de dissolution. En effet, où est le spectacle sans idole, le jeu sans sacrifice, le combat qui ne soit consacré à

quelque mort ? Que va faire le Chrétien dans une pareille assemblée ? s'il a horreur de l'idolâtrie , pourquoi aller se nourrir de voluptés criminelles , et profaner la sainteté de sa vocation ? pourquoi approuver , au mépris de Dieu , des superstitions impies auxquelles il s'affectionne en les regardant ?

Au reste , qu'il le sache bien ! ces inventions sont l'œuvre de Satan , et non de la Divinité. Etrange contradiction ! dans l'Eglise de Jésus-Christ , il flagelle les démons par la vertu de son exorcisme , et au théâtre , il préconise leurs plaisirs ! Dans le baptême , il a rompu sans retour avec le prince des ténèbres ; et voilà que , fréquentant les temples de Satan , après s'être donné à Jésus-Christ , il répudie Jésus-Christ , comme tout-à-l'heure il avait répudié Satan ! L'idolâtrie , je le répète , a enfanté toutes ces folies. Pour attirer à elle les Chrétiens , elle les invite par la séduction des yeux et des oreilles. C'est Romulus , qui , le premier , pour favoriser l'enlèvement des Sabines , consacra les jeux du cirque à Consus , comme au dieu de la prudence. Les autres représentations scéniques furent introduites dans Rome à une époque de famine , pour distraire les souffrances du peuple , et dédiées dans la suite à Cérès , à Bacchus , à d'autres idoles , à d'autres morts. A chacun de ces exercices empruntés à la Grèce , où les compétiteurs se disputent le prix du chant , de la lyre , de la voix ou de la force , président les mauvais génies , et ces mille voluptés qui captivent l'oreille et l'œil du spectateur. Remontez à leur origine ! au fond de leur berceau , vous rencontrez toujours une idole , un mort ou un démon. Trop convaincu que l'idolâtrie , dans sa honteuse nudité , n'inspirerait que du dégoût , l'esprit de ténèbres , fécond en artifices , voulut l'associer habilement à la pompe des spectacles , afin que l'attrait du plaisir en corrigeât l'odieux. Qu'est-il besoin de poursuivre ? Faut-il retracer les monstrueux holocaustes qui souillent ces fêtes , où l'homme lui-même , se substituant au sacrificateur , est la victime qui s'immole , reçoit dans une coupe fumante le sang qui s'échappe de sa gorge entr'ouverte , et , tout bouillonnant encore , en fait une libation à son idole , comme pour étancher sa soif ? Dirai-je que l'image du

meurtre se mêle toujours aux joies des représentations, afin que ces pompes sanglantes deviennent une école de cruauté, comme si l'homme n'avait pas assez de ses propres fureurs, sans aller étudier l'assassinat dans des leçons publiques? On engraisse somptueusement une bête féroce pour déchirer une créature humaine, et déployer, sous l'œil du spectateur, une rage plus ardente. Des mains habiles dressent le monstre ! il eût montré sans doute plus de pitié, si un maître, plus cruel que lui, ne lui avait enseigné la fureur.

Mais, sans parler ici de tous les scandales que sanctionne l'idolâtrie, quel fonds de puérilité dans ces combats, dans ces factions divisées par couleurs, dans ces rivalités de courses, dans ces vains applaudissements, dans ces misérables triomphes ! Quelle pitié que de vanter la vitesse d'un coursier, de s'attrister de sa lenteur, de supputer les années d'un animal, d'interroger les dates, de compulsuer les époques, de désigner son sang, d'étaler la suite de ses aïeux ! Quelle oiseuse, disons mieux, quelle avilissante occupation que d'étudier la généalogie d'un cheval, pour la raconter de point en point sur un théâtre, sans que l'oreille des assistants repousse ces fastidieuses inepties ! Demandez à ce nouvel orateur la généalogie de l'homme-Dieu ; il l'ignore, ou, s'il la connaît, je l'en plains davantage. Demandez-lui encore par quel chemin il est arrivé à un théâtre, n'importe lequel, et à celui-ci particulièrement ! il l'ignore ; ou, s'il le sait, je l'en plains davantage. Il vous répondra : A travers les corps sans voiles des prostituées, à travers les dissolutions les plus audacieuses, à travers l'infamie et le scandale, à travers le déshonneur public.

Mais, je le veux bien, ne lui reprochons pas des crimes que peut-être il a commis ! il a vu du moins des crimes sévèrement interdits au Chrétien ; il a marché à cette fête au milieu des abominations ; il aurait osé, s'il l'avait pu, introduire le Saint des saints jusque dans le repaire de la prostitution. Malheureux ! qui, à peine sorti du banquet sacré, et portant avec lui l'Eucharistie, selon la coutume, promène le corps adorable du Sauveur parmi d'impures courtisanes, mille fois plus coupable

encore dans les avenues que sur les degrés des théâtres.

Outre les souillures de la scène dont je ne veux pas pousser plus loin la description, j'ai honte de rapporter les propos qui s'y débitent, ou de dénoncer les abominations dont elle est le témoin : escroqueries de valets, manèges des amants et des adultères, impudicités du sexe, équivoques grossières, parasites déhontés; pères de comédie, tantôt stupides, tantôt obscènes, toujours dupes, toujours opposés à la décence. Et quoique la licence jette à pleines mains la malice de ses traits, sans épargner ni le rang, ni le sexe, ni l'âge, toute la ville court s'y exposer. On se fait un jeu d'assister à la honte commune; on va voir, reconnaître, ou apprendre la luxure; on s'y précipite comme à une vaste école de dissolution où s'immole la pudeur publique, afin sans doute qu'il n'y ait pas plus de mystère dans les actions que dans l'enseignement. Sous l'œil même de la loi, on apprend des monstruosités que la loi condamne.

Encore une fois, que va chercher dans cette enceinte le Chrétien auquel la pensée même du vice est interdite? Va-t-il repaître ses regards de la peinture des débauches, afin que sa vertu y fasse naufrage et s'enhardisse à l'infamie? L'habitude de voir le crime familiarise avec le crime; on apprend à faire ce que l'on s'accoutume à regarder. Les malheureuses que l'infortune a condamnées à la dégradation et au trafic de leur corps, cachent du moins leurs hideux déportements; ensevelies dans l'ombre, elles s'y consolent de leur opprobre. La prostitution publique a sa pudeur; ici les dissolutions se montrent au grand jour, bravent tous les regards, et laissent bien loin derrière elles l'audace des courtisanes. On a cherché par quel moyen on pourrait commettre l'adultère par les yeux; à cette ignominie, il s'en joint une autre, digne auxiliaire de celle-là. Un histrion, surpassant en mollesse la mollesse elle-même, abjure la dignité humaine. Ses mains savent articuler des paroles licencieuses; pour je ne sais quel être, qui n'est ni homme, ni femme, toute la ville se lève tumultuellement et va contempler les fabuleuses passions de l'antiquité, traduites dans des danses lubriques. Ainsi on se prend de passion pour

ce qui est illicite; on ressuscite des turpitudes que le temps avait recouvertes de ses ombres. Il ne suffit pas à la volupté de mettre en œuvre les dissolutions présentes, il faut encore qu'exhumant les siècles passés, elle en reproduise sur la scène les honteux écarts. Non, il n'est jamais permis au Chrétien fidèle d'assister à ces spectacles, pas même d'aller regarder ces misérables que la Grèce vomit de toutes parts, riches de ses frivoles connaissances, et habiles à charmer nos oreilles. Ecoutez! l'un imite les sons heurtés de la trompette; l'autre fait gémir la flûte en sons tristes et lugubres; celui-ci, rival des chœurs et de la voix humaine, tire péniblement son souffle du fond de ses entrailles, et tantôt le laissant échapper librement, tantôt le retenant captif ou le promenant à travers les issues d'une flûte, tantôt le brisant brusquement en articulations, essaie laborieusement de faire parler ses doigts, ingrat envers la Providence qui lui a donné une langue. A quoi bon rappeler ces bouffonneries dégoûtantes de la comédie, ces pompeuses inepties de la déclamation tragique, ces symphonies de voix et d'instruments? Quand même ces divertissements ne seraient pas consacrés aux idoles, le disciple de la croix devrait encore s'en interdire la vue, parce qu'en les supposant même sans crime, ils renferment un fonds de vanité, qui n'est nullement en harmonie avec la gravité chrétienne. En voici d'autres qui trafiquent de la folie et du désœuvrement; leur plus beau triomphe, c'est d'endurer la faim au-delà des limites humaines, pour couronner ensuite une gloutonnerie dont ils font un avilissant trafic; ils exposent aux coups un visage malencontreux pour engraisser un ventre plus malencontreux encore. Que dire de ces luttes corps à corps, où le vaincu tombe sous le vainqueur, enlacé dans des embrassements hideux, et où vainqueur et spectateur immolent la pudeur du même coup. Celui-là saute et bondit sans vêtement; celui-ci, le jarret et le bras tendus, lance au loin un disque d'airain; véritable extravagance, que chacun d'eux prend pour la gloire. En un mot, voulez-vous rendre à ces occupations leur frivolité et leur néant, écarter le spectateur.

Chrétien fidèle, fuyez, comme nous vous l'avons dit plus d'une fois, fuyez ces spectacles, école d'infamie, de puérité et de sacrilège ! fuyez ces pièges tendus à vos mœurs et à votre foi ! interdisez-les à vos yeux, interdisez-les à vos oreilles ! Il faut peu de temps pour convertir en habitude le crime que nous entendons ou que nous voyons sans horreur. Le cœur de l'homme n'est que trop disposé par lui-même à faillir ; que sera-ce quand vous le poussez sur la pente de la dépravation publique ?

Encore une fois, loin de nous ces frivolités ! vous aimez les spectacles : il en est pour le Chrétien de meilleurs, s'il le désire ; il a sous la main des plaisirs plus vrais et plus utiles, s'il sait connaître sa dignité. Sans parler des merveilles qu'il n'est pas encore permis à notre œil mortel de contempler, le monde que nous habitons a de quoi enchanter nos regards et captiver notre admiration. Le soleil, tantôt se levant, tantôt se couchant avec majesté, et nous rendant tour-à-tour la lumière ou les ombres ; le disque de la lune, mesurant le cours du temps par ses accroissements et son déclin réguliers ; le chœur des sphères étoilées roulant au haut des cieux et brillant sans intervalle dans ses rapides révolutions ; l'année tout entière, divisée en saisons et en mois ; le jour et la nuit, avec le partage égal des heures ; la masse de la terre se balançant sur elle-même avec ses montagnes ; les fleuves s'échappant de leurs sources ; l'immense Océan avec ses flots et ses rivages ; au milieu de cette vaste harmonie, l'air toujours inaltérable et indestructible, nous enveloppant comme d'une ceinture, nourrissant de ses principes tout ce qui existe, tantôt rassemblant les nuages pour épancher les ondées, tantôt se raréfiant pour ramener la sérénité ; les éléments peuplés d'êtres qui leur sont appropriés ; dans l'air les oiseaux, dans l'eau les poissons, l'homme sur la terre, ne sont-ce pas là des scènes magnifiques qui méritent de fixer l'attention du Chrétien ? Quel théâtre, élevé par la main des hommes, pourra soutenir la comparaison avec elles ? Dressez, dressez tant qu'il vous plaira vos somptueux édifices, jamais ils n'égaleront la sommité des montagnes. Vos plafonds

ont beau resplendir de l'éclat de l'or, ils pâliront toujours devant la clarté des étoiles. Non, quiconque se reconnaît fils de Dieu, ne s'extasiera jamais devant les œuvres de la créature. Il descend du faite de sa grandeur, celui qui peut admirer quelque chose excepté le Seigneur.

Que le disciple fidèle parcoure encore les livres saints, ils lui offriront d'autres spectacles dignes de sa foi; il verra l'Éternel, faisant jaillir du chaos cet univers qu'enfanta sa parole; il assistera à une autre création plus merveilleuse encore, la création de l'homme et de tous les êtres animés. Plus loin, qu'apercevra-t-il? le monde se plongeant dans le vice; des naufrages trop mérités; les récompenses de la vertu, les châtimens de l'impiété; les mers s'entr'ouvrant pour livrer passage à un peuple fugitif; l'eau s'échappant du rocher miraculeux; des moissons, qui n'ont pas été arrachées à la terre, descendant régulièrement des cieux; les fleuves se repliant sur eux-mêmes pour laisser leur lit à sec. Ici la foi luttera, sous ses yeux émerveillés, contre la flamme; et la religion, domptant les bêtes féroces, leur apprendra à pardonner; plus loin, le sépulcre rendra sa proie; des morts, déjà livrés à la pourriture, briseront leurs tombeaux et remonteront miraculeusement à la vie. Et ce qu'il y a de plus étonnant encore, ce même Satan qui avait perdu l'univers, triomphateur vaincu à son tour, lui apparaîtra étendu sous les pieds du Rédempteur. Quel beau, quel ravissant, quel légitime spectacle, frères bien-aimés, d'avoir les yeux toujours ouverts sur son espérance, et de contempler le gage de son salut! Voilà des représentations sublimes dont nous pouvons jouir, même quand la vue s'est éteinte dans nos yeux; des représentations qui ne sont pas données par un prêteur ou un consul, mais par celui qui règne seul au haut des cieux, avant toutes choses, supérieur à toutes choses, principe de tout ce qui existe; par le père de notre Seigneur Jésus-Christ, auquel appartiennent gloire et honneur dans tous les siècles des siècles.

Je soulraite, frères bien-aimés, que votre santé soit toujours florissante.

Ainsi soit-il.

## XV.

## LES DOUZE ILLUSIONS DU MONDE.

I. La première illusion, c'est un prédicateur dépourvu de bonnes œuvres, et négligeant la pratique de ce qu'il enseigne. Les auditeurs n'ont que de l'indifférence ou du mépris pour une doctrine que les actions démentent. Jamais l'autorité du docteur ne sera solidement établie, si l'efficacité de ses propres œuvres ne la grave dans l'âme de ses auditeurs; surtout si, attaqué ou séduit lui-même par quelque vice, il refuse d'appliquer à ses blessures les remèdes d'un docteur étranger. Aussi le Seigneur, voulant faire comprendre à ses disciples toute l'importance des œuvres jointes à la doctrine et quelle circonspection ils devaient apporter sur ce point, leur dit; « Que si le sel de la terre vient à s'affadir, où prendre de quoi le saler? » C'est-à-dire, si le docteur s'égare, quelle main le remettra dans la voie? « Si la lumière qui est en nous est ténée, combien grandes seront les ténèbres elles-mêmes? » En effet, si l'œil cesse de remplir ses fonctions, demanderez-vous à la main, au pied ou à tout autre partie du corps, de voir à sa place! Que l'homme qui enseigne n'oublie pas que les comptes de la justice seront d'autant plus rigoureux qu'il aura fourni à un plus grand nombre l'occasion de se perdre. Salomon démentit une sagesse immense; il ne fallut que la prévarication d'un seul pour amener la scission du peuple hébreu. L'économe infidèle, en administrant mal les biens confiés à ses soins, perd d'autant plus qu'il lui a été confié davantage. On exige beaucoup de celui à qui il a été donné beaucoup, suivant cet oracle! « Le serviteur qui a connu la volonté de son maître, et qui ne l'a point exécutée, sera frappé de plusieurs coups. »

II. La seconde illusion, c'est un vieillard sans principes, et qui, à l'affaiblissement progressif des membres extérieurs, n'oppose pas les accroissements de l'âme, c'est-à-dire ce qui forme l'homme intérieur. C'est surtout au vieillard, à qui l'éclat et la

vigueur de l'âge échappent , qu'il convient de se consacrer aux œuvres de la religion. Jetez les yeux sur la nature : un arbre qui , après s'être couvert de fleurs , refuse à son maître des fruits savoureux , est réprouvé par lui. Il en est de même de l'homme. Le maître divin réproue celui qui a vu se flétrir la fleur de ses années , et qui , dans la caducité d'un corps vieilli , dédaigne de se couronner des fruits de la piété. Eh quoi ! votre corps épuisé par le temps penche vers la tombe , et votre âme ne se hâte pas de tendre vers la perfection ! est-il une conduite plus extravagante ? Vos yeux se couvrent de ténèbres ; votre oreille s'endurcit , vos cheveux tombent , la pâleur décolore votre visage , vos dents s'en vont une à une , votre peau se sèche et se ride , votre haleine fétide s'échappe avec peine d'une poitrine haletante , votre toux éclate en longs sifflements , vos genoux chancellent , l'enflure gonfle vos pieds et vos jambes ; enfin , jusqu'à cet homme intérieur lui-même qui ne vieillit pas , tout s'affaisse , tout tombe. Ces symptômes précurseurs ne vous annoncent-ils pas une ruine prochaine ? Que vous reste-t-il à faire au déclin de votre vie , sinon de vous mettre en état d'occuper l'habitation qui va remplacer celle du temps ? Sans doute le moment de la mort est incertain pour la jeunesse ; mais la dernière heure est toujours prête à sonner pour l'âge avancé. Nous avons à exercer une active surveillance sur deux parties de nous-mêmes qui jamais ne meurent , ni ne vieillissent , et entraînent l'homme tout entier dans le péché , je veux dire le cœur et la langue ; l'un qui imagine toujours de nouvelles choses , l'autre , qui produit incessamment au dehors les pensées du cœur. Prenons garde qu'emportés par une ardeur sans frein , ils ne rompent l'un et l'autre l'équilibre , et ne poussent la gravité du reste de notre corps dans une suite d'inconvenances. Ayons sous les yeux ce qui sied à nos cheveux blancs , et fuyons tout ce qui peut avilir notre vie , notre âge , notre ministère.

III. La troisième illusion , c'est une jeunesse sans soumission , véritable renversement de la justice et de l'ordre. Comment sera-t-il capable de commander dans sa vieillesse , celui qui , jeune ,

aura rougi d'obéir aux vieillards ? De là cette vérité, devenue proverbiale chez les anciens : « Quiconque a refusé d'obéir, ne « saura jamais commander. » Voilà pourquoi Notre-Seigneur, au temps de sa vie mortelle, avant d'avoir atteint l'âge qu'il avait fixé pour commencer sa mission, se montra soumis et dévoué à ses parents. Si la tempérance et la pureté des mœurs sont la couronne du vieillard, la déférence, le respect, l'obéissance sont l'apanage de la jeunesse. Jetez les yeux sur les commandements sacrés : à la tête des devoirs envers nos semblables, est placé l'honneur que nous devons à notre père, à notre mère. Si l'auteur de nos jours, ou n'existait plus, ou ne méritait pas nos respects, un fils, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à la maturité de la raison, doit toujours déférence et soumission à quelque représentant de l'autorité paternelle, digne de ce titre. L'Écriture sainte distingue quatre sortes de paternité : celle du sang, celle de la famille, celle de la direction, celle de l'âge. C'est du père selon la nature qu'il est question dans ces paroles de Jacob à Laban : « Si la crainte que vous avez de mon « père ne m'avait protégé, vous m'auriez dépouillé de tout ce « qui est à moi. » Nous retrouvons la paternité de famille, quand le Seigneur parle ainsi à Moïse du milieu du buisson ardent : « Je suis le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'I- « saac et de Jacob. » Celle de la direction et de l'âge se manifeste tout à la fois dans le cantique du Deutéronome, où Moïse s'écrie : « Interrogez votre père, il vous instruira ; demandez à vos « aïeux, ils vous répondront. » Si votre père charnel a cessé de vivre, ou s'il ne mérite pas vos respects, que votre adolescence obéisse à quelque guide éclairé ou à quelque vieillard. Quel moyen d'avoir une vieillesse honorée, si votre jeunesse n'a pas connu le travail et l'austérité de la discipline ? L'homme ne recueillera que ce qu'il aura semé. « Quand le châtiment ar- « rive, il semble être un sujet d'amertume et non de joie ; mais « vous verrez par la suite ceux qu'il a redressés recueillir en « paix les fruits de la justice. » On ne cueille pas de fruits sur l'arbre où nulle fleur, nul germe ne s'est développé ; ainsi l'adolescent qui n'aura point fécondé sa jeunesse dans les labours

de la discipline, ne moissonnera, sur la fin de sa carrière, aucun honneur mérité. Mais qu'est-ce que la discipline sans obéissance ? Un jeune homme sans discipline est un jeune homme sans obéissance, parce que l'obéissance, qui est la mère de toute discipline, demande un fréquent exercice. Elle a eu sa source et sa règle dans notre Seigneur Jésus-Christ, qui, soumis à son Père jusqu'à sa dernière heure, endura sans murmure les ignominies de la croix.

IV. La quatrième illusion, c'est un riche qui, ne pratiquant point l'aumône, met en réserve pour les besoins de l'avenir le superflu de ses biens, sans jamais en détacher une part pour l'indigence et le malheur, et qui, couvant avec un soin jaloux les richesses de la terre, perd l'immortel trésor de la céleste patrie. C'est à la recherche de cet inestimable trésor que Jésus-Christ conviait ce jeune homme opulent qui l'interrogeait sur les moyens d'arriver à la perfection : « Voulez-vous être parfait, lui dit le divin maître, allez, vendez tout ce que vous possédez, donnez-en le prix aux pauvres ; puis venez, suivez-moi, et vous aurez un trésor dans le ciel. » Il faut renoncer à ce trésor pour toujours, quand on ne veut pas soulager la détresse du pauvre, ou se faire pauvre soi-même.

Ne laissez donc point sommeiller dans vos coffres des richesses qui tiennent les yeux de tant de pauvres fermés au sommeil ! Vous avez beau amonceler l'or et l'argent, vos jouissances personnelles ne pourront jamais épuiser tant de ressources ; un seul homme ne suffit pas à les dévorer. Quelle folie donc de perdre, d'un côté, les joies ineffables de l'éternité, et, de l'autre, d'encourir les supplices sans terme, sans consolation, de l'enfer ; et cela pour nourrir, pour vêtir un seul homme ! Ce qu'un jour une inflexible nécessité vous arrachera sans fruit, distribuez-le volontairement aux pauvres dès ce moment, afin de mériter les récompenses éternelles. Car tout ce qui frappe ici-bas nos sens dure un jour ; il n'y a d'éternel que ce qui est caché à nos yeux. Tant que nous-mêmes nous appartenons au temps, nous sommes en rapport avec la terre ; mais, au sortir

de ce monde, devenus éternels, nous aurons les consolations de l'éternité. Voilà pourquoi nous ne devons pas attacher notre cœur à des objets qui lui échapperont. Au reste, les champs, les trésors, toutes les possessions du riche avare le convainquent publiquement d'extravagance. Il aime de toute la puissance de son âme des objets qui sont incapables de le payer de retour. Cet or, cet argent, ces domaines, ces vêtements somptueux, ces mets exquis, ces métaux précieux, ces animaux stupides, toutes ces créatures, ne sauraient lui rendre amour pour amour; leur nature le prouve assez. Qu'y a-t-il donc de plus opposé aux lumières de la raison? L'homme chérit ce qui ne peut le chérir, et il n'a que de l'indifférence pour celui qui répond à la tendresse par la tendresse et par la profusion de tout ce qu'il possède! Voilà pourquoi il nous est ordonné d'aimer le prochain, et non le monde. Le prochain peut nous rendre la pareille; le monde n'en a pas la possibilité. De là encore l'obligation d'aimer notre ennemi, afin que notre bienveillance change sa haine en affection.

Riche, qui que vous soyez, voulez-vous accumuler des richesses qui ne meurent point? commencez par distribuer aux pauvres les biens fragiles qui sont dans vos mains. Ce n'est qu'en vendant ce que vous aimez que vous pourrez acheter ce qui tente vos désirs. Un juge infailible appelle les avares du nom de maudits, parce que le pauvre, en passant au pied de leur demeure, ne s'écrie pas: « Que la bénédiction du Seigneur soit avec vous; nous vous bénissons au nom du Seigneur! » Malheureux donc les riches avares, qui, pour des jouissances d'un jour, se jettent dans l'éternelle damnation! mais, au contraire, heureux les hommes de la miséricorde, parce qu'ils obtiendront miséricorde! oui, heureux! car Dieu pèse bien moins les dons de la charité que le motif qui guide la main de la charité!

V. La cinquième illusion, c'est une femme sans pudeur. De même que, dans l'homme, la prudence est la sauve-garde des bonnes mœurs, de même la pudeur nourrit, soutient, protège toutes les bonnes qualités de la femme. La pudeur est le rempart de la chasteté et le frein de l'avarice; c'est elle qui éloigne les

procès et les querelles , qui adoucit la colère, réprime les emportements , étouffe la cupidité, châtie la volupté, arrête les paroles inutiles , met en garde contre les convulsions de la gourmandise. Que dirai-je encore ? elle déracine tous les vices , développe toutes les vertus , et inspire à celle qui la possède tout ce qui est louable devant Dieu et devant les hommes. Car la femme impudique n'attend ni l'estime ici-bas , ni là-haut les récompenses de la vie future, tandis que la bonne renommée et les joies de l'éternité sont le prix de la modestie. La femme pudique est le modèle de ses contemporains , l'amour et les délices de la postérité. Elle se plaît aux bonnes œuvres ; elle s'y dévoue tout entière ; elle nourrit son cœur de la lecture et de la méditation assidue des saintes Ecritures. Elle fait revivre les beaux exemples qui l'ont précédée, et continue cette chaîne non-interrompue de vertus et de perfections chrétiennes.

La pratique de la pudeur consiste en deux sortes de choses : les unes regardent le corps et l'extérieur ; les autres , l'âme et ses affections intimes. La pureté extérieure élève devant Dieu l'édifice des bonnes œuvres ; elle ne désire rien de ce qui appartient à autrui ; elle recule devant la plus légère souillure ; elle ne devance pas sans besoin les heures du repas ; elle n'excite point des rires dissolus ; la décence et la vérité régissent son langage ; son extérieur, ses vêtements, ses cheveux, tout est modeste ; elle n'a point de liaisons suspectes ; elle n'orne point son visage d'une fierté superbe et hautaine ; elle ne laisse point errer çà et là ses regards ; elle n'affecte point une démarche imposante ou voluptueuse. Elle ne passe pour inférieure à qui que ce soit dans l'exécution des bonnes œuvres ; elle ne fait rougir et ne diffame personne ; elle s'interdit toute médisance ; jamais elle ne raille ou ne tourne en ridicule la vieillesse ; elle n'est ni envieuse de la vertu, ni jalouse du mérite ; elle garde le silence sur ce qu'elle ignore , et laisse entrevoir, plutôt qu'elle ne montre, ce qu'elle sait. Voilà ce qui concilie à une personne l'amitié de tout ce qui l'entoure , et lui attire les suffrages de Dieu.

Quant à la chasteté intérieure, elle consiste à considérer Dieu plus que les hommes dans tout ce que l'on fait de bien , à ré-

primer toutes les pensées déshonnêtes, à regarder les autres comme valant mieux que soi, à ne porter envie à personne, à ne rien présumer de sa force, à remettre le soin de toutes choses à la Providence, à se tenir continuellement en la présence de Dieu, à se préserver de la contagion de l'hérésie, à n'avoir sur tous les points qu'une même croyance avec les catholiques; à s'attacher à Dieu seul, à offrir à Jésus-Christ l'éternelle chasteté d'un cœur qui s'immole à lui; à ne mettre fin à ses bonnes œuvres que quand la mort met fin à la vie; à dédaigner, à compter pour rien les tribulations de la vie présente, à ne rien aimer sur la terre que le prochain, à placer dans le ciel le trésor de toutes ses affections, à n'attendre que de Dieu le salaire de ses bonnes œuvres. La pudeur est l'ornement de la naissance, la gloire d'une extraction vulgaire, la noblesse de ceux qui n'en ont pas, la beauté de la faiblesse, la prospérité de ceux qui souffrent, la consolation de ceux qui pleurent, le charme qui relève les agréments extérieurs, l'honneur de la religion, la justification des calomnies, la multiplication des mérites, les délices du Créateur.

VI. La sixième situation, c'est un maître sans énergie. Qu'importe le droit de commander, s'il ne marche avec la fermeté du pouvoir? mais cette fermeté doit s'exercer moins par la force extérieure, qui elle-même est nécessaire aux maîtres de la terre, que par la force intérieure de l'âme. Souvent la force nécessaire pour exercer l'autorité s'éteint dans la négligence; témoin le grand-prêtre Héli. Il pouvait, avec la sévérité d'un juge, réprimer les coupables écarts de ses fils: père cruel, il sembla les offrir à la vengeance divine, qui les frappa. Trois choses sont indispensables au pouvoir: la crainte, l'obéissance, l'amour. Si le maître n'est ni craint, ni aimé, il n'y a plus de soumission. Les bienfaits et l'affabilité lui gagneront les cœurs; il se fera craindre en punissant avec justice les outrages contre Dieu; en oubliant ceux qui lui seront personnels. Puisqu'une grande multitude d'hommes dépend de la personne du souverain, qu'il ait soin de s'attacher fortement au Dieu qui, l'ayant investi de l'autorité, l'a établi dans sa force pour sup-

porter les fardeaux de la foule. Voyez un faible pieu : s'il ne plonge profondément dans la terre et ne s'appuie contre un soutien plus solide que lui , il chancelle et tombe bientôt avec le poids qu'il soutenait. Ainsi croule un prince , lui et toute sa charge, s'il n'est uni à son Dieu par un ciment indissoluble. Il en est que cette haute magistrature rapproche davantage de la Divinité ; d'autres qu'elle corrompt et pervertit. Ainsi Moïse, après avoir pris le commandement du peuple , s'entretenait familièrement avec l'Eternel ; au contraire, Saül , fils de Cis , ne fut pas plus tôt monté sur le trône, qu'il irrita Dieu par l'orgueil de sa désobéissance. Le successeur de David , Salomon , fut enrichi , en parvenant à la couronne, d'une sagesse supérieure à toute sagesse humaine et convenable au chef d'une nation nombreuse, tandis que le serviteur de Salomon , Jéroboam , entraîna dans l'idolâtrie les dix tribus qu'il enleva à la maison de David, et qui avaient le siège de leur empire à Samarie.

Ces exemples prouvent évidemment que l'élévation ajoute aux vertus de quelques souverains , et que l'orgueil du pouvoir en précipite d'autres plus profondément dans le vice ; d'où il est aisé de comprendre que c'est à la vigueur de l'âme et au secours divin que les premiers sont redevables de marcher vers la perfection , et que les autres ne déclinent vers le mal que par négligence et pusillanimité. Ainsi , point de maître sans force , point de force sans la grâce d'en haut. En effet , un monarque , chargé de protéger des milliers d'intérêts , ne peut accomplir sa mission , s'il n'est soutenu par l'énergie du caractère ; car la grandeur est assaillie par des tempêtes et des calamités hautes comme elle. Un homme investi du pouvoir doit donc avant tout compter en toutes rencontres sur l'assistance divine. Dès que la Providence l'aidera , personne ne se jouera de son autorité ; « car toute puissance vient de Dieu. » C'est lui qui arrache le pauvre à son obscurité pour l'asseoir parmi les princes du peuple ; lui qui précipite de leur trône les grands de la terre, et se plaît à élever ceux qui rampaient , afin que l'univers s'incline devant l'Eternel , et qu'il n'y ait d'autre gloire que la gloire du Très-Haut.

VII. La septième illusion , c'est un Chrétien d'un esprit contentieux , qui , admis par sa foi et son baptême à partager le nom du Christ , infidèle aux maximes et aux préceptes du Christ , se passionne pour des jouissances matérielles et périssables. En effet , on ne se dispute tout objet en litige que par attachement pour lui , ou par quelque secrète affection renfermée sous des dehors odieux. Ainsi , par exemple , c'est l'amour de la victoire et la liberté qui entreprend et poursuit la guerre , toute haïssable qu'elle est. J'en dirai autant de mille autres fantômes que l'on poursuit avec ardeur , au milieu des périls et des fatigues. De là on voit évidemment qu'au fond de ces rivalités et de ces contentions se cache toujours quelque prédilection , quelque espérance de plaisir ou de récompense. Ainsi , se disputer la possession d'un objet terrestre quel qu'il soit , c'est avouer manifestement que l'on aime le monde. Or , que nous disent les saintes Ecritures par la bouche de Jean ? « Gardez-vous d'aimer le monde , ni rien de ce qui appartient au monde. » L'amour du monde et l'amour de Dieu ne peuvent résider à la fois dans le même cœur , pas plus que les yeux ne peuvent contempler en même temps le ciel et la terre.

Mais il faut examiner si ce monde ne renferme rien qui mérite notre tendresse , et quel est le monde qui , d'après les enseignements divins , ne doit pas occuper notre cœur. Nous reconnaitrons alors que la terre et tout ce qui naît de la terre , l'or et l'argent , les troupeaux , le luxe des vêtements , les plaisirs et les délicatesses de la table , et tout ce qui se rattache à la vie animale , sont interdits à nos désirs ; mais qu'il nous est ordonné de chérir le prochain , pour qui tout cela a été créé. Nous n'ignorons pas , en effet , que ces biens fugitifs ne peuvent accompagner l'exilé qui regagne la céleste patrie ; mais les frères , mais les cohéritiers d'un roi qui ne meurt point , doivent se chérir mutuellement. Ainsi , fermons notre cœur au monde et à tout ce qui passe avec le monde ; au contraire , l'affection pour le prochain , sans laquelle on ne peut entrer dans le royaume céleste , ne déshonore point ici-bas ceux qui cherchent le royaume des cieux , puisque l'homme qu'ils chérissent

ici-bas, ils l'auront pour cohéritier de leurs éternelles béatitudes dans la seconde patrie. Dieu ne nous a point ordonné de nous attacher au monde présent, parce que l'amour de Dieu eût disparu tout entier devant l'amour du monde. Pourquoi donc se disputer des biens qu'il n'est pas permis d'aimer? Le Chrétien ressemble déjà au Christ par le nom qu'il porte; qu'il y joigne encore une autre ressemblance, puisqu'il fait mentir son nom, dès qu'il ne met pas ses œuvres d'accord avec celles de Jésus-Christ. Or, le prophète trace ainsi d'avance le portrait du Sauveur: «Voilà, mon fils bien-aimé, celui que j'ai choisi, l'objet  
« de mes complaisances. J'ai répandu mon esprit sur lui; il ne  
« connaîtra ni les contestations; ni les eris; sa voix ne reten-  
« tira point au dehors.»

Vous l'avez entendu! le Christ ne connaît ni les contesta-  
tions, ni les eris. Disciple du Christ, si vous tenez à lui res-  
sembler et à ne point passer dans son Eglise pour un faux frère,  
fuyez les contestations. «Ne m'appellez pas du nom de maître,  
« disait Jésus-Christ à ses disciples; vous n'avez qu'un père,  
« c'est votre Père qui est dans les cieux. Vous êtes tous frères,  
« mais quand vous prierez, priez ainsi: Notre Père, qui êtes aux  
« cieux, que votre nom soit sanctifié.» On n'a donc pas besoin  
d'avoir un père ici-bas quand on fait profession d'avoir un père  
et une patrie là-haut; mais personne n'entrera en possession de  
cette patrie, si son cœur n'a été en repos et libre de toute riva-  
lité terrestre.

VIII. La huitième illusion, c'est un pauvre, orgueilleux  
dans sa misère; tandis que l'apôtre Paul recommande aux ri-  
ches du siècle d'avoir des pensées modestes. Est-il une extra-  
vagance comparable à celle de cet indigent qui, dénué de tout  
et rampant dans la poussière, au lieu de marcher aux derniers  
rangs avec une attitude humble et triste, dresse insolemment  
contre Dieu un esprit gonflé des vapeurs de l'orgueil? C'est  
l'orgueil qui précipita les anges du faite des cieux où ils étaient  
placés. Pourquoi veut-il s'empareiller comme un grand de la  
terre; celui à qui la plus profonde humilité est déjà une conve-  
nance?

Mais, de peur que la pauvreté ne devienne pour l'indigent une occasion de tristesse, qu'il songe à la récompense qui lui est destinée. Dans les sages dispensations de sa providence, le juge miséricordieux confie le royaume des cieux à ceux qu'il a exclus de la participation au royaume de la terre, afin que l'économe, qui n'a rien eu à administrer ici-bas, brille là-haut d'une magnifique opulence. Toutefois, déjà exclu du royaume de la terre par ses nécessités et sa détresse, que le pauvre prenne garde d'être frustré du céleste royaume par l'impudence de sa vanité. Dieu, dans ses desseins, l'a fait indigent ; à lui de décider s'il veut être ou non pauvre d'esprit. Le royaume des cieux n'est pas promis indistinctement à tous ceux qui n'ont rien ; mais à ceux-là seuls qui joignent l'humilité à l'absence des richesses. Qu'est-ce qu'un pauvre humble et un pauvre d'esprit ? C'est un homme qui, pauvre au dehors, ne s'enfle point d'orgueil, parce que l'humilité du cœur est une voie plus sûre pour conquérir les cieux que le dénuement des biens de la terre. En effet, on mérite le nom de pauvre d'esprit, quand on possède des richesses sans y attacher son cœur ; mais l'homme qui n'a rien, que de l'orgueil, perd indubitablement les béatitudes promises à la pauvreté. L'Écriture parle ainsi de ces deux sortes de pauvres : « Tel paraît riche, qui n'a rien ; et tel « paraît pauvre au milieu de l'abondance. » Celui qui paraît pauvre au milieu de l'abondance, c'est le riche humble de cœur ; et est autre qui paraît riche et n'a rien, c'est le pauvre orgueilleux. L'humilité du cœur est donc une noble indigence, et des richesses extravagantes sont le dérèglement de l'esprit. Pauvres, sachez vous connaître, et, puisque vous êtes impuissants à vous procurer par les biens de la terre ce qui tente vos désirs, déposez l'orgueil de vos pensées.

IX. La neuvième illusion, c'est un roi inique. Un prince doit réprimer l'iniquité, au lieu de la commettre lui-même. De là l'obligation de ne pas démentir dans sa personne la dignité de son rang ; car le mot de roi emporte avec lui l'idée d'un sage directeur pour chacun de ses sujets. Comment réformera-t-il les mœurs dans autrui, s'il ne commence par réformer dans les

siennes son penchant à l'injustice ! Le trône est élevé sur la justice du monarque, et le gouvernement des peuples cimenté sur la vérité. Mais quelles sont les fonctions de la justice ? N'opprimer qui que ce soit par l'abus du pouvoir ; rendre à tous ce qui leur est dû sans acception de personnes ; se constituer le défenseur de l'étranger, de la veuve et de l'orphelin ; châtier le vol et l'adultère ; ne pas élever aux honneurs les hommes iniques ; ne pas nourrir l'impudique et l'histriion ; exterminer l'impie de dessus la terre ; châtier par la mort les parricides et les parjures ; protéger les églises, subvenir aux nécessités des pauvres par d'abondantes aumônes ; déposer le pouvoir dans des mains pures ; prendre conseil des vieillards, des hommes sages et modérés ; fermer l'oreille aux superstitions des magiciens, des pythonisses et des devins ; étouffer ses ressentiments ; défendre avec courage, avec justice, la patrie attaquée par l'ennemi ; se confier à Dieu en toutes choses ; ne pas se laisser éblouir par l'éclat des prospérités ; endurer patiemment tous les revers ; garder la foi catholique, réprimer l'impiété de ses enfants, vaquer à la prière à des heures fixes, ne pas devancer sans besoin l'heure des repas. « Car, malheur à la nation qui a pour monarque un « enfant, et dont les princes s'asseient à table dès l'aurore ! »

Voilà ce qui établit ici-bas la prospérité d'un règne, et ce qui conduit le souverain à des royaumes meilleurs. L'infraction de ces lois attirera sur la tête du monarque d'innombrables fléaux. Il ne faut pas attribuer à d'autres causes ces guerres qui troublent souvent les peuples, ces séditions domestiques qui font chanceler les trônes ; de là encore ce sol avare et sans fécondité ; l'acquittement des charges publiques est entravé ; des douleurs de toute espèce viennent corrompre coup sur coup la prospérité de l'empire ; la mort nous enlève nos proches, nos amis ; l'ennemi fond sur les provinces et les dévaste ; des bêtes sauvages déchirent les bestiaux ; l'intempérie des saisons, la fureur des tempêtes arrêtent la fertilité des campagnes et le service de la mer ; les éclairs et la foudre brûlent les moissons, dessèchent la fleur des arbres et l'espoir des vendanges. Que dirai-je encore ? et c'est ici le point essentiel : l'iniquité du monar-

que non-seulement assombrit l'aspect de l'empire, mais dégrade ses enfants et ses petits-fils, et les empêche de succéder au trône. C'est pour châtier les offenses de Salomon que Dieu partagea son royaume, et enleva dix tribus aux mains de sa postérité; c'est pour récompenser le vertueux David que le flambeau héréditaire de sa race continua de briller à Jérusalem.

Mais, pour que l'on comprenne mieux encore combien la justice du souverain est utile au monde, elle est la paix des peuples, le bouclier de la patrie, la sauve-garde des contribuables, le rempart de la nation, la guérison des malades, la joie des mortels, la loi des éléments, la sérénité de la mer, la fécondité des champs, la consolation des pauvres, l'héritage des fils, et pour le souverain lui-même, l'espoir des béatitudes futures. Toutefois qu'il ne l'oublie pas ! placé sur le trône, et le premier en puissance, il sera un jour le premier en châtement, s'il a violé la justice. Tous les prévaricateurs qu'il a eus sous lui ici-bas, il les aura sur sa tête dans l'éternité, et Ils pèseront sur lui de tout le poids d'une haine implacable.

X. La dixième illusion, c'est un évêque sans vigilance, qui, jaloux d'étaler aux yeux des hommes l'éclat de son titre, songe peu à garder la dignité de son ministère devant le Dieu dont il est le représentant. Qu'un évêque commence par comprendre les devoirs que lui impose le titre dont il est revêtu. Ce mot d'origine grecque se traduit chez nous par sentinelle. Or, dans quel but place-t-on une sentinelle, et qu'attend-on de ses soins ? Le Seigneur lui-même va nous répondre, lorsqu'il signale ainsi à l'évêque, dans la personne du prophète Ezéchiel, les obligations de son ministère : « Je t'ai établi sentinelle dans la maison d'Israël. Tu entendas les paroles de ma bouche, et tu leur parleras en mon nom. Si, quand je dis à l'impie : Tu mourras de mort, tu ne le lui annonces pas et ne lui parles pas, pour qu'il abandonne sa voie impie et qu'il vive, l'impie mourra dans son iniquité, et je redemanderai son sang à ta main. Si tu l'annonces à l'impie, et qu'il ne se détourne pas de son impiété et de sa voie criminelle, il mourra dans son iniquité, mais toi, tu auras délivré ton âme. »

Ainsi l'évêque, placé en observation à la tête des Chrétiens, doit surveiller leurs fautes et les corriger, s'il le peut, par ses paroles et par ses actions. Si cela lui est impossible, qu'il évite la présence des prévaricateurs, conformément aux règles de l'Evangile : « Si votre frère a péché contre vous, allez et reprenez-le entre vous et lui seul. S'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère ; mais, s'il ne vous écoute point, prenez avec vous une ou deux personnes, afin que tout repose sur la déposition de deux ou trois témoins. Que s'il ne les écoute point, dites-le à l'Eglise ; et s'il n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain. »

Telle est la marche qu'il faut suivre pour chasser l'opiniâtre qui ne veut se soumettre, ni au docteur, ni à l'évêque ; et ainsi chassé, nul docteur, nul évêque ne doit le recevoir. Car la loi dit au prêtre : « Tu n'épouseras ni une veuve, ni une femme répudiée. » Ainsi, admettre à sa communion un rebelle excommunié par un catholique, sans l'autorisation de ce même catholique, c'est dépasser les droits du sacerdoce sacré dans lequel la grande famille a été étendue. Voilà ce que doit être un évêque pour ceux qu'il est chargé de surveiller. Paul, en nous apprenant ce qu'il doit être en lui-même, achèvera le tableau. Celui qui aspire à l'épiscopat sera sobre, prudent, chaste, éclairé, modeste, hospitalier ; il maintiendra ses enfants dans les règles étroites de l'obéissance et de la pudeur ; ceux du dehors rendront de lui un bon témoignage. Sa doctrine sera pure ; il n'aura été marié qu'une fois ; il ne sera ni violent, ni adonné au vin, ni néophyte, afin que ses œuvres puissent venir à l'appui de ses prédications. Que les évêques sans vigilance redoutent l'anathème formulé par le prophète au jour de la vengeance : Des pasteurs maets ont perdu mon peuple ; au lieu de paître mes troupeaux, ils se sont engraisés de leur substance. » Ah ! plutôt, vous tous que le Seigneur a établis chefs de sa famille, distribuez, dans son temps, aux brebis que vous gouvernez, la mesure de froment, je veux dire une doctrine qui, pure de tout mélange, ait l'assentiment général, afin qu'au jour où viendra le Seigneur, il vous accueille par ces paroles : « Cou-

« rage ; bon et utile serviteur ! tu as été fidèle en peu de choses ;  
 « je t'établirai sur beaucoup ; entre dans la joie de ton Sei-  
 « gneur. »

XI. La onzième illusion, c'est un peuple sans répression, qui, incapable de se plier au frein de la discipline, s'engage dans le filet commun de la perdition ; car il ne peut échapper à la vengeance du Seigneur sans les salutaires rigueurs de la discipline. Voilà pourquoi le psalmiste s'adresse ainsi au peuple déréglé : « Adorez-le, de peur que le Tout-Puissant ne s'irrite. » Une correction sage et bien entendue, et la fidélité aux règles établies, constituent la discipline des mœurs. L'apôtre la désigne ainsi : « Persévérez dans la discipline ; Dieu vous traite en  
 « cela comme ses enfants. Si vous n'êtes point repris et châ-  
 « tiés, à qui appartenez-vous ? vous n'êtes plus des fils légitimes, vous n'êtes que les enfants de l'adultère. » Vous l'entendez ! les enfants de l'adultère vivent sans discipline, et ne recueillent point le céleste héritage ; mais les fils légitimes, qui se soumettent aux corrections et au frein paternels, ont droit aux promesses. « Cessez de commettre l'injustice, et apprenez  
 « à faire le bien, » dit le prophète Isaïe, en faisant allusion à cette matière, où il avait emprunté la pensée et les paroles du psalmiste : « Évitez le mal, et faites le bien. » Malheureux donc qui repousse la discipline ! Déchirer la loi du Christ, c'est être plus téméraire et plus criminel que cette soldatesque qui, au pied de la croix du Sauveur, respecta sa tunique. De même que la tunique recouvre la totalité du corps, à l'exception de la tête, ainsi l'Église tout entière, à l'exception de Jésus-Christ qui est son chef, et donne des lois sans en recevoir, est ornée et protégée par la discipline. Cette robe mystérieuse, d'un tissu sans couture, figurait ces lois que Jésus-Christ a apportées à son Église, et qui forment un ensemble indissoluble. Le Seigneur, prêt à remonter vers son Père, après sa résurrection, désignait ainsi cette parure symbolique : « Pour vous, demeurez dans la ville, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la  
 « force d'en haut. » La discipline de l'Église, c'est la tunique de Jésus-Christ. Se soustraire à la discipline, c'est n'être plus

uni à Jésus-Christ. Ainsi donc , au lieu de partager le vêtement sacré, tirons au sort pour savoir à qui il appartiendra ; en d'autres termes, ne portons atteinte à aucun point de la loi , et persévérons dans le Seigneur, fidèles aux drapeaux sous lesquels nous nous sommes enrôlés.

XII. La douzième et dernière illusion , c'est une nation sans loi , qui , pleine de mépris pour les oracles et les ordonnances de Dieu, court à l'abîme à travers toutes les voies de l'erreur. Le prophète désignait ces voies diverses, quand il déplorait ainsi le malheur du genre humain sous la figure du peuple prévaricateur : « Nous nous sommes tous égarés comme des brebis, « et chacun de nous suivait sa voie. » Nous retrouvons les mêmes désignations au livre de la Sagesse » Il est aux yeux de « l'homme une voie droite dont l'extrémité conduit à la mort. » Et quand se jette-t-on dans ces chemins nombreux de la perdition ? Lorsque l'on abandonne négligemment la voie royale, c'est-à-dire la loi de Dieu , qui n'incline ni à droite, ni à gauche. Notre Seigneur Jésus-Christ , qui est la fin de la loi pour quiconque croit selon la justice, dit en parlant de lui-même : « Je « suis la voie, la vérité et la vie. » Il invite tous les hommes à marcher par cette voie : « Venez à moi , vous tous qui êtes char- « gés, et je vous soulagerai. » Et ailleurs : « Dieu ne fait accep- « tion de personne. » Devant lui, il n'y a ni Grec, ni Juif, ni Scythe, ni Barbare, ni sexe, ni condition. Jésus-Christ est tout dans tous, et tous ne sont qu'un dans Jésus-Christ ; mais de ce que Jésus-Christ est la fin de la loi, il suit que n'avoir pas la loi, c'est n'avoir pas Jésus-Christ. Un peuple sans loi est donc un peuple sans Christ. Mais, sous l'empire de la loi nouvelle, c'est-à-dire depuis le jour où le pouvoir de prêcher en tous lieux a été conféré aux apôtres, à une époque où le tonnerre de l'Evangile a retenti au loin, où les nations étrangères à la justice ont embrassé la justice, où ceux qui étaient loin ont été rapprochés dans le sang du Sauveur, où ceux qui n'étaient pas le peuple de Dieu le sont devenus par la Rédemption ; dans ces jours de faveur, de salut et de rafraîchissement, où toute nation a un témoin de la résurrection, et où Dieu nous dit :

« Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles, » on peut assurer qu'un peuple sans loi est une monstrueuse illusion. Ne vivons donc point sans Jésus-Christ dans ce monde d'un jour, de peur que Jésus-Christ ne règne sans nous dans l'éternité.

## XVI.

## GLOIRE DU MARTYRE.

Quoique la défiance et l'hésitation paraissent déplacées dans un sujet environné de tant de faveur, et qu'il y ait quelque irrévérence à rabaisser la sublimité du martyr, en débutant par un aveu de cette nature, je n'en persiste pas moins à confesser que mon esprit se trouble à la seule pensée de cette entreprise. D'un côté, je me sens enflammé du désir d'élever mes paroles à la hauteur de cet héroïsme ; de l'autre, la grandeur du dévouement enchaîne ma langue. Ici, inconvenance à garder le silence ; là, danger à le rompre. Une seule chose me rassure dans ce flux et reflux d'agitations, c'est que le pardon est acquis d'avance à l'orateur qui n'a pas reculé devant cette œuvre difficile. Voilà pourquoi, si mon esprit fléchit sous le fardeau, si tous les efforts qu'il tente pour s'égaliser à son sujet sont bientôt réprimés ; si enfin, mesurant de l'œil sa prodigieuse élévation, il retombe sur lui-même éperdu, balbutiant, et incapable de se jeter à pleine carrière dans cette brillante arène, peut-être que l'éloquence, puisant ses ressources dans la matière elle-même, et abandonnée à sa libre impulsion, triomphera de notre incapacité.

Rassurons-nous donc, mes bien-aimés ; malgré les obstacles qui nous environnent, quand il s'agit d'offrir à vos regards la plus riche moisson du Christianisme, nous ne craignons pas que des pensées de pusillanimité paralysent ou glacient nos efforts. A qui essaierait de nous arrêter, nous dirions : Pesez dans la balance, et l'espoir qui soutient ces généreux dévouements, et la grandeur qui les caractérise ; bientôt alors vous vous étonnerez que nous ayons écouté moins le cri de notre faiblesse,

que l'empressement d'un désir trahi par nos forces. Où est, je le demande, l'homme qui contemple le martyr sans admiration, j'allais dire, sans une sorte de stupeur qui trouble et confond les facultés de l'âme? Il y a, si je ne me trompe, même dans la conscience la plus forte, un merveilleux sentiment d'appréhension qui nous aiguillonne et nous enflamme tout à la fois. Sondez-le, interrogez de plus près sa puissance ! entrevu dans tout son éclat, le triomphe de l'athlète sacré vous inspirera une sainte horreur. En effet, quelle gloire ne renferme-t-il pas, puisqu'il lave en un instant les souillures d'une longue vie, éteint le poison de l'iniquité et la contagion du vice, bannit pour jamais le crime, accroît le trésor des récompenses ? Vous le voyez ! la consommation de notre exil ici-bas réside dans le martyr, fondement de l'immortalité, rempart du salut, lien d'affranchissement et d'honneur, car je ne sais de quel nom l'appeler ?

Sans doute d'autres voies conduisent à l'éternelle lumière ; disons-le cependant, les tortures qui couronnent notre vie sont la porte la plus certaine pour arriver au ciel. Non ; elle n'a pas conquis une illustration médiocre l'âme chrétienne, qui, opposant son calme et sa vigueur aux fougueuses passions du siècle, séparée du commerce du monde, isolée de la nature, affronte sans pâlir une lutte acharnée, où elle se joue de la férocité du bourreau ; où l'homme s'anime par la douleur destinée à l'abattre, et convertit en autant de degrés vers la gloire les prétendus châtimens de ses persécuteurs. Que l'ongle de fer, repoussé par ses flancs endurcis, revienne à la charge pour entr'ouvrir ses entrailles ; qu'aux fouets, emportés avec les lambeaux de sa chair, on substitue le roseau, calme et impassible, elle domine ses souffrances. Une seule pensée l'occupe : le Christ, pour le nom duquel on la torture, souffre plus qu'elle-même dans ces cruautés et ces violences. En effet, quand même désavouant son Dieu, elle affligerait par l'apostasie celui qui lui demande une victoire, ne faut-il pas toujours que le suprême dispensateur du triomphe et du châtimens reste en butte à tous les outrages. Puisque le martyr est quelque chose de si

relevé, de si magnifique, nous nous proposons de développer ces trois réflexions :

Qu'est-ce que le martyr ?

Excellence du martyr.

Objet du martyr.

Et d'abord, qu'est-ce que le martyr ? La fin de toutes les prévarications, le terme du péril, le guide du salut, l'école de la patience, la raison de la vie, la limite où viennent expirer tous les supplices que pouvaient amener les luttes de l'avenir. Par lui, nous rendons un solennel hommage au nom sacré ; par lui, nous relevons ici-bas la majesté divine ; non pas que d'elle-même elle puisse s'avilir, ni sa grandeur décheoir ; mais une gloire immense rejait sur elle dans ces luttes où son serviteur aux prises avec une populace frémissante, supporte toutes ses douleurs, redouble d'énergie et de constance à mesure que ses ennemis s'acharnent à terrasser le combattant par lequel le Christ a voulu couronner l'homme. Alors se déploie toute la vigueur de la foi ; alors apparaît toute la profondeur des convictions, lorsque, devenu la fable et l'opprobre de la multitude, le Chrétien, appuyé sur le devoir, se raidit contre la tempête populaire, et réfute ces calomnies et ces blasphèmes que des bouches profanes vomissent contre le disciple pour insulter au maître. Regardez cette digue opposée au courroux de la mer ! les flots la heurtent en mugissant ; ils s'amoncellent ; ils se dressent contre ses remparts. Vains efforts ! toujours debout et immobile, elle voit les vagues se briser en écume sur les rochers voisins, et la mer vaine, réduite à porter sa rage expirante sur les sables d'un rivage qu'elle bat en liberté. Telle est l'image du Chrétien. Dans ces mille accusations du paganisme, que trouvez-vous ? Imputations extravagantes, son retentissant amour dépravé de vaines paroles ; ainsi qu'il est écrit : « Ils ont des yeux, et ils ne voient pas ; des oreilles, et ils n'entendent pas. Leur cœur s'est appesanti dans l'ignorance et dans l'endureissement, afin qu'il n'y ait plus pour eux ni conversion, ni salut. »

A ces traits caractéristiques, vous reconnaissez ces hommes

barbares, perdus dans les ténèbres de leur entendement, ennemis de la religion véritable, que la démence conduit, que la fureur entraîne, que presse l'aiguillon de la cruauté, leur guide et leur conseil. Il ne leur suffisait pas que leurs désordres appelassent déjà les châtimens sur leur tête ; ils ont voulu les combler par les violences de la persécution. C'est de tous ces éléments que se compose la couronne du martyr. L'acharnement des bourreaux relève la gloire d'une lutte où rayonne l'espérance de l'immortalité ; où le Christ lui-même combat dans la personne de son disciple ; où ses exemples sont reproduits, où sa vertu assure le triomphe.

Ici, arrêtons-nous un moment pour contempler la merveilleuse compassion qu'il a déployée envers nous. Telle est sa grandeur, que notre cœur est impuissant à la concevoir et notre langage à l'exprimer. La tendresse divine pouvait-elle aller plus loin que de descendre la première dans la sanglante arène où elle devait couronner ses athlètes ? Jésus-Christ a revêtu notre mortalité pour nous conquérir l'immortalité ; maître souverain de la nature, il s'est asservi aux lois de la nature ; il nous a légué l'héritage de ses souffrances ; la confession, le martyr nous attendent sur ses traces ; tout ce qui menace la vie, tout ce qui peut l'arracher, son humilité profonde, sa vertu toute-puissante l'ont converti en remède salutaire par les mérites de l'Incarnation. Le Chrétien, digne de passer par cette épreuve, est affranchi de la mort ; plus fort qu'elle, il a vaincu le monde avec ses innombrables fléaux.

Gardez-vous en effet de révoquer en doute l'immensité du salaire, réservé par Dieu à ces hommes intrépides qui ont préféré le nom du Seigneur aux douceurs de la vie, afin qu'au jour des rétributions, le sang dans lequel ils ont été lavés les montrât purs et sans tache aux yeux de toute la terre. Qu'est-ce que la mort pour ces héros de la foi ? Le commencement d'une vie nouvelle ; une avenue qui conduit plus promptement à la gloire. Ainsi, que des rosées bienfaisantes gonflent et nourrissent les épis, l'été moissonne des gerbes plus abondantes. Que le fer tranche la vigne, des pampres naissent en

foule pour mieux couvrir les grappes. Les insultes du moment sont des bienfaits pour l'avenir. Jetez les yeux sur ce qui se passe dans les campagnes : la main du laboureur promène la flamme dans son champ, afin que l'incendie, en circulant, ouvre et dilate les conduits secrets de la terre. Ailleurs il livre à un feu pétillant le chaume aride, afin que la moisson soit plus épaisse, et que l'épi se balance sur des tiges plus fécondes. Il en est de même du martyr. Il sauve sa vie éternelle en méprisant la vie du temps. Connaissez-vous rien de plus héroïque que de conserver sa foi intacte au milieu de tant d'instruments de carnage et de bourreaux ; rien de plus sublime que de confesser, avec une voix libre et indépendante, jusque sous les poignards, le maître de la liberté, l'auteur du salut ? Non, vous n'hésitez plus à affronter le trépas, à la pensée que le monde n'a rien de plus exécrationnable que la trahison, de plus honteux que l'esclavage ; que votre ambition unique doit être de vous arracher le plus promptement possible aux calamités qui vous environnent, de vous élever au-dessus de la contagion d'un monde qui tombe en ruines. Qu'avez-vous de commun avec cette lumière périssable, vous qui êtes destiné à la lumière indéfectible ? La vie, la nature, que sont-elles pour celui que réclament les palais célestes ? Qu'ils s'affectionnent à la vie du temps ceux que dévorera un feu éternel, vengeur de fautes pour lesquelles il n'y a plus d'expiation ! qu'ils se rattachent à la vie ceux dont la mort est un châtiment, l'immortalité une torture ! à la bonne heure. Pour vous, quoique le monde chancelle sous vos pieds, et que la terre s'évanouisse à vos yeux, dans la destruction universelle de toutes choses, la Providence, en vous épargnant, vous a réservé pour les honneurs du martyre. Regardez autour de vous ! quel spectacle ! des funérailles journalières ; des corps, longtemps éprouvés, succombant par des catastrophes inouïes ; la maladie avec des formes hideuses, des fléaux inconnus moissonnant les populations, des villes tout entières descendues au tombeau. Jugez par là quelle est l'excellence du martyr, que la contagion elle-même nous offre comme un indispensable refuge. Embrassez donc avec plus d'a-

frustrer cette épreuve décisive pour le salut et pour l'illustration à venir. Je sais bien que l'étiquette où l'on examine quels sont les fidèles restés debout après le combat, contribue à nous retenir dans le devoir ; je n'ignore pas non plus que la discipline chrétienne, transmise à la sainte milice, lui apprend à soutenir sans défaillance les fatigues du champ de bataille. Ne sommes-nous pas des hommes que la lumière éternelle a détournés des ténèbres du monde ? L'espérance des béatitudes futures ne nous a-t-elle pas dégouttés des choses présentes ? La société du Christ ne nous a-t-elle pas détachés des passions de la terre ? Sans doute ; pour trembler devant la mort, pour hésiter à monter sur les échafauds, il faut avoir renoncé aux récompenses divines, dont l'immensité surpasse tout langage humain.

Quoique toutes ces vérités vous soient familières, disons-le néanmoins, c'est le sang qui nous ouvre les cieux ; le sang qui ferme les enfers ; le sang qui, parmi tous les titres de gloire, obtient le plus beau, et, parmi toutes les couronnes, la plus éclatante. Prenez exemple du soldat qui sert sous les drapeaux du prince. Toutes les fois qu'il rentre chargé de dépouilles triomphales, arrachées à l'ennemi, il compte avec orgueil ses blessures. Quand le pilote, longtemps battu par la tempête, aborde enfin au rivage hospitalier, il mesure sa félicité à la grandeur de ses périls. Le travail qui amène la sécurité est assaisonné de joie, si je ne me trompe. Courage donc, mes bien-aimés, animez-vous à la patience ; raidissez-vous contre les obstacles ! Loin de vous des plaisirs fugitifs qu'il faudrait expier par des feux éternels ! soutenez-vous que vous avez signé un engagement sacré, d'après lequel il vous faut, ou prendre sérieusement en main l'œuvre de votre salut, ou vous attendre à de légitimes châtimens. Choisissez entre la bonne ou la mauvaise fortune ; entre des armes qui protègent ou des armes qui donnent la mort ; entre le monde qui vous invite avec ses passagères séductions, ou le ciel qui vous appelle avec ses magnifiques promesses.

Vous craignez de perdre la vie ! mais n'êtes-vous pas mortel ? Cette mort, que vous appréhendez, Jésus-Christ ne vous

a-t-il pas appris à la mépriser en s'immolant pour vous ? Re-tracez à votre souvenir les exemples de sa Passion ; examinez les récompenses et les châtimens ; pesez les difficultés de pait et d'autre ; car il vous est impossible de confesser votre Dieu , si vous ignorez tout le tort que vous vous faites en le trahant. Les martyrs vont prendre possession des royaumes célestes , fleurs éclatantes qui embellissent le paradis ; mais les ennemis de la vérité , mais les apostats tombent dans les enfers , où le feu les consume dans des brasiers inextinguibles. Sans pousser plus loin la comparaison , quel mobile puissant que cette pensée : pour une confession d'un moment , Jésus-Christ , par une éternelle confession , m'avouera comme l'un des siens , ainsi qu'il l'a déclaré lui-même : « Quelconque m'avouera sur la terre  
 « devant les hommes , je l'avouerai à mon tour devant mon  
 « Père et ses anges. » Ce n'est pas tout : au comble de la gloire , s'ajoute encore l'éclat des vertus : « Les justes ; est-il dit all-  
 « leurs , brilleront comme la flamme qui court dans le chaume  
 « aride ; ils jugeront les nations , et ils domineront les peu-  
 « ples. » N'en doutez pas ; mes bien-aimés , c'est une gloire sans égale que de relever la vie éternelle par la gloire des souffrances ; d'affronter sous l'œil de Dieu et de son Christ tout ce que la puissance humaine peut inventer de violences et de tortures. Ainsi , lorsque Daniel proclama qu'il ne fallait adorer d'autre Dieu que le Dieu véritable , il triompha par l'énergie de sa foi d'un monarque barbare et des lions affamés. Ainsi , lorsque les jeunes hommes de Babylone descendirent dans la fournaise , la flamme se consuma elle-même , respectant ces généreux captifs dont la piété ne redoutait que les feux éternels. La récompense fut proportionnée au dévouement : l'Eternel , témoin de leur foi , permit à leurs yeux mortels de contempler ici-bas les merveilles qu'ils espéraient après leur mort. Eloignez la férocité du monarque , éteignez ces flammes ; il ne vous reste plus rien pour apprécier la récompense attachée aux tribulations présentes. Quelle unanimité dans leurs sentimens ! Indifférens aux menaces , inaccessibles à la terreur , tous les trois ils volaient au-devant de la mort , plutôt que de trahir la

sainteté de leur religion. Qu'arriva-t-il? En sauvant miraculeusement ceux que l'Assyrien croyait immoler, c'est le tyran lui-même que châtiait la grâce divine.

Mais voici une réflexion qui mettra dans tout son jour la vertu du martyr. Déjà sensible à toutes les intelligences par l'éclat et l'évidence dont elle brille, la nécessité des circonstances est venue imprimer aux désirs une nouvelle ferveur. Terminer sa carrière et recevoir la couronne à l'époque où l'on attend la mort et le triomphe, passe pour une faveur des plus précieuses. Eh bien ! le martyr, sublime et digne d'envie dans tous les temps, est devenu un bien indispensable aujourd'hui que le monde chancelle de toutes parts, et que la nature atteste par mille symptômes que sa dernière heure approche. Toutes les fois que des nuées orageuses enveloppent le ciel, l'air commence par s'obscurcir de noires vapeurs. Avant que la tempête soulève une mer houleuse, la foudre, en déchirant les nuages, sillonne les ténèbres d'une nuit épaisse. Lorsque l'Océan va rouler ses vagues, l'onde se soulève insensiblement ; la plaine liquide blanchit par degrés, s'irrite à chaque moment davantage, jusqu'à ce qu'enfin elle couvre de montagnes écumantes les rochers qui naguère contenaient sa fureur.

Il est écrit dans la loi « que nous paierons jusqu'à la dernière « obole. » Oracle qui atteint tous les hommes, excepté les martyrs. En effet, ceux qui, aspirant au salut éternel, ont vaincu les convoitises de la vie présente, sont affranchis par les préceptes divins de l'obligation commune. Cette considération peut déjà relever à vos yeux la vertu de ce sacrifice. Mais, sans entrer dans les détails, rappelons-nous combien il est glorieux de se présenter sans tache aux pieds de Jésus-Christ, de s'associer aux triomphes de sa Passion, de régner avec le Seigneur dans toute l'éternité ; de se dérober pour toujours aux calamités imminentes de ce monde, sans être enveloppé dans la ruine commune de ces milliers de victimes que moissonnent des maladies dévorantes. Si, pendant qu'un infortuné se débat dans une lutte périlleuse, une voix amie lui promettait une issue prochaine, son âme ne s'ouvrirait-elle pas tout entière à la joie? Je me

trompe : si, après avoir longtemps flotté au gré des tempêtes et des tourbillons du monde, un port tranquille lui offrait un refuge assuré, ne regarderait-il point le trépas comme une faveur ? Eh bien ! vous voilà placé parmi les instruments de carnage, les bourreaux sont à vos côtés ; contemplez-les sans pâlir : vous en coûte-t-il beaucoup de renoncer à un monde qui vous échappe et dont vous ne pouvez plus jouir ? Dieu qui connaissait d'avance qu'un siècle, ivre de cruauté, s'armerait de chaînes, de supplices et de son ingénieuse barbarie pour conjurer notre perte, nous anime au courage et à la patience par cet avertissement : « Mon fils, quand tu t'approches du service de Dieu, demeure dans la justice et dans la crainte, et pré-  
pare ton âme à la tentation. » Le bienheureux apôtre n'a-t-il pas dit : « Jésus-Christ est ma vie, et la mort m'est un gain ? »

Debout donc, mes bien-aimés ! repoussons avec une foi inébranlable et un dévouement qui ne sait pas fléchir les ardues menaces du siècle et les cruels frémissements de nos persécuteurs, comme des hommes dont l'espérance réside là-haut ; dont les cœurs soupirent après l'éternelle lumière, et triomphent au souvenir des divines promesses. Des chaînes resserrent nos mains ; des liens pesants, roulés autour de notre cou, inclinent notre corps sous ce fardeau ; qu'importe ? Dieu a voulu par là bien moins menacer notre vie qu'interroger notre foi. Où sera le moyen de reconnaître l'excellence et la dignité du martyr, s'il ne nous contraint d'ambitionner ses palmes au préjudice de nous-mêmes ? Lorsque des mains sanguinaires déchiraient les membres d'un athlète sacré, et que le bourreau imprimait les sillons de ses ongles de fer sur un corps débile, sans pouvoir le vaincre néanmoins, j'ai entendu de mes propres oreilles, la vérité ne me trompe point, j'ai entendu partir des cris d'involontaire admiration. « Il faut en convenir, disaient les assistants, il y a quelque chose de sublime dans l'intrépidité qui se joue de pareilles douleurs. Il a sans doute des enfants, répondait un autre ; car il a une épouse chez lui ; et cependant, ni la tendresse paternelle, ni le soin de ceux qui lui

sont chers, ne peuvent ébranler sa constance. Informons-nous de cette religion merveilleuse, examinons attentivement les maximes qui produisent ces héros. Quelles que soient ces convictions, elles sont graves et profondes, nous devons le reconnaître, puisque des hommes souffrent et meurent pour elles. »

Telle est, mes bien-aimés, la vertu du martyr ; elle subjugué, elle entraîne à la foi le bourreau dont le bras se levait pour frapper le Chrétien. Nous lisons : « Demeure en paix dans la douleur, et, au temps de ton humiliation, garde la patience ; car l'or et l'argent s'épurent par la flamme. » Vous l'entendez ! c'est au creuset de la tentation que le Seigneur nous éprouve ; c'est avec les fléaux du monde que le Christ interroge nos cœurs. Louons donc et bénissons la divine miséricorde qui, au lieu de nous réserver à des calamités sans terme, se plaît à nous purifier de toutes les souillures du siècle. Du reste, à ces élus qu'il admet si libéralement à la participation de son héritage, et qu'il établit rois de l'éternité, que demande-t-il ? L'offrande d'un cœur pur. Dans la nature, rien qui ne soit à lui. Toutes les richesses de l'univers, qu'elles s'étendent avec les plaines ; qu'elles se dressent avec les montagnes, que la voûte des cieux les recouvre, ou que l'Océan, vaste ceinture de notre globe, les cache dans ses abîmes, appartiennent au Seigneur. Si le souverain maître a gravé son nom sur chacune d'elles ; s'il n'exige de nous que des œuvres saintes, dégagées de toute corruption, travaillons, suivant son précepte, à devenir un or sans mélange. Lorsque ce métal brille sous les feux du jour dans les filons de la terre, une main industrielle le recueille et le livre à l'activité d'un brasier ardent pour le fondre. La flamme bouillonne dans la fournaise haletante ; alors, par un étroit canal, un jet lumineux s'élança, et la matière précieuse coule en liberté, tandis que les sables impurs, auxquels elle était associée, demeurent. Nous aussi, sortons de la fournaise ardente, dépouillés de tout terrestre alliage, ainsi que le Seigneur l'a déclaré par son prophète : « Si, devant les hommes, ils ont souffert des tourments, leur espérance est pleine

« d'immortalité. Leur affliction a été légère et leur récompense sera grande, parce que Dieu les a éprouvés, les a trouvés dignes de lui, et les a reçus comme un holocauste. »

Mais peut-être que la séduction des dignités humaines vous arrête ; peut-être que l'argent, amoncelé dans votre maison, l'argent, qui ébranle les résolutions de la conscience la plus ferme, et livre à des désirs sans frein une âme qui devrait être consacrée à Dieu, vous rappelle et ralentit votre courage. S'il en était ainsi, relisez l'oracle divin : « Celui qui aura perdu sa vie pour mon nom, recevra le centuple dans ce monde et la vie éternelle dans le siècle futur. » La vie éternelle, quoi de plus grand, de plus salutaire ! Vous avez beau étaler sur vos vêtements les riches peintures de la pourpre ; l'or, assoupli en fils délicats, a beau serpenter en broderies sur votre parure ; votre cupidité a beau amasser sans relâche des trésors intarissables, hélas ! vaine et stérile abondance, si les trésors du salut vous manquent, comme l'Esprit saint nous l'a déclaré : « Que vous sert de gagner le monde tout entier et de perdre votre âme, ou qu'est-ce que l'homme donnera en échange de son âme ? » En effet, de tous les objets qui frappent nos yeux, pas un qui ne soit vide et sans consistance ; ou qui, reposant sur des fondements fragiles, puisse soutenir le poids qui tend toujours à les précipiter. Non, ce qui vient du monde n'a pas plus de stabilité que lui-même.

Voilà pourquoi, de peur que les affections humaines ne prévalussent sur les désirs de l'éternité, les commandements divins, retranchant autour de nous tous les liens sensibles, ont dépouillé les êtres vivants de leurs qualités et de leurs droits, afin que le souvenir d'un fils ne vint pas briser le cœur d'un père aux prises avec la douleur, ni incliner du côté de la nature la volonté, même la mieux affermie. La vérité, le salut, telle doit être l'unique pensée du Chrétien, au milieu des plus rudes tortures. Ainsi l'a établi, en vertu de son droit, le Christ, dans lequel il faut voir, par un heureux triomphe, une épouse, des enfants, des petits-fils, tous les descendants appelés à propager notre nom. Voilà quel fut le dévouement d'Abra-

ham. A la voix du Tout-Puissant qui l'éprouvait, il n'épargna point son fils unique, et se préparait sans hésitation à l'immoler, quoique ici l'hésitation parût presque légitime. La religion arma sa main fidèle; il foula aux pieds la nature qui se révoltait; il ne recula, ni devant un ordre barbare en apparence, ni devant l'horreur de verser lui-même le sang de son fils; et cependant le Christ n'avait pas encore été mis à mort pour lui! Où trouverions-nous la tendresse dans un degré égal à celle du Rédempteur qui, pour nous faire accepter le calice des tribulations, l'épuisa lui-même le premier? où trouverions-nous plus de charme et de douceur que dans celui qui, tout Dieu et tout Seigneur qu'il est, dit à une faible créature qui a souffert pour lui : Viens partager mon céleste royaume! Magnifique récompense en effet! soit que notre esprit, immense dans ses desirs, ne puisse en comprendre la grandeur, soit que la bonté de Dieu, coulant avec une largesse inépuisable, dépasse l'attente humaine et nous prodigue des biens que la contemplation de nos œuvres nous eût toujours défendu d'ambitionner. Si Dieu s'était contenté de nous accorder une vie sans terme, l'immortalité serait déjà une faveur digne de reconnaissance. Aujourd'hui il fait plus; il nous ouvre le ciel avec ses béatitudes; il nous appelle à régner, à juger les nations. N'y a-t-il pas dans cette générosité de quoi confondre la faiblesse humaine? La violence vous poursuit, dites-vous; elle a poursuivi l'homme-Dieu avant de vous atteindre. On vous insulte, on vous calomnie; ce sont-là des traits de ressemblance avec votre divin maître. Quelles que soient vos souffrances, elles sont nécessairement bornées; mais, comme l'homme n'a pas d'holocauste plus parfait que le martyr à présenter à Dieu, le souverain rémunérateur y attacha les plus riches promesses. L'apôtre, dont le cœur s'ouvrit toujours à ce qu'il y a de grand et d'universel, plein d'admiration pour les splendeurs de l'autre vie, nous apprend « que les tribulations de la terre ne peuvent entrer en comparaison avec la gloire qui se manifestera un jour « dans les élus. » Cette pensée l'avait frappé : une créature, à laquelle il eût suffi de ne pas mourir, non-seulement reçoit

l'immortalité, mais est portée en triomphe dans le ciel, séjour de délices, où règne une tranquillité inaltérable, où brille un jour pur et indéfectible sans le retour successif des ombres et de la lumière.

Il me reste maintenant, mes bien aimés, à vous démontrer l'utilité du martyre. Pour le faire plus efficacement et nous animer davantage à ces glorieuses conquêtes, prenons conseil de l'avenir, et inspirons-nous de ses frayeurs. En effet, à côté des plus magnifiques récompenses, Dieu a placé les châtimens les plus terribles. La même chose se passe autour de nous. Le soldat ne sent jamais mieux s'allumer sa belliqueuse ardeur qu'en face du glaive de l'ennemi; le pilote ne s'avance vers le port qu'au moment où la mer gronde et l'épouvante; le laboureur vigilant ne plonge dans la terre le soc de sa charrue qu'après que la glèbe aride a été amollie par les pluies de l'automne. L'expérience nous le montre tous les jours; on ne comprend bien ce qui sauve qu'en lui opposant ce qui perd. Sachez-le donc, la même main qui couronne le juste livre l'impie aux supplices. Les châtimens ne sont pas moins certains que les récompenses. Décrivons-les en passant, puisque notre sujet nous les a présentés.

Il est un lieu de désolation et de tortures, on le nomme Géhenne, lieu toujours retentissant de pleurs éternels, d'inconsolables gémissements; fournaise ardente, d'où les tourbillons d'un feu inextinguible s'élancent à travers les ténèbres d'une nuit profonde, dont ils redoublent l'horreur; incendie terrible, sombre, condensé; élément prédominant de chaque supplice. Là, les tortures sont variées comme les crimes qu'elles châtient. Ces flammes intelligentes proportionnent l'intensité de leur aiguillon à la grandeur du forfait. Parmi ces infortunés qui ont résisté à la voix du Seigneur et ont foulé aux pieds ses ordonnances, l'un se courbe péniblement sous un fardeau qui l'épuise; l'autre est précipité par une force insurmontable à travers des rochers à pic; celui-ci se traîne haletant sous des chaînes retentissantes; d'autres, enchaînés à une roue toujours en mouvement, et tournant avec elle sans pouvoir s'en détacher, forment une masse indivisible; consumés par les flammes,

déchirés par le fer, ils trouvent leur torture la plus horrible dans ces étreintes. Ceux au contraire qui ont toujours cherché le Seigneur et ont connu sa loi, sont placés par Jésus-Christ dans des plaines fortunées, toujours couvertes de verdure, parfumées de fleurs odoriférantes et tapissées d'un gazon qui repaît de lui-même. Là, des bosquets élèvent dans les airs leurs têtes majestueuses où inclinent leurs rameaux sur un sol fleuri. Là, point de froids rigoureux, ni de chaleurs excessives ; les campagnes n'ont pas besoin du repos de l'automne pour se féconder au retour des zéphirs. Une saison uniforme règne dans ce délicieux séjour, printemps éternel pour sa température, été interminable pour la richesse de ses fruits. Point de lune avec ses révolutions ordinaires ; point de soleil pour mesurer le jour et la nuit ; lumière pure, brillante, indéfectible ; asile de paix et de sécurité sans mélange pour ceux qui l'habitent. Au milieu jaillit une fontaine, qui serpente avec un doux murmure, promène ses inconstantes sinuosités parmi ces vergers, jusqu'à ce qu'elle se divise en plusieurs rameaux.

Qu'elle est grande la gloire des martyrs ! de quel éclat brille la couronne des triomphateurs, puisqu'ils ont droit à des récompenses mille fois supérieures à celles que vous venez d'entendre. Quand Dieu permet qu'ils soient livrés aux bêtes sauvages de l'arène, ou que la hache des bourreaux se lève sur leur tête sans les intimider, il accomplit à leur égard les vœux de sa miséricorde, et les marque du sceau de ses élus. En effet, pouvait-il retenir plus longtemps parmi les vices et les souillures de ce monde ceux qu'il avait jugés dignes d'un si magnifique salaire ? C'est à bon droit, ô vertueux martyrs, que tous les trésors divins ont été mis à votre disposition ; l'espérance de l'éternité n'est-elle pas votre aliment de tous les jours ? votre dévouement sans bornes se dérobe-t-il un instant au joug du Seigneur ? Vous pouvez aspirer aux dignités les plus sublimes. Ne vous-ai-je pas vus mépriser ce monde, prendre en pitié ses illusions et ses ténèbres, regarder la terre comme une prison, vos maisons comme des cachots, la vie comme un exil pro-

longé ? Ainsi , l'homme qui , au lieu de s'enivrer des pompes de l'ambition ou de briguer la faveur populaire , aspirait aux biens de l'éternité , est arraché à ces maux par son triomphe , et admis à régner avec Jésus-Christ. Quoi donc de plus grand , de plus vénérable qu'un bien qui affranchit de la mort , assure une vie sans terme et un royaume qui ne périra jamais ! Trésor du martyr ! approprié aux saints , nécessaire aux malheureux , agréable à tous , la joie des justes , l'illustration de ceux qui n'en ont pas , la couronne des élus ! Dieu qui s'occupe du salut de chacune de ses créatures , leur a ménagé dans le martyr un remède à la vie. Sans doute il arrive souvent que des athlètes généreux se présentent au combat avec une vertu et une foi sans tache , afin de couronner une vie d'innocence par une mort héroïque ; mais combien d'autres sont venus laver intrépidement dans ce baptême sanglant les fautes d'une vie coupable , afin de revivre par la mort. La mort recommence la vie ; la mort retrouve la gloire qui était perdue ; elle ranime l'espérance qui était éteinte ; elle répare toutes les pertes du salut. Ainsi , quand la semence périt sur des champs arides , et que des plantes expirent sur un sol que dévore le soleil , la main du laboureur fait jaillir des coteaux voisins une eau salutaire qui rafraîchit les campagnes. Bientôt , sous ces ondées factices , la stérilité de la terre est vaincue , et la moisson se lève abondante et vigoureuse.

Que vous dirai-je , mes bien-aimés ? comment vous peindre tout ce que j'éprouve ? A l'aspect de tant de grandeur réunie , mon esprit se trouble , mes sens se confondent , et le langage lui-même se perd dans ses efforts. Où trouver des expressions qui retracent toute la sublimité du sacrifice ? quelle que soit la pompe du langage , elle reste toujours bien loin de la réalité , quelle voix , quelle poitrine , quelle force suffiront à une pareille entreprise ! Je suis Chrétien ! à cette déclaration magnanime , la scène change ; les adversités disparaissent ; la joie brille dans son plus vif éclat ; les royaumes célestes s'ouvrent , la pourpre souveraine nous attend , les châtimens sont vaincus , la mort est foulée aux pieds , la vie véritable commence ,

et les armes tombent , arrachées des mains de l'ennemi. Vos prévarications sont effacées , vos crimes sont anéantis ! Pesez donc tous ces avantages au fond de vos cœurs, et que la mesure de vos sentiments soit la mesure de votre vénération pour le martyr.

Figurez-vous ce jour où , sous les yeux d'une multitude immense , face à face avec les bourreaux et les instruments de mort , l'athlète sacré va lutter contre un monde qui a soif de son sang ! autour de lui tous les cœurs fidèles palpitent. Quelle anxiété sur tous les visages ! quelle ardeur dans les vœux ! quelle ferveur dans les prières , lorsque l'issue du combat est douteuse encore, et que la couronne flotte incertaine au-dessus de sa tête ! Victoire ! il a confessé son Dieu. Alors , d'autre part , quel débordement de fureur ! quelles vociférations sanguinaires ! comme tous ces instruments de mort s'acharnent sur la victime ! Mais aussi quelle gloire incomparable que de déjouer tous ces misérables calculs fondés sur la faiblesse de notre nature , de s'élever au-dessus des impressions des sens , de rester impassible sous les mille aiguillons de la souffrance , d'être torturé sans pouvoir être vaincu , et de s'armer de la douleur pour triompher de la douleur elle-même !

Considérez donc , mes frères bien-aimés , quelle est la sublime énergie du martyr , et pénétrez-en bien votre esprit. Mais la terre n'est pas seule attentive à l'intrépidité de l'athlète sacré. Les martyrs'ses frères , rappelés depuis longtemps d'un siècle corrompue , applaudissent à sa constance du haut des cieux. Les messagers des volontés célestes battent des mains ; tous les élus se réjouissent ; le Seigneur est fier de son combattant ; le Christ encourage le témoin de son nom. Mais , ô insuffisance du langage humain dans un sujet si imposant et si merveilleux ! Ne séparez pas , je vous en conjure , mes frères bien-aimés , les vœux de la volonté d'avec ce qu' il lui est donné de faire. Je savais d'avance que , pour parler du martyr , il fallait des paroles qui répondissent à sa grandeur ; mais si , avec la confiance que j'étais incapable de célébrer la gloire du martyr , j'ai accepté un pareil fardeau , c'est qu'à mon jugement il

renferme tant de vertus, qu'elles suppléent à la faiblesse de l'orateur et viennent en aide à son impuissance. Vantez-moi, tant que vous voudrez, une foi et une justice qui ne se sont jamais démenties ; exaltez l'incontestable mérite d'une virginité sans tache, je suis le premier à les reconnaître ; mais toujours faut-il qu'elles cèdent la palme à la prééminence du martyr. Tous les autres ont embrassé la vertu : le martyr seul a marché sur les traces de Jésus-Christ.

Il n'y a donc de salut, me demandera-t-on, que par cette voie laborieuse : non, sans doute, répondrai-je. Dieu n'a pas voulu bâtir sur un seul fondement l'édifice de notre immortalité ; mais je dirai avec le Seigneur que, quoiqu'il y ait dans la maison du Père céleste des tabernacles de plus d'une espèce, toutefois la gloire de ces héros de la foi, dont la terre n'est pas digne, réclame la prééminence. Rivalisons donc de dévouement ici-bas, mes bien-aimés ; que la grandeur de la récompense nous anime à la patience et nous fortifie contre les épreuves de l'adversité. Pourquoi nous laisser abattre par des choses fragiles que précipitent incessamment et la loi de leur nature et la consommation des temps. Jean s'écrie : « La coignée est déjà à la racine de l'arbre ; » comme pour nous avertir que le monde touche à sa fin. Le Seigneur lui-même nous dit : « Marche pendant que la lumière brille, de peur que les ténèbres ne vous surprennent. »

S'il nous recommandait déjà de marcher alors, n'était-ce pas nous dire qu'il faut hâter notre course aujourd'hui ? Et pour revenir à la gloire du martyr, je vous citerai ici les exhortations du bienheureux apôtre Paul : « Ne savez-vous pas, dit-il, que, quand on court dans la lice, tous partent, il est vrai, mais qu'un seul reçoit la couronne ? Courez donc de telle sorte, que vous la remportiez. » Ailleurs, pour mieux enflammer notre courage, il nous appelle cohéritiers de Jésus-Christ. Enfin, pour ne rien oublier, il ajoute : « Si donc vous êtes morts avec Jésus-Christ aux premiers éléments du monde, pour quoi vous en faites-vous encore des lois, comme si vous viviez dans le monde ? »

En effet, mes bien-aimés, nous qui attendons les récompenses de la résurrection, nous qui soupirons après le jour du jugement, nous qui avons la ferme confiance que nous règnerons avec Jésus-Christ; nous devons être morts pour le siècle, parce qu'il est impossible d'aspirer au martyre, sans haïr auparavant le monde, ni d'arriver aux divines récompenses, sans avoir aimé Jésus-Christ. Or, quiconque aime Jésus-Christ n'aime pas le monde. Le Christ est un objet de mépris pour le monde, de même que le monde pour le Christ; conformément à cet oracle : « Le monde est crucifié pour moi; et je suis crucifié pour le monde. » Dieu a condamné d'avance quiconque affectionne le monde, et il n'y a point de salut éternel pour celui qui s'est glorifié de la vie du siècle. Écoutez l'oracle de Jésus-Christ : « Celui qui veut garder sa vie dans ce monde la perdra, et celui qui hait sa vie pour moi dans ce monde, la trouvera dans le siècle à venir. » L'apôtre Paul nous crie : « Soyez mes imitateurs, comme je suis moi-même l'imitateur du Christ. » Et ailleurs : « Je veux que tous vous marchiez sur mes traces, s'il est possible. » Qui nous adresse ces paroles ? Celui qui a beaucoup souffert et qui n'a souffert que pour imiter le Seigneur, et qui nous recommande la patience dans les douleurs, afin qu'à son exemple nous imitions Jésus-Christ. Si vous êtes juste, si vous croyez en Dieu, pourquoi hésitez-vous à verser votre sang pour celui qui, vous le savez, a tant souffert pour vous ? N'a-t-il pas été scié dans Isaïe, immolé dans Abel, sacrifié dans Isaac, vendu dans Joseph, crucifié dans l'homme ?

Je laisse de côté ces milliers de martyrs que le langage et mes forces ne suffiraient jamais à nommer. Les anéantissements d'un Dieu triomphent de nos répugnances; et quand la créature considère tout ce qui arriva pendant que l'homme-Dieu souffrait, elle s'étonne que celui dont les souffrances déconcertaient ainsi la nature, ait daigné souffrir pour elle. Regardez en effet ! le jour se convertit en nuit; la lumière se change en ténèbres; la terre, oscillant plusieurs fois sur elle-même, s'ébranle et tressaille; les mânes se troublent, les monuments

sont mis à nu, les sépulcrés entr'ouvrent leurs bouches béantes ; les morts ressuscités apparaissent à la lumière ; le monde tremble sous les gouttes de sang qui coulent ; le voile du sanctuaire se déchire, et du temple sortent de longs mugissements. Jugez par là combien il est glorieux d'imiter celui qui, par sa mort, a convaincu le monde. Ainsi donc, lorsqu'à l'exemple de la Passion du Seigneur, et pour rendre à Jésus-Christ un solennel témoignage, vous n'hésitez point à donner votre vie et à répandre votre sang, il faut que tout ce qui est dans le monde fléchisse devant le martyr. Oui, gloire incomparable du martyr, mesure sans bornes, victoire sans tache, titre inappréciable, triomphe immense, puisque, en outre de son mérite personnel, le confesseur est orné du sang de Jésus-Christ, qui se confond avec le sien !

Voilà pourquoi, mes bien-aimés, quoique les palmes de la confession soient une faveur toute particulière du Seigneur, un présent qui nous vient d'en haut, une couronne que l'on ne peut remporter sans son ordre ; quoique l'esprit ne puisse concevoir la grandeur de ce don, les paroles de l'orateur l'exprimer, ni les forces de l'éloquence suffire à le célébrer dignement, cependant je demande à votre bienveillance, à votre affection et à votre charité, de daigner vous souvenir de moi, quand le Seigneur aura commencé à honorer le martyr dans vos personnes. Que craignez-vous ? ce saint autel et ce temple auguste, où réside la majesté d'un grand nom, vous enferment déjà dans l'asile inviolable de leur sein ; déjà les royaumes du temps qui ne finira point, et ce paradis où vous règnez, où vous vivrez éternellement, soutiennent votre courage. O bienheureux, vous tous à qui les péchés sont remis, si toutefois les émules du Christ ont jamais péché ! O bienheureux, vous que le sang du Christ a lavés dès le commencement du monde, et qu'a revêtus la robe éblouissante de blancheur, symbole de l'innocence ! Il me semble déjà que, transporté loin de ce monde et placé devant le trône de Dieu, je vois cette noble milice accompagner la pompe triomphale de son Christ ! L'heureuse cohorte des vainqueurs marchera sous ses yeux, et, à mesure que la

multitude se grossira , déroulera au loin ses immenses bataillons , brillant de toute la splendeur du soleil. Ah ! puissé-je , malgré ma profonde indignité , contempler réellement ce spectacle ! mais le Seigneur seul pourra m'accorder cette faveur , que sans doute il ne refusera point à la ferveur de vos prières !

FIN DU TOME CINQ BIS.

# TABLE.

Tableau historique du troisième siècle de l'Eglise.	I
Table chronologique du troisième siècle de l'Eglise.	XXI
Vie de saint Cyprien.	XXVII
Vie et martyre de Thascius Cécilius Cyprien, évêque de Carthage, écrite par son diacre Ponce.	I
Première partie. — Lettres de saint Cyprien.	19
Deuxième partie. — I. Règles de conduite pour les vierges.	337
II. Des laps, ou de ceux qui ont failli dans la foi pendant la persécution.	353
III. Unité de l'Eglise.	378
IV. De l'Oraison dominicale.	397
V. A Démétrianus.	422
VI. De la Vanité des idoles.	440
VII. De la mortalité.	447
VIII. Des œuvres de miséricorde et de l'aumône.	463
IX. Avantages de la patience.	483
X. De l'envie et de la jalousie.	501
XI. Epître à Fortunat.	513
XII. Les trois Livres des témoignages contre les Juifs, adressés à Quirinus.	538
XIII. Concile de Carthage.	641
XIV. Spectacles publics.	660
XV. Les douze illusions du monde.	669
XVI. Gloire du martyre.	685

FIN DE LA TABLE.









